

D'H

A I

E

Recueil

Deuxies

aug

TROIS

POVR

K. 11. 1

THRESOR
D'HISTOIRES
ADMIRABLES
ET MEMORABLES
de nostre temps,

*Recueillies de plusieurs Auteurs, Memoires
& Avis de divers endroits.*

Deuxiesme EDITION, revueë & de beaucoup
augmentee par SIMON GOVLART
Senlisien.

TROISIESME ET QVATRIESME VOLVME.



*Ex lib. Exarum
amatorum. Sen
Sollontis Leg. ppe
Wysman*

A GENEVE,
POVR IAQVÈS CRESPIN.

M. DC. XXVIII.

THE FIRST

ADAM RABLES

ET MEMORABLES

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

de la ville de Paris

Handwritten notes in cursive script, likely a library or ownership stamp.

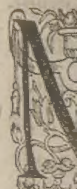


A LI

Es

&

ctio



nos his

Sile p

m'en n

prié d

modé

dice

velles

marq

tres p

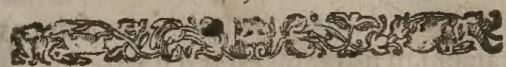
ser en

noûe

pas un

des m

milli



A I E A N G O V L A R T,
*Esleu & Controlleur des Aides
 & Tailles pour le Roi en l'Ele-
 ction de Senlis.*



ON frere, plusieurs annees
 se sont escoulees depuis l'E-
 dition du deuxiesme To-
 me contenant les Troisi-
 me & Quatriesme livres de
 nos histoires admirables & memorables.
 Si le premier Tome a esté bien receu, ie
 m'en rapporte à l'Imprimeur, qui m'ayât
 prié de grossir ce secôd, ie me suis acom-
 modé à son desir, comme verrez en l'In-
 dice contenant les tiltres de mes nou-
 velles additions en ce volume sous ceste
 marque *. Je ne puis vous copier mes let-
 tres precedentes, ni ne pretens m'excuser
 envers les censeurs, soit qu'ils me co-
 noissent ou non. Nos debats ne valent
 pas un bon trait de plume. Mais le parc
 des muses est assez ample pour plusieurs
 milliers d'hommes plus habiles que nous

EPISTRE.

ne ferons de long temps. Je ne suis pas
rajeuni, ni ne faisois estat il y a dix ans, de
venir si avant. Ce qui reste de nostre
course est es mains du Souverain. En at-
tendant sa voix, j'employerai quelques
heures en cest exercice de recueils, au-
tant que ma foiblesse le permettra. Si
ie n'appren rien à celui qui me lit, ie me
confie (s'il aime le bien) que mes brouil-
lis ne lui nuiront. Vostre contentement
me suffira, & me ferez un pour tous.
Nos aages, specialement le mien, ne
permettent pas que nous regardions
fort loin desormais. A chascun jour suf-
fit sa misere. Et puis, une allonge de
dix ans ne pouvant (sans miracles ma-
nifestes) nous descouvrir que miseres, &
produire que pensees, cris & escrits la-
mentables: à l'avanture le silence vau-
droit-il mieux que le parler. l'acquiesce
au iugement que m'en prononcerez:
mais permettez que ie satisface à mes
pensees, & pensez de moi que ie ne pre-
tendrai jamais d'offenser personne qui
aime verité. Vos avertissemens me ser-
vent; & si ceste nouvelle Edition vous
pousse à m'escire plus amplement, ie

ver-

verrai ta
res du C
le troisi
stre de
lui plair
vos yeu
te y a le
dant so
La per
peude
re, & ne
re de n
pour ne
deur p
nes s'al
s'enflan
roit-il
que de
rai jam
ques u
en la v
histoire
puissan
soulag
par me
dent e
esté r

EPISTRE.

verrai tant plus soigneusement les histoires du Cinquiesme & Sixiesme livre pour le troisieme Tome. C'est au Sage maitre de nos vies d'en disposer comme il lui plaira. Et ce que i'estalle ici devant vos yeux, me ramentoit une response faite y a long temps à un curieux demandant solution d'une question peu utile. La personne respondant, lui satisfit en peu de mots, aſçavoir, Apprenez à bien faire, & ne meſpriſez Dieu. C'est le ſommaire de nos recueils, pour vous, pour moi, pour nos amis & ennemis. A bon entendeur peu de paroles. Si les paſſiōs humaines ſ'alentiffoyent, en lieu d'acroistre & s'enflammer de jour en jour, peut eſtre ſeroit-il meilleur d'acourcir mon deſſein que de l'allonger. Mais ie ne me repentirai jamais d'avoir eſſayé d'induire quelques uns de mes patriotes à reverer Dieu en la voye de tant de jugemens que nos histoires leur propoſent. Comme le Tout-puiſſant aſſiſte par tout à ceux qu'il veut ſoulager, & trouve les moyens d'arreſter par merveilleux deſtours ceux qui ſe cudent exempts de ſa juridiction, c'eust eſté mal fait à moi d'enclorre mes

EPISTRE.

discours en quelques parcelles de l'Europe. J'ai commencé, mais en intention de poursuivre sans repetition. Matiere ne defaut pas, ains croist tous les jours en jugemens du ciel & en desordres sur terre indigne de support. A la mienne volonté que nos foibles efforts puissent servir aux petis. Quant aux Grands, ie les recommande au plus Grand, lequel ie supplie qu'il lui plaise les adresser à penser, dire & faire choses seantes à la grandeur en laquelle il les a eslevez. Sur ce, ie vous souhaite & à nos amis toute prosperité. Ce 24. jour de Septembre 1627. à Saint Gervais.

*Vostre frere & singulier ami
à iamais,*

SIMON GOVLART.

INDIC

OV S

Admin

Troisi

Selon

A Bst
* A
Acco

* Accidens d

Accusateur

Acquisition

Adiournem

9

* Adresse ag

Affection de

Affections d

Affections d

* Affliction

Aiguille for

Ambassade

Ambitieux

Ambitieux

* Ambitio

Amis enne

Amitié fra

* Amitié f

* Appari

* Appari

Prodig

INDICE DES CHAPITRES
OV SECTIONS DES HISTOIRES
Admirables & Memorables de ce
Troisiesme & Quatriesme Volume:
Selon l'ordre Alphabetique.

A Bstinence de manger & boire	pag. 1. 535.
* Abstinence obstinee.	8
Accident estrange.	540
* Accidens divers memorables.	538
Accusateur faux descouvert & puni	542
Acquisition iniuste	543
Adiournement à terme prefix merueilleux & redoutable	
9	
* Adresse agile, rare & merueilleuse	18
Affection desreiglee	19
Affections de l'ame & leurs effects merueilleux	22
Affections desreiglees grievement punies	545
* Afflictions extremes	27
Aiguille fortuitement avalee, cause d'horribles accidens	26
Ambassadeurs cruellement traitez	547
Ambitieux confondus	29
Ambitieux du tout insupportable, finalement acable	49
* Ambition escornee	55
Amis ennemis	56
Amitié fraternelle	57
* Amitié fraternelle, memorable	57
* Apparitions redoutables	59
* Apparitions effroyables.	548
Prodigieuses	551

INDICE.

Appetit estrange	66
* Apprehensions vehementes, & leurs admirables effects	67
* Arbre prodigieux	70
Argent mal acquis, mal employé	553
Assassin puni par soi-mesme	71
exterminé	555
* Assassins en diuers lieux & temps	71
Assurance notable	96
Assiegeans temeraires & trop audacieux se perdent	556
Assistance remarquable	97
* Astrologastre chastié	98
Astrologues iudiciaires	99
Avancement notable	557
Avarice cruelle, & ses exploits furieux, memorables, pour l'instruction de la posterité	100
Avarice ridicule & miserable	558
Avertissemens merueilleux & predictions de diverses sortes de la mort du grand Roi Henri IV.	559
Aveugle merueilleux	115-569
* Aumosne memorable	117
* Aumosne sanglante	118
B Atailles	119
Batailles navales	116
* Battus	123
Beneficence aux pauvres	571
Blasphemeurs punis	126-572
* Blasphemeur exterminé	572
* Blasphemes	574
Blessure apportant guerison	576
Blessure guerrie extraordinairement	128
Blessure, suivie d'estrange accident & de miraculeuse deli- vrance	129
Blessure	

Blessure mer
Boucher gou
Bras robuste
Brigands ext
Buveurs fur

C Alom
Capit
Cerveau con
bles

Changemens
Charité frat

140

* Charité n

Chasse mal

Chevalier m

* Cheute m

horrible

Chutes peril

* Chirurgie

Clemence he

Clemence &

Compagnons

Composition

* Confession

Constance tr

Conseil per

* Contempt

157

Conspiration

Convoitise n

g ment pi

Corps mort n

INDICE.

Blessure merveilleuse guerie	131
Boucher gouteux & son accident	577
Bras robuste	133
Brigands exterminés	578
Buveurs furieux punis	133

C alomniateur gravement reprimé	134
Capitaine insolent opprimé	580

Cerveau considéré en diverses blessures & cures memora-	
bles	136

Changemens en guerre, memorables	581
----------------------------------	-----

Charité fraternelle honorée d'excellent & divin secours	
140	

* Charité memorable	141
---------------------	-----

Chasse mal convenable	582
-----------------------	-----

Chevalier magnifique	142
----------------------	-----

* Cheute merveilleuse	585
horrible	583

Cheutes perilleuses, guerries	147
-------------------------------	-----

* Chirurgien execrable	148
------------------------	-----

Clemence heroique & memorable	148. 586
-------------------------------	----------

Clemence & justice militaire memorables	150
---	-----

Compagnons en la vie & en la mort	153
-----------------------------------	-----

Composition fidelement gardee	591
-------------------------------	-----

* Confession memorable	153
------------------------	-----

Confiance trop grande cause de grands maux	154
--	-----

Conseil pernicieux	592
--------------------	-----

* Contempteurs & violateurs du S. iour du repos punis	
---	--

157	
-----	--

Constipation merveilleuse	594
---------------------------	-----

Convoitise meschante, cause d'horribles maux, estrange-	
ment punie	159

Corps mort merveilleux	161
------------------------	-----

INDICE

Courage invincible	162
Courtoisie n'ompareille	596
Crainte soupconneuse & miserable	163
* Cruauté detestable punie	167
* Cruautéz horribles	169
Cruauté fraternelle	168
Cruauté decouverte	165
Cruel confondu	172
D Anses & autres dissolutions reprimees	598
Delivrance excellente, admirable, memorable	183
* Delivrance remarquable 201. memorable 199. 607	
Delivrance excellente	601
Dilivrance inopinée, notable	197. 198
* Deluge	202
* Autre Deluge	204
* Deluge d' Auignon	202
Des Dents	608
Denture admirable	610
Dormeur merveillex	200
Dormeurs estranges	611
Droit fait & rendu à autrui, en faisant tort à soi-mesme	208
* Duel	211. 612. 624. 643
Duel condamné	209
Duel courtois	209 memorable 210
E Efficace d'erreur & malaventure	226
* Empoisonneurs empoisonnez	649
Enfant merveillex	240
* Enfant criant au ventre de sa mere	241
* Enfant nouveau né, nourri & eslevé par miracle	242
Enqueste & responce perilleuse	243
Entreprise grande sans effect	244
Envie	

Envie profitab
Epileptique ces
Epiaphes div
Erudition resp
Escheq guerrier
Espargne peu e
Espouvante
Esprits excellen
Esternnement
Esternnement
Exploits adm
chefs es gu
de la tyrann
Exploits heroi
gon & de l

F Amine
Fantosme
Fards condan
Femme marin
Femmes quic
289
Fievrres de ma
bles à ce pr
Fievrres pestile
Force agile, gu
* Foudroye
Foi, ou fidelit
Foye au corps
* Frayeur me
Freres se resse
Faveurs barb
758

INDICE

Envie profitable	248
Epileptique ecstasique	249
Epitaphes divers	652
Erudition respectee	257
Escheq guerrier rendu vain	660
Espargne peu espargnee, & son espargneur salarié	661
Esouvante	258
Esprits excellents	260
Eternuement merueilleux	263
Eternuement perilleux	264
Exploits admirables & memorables de plusieurs braves chefs es guerres des Chrestiens, pour garantir l'Europe de la tyrannie execrable des Turcs	662
Exploits heroiques & merueilleux d'Alphonse Roi d'Aragon & de Naples	265
F amine	718. memorable 712
Fantome avertisseur	7287
Fards condamnez	721
Femme marine	725
Femmes qui conçoivent & enfantent hors l'age ordinaire	289
Fievrres de maintes sortes, & diverses histoires memorables à ce propos	725
Fievrres pestilentiellles	735
Force agile, guerriere, merueilleuse	291. 294. 295
* Foudroyez	742
Foi, ou fidelité des personnes, les unes envers les autres	743
Foye au corps humain	754
* Frayeur memorable	297
Freres se ressemblans	756
Fureurs barbaresques & effroyables, & ce qui en est venu	758

INDICE

G Ain honnesté & legitime	787
Garde meilleure qu'acquest	788
Garnison rudement traitée	298
Garnison arrestée, autrement traitée qu'elle ne pensoit : & les changemens qui en ayindrent	298
Gladiateurs	791
Goitreux, ou grosse gorge	301
Gourmandise	798
Gouttes guerries par estrange (& non praticable) moyen, neantmoins memorable	302
Goutteux guéri	312
* Gouvernement cruel, malheureux	313
Grandeur du monde constamment mesprisée	303
Grandeur mondaine mal asseurée, enviée, renversée par divers artifices, & vengée apres sa ruine	304
Guerison de morsure venimeuse fort notable	317
Guerisons remarquables.	799
H Aine irreconciliable	320
* Harangue memorable	802
* Hardiesse malheureuse	801
Hardiesse heureuse	805
Hardiesse traversée & renversée par soi-mesme	808
Hermaphrodites	321
Heur mondain	810
Histoire estrangement diverse, & vrayement memorable	323
Histoire memorable & merueilleusement meslée	340
* Homme tué par le feu tombé du ciel	348
Homme ayant du lait aux tetins	812
Homme d'estrange & prodigieux naturel	813
Homme heureusement avantagé en sa vieillesse	814
Homme marin	814
Homme parlant apres qu'on lui eut arraché le cœur	347
Hom-	

D E	
Homme terrestre	
Hydrocephale	
* Hypocrite déte	
I Mpieté Turq	
Imposteur pu	
Imposteur insign	
* Imposteur des	
Imposture horri	
Imprecation pu	
Imprecations re	
* Industrie adn	
Innocence ne do	
Innocens garan	
Inondation	
Inondation eff	
Insolences & n	
Ioueur, ioueur e	
Ioueurs mal acc	
Iustice digne de	
L Angue	
Levres	
Liberalité mer	
M Agicien	
* Magn	
Malade guéri p	
* Mari de nat	
379	
Massacre de Ste	
380	
Meditation me	
Melancholique	
Memoire memo	
Mer veille mem	

DES CHAPITRES.

787	Homme terrestre-marin	815
788	Hydrocephale monstrueux	349
298	* Hypocrite detestable, exterminé	350.817
298	I mpieté Turquesque courageusement condamnée	816
791	Imposteur puni	351
301	Imposteur insigne, exterminé	353
798	* Imposteur decouvert, puis exterminé	818
302	Imposture horrible & du tout estrange	819
312	Imprecation punie	361
312	Imprecations redoutables	362
313	* Industrie admirable	822
303	Innocence ne doit mespriser prudence	363
304	Innocens garantis	364
317	Inondation	366.822.823
799	Inondation effroyable	367
320	Insolences & mutineries scholastiques	825
802	Ioueur, iureur execrable, soudainement opprimé	828
801	Ioueurs mal accommodez	829
805	Iustice digne de memoire & recommandation	373
808	L Angue	830
321	Levres	831
810	Liberalité merveilleuse	832
340	M Agiciens punis	378
348	* Magnanimité royale	833
812	Malade guéri par plaisant accident	843
813	* Mari de nature estrange, farouche, farieuse & cruelle	379
814	Massacre de Stockholm, suivi de changemens merveilleux	380
347	Meditation memorable	388
Hom-	Melancholiques	838
	Memoire memorable	839
	Merveille memorable	849

INDICE.

* Mespris du S. Baptisme puni	389
Meurtrier puni	389
Meurtriers reprimez & opprimez extraordinairement	390.841
Miroir d'artifice admirable	842
Moqueries detestables reprimees	843
Modestie	391
Morsure de chien enragé	391
Mort inopinée	844
Mort mesprisée	845
Mort mesprisée & goustée	395
Mort de dueil	396.845
Morts estranges	397
Morts de douleur	845
* Mort de ioye	397
Morts de peste ne doivent estre enterrez si tost	846
Morts de regret despitueux	852
Morts diverses	854
* Morts passionnez	399
Mutins reprimez.	401
N Ageur hardi avantureux	855
* Nains	403
Naissance remarquable	856
Naturels tendres	410
* Nature desnaturee	404
* Naufrage memorable	856.858
Nom supposé cause de troubles	411
Nourriture estrangement abhorree	858
O bstination incurable	414
Os brisez	860
Ouvrier & ouvrage merveillex.	415
P roles insolentes rudement punies	418
Passions dangereuses, sur tout aux blesez	419
	Pere

* Pere affligé
* Pendu garen
Penures punies
* Peste visible
Pestilence
* Peur violente
Pierriere mer
Pillager ruine
Playe merveil
Playes prodigi
Precepteur re
Prescript de f
Prediction no
Predictions &
Predicteurs
Presage mer
Presager rem
Preservation
Prince malhe
Prostitutions
R ecompen
Reconoi
* Reconoissan
Rempar ruin
* Reproche no
Respect porté a
* Responce ser
Ruine d'affair
S ageffe cou
Sanguina
Sauvegarde n
Sedition 48
Secret de cou

DES CHAPITRES.

	* Pere affligé en ses enfans	422
	* Pendu garenti	862
389	Pertures punis	423
389	* Peste visible	862
raivement	Pestilence	424
	* Peur violente	428
842	Pierriere merveilleuse au corps humain	426
843	Pillage ruine les pillards	863
391	Playe merveilleuse & vie en la mort	865
391	Playes prodigieuses	427
844	Precepteur recommandable	428
845	Precipité de façon estrange, guerri	866
395	Prediction notable	428
396.845	Predictions & presages memorables	429
397	Prediseurs	867
846	Presage merveilleux	444
397	Presage remarquable 446.	Presages admirables 447
846	Preservation memorable 869	prince heureux 449
852	prince malheureux 468	prodiges divers 870
854	prostitutions abominables.	873
399	R ecompenſe à un sourd 874	Recōpenſe chetive 874
401	Reconoiſſance notable	471
855	* Reconoiſſance magnifique du bien receu	875
403	Rempar ruiné & remis à l'inſtant	876
856	* Reproche notable 877	* Reſolution redoutee 877
410	Reſpect porté aux ſçavants & eloquents	472
404	* Reſponſe ferme & hardie 878	Riches & pauvre 879
556.058	Ruine d'affaires publiques	474
411	S ageſſe couraſeuſe	880
858	Sanguinaire eſtouffé en ſon ſang	475
414	Sauvegarde merveilleuſe 902	* memorable 901
860	Sedition 480	Secours ineſperé 476.902
415	Secret deſcouvert ruine ſon auteur	479
418		
419		
Pere		

INDICE DES CHAPITRES.

Serviteurs mal recompensez de leurs maistres	841
Songe merveilleux	845.486
Soulagement notable 487	Supplice public 904
T Emerité punie 488	* Tempeste horrible 489.909
Testament notable	910
Thresor 911	* Tonnerre 490
Tourbillon merveilleux	490
* Traistres cruels suppliciez	491
Traistres descouverts & punis	492
Traistres rigoureusement suppliciez	905
Tremblemens de terre	916.917.918
* Tumulte militaire appaisé	920
Tumultes 921	Tumultes Anabaptistiques 493
V Aillance heureuse	520.926
Vaillance remarquable 521	* memorable 924
Vers en une playe 521	* Vent merveilleux 926
Veue fort endommagée, perdue, recouvree	523
Victoire acquise par diligence	525
Victoire cher achetee	528
* Victoire royale, & memorable entre autres	927
Victoires grandes	528.529
Victorieux esmeus à compassion	727
* Vie merveilleuse 935	Vie passée paisiblement 944
* Vieillards courageux	932
Ville ruinee 945	Villes endommagées du feu 957
* Violence infame punie	961
* Villes englouties par un deluge d'eaux	961
Violence indigne punie	963
Vivant retiré du sepulchre	964
Voyans clair en tenebres	965
Voyans merveilleux 965	Vrine excessive 966
Y eux	967
* Yrongnes punis	969
	ABSTI-



AD

ME

ABS



faim furieuse
Les medecin
forte qu'elle
ds, ni gouter
geoit du pain
Tost apres e
noix, de poi
fois en mō se
rant les quin
grievs doul
souffrir qu'à
mourassez b
T



Histoires
ADMIRABLES
ET
MEMORABLES
 de nostre temps.

ABSTINENCE de manger & boire.



L'AN mille six cents & dix, certaine ieune fille de Cologne, aagée de quinze ans, vn iour du mois d'Octobre, attaquée de ie ne sçai quel furieux appetit de manger, & n'ayant sur pied dequoi repaistre, fut soudain saisie de froid si vehement, qu'avec sa faim furieutē tout appetit de māger & boire s'elvanouit. Les medecins & medicamens ne lui servirent de rien, de sorte qu'elle passa quinze mois entiers sans avaler viande, ni goustier goutte de vin. Par fois & rarement elle māgeoit du pain miellé, & beuvoit un peu de petite biere. Tost apres elle quitta le pain miellé, se contentant de noix, de poires & de pommes. Te la considerai plusieurs fois en mō seiour de quelques semaines à Cologne. Durant les quinze mois susmentionnez, elle se plaignoit de grieues douleurs d'estomach & de ventre, ne pouvant souffrir qu'à peine linceuls, coussins, couverture. Elle dormoit assez brē la nuit, sans fièvre, non trop descharnee,

Tom. III.

A

mais ne bougeât de sa couchette. L'ellayay divers reme-
des durant mon séjour pres d'elle, pour son allegement.
Finalement, Dieu voulut sur la fin de Fevrier, 1613. que les
flueurs menstruelles commencerent à lui couler, ce qui
fit cesser les douleurs de vêtre, & l'appetit lui revint peu
à peu: Par ainsi je lui prescrivy remedes propres à sa lan-
té, tellement qu'en peu de temps le sang menstruel lui
coula en abondance, de sorte que les personnes qui l'a-
voyent veüe cōme demi morte, si longue espace de tēps,
la contemplerent resuscitée avant mon depart de Colo-
gne. Voila ce que M. Fabri, Docte medecin, & Chirurgiē
à Berne en escrit en la 30. Observation de sa 4. Centurie.

2. L'an 1604. M. Paul Lentulus, Docte medecin à
Berne, y fit imprimer en Latin l'histoire de la prodigieu-
se Abstinance d'Appollonie, ou Apoline Schreyer, de la-
quelle j'ai escrit assez au long en la 565. page du 2. Vo-
lume de ce Recueil d'histoires. Ceste fille a vescu en lā-
gueur quelques annees depuis l'à 1588 iusques à 1605. ou
environ. le ne represente point les doctes discours de M.
Lentulus, escrivant en maistre de sa Profession. Je vien à
une autre histoire, escrite en Latin, par M. Girard de Bu-
cold, medecin de Ferdinād, Roi des Romains, & mise en
Frāçois, cōme s'ensuit. Il y a pres de Spire, ville Imperia-
le, fort renōmee, un petit village, nommé Roed, où habi-
toyēt Sufroi Vuers, & Barbe sa femme. Sur la fin de Sept.
1539. leur fille Marguerite, agee de 9. à dix ans, se sentit
frappee d'un grād mal de teste & de vêtre qui dura, mais
fut moins vehemēt, pource qu'il ne la cōtraignoit pas de
demeurer attachee au list; mais il lui osta l'appetit de mā-
ger, & reserra le ventre, tellement qu'à Noel la viande ne
lui fut plus rien, & ne vuida point d'excremēs. Mais elle
beuvoit par fois quelque peu. Ainsi passa-elle les trois
derniers mois de l'annee susmentionnee. En la suivante,
aſç. 1540. ses douleurs de teste & de ventre continuerēt,
& de plus elle devint percluse des pieds & des mains. Le
pis fut que son pere permit que deux femmes se mesle-
rent de la medeciner, & sembloit que la seconde eust
mieux rencontré que la premiere; car la malade fut sou-
lagee de la foiblesse de ses pieds & mains, Mais inconti-
nent

ment apres la
re & manger,
celle annee-là
ravanant ni de
ce de la fille.
vint aux oreill
deux hommes
re. Ils tindrent
de dix iours &
morceau de v
Renvoyee che
plusieurs moi
partenāt à l'E
cest affaire, ga
cinq iours & c
que les autres

Toute cest
cedente, avin
aux États de
re contre le
dessus, il me
Sieur Jean de
veiller à tous
fidelement, &
à boire tant p
hissement est
yans, & pleur
tit frere. Elle
pustules phle
poisse chaud
fort naturel
desreiglé au
toujours sei
la presse, ell
n'aille goute
queur. Nou
jour, & lui e
vilage & vi
qu'on la lui

ment apres la Pentecoste ella perdit tout appetit de boire & manger, nommément és mois d'esté plus chaud en ceste annee-là qu'il n'avoit & n'a esté long temps auparavant ni depuis. Ce qui rend plus admirable l'abstinence de la fille. L'an 1547. le bruit de ceste Abstinente parvint aux oreilles de l'Evesque de Spire, lequel commit deux hommes, pour veiller & prendre garde à cest affaire. Ils tindrent la fille enfermee en une chambre, l'espace de dix iours & nuicts avant Pasques, sans qu'elle vist morceau de viande, ni goutte de bruuage quelconque. Renvoyee chez son pere, où elle demeura en cest estat plusieurs mois, le Concierge de Cisselinck, Chasteau appartenant à l'Evesque, desirieux de descouvrir le secret de cest affaire, garda fort soigneusement la fille l'espace de cinq iours & cinq nuicts, & ne descouvrant rien, non plus que les autres, la renvoya chez son pere.

Toute ceste deuxiesme annee passée comme la precedente, avint que Ferdinand, Roi des Romains vint aux Estats de Spire, pour aviser aux affaires de la guerre contre le Turc. Rapport lui ayant esté fait de ce que dessus, il me commanda (ce dit le Docteur Bucold) & au Sieur Jean de Grave, l'un de ses valets de chambre, de veiller à tous moments ceste fille. Nous y procedasmes fidelement, & ne peusmes iamaïs l'induire à manger ni à boire tant peu que ce fust. Ce qui accroist mon esbahissement est qu'elle se mousche fort, a les yeux larmoyans, & pleure de fois à autre, ne voyât point vn sien petit frere. Elle est roigneuse par tout le corps, chargé de pustules phlegmatiques, prend plaisir à demeurer en un poisse chaud, quoi que cela l'affoiblisse. Son dormir est fort naturel & paisible. Je n'ai peu descouvrir rien de desreiglé au foye ni à la ratelle; mais sa bouche est tousiours seiche, & ne crache du tout point. Quand on la presse, elle souffre qu'on lui arrouse les levres, mais n'avale goutte quelconque de vin, d'eau, ni d'autre liqueur. Nous la tinsmes de pres iusques au douziesme iour, & lui trouvasmes tousiours le pouls esgal, mesme visage & vigueur accoustumee. Le Roi commanda qu'on la lui amenast, & l'ayant veüe avec esbahissement,

lui fit quelques presens, & la renvoya chez le pere d'elle.

Les Philosophes & medecins ont ici besongne taillee. Ceste fille se porte bien, devient grande, est en chaleur naturelle par tout le corps, souspire, respire, est chassieuse, morveuse, oreilleuse, & roigneuse: marche, parle, pleure, rid, & fait ce que mainte fille fait en l'age de douze ans, & parmi les villageois. Mais durant tout le temps de sa maladie, n'a mangé, ni bu, ni uriné, ni vuïdé par bas excrement quelconque. La chaleur naturelle agit incessamment au corps humain, desséchant l'humidité, de sorte que la vigueur ignee du cœur se maintient par attraction & respiration de l'air, le corps affoibli se restaure par manger & boire.

Or ie demande, puis que ceste fille ne boit ni ne mange, d'où vient que son corps, soufflant & transpirant, subsiste si long temps? Qui lui fournit tant de chaleur naturelle, pour se rafraischir le cœur? Je laisse les autres instances du Docteur Bucold, & l'ample discours de M. Langius doctre Medecin sur ce sujet, me contentant d'avoir representé l'histoire de la fille, qui au bout de trois ans fut guerrie de son mal. Considerons en suite quelques autres histoires.

3. Catherine Binder, fille de Conrad, Tonnelier, & de Catherine Waldmer, demeurans à Schindvuciler, village de la Seigneurie de Keibelberg, appartenant au Duc Jean Casimir, environ le 17. an de son aage devint malade, paravant saine d'esprit & de corps. Son indisposition commença par un desgoustement de viandes chaudes & de vin. Certain Empirique, ou charlatan, requis par le pere & la mere d'aider à leur fille, la gouverna si mal, qu'il lui fit perdre tout appetit de boire & de manger; mal qui lui dura l'espace de neuf ans, durant lesquels elle demeura au lit, si debile, sans uriner, sans benefice de ventre, & quoi qu'e un poisse chaud, non molestee de vermine en endroit quelconque du corps; au demeurant sourde & muette l'espace de trois ans cōsecutifs. Dieu la soulagea comme s'ensuit. Estant hebetee un iour de leudi deuant Pasques de l'an 1563. son pere & sa mere embesongnez hors de la maison, survint au poisse vn hōme habillé cō-

me un Presche
poigna Catho
poille, estoit
du quelle est
rendit, les d
Symbole des
nous a apprin
Cene. Puis il
bien tost ell
tost apres la
tel esbahisse
Le pere reve
ce miracle. D
& distinctem
en mains e
noient voir
puis apres à l
sagement au
pocrites & n
quelle de la
nuict par qu
par tous moy
nolement gu
de ses pere
honnette ho
& vescu long
ble santé de

4. Mon
en la puitlan
du 22. Decem
de Cologne
fille, laque
complis san
rare & mer
l'aura fait; r
de Fevrier, t
par le moy
que la fille
& boire, vis

me un Prescheur Aleman, qui s'approchant du liſt em-
poigna Catherine par le bras gauche, la promena par le
poisse, estonnee de son regard, & de iès demandes, atten-
du qu'elle estoit muette. Il lui recita, si bien qu'elle l'en-
tendit, les dix Commandemens de la Loi de Dieu, le
Symbole des Apostres, la priere que nostre seigneur
nous a apprinſe: item l'institution du Baptesme & de la
Cene. Puis il exhorta la fille à patience, l'assurant que
bien tost elle parleroit à son aise. Cela dit, il se retira: &
tost apres la mere de retour en la maison, entendit, avec
tel esbahissement que l'on peut pèser, ce qui s'estoit passé.
Le pere revenu de la forêt demeura tout ravi de joye de
ce miracle. Depuis ce temps Catherine parle clairement
& distinctement. Or, pource que la superstition incitoit
en maints endroits eslongnez, gens curieux, qui veno-
noient voir & interroguer Catherine, pour en babiller
puis apres à leur fantaisie, le Conseil du Prince pourveut
sagement au desordre, faisant chasser les vagabonds, hy-
pocrites & moqueurs loin du village & de la malade, la-
quelle de là en avant fut soigneusement gardée iour &
nuict par quatre femmes, honnettes vefves, soulagee
par tous moyens possibles, par la liberalité du Prince. Fi-
nalement guerie de ce fleau de neuf ans, à la grand' joye
de ses pere, mere, parens & amis; puis fut mariee à un
honneste homme, qui lui fit nombre de beaux enfans,
& vescu long espace d'annees en bon mesnage, en loua-
ble santé de corps & d'esprit.

4. Monsieur Fabri, Docte medecin & Chirurgien
en la puissante Republique de Berne escrit par une lettre
du 22. Decembre, 1612. avoir veu & visité à Moers, aupres
de Cologne, au mois de Juillet de l'an precedent une
fille, laquelle avoit iusques alors vescu quinze ans ac-
complis sans boire ni manger. Il adiouſte que le cas est
rare & merite une ample consideration. Je ne ſçai s'il
l'aura fait; mais en la lettre qu'il m'envoya, dattee du 10.
de Fevrier, 1613. il me dit, Le regeus hier lettres de Moers,
par le moyen de Monsieur de Brederode, qui m'escrit
que la fille, laquelle à vescu si long temps, sans manger
& boire, vit encor, estant comme elle a esté depuis vinge

sept ans. Chose admirable & veritable, sans fraude quelconque, comme ie puis attester, l'ayant veüe & examinée en presence de M. Velthufins, Pasteur du lieu.

5. *Nicole* ieune fille, demeurant à Buchold, en Westphalie, fut atteinte en son esprit d'une si forte apprehensio, qu'elle ne voulut voir persõne, ains se tenoit cachée en la maison. Sa mere la battit plusieurs fois, à cause de ceste imagination. La fille dit à cela, C'est Dieu qui me frappe, & si ma mere continuë à me tourmenter, que ferai-je ? Sur ce, elle demeura quelque lōgue espace de temps sans dormir, & cinq mois durant ne mangea ni ne beut viande ne bruvage quelcōque, fors quelques pōmes cuittes, & un peu de prifanne. En fin, devenuë extreme-ment maigre, par la bōté de nostre Seigneur elle retourna en vigueur & repos d'esprit, recouvra force de corps, parut modeste & affectionnee au service de Dieu, & a continuë iusques au bout en ce bon train. *I. Wier, en son Commentaire des Iusnes.*

6. L'an mille cinq cents cinquāte neuf, Rodolphe de Franckestein, Evesque de Spire, bon & tresdocte personnage, entrant en son Evesché, s'estudia fort apres tout ce qu'il estimoit necessaire à l'execution de sa charge, fucilletta soigneusemēt les livres des Docteurs Anciens, afin d'y apprendre à bien faire son devoir. Ayant employé beaucoup de rēps en ceste longue lecture, il rencōtra un Cordelier, qui l'acheva de peindre, lui imprimant au cer-veau des opinions estranges & pernicieuses. Car il lui fit croire que pour parvenir à salut il n'avoit à se soucier en forte que ce fust des affaires du mōde, & salut necessaire-ment qu'il y renonçast entierement. Ce pauvre Evesque avoit l'esprit tellement embrouillé des speculations du Cordelier, qu'il devint melancholique, vivant en solitude avec son moine, & vnique Conseillier. En fin il le chassa, n'ayant autre propos en bouche, que de resignation de son Evesché. Il vint à tel point, qu'il attēta sur sa propre vie, & salut lui bailler des Gardes. On appelle les Medecins, qui le foulagerent quelque peu: car bientoist apres il recheut & se mit à parler de Reformation, se plaignant de la profanité & dissolution qui regnoient. Là dessus il
s'ab-

s'abstint de man-
rance iours &
seoir, ains de
le. Au bout d
ger & boire. L
fler, de sorte q
Ce changemē
pieds s'evacu
au Printemps
que que deva
tion de toute
vesque de Ma
chas & accom
plus, il escriui
à l'Empereur
& les abus sur
semees de fle
commis à des
cier que tou
dain apres a
se remt à iul
45. iour de ce
bleie de tous
eul, force lui
peurēt l'indu
terieurs & in
té par eux au
Toist apres il
en vne villet
dernier iusne
7. On a
qui en l'espa
beut, ne ge
Nonnain à l
s'abstenoit d
dont les Ca
Benedict, M
dies corporelle
ces Abbtine

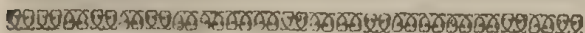
s'abstint de manger & de boire durant l'espace de quarante iours & de quarante nuits, sans dormir, sans s'asseoir, ains demeura debout; ou se promena par son poisle. Au bout de ces quarante iours il commença à manger & boire. Incontinent les pieds commencer à s'enfler, de sorte que force lui fut de quitter ses promenades. Ce changement le remit sur les discours, l'enflure de ses pieds s'evacua, il se mit aux exercices de sa charge. Mais au Printemps de l'an 1560. il redevint plus melancholique que devant. Car il se print à mediter une Reformation de toute la Chrestienté, fit un voyage vers l'Archevesque de Mayence, pour l'induire à se ioinre au pourchas & accomplissement de ceste Reformation. Outreplus, il escriuit plusieurs lettres d'estrange style au Pape, à l'Empereur, aux Rois, aux Princes, touchant la Messe, & les abus survenus en l'Eglise. Ces lettres estoient parfamees de fleurs de melancholie. Derechef donc il fut commis à des gardes, pour le retenir, afin qu'il cessast de crier que tout son Chapitre estoit damné. Puis tout soudain apres avoir beu & mangé en homme de son pays, il se remit à iusner devant & durant le Quaresme, mais au 45. iour de ce sien dernier iusne, s'ensuivit une telle foiblesse de tous ses membres, que bongré maugré qu'il en eust, force lui fut de salister. Les medecins appelez ne peurer l'induire à recevoir soulagement par remedes exterieurs & interieurs; par ainsi abandonné d'eux, il fut porté par eux aux eaux de Goeppingen, dont il beut peu. Tost apres il mourut paisiblement & Chrestienement en vne villette, nommee Laurerburg, au 48. iour de son dernier iusne. *M. le Docteur Pontanus, Medecin.*

7. On a veu de nostre temps à Venize vn homme, qui en l'espace de six semaines entieres ne mangea, ne beut, ne goustâ viande ni liqueur quelconque. Vne Nonnain à Rome, nommee Colombe, veillée de pres, s'abstenoit de boire & manger plusieurs mois durant, dont les Cardinaux faisoient vn miracle. *Alexandre Benedict, Medecin à Verone, au douzieme livre des maladies corporelles, chapitre dixiesme.* La consideration de ces Abstinences a esmeu plusieurs doctes Philoso-

phes & medecins d'en discourir modestement, & par écrit, ce que ie ne pre'en représenter. Il me suffit d'offrir ce qui est venu, laissant la recherche des causes à qui voudra y entrer. Monsieur Ioubert, medecin du Roi, & premier Docteur en l'Academie de medecine à Montpellier en ses Decades, expliquant le deuxiesme Paradoxe de la premiere Decade, propose les exemples suivans.

1. J'ai appris (dit-il) qu'il y a dans Avignon un vieillard de soixante ans, qui rarement & par longs intervalles passera cinq, six, dix iours, & plus encor sans manger.
2. On a veu en Espagne vne fille aagée de vingt deux ans, qui pour toute nourriture ne buvoit que de l'eau.
3. M. Rondeler medecin dit le mesme d'une fille de dix ans, laquelle parvenue en aage nubile fut mariee & fit de beaux enfans.
4. Bocace escrit que l'on a veu femme s'abstenant de boire & manger l'espace de trente ans.

Pierre d'Apone fait mention d'une Normande, qui vescu ainsi dixhuit ans durant. Item, d'un Prestre à Rome, quarante ans.

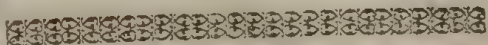


ABSTINENCE obstinee.

L'An 1589. au mois de Septembre, le Cheualier de Vauluse, gentilhomme Provençal, prisonnier de guerre dans un convent de Carmes, se resolut de ne manger ni boire, ains de mourir de faim & de soif, & persista en ceste resolution sept iours entiers, maugré tout ce dont ses gardes peurent s'aviser pour le faire changer d'avis: tellement que l'on fut contraint de le congédier, pour ne le voir perir en fol ou desesperé: soit qu'il pretendist se servir de ce moyen, pour se garantir de sa prison, qu'il ne pouvoit porter avec patience, soit qu'il eust resolu de mourir plustost que d'estre captif, né gentilhomme libre. Estant hors de prison, il demeura tout le huitiesme iour sans boire ni manger: au neuuesme il mangea. *Hist. de Provence, pag. 87.*

AD.

Erdinand I
devint faro
mes qui accu
nez par lui à e
te tout sur le p
ment en la ne
gez. Et voya
tout haut qu'
ajoutoyent
de comparoir
dicial de Iesu
trentiesme to
hommes &
en la chamb
mort. R
au 1. liv. de ses
vol. de son A
Du temps
d'Heroest &
contrel'autre
chaufai iulqu
roir devant I
prins au mot
dit Jean A
L'histoire
les hutorien
ie marque p
dourables, ce
xemples. Phi
le Pape Cle
dans la Franc
amené priso
Clement, fu



ADIOVRNEMENTS à terme prefix, merveil-
leux & redoutables.

Ferdinand IV. roi d'Espagne ayant regné quinze ans, devint farouche & cruel, tesmoins deux gentilshommes qui accusez de felonnie furent en cholere condamnés par lui à estre precipitez par le bourreau d'une haute tour sur le pavé. Tous deux persevererent constamment en la negative du crime duquel ils estoient chargez. Et voyans qu'on les menoit au supplice, crièrent tout haut qu'ils appelloient de ceste inique sentence, & ajournoient Ferdinād, qui les condamnoit iniquement, de comparoir en personne avec eux devant le siege iudicial de Iesus Christ, pour y ouyr sentence d'appel, au trentiesme iour suivant. Icelui venu, comme les gentilshommes & valets de chambre de Ferdinand entrerent en sa chambre pour le resveiller, ils le trouverent roide mort. *Ritius en son histoire des Rois d'Espagne, liv. 3. Fulgose au 1. liv. de ses exemples la I. ch. 6. La Primaudaye au premier vol. de son Academie Françoisē, ch 38.*

Du temps de l'Empereur Henri IV. Les Evesques d'Heroest & d'Halberstad eurent de grands procez l'un contre l'autre, à cause de leurs dismes. Leur querelle s'eschaufa iusques là qu'ils prindrent iour prefix à comparoir devant Dieu, qui vuideroit leur different. Ils furent prins au mot; & tous deux moururent au iour assigné: ce dit *Jean Avenin au 4. livre des Annales de Baviere.*

L'histoire des Templiers est diversement descrite par les historiens Latins, Italiens & François. Sans y toucher, ie marque pour le present article des Adiouvnemens redoutables, ce que *Fulgose rapporte au 6. ch. de son 1. liv. d'Exemples.* Philippe le Bel (45. roi de France) conseillé par le Pape Clement V. extermina les Templiers attrapez dans la France. Vn de ce nombre, Neapolitain de nation, amené prisonnier à Bourdeaux, présenté à Philippe & à Clement, fust promptemēt condanné à estre bruslé viſ.

Allant au feu, & voyant ses deux iuges és fenestres sur la place du supplice, se print à crier tant que possible lui fut. O Clement, tref-cruel tyran, puis qu'ainsi est qu'entre tous les hommes vivâs il n'y en a pas un que ie puisse appeller pour me iustifier & garantir de l'inique & furieuse mort que tu me fais souffrir, ie t'ajourne à comparoir deuât Iesus Christ iuste iuge mon Sauueur, à ce que tu comparoisses, & le roi Philippe aussi, devant son thronne, en dedans an & iour prochain revolu. I'y plaiderai ma cause, & ie m'asseure que iustice me sera faite; sans acception de personnes. Cest ajournement eut son plein effect: car avant la revolution du terme Clement & Philippe sortirent du monde, & comparurent à l'assignation. *Fulgoſe au liure 6. chapitre susmentionné* recite encor quelques autres exemples que l'obmets. Pour clorre ce chapitre j'adjouterai trois autres Adiournemens, nô moins merveilleux & redoutables que les trois sus escrits.

De nostre temps, en la Cour de parlement à Paris, un notable personnage, surnommé Gontier, ayant vn procez de grande importance, mais si bien fondé en ses droits que tous les doctes & entendus l'asseuroyent du gain de sa cause, en pourchastoit la vuidange. Sa partie ne voulant ioinde & venir à raison, recourut à vn fameux advocat, lequel en entreprit la defense, plaida si subtilement & avec tant d'artifice, qu'il verifia le dire commun;

Tort bien mené rend bon droit inutile.

Gontier rencontrant bien tost apres cest advocat, lui fit un long reproche de sa meschanceté, puis adiouſta, ie ne sentirai pas long réps l'incommodité de ma personne, & i'espère avoir un plus gratieux heritage en Paradis, que celui d'ôſtre iniquité m'a deſtrouſſé en terre, où ie n'ai point trouvé de iustice: mais ie m'asseure qu'elle me sera gardée en la cour celeſte, en laquelle n'y a corruptiô, faueur ni acceptiô de personne. C'est pourquoy ie vous adjourne à y cōparoir dedâs 3. mois devant le grâd Iuge, où ie pretens faire revoir nostre procez. L'avocat imputât telle citatiô à quelque humeur & paſſion de Gontier, s'é donna du plaisir avec sa femme, & n'en fit que meilleure chere.

chere. Vn peu
mé Chauvelin
disoit, Chau
Mais au terme
vin tempoigne
vant le Souve
l'assignation.

D.B.

A l'histoire
ancienne, ma
s'enſuit. Les
per quelques
une galliorte
de Trapani,
neral le pilote
giber de la vil
Genevois ne
neles avoit c
lui oſter la v
tions ne pou
ne qu'ils por
parachevoit,
ſte juge, adj
à la pourſuit
ſoit, à comp
mois. Ce pil
temps preſix,

ſes exemples ch
Le Docteur
cens vingt tr
re eſpouſer
uoit corrom
neſte homin
le grand ma
vit emprisfor
Le marchan
grand maiſſ
apres, deve
lors l'adjour

chere. Vn peu apres certain procureur de la Cour, nommé Chauvelin, venant à deceder, l'advocat se fouriant disoit, Chauvelin plaindra pour moi en l'autre monde. Mais au terme assigné, la mort, huissier du Souverain, vint empoigner au collet l'advocat, & sans rire le tira devant le Souverain Iuge des Iuges, sans lui prolonger l'assignation. *Extrait du choix des choses memorables de A.*

D.B.

A l'histoire precedente, j'en joindrai une autre plus ancienne, marquee par Jean Baptiste Fulgose, comme s'ensuit. Les galleres de Genes, equippees pour attrapper quelques coursaïres, & avancees en mer prindrent une galliote Espagnole, laquelle ils amenèrent au port de Trapani, & de nuit par le commandement du general le pilote de ce vaisseau fut pendu & estranglé au gibet de la ville. Le pauvre patient alleguoit que les Genevois ne procedoyent equitablement avec lui qui ne les avoit oncques offensez. Les voyant obstinez à lui oster la vie, & que ses remontrances & supplications ne pouvoient les fieschir: au contraire pour la haine qu'ils portoyent aux Espagnols, ceste execution se parachevoit, il appella du tort qu'ils lui faisoient au juste juge, adjournant le patron des galleres Genevoises, à la poursuite & sollicitatiō duquel tout ce mal se brasloit, à comparoir devant Dieu, dedans le terme de six mois. Ce pilote est neantmoins executé à mort mais au temps prefix, le patron de Genes mourut. *An I livre de ses exemples. ch. 6.*

Le Docteur Paul Etzen, escrit que l'an mil quatre cens vingt trois, le grand maistre de Livonie voulut faire espouser à un marchand certaine femme qu'il avoit corrompue. Et pource que ce marchand, honneste homme, fit refus de s'allier à une prostituee, le grand maistre le fit accuser de larcin, dont s'ensuyvit emprisonnement, torture, sentence, execution. Le marchand allant au supplice de mort, adjourna le grand maistre à comparoir, en dedans trois jours apres, devant le siege judicial de Dieu: dont pour lors l'adjourné ne fit que secouer la teste. Mais la

troisieme nuit suyvante, il se sentit surpris d'une soudaine & grieve maladie. Ses domestiques & amis appelez, priez pour moi, dit-il: car je voi ma partie: & l'heure est venue, je vai comparoir devant Dieu. Ce disant, il expira. *An 3. livre de ses Ethiques, ch. 15.*

Iean Cameron, Evêque de Glasco, poussé d'avarice cruelle, avoit fait mille maux aux paysans de son Evêché, & par l'entremise de ses principaux officiers se faisoit confisquer les biens des riches, opprimez iniquement. Sôme il estoit estimé l'auteur & la cause, ou le fauteur de tous les maux que le peuple souffroit. Vn jour, devant Noel, reposant en quelque siene mestairie, il entendit une forte voix qui l'adjournoit à comparoir pour respondre devant le siege Judicial de Iesus Christ. Réveillé par ce bruit, il appelle ses serviteurs, se fait apporter de la lumiere, & leur commande de s'asseoir aupres de lui. Prenant un livre en main, comme il commençoit à lire, lui & ses serviteurs entendirent le deuxiesme cri de la mesme voix, adjournant l'Evêque, ce qui les estonna merueilleusement. Mais au troisieme cri, plus haut & plus horrible sans comparaison que les deux precedents, l'Evêque souspirant & gemissant bien fort comme un homme qu'on estranglé, & tirant la langue, fut trouvé mort en son liêt. *Buchanam* qui a fait ce recit au liure 11. de son *Histoire d'Ecosse* adjouste: Comme ie n'ai pas entrepris de maintenir temerairement, ni de refuter un si evident exemple de la vengeance divine: aussi n'ai-je pas voulu laisser en arriere ce que les autres ont laissé par escrit & que le bruit commun a publié de puis l'a mort de l'Evêque iusques à present.

Le mesme historien décrit au 14. liure un autre exemple d'adjournement non moins memorable. L'an 1526. *Patrice Hamilton*, neveu du Comte d'Aran, & du Duc d'Aubigny, jeune Seigneur d'incomparable esprit, & docte à mereveilles, opprimé par les complots de ses ennemis, fut brulé vif en ville de Saint André. Tost apres l'Ecosse fut estrangement esmeuë de la mort d'un *Iacopin*, nommé *Alexandre Cambet*, encores, fort ieune, mais réputé l'un des plus doctes de sa robe. *Patrice* avoit souvent

conferé

conferé avec
l'Ecriture Sain
ce poinç, qu'il
pugnez par co
estre veritables
vie presente qu
par les compag
quel estant d'u
melchans artif
vant tous l'aud
ces mots, Mel
cela que tu co
temps que tu l
le siege Judici
xandre Camb
que follier, &
de frenesie fu

La predicti
mort, descri
aussi d'estre
S. André fur
à cause de la R
des fenestres
coussins pour
troupes de g
endroits pres
doutable de
Capitaine du
courage. Icc
due: Ceste fla
re invincible
qui nous reg
d'insolence
de son loig
lemment il
chévé ces p
quelques Se
pouvans sup
conjurent co

conferé avec ce Cambet touchant l'interpretation de l'Escripture Sainte, & en disputant reduit son homme à ce point, qu'il lui avoua presque tous les articles (tât impugnez par ceux qui fuyent la clairté d'icelle Escripture) estre veritables. Toutesfois le Iacopin, aimant mieux la vie presente que la verité celeste, persuadé & poussé par ses compagnons, accusa publiquement Patrice, lequel estant d'un naturel prompt ne peust supporter les meschans artifices de cest ambineux, ains flettrissant devant tous l'audacieuse insolence d'icelui, le censura par ces mots, Meschant, que tu es, ta conscience te dit que cela que tu condamnes est veritable, & n'y a pas long temps que tu l'as adoué avec moi. Je t'adjourne devant le siege Iudicial du Dieu vivant, pour en respondre. Alexandre Cambet estonné de telles paroles, ne fit depuis que follier, & durant quelques iours ayant esté fort agité de frenesie finit ainsi ses iours.

La prediction de George Sophocard, peu devant sa mort, descrit par le mesme historien au 15. livre, merite aussi d'estre proposee en cest endroit. Le Cardinal de S. André fut spectateur du supplice de George bruslé vif à cause de la Religion reformee: & contéplait l'exécuteur des fenestres de son chasteau parees de riches tapis & de coussins pour la comodité de lui & de sa suite, avec force troupes de gens armez & l'artillerie braquee en divers endroits presté à jouer, & en monstre de la puissance redoutable de ce Cardinal, le feu estât allumé, avint que le Capitaine du Chasteau approcha de George, afin de l'encourager. Iceluy dit alors, d'une voix forte & bien entendue: Ceste flamme moleste mon corps: mais l'ame demeure invincible. Quant à celui la (monstrant le Cardinal) qui nous regarde de si haut, & nous regarde avec tant d'insolence, dedans peu de jours sera veu mort estendu de son long, non moins ignominieusement qu'ores insollement il repose accoudé sur son arrogance. Ayant achevé ces paroles, le bourreau l'estrangea. Peu apres quelques Seigneurs des gentils hommes Escossois ne pouvans supporter les meschancetez de ce Cardinal, conjurent contre sa vie: & s'estans dextrement glissés en

son chasteau le tuèrent en la chambre : & pource que ses amis acouroient de divers endroits pour assieger la place , les coniuerez attacherent vne corde au col du Cardinal & pendirent son corps mort en monstre à tous , en la mesme fenestre , de laquelle peu de iours auparauant il avoit avec tant de ioye & passetemps contemplé de ses yeux le supplice de George Sophocard. Buchanan adioust que chascun admiroit en tel accident l'inconstance & l'euénement inopiné des affaires humaines : mais que plusieurs se ramentevoient la prediſion de George touchant la mort du Cardinal, & beaucoup d'autres choses predites par ce saint personnage , verifiees tost apres en Escosse par leurs euénemens.

Les histoires de France font mention d'Adjournemens, qui se rapportent aux susmentionnez , quoi que non du tout si expres , neantmoins dignes de memoire. Plusieurs prisonniers à Amboise l'an 1559. ayans esté à divers iours au supplice de mort, sans leur prononcer en public aucune sentence , ni declarer la cause de telles excutions , ni mesme nommer leurs noms, rendoyent l'ame constamment, appellans Dieu à garand de leur innocence. Villemonges, frere puîné du Sieur de Briquemauld , monté sur l'eschafaut, trempa ses mains au sang de ses fraichement decapitez , puis les levant au ciel s'escria tout haut à Dieu, Seigneur, voici le sang de tes enfans , tu en feras la vengeance. Le Baron de Castelnau , executé quelques iours apres , puis un orfevre , appelé le Picard, & un ieune homme nommé Pierre de Campagnac , firent des censures terribles au Chancelier Olivier, qui lors se mesloit de tels procez. Ces trois lui donnerent chascun un adjournement personnel devant Dieu. Tost apres il tomba malade d'extreme melancholie , iettant des souspirs sans cesse , & affligeant miserablement sa personne. Car estant vieil & caduc , neantmoins il se demenoit dedans son lit, comme feroit vn malade en fleur d'aage. Visité par

un Grand qui
tant eslongne
tous damner
rouma le de
apres perdit
rur au bout
scûit que les
sions survén
stes les foudre
pres les autres

Es maillac
& le ving &
plusieurs en
me adjourne
teurs & execu
mens faits a
sté ratifiees p
stice a esté f
par toutes se
coupables d
ils en ont se
plus pesantes
mains du Di
Vn Bourg
des treize C
maine , hon
ques annee
est-il en v
ouvriers qu
tres il fit ven
pteur & arch
Ce maistr
mement a
messe & asse
roit fait à ca
il appartenoi
telle contra

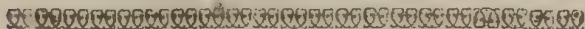
un Grand qui lors gouvernoit le royaume, & le sentant eslongné, s'escria, ha Cardinal, tu nous fais tous danner! Ce Grand raproche: mais Olivier lui tourna le dos, desdaignant ses propos, & incontinent apres perdit la parole & la vie. Le ieune Roi mourut au bout de quelques mois. Au reste, chascun sçait que les auteurs & facteurs de tant de confusions survenues lors & depuis ont attiré sur leurs testes les foudres du Toutpuissant qui a esclafé les une apres les autres.

Es massacres de l'an mille cinq cens septante deux & le vingt & quatriesme d'Aoust & és mois suyvens, plusieurs en la ville Capitale & en d'autres du royaume adjournerent à comparoir devant Dieu les auteurs & executeurs des horribles meurtres & saccagemens faits alors Leurs clameurs & assignations ont esté ratifiées par effects que l'histoire a remarquées. Iustice a esté faite de grands, de moyens, & de petits par toutes sortes de supplices au monde. Quant aux coupables qui onteschappé la main de Iustice en terre, ils en ont senti, sentent, & sentiront vne infiniment plus pesante. C'est chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Vn Bourgmaitre ou Consul de certaine ville d'un des treize Cantons des Suisses, de la Religion Romaine, homme riche & puissant, fit bastir il y a quelques annees une maison magnifique: pour lequel effect il envoya querir en divers lieux des meilleurs ouvriers qu'il fut possible de recouvrer. Entre autres il fit venir de la ville de Trente un excellent Sculpteur & architecte, nommé Jean de Trente.

Ce maitre fit quelque difficulté de se remuer, notamment à cause de la Religion. Mais ayant eu promesse & assurance du Consul que tort aucun ne lui seroit fait à cause de cela, Jean vint & travailla comme il appartenoit. Sur le conte de ses salaires, il y eut telle contraste que par le commandement de ce

cōsul Jean fut cōstitué prisonnier, & par le mesme accusé pour le fait de Relig on: finalement condamné d'avoir la teste tranchée. Il marche au supplice d'un visage ouvert, & mourut fort constamment, protestant en presence de tout le peuple qu'il perdoit tresvolontiers la vie temporelle pour aller prendre possession de l'eternelle. Toutesfois que le Consul, auteur de sa mort, mourroit aussi dedans trois iours apres, & comparoitroit devant le siege Iudicial de Dieu pour rendre raison de sa sentence. Ce que l'Innocent avoit predict avint: car le Consul, encores en fleur d'age, & en ferme disposition de sa personne, commença dès le mesme iour de la condamnation & execution à mort de l'Innocent, d'estre assailli tantost d'une chaleur, puis d'une froideur vehemente & extraordinaire: brief il fut frappé d'une nouvelle & telle maladie, que dedans le troisieme iour prefix il comparut à l'assignation marquee par l'Innocent, duquel il avoit esté tres-inique partie, desloyal accusateur, faux témoin, & iuge impudemment malicieux. Ce notable adiournement est enregistré par *Jean Stumpf* en sa Chronique de Suisse, & par *M. Iosias Simler* en la vie H. Bullinger.



ACCIDENS estranges.

DVrant le siege de la Fere en Picardie au mois d'Aoust 1580. passerent deux accidens estranges en l'armée royale. Vn capitaine surnommé Atis, ieune homme, fort bon ami & compagnon de liēt d'un autre nommé Du Temps, avec lequel il profitoit en plusieurs sciences, notamment aux Mathematiques, fut tué à un ravelin, & enterré ce mesmes iour avec les ceremonies des soldats. La nuit suivante, Du Temps estant en son liēt s'esveille au bruit de la fenestre qu'on avoit poussee, & void Atis entrant par là. Il veut se lever en sursaut, Atis l'en empesche, & se jette entre les linceuls. Du Temps (ravi d'estonnement) s'efforce à croire avoir songé la mort & l'enter-

l'enterrem
est-il possible
ne vous ay
par mespris,
Temps ayant
ment froide
pitaine Aus,
heure & dem
neistre, disan
cōment nous
bigné au. 4. li
du 14. chap. l
virent entre
plus d'une fo

L'autre A
voit amené q
lui passant le
quelques pa
né de trois h
quitta son ch
stant recuei
roit, il menag
sa serviette.
du Sieur de M
les, mais il ne
Sa fin appro
les mains de
armes dans le
Tante aux m
ter horribles
par les armes
ravelin.

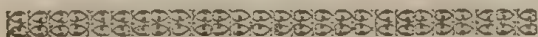
Le Doct
dens estrâges
ains succeder
duire les pe
sera porté de
Ce meisme au
royable des e
To

L'enterrement. Toutesfois il demanda à son camarade, est-il possible que vous ne soyez point mort? & que nous ne vous ayons point enterré? Atis ayant respondu à cela par mespris, convia son compagnon à dormir. Mais Du Temps ayant touché une des jambes d'Atis, plus asprement froide qu'un glaçon, sauta du lit en s'escriant, Capitaine Atis, que vous estes froid! Apres avoir esté une heure & demie en dispute ensemble, Atis repassa la fenestre, disant qu'on lui reprochoit son coucher. Voila cōment nous l'a raconté du Temps, ce dit le Sieur d'Aubigné au 4. livre du 2. Tome de son histoire Vniverselle, à la fin du 14. chap. D'autres y adjoustent (dit-il) que les valets virent entrer & sortir Atis. Et d'autres ou'il y retourna plus d'une fois. L'en laisse dire l'avis aux Theologiens.

L'autre Accident fut d'un Cath. de Meaux, lequel avoit amené quelques pionniers au siege de la Fere. Ice-lui passant le 15. iour d'Aoust devant la place, & portant quelques pavez à un Commissaire, fut tellement estonné de trois harquebuzades qu'on lui tira de la ville, qu'il quitta son chemin, pour venir droit dans le ravelin, où estant recueilli fort joyeusement, à cause de ce qu'il portoit, il menaga de M. le Commissaire ceux qui prenoient sa serviette. Attrapé par les assiégez il fut mené au logis du Sieur de Mouy, lequel esperoit en tirer force nouvelles, mais il ne sceut jamais en apprendre mot qui valust. Sa fin approchoit: Car ce malheureux se trouvant entre les mains de deux ieunes hommes de Meaux portans les armes dans la Fere, desquels il avoit tué l'Oncle & la Tante aux massacres de Meaux, voire commis des cruautéz horribles sur plusieurs enfans & femmes, il fut passé par les armes des assiégez, & ietté mort dans le fossé du ravelin.

Le Docteur Poucer marque sagement, que les Accidens estranges & extraordinaires ne viennent jamais seuls, ains succedent souventes fois les uns aux autres pour induire les pecheurs à fereux amendement de vie. Ci apres sera parlé de quelques deluges & desbordemens d'eaux. Ce même auteur dit, que huit jours apres le ravage pitoyable des eaux entour Buduine ville de la haute Lu-

faite, il se leva en ce mesme quartier du pays des tourbillons de vents si impetueux qu'ils esbranlerent & renverserent sans dessus dessous des maisons bien basties, arracherent des hauts arbres par le pied, ou les tordirent & briserent, ou les tronçonnerent par le milieu huit jours devant Noel, le Ciel vint à s'ouvrir, & à lancer une infinité d'esclairs. puis à l'instant la foudre cheut sur le grand temple de Budissine. D'avantage la peste s'alluma & fut fort aspre tout l'hiver, & plusieurs villes es environs furent agitees de tremblement de terre. *An 12. livre chap. 11.*



ADRESSE agile, rare & merveilleuse.

ON vit à Paris, au mois d'Aoust, l'an 1582. un Italien de Boulongne, qui se disoit avoïr esté esclave des Turcs l'espace de huit ans, & y avoir apris plusieurs gentilleses & dexterez rares & remarquables. Il se fit voir premierement au Roi, apres à la Cour, estant à Fontainebleau, puis vint à Paris, où s'estant fait voir en quelques endroits particuliers, & sentât qu'on prenoit goust à son exercice, il ouvrit boutique en une carriere au long des rues de la ville, tirant de la porte de Buffi à la porte de Nesle; & y ayant fait dresser une forme de lice avec des paux & des cordes, y reçeut tous venans à cinq sols pour teste.

Ce qu'il sçavoit faire estoit, que sur son cheval, courant à bride abbatue, il demeueroit debout sur les deux pieds, tenant une zagaye, ou picque legere en main, qu'il dardoit assez dextrement au bout de la carriere, & se renfourchoit en selle. En mesme estat il tenoit une masse d'armes, qu'il iettoit en l'air, & reprenoit en main par plusieurs fois durant la carriere. En une autre carriere, ainsi debout sur la selle du cheval courant, il contournoit sa zagaye, qu'il tenoit en main, autour de sa teste & de ses espaules fort agilement & subtilement.

En

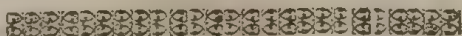
En une a
iours couran
puis reillau
En une aut
tenoit sous
gand, pend
terre pendu
noit cinq ou
assis en selle
cheval cour
en arriere à
Pour le d
vitesse, l'hor
& ayant la t
point la ca
en selle for
beaucoup d
commenço
ni 3. & c. pa



L'An mil
le duc d
quer logis
tre les prin
freres, l'aisn
vis qu'on re
fermees à c
c'estoit iou
tiere, insista
vit l'opinio
envoya trou
zague, lesc

En une autre carriere, assis en selle, le cheval toujours courant sans arrest, il mettoit un de ses pieds à terre, puis ressautoit en selle cinq ou six fois durant la carriere. En une autre, estant debout sur la selle, d'une lance qu'il tenoit sous le bras, comme en arrest, il emportoit vn gand, pendu au milieu de la quarriere, & tiroit un cimetière pendu à son côté, hors du fourreau, & le rengainoit cinq ou six fois durant ladicte carriere. En une autre, assis en selle, d'un arc Turquois qu'il tenoit en main, le cheval courant à toute bride, il tiroit fleches, en avant & en arriere à la mode des Tartares.

Pour le dernier passetemps, le cheval ainsi courant de vitesse, l'homme se tenoit des mains à l'arçon de devant: & ayant la teste bas, & les pieds en haut, fournissoit en ce point la carriere, au bout de la quelle il se refourchoit en selle fort dextrement. Il gagna pour quelques mois beaucoup d'argent: puis il se retira quand il sentit qu'on commençoit à se lasser de lui. *Le Journal du Regne de Henri 3. 8. &c. page 109.*



AFFECTION desreiglee.

L'An mil cinq cens cinquante six, es guerres d'Italie, le duc d'Alve envoya son fourrier à Palumbare marquer logis pour une compagnie de gens d'armes. Entre les principaux de ceste villette se trouverent deux freres, l'aîné desquels, sur la deliberation du fait, fut d'avis qu'on renvoyast le fourrier, & que les portes fussent fermées à ces gens de guerre. Le puîné, prevoyant que c'estoit jouer à tout perdre, résista tant qu'il peult à son frere, insistant que l'on receust ces gens d'armes. On suivit l'opinion de l'aîné: donc le duc extremement indigné, envoya troupes choisies, cōduites par Vespasian de Gōzague, lesquelles attaquerent si rudement la pauvre

villette, qu'elle fut forcée & emportée d'assaut. Toutes sortes de méchancetez & de cruantez y furent exercées par ces gens de guerre. Le frere puisné, qui n'avoit peu fleschir son aîné trop ferme en l'avis déclaré ci dessus, voyant sa conjecture verifiée & accomplie en trop de manieres, adjousta une affection estrange à son premier conseil. Dieu ne permette, dit-il, que ie vive apres la mort de ma patrie, laquelle j'ay essayé, mais en vain, de garantir par avis profitable: ni que ie demeure en pieds pour estre en risée à l'ennemi, n'ayant peu employer avec heureux succes mes bras pour la defenſe de mes concitoyens. Cela dit, il porte une pistole chargée, bandée & amorcée qu'il avoit en main, contre la poitrine, tire le coup dont il est transpercé & renversé mort par soi-mesme sur la place. *Mons. le President de Thou au 12. liv. de ses histoires de nostre temps.* C'eust esté prudence à ce courageux citadin, de se reserver à la restauration de sa patrie, en grandeur de courage de rassembler quelques autres, & donner à teste baissée parmi ses ennemis, pour se sauver vaillamment, ou mourir honnestement, & vraiment au liét de l'honneur.

Vn grand estrif estant survenu entre quelques hommes doctes és pays de l'Eleſteur de Saxe l'an 1561. l'un d'iceux qui promettoit faire merveilles, & avoit de quoi se maintenir, perdit tout courage au bon du coup, mesmes devint ennemi de ce que paravant il avoit sincerement maintenu, dont il eut quelque loisir d'avoir honte & regret, qui l'accabla finalement, sans pouvoir se recognoître ni resoudre, lors qu'il en estoit plus besoin. Mais ce que ie veux marquer ici est memorable. Vn des amis de ce personnage, qui lors trompa tous ses amis, & se trompa encore plus soi-mesme, entendant ce qui estoit advenu au docte personnage qu'il avoit grandement respecté pour diverses considerations, indigné de changemens tant estranges, & du tout indignes, se faist de telle tristesse, que tost apres il rendit l'ame à Dieu. Ce personnage paravant son ami, & deceu du vrai degré d'honneur, le vint voir. Le malade lui fit une terrible censure devant qu'expirer. C'est comme un

adiour-

adiournement

l'autre estoit

garde ainsi qu

te: ce qui lui

en l'histoire qu

l'adiouthe

mence de n

procedant

mesmes. Ch

personnage

gneurs, se d

ame & sic u

roit sa lang

voit fait ce

fortier, & l'

perdit la pa

ses amis all

ver remede

ches & ello

muet. Ses l

voit de sa fa

vons de lui

benda uncer

mens l'an 15

& augmente

vre qui men

livres qui c

homme ain

von. Theop

té quelques

aprit à parl

hommes, n

té qu'il mor

l'rance, do

neut desm

personnage

freres, qui

sement servi

cuidoient

adiournement personnel au throne souverain. Mais l'autre estourdi du coup de la faute inexcusable, ne print garde ainsi qu'il convenoit à reprehension si importante: ce qui lui cousta cher: comme G. Peucer le monstre en l'histoire qu'il a publiee de cest estrif.

L'adiousterai encore une histoire notable de la vehemence de nos affections, notamment de la tristesse procedante du iugement de la conscience blessant soi mesmes. Christofle du Moulin, dit Mileus, tref-docte personnage, appellé & interpellé par quelques Seigneurs, se donna telle peur des hommes, qu'il blessa son ame & fit une promesse, en laquelle sa pensee demen-toit sa langue, mais s'en retournant de la ville où il a-voit fait ce mauvais coup, confus en soi-mesme de son forfait, & l'apprehendant avec beaucoup d'amertume, perdit la parole, & fut plus d'un an en cest estat. Quand ses amis alloient le visiter, il pleuroit, & ne peut trou-ver remede quelconque vers les doctes Medecins pro-ches & eslongnez, auxquels il eut recours: ains mourut muet. Ses larmes tesmoignoient le sentiment qu'il a-voit de sa faute. Il mourut le 18. Octobre 1570. Nous a-avons de lui un tref-beau volume Latin intitulé. *de scri-benda universitatis rerum historia*, imprimé premiere-mens l'an 1551. qu'il avoit soigneusement reveu, corrigé & augmenté Mais ce coup le lui fit laisser imparfait, ce u-vre qui merite de voir encore le iour, compris en cinq livres qui contiennent un sommaire de tout ce qu'un homme aimant les bonnes lettres doit desirer de sça-voir. Theophile du Moulin, frere de Christofle, sollici-té quelques annees apres de faire mesme l'aur perilleux, aprit à parler aux despens de son frere, pour obeyr aux hommes, ne voulut blesser sa conscience, ayant declai-ré qu'il mourroit plustost. Ses amis procurerent sa de-livrance, dont il se fascha fort cōtre eux, quoi qu'il n'eust desmenti sa pensee. Il confessa depuis à un bon personnage, de qui j'ay toute ceste histoire des deux freres, qui le silence de son frere lui avoit merveilleu-sement servi, pour le faire parler hardiment à ceux qui cuidoyent qu'il se tairoit. Theophile a vescu long tēps

expreses ayans esté faictes par l'evesque de Mantouë à un artisan du lieu de plus s'approcher de certaine garse qu'il entretenoit, quoi que marié, sur peine de rude chastiment: ce vilain ne peut se contenir d'aller furtivement vers la garse, laquelle ou touchée des remonstrances de l'Evesque, ou redoutant ses aspres menaces, se print à injurier le paillard, lui commandant de se retirer, autrement elle crierait à l'aide. Ne pouvant supporter ce rebut, il commence à l'appeller cruelle & ingratitude, puis serrant les mains & levant les yeux vers le lambris de la chambre, tomba soudain roide mort par terre, & fut son corps enterré arriere des autres. *Au 3. livre des merveilles des histoires medecinales, sch. 13.*

Le cardinal Armellin voyant Rome prise, & les soldats du prince d'Aurange, commandant à l'armée Imperiale, apres la mort du duc de Bourbon tué sur la bresche, courir au pillage, & faire butin des thresors & riches meubles de son palais, fut saisi de si vehemente frayeur & douleur, qu'il en mourut. *Garimbert au 6. livre de la vie des Papes.*

Paul Iove estime, que Jaques Trivulce, fort renommé capitaine de nostre temps, persecuté par quelques grands Seigneurs, & mis hors de la bonne grace du Roi François premier, mourut de tristesse & douleur vehemente à Chartre l'an 1581. François Guichardin en décrit l'histoire au 13. liv. Sect. 11. où le sieur de la Nouë remarque, qu'une voix rude du maistre estonne plus un vieux & brave capitaine, qu'un coup de canon qui lui passe pres des oreilles.

Augustin Trivulce cardinal, se voyant rebuté des François, auxquels il avoit fait de grands presens, afin que par leur faveur & moyen il peust succeder au pape Paul troisieme, mourut de despit & douleur. *Garimbert au 6. livre.*

Matthias Corvin roi de Hongrie, fort affligé des goutes, & paralytique des deux cuisses, estant à Vienne en Autriche le dimanche de Pasques fleuries, l'an 1490. ayant demandé pour sa desserte des figues fraiches apportees d'Italie, & entendant qu'elles avoyent

esté mangées par quelques courtisans, entra en telle cholere que l'apoplexie le faist, si forte qu'il en mourut bien tost apres, aagé de 47. ans seulement. *Ioachim Cureus en ses annales de Silesie.* Bonfinius, qui a escrit l'histoire de Hongrie, dit, que tous les lyons qu'on gardoit & nourrissoit à Bude, moururent ce mesme iour de l'accident du roi.

Mucio Sforce, comte de Cappavage, ayant esté fort begue dès son enfance, & ne parlant qu'avec tres-grande difficulté, devenu grand & en aage monta un iour en telle cholere, qu'il se mit à parler si promptement & distinctement, que depuis il eut les mots bien formez, & les prononça fort à son aise. *M. Donat au liv. 8. chap. susmentionné*, où il propose une histoire opposée de certain evesque Danois, lequel acablé de tristesse devint begue, & demeura en tel estat le reste de ses iours.

Benivenius au 63. chap. de son livret de *abditis morborum causis*, remarque qu'un ieune enfant allant de matin à l'eschole, pour avoir rencontré quelques fantômes hideux moult de frayeur. Vn autre, ce dit le docteur Portugais *Amatus*, en la 3. Centurie, ch. 22. fut frappé d'apoplexie, entendant tirer un coup de canon. Et en la 2. Centurie, chap. 90. un moine du convent de saint Sixte à Rome, aux nouvelles qui lui furent apportées de la mort d'un sien frere, tomba comme atteint du haut mal, & devint epileptique. *M. Donat* observe encor, outre ces histoires, que Barthelemi Socin, député pour haranguer pour la republique de Siene devant le pape Alexandre, fut faisi de tel estonnement qu'il demeura tout court, oubliant tout ce qu'il avoit deliberé de dire, & ne lui fut possible de prononcer un seul mot.

L'an mil cinq cents cinquante deux, don Fernand de Gonzague lieutenant de l'Empereur delà les monts, ayant fait assieger Montmarin place fort tenue par les François, le Capitaine qui y commandoit pour le roi fut si mal avisé de sortir de la place pour s'aboucher avec certain Seigneur du parti contraire, son ami, lequel le pria de cette courtoisie particuliere. Car estant dehors, sans asseurance ni sauf conduit que de la parole d'un, lequel

quel n'avoit
General d'ie
dressé ce po
nant prisonn
lant rien fair
la ville, com
ans vaincus
pour sauver
tres particul
ment esmeu
sente tel est
une fueur de
sion du tou
des Histoires
pag. 804. &

Le seigne
honorable
ges en Fran
le premier
quel voyan
horrible tu
rues avec e
rencontroy
l'ame en un
ste Medeci
dedans sa m
riche Biblio
conceur té
François R
meurant à
& le cardin
torrent im
ti le prem
ment, mal
notables p
me, prom
delogea d
l'Hospital
de l'Hospit

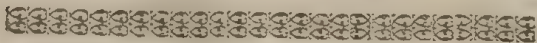
quel n'avoit commandement en l'armée Imperiale, le General d'icelle, nommé Cæsar Magio, lequel avoit dressé ce piege, survenant se saisit du Capitaine, & le tenant prisonnier le pria de rendre Montmarin. N'en voulant rien faire, il le menace, puis le fait mener l'é pres de la ville, comme pour estre pendu & estranglé. Les habitants vaincus par un si miserable spectacle, se rendirent, pour sauver la vie à leur chef. On remarque (entre autres particularitez notables) que ce Capitaine extrêmement esmeu de tant indigne mort dont on le menaçoit, sentit tel esbranlement en son ame, que de là s'enluyvit une sueur de sang par tout le corps, tesmoignage de passion du tout extraordinaire, marquée au premier volume des Histoires de nostre temps, par monsieur le president de Thou. pag. 804. & 805.

Le seigneur Scevole de sainte Marthe fait mention honorable en ses eloges la'ins, de quatre doctes personna- ges en France, morts de tristesse vehemente. Il nomme le premier Pierre Fulvius Poictevin excellent poëte, le- quel voyant és premiers troubles la ville de Poitiers en horrible tumulte populaire, & plusieurs courans par les rues avec espees desgainees sans espargner ceux qu'ils rencontroyent, fut saisi de telle frayeur qu'il en rendit l'ame en un moment. Le second est Jaques Goupil, do- cte Medecin à Paris, lequel és mesmes troubles attaqué dedans sa maison par des mutins, qui lui saccagerent la riche Bibliotheque, & en emporterent une partie, en conçeut tel ennui, qu'il en mourut. Le troisieme, François Roaldés, excellent Jurisconsulte, lequel de- meurant à Thoulouse, au temps que le duc de Guise & le cardinal son frere furent tuez à Blois, & voyant le torrent impetueux de sedition populaire avoir englou- ti le premier President & l'Advocat du Roi au parle- ment, massacrez, comme furent aussi plusieurs autres notables personages, saisi de dueil & douleur extre- me, promptement suivie d'un desbondement de sang, deslogea du monde. Le quatrieme Michel Hurault de l'Hospital, sieur de Belesbat petit fils du grand Michel de l'Hospital, en son vivant tres-digne Chancelier de

France. Icelui se voyant debouté d'une place de consequence qu'il avoit fortifiée en Normandie l'an 1592. & contrainct ceder à un plus grand, fut en peu d'heures apres ravi de ce monde, outré & accablé de douleur extreme.

En ce mesme œuvre, au deuxiesme livre, il recite la mort d'un grand personnage, conseiller au privé Conseil, qu'il nomme A Nicolaius, lequel s'estant fort esmeu sur la proposition de son avis en affaires tres-importans pour le bien du royaume, au partir du Conseil allant voir un Conseiller de Parlement son ancien ami, faisi d'un flux de sang, rendit l'ame en icelle maison.

Vn curé de saint Pierre des Affis en la ville de Paris, surnommé Poncet, faisant estat & gloire de mesdire du roi Henri 3. & de plusieurs actions publiques d'icelui, averti que l'on avoit par ordre de iustice pendu & estranglé en la cour du Palais un advocat de Poictiers nommé le Breton, pour avoir faict imprimer un liure plein d'injures & calomnies contre le roi & le parlement, se donna tel alarme de ses predications precedentes, qu'il se mit au list & mourut peu de iours apres, l'an 1586. *Cayot au premier livre de son histoire Novenaire.*



**AIGVILLE, fortuitemennt avallee, cause
d'horribles accidens.**

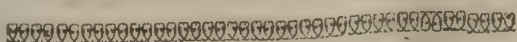
IL avint l'an 1594. que la chambriere d'un gentilhomme demeurant au Chasteau de Horst à Hildem, pres de Cologne sur le Rhin, ieune fille aagée de dix-huict ans, avala, par mesgarde, une aiguille assez longue: Trois iours se passerent sans sentiment, tellement que la fille crutna ceste aiguille avoir esté vuidee: mais ce fut un pauvre mescompte. Car au quatriesme iour elle sentit au fond de l'estomac, & soudain aussi autour de la porte ou emboucheure d'icelui, tendant aux boyaux,

voux, une douleur
sans cesse tant
pellé pour la
ne sievre exte
estincellans, s
qu'elle ne con
ni de manger.
bles convulsio
le s'eslançoit
de son list à l
ne pouvoyen
bloit à tous co
l'eust estimé p
die naturelle.
mal, & soust
tourmens inc
meurer com
mort: & tost
çoient. En c
rie de bouille
esquels je me
douce: pour
laisé d'amene
cis en quelq
guille de des
bout du quat
dont s'enfuiv
tres facheux
fut du tout re
tion Chirurgical



Là guerre
L'anté rud
bles. Depuis
pres, dont ie

yaux, une douleur si aspre, qu'elle se mit à crier & heurler sans ceste tant de jour que de nuit. Le sixiesme jour appellé pour la soulager je la trouvai en phrenesie, avec une fièvre extremement ardente, la langue seche, les yeux estincellans, si furieuse & hors de soymesme au reste, qu'elle ne conoissoit personne, ni ne se foucioit de boire ni de manger. Ces maux estoient acompagnez d'horribles convulsions des bras, de cuisses, & du col. Par fois elle s'eslançoit de telle vehemence & secouffe d'un costé de son lit à l'autre, que trois hommes des plus robustes ne pouvoient la retenir. Elle s'escroit, heurloit, & sembloit à tous coups vouloir se deschirer le ventre brief on l'eust estimé plustost demoniaque, qu'affligée de maladie naturelle. Ayant lutté une grosse heure contre son mal, & soustenu tant d'horribles convulsions avec des tourmens incroyables, & n'en pouvant plus, on la vist demeurer comme une personne qui est aux traits de la mort: & tost apres les tourmens precedens recommençoient. En ces miseres je donnai ordre qu'elle fust nourrie de bouillons de chapons gras, de bons orges mondez, esquels je mesloï du beurre frais & de l'huile d'amendes douces: pour bruvage on lui donnoit de la ptisane & du lait d'amendes: puis de peur que les excremens endurcis en quelque part des intestins n'empeschassent l'aiguille de descendre, je la purgeai legerement. En fin, au bout du quatorziesme jour, elle jeta hors ceste aiguille: dont s'ensuivit l'appaisement des douleurs, & de tous autres fascheux accidens, si qu'en peu de jours apres elle fut du tout remise au dessus. *M.G. Fabri en sa 34. Observation Chirurgique.*



AFFLICTIONS extremes.

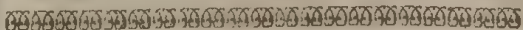
La guerre ciuile & diverses sanglâtes querelles avoyēt battu rudement la Provence durāt les premiers troubles. Depuis ceste province fut affligée de maux tres-fasches, dont ie représenterai quelques parcelles. C'est cho-

se incroyable (dit l'Histoire pag. 830.) Combien la rigueur des froidures, neiges & glaces fit de ravages impitoyables & horribles peu de temps apres la mort violente du Prince Henri d'Angoulesme, grand Prieur de France, gouverneur & lieutenant general pour le Roy en toute la Provence. Le Duc d'Espéron succeda à ce grand Prieur, & faisant son entree en la ville d'Aix sur la fin de Juillet le Ciel crevant un grand camp d'espaisses nuées desborda un si grand deluge de pluyes, qu'il dura quatre iours apres, non sans grandes & terribles ruines des ponts, fructs, arbres, & possessions & maisons champestres: comme si le Ciel eust voulu pleurer avant la main les futurs malheurs de nostre pauvre & desolee terre, & les tempestes & bourasques à venir. Quant aux froidures survenues puis apres, elles furent si aspres que les soldats posez en sentinelle estoient trouvez roide morts, avec la demi picque en la main: les hommes à cheval gelez, comme des statues de sel, aucuns laquais enterrez en des fumiers iusques au col, mourans de froid, & iettans des plaintes effroyables & continuelles en visages hideux, & plustost semblables à fantosmes qu'à creatures humaines: quelques autres laquais gisoient autour des feux & brasiers, transis de froid d'une part, bruslez & rostis de l'autre si que l'on iettoit à grands tas les corps morts en des fosses larges & profondes, non sans horreur espouvantable & grande compassion des regardans. Ces desolations furent suivies d'une mortelle contagion, dont s'ensuivit la retraite du Parlement & de toutes les autres Cours hors la ville d'Aix, çà & là quelques mois durant, sur la fin de l'an 1586. Sur la fin de Mars en l'année suivante, une espouvantable ré peste parmi la fureur d'un vent merueilleusement froid & trenchant s'esmeut és mers de Marseille, de sorte qu'un gros & puissant Navire, ancré hors du port & de la chaine fust porté & alla furieusement s'eschouer & briser contre les rocs du Chateau d'Yf. La peste retourne à Aix & y demeure depuis Iuin iusques en Octobre. Ce qui avint à Blois en la mort du Duc de Guise & Cardinal son frere, en suite la guerre

guerre de la
Provence fut

C chapitre
Ces esclaves
me contenten
tion de pour
ment des mal
lie vint de Lu
duc de Calabr
Naples, qui
Sforce, duc de
ans, mais de
duc, fust raval
lequel dès l'a
emparé de la
ces sortes, des
Ce qu'il mess
subilité. Mai
veloperent en
voyent en Ita
son ambitieu
pierres, & en
faya de se serv
quel venant
ntiens, en
les VIII. à
cest effect il
se son ambass
ne le sage av
la couronne
né de chastie
font mespris
uns servent à
ge souverain

mient la ri-
 avages impi-
 mort violen-
 Prieur de
 pour le Roy
 succeda à ce
 d'Aix sur le
 p d'espaiffes
 res, qu'il dura
 bles ruines
 fions cham-
 rant avant la
 defolce ter-
 ent aux froi-
 pres queles
 oide morts,
 à cheval ge-
 enttez en
 t, & ieux
 visages hi-
 à creatures
 autour des
 uillez & ro-
 as les corps
 sions horreur
 regardans.
 elle conta
 t & de tou-
 à quelques
 de Mars en
 parmi la fu-
 nchant s'ef-
 & puiffant
 vlt porté &
 les rocs du
 meure de
 Blois en la
 en tuite la
 guerre



confundus.

Ce chapitre seroit un gros liure, si je vouloi marquer
Les esclaves de l'ambition depuis cent ans en ça. Je
me contenteray d'en presenter deux ou trois, en inten-
tion de poursuivre es autres volumes. Le commence-
ment des malheurs qui brouillerent & troublerent l'Ita-
lie vint de Ludovic Sforce, surnommé le More. Alphonse
duc de Calabre, fils aîné de Ferdinand d'Arragon roi de
Naples, qui enduroit mal volontiers que Iean Galeas
Sforce, duc de Milan, son gendre, ja aagé de plus de 20.
ans, mais de petit sens, retenant seulement le nom de
duc, fust ravallé, & comme suffoqué par Ludovic Sforce,
lequel dès l'an 1482. s'estoit par meschantes pratiques
emparé de la tutelle, & peu à peu rendu maistre des pla-
ces fortes, des gens de guerre, des finâces, brieif de l'estat.
Ce qu'il mesnageoit avec beaucoup de vigilance & de
subilité. Mais par trait de temps les Arragonnois l'en-
velopperent en tant d'affaires, par les moyens qu'ils a-
voient en Italie, que Ludovic voulant le maintenir en
son ambitieuse invasion resolut aussi de remuer toutes
pierres, & en lapider ses ennemis. Pour un temps il es-
saya de se servir du credit d'Alexandre VI. lors pape, du-
quel venant tost apres à se desier, comme aussi des Ve-
nitienis, en fin sa resolution fut d'attirer le roi Char-
les VIII. à la conqueste du royaume de Naples. Pour
cest effect il envoye en France le Comte de Bel-joyeu-
se son ambassadeur, lequel tira le roi en ceste guerre, con-
tre le sage avis des conseillers & principaux officiers de
la couronne. Mais quand Dieu a justement determiné
de chastier les princes & les peuples, les bons conseils
sont mesprizez, & les discours imprudens de quelques
uns servent à l'execution des arrefts redoutables du Ju-
ge souverain, estans ceux qu'on appelle grands du mon-

de, avec leurs principaux serviteurs, les auteurs des maux qui surviennent à eux & à leurs Estats, comme il se void en ceste funeste confederation qui fit tant de maux à l'Italie & à la France, depuis l'an 1494. jusques à l'an 1559. Des l'entree, la France receut une rude bastonnade, pour s'estre attachee à la furieuse ambition de Ludovic. Car le roi ne voulant estre traversé du costé d'Espagne traita avec Ferdinand & Isabelle, que directement ni indirectement ils n'aideroyent aux Arragonnois, ne contracteroyent alliance offensive avec eux, & ne s'opposeroient en aucune sorte au roi Charles pour la defense du royaume de Naples. Ils vendirent bien cher ce chat en poche: car Charles tres-desireux d'aller en Italie (commençant par une perte certaine, pour l'esperance d'un gain perilleux & tres-mal asseuré) induit par son confesseur frere Olivier Maillard gagné par l'or d'Espagne, rendit sans aucun remboursement Perpignan avec toute la Comté de Roussillon, engagée plusieurs ans paravant au roi Louys XI. son pere par Jean roi d'Arragon, pere de Ferdinand. Chose qui contrista toute la France: parce que telle Comté située au pied des monts Pyrenees, & consequemment (selon l'ancien partage) estant une portion de la Gaule, empeschoit les Arragonnois d'entrer en France de ce costé-là.

Ludovic qui traitoit aussi de la part avec divers Princes, son ambition s'avancant de degré en autre, le gouvernement tutelaire du Milanois lui semblant trop petit morceau, resolut de tirer à soi le plat entier. Pour y parvenir, il maria la sœur de Jean Galeas sa niepce à l'empereur Maximilian I. lequel s'oblige au manifeste prejudice de Jean Galeas son nouveau beau frere de bailler à Ludovic l'investiture de la duché de Milan, pour lui, pour ses enfans, & pour ses descendants. Ludovic couvroit ses entreprises de specieuses allegations, descrites par les Historiens, & païssoit tout le monde de belles paroles, voulant estre tenu pour l'Oracle de l'Italie. La mort de Ferdinand d'Arragon, roi de Naples, auquel Alphonse beau pere de Jean Galeas succeda, fit
haster

haster la guer
desploya tout
phonse. D
culier danger
ques esclairs
ges, il n'estoi
sent le royau
se feroit fait d
Françoise en
par lequel A
couronne de
le: qu'ainsi l'
& Princes d
roi de Napl
lui devenu d
viendrait à
tomber es d
victoire des
survenant, le
quelle travi
que l'impar
cotes du roi
vans aprouv
trouver quel
me vouloit f
puis s'estant
on les avoit
par l'adresse
un grand cre
beaucoup de
de Ludovic
par le Tour
Ferdinand
phonse son p
faire teste au
esgle, ded
cote des plu
son entreprit
german (ils

haster la guerre : es commencemens de laquelle Sforce desploya toutes ses ruses pour s'asseurer, & renverser Alphonse. D'autre part, remaschant quelquefois le particulier danger qui le pressoit en son ame, & voyant quelques esclairs qui le menaçoient à travers tant de nuages, il n'estoit pas content que les François conquestassent le royaume de Naples. Son dessein estoit, apres qu'il se feroit fait duc de Milan, & auroit fait passer l'armée Françoisse en Toscane, de moyenner quelque accord, par lequel Alphonse se reconnoistroit tributaire de la couronne de France, avec asseurance de tenir parole : qu'ainsi l'on renvoyeroit chascun chez soi, les estats & Princes d'Italie ayans esté menacez chez eux, le roi de Naples despoillé de forces & de reputation, lui devenu duc de Milan auroit acquis tout ce qui conviendroit à l'affermissement de sa domination, sans tomber es dangers qui pourroyent lui avenir de la victoire des François. Il esperoit aussi que l'hiver survenant, le roi se trouveroit en quelque difficulté, laquelle traverseroit ses pretendus avancemens : item que l'impatience des François, le peu de deniers es cofres du roi, l'avis de la pluspart des siens, ne pouvant approuver telle entreprise, on pourroit aisément trouver quelque moyen d'accord. Ludovic en somme vouloit faire des François l'escalier à son ambition : puis s'estant establi en renvoyer les pieces au lieu d'où on les avoit cueillies. Son dessein fut descouvert au roi par l'adresse de Pierre de Medecis, qui lors estoit en tresgrand credit à Florence, dont survindrent puis apres beaucoup de nouvelles menees par les ruses & le credit de Ludovic : mais les affaires prindrent en fin trait designé par le Tour-puissant.

Ferdinand duc de Calabre, lieutenant du roi Alphonse son pere, estoit en campagne, avec armée, pour faire teste aux François. Mais la partie estant trop inégale, dedans peu de mois les affaires pancherent du costé des plus forts. Or comme le roi s'acheminait à son entreprise, il fut averti que Jean Galeas son cousin germain (ils estoient nez de deux sœurs, filles de Louys

second, duc de Savoye) estoit au lict fort malade dans le chasteau de Pavie. Estant donc venu là, & logé dans ce chasteau, il le visita courtoisement : & tost apres receut nouvelles, pendant son sejour à Plaisance, de la mort de ce pauvre jeune seigneur, tué de poison, & de l'estat duquel Ludovic s'empara tout soudain, quoi que le defunct eust un fils âgé de cinq ans. Toute l'Italie soupçonna Ludovic de ce parricide, qui l'année precedente avoit pourchassé l'investiture de laduché de Milan, & peu de temps avant la mort de son neveu avoit fait soigneusement expedier les privileges imperiaux.

Après ces commencemens de tragedies de l'ambition, Charles VIII. conquist en peu de semaines le royaume de Naples, selon quel l'histoire en fait foi, & le perdit comme il l'avoit gaigné, Ferdinand fils d'Alphonse s'estant remis en pieds, & le roi par les menées de Ludovic ayant eu à combattre les confederez d'Italie à Fornove, & finalement traité paix à Verceil avec Ludovic, l'an 1495. & les François rapportans pour butin de Naples en leurs maisons un mal honteux & hideux, pour punition de leurs desbordemens. Depuis ceste retraite, Ludovic, qui s'estimoit establi, ne fait cas que de sa suffisance, se nomme le fils de la fortune, de ce que par ses conseils le roi de France estoit passé en Italie, s'attribuant la chaste donnee par les Florentins à Pierre de Medicis avec perte d'estat, pour ne l'avoir creu, la rebellion des Pisans, & la fuite des Arragonnois ses ennemis hors du royaume de Naples : & qu'ayant puis apres changé d'avis, il avoit esté cause par son autorité de la confederation des potentats d'Italie contre le roi, de sa retraite en France, avec conditions indignes de la grandeur royale, & du retour de Ferdinand au royaume de Naples. Mesurant l'avenir avec telles reigles, & n'estimant rien la prudence des autres à comparaison de la siene, il se fit croire que la fortune d'Italie ne subsistoit qu'en la siene, & que de là en avant tous affaires importants passeroient par ses mains. Ceste persuation ne se dissimulant ni par lui ni par les siens, ains prenant singulier plaisir que chascun le creust & en parlast ainsi, Milan retentissoit jour & nuit

nuit de voir
& vulgaires,
la sagesse
pendoit le
jusques au
esté imposé
leur brune,
vulguoit, il
Milan. Auc
allusion au
ge.

Mais le i
nesses, & ne
nages, ni s'a
tis de si con
té de Franc
toute, comm
rester: prom
re d'autrep
promettant
les François
Ferdinand
tout le roya
nees en Ital
tant elles est
mes. Ce fut
vic pensoit
l'Empereur
ce: mais les
tel point, &
ges respons
l'opinion de
nle eloquer
la corde au
an desloger
yant rien ex
la prosperit
Au reste le
soudaine ar
secousse à la

nuist de vains discours, chacun magnifioit en vers latins & vulgaires, les harangueurs publioient flatteusement la sagesse admirable de Ludovic Sforce, de laquelle dependoit le trouble & le repos d'Italie: exaltant son nom iusques au Ciel, & le surnom de More, lequel lui ayant esté imposé dès sa ieunesse, pource qu'il estoit de couleur brune, & pour l'opinion de son astuce, qui ia se divulgnoit, il retint volontiers tant qu'il demeura Duc de Milan. Aucuns disent qu'il se surnommoit le More, par allusion au meurier, en latin *Morus*; appelé l'arbre sage.

Mais le iour paroissant finalement à trauers ses finesses, & ne pouvant longuement iouer tant de personages, ni s'accommoder presques en mesme instant à partis de si contraire humeur, on vint à le menacer du costé de France. Ce fils de fortune, sentant le branle de la rouë, commence à chercher diuerses cheuilles pour l'arrest: promet merueilles au Roi, contre lequel il conspire d'autre part, sollicite l'Empereur d'entrer en Italie, promettant lui aider avec autres à en chasser du tout les François. Mais ce dessein lui fut inutile, encore que Ferdinand eust peu avant sa mort reconquis presque tout le royaume de Naples: d'autant que les forces amenees en Italie par l'Empereur ne peurent rien executer, tant elles estoient foibles en nombre & resolution d'hommes. Ce fut lors que la rouë prit quelque branle, Ludovic pensoit accommoder ses affaires par la presence de l'Empereur, & songeoit à Pise, voire mesmes à Florence: mais les Ambassadeurs Florentins le reduisirent à tel point, qu'il ne lui fut possible de repartir à leurs sages responses: tellement qu'en un tourne-main toute l'opinion de sa suffisance s'esvanouit, dissipée par la virile eloquence des Florentins, lesquels il pensoit tenir la corde au col à ses pieds. Il receut une autre secousse au deslogement de l'Empereur, qui laissa l'Italie, n'ayant rien exploité de memorable: & une troisieme en la prosperité des Arragonnois au royaume de Naples. Au reste le trespas de Charles VIII. decedé de mort soudaine au mois d'Auil l'an 1498. fut une quatrieme secousse à la rouë de Ludovic: pour autant que le nou-

veau roi Louys douziésme, dé, son entree à la couronne, se nomma duc de Milan, & ayant accordé avec ses voisins, traité alliance avec les Venitiens, Ludovic estoigné, fait tous efforts de retenir la rouë, & sachant la denonce de guerre de la France contre lui, crie alarme, implore l'aide de tous, & n'est assisté de personne. L'empereur Maximilian ne lui faisoit promesse qu'en touchant deniers: l'Espagnol se mocquoit de lui: le Pape pensoit à son particulier: les Venitiens n'en demandoient que la despêche: quant aux Florentins ils le haysoient: & les petis princes d'Italie regardoyent venir avec aplaudissement le iour de la ruine de cest ambitieux.

Il pensa lors à trouver du bois chez soi pour clouër sa fortune, & fut si ourecuidé de vouloit persuader aux autres, qu'il avoit de quoi se maintenir contre la France, qui lui ietta sur les bras (afin de le precipiter tant plus tost) une puissante armee, au mois d'Aoust de l'an 1498. En moins de rien furent prises la Rocque d'Arasze & Anon, frontieres de Ludovic: consequemment Valence, Basignane, Chasteauneuf, Pontcorone, Tortone; & Alexandrie assiegee. Ces nouvelles portees à Milan, Ludovic voyant que sa teste & son estat alloient prendre le branle & faire le saut perilleux, perdit cœur & cervelle, & s'acrocha au premier clou de rencontre. Il fait enroller tous les Milannois, qui pouvoient porter armes, assemble le peuple son ennemi capital, lui crie merci, fait du valet & de l'esclave, afin de les induire à quelque defensiva magnanime, & tasche de les asseurer par beaucoup de paroles & promesses de secours. Sa harangue fut attentivement escoutée, mais il ne s'en ensuivit rien à son avantage: au contraire ayant les François en teste & les Venitiens à dos, pour comble de malheur, il se trouva trahi par ses plus familiers qui l'abandonnerent au besoin, dont s'ensuivit la perte d'Alexandrie, par la faute & fuite de celui qui y commandoit pour Ludovic avec forces suffisantes. Ce coup donna le saut à l'ambitieux, les Milannois s'estans soulevez contre lui, qui en plein iour tuerent son tresorier general en la grand' rue de la ville. Ne pouvant donc

donc plus s'en
roue, & s'en
Inspruk ou
Septembre
personne le
dans quinze
ville & cha
au^{re}, tost le
blablement

Reste la
nouveau to
ne qui le s
plus rudem
quelle Por
garnisons s
reur iusqu
devant l'hi
tit fils de I
ment baille
Trivulce
auquel il se
tes, que po
Trivulce &
incontinent
desplaisoye
le Roi guer
toutes daco
persuadee: &
la ville de
ce que Tri
preferé au
s'enflammo
quel favor
insupportab
tua de sa
soient de
mis aux ga
part de la
convoiteux
vic, duque

donc plus subsister il se tire tout estourdi de dessous la rouë, & avec ses enfans prit la route d'Alemagne vers Inspruk où estoit l'Empereur. Il deslogeale 2. iour de Septembre 1498. avec les larmes aux yeux, sans que personne le regrettaist, ni eust compassion de lui. Dedans quinze ou vingt sours apres son depart, Milan ville & chasteau rendit les mains au Roi, comme firent aussi tost les autres places de la duché, & de Genes semblablement.

Reste la carastrophe de la tragedie Sforlesque, & un nouveau tour de la rouë de Ludovic, couru de la fortune qui le souleva quelque peu pour l'acravancer tant plus rudement tost apres Le Roi ayant donné à sa conquête l'ordre qui lui sembla plus commode, laissé garnisons suffisantes, prolongé la trefve avec l'Empereur iusques au mois de May suivant, partit de Milan devant l'hiver de l'an 1499. emmenant en France le petit fils de Iean Galeas que la mere lui avoit imprudemment baillé, lequel il fit moine, & laissa Iean Jacques Trivulce, gouverneur general de la duché de Milan, auquel il se fioit fort, tant pour sa vaillance & ses merites, que pour l'irreconciliable haine qui estoit entre Trivulce & Ludovic. Mais les Lombards se remuerent incontinent, pource que les deportemens des François desplaïsoient à beaucoup, & qu'ils n'avoient trouvé le Roi gueres liberal, ni obtenu de lui l'exemption de toutes daces, comme la commune s'estoit legerement persuadée: & toute la faction Gibeline, tres puissante en la ville de Milan & es autres places, estoit marrie de ce que Trivulce, chef de la faction Guelse, avoit esté preferé au gouvernement. Ceste mauvaise disposition s'enflammoit par le naturel hautain de Trivulce, lequel favorisoit trop ceux de son parti. Ce qui le rendoit insupportablement odieux, fut qu'en plein marché il tua de sa propre main quelques bouchers qui refusoient de payer les daces & s'oppoïoyent avec les armes aux gabelliers. Telles violences induisirent la plus part de la noblesse & tout le peuple, de soi mesme fort convoiteux de nouveauté, à desirer le retour de Ludovic, duquel on imploroit le nom haut & clair. Or est-il

que l'Empereur (auquel ils'estoit présenté avec son frere Ascagne) l'avoit veu de bon œil, & tesmoigné grand desplaisir de ces changemens : mesmes avoit promis plusieurs fois de leur aider en personne, avec une puissante armee, au recouvrement de leur estat. Mais telles esperances, à raison de son naturel variable, & de la diversité de ses conceptions, s'esvanouissoient : tellement que Ludovic & Ascagne, ne s'attendant plus à ses promesses, & d'ailleurs sollicités par plusieurs gentilshommes Milannois, resolurent de faire eux mesmes l'entreprise, & souldoyerent une armee de gens de pied & de cheval, nommément huit mille Suisses, puis firent telle diligence qu'ils s'emparerent de Come, consequemment de la ville de Milan: si que force fut à Trivulce de se retirer soudain dedans le chasteau, d'où il partit la nuit suivante, afin de prouvoir à Noüare, & se loger dedans Mortare.

Les François ainsi retirez, le Cardinal Ascagne entra dedans Milan, puis Ludovic, l'ayant recouvré aussi aisément qu'il l'avoit perdu, hors mis le chasteau, & se montrant à son retour plus grande l'affection & la ioye du peuple, que sa fierté lors que Ludovic deslogea. Autant en firent Pavie & Parme. Les autres attendirent & regarderent le cours du marché. Ceste felicité de Ludovic ne fut qu'un feu de paille, qui ne le reschauffa ni esclaira guiere de temps: sa splendeur baissoit au couchant. Il avoit longuement couru, supporté de la patience divine, laquelle ne permist qu'au besoin il trouvast assez de bois pour faire fleches: qui pis est il en fut incontinent transpercé. Car en lieu de chercher les expediens propres pour appointer avec le Roi, son ambition l'eschaufe plus que devant, il amasse nouvelles troupes, sollicite par prieres, offres & diverses esperances tous ceux dont il pense obtenir secours: & quoi qu'escondit par l'Empereur, par les Venitiens, Genevois & Florentins, estimant qu'à tout perdre n'y avoit qu'un coup perilleux, & que son plus court estoit de courir teste baissée à travers le danger, il se met aux champs avec quinze cens hommes d'armes & douze mille pictons, prend la ville de Noüare, où se fait une

pause

pause à la
prochaine,
& moins en
promptem
cens lances
se trouva
lances, dix
par les sieur
quels suivis
re à Noüare
ces: pour ce
rec Ludovic
& railhans
accordez au
ses qui esto
commença
licitoit fort
tons qu'on
Noüare le
cerent à se
agent à io
gracieuses
d'argent, &
deniers fust
capitaines,
messes si le
vic, donner
na Noüare
la Vallette
tresle moye
Les circo
marquables
& petits se
le: que les
lesquelles b
traient pie
comme noi
à autre de
combat, &
Bourguign

pause à sa tragedie : mais sans penser à la catastrophe prochaine, ni rien voir de ce qu'il avoit affaire pour lors, & moins encore pour l'advenir. Car le Roi despescha promptement le sieur de la Trimouille, qui avec six cens lances s'achemina en Italie, où sur la fin de Mars se trouva l'armee royale composee de quinze cens lances, dix mille Suisses, & six mille François conduits par les sieurs de la Trimouille, Trivulce & Ligni, lesquels suivis de leurs forces s'acheminerent de Mortare à Noüare, se confians beaucoup en leurs intelligences : pource que les capitaines Suisses qui estoient avec Ludovic, encore qu'ils se fussent monstrez loyaux & vaillans au siege de Noüare, s'estoyent secretement accordez avec eux par l'entremise des capitaines Suisses qui estoient en l'armee François, de quoi Ludovic commençant à se douter par quelques conjectures, sollicitoit fort que quatre cens chevaux & huit mille pietons qu'on levoit à Milan, se joignissent à lui. Dedans Noüare les Suisses incitez par les capitaines, commencerent à se mutiner, sous pretexte qu'ils ne touchoyent argent à iour nommé. Ludovic y acourt, use de tres-gracieuses paroles & prieres, donne toute sa vaisselle d'argent, & fait tant qu'ils promirent attendre que les deniers fussent apportez de Milan. Au contraire leurs capitaines, craignans ne pouvoit effectuer leurs promesses si les forces Milanoises se joignoient à Ludovic, donnerent ordre que l'armee François en vironna Noüare, & qu'on envoya quelque cavallerie entre la Vallette & le Thesin, pour oster à Ludovic & aux autres le moyen de se retirer à Milan.

Les circonstances des malheurs du More sont remarquables : & le fruit de ceste histoire est, que grands & petits se souviennent que l'œil de iustice divine veille : que les coupables ne peuvent elchaper ses mains, lesquelles bandent les yeux aux plus clair-voyans, les traient pieds & poings liez à leur merité supplice, comme nous voyons Ludovic, qui se doutant d'heure à autre de sa confusion, voulut sortir de Noüare au combat, & fit sortir à ceste fin les chevaux legers & les Bourguignons, pour attaquer l'escarmouche : mais les

capitaines Suiffes s'y opposerent ouvertement, alleguans qu'ils ne vouloyent venir aux mains contre leurs parens & propres freres & compatriotes, sans le congé de leurs Seigneurs: puis se meslans à la file parmi les autres, comme s'ils eussent esté de mesme armee, declarerent leur intention estre de partir ce mesme jour pour se retirer en leurs maisons. Ludovic ne pouvant par prieres, par armes, ni par promesses infinies ployer si selonne desloyauté, se recommanda fort humblement à eux, à ce que du moins ils le menassent en l'eu de seureté. Mais parce qu'ils avoyent accordé avec les capitaines François de s'en aller, & de ne le mener point avec eux, l'ayans rebuté de ceste pretente, ils consentirent qu'il se meslast parmi eux, se vestant des habits d'un de leurs pietons, afin (s'il n'estoit reconu) de se sauver à l'aide de sa mere la fortune. Quelle misere! de voir celui qui avoit regenté l'Italie, l'Empereur, les Rois, les princes & republiques, trembler, supplier, promettre, pleurer, devenir gouiart, esclave, fugitif passissant entre les armes, masqué, demasqué, saisi au collet, moqué, malheureux! Malheureux voirement en cela, que telle condition tant indigne de tout homme courageux, acceptee en une necessité où son ambition le reduisoit, fut trop foible pour le soutenir. Car les Suiffes cheminans en ordonnance par le milieu de l'armée François, Ludovic fut reconu par ceux qu'on avoit ordonnez à ceste charge, ou bien montré du doigt par quelques Suiffes mesmes, pendant que meslé en un bataillon il marchoit à pied, vestu & armé à la Suisse. Au moyen dequoi il fut arresté prisonnier: spectacle si miserable, que les larmes en vindrent aux yeux de plusieurs, voire de ses ennemis. Galeas de saint Severin, le Fracasse, & Antoine Marie ses freres, furent faits prisonniers, lesquels s'estoyent pareillement meslez parmi les Suiffes en mesme equipage que Ludovic, & toutes les troupes de ce parti disciples & reduites à l'estroï que chascun peut peser. Restoit le Cardinal Alcagne, lequel gagna au pied, mais il fut arresté en chemin, livré aux Venitiens, qui le rendirent au Roi, parlant alors en maître dedans l'Italie. Milan fit sa paix
en

en payant
gnons &
bre tout
avoir si
la puissan
Quant à
le Roi esto
le peuple co
ce, lequel p
sa grandeur
me, chetif
tableau de
mené devant
jours apres
leil demeur
ques à la fi
prison les a
ravant les
dre. Prin
à cause de
naire, mais
son neveu
sans turba
de la soit si
bit eilat de
vint assez
concoit on
naïen le p
France, qu
moins il y
princes ma
rente en co
apres leur
comme ces
Pincé sou
qu'il har
parteur qu
faire. Et d
qu'ils ten
les testes d

en payant quelque amende. Les Lansquenets, Bourguignons & Suisses se retirerent chez eux, au grand opprobre toutefois des particuliers, fustreis en l'histoire, pour avoir si laschement abandonné, puis livré leur general en la puissance des François.

Quant à Ludovic Sforce, il fut amené à Lyon, où le Roi estoit, & entrant de plein jour en la ville, tout le peuple courut en foule par les rues pour voir un prince, lequel peu auparavant envié de plusieurs, à cause de sa grandeur & felicité, se voyoit réduit à misere extreme, chetif jouër de la fortune, ou plustost merveilleux tableau, de la justice divine. Il ne peut obtenir d'estre mené devant le Roi, comme il le desiroit fort: ains deux jours apres fut conduit en la tour de Loches, en laquelle il demeura prisonnier pres de dix ans, c'est à dire jusques à la fin de sa vie, estans encloses en une estroite prison les ambitieuses pensees de celui qu'à peine auparavant les bornes de toute l'Italie pouvoient comprendre. Prince loué pour son eloquence & industrie, & à cause de plusieurs autres dons; gracieux & debonnaire, mais souillé du crime de parricide en la mort de son neveu, d'esprit vain, de cœur lasche, plein de passions turbulentes, ne tenant conte de ses promesses & de sa foi: si presomptueux qu'il ne pouvoit porter qu'on fist estat de la prudence des autres, & se persuadant avoir assez d'adresse pour contourner à son plaisir les conceptions & volonteiz de grands & petis. Il donna lieu le premier au proverbe qui en est demeuré en France, quand on parle de quelqu'un attrapé lors que moins il y pense: *il a esté pris, comme le More*. Plusieurs princes mauvais vivent & meurent sans punition apparente en ce monde, reservez à redoutables jugemens apres leur mort paisible: quelques autres souffrent, comme cestui-ci, trainez où ils ne pensoient pas. Le Prince souverain & eternal monstre par tels exemples, qu'il hait les meschanceitez, les punit, & que frappant sur quelques uns il avertit tous les autres de bien faire. Et d'autant que la dureré de plusieurs est telle, qu'ils ferment les yeux pour ne voir les eschafauts & les testes de tant d'hommes renommez, abatus & con-

fondus, finalement les uns apres les autres sont amenez, mais ordinairement trop tard, à un tel quel sentiment de leurs miseres propres, dedans lesquelles ils perissent honteusement.

Le Cardinal Ascagne, lequel suivit son frere Ludovic un peu apres, fut plus humainement receu, gracieusement visité par le Cardinal d'Amboise, & envoyé en prison plus honorable (si l'on peut donner ce tiltre à prison quelconque) à sçavoir en la grosse tour de Bourges, où le roi Louys douziésme, qui l'y envoyoit, avoit esté deux ans enfermé prisonnier, tant est variable & miserable la revolution de nostre vie au monde, & tant incertaine à chascun quelle doit estre sa condition à l'avenir! les hommes eslevez par dessus les autres, ayans toute occasion de graver non tant dessus les portaux de leurs superbes bastimens, qu'au fond de leurs pensees, & se faire ordinairement ramentevoir, voire au milieu de leurs festins & plus beaux iours, ce qu'attrain d'un de nos sages François :

Qui de bas lieu, miracle de fortune,

En un matin t'es haussé si avant,

Penses-tu point, que ce n'est que du vent,

Qui calmera (peut estre) sur ia brune?

Cette memorable histoire du More est extraite de l'ample recit que nous en lisons es quatre premiers livres de François Guichardin deservant les guerres d'Italie sous Charles VIII. Louys XII. & François I. rois de France.

Comme l'ambition de Ludovic Sforce fit bransler l'Italie vn fort long espace d'annees apres sa prise, ayant donné les premieres secouffes qui continuerent sous le regne du roi François I. aussi l'on peut dire que l'ambition de plusieurs grands du costé de la Hongrie y attisa un feu, il y a plus de quatre vingts ans, lequel n'est pas encores amorti. Disons en quelque chose. Solymann Turc faisant son profit des guerres qui estoient entre l'Empereur & le roi de France, apres avoir l'an 1522. conquis l'Isle & ville de Rhodes, entreprit au commencement de l'an 1526. la conqueste entiere du beau royaume de Hongrie, & pour tel effect dressa une

res-puissant
de Ladisl.
vingt & un
avoit espou
prince doù
pour l'aven
& outreuid
flax. Le ch
Paul Tomo
tendant de
souvenant
la Hongrie
que c'estoit
position sup
eschaper l'e
frage le vai
tout le con
que, osa ad
les choses
rude, que l
que le seco
& gentils-h
se trouvero
de pied & d
au devant d
gnie, desnu
de secours,
tion & our
Ainsi periss
y command
quoi fourni
seillers & p
divers moy
ment le Ro
de ne se fro
pante mille
habile eut p
Roi Louys
jour d'Aou
quelle dan

tres-puissante armee. Louys, deuxiesme du nom, fils de Ladillas & d'Anne de Candales, aagé seulement de vingt & un ans, & quil'an 1521. estant encore fort ieune avoit espousé Marie sœur de Charles V. regnoit lors, prince doüé de grands dons, qui promettoit beaucoup pour l'avenir, mais environné de conseillers ambitieux & outrecuidez à merveilles, qui le ruinerent & tout l'estat. Le chef d'iceux estoit un certain moine nommé Paul Tomori, devenu archevesque de Collec, & surintendant de tous les affaires du royaume. Icelui ne se souvenant pas que le Turc avoit desia un pied dedans la Hongrie, par la prise d'Albe Grecque des l'an 1521. que c'estoit à lui de disposer les affaires à quelque composition supportable, & sagement caler le voile pour eschaper l'effroyable bourasque qui menaçoit de naufrage le vaisseau public, donnant avis au ieune Roi & à tout le conseil de l'acheminement de l'armee Turquesque, osa adjouster qu'on pourroit repousser l'ennemi, si les choses s'exectoyent promptement. Ce coup fut si rude, que les estats du royaume assemblez, l'on arresta que le second jour de Juillet tous les princes, seigneurs & gentils-hommes, tant ecclesiastiques que seculiers, se trouveroyent en armes avec certain nombre de gens de pied & de cheval, pour acompagner le Roi & aller au devant des Turcs. Ainsi Dieu humilia lors la Hongrie, desnuée de gens, d'argent, de conseil, d'esperance de secours, & autres nerfs de guerre: armee de l'ambition & outrecuidance d'un prestre & de ses supposts. Ainsi perissent les plus hauts estats, quand les superbes y commandent, qui cuident porter en leurs testes de quoi fournir à toutes difficultez. Quelques sages conseillers & principaux officiers du royaume essayerent divers moyens de destourner le coup, prians humblement le Roi lors suivi de vingt mil hommes seulement, de ne se froter à l'armee Turquesque, composee de septante mille combatans tous vieux soldats. Le moins habile eut plus de credit qu'eux tous, & mena le pauvre Roi Louys avec l'armee Hongroise à la boucherie le 29. jour d'Aoust 1526. que la bataille fut donnée, en laquelle dans une heure & demie les deux tiers de l'ar-

mee Hongroise , composee de vingt cinq mil hommes de pied & de cheval , furent taillez en pieces , le reste perdu en fuite. En ceste desfaite moururent avec le jeune Roi & le moine son conseiller quel ques Archevesques & Evsques, trente des principaux seigneurs & barons de Hongrie , Moravie & Boheme , plus de cinq cens gentils-hommes, tous les capitaines, excepté le colonnel d'un regiment de douze ou treize cens hommes, que le Pape Clement VII. y avoit envoyez. Le lendemain furent decapitez environ quinze cens prisonniers , & les jours suivans employez à saccager la Hongrie , laquelle perdit en peu de jours pres de deux cens mille personnes, la plupart tuez, les autres emmenez esclaves.

C'est un coup d'ambition monachale, tandis que nos princes se battoient ailleurs & que l'Italie trembloit sous les pieds de Charles V. Ferdinand son frere entra tost apres en Hongrie , dont il chassa le Vayvode de Transylvanie que le Turc y avoit laissé pour gouverneur. Ce fut renouvellement de guerre en l'an 1529. dont s'en suivit le memorable siege de Vienne en Autriche, de devant laquelle Solymán fut chassé avec grande perte : mais tout le pays en fut horriblement desolé , & l'Alemagne se vid lors miraculeusement garentie. Trois ans apres il retourna avec plus puissante armee qu'aux voyages precedens , qui ne pouvant subsister longuement se desfit d'elle-mesme , non sans nouvelles desolations. L'an 1534. quelques troupes furent envoyees de renfort, qui ne firent rien : mais en l'annee suivante, par la trahison d'un colonnel Hongrois nommé Cazzianer , les troupes de Ferdinand composees d'environ quatre mille chevaux & seize mille pietons , furent desfaites par les Turcs. L'an 1541. le Vayvode vint à mourir , laissant un fils , qui ne pouvant commander à cause de son bas aage, quoi que confirmé roi par Solymán, la vesve sa mere prit en main la conduite des affaires. Certain seigneur du royaume , nommé Pierre Pereni , ne pouvant supporter telle domination , envoya dire à la regente, que la coustume de Hongrie ne permettoit pas qu'une femme y commandât : partant vou-

vouloit qu'
du royaume
lui rendre la
à qui elle a
maintiendro
mit à Peren
ques autres
avec les Eve
der les force
semblent g
les Turcs a
ge fut cause
en Transsil
pres avoir d
dinand , &
& à ses ad
lut. Apres
guerre dep
ves , lesq
1564. que la
de Transsil
lian 2. attiré
succes extra
son successe
les effects
& de Pierre
& des Anna
scription de
des grandes
Autriche, leu
ques à prese
void par qu
à sa puissan
Le troisi
bition, res
die: & je l'
le seigneur
star d'Angl
roi Henri
gement un

vouloit qu'elle lui remist es mains Bude, ville capitale du royaume. La regente respond qu'elle estoit preste de lui rendre la place, s'il monstroit patentés de Solyman à qui elle apartenoit : & qu'à faute de ce faire elle se maintiendrait en attendant secours. L'ambition ne permit à Pereni de demeurer quoi : mais assemblant quelques autres Seigneurs ils resolurent inconsiderement avec les Eveques de chasser la regente, sans apprehender les forces du garand d'icelle. Leur ligue bastie, ils assiegent gens & assiegent Bude, au secours de laquelle les Turcs accoururent, suivis de leur Seignetur. Ce voyage fut cause que Solyman envoya la regente avec son fils en Transilvanie, s'empara de Bude, & d'autres places, apres avoir desfaict par eau & par terre les armées de Ferdinand, & chauffé tellement les esperons à Pereni & à ses adherans, que depuis ils ne firent rien qui valut. Apres la mort de Pereni, Ferdinand continua la guerre depuis l'an 1548. jusques à 1560. qu'il obtint trefves, lesquelles durerent jusques à son decés en l'an 1564. que la guerre se ralluma par l'ambition du Vayvode de Transilvanie vassal du Turc. L'empereur Maximilian 2. attiré à ceste guerre, se tint sur sa defensiva avec succes estranges & fort divers, comme aussi fit Rodolphe son successeur jusques à l'an 1610. que nous descrivons les effects deplorables de l'ambition de Paul Tomori & de Pierre Pereni, recueillis de l'histoire de Hongrie, & des Annales de Turquie, sans nous arrester à la description des pitoyables accidens de telles guerres, & des grandes pertes que les princes de la maison d'Autriche, leurs alliez, amis & serviteurs y ont faictes jusques à present, & feront encore ci apres, si Dieu n'y prouvoit par quelque moyen à nous inconnu, mais tres-facile à sa puissance gracieuse.

Le troisieme exemple destiné à ce chapitre de l'ambition, ressemble proprement une farce qui suit la tragedie : & je l'ai choisi expres pour esgayer quelque peu le lecteur esmeu de ces miseres d'Italie & de Hongrie. L'estat d'Angleterre fut fort divers sous la domination du roi Henri VIII. entre les vents qui agiterent estrangement un si puissant estat, fut un prestre nommé Tho-

mas Volsee, fils d'un pauvre boucher, lequel insinué en la bonne grace du roi Henri VIII. au commencement de son regne, par l'entremise de l'Evesque de Vincestre, fit tant par son naturel entrant & flatteur, qu'en peu de temps il devint aumosnier du roi, conseiller au conseil privé, evesque de Lincolne & Dunelme, puis archevesque d'Yorck, en apres grand chancelier, & finalement cardinal d'Angleterre. Se voyant presques au haut de la rouë, d'où il contre-carroit son maistre, & les Rois de France & d'Espagne, qui s'entretenoient par lettres en ses bonnes graces, l'appeloient leur seigneur & pere, lui escrivoient de leurs propres mains, & le payoient chèrement de ses peines par grosses pensions & presens extraordinaires. Il fit faire une chaire d'or, s'asseyant à table sur un coussin & sous un poisse de drap d'or, traité en Roi, duquel il contrefaisoit la contenance. Son chapeau de cardinaï lui servoit d'idole: car marchant à pied, un de ses domestiques deputé pour ceste charge portoit ceste idole haut esleevee sur un baston de pris: & quand il chantoit messe en la chapelle du Roi, on posoit ceremonieusement ce chapeau sur l'autel, d'où il n'estoit enlevé qu'apres le service. Quoi qu'il s'entendist autant au droit civil, qu'es mathematiques, il se mesloit d'ouyr les parties plaidantes, & de juger les proces, empruntant les avis & les plumes des jurisconsultes, dont il se paroît comme une nouvelle corneille d'Esope. Ayant pratiqué & obtenu le nom de legat du Pape en Angleterre, il s'a visa d'un brave expedient. Les anneés precedentes il s'estoit servi de toutes ceremonies, pour se rendre admirable. Restoit d'en trouver quelques autres toutes nouvelles, afin qu'on l'adorast comme un petit dieu en Angleterre, & que le bruit en courust par les autres royaumes. Il ne sceut trouver moyen plus propre que la croix & ce qui s'en ensuivoit, employant le tout ainsi. Tous les jours de festes solennelles, que le Roi sortoit avec toute sa cour en grande pompe pour aller à l'eglise, le cardinal legat chantoit la messe à la pontificale, n'ayant qu'evesques, abbez, comtes & ducs autour de l'autel, pour lui respondre & le servir: l'un lui versant l'eau sur les mains, l'autre tenant la serviette pour les lui essuyer.

suier: cestu
nant la torc
il faisoit por
lurencores
ponce à tou
montez sur
loin avec les
une grande
ou sombre.

Le Pape
mil cinq ces
stance enve
bassadeur R
cardinaux,
ner leurs vo
bas, pour p
voit desja
moins pou
à Rome, o
lui fust en
dinal despi
tion tout le
prolongati
venerable a
aux presche
deux, que
manger du
pleinemen
tre en cela.
faisans ser
voulans en
en tel temp
vingt quat
gent qu'ils
leur restitu
Alban, don
il en banni
d'insolence
portable, &
tous autres

fuier: cestui-ci levant la queue, cestui-là allumant & tenant la torche, &c. En qualité d'Archevesque d'York il faisoit porter une croix d'argent devant soi. Il en voulut encores une plus riche comme legat, laquelle estoit portée à tour par deux beaux grands prestres Anglois, montez sur grands chevaux, afin qu'on les vist de plus loin avec leurs somptueux surplis, testes nues, & feignans une grande devotion, fust par pluye, gelee, temps chaud, ou sombre.

Le Pape Leon X. mort le premier jour de Decembre mil cinq cens vingt un, ce legat Anglois fit toute instance envers le Roi Henri d'envoyer à Rome son ambassadeur Richard Patee, afin de prier en son nom les cardinaux, convoquez pour nouvelle election, de donner leurs voix au cardinal d'York. Patee arrivé es pays bas, pour prendre la poste, entendit, qu'Adrian VI. avoit desja esté esleu pour successeur à Leon: neantmoins pour ne rien oubier de sa commission, il courut à Rome, où il sejourna quelques mois, jusques à ce qu'il lui fust enjoint de s'employer à autres affaires. Le cardinal despité de tel rebut, s'amusoit à tirer de sa legation tout le profit qu'il pouvoit. Il en obtint à telle fin prolongation du nouveau pape, & pour se rendre plus venerable aux Anglois, qu'il tondoit de pres, il fit dire aux prescheurs du quaresme de l'an mil cinq cens vingt deux, que le legat permettoit à tous indifferemment de manger du laiç, du fromage & des œufs, les absolvant pleinement de tout peché qu'ils penseroient commettre en cela. Mais chascun se mocqua de lui: les uns ne faisant scrupule d'user de telles viandes, les autres ne voulans enfreindre leur acoustumee maniere de vivre en tel temps. L'histoire adjouste que l'an mil cinq cens vingt quatre, ce legat fit perdre aux Anglois tout l'argent qu'ils avoient presté au Roi, & qu'on avoit promis leur restituer. Item qu'il s'empara de l'abbaye de saint Alban, domicile de devotion & de sainteté, lesquelles il en bannit. Son avarice insatiable estoit accompagnée d'insolence, de luxe, de dissolution, d'orgueil insupportable, & d'esprit vindicatif. Il mesprisoit infiniment tous autres, notamment les evesques & archevesques.

Comme un jour Guillaume Wran , archevesque de Cantorberi , lui eust escrit familièrement , & adjousté au bas, vostre frere, Guillaume de Cantorberi, cestui-ci commence à s'escrier à l'ouverture des lettres, il scaura bien tost ou'à lui n'appartient de s'elgaler à moi, ni de m'appeller frere. Au demeurant son voyage à Calais, où il avoit estallé ses plumes en presence du Roi François & de la cour de France; item ses devis secrets avec Charles V. en Angleterre mesme, lui avoyent tellement enflé le cœur, qu'il dispoit des affaires du royaume, comme s'il en eust esté maistre absolu, finalement Henri VIII. lui en fit reproche , nommément de ce qu'il pilloir les Anglois. Il s'en excusa tellement quellement: & pour se couvrir, commence à bastir deux colleges, l'un à Oxford, l'autre au village de sa naissance, mais avec tel tesmoignage, que pour couvrir un autel il en descouvrit plusieurs. Car il obtint congé du Roi de faire desmolir, esplaner & abolir certains prieurez, pour en assigner les revenus à ses deux colleges. Ce fut une nouvelle invention pour attraper argent, dont il estoit continuellement affamé: aussi en fust-il detesté de tous.

Estant depuis l'an mil cinq cens treize jusques à mil cinq cens vingt sept monté par degré infame au haut de la rouë, elle commence à tourner par le bransle que lui mesme se donna, ne voulant (dit l'histoire) jamais arrester en place. Il ne pouvoit supporter les rayons des vertus de la Reine Catherine, princesse excellente entre les autres. Elle l'admonnestoit quelques fois de renoncer à ses desbauches, & se comporter honnestement. Il delibere de lui jouer un mauvais tour: & prenant son occasion, certain jour il aborde le Roi, & apres plusieurs prefaces d'honneur, excuses & protestations, ordinaires à gens de telle sorte, essaye de jeter un scrupule en la pensee de ce prince, touchant son mariage avec Catherine, alleguant qu'il ne pouvoit continuer en cela, d'autant qu'elle avoit espouté en premieres nopces le prince Artus frere du Roi, approuvé en ce fait de mariage par le pape, & par les Evesques d'Angleterre. Vollee ayant donné ce premier coup, amene un autre jour l'Evesque de Lincolne au cabinet du Roi, lequel ils bat-

rent par tan
soit jardi
blou estr
ri VIII. Ma
duc d'Alen
eust deux aff
aient pour c
ayant ente
see rejerta
sage & de
une autre pr

Or quoi
de plaider q
ple desir, qu
pe Clem
voyer son le
ste affaire,
pour avoir
temps apres
auquel est
Angleterre
pins à Lond
Roi parlant
ferai court,
liere affecti
noblesse de
royaume, il
le legitime
aye des enf
Tout cela
mariage. S
la declarer
notre peu
noncerez A
de toute l'a
cule de trahi
cere, pour
prononçant
recuse, se d
verlaire du

tent par tant d'endroits, qu'il trouve bon que l'affaire soit juridiquement traité. L'intention de Volsee sembloit estre du commencement de faire espouser à Henri VIII. Marguerite sœur du Roi François, & vefve du duc d'Alençon. Il fit un voyage en France, & quoi qu'il eust deux associez, si traicta-il à part avec le Roi. Mais on nient pour certain, que l'illustre princesse Marguerite, ayant entendu quelque chose de la négociation de Volsee, rejeta bien loin telle pensée; aussi estoit-elle tres-sage & doüte de singuliere pieté, pour ne faire tel tort à une autre princesse de sa sorte.

Ox quoi qu'il brassast, Henri avoit aussi peu d'envie de plaider que Catherine: neantmoins poussé d'un simple desir, que tout le fait fust bien esclairci, il pria le Pape Clement VII. nouvellement sorti de prison, d'envoyer son legat en Angleterre, pour la vuidange de ceste affaire, & envoya les agens en Italie & en France, pour avoir par escrit les avis des Vniversitez. Peu de temps apres arriva le cardinal Campege legat du Pape; auquel estoit commis pour adjoinct Volsee legat en Angleterre. Ces deux assemblez au convent des Iacopins à Londres, Henri & Catherine se presentent. Le Roi parlant le premier, dit, Tres-bons Peres, je le vous ferai court, j'ai espousé Catherine que j'aime de singuliere affection, à cause de ses excellentes vertus, & de la noblesse de la race: mais estant seigneur d'un grand royaume, il convient que je prouvoye de vivre avec elle legitimement, justement & sainctement, que j'en aye des enfans qui me succedent comme il est requis. Tout cela se fera, si vous prononcez legitime nostre mariage. S'il y a quelque difficulté, je vous prie de la declairei, afin que ma conscience & les erreurs de nostre peuple acquiescent à tousiours sur ce qu'en prononcerez. Apres cela la Roine comparut, & en presence de toute l'assemblée se prend au Cardinal d'York, l'accuse de trahison, d'imposture, d'injustice, de meschanceté, pour avoir semé querelle entre elle & son mari, prononçant à haute voix telles paroles en substance, Je recuse, ie deteste, ie fui ce iuge mon ennemi juré, adversaire du droit & de justice: j'appelle au Pape, &

l'accepte pour arbitre seul de mon droit. Disant ces mots les larmes aux yeux, tous les assistans se prennent à regarder Volsee de travers : & se departent sans rien résoudre. Neantmoins Campege & Volsee s'assemblerent plusieurs fois depuis, pour traiter des choses appartenantes à la conoissance du fait, & essayer que la roine se deportast de son appel à Rome, à quoi elle ne voulut entendre. Telles longueurs mirent le Roi en ombrage.

Mais sur ces entrefaictes Volsee, qui n'avoit faute d'espions, descouvrit que le Roi iettoit l'œil sur une des filles de la roine, nommee Anne de Boulén, fille du comte de Rochefort : ce qui l'altera beaucoup, prevoiant qu'elle parviendroit à la couronne si le divorce se faisoit. Il s'opposa donc de pieds & de mains à ce que Anne ne montast en plus haut degré, pource qu'il redoutoit le vis esprit de ceste fille. En ces entrefaictes, & le proces de Catherine prest à iuger à Rome, ce cardinal Anglois traitoit par lettres & negotiations secretes avec le pape, à ce que l'affaire tirast en longueur, iusques à ce qu'il eust mis en sa forme l'esprit du Roi, lequel pleinement averti de telles menées resolut de reduire son cardinal au petit pied, & le precipiter au bas de la rouë. Pour le premier branle, il renvoye fort honnestement Campege d'où il estoit venu : puis tost apres il commande au duc de Nortfolk d'aller vers Volsee, le despouiller de tous biens & estats, puis le mener en une maison champestre nommee Asher en l'evesché de Vincestre : finalement le releguer en son diocese d'York, afin d'y apprendre à vivre mieux & plus reiglement. Mais en lieu de ce faire, il continua ses desbauches, pource que son malheur le talonnoit. S'estant donques retiré dedans York, pour le premier iour il alla prendre possession de sa chaire pontificale, comme un chef de guerre qui triompheroit de ses ennemis, & se passerent plusieurs iours à la coustume du pays, en ceremonies, banquets, ieux & passe-temps, afin de s'exposer tant plus à l'envie, lui qui avoit besoin de misericorde. Et pource qu'il n'avoit pas en sa puissance ses precieux vestemens pontificaux, avec lesquels il desi-

loit encore
d'escire au
la mitre &
service. Le
na de l'aud
ceci? un ho
or d'autant
chevesché
où se devoi
plus suppo
de Northon
tiedir ses ch
executé: m
mourut en
me un du v
Prophete,

L'ai ve
Qui s
Comm
Puis n
N'y est
Mais n
Ty adio
pour conclu
A ton
Et s'il
Qui de
Bien to
Mais tir
qui s'enfuit
velles du
re Virgile
gierre.

AM

L'An mil
trouble
T

toit encore paroître en public, il s'oublia jusques-là d'escrire au Roi, le suppliant vouloir l'accommoder de la mitre & de la chape qu'il souloit porter en faisant le service. Le Roi voyant ces ambitieuses lettres s'estonna de l'audace & insolence du pelerin, disant, qu'est-ceci ? un homme du tout atterré veut encore s'élever ? or d'autant qu'on faisoit de grands appareils en l'Archevesché d'Yorck, pour la feste solennelle de Volfec, où se devoient trouver force gens : le Roi ne pouvant plus supporter tant d'insolences, enioignit au Comte de Northombelland, de ferrer Volfec en prison, afin d'attiedir ses chaleurs, puis l'amener à Londres. Ce qui fut executé : mais sur le chemin, Volfec outré de desespoir, mourut en la ville de Licestre, où il fut enterré comme un du vulgaire : ramentevant à plusieurs le dire du Prophete, au Pseume 37.

*L'ai veu l'inique enflé & craint au monde,
Qui, s'estendant grand & haut, verdissoit,
Comme un laurier qui en rameaux abonde:
Puis repassant par où il florissoit,
N'y estoit plus, dont le cerchay à force,
Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.*

Y adiouste encores ce beau quatrain de Pibrac, pour conclusion de ceste section:

*A ton Seigneur & son Roi ne te iouë,
Et s'il t'en prie il t'en faut excuser:
Qui des faveurs des rois cuide abuser,
Bien tost froissé chet au bas de la rouë.*

Mais tirons nous arriere, pour contempler le tableau qui s'ensuit. Si quelq'un veut sçavoir plus amples nouvelles du prestre Anglois depeint ci dessus, lise Polydore Virgil d'Yrbin, en son 27. & dernier livre de l'histoire d'Angleterre.

~~~~~

**AMBITIEVX** du tout insupportable,  
finalement accablé.

**L'**An mil cinq cens cinquante & un, l'Angleterre fut troublée par l'occasion qui s'ensuit. Jean Du dley  
Tom, III, D



premierement Comte de Bervic, puis Duc de Northombelland, seigneur de vif esprit, mais du tout ambitieux, desirant s'élever plus haut, pour y parvenir se prit au Milord Edouard Semer, duc de Sommeset, oncle du roi Edouard, & protecteur du Royaume, seigneur debonnaire, mais de petit sens & courage. L'ayant manié à plaisir pour un temps, il l'accusé de s'estre mal comporté en sa charge, & le fait emprisonner. Quelques mois apres ils se reconcilierent ensemble, & Dudley chevala si finement Semer, qu'il l'envenima tellement contre Thomas Semer son propre frere, Amiral d'Angleterre, qu'en fin le protecteur permit que Thomas, seigneur vaillant, & redouté des meschans, faussement accusé & innocent, eut la teste tranchée. Celle abatee en restoit une autre qui faisoit ombre à Dudley. C'estoit celle du protecteur. Pour la lui oster de dessus les espauls, il commence à le basouer en tant de sortes, & d'autre part à lui aposter gens pour le mettre tellement hors des gonds, que le protecteur fut conseillé de tuer Dudley. L'affaire fut avancé de sorte que le protecteur feignant vouloit visiter Dudley, s'achemina couvert & armé, suivi de quelques armez laissez en l'antichambre. On le la fse entrer au cabinet de Dudley gisant au lit, lequel lui fit tant de caresses & remerciemens de sa visitation, que le protecteur, homme conscientieux, se repentant de son premier dessein, resolut sur pied de ne le point executer, & ainsi s'en retourna chez soi. Tost apres descouvert par les siens propres, & accusé par Dudley, fut emprisonné, quoi que le ieune Roi intercedast pour lui, condamné pour avoir violé la loi, portant que si quelqu'un estoit atteint & convaincu d'avoir entrepris de tuer aucun du conseil, quoi qu'il ne fust passé outre, neantmoins perdoit la vie. En consequence de tel edict, Semer fut decapité l'année suivante, & avecques lui un gentilhomme, lequel allant au supplice dit au duc de Northombelland, ces mots en substance, tant que tu vivras, mon sang te servira d'oreiller. La mort du protecteur fut regrettée de grands & petis, & s'en trouva qui trempèrent leurs mouchoirs en son sang, & les porteroient ainsi enfan-

glan-

glantez en  
geuse dan  
viechef tre  
propos, com  
Dudley  
Roi Edoua  
desseins, f  
Roi. Son in  
Tels en fut  
Dorcestre,  
dley, avoit  
Charles Br  
paravant vo  
Dudley esti  
huidiesme  
couronne  
ri Graye: se  
guerre fce  
ques roi d  
dans d'ice  
d'Angleter  
riage de ce  
ment achem  
rent espoul  
comtes de  
mee Jeanne  
d'alors) à l  
duc de No  
riez. Le ro  
de jour en  
cins que le  
iours ce ieu  
testament,  
son estar, a  
monstrant  
cone de la  
nes, & faire  
fole marie  
fils. Somme  
prince agé

glantez en leurs maisons. De ce nombre fut une courageuse dame Angloise, laquelle ayant gardé son couvrechef trempé au sang du protecteur, en fit monstre à propos, comme nous le dirons ci après.

Dudley ayant exterminé Semer, s'empara du ieune Roi Edouard, & à l'aide de ses amis baillit plus hauts desseins, fondez sur l'indisposition & l'anguer du Roi. Son intention estoit de monter au throne royal. Tels en furent les degrez. Henri Graye marquis de Dorcestre, créé duc de Suffolc par l'entremise de Dudley, avoit trois filles de. Françoise sa femme, fille de Charles Brandon & de Marie sœur du roi Henri VIII. paravant vefve de Louys douzième roi de France. Dudley estimoit, cas avenant que les enfans de Henri huitième defaillissent, que le droit de succession à la couronne, d'Angleterre appartenoit à ces filles de Henri Graye: soustenant qu'il ne falloit avoir esgard à Marguerite sœur aînée de Henri huitième, mariée à Jacques roi d'Ecosse, quatrième du nom, ni aux descendants d'icelle, comme estans estrangers & nez hors d'Angleterre. Pourtant Dudley s'avise de traiter le mariage de ces trois filles de Graye, ce qui fut promptement acheminé: tellement qu'en mesme iour elles furent espousees, les deux puisnees aux fils aînez des comtes de Pembrouck & de Hurington, l'aînée nommée Jeanne (sage & docte entre les dames Angloises d'alors) à Jean Guilfort Dudley, quatrième fils de ce duc de Northombelland: ses trois autres estans ia mariez. Le roi Edouard, malade, declinoit tellement de jour en autre, que Dudley averti par les Medecins que le mal estoit incurable, & que dans peu de iours ce ieune prince mourroit, lui conseilla de faire testament, pour le bien de sa maison, & la seurté de son estat, au regard de la religion & de la police: remonstrant tout ce qu'il estima plus specieux pour forciore de la couronne Marie & Elizabeth, depuis roines, & faire establir Jeanne fille aînée du duc de Suffolc, mariée à Jean Guilfort Dudley son quatrième fils. Somme, cest ambitieux fait en sorte, que le ieune prince aagé seulement de seize ans, deboute ses sœurs

Marie & Elizabet de la couronne, pour la donner à Ieanne Graye, par la sollicitation de son beau pere. Edouard meurt bien tost apres. Marie estant lors à une bonne iournee de Londres, bien avertie des menees de Dudley, prouvent sagement à la seureté de sa personne, se retirant plus loin, où elle appella quelques gens, & se fit appeller Roine.

La mort d'Edouard ayant esté tenue secrette un peu de iours, Dudley fit incontinent publier que Ieanne Graye estoit declairee Roine par le testament du feu Roi, leu & ratifié au conseil d'estat, avant le trespas d'Edouard. Ieanne ayant l'ame bonne, & presageant les malheurs qui s'ensuiuroient des pratiques de son beau pere, ne vouloit accepter tels honneurs. Neantmoins, à la maniere accoustumee, elle fut mence en la tour de Londres pour y demeurer dix iours, en fin desquels elle en sortit, tout le peuple acourant pour voir un cas si nouveau, plustost que pour l'accueillir par ioyeux applaudissemens. Dudley enuyré de ses vaines esperances lui presente les clefs de la ville, en presence de vint-quatre conseillers d'estat. Tost apres il fait appeller à part le Bourg-maistre de Londres, & six principaux conseillers, desquels il tire par menasses & promesses serment d'obeyssance à la nouvelle Roine. Or estoit advenu le premier iour que Ieanne entra en la tour, qu'on avoit apporté & leu en conseil les lettres de Marie, laquelle enioignoit aux conseillers d'estat de l'aller trouver, pour lui rendre obeyssance, comme à l'heritiere du Royaume, leur princesse legitime & vraye Roine, telle reconue de toute l'Angleterre. Les conseillers qui fauorisoyent à Ieanne, entendans que tous ceux de la province de Nordfolc avoyent presté serment de fidelité à Marie, & que d'ailleurs le peuple n'estoit gueres affectionné à Ieanne, se doubterent bien qu'il y auroit bien tost du bruit dedans Londres en faveur de Marie, & prindrent neantmoins une chetive resolution, de publier au nom de Ieanne, comme Roine, un edict ou libelle fameux contre Marie & Elizabet. Les heraux ayans proclamé le tout dedans Londres & es environs, n'oserent passer outre, à cause des murmures & cris du peu-

peuple. Du  
venit à main  
de quitter la  
l'œil ouvert  
aucun chef  
la guerre, l  
pesante char  
apres qu'il e  
res de Lond  
der en chain  
tre Marie &

Sur ces en  
que les Ang  
de Hunting  
tre mil hom  
dre prompt  
frere de ver  
beyt. Out  
les vaisseau  
suadant que  
dres, & vou  
vint au con  
rent au parti  
si puissant se  
contraire Du  
dres avec les  
vi de cinq ce  
marche apre  
camp, des C  
de 1500. che  
lerie. S'esta  
dres, il fait a  
sole & aux c  
loienvoye g  
froyent escou  
blez pour av  
fait une telle  
de la ruine d  
que Marie se  
voye 150. det



peuple. Dudley amasse des troupes, & se resoud de pre-  
venir à main armee toutes difficultez. Il lui falchoit fort  
de quitter la nouvelle Roine, pource besoin estoit d'avoir  
l'œil ouvert à une infinité d'occurrences : mais n'ayant  
aucun chef qui eust assez de creance pour les affaires de  
la guerre, le Duc de Suffolc trop foible pour porter si  
pesante charge, il fut contraint baïsser l'espaule deffous,  
apres qu'il eut donné ordre selon son pouvoir aux afai-  
res de Londres, & stipendié force prescheurs, pour plai-  
der en chaire devant le peuple la cause de Ieanne con-  
tre Marie & Elizabet.

Sur ces entrefaites nouvelles viennent de toutes parts,  
que les Anglois regardent Marie. Le frere du Comte  
de Huntington, commis pour estre colonnel de qua-  
tre mil hommes de pied, les ayant levez s'en alla ren-  
dre promptement à Marie : puis exhorte le Comte son  
frere de venir à elle, & le menace de mort, s'il desobeyt.  
Oure plus, comme Dudley eust fait equipper  
les vaisseaux es ports qui regardent la France, se per-  
suadant que Marie entreprendroit de se sauver en Flan-  
dres, & voulant quoi que c'en fust se faire redouter, a-  
vint au contraire que les capitaines & pilotes se range-  
rent au parti de Marie, laquelle se voyant renforcee de  
si puissant secours, resolut d'aller contre Ieanne. Au  
contraire Dudley porté de son ambition sort de Lon-  
dres avec ses quatre fils, & envoie devant son aîné, sui-  
vi de cinq cens chevaux, comme à la descouverte. Lui  
marche apres, acompagné de son frere maistre de  
camp, des Comtes de Nordanton & de Huntington,  
de 1500. chevaux, huit mille fantassins, & force artil-  
lerie. S'estans avancez à deux journees loin de Lon-  
dres, il fait alte deux iours, & mande au Duc de Suf-  
folc & aux conseillers d'estat laissez à Londres, que on  
lui envoie gens de renfort en la place de ceux qui s'e-  
froyent escoulez de ses troupes. Ces conseillers assem-  
blez pour aviser à leurs affaires, le Comte d'Arondel  
fait une telle harangue que ce fut le commencement  
de la ruine de Dudley. Car devant que partir fut resolu  
que Marie seroit acceptee Roine. Incontinent l'on en-  
voye 150. deputez pour s'emparer de la tour de Londres

en faveur de Marie, & fut assigné le duc de Suffolc à se trouver au conseil. Ce seigneur abandonné de tous, estant homme de petit cœur, s'esvanouyt soudain, & ne sachant où donner de la teste promit de se trouver en conseil. Devant que sortir il entre en la chambre de sa fille Ieanne, laquelle il trouve habillée en simple Damoiselle, & l'exhorte de supporter doucement ceste condition. Elle, sans changer de couleur, lui dit, mon pere, ce message m'est beaucoup plus agreable, que l'autre, quand par menaces & maugré moi vous me contraignistes de m'habiller en roine. Pour complaire à vous & à ma mere, j'ai fait une lourde faute, & me suis violenteé moi mesme, maintenant ie quitté de franche volonté tous ces honneurs, ne demandant pas mieux que de renoncer à toutes pretensions de couronne & royaume, & amender la faute d'autrui, confessant avoir failli, si tant est que le desordre puisse estre réparé par ma reconnoissance.

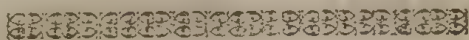
Ieanne se retire en son cabinet, son pere acquiesce à tout ce qu'on requiert de lui en faveur de Marie, tost apres proclamée Roine. Dudley averti de tout par le conseil, & sommé de poser les armes, s'accommode au temps, fait publier que Marie est roine, dix iours apres avoir empli l'Angleterre du nom de Ieanne Graye sa belle fille heritiere d'Edouard. Ce miserable void incessamment son armee fondre comme la glace d'une nuit, la noblesse qui le suivoit lui tourne le dos, & adore le soleil levant. Dudley se voyant seul commence à faire des almanacs, & mediter une honteuse fuite. Il est prevenu par ses gardes propres, qui le constituent prisonnier avec ses fils, son gendre comte de Huntington, les capitaines de ses gardes, & autres. Mené à Londres, d'où peu au paravant il estoit sorti comme en triomphe, le peuple l'accueillit de risces sanglantes, d'injures & de picquans propos, l'appellant traistre execrable, & cruel parricide du bon Roi Edouard: finalement, il fut condamné à perdre la vie, & amené sur l'eschafaut se revolta de la religion sous esperance de quelque grace, de laquelle il fut frustré. Ce qui l'induisit à se repentir de sa legereté. Mais le temps fut si court en la

en la catastrophe  
loisir à de  
quarantesme  
aussi les cap  
lant au supp  
commencer  
en la grand  
yeux de ce  
dent tremp  
elle) le fan  
leur Roi qu  
faut par ta  
cr.e main  
plice que tu  
ceut ce rud  
tout confus  
tis, & son n  
re d'Angle

DECE

A Pres la  
varre,  
bles, il y eut  
ce, & por  
noir, C'est  
Barcelonne  
liste, quelques  
Eaux chaudes  
Pau, où loir  
ti, & la fille  
re condamner  
laisser la M  
gae, sans p  
mé Esperan  
yan, & la  
a. eurent  
qui elmeu

en la carastrophe de sa tragedie , qu'il eut fort peu de loisir à delibérer. Son fils aîné & son frere, puis son quatriesme fils & Ieanne Graye le suivirent , comme aussi les capitaines des gardes. Poublioi de dire qu' allant au supplice, la dame Angloise mentionnee vers le commencement de ceste histoire, lui vint au devant en la grand' place de Londres, & desployant devant les yeux de ce miserable le linge qu'elle avoit l'an precedent trempé au sang du Duc de Sommerfet, voila (dit-elle) le sang de l'homme de bien, de l'oncle du meilleur Roi qu'ait eu l'Angleterre, espandu sur un eschafaut par ta malheureuse & cruelle trahison. Ce sang crie maintenant vengeance contre toi, & te tire au supplice que tu as merité. Dudley baissant les espaules receut ce rude coup de verité heroïque, sans repliquer, tout confus de voir si soudain tous ses desseins aneantis, & son nom accablé d'ignominie perpetuelle. *Histoire d'Angleterre.*



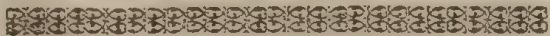
**AMBITION escornée.**

**A** Pres la mort d'Antoine de Bourbon Roi de Navarre, au siege de Rouan, durant les seconds troubles, il y eut dessein proposé par les ennemis de la France, & poursuivi depuis par Dominge capitaine Bernois, C'estoit que des bandes qui s'amassoyent vers Barcelonne, pour aller au Pignon, on feroit couler une liste iusques aupres de Jaqua, & de là par le passage des Eaux chaudes, pour d'une traite de nuit aller investir Pau, où lors estoit arrestee la roine Ieanne, son fils Henri, & sa fille Marguerite: enlever tout cela, pour les faire condamner en Espagne par l'Inquisition: & par ainsi laisser la Navarre, & le Bearn encore, au Roi d'Espagne, sans partie complaignante. Vn medecin, nommé Esperian, & un Aumosnier de la Roine Elisabet, ayans tiré les vers du nez de ce capitaine Dominge. en avertissent la Roine & Sainct Supplice ambassadeur, qui esmeus de l'horreur du dessein, en donnerent avis



à Pau : avis qui fut bien tost apres entre les causes de mort à la Roine d'Espagne, criminelle de la Pitié.

Monluc en ses escrits s'excuse d'avoir trespé en cest affaire. Quelque Prince de la Cour respondit autrement aux reproches qu'on lui en faisoit ; qu'il ne faisoit sentir aucune parenté, ni trouver rien atroce pour l'extirpation des heretiques. Bien tost apres Monluc fut payé des intelligences qu'il avoit en Espagne, par les peines que l'Ambassadeur du Roi Philippe lui donna, pressant un arrest d'ignominie contre le Capitaine Peyrot (fils de Monluc) & la mort de ceux qui l'avoient suivi. *Le Sieur d'Aubigné en son histoire Vniverselle, Tom. I. livre 4. chap. 17.*



#### AMIS ennemis,

**D**Eux grands princes Alemans, qui avoyent vescu plusieurs années en fort estroite amitié, iusques là que l'un d'eux faisoit un riche present annuel à l'autre, presque d'ordinaire ensemble, finalement entre-  
rent en querelle si aspre, qu'ils assemblèrent leurs vassaux, alliez & amis, & se donnerent bataille en rase campagne l'an 1553. en laquelle le victorieux, qui gagna le champ, plus de soixante enseignes, l'artillerie, & tua la plupart de l'armée de son ennemi, fut si rudement blessé, qu'il mourut dedans trois iours apres. Le vaincu eschappé ne fit que trainer les aisles depuis, & mourut pauvre, engagé, battu d'une maladie fort extraordinaire qui le suivit iusques au dernier soupir. Peu devant leur querelle ils s'estoyent trouvez ensemble chez un autre Prince, durant les jours gras, où ne fut question que de chere lie. Certain soir assez tard, estans à table, assis l'un pres de l'autre, un fantosme ressemblant à quelque belle jeune damoiselle richement arournée, vestue d'une robe blanë, vint s'asseoir entre eux deux, sans estre veüe d'aucun (quoi qu'il y eust bon nombre de gens en leur chambre) fors de ces deux princes, &  
de

de celui qui  
pas beaucoup  
troublez, &  
hoste avec  
gobelets tot  
de ces deux  
l'esprit de, dis  
tellement c  
mort, violen  
l'autre. Le d  
historiques, ch

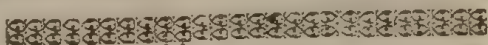


**E**Ntre q  
nostre  
Guillaume  
frere, estan  
pour avoir  
teurs de la  
Princes de  
pereur Max  
les fils de  
tier, combi  
mis en poss  
par authori  
imperiale,  
dre ni à pa  
franc vout  
fions, & de  
ses neveux  
le Peure au



**V**Ngran  
rei à p

de celui qui les avoit conviez, lequel ne s'en esmeut pas beaucoup. Mais eux en furent merveilleusement troublez, & sortirent hors de la chambre, laissant leur hôte avec autres conviez continuer le combat des gobelets toute la nuit. Ce fantôme separant les corps de ces deux Princes, puis s'esvanouissant, figura l'esprit de discorde, lequel separa tost apres leurs esprits, tellement que leur maltalent continua jusques à la mort, violente à l'un, lente & terriblement violente à l'autre. *Le docteur Camerarius au 3. volume de ses Meditations historiques, chap. 55. raconte ceste histoire.*



AMITIE' fraternele.

Entre quelques exemples d'amitié fraternele de nostre temps, il ne faut pas ensevelir celui de Jean Guillaume duc de Saxe. Jean Frideric, II. du nom, son frere, estant detenu prisonnier, & en mauvais estat, pour avoir maintenu Grombach & autres perturbateurs de la paix publique, comme les Electeurs & Princes de l'Empire intercedassent l'an 1570. vers l'Empereur Maximilian II. en la journée de Spire, à ce que les fils de Jean Frideric fussent reestablis en leur entier, combien que Jean Guillaume eust paravant esté mis en possession réelle de tous les pays de son frere par autorité de l'Empire, & par arrest de la chambre imperiale, tellement que nul ne pouvoit le contraindre ni à partage, ni à restitution, neantmoins de son franc vouloir & plein gré il quitta toutes ses pretensions, & declaira sincerement, qu'il trouvoit bon que ses neveux en prinsissent pleine & entiere possession. *Georgel Fevre au 8. livre de l'histoire de Saxe.*



AMITIE' fraternele, memorabile.

UN grand Gallio chargé de richesses estimees monter à plusieurs millions d'or, fut battu en la mer

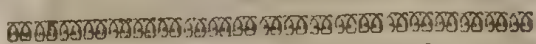
vers Madagascar par tempestes si violentes, qu'en fin force fut aux Portugais au nombre de cent de penser à leurs vies ou de servir bien tost de pasture aux poissons. La patache qui leur restoit pour les porter, n'estoit capable que de cinquante hommes. Pourtant ils choisirent de commun accord un Electe & des Officiers, par lesquels comme ce Chef monstroit quelqu'un avec son baston, il estoit promptement ietté en la mer. Il fallut donc ietter autant de gens qu'il y en avoit iusques au nombre prescript. Comme on en eut despesché grand nombre, un Portugais estant designé à la mort, son jeune frere se jette au deuant de lui, & à genoux & mains iointes demande d'estre precipité en la place de son aîné: pource qu'il estoit plus capable de nourrir, ce qui restoit de la famille, tant pour l'intelligence des affaires, que pour les moyens. L'aîné refusa, disant, puis qu'il avoit esté destiné à la mort, il la desiroit, & qu'il seroit coupable de l'ame de son frere, qui desiroit mourir sans y estre condamné. Grande fut la dispute entre ces freres: mais en fin sur les raisons du ieune il fut ietté en la mer. Adonc la troupe qui devoit entrer dans la patache, ayant quitté le Gallion perissant, ce ieune homme suivit la patache à nage, & lors n'en pouvant plus, il empoignoit tantost le bord, tantost le gouvernail, & comme on le faisoit quitter à coups d'espee, il en empoigna la lame d'une avec les deux mains, & se fit trainer si long temps, que l'horreur & la pitié, & encore l'ap proche de la coste le fit recevoir dans la patache, & ainsi fut sauvé. Qui me blasmera (ce dit le Sieur d'Aubigné au premier livre du troisieme Tome de son histoire Vniuerselle, chapitre 26.) d'avoir ietté ceste particule en l'histoire generale, sera despourveu de sentimens particuliers.

A P P A-

Jean Bour  
au faux-b  
parvenu à l'  
phelins de  
ouit une ha  
brigands a  
des voisins  
rioit en leu  
goin à prie  
mesmes br  
Fossoyant  
pressé de q  
levant po  
un grand  
tant trava  
aise. Bour  
Satan: le  
quant Die  
remis à la b  
homme de  
frit dedans  
minot de  
trois fois d  
qua Bourg  
ni ne donn  
ains lui di  
donner à  
long temp  
tout despi  
parut.

Incontr  
empesché  
moufchill  
lui crever  
lui, en g  
grande ch





APPARITIONS Redoutables.

**J**ean Bourgoïn de Fourville, pauvre journalier habitant au faux-bourg de Marchenoir, petite ville en Beauffe, parvenu à l'age de cinquante ans, pere de trois enfans, orphelins de mere, estât en sa couche le 26. de Mars 1600. ouït une haute voix comme le cri de quelqu'un que des brigands assassineroyent. Ce cri fut pareillemēt entendu des voisins. Peu apres lui & ses enfans ouïrent qu'on rioit en leur foyer. Ces deux accidens esmeurent Bourgoïn à prier Dieu, qui lui donna repos. Neantmoins les mesmes bruits continuerent les deux nuits suyvantes. Fossoyant le lendemain en certaine vigne ; il se sentit pressé de quelque charge sur le dos, occasion que se relevant pour prendre haleine, il aperceut derriere soi un grand homme qui lui dit, Tu es un grand sot, de te tant travailler. Il y a bien moyen de te mettre plus à ton aise. Bourgoïn (bien instruit) respond, va arriere de moi, Satan : Le suis né pour gagner ainsi ma vie. Surce, invoquant Dieu devotement, l'esprit malin disparut. S'estant remis à la besongne, voici venir deux heures apres un homme de cheval, lequel ayant mis pied à terre lui offrit dedans une besace mise à ses pieds, la quantité d'un minot de pieces d'or & d'argent, le pressant jusques à trois fois d'en prendre à son plaisir. Ceste tentation choqua Bourgoïn : mais il demeura ferme, & ne toucha rien, ni ne donna avantage sur son ame à l'ennemi de sa foi : ains lui dit, Il n'est en ma puissance & volonté de me donner à autre qu'à Dieu seul, auquel j'appartiens des long temps, lequel s'appelle à mon aide. Sur ce le malin tout despité, reprend sa besace, remonte à cheval, & disparut.

Incontinent Bourgoïn se retire chez soi, mais bien empesché par les chemins à se defendre d'un essaim de mouschillons, qui l'attaquoyent au visage, comme pour lui crever les yeux. La nuit suyvante, l'esprit revint à lui, en guise d'homme vestu de noir, accompagné de grande clairté par la chambre, & lui presenta derechef

(à son avis) autāt d'or & d'argēt en sa besace q̄ par avant, avec reproche de sa misere, l'exhortant de se mettre à son aise, par le soulagemēt du biē qui lui estoit offert. Bourgoin respond, Je suis assez riche, puis que ie suis à Dieu, qui veut que ie sois pauvre. Le me cōtente de n'avoir riē. Disant cela il se leve de sa couche, & quoi q̄ son adversaire se moquast de lui, se mit à prier Dieu. Vne heure apres minuit le tentateur reveilla Bourgoin, & le cōtraignit de se lever: puis lui mōstra des dez & des chartes, le cōvoit à iouer: mais le pauvre iournalier dit, que cōtent de sa cōdition il ne pretendoit s'enrichir ni n'avait riē à perdre. Surce l'ennemi le presse, demandant celui de ses enfans qu'il haysoit le plus. A quoi Bourgoin dit que ses enfans appartenoyent à Dieu, partant n'estoit en sa puissance d'en donner aucun à qui que ce fust, & qu'il les aimoit tous trois esgalement. Satan repart, Tu te descharges de grand peine & souci, si tu t'en desfais pour une bōne fois. Vois tu pas biē que chascun se mocque de ta misere? Quand ie m'enfuerois au bout du monde, repliqua le tentē, Dieu m'attraperoit aisēment, voire au fond des enfers. Et surce, comme Bourgoin prioit Dieu, le diable se retira.

Le matin du iour suivant, Bourgoin se levant pour prier Dieu, selon sa coustume, ce mesme esprit lui aparut en la forme precedente, se mocqua de ses prieres, & lui dit qu'il perdoit temps, pource que Dieu ne lui estoit pas propice. Bourgoin respond, Je ne cesserai de l'invoquer. Quant à toi, malin, tu trembles devant sa face. Or comme il estoit encore à genoux, il ouyt une voix lui disant, Va te faire confesser. Je ne me confesserai (dit-il) qu'à Dieu seul, qui void mon cœur, & qui me pardonnera mes fautes. D'ailleurs il lui fut dit, comme du coin de sa chambre, Qu'il s'adressast à son Pasteur, sans regarder derriere soi. Il s'achemina donc le Jeudi 30. de Mars à Lorges, où se tenoit ce Pasteur, nōmé M. Vincēt Textor (de la main duquel j'ai tout ce q̄ ie vous presente en ce recit, & dōt ie garde l'original) afin de lui declairer ce q̄ dessus. Textor, q̄ se tenoit là pour l'Eglise de Baugeney, à une lieue & demie de Marchenoir, lors que se tenoit le Consistoire, à cause de la communion à la S. Table du Seigneur

Seigneur le  
vieux, si  
vert sous un  
faudroit me  
tenans le m  
voix esclate  
acertena qu  
foi-mesme,  
ou passer ou  
Pasteur & d  
Il se mit à  
des larmes &  
de lui estre  
Pasteur, il  
consolation  
lui des visi  
L'assemble  
ce Chrestie  
rent n'avoi  
estē fortifi  
son Pasteur  
qui furent l  
il receut all  
suyvant, l'a  
goin, faisa  
ment sans q  
pauvre hom  
malin le rep  
tu? Que ne  
goin, le rece  
de moi. Sar  
grand flam  
tel effroi, q  
petits enfā  
voisins, qui  
soit il lui fu  
Defait n'oi  
la commun  
pour le salu  
Trois ou

Seigneur le Dimanche suyvnt. Ce Ieudi fust fort pluvieux, si que force fut à Bourgoin de se mettre à couvert sous un poirier, où il ouit une voix lui disant, Il te faudroit mener par la main. Quelques Anciens & autres tenans le mesme chemin tesmoignerent avoir ouy une voix esclattante, sans en comprendre le sens. Bourgoin acertena qu'en chemin il avoit senti un grand combat en soi-mesme, ne sachant bonnement, s'il se devoit retirer ou passer outre. Arrivé, & introduit en l'assemblée du Pasteur & des Anciens de l'Eglise,

Il se mit à genoux, invoquant le nom de Dieu à chaudes larmes & grand' destresse en son esprit, le suppliant de lui estre propice. Et puis qu'il estoit renvoyé à son Pasteur, il se resjouissoit de le voir illec present pour la consolation de son ame, sans toutesfois se decouvrir à lui des visions passées, ayant honte de les manifester. L'assemblée eut grand' pitié de la pauvre condition de ce Chrestien affligé. Car les Anciens de son quartier dirent n'avoir jamais entendu de mal en lui. Ayant donc esté fortifié par plusieurs Sainctes Admonitions de son Pasteur, il fut recommandé à Dieu par les prieres qui furent faites à la fin de l'action Consistoriale, dont il receut allegement. La nuit du Ieudi ou Vendredi suyvnt, l'adversaire mena grand bruit au logis de Bourgoin, faisant retentir une voix qui se plaignoit amèrement sans qu'aucun fust aperceu. De matin, comme ce pauvre homme sortoit & s'en alloit au travail, l'esprit malin le repoussa de force au dedans, & lui dit, Où vas tu? Que ne t'aides-tu de ce que ie t'ai offert? Mais Bourgoin, le recommandant à Dieu, dit à l'ennemi, va arriere de moi, Satan, Tu n'as rien en moi. Lors apercevant une grand' flamme de feu dedans sa chambre, il fut saisi d'un tel effroi, qu'il en resta couché en terre, à demi mort. Ses petits enfans, esperdus de ce spectacle, eurent recours aux voisins, qui le trouverent en ce piteux estat. Revenu à soi, il lui fut dit d'ailleurs; Loué Dieu, car tu es delivré. Defait n'ouit rien depuis. Le Dimanche d'apres, iour de la communion au S. Sacrement, on fit prieres publiques pour le salut de Bourgoin.

Trois ou quatre iours apres, le Lieutenant de Mar-



chenoir, ennemi des Protestans, vint trouver Bourgoïn, mari (ce disoit-il) de son adversité, lui conseillant de s'en aller à confesse au Prestre, lequel conjureroit l'esprit malin, pour le faire sortir de sa maison. Bourgoïn ne tenant conte de ce conseil, le Lieutenant adjousta, Puis qu'ainsi est, l'esprit malin ne faudra point de se représenter encore à toi. Suyvant ceste prediſtion la nuit d'après le cinquiesme d'Avril, Satan en forme de bœuf, sans aucun bruit, aparut à Bourgoïn. Vne autrefois, survenant de nuit avec grand tintamarre, il faist par les cheveux la fille de ce pauvre homme, au cri de laquelle accoururent quelques bons voisins. Le lendemain deux Anciens y survindrent, qui ayans acouragé Bourgoïn, supplié Dieu à ce qu'il lui pleust avoir pitié de ce pauvre homme & de ses enfans, ils furent delivrez tout à fait: de sorte que depuis le 10. iour d'Avril on n'a veu ni entendu chose effroyable en icelle. M. Textor entendit de Bourgoïn au plus fort de ses angoisses, qu'il ne s'estoit en sorte que ce fust engagé à Satan, ni commis aucun crime enorme, qui eust irrité Dieu. pour le livrer à ce bourreau cruel: à raison de quoi il l'asseura d'un succes tres-heureux. Toutesfois il reconut depuis en presence des Anciens de son quartier, qu'il avoit trop fait d'estat des ieux, sans excepter les Dimanches, ni les heures des presches, ayant despensé en telles desbauches la plus part de son gain. Mais il promit amendement & réparation pour l'avenir.

Le Pasteur & les Anciens qui n'ignoroient pas le chetif estat de Bourgoïn, fort mal vestu & reduit à disette, lui assisterent au fort de ses miseres extremes. Mais quand ils voulurent s'elargir davantage il les remercia, de peur (disoit-il) qu'on ne cuidast qu'il voulust se prevaloir de ses aparitions & en faire trafic. Quelques iours apres sa delivrance, il se presenta à l'Assemblée consistoriale compoſee du Pasteur & de douze Anciens, asçavoir deux gentils hommes, deux Juriscōsultes, les autres, notables marchans, honnestes hommes tous affectionnez au bien, qui le consolerent & acouragerent à perseverance en l'invocation de Dieu tout bon & tout-puissant.

2. Vne ieune femme aagée de vingt deux ans, de bonne fa-

ne famille &  
noces tant  
conseil de  
certaines E  
personnes re  
son arrivée  
avit. Com  
mari, le mal  
touchât sur l  
dit. N. Le vi  
dans fort per  
que tu as est  
r'a abandonn  
par ainsi, tu  
Sarefponſe  
ques à prese  
encore plus  
n'y a point  
science me  
escriit que l  
serpent. Et  
les pecheurs  
Parainſi ie t  
tu n'y as poi  
Le malin  
fiste moi de  
sous mon ad  
nuant à impl  
veiller son m  
qu'elle invo  
son mari, so  
temps, à son  
surſant, elle  
qui elle dit,  
marqué ce q  
plût à Dieu,  
par vſtons. A  
adjousta, Di  
ne vous ſiga  
car la parole

ne famille & honorable, fut quelque temps apres ses nocces tant & tellement affligee de gravelle, que par le conseil de doctes medecins, son mari la conduisit vers certaines Eaux chaudes & medecinales dont plusieurs personnes reçoivent soulagement. Douze iours après son arrivee au lieu bien connu au pays, ce qui s'ensuit lui avint. Comme elle reposoit en sa couche aupres de son mari, le malin esprit lui aparut en forme d'homme, & la touchât sur l'espaule droite l'appellant par son nom, lui dit, N. Je vien te trouver, pour t'avertir que tu mourras dans fort peu de temps, & pour te faire sçavoir, d'autant que tu as esté jusques ici fort grande pechereffe, Dieu t'a abandonnee, & a retiré sa misericorde de dessus toi, par ainsi, tu es à moi, & te dispose à me suivre en brief. Sa response à l'adversaire fut, Tu dis vrai, en ce que jusques à present j'ai esté fort grande pechereffe, & le suis encore plus que tu n'as dit: Mais tu ments, disant qu'il n'y a point de misericorde en Dieu pour moi. Ma conscience me rend tesmoignage du contraire. Car il est escrit que la semence de la femme brisera la teste du serpent. Et Jesus Christ est venu au monde pour sauver les pecheurs & pechereffes, dont ie suis des premieres. Parainfi ie te conjure que tu ayes à te retirer de moi, Car tu n'y as point de part.

Le malin insistant, elle souspirant disoit, mon Dieu, assiste moi de ton S. Esprit, & ne permets que ie succombe sous mon adversaire, & le chasse de ma presence. Continuant à implorer l'assistance de Dieu, elle taschoit de reveiller son mari, afin qu'il lui assistast. Mais autant de fois qu'elle invoquoit Dieu, & faisoit semblant d'appeller son mari, son adversaire la souffletoit. Elle fut long temps, à son advis, en ce combat. Mais se reveillant en sursaut, elle poussa & esveilla promptement son mari, à qui elle dit, Je vien de faire un effroyable songe, & ai remarqué ce qui est dit en Iob, (*anch. 7.v.14.*) que quand il plait à Dieu, il nous estonne par songes, & nous trouble par visions. Ayant raconté ce que dessus à son mari, elle adjousta, Dieu soit loué: J'ai bien parlé à ce galand. Je ne vous sçaurai raconter le quart de ce que ie lui ai dit: car la parole de Dieu me croissoit en la bouche, & sentoits

une fort grande assistance de Dieu envers moi. Elle deceda puis apres paisiblement en ce lieu des Eaux chaudes, & Dieu la guerit de tous ses maux. *Extrait de la lettre que son mari m'en escrivit le 15. de Mai 1623.*

3. Gaspar Peucer, en son docte Cōmentaire des devinations, *liv. I. ch. 4.* parlant des vrais & faux miracles, dit ces mots, Quand Satan devoit crever, s'il faut ainsi dire, il ne peut rétre la vie à un corps mort, encore q̄ quelque fois par ses charmes & impostures il presēte aux yeux esblouis des fâtosmes & vaines aparēces. J'ai ouy parler d'une jeune menestriere de Boulogne, biē aimee du mōde, à cause qu'elle estoit fort habile de son mestier basteleresque. Estant morte, un certain magiciē lui attacha sous les aisselles un charme de telle efficace, qu'à laide du diable, principal auteur de telle illusion, ceste menestriere vint à se retrouver es compagnies & festins, où elle jouoit des instrumens, dansoit, & avoit les mouvemens d'une personne vivante, sinon qu'elle estoit fort pasle. Avint au bout de quelque temps qu'un autre magicien se trouva en lieu où elle estoit: & par l'avis de son maistre (comme on peut presupposer) se print à dire, que la baladine estoit une charongne. Surce lui ayant osté le charme, incontinent le corps tomba mort plat à terre. Le diable fait beaucoup d'autres tels tours: mais il ne sçauroit jamais rendre l'ame à un homme mort.

4. L'Empereur Maximilian, premier du nom, aimoit tres-affectueusement la Princesse Marie de Bourgongne sa femme, laquelle saisie de maladie vint à mourir, dont il fut si dolent, qu'impossible estoit le consoler & resjouir. En sa Cour estoit Iean Trithems, hōme docte, mais grād magicien. Ice lui promit à l'Empereur de lui faire voir sa femme bien aimee, s'il plaisoit à sa Maesté lui en donner permiff. Maximilian s'y accorde, & se retire en chambre secrette avec un des principaux de sa Cour, & le magicien, qui defendit à peine de la vie à l'Empereur & à son Courtisan de dire mot quelcōque. Sur ce Marie de Bourgongne entre tout bellement, & vestue à l'accoustumee, en la chambre. L'Empereur la regarde & cōsidere soigneusement, se souvient qu'elle avoit eu en son vivant une verruē sur la nuque du col, laquelle fut veüe lors.

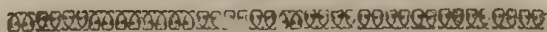
lors. Mais D  
toucha de rei  
qu'il comman  
cien de faire  
imposeur, G  
besongne, sur  
avait des encha

5. Environ  
mesme Emp  
bourg un fan  
Roth Abbes  
ciement de d  
M. Thomas E  
L'adjouterai  
tions sur le pr  
phoses d'O  
gent l-homme  
femme, ne s  
tre consolati  
regrets & de  
portuné par  
de vivre enco  
se, que nous  
Prestre, & qu  
sphemes & pa  
devant, & qui  
vous retombe  
cord fait, ce  
vant, devien  
quoi que trist  
gentil-homme  
tre une servan  
à sa promesse  
bre querir de  
& laissi ses ha  
mes. Sabin  
seurs hommes  
sens autppo  
Saxe.



lors, Mais Dieu supportant l'infirmité de ce Prince, le toucha de telle apprehension de sa dangereuse curiosité, qu'il commanda par signe de teste & de main au magicien de faire disparoître le fantôme. Quoy fait il dit à cest imposteur, Garde-toi bien ci apres de te meller de telle besongne, sur peine de ta vie. *Augustin Lorcheimer, en son traité des enchantemens.*

5. Environ l'an mil cinq cens & trois, du temps de ce mesme Empereur Maximilian, aparut auprès d'Augsbourg un fantôme, ressemblant à feu Marguerite de Roth Abbessé d'Etestten. Ce fantôme parloit distinctement de diuerfes choses, & se laissoit toucher, ce dit *M. Thomas Eraste* en sa dispute touchant les sorciers. J'adjousterai ce que *George Sabin* recite en ses annotations sur le premier recit du dixiesme livre des Metamorphoses d'Ovide, ce que j'ai traduit de son Latin. Un gentil-homme de Baviere fort affligé du trespas de sa femme, ne s'aimoit qu'en solitude, & ne vouloit admettre consolation quelconque. Au bout d'une infinité de regrets & de pleurs, la femme lui aparut & dit, Dieu importuné par vos prieres m'a renvoyée au monde, afin de vivre encores avecque vous: mais à condition expresse, que nous soyons solennellement remariez par un Prestre, & que d'ores en avant vous n'usiez plus de blasphemes & paroles outrageuses, cause de mon trespas ci devant; & qui vous priveront de moi ci apres, si tost que vous retomberez en quelqu'une d'icelles fautes. L'accord fait, ceste femme s'entre en mesnage comme devant, devient enceinte & acouche de quelques enfans, quoi que triste & passe. Au bout de plusieurs annees, ce gentil-homme estant yvre un soir, se mit en cholere contre une servante, & vomit force paroles contrevenantes à la promesse. La femme qui estoit allée en une chambre querir des pommes pour son mari, soudain disparut, & laissa ses habillemens debout pres du coffre aux pommes. *Sabin* adjouste avoir aprins ceste histoire de plusieurs hommes dignes de foi, affermans avoir esté presens au rapport que le Duc de Baviere en fit au Duc de Saxe.



## APPETIT estrange.

**I**'Ai souventes fois yisité à Cologne une femme aagée de 40. ans, affligée d'assez long temps d'un vlcere malin dedans la bouche , causé par certaine pituite sale distillante du cerveau: dont s'estoit ensuivie rongeur du palais & d'une partie de la gorge, & de l'epiglottte. Elle parloit mal aisément, ne pouvoit boire ni manger qu'avec extreme douleur. Or quoi qu'elle ne fut enceinte, si avoit elle de fois à autre des appetits estranges, ainsi que les femmes qui chargent, tellement qu'il lui prenoit envie de manger des harans salez, de la chair & des poissons salez, & durcis à la fumee, & autres viandes de difficile digestion, comme des fruits non encore meurs, &c. Obtenant tels appetits, elle les avaloit sans douleur ni difficulté quelconque. Et sans cela ne pouvoit-elle subsister: car l'espace de plusieurs annees, elle ne peut avaler orges mondez, ni lait d'amendes, ni bouillons delicats, que son estomach abhorroit totalement: si que par fois elle demouroit trois iours entiers sans prendre refection de chose quelconque: & faloit attendre que son appetit desfreigné la prist. Mais encore que la viande que ce desir estrange lui suggeroit fust directement contraire à son mal, si en vivoit-elle sans danger: au contraire si elle rejettoit ceci ou cela, tant bon fust-il, cas avenant qu'on le lui fit prendre, il s'en ensuivoit fièvre, ou vomissement. Elle n'en recouvra pas santé pourtant: mais elle subsista long temps par tel moyen du tout extraord. naire & merveilleux. *M. Guillaume Fabry, en sa 37. Observation Chirurgique, livre 1.*

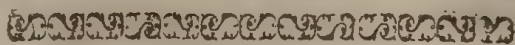
Le mesme raconte en l'observation 70. avoir veu une fille à Cologne, qui fut en chartre & hestique depuis l'aage de dix ans, iusques à quatorze accomplis, qu'elle mourut; nonobstant sa maladie, manger, boire, iouer la pluspart du temps, comme une fille de pareil aage en pleine santé, sans qu'elle s'alictast durant tout ce temps, sinon l'espace de six semaines ou environ devant sa mort.

APPRE-

APPRE

**L**E Noble  
L tresdoctes  
la fin de la 3<sup>e</sup>  
Prince de Ma  
tre sa vie un fi  
la porte imper  
nel de lui fair  
Le lendemain  
avoit le poil e  
feschir le Pri  
2. Thon  
du sentiment d  
bres du corp  
timent qu'ils  
conte avoir v  
ayant esté cor  
d'une hache  
entameure d  
commence à  
sortir par la b  
3. Vn mie  
n. jacoustum  
delettes garni  
pauls nues,  
niente procl  
che les espau  
leusement,  
de.

4. Au cha  
de Fiejuil, n  
certain de ses  
se portoit de  
re de bois, il  
me le Sain



APPREHENSIONS vehementes, & leurs  
admirables effects.

**L**E Noble Seigneur Iules Cæsar de la Scæle en ses tresdoctes & subtiles Observations contre Cardan, sur la fin de la 312. rapporte que Francisque de Gonzague, Prince de Mantouë soupçonant de conspiration contre sa vie un sien allié le fit emprisonner en une tour de la porte imperiale avec commandement au Juge criminel de lui faire & former son proces par arrest de mort. Le lendemain matin ce prisonnier qui le soir precedent avoit le poil chastein, parut tout blanc & chenu: ce qui fleschit le Prince à compassion.

2. Thomas Campanelle, docteur Italien, au 4. livre du sentiment des choses, chapitre 10. dit que tous les membres du corps humain ont chacun leur particulier sentiment qu'ils communiquent à tout le corps. Sur ce il raconte avoir veu hōme, sur l'endroit de la ratelle duquel ayant esté couchee une feuille de papier, en frapant d'une hache trenchante sur cest endroit, la ratelle (sans entameure de la feuille de papier en part quelconque) commence à bransler & trembler, puis le sang feculent sortit par la bouche & par bas.

3. Vn mien ami (dit le mesme Campanelle au chapitre 11.) acoustumé de fouëtrer soi-mesme d'un fouët de cordelettes garnies d'aiguillons de fer es bouts, sur les espaules nues, une fois l'an, en la sepmaine peneuse ou penitente proche de Pasques. Quand ceste semaine approche les espaules commencent à lui demanger merveilleusement, & s'il delaye à iour nommé il tombe malade.

4. Au chapitre 16. Campanelle raconte qu'un moine de Frejul, nommé frere Roch, ayant prins garde que certain de ses compagnons se levoit toutes les nuits, & se portoit devant une image de Saint Dominique, faite de bois, il osta ceste image de sa place, & se vestit comme le Saint, représenté par l'image, tenant un fouët



en sa main. La nuit suivante, son compagnon retournant à son exercice, Roch commence à remuer son fouët, comme par menace de discipline : dont le moine estonné, gagne au pied, mais si effrayé qu'il tombe incontinent en terre & y rend l'ame, avant que Roch, descendu pour courir apres, l'eust atteint, pource qu'il arresta quelque peu pour remettre l'image en sa place. Ayant appelé quelques autres moines, ils trouvent l'effrayé roide mort, de peur, comme il est vrai-semblable.

5. Un valet en certain autre lieu, allant avant iour porter du blé au moulin, prevenu d'un autre sien compagnon tout déguisé, conceut telle peur, qu'il en mourut sur le chemin sans que l'un parlât à l'autre : ce dit Campanelle, duquel ie raporte au lecteur les histoires suivantes, & lui en laisse la censure, sans me l'attribuer. Un Neapolitain ayant eu le nez coupé, acheta un esclave, auquel il promit l'liberté, s'il vouloit souffrir que Chirurgiens experts refissent de la chair d'un des bras de l'esclave un nouveau nez à ce maistre sien. L'esclave s'y accorde, & au bout de quarante iours le Neapolitain se sent & void un nouveau nez, & afranchit son esclave, bien guéri de la playe de son bras. Au bout de trois ans l'afranchi meurt le nez du Neapolitain commence à s'a-mortir & pourrir. Campanelle ne dit rien de la mort de cest esnafé.

6. Il se trouve es histoires anciennes & modernes des exéples d'hommes courageux beaucoup plus que maints autres qui les redoutent & reverent. C'est un secret article de la Providence du Createur, Sage, Iuste, & Tout-puissant Gouverneur des cieus, de la terre, des Anges, & du genre humain. Sans m'arrester ou m'estendre sur les exemples anciens, tant sacrez que profanes, qui requierent un livre à part, ie m'arresterai en ce chapitre des Apprehensions vehementes à ce que propose Campanelle, du sieur Lelio Visin, qui de son seul regard estonna & mit en fuite des Armées apostez pour le tuer. Item d'un gentil-homme, qui passant à travers une bande armée de paylans Alemans, desquels il n'entendoit le langage, leur fit le pour de sa contenance & resolution qu'ils ne l'offenserent nullement. Campanelle adiouste qu'il s'est

s'est ainsi plu

nemis. Voyez

Magnanimité

7. Achever

tee de fièvre q

ner quelque r

morceau de p

lam septiman

col de ceste fe

mettre qu'auc

recepte, com

te. C'est une e

de contraire a

guerie de sa fi

8. Voyons

hommes voisi

sons, l'un dit à

Quelques au

cient, Vraym

de tels iuges

ou par ignora

prehension si

trouvoit mal :

peur, & mouru

femmes, qui fi

ger. Toutes s'y

elles prennent

leurs poignons

lu venir avec

taine du verge

rencontrerent

plaignant pit

en divers end

ville pour alle

ces tiens repe

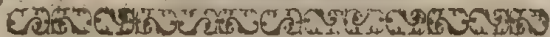
dont s'en suivit

se pour rappo

s'est ainsi plusieurs fois desvelopé des mains de ses ennemis. Voyez ci apres quelques histoires au tiltre de la *Magnanimité Heroïque.*

7. Achéons les recits de Campanelle. Vne tourmentee de fièvre quarte, pria certain Charlatan de lui donner quelque recepte pour sa guérison. Il escrivit sur un morceau de papier cinq mots de Latin, *Deus det tibi malam septimanam*, envelopa ce billet bien coulu & lié au col de ceste femme, lui defendant d'y toucher, & ne permettre qu'aucun le leut. Elle estoit, faisant estat de ceste recepte, comme de remede efficaceux à la fièvre quarte. C'est une efficace d'erreur, quoique Campanelle soit de contraire avis, à cause que tost apres la femme fut guérie de sa fièvre.

8. Voyons encore deux recits de Campanelle. Deux hommes voisins se trouvant en place hors de leurs maisons, l'un dit à l'autre, Vous me semblez mal disposé. Quelques autres surviennent qui iouent à l'esbahi, & s'écrient, Vrayment vous me semblez la mort. Le nombre de tels iuges accroissant, soit qu'ils pechassent par malice, ou par ignorance, poussa ce pauvre iugé malade en apprehension si violente, qu'il comence à dire qu'il se trouvoit mal: brief il s'en alla mettre au lit & porté de peur, & mourut tost apres. L'autre recit est de certaines femmes, qui firent partie, pour aller s'esbattre en un verger. Toutes s'y trouverent fors une: Se iouans ensemble elles prennent une Orange, commencent à la picquer de leurs poinçons, en disant, Voila pour N. qui n'a pas voulu venir avec nous: puis ayans jeté l'orange en une fontaine du verger, se retirerent en leurs maisons. Mais elles rencontrerent leur femme dolente à merveilles, & se plaignant piteusement des pointures qu'elle sentoit en divers endroits de son corps, depuis leur depart de la ville pour aller à l'esbat. Elles pensans à leurs consciences firent repescher & cacher l'orange & les poinçons, dont s'ensuivit la guérison de la malade: Ceste histoire se peut rapporter aussi aux *Imprecations.*



## ARBRE prodigieux.

**M.** I. Constans demeurant à Ponts en Saintonge, homme digne de foi, dit par lettres du 6. de Novembre 1623. à un sieur am', ce qui s'ensuit, extrait de l'original. Estant en Bearn, l'an 1618. en bonne cōpagnie à Orthez, nous aprinsmes qu'à Rabeac petite bourgade à deux lieues pres de Pau, Vn prunier rendit quantité de sang par ses fueilles, par ses branches, & par sa tronche. Quelques payfans du lieu, estonnez de ce prodige, ayās hōuyé la terre tout autour de ce prunier, pour voir si quelque corps y auroit point esté enterré, dont le sang criaist vengeance; vindrent à frapper de leurs hoyaux la racine de l'arbre. Alors le sang en rejaillit abondamment resques dessus les faces de ces fouisseurs. Vn capitaine, homme d'honneur, se porta sur le lieu, considera le tout diligemment, & en attesta deslors suffisamment: Disant qu'il sembloit qu'on eust esgorgé dix bœufs au pied de cest arbre, dont il monstra de l'escorce qu'il avoit prinse toute sanglante.

Ce sang nous tire à la description de deux autres prodiges sanglâs en ce mesme quartier de pays. Ceste mesme année en la maison d'un gentil-homme, la servante qui paistussoit du pain vit tomber du sang en abondance sur la paste. A la deuxiesme fois, elle mit à part ce qu'elle avoit de paste sanglante, mais à la troisieme fois force lui fut de tout quitter. En ceste mesme maison force sang fut veu sur les pierres: & de plus il en tomba abondamment sur un champ ensemencé de bled, appartenant à ce gentil homme. Le sieur de Thonil, aussi gentil-homme du mesme pays, personnage doué de grande pieté, lors affligé du decès d'une siene fille unique, voulut en donner avis à quelqu'un de ses alliez. Cōme il escrivoit force gouttes de sang commencent à distiller sur son papier, à reprises, au moyen de quoi quittant ancre, plume & papier, il se prosterne devant Dieu, duquel il implore la grace. Ces prodiges furent suivis d'un grand tremblement de terre par tout le pays de Bearn. Ce qui est survenu depuis en ce quartier de l'Europe, appartient à l'histoire du Roi Louys XIII.

A S

L'ES

A S

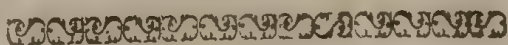
**L** E Pape A  
les V. 21  
contenté be  
tiques: aux  
accorder, ac  
mez à la seve  
desaltiques  
Plaisance, le  
pretendait p  
se, par la larg  
que de pren  
ce Pape Si  
lais d'Adria  
en delibera  
foudain tel  
na d'estre de  
sez tost, &  
points ou de  
bles supplic  
le Pape: sa  
qu'il se dor  
gnard qu'il p  
loi-mesme.  
couvrit ceste  
associé l'acce  
cite ce que

L'ES

A S

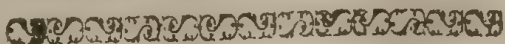
**L** E Com  
Lgis de la  
& de la cha  
Provence,





**ASSASSIN puni par soi-mesme.**

**L**E Pape Adrian VI. precepteur de l'Empereur Charles V. ayant à son arrivée d'Espagne à Rome mescontenté beaucoup de Cardinaux & autres Ecclesiastiques : aux desirs desquels il s'opposoit, en lieu de s'y accorder, accueillit la haine de plusieurs non acoustumés à la severité d'un tel maître. Du rang de ces Ecclesiastiques mal contens fut un nommé Marius de Plaissance, lequel desesperé d'avoir perdu la prove qu'il pretendoit pour vivre le reste de ses iours bien à son aise, par la largesse du nouveau Pape, (lequel ne parloit que de prendre, non pas de donner) resolut d'assassiner ce Pape. Suivant son cruel dessein il s'achemina au Palais d'Adrian, l'attend de pied quoi pres de sa chambre, en deliberation de le poignarder. Mais sa conscience fut soudain tellement pressée, ou de l'ombrage qu'il se donna d'estre decouvert, pource que le Pape ne sortoit assez tost, & que son associé à telle execution ne venoit point, ou de frayeur qui le faisoit apprehendant les horribles supplices qu'il auroit à supporter, bleffant ou tuant le Pape : sa conscience (di-ie) fut reduite à tels termes qu'il se donna lui-mesmes à travers le corps du poignard qu'il portoit pour tuer le Pape, & fut assassiné par soi-mesme. Aucuns estiment qu'avant expirer il decouvrit ceste furieuse deliberation, ou mesmes que son associé l'accusa sur l'instant de l'execution. *Paul Iove recite ce que dessus en la vie d'Adrian.*



**ASSASSINS en divers lieux & temps.**

**L**E Comte de Montafier prenant son disner au logis de la Cloche à Aix, fut sans respect de son nom & de sa charge de Lieutenant du gouvernement de la Provence, assassiné à table, par un gentil-homme sur-

nommé Saint Martin , lequel se retirant fut tué d'un coup de broche , dont il fut transpercé par le cuisinier du Comte. Cela avint l'an 1578. environ le mois d'Avril, & les adherans de Saint Martin à cest assassinat perirent tous miserablement peu de temps apres. Seguizani fut emporté d'un flux de sang : Bistie de Bignols pendu & bruslé à Aix : Rambert esclaté de l'esclat d'un canon se crevant : Bonjeux perit de froid au siege de Pertuis, & blasphémant Dieu : Croye mourut insensé : Fabry pauvre & mehdiant. *Hist. de Provence, pag. 816.*

Je monterai de Provence en Italie, où les assassinats ont esté ci devant plus frequents qu'ailleurs. Vrai est que depuis, la France, & les Pays bas, puis l'Alemagne & les pays voisins, ont abondé en duels, massacres & saccagemens estranges, dont les volumes suivans parleront. Le docteur Camerarius au 4. chapitre du 5. Livre de ses meditations histor. volum 1. propose quatre histoires suivantes. 1. Passant de Rome un jour avec mes compagnons, & marchant par la Marque d'Ancone, il nous falut passer par une ville nommée Terni, assise en une fort plaisante & fertile vallee, entre les bras d'un fleuve nommé le Nar. Entrant, nous descouvrimes sur la porte de la ville certain tableau à une haute tour, auquel estoient attachees (ce nous sembloit de prime face) force Chauvesouris. Cela nous étant nouveau, & ne sachans que vouloit dire tel spectacle, affiché en lieu si apparent, un de la ville, à qui nous le demandions, nous raconta ce qui estoit advenu quelques années auparavant. Il y a eu (disoit-il) deux nobles, riches, & puissantes familles en ceste Cité, qui par un fort long temps ont porté haine irreconciliable l'une à l'autre; tellement que la rancune passoit de pere en fils comme un heritage, à l'occasion dequoi plusieurs de ces deux familles ont esté tuez. Finalement l'une ne pouvant atterrir le feu de son maltalent, resolut de ne plus s'amuser à faire assassiner un ou deux de la famille adversaire, par surprise & en trahison; mais tout d'un coup se ruer dessus, & ne laisser en vie personne quelconque d'icelle. Ceux de ceste famille sanguiinaire, prenant autre pretexte, amasserent du pays cir-

cont

donvoisin p  
en la ville, o  
assassins  
plus leur de  
qu'on leur  
joignant de  
notable, qu  
empoignans  
chent avec  
lequel ne se  
sonne, puis  
coyement v  
sent partie d  
rue. Puis  
son, condu  
esté les arch  
de comman  
pte ouvert  
pedier pot  
sur la gorge  
selon leur  
ouvrir tout  
aucun refus  
dix metten  
leurs bourre  
ceste maison  
enfants, & n  
Quoi fait il  
vrit les port  
tes ça & là d  
les proches  
ceux qui s  
ment esme  
ste recherch  
vez à mort  
& poings co  
vez ven en  
montré po  
la postérité  
2. La

convoisin plusieurs de leurs vaisseaux, qui se rendirent en la ville, où ils furent associez aux Braves (c'est à dire, assassins & coupejarrets, gagez en ces pays-là, à qui plus leur donne, pour estropier ou massacrer ceux qu'on leur montre:) & les arma-on en secret, leur enjoignant de se tenir prests, pour faire quelque exploit notable, quand on les appelleroit. Incontinent apres, empoignans l'occasion, ces assassins sur la minuit marchent avec leurs gens vers la maison du Gouverneur, lequel ne se doutoit de rien, & se faisoient de sa personne, puis laissant gardes en son logis, s'acheminent coyement vers la maison de leurs ennemis, & disposent partie de leurs troupes es bouts & avenues de la rue. Puis dix d'entre eux s'acheminent vers icelle maison, conduisans le Gouverneur, comme s'ils eussent esté ses archers. Lors ils contraignirent le Gouverneur de commander à ceux de la maison qu'on lui fist prompte ouverture, comme ayant affaire d'importance à expedier pour lors leans. Ils lui tenoyent le poignard sur la gorge, avec menaces de le tuer, s'il ne parloit selon leur desir. Lui esperdu de la mort presente, fait ouvrir toutes les portes, dont ceux du logis ne firent aucun refus, oyans & voyans le Gouverneur. Alors les dix mettent le Gouverneur en seure garde, appellent leurs bourreaux proches de là, entrent de furie dedans ceste maison, massacrent cruellement hommes, femmes, enfans, & n'espargnerent pas les chevaux en l'escurie. Quoi fait ils contraignirent le Gouverneur de leur ouvrir les portes de la ville, se retirans en diverses cachettes ça & là chez leurs amis. Les plus fins s'enfuirent vers les proches ports de mer, & gaagnerent le haut. Quant à ceux qui s'estoyent tenus plus pres, la iustice grandement esmeue de ce massacre, en fit si prompte & exacte recherche que les meschans attrapez furent executez à mort par tres-rigoureux supplices, puis leurs pieds & poings coupez furent clouez au tableau que vous avez veu entrans en la porte au haut de la tour; mis en montre pour donner frayeur aux cruels, & instruction à la posterité.

2. La seconde histoire est recueillie de Iovian du



Pont docteur Neapolitain, qui rapporte avoir appris d'une noble Dame son ayeule (laquelle pleuroit à chaudes larmes toutes les fois qu'elle entroit en ce propos) que quelques familles de ce pays-la tombées en querelles & inimitiez capitales les unes contre les autres, un du parti contraire ayant esté pris à l'improuvé, par quelques siens adversaires, fut par eux à l'instant haché en pieces fort menues. Ils firent une carbonnade détaillée par menus morceaux, & en un desjuné mangée en grand' ioye par les principaux, qui y convierent leurs parens. Pour comble de leur rage, ayans mangé la carbonnade il falut boire. Ils meslerent au vin qu'on leur versa du sang de leur ennemi, puis en beurent, faisant grand' feste ensemble de ce magnifique exploit, avecrisees, mots de gueule & plaisanterie pour desserte à leur banquet de Cyclopes. La couronne de l'impieté parut à Graces : car ils remercièrent leurs Saints & Patrons, qui les avoyent favorisez & aidez en l'execution de leur vengeance, & pour conclusion, tenans les coupes es mains en firent une reconnaissance solennelle à ces bons patrons. Devinez quels.

3. Altobel, citoyen de Tuderte, (ou Todi, en la Duché de Spolere) d'occasion inconnue, ce dit Leander en sa description d'Italie ; mais possédé de l'esprit d'ambition cruelle, mere d'assassinats, & d'horribles confusions, fit la guerre à ses concitoyens, s'emparant de la ville & de l'estat. Tost apres il se comporta fort cruellement envers grands & petis. D'avantage il fit des courtes sur le pays voisin, pillâ & saccagea quelques autres villes proches de Todi. Finalement il fut desfait & prins prisonnier par l'armée du Pape. Incontinent on l'attache tout nud à un pilier en place publique, afin que toutes sortes de personnes cruellement offensées par lui tirassent quelque revenge de ses assassinats. On vîd acourir de divers endroits les meres dont il avoit tué les enfans, lesquelles comme bestes sauvages se prirent à deschirer ce corps à belles dents : autres le decouperent en diverses façons. Les peres, parens & amis de ceux qu'il avoit massacrez lui arracherent les yeux, puis lui

ouvri-

ouvrirent  
Lui d'un  
ques au de  
lesavoir pr  
son corps  
boucherie,  
teurs. Cōfi

Approch  
deux exem  
ciens & im  
stoire de l'  
III. fut affi  
royale esta  
intention  
de toute la  
gèle cas n  
la Ligue n  
parti se se  
qui entre  
sement le  
qui portai  
enfroque  
ce fust libr  
du sage hi  
j'ai oui di  
qu'on l'e  
naturel l'  
qu'ils fust  
ne fustoir  
plaisir à se  
lieux, que  
ruer. Pou  
ne, se don  
permetto  
Ce que  
l'en fust  
tuel, av  
vers le L  
mé du R  
il-homm

ouvrirent la poitrine & lui arracherent les entrailles. Lui d'un courage desesperement obstiné supporta jusques au dernier soupir les supplices & tourmens, disant les avoir preueus long temps auparauant. Apres sa mort son corps taillé par lopins fut vendu comme chair de boucherie, ces lopins achetez & mangez par divers acheteurs. Cōsiderōs maintenant quelques assassins modernes.

Approchant de nostre temps, ie me contenterai de deux exemples lamentables par dessus infinis autres anciens & modernes, & commencerai par la tragique histoire de l'an 1589. Le premier iour de Iuin le Roi Henri III. fut assassiné par un moine, comme s'ensuit. L'armée royale estant campée à Saint Cloud pres de Paris en intention de dompter les Parisiens, avint au dommage de toute la France, & au deshonneur perpetuel du Clergé le cas memorable que ie vai decrire. Les affaires de la Ligue reduites au desesper, & les principaux de ce parti se sentans grièvement coupables, voici un moine, qui entreprend au hazard de sa vie d'assassiner traistrement le Roi. Il falloit trouver un moine profez, ou un qui portast le froc de moine, pour faire le coup. Carles enfroqueuz avoyent en tout lieu & à quelque heure que ce fust libre accez à ce Prince, auquel (ce sont les mots du sage historien, exprimez de son Latin en François) j'ai oui dire plusieurs fois, qu'il aimoit les moines, soit qu'on l'eust nourri & accoustumré à cela, soit que son naturel l'y portast, que les voyant (de quelque ordre qu'ils fussent) il sentoit un esbranslement en son ame, & tressautoit de ioye: comme es demageaisons l'on prend plaisir à se gratter. Autremét, il estoit averti de plusieurs lieux, que divers assassins avoyent esté subornez pour le tuer. Pourtant avoit-il gens fideles autour de sa personne, se donnoit garde de personnes inconues, ni ne leur permettoit aisement de parler à lui.

Ce que ie vai dire surpasse toute creance: neantmoins j'en suis tressasseuré. Gaspar Schonberg, Comte de Nantuel, avant qu'aller en Alemagne avec lettres du Roi, vers le Landgrave de Hesse, Prince confederé & fort aimé du Roi, ne pouvant partir si tost, Baradat, jeune gentil-homme entre les ordinaires de la chambre du Roi,

mais vaillant & sage en manieient d'affaires, fut envoyé devant pour traiter avec le Landgrave des levees de guerre, & communiquer aussi avec les Reitmaîtres, en sorte que Schonberg arrivant trouva l'armée Alemannique prête à marcher, Baradat prenant congé, receut une lettre de la main du Landgrave au Roi. En icelle ce Prince Alemannique poussé de prudence naturelle, ou de science des astres, dont il estoit maître, pour conclusion dit au Roi, Sire ne craignez point le nombre des rebelles: mais gardez vous bien d'une teste rase. Or Baradat, retournant de Hesse en France, tomba entre les mains des Ligueurs, maîtres de toutes les avenues, qui le tinrent prisonnier quelques iours, de sorte qu'il ne peut se rendre à temps en Cour, le Roi ayant esté tué par la teste rase. Mais quand il fust venu long temps devant, on ne croit pas que le Roi eust creu aux avis du Landgrave, ni aux paroles de Baradat, pour soupçonner un moine de vouloir estre assassin.

Ce moine, natif de Sorbonne village pres de Sens en Bourgogne, de l'ordre des Iacopins, aagé d'environ vingt & deux ans, nommé Jaques Clement, ignorant & servant à la cuisine & à courir par les rues pour le convent, esmeu par les furieuses crieries des prescheurs à Paris, & par les disputes de quelques Theologastres, assurens qu'il estoit loisible de tuer le tyran, c. le Roi Henri III. Soit aussi qu'il eust peur de sa peau, pource que le bruit couroit par les rues de Paris, que le tyran & le Bearnoïs avoyent resolu ensemble, d'abolir toutes les moineseries de France, à l'exemple d'Elisabet roine d'Angleterre: Il se mit en teste de faire le coup. Ceux en ont fait les recits par le menu, qui ont magnifié l'exploit du moine comme un coup du ciel, avouans que Clement avoit esté oui plusieurs fois protestant, que de sa main il feroit mourir le tyran. De là naquit le sobriquet des Iacopins, qui l'appelloient le Capitaine Clement. Pour se confirmer davantage en sa deliberation, il s'adresse à un Pere Iacopin, réputé le plus sçavant de cest ordre: & proposant la question sous le nom d'un autre, dit à ce Pere, Quelqu'un venant à moi m'a demandé comme en confession, s'il pouvoit en bonne conscience tuer Henri de Valois:

lois: attend  
glise, & le  
fant de que  
sa penfee:  
porance, av  
question, d'  
grande affe

Ce Pere  
à Clement,  
serieusement  
telles resolu  
de temps ap  
ne pour tir  
pressoit inst  
te demande  
venger pos  
particulier  
de pour la  
le faire en  
grand men  
tain son a  
bienheure  
comme de  
tout scrupu  
Louvre, &  
Brienne, le  
lui deman  
Saint Clo  
importance  
fauscondu  
son dessein  
vers l'arme  
leur dir, l  
arrestez re  
general, c  
mains Cle  
louper Cle  
sept heure  
quel exor  
chambre.



lois: attendu qu'il extermineroit l'ennemi juré de l'Eglise, & le tyran de la France. Il adjousta que ce proposant de question avoit resolu en soi mesme d'exécuter sa pensée: Mais que lui considérant l'affaire de telle importance, avoit respondu devant que satisfaire a si haute question, d'y penser murement, pour résoudre en plus grande assurance son requerant.

Ce Pere caquis, se print premièrement à rire, puis dit à Clement, quiconque pense à cela n'y pensa oncques serieusement. Car il faut que chascun prene de soi mesme telles résolutions, sans le communiquer à un second. Peu de temps apres, Clement retourne à ce Pere, l'importune pour tirer response, affirmant que le demandeur le pressoit instamment. En fin le Pere respond, Si celui qui te demande avis, n'est porté de haine ni d'affection de se venger pour tort quelconque que le tyran lui ait fait en particulier, mais enflammé de l'amour de Dieu, se hazardant pour la Religion, & pour le salut de la patrie, il peut le faire en bonne conscience, voire en assurance de grand merite devant Dieu. S'il meurt en l'acte, pour certain son ame s'envolera au ciel en la compagnie des bienheureux. Clement confirmé par ceste response, comme de la bouche de Dieu mesme, & franchi de tout scrupule; pour avoir facile acces au Roi s'en va au Louvre, & supplie Charles de Luxembourg, Comte de Brienne, lequel y estoit detenu prisonnier au chasteau, lui demanda & obtint lettres de saufconduit, pour aller à Saint Cloud, ayant des mandemens secrets de grande importance à declarer au Roi. Le Comte octroya ce saufconduit à Clement, qui apres avoir communiqué son dessein à ses compagnons, s'achemina incontinent vers l'armée. Accueilli par les soldats qui le rudoyent, il leur dit, Je suis envoyé pour parler au Roi. Les soldats arrestez rencontrerent Jaques de la Guesle procureur general, qui lors se trouva au camp, & lui mirent entre mains Clement pour le mener au Roi. La Guesle fit souper Clement en son logis, & le lendemain par les sept heures du matin mena le moine vers le Roi, lequel estoit sur la chaire percee, & l'introduisit en la chambre.

On a disputé, si ce moine, entrepit de son propre mouvement l'exécrable assassinat qu'il perpetra, ou s'il y fust sollicité & incité par autres personnes. Les Liguez ont maintenu qu'il y fut poussé de son propre & seul instinct, & le Duc de Mayenne le fit croire tant que possible lui fut, par plusieurs lettres semées çà & là. Tout au contraire maints, pres & loin de Paris fondez en preuves & coniectures estiment que le moine par deliberation resolue entre plusieurs fit le voyage & l'assassinat de question. Cela se verifie par les informations secrettes qui en furent prinles: asçavoir que le moine sortant de Paris, fut destourné, & conduit à Saint Ladre au fauxbourg de Saint Martin, où il devisa quelque espace de temps avec Michel Marteau, surnommé la Chapelle. On allegue pour autre preuve, que le jour precedent l'assassinat, plus de cent des Principaux de Paris, qualifiez du nom de Politiques, par les Liguez, furent emprisonnez par Oudineau commis du Duc de Mayenne, afin que ce fussent autant de testes pleiges & respondantes pour celle du moine, cas avenant qu'arresté prisonnier on le contraignist à la torture de nommer ses conseilliers, sollicitateurs & complices, puis le tourmenter comme son attentat meritoit. Le ne touche point aux subtils, indignes, furieux, infames, damnablez artifices & impostures, dont l'on a flaistré plusieurs personnes, qui pour la pluspart sont hors du monde, en leur lieu. Nos histoires n'en specifient que trop.

Achevons ce qui se rapporte à nostre dessein. Le moine entre en la chambre, ayant rendu ses lettres de creance, entendant qu'on lui commandoit de s'approcher pour dire de bouche ce qu'il avoit à dire de secret au Roi qui lisoit attentivement la lettre receüe; tire soudainement un couteau de sa manche, & de toute sa force l'enfonce dans le ventre du Roi, lequel estonné de ce coup inopiné, tira de sa main le couteau laissé en la playe, & en frappa l'assassin. Alors Monpesac, Lognac, Jean de Levi Comte de Mirepois, là presens, outrez

outrez de co  
le iettent par  
coups. Lor  
copin, cond  
blique à est  
honneur du  
& les cendre  
rant d'eau.  
au Roi, les  
donné un c  
erent que le  
Surce lettres  
villes & Pro  
nant quelque  
tinent. Ca  
1589. enviro  
faisi d'une  
sorte que l  
tourna vers  
rangue roy  
claration qu  
il n'estoit su  
torze ans &  
maux & ma  
evidentes re  
generez: F  
mander qu'o  
auroitsoin  
le d'icelui,  
aux grands  
le Sommaire  
l'amitié que  
neur que d  
que vous p  
& constam  
dra la cour  
qui ne peu  
à vous, l'a  
mee & elpa  
ordres, C.

outrez de courroux contre le Iacopin, se ruent sur lui, le iettent par terre, & le transpercent d'une infinité de coups. Lors on traina en place la charongne du Iacopin, condamné comme parricide par sentence publique à estre tiré & deschiré à quatre chevaux, en horreur du spectacle, puis à estre consumé par feu & les cendres esparfées & iettées dans le prochain courant d'eau. Ce qui fut promptement executé. Quant au Roi, les Chirurgiens qui le traitoyent, lui ayans donné un clystere qu'il garda & rendit sans sang, on creut que le Roi pourroit guerir de ceste blessure. Surce lettres furent envoyées aux Gouverneurs des villes & Provinces, item aux Princes amis, leur donnant quelque esperance, laquelle s'esvanouit incontinent. Car ayant esté blessé le premier iour de Iuin 1589. environ les sept à huit heures du matin il fut saisi d'une sievre violente sur le soir ensuyvant, de sorte que les forces lui defaillantes peu à peu, il se tourna vers ceux qui lui assistoyent, & leur fit une harangue royale, dont les principaux points furent, Declaration qu'il ne mourroit point à regret ieune (car il n'estoit sur la fin du 49. an de sa vie, avoit regné quatorze ans & quelques mois) ains en detestation des maux & malheurs qui l'avoient traversé: plaintes des evidentes rebellions & conspirations des François degenez: Protestation, qu'il ne pensoit gueres à demander qu'on vengeast sa mort, sachant que Dieu en auroit soin, & ayant aprins des l'enfance, en l'eschole d'icelui, de pardonner à ses ennemis. Exhortation aux grands Seigneurs & gentils hommes presens, dont le Sommaire fut, Mes amis, ie vous prie & obteste par l'amitié que portez à la France vostre patrie, & l'honneur que devez à la memoire de vos predecesseurs, que vous perseveriez à vous entr'aimer cordialement & constamment. Croyez que vostre concorde maintiendra la couronne de France & le renom des François, qui ne peuvent subsister que par ce moyen. Parlant à vous, l'appelle toute la Noblesse, qui est en l'armée & esparse par le royaume, sans faire estat des autres ordres. Car quant au Clergé, que j'ai tant hono-



ré, & pour qui comme membre de ce corps j'ai fait beaucoup de choses peu scantes à ma dignité, il y a long temps que deceu par ceste opinion de fausse religion il se monstre port-en-seigne du peuple furieux & le rend rebelle. C'est à vous, c'est à dire à la Noblesse, qu'appartient de maintenir le Roi, & (s'il defaut) d'en donner un au royaume. Vous avez le Roi de Navarre: de droit il est proche de la Couronne: il est en eminente dignité. Quand la succession legitime ne l'appelleroit point à estre Roi de France, la lieutenance & principale charge qu'il a, le met en ma place, quand ie n'y serai plus. C'est un Prince tres-equitable, façonné de longue main aux affaires, reconcilié à moi par une inenarrable providence de Dieu, contre l'avis de plusieurs. Il semble établi chef de l'armée, pour estancher par sa vertu l'Estat du royaume panchant à sa ruine. Si vous desirez le voir debout, obéissez à ce Roi, comme vous devez. Si vous ne m'en croyez, le danger qui vous environne requiert que le faciez. Car que pensez vous que les auteurs de ma mort ordonnent de vous. Tandis que la Noblesse subsistera, ils sont reduits au desespoir, ne voyans fondre sur eux à leurs furieux efforts: au contraire redoutans les supplices meritez, & la vengeance que tant de Princes, grands seigneurs, & gentils-hommes, qui m'ont esté fideles & que j'ai reconnus, leur feront injustement souffrir apres ma mort, jusques à ce que tous soyent exterminés. Ne vous estonnez point de ce qu'on appelle cause de Religion: cest erreur là m'a detenu long temps, & m'a envelopé en des destours inextricables. Peut estre qu'au commencement la cause de Religion estoit quelque chose: mais en fin tout s'est tourné en factions. Laissez aux Estats du royaume la resolution de cest affaire: & retenez fermement en vos pensées, que la Religion que Dieu insinue en entendemens ne depend point de l'autorité des hommes.

Peu d'heures apres ces paroles, ce Prince mourut paisiblement. L'histoire illustre décrit amplement les perfections & imperfections d'icelui, ausquelles

ie ne touche  
Mais j'adiou  
morables &  
premiere est  
ioyeux de la  
vertement de  
d'Espagne, Pr  
ri III. n'aid  
& feintise: Le  
qu'ils compar  
Judith, Paris à  
ne. Par livres  
bourreau en u  
rent publier le  
en avant: qu'il  
nis une image  
quel'on y voi  
mee royale fu  
tibles zelez  
terent sur le  
sans à l'endro  
vans nulles re  
feu, les cendres  
tes de ceste re  
la nasselle qui  
dans Paris un  
dorer leurs rel  
soudain enfon  
deur, que tou  
rent en l'eau.

La deuxies  
yant receu a  
gaen plein co  
te, en laque  
re du mytere  
gneur, predi  
grandeur & ad  
la grandeur du  
que l'assassin a  
leazar & Judit

ie ne touche point, mon dessein, ne m'y asteignant pas. Mais j'adiousterai pour conclusion deux histoires, memorables & dependantes de l'Assassinat precedent. La premiere est telle. Les Liguez parurent extremement ioyeux de la mort de Henri troisieme, se glorifians ouvertement de la faveur & protection de Philippe Roi d'Espagne, Prince tres-puissant, lequel du vivant de Henri III. n'aidoit la Ligue que lentement; en cachette & feintise: Les prescheurs de Paris parurent si insensez; qu'ils comparerent l'assassinat de Clement à l'exploit de Iudith, Paris à Bethulie delivree du glaive d'Holopherne. Par livres imprimez ils transformerent leur traistre bourreau en un Saint Martyr, le magnifierent & en firent publier le pourtrait. Il se trouva homme, lequel mit en avant qu'il falloit eslever dans la grand' Eglise de Paris une image à Iaques Clement, oster celles des Rois que l'on y void, comme images profanes. Et quand l'armee royale fut esloignee de Saint Cloud, quelques disciples zelez de ces bons prescheurs de Paris se transporterent sur le lieu du supplice de Clement, puis fouissant à l'endroit encor sanglant & moite, mais ne trouuans nullés reliques de la charongne consummee par feu, les cendres iettees aval l'eau, ils enleverent des motes de ceste terre sanglante, en emplirent une partie de la nasselle qui les avoit portez là, en intention d'eriger dans Paris un trophée à leur nouveau martyr, & faire adorer leurs reliques de terre. Mais un vent vehemēt levé soudain enfonça la nasselle & les pelerins, de telle roideur, que tous avec leur basteau & leurs reliques perirent en l'eau.

La deuxiesme histoire fut telle. Le Pape Sixte V. ayant receu avis de l'assassinat du Roi Henri III. pronōça en plein consistoire à Rome une harangue premeditee, en laquelle il acompara le fait de Clement à l'œuvre du mystere de l'incarnation & resurrection du Seigneur, predict par le Prophete Habacuc, à cause de la grandeur & admiration de la chose. En apres il magnifia la grandeur du courage, la force d'esprit, & l'ardat amour que l'assassin avoit monstré porter à Dieu par dessus Eleazar & Iudith, ce qui fut amplifié par beaucoup de pres-

roles. Dont il recueillit que ce coup n'avoit peu estre donné, sans certain arrest & secours de la providence divine: item que s'il n'eust fieschi sa foi à l'obeissance de Christ, il n'eust iamais peu croire comment la ville de Paris eust peu estre garentie par le Seigneur, & le Roi puni de ses pechez enormes, & racle du monde par une mal-heureuse mort. Il adjoustoit avoir long temps auparavant preveu ces choses, & predit souvent aux Cardinaux de Loyeuse, de Lenencourt & de Gondy, item au Marquis de Pisani ambassadeur de France à Rome, que comme Henri I I I. estoit le dernier de la race de Valois, il lui avientroit aussi de mourir extraordinairement & honteusement. Pourtant qu'il estoit indigne des ceremonies & services coutumierement faits aux Empereurs & aux Rois: d'autant que l'Ecriture sainte defend de prier pour celui qui peche à mort, c'est à dire contre le S. Esprit, comme avoit fait le feu Roi.

Ceste harangue du Pape, imprimée, en lieu d'estre supprimee, si lui & ses Cardinaux eussent eu plus d'égard à leur dignité, fut oppugnee par un livre Latin, intitulé *Anisixtus*, & par une Declamation Francoise nommée *La foudroyante*, merueilleusement aspre, mais convenante à la matiere & aux personnes. Beaucoup d'absurditez & d'impietez en la harangue du Pape y sont descouvertes. En la conclusion l'Auteur reproche au Pape, vieillard orgueilleux, sa pe-zulance, en ce que par les foudres de sa censure tres-jaique, dardees sur un innocent il avoit excité une funeste tragedie en France, & par extreme impieté outrageoit maintenant un mort, & trainoit par la criniere le Lion abatu. Sixte V. mourut en l'année suivante, laissant la France en tout autre estat qu'il n'avoit pensé. Je ne veux amplifier le discours des circonstances de la mort de Henri troisieme: pource que le recit d'icelle recueilli du quatriesme tome de l'Il-lustre historien, au nonante sixiesme livre vers la fin me suffit.

Sous le support de mon Lecteur, j'adjousterai encore quelques lignes recueillies d'ailleurs. Le Roi  
de

de Navarre  
le Roi, env  
viteurs plus  
de ses affair  
dre des cuir  
compagné e  
hommes, pa  
chambre du  
pirer. Ainsi  
soit trop sou  
qu'il voloit p  
& qu'il seroit  
remarqué qu  
mailon, cham  
sept anneés a  
sollicité & rel  
fut au reste  
les siens, a  
les Rois, c  
tous; avan  
grandes part  
qu'il le fust  
regné.  
Environ l'a  
de la France c  
des moyens c  
ses de recom  
sente qu'en la  
du Pape vers  
Duc de Maye  
saires de la L  
puis la reunio  
s'affermissoit  
soluton du  
succes au roy  
vint çà ou là c  
entrepiit de  
contre un la  
ques Cemen  
avoit été He



de Navarre , averti le soir venu de l'Estat où estoit le Roi , envoye promptement querir huict de ses serviteurs plus confidens , avec lesquels il comuniqua de ses affaires nouvelles , leur commande de prendre des cuirassines sous le pourpoint ; & s'estant acompagné en outre de quelques vingt cinq gentils-hommes , part avant jour du logis , & arrive en la chambre du Roi au mesme temps qu'il achevoit d'expirer. Ainsi mourut ce Prince par les mains qu'il baïsoit trop souvent , & desquelles on lui avoit predit qu'il voloit pour Corneille , qui n'estoit pas son gibier , & qu'il seroit tué par une d'elles. Quelques curieux ont remarqué qu'il receut le coup de la mort , en la mesme maison , chambre & place , & en la mesme annee que dix sept annees auparavant il avoit consulté violemment ; sollicité & resolu le massacre de la saint Barthelemy. Ce fut au reite un Prince d'agreable conversation avec les siens , amateur des lettres , liberal par delà tous les Rois , courageux en jeunesse , & lors desiré de tous ; avancé en aage , aimé de peu : qui avoit de grandes parties de Roi , souhaité pour l'estre avant qu'il le fust , & digne du royaume , s'il n'eust point regné.

Environ l'an 1593. les conseils secrets contre le repos de la France commencerent à se resveiller. On employa des moyens couverts du zeile de religion & de promesses de recompense infiniment grande tant en la vie presente qu'en la vie & gloire à venir. N. Malvoisin agent du Pape vers l'Archiduc Albert , & paravant à la suite du Duc de Mayenne à Paris , où il s'employoit pour les affaires de la Ligue ; indigné de ce quel'Estat de France , depuis la reunion du Roi Henri IV. avec les Catholiques , s'affermissoit , quoi que le Roi n'eust encores receu l'absolution du Pape : pour arrester le cours des heureux succés au royaume , despesche des espions pour descouvrir çà ou là quelque desesperé , qui au peril de sa vie entreprist de tuer le Roi. Sur ceste deliberation il rencontre un Iacopin , & sur pied se resouvint de Jacques Clement , moine de cest ordre , qui l'an 1589. avoit tué Henri troisieme. Ce Iacopin se nommoit

Charles Ridicovius, & tost apres se surnomma d'Avesne, lors aagé de 28. ans, qui estoit entré au Convent des Iacopins de Gand, y avoit six ans. Malvoisin apprint que ce moine en devis frequent avec quelques amis, & deplorant l'estat de la Chrestienté, deschiree en tant de lieux par la malice des heretiques, sur tout en France; avoit adiousté qu'un de ses frequens souhaits ( si ce sacrifice plaisoit à Dieu) estoit de trouver l'occasion & le moyen d'assassiner, au peril de sa vie, cest usurpateur du nom de Roi, contre le droit & les loix du royaume de France: veu que c'estoit un Loup ravissant, qui estrangeroit les brebis du royaume tres-Chrestien. Estant venu à Bruselles, premier qu'entreprendre execution tant importante, il requit Malvoisin de lui accorder trois choses, 1. Que le Pape & le Sacré college des Cardinaux approuvasent son dessein. 2. Qu'on lui donnast respondant des frais & despens qu'il lui conviendrait faire es destours, seiours & retours, en ses voyages: 3. Facile entree en France, & accès en la Cour.

Malvoisin, respondant pour le Pape & pour les Cardinaux, promit fournir argent pour les frais & despens, à condition assuree d'estre remboursé, si Ridicou changeoit d'avis. Quant à la seureté du voyage & au moyen de l'execution, on fait venir d'Anvers Nicolas Baste, où il commandoit à la garnison, pour resoudre de tout Fut trouvé bon, de tuer le Roi d'un coup de pistolet chargé de balles ramees, ou à coups de poignard. Finalement, ils dresserent un accord par escrit entr'eux, en presence de Cornelia Mere, & Justin frere de Ridicou, par lequel Malvoisin s'obligeoit au nom du Pape & des Cardinaux, de maintenir Ridicou & le guarentir de ce qu'icelui avoit deliberé d'executer, quoi qu'il en deust avenir. Cela fait, avint que la mere se confessant à pere Hodume Iesuiste, entre autres articles lui ayant descouvert ce qui s'estoit passé entre son fils & Malvoisin, le Iesuiste voulut voir ce fils si hardi d'entreprendre sur la vie d'un tel Roi. La mere ayant amené Ridicou, le Iesuiste voyant un petit homme, dit qu'il en faisoit un autre plus robuste. Quelque temps apres, Ridicou confessa ceste response de Hodume, puis ayant touché de Malvoisin ce qui

lui faisoit po  
licence au  
marcher &  
monter à ch  
de conscien  
dois, ou le V  
coup de cha  
Royaume, c  
surcellion à  
ques à Saint  
entrepris, es  
puoit l'esta  
vers Picard  
Mont en Ha  
Malvoisin,  
n'avoit exec  
avoit esté  
mort resolu  
Malvoisin  
Pape a exc  
qui le fuyre  
voulot pas  
votoy (resp  
s'acheminer  
Capitaine,  
communiqu  
tarder est re  
envoyé par l  
ville de Bap  
teurs pour d  
sonne du Ro  
En mesm  
paravant co  
un voyage à  
même assa  
vestant fait l  
voisin estoit  
& repant à  
vint finalem  
ques tous,

lui faloit pour son voyage, & receu sa benediction, avec licence au nom du Pape (pour aller plus seurement) de marcher & se trouver par tout vestu à la soldatesque, monter à cheval, faulter, danser & escrimer, sans remords de conscience: il vint à Saint Quentin en Vermandois, où le Vicomte d'Aux comandoit. Là il aprint beaucoup de choses par gens de sa conoissance, de l'estat du Royaume, de la reconciliation du Roi, & de sa legitime succession à la couronne: neantmoins il se porta iusques à Saint Denis, d'où, soit qu'il se repentist de son entreprise, soit que la difficulté & le peril où il se precipitoit l'effrayast, il rebroussa chemin & tournant visage vers Picardie, retourna par Cambrai, Valenciennes & Mont en Hainaut, à Gand, puis se rendit à Bruxelles vers Malvoisin, qui lui demande doucement, pourquoy il n'avoit executé sa promesse? Son excuse fut, que le Roi avoit esté receu au giron de l'Eglise; partant que le mort resuscité devoit estre laissé en ce bon estat.

Malvoisin hochant alors la teste, dit, Tant y a que le Pape a excommunié ce Bearnois, & proscriit tous ceux qui le suyvent. Sur ce il pria Ridicou de lui declarer s'il vouloit pas perseverer en son premier dessein? Si ie voioy (respond Ridicou) le mandat du Pape, l'affaire s'achemineroit plus meurement. Là dessus un certain Capitaine, nommé Iulio, domestique de Malvoisin communique en secret avec Ridicou, lequel sans plus tarder est renvoyé en France vestu en laquai, comme envoyé par Nicolas Baste promettant de livrer au Roi la ville de Bapaulme. C'estoit un pretexte à ces conspirateurs pour donner à leur assassin plus facile acces à la personne du Roi pour le tuer.

En mesme temps, un autre Iacopin de Gand, qui avoit paravant communiqué avec Malvoisin à Bruxelles, fit un voyage à Rome. De retour ils traiterent ensemble du mesme assassinat. Au bout de quelques iours Ridicou s'estant fait Prestre, s'achemina aussi à Rome, d'où Malvoisin estoit revenu. Ridicou fut fortifié en sa promesse, & repassant à Milan, où il communiqua de l'affaire, parvint finalement en la ville d'Amiès, où il sejourna quelques iours, comme en intention de se rendre Capucin,



Environ ce temps, le Cardinal de Florence, Legat du Pape, vint en France, apres la reconciliation du Roi avec le Pape. Ce nonobstant la deliberation de tuer le Roi duroit, & Ridicou, s'achemina iusques à Paris, pour espier plus commodement le moyen de faire ce qu'il pretendoit. De Paris il retourna soudain à Amiens, & pour mieux couvrir son dessein se surnomma D'Aveines, puis s'adressant à Vincent le Roi, preuost de la ville lui tint propos de Ridicou, disant qu'icelui sollicité par Malvoisin d'assassiner le Roi, n'avoit voulu y entendre. D'avantage, il parla de Pierre Argier aposté pour executer mesme dessein, & en depeignit le visage au Preuost, lequel en donna prompt avertissement à son Prince Souverain.

En mesme temps un certain, qui se renommoit Italien, sur l'avis donné par le Preuost d'Amiens, fut prins & constitué prisonnier à Monceaux, où le Roi estoit lors. Il se devoit envoyé par Nicolas Baste, pour donner parole au Roi de la reddition d'Ardres, non point de Bapaume, villes de Picardie, tenues par l'Espagnol. Tout cela acréut le soupçon, dont s'ensuivit mandement au Preuost, d'amener en Cour Ridicou, lequel (se surnommant tousiours D'aveines) decouvrit au Roi tous les propos tenus entre Malvoisin & Ridicou tant à Bruxelles qu'à Rome, que Ridicou, son intime ami, lui avoit déclaré par le menu. Le Roi voyant tant de coniurations decouvertes & renvelees par une singuliere faveur de Dieu; jugeant aussi qu'une recherche & enqueste iuridique ne se pourroit faire sans extreme flestrissure & infamie de Malvoisin, & du Pape, auquel peu auparavant il s'estoit reconcilié, qui pourroit n'avoir rien sceu de tout ce complot; D'avantage que l'Archeduc Albert ne devoit estre soupçonné d'y avoir trempé, & que tant de bruit pourroit troubler la négociation de paix dont le Cardinal de Florence avoit desjà parlé; il resolut de dissimuler, & se contenta de releguer Ridicou dans le Cloistre de S. Martin, où il demeura iusques en Fevrier suyvant, plus libre que captif. Mais lors chargé de nouveaux soupçons, il fut arresté qu'on le

ferre-

ferroir es  
vingt moi  
ample con  
feroit lach  
dresser un b  
lui ayant el  
defenses d'y  
dicou, en  
sée par Fr  
l'aide de C  
par lui cor  
va le 24. d'  
couru d'arg  
de Troys  
che-Comté  
mitage.

Ayant l  
dè de son  
ce, il en  
Saint Ni  
stel patri  
sant le Li  
Gand. Là f  
tant Ridic  
par son ex  
en l'Abbai  
que secret  
receut arg  
nommé C  
menis'ar  
denx moin  
ré du lieu,  
Ridicou lu  
Bruxelles  
Roi, & co  
suite il s'  
d'eu (son  
jen) il s'  
plus resol

ferreroit es prisons du Four-l'Evesque, où il demeura vingt mois entiers : en fin desquels le Roi sans plus ample conoissance, ni par decret public, ordonna qu'il seroit lasché : pourtant il commanda à Ville-roi d'en dresser un brevet, lequel il souffigna, commandement lui ayant esté fait de vuidier hors du royaume, avec defences d'y rentrer iamais, à peine de la vie. Mais Ridicou, en lieu d'accepter la grace du Roi à lui signifiée par François du Val grand maistre de l'hôtel, à l'aide de Charles Viardot portier du Four-l'Evesque, par lui corrompu durant sa prison, fit fracture, se sauva le 24. d'Aoust mille cinq cents nonante huit & se couru d'argent par quelques bigottés print le chemin de Troys, Langres & Dijon, & se rendit en la Franche-Comté, cherchant ( ce disoit-il ) quelque hermitage.

Ayant sejourné quelques iours en la Comté, guidé de son malin esprit & ne pouvant arrester en place, il entra en Lorraine, où il devisa quelquefois à Saint Nicolas avec le pere & la mere de Iean Chastel parricide, releguez hors de France: puis traversant le Liege, se rendit, changé d'habit, en la ville de Gand. Là fut remis sus le complot de tuer le Roi. Pourtant Ridicou rebrouffant chemin & tousiours porté par son execrable dessein, se rendit pres de Besançon en l'Abbaïe de Saint Vincent, d'où apres un Colloque secret avec gens de sa sorte, il vint à Dijon, où il receut argent, communiqua avec un certain Iacopin, nommé Clement Odin, vint à Langres, & finalement s'arresta à Gray, en la Franche-Comté, là ces deux moines associez s'accosterent de Pierre Moret Curé du lieu, & s'aprivoiserent tellement ensemble, que Ridicou lui decela tout leur secret, asçavoir qu'estant à Bruxelles l'Agent du Pape l'avoit persuadé de tuer le Roi, & convenu ensemble de tout cest affaire: qu'en suite il s'estoit acheminé iusques à Saint Denis, d'où (son dessein n'ayant pas succédé selon ses projets) il s'en estoit allé en Italie, puis estoit rerourné plus resolu que devant. Morel ayant tout à l'heure

avertit Didier Parisot Seigneur du lieu, des propos de Ridicou, ce gentil-homme fremissant d'horreur à ce récit, mit promptement ordre à ce que ces deux nouveaux Hermites ne peussent s'escarter de là, puis court en poste à la Cour, & donne si à propos avertissement de ce qu'il avoit appris, que par commandement du Roi, ces deux Hermites, Ridicou & Viardot, furent enleuez & amenez prisonniers en Cour. Ridicou enquis des causes de sa fuite, respondit n'avoir esté induit à s'enfuir du Four l'Evesque, que de la peur qui le tenoit, cas avenant que le Roi ne le voulust plus voir, il ne fust contraint s'en retourner à Gand, tomber es mains des Iacopins & des Iesuites, qui avoyent conspiré contre sa vie : pource qu'il avoit descouvert les devis entre Malvoisin & lui, touchant l'assassinat du Roi. Mais ceste response ne servoit que d'excuse, attendu qu'il consistoit par indices & tesmoignages non seulement des son premier voyage, comme lui mesme l'avoit franchement : mais de plus qu'il avoit perseveré en sa cruelle resolution de tuer le Roi, & en ce courage quitté l'Italie, essayé de parler au Roi, qui de sa benigne grace l'avoit congedié, à condition de se retirer promptement & n'y plus revenir.

Neantmoins il estoit descendu de Brabant en la Duché de Bourgogne, & avoit descouvert au Curé Morel, tesmoin insprochable, tout son dessein, finalement ces deux moines furent envoyez au Parlement, afin d'agir contre eux selon les loix. Ridicou, enquis qui l'avoit meu de tuer le Roi, respondit qu'outre les frequentes predications es chaires des Eglises, & les leçons des Docteurs es escholes publiques, il avoit ouy par les places, quarfours & compagnies, haut louer Jaques Clement, qui s'estoit voué à la mort pour affranchir les François, qui le tenoyent pour un glorieux martyr. Que ceste commune voix l'avoit porté en persuasion, qu'il feroit un acte agreable à Dieu, s'il faisoit mourir le cruel usurpateur & iniuste dominateur d'un royaume tres-Christien, qu'il deschiroit ruinant une infinité d'ames. Pourtant comme Malvoisin pour le confermer en ce dessein lui proposoit l'autorité de Dieu & du Pape, de mesme courage il s'estoit resolu de faire ce detestable

assas-

assassinat. Que  
vain, & lui s'est  
renoncé la cour  
pour se faire re  
pens de son vo  
tions. Or d'a  
chef à parache  
Pays bas refid  
quel ayant den  
dereita telle en  
pour avoir en  
affaire duquel  
que le Penite  
qu'il n'impro  
connoissant qu  
gé de face & c  
ne descouvrir  
avoit tenus. E  
culer : mais n  
d'où il avoit  
du Roi, qui  
non plus s'esc  
excuser les in  
fut condamné  
la question ex  
confessions pr  
& fut mis sur la  
dicou, apres la  
me, & ses biens  
Au mesme  
le au Diocese  
queluchon, &  
l'Anglois, sou  
Roi, constitué  
avoit quitté la  
servit à justiti  
tres-moines &  
supplé que R  
V. Tome au in  
pag. 87, 88.

assassinat. Que son premier voyage en France ayant esté vain, & lui s'estant fait prestre, il s'estoit repenti & avoir renoncé sa deliberation. Qu'il n'auoit esté à Rome, que pour se faire rembourser par Malvoisin des frais & despens de son voyage en France, suyuant leurs conventions. Or d'autant que Malvoisin l'exhortoit derechef à parachever, il s'adressa au grand Penitencier des Pays bas resident à Rome, nommé Charles Servius, auquel ayant demandé avis de cest affaire, le Penitencier detesta telle entreprise, accusant Malvoisin de temerité, pour avoir entposé l'autorité Ecclesiastique en un affaire duquel le Pape estoit fort esloigné. Il adioutta que le Penitencier le voyant irresolu, lui avoit dit qu'il n'improvoit pas sa premiere deliberation, puis conoissant que Ridicou s'en repentoit, avoit aussi changé de face & de langue, l'admonnestant fort expres de ne descouvrir à personne les propos que Malvoisin lui avoit tenus. Ridicou faisoit tous ces discours pour s'excuser: mais ne pouvant justifier son retour en France, d'où il avoit esté banni en termes expres, par la grace du Roi, qui lui avoit defendu d'y revenir: n'ayant non plus sceu respondre à l'accusation de Morel, ni excuser les indices & soupçons qui en naissoient, il fut condamné à mort, & preallablement appliqué à la question extraordinaire, où il ne dit rien outre ses confessions precedentes. On lui rompit les membres, & fut mis sur la rouë. Viardot qui s'en estoit fui avec Ridicou, apres la fracture des prisons, fut banni du royaume, & ses biens confisquez.

Au mesme temps un Capucin de Saint Mihel vint au Diocese de Toul en Lorraine, ayant quitté le coqueluchon, & vestu en laquai, se nommant *Nicolas l'Anglois*, soupçonné de conspiration contre la vie du Roi, constitué prisonnier, & interrogué pourquoi il avoit quitté la moinerie, ne respondant mot qui lui servist à justification, & finalement convaincu par autres indices & tesmoignages fut condamné à mesme supplice que Ridicou, au mois d'Avril 1599. *Extrait du V. Tome des histoires de M. le President de Thou, li. CXXIII. pag. 379. &c.*



l'entre avec horreur en la considération de l'assassinat de HENRI LE GRAND. Pierre Matthieu en son Histoire de France, tout à la fin d'icelle escrit ces mots: Tant de testes tienent à ceste teste (du Roi Henri III.) tant de vies à ceste vie, qu'en la durée de ses jours nostre repos est durable. Nous ne demandons pas au Ciel la sécurité de nos fortunes, ni l'accroissement de nos honneurs, ni le long cours de nos felicitez: mais seulement souhaitons une chose qui comprend tout cela: Le Salut du Prince. Ce mesme Historiographe publia un livre contenant l'histoire de la mort déplorable de ce Prince Roi de France & de Navarre. Ceste histoire sert d'ample commentaire à tout ce qui se peut dire & escrire de la mort sanglante du Roi, & des justes supplices de l'assassin. 2. Le second livre de Pierre Matthieu est un poëme de cent & sept Stances, intitulé les Trophees de la vertu & de la fortune de Henri le Grand. 3. Le Panegyre, contient les louanges de ce grand Prince. 4. Le Discours funebre de la mort inopinée d'icelui. Si ces quatre livres n'eussent contenu qu'une feuille ou deux de la lettre & mesure du present volume, je les eusse descrits. Mon dessein m'en ioint brieveté. Je presente donc au lecteur le brief discours suyvant. Le Vendredi 14. iour de Mai, l'an 1610. Le Roi troublé de quelques devinations, qui le menaçoient de mort en ce jour là, prié par ses plus proches de le vouloir passer à l'ombre; apres s'estre ietté par trois fois sur un liest, pour y chercher (sans trouver) le repos, avoir prié Dieu extraordinairement, entra dans son carrosse, relevé de tous costez, pour voir à son aise l'apparat & la magnificence, accompagné des Ducs d'Espèrnon, de Monbazon, Marechal de Laverdin, La Force, & autres: ayant trouvé un embarras de charrettes à la rue de la Ferronnerie, & ses va-de-pieds, hors mis deux, ayans pris par le cloistre de S. Innocent, François Ravallac d'Angoumois, mettant le pied sur le rayô d'une rouë de derriere, pour avancer son corps dedàs le carrosse, trouva le Roi pâché vers la poitrine droite, lui donna trois coups, les deux derniers portans au cœur, d'un couteau à manche de poignard, sur le quel y avoit un caractere gravé. Le meurtrier leva

la main

la main pour le  
& pris par le  
ne respiration  
ensanglanté to  
Louvre, sur le  
pos. Le cruel  
fut exterminé  
intitulé le Me  
la Paix, comm  
M. D. C. X.

Ayant parlé  
suit: Divers dis  
Roi, en des pay  
ce consiste plu  
mitié, leur in  
Mais quand on  
de ce Prince e  
entrepris, on  
forgé en la me  
En l'an 1584, le  
sompit heriti  
vint des Pays b  
ronne par la m  
gement fust so  
le l'ai veu pris  
Rougemont e  
portant desenf  
1593. comme  
Roi Henri IV  
raillies & sieges  
de son sang, a  
toutes les ville  
Pierre Barro  
peu apres les  
tant de prepar  
Flandres, sur  
pagnon s'usine  
stoire de la Pa  
qui avoient er  
de la guerre d

la main pour le quatriesme coup, quand il fut arresté & pris par le Va-de-pied. Le Roi n'ayant monstté aucune respiration de vie, fut couvert d'un manteau, & ayant ensanglanté toute la rue de S. Honoré, fut porté au Louvre, sur le list qui n'agueres lui avoit refusé le repos. Le cruel assassin & parricide execrable susnommé fut exterminé par divers supplices descrits au volume intitulé le Mercure François, en la suite de l'histoire de la Paix, commençant l'an M. DC. VII. iusques à l'an M. DC. X.

Ayant parlé de ce funeste coup, il adiouste ce quis'enfuit: Divers discours se sont faits sur la mort de ce grand Roi, en des pays estranges, dont l'alliance avec la France consiste plustost en ceremonies exterieures, qu'en amitié, leur inimitié estant trop connue par les effects. Mais quand on considerera les divers attentats sur la vie de ce Prince depuis 26. ans en çà, & quand ils ont esté entrepris, on iugera aisement que ce dernier acte a esté forgé en la mesme boutique d'où les autres sont sortis. En l'an 1584. lors que son ennemi vid qu'il estoit le presomptif heritier de la Couronne, le Capitaine Micheau vint des Pays bas pour le tuer. Estant parvenu à la Couronne par la mort du Roi Henri II. l'an 1589. Rougemont fust sollicité de le tuer, par le petit Fucillant. Je l'ai veu prisonnier à Tours long temps: & pource que Rougemont en avoit averti, il ne laissa d'avoir arrest, portant defenses d'aprocher le Roi de dix lieues. En l'an 1593. comme cest ennemi mortel de la grandeur du Roi Henri IV. vid qu'il estoit eschappé de tant de batailles & sieges de villes, sans y avoir espandu une goutte de son sang, ayant donné une trefve à son royaume, & toutes les villes inclinantes à le reconoistre, il suscita Pierre Barriere, lequel fut executé à Melun. En l'an 1597. peu apres les Estats tenus à Rouën, & que le Roi faisoit tant de preparatifs pour la guerre qu'il desseignoit en Flandres, survint l'attentat de Ridicou & de son compaignon susmentionnez. Pierre Matthieu, en son histoire de la Paix rapporte qu'en l'an 1600. deux assassins qui avoyent entrepris de tuer le Roi au commencement de la guerre de Savoye furent reconus: & que le Roi

mesme ne voulut pas que l'on s'en fassist : Dieu les punira assez, dit-il, sans que ie m'en mesle. L'histoire de divers autres assassins entreprenans sur la vie de Henri I V. avant & depuis qu'il a esté Roi, requiert un Volume à part. Et l'estime qu'à peine trouvera-on en ce siecle & es precedens, Prince contre qui tant de meschans de diverses couleurs se soyent eslevez que contre lui, mis à mort par le plus chetif de tous.

L'adiousterai encore trois Assassins, descrits au cinquiesme livre de l'histoire Vniuerselle du Sieur d'Aubigné ch. 5. tom. 2. & au 3. tome de la mesme histoire, chap. 25. Ces trois se surnomment Gavaret, Lors, Barriere. Quant à Gavaret, gentl-homme d'aupres de Bourdeaux il se laissa corrompre, & entreprit de tuer le Roi de Navarre, qui ayant eu avis du dessein, & s'acheminant à Gontaud, mon é sur un bidet, acompagné de deux gentils-hommes & d'un escuyer; A moitié chemin de Gontaud il rencontra Gavaret seul, sur un cheval, à la veuë duquel il presupposa l'hôme estre celui d'ot il avoit eu advertissement : car icelui avoit escrit d'un cheval acheté six cents escus, donné à un assassin. Sur ceste opinion les trois qui l'accompagnoient se ferrent aupres de lui. Il demande avec une chere gaye à Gavaret si le cheval estoit fort bon ? Sur la responce qu'Oui, le Roi se presenta à le taster. Gavaret devint passe, & pensif : mais comme il se vid sené, il accorde le cheval à ce Prince, qui estant monté, regarda au pistolet, & trouve le chien abatu : il l'envoye en l'air, & sans descendre va au galop à Gontaud, où il rendit le cheval, & commande au Capitaine Melon, qu'il se deslist de Gavaret : comme il fit, le plus honnestement qu'il peut. Gavaret estant de retour vers ceux qui l'avoient employé, delibera de retourner à la religion Romaine, & comme né & nourri en elle, & selon ce qu'il avoit promis, avec marques que trouverez assez hors du naturel. Des la sortie de son enfance il parut taché de tant de sortes de vices, qu'ayant encouru la malediction de son pere, il eut recours à un voisin son parent, de la Religion reformee nommé du Puy, Seigneur de Beigne,

gne, qui l'  
& en es  
1585 Beig  
de Montau  
tué, & M  
puis apres  
en la garn  
Lieutenan  
part, la p  
de Navarre  
dit, le Lie  
ret, qui d  
de Melon  
prises sur  
S. Macari  
à lire.

Le Pere  
Chateau  
pagnie fr  
bonne ch  
ses compa  
la pluspart  
à l'arrivee  
quelqu'un  
se mit à en  
l'Estaire,  
quante hu  
rent tous l  
valers, & c  
payer ran  
l'estable &  
ques uns e  
Sur l'heur  
lettre par,  
gorge, d'e  
Capitaine  
me nomm  
ment, & l  
familiarit  
cette trou

gne, qui lui administrait, vivres, vestemens, chevaux & armes, par l'espace de trois ans. Aux guerres de l'an 1580 Beigne & Gavaret furent envoyez à l'entreprise de Montaigu, en laquelle Gachon qui estoit chef fut tué, & Melon estant demeuré le chef & gouverneur, puis apres Beigne fit que Gavaret eut un entreen en la garnison : & de là à quelque temps encore le Lieutenant de Melon voulant faire compagnie à part, sa place fut promise à Gavaret. Mais le Roi de Navarre, lui ayant tenu le langage que nous avons dit, le Lieutenant fut retenu, pour eslongner Gavaret, qui dès lors fit plusieurs desseins, pour se venger de Melon, notamment par quelques fausses entreprises sur Blaye, sur le Chasteau-trompette, & sur S. Macari. Ce qui s'ensuit est horrible à escrire, & à lire.

Le Pere de Gavaret estant mort, & lui demeurant au Chasteau de Semans, Melon & la pluspart de sa compagnie furent invitez avec une grande esperance de bonne chere : & le premier iour d'Aoust 1584. Melon & ses compagnons s'y rendirent, en nombre de vingt six, la pluspart chevaliers. Apres plusieurs caresses receuës à l'arrivée, le dîner estant mis sur table, & eux assis, quelqu'un s'estât avisé, qu'il n'y avoit pas un couteau, se mit à en demander. Sur ce point sortit le Capitaine l'Etaire, qui se jeta en foule dedans la Sale avec cinquante huit hommes armez, qui bien à leur aise prirent tous les maistres prisonniers : puis ayans separé les valets, & quelques pauvres soldats, qui ne pouvoient payer rançon, menerent tous les prisonniers pres de l'estable & les y poignarderent, exceptez Melon & quelques uns qui comme lui peurent payer grosse rançon. Sur l'heure, Gavaret escrit à Beigne, commençant sa lettre par, *Mon Pere*, contraignit Melon, la dague à la gorge, d'escrire aussi pour le faire venir, acompagné du Capitaine d'Auché, de trois autres, & d'un jeune homme nommé Baptiste de Bot, qui chantoit excellemment, & n'abandonnoit gueres Beigne, ayant grande familiarité avec Gavaret. A l'entree de la porte toute ceste troupe est poignardee, hors mis Beigne & de Bot.



Gavaret montre à Beigne le premier monceau des tuez: surquoi le bon vieillard ayant fait des exclamations pleines d'horreur, Gavaret promet lui sauver la vie, s'il vouloit dire que l'acte estoit un brave trait de vengeance. Mais Beigne, persistant en ses detestations, desirant & demandant la mort, pour ne vivre plus en un siecle produisant des monitres tant prodigieux; est lié, garotté & gardé au lendemain iusqu'apres dîné, Gavaret fit venir de Bot en la presence de ce Pere, & lui dit: *Mon frere, ie te prie, donne moi un air des plus tristes & des plus beaux que tu saches.* De Bot, à qui la peur avoit osté l'envie de chanter, pensa ainsi; on m'a gardé apres les autres, c'est quelque apparence que ce tygre pourra s'esmouvoir. Il s'efforça donc, pour charmer ce brutal. Et, ceux qui estoient presents ont depuis rapporté n'avoir jamais ouy rien de tel. A la fin du chant, le cruel dit, il n'y a que Gavaret qui puisse achever ceste tragedie; & tout incontinent poignarda le jeune homme aux pieds de son Pere: en suite le Pere mesmes de quatre coups de poignard qu'il lui donna dans l'estomach. L'estrange mort de ce diable Gavaret n'est point encor parvenue à nous. Reservons la pour en faire part aux bons François dolents de voir leur patrie souillée par tant d'assassins & parricides de leurs parens, freres, amis & patriotes.

Parlons de Loro, Capitaine Espagnol, le sommaire en est tel. En l'an 1584. cest homme vint à Nerac, là où il s'adressa un soir au sieur d'Aubigné, & par une longue harangue tascha lui persuader qu'il mettroit Fontarabie, ville frontiere des terres du Roi de Navarre, entre les mains d'icelui, moyennant bonne recompense. L'enorme stature, le visage monstrueux, & l'effroyable mine de Loro, qui se disoit Capitaine du Chasteau de Fontarabie, donnerent mauvais goust à son auditeur. Neantmoins il arresta dextrement Loro, puis alla promptement trouver son maitre, & lui dit, Sire voici un abregé de nos peines (pource qu'il venoit de nouveau de S. Sebastian, sur les cotes de l'entreprise de Grammont) pourveu qu'il plaise à V.M. ouyr un homme, qui m'est venu trouver, avec les conditions que

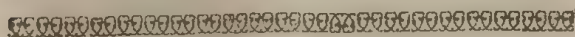
Fronte-

Frontenac (parterons. se preten pas, l'assie geuse à vou commod a quelque aut tain Prestre quit fort inst où estoit L doit bien de vertiffemen fesseur, que Loro l'appar parlé au Ro sonnier, co fit plus que ses inventio c'estoit un Grand, le de là, men ces. Avne se jerra la te yable à ceux chers, où p pour souste yant gueres lui-là. On il y eut bien le fond de bas, sans s & ayant ro ces esteint Roi de Nav bon que ce plusieurs b ces paroles aultreées Quant à

Frontenac (à qui ie le communiquerai) & moi vous apporterons. Car s'il y eut iamais un assassin, c'est celui qui se presente, considéré en toutes ses parties. Si cela n'est pas, l'affaire est horrible entre vos ennemis, & avantageuse à vous & aux vostres. Le Roi ne pouvant s'accommoder à l'advis d'Aubigné, l'envoya ailleurs pour quelque autre dessein. En ces entrefaites avint que certain Prestre ou moine Confesseur de Fontarabie, s'enquit fort instamment de quelques soldats du Chasteau, où estoit Loro leur Capitaine, adjoustant qu'il lui tar-  
doit bien de n'en avoir nouvelles, iceux envoyèrent avertissement, plus pour satisfaire à la curiosité du Confesseur, que pour autre consideration. Ils depeignoient Loro l'appellans demi-Geant. Soit que Loro eust ja parlé au Roi de Navarre, ou non, il fut constitué prisonnier, contre la volonté du Roi. Ce demi-Geant ne fit plus que hurler, grincer les dents & chercher diverses inventions pour se faire mourir. Or pource que c'estoit un estranger, emprunté par les menées d'un Grand, le Conseil fut d'avis, que Loro fust esloigné de là, mené à Castel-jaloux, pour y parfaire son proces. Avint qu'en passant sur le Pont de Barbasle, Loro se jetta la teste en bas dans la riviere, (precipice effroyable à ceux qui le regarderont) & tomba entre deux rochers, où par grand hazard il se trouva de l'eau assez pour soutenir ce colosse & le garder d'estre brisé: n'y ayant gueres d'endroit qui eust peu le garantir que celui-là. On court de tous costez pour le reprendre; à il y eut bien de la peine: pource qu'il cherchoit tousiours le fond de l'eau, ployant opiniastrément la teste en bas, sans se noyer. Il fut donc mené à Castel-jaloux, & ayant tout confessé, exécuté en la prison, son proces esteint avec lui. De tant d'accidens, où il a paru au Roi de Navarre que valent les serviteurs amis, il a esté bon que cest exemple se soit veu; à la lecture duquel plusieurs bons François accompagneront d'un soupir ces paroles, Ah! que ce Prince n'a-il esté tousiours en aussi fideles mains!

Quant à Pierre Barriere, natif d'Orleans, il fut pria

à Melun, & par l'avertissement d'un Iacopin, à qui ledit Barriere s'estoit confessé à Lyon, fut trouvé saisi d'un cousteau d'assassin. Il ne falut pas beaucoup le tourmenter pour lui faire confesser comment il avoit esté induit à entreprendre la mort du Roi, par les confessions & exhortations d'un Capucin de Lyon, & depuis encouragé à mesme chose par Aubry, Curé de Saint André des Arcs à Paris, & encor de son Vicaire : mais plus amplement, & en termes plus forts par Pere Varad Iesuite, qui l'avoit tenu long temps enfermé pour ceste instruction. Il fut pris sur le point de son execution. Le Roi arrivant à Melun, le proces de ce meschant lui fut fait & parfait. Premièrement il fut tenaillé, son poing, où estoit le cousteau tranchant des deux costez & fait à ondes, brûlé, puis le corps brisé sur la rouë, & en fin brûlé, les cendres iettées en la Seine. Cest attentat se faisoit sur le Roi avant quatre semaines escheutes de sa mutation. Es volumes suivans, si Dieu le permet en son support, le Lecteur aura d'autres histoires d'assassins en diverses parties du monde.



### ASSEVRANCE notable.

VN Prince estranger demandoit au Duc de Virtemberg, nommé Eberhard, de qui il pretendoit se servir, pour faire valoir son Academie de Tubingue, & s'il estoit digne d'un tel ornement? Le vous confesse (dit le Duc) que mes terres & commoditez sont mediocres: mais ie me glorifie à bon droit d'une chose, qu'en quelque endroit qu'il me plaise aller, & par tout où ie me rencontre, voire tout seul, il n'y a homme de mes suiets, allant ou arrêté, pres & entre les mains duquel ie ne m'endorme en toute assurance. Il repeta les mesmes paroles en une assemblee des princes d'Allemagne, où chascun d'eux portoit des richesses & avantages de ses pays. Ceste assurance procedoit de sa charité envers ses suiets, lesquels l'aimoyent aussi d'ardante & tres-humble affection, à cause de ses excellentes vertus.

Visitant

Visitant  
& pruden  
les deport  
ement  
stree. D  
& passans  
sans force  
sainte: e  
aimé, que  
ordinaire,  
l'estre.

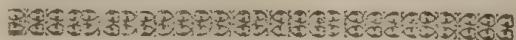
Le prin  
jusques a  
guliere ch  
estendue  
à leur aise  
livre trois  
Reinhard  
mourut le  
cinquante  
tous les si

3333

VN m  
ayant  
pour conti  
1559 son v  
gne. App  
contre un  
nes lieues  
& d'effe  
er semble  
vaireau.  
Haut m  
vire, nom  
cueil, des  
ge, & de

Vifitant les pays il fouloit s'enquerir foigneufement & prudemment de les fubjects touchant la conduite & les deportemens des Officiers, voulant fçavoir fort exactement fi la juftice eftoit convenablement adminiftrée. D'avantage il donnoit ordre que les eſtrangers & paſſans par ſes terres y fuſſent cordialement receus, ſans force ni oppreſſion quelconque: aimant la paix, la ſaincteté de vie, & toute eſquité. Ce qui le rendit tant aimé, que ſes ſubjects diſoyent comme par un proverbe ordinaire, ſi Dieu n'eſtoit, noſtre Duc Eberhard pourroit l'eſtre.

Le principal en lui fut qu'il perſevera en ce bon train juſques au bout de ſa courſe, ayant par une adreſſe ſingulière chaffé toute incommodité de ſes pays d'ample eſtendue, & procuré que tous ſes ſubjects fuſſent bien à leur aife. *Ioachim Camerarius, en la vie de Melancthon, livre troiſieſme. Agricola en ſes proverbes Alemans, & Reinhard Hadamar, au traité de l'inſtitution du Prince.* Il mourut le vingtquatrième de Fevrier 1496. n'ayant que cinquante un ans accomplis, extremement regretté de tous ſes ſubjects.



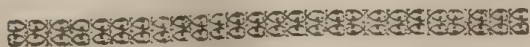
ASSISTANCE remarquable.

**V**N marinier du bourg de Marennes en Saintonge, ayant fait baſtir un navire de quarante tonneaux, pour continuer ſon trafic ſur mer, ſe mit à la voile l'an 1559. ſon vaiſſeau chargé de vin, & tourna vers la Bretagne. Approchant des baſſes de Breſac, le navire choqua contre un eſcueil nommé Roquedonne, à quatre bonnes lieuës de l'ille de Breſac, où il fut brifé, les marchands & paſſagers noyez, les provisions abyſmees en la mer, enſemble toutes les autres choſes qui eſtoient dedans le vaiſſeau.

Huit mariniers eſchapperent avec le maiftre du navire, nommé Jean Sanſon, qui ſe ſauverent ſur ceſt eſcueil, deſtituez de vivres, d'habillemens de rechange, & de toutes autres commoditez, expoſez à l'incle-



mence de l'air extrêmement froid alors. Au reflux & abaiffement de la mer, ils descendoient au pied du roc, pour y recueillir quelques petits poissons, qu'ils mangeoyent tout cruds, sans autre viande & sans bruvage, ayans pour couverture le ciel, & pour couche la froidure du rocher: d'heure en autre ils se noyoyent à sec, & mouroyent à tout moment sans mourir. Ceste rigueur insupportable de diverses calamitez emporta tous ces miserables (excepté Jean Sanfon) en peu de jours. Quant à lui, demeuré seul; apres avoir enseveli le dernier dedans les ondes de l'Océan, un mois entier combatu de faim, de soif, de froid, d'ennuis, & puis d'une telle foiblesse & d'enflure de tout le corps, que force lui fut de ne bouger d'une place; ne voyant en ses destresses rien tant que l'image de la mort, il implore Dieu devotement, qui par un flus extraordinaire lui jetta un poisson iusques à l'endroit où il estoit assis, lequel il mangea, continuant de se recommander à Dieu. Les insulaires ayans quelque doute de ce naufrage, envoyèrent trois hommes dedans une chaloupe découvrir la perte, & voir s'ils en pouvoient tirer quelque profit. C'estoit, à leur esgard, apres la mort le medecin. Mais Dieu, ayant conservé Sanfon trente trois jours entiers en cest escueil de mort, lui envoya ces trois insulaires qui l'enleverent de son liét de pierre, & le porterent comme ils peurent en leur chaloupe, puis en l'isle où il fut six semaines entieres en un bon liét, bien traicté, de sorte qu'il revint en convalescence, & vescu encore dix ans depuis. *Extrait du choix des histoires memorables de A.D.B.*



### ASTROLOGASTRE chastié.

Quelque temps apres la mort du Roi Charles IX. la guerre civile se ralluma en France, particulièrement en Dauphiné, ou le Prince Dauphin commandant à l'armée royale fit un tel effort au Pousin, que le

assie

assiegez  
furent  
au p llig  
nouveau  
Astrolog  
nommé  
me, que  
pres ya  
par feu.  
ce devin  
Saint L  
ça, noltre  
d'hui d'a  
du, Non  
tre du c  
val, sur à  
qu'il ne  
ni III

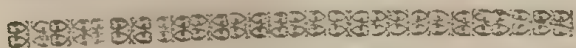
POUSIN

LE P  
L hui  
ceda par  
étoient  
que ving  
sé d'apop  
chard C  
predit qu  
ecclesiasti  
telles pri  
portune  
uer en n  
dit qu'il  
hutte qu  
foibles h  
roit mal  
oublia

0000000000000000000000000000000000000000000000000000000

**L**E Pape Iules III. mort le 23. iour de Mars 1555. dix-huict iours apres Marcel Cervin Cardinal lui succeda par la faveur de quelques Cardinaux qui respectoyent son erudition ; mais il ne subsista en ce siege que vingt deux iours , au bout desquels il fut etouffé d'apoplexie, aagé de cinquante cinq an. Son pere Richard Cervin grand astrologue iudiciaire, lui avoit predit qu'il parviendroit au plus haut degre de dignité ecclesiastique : au moyen de quoi Marcel faisant estat de telles predictions , & devenu homme fait, souvent importuné par Cassandre Bencia sa mere, de vouloir entrer en mariage, l'en esconduisit obstinément , & lui dit qu'il ne vouloit point chercher de fortune plus illustre que celle qui lui avoit esté presagée par les estoilles hors mariage & au cœlibat , qu'il ne changeroit nullement aus liens du mesnage. Mais son pere oubliä de lui dire, que son Papat ne dureroit que trois

semaines. Il reste toujours quelque mot à dire es prognostiques de ces esjons du ciel. Au demeurant, l'histoire remarque, que ce personnage donnoit quelque esperance de faire mieux que ses devanciers, & que n'ont fait ceux qui lui ont succédé, si d'avanture il ne se fust esbloui, monté si haut. Vn jour, comme son lecteur recitoit quelques passages de l'écriture sainte, durant le dîné: la lecture achevée, Marcel demeura bonne espace de temps sans dire mot, puis se souvenant des paroles d'Adrian IV. lequel deplorait la misere des Papes des l'an 1159. frapant du poing sur la table, s'escria disant, qu'il ne pouvoit comprendre comment les Papes peussent prouvoir à leur salut. Esleu Pape, il ne voulut point changer de nom, & dit à ceux qui l'en importunoyent, je ne changerai de nom, ni de maniere de vivre. J'ay esté & serai Marcel. A l'avanture redoutoit-il quelque changement en sa condition, s'il changeoit de nom: car les estoiles ne l'eussent plus reconnu. Les historiens parlent beaucoup de lui, encorés qu'il n'ait gueres vescu en son siege.



*AVARICE cruelle, & ses exploits furieux : memorables, pour l'instruction de la posterité.*

**I**E commencerai le recit du present chapitre de nos recueils par le notable propos & discours du seigneur de Montagne: puis le poursuivrai & terminerai par les diverses histoires que nous avons de tesmoins irreprochables. Ce sera ici le tablezu de l'avarice cruelle & de ses furieux exploits, lequel à peine trouvera son pareil en toutes les histoires des siècles precedens. Montagne doncques au 3. livre de ses *Essais*, ch. 6. parlant de l'Inde Occidentale, & du mesnage que les Espagnols y ont fait depuis cent ans: nostre monde (dit-il) vient d'en trouver un autre non moins grand, plein & membru que lui: toutesfois si nouveau, & si enfant, qu'on lui apprend encorés son a b c. Il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ni lettres, ni poids, ni

ve-

vestemens, ni bleds, ni vignes. Il estoit encore tout nud, au giron, & ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien de nostre fin, & nous croyons un Poëte parlant de la ieunesse de son siecle, cest autre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira. L'univers tombera en paralysie: l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur. Bien crainje que nous aurons trestost hasté sa declinaison & sa ruine, par nostre contagion: & que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions & nos arts. C'estoit un monde enfant: si ne l'avons-nous pas fouëtté & soumis à nostre discipline par l'avantage de nostre valeur & de nos forces naturelles: ni ne l'avons pratiqué par nostre iustice & bonté, ni subjugué par nostre magnanimité. La plupart de leurs responses, & des negotiations faites avec eux, tesmoignent qu'ils ne nous devoient rien en naturelle clairté d'esprit, ni en pertinence. L'espouvantable magnificence des villes de Cusco & de Mexico: & entre plusieurs choses pareilles le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits, & toutes les herbes, selon l'ordre & grandeur qu'ils ont en un jardin, estoient excellemment formez en or: comme en son cabinet tous les animaux qui naissoient en son estang, & en ses mers: & la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture: montrent qu'ils ne nous cèdent non plus en l'industrie. Mais quant à la religion, observance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux, qui se sont perdus par cest avantage, vendus & trahis eux mesmes. Quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs, la faim & la mort: ie ne craindrois pas d'opposer les exemples que ie trouverois parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous avons es memoires de nostre monde par deça. Car pour ceux qui les ont subjuguez, qu'ils ostent les ruses & batteilles, de quoi ils se sont servis à les piper, & le iuste estonnement qu'apportoit à ces nations-la de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, en religion, en forme, & en contenance: d'un endroit du monde si esloigné,



& où ils n'avoient iamais ſceu qu'il y euſt habitation quelconque, montez ſur des grands monſtres inconnus: contre ceux qui n'avoient iamais veu cheval ni beſte quelconque duite à porter & ſouteſſir hon me ni autre charge, garnis d'une peau luſante & dure, & d'une arme tranchante & reſplendiſſante: contre ceux qui pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couſteau alloient eſchangeant une grande richeſſe en or & en perles, & qui n'avoient ni ſcience, ni matiere par où tout à loiſir ils ſceuffent percer noſtre acier. Adiouſtez y les foudres & tonnerres de nos pieces & harquebuzes, capables de troubler Céſar meſme, qui l'en euſt ſurpris autant inexperimenter & à ceſte heure contre des peuples nuds, ſi ce n'eſt où l'invention eſtoit arrivée de quelque tiſſu de coton, ſans autres armes pour le plus que de pieces, baſtons, boucliers de bois, des peuples ſurpris ſous couleur d'amitié & de bonne foi par la curioſité de voir des choſes eſtrangères & inconnues: oſtez (die) aux conquérans ceſte diſparité, vous leur oſtez toute l'occaſion de tant de victoires. Quand je regarde ceſte ardeur indomtable, de tant de milliers d'hommes, femmes & enfans, qui ſe préſentent & reſiſtent à tant de fois aux dangers inevitables, pour la deſenſe de leur liberté: ceſte genereuſe obſtination de ſouffrir toutes extremitez & difficultez, & la mort plus volontiers que de ſe ſoumettre à la domination de ceux, de qui ils ont eſté ſi honteuſement abuſez: & aucuns choiſiſſans pluſtoſt de ſe laiſſer deſaillir par faim & par ieune eſtans pris, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, ſi vilement viciſſeuses: ie prévoi que à qui les euſt attaquez pair à pair, & d'armes, & d'experience, & de nombre, il y euſt fait auffi dangereux, & plus, qu'en autre guerre que nous voyons. Que n'eſt tombée ſous Alexandre, ou ſous ces anciens Grecs & Romains, une ſi noble conquête, & une ſi grande mutation & alteration de tant d'Empires & de peuples, ſous des mains qui euſſent doucement poli & deſfriché ce qu'il y avoit de ſauvage; euſſent-ils pas conforté & promu les bonnes ſemences que nature y avoit produit, meſlant non ſeulement à la

à la col  
de deg  
auſſi m  
rignaire  
quel am  
miers ex  
preſente  
miration  
tre eux  
combien  
menues  
part de  
nous no  
perence  
luxure,  
cruauté  
jamais  
traſque  
minees  
pee, &  
ſee, po  
chaniqu  
mitiez p  
contre le  
miferabi  
En co  
cuns Eſt  
& plaiſa  
monſtra  
bles, ve  
du Roi  
bitable  
re, avoi  
ſils vou  
benigne  
pour leu  
que med  
creance  
la quell  
quejq

à la culture des terres, & à l'ornement des villes, les arts de deça, entant qu'elles y eussent esté nécessaires, mais aussi meslant les vertus Grecques & Romaines aux originaires du pays? quelle réparation eust-ce esté, & quel amendement à toute ceste machine, que les premiers exemples & deportemens nostres, qui se sont presentez par dela, eussent appelez ces peuples à l'admiration & imitation de la vertu, & eussent dressé entre eux & nous une fraternelle societé & intelligence? combien eust-il esté aisé de faire son profit d'ames si menues, si affamees d'apprentissage, ayans pour la plus part de si beaux commencemens naturels? au rebours, nous-nous sommes servis de leur ignorance, & d'expérience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, & vers toute sorte d'inhumanité & de cruauté, à l'exemple & patron de nos mœurs. Qui mit jamais à tel pris le service de la mercadence & de la trafique? Tant de villes rasees, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, & la plus riche & belle partie du monde bouleversée, pour la negociation des perles & du poyvre, mechaniques victoires! Jamais l'ambition, jamais les inimitez publiques ne pousserent les hommes, les uns contre les autres, à si horribles hostilitiez & calamitez si miserables.

En costoyant la mer, à la queste de leurs mines, aucuns Espagnols prindrent terre en une contree fertile & plaisante, fort habitee: & firent à ce peuple leurs remonstrances acoustumées, qu'ils estoient gens paisibles, venans de lointains voyages, envoyez de la part du Roi de Castille, le plus grand Roi de la terre habitable, auquel le Pape, representant Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes. Que s'ils vouloyent lui estre tributaires, ils seroyent tres-benignement traitez, leur demandoyent des vivres pour leur nourriture, & de l'or pour le besoin de quelque medecine. Leur remonstroyent au demeurant la creance d'un seul Dieu, & la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloyent d'accepter, y adjoustant quelques menasses. La responce fut telle: que quant à

estre paisibles, ils n'en portoyent pas la mine, s'ils l'estoyent. Quant à leur Roi, puis qu'il demandoit, il devoit estre indigent & necessiteux : & celui qui lui avoit fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à un tiers chose qui n'estoit pas siene, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs. Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniroyent : d'or, ils en avoyent peu, & que c'estoit chose qu'ils mettoient en nulle estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie : là où tout leur soin regardoit à la passer heureusement & plaisamment : pourtant ce qu'ils en pourroyent trouver, sauf le service de leurs dieux, qu'ils le prissent hardiment. Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu : mais qu'ils ne vouloyent changer leur religion : s'en estans si utilement servis si long temps : & qu'ils n'avoient acoustumé de prendre conseil que de leurs amis & conoissans. Quant aux menaces, que c'estoit signe de faulx de jugement, d'aller menassant ceux, desquels les moyens & la nature estoient inconnus. Ainsi, qu'ils se despeschassent promptement de vuider leur terre, car ils n'estoyent pas acoustumez de prendre en bonne part les honnestetez & remonstrances de gens armez, & estrangers, autrement qu'on feroit d'eux, comme de ces autres, leur monstrant les testes d'aucuns hommes justiciez autour de leur ville. Voila un exemple de la balbucie de ceste enfance. Mais tant y a que ni en ce lieu-là, ni en plusieurs autres, où les Espagnols ne trouverent les marchandises qu'ils cerchoyent, ils ne firent arrest ni entremise, quelque autre commodité qu'il y eust : tesmoins les Canibales. Des deux plus puissans Monarques de ce monde-là, & à l'avanture de cestui ci, Roy de tant de Rois, les derniers qu'ils en chasserent, celui du Peru ayant esté pris en une bataille, & mis à une rançon si excessive, qu'elle surpassé toute creance, & celle-là fidelement payee : & avoir donné par sa conversation signe d'un courage franc, liberal & constant, & d'un entendement net & bien composé, il print envie aux vainqueurs, apres en avoir tiré un million trois cens vingtcinq mille cinq cens

pe-

pefams d'o  
terent p  
ferrez ou  
que desloy  
des theso  
avoir rele  
preuve, q  
ces, pour  
gement,  
trahison,  
publ. que  
stre bruslé  
au supplic  
souffrir po  
ni de par  
le. Et pu  
tranfils de  
de sa mo  
raillies  
fendu sa  
que peut  
prince &  
rendu vis  
tion d'estr  
en la pris  
pres ceste  
quand ils  
rent à en  
gehennes  
qu'ils avo  
des courag  
dient en f  
tout droie  
l'un des pr  
en preten  
forcé de la  
fin tourna  
pour lui d  
Le Roi p  
sur lui,

pesans d'or, outre l'argent & autres choses qui ne monterent pas moins ( si que leurs chevaux n'alloyent plus ferrez que d'or massif ) de voir encore au pris de quelque desloyauté que ce fust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce Roi, & jouyr librement de ce qu'il avoit reserré. On lui aposte une fausse accusation & preuve, qu'il desseignoit de faire soulever ses provinces, pour se remettre en liberté. Surquel par le jugement, de ceux mesme qui lui avoyent dressé ceste trahison, on le condamna à estre pendu & estranglé publiquement, lui ayant fait racheter le tourment d'estre bruslé tout vif, par le baptisme qu'on lui donna au supplice mesme. Accident horrible & inouy, qu'il souffrit pourtant sans se deslirentir, ni de contenance, ni de parole, d'une forme & gravité vraiment royale. Et puis, pour endormir les peuples d'horreurs & transis de chose si estrange, en contrefit un grand deuil de sa mort, & lui ordonna-on des somptueuses funérailles. L'autre Roi, de Mexico, ayant long temps defendu sa ville assiegée, & montré en ce siege tout ce que peur & la souffrance & la perseverance, si onques prince & peuple le monstra: & son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avec capitulation d'estre traité en Roi: aussi ne leur fit-il rien voir en la prison, indigne de ce tilure. Ne trouvant point apres ceste victoire tout l'or qu'ils s'estoyent promis, quand ils eurent tout remué & tout fouillé, ils se mirent à en chercher des nouvelles, par les plus aspres gehennes de quoi ils se peurent aviser sur les prisonniers qu'ils avoyent. Mais pour n'avoir rien profité, trouvant des courages plus forts que leurs tourmens, ils en vindrent en fin à telle rage, que contre leur foi, & contre tout droit des gens, ils condamnerent le Roi mesme, & l'un des principaux seigneurs de sa cour à la gehenne, en presence l'un de l'autre. Ce seigneur se trouvant forcé de la douleur, environné de brasiers ardens, sur la fin tourna piteusement la veüe vers son maistre, comme pour lui demander merci de ce qu'il n'en pouvoit plus. Le Roi plantant fierement & rigoureusement les yeux sur lui, pour reproche de sa lascheté & pusillanimité,



lui dit seulement ces mots , d'une voix rude & ferme: Et moi , suis-je dans un bain ? Suis-je plus à mon aise que toi ? Celui-la soudain apres succomba aux douleurs , & mourut sur la place. Le Roi à demi rossi fut emporté de là : non tant par pitié (car quelle pitié toucha jamais des ames si barbares , qui pour la douteuse information de quelque vase d'or à piller firent griller devant leurs yeux un homme , non qu'un Roi si grand en fortune & en merite ) mais ce fut que sa contenance rendoit de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis , ayant courageusement entrepris de se delivrer par armes d'une si longue captivité & sujétion: où il fit sa fin digne d'un magnanime Prince. A une autre fois ils se mirent à brusler pour un coup en un mesme feu , quatre cens soixante hommes tout vifs : les quatre cens du commun peuple , les soixante des principaux seigneurs d'une Province , prisonniers de guerre simplement. Nous renons d'eux-mesmes ces narrations : car ils ne les advouënt pas seulement , ils s'en vantent & les preschent. Seroit-ce pour tesmoignage de leur justice, ou zele envers la Religion? Certes ce sont voyes trop diverses & ennemies d'une si sainte fin. S'ils se fussent proposez d'estendre nostre foi, ils eussent considéré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes : & se fussent trop contentez des meurtres que la necessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment une boucherie, comme sur des bestes sauvages: universelle, autant que le fer & le feu y ont peu atteindre : n'en ayant conservé pour leur dessein , qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves , pour l'ouvrage & service de leurs minieres : si que plusieurs de leurs chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conquête, par ordonnance des Rois de Castille, justement offensez de l'horreur de leurs deportemens , & quasi tous desestimez & mal voulus. Dieu a meritoirement permis que ces pillages ayent esté engloutis par la mer en les transportant : ou par les guerres intestines dont ils se sont mangez entre eux : & la plus part se sont enterrez sur les lieux, sans aucun fruit de leur victoire.

loignom  
particul  
qui monst  
d'hommes  
deçà, ou à  
feres le plu  
au lecteur  
thelemi de  
en marqua  
sejour qu'il  
gue vulgai  
tres langue  
suir. Les In  
rees des Ef  
entrèrent  
par eux lu  
cens lieue  
Il y a tr  
petites &  
avons ve  
qu'autres  
cinquante  
au long de  
descouvert  
fourm' llar  
seigneurs,  
bles, patie  
pauvres,  
marchant  
pour tout  
viron deux  
ne parte p  
bouts à qu  
prompt, de  
entendre  
sieux, & a  
struit. La  
Roient les  
en la cog  
ces aign

I'oignons maintenant à ce que dessus quelques recits particuliers de ceste avance cruelle & du tout furieuse, qui monstrent à qui le nom de Barbares & mangeurs d'hommes appartient le plus & le mieux, ou à ceux de deçà, ou à ceux de delà la mer. Nous descrirons ces miseres le plus sommairement que faire se pourra, laissant au lecteur les particulieres considerations sur le tout. Barthelemi de las Casas, cordelier, puis Evêque Espagnol, en marqua maintes particularitez durant un bien long séjour qu'il fit en l'Inde Occidentale, & son livre en langue vulgaire fut imprimé à Seville, puis traduit en d'autres langues. D'icelui nous avons recueilli ce qui s'ensuit. Les Indes se decouvrirent l'an 1492. & furent habitees des Espagnols l'an suivant. La premiere terre où ils entrerent pour habiter fut la grande & tres-fertile isle, par eux surnommee Espagnole, laquelle contient six cens lieues de tour.

Il y a tres-grand & comme innombrable nombre de petites & moyennes isles tout autour, lesquelles nous avons veues les plus peuprees de leurs gens naturels qu'autres pays du monde. La terre ferme, à deux cens cinquante lieues loin de ceste isle ou environ, contient au long de la coste marine plus de dix mille lieues, ja decouvertes, & s'en decouvre tous les jours d'avantage, fourmillantes en Indiens, gens simples, obeissans à leurs seigneurs, s'assujettissans volontiers aux Espagnols, humbles, patiens, paisibles, delicats, de petite complexion, pauvres, sobres, desnuez de meubles & de vestemens, marchant nuds fors au regard des parties honteuses: ou pour tout habit equippez d'une mante de cotton d'environ deux aunes en quarré, pour tout liêt n'ayans qu'une natte par terre, ou une reys attachee par les quatre bouts à quelques paux: au reste d'entendement net & prompt, dociles, capables d'apprendre du bien, enclins à entendre que c'est de religion, de pieté, de droiture: desirieux, & ardans de sçavoir, & devotieux quand on les instruit. J'ai oui dire à des Espagnols, que ces Indiens estoient les plus heureux peuples du monde, s'ils eussent eu la cognoissance de Dieu. Les Espagnols vindrent vers ces aigieux, comme loups, lions, tigres cruels & allou-

vis, sur lesquels ils s'acharnerent de telle sorte depuis ce temps, jusques à l'an 1542. & ont continué depuis, qu'il n'a esté question que d'ouyr parler de pauvres Indiens affligez, angoissez, vendus, torturez, tourmentez, tuez, hachez en pieces, mangez des chiens, & destruits par estranges façons de cruauté non jamais veües, ni ouyes, ni leuës, ni peintes, ni songees; jusques là, que de plusieurs millions d'ames dont l'Isle Espagnole estoit remplie, on n'y en eust sceu trouver deux cens au bout de quelques années apres la descête des Castillans. L'Isle de Cuba, quasi aussi longue que le chemin de Valdolet à Rome est de long temps comme desert. Celles de saint Jean & de Iamayca, tres-grandes, fort plaisantes, merueilleusement fertiles, desolées. Plus de soixante Isles, surnômées les Lucayes, celles des Geans & autres, où se trouvoient lors de la descouverte plus de cinq cens mille personnes, totalement desnuees, les insulaires ayans esté faits esclaves, & emmenez au travail des mines, où en peu de temps ils perirent tous. Les autres isles voisines traitees de mesme, & reduites en desert.

Quant à la grande terre ferme, nous sommes certains (poursuit l'Evesque las Casas) que nos Espagnols, par leurs cruautés & execrables deportemens, ont despeuplé & desolé plus de dix royaumes, plus grands que toute l'Espagne, compris aussi en icelle Aragon & Portugal, & deux fois plus de pays qu'il n'y a de Seville à Jerusalem, qui sont plus de mille lieües, lesquels royaumes encores pour le joud'hui demeurent en friche & totale desolation, ayans esté paravant autant peuplez qu'il est possible. Nous pouvons monstrier par bon & infallible compte, que durant lesdits quarante ans sont peris par telles tyrannies & actions diaboliques des Espagnols, plus de douze millions d'hommes, femmes, & enfans Indiens. Voire je croi ne m'abuser point si je di plus de quinzemillions. Les histoires escrites & qui parlent des cruautés Castillanes exercées en ces pays-là, depuis l'an 1540. jusques à present, font mention de la desfaite d'un autre pareil & plus grand nombre d'Indiens exterminés par toutes sortes de cruautés horribles.

bles. Les Espagnols  
pelle injurieux  
de tous les Indiens  
pour respirer  
que recouvrent  
tous les Castillans  
conquis: en  
geux. Quant  
gens ni de  
que ceux-là  
ont destruit  
c'a esté la cause  
le desir de s'en  
venoient nuire  
ils ont eu  
& les ont fait  
bon de dire  
au contraire  
corps que  
Le marquis  
rirez de l'avarice  
plois fust  
a faite. Les  
enfans & les  
pour en abuser  
vres, telles  
diens (fort  
pilloit en un  
rent que c  
stoient pas  
cachoient l  
sauvoient a  
& battonne  
noient les  
ment un ca  
grand roi de  
sennit, les E  
lances, se  
estranges  
mes ences

bles. Les Espagnols ont suivi deux expediens, l'un, s'appelle injuste & brutale guerre : & l'autre, extermination de tous les Indiens qui avoyent quelque reste de cœur pour respirer, soupirer & penser tant soit peu à quelque recouvrement de liberté. De ce nombre ont esté tous les Caciques ou seigneurs & principaux des pays conquis : en apres tous les hommes robustes & courageux. Quant aux femmes & enfans, il n'y eut onques gens ni bestes au monde plus esclaves & miserables que ceux-là. Si l'on demande pourquoi les Espagnols ont destruit & saccagé tant de pays & de personnes? ç'a esté la cruelle faim de l'or, de l'argent, des perles, & le desir de s'avancer à des hauts estats qui ne leur convenoient nullement. En l'exécution de leurs passions ils ont eu moins d'esgard aux Indiens qu'à des bestes, & les ont foulez aux pieds avec plus de desdain que la bouë des rues, sans se soucier de leur instruction & salut, au contraire ils n'ont procuré que leur perdition tant des corps que des ames.

Je marquerai conséquemment quelques particularitez de l'avarice cruelle des Castillans & de leurs exploits furieux selon la description que leur Eve sque en a faite. Les Espagnols ayans commencé de prendre les enfans & les femmes des Indiens en l'Isle Espagnole, pour en abuser, d'abondant dissipoyent tous les vivres, tellement que ce qui pouvoit suffire à trente Indiens ( fort sobres ) pour un mois, un Espagnol le gaspilloit en un jour. En peu de temps les Indiens conurent que ces barbus ( ainsi les nommoient-ils ) n'estoient pas descendus du ciel. Ces pauvres insulaires cachoyent leurs vivres, femmes, enfans : les autres se sauvoyent aux montagnes, apres avoir esté soufflettez, & bastonnez par tels nouveu-venus, qui emprisonnoient les Caciques & gouverneurs du pays. Finalement un capitaine Espagnol força la femme du plus grand roi de toute l'Isle, dont les sujets voulans se ressentir, les Espagnols à l'aide de leurs chevaux, espees & lances, se mirent à faire des meurtres & saccagemens estranges, n'espargnâs aage ni sexe, despeçans les femmes enceintes & acouchees, & se comportans envers



telles pauvres creatures, comme feroient des loups & lyons au milieu d'un troupeau de moutons enfermez. Leurs gageures estoient de fendre un Indien, ou lui avaler la teste, ou le transpercer d'un coup. Ils empoignoient les petis enfans par les pieds, apres les avoir arrachez des mamelles de leurs meres, & leur escarbouilloient les testes contre les pierres & rochers: puis en riant ils jettoient les autres dedans les rivières. Ils en hachotent en pieces la plupart, & tout ce qu'ils rencontroient de personnes vivantes passoit ordinairement par le tranchant de leurs espees. Quelquefois ils dressotent des gibets longs & bas, de maniere que les pieds touchoient quasi à terre, où ils attachoient treize Indiens, en l'honneur (disoyent-ils) de nostre Redempteur & de ses douze Apôtres: puis allumoient des feux & brusloient ces treize tout-vifs. Ils coupoient non du tout les poings à plusieurs, puis les envoyoyent porter nouvelles à leurs compagnons refugez es montagnes. Quant aux Caciques, l'ordinaire estoit de les brusler vifs & à petit feu sur des grilles de bois. Leur chasse estoit de lascher des chiens acharnez sur les pauvres Indiens estranglez en un instant. Quelques uns s'estans defendus contre telles indignitez, & melmes ayans en rencontres tué trois ou quatre Espagnols, on fit une ordonnance que pour un Espagnol tué l'on extermineroit cent Indiens. Un des principaux Rois de l'Isle Espagnole, nommé Guarionex, voyant sa femme violée & ravie par un capitaine Espagnol, s'enfuit ailleurs, où il fut poursuivi, & apres grand massacre d'Indiens qui l'avoient recueilli, pris, mis aux fers en un navire pour l'amener en Castille. Mais ce navire se perdit sur mer, & y perirent avec Guarionex beaucoup d'Espagnols, ensemble plusieurs cofres pleins de richesses, parmi lesquelles estoit le gros grain d'or semblable à un grand pain, lequel pesoit trois mille six cens Castillans. Ils chasserent aussi du royaume de Darien & reduisirent à la faim & à la mort le Roi Guanacagari, lequel avoit humainement recueilli, logé, adonné le vice-Amiral, qui avoit fait les premières descovertures au nom de

Ferdinand

Ferdinand  
puissant Ro  
rer jusques  
mettre à la  
leur depart  
couler à fo  
ce qui esto  
rut avec les  
Xaragua fu  
son: les a  
innombrab  
ne nomme  
aussi une a  
l'y vis (dit  
bourreller  
tres, sans  
& sans cou  
alors que  
contre to  
Castillane  
ques, &  
plus terrib  
aux mines  
rir de faim  
ceux ausqu  
qu'ils en fu  
tres, les red  
cipiterent d  
estranglere  
bres, & leu  
noient des  
secourir, ce  
d'espees: d  
Indiens cou  
meuz les fer  
l'esque B  
possible m  
representer  
trois livres  
cidentale.

Ferdinand & d'Isabelle, firent prisonnier un autre très-puissant Roi nommé Carnabo, pretendans le voicturer jusques en Espagne. Mais estans sur le point de se mettre à la voile avec six navires, la nuit precedente leur depart, une tourmente survint, qui brisa & fit couler à fond ces vaisseaux avec les Espagnols & tout ce qui estoit dedans. Carnabo chargé de fers y mourut avec les autres. Trois cens Caciques du royaume de Xaragua furent enclos & bruslés vifs dans une maison : les autres seigneurs avec leurs sujets en nombre innombrable tuez à coups de lances & d'espees : la roine nommee Anacone pendue & estranglee, comme aussi une autre nommee Higuinama roine d'Higuey. Pyvis (dit las Casas) brusler une infinité d'hommes, bourreller horriblement & massacrer tant & plus d'autres, sans resistance quelconque des pauvres Indiens, & sans coulpe ni faute de leur part, moins vindicatifs alors que des enfans de dix ans, assaillis & saccagez contre tout droit de gens & de nature. Les guerres Castellanes contre ces gens ont esté toutes diaboliques, & les plus injustes qu'on scauroit attribuer au plus terrible tyran du monde. Quant à leurs esclaves aux mines, es champs, es voyages, ils les faisoient mourir de faim, tuoient les malades, traitoyent en bestes ceux ausquels restoit quelque vigueur, jusques à ce qu'ils en fussent despéschez, pour en aller chercher d'autres, les reduisoient à tel desespoir, que plusieurs se precipiterent des rochers en bas, les autres se pendirent & estranglerent, on trouva des meres attachees à des arbres, & leurs enfans liez morts à leurs pieds. S'ils prenoient des femmes & filles, & les Indiens raschoient les secourir, ces cruels les tuoient & transperçoient à coups d'espees : dont survint le dire commun entre les pauvres Indiens contre les Espagnols, ô meschans, ô cruels, vous tuez les femmes ! Ceci n'est qu'une parcelle du livre de l'Evesque Espagnol. J'ai eu telle horreur du reste, qu'impossible m'a esté de passer plus avant. Et je n'oserois représenter ce que Ierosime Benzo Milannois, en dit es trois livres qu'il a escrit de ses voyages en l'Inde Occidentale, depuis l'an 1541. jusques à l'an 1556. impré-

mez en Italien à Venise l'an 1572. Il me suffira d'en proposer quelque sommaire. Benzo declare que l'Inde Occidentale ayant esté descouverte par Christoffe Colomb, les Espagnols abusans incontinent de ce singulier don de Dieu, pour l'ornement de l'Europe, y porterent quand & eux l'avarice, l'ambition, la cruauté, la guerre, les procès: dont s'eulvirent en l'isle Hayti, surnommée l'Espagnole, troubles, mutineries, massacres, soulèvemens de peuples, ruines & desolations horribles: en apres orages prodigieux sur terre, & naufrages espouvantables sur mer, à la confusion totale des Espagnols. Passant des Isles jusques en terre ferme, il discourt des diverses opinions que ces peuples eurent, au commencement des Espagnols, qui se nommoient enfans de Dieu & descendus du ciel: en apres comment le Roi d'Espagne poulé de mauvais vents, par edit expres condamna ces peuples du continent à servitude perpetuelle, s'ils ne vouloyent se convertir: & depuis revoqua cest edit, remettant les Indiens en liberté. Puis apres Benzo raconte diverses entreprises des capitaines Castillans sur ceste terre ferme, où ils gaignerent des coups, de la disette en toute sortes, & l'innimitié capitale des Indiens, jusques à aimer mieux se faire mourir eux mesmes, que de vivre à la discretion de l'Espagnol. Cela fait, il montre comme ces nouveaux conquerans apres avoir despeuplé l'Espagnole & autres Isles de leurs habitans naturels, dont ils se servoient comme d'asnes, de mulets & de chevaux, firent venir des esclaves de la Guinée, qui cruellement traitez par leurs maistres se rebellerent contre eux, & depuis sont tellement multipliez en l'Isle Espagnole, qu'avec le temps ils y introduiront du changement. Il discourt aussi des courses que les François ont faites sur les Espagnols, en ce pays-là, jusques à emmener des Navires toutes chargees, saccager & ruiner les bourgades quil y avoyent basties, pour leur monstrier qu'à faulx enseignes ils s'intulent seigneurs de ces terres neuves. De là il vient à traiter des voyages de quelques capitaines Espagnols en divers quartiers des Indes, & monstre par les marques qu'ils y ont laissées de leur

leur mem  
bue d'am  
vages: po  
gneur les  
mes pour  
porte. Don  
que ces pe  
fions & na  
pagnole.  
Espagnols  
doctriner l  
qu'à iurer  
condamne  
ce que la  
ques, s'y  
jour par  
fier en c  
leurs cer  
que l'on  
Espagnol  
ou à leurs  
di pour la  
Atabalipa  
quels Piza  
bitieux, a  
l'autre, ren  
guerres ci  
rent enco  
à ce que l  
spagne un  
quel en co  
lement qu  
duquel le  
d'un vice-  
former l'es  
les Espagn  
me d'elea  
toute n  
d'Espagne  
capitaine

leur memoire, que c'est à grand tort qu'on leur attribue d'avoir porté le Christianisme à ces peuples Sauvages: pource qu'en lieu d'y faire conoistre nostre Seigneur Iesus Christ, ils s'y sont fait conoistre eux memes pour les plus avarés & les plus cruels que la terre porte. Dont ils ont tellement acquis la haine des Indiens, que ces peuples ne cherchent tous les iours que les occasions & moyens de secouer le ioug de la domination Espagnole. Outreplus il remarque qu'es endroits où les Espagnols ont introduit de leurs prescheurs pour endoctriner les Indiens, ils ne leurs ont appris autre chose qu'à iurer, blasphemer, yvrongner, & finalement à les condamner eux memes par leur propre doctrine: pource que la plupart d'eux, & specialement les ecclesiastiques, s'y gouvernent si mal, qu'ils ruinent plus en un iour par leur mauvaise vie, qu'ils ne scauroient edifier en cent ans avec tous leurs sermons & toutes leurs ceremonies destituees de pieté. De maniere que l'on seroit bien empesché de resouldre à qui les Espagnols ont fait plus de mal es Indes, à leurs amis, ou à leurs ennemis. De faits'estans avancez vers le Midi pour la conqueste du Peru, il firent mourir le Roi Atabalipa: puis firent des partages, à l'occasion desquels Pizarre & Almagro, Castillans furieusement ambitieux, avarés, cruels, entrez en picque l'un contre l'autre, remplirent ce grand Royaume de troubles & de guerres civiles, qui les ruinèrent tous deux, & si durerent encores assez long temps apres leur mort, iusques à ce que l'Empereur Charles cinquieme envoya d'Espagne un sien commis nommé Vacca de Castro, lequel en coupa les principales branches, & pacifia tellement quellement le Peru pour quelque temps, en fin duquel les troubles y recommencerent à l'occasion d'un vice-Roi que l'Empereur y avoit envoyé pour reformer l'estat, & remettre en liberté les Indiens que les Espagnols avoyent partagez, & s'en servoyent comme d'esclaves. Car ce vice-Roi voulant faire observer à toute rigueur les ordonnances qu'il avoit apportees d'Espagne en faveur de ces Indiens, fut caule que les capitaines qui avoyent conquis le Peru se mutinerent,



esleurent un chef, & desfirent le viceroy. Charles cin-  
 quiesme cousant la peau du renard à celle du lyon y en-  
 voye le president la Gasca, homme de plume & de lon-  
 gue robe, lequel du plat de sa langue fit plus que tou-  
 tes les lances Espagnoles n'eussint sceu effectuer. Il  
 gagna par argent & belles promesses les plus signalez  
 capitaines, & tira à soi les principales forces de Gon-  
 zale Pizarre son ennemi, puis le desfit tout à son aise.  
 Finalement apres avoir fait executer par iustice tous  
 les chefs des rebelles, chastié les autres par la bourse,  
 & coupé les racines des guerres civiles, il s'en retour-  
 na en Espagne. Sur la fin Benzo discours de la religion,  
 des coustumes & façons de faire des Indiens du Peru:  
 n'oubliant pas à dire que les Espagnols y ont fait tel  
 mesnage (par leur avarice insatiable & cruelle) qu'ils  
 ont fait concevoir à ces pauvres peuples l'opinion la  
 plus estrange du monde de l'origine des Castillans &  
 de tous ceux qui s'appellent Chrestiens & Catholi-  
 ques, que ce ne sont point hommes engendrez & nez  
 à la façon des autres: mais que ce sont quelques mon-  
 stres nouveaux, conceus de l'escume & de quelques  
 excremens de la mer, lesquels tiennent tousiours du na-  
 turel aspre & farouche de cest element barbare, qui les  
 a vomis sur la terre à la ruine du genre humain. C'est  
 la religion que les Espagnols planterent en ces pays là.  
 Depuis ils en ont tiré tout ce qu'ils ont peu, pour enri-  
 chir d'une partie de leurs butins par divers naufrages  
 la mer, qui comme le bourreau de Dieu a fait pron-pte  
 justice de la plupart. Les autres sont peris miserable-  
 ment sur les lieux. Quant à l'Espagne, elle a semé for-  
 ce or & argent par l'Europe: à quelle fin & commodi-  
 té, chacun le sçait, & qu'est devenu tout cela? Ce sont  
 histoires memorables, que d'autres livres descouvriront  
 pour instruction à la posterité. Seulement on  
 peut dire que ce grand monceau que l'avarice a fait  
 depuis cent cinquante ans, n'est rien en l'Europe à com-  
 paraison de ce qui en demeure caché encore es Indes:  
 ce qui est en divers cofres des Europeans y tesmoigne  
 & tesmoignera la misere des amasseurs, qui ne song-  
 eans que montagnes d'or, monarchies & grand us-  
 plus

plus qu'il  
 ront le  
 n'entre p  
 dernes de  
 che aux  
 que l'ava  
 tence du  
 ses Prove  
 prôneron

000000

N At  
 les  
 moditez  
 exemple  
 d'Alexa  
 chef, cha  
 & devan  
 pauvre,  
 monta si  
 traires à  
 vans, q  
 Philosop  
 grand pl  
 de divers  
 quelques  
 parties.

Vn au  
 surpassa  
 son aage  
 ne seule  
 la Philo  
 à audite  
 es arts à  
 lines, ou  
 montra  
 il leur

0000000000000000000000000000000000000000000000000000000

**N**ature, fidele mere, est soigneuse de recompenser les enfans, privez de quelques principales commoditez. Comme de la veue; dont r'alleguerai quelques exemples, non trop anciens, comme celui de Didymus d'Alexandrie, descrit par Ruffin au 2. livre del'hist. Ecclef. chap. 7. mais de la memoire de nos peres ou ayeuls & devanciers, qui ont veu Jean Ferdinand aveugle & pauvre, né en Flandres, & fils d'un Espagnol. Il surmonta si heureusement ces deux difficultez, fort contraires à tous, nommément à ceux qui desirent estre sçavans, qu'il devint non seulement tres-docte poëte & Philosophe, mais mesmes si excellent musicien, qu'au grand plaisir des personnes qui l'escoutoyent, il jouoit de diverses sortes d'instrumens. Outreplus il composa quelques belles & harmonieuses chansons à plusieurs parties.

H ij

créé Docteur es droits en l'Academie de Cologne, il y leut & interpreta le Droit Civil & Canon, recitant par cœur les textes qu'il n'avoit jamais leus, & mourut à Cologne, l'an mil quatre cens nonante & deux.

Iovian du Pont, au 2. livre de la vaillance domestique escrit qu'un aveugle nommé Nicolas, es iours de feste montoit en certaine chaire publique, & y chantoit en rime Toscane quelques histoires de la Bible, ou les antiquitez d'Italie. Plusieurs Doctes hommes, dont Florente abondoit lors, acouroient à lui pour l'ouyr. Il me souvient (ce dit le docte Philippe Camerarius, au 3. volume de ses Meditations historiques, liv. 5. ch. 2) avoir ouy haranguer un aveugle né dedans Ferrare, si eloquent en la langue Toscane, estimée la plus pure entre celles d'Italie, qu'on le reputoit l'un des premiers en icelle: dont ses Commentaires sur l'Arioste, imprimez en sont foi.

L'Italie a veu encor n'y a pas long temps Louys Grotto, surnommé ordinairement, *Il Cieco d'Hadria*, lequel aveugle des sa naissance descouvre en ses harangues & poësies imprimées, un esprit non moins vis & prompt, que si tout à l'aise & avec de bons yeux il avoit leu tous les doctes escrits anciens & modernes. J'ai veu en ses rimes Italieanes des pieces ingenieuses à merveilles. En France l'on a veu l'aveugle Romiglaus, docte grammairien, grand Philosophe, subtil disputeur, prescheur excellent, doué de iugement vis, & de memoire merueilleusement prompt. M. Jean Passerat, docte personnage entre les Professeurs de l'Academie de Paris, devenu aveugle fit une harangue Latine en celebre assemblée, à la louange de la Cécité, admise de tous ceux qui l'ont leuë.

Plusieurs ont veu & ouy l'Acoglé Ministre de l'Eglise Vvallonne recueillie à Frankental, homme prompt & de belle humeur, plus agreable aux gens de bien, que plusieurs autres clairvoyans. On a publié en la ville de Lindau, un sermon en Aleman fait en l'Eglise de Langue par un Docte personnage aveugle des sa naissance. Je crontai peu. Je presente le chapitre des aveugles par la plaisante histoire de l'Aveugle Sicilien.

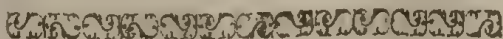
Al-

Alpho  
famille  
venu en  
Cest ave  
monstran  
nieres &  
aussi le pl  
yant ama  
nement q  
un champ  
familier l  
ler, & emp  
retourne  
mains dis  
& voisin  
delibore  
Comper  
me de mi  
ie neigai  
à garder  
tant si voi  
celle moi  
pres par le  
prouver d  
reugle, &  
vers la cac  
n'arreste  
somme l'e  
dit tout h  
celui qui a  
maison.  
bles du Roi

VALLONNE

L'yaq  
Imoie  
suivie d'

Alphonse, Roi de Naples & de Sicile, racontoit à les familiers & auprès de soi, un aveugle de naissance, parvenu en aage, & lors demeurant à Agrigente en Sicile. Cest aveugle lui avoit souvent servi de guide à la chasse, montrant aux clairvoyans veneurs les fosses, halliers, tannieres & repaires des bestes sauvages. Il ramentevoit aussi le plaisant trait de son aveugle, comme s'enfuit. Ayant amassé environ cinq cens escus, & ne sachant bonnement qu'en faire, il resolut à par soi de les cacher en un champ. Comme il y vaquoit, certain sien compere & familier l'aperceut, & remarquant l'endroit, y alla fouiller, & emporta les escus. Quelques iours apres l'aveugle retourné pour les manier, ne trouve que le nid. Apres mains discours il conjecture que nul que son compere & voisin ne pouvoit lui dire nouvelles de cest afront, & delibere l'asiner. Il l'aborde donc en secret & lui dit; Compere, j'ai besoin de vostre bon avis. J'ai une somme de mille escus, dont j'ai caché la moitié en lieu seur: ie ne sçai bonnement que faire de l'autre, n'estant propre à garder tels biens, à cause que ie ne voi goutte. Pourtant si vous trouviez cela expedient, ie voudroi serrer ceste moitié avec l'autre, pour disposer de tout puis apres par le conseil de mes amis. Le compere seignit approuver ceste pensée: & pour lever tout soupçon à l'aveugle, & enlever la somme entiere, courut tost apres vers la cachette, & y remit les escus emblez. L'aveugle n'arreste gueres à y aller aussi, & retrouvant sa premiere somme l'enleve ioyeusement: puis appellant l'autre, lui dit tout haut, Compere, l'aveugle a veu plus clair que celui qui avoit deux yeux; & s'en retourna gaillard en sa maison. *Ant. de Palerme, au 3. liv. des faits & dits memorables du Roi Alphonse, sect. 23.*

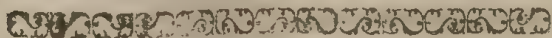


AVMOSNE memorable.

IL y a quinze ou seize ans que dedans Paris une Damoiselle, vraiment charitable, s'en alla aux prisons, suivie d'une siene fidele servante, qui portoit quatre mil-



le escus en or. Le Geolier, ne voulant la laisser entrer, qu'elle ne fust demasquee, elle le pria de ne la point forcer à ce faire, ne venant que pour faire aumosne. Lui s'obstinant au contraire, elle entr'ouvrit le masque, le conjurant au nom de Dieu, de ne la jamais decouvrir. Estant entree, elle le pria de lui apporter l'escroué des prisonniers devenus pour debtes. L'ayant en main, elle fit appeller les uns apres les autres, & à l'instant, consigna au Geolier la somme pour laquelle chascun estoit detenu. Les quatre mille escus ayans esté vuidez, il en faloit encore deux cens pour achever ceste charité. Quoi voyant, elle pria le Geolier de les lui prester, ce qu'il fit, l'ayant asseuré, que lui donnant son fils, pour aller avec elle, tout soudain elle les lui renvoyeroit. Les pauvres prisonniers la supplians à genoux de se decouvrir, afin qu'ils sceussent à qui ils avoient une obligation tant signalee; & que de meilleur cœur ils priaissent Dieu pour elle, sa response fut, Mes amis, rendez graces à Dieu, & non à moi, qui ne suis qu'une pauvre chetive creature, des mains de laquelle il s'est voulu servir, pour vous communiquer ces graces; (c'est à dire, pour vous delivrer de prison.) Rendez lui en, toute vostre vie, benedictions & louanges. Au partir de là elle renvoya tout aussi tost les deux cens escus, sans que jamais elle ait esté reconnue que par opinion seulement. *Le Bailli de Gex en son livre, intitulé Diverses Annotations sur le Traicté de la Charité, Imprimé l'an 1614* Il dit ailleurs, Que mieux vaut estre Pere de mille pauvres, que Seigneur de mille escus. Et ie dirois que mieux vaut estre pere de cent pauvres que riche de cent mille escus.



### AY MOS NE sanglante.

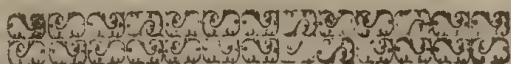
L'An 1572. la riviere de Saine & ses villes se sentirent des fureurs de Paris sur la fin du mois d'Aoust, entre autres Rouen, ouquel bride que Carrouge gouverneur, y voulut apporter. Ceux qui avoient esté congingnez pour leurs derniers tumultes contraignirent par

Pesmotio  
là, com  
cens per  
assomme  
leurs hab  
homme

1572  
1572

C  
l'Europ  
ment en  
bonnes  
rage po  
i en pr  
taille de  
François  
degre où  
2. L  
de la 2.  
Genevo  
bat fut  
heures, à  
le Soleil  
peine au  
desmord  
rage, ne l  
voulans  
dura tou  
dirous l  
est ovab  
horrible  
table so  
ra le co

Pesmotion les menerez de gagner les prisons; & puis là, comme ailleurs, appelez par ruelle, plus de six ou sept cens personnes de tout sexe & age furent estranglez & affommez avec une pieté nouvelle: qui fut de donner leurs habillemens tous sanglans aux pauvres. Ce fut une horrible & sanglante Aumosne.



## BATAILLES.

**C'**EST un œuvre de trop longue haleine pour moi de specifier les batailles, en France, en Allemagne, es Pays bas, en Italie & autres parties de l'Europe, depuis cent ans. Les miseres civiles ont infiniment endommagé la France, recommandee par toutes bonnes ames au Dieu de paix. Sans nous arrester d'avantage pour le present à ce point, qui specifie les choses, j'en proposerai en ce chapitre un petit nombre. La bataille de Pavie donnee le 25. de Fevrier 1525. a chassé les François hors d'Italie; & avancé l'Espagnol iusques au degre où il est monté depuis.

L'histoire generale de Venise décrit au 2. livre de la 2. Decade, le sommaire de la bataille nocturne des Genevois contre les Venitiens & Arragonnois, le combat fut cruel, & ne peust on voir par l'espace de deux heures, à qui la victoire enclinoit le plus. Mais comme le Soleil se couchoit, s'esleva un vent, qui donna de la peine aux Genevois, lesquels ne vouloyent pourtant desmordre, au contraire combatans de plus grand courage, ne laisserent pour la nuit de continuer la bataille, voulans plustost mourir tous, que de ceder. La meslee dura toute la nuit iusques au iour, fut sanglante, & rendit tous les dangers du combat naval merveilleusement effroyables. On n'oyoit que hauts gemissemens, & cris horribles, & les deux rivages retentissent d'e'pouvantable son. Toute la nuit fut fort sombre, en hyve, & dura le conflict sans s'entrecognitoire. Le iour venu, la mer

route rouge du sang des tuez, descouvrit combien ceste bataille nocturne avoit cousté aux uns & aux autres. Le canal de Negre-Pont couvert de sang humain, d'équipage de galeres effrondrees, de nombre innombrable de traits, de dards & de plusieurs galleres toutes vuides, flottantes à l'abandon. Le general des Arragonnois fut tué au combat, dont s'enfuivit la retraite de ses troupes & des Venitiens. Les Genevois contens que l'estendue de bataille leur fust demeurée, se retirèrent apres les autres, mais fort afoiblis, à cause de la perte de la plus part de leur armee.

Iean Dauphin, qui avoit esté à bon escient en la meslee, rapporta à Venise que les Venitiens, quei que la moitié de leur armee n'eust point combatu; à cause du petit espace de ce destroit où la bataille se donna, avoyent prins vingthuit galleres des Genevois, desquelles les soldats & matelots avoyent esté tous tuez: outre plus grand nombre des autres compagnies ou morts, ou blesez: que les Venitiens avoyent perdu mille combattans, trois chefs de guerre, & leur Amiral blessé, qui mourut peu de iours apres. Francisque Petrarque, parlant de ceste bataille en une lettre aux Genevois, leur dit, Vous avez vaincu, reposez-vous, afin qu'on n'estime pas que vous ayez oublié vos anciennes coustumes. Vous avez veu le Bosphore escumer le sang des Venitiens vos ennemis, quand sur le soir un vent tres impetueux soufflant, vous fustes assaillis par trois puissantes nauôs, outre Constantinople & Negre-Pont. & combattistes contre vos ennemis, contre le vent, & contre la mer.

3. La mesme histoire generale de Venise au premier livre de la premiere Decade, fait mention d'un furieux assaut nocturne, comme s'ensuit. Sanseverin general de l'armee des Venitiens contre le Ferrarois, ayant à coups de canon abatu les murailles de la ville d'Ast, resolut d'entrer en icelle par assaut, donné le 25. de Juin sur la minuit. Les assiegez se defendirent courageusement en l'obscurité de la nuit, de sorte que le cōflict fut extrêmement furieux. Les cris effroyables, les hurlemens nocturnes, les bruits répestueux, les sons esclatans augmentoyent l'espouvente: mais le comble de la peur & d'un  
estou-

estonnement indicible estoit le tonnerre & l'effort continuél de l'arullerie des Venitiens. Cest assaut dura iusques au iour : lors les assiegeans victorieux contraignirent les vaincus de ietter bas les armes , & se rendre aux Venitiens, qui ietterent les uns en la riviere, massacerent les autres, & ne firent guere de prisonniers.

4. Au mois d'Avril de l'an 1607. se donna dans le destroit de Gibraltar la memorable bataille qui s'ensuit. Quelques semaines auparavant, les estats des Provinces unies avoyent mis en mer vingt cinq ou tréte navires de guerre, pour roder les costes d'Espagne. Le chef de ceste petite flotte estoit un capitaine de marine, d'Amsterdam, nommé Jaques de Heemskerke, homme de quarante ans, lequel deux ou trois ans auparavant avoit esté aux Indes, & s'estoit rendu maistre à force d'armes d'une carraque fort renommee, pleine de riche butin, bien vendu puis apres en divers lieux de l'Europe, au grand dommage des Portugais, & à la confusion des Espagnols. Cest homme estoit un vrai Neptune, & merveilleusement convoiteux d'acquérir honneur par quelque exploit notable sur mer. Finalement il rencontra ce qu'il cherchoit. Car estant sur les costes de Portugal, on l'avertit qu'il y avoit au destroit de Gibraltar vingt cinq navires & gallions Espagnols, lesquels empeschoyent aux Hollandois les voyages en la mer Mediterranee, y ayant lors grand nombre de leurs vaisseaux sur icelle, qui negocians en Italie & plus avant, couroyent grand danger au retour à la rencontre de ces gallions. Heemskerke resolut incontinent d'aller à eux & les combattre. Eux bien avertis de ceste deliberation, renforcez de bon nombre d'hommes, pour combattre à tout avantage, se rangerent à la rade sous le chasteau de Gibraltar, & à la faveur de l'artillerie d'icelui, outre la leur. Ce nonobstant les Hollandois voguerent contre de tel courage, que l'Amirale où estoit Heemskerke flottât la premiere s'eslança tout au milieu de l'armée Espagnole, & decouvrant l'Amirale, sans se soucier des canónades l'aborde, l'acroche, suivie des autres vaisseaux Hollandois, qui chacun aborderent quelque gallion d'Espagne. Le confl & commença par force coups de canon, de l'un desquels Heemskerke



eut une cuisse emportee, & ne veltout qu'un quart d'heure apres: durant lequel quart d'heure il exhorta ses gens de poursuivre courageusement le combat, ordonna que son espee fust lonnee à un autre qui seroit reconu pour chef en sa place & recommanda deuotement son ame à Dieu. Les Espagnols estoient au nombre de quatre mille combattans, la pluspart hommes d'élite: ou int aux Hollandois ils ne montoient pas en taur à douze cens hommes. Ce ne ntimons s'ist du combat fut telle que treize grands navres ou gallions Espagnols furent mis à fond, les autres roulez à coups d'artillerie au rivage, & brulez par les Espagnols mesmes, de peur que les Hollandois s'en servissent. Le nombre des Espagnols échappez fut tres-petit. Entre autres vaisseaux ils perdirent celui qu'ils nommoient saint Augustin, dedans lequel y avoit quatre cens hommes, sous le general nommé don Jean Alvarez d'Avila, d'Aforges, vice capitaine fort renommé. Il avoit en son gallion septante bonnes pieces de canon. Non obstant qu'il eut tous les siens, fort peu exceptez, furent partie tuez à coups de main, partie tirez hors le bord aux poissons, & noyez en la mer. Son vice-amiral, ses colonnels, & quasi tous ses capitaines & autres vaisseaux, comme aussi leurs soldats, y laisserent les vies. Les Hollandois ne perdirent pas un seul vaisseau: mais bien de leurs soldats, jusques au nombre de cent, & septante blesez. Avant le combat, les Espagnols chantoient le triomphe, se mocquoient des Hollandois, & tenoient pour certain qu'ils n'entreprendroyent rien, & sans trop foibles en hommes, en artillerie, en vaisseaux, qui n'estoyent rien à comparaison de ces grands chasteaux de bois que don Jean conduisoit & commandoit. Le combat dura pres de cinq heures. Jamais ne fut combatu sur mer avec tant d'inimistie de part & d'autre, ni avec tant de huce, tant de tonnerres d'artillerie, ni avec tant de fumées & de feu. Ce fut chose horrible de voir l'estrange embrasement de plusieurs gallions d'Espagne, sur tout qu'à le feu prenoit à leurs poudres: car outre le bruit on eust dit que c'estoyent éclairs & nuées mouvans de la mer jusques au ciel. L'ébrasement fut si furieux en aucuns, que les voiles de quelques vaisseaux

seaux Ho  
Les vic  
gues des  
& pres de  
Gibraltar  
pour en  
stoyent n  
lion de l'  
autres se  
fut l'issue  
tellemen  
que tout  
voit onco  
que celle

999999

A V  
Fr  
assister à  
quels il f  
y avoit le  
Blancs e  
ne Mere  
vingt tro  
raïne, a  
sievre sy  
disoyent  
avoit off  
des Batt  
le Cruc  
ne peu  
vignon,  
si violen  
roit esté  
Cardina  
rou br  
d'un fi  
une fir

seaux Hollandois qui les accrocherent, en furent bruslez. Les victorieux maugré le bris & le feu, eurent les enseignes des gallions, quelques pieces, beaucoup de butin, & pres de cinquante prisonniers. La rive du destroit de Gibraltar estoit couverte de corps morts Espagnols, qui pour eviter le trenchant des espees Hollandoises s'estoyent noyez eux mesmes. Il se trouva dedans le gallion de l'Amiral Espagnol trois cens hommes tuez : les autres se precipiterent en la mer, où ils perirent. Telle fut l'issue de ceste bataille, dont les nouvelles alarmerent tellement les villes proches & eslongnees, qu'on eust dit que tout estoit perdu, chacun criant que l'Espagne n'avoit oncques receu si pres de ses portes telle bastonnade que celle-là.

BATTUS.

**A**V. mois de Decembre, 1574. Henri II L. Roi de France & de Polongne, estant en Avignon, voulut assister à la procession des Battus, de la Confrarie desquels il se fit. La Roine, sa Mere, en voulut estre aussi. Il y avoit lors trois sortes de Battus en Avignon. 1. Les Blancs estoient ceux du Roy. 2. Les Noirs, de la Reine Mere. 3. Les Bleus, du Cardinal d'Armagnac. Le vingt troisieme de ce mois là, Charles, Cardinal de Lorraine, aagé de cinquante ans, mourut en Avignon d'une fievre symptomee, par un extreme mal de teste. Les uns disoyent que ce mal provenoit du serein d'Avignon, qui avoit offensé le cerveau du Cardinal, en la Procession des Battus où il s'estoit trouvé en grande devotion, avec le Crucifix en la main, les pieds à moitié nuds, & la teste peu couverte. Sur la fin de ce jours, leva tant en Avignon, qu'à Paris, & quasi par toute la France, un vent si violent & impetueux, que de memoire d'homme n'avoit esté ouïe telle foudre & tempeste. Les Partizans du Cardinal disoyent que la vehenence de cest orage portoit Indice du courroux de Dieu sur la France, privee d'un si bon, si grand, & si sage Prelat, lequel avoit fait une fin digne de sa vie.

Maints autres dirent au contraire, que ceste horrible tempeste estoit un amas de diables, qui emportoient son ame, adjoustant, qu'il faisoit bon mourir lors, pource que les supposts d'enfer estoient fort occupez. Ils adjoustoyent que quand on pensoit lui parler de D. eu, durant la maladie dont il mourut, pour toute response il n'avoit que vilaines paroles en la bouche. L'Archevesque de Rheims, son Neveu, l'estât allé voir, & lui oyant tenir tel lâgage, dit en fouriât, qu'il ne voyoit rien en son Oncle, pour en desesperer; & qu'il avoit encore toutes ses paroles & actions naturelles. Sa maladie estoit au cerveau, tellement troublé (les uns disent de l'odeur de subtile poison, les autres, de despir d'avoir esté rudement basoué par certain Deputé du Clergé, peu avant que s'alister) qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit & faisoit, mourant en cest estat. *Le Journal du Roi Henri III.* pag. 18. &c.

J'adjouterai à ce recit deux autres, recueillis de divers Auteurs, & marquerai leurs noms & livres, au pied de leurs escrits. Le iour de la mort du grand Cardinal de Lorraine, qui a tant fait parler de lui par tout le monde se fit une tempeste extraordinaire descouvrant & abarant en Avignon maisons de toutes parts. Ce qui apresta divers ducours que l'on faisoit sur ceste mort. Les uns disoyent qu'il avoit esté empoisonné par la fenteur d'une belle bourse remplie de rares pieces d'or: parce que par le moyen du Mariage du Roi, que le Cardinal pratiquoit avec Louyse de Lorraine fille du Comte de Vendemont, il vouloit remettre la maijō de Lorraine en telle authorité qu'elle estoit sous le regne de François II. Les autres estimoyent que la maladie lui estoit avenue d'un grand froid en la Confrairie & processio des Battus ou Penitens en la ville d'Avignō, en laquelle le Roi mesme estoit entré. Ce Prelat, quelques jours devāt sa mort, pour fournir aux despenſes excessives du nouveau Roi, avoit donné avis de vèdre pour cent mil escus de Benefices. Le deputé du Clergé eut grande prise avec lui en plein cōseil, & lui fit des reproches qu'il ruinoit l'Eglise, de laquelle il avoit pris tout son avancement. Le Cardinal s'en mit en extreme colere; & apres avoir fait sur la nuit &

nuit & une  
reposer  
ſie, & mou  
de la force  
ſte fin; &  
de intellig  
le 23. de D  
en eut dep  
nal qui l'a  
demeurer  
lement, &  
de Henri le  
François H  
Conſidu  
gnon, le 1  
Lorraine;  
prodigue  
vivāt, & ſ  
deur. Sa r  
fut une rē  
moire d'h  
ſi puiſſant  
logis, où il  
vent arrac  
Quelques  
de nouve  
pratiqūē  
bastard du  
cats parſu  
un gros li  
bue & à u  
empoison  
ce Porcia  
la Roine  
Ministres  
la ſin de ſ  
Nicole p  
ſonnerle  
ſtoit ven  
reau de

nuit une despesche fort pressée à Rome, cōme il cuidoist  
reposer la fièvre le saist si violente qu'il entra en frenai-  
sie, & mourut sans pouvoir dormir, criant à pleine teste  
de la force de son mal. Chascun parla diversément de ce-  
ste fin; & la Roine mere mesme, bié qu'elle eut une grā-  
de intelligēce avec ce Cardinal, ne peut se tenir de dire q̃  
le 23. de Decēbre estoit mort un merueilleux hōme. Elle  
en eut depuis plusieurs visions, & lui sēbloit voir ce Cardi-  
nal qui l'appelloit: dōt elle s'effroya fort, & n'osoit plus  
demeurer sans cōpagnie. *M. Julien Peleus, Advocat en Par-  
lement, & au Conseil de sa Maieité, au 2 Tome de l'histoire  
de Henri le Grand liv. 5. pag. 438. impr. à Paris, l'an 1615. par  
François Huby avec privilege du Roi.*

Considerons le deuxiesme recit. Le Roi estāt en Avi-  
gnon, le 13. Decēbre 1574. y mourut Charles Cardinal de  
Lorraine, eiprit sās bornes, & tres-riche, craintif de sa vie,  
prodigue de celle d'autrui, pour le seul but qu'il a eu en  
vivāt, asçavoir d'eslever sa race à une desmesuree gran-  
deur. Sa mort fut signalee par deux prodiges. Le premier  
fut une rēpēte en l'air la plus furieuse qui ait esté de me-  
moire d'hōme: car les vêts furēt réplis d'une fulguration  
si puissante: qu'en plusieurs endroits & notamment au  
logis, où il mourut, quelque chose, de plus violent que le  
vent arracha & emporta en l'air les grilles & fenestres.  
Quelques uns ont osé écrire, que la Roine estāt entree  
de nouveau en soupçō cōtre la maisō de Lorraine, zvoit  
pratiqūe ceste mort par les mains de S. Nicaise, estimē  
bastard du Cardinal, & ce par un present de doubles du-  
cats parfumez. Ce S. Nicaise cest celui duquel il a couru  
un gros livre hideux, des empoisonemēs qu'on lui attri-  
bue & à un siē cōpagnō surnōmé S. Bathelemi. Entre les  
empoisonnez, l'on cōte trois enfā de la Roine, le Prin-  
ce Porcian, le Sieur d'Andelot, le Cardinal de Chastillō,  
la Roine de Navarre, la Princesse de Condé, quelques  
Ministres, & apres plusieurs autres, sō Oncle putatif. Sur  
la fin de sa legende, y a un chapitre qui a cetitre. *Que S.  
Nicaise partit de son Eglise de Clugni, pour aller empoi-  
sonner le bourreau de Langres. C'estoit pource qu'il es-  
toit veritablemēt fils d'un palefrenier, frere de ce bour-  
reau de Langres, auquel avec l'aage ce S. Nicaise vint à*



ressembler si fort, qu'on ne le vouloit plus prendre pour estre de la race du Cardinal. La foi en soit par devers les Auteurs. Mais l'affirme sur la parole du Roi, que la Roine mere s'estant mise au lit de meilleur heure que de coustume, ayant à son coucher, entre autres personnes de marque, le Roi de Navarre, l'Archevesque de Lyô, les Dames de Retz, de Lignerolles & de Sauves; deux desquelles ont confirmé ce discours: comme elle estoit pressée de donner le bon soir, elle se jeta d'un treffaut de son chevet, mit les mains devât son visage, & avec un cri violent appella à son secours ceux qui lui assistoyent, leur voulant monstrier au pied du lit, le Cardinal qui lui tenoit la main, elle s'escriant plusieurs fois, Monsieur le Cardinal, ie n'ai q faire de vous. Le Roi de Navarre envoya au mesme temps un de ses gentils hommes au logis du Cardinal, qui rapporta comment il avoit expiré au mesme point, n'ayant respondu à toutes les paroles de ses Cōfesseurs & Cōsolateurs, que quatre mots repetez plusieurs fois, aſçavoir, Monsieur S. Denis Areopagite. *Le Sieur d'Aubigné au 2. Tome de son hist. Univerſelle, liv. 2. ch. 12.*

0000000000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000

### BLASPHEMATEURS Punis.

**V**N jeune Florentin, en l'an mil cinq cens vingt sept, estimé brave & vaillant, mais grand causeur & vaniteux, ayant à combattre en duel contre un autre jeune homme, qui pour estre melancholique & parlant peu, estoit appelé Forche Bene; allant vers la place assignee au combat, comme il approchoit de la porte de saint Germain, certain sien ami s'avancant lui dit, Dieu vous veuille donner victoire. A quoi le jeune Florentin respondit arrogamment, & comment fera-il pour ne me la donner? tost apres estans venus aux mains, apres plusieurs coups donnez & receus de part & d'autre, Forche Bene devenu quasi executeur de la justice de Dieu, tire une estocade en la bouche du Florentin de telle force que lui ayant attaché la langue au chignon du col, par ou l'espee sortit hors la longueur de plus d'une paume, il le renversa mort, lui estant mesmes l'espee demeuree en la bouche,

fin

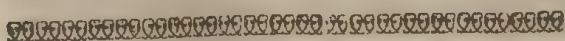
afin que la langue qui avoit si gr. efvement offensé D. eu, transpercee si tost apres, receut aussi en ce monde le supplice de son forfait. *Le sieur Remy Florentin, en ses observations politiques, chap. 59.*

Vn personnage honorable & digne de foy m'ayant fait part des deux histoires suivantes, je les represente en leur endroit. Certain Gascon, homme d'espee, ayant presté quelque argent à un quidam de sa conoissance le rencontre un jour de foire à la Salvetat, ville distante de quatre lieues de Mauvaisin, nō trop loin de Montauban: il lui demande ce prest. Le debteur s'excuse sur faute de moyen, le prie d'estre termoyé, promettant satisfaire en brief. Non, dit le presteur, en tenant Dieu, jē te ferai mourir à ceste heure, & n'est en la puissance de Dieu de m'en empescher. Tour à l'instant ce mal-heureux fut frappé de la main de Dieu, & tomba roide mort par terre: ayant l'Eternel tout-puissant estallé en jour de foire une piece de sa justice redoutable.

L'autre histoire est de l'an mil six cens & un, d'un gentil-homme Gascon en Armagnac, nommé le sieur de Campagne, lequel de repos en sa maison où quelques amis l'estoyent venus voir un jour d'esté, comme le tonnerre commençast à bruite, se print à dire en son langage, à pics, à pic, diables, & non pas à coups de pierres. Apres ce dest les tonnerres redoublés, la foudre tue à l'instant en la sale le sieur de Beulin, & une damoiselle surnommée la Lane, puis blesse le reste en divers endroits sans espargner ce Salmonce, atteint rudement en la cuisse, dont il languit long temps, & revenu en convalescence tremble toutes les fois qu'il oit tonner: sa femme enceinte de six mois fut blessee au ventre, & l'enfant qu'elle portoit blesé aussi en mesme endroit: & sortit mort bien tost apres ces executions. La vengeance divine a laissé ce Campagne sur terre apres les autres, afin qu'il se convertisse, pour ne peirir eternellement, & que ces coups receustant en sa personne qu'es personnes des autres lui facent apcher der d'autres coups plus perilleux mentonnez par le Prophete au Pseaume onzieme.

L'adjouterai une troisieme histone tiree du choix des histoires apariees, d'un Marechal ferrant de Beau-

vais, artisan indultueux de son estat, mais si mal fourni de conoissance & reverence du vrai Dieu, qu'abusant de sa langue il ne l'appliquoit presque ordinairement qu'à jurer & vomir des blasphemes execrables contre la Majesté divine, qui ne tenant ce mal-heureux pour incouppable, se contenta toutesfois de supportable chastiment, à l'endroit de celui qui avoit par trop de fois despité si audacieusement son Createur. Il fut doncques assailli d'une si forte maladie, qu'on n'y attendoit de jour à autre que la mort. Mais ce coup fut changé en un autre, & respit lui fut donné pour penser à sa conscience, & servir d'exemple à ses compagnons. Car estant revenu en convalescence, il se trouva comme devant sa maladie, excepté la parole: n'ayant peu depuis prononcer aucun mot articulé qu'un, encor non entendu de lui, ni de ses amis, assavoir *O V D E N*. C'est une diction grecque signifiant *RIEN*, dont ce pauvre blasphémateur s'aida à toutes heurttes, autant comme s'il eust rien dit. Paravant il avoit abusé de sa langue, & pis fait que les bestes, qui en leurs divers cris glorifient aucunemēt leur Createur. Et ceste-ci l'ayant tant de fois despité fut renvoyé à l'escole des bestes, estant aneanti & réduit à rien comme tout à coup, par la privation de la parole, don tres-excellent à ceux qu'il employent, ainsi que la Sainte verité le requiert.



### *BLESSVRES guerries extraordinairement.*

**D**Evant saint Jean d'Angeli, durant les guerres civiles, un soldat nommé Francisque, de la compagnie du Capitaine Muret, fut blessé d'un coup de harquebuz au ventre entre le nombril & les boyaux. La bale ne lui fut tirée, pource qu'on ne la pouvoit trouver: au moyen dequoi il eut de grandes & extremes douleurs. Neuf jours apres sa blessure, il jeta la bale par le siege, & trois semaines apres fut guéri. Jacques Pape, sieur de S. Auban aux baronnies en Dauphiné, fut blessé en l'escarmouche de l'asneuil de trois coups de harquebuz, l'un

l'un au de  
cane du p  
bale demen  
ribles accid  
ier, fors qu  
yant vescul  
d'un pays  
bois fut tir  
estoit long  
stez. Le Ch  
& deux mo  
nise certain  
jeta en utri  
autour de  
rine Parba  
drappier e  
en trouffe  
dans sa fesse  
bout de q  
fort piqu  
lui tira la  
sant, monta  
la cuisse, san  
livre ch. 14.

WOWWWW

BLE

Erosme B  
loire sui  
tier la fesse  
par avoit e  
sous l'une d  
tant demen  
giens appe  
en vain. S  
qu'on esta  
ste, autren





leurs. Le patient aimoit mieux la mort qu'estre ainsi traité. Quitté par eux il entre en desespoir de guerison, & ses douleurs extremes le font resoudre à s'estrangler soi-mesme, ou se precipiter dedans un puits, ou se jeter en la riuere d'Arne: ce qu'il eut executé, sans la loigneuse garde de ses amis, qui ne bougeoient d'aupres de lui. Vn d'entr'eux fort homme de bien, le prioit incessamment de quitter toutes ces pensees de desespoir, & de remettre sa vie & guerison es mains de Dieu, duquel depend toute deliurance. Ce fidele ami fit tant que Gaspar se convertissant à Dieu ne cessa de l'invoquer iour & nuict. Sur ce il commence à dire merueilles, & predire de plusieurs lesquels ne paroissoient point, qu'ils seroyent bien tost en sa chambre, en laquelle de fait ils se rendoyent puis apres. Si quelqu'un de la ville, ou autre, parauant inconnu, se trouuoit avec les autres, il l'appelloit par son nom, puis admonnestoit tous ceux de la compagnie qu'ils craignissent Dieu, & fussent asseurez de leur salut. Que Dieu lui auoit fait entendre le iour & l'heure de son depart, item d'autres particularitez pour l'auenir, comme de son voyage & de sa mort à Rome, le bannissement & la fuite de Pierre de Medicis, les miseres & calamitez de la ville de Florence, le saccagement de l'Italie, & autres choses, qui presques toutes avindrét puis apres. Or à l'heure & iournee qu'il auoit predite, ce fer de fiesche sortit de soi-mesme hors de la playe. Quoi fait Gaspar desista de predire l'auenir: & à chef de temps il fit son voyage à Rome, où il mourut. *Beniuinius au 10. ch. de son livre de Abditis rerum causis.*

Vn Bahutier citoyen de Basse, nommé Isaac Alant, qui auoit porté l'espace de vingt ans une profonde playe au bas de la poitrine, causee d'un coup de cousteau roidement enfoncé par un sien serviteur, jettoit par ceste playe du pus si tres-puant, que tout le voisinage en estoit infecté, & par fois des morcelers de poulmons, lesquels paroissoient des rameaux cartilagineux de l'aspre artere. La continuation de ceste vuidange le pouffoit en chartre & defaillance de route vigueur. En fin le pus venant à s'arrester la playe vint à se fermer & ce pauvre languissant recouura tellement sa santé, que depuis il fit la char-

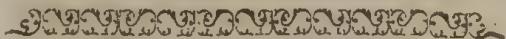
la charge d  
nees. Fel  
servants p

W

B

D Aniel  
& van  
lanus de R  
une lecture  
rurgien, lo  
s'enfuit. Y  
promis de  
me demeu  
pagnon d  
Polongne  
s'elmeur  
plaine d'C  
val firent l  
rages horri  
viñere par  
lance lui p  
tre l'armer  
à travers la  
fut si fort q  
de son cour  
de ce tronç  
tenoit au se  
teste qui le  
noit; les c  
Lui destitu  
bien mont  
rencontrez  
royale, il f  
& lui perm  
il se rendit  
te de Tau

la charge de messager ordinaire par longue espace d'annees. *Felix Plater docteur Medecin à Basle, au recueil de ses observations propres.*



**BLESSURE** *merveilleuse, guerie.*

**D**aniel Naborovius gentil-homme Polonois, docteur & vaillant, maitre d'hostel du Serenissime Prince Janus de Radzivil, escrivit au mois d'Aoust de l'an 1613. une lettre à Monsieur Fabry excellent medecin & Chirurgien, lors demeurant à Lausanne, contenant ce qui s'ensuit. Je vous envoie le brief discours que ie vous ai promis de la blessure d'Albert Oborscic; gentil-homme demeurant ores à Berlin avecque moi, & mon compagnon d'armes. Il se trouva lors que la Noblesse de Polongne separee du Roi & de son conseil; le trouble s'esmeut tellement qu'il y eut bataille donnee en la plaine d'Orance, près de Sudloviocie. Les gens de cheval firent la premiere charge à lances baillées & de courrages horriblement animez. Lors Albert fut atteint à la visiere par un des Royaux si rudement que le fer de la lance lui perça la teste deffous l'œil gauche & passa outre l'armet laissant un tronçon de pied & demi de long à travers la teste. Ce gentil-homme si rudement blessé, fut si fort que sans trebuscher sur la place, il fut porté de son coursier hors de la presse. Lors apercevant le bout de ce tronçon, il s'efforce de le tirer. Mais sentant qu'il tenoit au fer, & cuidant que ce fust son habillement de teste qui le pressast trop, & voulant l'oster, il s'estoynoit; les combatans estoient espars par la campagne. Lui destitué de secours apprehendant la mort, quoi que bien monté, aime mieux se rendre aux ennemis premiers rencontrez. Mené promptement au chef de l'armée royale, il fut congedié par icelui, comme demi mort, & lui permit-on de se retirer où il pourroit. Peu apres il se rendit es troupes des Princes, recueilli par le Comte de Tarnov, gouverneur de Lindomire, lequel le

fit incontinent visiter par trois Chirurgiens. Tous d'un mesme accord iugerent la playe incurable: neantmoins pour essai en celui qu'ils tenoyent pour mort, & destituez lors d'instrumens Chirurgiques, propres à tirer le fer de la lance, firent coucher sur sa face le pauvre Albert Oborosic, lequel estoit tenu sans pouvoir se remuer, par plusieurs robustes pietons. Alors à trois coups du dos d'une coignée ils remuerent non sans peine le fer de la lance, lequel avec une tenaille ils tirerent de la teste du patient, avec grande effusion de sang, & escouvrirent une piece d'os fort deliée, de la rondeur d'un escu sol, à laquelle ce fer de lance touchoit & dont la pointe avoit esté atteinte d'un des coups du dos de la coignée. La piece d'os a esté gardée par singularité, & veüe depuis. Albert, demi-mort, fut porté en un carosse à Sudloviocie, & recommandé au Chirurgien du lieu, qui des le lendemain tira les deux clouds qui tenoyent paravant attaché ce fer de lance, l'un par les narines, l'autre par la playe, & au bout de cinq semaines remit son patient en pieds, marqué d'une petite cicatrice sous l'œil gauche qui lui demeura entier comme le dextre. La playe du derriere de la teste par où estoit sorti le fer de la lance paroissoit de la lógueur & largeur d'une feve. Il a vescu long temps depuis, robuste & vigoureux.

M. Fabri fit response au Sieur Daniel Nabocovius le 12. de Janvier 1614. en laquelle il traite amplement des blessures necessairement mortelles & irremediables: ité de celles qui ne le sont pas. Mais mon intention n'estant de traiter en ces recueils d'Histoires memorables, sinon de ce qui eût survenu simplement, j'arreste mon Lecteur à la consideration des merveilles de Dieu es accidens humains, laissant aux doctes Medecins & Chirurgiens leurs recherches que ie ne mesprise nullement. Ces deux lettres des S<sup>rs</sup> Nabocovius & Fabry sont imprimees tout au commencement de la *quatriesme Centurie Latine des Observations & Cures Chirurgiques dudit Sieur Fabry, imprimées à Oppenheim l'an 1619.*

BRAS

LE Cap  
Les gu  
embuscade  
rin, & fait  
ste garniso  
Alemands  
ment se la  
taine, nor  
vement re  
Charry vo  
mis, donn  
de gorgen  
tit un bra  
presque  
armes fu  
coupé fut  
ra la force  
vre de ses m

L'An 15  
Le de Bol  
tous l'un  
peint à la  
morts de  
& les ore  
leus, leq  
qu'il ne  
point veu  
por de vin  
lequel te  
premier

[illegible]

**L**E Capitaine Charry lieutenant du sieur de Salvaion Les guerres de Piedmont l'an 1552. ayant dressé une embuscade aux Imperialistes de la garnison de Crescenrin, & fait donner l'alarme par six soldats, pour attirer ceste garnison, au premier bruit sortirent environ trois cés Alemans du Comte de London , lesquels inconsiderement se laisserent tirer dedans l'embuscade. Leur Capitaine, nommé Alemain , s'attaquant à Charry fut bravement receu. Ils s'escrimerent assez long temps. En fin Charry voyant que sa troupe emportoit celle des ennemis, donna tel reuers de son espee à cest Alemain armé de gorgerin, corselet & manches de maille, qu'il lui abattit un bras, dont il mourut sur la place, comme aussi fit presque toute sa troupe. Les eschapez de la fureur des armes furent menez prisonniers à Verrue , où ce bras coupé fut présenté au seigneur de Bonivet, lequel admira la force du coup. *Fr. de Boyvin, sieur de Villars, au 3. liure de ses memoires, fueil. 220. 221.*

0000000000000000000000000000000000000000000000000000000

L'An 1559. cinq compagnons en une ville des confins de Boheme, s'estans enyvrez sur le vespre, beurent tous l'un apres l'autre à l'image d'un diable, qui estoit peint à la paroi. Le lendemain ils furent tous trouvez morts dedans leurs lits, le col rompu, le nez, la bouche, & les oreilles pleines de sang caillé. Il y en eut un aille urs, lequel ayant trop beu, se print à dire, en folloistrâ, qu'il ne pouvoit avoir une ame, puis qu'il ne l'avoit point veü. Son compagnon l'acheta pour le pris d'un pot de vin, & la revendit à un tiers là present & inconnu, lequel tout à l'heure saisit & emporta visiblement ce premier vendeur, au grand estonnement de tous. *V. Tex.*



tor en son traité de la nature du vin, ch. 13. du 1. livre.

Il raconte plusieurs histoires de divers iugemens de Dieu sur les yvrongnes: il m'en souvient d'un que j'adjouste sommairement. Certain mal heureux faisant mestier de boire du vin à outrance, redargué par sa femme, en lieu de s'adoucir & changer, fit des imprecations contre la pauvrete, laquelle au bout de quelque temps se delivra d'un enfant monstrueux, si terrible qu'il se ietta sur l'imprecateur & l'estrangla.

I. Chassanion en son recueil d'histoires anciennes des iugemens de Dieu, en raconte une de la memoire de nos peres, d'un Comte d'Aspremont en Lorraine, lequel ayant dissipé tout son bien, & fait une infinité d'exces, estant un iour en la ville de S. Michel, beut si desordonnement qu'il en mourut. *Au 2. livre ch. 30.*

En ce mesme livre & chapitre il fait mention d'un Prestre de Milaud en Rouergue, lequel se trouvant à disner chez un riche payfan, beut & mangea tant, qu'il en creva & mourut soudainement.

Vn yvrongne, natif de Noyon en Picardie, nommé Blaisonceur, creva par le milieu en pleine table à force de boire, il y a quelques annees, ce dit V. Textor en son traité susmentionné pag. 145.



### CALOMNIATEUR grave- ment reprimé.

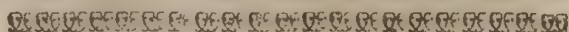
**M** Athias Corvin Roi de Hongrie, sage Prince, ne croyoit pas de leger aux rapports de ceux qui s'estudioient à denigrer ses serviteurs. Le Pape Pie II. lui avoit envoyé en Ambassade Nicolas Evêque de Madrusc. Ce Legat alleché des courtoisies du Roi, passa tout un hyver en la cour d'icelui, s'insinuant es bonnes graces des principaux. Non content il s'estudia de gagner le cœur du Roi, & cuidant suivre le chemin des mauvais courtisans, commence à donner des coudees

AUX

aux uns &  
pas fideles  
preuve, qu  
garde à rel  
vrit de cor  
moins fit u  
de son roy  
lui adressa  
flumez, o  
tant de foi  
me. Ellass  
en bouche  
don. Sur  
n'estoit le  
que c'est  
des que e  
gens d'ho  
expresse  
royaume  
que tou  
ste & abo  
ces que se  
les de Sile  
L'Emp  
l'an 1494.  
lettres ad  
trouva pre  
devoit ou  
voit quelq  
feroit bien  
fant, Gaf  
me d'hon  
rien pour  
faute de  
à ma hon  
du Roi A

aux uns & aux autres, accusant les plus grands de n'estre pas fideles à leur prince, prest à lui en faire plus speciale preuve, quand besoin seroit, Le Roi saignant ne prendre garde à tels rapports, repetez assez souvent, resolut couvrir de confusion ce bavard, & comme on y pensoit le moins fit une assemblée de tous les princes & seigneurs de son royaume, où le Legat fut appellé. Lors Mathias lui adressant sa parole, & le qualifiant de ses tiltres acoustumez, où & qui sont ceux (fit-il) que vous m'avez tant de fois maintenu avoir conspiré contre ma vie & mes Estats? Ce chetif courtisan devenu muet, n'eut mot en bouche, que d'excuse & de requeste pour obtenir pardon. Sur ce le Roi repart, & lui dit, ie vous assure que n'estoit le respect de vostre maistre, ie vous monsterois que c'est chose mal seante aux Ambassadeurs de semer des querelles es Estats d'autrui, & se iouer des testes de gens d'honneur & de service. Or ie vous commande bien expressement, que dans deux iours vous sortiez de mon royaume : autrement ie vous chastierai de telle sorte que tout le monde sçaura que le Roi Mathias deteste & abomine de tout son cœur tels meschans artifices que sont les vostres. *M. Joachim Cureus en ses annales de Silesie.*

L'Empereur Frideric III. lequel mourut environ l'an 1494. ayant receu de Nuremberg un pacquet de lettres adressees à quelques seigneurs Hongrois, il se trouva pres de lui des conseillers qui furent d'avis qu'on devoit ouvrir ces lettres, alleguans qu'il y pouvoit avoir quelques secrets & affaires de consequence, qu'on seroit bien aise de descouvrir. L'Empereur les rebuta disant, Gaspar Schlich, qui a escrit ces lettres, est homme d'honneur, & bien affectionné à mon service. Ie le tien pour tel : & si ie me trompe, j'aime mieux que la faute se descouvre d'elle mesme, que d'en faire recherche à ma honte. *Æn. Silvius au 4. livre des comment. des faicts du Roi Alphonse.*



**CERVEAU** considéré en diverses blessures  
& cures memorables.

**L'**Esbranlement du cerveau tient rang entre les maladies aiguës; mais il s'y trouve par fois des remèdes.

1. Le palestienier du sieur de Herfir ayât esté rudemēt frappé au costé droit de la teste tōba par terre, vomit, perdit tout soudain la parole, & jetta force sang par les oreilles. M. Cosme Slotan, premier Chirurgien du Duc de Cleves le guerit exactement en bien peu de jours.

2. Herman Kikup, veneur du sieur de Velbruch, s'estant laissé cheoir d'un arbre sur la terre lors gelee & fort dure, se print à vomir, à se vider de sang par le nez, les oreilles, & la bouche, & ayant perdu la parole demeura jusques environ l'onzième jour suivant comme apoplectique, sans mouvement & sentiment, avec vne fièvre merveilleusement vehemente. Appellé, ie lui fis raire la teste, que ie lui oignis d'huile rosat & de myrtilles, le saignai au bras, lui donnai des clysteres acres, & finalement à l'aide de medicamens propres le remis du tout au dessus.

3. Ayant avec un autre expert Chirurgien traité un jeune garçon affligé de tres-rude convulsion de cerveau, finalement apparut une tumeur fort grosse sous l'oreille, dont ayant fait incision, & tiré abondance de pus & de sang caillé, guerison s'en ensuivit.

4. Estant au service du Chirurgien susdict nommé, il y'à bon espace de temps ie fus envoyé par lui en une villette nommée Langenberg, le 8. de Septembre 1581. pour y penser divers malades. Certain villageois, nommé Jean Horstman, m'appella pour visiter sa sœur grievement blessée à la teste d'une contusion en l'os dextre du bregme, avec fracture & enfoncure du test, soudain apres le coup elle vomit force humeur bilieuse & de la viande nō encore digeree, le costé gauche s'amortit, & survindrent diverses convulsions au droit, lui ayant rasé la chevelure, ie tirai de mes doigts quelques pieces du test, & une

portion

portion de  
d'une fev  
stre vint, l  
quelques a  
stâce du cer  
mesme fit e  
ce, neantm  
ment guer  
5. L'an 15  
apostume l  
rencontre d  
se de la cau  
donné de la  
ron six sem  
accident d  
point elme  
le cerveau,  
en sortit b  
le test avo  
Sarasin, m  
croix au ci  
penis esclat  
couvert en  
toutes pou  
sence du m  
ques tous l  
stance du c  
expulsion  
fort creux.  
du cerveau  
douter. Car  
mēt, mais le  
veau desu  
neuse, en fi  
les unes co  
verue ch  
le leceru  
que laille  
& ena, et  
ceux qui

portion de la substance du cerveau environ la grosseur d'une feve. Le lendemain Monsieur Slotan mon maître vint, lequel ayant eslargi la playe, tira de nouveau quelques autres esclats, item une parcelle de ceste substance du cerveau à la grosseur d'une avellane. Depuis, le mesme fit encores autres extraicts de la mesme substance, neantmoins la fille revint au dessus, & fut entiere-ment guérie.

5. L'an 1596. me fut amenee une fille ayant une grosse apostume sur le costé droit du devant de la teste, en la rencontre de la cousture droite & de la coronale. Enquise de la cause de ce mal, respôd qu'elle avoit en tombant donné de la teste contre une pierre, il y avoit lors environ six semaines, sans que vomissement, ni douleur, ni accident de fièvre s'en fust ensuivi. La trouvant peu ou point esmeuë ie ne pensoi pas que le test, moins encore le cerveau, fust offensé. Mais ayant ouvert l'aposteme, il en sortit beaucoup de pus; puis avec la sonde ie senti que le test avoit esté rudement brisé. Sur ce, par l'avis de M. Sarasin, medecin du Roi, ie fis une suffisante raillade en croix au cuir du test, dont ie tirai plusieurs esquiles ou petis esclats, tellement qu'on voyoit le cerveau tout decouvert en la largeur d'un taller. Car les taves estoient toutes pourries, & i'en tirai quelques parcelles en la presence du medecin l'espace de trois semaines apres, presques tous les iours i'enlevai quelque portion de la substance du cerveau, à mesure que nature mesme en faisoit expulsion: tellement que cest endroit ouvert paroissoit fort creux. En telle sorte neantmoins que le mouvement du cerveau se faisoit manifestement voir, & ne faut en douter. Car non seulement les taves d'icelui ont mouvement, mais le cerveau mesmes aussi. Finalement, de ce cerveau desnüé deses membranes se leva une crouste charneuse, en forme de lentilles, qui peu à peu se ferroyent les unes contre les autres, & faisoient une sorte de couverture charnue assez epaisse, par le benefice de laquelle le creux fut comblé & le cerveau couvert; tellement que la fille estoit en voye de recouvrer bien tost pleine & entiere santé. Mais estant appelle pour aller ailleurs, ceux qui en avoyent charge n'y ayans pas eu l'œil, comme il



me il convenoit, s'enten qu'elle mourut six mois apres. Or adiousterai-je ce mot, que tandis que ie la pensai, nulle douleur, nulle fievre, nul autre fascheux accident ne la molesta: tellement qu'elle s'employoit au mesnage comme en pleine santé, au grand estonnement de plusieurs notables personnages, qui de fois à autre assistoyent à mes operations.

6. Durant ceste cure, monsieur Sarasin & moi fumes appelez, afin d'aller en un village de Savoye visiter certain paysan alicté d'un coup receu à la teste sur l'os droit du bregme, dont le test estoit brisé, sans que le cuir fust entamé, mesmes la playe paroïssoit petite. Le patient avoit une grosse fievre, relvoit, & ne sentoît rien du costé gauche. Ayant incisé le cuir en forme d'un y grec, fort pres de la brisure du test, ie tirai promptement avec les doigts trois grâdes esquiles de l'os, & trouvai en la playe quelque portion du cerveau de la grosseur d'une noix. Le Chirurgien qui y avoit mis premier la main, des cinq iours auparavant, confessa qu'il avoit iusques lors tenu son patient pour mort. Mais lui ayant remonstré que les playes du cerveau sont par fois curables, il nous promit de s'employer en toute diligence à penser ceste teste. Nous lui monstrasmes par le menu tout ce qu'il falloit faire au soulagement du blessé & les remedes aux accidens. La fievre & la resverie cefferent, & le costé gauche fut delivré de paralyse. Mais ce chirurgien ignorant, consequemment mal adroict & peu soigneux de tirer les autres esquiles du test, au bout de quelques semaines le patient retomba en fievre & autres accidens, qui l'emporterent hors du monde.

7. L'an 1604. au mois d'Octobre je traitai en la ville de Payerne certain jeune homme de Lausanne, aagé de trente ans, blessé rudement à la teste d'un grand coup d'espee Suisse, qui atteignoit la substance du cerveau, dont s'estoyent ensuivis paralyse du bras gauche, & autres grieux accidens. Ie tirai force esclats du test: & finalement ce jeune homme fut remis sus au grand esbahissement de ceux qui virent sa playe & la cure d'icelle.

8. Vn jeune homme grièvement blessé à la teste, & si avant qu'une partie du cerveau fut tranchée du coup, neant-

neantmoins

Cest exem

roës, qu'e

consideron

9. Le no

François C

ne, jeune e

ment blessé

du poids de

caïté Requ

var l'entant

bief demu

sang par les

poil, estarg

ce, &amp; la ta

là, je lui ti

mediocres

remedes, s

que les sy

n'y avoit

fois peu à

de trois se

sans effort

re &amp; des m

ger, au vin

playe foru

qui dedans

de hors du

de Dieu,

suivante c

la premier

ment qu'e

ment ache

stoire a eir

tion intie

ces plus p

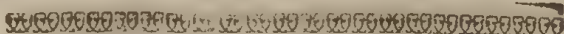
Extraï des

urgien.

neantmoins en fut guerî & vescu long temps depuis. Cest exemple & les precedens verifient le dire d'Averroës, qu'es maladies surviennent choses prodigieuses, considerons encorè l'histoire suivante.

9. Le neufiesme jour de Fevrier 1601. Pierre fils de François Croseran banderet de Lutry pres de Laufan- ne, jeune enfant en l'age de quatorze ans, fut grieve- ment blessé à la teste d'une pierre tombee de fort haut, du poids de douze liures & demie. Le test en fut tout fra- cassé. Requis de lui aider, je m'y acheminai : lors je trou- vai l'enfant qui avoit perdu la parole, l'ouye, & la veüe, bref demi mort. Il vomissoit fort & souvent, jettoit le sang par les oreilles, le nez & la bouche. Je lui rase le poil, eslargi la playe, trouve le crane du cerveau enfon- cé, & la taye, nommee *dura mater*, rompue. Ceste nuit là, je lui tirai huit esclats du test, deux bien grands, trois mediocres, & trois petis : puis j'entrai en l'applicatiõ des remedes, selon que la necessité le requeroit. Et combien que les symptomes fussent tres-falcheux, tellemēt qu'il n'y avoit comme point d'esperance de guerison : toutes- fois peu à peu les efforts du mal dimintierent, au bout de trois semaines la taye rompue tomba doucement & sans effort par peüts morceaux, par le benefice de natu- re & des medicamés. Comme je l'estimoy' hors du dan- ger, au vingtuniesme jour voici nouveau mal : car de la playe sortit une tumeur en maniere de champignon, qui dedans vingtquatre heures apres se fit grosse & gran- de hors du test, comme un œuf de poule : mais à l'aide de Dieu, j'y remediai si bien, que dans la quinzaine suivante ceste tumeur s'aneantit. Les esclats non tirez la premiere nuit furent poussez hors peu à peu : telle- ment qu'en l'espace de dix semaines la cure fut entiere- ment achevee, & le jeune enfant du tout guerî. Ceste hi- stoire a esté sommairement touchée au 2. Tome, en la se- ction intitulee *Protection excellente*, à cause des circonstan- ces plus particulièrement ramentues, je l'ai remise ici.

*Extrait des observations de M. Guillaume Fabry excellent Chi- rurgien.*



CHARITE' *fraternelle honoree d'excellent  
& divin secours.*

**I**oseph Texeire, docteur Portugais, fugitif du royaume pour avoir favorisé le parti de Don Antonio réfugié en France, a raconté à plusieurs ce que je représenterai brièvement. L'an 1579. un Navire parti de Lisbonne pour faire voile aux Indes Orientales, fut accueilli d'une tourmente horrible pres du cap de bonne esperance, & des vagues contre un escueil, où il fut fracassé. Restoit une barque en laquelle se trouva lors le Capitaine, qui fit entendre à ces pauvres proches de la mort, lui estre impossible retirer en sa barque plus de cinquante hommes. Le Navire brisé portoit plus de cinq cens homes. Qu'il falloitier le sort, pour sçavoir à qui escheroit d'entrer dedans la barque. Cela executé, le sort favorisa entre autres un jeune gentil-homme non marié, lequel avoit dās le Navire rompu son frere aîné, mari & pere, designé gouverneur d'une place es Indes. Ce jeune gentil-homme s'adressant à son aîné, lui offrit de franche affection son sort, que l'aîné refusa d'accepter : en fin voyant son puisné perseverer en ceste charitable volonté, par le commandement du Capitaine il se jeta dedans la barque, d'où il vid (pensez avec quel creve cœur !) le precipice de son pauvre cadet dedās les ondes par le debris du Navire. Dieu voulut là dessus que ce charitable puisné rencontre une barrique, laquelle il empoigne, se jette dessus, & est porté de telle viffesse à travers les vagues, qu'il arrive au port aussi seurement que s'il eust esté dedans le meilleur vaisseau de tout l'Ocean. Qui plus fut il se rendit en une rade où quelque peu de temps apres le Navire du Capitaine où estoit son frere aîné mouilla l'ancre. Tous deux eurent long chemin à faire sur le planché branlant de l'Ocean irrité: mais le tonneau du charitable eut l'avantage & fut le visible tesmoin à ces deux freres, spécialement au puisné, des merveilles favorables du Tout-puissant.

CHA-

M  
singul  
termes sui  
ches de la  
Calais, du  
ce, depuis  
gustie, qu  
cours, ni  
mandoit p  
redition  
aller bag  
d'Angleter  
ville assie  
renu si lo  
mantava  
yent rece  
la request  
par le tran  
par quelq  
monstrer  
teurs enve  
Edouard  
doux sens  
yennant  
lui en ap  
la hard au  
leurs vies  
resolution  
lais, où ay  
nit tout le  
semblee,  
les articles  
se pouvo  
verfime  
nompa

CHARITE' memorable.

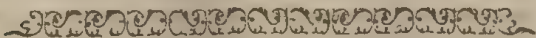
Memorable voirement fut & digne de compassion singuliere, la Charité de six hommes declairee es termes suivans, copiez du cinquiesme livre des recherches de la France de *M. Pasquier ch. 36.* Estant la ville de Calais, du temps de Philippe de Valois (49. Roi de France, depuis l'an 1318. iusques à 1350.) reduite en telle angustie, qu'il ne lui restoit plus aucune esperance de secours, ni de vivres, Messire Iean de Vienne qui y commandoit pour le Roi, commença de parlementer sur la reddition d'icelle: requerant qu'on leur permist de s'en aller bagues sauvés. Ce que rapporté au Roi Edouard d'Angleterre, qui par l'espace d'onze mois avoit tenu la ville assiegee: despité au possible qu'une seule ville eust tenu si long temps ses entreprises en surseance, & se ramenant aussi plusieurs dommages que ses gens auoyent receu sur la mer par ceste ville, en lieu d'enteriner la requeste des habitans, se reservoit de les faire passer par le tranchant de l'espee, n'eust esté qu'il en fut diverti par quelques sages Seigneurs de son conseil, qui lui remonstrent, que pour avoir esté bons & loyaux serveurs envers leur Roi, ils ne meritoient telle punition.

Edouard tournant sa premiere deliberation en plus doux sens, promit user de misericorde envers eux, moyennant que six des plus notables bourgeois de la ville lui en apportassent les clefs, testes & pieds nuds, ensemble la hard au col, sous condition qu'il pourroit disposer de leurs vies à sa volonté. Iean de Vienne averti de ceste resolution, se transporta soudain en la grâd place de Calais, où ayant fait sonner le beffroy, pour illec faire convenir tout le peuple: fit entendre de point en point à l'assemblée, en piteuse contenance & propos lamentables les articles envoyez sur la delivrance de tous, laquelle ne se pouvoit accomplir que par la vie de ces six. Chascun diversement affligé de ces nouvelles, & menant un dueil noppareil, soudain se leva un de la troupe, nommé Eu-



ffache de la Pierre, l'un des plus riches & aparés, lequel dit à toute l'assistance, Seigneurs, ie remercie Dieu des biens qu'il lui a pleu me faire par le passé, & par speciel à ceste heure, en laquelle il m'a apresté si bonne fortune, que j'espere promptement vous donner à entendre cōbien j'ai la vie de vous tous plus chere que là mienne propre:

A la parole d'Eustache se leva un Jean Daire, & quatre autres consecutivement, qui firent semblables offris, non sans plusieurs pleurs & lamentations du commun peuple, qui les voyoit d'une telle gayeré quitter pour le salut public le leur particulier. Des l'instant mesme, sans plus longuement marchander ils s'acheminèrent avec les clefs de Calais vers le Roi d'Angleterre; non sans autre opinion que de la mort: de laquelle bien qu'ils se tinssent assurez, si y alloyent-ils cōme aux nopces: Mais Dieu attendrissant le cœur du Roi d'Angleterre, par les prieres de la Roine sa femme, & de quelques Seigneurs, ils furent renvoyez sains & saufs, la part qu'il leur plairoit tenir. M. Pasquier adiouste bien à propos, Et puis; qu'on die que nostre Frāce ait esté desgarnie de ses Horaces, Quintes Curfes, & Decies. Nous avōs les nostres, comme l'ancien Romain. Mais une certaine fétardise qui est en nous, d'apprendre plustost les singularitez des estrangers que les nostres, nous les fait ignorer. On fit faire maison neuve aux citoyens de Calais, & fut la villé toute repeuplee d'Anglois. Nous trouvons (dit M. Pasquier) qu'en l'an 1347. le Roi Philippe de Valois ordonna que tous les offices qui vaquoyent fussent, baillez à uns & autres de ces pauvres expatriez: & que M. Pierre de Hangeft, Conseiller Clerc au Parlement, & maistre Jean Cordier maistre de la Chambre des Comptes fussent executeurs de ceste ordonnance.



### CHEVALIER *magnifique:*

**P**ierre de Bayard gentil-homme de Dauphiné, est à bon droit surnommé par *Monsieur Pasquier* au 17. chap. du 5. livre de ses recherches de la France, vaillant dessus les vaillans.

vaillans, d'el  
zimer des  
rapporter le  
proche. Le le  
vie, me cont  
quier marqu  
mentionne,  
de Bayard m  
Poitiers; l  
les VI. son a  
re griefveme  
duction (dit  
commandab  
moins peu d  
provenoit d  
nous mende  
manquons  
tout accom  
M. Pasquie  
esse: mais  
la prudence  
fois le melle  
de Dieu & d  
que outrepa  
pour se met  
vec l'ambiti  
despens du  
cruauté, tant  
ces ellongne  
impression  
Dieu, puis l  
ronne; libe  
tel devoir q  
sans violence  
jours à la p  
traies le de  
blant un se  
puissance e  
mander au  
en ses avis  
pioprdel

vaillans, d'esprit modeſte, calme, & bien réglé : qui le ſçait  
aimer des grands, honorer des petis, & par meſme moyen  
rapporter le pris de bon chevalier, ſans peur & ſans re-  
proche. Le ſurnomme magnifique, & ſans toucher à ſa  
vie, me contenterai de repreſenter ce que Monſieur Paſ-  
quier marque de ce chevalier au livre & chapitre ſuf-  
mentionné, pour preuve de mon opinion. Le triſayeul  
de Bayard mourut au pied du Roi Jean à la iournée de  
Poictiers ; ſon biſayeul en celle d'Azincour ſous Char-  
les VI. ſon ayeul en la bataille de Mondeheri, & ſon pe-  
re grièvement bleſſé en celle de Guinegaſte. Belle pro-  
duction (dit Paſquier) d'une genealogie, pour rendre re-  
commandable le gentil-homme dont ie parle, & neant-  
moins peu de choſe, ſi ſa recommandatiō principale ne  
provenoit de ſon propre fond. Toutes les louanges que  
nous mendiōs de nos anceſtres ſont pauvres, quād nous  
manquons à nous meſmes. Iamais ne fut guerrier en ſon  
tout accompli de tant de bonnes parties que lui, ce dit  
M. Paſquier. Les uns ſe trouvent accompagnez de prou-  
eſſe : mais en eux quelquefois deſaut, ou le lignage, ou  
la prudence. Et ores que les deux ſ'y rencontrent, toutef-  
fois le meſtier de la guerre engendre ſouvent le meſpris  
de Dieu & des hommes, en ceux qui penſent eſtre quel-  
que outrepasſe ſur leurs compagnons. L'adiouſte, que  
pour ſe mettre plus aiſement ſur la monſtre ils logent a-  
vec l'ambition d'honneur ſouventesfois l'avarice aux  
deſpens du pauvre peuple, & tout d'une ſuite tantost la  
cruauté, tantost la paillardie, ſelon les occaſiōs. Tous vi-  
ces eſlongnez de noſtre bon chevalier, qui n'avoit autre  
impreſſion en ſon ame, premierement que l'honneur de  
Dieu, puis le ſervice de ſon Roi, pour la deſeſe de ſa cou-  
ronne; liberal & courtois au poſſible, rendant aux dames  
tel devoir qu'on peut deſirer d'un preux chevalier, & jeu  
ſans vilenie. En routes les eſcarmouches ſe trouvat touſ-  
iours à la pointe pour faire teſte à l'ennemi, & aux re-  
traites le dernier, pour ſervir d'eſpaule aux ſiens: n'ou-  
bliant un ſeul point de bien obeir à ceux qui avoyent  
puiſſance de commandement ſur lui, ni de bien com-  
mander aux genſd'armes qui eſtoyēt ſous ſa charge: ſage  
en ſes avis aux deliberations de la guerre, magnanime &  
prōpt de la main aux executions; vertus ordinairement

rés, lequel  
e Dieu des  
par ſpectak  
une fortu-  
être cōbien  
e propre.  
ure, & qua-  
bles offiei,  
u commun  
ter pour le  
meſmes, ſans  
erent avec  
on ſans au-  
en qu'ils ſe  
ppes. Mais  
erre, par les  
Seigneurs,  
leur plai-  
os, & puis,  
de ſes Ho-  
les noſtres,  
gardie qui  
itez des e-  
On ſic fai-  
ſur la villē  
(dit M. Paſ-  
iois ordon-  
nt bataille à  
e M. Pierre  
& maĩſtre  
omptes ſuf-

OR

hiné, eſt à  
au 17. chap.  
plus les val-  
lans;

suivies d'heureux succès : aimé non seulement des nostres, mais aussi de nos ennemis qui le redoutoyent. Il poussa pied à pied sa fortune, premierement fut gédarme de la compagnie du Comte de Ligny, puis guidon, en apres chef d'une compagnie de gensdarmes, & finalement lieutenant de Roi : servit trois Rois, Charles huitiesme, Louys douziesme, François premier. Et singulierement ce dernier, pour les paradoxes vertus qu'il reconut en lui, le choisit pour recevoir l'ordre de chevalerie de ses mains.

Pendant les guerres du Roi Louys douziesme en Italie, le Duc de Nemours son Lieutenant general en Lombardie, resolu de se rendre maître de Bresse retonbea es mains des Venitiens, y mit le siege, & comme il faisoit ordonner de ce qui estoit requis pour aller à l'assaut, Bayard conseilla que pour soutenir le sieur de Molart avec ses harquebusiers qui faisoient la premiere pointe, cent ou centcinquante hommes d'armes fussent envoyez sur les ailes. Il en prit la charge & conduisit si courageusement ses hommes, qu'il entra le premier, passant le rempart, suivi des siens & d'autres en tres-grand nombre, dont s'ensuivit incontinent apres la prise de la ville. Mais ceste hardiesse lui fut cher vendue. Car il receut un coup de picque au haut de la cuisse, qui entra si avant, que le bout rôpit, & demeura le fer & un bout du fust dedans. Bien pensoit-il estre frappé à mort : au moyen dequoy il dit à Molart, Compagnon faites marcher vos gens, la ville est gaignee. De moi, ie ne scaurois tirer outre, car ie suis mort. Le sang lui sortoit en grande abondance, lequel lui fust estanché par deux de ses archers avecques leurs chemises qu'ils deschirent : & en la premiere maison qu'ils trouverent demonterent un huis, sur lequel ils le chargerent, & le plus doucement qu'ils peurent, avec l'aide de quelques autres le porterent en une maison plus aparente qu'ils virent là à l'entour. C'estoit le logis d'un fort riche gentil-homme, qui s'en estoit fui en un monastere : & sa femme estoit demeurée au logis avec deux belles filles qu'elle avoit, lesquelles s'estoyent cachees en un grenier sous du foin. Quand on vint heurter à la porte la da

la damoiselle, reſolue d'attendre la miſericorde de Dieu, voyant ce chevalier, que l'on portoit ainſi blecé, lui ouvrit elle meſme la porte, laquelle il fit auſſi toſt eſfermer, & y mit deux archers, leur diſant, Gardez ſur voſtre vie, que perſonne n'entre ceans, ſi ce ne ſont de mes gens. Je ſuis aſſeuré que quand on ſçaura que c'eſt mon logis, nul ne s'eſſorcera d'y entrer. Et d'autant que, pour me ſecourir, ie ſuis cauſé que faillez à gagner quelque choſe, ne vous ſouciez, vous n'y perdrez rien, & je vous recompenserai d'ailleurs. Les archers firent ſon commandement, & il fut porté en une chambre, où la damoiselle les conduiſit. Puis ſe iettant à genoux devant lui, parla en ceſte maniere, rapportant ſon langage au François Noble ſeigneur, ie vous preſente ceſte maiſon & tout ce qui eſt dedans: car ie ſçai bien qu'elle eſt voſtre par le droit de guerre: mais ie ſupplie tres humblement voſtre ſeigneurie, qu'il vous plaiſe me ſauver l'honneur & la vie, & de deux ieunes filles que mon mari & moi avons, qui ſont preſtes à marier. Bayard, que ie vous ai figuré pour miroir de chevalerie & d'honneur, lui reſpondit, Madamoiselle, ie ne ſçai ſi ie pourrai eſchaper de ma bleſſure: mais tant que l'ame me battra au corps, à vous ni à vos filles ne ſera fait deſplaiſir, non plus qu'à moi: gardez les ſeulement en vos chambres, & donnez ordre qu'elles ne ſoyent veuës. Il n'y a homme en ma maiſon, qui s'ingere d'entrer en lieu, que ne vueilliez, vous aſſurant au reſte qu'avez en moi un gentil-homme qui non ſeulement ne vous pillera, mais vous fera toute la courtoiſie qu'il pourra. Or pour n'alonger le propos, Bayard ayant eſté tres-ſoigneuſement ſecouru, viſité & honoré de pluſieurs preſens par le duc de Nemours, ſe mon de ſe trouver à la bataille qui fut donnée puis apres aux Eſpagnols, au bout de quelques iours delibera de monter à cheval. Le matin dont il devoit partir l'apres diſnee, le gentil-homme & la damoiselle ſes hoſtes delibererent de le reconſtre de leur pouvoir, & ſachans que s'il vouloit les traiter ſelon le droit de guerre, il pouvoit tirer deux dix ou douze mille eſcus, la damoiselle entra en ſa chambre avec d'un ſerviteur portant une boîte d'acier, & ſe pro-



sterna devant lui, qui la fit asseoir, ne voulant souffrir qu'elle parlât autrement. Elle lui fit un ample remerciement de ce qu'il avoit preservé son mari, sauvé la vie & l'honneur à elle & à ses filles; Item de ce que son commandement avoit eu tel poids, que nul ne leur avoit fait injure ni desplaisir quelconque, & que ses gens n'avoient rien pris des biens trouvez en la maison, ains avoient payé tout ce qu'on leur avoit fourni de vivres & commoditez d'icelle, comme en temps de pleine paix. Adjoûtant une priere qu'il lui pleust les supporter à l'égard de la reconnoissance qui lui estoit due de tant de biens qu'il avoit procurez à ceste famille qui estoit siene, & vouloir prendre à gré le petit present qu'on lui faisoit. Sur ce prenant la boîte elle l'ouvrit & offrit à Bayard, qui lui demanda combien il y avoit. Elle répondit que si les deux mil cinq cens ducats enclos en ce coftret ne suffisoient, on en fourniroit d'avantage. L'ayant remerciée de son offre, il lui enjoignit d'aller querir ses deux filles, auxquelles il vouloit dire à Dieu. Icelles lui ayans apres beaucoup d'humbles ceremonies rendu graces de la preservation de leur honneur, il les remercia de sa part de ce qu'elles avoient fait pour son allegement en sa maladie, par honnestes exercices de la musique à la voix & aux instrumens, & leur dit, vous sçavez que gens de guerre ne sont pas volontiers chargez de belles besongnes pour donner aux Dames: de ma part il me desplaît grandement que ie n'en suis bien garni pour vous en faire present. Mademoiselle vostre mere m'a donné deux mil cinq cens ducats que voyez sur cestetable. Je vous en donne à chascune mille pour aider à vous marier: & pour ma recompense, vous priez, s'il vous plaît Dieu pour moi: autre chose ne vous demande. Il avoit peu auparavant fait mettre en trois parts les 7500. ducats: pourtant mit-il en leurs tabliers, voulussent ou non, à chascune mille ducats, puis s'adressant à la mere, lui dit, Mademoiselle, je prendrai ces cinq cens ducats à mon profit, pour les departir aux pauvres Religions des Dames qui ont esté pillées, & vous en donne la charge: car mieux entendez où sera la necessité que toute autre, & sur cela ie pren congé de vous. Apres plu-

plusieurs  
re, de l  
son depa  
filles, de  
porter ta  
honneste  
fut le rest

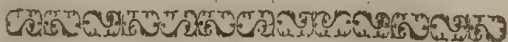
CHAP

V N  
sur  
sur une  
mort, sa  
les. Sou  
face, av  
pres la  
boire ni  
alimens  
moire, &  
desiroit

me 23.

Le me  
M. Proth  
Langey,  
gon en la  
cloche, &  
haut, il t  
perdit son  
lance &  
lui surviv  
mes fesch  
que l'on  
pueine i  
suivie de  
oreilles,  
casserent

plusieurs reuerences & remerciemens nouveaux, du pere, de la mere, des filles, Bayard donna prompt ordre à son depart; & accepta quelques petis presens des deux filles, de certains brasselets & d'une bourse, promit les porter tant qu'ils dureroient, pour le respect de leur honnesteté & vertu. Cest exemple peut monstrier quel fut le reste de la vie de ce magnifique Chevalier.



CHEUTES perilleuses gueries.

**V**N gentil-homme du duc d'Vrbain cheut de cheval sur le pont saint Ange à Rome, la teste donnant sur une pierre de marbre. Il demeura en terre comme mort, saigna par le nez, par la bouche, & par les oreilles. Soudain la teste lui devint fort enflée, & toute la face, avec couleur plombée, & demeura vingt jours après sa blessure, sans parler, & autant de temps sans boire ni manger, fors de la gelee fondue avec autres alimens fort liquides, & fut gueri: mais il perdit la memoire, & demeura begue, ne sachant expliquer ce qu'il desiroit dire. *Maître Ambroise Paré au 9. liure chapitre 23.*

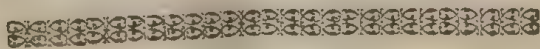
Le mesme adiouste une autre histoire en ces mots: M. Prothais Coulon, chirurgien de feu monsieur de Langey, m'a recité & affirmé avoir veu un jeune garçon en la ville du Mans, lequel aidait à sonner une grosse cloche, & se pendait à la corde, par laquelle eslevé haut, il tomba la teste première sur les quareaux. Il perdit soudain la parole, l'ouye & la veüe, toute conoissance & raison, avec retention d'excremens: tost après lui survint la fièvre accompagnée de resverie & d'autres fascheux accidens. Il ne fut point trepané, à cause que l'on ne trouvoit aucune fracture au crane. Au septiesme iour lui survint une grande sueur & sternutatio, suivie de grande quantité de pus qu'il ietta par le nez, les oreilles, & la bouche. Après cette evacuation les accidens cessèrent & guérit. Il prouve en ce mesme chap. par trois

exemples divers, que les playes de la teste avec perdition de quelque portion de la substance du cerveau, ne sont toutes pourtant incurables & mortelles.



### CHIRURGIEN *excecrable.*

**L'**An 1575. se trouva dedans Naples un Chirurgien merueilleux nommé Romulus, lequel faisoit profession ouverte de guérir toutes sortes de blessures es corps, fussent par coups d'estoc & de taille, tant profondes, grandes, & transperçantes qu'on puisse les imaginer. Il appliquoit sur les playes du linge trempé en eau douce & pure: ce linge posé en croix; selon l'estendue de la playe. Si le coup avoit percé le corps de part en part, il posoit les linges d'un costé & d'autre, tousiours en croix, murmurant à basse voix, quelques paroles sur les linges, ainsi appliqués. En dedans vingt quatre heures apres l'application, le blessé se trouvoit guéri, & sain comme avant la blessure. Ayant fait plusieurs telles cures, Don Jean d'Austria envoyé par le Roi d'Espagne en l'ã 1576. es Pays bas, pour y continuer la guerre commencée les années precedentes, arrivé à Naples, ouyt parler de ce chirurgien, & fit en sorte qu'il l'emmena quand & soi, pour s'en servir à la guerre. Quelque temps apres son arrivée, il y eut des courses, escarmouches & rencontres, apres lesquelles le chirurgien Romulus continua son mestier. Finalement en une assez forte rencontre icelui se trouvant en la meslee y demeura parmi les autres. Mais incontinent apres tous ceux qu'il avoit guéris à Naples, en autres endroits d'Italie, & es Pays bas; moururent des playes pensées par lui, voire en griefves maladies.



### CLEMENCE *heroique.*

**L'**An mil cinq cens dixhui<, Christierne II. Roi de Danemarc, beaufriere de Charles V. Empereur, des-

pié de ce  
Roi, ma  
une puiss  
y aller fai  
assiege St  
ltre: mais  
defendre,  
geans, que  
vec tant d  
se sentit l  
gez le cor  
troupes q  
l'artillerie  
tourner e  
te. Mais e  
rent de r  
de pouvo  
lager. C  
ne famin  
le tendoi  
terminee  
poullé d  
stierne de  
seulemen  
vivres en  
roique ne  
stierne, l  
massacres  
fut la ruin  
gues ann  
tout le rel  
rons en a  
Danemarc  
En l'an  
Cooppen  
ge: l'espa  
face, elle  
rendit, n  
necessité  
parler,

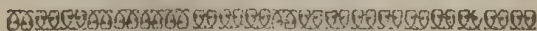
pité de ce que les Suedes ne vouloyent l'accepter pour Roi, mais estoient gouvernez par Stenon Sture, dressa une puissante armee & se mit lui mesmes à la voile pour y aller faire la guerre en personne. Sur la fin de Juin il assiege Stockholm, & fit tous efforts pour s'en rédre maître : mais Stenon & les habitans firent tel devoir de se defendre, & de molester par sorties valeureuses les assiegeans, que ce siege print trait de semaines & de mois : avec tant d'incommoditez pour Christierne, qu'en fin il se sentit lui mesmes assiegé. Car les proüesses des assiegez le contraignirent de faire rembarquer le reste des troupes qu'il avoit fait descendre en terre, & de charger l'artillerie es navires, attendant commodité de s'en retourner en Danemarc sur sa perte & confusion evidente. Mais en lieu d'avoir faveur en mer, les vents l'arrestèrent de telle façon, qu'impossible lui fut de desmarer, ni de pouvoir seulement mettre gens en terre pour se soulager. Ce qui dura environ trois mois, en fin desquels une famine extreme accueillit ceste armee inutile, laquelle tendoit le col aux Suedes, pour estre totalement exterminée. Mais Stenon, desirieux de l'honneur, & poussé d'un esprit vraiment heroique, si tost que Christierne demanda trefves, pour traiter de la paix, non seulement les ottroya, ains outreplus lui fit present de vivres en tresgrande abondance. Ceste clemence heroique ne servit de rien pour adoucir le cœur de Christierne, lequel peu de temps apres fit des ravages, & massacres estranges en Suede, dont la fin néanmoins fut sa ruine, & confusion totale en une captivité de longues années, ayant perdu dignitez & Royaumes, & veu tout le rebours de ce qu'il pretendoit, comme nous le dirons en autre endroit de ce volume. *Hist. de Suede & de Danemarc.*

En l'an mil cinq cens trentesix, la ville de Hafnie ou Cooppenhaven, capitale de Danemarc, ayant esté assiegee l'espace d'un an entier, par Christierne Duc d'Hollande, esleu Roi de Danemarc, au lieu de Christierne, se rendit, ne pouvant plus subsister, à cause de l'extreme necessité de toutes choses. Ce fut apres un long pourparler, durant lequel l'assiegeant victorieux des autres



places fournit liberalement des vivres au Duc de Meckelbourg qui lui resistoit, & à tous les domestiques d'icelui. Il traita fort gracieusement les principaux de la ville & tout le peuple, confermant leurs droits & privileges anciens par edicts & lettres authentiques. Ceux qui lui avoyent esté plus grands adversaires apres avoir esté gravement censurez de paroles furent benigneement traitez contre leur propre attente. Il se contenta d'arrester prisonniers quelques ecclesiastiques seditieux, & qui entreprenoyent en trop de sortes contre son autorité. Puis il reestablit toutes choses en si ferme assiette, & se monstra si vertueux, entier, & irreprehensible en toutes ses actions, que ce Royaume Septentrional s'est senti tousiours depuis jusques à present du doux air de la clemence de ce Prince. *D. Chytraeus en sa grande Chronique de Saxe & des pays voisins.*

Tout le regne de feu Henri IV. Roi de France & de Navarre, contient tresgrand nombre d'histoires memorables de sa clemence envers toutes sortes d'hommes, specialement envers plusieurs grands, dedans & dehors la France. Nous les reservons à un autre volume, où elles meritent d'estre estallees & descrites par le menu: si Dieu permet que nous poursuivions la description de ces recueils.



CLEMENCE & justice militaire, memorables.

**L**Es François ayans en l'an 1556. emporté d'affaut Vignal bourgade du Montferrat, où furent tuez douze cens Neapolitains, la plupart desquels avoyent les armes dorees & les habillemens fort braves: le Gouverneur de ceste bougade, nommé Gaspar Pagan, pensant fuir la mort, quoi que blessé de vingtquatre ou vingtcing coups, se jeta dans un puits, profond de vingt à vingtcing toises. Le Marechal de Brissac entrant en la place, & passant au long de ce puits, entr'ouyt la voix & le bruit de Pagan, puis sachét que c'estoit, s'arresta court, & com-

& commanda qu'on lui devalast des cordes pour le tirer & sauver. Mais il avint que ce pauvre seigneur estant tiré jusques à quatre pieds pres le bord du puits, la corde vint à rompre, tellement qu'il retomba bas, plein de vie. Le Mareschal repasse, & entendant ce pitoyable accident lecond, fait apporter des cordes du canon, qui furent devalées avec un grand panier au bout à Pagan, lequel à ceste fois fut tiré hors si desfait, qu'il n'avoit presque plus de sentiment. Le Mareschal le fit porter, panser, medeciner, & traicter en son logis, comme s'il eust esté son parent. Au bout de deux iours, ayant un peu repris ses esprits, il le renvoya sur une litiere à bras au marquis de Pescaire, lequel en rendit graces infinies au Mareschal, loüant la debonnaireté François. Quelques iours apres le Mareschal feignant admirer la valeur d'un soldat nommé Boissi lequel sans attendre le signal ordonné pour l'assaut, estoit sorti de son rang, & montant à la bresche avoit fait si bien, que le reste de l'armee le suivant s'estoit ensuivi le gain de la place, promit lui faire du bien s'il le reconnoissoit. Ceste amorce print tel feu que Boissi vint se presenter par la main de son capitaine. Soudain le Mareschal pour recompense le fit mettre es mains du Prevost, lui en recommandant la garde au pris de sa vie, & de le mener toujours à la suite de l'armee si bien garroté qu'il n'eschappast. Puis il fit prendre par roolle le nom de ceux qui avoyent conquis les treize drapeaux des Neapolitains tuez dedans Vignal: à chascun desquels conquerans il fit present d'une chaîne d'or de cept escus. Quinze jours apres son retour à Thurin, plusieurs seigneurs le prierent de delivrer Boissi: mais en lieu de ce faire, il fit appeller en conseil tous les principaux de l'armee, auxquels il rameatur le commandement qu'il avoit fait de n'aller à l'assaut avant le son de trompette: l'audace & la remerité de Boissi à violer les loix militaires en un affaire si dangereux qu'en l'assaut de question: que ceste si grande faute ne pouvoit estre expiée que par le supplice de mort de celui qui l'avoit commise, par laquelle chascun apprendroit à se rendre observateur de ses commandemens: que cestui-ci, quoi que lui atouchant, estoit en

leurs mains, pour en juger, ce qu'il les prioit de faire hors de toute passion. Les choses debatues, par commune voix il fut jugé coupable de mort.

Alors il fit appeller le prevost & Boissi ensemble. Estans tous deux entrez en la chambre où le conseil se tenoit, il dit à Boissi: ta verru & ton courage temerairement monstrez à l'assaut de Vignal, sont susceptibles de quelque faveur & recommandation. Mais la loi militaire, qui doit servir de guide & à toi & à moi, & que tu as si inconsiderément violée, a fait que par les voix de tous ces seigneurs tu as esté jugé digne du dernier supplice. Mais moi prenant & mesnageant l'entredeux de la faute & de la grace, je t'ai fait porter la dureté d'une ignominieuse prison, pour expier ton péché: d'autrepart embrassant la misericorde, & considerant que la valeur plustost que la malice t'avoit fait tomber en ceste desobeyssance, ie te la veux aujourd'hui pardonner, à la persuation & priere de ces seigneurs: & reconoistre aussi tout d'un train ce vaillant courage que tu as monstté, te jettant à corps perdu dedans la bresche, dont Dieu t'a miraculeusement sauvé, pour tirer de toi quelque autre signalé service à la gloire de sa divine Majesté, & de main en main de celle du Roi nostre maistre: voila pourquoi je te donne (la lui faisant mettre par son secretaire autour du col) ceste chaîne d'or: va t'en vers mon escuyer, auquel j'ai commandé de te donner un cheval d'Espagne, un courtaur, & des armes, pour d'ores en avant te tenir aupres de moi & servir en tout ce que je te commanderai. La chaîne valoit deux cens escus. Tous ces seigneurs trouverent l'acte de la correction, & celui de la recompense, si admirable, qu'il n'y eut celui d'eux & de toute l'armée, qui n'en louast infiniment le Marechal, & auquel cela ne servist d'aiguillon à tousjours mieux faire. *Le Sieur du Villars au 7. livre de ses Memoires, &c.*

COM-

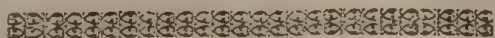
333

CO

La esté  
nages en  
ble de Ga  
Hebraique  
Professeur  
ris, stipendi  
à enseigner  
ont servi en  
ceus en le  
perseverer  
souverain  
cellens, me  
me de Ma  
laissa un ri  
torna de  
stament, &  
ment d'infir  
des. Histoires  
sur eloges.

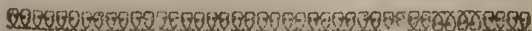
CO

Mon in  
Miles Ap  
sonnes illu  
matiere por  
mô Lecteu  
au premier  
Italiel'Am  
de remarqu  
gois premi  
temple de  
que comm



COMPAGNONS en la vie & en la  
mort.

**I**L a esté marqué que deux excellens & doctes person-  
nages entre plusieurs de nostre temps, François Vata-  
ble de Gamache en Picardie, Professeur de la langue  
Hebraïque, & Jaques Tufan de Reims en Champagne,  
Professeur en la langue Grecque, en l'Université de Pa-  
ris, stipendiez du Roi, admirablement sçavans & heureux  
à enseigner, qui ont fait infinis doctes disciples, lesquels  
ont servi en France & ailleurs, furent à mesme jour re-  
ceus en leurs charges & professions, y continuerent &  
persevererent bon espace d'annees, puis rappelez par le  
souverain Seigneur, createur, & auteur de tous dons ex-  
cellens, moururent aussi à Paris en mesme jour, le seizies-  
me de Mars l'an mil cinq cens quarante sept. Tufan nous  
laisa un riche thresor de la langue Grecque, Vatable  
tourna de l'Hebreu les livres canoniques du vieil Te-  
stament, & esclaircit de grandes difficultez, au contente-  
ment d'innombrables personnes qui s'appliquent à telles estu-  
des. *Histoire de France. Sc. de sainte Marthe au 1. livre de  
ses eloges.*



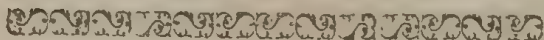
CONFESSION memorable.

**M**On intention n'est point, d'insérer en ces recueils  
les Apophthegmes & sentences notables des per-  
sonnes illustres du temps de nos peres & du nostre. C'est  
matiere pour un autre volume: mais ie n'ai peu cacher à  
mô Lecteur ce que j'ai appris de M. le President de Thou  
au premier livre de sa vie, où il dit qu'accompagnant en  
Italie l'Ambassadeur de France, il vid entre autres lieux  
de remarque la place de bataille, où le grand Roi Fran-  
çois premier fut prins, & mené par les Espagnols dans le  
temple des Chartreux. Le plus vieil d'iceux raconta  
que comme les moines chantoient lors le verset 70. du



Pleume 118. selon la version Latine, qui est le 119. des Hebreux, & faisoient une pause, selon leur coustume, le Roi les prevint, & seul se print à chanter le verset 71. suivant en ces mots de l'edition Latine, où David s'adressant à Dieu dit, *Bonum mihi, quia humiliasti me, ut discam, iustificaciones tuas.* Desportes contenant ces mots, comme s'ensuit:

*Ah, ie le conoi bien, qu'il m'estoit necessaire,  
Que ie fusse affligé, pour tes loix retenir,  
Ce que ta bouche dit, m'est trop plus saluaire,  
Que tout l'or & l'argent qui scaurroit m'avenir.*



CONFIANCE trop grande cause de grands  
maux.

**A**V commencement de l'an 1571. le Viceroy d'Escosse averti que l'on dressoit embusches à sa vie, & que quelques seigneurs du Royaume avoient conjuré sa mort, n'en tint gueres de compte. Quelques jours apres les conjurateurs assignent l'endroit de l'exécution à Limnuch, ville de leur parti. Le jour venu, qui fut le 23. de Janvier, vint entre quatre & cinq heures du matin certain personnage, lequel fit entendre au Viceroy, que si on vouloit lui bailler quelques gens pour lui faire main-forte, il iroit empoigner au collet le meurtrier aposté pour le tuer, & qui estoit caché en une maison proche de là. Le Viceroy trop confiant ne s'esmeut de rien, mais seulement resolut changer de chemin, & sortir par la mesme porte par où il estoit entré. Encores changea-il ceste deliberation, soit qu'il mesprisast tels dangers, (comme son propos ordinaire estoit d'alleguer que sa vie estoit es mains de Dieu, auquel il estoit prest de la rendre, quand son bon plaisir seroit de la lui redemander) soit que les rues fussent pleines de gés de cheval qui l'attendoient: Il monte à cheval, & poussant outre les lieux dont il se doutoit, estimant estre comme hors de difficulté, la grosse troupe de gens qui l'environnoit arresta son dessein, tellemēt que l'assassin aposté & caché en une gal-

gallerie par  
usage dom  
de pistole  
des reins.  
cheval d'u  
cheval. L  
porte de d  
abatue, t  
doit, se fa  
acollent,  
bruit de la  
le viceroy d  
comme s'il  
pied en so  
plaindre,  
tenir de l  
voir reduit  
les consp  
tes, & qui  
perpetré d  
leur repare  
tir de ma  
ment ordre  
aux seigne  
mor quel  
que ce fust  
heures de  
descrie par  
spiration, l  
plots & di  
de son histo  
viceroy, q  
Dieu est a  
maines : &  
ramente v  
verser du s  
void par se  
il avient se  
mesmeans  
Ce quen

gallerie garnie de quelques linges estendus comme pour usage domestique, sort à l'improviste, & lui tire un coup de pistole au petit ventre que la bale perça & fortif pres des reins. Le coup fut si rude que la bale donnant au cheval d'un gentilhomme proche du viceroi, tua ce cheval. L'assassin se jette dans la maison, gaigne une porte de derriere du jardin, laquelle il avoit paravant abatuë, trouve un bon cheval tout frais qui l'attendoit, se sauve vers les conjurateurs qui le remercient, acollent, cherissent & salarient fort amplement. Le bruit de la pistole fait hausser les oreilles à chacun : & le viceroi disant que c'estoit à lui, descend de cheval comme s'il n'eust esté nullement blessé, & retourne à pied en son logis. Ses gens & amis commencent à plaindre, & comme quelques uns ne peussent se contenir de lui dire que sa trop grande debonnaiereté l'avoit reduit à ce point, veu qu'il avoit trop supporté les conspirateurs paravant coupables en trop de sortes, & qui exterminiez (selon leurs demerites) n'eussent perpetré ce parricide ; lui d'une constance heroique leur repart, vostre importunité ne me fera point repentir de ma clemence. Ayant en apres donné paisiblement ordre à ses affaires, & recommandé le jeune Roi aux seigneurs & principaux du royaume, sans lascher mot quelconque de plainte ou d'aigreur contre qui que ce fust, rendit son ame à Dieu environ les onze heures de nuict du jour susmentionné. *G. Buchanan* décrit par le menu toutes les circonstances de la conspiration, les auteurs & promoteurs d'icelle, leurs complots & divers efforts devant & apres au 16. & 20. livre de son histoire d'Ecosse, & fait un sommaire de la vie du viceroi, que je represente ici pour monstrier combien Dieu est admirable en ceste revolution des affaires humaines : & combien nous devons estre soigneux nous ramentevoir quelquefois ce que dit Salomon au 14. verset du 8. chap. de son Ecclesiaste, que ceste vanité se void par fois sur la terre, qu'il y a des justes auxquels il avient selon l'œuvre des meschans : & il y a aussi des meschans auxquels il avient selon l'œuvre des iustes. Ce que nous avons veu depuis en divers endroits, rā-

tie en nos cœurs ceste verité. Or escoutons Buchanan, La mort du viceroi mit en dueil les gens de bien, mais principalement le menu peuple, qui l'aimoit comme pere du pays, & regrettoit infiniment ceste perte. Car outre ses valeureux exploits en tresgrand nombre, chacun se souvenoit qu'en moins d'un an paravant, il avoit tellement pacifié toute l'Escoffe agitee d'innies partialitez, mutineries & seditions, que l'on pouvoit aller en toute assurance, & vivre joyeux en tous endroits autant qu'en sa propre maison. Ceux qui lui portoyent envie de son vivant, en disoyent tout le bien du monde apres sa mort. On admiroit sa vaillance en guerre, & le soin continuel qu'il avoit de procurer la paix: sa promptitude à despescher affaires, si heureusement tousiours, que la divine providence sembloit ne bouger d'aupres de lui: tant de douceur en exerçant justice criminelle, tant d'equité pour la vuidange des causes civiles, où il se trouvoit d'ordinaire avec les juges, si les affaires de la guerre ne l'en destournoyent, que tous en estoient ravis d'esbahissement. Sa presence empeschoit que les petis ne fussent opprimez par faux rapports, & que les grands ne fussent espuisez de despeses par les chiquaneries & longues formalitez es proces. Sa maison estoit un lieu tres-sainct, d'où l'ordre, la petulance en faicts & en paroles, estoit bannie. D'ordinaire on y lisoit apres disné & soupé quelque chapitre de la Bible, & combien que pour cest effect il y eust un homme propre & fort docte, lequel lui tenoit compagnie à toutte heure: toutesfois s'il se trouvoit d'autres hommes scavans (comme il avenoit presques tousiours alors, & lesquels il cherissoit aussi) leurs avis estoient par lui recherchez & pesez, pour en faire tant mieux son profit en la conduite de sa vie. Il estoit tres-liberal, donnant à plusieurs, souvent, alaiement, maintesfois en secret & de sa propre main. Fort familier avec ses domestiques & ses amis, qu'il tançoit plus vivement (s'ils failloyent) que des estrangers & inconnus. A cause de tant de vertus dont il reluisoit, les autres nations le reveroyent: sur toutes les Anglois, qui avoyent en diverses occasions remarqué les

valeurs

valeurs de  
te louang

M

CON

ON app

nomm

(Exo. 20. 8 &amp;

le sâctifier.

vre: mais l

Dieu, Tu n

ni ta fille, n

l'elrâger o

nel a fait l

en iceux, &amp;

ernel a be

gneur, Die

du prisonn

Moyle, à A

de mort ces

de pierres h

pert par l'hi

Cueillir du

grief, que

fraindre un

fense du Ro

Sans parl

pteurs &amp; vi

contêterai,

jugemens, r

et, elcrit en

François pa

rain gentil.

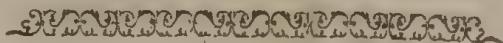
Dimanche,

avoit lareit

les pendar

Vne fil

valeurs de ce seigneur, vrayement grand & digne de toute louange.



CONTEMPTEURS & violateurs du S.  
jour du Repos, punis.

ON appelle *Dimanche*, le jour du Seigneur ce qui est nommé Sabbath, & *Repos*. Dieu dit à son peuple (Exo. 20. 8 & c.) Aye souvenance du jour du Repos, pour le sanctifier. Six jours tu travailleras, & feras toute ton œuvre : mais le septieme jour est le Repos de l'Eternel ton Dieu, Tu ne feras aucune œuvre en icelui, toi, ne ton fils ni ta fille, ne ton serviteur, ni ta servante, ne ton bestail, ni l'estranger qui est dedés tes portes. Car en six jours l'Eternel a fait les cieux, & la terre, & la mer, & tout ce qui est en iceux, & s'est reposé au septiesme jour: & pourtât l'Eternel a benit le jour du Repos, & l'a sanctifié. Nostre Seigneur, Dieu misericordieux, enquis ce qu'on avoit affaire du prisonnier cueillant du bois le jour du Sabbath, dit à Moyle, à Aaron, & à toute l'assemblée; On fera mourir de mort cest homme là, & toute l'assemblée l'assommara de pierres hors du camp. Ce qui fut executé, comme appert par l'histoire cōtenue au 16. ch. des Nombres v. 32. & c. Cueillir du bois, semble leger forfait: mais ie l'estime grief, que pour si petite occasion l'Israélite ait osé enfreindre un si grand commandement, & l'expresse defense du Roi des Rois.

Sans parler des jugemēs de Dieu sur les anciens contempteurs & violateurs du jour & repos du Seigneur, ie me contēterai, de représenter ici quelques exemples d'iceux jugemens, recueillis d'un livre Intitulé *la Pratique de Piété*, escrit en Anglois par M. Louys Bayle, & traduit en François par Jean Vernuilh, cōme s'enluit au ch. 29. Certain gentil-homme, accoustumé de profaner le jour du Dimāche, en chassant, eut un enfant de sa femme, lequel avoit la teste semblable à celle d'un chien, avec les oreilles pendances, criant & jappant comme un chien.

Vne filandiere fort avarecieuse, demeurant à Kindstad.



en Franconie, l'an 1559. travailloit d'ordinaire avecques ses servantes le Dimanche. Vne fois en ce jour il leur sembla que de leur filasse sortoit du feu, mais qui ne les offensoit point. Le Dimanche suivant leur filasse print feu vraiment: mais elles l'esteignirent bien tost. En lieu de penser à cela, pour devenir sages, le troisieme Dimanche apres travaillerent à l'acoustumee. Mais le feu survint si grand qu'il embrasa toute la maison, tellement que la maistresse & deux de ses enfans moururent le lendemain. Vn enfanson au berceau n'eut point de mal.

Le treizieme jour de Janvier en l'an 1582. un Dimanche, les eschassauts d'un jardin appellé Paris (qui est en Angleterre) tomberent sous le peuple, qui voyoit battre les Ours avec les Chiens. Huiets spectateurs furent tuez par ce debris, & tres-grand nombre de blesez & estropiez. Avertissement (ce dit le Docteur Bayle) à ceux qui prennent plus de plaisir de monter sur le theatre un jour de Dimanche, afin de voir des passetemps profanes, que d'estre en l'Eglise à ouyr lire & exposer la parole de Dieu. Adjoustons encore quelques exemples, à la confusion des profanateurs du Dimanche.

Il y a en Angleterre une ville nommee Stratfort, sur la riviere d'Amon en la Comté de Warwic. Ceste ville là a esté bruslee deux fois en l'espace d'un an, & en mesme jour de Dimanche: principalement pour avoir profané & polué le Sabbat de l'Eternel, en mesprisant sa sainte parole annoncee par ses fideles serviteurs. Vne autre ville nomme Teverton, en la Comté de Devons, a esté souvent avertie par son fidele pasteur parlant aux habitans assistans à ses predications, que Dieu deployeroit sur eux ses justes & espouvantables jugemens, à cause qu'ils polluoient horriblement le Dimanche. Tost apres le trespas de ce bon pasteur, le 5. jour d'Avril 1598. Dieu consuma, en moins de demi heure, par un feu terrible & soudain toute la ville, horsmis l'Eglise, la maison de ville, l'hospital, & quelques maisonnettes des plus pauvres de la ville, en laquelle paravant on pouvoit voir quatre cens maisons habitees, lors cōsumees par feu, & plus de cinquante personnes bruslees par la flamme.

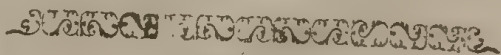
Le cinquiesme jour d'Aoust en l'an 1612. quatorze

ans apres le  
fut bruslé  
des plus par  
(dit le Doct  
ceci le doigt  
fissent, de c  
res occasion  
habitans de  
lôé; Luc 13.  
craindre les  
s'ils veulent

CONVO

L A verité  
L'eres. El  
pour la con  
cœur. Tels  
violence, ni  
Si la patien  
dain les pech  
pernicieux d  
leur donne d  
haut sur les  
L'histoire q  
peu de lign  
à un gentil  
& sollicitee  
l'homme vo  
re pouffe l  
tes intention  
d'elle adjoin  
le calomnie  
gentilhomme  
le: Quel  
contraigno

ans apres le premier feu , toute ceste ville de Teverton fut bruslee derechef , exceptees trente six maisonnettes des plus pauvres , avec le college & l'hospital. Ceux là (dit le Docteur Bayle) sont aveugles , qui ne voyent en ceci le doigt de Dieu , qui leur face la grace , s'ils la rebâtissent , de changer leur jour de marché , & s'oster toutes occasions de profaner le jour du Sabbath. *Ques* les habitans des autres villes se souviennent de la tour de Siloé ; *Luc* 13. & apprenent aux despens de leurs voisins à craindre les menâces de Dieu , & à croire ses Prophetes , s'ils veulent prosperer. *2. Chron.* 20. 20.



**CONVOITISE MESCHANTE CAVSE**  
*d'horribles maux , estrangement*  
*punie.*

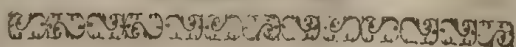
**L**A verité dit, que Dieu jugera les paillards & les adulteres. Elle dit encores que quicôque a regardé femme pour la convoiter, a desja cômisi adultere avec elle en son cœur. Tels coups ne peussent estre rabatus par cautele, ni violence, ni audace, ni coustume , ni grandeur humaine. Si la patience divine attend, outre ce qu'elle frappe soudain les pecheurs , qui sont punis au moment de leurs pernicioeux desirs & abôminables plaisirs , elle cõtinue, & leur donne d'autres coups puis apres, qui resonnent bien haut sur les eschafaux de ses vengeancees redoutables. L'histoire qui s'ensuit nous en monstre beaucoup en peu de lignes. Vne belle & honneste damoiselle mariee à un gentil homme d'honneur & de valeur , fust tentee & sollicitée à la perte de son honneur par un autre gentilhomme voisin & familier du mari. Elle pudique & sage repousse honnestement telles indignes & meschantes intentions. Le malheureux rebuté acelibere se venger d'elle, adjousté à ses pechez precedens le crime de cruelle calomnie , faisant entendre au mari que certain autre gentilhomme son grand ami abusoit de la damoiselle : Que l'honneur & le respect qu'il portoit au mari le contraignoit de ne lui plus celer ce grand mal. Le ma-

ri croyant de leger commence à traiter si rudement sa femme, qu'elle fut cōtrainc (apres avoir beaucoup patienté) se retirer en la maison d'un sien oncle, sans accuser pour sa justification le gentilhomme calomniateur, qui l'avoit sollicitée. En ceste affliction & innocence elle tombe malade & meurt.

Le gentilhomme que le mari veuf soupçonnoit avoir abusé de sa femme fut quelque temps apres recherché de mariage par une damoiselle parente de ce mari. Il s'en excuse, à cause de son impuissance, ce qui estoit véritable, & parvenu à la conoissance du mari, il ouvre les yeux, mais trop tard, & void que sa femme avoit esté faussement accusée, qu'il l'avoit injustement traitée, & qu'elle estoit morte innocente. Le gentilhomme calomniateur, se voyant descouvert & torturé par la conscience va trouver le mari en sa maison, se presente à lui, fait ample reconnoissance de sa faute, lui en demande humble pardon: se soumet à en estre puni, & lui presente un poignard qu'il avoit apporté pour en faire la vengeance. Le mari refuse de faire telle execution. Sur ce le calomniateur prie qu'on lui donne à boire. On lui apporte du vin dans une tasse: il tire promptement & dextrement de sa pochette un papier où y avoit du sublimé, qu'il met dans le vin, l'avale, & meurt soudain, estouffé de la violence de ceste poison. Les juges des lieux poursuivent le mari sur ceste mort du calomniateur: se saisissent de sa personne, & l'interroguent. Lui picqué du souvenir des indignes traitemens faits à sa femme innocente, & se reconnoissant coupable de la mort d'icelle, confesse avoir empoisonné l'autre: sur sa confession & autres circonstances s'ensuit arrest, auquel il acquiesce, & est decapité. Son fils qui lors de l'exécution estoit jeune, ayant depuis atteint l'age de discretion, & informé de la vérité des choses passées & de l'innocence du pere, presente requeste au parlement de Paris, pour estre receu appellant du jugement & de l'exécution, ce qui lui fut accordé: & apres avoir fait creer un curateur au corps, par arrest le defunct fut justifié, declairé innocent, & son fils remis en ses biens & honneurs. *Extrait des memoires d'un personnage honorable, docteur & tres-digne de foy.*

CORPS

**L** E ving  
quatre,  
cinq ans, est  
marck fut e  
d'un coup  
che de la po  
dres, dont:  
playe confi  
de mesme g  
lendemain  
fut revestru  
sans le rem  
un cercueil  
chers: & ne  
me de Jan  
jours du sa  
de sang cer  
ensuivant, s  
space de de  
ment tué. I  
fut toute re  
tombeau un  
vec certaine  
parence de p  
maines, sans  
es autres cor  
ames en son  
mobiles, flex  
ges, excepté  
qu'estre entr  
extremitez e  
Ces estran  
medecins du  
nommé Goe  
mes, de quel  
mé. Le pter


**CORPS mort merueilleux.**

**L**E vingt-sixiesme jour de Decembre mil six cens & quatre, un jeune gentil-hôme Aleman, aagé de vingt cinq ans, estant en une ville d'Austriche nommee Blind-marck fut environ les neuf heures du soir tiré & atteint d'un coup d'harquebuse qui le traversa par le costé gauche de la poitrine, & sortit par le droict des hypochondres, dont il mourut sur la place. Le corps visté, & la playe consideree, on trouva l'entree & sortie de la balle de mesme grandeur, avec beaucoup de sang espandu. Le lendemain vingt-septiesme du mois, au matin, ce corps fut revestu d'autres habillemens & gardé deux iours sans le remuer. Le trentiesme du mois on le met dans un cercueil porté en l'Eglise, où il est gardé, sans y toucher: & neantmoins depuis ce jour jusques au huitiesme de Janvier de l'an mil six cens cinq, il sortit tous les jours du sang vermeil & frais de la playe. Depuis, ce flux de sang cessa. Detechef le treiziesme jour de Fevrier ensuivant, sur le midi, la playe basse poussa du sang l'espace de deux heures, comme d'un corps tout fraichement tué. Pendant ce temps l'habitude de ce corps tué fut toute telle que lors qu'il vivoit, ayant jusques au tombeau une couleur de face rougeastre & vermeille, avec certaine grosse veine pleine de sang, au front, sans apparence de purefaction aucune en tout ce cours de semaines, sans puanteur ni odeur desagreable que l'on sent es autres corps morts, dedans peu de jours apres que les ames en sont separees. Il avoit les doigts des mains mols, mobiles, flexibles, charnus, la chaleur naturelle peu changee, excepté que sur la derniere semaine, un peu devant qu'estre enterré, les bouts des pieds, des mains & autres extremitez commencerent à prendre couleur plombée. Ce cas estrange engendra des disputes entre les doctes medecins du pays, & donna occasion à l'un d'entre eux nommé Gregoire Hortius d'en proposer deux problemes, desquels il a declairé son avis en un livret imprimé. Le premier est, si vn corps humain peut durer apres la

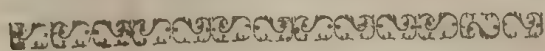
Tom. III.

L j

CORPS



mort, par l'espace de quelques semaines, avec couleur & habitude d'homme vigoureux & beau, n'ayant commencement de putrefaction, sans aucun artifice, & naturellement? Le deuxiesme, si le flux de sang d'un corps humain tué indique tant au commencement du meurtre que quelques semaines apres, la presence du meurtrier, c'est à dire signifie que le meurtrier n'est pas loin? L'Academie en medecine à Vienne en Autriche respond avec le docteur Horstius, que tout ce que dessus declairé au regard de ce corps mort s'est fait par causes naturelles, sans indication de meurtrier present, en ce lieu-là. Nostre intention n'est point de disputer pour ni contre: mais quelque constitution & composition que l'on vueille considerer ou au corps, & en ce qui en dependoit, ou en la balle dont il fut tué, ou en la vigueur des esprits vitaux & animaux: ceste histoire m'a semblé digne de tenir rang en ce volume, laissant à nos medecins Francois, qui auront leu le traité de Horstius, d'en discourir selon leur suffisance, & quand il leur plaira.



### *COVRAGE invincible.*

**E**stre malade & languissant longue espace d'annees, n'est chose nouvelle ni esmerueillable en l'homme mortel. Mais se monstrier courageux & vigoureux en maladie, recommande & fait admirer la vertu de l'homme infirme & invincible en mesme moment. On escrit que le capitaine Bayard tant renommé en l'histoire de France, (& duquel nous avons parlé n'agueres bien aplemēt, au chapitre du Chevalier magnifique) au temps de nos peres fut travaillé d'une fièvre quarte l'espace de trente ans continuel, durant lesquels elle lui donna les secousses que chacun peut penser, sans le terrasser du tout, ni l'empescher de se trouver à la guerre, en divers endroits, où sans nul ne monstra le dos à l'ennemi, ains vescu & mourut la face tournée où la vertu l'appelloit. Et lors mesme que sa fièvre luttoit contre lui, souvent il s'elvertua de faire sa charge militaire. l'en alleguerai un exem-

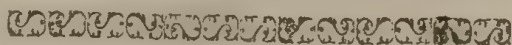
exempl  
capitain  
raison  
dont s'en  
le jour  
de l'acce  
battu de  
rue son  
du bois de  
Iules  
hommes  
à mervei  
fort long  
lui servoi  
des excel  
ment to

U

A v  
seigneur  
ses heure  
es affaires  
velopé d  
me, qui  
son fils P  
repoussé  
vie. Mais  
en si rud  
dinaire,  
deffoit d  
loit le tu  
regarder  
que, ain  
bailles  
ceux en  
stez po

exemple particul. er. Il estoit entré en querelle, contre un capitaine Espagnol nommé Alfonse de Soto Major, à raison de quelques paroles inconsiderément avancees, dont s'ensuivit le deffi pour se battre. Alfonse ayant choisi le iour de l'acces de Bayard, icelui fut si courageux que de l'accepter, de fait il comparut en place, & quoi que batu de la fievre, combatit si dextrement, qu'il abatit & tua son ennemi, au grand estonnement de tous. *Livre I. du choix des histoires, chap. 27.*

Iules Cesar Scaliger, personnage illustre entre les hommes illustres de nostre temps, docte, vaillant, & sage à merveilles fut travaillé de gouttes violentes, & d'une fort longue fievre quarte de plusieurs annees. Son liect lui seruoit de livres & d'estude. Il y fit une bonne partie des excellens escrits que les sçavans lisent avec estonnement tous les iours.



**CRAINTE soupçonneuse & miserable.**

**A**V mois de Novembre mil cinq cens cinquante sept mourut à Bruxelles Fernand de Gonzague, seigneur fort renommé, de grande reputation aussi, pour ses heureux exploits es guerres d'Italie, & sages conseils es affaires d'estat, lequel s'estoit de singuliere adresse developé des embusches secretes du Pape Paul troisieme, qui lui vouloit mal de mort, à cause du massacre de son fils Pierre Louys Farnese, & avoit courageusement repoussé plusieurs puissans & redoutables traits de l'envie. Mais le pauvre vieillard tomba sur la fin de ses jours en si rude espouvante de cœur, & devint si perplex d'ordinaire, redoutant tout ce qui l'environnoit, qu'il se deffoit de chascun, cuidoit qu'à tout moment on vouloit le tuer : estant seul tournoit tousiours la teste pour regarder derriere soi, ses yeux n'avoient arrest quelconque, ains regardoyent sans cesse deçà delà, non sans esbahissement de ceux qui consideroyent telle contenance : il tenoit pour suspects, & pour gens secretement apostez pour l'assassiner, tous estrangers qui lui venoyent à

la rencontre *Pontus Heuerus de Desi, n la vie de Philippe second, livre 15.*

Les aiguillons d'une conscience craintive, destituée de fermes consolations pour se rassurer, sont merveilleusement poignans & aspres, quand elle vient à se resveiller. Accablée d'un fardeau importable de pensées curieuses, elle ne fait que gemir, ou se censurer & maudire, quelquesfois crie alarme, au feu, à l'eau dedans soi-même, ou tempeste au dehors, comme les desesperoires, les precipices, les supplices & morts lamentables d'innombrables personnes poursuivies en leurs consciences, le verifient. Au contraire, la bonne conscience apporte consolation, quand le malheur semble la fouler aux pieds, s'oppose gracieusement aux bruits & ouy-dire du vulgaire, se charge de tout: & si elle void un monde contrariant à son avis, ne s'amuse point à conter les voix, ains obtient gain de cause, par l'arrest qu'elle seule prononce. Si sa fidelité est tourmentée comme criminelle, elle ne descend pas pourtant de sa gloire, ains demeure ferme au dessus de sa peine.

Marc Bilesche, serviteur du Cardinal de Granvelle, tomba en si corrompue espee d'imagination, quoy qu'il fust homme de bon esprit, & fut agité de si estranges pensemens & apprehensions nuisibles (ausquelles pour legeres causes il adoustoit soy) qui gaignerent tant sur lui, que non seulement il se desffoit de tous estrangers & domestiques: mais aussi du Cardinal son maistre: ayant opinion qu'ils vouloyent l'empoisonner, ou esgorger, ou faire mourir à quelque pris que ce fust. *Leonard Vair Espagnol, en son oeuvre des charmes & enchantemens, liv. 2. chapitre 3.*

Antoine de Saint Felix Neapolitain, personnage fort docte & de vif esprit, que j'ay eu pour precepteur en ma jeunesse, estoit frappé de telle maladie, soupçonnant que chacun vouloit l'empoigner, & n'avoit proche parent ni allié, de qui il ne se donnast garde, les pensant tous entachez de ceste mesme volonté envers lui. *En ce mesme livre & chapitre.*

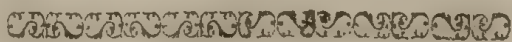
Certain personnage ayant veu sans garde ni aucuns reismoins une bonne somme d'argent, à laquelle il n'avoit

voit tou  
maistr  
volé u  
avoit m  
quoi que  
estoit so  
quand il  
quelque  
pable, &  
rougir &  
Ceste am  
stupides, c

CHAP

F Rang  
vire de  
tt. ire qui  
Piemont  
finne pri  
de Mor  
teresse non  
de lui: tell  
furent en  
ce, par la  
tans & orde  
une voix fo  
V lars de  
pond, c'est  
ya dix ans  
la prison, o  
rent cho  
ul nomme  
prisonnier  
lu excuser  
les de Sav  
estoit de  
ne le trou

voit touché que de l'œil, oyant quelque temps apres le maître de ceste somme se plaindre qu'on lui en avoit volé une partie, se donna peur & fantasie que ce maître avoit mauvaise opinion de lui, & le tenoit pour larron, quoi que sa conscience lui tesmoignast le contraire. Si estoit son imagination si violente en cest article, que quand il oyoit renouveler ceste plainte, ou parler de quelque sorte de larcin, il craignoit qu'on l'en tinst coupable, & ne pouvoit se contenir (quoi qu'innocent) de rougir & changer de couleur. *Au mesme livre & chap.* Ceste ame rendre condamne infiniment les consciences stupides, cauterisees & abruties.



C R V A V T E' descouverte.

François de Boivin, fleur du Villars, descript au 7. livre de ses memoires des guerres de Piedmont l'histoire qui s'ensuit. Le Marquis de Masseran, seigneur Piemontois, ayant à cause de son inconstance esté constitué prisonnier, jusques à ce qu'il eust remis en la main de Monsieur de Termes Lieutenant du Roi certaine forteresse nommee Iumaglia, satisfit à ce qu'on requeroit de lui: tellement que les fleurs de la Mante & du Villars furent envoyez à Iumaglia prendre possession de la place, par la main du fils de ce Marquis de Masseran. Vistans & ordonnans de la seurreté de ceste place, ils ouyrent une voix fort lamentable, qui crioit, aye pitié de moi. Villars demande que c'estoit. Le fils du Marquis respond, c'est un pauvre prisonnier, qui deust estre mort il y a dix ans. Alors la Mante lui ordonna de faire ouvrir la prison, où il entre avec Villars & non autre. Ils trouverent chose tres-horrible, que c'estoit un pauvre gentil-homme Vercellois, que le Marquis avoit fait prendre prisonnier dixhuiet ans paravant, parce qu'il avoit voulu executer contre lui un arrest de la part du Duc Charles de Savoye, sans que jamais ame vivante sceust qu'il estoit devenu; & de fait les parens de ce gentil-homme ne le trouvant, & estimant qu'un sien ennemi l'eust tué,



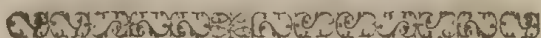
le poursuivirent si rudement en justice, que par les tourmens il confessa le mal qu'il n'avoit pas fait : pour reparation duquel il fut condamné & executé à mort, ce Marquis estant en la mesme ville, & qui sçavoit ce qui en estoit. Nous menasmes (adjouste le sieur du Villars) ce pauvre gentil-homme qui estoit tout nud, & n'ayant que la peau, devant Monsieur de Termes, auquel il raconta toute ceste cruelle histoire. Il le fit habiller & lui donna quelque escu pour se retirer vers ses parens, de maniere que chascun jugea ceste maudite cruauté avoir conduit le Marquis & son fils au malheur où ils se trouverent reduits en l'an 1556, que ceste cruauté fut decouverte.

Tout ce que Senecque, Plutarque, & autres depuis eux ont dit, de la cholere & appetit de vengeance, se peut rapporter à la presente histoire, qui nous peint une furie d'enfer en l'ame d'un homme mortel, ceinte de serpens vomissans le feu de rancune vengeresse, qui deschire à toute heure & soi-mesme & l'affligé. Que peut voir une ame paisible approchant de ce Marquis, & remarquant les horribles effets de sa passion, autre chose qu'un esprit malin tout en feu, pouffant tout à l'heure un cri composé de mugissement & rugissement infernal, voulant la totale perdition de celui qu'il detient, & ne pouvant jamais se saouler de sa misere, ni de celles d'autrui ? Ce n'est rien des contenance exterieures de l'homme vindicatif, à comparaison de son deplorable estat en la presence du Juge souverain. Plus le cruel subsiste, plus sa condamnation, sa peine, sa langueur se renforce : plus avant s'enfonce-il en l'abyssine de sa perdition redoutable. Le Marquis trouva qui le punit assez en ce monde, estant tenaillé continuellement par sa propre conscience, & poursuivi devant Dieu par les cris du sang innocent. Bien-heureux sont les misericordieux, car misericorde leur sera faite.



CRVAVTE' detestable punie.

V N Prince Aleman devenu fort orgueilleux, à cause de la prospérité de ses affaires, assiegea le chasteau d'un gentil-homme. Au bout de quelques iours la place lui fut rendue par composition, portant entre autres articles, que les assiegez sortiroient vies & bagues sauves, pour se retirer où bon leur sembleroit. Avint la dessus que ce Prince voulant entrer dedans la place avec ses troupes, l'un des soldats de la garnison posé en sentinelle au haut d'une tour, ne sachant rien encor de la composition, éschargea une harquebuzade à croc, dont fut atteint, & renversé mort à terre un Reitre non guerres esloigné du Prince. Ce coup le mit en cholere si violente, que sans respect de sa foi, ni de l'innocence des autres soldats en grand nombre, à l'insceu desquels ce coup avoit esté tiré, il les fit tous pendre & estrangler à un arbre proche du chasteau, & leur Curé tout au plus haut, par honneur (ce disoit-il) violant en cela les loix militaires, & faisant un acte paravant non ouy entre les Alemans. Nul n'osant pour lors s'opposer à ce Prince, avint tost apres, son courroux estant refroidi, que lui & ses conseillers furent marris de leur furieuse precipitation, & souhaitoyent (mais en vain) que cela ne fust point advenu. L'evenement monstra que Dieu maudissoit les conseils & deportemens de ce Prince & de ses serviteurs; lors que lui & plusieurs qui le souttenoyent, furent ruez tout à plat au bout de quelque temps. Le Prince acablé de debtes, & devenu intolvable, oba en disette extreme, & contraint de quitter le pays fut acueilli d'une horrible maladie qui par tres-grieves douleurs l'arracha du monde. Autant en avint à plusieurs siens conseillers & serviteurs, qui ne firent gueres plus douce fin: car le sang des meurtris & la vengeance Divine ne cesserent de courir apres jusques à tant qu'ils furent raclez de dessus la terre. *Ph. Camerarius au premier volume d. ses Meditations historiques, livre 3 ch. 15.*



## C R V A V T E' fraternele.

**S**ur la fin de l'an mil cinq cens & cinq avint à Ferrare  
ce qui s'ensuit. Le Cardinal Hippolyte d'Este aimant  
ardamment vne jeune fille sa parente, laquelle n'aimoit  
de moindre affection Dom Iules frere bastard du Cardinal,  
& confessant elle-mesme au Cardinal, que sur toutes  
choses ce qui la rendoit si fort amoureuse de Dom Iules,  
estoit la beauté des yeux d'icelui : le Cardinal plein  
de furie ayant espié le jour de la sortie de Dom Iules  
hors de Ferrare, pour aller à la chasse, l'environna en  
campagne, & l'ayant fait descendre de cheval, lui fit par  
quelques siens estaffiers tirer les yeux hors de la teste,  
pource qu'ils estoient compagnons de ses amours. Ce  
Cardinal eut bien le cœur de regarder une telle mes-  
chanceté, qui fut depuis cause de tres-grands scandales  
entre les freres. Fr. Guichardin compare cest acte tragi-  
que, à celui des anciens freres Thebains, mais pour cause  
plus legere : si toutesfois (dit-il) la desbordee impetuo-  
sité du fol amour est moindre que l'ardant desir de reg-  
ner. Ceste histoire est la closture du sixiesme livre. de Fr.  
*Guichardin, touchant les guerres d'Italie.*

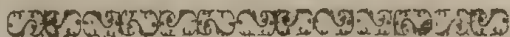
Le mesme Guichardin raconte puis apres en la troi-  
siesme Section de son septiesme livre la suite & catastro-  
phe de ceste tragedie de Ferrare, en ces termes tournez  
de l'italien. De la tragedie susmentionnee nasquit un  
nouvel accident. Ferdinand frere du Duc Alphonse, &  
de Iules (auquel les yeux avoient esté remis en teste,  
sans perte de la veüe, par la prompte & diligente cure  
des Medecins) conspira avec Iules la mort d'Alphonse.  
Ferdinand vouloit empier l'estat, Iules ne desiroit rien  
tant que l'exterminatio du Cardinal, disant qu'Alphon-  
se ne s'estoit ressenti du grand outrage qui lui avoit esté  
fait, & pourtant perdoit toute esperance de pouvoir se  
venger du Cardinal. Albertin Boschet gentil-homme  
Modenois se mit de la partie. Pour l'exécution ils gai-  
gnerent & corrompirent quelques gens de basse condi-  
tion,

tion, qui  
pour lui de  
lais & cõ  
Guichardi  
quelques a  
& Iules ils  
peruelle da

Arthele

B Arthele  
Benzon  
des Conqu  
ravages, qu  
bles. Apres  
il se trouva  
le temps à  
pauvres In  
leurs chiez  
zar, renom  
querans de  
gleterre, asp  
Bezeuillo. L  
rent des fait  
delibera de  
prisonniere.  
levne lettre  
lors eitant à  
sur elle son b  
sous espoir d  
guere loin d  
l'auergne in  
cours la que  
à lui due en  
gneur chœu  
tee) au Gon  
ne me favy  
Bezeuillo

tion , qui estoient continuellement pres d'Alphonse, pour lui donner plaisir. Mais uns & autres par leurs delais & cōtraires avis, & retenus par timidité fatale (ce dit Guichardin) la conjuration fut descouverte, Albertin & quelques autres furent escarrellez. Quant à Ferdinand & Iules ils furent condamnez à demeurer en prison perpetuelle dans le chasteau neuf de Ferrare.



CRUAUTEZ horribles.

**B**Arthelemi de las Casas, Fernand Ovrede, Ierosme Benzo, & autres racontent au long les deportemens des Conquesteurs du nouveau monde, où ils firent des ravages, que ie compren sous le mot de Cruautez horribles. Après s'estre emparez de la grande ville de Cusco, il se trouva des hommes si abrutis, qu'apres avoir passé le temps à detailler comme chair de boucherie plusieurs pauvres Indiens, en baillerent la chair pour nourriture à leurs chiens. Certain Capitaine, nommé Diego de Salazar, renommé, pour avoir esté l'un des premiers conquerans de l'Isle de S. Jean, avoit un grand chien d'Angleterre, aspre, & fort acharné sur les Indiens, nommé Bezerillo. La nuit d'apres le jour que les Espagnols eurent desfait en bataille le Cacique Malodōmaca, Salazar delibera de lascher son chien sur une vieille Indienne, prisonniere. Pour moins incommode execution, il baille vne lettre à ceste vieille, pour porter au Gouverneur, lors estant à une lieuë de là; mais en intention de lascher sur elle son bourreau. La pauvrete, s'en allant ioyeuse, sous espoir de delivrance, à l'aide de sa lettre, ne fut pas guere loin de là, que Salazar lui envoya son chien, qui l'atteignit incontinent. Elle voyant ce dogue furieux accourir la gueule ouverte, s'assied en terre, & commence à lui dire en son langage Indien, Seigneur chien, Seigneur chien ie porte ceste lettre (la lui monstrant cachetee) au Gouverneur. Puis elle adjousta, Seigneur chien, ne me fai point de mal.

Bezerillo, moins chien que Salazar, s'arresta tout



court, & haussant la cuisse, pissâ contre ceste femme, ainsi que contre une paroi. Les Espagnols qui conoissoient le naturel farouche & furieux de Bezerillo firent un miracle de cest accident, & eurent honte de tuer une femme, à qui le chien de leur Capitaine avoit laissé la vie. Cest eschantillon d'abrutissement horrible d'hommes mastinans horriblement le vieil & nouveau monde, nous remeîne ici à l'histoire du Peru, où les Indiens, qui ne peuvent trouver assez d'or, pour assouvir l'exécrable avarice des Espagnols, qui les appliquoyent à diverses tortures, se cachèrent dans les bois : mais les Espagnols y alloient à la chasse avec leurs chiens, & descouvrirent par telle ruse les pauvres Indiens, les faisoient estrangler, & deschirer en pieces. Les survivans reduits à l'extremité du desespoir, pour se despestrer des horribles abrutissemens ou cruautéz, où ils se voyoyent reduits par les chiens bipedes & quadrupedes se pendoyent & estrangloyent de leurs propres mains.

Barthelemi de las Casas, Evêque envoyé d'Espagne es Indes, confirme ces horribles cruautéz & prodigieux abrutissemens en une terrible legende inserée en l'histoire qu'il en a écrite, publiée en diverses langues, où il deplore & represente amplement le malheur des Indiens, bourrellez, tourmentez & exterminiez par toutes sortes de supplices, sous le joug Espagnol. Suffira pour le present d'en extraire ce qui s'ensuit ; Il faut que ie raconte (dit-il) un acte diabolique que j'ai veu souvent ; & ie ne sçai s'il convient point plus aux bestes les plus cruelles qu'aux hommes. Les Espagnols nourrissent tout expres des dogues furieux & carnassiers, qu'ils accoustument à mordre, estrangler & despecer les Indiens. De moi, je ne pense pas que les bons & vrais Chrétiens, voire ceux qui veulent estre estimez l'estre, mais ne le sont pas, disent que jamais on ait entendu tel affaire, a sçavoir que ces Espagnols meinent par tout quant & eux un grand nombre d'Indiens enchaînez, comme si c'estoyent troupes de pourceaux. Ils les tuent & mettent en pieces, comme si c'estoit chair de bestes. Souvent on a ouy l'un disant à l'autre, Preste moi un quartier de chair de Veillaco, (c'est à dire, de vilain : car ainsi appel-

lent :

lent-ils par  
ner à mes c  
de mes ve  
chasse, enq  
(disent-ils)  
& tâ de ve  
ces chiens :

Amoïne  
istoires Ind  
vo, Capita  
gneur Indi  
rent jettez  
Il adjouste  
mené en le  
plus de pe  
mesmes : a  
ble paye p  
Finalemen  
de fleches  
de feste q  
leurs ennem  
mesme au  
Indiens br  
stranglez p  
de la fureur  
& de l'arm  
ment es ren  
Caramairie  
plus adroit  
soudaineté  
ils tuent les  
Sabelle  
raconte  
dote, nour  
strangler &  
lan, transp  
voir fait de  
plus cruel  
nourrissoit  
gues, et tra

lent-ils par mespris outrageux tout Indien : ) pour donner à mes chiens ; ie le te rendrai, lors que je tuerai l'un de mes veillacos. Aucuns allans coustumierement à la chasse, enquis au retour s'ils ont eu bonne encontre? Oui (disent-ils) car avec mes chiés j'ai atterré & estragné tant & târ de veillacos. Si le nôbre n'est de quinze ou vingt, ces chiens à deux pieds pésent n'avoir guere bié chassé.

*Anoine le Pois*, en certain discours, rapporte des histoires Indiennes, que par le commandement, de Valvoa, Capitaine Espagnol, Pancras Cacique, (c. grand Seigneur Indien) & plusieurs autres grands de sa suite, furent jettez aux chiés, qui les estranglerent & mangerent. Il adjouste qu'en ce voyage un soldat Espagnol avoit mené en lessé un dogue si furieux, qu'és cōbats il faisoit plus de peur & de mal aux Indiens, que les Espagnols mesmes : au moyen de quoy son maistre touchoit double paye par mois, l'une pour soi, l'autre pour son chien. Finalement, en une rencōtre les Indiens tuerent à coups de fleches cest Espagnol quadrupede, dōt ils firent, plus de feste que s'ils eussent assommé grand nombre de leurs ennemis à deux pieds. P. Martyr, Milanois, dit le mesme au 2. livre de sa 3. Decade, où il raconte que les Indiens bruslerent des corps humains deschirez & estranglez par les dogues Espagnols: Puis ayant discoursu de la fureur de ces dogues sur les pauvres Indiens nuds & desarmez : toutesfois (dit-il,) l'affaire succeda autrement es rencontres des Espagnols contre les Caribes & Caramairiens. Car ces peuples farouches, & beaucoup plus adroits à la guerre que nuls autres, descochent de soudaineret incroyable des fleches empoisonnees, dont ils tuent les chiens, qui approchent d'eux.

Sabellie & Paul Iove, qui ont escrit des histoires d'Italie, racontent que Francisque Carrere, Prince de Padoue, nourrissoit des gros mastins, auxquels il faisoit estrangler & devorer ses sujets. Jean Marie, Duc de Milan, transporté de ceste fureur brutale, non content d'avoir fait decapiter plusieurs amis de sō Pere, s'avisa d'un plus cruel supplice. Certain scelerat, surnommé Gyran, nourrissoit par le cōmandemēt de ce Duc des grāds dogues, estrangement goulus, auxquels du commencement

on faisoit devorer les criminels. Mais en fin, Gyran leur exposa à estrangler, deschirer par pieces, puis manger les hommes que le Duc haïssoit, avec horreur incroyable & gémissemens pitoyables du peuple estonné de tels spectacles. *P. Iustinian, au 15. livre de l'histoire de Venise,* rapporte qu'Atadin, Roi des Housseens, en l'Is. de Sumatra, envoyant un Ambassade à Solyman, renommé Sultan des Turcs, lui fit present d'un More, lequel vivoit de chair humaine. Et Paul Jove escrit touchant Amide, Roi de Tunis en Afrique, qu'il avoit accoustumé de faire jeter aux chiens des corps morts, pour s'en repaistre, mais aussi de lascher des degues affamez sur les hommes vivans, pour les deschirer tant plus furieusement. Ces abrutissemens & cruautés susmentionnées sont horribles voirement. Et que peut penser le Lecteur, touché d'humanité, qui contemple en sa pensée la grand mer de sang humain, espendu en l'Europe depuis cent ans, par les chiens à deux pieds?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

### CRUEL confondu.

**C**ésar Borgia fils du Pape Alexandre VI. premièrement Cardinal en l'an 1498. quitta le chapeau sur esperance d'un grand Mariage, & ayant prins l'espee obtint du Roi de France le tiltre de Duc de Valentinois, une compagnie de cent lances, & vingt mille livres de pension. Venu en France, avec certaines bulles de dispense pour un nouveau mariage, despité de ce que ses desseins avoyent esté descouverts par l'Evesque de Surtte, il le fit quelques temps apres tuer par poison. En l'an suivant, la resolution prise à Rome par le Pape de conquerir les villes de la Romanie, sous l'asseurance du secours François, pour les approprier à César son fils, lequel meditoit une Monarchie, ce fils ayât obtenu du Roi quelques cōpagnies, ausquelles il joignit celles qu'on appelloit de l'Eglise, entre à main armee en la Romagne, & incontinent s'empara d'Imole. Au commencement de l'an 1500. Il entre sans resistance en la ville de Furly. La Dame du

me du lieu avoit envoyé ses enfans, & ses meubles plus précieux à Florence, abandonné ce qu'elle ne pouvoit défendre, & resoluë de bien garder seulement la Citadelle prouvéë de gens & d'artillerie. C'estoit une femme de courage viril, mais contrainte par la violence du canon ennemi de se retirer au donjō, avint en y entrât que ses soldats firent tel bruit que ceux du Valétinois survenans, presques tous les assiegez furent taillez en pieces, & les victorieux, poursuivans leur pointe acheverent ceux qui restoyent à la defense du donjon, fors quelques uns des principaux retirez en une tour avec ceste dame. Ils furēt envoyez prisonniers à Rome, elle serree au Chateau S. Ange, puis delivree à la requeste d'un grand Seigneur François, lequel assistoit Borgia pour telles conquestes.

En ceste mesme annee le Pape & le Roi s'estans accordez plus que devant, Borgia assiege Faense, dont estoit maistre Astor Manfredi, ieune Seigneur de grande esperance & fort aimé de ses sujets, lesquels (quoi qu'abandonnez de toute l'Italie, & exposez en prey à une puissante armee) contraindrēt le Valentinois de lever le siege, & se retirer iusques apres l'hyver. Il revint au printemps de l'an 1501 garni de force argent, recueilli par le Pape son pere au grand Jubilé, qui fut fort solennel en ce commencement de siecle. S'estant rendu maistre de quelques places es environs de Faense, il y fit donner un assaut par les François & Espagnols qui furent repoussez. Les Citadins en soustindrent un deuxiesme plus furieux. Mais en lieu de s'acourager ils se laisserent laschement piper par le Valentinois, & lui rendirent la place. Il garda sa promesse au regard des particuliers: mais Astor fut retenu, puis mené à Rome, tres-indignement traité, & tost apres mis à mort secrettement avec un sien frere bastard. Apres ceste conqueste le Valentinois nommé duc de la Romagne, entra au territoire de Bologne, en esperance de l'occuper. Empesché de ce faire par le Roi, il fit par une ruse estrange tuer presque tous les Mariscotti, l'une des plus puissantes familles Bolognoises. Quoi fait, il alla brouiller & tourméter les Florentins, sacageant leur pays, & tirāt des contributions excessives. Puis ayāt pris quelques petites places, suivit l'ar-



mee de Frâce à l'entreprise de Naples. Il se trouva au siege & à la prise de Capouë, où toute cruauté & vilenie fut exercée. Plusieurs nonains furent enlevées de leurs cloîtres, violees, puis vèdées à Rome pour vil pris, cōme des chevres. Le bruit fut qu'à Capouë quelques unes craignans moins la mort que la perte de l'honneur se jetterēt, qui dās les puits, qui dans la riviere. On dit d'avantage, outre les autres meschâcetez flestries de perpetuelle infamie, que plusieurs femmes, qui avoyent evité la premiere furie, s'estās retirees en une tour, le Duc de Valé-  
tinois, qui suivoit l'armee avec tiltre de lieutenant de Roi, non avec autres qu'avec les gentils-hōmes de sa maison & avec sa garde, les voulut voir toutes, & les ayant diligemment considerees, en retint quarāte des plus belles.

En l'an 1502. il s'empara finement de la Duché d'Vrbīn, & feignant vouloir traiter avec Iules de Varané seigneur de Camerin, surprend la ville par subtil moyen, & Iules estant tōbé en sa puissance avec deux de ses fils, il les fit estrangler tous trois. En ces entrefaites le Roi, indigné contre Alexandre VI. & son fils, s'achemina en Italie, pour maintenir les Florentins, & despouiller le Valé-  
tinois de la Romagne & des autres estats par lui occupez. Mais Guichardin remarque q̄ sur le bond du coup le Roi s'accorda aisément avec le Pape, & receut à Milan le Valentinois avec hōneurs & caresses merveilleusement grādes, puis ayant receu promesse solēnelle tāt du Pape que de lui d'estre aidé par eux en la guerre & conqueste du royaume de Naples quand besoin seroit, il lui promit d'autre part trois cens lances pour l'aider à gagner Bologne au nom de l'Eglise, & opprimer Iean Paul Baillon, le Vitellozze & les Vrsins. Outre lesquels le Valé-  
tinois en vouloit à Pādolfe Petrucci, & mesmes au Duc de Ferrare son allié, s'apprestant à courir sus aux uns & aux autres. Voire la prosperité enfla tellement ce cruel, que sans se soucier de l'autorité des seigneurs de Venise, il ravit la femme de Iean Baptiste Caraciol, general de leurs gens de pied, comme elle passoit par la Romagne, estant partie d'Vrbīn pour aller trouver son mari. Sur ce les Venitiens firent remonstrier par leurs ambassadeurs au Roi, quelle charge ce lui estoit de supporter tant le Valé-  
tinois,

nois, & com-  
maison de F-  
Chrestien, d-  
ples & les pi-  
tout le mon-  
ble, & de fur-  
brigand pub-  
la foy donne-  
ne s'abstena-  
proches allie-  
ployé sa fur-  
mer le Valé-  
coût lui & t-  
attr: per leur-  
ment ruine-  
fro: dissime-  
ensemble co-  
saya de trait-  
du Cardina-  
pour comp-  
Iean Bennis-  
fin seroit un-  
filé, feignit-  
fit venir à In-  
de Paul ni d-  
disoit-il, jui-  
propre, s'a-  
pour lever le-  
ce debat sur-  
naître entre-  
amitié. Qu'il  
Roi le soustie-  
& que lui d-  
vience de ce-  
chement qu-  
cette de leu-  
rouner en-  
eux, prest-  
droyen, &  
lui & les B-

nois, & combien peu il convenoit à la splendeur de la maison de France, & surnom si glorieux de Roi tres-Christien, de favoriser un tel tyran, qui ruinoit les peuples & les provinces, si alteré de sang humain, exemple à tout le monde d'horrible cruauté, de vilaine insupportable, & de furieuse desloyauté, par lequel, comme par un brigand public, avoyent esté si cruellement tuez, contre la foy donnée, tant de gentils-hommes & seigneurs, qui ne s'abstenant mesmes du sang de ses propres freres & proches alliez, ores par l'espee, ores par poison, avoit desployé sa fureur sur les enfans mesmes. En lieu de reprimier le Valentinois, le Roi le secourut de gens: d'autre costé lui & son pere s'aidoyent de divers artifices pour attraper leurs adversaires, qu'ils ne pouvoient bonnement ruiner par force ouverte. Survint là dessus un refroidissement en quelques uns, qui s'estoyent liguez ensemble contre le Valentinois; ce qui fit que chascun essaya de traiter quelque accord. Le Pape se laisse acoster du Cardinal Vrsin. Pandolfe envoya son Agent à Imole pour composer avec le Valentinois, comme faisoit desjà Jean Bentivole. Le Valentinois jugeant que Paul Vrsin seroit un moyen propre, pour amener les autres au filé, feignit se fier du tout en lui, & sur ostage asseuré le fit venir à Imole, où l'ayant fort caressé, sans se plaindre de Paul ni de ses alliez (qui l'avoient fidelement servi, disoit-il, jusques alors) il condamna son imprudence propre, s'accusant de n'avoir sceu proceder avec eux, pour lever leurs justes soupçons. Mais qu'il esperoit que ce debat survenu sans cause, en lieu d'nimitié seroit naistre entre lui & eux une perpetuelle & indissoluble amitié. Qu'ils se devoient bien appercevoir, puis que le Roi le souttenoit, qu'impossible leur estoit de l'abatre: & que lui d'autre costé voyant plus clair pour l'experience de ce trouble, reconnoissoit & confessoit franchement que toute sa felicité & reputation estoit procedee de leur prudence & valeur: parrant desiroit retourner en meilleure intelligence que jamais avec eux, prest de leur donner telle assurance qu'ils voudroient, & les accepter arbitres des differens entre lui & les Boulonnois. Paul Vrsin se laissa prendre &

s'endormit à telle pipee couverte de feuilles de promesses & de hautes elperâces, procura des reuniôs & accords de la plupart des confederez. En ces entrefaites le Valentinois faisoit aprocher les compagnies Françoises & Suisses, pour reconquerir les duchez d'Vrbîn & de Camerin, ce disoit-il. Ayant traité avec les peuples, & Sinigale, ville & chasteau, pris pour lui par le Vitellozze & les Vrsins, il y vint incontinent apres. Paul Vrsin, le duc de Gravine, le Vitellazze & Liverot de Ferme lui allerent au devant. Il les recueillit avec grandes caresses. Eux l'ayans acompagné jusques à la porte de la ville, où toutes les troupes du Valentinois s'estoyent placees en ordonnance, ils voulurent prendre congé de lui pour se retirer en leurs logis hors la ville. Mais il les pria d'entret dedans, ayant (disoit-il) à leur communiquer quelque chose. Ne pouvans reculer, ils le suivirent jusques en son logis, & s'estans retiréz avec lui en une chambre, apres leur avoir tenu quelque propos (car il les laissa soudain sous ombre de vouloir changer d'habillemét) ils furent faits tous quatre prisonniers, par gens qui survindrent en la chambre, & au mesme temps on envoya desvalizer leurs soldats. Le jour suivant, qui fut le dernier de Decembre, afin que l'an 1502. se terminast avec ceste tragedie, retenant les autres prisonniers, il fit estrangler dans une chambre le Vitellozze & Liverot de Ferme. Quant au premier, il ne peut fuyr la destinee de sa maison, mourant de mort violente, comme ses autres freres, vaillans hommes: l'ainé, Jean Vitelli, ayant esté tué d'un coup de canon au camp que le Pape Innocent envoya contre Osime: Camille, le second, à la solde des François, assommé d'un coup de pierre devant Circelle; & Paul Vitelli, le troisiésme, decapité à Florence. Mais quant à Liverot, personne ne peut nier (dit Guichardin) qu'il n'ait esté justement puni de ses meschancetez: estant bien raisonnable que celui perist dedans les filez d'une lasche & malheureuse trahison, qui peu auparavant avoit en la ville de Ferme tres-cruellement & traistrement assassiné (pour se faire grand en ce lieu là) Jean Frangiane son oncle, avec plusieurs des principaux de la ville, qu'il avoit conviez à un festin en sa maison.

Le Pape

Le Pape  
pelle au co  
can le Ca  
sonnier, &  
me-on le c  
receu nouve  
étrangler le  
chaîné à lea  
Pandolfe P  
Valentinois  
Roiserelven  
cruel; & to  
yaume de N  
velles p<sup>er</sup>es  
stoire racon  
les plus estr  
c'estoit un  
Pape ne fan  
son fils ne  
descouvert  
France, & l  
avons veu le  
nant comme  
sage Guichar  
de leurs plus  
hômes sont  
per en une v  
de la trahis  
en son palais  
& tenu pour  
me d'Aouit  
fut porté mor  
Pierre, noir  
fetes de poss  
de l'age, & a  
ve. On creut  
poison & se  
aini. Le Va  
drian Carde  
voyent l'ou  
T

Le Pape averti de ce qui s'estoit passé à Sinigale, appelle au commencement de l'an 1503. au palais du Vatican le Cardinal Vrsin, qui est soudainement arresté prisonnier, & meurt trois semaines apres, empoisonné comme-on le creut tres-assëurement. Le Valentinois ayant receu nouvelles de l'emprisonnement du Cardinal, fit estrangler le Duc de Gravine & Paul Vrsin, donnant la chasse à Iean Paul Baillon, qui s'enfuit de Perouse: & à Pandolfe Petruchi, lequel sortit de Siene. Comme le Valentinois preendoit poutsuivre & ruiner les restes, le Roi se resveillant, quoy que tard, arresta la violence de ce cruel: & tost apres l'armee Françoisse fut desfaite au royaume de Naples. Ce qui mit le Pape & son fils en nouvelles pëes, sur tout contre la Toscane: & ce que l'histoire raconte de leurs desseins descouvre des naturels les plus estranges qu'il est possible de representër. Alors c'estoit un dire commun en France & en Italie, que le Pape ne faisoit jamais ce qu'il disoit, & le Valentinois son fils ne disoit jamais ce qu'il faisoit. Aussi avoit-on descouvert leurs intelligences avec l'Espagnol contre la France, & l'Italie, nommement contre la Toscane. Nous avons veu le cruel montant haut, considerons maintenant comment il en devale, suivât les récits qu'en fait le sage Guichardin. Ainsi qu'ils estoient, dit-il, au comble de leurs plus grandes esperances, comme les pensées des hommes sont vaines & tröpeuses, le Pape estant allé souper en une vigne pres du Vaticâ, pour prendre le plaisir de la fraischeur, fut soudainement porté de là pour mort en son palais, & aussi tost apres son fils est encores porté & tenu pour tel: & le iour suivant, qui fut le dixhuitiesme d'Aoust mil cinq cens trois, le Pape Alexandre VI. fut porté mort (suivant la coustume) en l'Eglise sainte Pierre, noir, enflé, & tres-difforme, signes tres-manifestes de poison. Le Valentinois, son fils, pour la vigueur de l'age, & ayant usé de remedes propres, eut la vie sauve. On creut assëurement tel accident estre procedé de poison, & selon le plus commun bruit la chose avint ainsi. Le Valentinois avoit del beré d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete, en la vigne duquel ils devoient souper. Car il est tres-certain que son pere & lui



estoyent coustumiers d'user de poison, non seulement pour se venger de leurs ennemis, ou bien pour s'asseurer des soupçons, mais aussi pour leur meschante convoitise de despouiller les personnes riches de leurs propres biens, fussent Cardinaux ou autres courtisans, encore qu'ils ne leur eussent jamais fait aucun tort, comme il en avint au Cardinal saint Ange, lequel estoit fort riche. Qui plus est, ils empoisonnerent de leurs tres-grands amis & tres conjoints, & de ceux qui leur avoyent esté tres-bons & tres-loyaux serviteurs, comme furent les Cardinaux de Capouë & de Modene. Le Valentinois donc envoya devant certains flacons de vin empoisonné, lesquels il fit bailler à vn serviteur, qui ne sçavoit rié de l'affaire, avec mandement que personne n'y touchait. Mais d'avanture le Pape survint devant l'heure du souper, lequel pressé de soif & de la chaleur extreme qu'il faisoit, demanda à boire. Pource qu'on n'avoit encore apporté son soupé du palais, celui qui gardoit les flacons, estimant qu'on lui eust commis ce vin comme tres-excellent en donne à boire au Pape, & le Valentinois arrivant en ces entrefaites, se mit aussi à boire du mesme vin.

Toute la ville de Rome acourut avec une allegresse incroyable à saint Pierre, autour du corps mort d'Alexandre, les yeux de pas un ne pouvans se rassasier de voir mort & esteint un serpent, lequel avec son ambition demesurée & sa pestifere desloyauté, accompagnées de tous exemples d'horrible cruauté, de monstrueuse luxure, & d'estrange avarice, vendant sans distinction les choses saintes & les profanes, avoit infecté tout le monde : & neantmoins avoit esté exalté avec une tres-rare & presque perpetuelle prosperité des son jeune aage jusques à la fin de sa vie, desirant tousiours de tres-grandes choses & obtenant plus qu'il ne desiroit. Nous voyons Alexandre precipité du haur au bas de sa rouë, sans ressource quelconque. Mais il faut considerer la confusion de Cesar Borgia Duc de Valentinois son fils, lequel me fait souvenir de Louys Savelle duquel Paul Lave en la Chorographie du lac de Come escrit qu'estant tombé d'un sommet de fort haute montagne en un precipice,

cipice, il em  
& s'y tint su  
Mais n'est  
l'ait qui le tr  
des bras se la  
de ses parens  
tinois demeu  
mois : mais m  
rir, & roulant  
fusion & d'ig  
temps cruelle  
quelques de  
les aprests se  
se, & ne s'ole  
nel qui se pl  
ses fautes : de  
faicts. 2. C  
qu'il avoit b  
leur avoit pr  
saccageoyen  
leur sur un es  
font autant d  
bes : qui pis e  
les garentir.  
remettoient  
tournez à Cit  
rentré à Perot  
gneurs de Flo  
recouvre leur  
nois devant q  
voir quelques  
mes les villes  
rer à lui. Mais  
penant tromp  
n'ayant peu fa  
fur en fin dela  
minet qui aya  
bras en mené  
y estre pincé  
eapi aux den

cipiee, il empoigna quelques rainseaux de petis arbres, & s'y tint suspendu cinq heures durant attendant secours. Mais n'estant possible le lui donner, & lui demi mort de l'air qui le traspéroit & du poids de son corps, les nerfs des bras se lachans, tomba devant les yeux de plusieurs de ses parens & amis, qui le virent perir. Ainsi le Valentinois demeura suspendu à la rouë, encore quelques mois: mais mourant à toutes heures sans pouvoir mourir, & roulant de minute en autre dedans la fosse de confusion & d'ignominie perpetuelle qu'il avoit par si long temps cruellement creusée à tant d'autres. Marquons en quelques degrez. 1. Estant fort malade, il entend que les aprests se font pour le ruiner, voit son credit estouffé, & ne s'ose asseürer de l'avenir: ressemblant au criminel qui se plaint en la torture sans vouloir reconoistre ses fautes: despité de se voir pris; non mari de ses forfaits. 2. Cerchant reconciliation avec les Colonois qu'il avoit brigadéz, & leur rendât les Chasteaux qu'on leur avoit pris & fortifiez, puis entendant que les Vrsins saccageoyent ses partisans à Rome; il est comme le voleur sur un eschaffaut. Autant d'heures & d'hommes lui font autant de coups de barre sur les bras & sur les jambes: qui pis est, il void saccager ses farelites & ne peut les garentir. 3. Les Vrsins & tous les barons Romains se remettent dedans leurs estats. Les Vitelli estoient retournés à Citra de Castello, & Jean Paul Baillon estoit rentré à Perouse. Outre plus le Duc d'Urbain, les seigneurs de Plombin, Pefere, Camerin, & Sinigale, avoyent recouvré leurs places, ainsi despouilloit-on le Valentinois devant qu'il se couchast. 4. De fois à autre il recevoit quelques courtoisies des François & Espagnols: mesmes les villes de la Romagne sembloient vouloir adherer à lui. Mais ce ne furent que courtes relasches, & lui pensant tromper les François pour se maintenir par eux, n'ayant peu faire les services qu'ils attendoient de lui, fut en fin delassé de tous & lui en print comme au criminel qui ayant recen quelques coups de tenaille au bras est mené vers certain autre carefour eslongné, pour y estre pincé aux cuisses. 5. Il vid les Vrsins ses ennemis capiteaux demandans justice contre lui, avec l'espee nue

en main, menaçans de le fraper, un jour hauffans le bras, le baiffans l'autre, & ce miserable mourant à toute heure, sans pouvoir mourir. 6. Le Cardinal de Siene ayant esté esleu Pape, les Vrsins entrerent en la solde des Espagnols, & apointerent avec les Colonnais: dont le Valentinois plus intimidé que devant resolut de s'enfuir de Rome. Il estoit logé aux fauxbourgs: ses ennemis lui coururent sus, & le contraignirent de se sauver de vitesse dedans le Vatican, puis au Castel S. Ange, ayant par le cōsentemēt du Pape receu la foi du Capitaine du Chasteau de l'en laisser sortir, quād bon lui sembleroit. Toutes ses gens s'escarterent, qui çà qui là, peu de temps auparavant il faisoit trembler toute l'Italie, & tous fuioyent sa rencontre, comme d'un lion cruel. Maintenant il void la route des siens, & se cache trainant une miserable vie. 7. Il n'a credit quelconque en l'election Papale: ains void Iules II. paravant ennemi capital d'Alexandre & de lui, parvenu au siege, maugré toutes oppositions couvertes & desouvertes, & est reduit à telle calamité, que force lui est de suivre tout dangereux conseil, abusé par les esperances dont ce nouveau Pape l'emplissoit d'alliance de mariages, de lieutenance & surintendance es armes de l'Eglise, voire de l'aider à reconquerir les villes de la Romagne, toutes perdues pour ce cruel, à qui chacun prenoit plaisir d'arracher de semaine en autre quelque piece, tellement que le corbeau desplumé mouvoit à rire uns & autres, & lamentoit inutilement ses pertes. 8. Pour accroissement de honte & de malheur, un sien lieutenant remit en son obeissance la ville de Rimini, ce qui sembloit un commencement de clairté à ses affaires. Mais ce fut pour rentrer tost apres par la perte de Faenze en plus profondes tenebres que devant, & tomber en nouveaux desespoirs, sur tout quand il entendit que les Venitiens pretendoient s'emparer de tout, & le mettre en chemise. 9. Le Pape ne voulant souffrir le progres des Venitiens, & ne pouvant si tost les attaquer, desirant aussi que le Valentinois deslogeast de Rome, convint avec lui qu'il s'en iroit par mer à Spetie, de là par terre à Ferrare, puis à Imole, où se rendroyent quelques gens de guerre qui le suivoient encore. Sur ceste

resol:

resolution  
le Pape  
de bailler  
noit de res  
s'en empar  
acculé, en  
le fit arrest  
té, d'où il fu  
careilles, le  
des Châtea  
par lettres d  
en moins d  
ries, que par  
rilleux & ru  
ler sur sa tel  
avoient tou  
rent pas m  
les elchapp  
que depuis  
nie dextren  
te prise: &  
pere le Vale  
c'est la ruse  
de la Romag  
zien. Aussi  
gae, d'où for  
passa, pour  
malheureux  
Le Pape, s  
ne se soucia  
ment, mais n  
de saint Ge C  
ps par terr  
tante, qui le  
honneur. Ne  
fait valer en  
ques, & com  
prie de l'au  
s'il y pou  
res de l'été

resolution il s'achemine à Ostie pour s'y embarquer, où le Pape lui envoya deux Cardinaux pour le persuader de bailler en garde au Pape quatre Chasteaux qu'il tenoit de reste en la Romagne, afin que les Venitiens ne s'en emparassent. Le miserable Valentinois se voyant acculé, entre en fureur, refuse la demande du Pape qui le fit arrester es Galeres sur lesquelles il estoit desia morté, d'où il fut amené au Vatican, mais avec honneurs & caresses, le Pape ne voulant effaroucher les Capitaines des Chasteaux, ains par subtil & doux moyen les avoir par lettres du Valétois, lequel s'estant eslevé presque en moins de rien, non moins par ses cruautés & tromperies, que par les armes & forces de l'Eglise, fit le saut périlleux & ruineux encores plus vistement, & sentit rouler sur sa teste vne partie des faudes dont lui & son pere avoyent tourmété infinies personnes. Ses satellites n'eurent pas meilleure encontre: car apres quelques courtes eschappees & desroutes, on les desvaliza, tellement que depuis ils ne parurent plus. 10. En fin le Pape manie dextrement son prisonnier, qu'il lui fait lascher toute prise: & comme par le moyen du Pape Alexandre son pere le Valentinois s'estoit licencié de faire le furieux, c'est la ruse du Pape Inle qui le renverse, le despouille de la Romagne, & le bannit d'Italie, où il n'avoit plus rien. Aussi estoit-ce raison qu'on le remenast en Espagne, d'où son pere estoit issu. Voici comment le tout se passa, pour monstrier la fin des supplices en terre de ce malheureux.

Le Pape, ayant assurance des places qu'il pretendoit, ne se soucia plus du Valentinois, lequel s'en alla furtivement, mais non sans relasche & connivence du Cardinal de sainte Croix, qui l'avoit en charge, partie par mer, puis par terre vers Gonsalve, surnommé le grand Capitaine, qui le receut à Naples avec bon visage & grand honneur. Ne pouvant digerer les pillules qu'on lui avoit fait avaler en Italie, il comence à dresser nouvelles pratiques, & communiquant en secret avecques Gonsalve, le prie de lui bailler commodité d'aller à Pise, l'assurant que s'il y pouvoit entrer, ce seroit pour accomoder les affaires de Ferdinand & d'Isabelle. Gonsalve, monstiant qu'il



trouvoit bô ce dessein, lui offre ses galleres pour le porter, permet qu'il face levee de gens pour se rendre fort, & l'entretient en bonne esperance, jusques à la réception du paquet de ses maistres. Entretant il conféroit avec le Valentinois tous les jours des affaires de Pise & de la Thoscane : & pour lui donner plus rude saut, nouvelles vindrent que l'Alvianes s'estroit (lors que le Valentinois seroit entré dedans Pise) d'affaillir les Florentins, pour y establir la maison de Medicis. Les galeres prestes & les gens de pied troussans bagage pour partir le jour suivâr, le Valentinois, ayant devisé le soir un fort long temps avec Gonsalve, qui lui bailla son congé avec demonstration de grand' amitié jusques à l'embrasser & acoller, fut par le commandement d'icelui, mettant le pied hors de la chambre, retenu au Chasteau. Tout à l'heure mesme on envoya en son logis saisir & enlever le sauf conduit qui lui avoit esté baillé devant que partir d'Ostie. Gonsalve s'excusa de tel changement, sur ce que les Rois lui ayant mandé qu'on retinst le Valentinois prisonnier : leur commandement avoit plus de force que son sauf-conduit, pource que la seurreté qui se bailloit de la propre autorité d'un serviteur n'estoit comparable à la volonté du seigneur mesme. Il adjousta que necessairement il falloit arrester le Valentinois, parce que non content de tant de meschancetez commises par le passé, il rendoit à troubler pour l'avenir les Estats d'aussi, machinoit des nouveutez, semoit des scandales, & vouloit mettre en feu toute l'Italië. Peu apres il l'envoya sur une Galere legere prisonnier en Espagne, ne lui laissant de tous ses gens qu'un page pour le servir. Là il fut enfermé dâs la Citadelle de Medine del-camp. Ainssi la Romagne se vid du tout en repos, & la Thoscane aussi : car le malin esprit qui les tourmentoit, ayant esté conjuré par le Pape, lié par Gonsalve fut porté & arrêté en Espagne, jusques à l'an 1506. qu'ant trouvé moyen de devaler avec une corde hors de sa cachette, il s'enfuit au Royaume de Navarre, où faisant mestier de soldat il fut tué en une rencôtre ou embuscade, assez honorablemēt au reste, pour un tyran qui avoit fait tant de maux, Ceci est extrait de *Fr. Guichardin* es 4. 5. 6. 7. liv. de son *histoire des guerres d'Italie.*

DE

DE

DE

C'est  
Roi  
cousPieume  
servi de  
l'an 1600. l.Gourie en  
tre la vie de  
xecuter leudi en quel  
comme lete compag  
gneurs de  
Comte detes de Ga  
veu en la co  
lui fait plusà part, disan  
tant secret,misné, ni à n  
entre tousentendre ce  
se comencele moy de  
tes, & biensonnage in  
ref-grandpur. Que p  
mele & ga  
gis du Codore il esto  
se, & qu'il  
a la croiss  
parer de  
ste, à qui o

DELIVRANCE excellente,  
admirable, memorable.

C'Est Dieu qui envoie delivrance aux Rois, dit un Roi, c'est à sçavoir David serviteur de Dieu, recous de l'espee dangereuse, comme il en parle au Pseume 144.v.10. L'histoire que nous allons descrire servira de Commentaire à ce texte. Au mois d'Aoust de l'an 1600. Jean & Alexandre freres, Comtes de Gauri ou Gourie en Escosse, ayans des long temps conspiré contre la vie de Jaques VI. du nom leur Roi, tascherent d'executer leur damnable dessein, comme s'ensuit. Le mardi cinquieme tour du mois, sur les sept heures du matin, comme le Roi sortoit de son palais de Fakland en petite compagnie, pour aller à la chasse, n'ayant aucuns seigneurs de marque à sa suite, que le Duc de Lennos & le Comte de Marre, voici arriver Alexandre, puisné des Côtes de Gauri, seigneur fort agreable auparavant & bien veu en la cour, lequel sans attendre que le Roi fut monté lui fait plus profonde reverence que de coustume, le tire à part, disant qu'il desiroit lui communiquer un important secret, qu'il ne vouloit ni n'osoit descouvrir ni à son aîné, ni à nul autre Escossois. Le Roi, princee tres-benin entre tous ceux de nostre tēps, se retire à quartier, pour entendre ce qu'Alexandre vouloit lui descouvrir. Le rusé cōmence à lui dire que Dieu avoit mis en ses mains le moyé de desgager la Majesté royale de toutes ses debtes, & bien accommoder ses affaires, par le moyen d'un personnage inconnu, lequel s'estoit presēté à lui chargé d'un tres-grand thresor, dont il avoit veu quelques pieces d'or pur. Que pour s'asseurer de tout il avoit emmené, enfermé, lié & garrotté ce personnage en une chambre au logis du Comte Jean son aîné dedans la ville de Perth, dont il estoit gouverneur, distāte de cinq lieues Françoises, & qu'il ne craignoit rien tāt, sinon que ce secret vinst à la conoissance de son frere, d'autāt qu'il pourroit s'emparer de l'hōme & du thresor, au prejudice de sa Majesté, à qui de droict il apartenoit, & qu'outre la vaillāce de

son aîné il seroit frustré de la recompense qu'il esperoit de la Majesté royale, lui mettant en main ce thresor: suppliant le Roi de ne reveler cest affaire à personne quelconque, & qu'il voulust quitter la chasse, & renvoyer les seigneurs & gentilshommes de sa suite, exceptez deux ou trois de ses domestiques, pour en toute diligence s'acheminer vers le thresor. De prime face le Roi se trouva traversé de diverses pensées, balançant entre beaucoup de desiances, & se ramentevant grand nombre de desseins ennemis. Mesmes il ne pouvoit croire que ce jeune Comte l'entretinst en cest esgard de propos qui procedassent d'esprit rassis. Mais voyant puis apres qu'il asseuroit sa contenance, parloit sans se couper, & juroit son dire estre vrai, quoi que du commencement il n'en fist estat, en fin il y print goust, cuidant que quelqu'un lui auroit procuré du bien par quelque moyen extraordinaire, duquel en tout evenement il estoit convenable de descouvrir la verité. Pourtant promit-il au jeune Comte qu'aussi tost qu'il auroit chassé une heure ou deux, il prendroit son chemin à Perth, avant que retourner a Fackland.

Sur les six heures de matin le Roi ayant pris un cerf, remit le reste de la chasse au lendemain. Le jeune Comte ayant fait une course jusques à Perth, estoit retourné en extreme diligence le retrouver, faisant fort le fâché que le Roi tardast tant: & sans lui donner loisir d'attendre sa honte, ne ses gens, le pressa de sorte qu'il lui fit prendre le chemin de Perth, & de sa perte totale, si Dieu n'y eust prouvé miraculeusement. Le Roi n'ayant espee ni dague, mais seulement sa trompe de chasse au col, marche celle part. Le Duc de Lennox & le Comte de Marre, tous deux allies de l'aîné des Comtes de Gaury, esbahis de la résolution du Roi (lequel sur le chemin dit quelque chose de ce thresor au Duc) abandonnez de leurs serveurs esgaréz par les bois, suivirent leur maître au trot, & quelques autres coururent apres à la file: de façon que le Roi arrivant à Perth se trouva n'avoir outre les seigneurs susnommez que quatorze ou quinze gentilshommes, qui mirent pied à terre avec lui. Devant qu'entrer en la ville le Roi entra en desiance de tout

de tout cest  
de la con  
dre, & le rep  
devant & d  
ceux de la m  
ser qu'à voi  
Les serveu  
jeune Com  
nance. Ma  
mesconten  
soudçons.

Comme l  
frere aîné d  
cette horri  
verain, lui  
lui vint au  
officieuses  
du Roi, au  
le mal esto  
te Jean fit  
Comte de  
accompagn  
lequel voya  
sa trahison h  
deux seuls a  
doit à quoi  
Sortant de  
dont Alexan  
autre chamb  
mieux ense  
Il condui  
lere aussi la  
bmer un gra  
fier le Roi  
terre a. n.  
ves, mettan  
pointe de p  
dire, et au  
ce l'accusé  
que le m

de tout cest affaire, & d'autre part cōbatu, voire surmōté de la confiance qu'il avoit en ce jeune Comte Alexandre, & se representant les biens qu'il avoit faits à l'aîné, devant & depuis son voyage d'Italie, comme aussi à tous ceux de la maison de Gaury, il passa outre, sans plus penser qu'à voir le thresor duquel on lui avoit tant de feste. Les serviteurs du Roi aperceurent par le chemin que ce jeune Comte changeoit souvent de couleur & de cōtenance. Mais sachans qu'il n'avoit aucune occasion de mescontentement, ils ne firent autrement estat de leurs soupçons.

Comme le Roi approchoit de la ville, le Comte Iean, frere aîné d'Alexandre, gouverneur de Perth, & chef de ceste horrible conjuration contre l'oint de Dieu souverain, suivi de quarante à cinquante gentilshommes, lui vint au devant, & apres quelques reverences, moins officieuses qu'autresfois, s'excusa sur l'arrivee improvisée du Roi, auquel l'on apresta un disner assez maigre. Mais le mal estoit en la collation. Sur la fin du repas, le Comte Iean fit dresser la table pour le Duc de Lennox, le Comte de Marre & quelques autres, laissant le Roi mal accompagné, notamment du jeune Comte Alexandre, lequel voyant l'heure propre (ce lui sembloir) d'executer sa trahison horrible, dit au Roi qu'il estoit bon qu'eux deux seuls allassent voir le thresor, & l'hōme qui le gardoit à quoi il s'accorda aisément, venu là pour tel effect. Sortant de la chābre, le Roi passa par une belle gallerie, dont Alexandre ferma la porte, puis meine le Roi en une autre chambre, lui disant qu'il tenoit le thresor encore mieux enfermé, & surce ferma la porte d'icelle chambre. Il conduit le Roi dedans une troisieme chambre, dont il ferma aussi la porte. Ce fait lui monstre dedans certain cabinet un grand vilain pendard par lui attiltre, pour assassiner le Roi, auquel il dit lors, voila vostre homme. Le tenant ainsi seul, serré, sans armes offensives ni defensives, mettant superbement son chapeau sur sa teste, & portant le poignard au gosier du Roi, il commence à lui dire, te souvient-il du meurtre de mon pere: ta conscience t'accuse ores de son sang innocent: l'heure est venue que je m'en vengerai: tu mourras.



Le Roi, estonné (comme l'on peut penser) que le thresor qu'il s'attendoit de voir, ne fust que fer, que sang, & qu'affreuse image de mort, assisté d'une faveur divine totalement extraordinaire, lui dit paisiblement, mon ami, de quoy vous servira mon sang? je n'ai jamais merité de vous telle rigueur. Quant à vostre pere, il est mort par voye de justice, convaincu du crime de lese Majesté, lors que j'estois encore mineur. Toutes ses terres & seigneuries, qui me furent acquises & confisquées pour ce crime, devenu majeur, ont esté par moi remises es mains de vostre frere aisné: l'ai melioré la condition de vostre maison, & l'ai mise en plus grand honneur qu'elle ne fut oncques. Je suis vostre Roi, vous avez esté nourri en Chrestien, & sous un maistre, qui ne vous a pas enseigné de massacrer vostre Prince. Que gaignerez-vous par ma mort? l'ai des enfans pour heritiers. Mon peuple ruïnera vous & vostre maison de fond en comble, de sorte que de vostre race ne demeurera qu'une memoire ignominieuse. Mieux vaut oublier tout ce qui s'est passé, & que nous retournions d'où nous sommes venus: vous promettant en foy de Prince, de ne m'en ressentir. Durant ce discours environ un quart d'heure, l'assassin aposté, qui autrement avoit assez de force & de courage, duquel aussi le Roi attendoit le coup de la mort, resta tellement esperdu & tremblant de l'horreur d'un tel acte, qu'il ne peut remuer ni pieds ni mains, quoi qu'il fust deux fois plus robuste que le Roi, & qu'il tint un poignard en la main. Mais il pleut à Dieu l'affoiblir, & au contraire tellement acourager & fortifier le Roi, que ces deux meurtriers ne purent lui nuire, en sorte que ce fust.

En ces entrefaites l'aisné de Gauri vint dire au Duc de Lenno, au Comte de Marre les alliez, & aux gentils-hommes qui les avoyent suivis, que le Roi sorti par une autre porte, estoit monté à cheval, & s'en alloit.

Le Duc venu à la porte du logis, entend que le Roi y estoit encore: pourtant s'arresta-il là, sans rien presumer du peril present. Le puisné de Gauri tenoit le Roi enfermé, sans lui faire mal, mais arresté du doigt de Dieu trembloit, sans pouvoir l'offenser. Sur ce il commande au

Roi

Roi de den  
retourner  
Roi ne for  
n'avert r  
Roi jura  
Mais des  
Roi pren  
nestres, au  
lui mesme  
en quelq  
jeune Gau  
filoit mou  
soye pour  
Ces mel  
net, une ca  
le corps d  
que leur  
che. Ma  
ltre, tu m  
en Prince  
Voyant q  
jette à lui  
& de l'aut  
saisissant a  
En fin le  
se prend à  
Le Duc de  
voix du Ro  
où le Roi  
portes ferr  
tres engin  
Quelqu  
ri, lequel  
bonne co  
leurs main  
rebut de d  
Que le  
trou, ou l  
traître bi  
neantme

Roi de demeurer prisonnier avec l'assassin, attendant qu'il retourneroit de parler à son aîné: & à condition que le Roi ne sonneroit mot, ni n'ouvriroit les fenestres, afin de n'avertir les gens du danger où il se trouvoit: ce que le Roi jura solennellement.

Mais dès que le jeune Gauri fut sorti de la chambre, le Roi prenant courage, enjoignit à l'assassin d'ouvri les fenestres, autrement qu'il le tueroit: ne les voulant ouvrir lui mesme, à cause de son serment. L'assassin lui obeit, en quelque sorte, & ouvrit à demi les fenestres. Sur ce, le jeune Gauri rentré dedans la chambre, dit au Roi qu'il falloit mourir, & monstre à son assassin une grosse lesse de soye pour lier les bras au Roi.

Ces meschans avoyent préparé au fond de leur cabinet, une cachette creuse, & couverte de foin, pour y jeter le corps du Roi apres qu'ils l'auroient massacré: pensans que leur crime demeureroit inconnu sous de l'herbe seiche. Mais ce Prince courageux commence à dire, traistre, tu mentiras, & ne me lieras point les bras: j'ai vescu en Prince libre, je mourrai en liberté de corps & d'esprit. Voyant que Gauri vouloit mettre la main à l'espee, il se jette à lui, le serrant de si pres, qu'il ne peut la desgainer, & de l'autre main l'empoignant au collet l'arresta. Gauri saisissant aussi le Roi, ils commencent à s'entrebattre.

En fin le Roi le tire vers une fenestre demi ouverte, & se prend à crier tout haut par deux ou trois fois, trahison. Le Duc de Lennos & le Comte de Marre, entendans la voix du Roi coururent vistement au mesme endroit par où le Roi estoit monté en la chambre, & trouvant les portes fermées, envoyerent querir des marteaux & autres engins pour les forcer & rompre.

Quelques gentilshommes se ruent sur l'aîné de Gauri, lequel attendoit l'issue de sa conjuration, & tenoit bonne contenance. Il estoit lors si fort, qu'il eschapa de leurs mains, & avec les principaux de ses adherans alla se resoudre de ce qui estoit à faire.

Que le lecteur pense en quelles difficultez le Roi se retrouvoit lors, n'ayant point d'armes, contre un furieux traistre bien couvert, & muni d'armes offensives. Ce neantmoins le traistre fut cōtraint appeller à son secours

contie le Roi, son aïasfin apotté, lequel tout effrayé lui dit de voix tremblante qu'il ne pouvoit lui aider. En fin un jeune gentil-homme nommé Ramefay, peu auparavant sorti de page de la maison du Roi, se souvint (sur cest alarme) qu'il y avoit un autre escalier pour monter en la chambre où son maistre estoit detenu.

Il portoit lors un espervier sur le poing, & entrevoid son prince, lequel cōme robuste qu'il estoit (en son antécinquiesme accompli) avoit gagné l'espee du jeune Gauri. Lors il quitte son oiseau, & court sus au traistre avec le poignard desgainé. Le Roi ayant senti en sa lutte que le traistre estoit couvert d'un pourpoint à qui ni l'espee ni le poignard ne pouvoient rié faire, crie à Ramefay qu'il donnast au défaut du pourpoint, tandis qu'il le tiendroit ferme. Ramefay lui donne trois poignallades dans le petit ventre, dont s'ensuivit la mort du traistre. Le n'oublierai pas de dire que durant ceste execution, le Roi craignant que son espervier eschapast, tenoit le traistre au collet d'une part, & le pied sur la longe de l'oiseau, tant il avoit mis sous le pied la crainte du danger, duquel toutesfois il n'estoit pasencores sorti.

Vn chevalier, gentil-homme de sa chambre, nommé Thomas Ereskin, & un medecin surnommé Heris, avoyent suivi Ramefay. N'estans qu'eux trois & le valet d'un autre gentil-homme avec le Roi, voici le Comte Iean de Gauri, lequel entre en la chambre, escumant de rage & outré de desespoir, tant pour la mort de son frere, que pour voir ses desseins aneantis.

Il estoit couvert d'un casque, & tenoit à chasque main une espee, suivi de sept ou huit serviteurs les plus affeurez qu'il eust. On n'oyoit que maugrémés de sa bouche, & cruelles protestations de hacher en pieces le Roi & tous ceux qui lors estoient en la chambre. Dieu voulût sauver le Roi, redouble le courage & l'adresse de Ramefay, de telle sorte que se prenant au Comte, il lui donna tel coup d'espee à travers le corps, qu'il l'abatit mort sur la place: les autres brigands de sa suite estropiez ou bleffez descendirēt par l'escalier plus viste encore qu'ils n'estoyent montez, & s'escarterent comme ils peurent: mais on les poursuivit, quelques uns furent tuez, l'assas-

fin

fin apotté  
partic  
mille  
tres servi  
parenfon

Mais d  
freres toi  
du lang  
stra pren  
yeuse à t  
toute la r  
de ceste e  
sur la min

Le Co  
d'exquis  
voyage  
ciens, à  
cultez.  
simulez  
le forte  
nist aise  
dedans

Pour l  
roide, il n  
celle sien  
freres & d  
cruelle co  
re, & Die  
rable, men

Elizab  
de May, l  
Anglerea

Depu  
accorder  
queste es  
des suj  
ame qu  
dites  
M  
Gauri

fin aposté pris, lequel en prison descouvrit toutes les particularitez de la conjuration. Durant ceste derniere meslee, le Duc de Lennox, le Comte de Marre, & les autres serviteurs du Roi firent tous efforts par escalades & par enfoncemens de portes de le secourir.

Mais à leur entree où il estoit, ils trouverent les deux freres roides morts sur le planché, & le Roi tout couvert du sang du jeune Comte tué entre ses bras. Il se monstra premierement par les fenestres avec une face joyeuse à tout le peuple : puis se voyant environné de toute sa troupe, mit les genoux en terre, remercia Dieu de ceste excellente delivrance, & s'en retourna à Falkland sur la minuit.

Le Comte Jean, qui estoit l'ainé, seigneur docte & d'exquis iugement, s'estoit estrangement corrompu en son voyage d'Italie, où il avoit frequenté quelques magiciens, à l'aide desquels il pensoit surmonter toutes difficultez. En ceste escole il estoit devenu l'un des plus dissimulez hommes de la terre, s'accommodant de telle sorte à tous esprits, qu'il n'y avoit homme qu'il n'afinist aisement. Il fut surpris en ses finesse. L'on trouva dedans sa bourse divers caracteres & figures magiques.

Pour l'estocade dont Ramelzay le traversa & tua tout roide, il ne seigna point, sinon apres qu'on eust tiré d'icelle siene bourse tels caracteres. En la mort de ces deux freres & d'aucuns leurs complices, en petit nombre, la cruelle conspiration contre le Roi d'Escoffe fut esteinte, & Dieu sauva son serviteur par une delivrance admirable, memorable, & magnifique.

Elizabeth roine d'Angleterre, estant decedee le 4. iour de May, l'an 1603. le Roi d'Escoffe lui succeda, & vint en Angleterre au mois suivant.

Depuis il n'en a bougé. Pource qu'il ne voulut pas accorder à certains siens sujets le contenu en une requête estoffee de menaces & de propos indignes de fideles sujets, dont s'ensuivit declaration publique toute autre qu'ils n'attendoient : ce fut le commencement de diverses conspirations contre lui.

Mais Dieu qui l'avoit sauvé en Escoffe de la main des Gauris, iusques à l'annee 1610. que nous descrivions ce-



et au mois d'Aoust, l'a garanti des horribles complots d'infinis meschans qui ont attenté contre sa vie. Nous représenterons ici les deux principales, la premiere fut telle; au mois de Juin 1603. Ralletz Capitaine des gardes de la feu Roine, prenant congé d'une siene sœur dedans Londres, lui dit, qu'elle priaist Dieu pour lui, & qu'il s'en alloit en un lieu dont il n'espéroit pas revenir: encores qu'il n'allast qu'à trois lieues de là. Ceste sœur soupçonna que son frere estoit appellé à quelque duel, & la parole, passant d'oreilles, & de bouche en autres, le bruit vola par tout jusques à la cour: de sorte que les parens & amis de Ralletz s'empescherent pour sçavoir de lui quelles querelles il avoit à demesler. Lui se doutant d'estre desia descouvert, & pressé de sa conscience, confesse avoir resolu de tuer le Roi, dont il ne pensoit pas eschapper. Le Roi, averti de tout, voulut voir Ralletz, & sçavoir de lui les motifs d'un tant execrable attentat.

Ralletz lui descouvrit son mescontentement & celui de quelques seigneurs, ausquels il avoit promis de tuer le Roi allant à la chasse, & faire puis après un terrible mesnage en Angleterre. La conjuration descouverte les Milords Cobham & Gray, item messire Griffin Markham, accusez d'en estre les principaux auteurs, furēt constitués prisonniers avec George Brooke & quelques Prestres. Sur la fin de Novembre ce George & deux Prestres furent executez à l'acoustumee du supplice des traistres. Huit jours apres les deux Milords & Griffin furent condamnez d'avoir les testes tranchees, leurs corps esquarterlez, leurs entrailles reduites en cendres, leurs testes fichees sur des poteaux au dessus de la tour de Londres, & l'execution assignee au deuxiesme iour suivant, qui estoit le vendredi neufiesme de Decembre au matin, dedans la cour du Chasteau de Vincestre. Les juges envoyerent l'arrest au Roi, qui le signa, & en commanda l'execution. Sur les dix heures du matin l'eschafaut fut dressé, en presence d'une tres-grande multitude de peuple. L'Eschevin de la Province de Hampt, commis pour faire executer ce jugement, amena messire Griffin Markham jusques au pied de l'eschafaut, sur lequel

Mark-

Markham  
potant à la

Con-  
les trois, si  
effect il en  
m'un prop  
de ces trois  
struction de  
La teneur  
soit vrai qu  
bien gouver  
(Cobham &  
point d'eli  
les prae que  
ment aajug  
des autres  
si entiere  
personne:  
mier an de  
Roi ne fut  
esté à ceste  
joyeux & g  
sonnes: en  
des condan  
devoir aua  
de sorte au  
n'y eut nul  
daient à le  
que pluseu  
pour luy voy  
ces, comme  
re. Eu esg  
quelque lo  
ses complie  
tout le res  
machinate  
des demen  
sance & au  
de a tous  
Hampt d

Markham monta & fit sa priere, puis s'agenouilla, se disposant à la mort.

Combien que le roi eust signé l'arrest donné contre les trois, si avoit-il resolu de leur faire grace. Pour cest effect il envoya un mandement fort expres écrit de sa main propre à cest Eschevin, pour arrester l'exécution de ces trois seigneurs, condamnez, avec une ample instruction de sa volonté, laquelle fut exactement suivie. La teneur du mandement estoit telle. Combien qu'il soit vrai que tous royaumes florissans & estats publics bien gouvernez sont establis par justice, & que ces deux (Cobham & Gray) nobles de race, maintenant sur le point d'estre executez à mort, à cause de leurs traistrefes pratiques, soyent condamnez par la loi, & meritoirement adjugez à perdre la vie, pour l'exemple & terreur des autres: l'un d'iceux ayât vilainémēt pratiqué l'everfio entiere de ce royaume; & l'autre la surprise de nostre personne: neantmoins ayans esgard que c'est ici le premier an de nostre regne en Angleterre, & que jamais Roi ne fut tant obligé à son peuple, comme nous avons esté à cestui-ci, par nostre entree en ce royaume avec rât joyeux & general aplaudissemēt de toutes sortes de personnes: entre lesquelles tous les parens, alliez & amis des condamnez s'estoyēt aussi avancez à faire leur plein devoir autant & plus qu'aucuns autres de nos bōs sujets: de sorte aussi qu'au mesme temps de leur accusation, il n'y eut nul qui plus promptement & librement s'accordassent à les poursuivre & livrer és mains de la justice que plusieurs de leurs plus proches parens & alliez, qui poursuivoient les informations & la confection des proces, comme s'ils eussent esté commis & deputez à ce faire. En esgard aussi que justice a desia fait son cours en quelque sorte par l'exécution de George Brooke & de ses complices, principaux promoteurs & seducteurs, de tout le reste, pour l'embranchement desdites traistrefes machinations. Pourtant nous estans resolu de joindre clemence avec justice, nostre plein pouvoir, puissance & autorité absoluē, par ces presentes commande à vous nostre Eschevin à present de la province de Hampt de surseoir l'exécution des deux susdicts gen-

tils-hommes, & les renvoyer derechef en leur prison iufques à ce que nostre grâce & volonté leur foit plus ou tre connue. Et neantmoins ne voulons que nos loix ayent respect aux perfonnes, en espargnant le grand & chaftiât le moindre. C'est nostre plaisir que semblable effect foit pris auffi pour Markham, estans martir en nostre cœur que non seulement la nature desdites perfonnes condânees de crime soit telle, mais mefme auffi que la corruption de leur naturelle disposition soit si grande, que le soin que nous avons de la conservation de nostre Estat & de nos fujets, ne nous permet point ufer de cefte mifericorde & clemence envers eux, en laquelle toutesfois nous fommes de nostre bonté très-faciles à estre perfuadez, selonc nostre propre & naturelle inclination.

L'Efchevin ayant receu ce pardon, & fceu comment le Roi vouloit qu'il fe cōportast en cest affaire, fur le point de l'exécution, & ainfi que l'exécuteur prenoit fa hache, appelle Markham & le fait descendre de l'eschaffaut, difant, qu'il falloit le mener en la falle de la juridiction, pour estre confronté, devant que mourir, aux deux Milords qui devoient le fuivre, & c'ef fur quelques points concernans le fervice de fa Majesté. Ayant conduit Markham en la falle, il le laiffa là, puis alla querir le Milord Gray, lequel amené fur l'eschaffaut apres longue priere à Dieu & fa dernière confession, comme il estoit prest de s'agenouiller, pour recevoir le coup de la mort, l'Efchevin lui commanda de descendre, & le mena en la falle iudiciaire, lui commandant de l'y attendre, iufques à ce qu'il retournaft. Lors il alla querir le Milord Cobham, lequel ayant auffi fait fa priere, & fe preparant à recevoir le coup de la mort, l'Efchevin voyant l'heure venue de publier la grace du Roi au peuple & aux condânez, fit ramener Gray & Markham pres de l'eschaffaut, où il fit publier le pardon, lequel a esté décrit ci dessus. La n'est befoin de faire digreffion de la ioye extreme des condânez, ni de l'aplaudiffement du peuple. C'est un tableau dont les vives couleurs ne fcauroyent estre dignement representees en ce feuillet. Elles demandent un livre de iufte groffeur, & infinis traits de quelque meilleure main que la mienne.

Confir-

Confir-  
de la gran  
tains elpi  
tre leurs  
gion qui  
royent en  
le. Plusie  
erminels  
pas tous,  
seins sous l  
ce fulmen  
star, qu'au  
de l'acte p  
cite, licen  
fpiration  
& de tous  
se trouver  
gne, n'aya  
comme s'  
Robert  
glois, desfi  
royent pas  
fite avec l  
leurs elpera  
ait nombre  
declairant  
l'arresta dis  
1604. ils dr  
lent des Pa  
cution de  
ment lelen  
finifme qu  
de tenir le  
quele dece  
voir à eux  
vien: J'ordi  
des Etats d  
nean dep  
le, de l'ar  
y se oyen

Considerons la seconde notable delivrance du Roi de la grand' Bretagne. Du vivant de la feu Roine certains espions s'estoyent fourrez en Angleterre, qui outre leurs secretes sollicitations pour reſtablir la religion qui y estoit du temps de la Roine Marie, conjuroient encores contre l'Eſtat & contre la Majesté royale. Plusieurs furent attrappéz en divers temps, & les criminels de lese Majesté iustement exterminéz, non pas tous, car ils continuerent chaudement leurs desseins sous le Roi Jaques, & tant s'en ſalut que la clemence ſuſmentionnee d'icelui lui apportast repos, ni à l'Eſtat, qu'au contraire les Liguez & rebelles prindrent de l'aſſe ptein de iuſtice & bonté du Roi, ci deſſus deſcrite, licence de l'oſſencer, & de baſtir une horrible conſpiration contre ſa perſonne, celle des Princes ſes ſils, & de tous les principaux du Royaume, qui devoient ſe trouver aux Eſtats, en la troiſieſme annee de ſon regne, n'ayant peu les aſſembler pluſtoſt. L'affaire paſſa comme ſ'enſuit:

Robert Catesbi & Thomas Percy, ſeigneurs Anglois, deſpitez de ce que les affaires du Royaume n'estoyent pas conduites à leur fantaſie, & que la paix traitée avec le Roi d'Eſpagne renverſeroit la pluſpart de leurs eſperances, delibérerent enſemble, puis avec petit nombre d'autres de ce qu'il ſaloit executer. Percy declairant qu'il estoit preſt d'aller tuer le Roi, Catesbi l'arreſta diſant, qu'il ſaloit faire d'avantage. En Mars 1604. ils dreſſerent le complot d'une fougade, appelant des Pays bas un nommé Guy Faukes pour l'execution de ce deſſein, ſ'aſſemblerent en Mai, & font ſerment ſolemnel, au nombre de cinq, en preſence d'un ſixieſme qui l'exigeoit d'eux, ſur une hoſtie conſacrée, de tenir le cas ſecre, & ſouffrir tout tourment, pluſtoſt que le deceler. Leur complot fut de trouver moyen d'avoir à eux l'eſtable, laquelle estoit ſous la ſalle où ſe tient d'ordinaire le Parlement, c'eſt à dire l'aſſemblée des Eſtats d'Angleterre, laquelle on empliroit de tonnes d'eau de poudre à canon, qui ſeroient couverts de paille, de faſcines & fagots, puis en temps propre les amorces y ſeroient miſes, afin qu'à l'heure de l'aſſemblée, où le



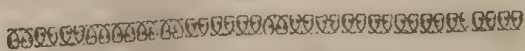
Roi, ses fils, les seigneurs & principaux du Royaume, se-  
royent assemblez, la mine iouast, & que tous sautassent  
par pieces en l'air. C'est merueilles que cest horrible cō-  
plot, seu de plusieurs, demeura caché dixneuf mois en-  
tiers, & ne fut descouvert que bien peu de iours avant  
l'assemblée des Estats Beaucoup de confessions se firent,  
& force absolutions se donnerent cependant, avec reso-  
lutions de cas de conscience aux entrepreneurs. Mesmes  
Catesbi, principal entrepreneur de l'affaire, voulut estre  
resolu par leur superieur (desguisé par tant de noms, &  
de tant de professions, que i'ay delibéré ne le specifier  
d'avantage) sur la doute des innocens qui periroient  
avec les coupables, entendans par les coupables le Roi  
& autres qu'ils appelloyēt heretiques, ou fauteurs d'he-  
retiques: puis qu'il y avoit plus de gain d'une part, que  
de perte de l'autre, s'il estoit loisible de les exterminer  
tous, comme on fait en une ville fort mal voulue & em-  
portee d'assaut. La resolution du superieur fit resoudre  
tous les conjurez, assurez que le fait estoit licite, &  
qu'on pouvoit l'executer en bonne conscience. Depuis  
ils acheminerent leur complot par merueilleux artifices,  
descouverts par le moyen suivant. Le baron de Montai-  
gle, seigneur affectionné à l'Eglise Romaine, mais d'es-  
prit paisible, & desireux de la paix du Royaume, avoit  
esté appelé par le Roi, pour se trouver en Novembre  
1605 aux Estats, avec plusieurs autres seigneurs. Les con-  
spirateurs ne voulans perdre ce baron, l'avertissent par  
un billet, sans nom ni datte de temps ou de lieu, que  
s'il vouloit sauver sa vie, il ne bougeast de sa maison. Lui  
lisant ce billet rendu par un inconnu, qui se retira viste-  
ment, le porta soudain au Comte de Salsberi, lequel le  
mit es mains du Roi. L'on espluche les mots, & apres  
quelques differens advis, le Roi va dire que c'estoit quel-  
que fougade aprestee à sa personne, & au Parlement du  
royaume. Il commande donc qu'on visite soigneuse-  
ment les lieux.

On y procede de toutes parts, & finalement on vient  
à l'estable, embarassée de fagots & autre telle matiere.  
L'on demande au concierge, à qui estoit tout ce bois, il  
respond, au seigneur Thomas Perci. Le baron de Mon-  
taigle

nigle ad  
Perci qui  
pe un val  
sa conditi  
chettes un  
bois de l'e  
de poudre  
& tout ce  
feste sans  
disoit. l.)  
qu'on otte  
eront seu  
complice,  
suivre infq  
ennemi de  
une si hau  
nom prop  
peller. En  
bouche, te  
& ne por  
teurs, con  
boutefeu,  
tions de C  
& le logis  
juré sur le  
creuse de r  
dres, &c. S  
suivre l'ex  
leur homm  
defiantique  
ner le peu  
tacer sous  
mans. Ils  
Perci, voul  
pour luy  
par despo  
femelle m  
prie de l'e  
en me  
es leu

raigle adjouste là dessus, qu'il presumoit que c'estoit  
Perci qui avoit escrit le billet. La nuit suivante on attrape  
un valet de Perci, lequel enquis desguise son nom &  
sa condition. Le fouillant on trouve en l'une de ses po-  
chettes un fusil garni. Passant outre, l'on desplace tous le  
bois de l'estable, & soudain paroissent trente six caques  
de pouldre appareillees pour faire sauter la salle des Estats,  
& tout ce qui estoit es environs. Le boutefeux ferré con-  
fesse sans torture toute la conspiration, bien marri (ce  
disoit-il) de n'avoir peu mettre le feu aux pouldres, lors  
qu'on oista le bois dont elles estoient couvertes, qu'il  
estoit seul executeur de l'entreprise, & n'avoir point de  
complice, qu'une voix du ciel l'avoit acouragé de pour-  
suivre jusques au bout ce dessein, destourné par le diable  
ennemi de la Religion Catholique, & qui portoit envie à  
une si haute entreprise: qu'il estoit gentil-homme, son  
nom propre Gui Fauckes, quoi qu'il se fit autrement ap-  
peller. Encores que du commencement il eust bonne  
bouche, toutesfois ayant senti les rigueurs de la torture,  
& ne pouvant les soutenir, il decela tous les conspira-  
teurs, confessa qu'il avoit appris en Flandres le mestier de  
boutefeux, qu'il s'estoit trouvé aux conseils & delibera-  
tions de Catesbi & Perci: que Perci avoit loué l'estable  
& le logis prochain de la salle des Estats, tous avoyent  
juré sur le sacrement de ne reveler le secret, qu'on avoit  
creusé de nuit en l'estable, pour accommoder les pou-  
drés, &c. Somme il descouvrit le tout, & ce qui devoit  
suivre l'exécution: Les conjurez entendans la prise de  
leur homme, s'enfayent qui çà, qui là. Quelques ec-  
clesiastiques, de ce nombre, essayèrent de faire muti-  
ner le peuple, semans par tout, que l'on vouloit mas-  
sacrer sous un faux bruit tout les Catholiques Ro-  
mains. Ils n'avancerent rien par tel artifice. Catesbi &  
Perci voulant faire teste aux officiers de justice qui les  
poursuivoient, furent forcez en un logis de retraite, &  
par desespoir se fourrerent desarmez à travers le fer & le  
feu, tellement que Catesbi fut terrassé mort d'un coup de  
pistole, Perci si rudement bleffé & refusant remede, qu'il  
en mourut bié tost apres les autres qui les suivoient, puis  
es Jesuites, Garnet & Oldecorne, apprehendez & executez.

tous sur la propre confession qu'ils firent eux mesmes de leur crime. Ainsi Dieu sauva le Roi, ses fils & son conseil, de l'indigne mort, & les conspirateurs receurent le loyer de leur meschanceté. Le mal fut si grand, que quelques uns de ce nombre demurerent si stupides, que mesmes au supplice ils ne vouloyent onc confesser leur faute, mais jusques au dernier soupir opiniastrément refuserent de condamner leur crime, ou en demander pardon, si premier le siege de Rome ne le condamnoit. Peu apres fut descouvert, que grand nombre d'Anglois dedans & dehors le Royaume avoyent eu le vent qu'un grand coup se devoit fraper en ces Estats-là pour le bien de l'Eglise, quoi que pour plus grande seureté l'on ne particularisast plus avant les choses. Mais ils avoyent certaine forme de priere, dressee expres, à eux enjointe, & par eux usitée, pour le bon succes de ce grand affaire. Ce ne fut que tant plus grande confusion pour eux, & leur forfait occasionna le Roi & les Estats de penser de plus pres à tout ce qui estoit convenable pour le bien public à l'avenir. Le serment de fidelité que le Roi requit depuis de tous ses sujets tant Ecclesiastiques que seculiers, tel que tout autre Prince peut legitimement requérir des siense, engendra des proces par escrit & imprimez, qui continuent encores. Mais le Roi en l'annee 1610. continuoit, malgré tous efforts contraires, à maintenir le repos public, & à nettoyer son royaume de toutes conspirations contre sa personne & son Estat.



#### DELIVRANCE inopinee.

EN la defaire de la flotte d'Espagne aupres du detroit de Gibraltar le viij. jour de Juin 1607. avint une particularité memorable. Il y avoit en un navire Espagnol quelques pauvres forçats Hollandois. Le capitaine du navire se voyant au peril de tomber es mains de la flotte de Hollande, laquelle combattoit courageusement, & tenoit ja la victoire par les mains, commande à un sien Caporal de descendre au fond du navire où ces forçats estoient, & de les esgorger. Le Caporal descend,

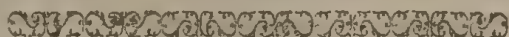
& com.

& comm  
de can  
du par le  
cette bou  
ne autre  
coup de c  
fut tellem  
mesme na  
guols trou  
mer, où il  
nement re  
du ravage  
gal-hrent  
voileux a  
qu'elle fi

1610

O N vo  
lin e  
Concile d  
yable ha  
saurages, E  
lé en quar  
d'environ  
pas long d  
de la mon  
Maximili  
déric troi  
Empereur  
les cinqui  
pouluivan  
dne de m  
d'un trop  
avoir qua  
cendat  
vre Prin  
plantee

& comme il estoit sur le point d'exécuter,voici un coup de canon qui donne où il estoit & le tue. Ce qu'entendu par le capitaine, il y envoie un sien More, pour faire ceste boucherie. Le More est pareillement fracassé d'une autre canonnade. Au mesme temps un troisieme coup de canon donnant pres de ces forçats, leur chaine fut tellement atteinte, qu'eux se sauverent deslors. Le mesme navire acroché d'un de Hollande, tous les Espagnols trouvez dedans furent jettez hors le bord en la mer, où ils creverent à force de boire,& les forçats pleinement rescoux, apres avoir aidé aux victorieux à faire du ravage sur les Espagnols au long de la coste de Portugal, firent voile en Hollande,laissans l'Espagne en merveilleux alarme & dueil, à cause de la perte signalée qu'elle fit alors. *Histoire de nostre temps.*



DELIVRANCE notable.

ON void pres d'Inspruck, ville renommee, & non loin de celle de Trente, où s'est tenu le dernier Concile,duquel l'on parle tant, des montagnes d'incroyable hauteur,refuges des chamois,chevreuls & chevres sauvages. En l'une d'icelles, se remarque'un endroit taillé en quarré, où l'on a posé un grand crucefix de bois, d'environ quarante pieds de longueur, lequel ne paroît pas long de deux pieds à ceux qui le regardent du bas de la montagne. Il y a esté mis à l'occasion qui s'ensuit. Maximilian, Prince d'Autriche, fils de l'Empereur Frederic troisieme, & depuis le decés de son pere esleu Empereur, & premier de ce nom, auquel succeda Charles cinquieme son petit fils l'an mil cinq cens dixneuf, poursuivant seul un jour par des rochers en ceste estendue de montagnes quelques chevres sauvages, porté d'un trop ardent desir de les attraper, se trouva finalement avoir grimpé en un sommet duquel il ne pouvoit descendre,ni passer plus avant sans se rompre le col. Le pauvre Prince tout estonné demeure comme une statue plantee sur ce haut,estroyable & inaccessible,accutant sa



temerité, ne voyant que menaces de mort violente par famine cruelle ou cheute luctueuse. Saisi de frayeur, d'horreur, de tremblement, il fuyoit de tristesse, & mainte image de mort affreuse lui passoit à tout moment devant les yeux. Regardant au dessus de soi, il ne voyoit que pointes de rochers couverts de neiges: dessous ses pieds des abysses effroyables: derrière & devant des roches si hautes & droites que l'œil n'osoit les regarder. Impossible estoit lui rendre ni jeter cordeaux ou instrumens pour favoriser quelque descente: un mois ne suffisoit pour ouvrir le chemin. Ses domestiques & serviteurs estoient par troupes au pied des montagnes inaccessibleles, destituez de conseil, les bras croisez, les larmes aux yeux, crians & lamentans le pitoyable estat de leur jeune Prince, qu'ils ne pouvoient secourir. Icelui ayant languï deux jours & deux nuicts en telle misere, se resolut à la mort. Sur ce ayant appelé quelques siens serviteurs, comme il peut, se fit apporter & monstrier de loïn l'hostie, selon l'instruction qu'il avoit receuë. Tout le pays estoit en larmes de ce pitoyable accident. L'Empereur, sa femme, toute leur Cour ne faisoient que pleurer ceste perte. Tous estats estoient en dueil, à cause de tel malheur. On ne voyoit que processions, que gens de tous aages, sexes, conditions, entrans & sortans des eglises & chapelles pour faire prieres à Dieu pour la delivrance du Prince. Comme toutes choses sembloient desesperées, & Maximilian n'attendoit autre fin que de rendre l'ame, il entend assez pres de soi du bruit, & tournant la teste void grimper par les precipices du rocher un jeune homme en forme de paysan, lequel remuoit des gros cailloux, & aplanissoit un chemin. Ce jeune homme parvenu jusques à Maximilian, lui dit courage, prince: celui vit & t'assisté, qui te peut sauver: ne crain rien: sui moi, qui te mettrai tout à ceste heure en lieu seur. Ainsi que le soleil se monstre plus beau apres la dissipation de quelque nuage espais: au semblable l'esprit revint à ce jeune Prince demi-mort, qui d'un pas asseuré se met à descendre & suivre sa guide. Parvenu en chemin plus spacieux il se void rescoux des dents de la mort, & tout ravi rumine l'adresse de son liberateur. Quand il fut au

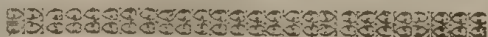
bas

bas de la  
mes au  
le acueils  
son guide  
stait deve  
abatu: ses  
de toute le  
crovable.  
nel de l'E  
chemin, po  
croit que  
la delivran  
choies qu  
ci est exte  
Proliant.

EBC

O N d  
as. I  
que la Ro  
de l'an 157  
Navarre d  
Cours se r  
de Navarre  
re aux Oul  
allant à la  
des, troi  
nommé C  
ler: & del  
lebardes d  
les auteurs  
picle col.  
comp. 3.  
Duran  
Téran, a  
ragais.  
neut de

bas de la montagne, voici des monceaux de gentils-hommes autour de lui: & tandis qu'uns & autres lui font mille acueils & le felicitent de sa miraculeuse delivrance, son guide se retire, sans que personne peust dire qu'il estoit devenu. L'on monte à cheval le pauvre Prince fort abatu: ses gens le rameinent avec cris de ioye, & le dueil de tout le pays en un instant est transmué en liesse incroyable. Le lendemain par le commandement solennel de l'Empereur on cherche ce guide & esplaneur de chemin, pour le salarier. Il ne se trouve point. Chascun croit que c'estoit un bon Ange envoyé de Dieu pour la delivrance de ce jeune Prince, reservé pour grandes choses qu'il executa depuis, durant son empire. Ceci est extrait des discours d'*Estienne Peghins en son Hercules Prodicus.*

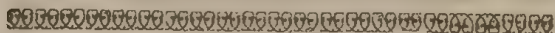


DELIVRANCE memorable.

ON dit, & bien, que ce que Dieu garde est bien gardé. J'en marque ici quelques preaves. Au voyage que la Roine mere fit en Guyenne au commencement de l'an 1578. pour aller plus avant traiter avec le Roi de Navarre de la reddition des places, avint que les deux Cours se firent compagnie jusques à Foix, où le Roi de Navarre fit une chasse notable, ou plustost une guerre aux Ours. Entre autres cas arriva qu'un grand Ours, allant à la charge sur dix Suisses & dix soldats des gardes, trouvant en son chemin un petit page de treize ans nommé Castel Gaillard, le mit du cul à terre, sans le blesser: & delà avec dix harquebusades & dix coups de halebardes dans le corps se precipita avec une douzaine de ses tueurs dans une crevasse de montagne, où il se rompit le col. *Histoire Vniverselle du Sieur d'Aubigné, liv. 4. chap. 3.*

Durant ceste chasse les soldats de Brugnerolles & de Tesan, surprindrent une nuit Vignonnec, ville en Lauragais. On y despescha promptement Audoux gouverneur de Foix. A son arrivee, les soldats surpreneurs alleu-

rez qu'on les desavoüeroit quitterent Montagnac leur Capitaine. Icelui pris, le Roi de Navarre envoya querir Cornuſſon, & le Preſident Duranti. Montagnac mis entre leurs mains, fut promptement pendu: mais la corde ayant rompu trois fois, le Preſident donna Montagnac au Vicomte de Turenne, qui le bailla à Vaſſignac. Ce reſchappé conta lors, & a touſiours maintenu depuis, qu'ayant perdu toutes douleurs, on l'avoit oſté (lui faiſant tort) d'une lumiere ſi agreable qu'elle ne ſe peut exprimer; & touſiours apres trois cordes eſchappees menaçoit Vignonnet. *Là meſme.*



### DORMEUR merveilleux.

**I**ean Tritheme, Abbé de Spanheim en Allemagne, eſcrit en certaine ſiene reſponſe à huit queſtions que l'Empereur Maximilian premier lui avoit propoſees, ſur la fin de la troiſieſme, ce qui ſ'enſuit. Comme ie pouſuiſſoi mes eſtudes en ieune aage, avint une fois que couché certaine nuit au nombre de quatre en un meſme liſt, mon compaignon giſant aupres de moi, & de mon aage, ſe leve de mon coſté, tout endormi, ſelon ſa couſtume, & aſſopi profondement, les yeux clos, la Lune eſtant au plein, tellement que ie l'apperceu marcher comme en plein jour. Ainſi dormant il grimpe viſtement comme un eſcurieu au long des murailles & court ſur les toits, puis ſ'en revient coucher, ſe releve juſques à trois fois, tousjours dormant, & ainſi courant. Quand il revenoit au liſt nous le ſentiſſions marcher par deſſus nous, ne plus ne moins que ſi quelque petite ſouris euſt couru legerement ſur la couverture du liſt. En voulant ſortir de la chambre où nous eſtions couchés, les portes & fenestres s'ouvroyent. Il montoit de viſteſſe indicible juſques au faîte des toits, ſur lesſquels il ſe tenoit à l'aiſe du corps comme feroit quelque oiſelet. Je parle de choſes veuës de mes propres yeux, non recueillies d'ouy dire. Ce ſont merveillex exploits de l'ame, ſ'aidant de ſa puiſſance naturelle, ſans aucune aſſiſtance des ſens de la chair, avec qui pour lors elle n'a commerce quelconque.

DELI-

D Eux  
proté  
dicts du Ro  
meures ca  
tantost en  
entre les m  
re de proc  
lors à Paris  
pénſier un  
des ennem  
nots. La p  
ſonnieres  
de couv  
donneroit  
venu en u  
aux mutin  
ſonnieres,  
& d'human  
elles, remo  
gion, les aya  
meſme aya  
le Pl. 80. apr  
duiſit lui-m  
de la popul  
eſhoient to  
Meſſe, enc  
auſſi leur d  
aidant en c  
de la mort  
nem, & le ſ  
ver à meſ  
morale: a  
de la p. 80.



DELIVRANCE remarquable.

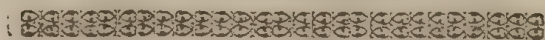
**D**Eux honnestes Dames de Paris , qui avoyent fait profession de la Religion , sans avoir obey aux Edicts du Roi estoient depuis les Barricades tousiours demeurees cachees , qui çà , qui là , tantost en un endroit , tantost en l'autre : finalement descouvertes , tomberent entre les mains du peuple , qui sans autre forme ni figure de proces vouloit les traîner en la riviere. Il y avoit lors à Paris entre les Docteurs de la Duchesse de Montpensier un nommé N. Lincestre , renommé pour l'un des ennemis capitaux de ceux qu'on appelloit Huguenots. La populace furieuse traîne les deux pauvres prisonnières en la maison de ce Prescheur , afin d'avoir plus de couverture de les faire mourir , par le signal qu'il en donneroit : tout le contraire avint lors : car Lincestre devint en un instant tout autre homme , & ayant promis aux mutins de faire merveilles pour la reduction des prisonnières , renvoyant chascun , monstra tant de douceur & d'humanité , qu'apres avoir conféré amiablement avec elles , remonstré & disputé sur les points de leur Religion , les ayant trourees fermes & resolues d'y persister , & mesme ayant trouvé à l'une d'elles une Meditation sur le Ps. 80. apres la lui avoir rendue , nō seulement les conduisit lui-mesme en lieu de seurété , les tirant des mains de la populace enragee , à laquelle il fit acroire qu'elles estoient toutes reduites & converties à retourner à la Messe , encors qu'elles n'en eussent rien promis : mais aussi leur donna moyen d'evader & sortir de la ville ; leur aidant en ce qu'il peut. Bref, Dieu les retira du gouffre de la mort par les mains de cest homme leur capital ennemi , & se servant de lui en cest œuvre , pour les conserver & mettre en liberté. *Extrait du Journal des choses memorables avenues durant le regne de Henri III. Roi de France & de Pologne , imprimé l'an 1621. p. 260. &c.*

agnac leur  
envoya que-  
agnac mis  
mais la cor-  
na Monta-  
Vassignac,  
aintenu de-  
pit osté (lui  
ne se peut  
appees me-



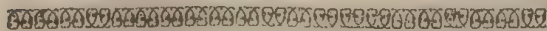
emagne, ef-  
fections que  
pposees, sur  
me ie pour-  
bis que cou-  
un mesme  
& de mon  
on la cou-  
la Lune e-  
cher com-  
e viskement  
& court sur  
e jusques à  
. Quand il  
desus nous,  
eust couru  
ulant sortir  
portes & fe-  
dicible ius-  
noit à l'asse-  
rle de cho-  
es d'ouy di-  
aidant de la  
s sans de la  
uelconque.  
DELI-





## DELUGE d'Avignon.

**L**Es bondes du Ciel furent tellement ouvertes sur la Provence, huit iours & nuicts durant, l'an 1544. sur-nommé depuis le Deluge de S. Martin, que l'impetuosité de l'eau abatit plus de deux cens cannes ou toises des murs de la ville d'Avignon à l'endroit des Iacopins: si qu'il falut tirer les Nonnains de Sainte Claire avec des bateaux, pour les garantir de naufrage. Les monuments es Eglises des Augustins, des Carmes, & des Cordeliers, s'ouvrirent tellement que les corps morts sortoyent dans leurs bieres, nageants sur l'eau comme petites nasselles. Le Rhosne & la Durance qui s'estoyent joints ensemble avoyent si furieusement environné la ville, que sans la Roque de Don où tous s'estoyent refugiez pour éviter ce Deluge, le peuple d'Avignon estoit perdu. La ville de Saló ne fut sans esclandre: parce que les huiles, qui sont sa plus grande richesse, & les vins, furent tous perdus, les tonneaux estans tous defoncez & nageans, & les pilles noyees aux cuveaux & celliers en la grand' rue, avec un estrange & bien lamentable spectacle. *Histoire de Provence, imprimée à Lyon, l'an 1614. par S. Rigaud, pag. 770.*



## DELUGE.

**S**Eville, capitale de l'Andalousie, ville qui en delices, richesses, concours de marchans, & multitude de citoyens, non seulement surpasse toutes les villes d'Espagne, mais s'esgale aux plus renommées de l'Europe, s'est presque veüe entierement perdue & engloutie par un desbordement d'eaux le plus effroyable qu'il est possible de penser, pour les grandes ruines qu'il a causé, & le plus violent que les siècles passez ayent remarqué.

La grande riviere de Guadalquivir, mot Arabe, c'est à dire, le grand fleuve, avoit de tout temps paisiblement bai-

baigné les  
aucun  
mois de  
payer une  
nal ord. na  
la dite ville  
autour des  
peurs l'le

Al'aspe  
habitans d  
ruriers aux  
mes aux m  
elles ne se  
tuosité de  
sire en le  
temps le  
leurs maï  
sonnes.

Environ  
que fracai  
grand flor  
la rue de G  
continent n  
de la ville f  
jusques au  
teut, la plu  
emportées

C'estoir  
vendre par  
mens des p  
Quelques  
autres rom  
sans boult  
vedes bar  
y ibander v  
quelles l'es  
sieurs mon  
Le ven  
peue. ar  
hommes

baigné les campagnes de Seville, sans lui faire ressentir aucun dommage d'importance, jusques au 24. iour du mois de Janvier de l'an 1626. auquel (comme pour se payer une fois de tous ses services) sortant de son canal ordinaire estendit ses eaux par tout le territoire de ladite ville, noya Triane, destruisit Tallado, & s'eslevant autour des murailles de Seville, la rendit semblable aux petites Isles du grand Ocean.

A l'aspect de ce prodige non auparavant preveu, les habitans demurerent fort estonnez. Les femmes coururent aux Eglises pour apaiser Dieu par prieres, les hommes aux murailles, visitans & fortifiant les endroits où elles ne sembloient suffisantes pour resister à l'impetuosité de l'eau, qui croissant à veüe d'œil faisoit croistre en leurs ames la crainte de voir dedans peu de temps le submergement universel de leur ville, de leurs maisons, de leurs biens, & de leurs propres personnes.

Environ minuit l'impetuosité de l'eau fut si grande, que fracassant la porte de l'Areval, elle entra par icelle à grand flot, courant comme un torrent imperueux par la rue de Gennes. La place de Saint François en fut incontinent remplie. Brief en deux heures les trois quarts de la ville furent totalement submergez, l'eau montant jusques au dernier estage des maisons moyènes en hauteur, la pluspart desquelles furent abatues, desmolies & emportées par la violence des eaux.

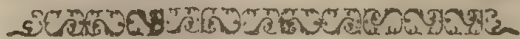
C'estoit un bruit du tout pitoyable & affreux, d'entendre parmi les horreurs de la nuit les cris & gémissemens des personnes qui se noyoient dedans les maisons. Quelques uns se sauvoyent à nage par les fenestres, les autres rompoient les toits pour sortir, les fenestres estans bouschées de l'eau. La justice alloit par les rues avec des barques recevant en icelles ceux qui pouvoient y aborder vifs. On transporta es grandes maisons aufquelles l'eau ne pouvoit nuire, les Nonnains de plusieurs monasteres, voyons le reste.

Le lendemain, 25. du mois se leva un vent si imperueux, qu'il defracina les arbres, & emporta des hommes. En mesme temps tomba une fort grosse

pluye, qui entretint le cours de l'eau. Et cest orage dura jusques au 26. iour de Ianvier, auquel le Chapitre fit une procession fort solennelle, où tous les prebendez assisterent pieds nuds, apres plusieurs prieres, le vent cessa: mais la pluye continua jusques au lendemain.

La tempeste apaisée, & les eaux remises en calme, on pouvoit plus facilement considerer le debris & les reliques de ce pitoyable naufrage. Les trois quarts de la ville estoient totalement couverts d'eaux: plusieurs Eglises, convents de moines & nonnains, le College des Iesuites le Seminaire, deux convents de Minimes, &c. Ce seroit chose ennuyeuse de rapporter les particularitez de ce deluge. Depuis la tour de la grande Eglise, jusques à Triane, l'on ne voyoit que de l'eau, & les toits des plus hautes maisons, le reste estant ruiné ou couvert.

Les pertes de personnes noyees, puis du bestail, des meubles, des marchandises ont esté en nombre innombrable. Quant au recit, En la rue de l'huile il s'en est perdu plus de quatre cens mille livres, en autres endroits plus de trois cens quaiſſes de sucre se fondirent en l'eau qui couvroit la Douane. Tout l'Anis fut mouillé. Plus de cent mille muids des Indes furent perdus avec tout le bresil qui y estoit. Bref celle qui quatre jours auparavant tenoit rang entre les plus grandes villes, devint un Bourg, les avenues duquel ne sont que ruines & desolations: Ce dit le *Mercuré François*, au commencement de l'onzième tome de ses Recueils, pag. 4. 5. &c.



#### AUTRE DELUGE.

**S**alamanque est une des principales villes de Castille la vieille, renommée entre celles d'Espagne. Le deluge y commença le vingt sixiesme de Ianvier mil six cens vingt six, en une tresgrande obscurité, par un orage de vents & de pluye. Environ les neuf heures de la nuit la petite riviere de Tormes creut de telle sorte, tant par l'impetuosité de l'eau qui tom-

boit, que  
tagne nou  
riviere est  
moins d'  
Pont, ma  
gea & emp  
Sainte Ma  
monſtre, d  
formez.

C'estoit  
gens endo  
reconoitre  
leurs bien  
bles d'hom  
les uns ac  
emportez  
rent, &  
nité, elles  
sons de ce  
tous les or  
Miracles,  
d'autres C  
demeurant  
sons elpar  
nees.

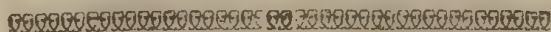
Ce Delu  
chemins,  
item toutes  
lors que l'a  
rencôtrez à  
par les eaux  
rage envir  
furent occ  
pouvoien  
de abour  
sonneſſe  
manqueſa  
Meſſe F  
ses recue  
ruines qu

boit, que des neiges fondues roulantes d'une montagne nommee Bojar, que toutes les arches d'icelle riviere estans preoccupées, l'effort de l'eau fut tel qu'en moins d'une heure elle surmonta non seulement le Pont, mais s'estendant aussi par la campagne, ravagea & emporta tout à fait les maisons du Fauxbourg de Sainte Marie Blanche, les Convents des Peres de Premonstre, des Trinitaires Deschaux, & des Carmes Reformez.

C'estoit chose pitoyable de voir tant de pauvres gens endormis, reveillez durant l'obscurité de la nuit, reconnoistre par tel deluge inopiné la proche perte de leurs biens & rues. L'on n'oyoit que voix lamentables d'hommes, de femmes, d'enfans de tous aages, les uns accablez par la ruine des maisons, les autres emportez par la rapidité des eaux, qui se renforcent, & parvenues jusques au fauxbourg de la Trinité, elles renverserent en moins de rien toutes les maisons de ce fauxbourg, emportant tous les meubles & tous les ornemens des Eglises de S. Jacques, de celle des Miracles, de Saint Laurent, de Sainte Croix, & d'autres Convents, qui furent totalement vuidees n'y demeurant que les murailles. Plus de cinq cens maisons esparées çà & là hors de la ville furent aussi ruinees.

Ce Deluge couvrit de sable espais non seulement les chemins, mais aussi les jardins des lieux circonvoisins, item toutes les vignes & terres labourees. Il sembla lors que l'air, les vents, l'eau, la terre fussent en contraste rencôtrez à la ruine de Salamanque: le dommage causé par les eaux fut extremement furieux, & continua le ravage environ deux jours, en fin desquels les habitans furent occupez à ensevelir & enterrer les corps qu'ils pouvoient retirer tât du dedans des maisons ruinees, que de la bourbe. Les dommages soufferts par les particuliers sont inestimables. Ainsi furent traitees Seville & Salamanque fameuses villes d'Espagne. Le compilateur du *Mercurie François* adiouste ces mots au tome onzième de ses recueils, page onzième. De jour à autre l'ô a avis des ruines que les eaux ont fait en plusieurs autres endroits





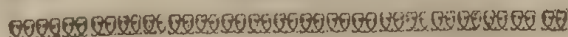
**DESLOYAL, puni de maniere  
injuste & memorable.**

**V**N notable personnage ayant fait part en la ville de Bourdeaux de l'histoire suivante à Monsieur le President de Thou, puis qu'il lui a pleu l'insérer au second livre de sa vie, je la presente en François selon le sens du beau Latin de ce grand personnage. Le Capitaine Balan brave guerrier, & nourries combats contre les Turcs, commandant à son retour du pays dans le Chasteau de Laistoure, appartenant au Roi de France & de Navarre, avoit à sa suite un sien voisin & ami, qui tenoit le premier rang entre tous les soldats de la garnison. Ce galand par belles paroles ou sous promesses de mariage corrompit la sœur de Balan, lequel ne sçavoit rien de telle pratique. Le paillard au bout de quelque temps sort de la garnison, & va contracter mariage avec une autre, dont la sœur de Balan avertie, tout esplore, eschevellee va trouver son frere, & à chaudes larmes lui conte ce qui s'estoit passé entre le desloyal & elle. Balan prompt à entreprendre, resolu à poursuivre, affeuré pour executer, commande à sa sœur de se taire, & tenir bonne mine, qu'il prouvoiroit à l'affaire. Il laisse couler quelques jours, durant lesquels il monstra fort bon visage au desloyal, & finalement le convie à un banquet avec plusieurs autres, & les traite magnifiquement dans le Chasteau. Les tables levees, chascun se retire: mais Balan tire à part le desloyal, & soudain le fait enchaîner par ses gardes, prestes à cela. Alors il s'assied comme Juge, & interroge distinctement son criminel, qui ne respondant que par negatives: mais convaincu par tesmoins, spécialement par la sœur, qui s'estant tenue cachee quelques temps comparut soudain à face decouverte. Sa presence fit esvanouir tous les eschappatoires du criminel, qui confessa d'avoir eu la compagnie d'icelle fille qui le caressoit: mais nia que promesse de mariage se fust traitée ni passée entre eux. Balan poursuivant en office de Juge

fait escrire  
lui comm  
Balan p  
cu de crim  
sion, conse  
jusques a  
teur, de ser  
bourreau  
meats du  
de Dieu &  
à l'hoip:rai  
poignard,  
corps à ses  
qu'il avoit  
troublé de  
main, esq  
lui envo  
Il excuso  
mende du  
dre de jul  
ce il requ  
la place à  
de. Ce m'e  
moyen & l  
de l'outrag  
suspique  
mais craign  
recusioit ce  
des sacheu  
tres aurent  
les, qui s'  
pint posse  
lettres d'in  
emmen  
maison aill

fait escrire par un greffier la confession du prisonnier, & lui commande de la signer. Voyons le reste.

Balan prononce, puis que le prisonnier estoit convaincu de crime tant par tesmoins, que par sa propre confession, conscience & signature, il le condamnoit à la mort, jusques alors il avoit fait office d'enquesteur, d'accusateur, de sergent, de partie & de juge. Plus ne faloit que le bourreau. Ce fut Balan, qui ( sans avoir esgard aux clameurs du miserable condamné, lequel imploroit l'aide de Dieu & des hommes, se plaignoit de la violéce faicte à l'hospitalité, ) descend de sa chaire, & delgainant son poignard, tue ce miserable, & en envoye incontinent le corps à ses parens. En suite, afin que le Roi de Navarre, qui l'avoit placé dans une forteresse importante, ne fust troublé de cest accident, Balan lui escrivit lettres de sa main, esquelles il lui exposoit tout ce qui s'estoit passé, & lui envoyoit copie des actes, dont il retint les originaux. Il excusoit la vehemence de sa juste douleur en la reprimende du tort qui lui avoit esté fait, soutenant que l'ordre de justice avoit esté suivi au principal du proces. Sur ce il requeroit impunité, declarant estre prest de laisser la place à quiconque il plairoit au Roi la bailler en garde. Ce m'est assez ( disoit il pour conclusion ) que j'ai eu moyen & liberté de me venger dedans la place mesme de l'outrage qui m'y avoit esté fait. Le Roi de Navarre fut picqué de l'atrocité du fait, & de l'audace de Balan, mais craignant que si en l'estat des affaires alors, & si l'on reduisoit ce guerrier au desespoir de grace, il ne prinst des facheuses resolutions, lui promit impunité par lettres autentiques, & commit homme feal, porteur d'icelles, qui s'achemina vers Laiçoure, & au nom du Roi print possession du Chasteau, dont Balan sortit ayant ses lettres d'impunité suivi de toute sa famille, & faisant emmener tout ce qui lui apartenoit leans en une siene maison assez forte & bien munie en ce quartier là.



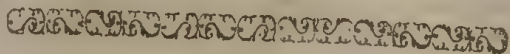
**DROIT fait & rendu à autrui, en  
faisant tort à soi mesmes.**

**A**Nge Politian décrit tout à la fin de ses œuvres latines l'histoire de la conjuration faite contre Laurent & Iulian de Medicis à Florence, par quelques uns des principaux de la ville, ne pouvans supporter la prosperité des Medicis apres la mort de Cosme. Les chefs estoient Iagues de Pazzi chevalier, & l'Archevesque de Florence avec autres; qui tuerent Iulian, & firent Laurent, lequel vescu depuis en grande estime, & maintint les affaires d'Italie en un merveilleux contre-poids, comme François Guichardin le marque au commencement de son histoire. Combien que Iagues de Pazzi soit représenté par Politian & autres, homme sans religion, dissolu, addonné au jeu, tenant peu de compte de ses affaires: neantmoins il fit un trait la veille de l'exécution de son dessein, qui fut notable, soit qu'il presageast sa mort prochaine (car il fut pendu & estranglé quatre jours apres) soit qu'une force plus puissante qu'humaine pousast sa conscience à ce devoir. Ainsi donc le Samedi, precedent ce Dimanche que Iulian fut tué dedans l'Eglise, Pazzi paya tout ce qu'il devoit à plusieurs particuliers, jusques à la dernière maille, & d'une sollicitude extraordinaire fit retirer de la Douane & rédre aux uns & aux autres les marchandises y gardees sous son nom, sans reserve de piece quelconque: comme aussi tout ce qu'il avoit en son palais autre que du sié fut renvoyé & rendu ce mesme jour aux propriétaires. Tout cela fut executé sans bruit, d'esprit rassé en aparée, & sans soupçon de la part d'aucun: de sorte qu'avant nuit close ce personnage se vid nettement desgagé de la main des hommes. C'estoit se desfaire du moindre lien: tant y a qu'un relacte s'estrit infinis hommes venus depuis, lesquels ni durant leur vie, ni proches de la mort, n'ont tenu compte de leur devoir envers les autres. *Machiavel*  
au huiti-

au huiti  
Florence

au huiti

**I**Ean de M  
& reiau  
ses s. laas  
l'un appell  
nac. Entre  
nimité, co  
da l'avant,  
rendre bon  
faire, ni le  
melles qu  
de ce diffé  
leur quere  
but, pren  
le milieu,  
espec de g  
chambre de  
ferent, & t  
sopi & du  
commencen  
ment, estans  
legere ekoe  
les ve: xce  
selon la vol  
reite-toi, rep  
donna loisi  
der le front  
cont leur ele  
ne si rader  
man. Mes  
au ch. -to: y  
ils revende  
soldat: qui  
cette ena



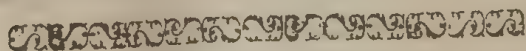
DVEL Courtois.

**I**ean de Medicis, capitaine tres-renommé de son temps, & restaurateur de l'art militaire en Italie, avoit entre ses soldats deux braves & courageux ieunes hommes: l'un appellé Iean de Thurin, & l'autre Amedee de Benac. Entre ces deux ieunes hommes estoit survenue inimitié, comme il avient entre soldats, laquelle proceda si avant, que Iean de Medicis la voulant appaiser & les rendre bons amis, il ne fut iamais en son pouvoir de ce faire, ni les accorder, quelques remonstrances & promesses qu'il leur fist, voulant qu'ils se remissent à lui de ce different: car ils resolurent nettement de vuider leur querelle par les armes. Leur chef, indigné de ce rebut, prend une de ses capes qu'il deschire en deux par le milieu, & en baille à chacun une moitié avec une espee de grandeur egalles, puis les enfermant en une chambre de son palais, dit qu'ils vuidaissent là leur different, & fissent en sorte qu'à son retour il le trouvast asfopi & du tout vuide. Ces ieunes hommes enfermez commencent à mener les mains, & se chamailler rudement, estans vaillans & adroits. Amedee ayant receu une legere estocade au front, dont le sang lui tomboit sur les yeux, ce qui l'empeschoit de s'aider de son espee selon sa volonté, Iean de Thurin lui dit, Amedee, arrete-toi, repose toi, bande ta playe: & se retirant arriere donna loisir à son ennemi de prendre haleine, & se bander le front avec son mouchoir. Cela fait, ils recommencent leur escrime sanglante, & lors Amedee charge l'autre si rudement, qu'il lui fait voler l'espee hors de la main. Mais soudain il se retire, & dit, Iean de Thurin, arreste-toi, repose-toi, repren ton espee. S'estans reposez ils revindrent à une troisieme charge: mais les autres soldats qui les regardoyent faire par les treillis de fer de ceste chambre où ils estoient enfermez, voyans ce haut



courage & la courtoisie de l'un envers l'autre, coururent vers Jean de Medicis, auquel ils raconterent le succès du combat, le priant ne permettre qu'aucun de ces deux fust tué. Lui entré en la chambre trouva qu'à cause de leur sang espandu, de leur foiblesse & lassitude, ils estoient tous deux tombez par terre, & ne pouvoient quasi parler. Ainsi les ayant fait relever & remettre à lui de tout leur différent, il les accorda, puis fit bander leurs playes en grande diligence, & ont vescu plusieurs années apres la mort de leur seigneur. *Le sieur Remi Florentin, en ses observations politiques, chap. 84.*

Cechino de Padoué combatant en duel à Mantoué contre Benedicte Liberal, rompt à grands coups de son espee celle de son adversaire : lors se retirant en arriere il cria à Benedicte, Prends une autre espee, si tu veux combattre. Mais le duc de Mantoué les fit accorder sur le champ : & Cechino fut grandement estimé de ceste courtoisie. De fait, comme vraiment genereux il voulut vaincre par sa vertu, non par la faveur de fortune : ni ne voulut pas son ennemi desarmé, ou tombé par terre, comme feroient pour le present & ont fait par le passé plusieurs, lesquels ont desiré pour loyer de victoire le sang & la vie de l'ennemi tué par eux à quelque prix que ce fust. *Au mesme endroit, allegué de I. B. Possévin en son Dialogue de l'honneur, livres.* Ces courtoisies ont esté depuis ensevelies en trop d'endroits de l'Europe, dont l'humanité est deslogée. Dieu sçait ce qui est advenu & ce qui avindra de tant de sang humain temerairement, traistrement, cruellement & furieusement espandu.



#### DUEL memorable.

**A**vant que parler des Duels miserables de nos François, ie ramenerai l'histoire notable & digne de lecture qui s'est fait. Lad. H. Roi de Hongrie, ayant esté tué en la bataille de Varne, Amurath Sultā des Turcs fit choisir entre les prisonniers quelques jeunes gentils-homes, beaux & de belle taille, en intentiō de les faire circoncir, & s'en

as'en serv  
naturel no  
se veng  
l'eussent d  
furent des  
s'en estoie  
les vilena  
fermez en  
coups d'esp  
logne. Entre  
ques duels  
puis cinqu  
(ce seroit p  
produirons  
cits ramasse  
reurs enrag  
Dieu, qui e  
nous rame  
ch. du Sain

L'Estoy del  
I temps, co  
ge du prem  
étranges H  
en son trait  
m'a comme  
vous presen  
L'an 1578  
Magiron, l  
begs, epre  
de Loy, qui  
& son des c  
L'un des pre  
sont à l'ev  
dellus les  
coustume

& s'en servir en son Serrail, où ils furent menez. Eux d'un naturel noble, desirieux de conserver leur honneur & de se venger; conspirerent ensemble de tuer ce tyran, & l'eussent despesché: mais sur le point de l'exécution, ils furent descouverts par un traistre Bulgaitre, auquel ils s'en estoient aucunement fiez. Or afin que le tyran ne les vilenast & massacraist à son plaisir, s'estans bien enfermez en leur chambre, ils s'entretuerent en duel à coups d'espées. *Martin Cromer, au 21. livre de l'histoire de Pologne.* Entrons maintenant en la consideration de quelques duels en France & pres d'icelle, specialement depuis cinquante ans ou environ, non pour tout specifier (ce seroit pour en faire plusieurs livres) mais nous en produirons en ce 3. & 4. volumes, douze ou quinze recits ramassez de divers auteurs. Ce sont miseres & fureurs entragees, indices des redoutables iugemens de Dieu, qui ont paru depuis tant d'annees sur la France, & nous ramentoyvent les deux tristes derniers vers. du 47. ch. du Saint Prophete Jeremie.



DUEL.

**I'**Estoy delibéré de ne plus parler des Duels de nostre temps, comme j'en touche quelque mot en la 710. page du premier volume de ces histoires, mais quelques estranges Histoires qu'en descrit le Sieur d'Audiguier en son traité des Duels au nombre d'environ dixhuit, m'a comme contraint d'en tirer quelques unes que ie vous presente en ce troisieme & quatriesme volume.

L'an 1575. y eut un furieux Duel à Paris, entre Caylus, Maugiron, Livarot: contre Entraguet, Riberac & Chomberg, representé comme s'ensuit. Caylus, fils d'Antoine de Levy, qui fut Seneschal & Gouverneur de Rouergue, & l'un des Chevaliers de l'ordre du Saint Esprit, estoit l'un des premiers mignons du Roi Henri III. qui se plai-  
soit à eslever des jeunes Seigneurs, lesquels il aimoit par dessus les communes affections que les Princes ont accoustumé de porter à leurs sujers. Il estoit aussi fort ai-

mable de lui-mesme, beau de visage, bien formé de corps, & extrêmement adroit & avenant à toutes choses. Entraguet estoit cadet du Seigneur d'Entragues, & appelé depuis Dunes, lequel fut veu il y a 15. ou 16. ans à Thoulouze, où il mourut d'un effort qu'il fit, en voulant retirer une Dame d'une meslee, qui s'estoit faite dedas un bal, à l'occasion d'une querelle. Il estoit des ja tout blanc de vieillesse, mais vigoureux, & d'aussi bonne mine que les plus verds galans, qui fussent alors. Leur querelle, à l'accoustumee proceda d'un leger sujet. Quelques uns ont escrit que ce fut pour un trait de jalouse que Caylus conceut contre Entraguet, le voyant un soir sortir de la chambre d'une Dame, qu'il aimoit. La Taille, qui a descript ceste querelle, dit que Caylus lui dit en ioüant qu'il estoit un sot, & qu'Entraguet lui respondit en riant de mesme, qu'il avoit menti. Le Sieur de Serignac qui estoit alors avec Caylus, a bien dit qu'ils eurent quelques paroles sur mesme sujet, mais non pas si offensives; & au contraire, qu'elles estoient tellement indifferentes, que personne ne s'estoit douté qu'il en deust venir aucune dispute. Ils arretterent neantmoins la Partie, & de deux Seconds avec eux, pour empescher qu'aucune supercherie ne fust faite à l'un ni à l'autre; mais non pas si secrettement, qu'on n'en eust le vent. Toutesfois, on ne la peut jamais rompre. Caylus se desroba de nuit, avec Maugiron, qui estoit aussi mignon du Roi, & qui ne cedit en valeur ni en beauté à Caylus, si ce n'est en la perte d'un œil, qu'il avoit laissé, combattant genereusement sur la breche d'Yssoire. Levarot, qui fut le tiers, estoit encore mignon du mesme Prince, & ne cedit à pas un des autres. Les seconds d'Entraguet estoient Riberac & Chomberg. Le champ du combat fut au Parc des Tournelles, ou est maintenant la place Royale; & les armes, l'espee & le poignard.

Si tost que les Parties s'entrevirent, Riberac s'avance devers Caylus, & parlant à Maugiron, Il me semble, (dit-il) que nous devrions plustost accorder, & rendre amis ces gentils-hommes, que les laisser entretuer. A qui Maugiron, Je ne suis pas venu ici pour enfile des perles; Je me veux battre. Et à qui voudrois-tu te battre

Mau-

Maugiron  
berac; d'au  
C'est à to  
donc Dieu  
son poign  
brefre, ma  
ron; qui s'  
prenant les  
qui le reco  
berent mon  
belle devar  
to noort, l  
nenu.

Quant à  
petiteule,  
gnard, il  
pondit que  
dees; mais  
loit pas d  
ter. Caylus  
rompre, ou  
à lui, l'arpe  
quatre dans  
supposer qu  
paier sur lo  
l'arrede de g  
t'ame.

Chomberg  
amis aux mai  
nos nous au  
Raison: ve  
oules Secor  
mais on le  
dot autrem  
honneur vo  
autre chose  
s'enuechag  
coup de la  
route la  
lui donne

Maugiron? tu n'as point d'intérest en la querelle, dit Riberac; davantage, il n'y a ici aucun qui te soit ennemi. C'est à toi, dit Maugiron. A moi? dit Riberac, Prions donc Dieu. Ce disant, il tire son espee, qu'il croise avec son poignard, & se iettant à genoux, fit sa priere assez briefve, mais neantmoins trop longue, au gré de Maugiron; qui s'escria en jurant, que c'estoit trop prié. Alors, prenant ses armes, il enfonce furieusement Maugiron, qui le reçoit de mesme, & s'enferrant tous deux; tomberent morts sur la place. On dit que Maugiron fut blessé devant Riberac, & que le poursuivant ainsi qu'il tomboit, il s'enferra lui mesme dans les armes de son ennemi.

Quant à Caylus, il s'estoit porté sur la place avec l'espee seule, & voyant Entraguet avec l'espee & le poignard, il lui dit, qu'il le devoit quitter. Entraguet lui respondit que c'estoyent les armes qui avoyent esté accordées; mais cela n'est pas sans dispute, asçavoir, si ce n'estoit pas de la franchise d'un brave courage de le quitter. Caylus, neantmoins, qui estoit trop genereux, pour rompre, ou differer une partie, pour cela ne laisse d'aller à lui, lui perce le bras d'une poignée, & en reçoit trois ou quatre dans le corps, dont il tombe à terre. Il est à presupposer, que n'ayant point de poignard, il taschoit à passer sur son ennemi, qui ayant cest avantage sur lui, l'arreste de grands coups d'estoc, qu'il lui tiroit de pied ferme.

Chomberg s'estoit adressé à Livarot, & voyant leurs amis aux mains, ils se battent, dit-il, que ferons-nous? Battons nous aussi, pour nostre honneur, respond Livarot. Responce, qui fut trouee fort estrange de ce temps là, où les Seconds n'avoient point accoustumé de se battre, mais on le seroit bien encor d'avantage, si l'on respondoit autrement en cestui-ci, où l'on ne pourroit avec honneur voir battre ses amis les bras croisez sans faire autre chose que les regarder. Ils commencent donc à s'entrecharger; Chomberg, qui estoit Allemand, d'un coup de taille à la mode de son pays, ouvre à Livarot toute la joüe, du costé gauche. Mais Livarot plus adroit, lui donne d'une estocade dans la mammelle, qui le porta



mort par terre, & tombe aussi de l'autre costé, estonné du grand coup qu'il avoit reçu, & de l'abondance de sang, qui sortoit de sa playe. Ainsi demurerent morts sur la place Maugiron & Chomberg, & blesez Caylus & Livarot, qui furent portez à l'hostel de Boyffe, là auprès; & Riberac à l'hostel de Guise, où il mourut le lendemain. Entraguet se sauva blessé, à la faveur de Monsieur de Guise; & bien lui en prit, car le Roi l'eust fait mourir, pour la grande affection qu'il portoit à Caylus, auquel il donnoit les bouillons lui-mesme, ayant promis cent mille escus aux Chirurgiens, s'ils le lui rendoyent guéri. La Taille dit qu'il avoit un coup mortel, & que tout l'art & l'industrie des Chirurgiens ne lui sceut prolonger la vie que de 18. iours. Mais un vieil gentil-homme du Pays, nommé la Plane, lors en Cour a testifié, qu'il estoit déjà guéri, & se promenoit par la maison; tellement que trois semaines apres son combat, il le vid à la Cour de son logis, où il estoit sorti, avec sa robe de chambre, pour voir des chevaux, qu'on lui avoit amenez. Néanmoins, il est bien certain qu'il en mourut peu de iours apres, soit qu'il fist quelque excès, ou qu'il eust esté mal pensé. Livarot fut en fin guéri, mais pour mourir deux ans apres en un autre duel, qu'il eut contre un certain Marquis, pres de Blois. Le Roi eut si grand regret en la mort de Caylus & de Maugiron, qu'il defendit les duels, par tout son Royaume; Et pour celebrier leur memoire avec celle de S. Megrin, autre favori de sa Majesté, & des plus braves courages du monde, qui fut assassiné quelque temps apres; les fit eslever en marbre blanc, en l'Eglise de S. Paul à Paris, posez sur une baze, au dessous de laquelle furent gravez en lettres d'or sur une lame de marbre noir, les vers Latins que Jean Dorat fit pour leur Epitaphe, comme d'hommes genereux, que l'envie avoit fait mourir. Mais quand les nouvelles vindrent à Paris de la mort du feu Duc de Guise, tué à Blois, on les osta de là, en haine de celui qui les y avoit fait mettre. Comparez maintenant ce duel avec d'autres, vous trouverez qu'il est pire que les plus mauvais en toutes les façons qu'on le voudra prendre. Mais nous en trouverons bien encor d'autres, qui ne seront pas meilleurs.

Nous

Nous a  
ron, & au  
le Roi en  
tes de due  
car en mes  
ceux qui e  
lever les n  
la vien m  
tous les me  
honneurs  
& la reput  
beaucoup  
tremitz, o  
cun croyo  
Roi. Or si  
Lorx, il s'y  
ent ordin  
violier; ils  
une conse  
fait grace  
qui tombe  
Comme  
ce fut intro  
pres fut fai  
de l'on, a  
des plus fa  
premiere; s  
Carenay, fi  
de son aage  
le Baron d  
chal, Duc  
ar: wees Ro  
se: rempl  
se: ma  
vileur; ma  
Or: ar: q  
que elle p  
rét: l'in  
bin: que  
que j'ay  
voulon;

Nous avons dit qu'après la mort de Caylus, Maugiron, & autres, dont nous venons de reciter le combat, que le Roi en eut un si grand regret, qu'il défendit toutes sortes de duels. Mais, accordant mal le Texte avec la glose, car en mesme téps qu'il menaça d'infamie & de mort tous ceux qui entreroient en ces combats singuliers, il fit relever les noms & les images de ceux qui avoient perdu la vie en mesmes occasions, & honorer leur memoire par tous les moyens qu'il peut inventer. Tellement que les honneurs qui leur furent rendus, l'estime de leur Prince, & la reputation qu'ils laisserent de leur courage eurent beaucoup plus de force, & porterent plus de gens à ces extremités, que ces defences n'en retindrēt, lesquelles chacun croyoit estre faites contre le propre sentiment du Roi. Or si quelque simple gentil-homme eust choqué ces Loix, il s'y fust trouvé envelopé; mais, parce que c'estoyent ordinairement des favoris qui commençoient à les violer, ils se desmesloyent de tout, & faisoient puis après une consequence pour les autres; car le Roi leur ayant fait grace, il sembloit qu'il ne la pouvoit refuser à ceux qui tomboient en mesmes crimes.

Comme donc le premier Duel qui se fit sous ce Prince fut introduit par les mignons, aussi celui qui suivit après fut fait par les mignons de ses mignons. Le Baron de Biron, au commencement qu'il vint à la Cour, estoit des plus favoris du Duc d'Elpernon, qui tenoit alors la premiere place au cœur du Roi. Il eut querelle contre Carency, fils aîné du Comte de la Vauguyon, qui estoit de son aage, & de sa vellec. Il ne faut pas dire quel estoit le Baron de Biron, car ayant esté depuis Admiral, Marechal, Duc & Pair de France, & Lieutenant general des armées Royales, sous le plus grand Roi du monde, il a assez rempli la terre de la reputation de son nom, & de sa valeur; mais Carency n'estoit pas de moindre esperance. On dit que l'heritiere de Caumont fut la cause de leur querelle, parce qu'ils la recherchoyēt tous deux, & ne l'eurent ni l'un ni l'autre. Or cōme ils n'avoient pas moins d'ambition que d'amour, ils n'estoyent pas aussi moins envieux que jaloux. Ces passions les ayant desjà disposez à se mal-vouloir, ils se rencōtrèrent en ceste humeur en un passage

assez estroit, où ils s'entrepoüsserent l'un l'autre. Biron, soit qu'il ne portast point d'espee, ou que la cholere le transportast, invita Carenci de se battre à l'heure mesme, & à coups de poings sur la place. Mais, l'ay une espee, respondit Carenci, en mettant la main sur la garde de la sienne. Voila le beau sujet, qu'on raconte de ceste dispute; laquelle fut decidee de trois à trois, comme la precedente.

De la part de Biron s'y trouverent Loignac & Ianissac, & de celle de Carenci, d'Estillac, & la Bastide. Les armes furent l'espee & le poignard; le lieu ne se trouve point en l'histoire, qui à la verité n'oblige point les Auteurs de particularizer des combats, qui devroyent estre abolis, & ne paroistre, que pour estre condamnez. D'abord Carenci donna un si grand coup d'estoc à Biron, qu'il lui coule au long du poignard dans la main, & de la main tout au long du bras, jusqu'au coude, où il entra bien avant; neantmoins, il resta mort sur le champ, & non seulement lui, mais encor ses deux amis, laissant Biron & ses deux seconds victorieux & en vie. L'ay oui raconter que la partie d'Estillac, ( je ne scauroi dire si c'estoit Ianissac ou Loignac, ) estant demeuré le dernier à le vaincre, & l'ayant porté finalement par terre, lui donna plusieurs coups d'espee, sans le pouvoir achever de tuer, tellement qu'il fut contraint de le laisser en vie, voyant les compagnons s'en aller, apres avoir demeuré neantmoins longuement tout seul à cheval, pour le voir mourir. Si c'est Loignac, il en a esté puni en ses successeurs, car les derniers Loignacs, pere & fils, ont esté tous deux tuez en duel, ou d'une peu d'annees apres: l'un en Roüergue, par le Baron de Megalas, & l'autre es environs de Paris pres de Buzette, par le Baron de Rabat. Deux braves Barons, qui ne sont pas moins discrets & courtois, que puissans, & qui sont venus à bout de deux vaillants hommes. Quant à Loignac le fils, le sang qu'il tira par diverses playes de celui qui le tua, rend tesmoignage de ce qu'il estoit. Pour le pere, on l'a veu quelquefois en la compagnie du Baron de Roquefeuil, un autre courage des plus genereux du monde, & chez la feu Roine Marguerite, où il faisoit merveilles de disputer en Philosophie, & faire

faire appar  
ties.

Mis, po  
ce duel en  
& Ianissac  
Bastide &  
duel: Que  
apres qu'il  
nee, (comb  
veut & cre  
Pere.

Quelque  
estant à Th  
ses pages,  
trent par l  
la pensée  
ferent qu'  
çon, l'exe  
jusqu'aux  
meurerent  
tellement  
yent entred  
furent empo  
avec grand  
l'orgie la vi  
des Chirurg  
des nouvelle  
l'un l'autre,  
res. Les Chi  
tite ennemi  
rechap: et a  
grand dom  
L'ay bien  
autes, pour  
comment cl  
mesquien  
nouveau  
Ils avoyent  
soit de c  
battre, & p

faire apparoir la conoissance qu'il avoit des bonnes lettres.

Mais, pour revenir à nostre discours, Cayer l'apportant ce duel en son histoire de la Paix, dit que Biron, Loignac & Janissac d'un costé, tuèrent Carenci, d'Estissac, & la Bastide: & que l'on tient qu'il y eut de la fraude en ce duel: Que le duc d'Espèrnon obtint sa grace, laquelle, apres qu'il eust en quelque peine à se iustifier, fut interinee, (combien qu'il eust de grandes parties,) par la faveur & credit qu'avoit lors le Marechal de Biron son Pere.

Quelques annees apres ledict Seigneur d'Espèrnon estant à Thoulouze, où le Roi l'avoit envoyé, deux de ses pages, à peine hors d'enfance, & sujets au foïet, sortirent par la porte de Saint Estienne, au desceu, & contre la pensée de tout le monde, pour demesler quelque difference qu'ils avoyent ensemble, par ceste nouvelle façon, l'exemple s'estant des ja gliffé depuis les favoris jusq'aux Pages, & se battirent si rudement, qu'ils y demurerent tous deux, non pas morts; mais bleffez mortellement de plusieurs coups de poignard, qu'ils s'estoyent entredonnez. Ceci est remarquable, que comme ils furent emportez en la plus prochaine maison, & pensez avec grand soin, qui neantmoins ne servit qu'à leur prolonger la vie de quelques heures, estans entre les mains des Chirurgiens, ils revindrent à eux, & demanderent des nouvelles chascun de son compagnon, se regrettans l'un l'autre, non pas comme ennemis, mais comme freres. Les Chirurgiens leur disoyent à chascun à part, vostre ennemi est encor plus mal que vous, à grand peine reschappera-il jamais. Ha! mon Dieu!, disoyent-ils, le grand dommage! l'honneste homme que c'eust esté.

Pay bien voulu rapporter cest Exemple à la suite des autres, pour monstrier quelle est la force de l'opinion, & comment elle s'imprime, & se fortifie aux courages, mesmes plus tendres. Ils estoient nourris à la Cour, où ceste nouvelle sorte de duels estoit autorizee par les grands. Ils avoyent ouy les discours, & les jugemens qu'on faisoit de ces combats. Cela les porta premierement à se battre, & puis les fit mourir en ceste opinion, qu'ils esto-



yent honnestes gens, parce qu'ils s'estoyent battus, Qui voudroit recercher tous les duels qui se sont faits sous le regne de ce Prince, en feroit une longue liste. Il s'en fit toutesfois beaucoup moins que sous celui de son successeur; duquel la clemence ruina tellement l'autorité pour ce sujet-là, qu'aucune desese ne les peut iamais arrester; où il adjousta le Serment, de ne faire jamais Grace, apres en avoir donné quatorze mille. Et defendant severement ces combats, entrepris de gayeté de cœur, au mespris de sa Majesté, promit de les accorder, quand on les demanderoit avec raison & iustice, comme les Rois ses Predecesseurs ont fait; Vnique remede de ce mal là. Passons maintenant à ceux qui se sont faits sous son Regne.

Henri III. estoit à Saint Cloud, (l'an 1589.) acompagné de deux Rois. tous deux desheritez par celui d'Espagne, dont l'un ne lui servoit que de charge, & l'autre avoit passé quelques mois auparavant la riviere de Loire avec quatre cens hommes de cheval, & mille de pied. Le Roi menaçoit Paris de quarante mille hommes, & de la fureur d'un Prince justement irrité contre des sujets rebelles. Paris regardoit cest orage d'un œil plein d'estonnement & de crainte; & le feu Duc du Maine, Chef de la Ligue, que son frere avoit ourdie contre le Roi, essayoit de conjurer la tempeste, qu'il voyoit presté à fondre sur lui. Les armées estoient voisines, car la Royale s'estendoit par tous les villages des environs de Paris, & les rebelles avoient fait des tranchées & rempars, qui paroissent encor autour de la ville, où ils se tenoyent en armes. Les gens de guerre s'entrevoyoient tous les iours, & Plise Marivaut, l'un des braves gentilshommes de l'armée du Roi, abordant le dernier de Juillet ses tranchées, s'y aboucha avec Marolles, qui jeune encor, comme on peut voir par l'age qu'il a maintenant, & cherchoit son afferance dans un parti contraire, pour un meurtre qu'il avoit fait honorablement, marchoit alors sous les Enseignes de la Ligue. Marivaut, soit qu'il le conust particulièrement, soit qu'il s'adressast à lui, comme au plus apparent Ligueur de la troupe, l'invita à rompre une lance, pour l'amour des Dames. Marolles s'en accorde avec lui, & arreste le jour ensuivant, afin que le combat fust plus formel, à la veüe des deux armées.

Ces

Ces de  
n'en dir  
leur & le  
rec  
n'estoit pa  
& brave ge  
aussi puis  
doit estre:  
Le soir  
Marolle av  
car de sia l  
permisio,  
en redout  
evenemén  
pour l'am  
& eust bi  
gue estoit  
de mauv  
jeune ho  
côtraire,  
loyent ou  
que s'il n'  
mieux ab  
qu'attendr  
l'esprit du  
Laissez m  
Marivaut:  
telle que  
fiere. Le D  
nement en  
ner un che  
vir) fut  
depuis son  
& condui  
depuis Ma  
D'autre  
mes Roys  
népote  
ge ce ge  
public C  
trouver

Ces deux châpions estans assez connus en France, nous n'en dirons autre chose, sinon que Marivaut, outre la valeur & le courage, dont il estoit tout plein, estoit encore recommandé d'une grande force, & d'une adresse qui n'estoit pas moindre, principalement il estoit excellent & brave gen d'arme. De Marolles, il n'en faut rien dire aussi, puis qu'on peut assez colliger de sa victoire, ce qu'il doit estre: car il vainquit par adresse, & non par hazard.

Le soir Monsieur du Maine fut averti de la partie que Marolle avoit arrestee avec Marivaut, sans son congé: car desia l'on s'estoit tellemēt dispensé de se battre, sans permissiō, qu'on prenoit à deshōneur de la demander: & en redoutāt l'issue, plus pour la crainte du peuple, qui d'ū eveuemēt particulier, tire des cōsequēces generales, que pour l'amour de Marolle: fut mari qu'ils y fust engagé, & eust bien voulu trouver moyē de l'en divertir. La Ligue estoit en peril, & si malade, que le moindre accidēt de mauvais presage l'eust fait mourir. Marolle estoit un jeune hōme, encor de peu d'experience: & Marivaut, au cōtraire, estoit un ennemi redoutable. Les Parisiēs voyoyent ouvrir leurs portes au Roi, & crioient tout haut, que s'il n'y vouloit entrer par une bresche, ils aimoyent mieux abatre leurs propres murailles eux-mesmes, qu'attendre le tonnerre de ses canons. Tout cela mettoit l'esprit du Duc à parti: auquel Marolle dit, Monsieur, Laissez moy, s'il vous plait devuider ceste fusée avec Marivaut: Et vous assurez q̄ s'il porte l'habillement de teste que je lui ay veu, je le tuerai par la grille de sa visiere. Le Duc lui permit alors ce qu'il ne lui pouvoit bonement empescher: Et le lendemain, lui ayant fait donner un cheval, (si rude neantmoins, qu'il ne s'en peut servir) fut contraint d'en prendre un autre, qui tomba depuis sous lui. Il fut armé par le Chevalier d'Aumale, & conduit aux tranches par le feu Sieur de la Chastre, depuis Marechal de France, & lors son Parrin.

D'autre part, Il arriva une grande desolation en l'Armee Royale: le Roy ayant esté prodigieusement assassiné par le plus meschāt Moine, qui fut jamais, avoit plongé ce grand nōbre d'hommes, qui le suivoit, en un dueil public. Cela neantmoins n'empescha pas Marivaut de se trouver au lieu qu'il avoit convenu le jour aupara-

vant avec Marolle , accompagné du Sieur de Chastillon, & de cinq cens maistres, pour la seureté du camp. Avant que les parties s'entrevissent, la Chastre voulant parler à Marivaut, tant pour arrester les conditions du combat, que pour s'informer de la mort du Roi, dont la nouvelle estoit encor incertaine ; lui demanda s'il lui pouvoit dire un mot en assurance : A qui Marivaut respondit qu'il en pouvoit dire quatre ; & voyant la Chastre, sans lance, il jetta la siene par terre. Alors, la Chastre, mon gentil-homme, dit-il, en s'approchant, il n'est plus temps de combattre, il se faut embrasser l'un l'autre, & se recôcilier, comme Catholiques, que nous sommes. Monsieur, dit Marivaut, l'aimeroi' mieux mourir que faillir à ceste partie ; Aussi bien mon maistre est mort. Si Marolle ne me tient promesse, je lui en ferai reproche. Vous ne lui en ferez point, respôdit la Chastre, car il est ici prest à la tenir. Et lors ayant convenu du camp, & accordé q' le vainqueur feroit ce qu'il lui plairoit du vaincu, les seuretez donnees & receuës de part & d'autre, les publications faites avec les formes & solennitez accoustumées ; Marolle voulant sortir de la tranchee son cheval tombant des quatre pieds, le versa par terre si lourdement, que plusieurs en conceurent un mauvais presage. Neantmoins, s'estant relevé, & la Chastre ayant fait apporter deux lances, il en envoya le choix à Marivaut, qui les trouvant trop foibles, les renvoya toutes deux, avec ceste Responſe, que c'estoyent plustost des quenouilles pour les femmes, que les laces, pour des hômes, & qu'il le prioit de trouver bon qu'il se servist en combat de celle mesme qu'il avoit gagnée quelques jours auparavant sur les Parisiens : Ce qui lui fut accordé : Et les deux champions estans passez chascun du costé de ses ennemis, sçavoir Marivaut, du costé des tranchees, & Marolle, du costé de Chastillon, afin qu'ayant rompu, chascun se trouvast en son parti, ils coururent l'un contre l'autre de toute la force de leurs chevaux, & de telle roideur, qu'ils rompirent tous deux leurs lances ; Marivaut dans la cuirace de Marolle, & comme il estoit grâd & fort, & la lance & la course roide, il lui donna si grand coup, qu'il le pensa renverser. Marolle rompit la siene dans la grille de la sa-

la salade de  
un gran  
Marivaut  
Chastillon

Quelq  
Siege de P  
Saint Luf  
de celui qu  
mes y foren  
le, bien que  
blables. C  
que Saint  
celle cause  
sieur du M  
receut l'A  
à S. Denis  
le Marese  
val, à la ve  
pee seule.  
Saint Luf  
contre For  
homme qu  
Saint Luf

avoir acou  
le portoit d  
me doncqu  
Luf s'avan  
vre de la si  
me, & trom  
mi de son e  
coulpe lui  
relà sans fa  
Fosse deme  
ques uns, l  
virent le  
Pasmen f  
voire to  
ble, n'en  
duques a  
voulut pe

la sala de de Marivaut, qu'il enfonce, & lui laisse le fer, & un grand tronçon de bois, fiché dās la veuē. De ce coup Marivaut tomba mort à terre, Marolle donna le corps à Chastillon, & se contenta des armes, & du cheval.

Quelque temps apres, Henri III. estant revenu au Siege de Paris, il fut fait un autre combat solēnel entre Sainct Iust, & Fossé, que j'ai bien voulu mettre en suite de celui que je vien de dire, parce que les mesmes formes y furent gardees, & la fin du combat fut quasi pareille, bien que la cause & le combat mesme fussent dissimulables. Car la querelle preceda d'un mauvais discours que Sainct Iust avoit fait du Pere de Fossé, qui pour ceste cause le fit appeller du consentement de Monsieur du Maine, qui estoit encor alors à Paris, & S. Iust receut l'Appel, par la permission du Roi, qui estoit lors à S. Denis. Le Duc du Maine fut Parrain de cestui-ci, & le Marechal de Biron de celui-là. Le combat se fit à cheval, à la veuē des deux armées, & pour toutes armes, l'espee seule. On dit que le Roi jouïoit à la paume, & que Sainct Iust, prenant congé de lui, pour aller combattre contre Fossé, sa Majesté dit ainsi qu'il parloit; Voila un homme qui s'en va mourir.

Sainct Iust montoit un cheval de son Parrain, qu'il avoit acoustumé à partir de la main avec un essans, qui le portoit d'un plein saut au milieu des ennemis. Comme doncques on eust laissé aller les combattans, Sainct Iust s'avancant l'espee haute contre Fossé, qui se couvrit de sa hennē; le cheval s'elance, suivant sa coustume, & trompe Sainct Iust, qui pensant frapper son ennemi de son espee, frappe son espee de sa main, & se la coupe lui-mesme; l'espee lui tombe à terre. Il demeure là sans fuir, ni sans moyen de combattre. On dit que Fossé demeureroit aussi, mais qu'à la persuasion de quelques uns, il lui mit son espee au travers du corps. Ceux là violerent les droicts des Duels, qui defendent aux assistans, non seulement de parler, mais aussi des faire signe, voire de toussir, & de cracher. Fossé eust esté plus louable, s'il en eust usé comme fit Erany, envers Rubempré, duquel ayant fait voler l'espee emmi le champ, il ne le voulut point frapper de sa hennē, bien qu'il fust bien



dans le corps, ni l'obliger à lui demander la vie, que l'autre lui avoit presque ostée ; Action que je trouve rare, bien que je me soy proposé de n'y coucher aucun duel de ceux dont les parties sont encor en vie. Que si j'y ai mis ceux de Marolle , & de Fossé mesme , qui sont encor vivans , c'est parce qu'il y avoit diversité de partis , en laquelle les duels estans plus permis , peuvent estre plus licitement recitez. Ioinct que les formes du combat qu'on gardoit anciennement, y furent observées, & le consentement des Chefs donné d'une part ou d'autre.

On pourroit dire que par l'exemple de ces deux derniers combats, on void qu'il ne faut point chercher par les armes la justice d'une cause , puis qu'il est certain que Marivaut & Saint Iust soustenoyent un meilleur parti que leurs ennemis, & que neantmoins ils furent vaincus. Mais ils ne cōbattirent pas pour le parti qu'ils suivoient, ni les uns, ni les autres, ains pour les causes particulieres que nous avons dites. Et est vrai-semblable , qu'ils estoient mal fondez en leurs querelles : car ils ne furent pas vaincus par l'avantage de la force , ou de l'adresse de leurs vainqueurs , qui selon l'opinion commune d'un chascun , en avoyent moins qu'eux ; mais par la Justice divine, qui preside aux combats, & ne pouvant faire tort à personne, conserva le droict à ceux qui l'avoient. Par-lant toutesfois humainement de ces deux combats , on peut dire qu'il y eut plus de hazard en celui de Fossé, & plus d'adresse en celui de Marolle : qui ne degenerate point de cest Hugue de Marolle, lequel en la grande bataille de Bouvynes, que gagna Philippe Auguste , print prisonnier le Comte de Flandres , l'un des principaux des Chefs du Parti contraire , & des plus vaillans hommes, qui fussent lors. *Audiguiet, au livre du vray & ancien usage des Duels : chap. 3. 34.*

Villemor estoit des ordinaires du Roi , qui de quarantecinq qu'ils estoient sous son devancier , les avoit reduits à seize. Il estoit Gascon de nation, & d'humeur : Fôraines estoit de Dauphiné : tous deux braves gentils-hommes , s'il en fut jamais , qui avoyent rendu de grandes preuves de leur courage à la guerre , & en des querelles

relles parties  
cedé. Villemor  
yant toutes  
mi, avoit j  
qu'il fit en  
souffir plus  
querelle. Il  
mal lui en  
Montauban  
que l'assent  
veu d'hom  
à voir à pie  
& sujet à p  
Estant de  
pot, où Fe  
& soit que  
coup à faire  
que les toi  
demander  
tume. Villemor  
contre Fô  
partie, & ra  
jamais sous  
voir jugé. P  
Villemor d  
s'estoit opin  
gea que ce r  
ce qui lui a  
voulut pass  
mor, qui est  
avoit en m  
autant de c  
blent, on le  
sur chascun  
gez en mes  
Le soir m  
le soir de l  
pele prem  
releve de c  
longueme  
Mâty, q

relles particulieres, qui leur avoyent heureusement succedé. Villemor s'estant battu trois ou quatre fois, & ayant tousiours emporté la vie, où les armes de son ennemi, avoit juré, partant de Gascongne, au dernier voyage qu'il fit en France, de ne se rebattre jamais en duel, & souffrir plustost toutes sortes d'indignitez que d'espouser querelle. Il se souvint mal du serment qu'il avoit fait, & mal lui en print. Peu de temps auparavant il avoit esté à Montauban, aux nopces du Baron d'Arbiou, & où, bien que l'assemblée y fust belle & grande, on n'y avoit point veu d'homme mieux fait que lui, parfaitement agreable à voir à pied, & à cheval, mais haut & prompt à la main, & sujet à prendre dispute.

Estant donc à Paris, il se trouva un jour dedans un triport, où Fontaines iouoit en partie avec un de ses amis: & soit que le jeu lui pleust; ou qu'il n'eust pas beaucoup à faire, il se mit à les regarder avec d'autres. Il arrive que les ioueurs tombent en dispute d'un coup, qu'ils font demander à la gallerie, par le marqueur, suivant la coutume. Villemor n'en dit rien, mais les autres le jugent contre Fontaines, qui se plaign de ce jugement. Il perd la partie, & tant plus il perd, tant plus il se fâche, ne passant iamais sous la corde, qu'il ne maudisse le coyon, qui l'avoit iugé. Personne ne s'en offense, tout le monde s'en va: Villemor demeure iusqu'à la nuit. Fontaines voyant qu'il s'estoit opiniastré si long téps à demeurer là tout seul, iugea que ce n'estoit pas pour le voir iouer: & se doutant de ce qui lui avint, demanda son espee, au sortir du ieu: mais voulant passer par la gallerie, pour s'aller chauffer, Villemor, qui estoit sur la porte, lui donna d'une raquette qu'il avoit en main sur la teste, sans autre discours, & en reçoit autant de celle que Fontaines tenoit encores. Ils redoublent, on les separe, & leurs amis, & la nuit les font retirer chascun en son logis. Il se trouva qu'ils estoient logez en mesme rue, & vis à vis l'un de l'autre.

Le soir mesme, comme Villemor estoit en souci de faire sçavoir de ses nouvelles à Fontaines, encor qu'il l'eust frappé le premier, un gentil-homme le previent de sa part, qui le releve de ceste peine. Ils parlent eux deux seuls, cōtestent longuement ensemble, & leur cōtestatiō venoit de ce que M<sup>rs</sup> Mary, qui estoit le gentilhomme appellé, vouloit estre de la

partie, & Villemor ne se vouloit battre qu'en seul. Comme en fin il fut arresté qu'ils vuideroient eux seuls la dispute, le Roi sçachant ceste querelle, & ne voulant perdre la vie de ces deux hommes, qu'il estimoit grandement, leur envoya des gardes, avec defences expresse de ne se battre, car il ne suffisoit pas des generales: Et au lieu de punir ceux qui entreprenoyent sur sa Majesté, en s'appellant sans licence, on se contentoit de les faire garder. Je ne sçai comment Fontaine se dessit des siennes: mais Villemor, (ayant outre l'exempt que le Roi lui avoit envoyé, un gentil-homme du Pays, son parent, nommé la B... qui en avoit bien autant de soin comme sa garde) se promena toute la nuit par la chambre, sans souper, ni sans dormir, faisant en son imagination des discours qu'autre que lui ne sçauoit dire. Un peu avant jour, voyant tous les sens ggravez de sommeil & d'ennuy, ouvre la porte, les ferme dedans à double ressort, emporte la clef de la chambre, & gaigne celle des champs.

Avant que les uns eussent enfoncé la porte, & les autres sauté la fenestre, il fut perdu. Ils courent apres, sans sçavoir où, & n'en peuvent apprendre aucune nouvelle. Son laquais mieux avisé que tous, ayant perdu la trace de son Maître, comme les autres, s'en va chez son ennemi, le chercher, trouve Fontaines, qui estoit desia à cheval, avant qu'il fust encor bien jour. Il le suit de loin, jusqu'à l'Isle, où l'on a maintenant basti le pont neuf, en laquelle Villemor s'estoit desia rendu. Il dit qu'avant que descendre de cheval, Fontaines le salua, le chapeau au poing, disant, Bon-jour, Monsieur, si matin? & que Villemor lui leva son chapeau de mesme, mais qu'il ne peut entendre ce qu'il respondit. Fontaines ayant mis pied à terre, ils ne se tirerent que trois coups d'espee, dont ils tomberent tous deux morts à terre. Fontaines à la renverse, & Villemor sur ses dents. On trouva que leurs coups avoyent tous porté, & presqu'en pareil endroit; ceux de Villemor en la gorge, en la mamelle, & au costé de Fontaines, & ceux de Fontaines aux mesmes parties de Villemor; sauf que l'un les avoit du costé gauche, & l'autre du droit, par ce q Villemor s'estoit mis sur le pied gauche.

Le Roi fâché de cest accidēt, dit, qu'il avoit perdu deux hommes,

hommes,  
bien mal-  
tort, mais  
crectement  
encor d'ava-  
me qui jou-  
l'avoit poin-  
juré, parant  
nores, que d-  
Environ d-  
Cour, entre  
Varaignes, &  
toute sorte  
precedent. L-  
pos de Vara-  
lee lui don-  
emporté de  
tage, & lui  
gnes au des-  
gue, & le m-  
s'il ne pouv-  
res, & ses me-  
tiges, qui off-  
pris au mor-  
que l'Artigue  
difficultez, la-  
dez, ils s'y tr-  
espee & un p-  
mes en main,  
corps, qui le  
toute lesle m-  
taignes, & le  
tombent tou-  
à mort.  
Varaignes  
l'Artigue, qu-  
vivants apres  
nation lui re-  
ses estions, &  
levât suite

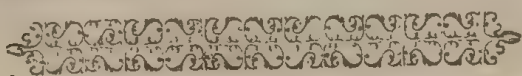
hommes, qui eussent peu rompre une bataille. Il seroit bien mal-aisé de juger quel des deux avoit moins de tort, mais Fontaines en eut beaucoup, d'offenser indistinctement ceux qui l'avoient condamné; & Villemor encor d'avantage, de n'excuser pas la passion d'un homme qui jouë, qui ne disoit rien contre lui, puis qu'il ne l'avoit point jugé; lui, qui comme nous avons dit, avoit juré, partant de Giscogne, de se laisser plustost deshonoré, que de prendre jamais querelle.

Environ ce temps-là, il se fit encor un autre Duel à la Cour, entre un gentil-homme du mesme pays, appelé Varaignes, & un Capitaine, nommé L'Artigue, qui en toute sorte de fureur & de cruauté surpassé encor le precedent. L'Artigue avoit tenu quelque mauvais propos de Varaignes, qui ne le jugeât pas homme de sa volée lui donna des coups de batton. L'Artigue se voyant emporté de haute lutte, le prend tout de mesme en avantage, & lui rend ce que l'autre lui avoit prêté. Varaignes au desespoir, deteste par tout la lâcheté de l'Artigue, & le menace de le tuer plustost d'un coup de canoë, s'il ne pouvoit autrement. Comme il continué ses plaintes, & ses menaces; il trouve un jour un des amis de l'Artigue, qui offre de le lui faire voir l'espee à la main. Il est pris au mot par Varaignes, à la charge qu'il n'y auroit que l'Artigue, qui entraist en ce marché. Apres plusieurs difficultez, la partie est arrestée. Le jour & le lieu accordez, ils s'y trouverent tous deux en chemises, avec une espee & un poignard. Varaignes, qui avoit bien les armes en main, lui donne trois coups d'espee au travers du corps, qui le percent de part en part. L'Artigue se sentant blessé mortellement, se jette à corps perdu sur Varaignes; & lui passe une estocade jusqu'à la garde. Ils tombent tous deux à quatre pas l'un de l'autre, bleffez à mort.

Varaignes se sentant defaillir, & oyant soupirer encor l'Artigue, qui rendoit l'ame, s'imagina qu'il demeurera vivant apres lui, & triomphera de sa mort. Ceste imagination lui resveille tellement sa rage, qu'il bande tous ses efforts, pour se trainer jusqu'au pres de lui; & là se levât sur les genoux, il prés son poignard à deux mains;



l'enfonce dans l'estomach de l'Artigue, & réd en ce dernier coup le dernier soupir de sa vie. Le laisse à penser en quel estat se trouva son ame. Certainement, il y a des genres de mort espouvantables; qui font dresser les cheveux d'horreur à ceux qui les considerent; mais il n'en y a point de si effroyable que celle qui tue le corps & l'ame; & cependant nous y allons comme à nopces, & pour la moindre occasion du monde! *L'Andiguiet au vrai & Ancien usage des Duels. ch. 36. p. 470. Le 4. volume représentera d'autres Duels.*



### EFFICACE d'erreur, & malaventure.

**L**es jugemens de Dieu sont redoutables, sur tout quand on ne les aprehéde point, & que le mespris d'iceux se convertit en coustume. Des long temps l'ignorance paroit curieuse en diverses sortes d'impietez, nommément au desir de sçavoir l'avenir. C'est le fruit du mépris de la pieté, laquelle defend de recourir aux devins, & menace de malaventure ceux qui desdaignent écouter la verité salutaire. Il nous faut représenter un recit de tels redoutables jugemens, tiré du 7. livre des recherches de la France de M. E. Pasquier, au 38. ch. Pour autant que tout le discours est tres-notable, & parle disertement à beaucoup de curieux, bizarres & malencôtreux, entre infinis autres, nous le coucherôs ici tout du long. Le Duc de Nemours ( assavoir Gaston de Foix ) neveu du Roi Louys XII. & son Lieutenant general en tous les pays de là les Monts, delibérât en l'an 1512. quelques jours avant Pasques, de livrer bataille à l'Espagnol, obstacle de tous les desseins du Roi, voulût s'acheminer au bourg de Final, pour illec refoudre de tout cest affaire, passa par la ville de Carpy, avec la pluspart de ses Capitaines, singulierement ceux qu'il aimoit le mieux, & auxquels il avoit plus de fiâcc. Le Seigneur du lieu s'appelloit Albert Mirandula, tres-docte en Grec & en Latin, cousin germain du

du grand R  
Carpy, duc  
Moine apr  
vec le Duc  
autres d'in  
v. lle, hôme  
tant a dire le  
conscience  
jeune Duc  
te de Carpy  
Soudain qu  
apres quelq  
autres chole  
attendre vêt  
le seroit le v  
elle fut) & e  
qui la gaign  
le cap dem  
la plus gros  
les François  
coup de gés  
Le Seigneur  
point en cest  
vivroit encor  
en une autre  
bercourt. Le  
auquel le Du  
fortune. Il ne  
le suis assuré  
qu'il vous pla  
Este tournan  
dites-moi (s  
spôt, tu sera  
tme qui soit  
aura guerres  
i'avis: q tu si  
gné, & que tu  
mais le convi  
grâds bêt  
tez. Tous

du grand Picus Mirandula. Cest Albert & le Comte de Carpy, duquel un poëte François dit depuis, qu'il se fit Moine après sa mort. Icelui soupa le soir de l'arrivée avec le Duc. Durant le soupé y eut plusieurs devis, entre autres d'un Astrologue judiciaire, qui demouroit en la ville, hōme aagé de 60. ans, lequel se rendoit admirable, tant à dire les choses passées, dont il sembloit n'avoir eu conoissance, qu'à predire celles qui estoient à venir. Le jeune Duc esmerveillè de ce qu'on en cōtoit, pria le Cōte de Carpy de le vouloir envoyer querir: ce qu'il fit. Soudain qu'il fut arrivé, le Duc lui presenta la main, & apres quelques paroles de curialité, lui demanda entre autres choses, si le Viceroi de Naples & les Espagnols attendroyēt la bataille. Il dit qu'ouy: & que sur sa vie elle seroit le vendredi sainct, ou le jour de Pasqués (cōme elle fut) & encores seroit fort cruelle. Il lui fust demâdé, qui la gaigneroit: à quoi il respōdit en cēs propres mots, le cāp demeurera aux François, & y ferōt les Espagnols la plus grosse & lourde perte qu'ils firēt cent ans a, mais les François n'y gagnerōt gueres: car ils perdront beaucoup de gēs de bien & d'honneur, dont ce sera dōmage. Le Seigneur de la Palisse lui demanda, s'il demeureroit point en ceste bataille: il lui respōdit que nenni, & qu'il vivroit encore 12. ans pour le moins, mais qu'il mourroit en une autre bataille. Autāt en dit-il au Seigneur d'Imbercourt. Le Chevalier Bayard là present s'en mocquoit, auquel le Duc de Nemours dit, qu'il s'informast de sa fortune. Il ne faut point, respōdit-il, que ie le demâde: car ie suis asseuré q̄ ce ne sera jamais grand' chose. Mais puis qu'il vous plait, mōseigneur, que ie le face, ie le veux biē. Et se tournant vers l'Astrologue, Mōsieur nostre maistre, dites-moi (fit-il) si ie serai un grād riche hōme? Icelui respōdit, tu seras riche d'hōneur & de vertu, autant q̄ Capitaine qui soit en France: mais de biēs de fortune, tu n'en auras gueres: aussi ne les cerches-tu pas. Et si ie veux bien t'aviser, q̄ tu serviras un autre Roi apres cestui-ci qui régne, & que tu sers, lequel t'aimera & estimera beaucoup: mais les envieux empescherōt qu'il ne te fera jamais de grāds biēs, ni ne t'eslevera pas aux hōneurs q̄ tu as meritez. Toutesfois croi que la faute ne procédera pas de lui.

Et de ceste bataille, que dites devoir estre si cruelle, (replique Bayard) en reschapperai-je? ouy, dit-il, mais tu mourras en guerre dedans douze ans, pour le plus tard, & seras tué d'artillerie. Car autrement ne finirois-tu pas tes jours, pour estre trop aimé de ceux qui sont sous ta charge, lesquels pour mourir ne te lairroyent en peril. Bref ce fut une droite farce (ou sanglante & horrible tragedie, comme jadis celle de Saul & de la devinereffe d'Endor) des propos que chascun lui demanda à l'envi l'un de l'autre.

Ce devin voyant qu'entre tous les Capitaines le Duc de Nemours faisoit grande privauté au seigneur de la Palisse, & au chevalier Bayard, les tira tous deux à part, & leur dit en son langage, Messieurs, je voi bié que vous aimez tous ce gentil Prince, qui est vostre chef: aussi le merite-il bien. Car sa face demontre à merveilles sa bõne nature. Donnez-vous garde de lui le jour de la bataille: car il est pour y demeurer. S'il en eschappe, ce sera l'un des plus grands & eslevez personnages qui jamais sortit de France. Mais je trouve grande difficulté qu'il en puisse eschapper: & pource pensez-y bien. Car je veux que me tranchiez la teste, si jamais homme fut en si grand hazard de mort qu'il sera. Le bon Prince de Nemours leur demanda en soufriaîr, qu'est-ce qu'il vous dit, Messieurs? Bayard changeant de propos lui respondit, Monseigneur, c'est Monsieur de la Palisse qui lui fait une question, sçavoir, s'il est autant aimé de Refuge, que de Vignerols: & il lui a dit que non, dont il n'est pas trop content. De ce joyeux propos le bon Prince se print à rire, & n'y pensa autrement.

Sur ces entrefaites arriva un aventurier, que l'on disoit estre gentil compagnon, mais assez vicieux, appellé Iacquin Caumont, qui portoit une enseigne es bandes du Capitaine Molart. Il se voulut faire de fests, comme les autres, & vint à l'astrologue, qu'il tira à part, lui disant, vien ça, B. Di-moi ma bonne aventure. Va, va, (respond le devin) ie ne te dirai rien, & si tu as menti de ce que tu dis. Il y avoit beaucoup de gentils-hommes en presence, lesquels dirent à Iacquin, Capitaine, vous avez tort, vous voulez tirer du passe-temps de lui, & neant-

neantmoi-  
peu, & avo-  
mi, si l'ai d-  
moi: & fit-  
car l'Astr-  
eut veu celle-  
de rien: car  
la compagne-  
mari de ce  
gues, c'est co-  
pressé lui di-  
Iacquin. Or  
dit l'Astrolo-  
ras pendu &  
plus beau, le  
avenir, n'y a-  
en credit pa-  
les plus gra-  
noit. Ils pen-  
se revenger  
Iulquesie  
dez mainten-  
chapitre. De  
mours fut ar-  
passe un can-  
allant fondre  
ler d'un cost-  
Ferrare par c-  
toutes manie-  
que Iacquin  
res de nuit,  
ins de Suid-  
tane, armé  
fier: car de la  
vechu, & avo-  
qu'entre la g-  
ces. Quand f-  
se par-tre,  
tions en bal-  
lez-vous tra-

neantmoins vous l'iniuriez. Adonques il revint peu à peu, & avec plus douces paroles lui dit, maistre mon ami, si j'ai dit quelque sole parole, ie te prie pardonne-moi : & fit tant qu'il le rappaisa, puis lui môstra sa main: car l'Astrologue regardoit le visage & les mains. Quâd il eut veu celle de Iacquin, il lui dit, ie te prie ne me demâ-de rien: car ie ne te sçaurai dire chose qui vaille. Toute la compagnie qui estoit là se prit à rire, & Iacquin bien marri de ce que les autres rioyēt, dit encore à l'Astrolo-gue, c'est tout un, di moi, que c'est. Le devin se voyant pressé lui dit, veu-x-tu sçavoir de ton affaire? duï, respond Iacquin. Or pense donques de bonne-heure à ton ame, dit l'Astrologue: car devant qu'il soit trois mois tu se-ras pendu & estranglé. Et de rire par les escoutans de plus beau, lesquels n'eussent iamais pêsé que le cas deust avenir, n'y ayant aucune apparence: pource qu'il estoit en credit parmi les gens de pied, & non mal venu envers les plus grands, pour bouffonneries dont il les entrete-noit. Ils pensoyent que ce maistre (devin) l'eust dit, pour se revenger de l'iniure que l'autre lui avoit faite.

Iusques ici vous avez entendu les prediçtions, enten-dez maintenant la suite, qui est le principal suiet de ce chapitre. Deux ou trois iours apres que le Duc de Ne-mours fut arrivé à Final, gros bourg, au milieu duquel passe un canal profond d'une demie picque de hauteur, allant fondre au Po, il y fit bastir un pô-t de bois pour al-ler d'un costé à l'autre. De iour en iour arrivoyent de Ferrare par ce canal plus de cent barques chargees de toutes manieres de victuailles pour les François. Vn iour que Iacquin eut bien soupé, il vint enviro les neuf heu-res de nuict, environné de plusieurs torches & tabou-rins de Suisse, au logis du Seigneur de Molart son Capi-taine, armé de toutes pieces, & monté sur un fort cour-sier: car de la souldre, ou du pillage, j'il s'estoit fort bien vestu, & avoit trois ou quatre grands chevaux, estimant qu'apres la guerre faillie il se mettroit des ordonnan-ces. Quand le seigneur de Molart le vid en ceste sorte, il se prit à rire, & iugea que la Malvoisie faisoit ses opera-tions en lui. Si lui dit, cōment, Capitaine Iacquin, vou-lez-vous laisser la picque? nenni, non, dit-il, Monsieur:



mais ie vous supplie me vouloir mener au logis de M<sup>seigneur</sup> de Nemours, afin qu'il me voye rompre ceste lance que ie tiens, & conoisse si un faurebuisson n'a point quelque privilege de mieux. Le Capitaine Molart jugeant que la matiere valoit bien venir iusques à la fin, & que le Duc de Nemours & toute la compagnie pourroit s'en resiouyr, mena lacquin qui passa tout à Cheval par dessus le pont de bois. Car les gens de pied estoient logez d'un costé, & les gens de Cheval d'un autre. Venü qu'il fut devant le logis du Prince, qui desia en estoit averti, & descendu avec sa compagnie, pour en avoir le passetemps, lacquin, plus chargé de vin que deses armes, au milieu des torches allumees, qui apportoyent clairté comme en plein midi, commence à se mettre sur les rangs. Lors le Duc lui escria, est-ce pour l'amour de vostre Dame, ou de moi, que voulez rompre vostre lance? Il respondit, parlant de Dieu à la mode des aventuriers, que c'estoit pour l'amour de luy, & qu'il estoit homme pour servir le Roi à pied & à cheval. Si baissa la visiere, & fit sa course tellement qu'ellement: mais il ne peut rompre sa lance. Il courut encore un coup: mais il en fit autant, & puis la tierce & quarte fois. Quand on vid qu'il ne faisoit autre chose, il facha la compagnie, & fut laissé là: au mesme moyen de quoi il reprend la route de son logis.

Le Cheval, fort eschaufé, alloit tousiours sautant, joint qu'il le menoit assez mal, le talonnant de l'esperon dessus le pont, sans cesse, & sans propos. Il avoit lors pluviné, tellement que le charouillant de ceste façon, le Cheval faillit des quatre pieds, & tomba avec son maître dedans le canal fait à fond de cuve. Quant au Cheval il se desfit de son hôte, & nagea plus de demi quart d'heure, avant qu'il peust trouver le moyen d'eschapper. En fin il se trouva en un lieu qu'on avoit baissé pour abruver les chevaux & se sauva. Cependant, lacquin tombé à plomb, grenouilloit au profond de l'eau, chargé de ses armes, au beau milieu de la nuit, & y avoit là plusieurs barques sous lesquelles il estoit englouti. Ses gens sur le port crioient à l'aide, à l'aide: mais en vain, ce sembloit, par ce que toutes choses combattoient contre ceste aide.

aide. Tou  
& peshes p  
ques: mais  
& pendu pa  
bouche deu  
res sans par  
il fut si bien  
aussi de u &  
moque à r  
d soit he ca  
tre fois de c  
ver? & l'aut  
son que har  
lieux où il  
ns. Ce que  
il estoit bie  
quelle fut  
Comme  
que les v  
Bresse, pa  
non le char  
verneur de  
nouvelles a  
ne Prince,  
transporte  
à son fait, q  
sous la suite  
bonne orde  
de plusieurs  
Ravanne,  
lonne. Pou  
le & pleine  
Qui nous  
quelque  
court, la b  
(Richard  
quelque  
de par &  
presque  
Vne bon

aide. Toutesfois il fut en fin miraculeusement rescous & pesché par les bateliers, qui estoient dedans les barques: mais plus mort que vif. Incontinent il fut desarmé & pendu par les pieds, où en peu de temps il ietta par la bouche deux ou trois seaux d'eau, & fut plus de six heures sans parler. Les medecins du Prince l'estans venu voir il fut si bien secouru, que dedans deux jours il se trouva aussi dru & gaillard que devant: mais non sans estre mocqué à toute reste des uns & des autres. Car l'un lui disoit, he capitaine Iacquin, vous souviendra il une autre fois de courir la lance à neuf heures de nuit en hiver? & l'autre, encore vaut-il mieux estre un sautebuisson que haridelle: & plusieurs autres telles sornettes, es lieux où il se récontroit, tant des grands, comme des petits. Ce que ie vous di en passant, pour monstrier comme il estoit bien aimé & bien veu de tous. Voyons donques quelle fut la catastrophe de sa vie.

Comme le Duc de Nemours estoit à Final, il entend que les Venitiens avoyent repris sur nous la ville de Bresse, par la trahison du Comte d'Adnogadre, mais non le chasteau, dans lequel le seigneur du Lude, gouverneur de la place, & les nostres s'estoyent retirez. Ces nouvelles apporterent nouveaux tintoins à nostre jeune Princee, lequel sans marchander un long séjour s'y transporte avec toutes ses forces, & donne si bon ordre à son fait, que la ville fut par lui remise en peu de jours sous la suietion du Roi. Et conduisant ses affaires en bonne ordonnance, comme celui qui estoit environné de plusieurs grands & sages capitaines, en fin assiegea Ravenne, ville lors commandee par Marc Antoine Colonne. Pour le secourir l'armée Espagnole se hastes, grasse & pleine de vivres, & la nostre à l'estroit de tout cela. Qui nous occasionnoit de les semondre à la bataille, à quelque prix & condition que ce fut. Pour le faire court, la bataille est donnee le iour du Vendredi saint (Guichardin au dixiesme livre & plusieurs autres marquent que ce fut le iour de Pasques) la plus sanglante de part & d'autre qui se soit veüe depuis: en laquelle presque tous les Espagnols passerét par le fil de l'espee. Une bonne partie de nos grands Seigneurs demeurerét

fur la place, & mesme le Duc de Nemours tout ainfi que l'Astrologue de Carpy avoit predit. Le Duc mort, tous les Capitaines esleurent le seigneur de la Palisse pour leur chef, attendant advis plus expres de la volonté du Roi. Le champ de la bataille à nous demeuré, le peu qui restoit d'Espagnols s'estant mis à vau de route, il fut fort aisé aux François d'attaquer & prendre la ville. Defenses de la piller, faites par le seigneur de la Palisse, sur peine de la hard. Les mains freulloyent à Iacquin, la gorge lui demangeoit, & eult esté tres-mari de faire l'Astrologue menteur. Il se fait Capitaine du pillage, suivi des avanturiers François, & des Lansquenets, qui se gorgerent des ruines de ceste miserable ville.

Or comme il fut le premier infraiteur des defenses, aussi le premier mardi d'apres Pasques, il fut le premier pendu & estranglé en plein marché par l'ordonnance du seigneur de la Palisse.

Je vous supplie, dites-moi (adiouste Monsieur Pasquier) si iamais ce proverbe fut mieux averé qu'en Iacquin, que celui qui avoit à estre pendu ne pouvoit estre noyé? cependant, ce fut une chose non esmerveillable, ains espouvantable, & surpassant le iugement humain, que l'arrest prononcé par l'Astrologue & du iour de la bataille, & de la victoire, & des meurtres, & encore de la mort du ieune Duc, & de celle de Iacquin, sortit à point nommé son effect.

Comme aussi ce qu'il avoit predit du seigneur d'Imbercourt avint quelques annees apres en la iournee de Maignan contre les Suisses, & le seigneur de Bayard fut tué par les Espagnols d'un coup de fauconneau, l'an mil cinq cens vingt-quatre. Cest Astrologue couvrit son ieu par l'inspection de la main & de la face, masque ordinaire de telles gens: & neantmoins il ne vid iamais la main du ieune Prince: & quand il l'eust veu, il n'y pouvoit lire ni la bataille, ni la victoire, ni moins encor le iour. Nous appellons ceste engeance d'hommes devins, comme si leur art consistoit en quelque divinité.

Tout fidele Chrestien le doit attribuer aux illusions du diable pere de mensonge. Dieu seul conoit les choses futures, & defend expressement de s'en informer par

telles

telles voyes  
une impiet  
peuples ont  
Que si les m  
(comme elle  
ne iuste puni  
qui l'avoyent  
qu'ils avoyent  
Iusques ie  
celle mitoir  
par parenthe  
tion de la fu  
de la redout  
geance cont  
instruccion &  
leurs impiet  
commises e  
Carpy souf  
ville: que p  
l'horrible m  
que nostre ie  
res d'entree  
lecteurs, qu  
leurs amis, ou  
doctes person  
leurs eleves, ie  
encommencé  
Ceste obli  
venir à des de  
nuec depuis.  
depuis quel  
qui trouvent  
neux, & qui  
autres lui avo  
risane pour  
coup d'eepe  
des malice  
d'unce p  
P. Maignan  
seigneur

telles voyes, comme estant une espece d'idolatrie. (c'est une impieté detestable, pour laquelle les royaumes & peuples ont esté mis à l'interdit, & du tout exterminéz) Que si les males aventures lors predites avindrent après (comme elles avindrent) il faut croire que ce fut par une iuste punition de Dieu, en haine tant de la curiosité qu'ils avoyent eüe de s'en enquerir, que de la creance qu'ils y apportèrent.

Iusques ici j'ai recité ce que M. Pasquier a publié de ceste histoire memorable, y adioustant quelques mots par parenthese. Resteroit d'y coudre quelque consideration de la fureur de Satan, de la misere des incredulés, de la redoutable permission de Dieu, de sa iuste vengeance contre ceux qui n'aiment ni ne cherchent leur instruction & consolation en sa verité, des devins & de leurs impietez horribles: particulièrement des fautes commises en route ceste histoire, tant par le Comte de Carpy souffrant un manifeste suppost du diable en sa ville: que par les autres susnômés, se donnans plaisir en l'horrible malheur qu'ils ne voyoyét pas. Mais d'autant que nostre intention n'est point en ces recueils d'histoires d'entrer en la recherche des causes, ains la laisser aux lecteurs, qui voudront en discourir à par eux, ou avec leurs amis, ou s'en resouldre nettement par les advis des doctes personnages vivans, ou qui sans parler parlent en leurs escrits, ie ne me destourne nullement de mon train encommencé.

Ceste oblique impieté de demander nouvelles de l'avenir à des devins & prognostiqueurs, n'est pas diminuée depuis. On lit d'un grand seigneur, executé à mort depuis quelques années, que ces resveurs d'astrologues, qui trouvent tousiours assez de credit vers les esprits curieux, & qui donnent de la violéce & de la nécessité aux astres, lui avoyent dit, d'un parler obscur & ambigu, que rien ne pouvoit l'empescher d'estre souverain, qu'un coup d'espee, & qu'il feroit tomber les palmes des mains des meilleurs capitaines de l'Europe. Ils le menaçoient d'un coup d'espee par detriere, & par un Bourguignon. *P. Mathieu au 5. liv. de son hist.* Le mesme adiouste que ce seigneur, prisonnier, se plaignoit d'un qui lui avoit fait



voit une image de cire, parlante, & qui prononçoit ces mots Latins, *Rex impie peribis*, C. meschant Roi, tu mourras. S'il est vray (dit Matthieu) ceste parole descouvre la ruse du diable, qui dit la verité au malheur de celui qui se fie en ses menfonges, & l'envelope tousiours d'ambiguité impénétrables: de peur que la cōjecture ne reüssant à son gré, il ne perde son credit, comme inexcusable menteur. Le diable n'entendoit parler d'autre Roi que de celui qui perit tost apres, & que l'imager appelloit son Roi & son prince. Vn autre auteur, qui a teu son nom, en marque ce qui s'ensuit. Estant en peine pour obtenir entierement grace pour un meurtre qualifié, il alloit desguisé comme un simple porteur de lettres, suivi de son laquay, chez un devin nommé la Brosse, demeurant lors pres de l'hostel de Luxembourg à Paris, auquel il monstra sa nativité dressée par quelque autre. Et dissimulant que ce fust la sienne, la disoit estre d'un gentilhomme dont il estoit serviteur, & desiroit sçavoir quelle fin auroit cest homme. Vn homme de bonne maison, & qui n'est pas plus azgé que vous, dites le moi. Il respond, je ne vous dirai point qui c'est: mais dites moi quelle en sera la vie, les moyens, & la fin. Ce devin, pour lors retiré dans une petite garite, qui lui servoit d'estude, respond, & bien, mon fils, je vous dirai, celui-la de qui est ceste nativité parviendra à de grands honneurs par son industrie & vaillance militaire; & pourroit parvenir à estre Roi. Mais un caput Algol l'en empesche. Qu'est-ce à dire? repart ce jeune seigneur. Que c'est à dire, respond le devin: mon enfant, ne me le demandez pas. Non, dit ce seigneur, il faut que je le sache.

Après longues contestations, le devin lui treucha le mot en ces termes, mon enfant, c'est qu'il en fera tant, qu'il aura la teste treuchee. Sur la prononciation de si male aventure le jeune seigneur se rue sur son devin, le bat cruellement, puis l'ayant laissé demi mort, descend de la garite, emportant la clef de la porte; & se vanta depuis de tel acte. Or se fioit il fort aux predictions des astrologues & devins. Mesmes on tient qu'il avoit parlé à un nommé Cæsar, tenu à Paris pour magi-

magicien, le  
que le cou  
parvint à est  
étant prison  
l'estoit alle vo  
teur de Tan  
qu'oui, jeta  
par le Burgu  
un monde d'es  
gneur.

C'est ce que  
ta des recerch  
coint sur le  
quelques aut  
moraales. I  
altrologue, f  
de Paris, on  
en Parleme  
dit fleur Mic  
ner, Libera  
Michon, alis  
l'envisager si  
mander s'il e  
repond que n  
teroit son jug  
& chacun s'pre  
cin, cens non  
tant d'elmeute  
rent d'intelli  
quon la Cour  
pardevant me  
monnerance à  
sire Michon  
d'astres, s  
bon de la ra  
uniera la C  
dispense le c  
condamner &  
Le  
rent de cœu

magicien, lequel lui avoit dit, qu'il ne s'en faudroit que le coup d'un Bourguignon par derriere, qu'il ne parvinst à estre Roi. Il eut memoire de ceste prediſtion eſtant priſonnier en la Baſtille : & pria quelqu'un qui l'eſtoit allé voir avec permiſſion, de lui dire, ſi l'executeur de Paris eſtoit Bourguignon. Ayant entendu qu'oui ; je ſuis mort, dit-il. Toſt apres il fut decapité par le Bourguignon, lequel faucha d'un coup d'eſpee un monde d'eſperances & de deſſeins de ce pauvre ſeigneur.

C'eſt ce que nous avons à joindre à l'hiſtoire extraite des recherches de M. Paſquier. Le lecteur a de quoi diſcourir ſur le tout. Mais tout d'un train faiſons ſuivre quelques autres hiſtoires à ce propos, & qui ſont memorables. Le ſieur Liberati, Italien de nation, grand aſtologue, ſe trouvant en la ville de Meaux à dix lieues de Paris, où eſtoit auſſi Monsieur Michon Conſeiller en Parlement, pour l'execution d'un arreſt ; comme ledit ſieur Michon & ſa compagnie eſtoit à table pour diſner, Liberati ſ'aſſit au bout d'embas, vis à vis dudit ſieur Michon, aſſis à l'autre bout. Alors Liberati commence à l'en viſager ſi fixement, que Michon fut meü de lui demander ſ'il eſtoit en doute de ſa conoiſſance ? Liberati reſpond que non : mais qu'il voyoit qu'un jour Michon ſeroit ſon juge, & le condamneroit. Ce propos ſe laiſſe, & chacun apres diſné tire où il avoit affaire. L'an mil cinq cens nonante deux, durant les bruits de la ligue & tant d'eſmeutes à Paris, Liberati fut emprisonné & prevenu d'intelligence avec le Roi : pour réparation de quoi la Cour le condamna à mort par arreſt. Appellé par devant meſſieurs & mis ſur la ſelleſſette, il fit une remonſtrance à la Cour, & tournant la teſte du coſté dudit ſieur Michon le pria de ſe ſouvenir de ce qu'il lui avoit dit autresfois à Meaux, lors qu'ils eſtoient aſſis aux deux bouts de la table, pour diſné. Lors ledit ſieur Michon fit un reſcit à la Cour de tout ce propos, ſuppliant d'eſtre diſpenſé de donner ſon avis. Toutesfois Liberati fut condamné, & executé à mort.

Le pere Guignard Jeſuite, & un ſien frere, entendent de certain prognostiqueur, que tous deux en di-

vers lieux & temps seroyent pendus & estranglez. Le frere fut par un accident condamné & exécuté. Le survivant fait un discours à certain de ses familiers amis de sa pronostication, & de l'avanture de son frere : confessant s'estre rendu Iesuite pour passer sa vie en contemplation, & éviter le pronostic. Toutesfois à la reduction de Paris l'an 1594. & sur la fin de l'année Jean Chastel pris prisonnier, la iustice s'estant transportee au College & maison des Iesuites, Guignard Prestre & Regent en ce College fut trouvé saisi de papiers escrits de sa main, contenans des propositions furieuses contre les Rois Henri III. & IV. à raison desquelles, par arrest de la Cour, il fut pendu & estranglé, puis son corps brulé en la place de Greve à Paris.

M. Barnabé Briffon, lors advocat general du Roi au Parlement de Paris, & depuis president en icelle Cour, revenant une fois du Louvre, rencontra la Dame de Nemours en Carosse au bout du Pont au change, qui y alloit, accompagnée de plusieurs gentils-hommes & damoiselles, entre autres d'un devin, & de ceux qui se font nommer Astrologues & Mathématiciens. Briffon s'estât arresté pour la saluer, & devisant avec elle, fut contemplé par ce devin faisant du gentil-homme, & qui apres la retraite de Briffon, s'enquit qui il estoit. On lui rapporte que c'estoit l'un des principaux & des plus doctes personnages de France. Le devin repart, quelque capacité & grandeur qui soit en lui, si est-ce qu'un iour il sera pendu. On replique, c'est chose impossible: attendu que c'estoit lui qui faisoit pendre les autres. Neantmoins en l'an 1592. durant les confusions de la France, Briffon lors president de Paris, quoi que paravant averti des cruelles entreprises contre sa vie, & mesprisant les moyens qu'on lui presentoit pour l'en garentir, par la conjuration de seize fut saisi prisonnier au bout du Pont S. Michel, comme il alloit au palais faire sa charge, & conduit avec violence par chemins obliques dedans le petit Chastellet, où il fut pendu & estranglé.

Le Cardinal de Gondi, Eveque de Paris, fit un voyage en Piedmont à la poursuite d'un proces pour une Abbaye qu'on lui avoit donnée. En y allant il fut curieux de voir

de voir Michel  
stre temps  
la mandille  
stre conu p  
& à leur p  
sieur de G  
loit point ch  
mus vostre f  
ment, vous a  
lieu sollicite  
Prelaten l'E  
il n'avoit au  
est devenu  
Les quatre

maires d'un p

Vn ieun  
acoster d'u  
fort long  
seroit pen  
roless: mais  
par les pied  
ms, & en se

En la Co  
fols, amen  
Avint qu'un  
paigne, lors  
& le Protent  
lippe II. lo  
qui ru mang  
la, respondi  
qu'ayant di  
gne, puis d  
qu'il frappa  
& frappa a  
l'ordre de le  
sont tres  
général  
Fédéral  
& le Cath  
Mores &

de voir Michel Nostradamus fameux Astrologue de nostre temps. Avant qu'entrer en la maison d'icelui, il print la mandille & le manteau d'un de ses gens: afin de n'estre conu pour celui qu'il estoit. Entré dans la chambre, & à leur premiere entreveuë, Nostradamus lui dit, Monsieur de Gondy, vous foyez le tres-bien venu: Il ne faloit point changer de vestement, pour visiter Nostradamus vostre serviteur. Pour ne point vous tenir longuement, vous allez pour un proces, pour lequel le sieur du lieu sollicitera cõtre vous, qui le gagnerez, & serez grãd Prelat en l'Eglise. Cela est aduenü. Lors de ceste predictiõ il n'auoit aucun benefice. Depuis il en a eu de reste, & est devenu Cardinal, pour en auoir tant qu'il voudra. Les quatre histoires precedentes sont recueillies des *memoires d'un personnage honorable, docteur & tres-digne de foy.*

Vn ieune seigneur François, estant à Venise, se laissa acoster d'une diseuse de bonne auature, laquelle lui dit, fort long temps avant que cela lui auinst, qu'un iour il seroit pendu par les pieds. Il ne tint compte de telles paroles: mais en fin massacré par ses ennemis, on le pendit par les pieds, & tost apres fut osté du lieu où il auoit esté mis, & enseveli. *Extrait de mes memoires.*

En la Cour d'Espagne il y a tousiours des plaisans & fols, amenez de Barbarie, & qui contrefont les devins. Avint qu'un de ses fols centemplant Hugues Boncompagne, lors Ambassadeur du Pape, le Cordelier Perreti, & le Protenotaire Sfondrat, avec autres festoyez par Philippe II. lors Roi d'Espagne, lui dit, tu ne sçais pas avec qui tu manges. Enquis par le Roi pourquoi il disoit cela, respondit, pource que tu manges avec trois Papes. Ce qu'ayant dit, il alla frapper sur l'espaule de Boncompagne, puis descendit au bas de la table où estoit Perreti, qu'il frappa aussi: finalement remonta de l'autre costé, & frappa aussi Sfondrat pour le troisieme: monstrent l'ordre de leur promotion, comme elle est aduenüe, ce qui fut lors tres-bien noté. *Cayer en la 2. partie de sa Chronologie novenaire, page 365.*

Ferdinand d'Arragon, Roi d'Espagne, surnomé le grãd & le Catholique, à cause qu'il chassa de Grenade les Mores & Mahumetãs, l'an 1492. fix ans apres eut nouvel



les de la descouverte de l'Amerique & du nouvéau monde, dôt est venu depuis tant d'or & d'argët en Castille & autres royaumes d'Espagne ; se laissant surprêdre aux piperies des predictiôs, fut avart de se dōner garde de certain lieu que le devin lui nōma : pource qu'il y mourroit. Depuis q̄ ce mot lui eut dōné à l'oreille, il se donna soigneusement garde de se trouver au lieu qu'il cufdoit lui avoir esté indiqué. Il avoit mal entendu, ainsi qu'en telles predictiôs il y a ordinairement de l'equivoque : cōme il avint à l'Empereur Frideric II. de prendre Florence pour Florêsole, où il fut arresté. Ferdinād aussi print Matticaliū pour Matticaliolū. Ce dernier est un village appartenāt pour la plupart au Convêt de Guadaloupe. L'autre est Madrid, selon aucuns, Chateau renōmé en Espagne : selō les autres Madrigal au royaume de Castille la neuve. Tant y a qu'ayant esté batu des douleurs d'une colique & de gravelle, nonobstant quoi il visita le plat pays de Portugal, ayant sejourné quelques iours à Trugil, cōme il pretêdoit ailleurs, il fut arresté à Matticaliolū, où ayant essayé de resister, & se cōfiant es paroles d'une devineresse fort renōmee, qui lui promettoit longue vie, il y rendit l'ame. *Alvar. Gomecius, au 5. liv. de la vie du Cardinal Ximenes*, raconte ceste histoire : & adjouste, ce sont impostures de gēs qui apres la mort des princes publiēt telles predictiôs, sans nō de premiers auteurs. Il se trouve aussi des femmes phanatiques, qui sous apparence de sainteté font des devineresses, & deçoivent aisement les Princes trop credules & miserablement curieux. Paravāt Alvar confesse avoir entendu que des long temps on avoit predict à Ferdinand, qu'il se dōnast bien garde de Matticaliolū. En la guerre de Barbarie entre quelques Princes y dominans, nōmement le Serif & le Roi de Fez, durant le regne de François I. advint que le Serif nōmé Mahumet, sur une occasion qui se présentoit, resolut dōner bataille au Roi de Fez, & le iour precedēt fit venir à soi ses fils, ses amis, ses Capitaines, & les ayant haranguez & encouragés au cōbat, les assœura qu'ils mettroyēt leurs ennemis en route, gaigneroyēt le chāp de bataille, & trouveroyent lors le moyen de se rendre maistres de l'Afrique. Sur ce il pria ceux qui n'auroyent envye de cōbatte

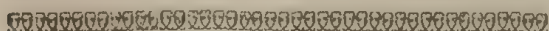
de

de se ret  
mouvis gr  
amee, il le  
de ses avan  
ne perdroit  
seroit lon pri  
soldats, que  
tin. Ils eloy  
heures apres  
gardes, le Ser  
lon enseigne  
d'une moule  
fendre iès har  
tillene de jou  
le, que l'el poi  
que, le s'enfu  
bat. Le Serif  
re hōmes sei  
champ de b  
prisonnier &  
ment, & dep  
la lecture de  
sommaire se  
publiee par A  
Deux hon  
mis à la vente  
rent qu'il n'y  
May de l'an  
yent survenu  
guement reg  
convoisins el  
fur, q' u  
Tuc comm  
enia grand  
pour les em  
courant co  
sant & la car  
dante avec  
heureuse mo  
ma monja

de se retirer deslors, declarant ne vouloir leur en sçavoir mauvais gré. Tirât puis apres à part les principaux de son armee, il les asleura selon la conoissance qu'il disoit avoir de ses aventures par l'art magique, qu'en ceste bataille il ne perdrait qu'un homme, & more: & que le Roi de Fez seroit son prisonnier. Les chefs induisirent tellement leurs soldats, que tous se disposerent au cōbat le lendemain matin. Ils estoient environ vingt mille hōmes. Sur les deux heures apres midi, les armees s'estans fort long temps regardées, le Serif s'avance, fait deployer & mettre au vent son enseigne Colonnelle, signal de bataille, & au bruit d'une mousquetade, tiree par son commandement, fait fendre ses harquebouziers pour donner moyen à son artillerie de jouer. Ce qui fut fait de telle viffesse & adresse, que l'espouvante se ierte en l'armee du roi de Fez, laquelle s'enfuit incontīnēt à vauderoute, sans prester cōbat. Le Serif n'y perdit qu'un more: ses ennemis quarante hōmes seulement. Poursuivant sa victoire, maistre de champ de bataille, le Roi de Fez tōbe de cheval, est pris prisonnier & amené au Serif, lequel le traite benignement, & depuis prospere en Afrique, selō qu'il appert par la lecture des hystoires qui en ont esté escrites, dont le sommaire se void en l'hystoire de France nouvellement publiee par *M. le President de Thou, au liv 5.*

Deux honnestes hommes de Cypre Chrestiens, commis à la vente du sel, qui parloyent bon Italien, nous dirent qu'il n'y avoit que six iours (c'estoit au mois de May de l'an 1589.) que deux cas assez estranges estoient survenus en Famagouste, en laquelle avoit longuement regné la peste, dont les habitans & les circonvoisins estoient presques tous morts. Le premier fut, qu'un des iours d'icelui mois environ midi certain Turc commence à crier que chascun eust à se trouver en la grand' place, où il leur diroit de bonnes nouvelles, pour les empescher de mourir. Les preservez du mal y coururent comme au feu; où ils trouverent ce Turc dansant & sautant, lequel leur dit, resjouissez-vous tous & dansez avec moi: car ie vous annonce que dans demie heure ie mourrai en ce lieu, & qu'incontinent apres ma mort, la peste cessera. Les assistés esmerveillés de tel-

les paroles demeurèrent là pour en attendre l'issue. Mais comme le moment de l'heure approcha, le Turc tomba roide mort en la place, non sans grand esbahissement & frayeur de chacun : qui acréut bien d'avantage lors que la peste cessa. Dont les nouvelles furēt portees incontinent au Bassa, lequel en fit faire une procession solēnelle où il assista avec beaucoup de ceremonie, pour remercier Mahomet, & par son commandement fut dressé un beau sepulchre à ce mort. L'autre cas fut, que le lendemain certain autre Turc vint se planter au beau milieu de ceste grande place de Fagamouste, où il se despouilla tout nud, prenant un couteau se fendit le ventre devant tous les assistans, & tirant ses boyaux uns apres autres, dit ces mots, ie meurs pour l'amour que ie porte à nostre grand Prophete Mahomet, auquel j'offie maintenant mes entrailles: quoi disant le miserable mourut. *Villamont au 2. livre de ses voyages, ch. 7.*



### ENFANT merveilleux.

**A**V village de S. Simon sur Cluses en Foucigny, pays appartenant au Duc de Nemours & Genevois, & maintenant sous la souveraineté de Savoye, vivoit l'an 1606. en May, un ieune enfant nommé François fils de Jaques Maniguet, de moyenne taille, & sa femme aussi. Cest enfant n'ayant lors que quatre ans estoit de la hauteur de quatre pieds & demi de Roy, ayant le penil comme un homme parfait, la barbe commençant à lui venir, son parler gros, son corps velu & bien proportionné, la chevelure espaisse & grande, la teste grosse & comme d'un garçon de 25. ans. Jaques Varin peintre, demeurant à cinq ou six lieues de là, seignant avoir affaire ailleurs, alla loger chez ce Maniguet, homme bien accommodé, considéra fort longuement & attentivement cest enfant, & en tira un pourtrait, que depuis il grava en cuivre & fit imprimer avec ce que dessus, & un quatrain au dessous, contenant tels mots,

*Enfant, qui dans quatre ans es desja parvenu*

*Aussi*

*Aussi g  
Si un pr  
A dou  
Varin me c  
un autre fils  
en pareil aq  
an, sans est  
ans. Item qu  
ge de deux a  
J'ai veu ce  
fois de cest e  
avecques au  
aprenoit à c  
comportoit  
son de la vo  
trente ans.  
ment vestu  
prendre cor*

*ENFANT*

*ENFANT*

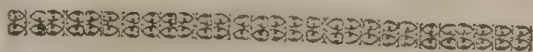
*D'Enostre  
decia.  
Monstrorum o  
d'une femm  
ventre de sa  
ouyr. VVein  
mais melanc  
George le  
les de Mithé  
leville de M  
lure à tern  
prieurs rep  
mo. d'O St  
au bout d'aq  
role, le conc*

*Aussi grand qu'un garçon en l'avril de son aage:  
Si tu poursuis ainsi, tu seras tout cheu*

*A douze ans, comme un homme au bout de son voyage.*

Varin me contoit, que Man-guet lui confessa avoir eu un autre fils il y a peu d'annees, grand comme François, en pareil aage, qui estoit mort ayant atteint le septiesme an, sans estre gueres creu en hauteur depuis ses quatre ans. Item que François estoit de mesme hauteur en l'aage de deux ans que de quatre.

J'ai veu ce pourtrait imprimé, & ay devisé diverses fois de cest enfant non seulement avecques Varin, mais avecques autres personnes qui l'ont veu. En ce temps il aprenoit à conoistre les lettres de l'A B C. parloit & se comportoit en enfant: mais qui ne le voyoit, en oyant le son de la voix d'icelui, l'eust pris pour un homme de trente ans. Aussi est-il bien pris de corps, & honnestement vestu, & si agile qu'il franchit de plein saut, sans prendre course, neuf de ses semelles.

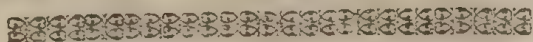


ENFANT criant au ventre de sa mere.

**D**E nostre temps (ce dit Martin Weinrich, docteur Medecin, au livre ou Commentaire qu'il a escrit, *De Monstrorum ortu*) en la ville de Breslavy en Silesie, le fils d'une femme du lieu, trois jours devant que sortir du ventre de sa mere, pleura & cria si haut qu'il se fit bien ouyr. V Weinrich adjouste que cest enfant devint grand, mais melancholique, & pauvre des biens du monde.

George le Fevre fait mention au 3. livre de ses Annales de Misne, qu'une honorable mere de famille d'icelle ville de Misne, sort enceinte, cinq jours avant estre delivree à terme, la fille qu'elle portoit fut ouye criant par plusieurs reprises au ventre de sa mere. Cela avint au mois d'Octob. 1551. La fillette vescu un demi an entier, au bout duquel elle fut emportee du monde par la vairole, le cinquiesme iour de Janvier 1557.





ENFANT nouveau-né, nourri & eslevé par  
miracle.

**J**'Ai appris de la bouche de Monsieur d'Aubigné gentil-homme François, bien connu dedans & dehors le Royaume, qu'au voyage qu'il entreprit il y a quelques années, pour venir de Poitou vers la frontière de Suisse, l'histoire qui s'ensuit. Comme il passoit au mois de Septembre l'an 1620. par Corbigni, ville en Nivernois, un bon & docte personnage du lieu, nommé M. de Monsenglard, le conduisant jusques à quelques lieues loin de là lui fit voir ce miracle : asçavoir un petit enfant maigre, âgé de dixhuit mois & demi, beau par excellence, fils d'un pauvre laboureur, craignant Dieu, & d'une mere, qui en cest article de pieté secondoit son mari. Icele mourut huit iours apres estre acouchee de cest enfant, privé de nourriture par le decès de sa mere. Ne se trouvant femme, ni nourrisse quelconque en ce village, ni es environs, qui eust pitié de ce petit, en haine de la Religion. Le pere estant fort pauvre, la mere grand'maternelle de l'enfant, femme Chrestienne, aagée de septante ans, fort affligée du trespas de sa fille, du pitoyable estre de son petit fils, n'ayant moyé de lui donner une nourrisse, à cause de sa povreté. & de la haine qu'o portoit à elle & aux siens, embrassant le joli petit enfant, & le pressant contre sa poitrine, sleva son cœur & ses yeux au ciel, puis criant à Dieu, Seigneur (dit-elle) assiste à ce petit enfant, & me donne le moyen de l'eslever. Sur ce l'enfant fouillant en la poitrine nue de sa mere grâd' empoigne de sa petite bouche le bout du tetin gauche : & soudain le tetin enste à cest honorable nourrisse : les mammelles taries de vieillesse, deviennent sources & fontaines de lait, dont elle avec joye incroyable & indicible, au grand estoonnement de ceux, la virent lors & l'ont veü depuis nourrir l'espace de dixhuit mois & quelques iours ce sien beau petit fils, & l'esleva si bien, qu'il couroit, parloit, & paroïsoit fort alaigre en cest aage-là. Sa mere grand' l'ayant ainsi miraculeusement eslevé, mourut paisiblement. Le

garç.

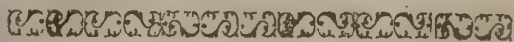
garçonnet  
surnomme  
gna large  
En la p  
de Molen  
& de rapp  
gne, non lo  
rinete & de  
lage de Per  
du Tarot,  
mere envir  
fant mis à  
yens pour  
mee Philip  
lui donna  
par force p  
les, esquel  
vint en tel  
au dixhui  
rur paisibl  
son aage d  
re, mais u

VERA

EN  
C'Elui q  
Cmoder  
passant, il  
ne de ses p  
nemis qui  
vouloit co  
l'avenir.  
Il l'envo  
temps, qu  
personniqu  
ret : cette  
maite p  
me, ne  
ble.

garçonnet fut veu, touché & manié par le gentil-homme susnommé, qui le tint en ses bras à cheval, & lui tesmoigna largement sa beneficence.

En la presente année 1627. sur la fin de Mars, Monsieur de Mofenglard m'a escrit une autre histoire memorable, & de rapport à la precedente, En la Duché de Bourgogne, non loin de René le Duc, Fiacre, fils de Charles Farinete & de Dimanche Colas ses pere & mere, né au village de Perjo paroisse de Gacogne, en la justice du Sieur du Tarot, le 1. iour de Ianvier l'an 1620. fut nourri de sa mere enviro un mois, au bout duquel elle mourut. L'enfant mis à nourrice jusques à la S.lean, & faute de moyens pour lui donner autre nourrice, sa mere grand' nommee Philippote Naulain le print, le coucha pres d'elle, lui donna jour & nuit la nourriture qu'elle pouvoit : & par force pour l'appaiser lui donnoit à succer ses mameles, esquelles (quoi qu'aage de septante ans) le lait lui vint en telle abondance, qu'elle allaita Fiacre, jusques au dixhuitiesme mois de la vie d'icelui. Lors elle mourut paisiblement. Fiacre vit maintenant, puissant pour son aage de six ans & deux mois accomplis, beau de viaire, mais un peu basané.



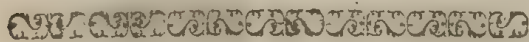
EN QVESTE & responce perilleuse.

Celui qui a fait le recueil des Histoires anciennes & modernes aparées, raconte qu'un grand Prince passant, il y a quatre vingts & six ans ou environ, par une de ses principales villes, pour aller combattre ses ennemis qui le prendrent prisonnier, entendit que là se trouvoit certain Italien, lequel faisoit estat de predire l'avenir.

Il l'envoye querir plus en intention d'avoir du passe-temps, que pour opinion qu'il eust de la suffisance du pronostiqueur. Mais autant que le Prince estima se porter à ceste entreveuë par plaisir, autant l'Italien & son maistre parurent cauteux pour jouer les tours de leur mestier, qui s'appelle impositure & equivoque redoutable.

Enquis donc du succes de ce voyage, il respond tout sur pied, *Andarete, tornarete non, sarete preso.* Punctuez ceste response, vous la trouverez à deux ententes contraires: à sçavoir, *Andarete, tornarete, non sarete preso.* c. vous irez, vous reviendrez, vous ne serez point pris. Ainsi l'entendoyent ceux qui le souhaitoyent: mais voyez le revers: *Andarete, tornarete non, sarete preso.* c. vous irez, vous ne reviendrez point, vous serez pris, ou, selon l'avis des autres, *Andarete, tornarete? Non, sarete preso.* c. vous irez, en reviendrez vous? Non, vous serez pris.

Long temps auparavant le vaillant capitaine Italien Brachio de Montone, avoit esté payé de mesme monnoye, marquee de coins de Latin, sur la demande de son aventure en guerre. Le prediseur lui dit, *Ibis redibis non morieris in bello.* Il vouloit ainsi punctuer. *Ibis, redibis non, morieris in bello.* Brachio le prenoit d'un autre biais, mais l'esprit de mensonge veut tous jours avoir l'avantage en ses equivoques, qui sont les revers ordinaires de ses disciples. Autant en avoit pris jadis à Manfred Roi de Sicile, desfait par Charles Comte de Provence: car un diseur de malaventure lui fit response, *No Carlo sara victorioso del Re Manfredo.* Il y a double equivoque, & en la diction No, qui a signification negative & affirmative, & en la punctuation.



#### ENTREPRISE grande, sans effect.

**T**Refves ayans esté accordees l'an 1556. entre les François & Espagnols, le Pape Paul quatriesme & son neveu le Cardinal Carafe, qui avoyent des desseins de grande estendue, firent tant, sur tout ce Cardinal, que les François rompirent les trefves, & l'an suivant porterent la guerre en Italie, dont l'issue fut honteuse & miserable, comme chascun sçait, pour les diverses histoires qui en ont esté publiees.

Le Duc d'Alve chef de l'armee Espagnole, seigneur fort avisé en tous ses conseils & exploits, resolut pour mettre fin à tant de desordres, de faire peur à bon es-

cient

cient à l'o  
doit.

Ayant  
& amulé  
rent contr  
se en la ca  
ponée d'a  
dars & habi  
respect que  
lee.

Le Pape  
Cardinaux  
qu'il redon  
Cardinal  
gnols se car  
incontinen  
y receut n

Sur ce  
dens & b  
pres de R  
considerer  
yens d'y en  
vançant qu  
forçant l'en  
d'a mener le  
conclud qu

paix à main

Au mesm

l'ait eitor ve

Santehor, i

de toute

de nommes

les cro

Sur le soir

qu'appellé

l'homme

tree to, ce

violence &

leur leon

l'armee

cient à l'oncle & au neveu, pour les amener où il preten-  
doit.

Ayant aßeuré la frontière du Royaume de Naples,  
& amulé les François au siege de Civitelle, qu'ils fu-  
rent contrains lever, il fit serrer de pres Segnia ville assi-  
se en la campagne de Rome, laquelle tost apres fut em-  
portee d'assaut, & traitee d'estrange façon: tous les sol-  
dats & habitans tuez. Les femmes & filles violees, sans  
respect quelconque, la ville pillée, & entierement brul-  
lee.

Le Pape en fit de grandes plaintes au consistoire des  
Cardinaux, & souhaita la mort, pour ne voir les miseres  
qu'il redoutoit, attirees par la temeraire ambition du  
Cardinal son neveu. Apres la ruine de Segnia, les Espa-  
gnols se campent aupres de Paliane, où le Duc se trouve  
incontinent apres, environ la fin du mois d'Aoust 1557. &  
y receut nouvelles de la journée de saint Laurent.

Sur ce il despesche secrettement deux de ses confi-  
dens & bien entendus, pour aller en diligence le plus  
pres de Rome qu'il leur seroit possible, la reconoistre &  
considerer soigneusement les plus aisez endroits & mo-  
yens d'y entrer. Eux font devoir & lui rapportent, qu'a-  
vançant quelques canons vers la porte Majeur, & l'en-  
fonçant, l'entree en Rome estoit gaignee. Le Duc resolu  
d'amener le Pape à la paix sous conditions convenables,  
conclud que le moyen d'y parvenir estoit de faire ceste  
paix à main armee dedans Rome mesme.

Au mesme instant qu'il eust renvoyé l'homme, qui  
lui estoit venu parler d'accord de la part du Cardinal de  
Santefior, il monte à cheval de fort grand matin, suivi  
de toute son armee, & sur le midi se réd en une bourga-  
de nommée Colomne, où sans marque ni assignation de  
logis, les troupes repeurent: & incontinent deslogerent.  
Sur le soir il appelle tous les capitaines, leur declare  
qu'appellé par ses amis il alloit à Rome, requiert qu'ils  
lui promettent & iurent, de procurer à l'approche & en-  
tree en icelle, que leurs soldats s'abstiendront de toute  
violence & extorsion, se retirans es quartiers & logis qui  
leur seroyent assignez. La foi donnée, tout le bagage de  
l'armee fut laissé en lieu seur, & par commandement du



chef chacun vestit sur ses vestemens & equipage de guerre une chemise blanche. Le Duc se mit en voye sur la minuit, marchant en l'avantgarde & à la teste des troupes avec la cavalerie legere. L'infanterie composee d'Espagnols & Alemans le sui voit en bataille. Les gensdarmes armez de toutes pieces faisoient l'arriere garde. Il pleuvoit un peu, ceste armee se rendit un peu devant jour aupres de Rome.

Mais pource que le Duc se doutoit que les François n'eussent envoyé de Tivoli à Rome une partie de leurs forces, ou que le Duc de Guise leur chef, logé assez pres de Rome, ne s'y fust porté, pour asseurer tant mieux son dessein, despescha celle mesme nuit une compagnie complete de gensdarmes choisis, & mille harquebuziers, pour garder les avenues & repousser le secours François. L'homme du cardinal de Santefior, estant de retour dès le soir à Rome, avertit le Cardinal Carafe que sur son depart, il avoit veu desloger l'armee Espagnole, sans sçavoir le chemin qu'icelle prenoit. Carafe craignant que le Duc d'Alve ne le menast à Tivoli, pour y surprendre & tailler en pieces la cavalerie Française qui ne l'attendoit pas, y envoya en diligence donner avis de ce qui se passoit, afin qu'on rassemblast ceux qui estoient espars. Lui ne se fiant gueres au peuple de Rome, sçachant aussi que plusieurs, sur tout de la noblesse, sous main tenoyent le parti des Colomnes, ne pouvoit estre induit à permettre que le peuple prinst les armes, craignant que de là s'ensuivist la degradation des Carafes. Conjecturant donc de quelle part le peril estoit plus redoutable, il fit une ronde avec ses adherans à la clarté des torches à l'entour des rempars de Rome. Là dessus avint, à propos pour le Pape & ses partisans, que trois heures devant iour Ascagne de la Corne, envoyé devant par le Duc d'Alve, rencontra quatre cavaliers François qui alloient à la picoree, lesquels se retirerent bien viste. Se doutant qu'on les eust envoyez à la descouverte, & que l'on sçavoit ja dedans Rome que le Duc d'Alve estoit en chemin, l'attendant & ceux qui avoyent la conduite des eschelles, il ne bougea. L'on sçeut aussi que sur la fin du iour precedent Strozzi estoit parti de

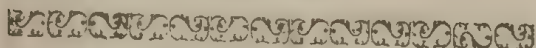
Tivo-

Tivoli  
de Galbo  
D'avanta  
bustiers en  
ronde & d  
des tellem  
Le Duc as  
pres de Ro  
bruit que l  
les estiman  
se defendr  
rien hazar  
la destarte  
estoit batt  
un peu re  
spac eule  
estoit par  
Telle f  
ve sur Ro  
Les avis  
pinion d'a  
jour piece  
Laurent, e  
avec insign  
de faire pe  
tant mieux  
d'heure f  
les frang  
gogre, & l  
gaire loin  
dans Rom  
cagement  
disgrace  
cognanes  
par les ar  
en la ver  
un meste  
me n'est  
de se ren  
lie, en la

Tivoli conduisant quatre cens chevaux, & dix enseignes de Gascons, lesquels marchoyent celle mesme nuit. D'avantage, la troupe de cavallerie & les mille harquebusiers envoyez par le Duc sur les avenues de Montrotonde & de Tivoli, s'estoyent par la faute de leurs guides tellement esgarez, qu'on ne sçavoit où ils estoyent. Le Duc agité de telles pensees & attendant l'artillerie pres de Rome, void la poincte du jour, & n'entendant bruit quelconque en la ville, ni personne sur les murailles, estimant que tous les Romains fussent en armes pour se defendre, & bien rangez pour combatre, ne voulut rien hazarder, redoutant la perte de sa reputation, voire la desfaite de son armee, & autres plus grands maux, s'il estoit battu & chassé de devant Rome. Ayant donc fait un peu reculer ses troupes, & reprendre haleine en une spacieuse campagne, ils s'en retourna en la place d'où il estoit parti.

Telle fut l'issue de la grande entreprise du Duc d'Alve sur Rome, & sa retraite le 25. jour de Septembre 1557. Les avis de ce dessein furent divers. J'ai dit, suivant l'opinion d'aucuns, que l'intention du Duc (acertené le jour precedent du succes heureux de la bataille de saint Laurent, en laquelle les François avoyent esté desfaits, avec insigne perte, par l'armee du Roi d'Espagne) estoit de faire peur au Pape cassé de vieillesse, pour l'amener tant mieux à ce que le conseil d'Espagne pretendoit, d'asseurer ses Etats d'Italie, Naples & Sicile, renvoyant les François à vuide, tenant le siege Romain sous pedagogie, & lui tranchant l'aisle, afin de ne pouvoir voler guere loin. Item qu'il n'avoit voulu entrer de force dedans Rome, voyant les Lansquenets memoratifs du saccagement de Rome trente ans auparavant marcher fort alaigrement à ceste entreprise : & pensant bien que les capitaines n'auroyent pas assez de langues & de bras pour les arrester en place où ils estoyent tout resolu de chasser la goutte loin des pieds & des mains. D'autres soustenoyent que le Duc s'estoit acheminé vers Rome au seu du Pape, lequel cerchoit honnestement de se retirer arriere des François, & les renvoyer hors d'Italie, estâs las de les voir & de porter le bruit & une partie

du faix de la guerre. Quelques autres des mieux entendus en ces affaires estiment que le Duc jouïoit à bon escient, pour avancer les Colomnes, partisans d'Espagne, & ruiner les Carafes. Quoi qu'il en soit, il obtint, selon sa pretente, que les François s'en retournerent fort harassez, les Carafes s'arrestèrent, les Espagnols s'establirent & affermirent, & Rome demeura en la place où elle est encor. *Hist. des guerres d'Italie.*



### ENVIE profitable.

**J**ean Picus, Prince de la Mirandole, estant encore fort jeune, & poussé d'un haut desir d'aparoir entre ceux qui faisoient lors profession des sciences liberales & de toute literature, ayant proposé neuf cens questions en toutes disciplines, pour en disputer publiquement à Rome contre tous venans, accueillit de toutes parts les vents de l'envie contre soi. Ses ennemis commencent à espier sa vie, tous ses deportemens, & mesdisent secrettement de ses vertus. Puis s'attachent ouvertement à ses questions, & en accusent treize d'heresie. Cest effort l'induisit d'escrire la docte Apologie que nous avons de lui. Mais en s'estudiant d'excuser les erreurs que les calomniateurs lui objectoyent fausement, Dieu lui fit la grace de penser à soi beaucoup plus soigneusement qu'il n'avoit onques fait en sa vie, & de bien remarquer les fautes que nul ne lui avoit reprochees. Auparavant, il avoit esté fort adonné à faire l'amour à plusieurs grandes Dames, estant un tres-beau Prince, & des plus agreables de son temps. Ceste bourrasque de l'envie lui donna tel tour, que depuis il ne tint conte des vanitez passees, ains lui-mesme jetta dedans le feu certains livres de ses Amours escrits en vers latins, & en rimes Italiennes. Outreplus quitta toutes estudes de philosophie humaine, il se rangea totalement à la Theologie, ce dit son neveu *Jean Francisque Picus, en la vie de ce Prince*, lequel mourut fort jeune, mais docte & sage à merveilles.

EPI-

EPILEPTIQUE ecstasique.

UN boulanger se courrouçant contre certain sien valet, lui donna tant de coups de poing, que ce pauvre garçon tout estourdi tomba en epilepsie telle & si fascheuse que chacun trembloit le voyant. Vne fois il fut douze jours sans parler, puis revint à soi. Depuis son epilepsie se transforma en ecstase, laquelle lui duroit deux heures, quelquefois trois, & par fois quatre : pendant lequel acces il demouroit sans sentiment, sans mouvement, & les yeux clos. Après il se prenoit à chanter, & combien qu'il ne sceut a ni b, chantoit harmonieusement, & de voix tres-agreable, quelques chansons spirituelles en vers rimez & mesurez. Cela fait, il se mettoit en discours, où il disoit merveilles des trespasses, nommant plusieurs qu'il disoit estre en Paradis. Puis il reprenoit le bout de la dernière chanson, qu'il avoit entrecompue. L'acces du tout passé, comme s'il se fust resveillé de quelque profond sommeil, il revenoit à soi, soupirant & gemissant. A qui lui demandoit nouvelles de son estat precedent, j'ai esté (respondoit-il) en Paradis où les Anges m'ont porté : j'estois en la plus belle campagne & agreable prairie qu'il est possible de penser, où je jouyffois d'indicible plaisir, regardant des choses si belles & delectables, qu'impossible m'est les vous représenter : puis les Anges m'ont ramené en la vie où je suis maintenant. Quand son acces s'approchoit, ie m'en revai (disoit-il) avec les Anges en mon beau lieu. Toute sa plainte estoit de l'endroit où il avoit receu les premiers & plus rudes coups à la teste. Depuis par le moyen des medecins il fut soulagé de ceste ecstase, tellement que peu à peu il revint aucunement à soi, non sans alteration restée en son cerveau rudement esbranlé & comme mis hors de son assiette par les coups de ce mauvais maistre. *Jean Cobold medecin d'Aldemburg.*

Paul Eber, docte Theologien de VVitteberg, fait mention d'une fille epileptique, qui devint tellement



ecstasique, qu'elle disoit merveilles durant son acces, hors d'icelui se comportant en Chrestienne, bien instruite en ce qui concernoit son salut. Ce qu'elle proféroit en son ecstase avoit raport aux doctrines par elle apprises és sermons des doctes prescheurs : mais elle exprimoit les exhortations, instructions & consolations en des termes & discours elegans & vehemens à merveilles : ce qui descouvroit un bransle du tout extraordinaire au cerveau. *En l'epistre escrite à Basile Camerhofer le 6. Juillet 1560.*

Les medecins mettent l'ecstase entre les especes de melancholie, & disent que par l'abondance & vehemence de l'humeur melancholique, abreuvant, inondant & alterant la temperature du cerveau & des esprits, avient que l'ame se retire (& par maniere de dire) se plonge comme en elle-mesme, s'attache vivement à quelque imagination, tellement que quittant la conduite du corps pour vacquer à quelques pris fait de ses conceptions, le corps abandonné de sa gouvernante demeure assopi, toutes ses fonctions cessantes, exceptees celles du cerveau, lequel ceint & picqué d'humeur melancholique forme diverses visions. Quant aux pensées de l'ame environnee, elles respondent à la qualité de l'humeur qui domine. Si les vapeurs d'icelui sont d'un sang non trop aduste, ou d'un pur sang, ce ne sont que songes plaisans, que banquets, que devis avec gens de haute & excellente qualité : l'imagination se represente des lieux delicieux & magnifiques, jouyt (ce lui semble) de ses plus beaux souhaits. Si l'humeur est meslé en sang aduste, on ne void que meurtres, que supplices, tortures, embrasemens, que l'esprit pense traverser, & par fois lui semble qu'il vole en l'air. Si ce n'est qu'humeur melancholique, il forge des fantosmes courans devant ou apres, & menaçans de mort les personnes : item plusieurs autres estranges & effroyables visions, lesquelles se diversifient & entremeslent en beaucoup de fortes, selon le mesnage de ceste humeur avec les autres. Telles opinions sont certaines : car il se fait bien peu d'ecstases sans melancholie. Mais quoi que telle humeur soit merveilleuse, que son efficace soit transcend-

dente ; 8  
liques  
ecstases.  
de che  
conforme  
rance dev  
les plus g  
trouver ch  
que les ec  
veilleez.  
de de l'hu  
bailler tel  
dotée d'i  
royent si l  
estrange  
nu par res  
esventoin  
point de  
nous vo  
toit qu'o  
qu'icelle  
ques nati  
estoyent  
ecstases &  
ladie con  
Mais l'esp  
devins &  
ctions ay  
telle habi  
esprit.  
Pour r  
me livre  
meura di  
entre des  
nélevé  
vnt à so  
discours  
robore  
pos  
ques p

dente ; & qu'on ait veu beaucoup d'esprits melancholiques fort excellens, si n'est pas l'humeur cause des ecstases. Car elle ne scauroit engendrer des connoissances de choses du tout inconnues, passées ou à venir, ni conformer des fausses imaginations avec si belle apparence de verité & voiles de tant d'obscurité, que tous les plus grands esprits du monde ne pourroyent controuuer chose qui en aprochast, telles que nous voyons que les ecstatiques rapportent & racontent, apres estre resveillez. Brief l'entendement seul, quoi qu'il soit aidé de l'humeur melancholique, ne peut inventer ni bailler telles choses, s'il n'est aidé d'une autre nature doüee d'intelligence. Aussi les ecstatiques ne pourroyent si longuement vivre sans respirer, ains seroyent estranglez, le cœur estant estouppé, s'il n'estoit entretenu par respirations rafraischissantes, fournies de quelque esventoir de la poitrine & des poulmons, qui n'ont point de mouvement en la plus part des ecstases : car nous voyons que le cœur est angoissé & travaillé, si tost qu'on lui bousche & empesche la respiration : & qu'icelle lui defaillant il est incontinent esteint. Quelques nations, si l'on s'arreste au dire d'auteurs payens, estoient en certain temps coustumierement ravies en ecstases & esprises de fureur divinatrice, comme de maladie contagieuse, & leurs livres en content merveilles. Mais l'esprit d'erreur s'est meslé des prediçons de ces devins & devinereffes maniaques : soit que telles prediçons ayent eu un principe naturel, ou que sans aucune telle habitude precedente le tout soit procedé du malin esprit.

Pour revenir aux ecstatiques, Platon escrit au dixiesme livre de ses Politiques, que Pamphile Phereen demeura dix jours entiers estendu par terre comme mort, entre des corps tuez, & que deux jours apres avoir esté levé de la place, ainsi qu'on vouloit le brusler, il revint à soi, & au grand estonnement de chacun fit un discours de ce qu'il avoit veu au ciel & es enfers. Herodote, Plin, Plutarque, font d'autres contes à ce propos. Mais les ames ne sortent point des corps ecstatiques pour voler es cieus, ou se plonger es abysses in-

fernaux, ou roder par le monde, & y voir sous la conduite des dæmons ce qui se fait : dont l'on a aussi fait des contes à plaisir de nostre temps, en imaginant des ames separees de certains ectatiques, qui ont au retour en leurs corps dit merveilles de l'estat des heureux & malheureux. L'humeur melancholique s'evaporant, rampant & se glissant au ventricule du cerveau, ne separe point l'ame du corps, pour l'enveloper hors d'icelui en telles imaginations. Telles fumees ne peuvent contraindre l'ame d'abandonner son siege & logis, duquel elle ne desloge qu'au jour de la mort. Hors du corps l'ame n'entre point en soi-mesme, durant la course terrienne : mais le malin esprit ourdit telles pensees es ectatiques, & les diversifie artistement, par repetitions du passé, additions du present, & melanges douteux de l'avenir : puis s'aidant des occasions fournies par les passions melancholiques, il les represente ou communique aux ames par lui saisies & comme distraits du commerce qu'elles ont avec le corps, les poussant en cest erreur qu'elles en ont esté reellement separees, & ont veu merveilles, que ce subtil ouvrier a peintes en elles par ses subtilitez, & à l'aide des estranges couleurs dont elles sont environnees par leur propres imaginations. Cependant il entretient le corps de l'ectatique, soit que veritablement il semble mort, soit qu'il le face paroïr tel par ses illusions, & fournit au cœur l'air necessaire pour le rafraischir : car il fait merveille es natures dominees de melancholie virulente & venimeuse, à l'occasion de ceste humeur, & n'est jamais gueres esloigné de ceux qui deviennent maniaques par l'impression de l'humeur melancholique au cerveau. Ce malin esprit ( si le juste juge du monde lui lasche tant soit peu la bride ) se comporte ainsi par un cruel & superbe desir qu'il a de falsifier les saintes visions & celestes ectases des saints Patriarches, Prophetes & Apostres, dont maintes histoires se lisent en l'Escripture Sainte, & Dieu mesme en repere la promesse au 2. chap. v. 28. de Ioel, alleguee & amenee par S. Pierre au 2. chap. des Actes, v. 17. Ce malheureux apostat esrive ainsi fierement & ambitieusement contre Dieu,

la gloi-

la gloire duquel il tâche aneantir, sans vouloir en endroit quelconque se confesser abatu & vaincu. Les Chrestiens n'ignorent pas du tout la difference qu'il y a entre les visions divines & diaboliques. Les divines ne sont obscures ni entortillees à l'ame : ou, si elles sont voiles de quelques figures, le saint Esprit, auteur des dons d'interpretation, les expose : aussi s'accordent elles tousiours aux regles munies d'infailibles autoritez touchant le vrai Dieu & son pur service. Cesont visions certaines, non point illusions : & ceux à qui elles sont offertes sont certainement asseurez, par les evidens tesmoignages adjoustez de Dieu à telles visions, qu'elles ne procedent point de nature, ni de l'ame humaine, ains qu'elles sont celestes & divines. Par ecstase Saint Pierre est retiré de l'opinion qu'il retenoit touchant la difference des viandes : Act. 10. 15. Telle vision estoit conforme aux propheties, publiques long temps auparavant de l'abrogation des ceremonies Iudaïques. Mais quant aux ecstases & visions suggerees par le malin esprit, elles sont envelopees & entortillees de façon estrange : ou bien, à cause de leur inconstante obliquité, l'on peut les tourner en tel sens que l'on veut : ou elles establisent le mensonge, quoi que fardee de belle aparence, directement & tousiours contraires à la doctrine de verité, requerans ouvertement ou couverte ment choses qui y repugnent, & sont proposees presque ordinairement à gens furieux, fols & insensez : Car le malin esprit les astopit ainsi, de malice deliberée, afin qu'on ne conoisse ni lui ni ses impostures : & les employant en tels services, fait qu'ils sont hors d'eux-mesmes, & comme du tout à autrui n'imaginent ni ne lui contemplent sinon ce que leur possesseur forme en eux : ne disent ni ne prononcent sinon ce qu'il leur met en bouche : ne sont rien d'eux-mesmes, qu'autant qu'il le leur permet.

Saint Paul fait mention de son ravissement au troisieme ciel : 2. Corinth. 12. 2. l'estime qu'il entend par ce mot le siege & domicile des bien-heureux, caché du tout à nostre veüe corporelle. Combien qu'en ce passage il dise ne sçavoir si son ame sortit du corps, ou s'il fut en-



levé en corps & en ame, ou si l'ame demeurant au corps elle fut esclairee de lumiere celeste : toutesfois cela ne favorise point aux opinions erronees de ceux qui croyans que les ames humaines, puisces & tirees hors des corps, eslevees & touchees par la divinité, ne sont plus astreintes au corps, ains les gouvernent d'une pleine puissance, ont pensé que si ces ames sont enflammées & incitees de quelque ardeur, sans plus se soucier des corps, franchissent les limites d'iceux, & s'envolent alaigrement en pleine liberté, pour voir choses qu'elles ne pourroyent contempler dedans les prisons des corps.

Aussi peu fait le dire de l'Apostre pour ceux qui ont dit q̄ les ames ne sortoyét point des corps, ains y demouroient jointes sous certaine condition, c'est assavoir qu'elles ne soyent jamais separees de l'action du corps, entant que touche le mouvement, le sentiment, & l'appetit : mais en ce qui regarde la raison & l'intelligence, que les ames sont tant plus vigoureuses, qu'elles sont esloignees des corps, estans deschargees du sentiment de toutes sollicitudes. D'autres ont mis en avant, que ceste partie de la raison, estant remplie d'un sens eternal & d'entendement divin, doit estre quelquesfois esmeuë & esbranlee par la proximité & alliance qu'elle a avec les Anges : mais qu'estant attentive & ficee aux choses du monde, elle s'arreste aux sollicitudes & pensees concernantes ceste vie, & se separe de la compagnie des esprits bien heureux.

Qu'il se trouve bien peu d'ames qui sortent ainsi des corps & soyent de toute leur affection ravies à la connoissance des choses celestes par un mouvement libre, soudain & non meslé avec le corps. Qu'apres qu'elles sont ainsi separees & escartees de leurs corps assopis, tellement qu'elles n'ont plus rien de commun avec la vertu divine, dont elles sont remplies, commence à se deployer à bon escient, & que par icelle les ames voyent les vrai-semblables causes des choses à venir en toute la nature, mais beaucoup plus profondement & clairement, que si elles estoient attachees à leurs corps. Que par le moyen de ces causes elles presagent les choses consequentes & futures : puis recueillies en elles mesmes re-

mes repet  
conu de so  
infinie

Telles  
combien d  
en esclaf  
l'ame d'ice  
vertu ou pa  
nes s'est are  
meisme.

Quant à  
ni habitacle  
de & mente  
sions, lequ  
gon horribl  
plexion &  
goit point  
vilaines op  
elle est lon  
esprit.

Et combi  
yant d'elle  
rant son se  
ne despesch  
quelconque  
pris anima  
mouvement  
dent point

Or je lai  
fideration d  
discerner le  
Sataniques  
bonnes d'h  
effects & ste  
ces, man  
rien est  
& aye elc  
les ruyg  
maie rad  
ques ion

mes repetent & se ramentoient ce qu'elles ont veu & connu de toute eternité en leur conversation avec une infinité d'autres ames.

Telles' opinions sont fausses & controuuees. Car combien qu'aucuns saints personnages ayent esté ravis en extase par le mouvement du saint Esprit : toutesfois l'ame d'iceux ne s'est pas retirée en soi-mesme par sa vertu ou par son instinct, comme se separant du corps, ni ne s'est arrestée aux pensées qu'elle eust produites d'elle mesme.

Quant à ceux qui ne sont point esclairez de Dieu, ni habitacles du S. Esprit, ains esquels l'esprit immonde & menteur se loge, ils sont enforcellez par ses illusions, lesquelles troublent leurs ames & les agitent de façon horrible, sur tout si l'occasion procedante de la complexion & habitude naturelle y aide. Aussi l'ame ne conçoit point de soi-mesme ces naturelles, meschantes & vilaines opinions, dont elle sera par fois troublée : mais elle est lors maniee, & comme engrossee, par le malin esprit.

Et combien qu'elle soit proprement inorganique, n'ayant d'elle mesme affaire d'instrument : si est-ce que durant son sejour en la prison du corps elle n'engendre ni ne despesche de soi-mesme & par sa puissance pensées quelconques, sans l'aide & service du cerveau & des esprits animaux. Si elle en conçoit quelques unes, sans mouvement & sentiment precedent, icelles ne procedent point de l'intelligence, ains viennent de dehors.

Or je lairrai au lecteur diligent la plus ample consideration de telle matiere, laquelle est notable, pour discerner les maladies naturelles d'avec les illusions Sataniques, & les merveilleux progres d'icelles, es personnes d'humeur melancholique, qui a des estranges effects & stupides, epileptiques, lethargiques, frenetiques, maniaques, fantastiques, & autres. Or comme nous n'estimons pas les personnes affligées de tels maux, & à qui eschappent par fois des propos estranges, qui les font juger assiegees ou mesmes possedees de l'esprit malin : aussi faut-il advouer que, quand Dieu veut quelques fois pour sa gloire en les jugemens & misericor-

des sur les personnes assiégées & possédées, ou mesmes celles qui les contemplent & doivent tirer enseignement de telles visitations, permettre pour un temps aux malins esprits de s'insinuer en icelles personnes, pour y desployer leur efficace, ces ennemis de Dieu & des hommes font des operations estranges & qui surpassent toute intelligence & apprehension humaine: le tout pour donner occasion à grands & petits de reuerer la face du Tout-puissant: servant à icelui en sainteté & justice selon sa verité.

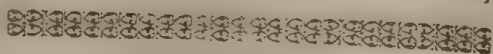
Il a esté parlé ailleurs de Magdelaine de la Croix. Sâs rien repeter de son histoire, ie lui adjoin celle de la Nonnain d'Espagne, qui fut par tout renommée sainte longue espace de temps. L'on ne parloit, il y a dix ou douze ans, que des hautes contemplations, propheties, predicions, ecstasies & ravissiemens de ceste fille. Mais en fin l'on descouvrit qu'il y avoit de la diablerie en son fait. L'inquisition s'en mesla, l'arresta prisonniere, finalement declara par sentence (aux iuges en soit le debat) qu'elle n'estoit magicienne ni sorciere, mais qu'elle avoit esté seduite par le diable, & transportee de vaine gloire pour se faire estimer sainte. L'un des principaux articles de son proces fut qu'elle avoit dit que le Roi Sebastian de Portugal reviendrait.

Item, qu'un glaive lui estoit aparu de la main de Dieu, menaçant de ruiner l'Espagne, à cause de son orgueil: & qu'elle s'y estoit par prieres opposée dedâs l'Annôciade de Lisbonne, en la grâde Eglise de laquelle fut fait l'acte de l'Inquisition: dont le docteur Grenade, l'un des plus renommez prescheurs de Portugal & d'Espagne, qui avoit haut-loué ceste Nonnain, mourut de ducil, se voyant affiné par le diable.

La sentence de l'Inquisition fut que les autres Nonnains, au Convent desquelles celle-ci demeurerait recluse, lui marcheroient sur le ventre, à chascque fois que elles iroyent disner, lui donnant la vie: d'autant qu'elle n'avoit iamais abusé, encore qu'elle eust esté abusée. Ce sont distinctions inquisitoriales, desquelles l'exposition soit laissée aux inventeurs. *Histoire de nostre temps.*

E R V.

E Ntre c  
tres, tan  
bien enten  
jadis precep  
grand B et  
Ses effets en  
une notable  
où il enfor  
que certain  
en danger d  
elle commis  
Venus & d  
l'on plaïdoi  
tint, deffen  
lui invente  
sus, & pron  
pointe de  
cœurs à con  
vree. Mais d  
tant l'extra  
ni Conseiller  
Et de s'empl  
hijores, chap  
De nostre  
cel ent phil  
Tolene, qu  
quelque caul  
bravé, on  
celly ent: d  
l'ange, les  
Ben. S. maco  
d'ores me ra  
C'est d  
On m  
L'on m  
D'au



ERVDITION respectee.

Entre ceux qui de nostre temps ont surpassé les autres, tant en sçavoir, qu'en prompt adresse de se faire bien entendre en prose & en vers, George Buchanan, jadis precepteur du Roi d'Ecosse, à present Roi de la grand' Bretagne, merite de tenir l'un des premiers rangs. Ses escrits en rendent ample tesmoignage. On raconte une notable histoire de sa suffisance. Estât à Bourdeaux, où il enseigna & sejourna long temps, il sçeut un iour que certaine jeune dame qu'il affectionnoit fort, estoit en danger de perdre la vie, à raison de quelque forfait par elle commis. Lors soudainement espris de la flamme de Venus & des muses, il se transporte en la chambre où l'on plaidoit la cause, & demandant audience, qu'il obrint, descendit ceste dame, envers heroiques Latins par lui inventez sur le champ, neantmoins si richement tisus, & prononcez de si bonne grace, que rebouchant la poincte de l'animosité des juges, il contourna leurs cœurs à compassion, tellement que la femme fut delivree. Mais d'abondant tous furent si raviz & respectèrent tant l'erudition de ce personnage, qu'il n'y eut president ni Conseiller de la Cour, qui ne desirast l'avoir pour ami, & de s'employer à lui faire plaisir. *livre premier du choix des histoires, chapitre 21.*

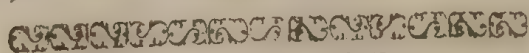
De nostre temps l'Italie a veu Speron Sperone, excellent philosophe, si disert & eloquent en la langue Toscane, que quand il alloit à Venise plaider au Senat quelque cause, pour les affaires de la communauté de Padouë, on donnoit vacations, toutes causes, & affaires cessoient: de toutes parts on couroit ouïr ce grand personnage, lequel tiroit à soi les ames qui l'escoutoyent. *Bern. Scardeon au 2. livre de l'histoire de Padouë.* Ces deux histoires me ramentoyent un quatrain de Pibrac:

O le dur coup qu'est celui de l'oreille,  
On en devient quelquefois forcené,  
Lors mesmement qu'il nous est assené,  
D'un beau parler, plein de douce merveille.

Tom. III.

R j





## ESPOUVANTE

**L'**Ay marqué au premier volume diverses histoires de passions vehementes, nommément des effects de la peur: comme aussi des frayeurs extraordinaires au 2. volume. J'adjouste une histoire d'espouvante notable en l'an mil cinq cens cinquante deux.

L'empereur Charles V. avoit esté souventes fois requis par les Princes protestans de vouloir relascher Jean Frideric Duc de Saxe, & Philippe landgrave de Hesse, qu'il tenoit prisonniers des quelques années auparavant. Le Duc d'Alve, Granvelle, & autres Espagnols, ennemis iurez des Alemans, ne conseilloyent que violence à leur maistre, & machinoient nouvelle guerre aux Protestans, sous ombre du Concile de Trente & d'autres telles pretensions.

Les Princes conoissans à quelles gens ils avoyent affaire resolurent d'en tirer raison par les armes, ayans conu l'inutilité des allees & venues de leurs ambassadeurs: item la deliberation des deputes du Concile, qui ne cherchoient aucun vrai moyen de restablir les choses ainsi qu'il convenoit.

Le chef de l'armee protestante fut Maurice electeur de Saxe, lequel ayant en diligence amassé quelques troupes, fit en sorte qu'au bruit de ses armes les gens du Pape assemblez à Trente s'enfuyrent qui çà qui là, laissant leur bastiment imparfait iusques à longues années. Mais non content d'avoir donné l'espouvante aux prestres, il poussa plus avant, & apres s'estre emparé de quelques passages & destroits, mis en route diverses garnisons, tué çà & là grand nombre d'Espagnols, il marche en diligence vers Inspruck où estoit l'Empereur, lequel entendant que les passages estoient ouverts, & que les Princes protestans approchoient avec quelques cornettes de cavalerie & deux regimens d'infanterie: mal conseillé par ses Espagnols, qui paravant jectoyent le feu par les narines, fit une chetive retraite.

Il estoit mal disposé de sa personne, le temps fort plus vieux;

vieux: on  
clairté de  
spruck, l'un  
deurs lors  
vante avoit  
leur soupé,  
premierem  
de Trente, p  
coeur: il qu  
ville du Friu  
caravane el  
estoit couv  
saute de ch  
piéd à traver  
qu'ils pouv  
quais, pale  
fier Monsie  
lors pouvoi  
de cuisine.

Tel fut l  
lemagne, &  
tree & tant  
gange de la  
l'Empereur:  
pour cue. Mir  
l'Alemagne,  
Maurice a  
trappe revint  
pateur & de  
meurer long  
premier servi  
appartenant à  
d'Aggsbourg  
lors des bat  
L'empereur  
se tant de  
ce Poncest  
sent ennemi  
bassa leu  
Toit apres,

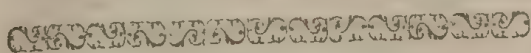
vieux : on le charge & serre dedans une litiere, & à la clairé des torches le conduit-on de nuit hors d'Inspruck, suivi de son frere Ferdinand, de tous les ambassadeurs lors estans pres de lui, puis de sa Cour. L'espouvante avoit tellement saisi ces fuyars, qu'ayans quitté leur soupé, leur bagage, & quelques uns leurs montures, premierement ils prindrent par les montagnes le chemin de Trente, puis tournans à main gauche, ne cesserent de courir jusques à ce qu'ils se fussent rendus dedans une ville du Friul nommée Villac. C'estoit pitié de voir ceste caravanne espouvantée car le chemin glissant & fangeux estoit couvert de Hidalgos au paravant victorieux, qui, faute de chevaux, faisoient de terribles desmarches à pied à travers les bouës, & des grimaces de mesmes, selon qu'ils pouvoient estre éclairés : les maîtres, goujats, laquais, palestreniers, marchoyent de compagnie, & bien fier Monsieur le cavalier & gentil-homme Espagnol, qui lors pouvoit estre quelque peu soulagé par un fouillon de cuisine.

Tel fut le depart de Charles cinquiesme hors de l'Alemagne, & l'adieu des Espagnols, cinq ans apres leur entree & tant de triomphes qu'ils avoyent faits. Tefmoignage de la misere humaine, & de l'imprudence de l'Empereur, lequel seduit par le Duc d'Alve estima que pour cueillir grand fruit de sa victoire, il falloit esrener l'Alemagne, & casser les restes aux Princes protestans.

Maurice ayant suivi ces fuyards & ne pouvant les attraper, revint à Inspruck, où il soupa des restes de l'Empereur & de sa suite, qui n'avoyent pris le loisir de demeurer long temps à table, ains l'avoyent quittée au premier service. Tout ce qui fut trouvé dedans Inspruck, appartenant à l'Empereur, aux Espagnols & au Cardinal d'Augsbourg, fut pillé : mais l'on ne toucha point aux biens des habitans, ni de Ferdinand.

L'Empereur arrivé à Villac, l'ambassadeur de Venise suivi de bonne troupe de cavallerie vint à lui : mais ce Prince estoit encore si esineu, qu'estimant que ce fussent ennemis il fut sur le point de desloger, & eut l'ambassadeur beaucoup de peine à lui persuader le cōtraire. Toit apres, entendat que les Venitiens armoÿt il s'ima-

gina qu'iceux s'entendoyent avec Maurice, & eut-on plus de peine que devant à le rasseurer de ceste dernière espouvante. Il lascha les prisonniers, & ne fit de puis rien qui valust. *Hist. d' Alemagne, de France, & des Pays bas.*



### ESPRITS excellens.

**E**Ntre les excellens esprits de nostre temps, l'on met le Seigneur Iules Cesar de la Scale, & son fils Ioseph: le pere decedé l'an 1558. & le fils au commencement de l'an 1609. La guerre & la goutte ayans brisé le corps du pere, la philosophie & les bonnes lettres l'arrestèrent, & aprivoierent par leurs paisibles enseignemens cest esprit qui paravant ne respiroit que les armes. Ce qu'il entra tard en l'estude ne l'empescha point d'acquiescer par travail indefatigable les biens excellens, à la participation desquels infinis autres ne sont parvenus que par un long circuit d'annees. Il avoit atteint quarante sept ans, devant que faire preuve de son erudition, & jusques alors il n'estoit pas du tout homme de lettres: ains de corps & d'esprit estoit encores parmi les passertemps & festins de la noblesse Gasconne. Mais apres que la goutte l'eust attaché du tout au lit, ostant au corps le pouvoir, & à l'esprit le vouloir de plus extravaguer: il employa tout son temps à lire & composer. Au moyen de quoi ne se trouva homme qui en mesme temps fist voir plus de livres ni meilleurs que les siens. Mais presques tous perirent avec ses meubles dedans les flammes des premieres guerres civiles. Quand la goutte l'empeschoit d'ecrire, il poëtoit: & si ceux qui venoyent vers lui de matin pour le saluer, ou pour avoir son avis au soulagement de divers malades, ne l'empeschoyent, il dictoit les vers Latins qu'il avoit composez la nuict: sinon il attendoit jusques au soir, apres que les survenans s'estoyent retirez. En son extreme vie. Illeste il avoit la memoire si ferme, que par fois il dictoit à son fils jusques à deux cens vers Latins par lui composez & retenus en sa memoire vingt quatre heures auparavant, & qu'il n'avoit

peu

pen plus  
venues à  
des moer  
de par ex  
gnomie. L  
treplus il  
turel en les  
me il are  
mes ille  
tame nait  
lur. r ans  
l'ant que à  
li de pres  
haute itat  
entre les h  
adjen. La q  
son de Len  
Laine a se  
quelques  
Scale fort  
à Venise. L  
elegante el  
hommes il  
gnols, n'ce  
qui en fait  
peine que c  
1666 qu'il  
re son inten  
lant de rae  
chelles ou  
excellen G  
l'exp taph  
à granos se  
Karem berg  
le contenten  
riquis. Mu  
l'onee a un  
L'esp. na e  
de reade  
man, Gies

pen plustost faire eſcure, à cause des diverses personnes venues à lui. Il avoit une merveilleuse adresse à juger des mœurs de ceux qu'il regardoit en face, plustost guidé par excellence de iugement, que par vaine phyſiognomie. Jamais il ne fut trompé en ses conjectures. Outreplus il avoit ie ne ſçai quoi de prodigieux & de surnaturel en ses songes. J'en proposerai un exemple. Comme il dressoit son beau poëme Latin des héros ou hommes illustres, ayant fort travaillé apres bien avant en certaine nuit, & l'œuvre achevé, il commence à dormir, & lui fut avis qu'il se trouvoit au temple de sainte Marie l'antique à Verone, où ses ancestres sont enterrez: que là se presentoit à lui un personnage honorable & de haute stature, se plaignant de ce qu'il ne l'avoit pas mis entre ses hommes illustres, & le priant de ce faire. Puis adjouſta qu'il s'appelloit Benediſt Brignol, de la maison de Leniſc, qui avoit apriſ les rudimens de la langue Latine à son pere Benediſt de la Scale & à ses oncles, & quelquesfois avoit porté en ses bras Iule Cesar de la Scale fort petit enfant alors: qu'il estoit mort & enterré à Veniſe. Iule esveille, représenta son songe en une tref-elegante elegie Latine, adjointee tout à la fin de ses hommes illustres. Or ne ſceut-il jamais qui estoit ce Brignol, ni de que tel songe presageoit. Et son fils Ioseph, qui en fait la description proteste n'avoir nullement pensé que ce fust autre chose qu'un songe, jusques à l'an 1566. qu'estant en Italie il descouvrit à M. Antoine Muret son intention estre d'aller voir Veniſe. Muret lui parlant des raretez d'icelle ville, fit mention entre autres choses du sepulchre de Benediſt Brignol de Leniſc, tref-excellent Grammainien de son temps, lequel (tesmoin son epitaphe) avoit enseigné les rudimens aux Princes & grands seigneurs d'alors es quartiers d'Alemagne vers Nuremberg. Que ce sepulchre meritoit d'estre veu pour le contentement qu'il donnoit à ceux qui aimoyent l'antiquité. Muret ſçavoit aussi peu ce que Iule Cesar avoit songé, comme Iule ſçavoit qui estoit Benediſt Brignol. Ioseph vid ce sepulchre, & a desſcrit depuis ce que se vien de reciter. Au reste Iule parloit Sclavon, Hongrois, Aleman, Grec, Italien, Espagnol & François. Quant à la lan-



gue François, ayant demeuré trois mois à Agen, il a-  
 print à la prononcer, comme si toute sa vie il n'eust bou-  
 gé de France, & y joignit encore le Gascon, plus diffé-  
 rent du François que le Flaman de l'Aleman. On ne  
 sçauoit assez deplorer la perte irréparable de ses cent &  
 dix livres latins des Origines. Nous regrettons de mes-  
 mes ses quinze livres d'exercitations estrangeres, ne  
 iouyssans que du seiziesme contre Cardan : œuvre du  
 tout admirable. Plus quinze livres de nobles exercita-  
 tions: cinq, d'exercitations familiares: trois, de l'escuirie,  
 desrobez par le pedagogue de ses enfans: trois, de l'elo-  
 quence, emportez par un estranger qui escrivoit sous lui:  
 sept de la semence genitale: un herbier avec les figures  
 en vingt livres: plusieurs poëmes Grecs: un commentai-  
 re sur les livres de Ciceron intitulé, de *Officiis*: un com-  
 mentaire où il traitoit du vent. Quant à ceux qui restent  
 non imprimez, & desquels son fils Ioseph a communiqué  
 les tîtres au public, il y a peu d'esperance de les voir ja-  
 mais en lumiere.

L'excellence de l'esprit du seigneur Ioseph de la Sca-  
 le, fils de Iule Cæsar, né l'an 1540. & mort au commence-  
 ment de l'an 1609. s'est desployee en toutes les facultez  
 d'icelui, homme de nostre temps ne s'est veu qui ait tant  
 sceu que celui-là, soit pour le regard des mots, soit pour  
 le regard des choses: tesmoins ses livres de *emendatione  
 temporum*, & son Eusebe, qui ne sont que petis eschantil-  
 lons de la suffisance de cest esprit admirable, appelé pro-  
 prement par le Prince des poëtes de nostre temps la mer-  
 veille de nostre aige.

*Le Soleil des sçauans, qui parle eloquemment,  
 Hebreu, Gregeois, Romain, Espagnol, Alemand,  
 François, Italien, Nubien, Arabique,  
 Syriaque, Persan, Anglois, & Chaldaique,  
 Et, qui, chameleon, transfigurer se peut,  
 O riche, ô souple esprit, en tel auheur qu'il veut.*

Il ne parle point de la pieté, de la droiture, sincerité, at-  
 trempance, candeur & bonté de ces deux princes des Do-  
 ctes. Mais me ramentevant l'erudition du fils, lequel i'ai  
 veu & ouy maintesfois, ie me souviens qu'estant travail-  
 lé rudement de la fièvre quarte, il fit son docte com-  
 men-

mentaire.  
 re admira  
 ceux qui  
 qu'ils aye  
 dit, i'y p  
 leurs dem  
 puilable  
 acompagn  
 destre & b  
 placqué ja  
 pee,

D'aut  
 T  
 le change  
 seigneur l

D'aut  
 attendu l  
 s'accomm  
 s'istoit qu  
 vres des  
 qui les no  
 Mais pour  
 deux susm  
 lié devant,

E S

A Lex  
 son  
 familer, a  
 pe, en la p  
 le Turcs  
 meua en  
 chape d  
 me en jo  
 s'elme  
 velicm

mentaire sur Festus, presque sans livres, sa memoire admirable fournissant à tout. L'adjouste, que tous ceux qui l'ont frequenté, recherché, enquis de quoi qu'ils ayent voulu, tesmoigneront que jamais il n'a dit, i'y penserai, mais que sur le champ il a satisfait à leurs demandes, tirant tousiours de son riche & inepuisable thresor des recherches antiques & nouvelles, acompagnant les communications de singuliere modestie & bien-vueillance: qui me ramentoit l'escriteau placqué jadis à la porte d'Athenes pour le grand Pompee,

*D'autant es-tu Dieu, comme*

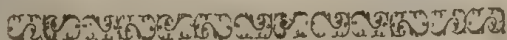
*Tu te reconois homme.*

Je changerai quelque peu ces vers, & les appliquant au seigneur Ioseph de la Scale,

*D'autant fut-il divin, comme*

*Il se reconnoist homme:*

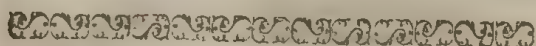
attendu l'excellence & grandeur de son esprit lequel s'accommodoit gracieusement aux plus foibles, & ne resistoit qu'aux pedants orgueilleux. On a publié divers livres des excellens esprits de nostre temps. J'en croi ceux qui les nous ont depeints, & leur en sçai fort bon gré. Mais pour le present ce m'est assez d'avoir produit les deux susmentionnez: sans rien envier à ceux qui ont esté devant, ou qui viendront apres eux.



ESTERN VEMENT merveilleux.

Alexandre Benedict raconte au 4. livre de la guerison des maladies, ce qui s'ensuit. Vn Grec, mien familier, ayant esté blessé d'un coup de fiesche à la tempe, en la prise de certaine place, & emmené esclave par les Tures, tellement qu'ellement gueri de sa playe, demeura en condition servile l'espace de vingt ans. Eschappé de leurs mains, cinq ans apres son retour, comme un jour d'esté il se la voit la bouche d'eau fraische, il s'esmeut, & commence à esterner plusieurs fois, de telle vehemence en la continuation, qu'il vient à sentir un

grand fremissement & chatouillement au nez, & lui fort par une des narines l'esclat d'une fiesche, avec le fer au bout de la longueur du doigt du milieu, qui est le plus grand de tous, sans lui laisser autre marque de blessure que la premiere. Racontant un jour ceste histoire à quelques medecins de Venise, les uns ne pouvant croire que ce fust chose vraye, les autres recherchant comment cela pouvoit estre venu, voici venir nostre Grec, attiré par occasion de quelques affaires en ceste ville-là. Il portoit d'ordinaire sur soi ceste piece de fiesche, laquelle il nous monstra, ratifiant bien au long tout ce que dessus. Il n'avoit esté de dix ans auparavant à Venise: où il arriva lors tout à point pour confirmer la verité d'une chose estimée impossible, & tenue pour fabuleuse.



#### ESTERNUEMENT *perilleux.*

UN jeune garçon, âgé de quatorze ans, d'humeur de phlegmatique, fit gageure contre un sien compagnon, d'esterner tant que bon lui sembleroit, voire jusques à cent fois. Le gage baillé de part & d'autre, il commence à se chaouiller tellement les narines, qu'un esternnement s'en ensuivit continué plus de cent fois bien contees. Mais soudain apres il fut saisi d'une douleur de teste, & d'un tel abaïssement de veüe, que le lendemain il ne vid plus, toutesfois sans inflammation des yeux, & sans fièvre. Ayant prié messieurs Sarazin & Bonet tres-doctes medecins de le voir, ils ordonnerent qu'apres purgation, ie lui ferois un seton au col, & qu'on lui appliqueroit des ventouses aux espaulles. A l'aide de telles revulsions, il recouvra la veüe au bout de quelques jours. *M. Fabri en sa 24. Observation Chirurgique du 1. livre.*

#### EXPLOITS

EXPLOITS

Nous  
thegne  
celui de nos  
bles. Boiles  
fruit, qui se  
volume nou  
le grand, Ro  
tres-vailles  
en l'an 1420  
nous parler

Les Am  
ayans dema  
par le Pape  
conseilliers  
la guerre ce  
le de Naple  
auroit princ  
de Jeanne. L  
que Hercule  
danger, enco  
d'acier une f  
plie n'instam  
fesse, mais la  
tient-on pas  
se, & quoi q  
ins, si en vin  
par une nor  
constance de  
quelles-l se  
ayant à f  
recon s e  
mes, feroit  
grand  
captaine  
en Sicile,

EXPLOITS heroiques & merveilleux d'Alphonse  
Roi d'Aragon & de Naples.

Nous n'avons pas delibéré de toucher aux apoph-  
thegmes des Rois & Princes de nostre temps & de  
celui de nos peres, en ces recueils d'histoires memora-  
bles. Belles paroles sont belles fueilles: nous cerchons du  
fruit, qui se trouve en leurs exploits heroiques. En ce  
volume nous commencerons par Alphonse surnommé  
le grand, Roi d'Aragon & de Naples, Prince tres sage &  
tres-vaillant, adopté pour successeur par la Roine Jeanne,  
en l'an 1420. & qui mourut l'an 1458. Si Dieu le permet,  
nous parlerons de plusieurs autres es livres suivans.

Les Ambassadeurs de la Roine Jeanne de Naples lui  
ayans demandé secours contre Louys d'Anjou appellé  
par le Pape Martin V. & Francisque Sforce, l'an 1410. ses  
conseilliers n'estoyent aucunement d'avis qu'il quittast  
la guerre commencee en Sardaigne, pour se jeter en celle  
de Naples, pleine de tres-grandes difficultez, & où il  
auroit principalement à combattre le naturel inconstant  
de Jeanne. Lors il leur dit, nous avons appris des histoires  
que Hercules secouroit les personnes qui estoyent en  
danger, encores qu'il n'en fust requis. Et moi refuseroi-je  
d'aider une femme, une Roine, une affligée, qui me sup-  
plie si instamment? la guerre sera difficile, ie le vous con-  
fesse, mais la gloire en sera tant plus grande: aussi ne l'ob-  
tient-on pas sans travail & danger. Il executa sa promes-  
se, & quoi que cette guerre durast l'espace de vingtdeux  
ans, si en vint-il à bout, & triompha de tous ses ennemis  
par une incomparable grandeur de courage, maugré l'in-  
constance de la Roine, & les traverses estranges par les-  
quelles il se vid par fois comme acablé.

Ayant à son arrivée au Royaume de Naples l'an 1421.  
reconquis ce que Louys d'Anjou avoit empieté, com-  
me il faisoit voile l'an 1422. avec la Roine & tous les  
grands seigneurs du Royaume vers Gayerre, un de ses  
capitaines lui conseilla d'emmener la Roine & sa suite  
en Sicile, que ce seroit le moyen de jouyr de Naples &



de ce qui en dependoit, sans tant souffrir & contester pour l'avenir, comme il en estoit menassé. Alfonso le rabroua, detestant toute perfidie, & declairant que par vaillance & perseverance, sous la faveur de Dieu, il se confioit de parachever son dessein & remporter une vraye & entiere gloire de ceste entreprise en Espagne. Il fit encore plus qu'il ne disoit. Car il pardonna gracieusement aux plus mauvais, & par sa clemence afferma l'estat. Ieanne irritée de ce que ses ennemis estoient trop doucement traitez à son gré, prestant aussi l'oreille à des mauvais rapports, tourna le dos à son fils adopté, se ralliant avec Louys d'Anjou, l'an 1424. Alfonso ayant accordé avec Philippe Marie Duc de Milan, & fait la guerre puis la paix en Espagne, en lieu d'attaquer ceux qui possedoyent la Roine Ieanne & le Royaume de Naples, resolut la laisser en repos, & s'en alla faire la guerre aux Turcs en la coste de Barbarie, où il acquit grand honneur, ayant desfait l'armee ennemie en bataille rangée. Au retour de ceste guerre l'an 1431. il essaye de pacifier avec Ieanne, qu'il appelloit sa mere, mais descouvrant qu'elle procedoit par finesse avec lui, il se met à la voile pour retourner en Aragon. Le vent contraire l'arresta trois mois entiers avec toute sa flotte au port de Drepane en Sicile. En ces entrefaites on lui apporte nouvelles que Caraciol son ennemi capital avoit esté tué par certains conjurez, & tost apres que Louys d'Anjou son competeur estoit mort de fièvre. Peu apres il sceut aussi le trespas de la Roine Ieanne. Ce fut sur la fin de l'an 1432. Lors il dit que son destin l'arrestoit en Italie, & suivant envoya vers les principaux du Royaume de Naples pour sonder leurs intentions. Il traite alliance avec les Ducs de Sesse & de Tarente, à l'aide desquels il reconquit Capoue. L'an 1434. il assiege par mer & par terre Gayette forte place, bien gardée par les Genevois & Angevins. Leur ayant coupé les vivres de tous costez, iceux réduits à la faim, deliberent de mettre hors la ville, les enfans, les vieilles gens, & autres bouches inutiles. Comme les capitaines conseillaient Alfonso de faire retourner dedans ceste grosse troupe, ou qu'on s'en deslist, j'ayme mieux (dit-il) n'avoir jamais

Gayet-

Gayette ni  
honneste  
ployses ni  
se que les  
rantir. Poi  
ayans esté  
conge de se  
maintenir  
dequoi que  
Gayette, si  
nes dont ils  
les vies de  
Gayette. M  
citadins vo  
té leurs en  
de franche  
ent encore  
rante mil  
Mais il  
que les cit  
entre beau  
siege tout  
eur nouvel  
secours; po  
yant que se  
general de  
le preferant  
deration. C  
donne bata  
Genevois,  
drent prison  
Tarente &  
poitains,  
Royaumes  
deur de cou  
bair en ce  
prisonnier  
qu'absent  
lui propos  
vouloit on

Gayette ni ceux qui la defendent, que de vaincre si des-  
honnestement & cruellement. Mes armes ne sont des-  
ployees ni employees contre ceux qui n'ont pour defen-  
se que les larmes: mais contre ceux qui ont de quoi se ga-  
rantir. Pourtant il leur permit de venir en son camp, où  
ayans esté restaurez de viande & bruvage, il leur donna  
congé de se retirer seurement ailleurs. Les assiegez se  
maintindrent encore quelque temps apres: au moyen  
de quoi quelqu'un dit au Roi, Sire, vous auriez pieça  
Gayette, si vous n'eussiez si doucement traité les person-  
nes dont ils se sont deschargez. Et j'estime plus (dit-il)  
les vies de ces pauvres gens, que cent villes telles que  
Gayette. Mais ce fut une compassion fructueuse: car les  
citadins voyans qu'Alphonse avoit si benignement trai-  
té leurs enfans & leurs femmes, lui rendirent finalement  
de franche volonté eux & leur ville, laquelle ils pouvoy-  
ent encore garder long temps contre une armee de qua-  
rante mil hommes.

Mais il faut considerer comment cela avint: pource  
que les circonstances de telle histoire sont memorables  
entre beaucoup d'autres. Gayette ayant soustenu le  
siege tout l'an mil quatre cens trente quatre. Alphonse  
eut nouvelles que la flotte de Genes faisoit voile à leur  
secours; pource qu'il arme pour combattre en mer: & vo-  
yant que ses freres Iean & Henri debatoyent qui seroit  
general de l'armee navale, il monta sur la galere roya-  
le, preferant la paix entre ses freres à toute autre consi-  
deration. Or ayant rencontré la flotte de Genes, il  
donne bataille, en laquelle l'heur dit tellement aux  
Genevois, qu'ils gaignerent la galere d'Alphonse, le prin-  
drent prisonnier, ensemble ses deux freres, les Ducs de  
Tarente & de Sesse, avec autres grands Seigneurs Nea-  
politains, outre tresgrand nombre de noblesse des  
Royaumes de Sicile & d'Aragon, l'an 1435. La gran-  
deur de courage en Alphonse, & sa vertu heroïque re-  
luisit en ceste captivité. Il s'estoit rendu & nommé  
prisonnier de Philippe Marie Duc de Milan, quoi  
qu'absent pour lors. Si tost qu'il fut pris, les Genevois  
lui proposerent des conditions: à quoi il respondit ne  
vouloir ouyr parler d'accord quelconque, que pre-

mierement il ne fuit solennellement asseuré, que tous les prisonniers de son parti auroient la vie sauve, sans se soucier de la sienne. • Emmené sur les galeres de Genes vers l'Isle Anarie, l'admiral lui demanda qu'il eust à faire rendre l'Isle promptement à la seigneurie de Genes. Alonse repart, demandez à tel prisonnier que moi, ce que vous pourrez requerir si j'estois hors de vos mains. Le me garderai bien de faire tel commandement à mes gens : & si je leur commandois, ils n'obeyroient pas à un Roi prisonnier. Apprenez donc à prédre un autre chemin : car par celui ci vous ne gagnerez pas une pierre de mes royaumes. L'admiral conduisit le Roi pris, non à Genes, ni à Savone, mais à Milan : durant lequel voyage ce Prince tint son rang avec tant de liberté & de majesté, que le plus du temps on le prenoit pour victorieux & non pour prisonnier : au moyen de quoi c'estoit un dire commun, qu'Alonse paroïssoit Roi plus en aduersité qu'en prosperité. Le Duc Philippe l'accueillit, traita, garda royalement, & se monstra desirieux de son alliance & bien-vueillance. Alonse descouvrant telle affection, lui fit dire qu'il accepteroit toutes conditions fors une, asçavoir la conquesse de Naples, dont il ne vouloit nullement se deporter : aimant mieux mourir en prison que souffrir d'estre destourné de telle entreprise : ne voulant racher son honneur d'inconstance en quittant son droit, ni de perir die, abandonnant ses alliez. Au bout de quelques jours ils traiterent alliance, à ces conditions entre autres, que le Roi, ses freres, les seigneurs, gentils-hommes, soldats & autres, detenus prisonniers depuis ceste rencontre en mer, & menez à Genes & à Milan, seroyent mis en pleine liberté sans payer rançon : que le Roi & le Duc aideroyent l'un à l'autre en temps de guerre & de paix, seroyent amis des amis & ennemis des ennemis.

Alonse renvoyé par Philippe, despesche promptement le Duc de Tarente en Sicile vers Pierre d'Arragon son frere, afin d'amener à Portovenere les galeres & les vaisseaux de munition pour faire voile vers Naples. Vne tourmente s'eleva qui fit tel escart, que les vaisseaux de munition arriverent trois jours apres à Portovenere :

ce qui

ce qui en  
desireux  
se en la  
l'Isle Ponc  
garnition av  
puis qu'Alb  
craindre. M  
& enfans ch  
ele benigne  
mirable cie  
ragon le que  
si desx rene  
reçoit avis  
continent,  
cens trente  
pari des Ar  
succeder à  
declaré ma  
opposé une  
che d'A jun  
Alfonse: p  
le, auquel il  
li Alfonso  
l'investir le p  
pensant l'arr  
nouvelles lu  
& de Cadole  
votions. Quo  
enemis, & l  
L'an 1458  
Capitaines  
lui refuser  
d'arr, d'ab  
l'effrayes  
ne se que  
rente, m  
se le ro  
santa in  
telles m  
roles d'ite

ce qui en empescha le siege entrepris par les Genevois, desirieux de r'avoir ceste place, seule occupee par Alfonse en la coste de Genes. Les galeres furent poussees en l'isle Ponce proche de Gayette, d'où la pluspart de la garnison avoit esté licenciée, pource que l'on estoit, puis qu'Alfonse estoit prisonnier, qu'il ne falloit plus rien craindre. Mais les citadins de Gayette, dont les femmes & enfans chassiez l'an precedent par la garnison avoyent esté benigneement traitez par Alfonse, vaincus par l'admirable clemence de Prince, traiterent avec Pierre d'Aragon, lequel envoya de nuit la flotte, & cest affaire est si dextrement conduit que peu de jours apres Alfonse receut advis de la reddition de Gayette, où il se rend incontinent, & donne ordre aux affaires, l'an mil quatre cens trente six pour le parachevement de la guerre. Le parti des Angevins avoit appellé René d'Anjou, pour succeder à son frere Louys, & le Pape Eugene IV. s'estoit déclaré manifestement adversaire d'Alfonse, lui ayant opposé une armee sous la conduite de Vitelesque patriarche d'Aquilee, lequel se sentant foible fit trefves avec Alfonse: puis renforcé par le troupe de Jacques Cadole, auquel il se joignit, sans respect de sa promesse assaillit Alfonse durant icelles trefves, & avec deux armées l'investit le propre jour de Noel sur la fin de l'an 1437. pensant l'attraper. Alfonse estant en l'église alors que les nouvelles lui vindrent des approches de l'Archevesque & de Cadole, n'en bougea qu'il n'eut parachevé ses devotions. Quoi accompli, il marche resoluement contre ses ennemis, & les mit en route.

L'an 1438. il assiegea Scaffare, ville forte & bien munie. Capitaines & soldats de la garnison, non contents de lui resister & endommager son armee à coups de traits divers, d'abondant desgorgerent mille vilaines & paroles infames contre lui, contre Pierre d'Arragon son frere, & contre le Duc de Tarante. En fin ces bravaches furent contrains de se rendre: & pensoit chacun qu'Alfonse les feroit pendre tous. Au contraire il les congédia, disant à son frere & aux principaux de son armee, qu'en telles aventures il convient prendre garde non aux paroles dites, mais à ceux qui les disent. Que des vilains ne



faloit attendre que vilenie : que les mesdisances de telles gens ne le jetteroyent jamais hors des gonds de son naturel paisible & retenu. Que le hazard des atmes pouvoit lui donner le dessus en la guerre : mais que la clemence estoit un de ses biens, & qu'il aimoit mieux acquiescer louange de sa douceur, que de la force des armes. Finalement, qu'il avoit experimenté, que le vrai moyen de gagner les cœurs des plus obstinez consistoit en gracieux deportemens envers eux. Quelques uns de son armee s'estans offerts, s'il le trouvoit bon, de tuer René d'Anjou, il les rabroua fort, jurât que s'ils l'entreprenoient, & qu'il en entendist le moindre vent, il les puniroit comme brigands & parricides: adjoustant qu'il debatoit du Royaume contre son compétiteur, par vaillance, & nō par trahison. Ayant emporté d'assaut une ville nommee Arpario, & prins prisonnier Marin Buffe gouverneur d'icelle l'un de ses capitaux ennemis, à qui les capitaines & soldats assiegeans vouloyent mal de mort, & crioient tous qu'on le despeschast: neantmoins Alfonse prestant sa douceur acoustumee à toutes autres considerations, garantit ce Marin de la fureur des gens de guerre, le re-stablit en ses biens, & en dignité publique.

S'ensuit le siege de Naples l'an 1439. aux aproches Pierre d'Arragon fut tué, ce qui contraignit Alfonse de se retirer. Ayant proueu à la garde du corps & affermé l'armee, il conquist la pluspart des provinces du Royaume, & aima mieux perdre un de ses chasteaux de Naples, assiege par René d'Anjou, réduit à grande extremité faute de deniers, que lui accorder les trefves qu'il demandoit, pour se remettre tant plus aisémēt au dessus. Apres cela, la ville d'Averse prise par Alfonse en l'an 1440. il poursuivit Antoine Cadole qui paravant s'estoit soumis à lui, puis lui avoit tourné le dos. Pour acourcir chemin, il delibera traverser le fleuve Volturne, & comme il attendoit au rivage que toutes les troupes fussent passees, un gendarme tombé de cheval & en danger de perir en l'eau, Alfonse crie qu'on secoure ce gendarme: & voyant que nul ne vouloit se hasarder, crainte d'y demeurer, ayant reproché aux uns & aux autres leur lascheté, soudain il picque & se pousse à cheval au milieu du fleuve,

ou il est su  
par tel re  
porte dem  
rendit fore  
mot fut Ar  
roft apres p  
de Calais  
caro emp  
dres, que l'h  
ment garde  
1442. & dur  
places vois  
nel de son i  
puis le rang  
pe. Alfonse  
qu'il ne so  
estre trahi  
raison de p  
Que Riccio  
ne croirai j  
gé comme  
vice, julque  
volonté. N  
Riccio tresgr  
pour le gaig  
plus dereit  
comme il fit  
la chaffe, on  
avoit livré a  
places de fro  
lois, sinon,  
puis s'achen  
contraignit  
la place rec  
ge de Napl  
& rest apres  
fleuve pour  
à Antoine  
lequel vol  
Cadole co

où il est suivi de ses gens , & le pauvre gendarme sauvé par telle resolution courageuse de son Prince. On le porte demi-mort pres d'un feu, où pendu par les pieds il rendit force eau , puis reprenant ses esprits son premier mot fut Aragon : & depuis fut fort cheri du Roi, lequel tost apres par sa vaillance se rendit maistre de Benevent, de Calatie, & de Troye en l'Apouille. En la prise de Vicaro emporté d'assaut, il prouvent si sagement aux desordres , que l'honneur des femmes & filles fut soigneusement gardé. Cela fait il retourne assieger Naples l'an 1442. & durant le siege s'empare de plusieurs bonnes places voisines. Lors il eut certain avis que Riccio colonel de son infanterie vouloit se saisir de quelques villes, puis se ranger au parti contraire, à la sollicitation du Pape. Alfonso ne tint compte de tel avertissement, ains dit qu'il ne soupçonneroit jamais aucun: qu'il aimoit mieux estre trahi & endommagé des siens, que leur donner occasion de penser qu'il les eust en mauvaise reputation. Que Riccio, dit-il, me tourne le dos tant qu'il voudra, ie ne croirai jamais qu'un homme, lequel m'est tant obligé comme il est, s'oublie jusques-là de quitter mon service , jusques à ce qu'il ait fait preuve de sa meschante volonté. Non content de son assurance, il fit conter à Riccio tresgrande somme de deniers qu'il demandoit: ou pour le gagner par liberalité , ou pour le rendre tant plus detestable , cas avenant qu'il executast sa trahison, comme il fit. Car quelques iours apres le Roi estant à la chasse , on lui apporte nouvelles assurees que Riccio avoit livré aux ennemis S. Germain , & le mont Cassin, places de frontiere, & importantes. Il ne dit autre chose lors, sinon, quittons les conseils , & menons les mains: puis s'acheminant en toute diligence vers S. Germain, contraignit Riccio d'en desloger & se sauver de vistesse. La place reconquise & bien assuree, il retourne au siege de Naples , qu'il gagne par le moyen d'une mine, & tost apres contrainit René d'Anjou de rendre le chasteau, pour se retirer vers le Pape. Il avoit encore affaire à Antoine Cadole & à Jean, frere de Francisque Sforce, lesquels il desfit en bataille rangee , & print prisonnier Cadole combatant es premiers rangs. En lieu de le faire

mourir, comme tous le desiroient, Alfonse lui pardonna benignement, & mesme lui laissa quelques bourgades du patrimoine de son pere: ne redoutant les mauvaises volontez de ses particuliers ennemis. Outreplus, averti que ce Cadole avoit force lettres & memoires de grande consequence escrits contre l'estat du royaume & l'honneur d'Alfonse, il se fit apporter le tout, & sans en vouloir lire fueillet quelconque, on les brusta par son expres commandement. Il congedia tous les gens de guerre, & fit de beaux presens à quelques uns des plus vaillans, quoi qu'ils lui eussent obstinément resisté. Ce qui fut cause que de là en avant chacun revera ses vertus. Le royaume de Naples reconquis, il chassa Francisque Sforce hors de la marque d'Ancone, & rendit icelle province franche & paisible au Pape, lequel lui ayant offert deux villes pour reconnoissance de ses services, Alfonse les refuse, disant avoir entrepris ceste guerre pour l'amour de Dieu & de l'Eglise Romaine, non point pour son profit particulier.

L'an 1444. il octroya la paix aux Genevois, qui l'en requeroient: & deux ans apres fut prié de secourir Philippe Marie Duc de Milan assailli & fort pressé des Venitiens, des Florentins & de Francisque Sforce. Philippe l'institue son heritier, & promet lui mettre es mains les villes & fortteresses de toute sa Duché. Mais Alfonse lui envoyant un bon secours fit dire à Philippe, que non pour s'agrandir, ains pour s'acquitter du devoir de fidele allié & leur ami, il envoyoit gens à son aide, lui offrant corps & biens pour reconnoissance des plaisirs qu'il avoit receus de Philippe durant sa captivité: desirant qu'il pensast à faire partage des pays qu'il conquisteroit sur les Venitiens, non pas du Milannois. En l'année suivante Alfonse marcha en personne au secours de Philippe; mais icelui estoit desja mort, dont Alfonse fut tresadolent, pour n'avoir eu (ce lui sembloit) assez de temps à satisfaire aux devoirs d'ami vers Philippe. Or comme les Milannois eussent vaillamment prouvé à leurs affaires, tandis que Francisque Sforce & les Venitiens s'entregerroyent à qui auroit la Duché, Alfonse s'arresta en Toscane, & contraignit premierement

les Florentins  
Vn de ses  
yens de t  
tiation, Al  
donne: & p  
effusion de  
qui demand  
sinon se con  
ques particu  
en l'Arse  
descendre, d  
fois, qu'il fal  
se, ou ne va  
monté au co  
pentir & en  
Il secouru  
tre les Turc  
les Florenti  
ni de Flore  
de Medicis  
pe de trente  
liblement. A  
sant avoir eu  
& redoutable  
ceux il pouvo  
voit onques  
Orles Veniti  
Alfonse fit re  
Ferdinand, &  
quel envoya  
bee par la pr  
d'autres delor  
tuelles exploi  
sons d'autres  
dont nous r  
d'elles conve  
profi.  
On m'der  
lequel avoit  
de quoy paye  
T

les Florentins, puis les Venitiens, de demander la paix. Vn de ses plus feaux conseillers lui descouvrant les moyens de tirer plus de deux cens mille escus de ceste negotiation, Alfonse respondit, Je ne ven point la paix, ie la donne : & pren les armes, pour gaigner la victoire sans effusion de sang humain, si possible est. Et que font ceux qui demandent la paix si humblement & instamment, sinon se confesser vaincus? Durant les troubles, quelques particuliers se presenterent, offrans de mettre le feu en l'Arsenal de Venise : à quoi Alfonse ne voulut condescendre, disant qu'ils lui avoyent ouï dire souventefois, qu'il falloit obtenir victoire par prudence & prouesse, ou ne vaincre jamais: Qu'il ne lui estoit oncques monté au cœur, de désirer d'avoir le dessus, pour s'en repentir & en rougir puis apres.

Il secourut aussi Scanderbeg, Prince d'Albanie, contre les Turcs, l'an 1452. & le suivant les Venitiens contre les Florentins, qui tenoyent le parti de Sforce. Vn banni de Florence s'offrit en ces entrefaites à tuer Cosme de Medicis, si seulement on vouloit lui donner une troupe de trente soldats pour executer son entreprise infailiblement. Alfonse le rebuta & chassa de sa presence, disant avoir eu & avoir encor des ennemis plus puissans & redoutables que n'estoit Cosme: qu'en la mort d'un d'eux il pouvoit gaigner des royaumes; mais qu'il n'avoit oncques voulu se souiller de si horribles forfaits. Or les Venitiens & Francisque Sforces estans accordez, Alfonse fit revenir à Naples son fils, & designé heritier Ferdinand, & par l'entremise du Pape Nicolas V. lequel envoya ses ambassadeurs à Naples, l'Italie fut pacifiée par la prudence d'Alfonse, lequel ayant prouvé d'autres desordres, mourut paisiblement l'an 1458. Outre les exploits heroiques susmentionnez, nous en lisons d'autres particuliers non moins memorables; & dont nous représenterons quelques histoires dignes d'estre conuës en ce temps. Qui lit & entend en fera son profit.

On lui demandoit grace, pour un Chevalier pro digne lequel avoit dissipé beaucoup de biens; & pour n'avoir de quoi payer ses debtes, estoit condamné à punition corporelle.



porcelle. Alfonso declara que c'estoit raison qu'un tel dissipateur fust chastié au corps, puis qu'il auoit si mal menagé ses biens & ceux d'autrui. 2. Ayant un iour commandé que l'on donnast le gobelet, dans lequel il avoit beu, à un ieune gentilhomme nommé Gaspar, l'eschanfon n'en voulut rien faire, quoi que le commandement lui en eust esté repeté par trois fois. Le Roi indigné de telle insolence se leve de table, met la main au poignard, & court apres cest eschanfon, qu'il rattraint : mais en lieu de le frapper, il jetta son poignard par terre. 3. Passant avec son armée à travers Capouë, un soldat bouillant de cholere lui vint au devant en la grand' place, & empoignant son cheval par la bride, contraignit Alfonso de demeurer court, sans vouloir le lascher qu'apres lui avoir tenu des propos fort indignes, quoi que ce fust le Roi, lors armé de toutes pieces. Neanmoins sans s'esmouvoir, & comme seignant n'avoir rien entendu de toute ceste insolence militaire, il passa outre ne repliquant mot quelconque au mesdisant. 4. Comme il soupoit, certain vieillard vint lui rompre les oreilles de son babil importun, & le pressa tellement, que le Roi n'ayant pas loisir d'avaler un morceau, commence à dire d'une plus forte voix que d'ordinaire, que la condition des asnes que l'on laissoit paistre à requoi, estoit moins grieve que celle des Rois, & ne fit autre censure à ce babillard. 5. Estant au siege de Pouzzol, pour se recreer il se promenoit souvent au bord de la mer. Un iour il trouve le corps mort de certain Genevois jetté des galeres en l'eau, puis poussé des flots au rivage, Soudain il met pied à terre, & fait descendre de leurs chevaux tous ceux qui l'accompagnoient, commande aux uns d'envelir ce corps, aux autres de creuser la fosse, aux autres de le mettre dedans, puis le couvrir de terre : desla part il accommode de ses mains une croix de bois, & la plante sur la fosse à l'endroit de la teste du mort. 6. Sa coustume estoit d'administrer en personne justice aux pauvres, tous les vendredis, empêchant par tel moyé qu'ils fussent foulez des riches. 7. Ayant esté contraint par la superbe & trop obstinee resistance des Surentins de faire degast autour de leur ville, on l'en vid sousspirer & gémir plusieurs fois, & envoyer

vers eux so  
ter la pati  
royent. 8.  
de l'esto  
fois qu'il  
par une co  
lui qui a fa  
neuf de Na  
perfecti  
en c

9. L'arme  
contre sur le  
à jointes ma  
bou son as  
sus met pied  
Ce ne fut p  
toururent  
ne de Paler  
connoissoit  
l'obtient, n  
toise asine  
plusieurs pe

10. Il esto  
logiens, pren  
glorifioit sou  
la Bible avec  
les Auditoir  
tivement les  
& jamais ne l  
bassadeur qui  
place comme  
moit les bon  
cua de lui, sa  
vement roya  
ciens, lui es  
vant comp  
cielles, au p  
laid, fort de  
du grand Al  
prenez plat  
science.

vers eux son trôpette les prier par divers iours de ne for-  
ter sa patience & douceur de faire ce dont ils se repenti-  
royent. 8. Il marchoit vestu simplement, tant au regard  
de l'estoffe que de la façon de ses habits, disant maintes-  
fois qu'il aimoit mieux estre conu Roi par ses vertus, que  
par une couronne & avec des vestemens precieux. C'est  
lui qui a fait rebastir de fond en comble le Chasteau-  
neuf de Naples, ouvrage magnifique & qui debat de la  
perfection contre l'excellence des antiques bastimens.

9. L'armee d'Alfoncé marchant vers Capouë, se ren-  
contre sur le grand chemin un pauvre payfan suppliant  
à jointes mains les passans pour lui aider à tirer de là  
bouë son asne chargé de farine. Le Roi survenât là des-  
sus met pied à terre, & aide au payfan à relever son asne.  
Ce ne fut pas sans se bien crotter. Ses domestiques y a-  
coururent. & le nettoient: du nom desquels fut Antoi-  
ne de Palerme son lecteur. Le payfan, qui paravant ne  
connoissoit son Prince, tout esperdu demande pardon, &  
l'obtient, non sans rusee des courtisans. Mais ceste cour-  
toise asnesque acquit à Alfonso la bienveillance de  
plusieurs peuples de ces quartiers-là.

10. Il estoit docte, studieux, aimoit les sçavans Theo-  
logiens, prenoit singulier plaisir à lire les historiens, & se  
glorifioit souventesfois d'avoir leu quatorze fois toute  
la Bible avec les gloses & commentaires. Il frequentoit  
les Auditoires & Leçons publiques: escoutoit fort attē-  
tivement les professeurs, nommement les Theologiens:  
& jamais ne levoit les yeux de dessus un lecteur ou am-  
bassadeur qui parloit de grand sens: mais demouroit en  
place comme extatique & ravi hors de soi, tant il ai-  
moit les bonnes lettres. Jamais homme lettré n'apro-  
cha de lui, sans estre honoré de caresses & largeesses vra-  
yement royales. Les bons livres, sur tout ceux des an-  
ciens, lui estoient en singuliere recommandation, ne  
tenant compte des choses que le vulgaire nottmé pre-  
cieuses, au pris de celles-là. Vn iour il fut guéri de ma-  
ladie fort douteuse, ayant ouy la lecture des histoires  
du grand Alexandre escrites par Quintus Curtius, & ne  
prenoit plaisir à recevoir presens que de livres exquis en  
science.

11. Ayant delibéré ne faire guerre à la Roine Jeannę, qui l'avoit adopté pour fils & heritier, mais la laisser faire du royaume de Naples ce que bon lui sembleroit de son vivant, il se mit à la voile, pour retourner en Aragó. En chemin il assiegea & print de force Marseille en Provence, qui tenoit pour les Angevins. Les soldats y butinerent: mais Alfonse garantit d'opprobre les femmes & filles refugiees es Egl'ses, dont il commit la garde à gens honorables, seaux & puissans, de peur que les soldats leur fissent violence. Iceux en reconnoissance de si grande faveur lui envoyèrent un tres riche present des plus precieux joyaux qu'ellés eussent en main: dont il ne voulut rien prendre, mais leur quittant tout, leur donna passeport & saufconduit, pour se retirer hors de la ville où bon leur sembleroit. Pour tout son butin il emporta le corps d'un Eveſque de Thoulouse nommé S. Louys, & le donna aux citoyens de Valéce en Espagne. P'oublions le recit qu'Antoine de Palerme fait de la merveilleuse & comme incroyable batterie en ce siege de Marseille. Car Alfonse avoit fait placer en une petite Isle, à trois mille pas de la ville, des machines qui laschoyēt des boulets, ou cailloux, du poids de quinze cens livres chascun, & donnoyent contre, dedans, & par fois par dessus la ville. Avec telles foudres il brisa la chaine du port, & fit de terribles exploits. 12. Ayāt assiegé l'Isle de Zerbi, laquelle il pouvoit conquerir dans peu de iours, il receut lettres de deſſi du Roi de Tunis, qui s'estoit mis à la voile, & s'avançoit au secours des insulaires. La lettre cōtenoit en substance ces mots: Le Roi au Roi, Salut. Alfonse, nous ſçavons que tu as le cœur trop haut pour te contēter du ſac de l'Isle de Zerbi. Pourtant avons nous resolu de te joindre promptement, & (comme on dit) te voir en face: tenans pour asſeuré que tu nous attendras: le fuyr eſtant une lascheté du tout eſlongnee du penser de l'homme courageux. Bien te soit.

Alfonse recevant telles lettres, delibera d'attendre le Roi de Tunis, sans plus se ſoucier de Zerbi, mais s'aprestant au combat. Son adverſaire ne faillit pas à l'aſſignation, suivi de cent mille combatans: nombre presques incroyable en armee Navale de nostre temps. Ceste grā-

de armade  
du pont  
pour aller  
gacer de c  
Espagnols,  
deſigne par  
charge: en  
route avec  
de Tunis n  
un Cher al  
les Capitain  
plus vaillan  
illecie & to  
rans. L'ama  
de divers b  
en l'an 143

13. Il e  
ne, quand  
Soudain il  
pes, avec le  
s'arreste en  
vis à vis de l  
belle ordon  
les attirer en  
rans en beau  
leur haut, &  
Alfonse les  
dilatant aux ſi  
nostre, mon  
ils auro, ent  
dans le gros  
de tout ce q  
paravant l'o  
mques aux  
ſoit, prend  
pans les ſu  
ville ſortan  
Grondeſe.  
Vn Car  
armé que

de armade campee à un trait de machine de guerre pres du pont & des tourelles qu'Alfonse avoit fait dresser pour aller & venir de l'Isle en terre ferme, ne cessoit d'agacer de cris & de coups de trait les soldats Italiens & Espagnols, qui ne pouvans aprendre le iour de bataille designé par leur Roi, passerent de l'Isle en terre ferme, & chargerent de telle vigueur, qu'ils mirent les Mores en route avec un tel succès, que peu s'en falut que le Roi de Tunis n'y demeurast mort ou pris. Mais remonté sur un Cheval frais il se sauva de vitesse, ayant perdu tous les Capitaines de ses gardes tuez devant ses yeux, les plus vaillans de son armee, toutes ses enseignes, son artillerie & tout le bagage de ce grand nombre de combattans. Jamais soldats victorieux ne se virent plus riches de divers butin que ceux d'Alfonse, ceste journee-la, en l'an 1431.

13. Il estoit en la Duché de Benevent pres de Bouiane, quand on lui vint dire que les ennemis aprochoyent. Soudain ils paroissent, & l'alarme se donne en ses troupes, avec lesquelles il s'avance environ trois mille pas, & s'arreste en rase campagne non loin de la ville de Troye, vis à vis de l'armee ennemie, faisant alte sur un costau, en belle ordonnance de bataille. Le Roi ne bougeoit pour les attirer en la plaine & faire la partie esgale. Eux se sentans en beaucoup plus grand nombre, descendent de leur haut, & à toute bride font une rude charge. Quand Alfonso les vid en la plaine, il s'escrie de toute sa force, disant aux siens, Soldats, ils sont à nous, la victoire est nostre, montrant les endroits où il falloit donner, & d'où ils apuroyent le dessus. Soudain il donne des premiers dedans le gros, & en moins de rien enfonce, rompt & perce tout ce qui se rencontre, mettant en route ceux que paravant l'on estimoit invincibles. Il les poursuit battant iusques aux portes de Troye, pousse les uns dedans le fossé, prend force prisonniers. Aucuns des siens meslez parmi les fuyards entrent par la porte prochaine dans la ville, sortans par l'autre, & se rendans saufs en l'armee victorieuse.

Vn Cavalier ennemi, voyant Alfonso plus richement armé que nul autre de ses troupes, & ne le conoissant,



s'approchant avec l'espee en main demãde, qui il estoit, Entendant ces mots, ie suis Alfonse, il demeure comme palmé, tend son espee & se rend au Roi. L'armée retourne au camp, tandis que les gens de guerre se desarmoyent & mettoient à l'aise du corps, Alfonse ne voulut boire ni manger, ni souffrir qu'on le desarmast pour le nettoyer, & changer ses habillemens, que premier il n'eust reçu du graces solennelles à Dieu de la victoire qu'il avoit obtenue. Il faisoit lors une chaleur extreme en un pays tout rosti du soleil, & c'estoit sur le midi, lui estant encore à jeun, & fort travaillé du chemin & du combat, où il avoit esté tousiours des premiers, armé de toutes pieces.

14. Estant fort jeune, lors qu'il succeda à son pere Ferdinand, l'an 1416. avint à une esclave engrossée par son maistre, de crier liberté lors qu'elle acoucha, suivant une loi d'Espagne en ces termes. La fille esclave qui fera enfans de son maistre, soit afranchie. Le maistre fâché de perdre ceste esclave, commence à protester que l'enfant n'estoit pas sien, afin de le retenir comme nouvel esclave & la mere avec. Elle proteste au contraire, affirmant & jurant que c'estoit des œuvres de son maistre. La cōiecture & preuve du fait estoit fort douteuse. En cest endroit parut la sagesse d'Alfonse: car il ordonna promptement que l'enfant seroit vendu & delivré au plus offrant & dernier encherisseur. Or comme certain s'avantça, encherissant sur les autres, tellement que le crieur public estoit prest à lui estrousser l'enfant, le pere, vaincu de compassion, ne pouvant se contenir de pleurer à chaudes larmes, confessa que l'enfant estoit sien. La mere esclave fut afranchie, & l'enfant commis au pere qui l'avoit advoué.

15. Il marchoit souventesfois tout seul. Plusieurs de ses serviteurs le prioient de paroïr en majesté Royale, environné de gardes. Conseil qu'il desdaignoit, alleguant que sa preud'homme lui estoit plus que toute la pompe armée du monde: & qu'il n'avoit occasion de craindre, estant bien aimé de tous ses sujets. Estât en mauvais ménage l'an 1422. avec la Roine Jeanne, qu'il nommoit sa mere, les principaux du royaume, les gouverneurs des villes & fortereffes lui presentoyent les places, tellement qu'en

qu'en moi  
aume. En  
que tous le  
par moyen  
à la Roine  
lonité, ne p  
pas oublié.

16. Il fo  
des provin  
sent bien d  
s'il n'étoit  
que par foie  
des affaires  
gatoires au  
& les gou  
sciences.

17. Il  
trop doux  
l'avoieur  
tenu & se  
ter à Dieu  
saines & sa  
Ma severite  
douceur au  
ront, ils n  
vient à l'ho  
de la bouc  
au cœur de  
de mettre  
que c'estoit  
mander au  
me: estim  
soient cor  
conduite  
tous les va  
procheyen  
Va nomm  
le la m  
dire au B

qu'en moins de rien il pouvoit s'emparer de tout le royaume. En les remerciant, ma reputation, dit-il, m'est plus que tous les royaumes du monde. Je veux avoir cestui-ci par moyens legitimes, a sçavoir quand il plaira à Dieu & à la Roine ma mere. Ce qu'elle chage maintenant de volonte, ne procede que de la foiblesse de son sexe. Je n'ai pas oublie, mais doi me souvenir que je suis homme & Roi.

16. Il souloit serieusement avertir les gouverneurs des provinces & les magistrats des villes, qu'ils se gardassent bien d'observer ni executer aucun sié mandement, s'il n'estoit fondé en honnesteté & droiture: attendu que par fois l'importunité des requerans, ou l'ignorance des affaires estoit cause qu'il octroyoit de lettres derogatoires au droit: enquoi faisant le public estoit offensé, & les gouverneurs & juges faisoient tort à leurs consciences.

17. Il estoit fort gracieux, & selon l'avis d'aucuns trop doux, jusques là qu'il pardonnoit à plusieurs qui l'avoient grièvement offensé. Requis d'estre plus retenu & severe, il respondit, Je voudroi bien représenter à Dieu toutes les brebis qu'il m'a baillées en garde, saines & savyes; depuis la premiere jusques à la derniere. Ma severité me rend agreable aux gens de bien, & ma douceur aux mauvais. Quand les lyons & les ours regneront, ils mordront & deschireront: la clemence convient à l'homme. 18. Comme nul propos ne sortoit de sa bouche, qui ne descouvrist un abysme de sagesse au cœur de ce Prince, sur tout on le voyoit soigneux de mettre en pratique ce qu'il disoit ordinairement, que c'estoit chose honteuse à un Prince de vouloir commander aux autres, & ne sçavoir commander à soi-mesme: estimant du tout desraisonnables ceux qui se laissoient conduire par gens de qui ils devoient estre les conducteurs. 19. Au reste, il esleva, cherit & enrichi tous les vaillans capitaines & hommes doctes qui s'approchoient de lui & souffroyent qu'il leur fist du bien. Vn nommé Nestor de Faense, avoit promis le servir en guerre, & pour faire levee de gés tiré des cofres d'Alfonse la somme de seize mil escus, avec laquelle il alla se rendre aux Bolognois & à Francisque Sforce. Le secretaire

de ce Nestor, arresté prisonnier en fuyant apres son maistre, & amené à Naples, fut sommé de declarer les conditions accordees entre Alfonso & Nestor. Ce traistre fut detesté de tous: mais son secretaire fut révoyé sain & sauf par Alfonso, avec argent en don pour faire sa retraite. Il y a cela de notable encore en l'histoire, que Nestor offrit son fils pour ostage en prenant l'argent: mais Alfonso n'en voulut point, disant qu'il n'avoit jamais pretendu tirer service d'aucun que de franche volonté, non point par force & crainte. 20. Ayant desfait & pris Antoine Cadole, l'un de ses principaux ennemis, & outreplus tenant en sa puissance la femme, les enfans & les biens d'icelui, il mit les enfans en pleine liberté avec leurs pere & mere, à laquelle il donna tout l'or, l'argent monnoyé, les bagues & joyaux: & reintegra Cadole en ses autres biens. Tout ce qu'Alfonse eut à sa part, fut un gobelet de cristal. 21. Entendant que ses troupes avoyent esté repoussees de devant un chasteau nommé Bovalenge, il y courut, & empoignant lui-mesme les échelles les planta dedans le fossé, fit mettre pied à terre aux gens de cheval, qui testes baissées, presenterent l'escalade, & malgré toute resistance se rendirent maistres de la place.

22. Il desfit Jaques Cadole & son armee au passage du fleuve nommé Volturne, & poursuivit ses ennemis si loin que surpris la nuit il fut contraint la passer à l'en-seigne de l'estoile, n'ayant couverture que le ciel, nulle table ni couche que la terre, sans viande, ni bruvage: les chevaux desnuez de pasture & fourrage: les cavaliers & pietons harassez, destituez de toute substance. Sur ce un de ses domestiques ayant en une valize quelque reste de provision, lui envoya un raifort, un pain, & la moitié d'un petit fromage. Mais Alfonso lui renvoya ce present, avec charge au porteur de dire à son maistre, qu'il ne faisoit pas qu'un chef d'armee mangeast, tandis que ses capitaines & soldats estoient à jeun. 23. Se rencontrant au retour de quelque voyage de guerre en un petit village mal accommodé, dont les maisons estoient pleines de gens, il descend de cheval suivi d'un de ses familiers, & entre en certaine case, où il trouve  
pres

pres du feu  
en le mes-  
d'ouvrages  
s'il ne des-  
d'aller avec  
ge deslorce  
eul fut de re-  
geoyent. En  
nurent le Ro-  
aussi leur don-  
se. 24. Son  
table la somm-  
sents & crie, &  
cus qu'en vo-  
ne que vous  
25. Vn che-  
moyen de ce  
nement de  
par le Roi.  
proye remon-  
fol possedait  
Le Roi ne vo-  
ditez, ni le deg-  
feroit se comp-  
substance à ce  
monde avoit  
26. Depuis  
ministration, il  
que: tellement  
venir à toute b-  
paigne, avec l'  
27. Nal acc-  
Alfonse: en t-  
macontentan-  
lanc en Rois-  
conceignant  
me un des mo-  
tez: prêts es-  
coups, tous  
pour le lare

pres du feu deux pietons du regiment de Campobasse, qui le mesconoissans se prenent à l'acueillir d'injures, d'outrages & de propos fort picquans, avec menaces que s'il ne deslogeoit promptement ils le hasteroyent bien d'aller avec les tisons de leur fouyer. Alfonso rioit à gorge desployee de ceste fougue soldatesque: la peine qu'il eut fut de retenir son familier, auquel les mains demangeoyent. En fin ces cheleres entendans du bruit reconnurent le Roi, qui non seulement leur pardonna, mais aussi leur donna de son disné, qu'il fit apporter en ceste case. 24. Son thresorier lui ayant apporté & versé sur une table la somme de dix mille escus, un de ses familiers present s'escrie, que je serois heureux, si j'avois autant d'escus qu'en voila. Prenez-les, dit Alfonso, & à cela ne tie-ne que vous ne soyez heureux: & les lui donna.

25. Vn chevalier Neapolitain, devenu insensé par le moyen de certain bruvage amoureux, tenoit le gouvernement de quelques places & charges à lui commises par le Roi. Quelques courtisans qui halenoyent ceste proye remonstrent qu'il n'y avoit ordre ni propos, qu'un fol possedast ce qui devoit estre administré par les sages. Le Roi ne voulut deffaisir le chevalier de ses commoditez, ni le degrader: mais dit à ses poursuivans, que ce seroit se comporter en barbare & inhumain, de ravir la substance à ceux ausquels l'inconstance des affaires du monde avoit osté le sens.

26. Depuis qu'il fut Roi de Naples, & durant son administration, il ne s'y trouva brigand ni voleur quelconque: tellement que petis & grands pouvoyent aller & venir à toute heure, en seureté, sans armes & sans compagnie, avec l'or & l'argent.

27. Nul accident ne fit jamais changer de couleur à Alfonso: en tout temps tousiours semblable à soi-mesme, contenance, parole douceur & gracieux visage: parlant en Roi lors qu'il fut prisonnier des Genevois & les contraignant à lui estre tributaires: se comportant comme un des moindres du royaume, au fort de ses prosperitez: prompt es dâgers à se fortifier, tousiours le premier aux coups, tousiours victorieux, tousiours muni de moyens pour se faire craindre par les ennemis & honorer des



amis, familier, de joyeuse & venerable conversation, prenant plaisir à piquer doucement les autres, & à supporter ce qu'on lui disoit en riant ou à bon escient, sans jamais se courroucer contre aucun qui lui dit verité, supportant d'un royal souffris ceux qui par ignorâce ou imprudence se laissoyēt aller à des rapports peu assurez & absurdes. 27. On lui descouvrit un espion en sa Cour nommé Albert Orładi. En lieu de l'en chasser, il lui assigna pension annuelle tant qu'il y demeureroit. S'il passoit le temps, ce n'estoit en danses, mascarades, festins, jeux & bailtelages. moins encores en desbauches hôteuses : mais seulement à diverses chasses, comme du lievre, du cerf, &c. mais il mesnageoit les heures, tellement que rien d'importance ne demuroit à expedier. 28. Oncques il ne fut oui, paisible, joyeux, ou esmeu, lascher parole qui peust offenser oreille honneste & vertueuse : tout jurement, tout blasphem, tout propos hôteux estoit banni de sa bouche. Quelquefois, mais fort peu souvent, il faisoit mention des os de feu son pere : & c'estoit signe d'esmotion extraordinaire en lui. Ayant en la jambe un ulcere profond, envieilli & dangereux, sans vouloir qu'on le liaist, il souffrit q̄ le chirurgien y appliquast le cautere & les fers embrasez, sans gemir, ni crier, voire sans rider le front.

29. Il soulagea les Neapolitains de la plupart de leurs charges & peages : outreplus il fit present aux uns & aux autres des plus belles villes, des plus riches côtez & duchez du royaume : disant souvétesfois, que le devoir des Princes estoit d'enrichir les particuliers, qui seroyent les thesoriors de leurs Princes, lors qu'ils auroyent besoin de finances. 30. Comme il estoit vaillant & hardi par dessus tous, aussi paroissoit il robuste, agile, industrieux, adroit & exercé à merveilles, pour manier toutes sortes d'armes, nommément pour donner seurement d'un coup de trait, fust de javelot, de fiesche, d'arbaleste à un mesme blanc par reiterces fois, sans faillir ni gauchir, & non moins seur de la main es combats contre les ennemis, qu'avec ses amis en temps de paix. Nous avons representé un brieft recueil des actes d'Alfonse, tiré de *Barthelemi Facius*, de *lean Iovian du Pont*, & autres historiens Latins & Italiens. Combien que le recueil soit desir

bien

bien long : si ne leverons nous pas encore la main , sans tracer quelques lignes que le lecteur debonnaire ne desdaignera, comme nous esperons & desirons.

*Eneas Sylvius*, depuis Pape & nommé Pie second , *mes 2. livre de son recueil , touchant les dits & faits du Roi Alfonso*, dit ces mots , Vn jour nous servions le Roi s'en allant de l'hospital de nostre dame en son chateau. Lors il rencontre un vieillard fort venerable & honorablement vestu, qui le salue , Le Roi se tournant vers nous dit, lors que j'estois campé avec mon armee devant ceste ville (alorsavoit Naples) ce vieillard vint à moi au camp , me commandant d'avoir bon courage : pource que dedans le premier jour de Juin lors prochain , je serois maistre de la ville : que tost apres se donneroit une bataille fort douteuse , en laquelle le chef de l'armee seroit pris : & m'admonesta de m'en absenter. La premiere partie de sa prediction accomplie touchant la prise de Naples, mon armee & celle d'Antoine Cadole se trouverent pres de Capoue. On disputa en mon conseil s'il falloit donner bataille. Mes gens avoyent peur qu'il ne m'y mesavinst : ce qu'ayant entendu , Quoi ? leur dis-je : ce qui devroit vous acourager vour descourage. Soudain ie me fais armer, & donnant le signal de bataille, ie charge l'ennemi, dissipe ses esquadrons , mets tout en route, & fai prisonnier Cadole que j'emmeine en mon camp. Le vieillard n'avoit parlé que du chef d'armee en nombre singulier. Alfonso tousiours courageux, fit bien d'esperer la victoire sur l'armee ennemie & la prise du chef d'icelle.

La derniere histoire touche la Theologie pratique d'Alfonse. Sa coustume estoit de visiter ses amis qu'il nommoit ses pensionnaires , sur tout quand ils estoient malades. Lors il parloit fort familièrement à eux, les exhortant d'avoir soin de la santé de leur corps , mais encore plus du salut de leurs ames. Vn exemple de la pieté suffira demonstree en la maladie d'un jeune gentilhomme de tres grande esperance & de riche maison, nommé Gabriel de Surrente , affligé de grieve maladie, auquel Alfonso dit en beaux & bons termes ce qui s'ensuit, au rapport d'Antoine de Palerme en la derniere session du 3. livre. Mon ami les medecins attestent que tu es

hors de danger de mort, afin que tu reprenes courage, & que tu les croyes en ce qu'ils t'ordonneront. Je te conseille & prie de le faire, de peur que l'on t'accuse d'avoir abrégé tes iours, refusant de suivre leur conseil. Les medecins peuvent beaucoup pour l'entretenement de nostre vie : mais Dieu peut d'avantage & plus assuremēt, Avise donc de l'avoir avant tous autres devant les yeux, adhere à lui de toute ta pensée, c'est ton Createur, ton Redempteur, qui te rend la vie par sa mort, & ton Juge. Si tu l'as offensé, reconcilie toi à lui maintenant par repentance, priere, confession & saintes ceremonies : procure qu'il te soit propice, & procede devotemēt en tout cela, comme ie m'assure que tu feras, ayant fait preuve de ta pieté & constance. Cela fait remets toi de cœur ioyeux & resolu à sa sagesse & misericorde : car lui seul connoit ce qui nous est profitable & nuisible. Garde bien que la crainte, ou plustost l'opinion, de la mort t'espouvante. La mort est vie aux personnes qui meurent saintement. Ceux qui ont bien vescu desirer de sortir du monde & d'estre avec Iesus Christ, afin que pour loyer de leur sainte vie ils obtiennent lumiere eternelle. Pour vrai la mort est commencement de vie, voire une vie exempte de douleurs, de peur, d'envie, d'afflictions, & qui ne verra iamais la mort. Prenant la chose de plus haut, nous trouverons que la mort n'est autre chose que cessation de peché. Car Adam estant tombé en peché par sa desobeyssance contre Dieu, pour ne vivre tousiours pecheur, fut reduit à ce point que Dieu ne voulant abolir, mais reformer son œuvre, condamna le corps d'Adam à retourner en la terre de laquelle il avoit esté pris. Quand Dieu veut nous naissions & mourons. Cela regarde sa volonté : nous n'y avons que voir. Il nous a donné ceste franchise, que vivās saintement nous facions bonne fin. Faisons nostre devoir : mourons en Christ nostre Seigneur. Ceux qui travaillent apres cela ne meurent pas du tout, mais passent de la corruption à l'incorruption, de la mortalité à l'immortalité, des troubles à la tranquillité. A l'avanture ceux n'ont mal rencontré qui ont appelé la mort le plus grand de tous nos biens : mais d'autant qu'il ne nous est pas

pas donné  
logement  
yans à Dieu  
celui n'est p  
sideration.  
porter de n  
lors qu'ils n  
fust : & d'au  
couver leur  
nant aigre  
che, pour n'ave  
Maisie ne cr  
tant peu qu  
quand ainsi  
puisse lui fai  
tes ces chose  
de Dieu, il  
celui, nous  
nostre vie,  
Or d'ave  
discours, ie  
mes paroles  
ceste heure q  
Nous croy  
me à son ima  
nous cherch  
Lachioie este  
venir que lui  
retourner &  
former à sa so  
son saint & esp  
eternellement  
quel nous a  
quelque chose  
Nous desir  
ne pouvons  
rain que par  
cite de la cour  
yent au nom  
donne qu'il

pas donné de sçavoir ni le iour ni l'heure de nostre delogement: c'est sagemēt avisé de nous tenir prests, croyans à Dieu, lui obeissans: & le delai en est dangereux, & celui n'est pas sage qui tire l'espaule arriere de ceste consideration. Nous avons veu beaucoup d'hommes emportez de mort soudaine en fleur d'aage, vigoureux, & lors qu'ils ne redoutoyent tel accident, en sorte que ce fust: & d'autres, qui abandonnez des medecins ont recouvert leur premier en bon poinct. Tu me vois maintenant alaigre, disposé & vigoureux, Roi de grands pays, riche, puissant, & conu peut estre entre plusieurs autres. Mais ie ne cuide pas que tous ces biens-la me servent tant peu que ce soit à prévoir l'heure de ma mort. Et quand ainsi seroit, serois-je si malavisé de cuider que ie puisse lui faire teste tant peu que ce soit nullemēt. Toutes ces choses donc n'estans en la puissance d'autre que de Dieu, il ne nous reste sinon de reverer la sagesse d'icelui, nous assujettissans à sa volonté tout le temps de nostre vie, mais specialement au iour de nostre mort.

Or d'autant que ie te voi quelque peu fortifié de mon discours, ie continuerai de t'avertir, afin qu'à l'aide de mes paroles tu passes sans frayeur, voire joyeusement ceste heure qui est si courte.

Nous croyons tous assurement, que Dieu fit l'homme à son image & semblance. Ce n'est pas au corps que nous cerchons ceste image, mais en l'ame qu'il y inspira. La chose estant ainsi, quel plus grand bien nous peut avenir que laisser nostre loge de terre & de bouë, pour retourner & nous envoler à celui, lequel a daigné nous former à sa semblance, afin que nostre ame remplie de son saint esprit, participant de sa divinité & gloire vive eternellement avec les Anges esleus & les saints, puis qu'il nous a fait semblables à soi, & que naturellement chaque chose appétte sa semblable?

Nous desirons tous estre faits participans de Dieu, & ne pouvons parvenir à la jouissance de ce bien souverain que par la voye & porte de la mort. C'est une felicité de laquelle ne jouissent à salut, sinon ceux qui croient au nom de Iesus Christ, & à qui cest avantage a esté donné qu'ils sont faits enfans de Dieu. Craignons nous



donques de mourir, & de faire bien tost, voire en tñ moment aujourdhui, ce qu'il faudra que nous facions une autre fois, bon gré maugré que nous en ayons? Véritablement, si Dieu ne l'avoit defendu par expres, il ne faudroit pas attendre, mais prevenir la mort & la donner à nous mesmes, afin que nostre ame parvenue tant plustost à nostre Pere & Seigneur, recouvraist & reconust sa simplicité, pureté, éternité & divinité, contemplant les choses celestes, & se trouvant en l'heureuse communion des saints. Pourquoi donc prendrons nous l'espouvante, au bruit de la mort ou de l'apprehension d'icelle? veu que cela passe en un instant, que nous en sommes incontinent quittes, sans sentir que c'est, ou par un court sanglot & clin d'œil. Puis n'y a rien si tost fait ne si aisé, serons nous si laches & peu avisez de cuider que nous avons en nostre particulier à faire un autre chemin, que celui de tous les autres enfans d'Adam? Et où avons nous l'entendement, si nous pensons que nature nous doive obéyr & que nous soyons quittes de l'obeissance que nous lui devons?

Maisie fors du monde en fleur d'age, & encore tout verd! Qu'importe de desloger des premiers, puis qu'il faut desloger une fois? As-tu point pris garde que nostre vie descroist, à mesure que nous croissons? Bonté de Dieu, que peut on imaginer de long en la vie presente, veu que la plus longue vie des hommes est reduite à la mesure de quatre doigts, & ne doit estre estimee que un point, comparee à l'éternité? Somme, cela semble recevable, d'estimer qu'il n'y a point d'intervalle de temps en nostre course: mais que nous naissons & mourons en mesme heure. Or celui-la ne semble vivre long temps, & en aage imparfait mener parfaite vie, lequel a vescu jusques en aage de sagesse, c'est à dire jusques au temps qu'il a obtenu ce bien de conoistre Dieu, & qui content de sa conscience, s'est d'isposé de cœur joyeux & content à mourir ou plustost à desloger, tout plein d'assurance au depart. Qu'on face, si tu veux, un exacte denombrement de tes annees: quel avantage t'apporterait cest allongement de quelques mois? Ou plustost

plustost que  
de ton Pri  
la paix de l  
biens meubl  
n'y a qu'inc  
bagage. Les  
la vie presen  
lance elle no  
chagrins, dou  
tude & banni  
couper telles  
que possible &  
dijon avanta  
ces biens dece  
en l'air & fon  
& des paren  
Seiches que  
lement que l  
en tes charge  
jamais tu as  
ores que Die  
Roi des Rois,  
graces joyeuf  
obeyr & le su  
lement le jeu  
dit l'ame à Di  
grace & gran  
enterrer mag  
tombe:

Qui suit A  
Gaiou

WESCO

F

Les char  
de l'ame



fois ils voyer un grand homme noir, avec une meute de chiens chasser par la forest, lequel ne leur fait pourtant aucun mal, & l'appellent le grâd veneur. Ceux auxquels ils en faisoient le conte, le jugeoyent fabuleux. Mais il avint au printemps de l'an 1599. que le Roi estant à Fontainebleau, se donnât un jour le plaisir de la chasse, accompagné de plusieurs seigneurs, ainsi qu'il couroit au plus espais de la forest, on entend corner des chasseurs & abayer des chiens comme de bien fort loin, & à l'instant tout auprès d'eux. Quelques seigneurs pres du Roi s'avancent à ce bruit, pour voir que c'estoit. Ayât fait environ vingt pas ils descouvrent un grâd hōme noir parmi des halliers, lequel leur fit telle peur, que ce fut à qui fuirait le mieux. Ce noiraut leur parla, mais de voix si espouvantable, qu'ils n'eurent l'assurance ni le loisir de bien remarquer ce qu'il leur dit. Les uns rapportèrent qu'il avoit dit, M'attendez vous? Les autres, n'entendez vous? & d'autres, amédez vous. Le dernier semble peu convenable & au fantosme (veneur dangereux) & peu croyable. Aucuns l'estimēt faux. Si le fantōme a parlé d'amédement, ç'a esté par moquerie coutumiere aux malins esprits, & non par conseil ni exhortation. Quelques esprits hardis en firent des conjectures. Mais le veneur ne fut entendu, ni entendu. Tels avertissemēs ordinairement sont redoutables, disent peu & beaucoup, souvétesfois en jugement à ceux auxquels ils parlent ou paroissent, dont les effects se montrent orés tost, ores tard. Il n'y a rien si désirable, rien si salutaire que la voix, non du grand veneur, mais du grand pasteur de nos ames. Vn de ceux qui a marqué ceste histoire adjouste le discours du fouetteur de la forest de Lionne, ou le Roi Charles IX. prenoit si grand plaisir à la chasse, qu'il fit dedans ceste forest eslever un bastiment superbe appellé Charleval. Tandis qu'il y faisoit son séjour, plusieurs villageoises en passant par la forest, estoient estrangelement esbahies, de se sentir arretees, sans voir personne, puis trouffees & fouettes si fort, que les marques leur en demeuroyent empreintes aux fesses: puis, incontinent entendoient par la forest un haut cri, comme d'un qui riroit à gorge desployee. Le Roi fit faire enqueste de cela. Plu-

seurs

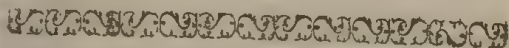
seurs lui at  
stèrent l  
du pays di  
tous les ans  
modez. Si  
mort, on e  
d'attendre  
nostre temps

L'ESPECE

FEM

Le bastim  
acheve, l  
seurs Princ  
pluspart po  
sein du Roi  
quelle en  
agee de cin  
ayans demeu  
heureusement  
Comte de F  
Ciel, conclus  
Auguste, de  
(Louyse de  
Bourbon, au  
leurs eaux ess  
Couronne es  
devoit un jou  
leur ancienne  
Bourbonnois, D  
G. Aramb  
L'ajoutier  
pour ampu  
au d. de sen  
gallarde & v  
ses merites  
cha plus ap  
Tor

seurs lui asséurèrent que c'estoit chose vraye, & en montrèrent les marques dont chascun rioit. Les vieilles gens du pays disoyent que ce fantosme ne les importune pas tous les ans, mais qu'à certaines années ils en sont incommodéz. Si les François du vivant de ce Roi & depuis sa mort, ont esté fouettez: s'ils ont esté avertis d'entendre & d'attendre, ie m'en rapporte à leur conscience. *Histoire de nostre temps, sous Henri IV.*



**FEMMES qui conçoivent & enfantent  
hors l'aage ordinaire.**

**L**E bastiment Royal des bains de Bourbon estant achevé, le Roi Henri III. la Roine son épouse, plusieurs Princes, seigneurs & dames, s'y transporterent, la plupart pour estre secourus en leurs infirmités. Le dessein du Roi & de la Roine estoit la seule fecondité, laquelle en ce mesme temps la Comtesse de Fiasque, aagée de cinquante quatre ans, & son mari d'avantage, ayans demeuré vingt quatre ans ou plus en mariage, heureusement s'acquirent par ces bains, prouvé par le Comte de Fiasque leur fils vivant. Mais les arrests du Ciel conclus & emologuez pour le regne de Henri IV. Auguste, denierent ceste faveur de fecondité à la Roine (Louyse de Lorraine) ne voulans que les bains de Bourbon, au preiudice de leur naturelle fidelité, par leurs eaux essent tellement fecondes, elloignassent de la Couronne celui, du nom duquel ils sont celebres, & qui devoit un jour reconoistre leur fidelité, les remettant en leur ancienne splendeur & magnificence. *M. I. Aubery Bourbonnois, D. Medecin au 1. liv. des bains de Bourbon. Lancé & l'Archambaud, ch. 9.*

J'adjousterai d'autres histoires de plus long temps, pour amplifier ce chapitre. Valesque de Tarente afferme au 6. liv. de son *Philonium*, chap. 12. avoir veu une femme de gaillarde & vigoureuse complexion, qui ayant encore ses menstrues en l'aage de soixante ans, conceut & accoucha puis apres d'un fils; d'abondant elle en fit encore



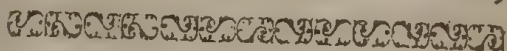
deux autres, ayant atteint 67. ans, lors qu'elle se delivra du dernier. Et *Maurice Cordéus* en son *Commentaire sur le 1. liv. de Hippocrates*, touchant les maladies des femmes, remarque qu'une damoiselle aagée de 70. ans pour avoir esté trop agitée d'un coche avorta d'un enfant bien formé. Vn autre medecin, nommé *Nicolas Massa*, en l'épistre 29. du 2. tome, declare avoir veu à Venise une damoiselle aagée d'environ soixante ans, avec un des seigneurs, personnage, fort honorable septuagenaire. Le la traitoit, dit-il, en sa maladie, l'ayant iugée hydropique, elle gisoit au li &, ayant le ventre fort gros, estrangement degoustée, altérée, & du tout desbutee, tellement que nul de ses parens ni moi n'avions garde de penser qu'elle fut grosse comme les femmes enceintes. Au bout de quinze mois elle accoucha d'une fille, qui n'avoit ni yeux ni mains, laquelle vescu cinq mois. Et pource que cest accident estoit merveilleux, on s'enquit soigneusement du réps que le mari s'estoit aproché de sa femme: & fut sceu qu'il y avoit quinze mois entiers. Pourtant les medecins plus aagez & experimentez, à l'avis desquels (estant lors fort jeune) ie me rangeai, conclurent qu'elle avoit porté cest enfant l'espace de quinze mois. Le vieil aage du mari & de la femme fut estimé avoir causé ce defaut en la confirmation des membres, en la longue portee de la mere, & en la courte vie de l'enfant. Quand les vieillars encore vigoureux rencontrent des jeunes femmes robustes & de haute taille, ils ont maintesfois de beaux enfans. Ailleurs nous avons parlé de filles, qui à neuf, dix & douze ans ont esté engrossées, & n'est besoin d'en faire ici des redites. Pour esveiller le lecteur, ie lui proposerai un enigme, mais d'histoire authentique tres-veritable, & qu'il ne faut nullement revoquer en doute. Vne dame honorable, mere de familles qui ont grandement multiplié, en l'aage de cent trente ans accomplis, & d'ans de trois cens soixante cinq iours & un quart, de iours de vingt-quatre heures, acoucha d'un fils, & en eut encores depuis de son mari, comme aussi des filles.

FOR

Le seigneur  
L'entre le  
a vescu 70.  
l'homme m  
reure d'Itali  
d'esprit sem  
que la gour  
traint de qui  
il ne laissoit  
lances, sans  
soutenir. A  
ples. Metta  
goit dedans  
sans qu'auc  
en grand ne  
En l'aage de  
goutte, il re  
de bo sque  
la pouilla ju  
Nous avons  
de son esprit  
a fin de son  
mane vigue

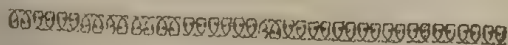
FOR

CE que  
ce d'Al  
coudine S  
valence S  
bierre be  
ay mar  
g auto



**FORCE agile.**

**L**E seigneur Iules Cesar de la Scale, vaillant & docteur entre les vaillans & les doctes de nostre temps, qui a vescu 75. ans, seigneur accompli autant que peut estre l'homme mortel en dons du corps & de l'esprit, s'estant retiré d'Italie en France, en tous exercices de corps & d'esprit semble avoir surpassé infinis autres. Combien que la goutte l'eust rudement torturé en Italie, & contraint de quitter la fatigue des armes, estant en Agenois il ne laissoit de courir par fois à cheval, jouter, rompre lances, sans avoir oncques trouvé homme qui peust le soutenir. Avec une picque il montoit au faiste des temples. Mettant les poulces sur une haute cuve, il s'eslançoit dedans, & soudain en ressautoit dehors agilement, sans qu'aucun gentil-homme Gascon de tous ceux qui en grand nombre le regardoyent faire, peust l'ensuivre. En l'age de 62. ans, ayant les mains fort afoiblies de sa goutte, il remua de sa place une grosse & longue poultre de bois, que quatre hommes n'avoient peu esbranler, & la poussa jusques à l'endroit où elle devoit estre posée. Nous avons parlé en un autre endroit de l'excellence de son esprit, si vif & prompt, que ce n'est merveilles'il a fait de son corps beaucoup de choses par dessus la commune vigueur des autres.



**FORCE guerriere, heroique, memorable, merveilleuse, & victorieuse.**

**C**E que l'on escrit du vaillant George Castriot, Prince d'Albanie, surnommé des Turcs Ischenderbeg, c'est à dire Seigneur Alexandre, à cause de ses heureux, valeureux & victorieux exploits; me semble memorable entre beaucoup d'autres histoires sur ce sujet. l'en ay marqué en la page 1079. du premier Tome quelques faits fort generallement, que j'allonge en faveur de la

Noblesse genereuse. Ce Prince donc en lieu de fuir bataille, jamais ne la refusoit, ains la cherchoit prudemment, ne monstra onques le dos au Turc, ni à autre ennemi, n'eut de sa vie peur, en quelque danger qu'il se trouva: ne fut jamais blessé, fors une fois & bien legerement en la cuisse. Il fit guerre continuelle à deux tres-puissans Sultans Turcs, Amurath & Mahumeth, desquels il souffrit le choc, & qui plus est desit en batailles rangees sept Bassas leurs Lieutenans, & leurs puissantes armées hachées en pieces, & les restes mis à vauderoute. Il pilla autant de fois leur camp. Quelques historiens disent que ce Prince tua de sa main en divers combats 2. mille Turcs. M. Barlot en escrivit trois mille. Il avoit acoustumé de ne donner qu'un coup à ceux qu'il atteignoit. Et pource que son cimenterre estoit grand & fort pesant, il le manioit de telle force & adresse, qu'il n'en frapoit jamais à faute, & le coup portoit tellement qu'il fendoit en pieces ceux qui se rencontroyent devant lui, ou les coupoit en deux par le faut du corps, ou leur avaloit la teste, & quelquefois tout le haut des espaulles avec, tant il avoit d'adresse & de force. Les Turcs, eschappez de ses mains ravissoient en admiration chez leur Sultan ceux qui les oyoyét de ceste prodigieuse force de Scanderbeg: tellement que le Sultā Mahumeth desirāt voir ce cimenterre, que Scanderbeg (de ce requis) lui envoya à Constantinople. Le Sultan estimoit ce cimenterre forgé de telle trempe, que nul harnois de fer ne pouvoit resister aux coups qu'il donnoit: mais la force estoit au bras de Scanderbeg, non pas en son cimenterre, qui lui fut renvoyé. Quand ce Prince valeureux entroit au combat, au plus fort de la meslee sa levre de dessous se fendoit, dont sortoit du sang en abondance. Hors des combats le mesme lui venoit, si en traitant d'affaires importants il s'esmuvoit trop. Il mourut de fièvre en son lit l'an 62. de son aage, ayant dominé 24. ans, le 17. de Janvier 1466. ce dit M. Philippe Comminé 24. ans, le 17. de Janvier 1466. ce dit M. Philippe Comminé au 2. ch. du cinquiesme livre de ses Mémoires historiques.

La seconde histoire est de Gileace Bardasfin gentil-homme de Catane en Sicile. De temps en temps il creust en telle proportion de grosseur & hauteur de corps,

corps, qu'il  
suffisoient-ils  
venant: b  
& qui sur  
rit, ietter  
Oltreplus  
brave com  
te s'eneta  
Car, armé  
en la main  
meau de la  
toit dedans  
Quelques  
auquel il  
l'arrestoit  
bes. De s  
charge, q  
Par pass  
hommes q  
son bras d  
tenoit sous  
& ne cess  
leur hoit le  
ville jadis ap  
les Espagne  
& lui couru  
de son esper  
cheval en te  
court sus au  
corps, lui fa  
selle, & le pr  
decoule au  
vante. Il co  
fusen l'edra  
et C. Marin  
tra 1.

3. On a  
tient les fa  
Baron de M  
traite ruder

corps, qu'il surpassoit tous autres hommes, tant grands fussent-ils, des espaules en sus, estant robuste & fort à l'avenant : brief homme du tout accompli en cest esgard, & qui surmontoit tous autres à sauter pieds joints, courir, ietter la pierre, manier la picque, jouter & lutter. Outreplus il estoit vaillant, adroit & hardi à merveilles, brave combatant à pied & à cheval : sans que ceste haute siene taille l'empeschast de faire preuve de sa valeur. Car, armé de toutes pieces, le casque en teste, tenant en la main droite une javeline, de la gauche le pommeau de la selle d'un haut & puissant cheval, il fautoit dedans les arçons sans mettre le pied à l'estrief. Quelquefois il montoit un grand courfier, sans bride, auquel il donnoit carriere : puis au fort de la course l'arrestoit tout court, en le serrant de ses cuisses & jambes. De ses mains il soulevoit de terre un asne avec sa charge, qui d'ordinaire est de trois quintaux pesant. Par passetemps il se prenoit aux deux plus robustes hommes qui se pouvoient trouver : arrestoit l'un de son bras droit, du gauche ferroit l'autre en terre, & l'y tenoit sous son genouil : finalement y abattoit l'arresté, & ne cessoit qu'il ne les eust tous deux sous soi, puis il leur lioit les mains derriere le dos. Devant Plombin ville jadis appartenante aux Florentins, lors assiegee par les Espagnols, trois hommes d'armes l'escarterent, & lui coururent sus. Mais il donna tel coup de la garde de son espee à l'un qu'il l'abatit à demi-mort de son cheval en terre. Puis apres il broche des esperons, & court sus au deuxiesme, qu'il empoigne par le faut du corps, lui fait perdre estriefs & arçons, l'enleve hors de selle, & le precipite à bas. Donne si rude coup de coup de coule au troisieme, qu'il le contraint se sauver de vitesse. Il combatit deux fois en duel en Italie, & deux fois en Piedmont, tousiours victorieux. *Thomas Fazet, Et Cl. Marius en l'histoire de Sicile, Decade 1. livre 3. chapitre 1.*

3. On a publié & imprimé un livre, lequel contient les faits memorables de George de Fronsperg, Baron de Mindelheim. Combien que Paul Iove le traite rudement (Iove ami, George ennemi de la pan-



roufle du Pape) si magnific-il sa forte & valeureuse proüesse. Car apres avoir descrit les bons services que ce Baron fit par diverses fois à l'Empereur Charles cinquiemesme, nommément à la Bicoque & en la bataille de Pavie, contre le Roi François premier, & ailleurs aussi, ayant tousiours vaillamment combatu en quinze batailles rangees, & en plus de vingt rencontres; il adjouste ces mots, George Fronsperg fut si fort & robuste, qu'estendant le doigt miroyen de sa main droite, il esbransloit & jettoit hors de place le plus fort homme qu'on eust sceu trouver, tant asseuré fust-il. Il arrestoit tout court un cheval courant impetueusement en mettant la main sur la bride: pouffoit à l'aïse, avec l'espaule où bon lui sembloit, un canon: marchoit beaucoup plus volontiers à pied qu'à cheval, & cheminant ne trouvoit homme, pour disposé & jeune qu'il fust, qui le devançast. Voyez ce que l'en ay dit au premier volume de ce recueil d'histoires, pag. 291.



### FORCE guerriere.

EN la guerre des Espagnols contre les Mores en la coste de Barbarie, du temps de Ferdinand ayeul de Charles cinquiemesme. Roderic Diaze commandant aux troupes en l'absence du capitaine Fernand, depuis gouverneur de Mersalquibir, ne cessoit de harasser les Mores par continuelles courses, surprises, butins & saccagemens. Irritez de tant de pertes, ils resolvent d'employer tous moyens pour l'attraper & deffaire. Vn jour ils le ceignent & l'enferrent de tous costez, suivi de fort petite troupe, à comparaison des Mores. Ne perdant l'esprit ni le cœur au danger, apres avoir courageusement exhorté ses gens à leur devoir, donne à toute bride & se jette en la presse de ses ennemis, où il fit merveilles. Les siens voyans tant de valeur le secondent, & mettent les Mores en fuite. Il poursuivoit un cavalier More monté sur un barbe, qui couroit comme le vent. Roderic ne pouvant le joindre, lui lance sa

par-

pàrchisan  
tre le Mo  
du che  
perdus d  
stesse. L  
eux, qu  
contre un  
ne Mersal  
François

CEC

D E n  
Pic  
nant, no  
maison  
don de  
l'an 1557.  
& de  
ni jeter  
drite qu  
tint clos  
voir de q  
droit est  
s'efforçan  
les ters de  
ter des pi  
o: eaux:  
noir çà &  
en haut  
de hale m  
pieces sur  
devanç  
cens pos  
habiles &  
en me  
esclaves  
fust l'e

pàrthifane de telle force, qu'il transperce de part en autre le More, brise l'arçon de la selle, & traverse la teste du cheval. Tout fond en un monceau, & les Mores esperdus d'un si terrible coup, taschent de se sauver de vitesse. Long temps apres un proverbe demeura entre eux, quand ils vouloyent faire quelque imprecation contre un ennemi, de lui souhaiter le coup du capitaine Mersalquibir. *Al. Gomecius au 4. livre de l'histoire de Francisque Ximenes.*



**FORCE merveilleuse.**

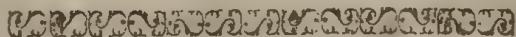
**D**E nostre temps la France a veu un gentil-homme Picard, de haute taille, gros & robuste à l'advenant, nommé messire Louys de Boufflers, nourri en la maison du Duc d'Anghien Iean de Bourbon, & guidon de sa compagnie en la bataille de saint Laurent l'an 1557. Ce gentil-homme estoit si fort, qu'en pieds & debout il ne trouvoit homme qui peust l'esbranler, ni jeter hors de son plan : ni lever le poulce de sa main droite quand il le tenoit contre son front. Quoi qu'il tint clos en sa main droite, c'estoit chose hors du pouvoir de quiconque entreprenoit l'en tirer. Son bras droit est maintesfois demeuré victorieux de plusieurs s'efforçans de le faire plier. Il brisoit en deux pieces les fers de cheval. Outre la force il avoit l'adresse à jeter des pierres en l'air, dont il tuoit ordinairement des oiseaux : empoignant un bided par la queue, il le traînoit çà & là comme bon lui sembloit : puis l'eslevoit en haut de ses bras, & le portoit fort loin, sans reprendre haleine. Ordinairement il sautoit armé de toutes pieces sur son cheval, sans toucher du pied à l'estrié : devançoit à la course un gener d'Espagne pour deux cens pas : & terrassoit les lutteurs Bretons, pour forts, habiles & robustes qu'ils peussent estre. Lui prenant envie de bander & roidir son bras droit, l'on voyoit esclater la manche de son pourpoint, tant ferme qu'en fust l'estoffe. Mais en un siege de ville, ce Milon,

sautant un fossé pour estre des premiers à l'assaut qui se preparoit, & voulant hauffer sa visiere, pour accourager ses siens; une balle de mousquet trouvant ceste ouverture, lui donne à la tempe, dont tout soudain il perdit la parole, & la vie quinze ou seize heures apres.

Vn autre gentil-homme Picard, nommé le sieur du Plouypres Abbeville, de la memoire de nos peres, homme d'armes, avoit telle force au bras, que prenant de la main droite sa grosse, longue & forte lance de combat, par le bout proche du fer, il en escrivoit estant à cheval son nom & surnom contre une muraille; & manioit ce bois aussi lestement qu'un agile escrivain sa plume: par une force & adresse inimitable.

Prenons une histoire plus proche de nous durant le papat de Sixte V. vint à Rome un gentil-homme Espagnol nommé Hieronymo Ayenza, chevalier de saint Jacques, lequel fit des essais de sa force excédant toute creance humaine. Car en la presence du Prince de Parme, qui lors estoit à Rome, & de plusieurs seigneurs, & gentils-hommes de sa compagnie, ayant envelopé de son mouchoir la poincte d'une hallebarde, il se mit à la tordre, ne plus ni moins que l'on feroit un scion d'osier, & continua tant qu'il le mit en menus morceaux. Puis apres, posant la hampe de ceste hallebarde, sous les acoudoirs d'une chaire, frapant dessus avec ses deux doigts indices, il brisa tellement ceste hampe que l'on en faisoit aisément toucher les deux bouts ensemble. Tenant deux ieu de cartes ensemble, il les deschira promptement par le milieu, de ses mains, comme un homme deschireroit quelque simple feuille de papier. Sur ceste humeur de faire preuve de sa force, il empoigne sur la table une assiete d'argent, qu'il goderonna de ses doigts en guise de fraize de collet. D'avantage, ayant fait asseoir quelqu'un des assistans à ce spectacle dedans une chaire, il empoigna de sa main droite l'un des pieds d'icelle chaire; puis esleva ce pesant fardeau en l'air, & le porta tout autour de la salle du Prince. Ces trois exemples de force merveilleuse sont

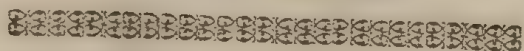
*extraits du choix des histoires aparées, livr. 3. ch. 35. & 36.*



FRATEVR memorable.

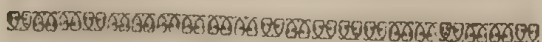
EN l'an 1562. La France troublee & les Provinces dans le feu d'une guerre civile, descrite amplement par divers auteurs. Ici ie marque une escriture recueillie de l'histoire generale de Provence escrite par un ennemi capital des Protestans qu'il surnomme Religioneires, comme s'en suit. Vne grande & antique villè entre Arles & Nismes, & proche du Rhosne estoit en la puissance des Protestans, d'où le Comte de Sommerive leur puissant adversaire, resolut les chasser à coups de canon, & suivi d'un camp composé de quatre cens maistres & de trois mille hommes de pied, conduits par Seigneurs & vail-lans chefs de guerre, en deliberation de faire une terrible boucherie. Les menassez, aprehendans le peril imminent, appellent à leur aide le capitaine Grille, commandant en Languedoc en l'absence du Comte de Crussol. Grille amasse environ sept cens harquebuziers, & quelques gens de cheval, Sommerive averti, choisit un de ses principaux capitaines nommé le Pui S. Martin, & l'envoye reconoitre ce secours. S. Martin fit sa descouverte à la legere, disant, que c'estoit le Baron des Adrets chef de guerre, lors merueilleusement redouté des Cath. Romains, lesquels il traitoit à la pareille. Mais le Baro n'y estoit pas Neant-moins ceste nouvelle de S. Martin estant espandue par le camp Catholique, une Panique terreur comence à courir de bande en bande, & semer es cœurs une crainte si mortelle & desfreiglee, que sans iugement & resolution genereuse il commence à gaigner le haut en desordre & confusion. Grille & ses compagnons courent apres ces fuyards avec tel succes qu'en moins d'une heure 2. mille Cath. Romains sont ou taillez en pieces, ou estouffez dās le Rhosne, se precipitans les uns sur les autres, croyans trouver plus de pitié au fil des ondes, que des espees. Toute l'artillerie fut perdue & trainee à Nismes: l'honneur du Comte, & de tous ses braves Barons ravalé, les Catholiques abatus, & les Protestans relevez. C'est la confession de l'historien susmentionné en la page 734.





### GARNISON rudement traitée.

**L**Es capitaines & soldats des garnisons, sur tout de pays estranges, s'ils ne sont bien forts en retraites fortes contre amis ou ennemis, sobres, deslians, vigilans, sur tout la nuit, sont en danger, notamment s'ils sont insolens & cruels à leurs hostes. En l'an 1556. durant les guerres d'Italie, une villette nommée saint Paul, dans laquelle y avoit garnison d'Espagnols en grand nombre, fut rendue aux François, apres que les habitans du lieu eurent esgorgé tous ces Espagnols, un excepté, lequel en alla porter nouvelles à leurs compagnons, s'estant pour cest effect, & à toutes peines garanti de ce massacre. *Histoire des guerres d'Italie.*



GARNISON apressee, autrement traitée qu'elle ne pensoit: & les changemens qui en avindrent.

**A**V mois d'Avril de l'an 1572. les affaires des Pays bas commencerent à prendre autre forme que le Duc d'Alve, & les Espagnols n'avoient pensé. Le Comte de la Marche ayant surpris la Briele, le Duc pensant prouvoir à la tempeste qui acueillit & brouilla ses affaires irremediablement puis apres, jugea qu'il falloit s'asseurer de la Zelande, particulièrement de Flessinghe. Il avoit paravant projecté d'en faire une citadelle au bord de la mer, & les fondemens en estoient ja posez assez avant, tant pour brider tout le pays, que pour empêcher la navigation estrangere. Or d'abondant, & pour seure poursure de son dessein, il delibera d'envoyer garnison aux Flessinghoir. Mais se doutant bien, qu'ils ne le receuoyent pas volontiers, sur tout d'Espagnols, & craignant quelque esmotion, il y envoya des le 26. de Mars certain Italien, nommé Scipion Hampi, ingenieur, duquel il se servoit, pour sous ombre de belles paroles

roles se fai  
qui avoye  
du dixie  
huicties  
rant fair  
leur avoi  
employe  
estoit pre  
mercier  
ques siens  
murailles  
roit merv  
tasche, si  
vertures.  
elefs des  
lendemai  
tout, adv  
voir, enc  
bruit qu  
Bergopz  
nuit en  
garnison  
le temps  
scha, & fal  
leur prem  
La seco  
tout leur  
rendans  
conseil, &  
les quart  
Durant le  
par les  
entre en l  
ne voulo  
recevoir.  
fres essay  
à l'an 2  
Espagnol  
commen  
les de le

roles se saisir de la place, afin de se venger des magistrats qui avoyent reburé les mandemens touchant la collecte du dixiesme denier. Scipion arrivé à Flessinghe le vingt huitiesme du mois fait assembler la commune, dit avoir tant fait pour eux que le duc au nom du Roi d'Espagne leur avoit accordé grande somme de deniers, pour les employer à la fortification de la ville. Que de sa part il estoit prest & desirieux de s'y employer: dont ils le remerciaient. Peu de jours apres il se descouvrit à quelques siens adherans. Et le 4. d'Avril il fit ouverture aux murailles de la ville en cinq endroits, alleguant qu'il feroit merveilles, appella les ouvriers pour travailler en tasche, fit dresser un pont au droit de l'une de ces ouvertures. Outre plus on contrefit par ses pratiques les clefs des portes de la ville, & encloua-on l'artillerie. Le lendemain, veille de Pasques, il mit double garde par tout, advertissant les bourgeois de ne bouger ni s'esmouvoir, encores qu'ils entendissent la nuit un peu plus de bruit que de coustume. Or dix-sept navires partis de Bergopzoom chargez d'Espagnols pensoient ceste nuit entrer sans resistance dedans Flessinghe, & y tenir garnison par la piperie de leur ingenieur Scipion: mais le temps calme, puis un vent de Nordouest les empescha, & salut remettre leur entree au lendemain. Voila leur premiere traverse.

La seconde fut l'audace de leurs fourriers, qui cuidans tout leur estre possible descendirent à Armuyde, d'où se rendans promptement à Flessinghe, firent assembler le conseil, & tout à la chaude enjoignirent qu'on dressast les quartiers & qu'on fist les logis pour les Espagnols. Durant leur consultation, le peuple s'amasse en troupes par les rues, tout effrayé de ceste redoutable garnison: entré en l'hostel de ville, où tous se mettent à crier, nous ne voulons point d'Espagnols: plustost mourir que les recevoir. Ce fut la deuxiesme traverse. Les bourgmestres essayoyent d'apaiser le bruit: mais étant mesavenu à l'un d'eux de dire, si nous voulions recevoir les Espagnols, le sçauriez-vous empescher? les bourgeois commencerent à s'eschauffer, coururent vers les murailles de la ville pour se saisir de l'artillerie. La trouvant

enclouée jugerent qu'ils estoient trahis. Ceux qui s'en estoient meslez se sauverent de viffesse & ne les vid-on plus depuis. Telle fut la troisieme traverse à la garnison Espagnole. Mais la quatriesme fut encore plus rude. Car les bourgeois ayans descloué l'artillerie, & voyans l'armade Espagnole s'avancer, forcerent l'arsenal, prirent pouldres & bales autant que bon leur sembla, & commencent à saluer les Espagnols, qui n'attendans pas si rude acueil calerent voile. Ils n'osoyent aprocher plus pres, n'estans qu'à un trait d'arc de la teste du port. Aussi ne pouvoyent-ils reculer à cause de la maree & du vent contraire. Vn d'entre eux s'estant jetté en mer vint à nage en terre, & entré dans la ville pria les habitâs à mains jointes de ne tirer plus, & que les Espagnols ne feroient faute de se retirer autour de la pleine maree. Ce qui lui fut accordé, moyennant qu'ils tinssent promesse: autrement on les hasteroit de se mettre à la voile.

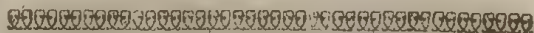
En ces contrefaites le bailli de la ville courut viffement vers Middelbourg, pour avertir le sieur de VVacken, vicamiral du roi d'Espagne, de ce qui se passoit à Flessinghe, d'où les partisans Espagnols deslogoient sans trompette. Apres disné VVacken venu là, demanda aux bourgeois, s'ils pensoient faire bien & prouvoir à leurs affaires? Quelques uns lui repartirent, qu'il estoit cause du bruit. Estonné de leur resolution, il les prie de recevoir au moins cent Espagnols. Refusé, il leur offre des VValons. Nous ne voulons, dirent-ils, ni les uns ni les autres. Ce fut une voix fatale. Car depuis lors jusques à la trefve de l'an mil six cens huit, Espagnols ni VValons, descouverts partisans d'Espagne, n'ont mis le pied dedans Flessinghe. Ce mesme jour de la venue du vicamiral, sur les trois heures apres midi, fut commandé aux Espagnols de se retirer, pour signal on lascha deux coups d'artillerie. Ainsi s'esvanouit la garnison du duc d'Alve, lequel ne fit plus depuis que battre d'une aile, au regard des affaires de la guerre: & voyant ses desseins embaraslez & tellement traversez que bien tost il se trouveroit réduit à difficultez estranges, sur la fin de l'an mil cinq cens septante trois, quitta les pays bas, & se retira chargé de despouilles des Flamens en Espagne: lais-

fant la pl  
plus de b  
dire com  
cœur à l  
choses ad  
posterité

60666666

A Llan  
quan  
certain l  
tre com  
qu'il n'e  
jusques s  
sement, co  
bahit de  
à l'ait & a  
les groll  
grande ai  
charte de l'E  
goitreux:  
bourg en  
pes, & en  
Munster &  
phie, l'aut  
la ville de  
des monra  
portoient  
& qui les  
poëtrine,  
Menquera  
de la caula  
lement aux  
raides. A  
riches pres d  
taine qu  
jouite qu

fant la place au commandeur de Castille, lequel trouva plus de besongne taillee qu'il ne pensoit. On ne scauroit dire combien cest exploit des Flessinghois haussa le cœur à la Zelande, Hollande, & autres Provinces. Les choses admirables y surueues depuis en feront foi à la posterité.



GOITREUX, ou grosse gorge.

Allant de Vienne en Autriche l'an mil cinq cens cinquante huit, nous vismes avec esbahissement en certain lieu nommé Frisach, un homme, auquel le goitre commençoit depuis les oreilles, & peu s'en faisoit qu'il n'esgalast en largeur les espauls, pendant au reste jusques sur la poitrine. L'escri que ce fut avec esbahissement, contre l'avis de Juvenal, disant, qu'il ne faut s'esbahir de voir des goitreuxes Alpes, ce que l'on attribue à l'air & aux eaux. Pour vrai la Sirie est remplie de telles grosses gorges, de qui la parole articulée sort avec grande difficulté. Ortelius en son Theatre du monde, en la charte de l'Esclavonie. Le pays de Valay abonde aussi en goitreux : & s'en trouve pareillement pres de VVirtzbourg en Franconie : item en d'autres endroits des Alpes, & en la Val fondre au pays des Grisons, comme Munster & Simler le monstrent : l'un en sa Cosmographie, l'autre au livre intitulé *Valesie descriptio*. J'ai veu en la ville de Vevay, appartenante aux seigneurs de Berne, des montagnars Valaisans venus là au marché, lesquels portoient des goitres non moins gros que leurs testes, & qui les couvroient depuis les oreilles jusques sur la poitrine, comme si c'eussent esté terines de vaches. Menquerant de plusieurs, acoustumez à tels spectacles, de la cause de telles gorges, ils l'attribuoient principalement aux eaux. J'en laisse la consideration aux Naturalistes. Ace propos, Simler recite qu'au canton de Zurich, pres d'un village nommé Flazach, se trouve vne fontaine qui fait venir le goitre à ceux qui en boivent : & adjoûte qu'entre les Valaisans se trouve des villages dont



presques tous les habitans sont goitreux : & ceux d'autres villages voisins ne le sont nullement.

GOVTTES

*guerries par estrange, & non pratiquable moyen, neantmoins memorable.*

L'An 1596. noble & magnifique seigneur Abraham de Grafentried, avoyé de Berne, racontoit à monsieur le banderet Grafentried, à quelques autres, & à moi, devisans ensemble en son logis, qu'un commissaire, lequel il nous nomma, homme fort goutteux, chargé de grands crimes, fut environ l'an 1576. amené prisonnier à Berné, & plusieurs fois appliqué à la torture. L'ayant soustenue de cœur invincible, & constamment maintenu son innocence, il fut relasché à pur & à plein : d'avantage il s'en retourna chez soi nettement guéri de ses gouttes, & ne s'en sentit point depuis.

J'ai familièrement connu, environ l'an 1586. un homme de qualité, lequel en l'an 1570. accusé de quelques forfaits fut mené prisonnier à Berne, où ayant esté plusieurs fois rudement geiné, finalement pour s'estre constamment maintenu en son innocence, fut absous & restabli en sa charge. Beaucoup d'annees paravant il avoit esté miserablement tourmenté des gouttes. Mais au sortir de sa prison, s'estant soulagé par les bains de Valay, il s'est porté sain & gaillard depuis, sans ressentiment quelconque de ses gouttes, & marchoit encores fort droit & à son aise en l'an 1604.

Vn autre notable personnage, emprisonné pour avoir communiqué secrettement avec les ennemis de son prince fut appliqué à la torture. Il estoit grièvement affligé de gouttes par tout le corps. Ayant esté rudement rité, finalement on le relascha, totalement guéri de ses gouttes, & se porta bien depuis ayant vescu plusieurs anneés apres sa delivrance de prison.

Vn goutteux quadragenaire, condamné par justice d'avoir la teste tranchée, estant à mi chemin du lieu ordonné pour le supplice, & lors qu'il y pensoit le moins,

moins, en  
qui le forci  
il comme  
plusieurs  
tes. Extr.  
29. du 1. li.

Nous l  
beaux ren  
ver tous le  
des goutte  
flores, &  
s'est trou  
leur mal,  
usage de q  
tout de l'  
applicatio  
trouvée d  
douleurs  
cles d'ea  
d'heure :  
bien acco  
blé avoir  
par acces  
ces. En c  
y ont est  
sent il nou  
ordinaires  
goutteux  
forcee : n  
me disette  
advenu à

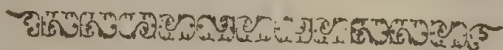
GR

GR

Chate  
Emp

moins, entendit que le prince lui avoit fait grace. Ce qui le fortifia de telle sorte que tout renouvelé de joye il commence à courir vers sa maison, où il velquit plusieurs annees depuis, sans plus se sentir de ses gouttes. *Extr. des observations Chirurgiques de M. G. Fabri, scf. 29. du 1. livre.*

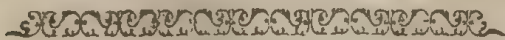
Nous laissons aux doctes medecins la pratique des beaux remedes qu'ils ont en main, qu'ils scauent trouver tous les jours, & qu'ils appliquent au soulagement des gouteux. Car nous marquons seulement des histoires, & ne touchons point aux causes des effects. Il s'est trouvé des gouteux, qui du commencement de leur mal, ont esté delivrez par mediocre diete, & par usage de quelques pouldres. Les autres s'abstenans du tout de l'usage du vin, & des femmes. Les autres par applications d'herbes & simples fomentations. Ils'est trouvé des gouteux desesperéz, qui au fort de leurs douleurs extremes se sont fait plonger en des receptacles d'eau froide, où ils ont demeuré plus d'un quart d'heure: ainsi rafraischis & reportez en leurs couches bien accommodees ont pour une espace de temps semblé avoir fait peur à la goutte. Autres l'ont combatue par acces recerchez de fievers quartes où doubles tierces. En ce dernier temps les remedes de toutes sortes y ont esté appliquez avec divers succes. Pour le present il nous suffit d'avoir touché les soulagemens extraordinaires: mais de trop haute enchere, & que nul gouteux ne se resouldra d'accepter, si ce n'est à force forcee: non plus que la diete du tout exacte par extreme disette ou trop rigoureuse captivité: comme il est advenu à des forçats & autres.



**GRANDEV R** du monde constamment  
mesprisée.

**C**harles fils de Philippe I. Roi d'Espagne, fut esleu Empereur à Francfort, n'estant aagé que de ving

ans, le 28. jour de Juin, 1519 Le jour precedēt Frideric duc de Saxe refusa de grand courage l'Empire, que tous les autres electeurs lui avoient offert de mesme accord. Requis par eux, de dire quel autre prince il estimoit devoir estre esleu? dit soudain n'en conoistre aucun si capable que Charles d'Austriche. Sa magnanimité esmeut les ambassadeurs de Charles de lui faire un present de trente mille florins d'or, lesquels il mesprisa de mesme visage que l'empire. Eux voyans ce cœur inexpugnable, le prierent vouloir permettre au moins qu'ils en distribuassent environ dix ou douze mille à ses domestiques. A leur commandement, dit il, mais quiconque prendra de vous tant soit peu, fust ce seulement la valeur d'un ducat, face estat de sortir le lendemain de ma maison & de mon service. Quoi dit, peu d'heures apres, pour n'estre plus importuné de telles gens, il monte à cheval & se retire ailleurs. *Erasme* raconte ceste hystoire en sa 4. epistre du 3. liv. & dit l'avoir aprie de l'Evesque de Liege, auquel les ambassadeurs de Charles (surnommé V.) en firent le recit. *Sleidan* en dit autant en ses Commentaires, qui avoit refusé l'empire ne pouvoit estre esleu d'une poignée d'escus. Sa vertu le rendit plus admirable encore depuis que la domination de tout le monde: & moins elle eut de reconnoissance en terre, plus a elle esté gratuitement recompensee par celui qui donne les couronnes eternelles au ciel. Que pouvoit-il defaillir à un si hault & noble courage, n'ayant rien digne de soi en terre que soi mesme, & s'envelopant de sa vertu & singuliere pieté, qui le rend venerable autant & plus aujourd'hui qu'alors?



GRANDEVR mondaine malasseuree, envie,  
renversee par divers artifices, & vengée  
apres sa ruine.

L'Ouys Roi de Hongrie, desfait par les Turcs l'an  
1526. & mort sur le champ de bataille, Jean de Zapolic

polie vain  
ques seier  
nand, frere  
frere de L  
esleu Roi  
puissans co  
ce Jean v  
nommé El  
dinand. Ie  
maîtres l'a  
& relegué  
Conseiller  
George N  
vint en se  
vaivode I  
& à chauf  
vant pour  
dit moine  
rance de  
il rentre  
fort fidele  
pere Sigm  
teur estoit  
choisit Geo  
& surinten  
Varadin, &  
d'Estienne  
par dessus  
du manie  
n'entreprit  
que de cou  
reconcilia  
Rome en  
George, qu  
pour tuer el  
George sen  
moyen de  
en moind  
yent vent  
Ferdinan

polie vaivode de Transilvanie fut esleu Roi par quelques seigneurs qui le favorisoient. A l'opposite Ferdinand, frere de l'Empereur Charles V. & mari d'Anne sœur de Louys, bien voulu d'autres seigneurs Hongrois, esleu Roi, s'ensuivit un pernicieux estrif entre ces deux puissans competeurs, qui finalement s'accorderent. Sur ce Iean vint à mourir, la vefve duquel ayant un fils nommé Estiene, appella les Turcs à son aide contre Ferdinand. Iceux venus en tresgrand nombre se rendirent maistres l'an 1331. ayans defait les troupes de Ferdinand, & relegué doucement la vefve, son fils, & son principal Conseiller en Transilvanie. Ce Conseiller, nommé George Martinuse, de maison noble, mais fort pauvre, vint en son bas aage se ranger au service de la mere du vaivode Iean, où il aidait à porter du bois es fourneaux, & à chauffer les poisses. Ce mestier le feschant, & ne pouvant pour lors trouver mieux, poussé de desesperoir il se redit moine, aprit à lire, & quelque peu de latin, sous esperance de s'avancer entre les ecclesiastiques. Finalement il rentre au service du vaivode, lequel il suivit & servit fort fidelement en son voyage de Pologne vers son beau pere Sigismond, du temps que Ferdinand son competeur estoit le plus fort en Hongrie. Le vaivode, restabli, choisit George pour l'un des principaux de son conseil, & surintendant des finances. Il estoit desja Evesque de Varadin, & par le testament de Iean fut nommé tuteur d'Estiene avec la Roine. Alors il commence à regarder par dessus l'espaule les autres seigneurs, les estoignant du maniement des affaires. La Roine craignant qu'il n'entreprit encore d'avantage, & le guignant d'autre œil que de coustume, s'ensuivirent force quereles sourdes, reconciliations, & autres artifices, dont la fin fut que la Roine envoya demander secours à Soliman contre George, qu'elle accusoit d'intelligence avec Ferdinand, pour tuer elle & son fils. Le Turc delibera lui aider, dont George sentit le vent, fit la paix avec la Roine, & trouva moyen de renvoyer les troupes Turquesques plus viste, en moindre nombre & en pire equipage qu'elles n'estoyent venues. Passant outre il traite secrettement avec Ferdinand, à ce qu'Isabelle & son fils, par le moyen de



quelque eschange convenable, quittaient à Ferdinand toutes prerensions sur la Hongrie, qui seroit plus assésurée contre les invasions des Turcs, auxquels Isabelle avoit recours en tous ses soupçons, par consequent se hazardoit à tout perdre, & sans y bien penser exposoit les autres pays voisins en proye à un redoutable ennemi. Ferdinand qui se desloioit de l'inconstance de George, voyant une porte ouverte à l'establissement de ses affaires en Hongrie, remercie George, l'entretient soigneusement en telle intelligence, & sous esperance de plus grand secours lui envoie un renfort de mille chevaux Hongrois, prie l'Empereur son frere de lui donner avis en ceste occurrence, & quelque chief bien entendu pour avoir la charge de tous les affaires de Hongrie. Par l'avis du Duc d'Alve, du marquis de Pescaire, du Duc de Sesse, & du Cardinal de Granvelle, principaux Conseillers de l'Empereur, Jean Baptiste Castalde, marquis de Cassan, maistre de camp en l'armée imperiale durant la guerre d'Allemagne, où il s'estoit sagement & vaillamment acquitté de son devoir, eut ceste commission, & s'achemina soudain vers Ferdinand, qui lui donna les moyens d'entrer fort en Hongrie, où il commença à prouver aux affaires. La Roine Isabelle avoit fait assigner les Estats en certain lieu commode, esperant y oster le gouvernement à George, mal voulu des grands seigneurs, à cause de son grand credit. Lui prevenant le coup assemblée ses amis, avec lesquels il resoud de se trouver aux Estats. Comme il faisoit chemin son coche fut renversé par terre, dont aucuns de ses familiers, esmeus, s'enhardirent de le prier qu'il rebroustast chemin, poussé par tel presage. Lui au contraire disant qu'il avoit au ciel un coche favorable, & qui ne versoit jamais, passe outre & se trouve aux Estats en telle contenance, que la Roine quitta la place, se donnant peur de George, lequel se haussa plus que de coustume, & fit en sorte que la Roine commence à le croire plus que paravant, ce qui parut aux effects. Là dessus George acompagné de 400. gentil-hommes de sa suite ordinaire de deux cens harquebuzers, monté en son coche tiré par huit chevaux blancs, entra dedans la ville

ville assigne  
Cassan l  
rent de tel  
rent, tous  
ment de l  
de Hongr  
avec 4000  
de Transi  
d'autres pi  
rent adjoin  
quante mil  
apres un ch  
pourtant d  
combler ce  
puis ce tem  
n'eit raison  
d'y adorer

Le desig  
pas tant es  
peau, & de  
nait des pa  
souvenant  
feu Roi Icar  
lui de se co  
contre le Ca  
s'ils d'icel  
quis tout ce  
pl. s'écroie  
luy, elle l  
proufesse  
tores prer  
de les Est  
mon. Roai  
du Marquis  
gacoe quel  
mettes-ma  
de a raze  
Hongrois  
du Roi  
sceptre d'

ville assignee pour la tenue des Estats. Le Marquis de Cassan le mania selon son humeur, & les affaires passerent de telle sorte, que la Roine Isabelle & son fils furent, sous certaines conditions & recompenses, doucement despouillez de toutes pretensions sur le Royaume de Hongrie, George laisse superintendant des finances avec 4000. ducats de pension, d'abondant creé Vaivode de Transylvanie avec 15000. ducats d'estat par an: outre d'autres plus grands avantages en Hongrie: ausquels furent adjointez l'Evesché de Gran, montant à plus de cinquante mille ducats de revenu annuel, & quelque mois apres un chapeau de Cardinal envoyé par le Pape à la poursuite de Ferdinand, qui cerchoit tous moyens de combler ce goufre profond. L'histoire de Hongrie depuis ce temps descouvre le fond de tels conseils, qu'il n'est raisonnable de fonder maintenant: mais c'est assez d'y adorer Dieu en ses jugemens merveilleux.

Le designé Cardinal, homme fort clair-voyant, ne fut pas tant esblouy de la splendeur de sa mitre, de son chapeau, & de son magnifique equipage, qu'il ne se desfiast des paroles & caresses Espagnoles du Marquis. Et se souvenant des obligations qu'il avoit à la memoire du feu Roi Jean, avertissoit soigneusement la vefve d'icelui de se comporter plus prudemment. Elle despitée contre le Cardinal, prit en mauvaise part tous les conseils d'icelui. Voire pour s'en vanger, descouvrit au Marquis tout ce que le Cardinal lui avoit communiqué de plus secret, afin de le faire ruiner par Ferdinand. Qui pis fut, elle lui declaira estre prestee de ratifier les conditions proposees en Estats precedens, & de quitter à Ferdinand toutes pretensions sur le Royaume de Hongrie. Soudain les Estats sont assemblez à Colofavar, sur la fin du mois d'Aoust de l'an 1551. La Roine & son fils, acostez du Marquis & du Cardinal allerent en l'Abbaye esloignée de quelques heures de chemin loin de là, pour remettre es mains des deputez de Ferdinand les enseignes de la royaute, c'est à sçavoir la couronne d'or (que les Hongrois content avoir esté envoyee du ciel au temps du Roi saint Ladislas, environ l'an mil septante six,) le sceptre d'ivoire doré, la pomme d'or, le manteau royal,

la tunique & les soulers garnis de riches perles & de pierres precieuses. Surcel la Roine fit une longue harangue à son fils, touchant la necessité de leur condition, & l'avantage qui pouvoit leur en revenir. Puis ayant mis es mains du Marquis les ornemens royaux, en consequence de quoi le Cardinal, les seigneurs & principaux officiers de la couronne, presterent serment de fidelité à Ferdinand, lequel s'empara de toutes les places tenues paravant sous autre nom; elle & son fils (auquel Ferdinand promit en mariage l'une de ses filles nommée Jeanne) ne pouvans plus subsister en un royaume qui n'estoit plus leur; troufferent bagage, & par les hautes montagnes tirerent vers Cassovie.

La difficulté des chemins contraignant de fois à autre ceste pauvre Princeesse ainsi degradée de mettre pied à terre dedans les forests, comme son cocher donnoit ordre à son attelage, elle tournant visage vers la Hongrie, & se souvenant à quoi son despit l'avoit reduite, lascha du fond de sa poitrine un tresgrand soupir, & ne pouvant pis ni mieux, grava son nom sur une escorce d'arbre, avec ces trois mots dessous, *Sic fata volunt*, & laissant ce tesmoignage de ses ennuis remonte en coche, poursuivit son chemin, & gaigne Cassovie.

Voyons le reste de ceste tragedie. Le Cardinal joyeux d'avoir chassé la Roine, se trouve d'autant plus perplex, pour les difficultez qui se presentoyent. Il falloit s'excuser envers Soliman de ce qui estoit venu, & lui payer le tribut pour la Transilvanie. Il desploya là son eloquence, & pour en destourner la guerre fut contraint de pancher du costé des Turcs. Ses mal-vueillans prenans ceste prudence politique au pis, l'accusent ouvertement d'estre traistre: comme son malheur le poussa là, que Ferdinand l'eut en petite estime, & Soliman despité contre lui fit remuer les armes en Hongrie, où le Cardinal se rangea, fit son possible de remedier aux desordres, s'efforçant d'un costé de conserver le pays & moderer le despit de Soliman: & de l'autre complaire à Ferdinand & aux Espagnols. Mais il estoit impossible servir à maistres si contraires. Le siege de Lippe ayant esté favorable à Ferdinand, & le gouverneur Oliman, enclos

au chasteau voulant se rendre, le Cardinal & le Marquis estoient d'avis contraires. En fin le Cardinal procurant honneste composition à Oliman fut creu, tellement que ce capitaine Turc sortit avec les siens vies & bagues sauves, mesme fut conduit fort avant en campagne par quelques gens du Cardinal, au pavillon duquel il avoit esté fort long temps.

Quelques capitaines Espagnols infiniment despitéz d'avoir perdu une grasse proye, courent apres Oliman, lequel les repoussa heureusement, & se rendit sain & sauf pres du Bassa plus prochain. Desja auparavant le Cardinal avoit esté chargé & accusé à Ferdinand de s'entendre avec les Turcs, & de vouloir dresser quelque nouvelle partie au desavantage des Alemans & des Espagnols. La delivrance d'Oliman servit d'allumettes à ceste paille d'envie, & l'embrasement fut tel que le Marquis se sentant avoüé appelle quelques capitaines des principaux, auxquels il fait entendre que tout estoit perdu pour le Roi Ferdinand, & qu'eux tous estoient morts, si dedans quelques heures le Cardinal George n'estoit exterminé. D'autant qu'il avoit deliberé d'oster la couronne à Ferdinand par la prochaine assemblee des Estats, & à l'aide des Turcs chasser toutes ses forces hors de Hongrie.

Après autres discours à ce propos, ils resolvent ensemble de tout ce que l'exécution pour la nuit suivante sembloit requerir. C'estoit le quinzième jour de Decembre 1551. Le capitaine André Lopez suivi de vingt quatre armés vestus à la Turquesque, s'achemine vers le chasteau où estoit lors le Cardinal. Toute ceste nuit fut espouvantable à cause des vents extraordinaiement impetueux & des pluyes orageuses. Le froid extrêmement aspre fit que les gardes du Cardinal ne prenants garde au matin qui entroit ou sortoit. Lopez & les siens se glisserent dans la place. Il ne falloit plus qu'entrer en la chambre. Marc Antoine de Ferrare secretaire du Marquis, homme déterminé, s'estoit insinué de longue main si avant es bonnes graces du Cardinal, sous couleur de lui descouvrir les secrets de son maistre, qu'à toute heure il entroit en la chambre de ce Cardinal.



Avant jour il vient heurter à la porte d'icelle, portant une lettre en main qu'il disoit vouloir faire signer au Cardinal, pour estre promptement envoyee au Roi à Vienne. L'huissier lui ouvre, & le void suivi de Sforce Palvoisin, lequel demeure à la porte. Le Cardinal estoit desja levé, couvert d'une robe fourree de martres, assis à table, & lisant quelques papiers à sa maniere acoustumee. Marc Antoine approche, le salue, dit que Palvoisin envoyé par le Marquis attendoit à la porte pour recevoir ses commandemens & porter le paquet au Roi. Surce il presente les lettres, & comme le Cardinal prenoit sa plume pour les souffigner, Marc Antoine lui porte un coup de poignard dedans le sein. Palvoisin entre & degainant l'espee fend la teste au Cardinal, lequel criant à Dieu par plusieurs fois, & appellant fieres les meurtriers, en les conviant de se monstrier tout-autres, survindrent les autres conjurez qui acheverent le massacre de ce vieillard, lors âgé de septante ans. L'histoire marque que le chasteau où le Cardinal fut tué avoit esté basti sur les fondemens d'un convent de moines ruiné par son commandement, l'Abbé duquel voyant qu'on lui renversoit sa demeure, avoit fait une horrible imprecation contre George lors simple Eveque. Ses domestiques observerent aussi le jour devant sa mort, que le prestre qui chantoit messe devant lui, par nonchalance, mesgarde, ou autrement, voulant prendre le pain consacré avoit empoigné le calice, & versé par terre tout le vin qui estoit dedans: ce qui fut pris à mauvais presage, sur tout apres le coup. Mais l'une des principales causes de sa ruine fut l'opinion que l'on imprima en la teste de Ferdinand des immenses richesses du Cardinal: car on ne parloit que de plusieurs millions d'or: & les semeurs de tels bruits ne consideroyent pas les liberalitez & despenes de George, lequel amassoit voirement d'une main, mais il semoit de l'autre, pour maintenir son autorité, conserver la paix, apaiser les malcontents & gratifier aux amis. Or soit que le Marquis, son secretaire & autres se fussent gorgez d'une partie du plus beau de ces thesors, à cause dequoi le capitaine Lopez fut quelques jours detenu prisonnier, soit que les

serviteurs  
meilleures  
cabinets  
sept cens  
trois liv  
mille ma  
trois duc  
carquans  
grand no  
bellines d  
yale force  
Celle tou  
non pas  
qu'un pu

Châse  
moins t  
val de S  
tout ma  
rent sou  
decliner  
quis n'a  
tr, m  
Hongrois  
en Italie  
me de pe

Quant  
Palvoisin  
Moins l  
Saint Ge  
tome se  
Alexandrie  
ardeme  
pege, l'au  
dichre d  
Jesse F

Quar  
cinquante  
re à par  
dellu  
au long

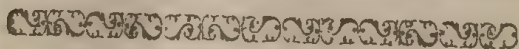
serviteurs & amis du Cardinal en eussent destourné la meilleure part, on trouva après la mort en ses coffres & cabinets dix sept cens livres d'or hors œuvre, quatre mil sept cens nonante trois livres d'argent, neuf cens trente trois livres d'argent nouvellement tiré des mines, & mille medaille d'or de Lysimachus, chascune du poids de trois ducats: force vaisselle d'or, d'argent doré, chaînes, carquans, brasselets, pendans, bagues & anneaux en grand nombre: plusieurs gros paquets de martres zebellines, des tapis & vestemens precieux, une escuirie royale, force chevaux, mulets, & autres haras de grand pris. Cela estoit quelque chose à homme en plus bas degré, non pas à celui que l'on estimoit mieux acommodé qu'un puissant Roi.

Chascun eut sa part de la despouille, qui plus qu'il moins: mais ce leur fut un or de Thoulouse, & le cheval de Seyan, comme dit l'ancien proverbe. Outreplus tout malheur accueillit ceux principalement qui furent foullez de ce massacre. Les affaires de Hongrie déclinerent l'année suivante à vœu d'œil, & le marquis n'y fit rien qui valust, puis fut contraint en fortir, mal voulu de tous, hay mesme de Ferdinand, des Hongrois & Alemans, & finalement se retira confus en Italie, dégradé, regardé de travers & tenu pour homme de peu.

Quant à ceux qui executerent la commission Sforce Pulvoisin mourut prisonnier entre les mains des Turcs, Monin l'un des massacreurs fut decapité pour forfait à saint Germain en Piedmond: comme aussi Marc Antoine secretaire du marquis eut la teste trenchee en Alexandrie de la paille dont il estoit narif, par le commandement du Cardinal de Trente. Le chevalier Campege, l'un de ceux qui acheverent de tuer George, fut deschiré des dents d'un sanglier en la chasse, devant les yeux de Ferdinand.

Quant à l'estat de Hongrie, depuis l'an mil cinq cens cinquante un, iusques à present, ce pourra estre le chapitre à part de quelqu'un des volumes suivans. Ce que dessus est tiré en partie d'*Ascanius Centorius*, qui a escrit au long l'histoire des guerres de Transilvanie, en partie

de quelques autres notables auteurs. J'oubliois à dire que le corps du Cardinal massacré fut aussi honorablement enseveli, qu'il avoit esté indignement mis à mort,



### GOUTTEUX guéri.

Certain personnage demeurant à Heidelberg, homme tétrique & fâcheux, affligé de la goutte, ne bougeant du lit, picquoit tous ceux qui s'aprochoyent de lui. Vn bon compagnon pouvant supporter quelques traits de gaufferie de ce goutteux, s'ausa de la fourbe suivante. Sur le soir de certain jour ayant espié que son patient estoit seul, ses domestiques afairez en divers lieux tant en la maison que dehors, il entre en la chambre du goutteux couvert d'un masque noir, & tout bellement sans mot dire marche vers la couche de son homme, qui estonné de voir un More s'aprocher de lui solitaire & sur la nuict, commence à crier, qui es-tu, pourquoi & d'où viens-tu? L'autre en lieu de répondre s'avance au petit pas, & aproche du lit, & empoignant bien fort par les bras ce goutteux, le charge sur ses espauls, & sans sonner mot ni se soucier de ses clameurs le traine hors de la chambre & par les degrez en bas. Alors continuant en son silence, il met son homme en pieds, le regarde, s'eslongne en arriere, puis acourt à lui pour le charger derechef sur ses espauls & l'emporter loin de la maison. Le pauvre goutteux qui paravant n'eust sceu faire un pas en place unie, ni se tenir sur pied une minute d'heure, moins encore plier ou hausier les genoux, se prend à courir, monte viftement les degrez de sa chambre, ouvre les fenestres, & de forte voix appelle à l'aide ses voisins prests à dormir. Ils y acourent, le trouvent qui ne pouvoit plus souffler. A voix de demi-mort, il leur conte qu'un fantosme l'avoit tiré de sa couchette, emporté hors de sa chambre, traité miserablement, de forte que si par plusieurs fois il n'eust reclaimé le nom de Iesus, il rendoit l'ame sur le pavé. Chascun s'esbahit de ceste avanture, considerant un homme qui

peu

peu d'heu  
nouvé les  
maine.  
homme fi  
temps de  
trais d'ame  
Theologie d

Monfieur  
mé en Ale  
Heriman le  
de Payera  
un autre d  
ne & viol  
ne fçai p  
temple de  
leux alar  
le-là. De  
me riche,  
qui le pré  
se remuer  
lai il quit  
steau, où le  
& de tout  
douleurs p  
mé les por  
& s'y main

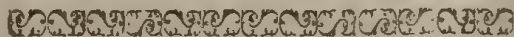
GO F

Les pl  
Roi d  
provinces  
depuis o  
ré le g  
tion au C

peu d'heures auparavant ne pouvoit se remuer, avoir retrouvé ses pieds & jambes contre toute aparence humaine. Qu'avint-il ? Le fantosme fit merveilles : son homme fut si bien guéri de sa goutte, qu'il a vescu long temps depuis, sans en sentir atteinte quelconque. *Extrait d'une lettre du Docteur Herman Lignaridus professeur en Theologie à Berne, l'an 1607. au mois de Decembre.*

*Autre.*

Monsieur Fabry, D. Medecin & chirurgien renommé en Alemagne & en Suisse, respondant au Docteur Herman le 14. iour du premier de l'an 1608. de la ville de Payerne, à costé de Berne & de Lausanne, raconte un autre exemple de gouteux guéri par frayeur soudaine & violente. Il y a quelques anneés que de nuit, ie ne sçai pour quelle occasion, la grosse cloche du grand temple de Lausanne sonna le tocsain, & mit en merveilleux alarme tous les bourgeois & habitans de ceste ville-là. De ce nombre fut le Commissaire N. Ancel, homme riche, detenu au lit des long temps par les gouttes, qui le pressoyent tellement qu'il n'osoit ni ne pouvoit se remuer. Mais la peur l'acueillit de si pres, que sans delay il quitta sa couche, & se porta à pied dans le chasteau, où loge le Seigneur Bailli, gouverneur de la ville & de tout le ressort d'icelle. Ancel fut lors allegé de ses douleurs par la peur. Mais n'ayant pas depuis bien fermé les portes & fenestres de sa maison, la goutte y revint & s'y maintint sur son hoste jusques à la mort d'icelui.



GOVERNEMENT cruel, malheureux.

Les plus grandes longues guerres de Philippe II. Roi d'Espagne, ont esté en Flandres & es autres provinces des Pays bas, par ses Lieutenans generaux, depuis que Marguerite d'Autriche sa sœur en eut quitté le gouvernement. Elles commencerent par l'opposition au Concile de Trente, item à l'establissement de



l'Inquisition, & par des requestes desplaisantes au Roi. Fernand de Toledo, Duc d'Alve, fut envoyé, lequel ne connoissant pas bien l'humeur du Pays, porta les commandemens de son Maître à la pointe de l'espee, & voulut forcer par les mains des bourreaux, puis des gens de guerre, & des garnisons, en suite par confiscations & saccagemens, un peuple qui veut estre manié de toute autre sorte. Les Principaux du pays assemblez à Terremonde, y firent une protestation de mourir libres, & de souffrir autant que les Sagontins & Numantins, plustost que de voir leur ancienne liberté estouffée sous la domination des Espagnols: mais l'arrivée du Duc d'Alve suivi de puissantes forces les mit en merveilleux alarme, & fit prendre des resolutions fort irresolues à plusieurs grands & petis qui s'en repentirent tost & tard.

Les Comtes de Horne & d'Egmont qui avoyent (ce disoyent-ils) conservé la dernière goutte de leur sang pour le service de la patrie, l'espancherent sur un eschafaut pour premier exemple de la severité du Duc d'Alve. Ce fut le fruit de leur mespris du conseil de Guillaume de Nassau, Prince d'Aurange, qui les voyant résolus d'aller au devant de ce nouveau gouverneur, prédit à tous deux que leurs testtes serviroient de guides aux Espagnols, & leurs corps de planches pour les faire passer. Ainsi donc les Espagnols entrèrent es Pays bas, que la longue paix avoit comblé de biens & de delices, & n'y trouverent pour toute résistance que de l'estonnement. Le Duc d'Alve estimoit qu'il n'y avoit rien tant difforme & desordonné qui ne peut estre remis en sa forme & en son ordre par ses remedes, & qu'il n'y avoit point d'exces qui surpassast sa violente autorité. Il commença donc à faire les preuves de ses conseils par executions publiques: mit des garnisons es villes, bastit des citadelles qu'il nomma Castigaveillacos, c'est à dire, chastievitains, declare criminels de lese Maesté tous ceux qui ne portent leurs testtes à ses pieds, emplit les prisons de ceux qui se plaignent de sa rigueur, les gibets de maints autres qui se fient à sa feinte douceur.

Il fait trancher les testtes de dixhuit gentilshommes à Bruxelles, pour apaiser sa colere, & le despit qu'il avoit de

de la vict  
re d'Ara  
tres-rich  
d'Orang  
Pays bas  
les armes  
à coups  
gre- d'en  
d'escour  
Dixième  
de sang,  
dont il n  
Bruxelles  
xaction,  
vre d'el  
ville. Pu  
man de l  
prestes  
mander  
menaces  
ce comm  
Le Ba  
voit faire  
Duc, vo  
danger q  
tion du D  
ne des a  
Duc, il fu  
memoire  
aux cœu  
& en l'et  
radelle d  
liant du  
maut d  
ges, qui  
licacore  
resse ce  
mourir  
citant la  
peteur d

de la victoire du Comte Ludovic de Nassau sur le Comte d'Aramberg, abandonne au sac Malines grande & tres-riche ville de Brabant, pour avoir receu le Prince d'Orange. Et voulant faire accroire que les provinces du Pays bas estoient pays de conquête & assujetties par les armes Espagnoles, peu s'en falut qu'il ne les traitast à coups de fouëts & d'estrivieres, comme esclaves indignes d'estre battus en soldats. Bref il voulut les fouëter d'escourgees par l'imposition d'une taille, nommee le Dixiesme, dont il ne tira que des ruisseaux de larmes & de sang, en lieu des fleuves d'or qu'il s'en promettoit, & dont il fit grosse feste au Roi d'Espagne. Mais ceux de Bruxelles furent les premiers qui s'opposerent à ceste exaction, aimans mieux estre declarez rebelles, que vivre esclaves. Il y eut pour cela quelque esmotion en la ville. Pour l'apaiser, le Duc d'Alve commanda à l'Amman de Bruxelles d'avertir le bourreau, qu'il eust à tenir prestes des eschelles de dix à douze pieds de haut, & mander aux gens de guerre de se mettre en armes: avec menaces à ce bourreau de le faire pendre, s'il n'executoit ce commandement.

La Briele fut prise la nuit, que ceste execution se devoit faire, ce qui empescha & descouvrit l'ententi. n du Duc, voire donna loisir aux menacez de prouvoir au danger qui les menaçoit, & à leur seureté. Ceste invention du Duc d'Alve donna le premier branle de la ruïne des affaires du Roi d'Espagne, & du pays. Quant au Duc, il fut rappellé en Espagne, ne laissant deçà autre memoire que de ses rigueurs soigneusement conservee aux cœurs d'innombrables milliers de peuples offensez, & en l'erection d'une statue de bronze esleevee en la Citadelle d'Anvers, foulant aux pieds les Etats, & se qualifiant du nom de Hercule chaste-mal. L'insolence & la cruauté de son gouvernement despleur au Roi d'Espagne, qui depuis l'esloigna de sa Cour & de son Conseil, fit abatre ceste statue, condamna les formes sanguinaires de ce Duc, par lesquelles il se vantoit d'avoir fait mourir par la main d'un bourreau dixhuit mil hommes, estant la verité qu'on pouvoit dire de lui cōme d'un Empereur Romain (nomme Aurelian) que personne n'avoit

tant beu de vin qu'il avoit espanché de sang humain.

Ce Louys de Requesens, grand Commandeur de Castille lui succeda. Sa façon de commander sembloit plus douce & moderee: mais à la fin elle ne fut pas moins severe ni heureuse, tant à lui qu'au peuple. Il y mourut de peste. Le país fut acablé de toutes sortes d'oppressiõs par les ravages des soldats. Requesens exterminé, le Roi remit le gouvernement du pays au Conseil d'Etat, l'autorité duquel ne fut pas assez forte pour retenir l'insolence Espagnole, laquelle en fin, comme un torrent qui rompt toutes ses retenues, se jette au pillage de quelques villes. Anvers, des plus riches & fleurissantes de l'Europe, fut saccagee plusieurs jours durant par les Espagnols, qui entrerent dedans par la citadelle, & y exercerent des cruautez qui n'ont esté sceuës par l'Antiquité; & que la posterité ne pourra croire. Ce fut sur la fin de Septembre 1576. Les autres villes, qui n'avoient que trop d'occasion d'apprehender le mesme orage, se liguerent d'un commun accord avec celles de Hollande & Zelande, changeans leur patience en vengeance, leur douleur en courage & constante resolution.

De Jean d'Autriche fut envoyé pour commander apres Requesens. Il y trouva le service du Roi si abbatu, les conseils si foibles, toutes les volonteis si alterees, qu'il suivit (contre son naturel) les avis qu'on lui proposa de quelque forme de Pacification; le principal article de laquelle vouloit que l'Espagnol sortist des pays bas. D. Jean d'Autriche ne demeura gueres en cest humeur, ains jettoit tousiours quelque soupir apres la guerre. Vne victoire à Giblou lui grossit le cœur, pour encliner à des conseils peu necessaires au service du Roi d'Espagne, peu convenables à la condition du temps & des affaires. Ses actions furent à la fin tant odieuses, qu'on le declara ennemi du Roi & des Estats: & si la mort n'eust arresté le cours de ses desseins, il n'estoit pas pour se foucier plus du contentement du Roi d'Espagne, que de celui de son ambition, laquelle lui promettoit des royaumes tous entiers & tous neufs. Le Prince de Parme lui succeda qui fit mieux, mourut hydropique, & voulut estre enterré en Capuchin. Nous lairrons le gouverne-

ment

ment du  
de l'In

666666

I'ai fait  
celle de  
douleurs  
de son tab  
ne histo  
recueillie  
vant ce q  
Theoph  
tent Plin  
4. liv. cha  
sures par  
des flut  
experts:  
qué (ce  
ques, cha  
remis en  
On dit:  
Bæotiens  
ses à l'aid  
ment. Ta  
nie & sym  
croyable  
d'en voir  
d'une for  
gim, le  
danger de  
leur ou j  
rois de v  
nin, de l'  
strumen  
roule  
Taran

~~~~~

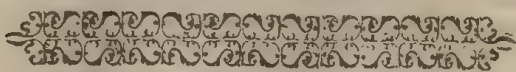
L'Ai fait mention au deuxiesme volume, de la damoiselle de Rouan, qui pour tout medecin en ses grieues douleurs de corps ne s'aïdoit que d'un menestrier jouant de son tabourin & de sa flutte. Maintenant je propose une histoire plus generale, mais non moins memorable, recueillie d'un docte Iurifconsulte Neapolitain, & escriuant ce que s'ensuit, tourné du Latin en nostre vulgaire. Theophraste, philosophe excellent, escriit (comme recitent Pline au vingt huitiesme liv. chap. 2. & Gellius au 4. liv. chap. 13.) que quelques personnes atteintes de morsures par les viperes ont esté seurement gueries au son des flustes & instrumens de musique, touchez par gens experts : comme aussi le medecin Asclepiades a remarqué (ce dit Cælius Aurelianus au 1. liv. de ses chroniques, chap. 5.) que les phrenetiques ont esté soulagez & remis en bon sens par la douceur de chansons musicales. On dit aussi qu'Ismenias Thebain guerit plusieurs Boëotiens travaillees de sciaticques & de douleurs de cuisses à l'aide de sa flutte, de laquelle il jouoit excellemment. Tant la nature humaine prend plaisir à l'harmonie & symbolise avec icelle. Cela pourroit sembler incroyable : mais il n'y a pas long temps qu'il nous escheue d'en voir la preuve ; ayans veu des hommes picquez d'une sorte d'araignee nommee Tarantule, ou Phalangium, lesquels ceux du pays appellent Tarantati, en danger de mort revenir à convalescence, oyans un fluteur ou joueur de violon leur sonnant divers branles & voix de ville : tellement que d'une part atteints du venin, de l'autre touchez de l'harmonie & douceur de l'instrument dextrement manié, ils font espandre le mal par tout le corps, ou peu à peu s'écouler par les veines. La Tarantule est un insecte pernicieux & venimeux, soit

qu'on le touche, ou qu'il touche. A la premiere rencontre vous diriez qu'il ne sçauroit endommager: de fait au printemps & en hiver il n'a point d'efficace. Mais quand le soleil commence à rostir les campagnes de l'Apouille, où tel insecte se trouve, alors comme resveillé & remis en vigueur, la piqueure est venimeuse & mortelle. Si l'on n'y remédie promptement, l'homme qui en est atteint commence premierement à sentir une stupeur suivie bien tost du trespass. Si quelque robuste corps en eschappe, le guerit lagueit hebeté & demi mort, ne voyant & n'oyant presque goutte. On a cerché & appliqué divers remedes à ce mal: le plus asseuré est de trouver soudain un joueur de flüte ou de violon, qui sonne diverses courantes & des branles de toutes sortes. Alors le patient, qui ne remue ni pieds ni mains, entendant, ce bruit, qui d'une particuliere sympathie, le charouille & l'esmeut, revenant à soi comme d'un profond dormir, ouvre les yeux peu à peu, puis se met en pieds, & bien esveillé, se prend à danser. Le meneftrier pouffant peu à peu, l'incite d'avantage, tellement qu'on le void sauter & gambader, mais par quelque mesure & la cadence des fredons: tellement qu'on diroit que ces Tarantati n'ont fait autre mestier toute leur vie que de danser les cinq pas. Il me souvient que passant un jour par ces quartiers en temps de chaleur extreme avec quelques miens compagnons, nous n'entendions par les villes & villages que sons de flütes & de tabourins: & nous dit-on que c'estoyent Tarantati que l'on faisoit danser pour les guerir. Pour en avoir le passeremps nous nous destournasmes du chemin, & fusmes en un village, où nous vismes un jeune payfan piqué de l'insecte susmentionné. Quoi qu'il semblast phrenetique & insensé, si parut-il remuant & branlant tout le corps assez gaillardement, d'un agreable geste de mains, & trepignement de pied s'accordant au son d'un tabourin: pour à quoi s'accommoder tant mieux, comme s'il eust desia senti les fruits d'un tel exercice, il prestoit doucement l'oreille au jeu de son tabourineur, puis soudain il secouoit la teste, les pieds, les mains, & devant nous recommençoit à sauter alaiement. Cest exercice estimé ridicule, avint q le tabourin,

bourineur
nous aper
hebeté, d
dessus l'a
mier son
commenç
ettime &
de voir n
cords de la
sçai quelle
à peu s'ev
pas bien g
nin, leur a
strumet t
merveille
flüet par
ques à ce c
lexandre ar
Jean Ba
rantule et
pouille, &
de cs infes
l'arante, l
mouche q
des acciden
puis pleura
faient & d
donnent g
bissions se
dans le terr
de quelque
& remette
Vola merv
rot on ren
ce bestion
des melodi
conies q
pour n
Bisparque

bourineur pour repêdre haleine cessa de sonner: & lors nous aperceufmes nostre danseur tout estonné, tel qu'un hebeté, defaillir soudain & destrué de tous les sens. Là dessus l'autre empoigne & touche son tabourin: au premier son duquel le patient revient à soi, & devant nous commence à trepigner & baller mieux que devant. On estime & c'est chose vrai semblable, que ceste violence de venin en la partie atteinte, s'espand à l'aide des accords de la musique par tout le corps, & que par je ne sçai quelle propriété secrette les esprits de ce venin peu à peu s'esvanouissent. Pourtant si les Tarantati ne sont pas bien gueris, & qu'il leur reste tant soit peu de ce venin, leur avenant puis après d'ouir sonner quelque instrument de musique, comme ecstatiques ils sentent un merveilleux branle de corps & d'esprit, ce qu'ils demonstrent par le mouvement de leurs pieds, & mains, jusques à ce qu'ils soyent totalement gueris. *Alexandre à Alexandre au 2. livre de ses iours geniaux, chap. 27.*

Iean Baptiste Porte Neapolitain atteste que la Tarantule est ainsi nommee, à cause de Tarente en l'Apouille, & que tout le pays abonde en telle multitude de cs insectes venimeux, que peu de gens en eschaptent l'atteinte. Leur picqueure est plus aspre que celle d'une mouche guespe. Ceux (dit-il) qui en sont frappez, ont des accidens divers: plusieurs chantent incessamment, puis pleurent, & entrent en resverie: mais presque tous sautent & dansent. Les payfans moissonnans qui ne s'en donnent garde sont souvente fois percez au vif: & tels bestions se tiennent criez en des trous qu'ils font dedans le terres enblavees. On guerit les picqueurs au son de quelques instrumens de musique, qui les resjouissent & remettent au dessus. *in 2. liv. de sa magie naturelle, ch. 21.* Voila merveilles, ce dit Philippe Camerarius, & ne sçaurait-on rendre certaine raison, pourquoy les morsures de ce bestion venimeux ne reçoivent autres remedes que des melodies & chansons musicales. Pourtant faut il confesser qu'il y a quelque secrette vertu en la musique, pour esmouvoir les esprits. *An 2. volume de ses medians historiques, liv. 5. ch. I.*



HAINE irreconciliable.

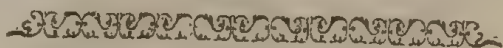
DEpuis les horribles deportemens du Duc d'Alvé & de la nation Espagnole es années 1567. 1568. & suivantes es pays bas, les Hollandois, Zelandois, Frisons & autres peuples, traitez en chetifs esclaves, ont conceu haine si grande contre les Castillans & tous ceux qui leur adherent, qu'à peine une trefve & paix de cinquante ans pourra rejoindre ces cœurs tant desunis. Entre autres tesmoignages de desfiance extreme, il est souvent venu aux Hollandois, aux Zelandois, & autres de leur parti, de choisir courageusement la mort, plustost que vouloir se rendre aux Espagnols, auxquels pareillement ils ont fait trefvude guerre, tesmoins les histoires de nostre temps, les pays bas & la mer Hollandoise ayans esté les tombeaux d'une grand' part de l'Espagne. De ce qui aveindra ci apres, c'est à celui qui sçait & peut tout d'en disposer selon sa sagesse. Pour revenir à mon point, outre les histoires recitees ci devant, j'en adjouste ici une, extraite d'une lettre escrite d'Amsterdam le 2. jour de Juin 1607. environ six semaines apres la perte de la flotte d'Espagne desfaite au destroit de Gibraltar par les vaisseaux de Hollande, desquels estoit admiral Jaques de Heemskerke, vaillant jeune homme, ennemi capital des Espagnols, auxquels paravant il avoit fait de grands dommages. Cest admiral ayant esté tué en la bataille, & sa mort vengée en toutes sortes sur plusieurs milliers d'Espagnols, les uns bruslez, les autres noyez, les autres foudroyez du canon, les autres esgorgez, tous leurs chefs occis, & quatorze grands vaisseaux perdus, outre le faccagement en plusieurs endroits le long des costes de Portugal, la lettre adjouste, le corps de Heemskerke a esté embausmé en ceste ville d'Amsterdam, où il doit estre enterré ce jourd'hui fort honorablement. N'eust esté sa mort l'on eust mené grâde resjouissance de ceste victoire avec feux de joye. Il est fort regretté & sa vaillance oûsque le nô del'admiral precedent, qui l'hyver

dernier,

dernier, en
Vice adm
contre lo
une hardi
vant plus,
& les siens
rent le feu
tomber es
la lettre su
lution, com
plupart de
forte ou au
la nation q
té verra ce
tesfois qui
me dit l'an
steind. Ad
grand Roi
le des pays

T'Ai conu un
L'qui avoit f
demeurant si
des servantes
de la Therrie de
Du temps
dite en Auye
solitaire de les
sines chz. Ra
mentaires par
le tour de les
qu'une Italie
Mara. Dnas
tesmoignage
des exempt
gne citoyen

dernier, en lieu de prestet combat se retira, laissant son Vice admiral engagé parmi dixsept gallions Espagnols, contre lesquels il se battit trois iours & trois nuicts avec une hardiesse ineroyable. Au quatriesme iour n'en pouvant plus, & son vaisseau tout brisé de canonnades, lui & les siens apres une triple fanfare de trompettes, mirent le feu en leurs poudres, aimans mieux mourir que tomber es mains des Espagnols. C'est le contenu de la lettre susmentionnee & le trait d'une terrible resolution, commune neantmoins aux Hollandois & à la plupart de leurs associez, lesquels periront tous de la sorte ou autre semblable, plustost que subir le joug de la nation qui se promet une monarchie. La posterité verra ce que tels Monarques executeront. Souventesfois qui beaucoup entreprend, peu prend, ou (comme dit l'ancien proverbe) qui trop embrasse mal estreind. Adjoustons, maint roitelet propose, mais le grand Roi dispose: & renvoyons les hautains à l'eschole des pays bas.



HERMAPHRODITES.

I'Ai conu un Hermaphrodite, estimé femme mariée, & qui avoit fait quelques fils & filles à son mari: mais au demeurant si lubrique & enragée, qu'elle desbauchoit des servantes & les engrossoit. *Hierosime Montaus au l. liv. de la Theorie de medecine, ch. 6.*

Du temps du Roi Louys XI. avint à un Hermaphrodite en Auvergne de concevoir & enfanter. *Guaguin au 10. livre de ses Annales. Marcel. Donat. au 6. livre de ses histoires ch. 2.* Raphael de Volaterre au 24. livre de ses Commentaires parle d'une fille Romaine qui devint homme le jour de ses nopces. Iean Iovian du Pont rapporte qu'une Italienne ayant fait un fils, devint homme: ce que *Marcel Donat* au liv. & ch. susmentionné confirme par le tesmoignage d'Antoine Color. Et *Baptiste Fulgose* au livre des exemples, chapitre sixiesme, raconte que Ludovic Guaragne citoyen de Salerne eut cinq filles, dont les deux pre-

mieres, François & Charlotte, parvenues en l'age de quinze ans devindrent garçons, en prindrent l'habit, furent nommez François & Charles.

Antoine Loqueneux receveur des tailles pour le Roi à saint Quentin, m'a affirmé avoir vu un homme au logis du Cigne, à Reims l'an 1560. lequel on avoit estimé estre fille jusques en l'age de quatorze ans: mais se jouant & folastant avec une chabriere les parties genitales d'homme vindrent à se desveloper. Le pere & la mere connoissans cela lui firent par autorité de l'Eglise changer le nom de Jeanne à Jean, & lui furent baillez habillemens d'homme. *Ambroise Paré* au 14 livre chap. 7. Il y fait mention aussi de Marie Germain, de laquelle a esté parlé au premier volume de ces recueils, en la section intitulée *femmes devenues hommes*. Et d'autant qu'il en parle plus au long, ie transcrirai ses mots. Estant à la suite du Roi Charles IX. à Vitry le François en Champagne, j'y vis un certain personnage nommé Germain Garnier, aucuns le nommoient Germain Marie, parce qu'estant fille, on le nommoit Mariee, jeune homme de moyenne taille, trapé & bien amassé, portant barbe rousse assez epaisse, lequel jusques au quinziesme an de son aage avoit esté tenu pour fille, attendu qu'en lui ne se monstroient aucune marque de virilité, & mesmes qu'il se tenoit avec les filles en habit de femme. En l'age susdit courant visting champs apres des pourceaux qui alloient dedans des bleds, trouvant un fossé voulut le franchir. L'ayant sauté, sur l'heure vident à se desveloper les genitoires & la verge virile; s'estans rompus les ligamens qui les tenoyent clos. Cela ne se fit sans douleur: de retour en la maison, se plaignant, visite faite par Medecins & Chirurgiens, fut trouvé mâle, non plus femelle: & par l'autorité de l'Evesque en assemblée de peuple receut le nom de Germain en lieu de Marie, & lui fut donné l'habit d'homme. La raison pourquoi les femmes peuvent degenerer en mâles, est brievement touchée par le susnommé, & ne pretendons entrer es disputes des Medecins ni d'autres en ces recueils, pour ne nous estendre outre nostre intention.

Marcel Donat escrit que la fille d'un nommé Torache,

che de Sp
vint hom
me Cub
deux autr
re Mauber
fille qui en
gea de nom

HIST

L'An mil
L'ope ce
roire de Fr
soit en vie:
plus de crea
rugaïs don
acheilme er
ces & Repa
justice de n
lous quelc
postures &
ce ne s'en é
ngement.
par une gran
des Antipas
fut conéam
receu pour Re
rus, Si recon
che elure, po
pay. On a v
le sort de la
tre voir: est
l'Aide l'Emp
fut met, & en
stant, leur
ment de l'as
de l'ange, &
ne, qui carm

che, de Spolette, parvenue en l'age de dixhui ans, devint homme. *An 6. liv. ch. 1.* & un Medecin Aleman nommé *Culmannus* marque avoir entendu en presence de deux autres siens cōpagnons d'un anatomiste en la place Maubert, que pres de Corbeil sur Seine, fut veü une fille qui en l'age de quatorze ans devint garçō, & changea de nom, d'habit, & de compagnie de là en avant.

HISTOIRE estrangement diverse, & vrayement memorable.

L'An mil six cens & un le bruit courut par toute l'Europe, ce dit *Pierre Mathieu* au 4. livre de sa grande histoire de France, que Don Sebastian Roi de Portugal estoit en vie: & comme les fables rencontrent volontiers plus de creance & d'aplaudissemēs que la verité, les Portugais donnerent incontinent corps à ce bruit. C'estoit atheisme entr'eux de ne le croire, inhumanité aux Princes & Republiques de l'Europe de ne le secourir, & injustice de ne le traiter en Roi. L'on a veu de tout temps sous quelque ressemblance de visage & de taille, des impostures & suppositions si estranges, que le plus feur est de ne s'en esmouvoir, premier que le temps en ait fait son jugement. On a veü un faux Alexandre suivi à Rome par une grande multitude de Juifs, comme fils d'Herodes Antipas, l'imposture duquel estant descouverte, il fut condamné aux galeres. On a veü un faux Smerdes receu pour Roi, l'espace de sept mois, comme fils de Cyrus, & reconu aux oreilles coupees, qu'il cachoit sous sa chevelure, pour un imposteur, tué par les principaux du pays. On a veü un faux Neron, qui faisoit croire que le bruit de la mort de Neron estoit faux, & qu'un autre avoir esté tué en sa place. Cestui-ci souleva toute l'Asie: l'Empereur d'alors s'esleva contre lui, le desfit sur mer, & envoya son corps à Rome. On a veü à Constantinople un faux Alexius, qui ressembloit non seulement de visage & de poil, mais encore de begayement de langue, au vrai Alexius fils de l'Empereur Comnene, qui eut mis en trouble tout l'Empire, si un prestre ne

Peuft tué en son liét. On a veu des faux Henris, des faux Friderics, faux Alphonfes, faux Baudouins. L'impoſture & la piperie ſont auſſi vieilles que le monde mais on n'a rien veu de ſemblable à ce qui s'eſt dit de ce prifonnier.

Il y a vingt ans (ce fut l'an 1578) que les amis du Roi don Sebastian de Portugal ont pleuré ſon malheur, les Morces s'en ſont eſiouis, le royaume de Portugal en a fait les funeraillies, le Roi d'Eſpagne a donné cent mille eſcus pour avoir le corps; quatre Rois ont regné depuis, comptant l'eſlection de D. Antonio: & néanmoins il ſe trouve un homme, dont le front eſt ſi rompu, qu'il veut rompre la teſte à tout le monde, pour ſe faire croire le vrai Roi D. Sebastian de Portugal. Il ſe preſente au Senat de Veniſe, demande d'eſtre ouy. Il raconte l'hiſtoire de ſa vie & le regne de ſes peres en Portugal, ſa route en Afrique, ſa retraite en Calabre, & la reſolution qu'il avoit fait de ne paroître jamais au monde, pour la honte de ſon infortune & la peine de ſon imprudence, ſi l'eſprit de Dieu ne lui euſt inspiré une autre volonté & fait eſperer de le faire reconoiſtre pour tel qu'il l'avoit fait naiſtre. Dit, qu'entre tant de puiffances ſouveraines du monde, il ne s'eſtoit adreſſé qu'à la republique de Veniſe, pour juger de la verité de ſa condition. Pour en donner plus de preuve, il remarqua avec de grandes circonſtances les Ambaſſadeurs qu'elle lui avoit envoyez autres fois, les reſponſes & deſpeſches qu'ils en avoyent rapportees, les difficultez que l'on y faiſoit. Le Senat qui en toutes choſes, & principalement en celles de l'Eſtat, où l'on ne peut faillir deux fois, va toujours avec le poids & la ſonde en main, fit rechercher les relations & les trouva conformes à ce qu'il diſoit des Ambaſſades vers le Roi D. Sebastian. Il fut enquis prudemment & judicieuſement de l'Eſtat d'autres affaires, à quoi il reſpondit ſi hardiment, qu'il fut tenu des uns pour le vrai D. Sebastian, & par les autres pour magicien. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne ſouſtint au nom de ſon maître, que ceſtuy-ci eſtoit un impoſteur, & le fit arreſter dans les priſons de la Seigneurie. On lui fait ſon proces, on ſe travaille à verifier la reſſemblance des corps, on le fait depouiller nud, pour voir ſi les marques qu'il avoit au

corps

corps reſp
marquées
dit qu'il
tres par na
l'autre, us
ces de la m
eſtoit deſce
gal, qu'il av
Charles V.
père. En
detenu pri
qu'il vuid
à peine de l
ſieur, trop
donner mo
juſtice aill

Quand i
rans à Ven
priſonnier
cembre 160
neroît au
ge, ne pouv
quel la con
eſprit, & in
d'une façon
tez point, m
Sebastian de
royaume, &
de la vie qu
ple. Quand i
dual mon o
rme ma mer
ſeſle & le ſe
royaume de
qu'il en peu
ſuſciter, ni à
ne s'en rep
geait mes ſa
nobleſſe ſu
ſuivre: Q

corps respondoyent à celles que plusieurs avoyent remarquées au Roi D. Sebastian. On y en trouve dixsept, dont quelques unes pouvoyent estre par artifice, les autres par nature, comme l'une des mains plus longue que l'autre, une levre grosse, telle que la portent les Princes de la maison d'Austriche, de laquelle D. Sebastian estoit descendu par son ayeul Jean III. Roi de Portugal, qui avoit espousé D. Catherine sœur de l'Empereur Charles V. & par sa mere D. Jeanne fille du mesme Empereur. En fin, apres que le Senat l'eust longuement detenu prisonnier, ne sachant s'en desfaire, ordonna qu'il vuideroit les terres des Venitiens dans trois iours, à peine de la galere. Arrest trop doux contre un impossible, trop cruel contre un Prince, sinon que ce fust pour donner moyen à ce prisonnier de se sauver ou de chercher iustice ailleurs.

Quand il fut en liberré, quelques Portugais demeurans à Venise, le supplierent de leur parler (il avoit esté prisonnier deux ans entiers, & en sortit le 16. iour de Decembre 1600.) afin de reconoitre si la parole leur donneroit autant de croyance de sa qualiré, comme son visage, ne pouvâns que par le dehors iuger du dedars, duquel la conoissance n'apartiét qu'à celui qui preside aux esprits & intervient au milieu de nos pensees. Il leur dit d'une façon toute Portugaise, altiere & royale; Ne doutez point, mes enfans, que ie ne sois ce miserable Roi D. Sebastian de Portugal, indigne & de la possession de son royaume, & de la lumiere qui esclaire tout le monde, & de la vie que ie n'ai sauvé que pour le salut de mon peuple. Quand ie me represente, que contre l'advis du Cardinal mon oncle, du Roi Philippe, de la Roine Catherine ma mere, & de tout mon conseil, j'entrepris la defense & le secours d'un infidele Muley Hamet, chassé du royaume de Fex & de Maroc, contre Muley Maluc, sans qu'il en peust revenir autre gloire à la Religion Chrestienne, ni à moi autre contentement que la fumee d'une vaine reputatiõ: Que pour faire ceste armee ie chargeai mes sujets d'exactions iniustes, & contrainis ma noblesse, sur peine de perdre ses privileges & fiefs, de me fuivre: Que l'ayant mis sur pieds, j'en licenciâi à Cadix,

pour une trop présomptueuse confiance, croyant plus tost les mensonges que Muley Hamet me faisoit entendre des intelligences qu'il avoit en Afrique, & les gens de guerre qui l'attendoient, que les raisons de mes bons serviteurs, qui me remonstroyent l'inegalité des forces & la foiblesse du secours: Que l'impetuosité de ma mauvaise conduite a fait l'Afrique le tombeau de rât de milliers de personnes qui pouvoient utilement servir la Chrétienté: il ne me reste aucun sentiment pour le monde, & voudrois que ma mort m'eust des pieça deschargé du pesant fardeau de la vie, estant desormais las & ennuyé de rouler parmi les miseres de la fortune. Mais puis que j'ai appris par moi-mesme & mon propre malheur, qu'il n'y a point de prudence qui ne bronche devant les iugemens de Dieu, & que rien ne peult destourner les arreſts de ceste fatale disposition, je suis contraint d'aller où son commandement me porte, & me faire paroistre ce qu'il a voulu que je fusse.

Ces paroles tirerent des larmes du parlant & des escoutans, lesquels cruyans faire un grand bien à la patrie, de sauver la reste de leur Roi, & de la mettre en lieu de seureté l'habillèrent en religieux de l'ordre de S. Dominique, & le conduisirent à Florence, pour aller plus seurement à Rome. Le grand Duc le fait arreſter par l'avis de l'Archevesque de Pise, & en lieu de l'envoyer au Pape le remet entre les mains du Viceroy de Naples le 23. iour d'Avril 1601. l'ayant gardé environ trois mois. Quand il se vit en la puissance des Castillans, & eut reconu que le grand Duc s'entendoit avec eux, il dit tout ce que Cortys avoit dit à Rescuporis son oncle, qui l'avoit surpris à la bonne foi & rendu prisonnier, lui reprochant la foi, la royauté, les dieux d'une mesme famille, & le droit de l'hospitalité. Un Prince n'est pas loué de mettre un suppliant entre les mains de sa partie. L'histoire est belle à ce propos de Cyrus, qui menaçoit de faire la guerre aux Cuméens, s'ils ne lui rendoyent Pacias pour le punir. Eux se trouvant pressés d'un costé des menaces d'un puissant Prince, & de l'autre costé de la raison, qui ne leur permettoit de violer le droit des gens, en livrant celui qui s'estoit mis sous leur protection, avoyent les opinions

nions suspendues entre la crainte des menaces & les raisons du refus. Ils envoyerent des Prestres consulter l'oracle, qui leur respondit qu'ils devoient rendre Pactias aux Perles. Ceste response rapportee trouva les volontez de plusieurs disposez à l'effectuer. Aristodicus homme de creance & d'autorité parmi eux, qsa soutenir que les deputez avoyent rapporté faux, & qu'il n'estoit pas croyable que les dieux conseillassent une telle iniustice. Sur ceste incertitude on y en renvoya d'autres, & Aristodicus avec eux, afin de prendre garde que la demande fust selon l'intention de ceux qui les envoyoyent, & la response selon ce que diroit l'oracle auquel ils estoient envoyez. Il respond comme devant. Aristodicus irrité de telle response se pourmeine autour du temple & se mit à jeter des pierres contre les petis oiseaux qui avoyent fait leurs nids sous le couvert du temple. Il entend une voix qui s'escrie, di meschant, pourquoy es-tu si hardi de chasser de leurs nids mes petis nourrissons? Je fai, dit Aristodicus, ce que vous faites. Car vous commandez que nous rendions ceux qui se sont rendus à nous comme en un temple, & se font fiez à nostre sauvegarde. L'oracle redoublant la voix & la cholere les révoye avec ces paroles, allez meschans, ie l'ai fait pour vous confondre tous: car il ne faut point importuner l'oracle, si vous devez rendre vos supplians. Aristodicus s'en retourne à Cumes avec ses compagnons. Sur la response de l'oracle, Pactias fut renvoyé à Mitylene, n'estimant raisonnable de le donner à Cyrus qui l'eust fait mourir, ni de le garder en leur ville & lui donner occasion de l'assiéger.

Mais le grand Duc voyant que le Roi d'Espagne avoit une grande armee tonnante & estonnant toute l'Italie, & menaçant ses Estats, jugea utile de n'augmenter le courroux d'un puissant Prince, & fit un traité de sagesse, d'en destourner les efforts & eviter l'orage, pour n'entrer en une guerre dont la fin ne pouvoit estre que ruineuse. On loué un Empereur, qui faisoit sous mains de grâds presés à plusieurs Princes pour avoir la paix, parce qu'il faisoit plus en se reposant, que tous les autres en guerroyant. Le prisonnier fut cōduit au Viceroy de Naples, devāt

lequel il se presenta d'un front aussi asseuré & eslevé qu'au Senat de Venise & au grand Duc, Entrant en la salle, de loïn qu'ils s'approcha du Viceroy, qui ou pour la reverence de ceste action, ou pour la disposition du temps, estoit à teste nue, il lui dit tout haut, couvrez-vous Comte de Lemos. Ceste parole poussee avec gravité & hardiesse estonna les assistans. Ceux qui font ces fourbes ne sont jamais sans hardiesse & effronterie. Telsin c'est esclave qui dit à Tibere, qu'il s'estoit fait Agrippa à la mesme façon que Tibere s'estoit fait empereur. Le viceroy repart, d'où avez-vous le pouvoir de me commander? Il est né avec moi, respôd l'autre, vous feignez de ne me conoistre. Je sçai qui vous estes. Souvenez-vous que Dô Philippe Roi de Callille mon oncle, vous envoya vers moi par deux fois. Il discourut de ceste action si clairement & distinctement, qu'il laissa un grand trouble en l'ame du Viceroy, & une grande opinion en celle des assistans qu'il disoit vrai. Le Viceroy lui dit qu'il estoit un imposteur. Ce trait de mespris & d'injure, insupportable aux gens de cœur, offensa tellement l'injurie, qu'il usa de paroles aigres & rudes contre l'injuriant.

Il ne peut pour cela s'affranchir de la prison au Castel d'Ovo, où il ne croit autre chose, sinon qu'on le menast en Portugal, qu'on le fist voir au peuple, & que non seulement les hommes, mais les bestes & les pierres le prendroyent pour le vrai Roi Don Sebastian de Portugal. Plusieurs le prenoyent pour un Calabrois né de Taverne & moine renié: autres pour Marc Tule Catizion, d'une terre de l'Apouille. Les Portugais iurent par sa vie & par sa teste: les prisonniers au mesme Chasteau le voyant tous les matins à la messe y reconoissoient quelques traits de Prince, qui leur faisoient dire ou qu'il estoit le Roi Don Sebastian, ou un diable. Psaphon a esté estimé dieu aux comices des oiseaux, & imposteur par le jugement des hommes. Les plus avisez ont tenu celui-ci pour un affronteur, les ignorans pour magicien, les simples pour Roi. Il a esté comme faulxaire condamné aux Galeres. Je m'estonnerois, pourquoi la peine n'a esté de mort, si je ne sçavois que la mort qu'on appelle horreur des horreurs, & des choses terribles la plus terrible, n'est que

que le m
que celle
& en la
de pieté
hommes
civiles Pe
quel les
hazard &
une ne les
mandem
deit les
quatre fine
poutre qu
une mes
mesme re
sian en b
rament u
sera peut
teurs, ou
affaire: Ce
Après la
nerent su
15-3.22: R
pris pour le
des playes
la corruptio
la terre: les
te, afin qu'
quelques p
le corps du
marques q
gande en
camp de l
Philippe p
sist qu'il f
me corps d
signes & le
gal, dans
ne, qu'il
fait gous

que le mouvement d'un instant, & qu'il n'y a telle mort que celle qui fait sentir la peine de la mort sans mourir, & en laquelle les comites traitent les hommes avec moins de pieté que les chiens. Peine si odieuse qu'elle rend les hommes libres esclaves, & les despoille de toutes actions civiles. Peine si miserable, qu'encores que le vaisseau auquel les forçats sont attachez facent naufrage, & que par hazard & dextérité quelqu'un en eschape, leur bonne fortune ne les delivreroit, sinon qu'il y eust lettres & commandemens du Prince pour leur liberté. Jusques ici j'ai descrit les paroles de P. Matthieu, qui sont à la fin du quatriesme livre de sa grande histoire de France. Mais pourcé que P. V. Cayet son concurrent & emuleur, en une mesme histoire de la paix sous le Roi Henri quatriesme represente ceste tragedie du vrai ou faux Sebastian en beaucoup de circonstances, non indignes d'estre ramentuës, encores que nous allongions le propos, ce sera peut estre pour plus grand contentement des lecteurs, qui diront tant plus meurement leur avis de cest affaire. Ce deuxiesme donc en parle comme s'ensuit.

Après la bataille d'Alcasserquibir, que les Mores gagnerent sur les Portugais en la coste de Barbarie l'an 1578. leur Roi fit reconoistre les morts : & entre iceux fut pris pour le Roi Sebastian un corps blessé de sept grandes playes, & desfiguré tant pour ses blessures, que pour la corruption qui s'y estoit mise à cause de la chaleur de la terre: lequel corps il commanda estre mis en une tente, afin qu'il fust veu & reconu de tous, & qu'il y eut quelques prisonniers Portugais, qui le iugerent estre le corps du Roi Sebastian : combien qu'il n'en eust les marques que nous dirons ci apres. Depuis, le corps fut gardé en Alcasserquibir, distant de deux lieues du champ de bataille, & de là fut puis apres rendu au Roi Philippe pour cent mille escus (combien qu'autres disent qu'il fut donné liberalement) lequel le receut comme corps du Roi Sebastian, quoi qu'il n'en eust aucuns signes, & le fit enterrer au sepulchre des Rois de Portugal, dedans l'eglise de Berhlehem, à une lieue de Lisbonne, qui est un Convent de Hieronymites, apres lui avoir fait sous les obseques requis & acoustumez. Mais les

Portugais disent qu'ils ne creurent jamais que ce fust le corps du Roi Sebastian, ne qu'il fust mort: ains qu'il s'estoit embarqué (comme il fera de ci apres) & s'en estoit allé en Algarbe dans un monastere de Hieronymites, (selon aucuns) de Cordeliers qu'on appelle *los descalzos*, pieds deschaux, & qu'il s'y estoit fait penser, ce qu'ils disent avoir esté verifié par un des serviteurs du Cardinal Henri oncle du Roi, lequel estoit homme d'église, & feal à son maistre, qui rapporta acte & signature du gardien & des Religieux de ce Monastere de Hieronymites. Ce serviteur avoit nom Manuel Antonez. Mais le Cardinal Henri reconu & approuvé pour Roi n'en dit mot pour lors, ni ce Manuel Antonez: ce qui a causé depuis (disent-ils) un grand mal au royaume: car le Cardinal venant à mourir, nonobstât que les Portugais esleurent apres lui Don Antonio, Prince de Portugal, pour leur Roi legitime, neantmoins le Roi de Castille s'est emparé du Royaume à force d'armes, tant par mer que par terre. Depuis Manuel Antonez voyant qu'on parloit l'an 1598. de Don Sebastian qui estoit retrouvé, declara l'acte ci dessus, & étant mandé par devers le Roi Philippe il y alla: mais on n'a sceu depuis qu'il estoit devenu. Le bruit fut qu'il estoit mort.

Or les Portugais croyent que le Roi Sebastian voyât la bataille perdue, & se trouvant en danger d'estre pris, se defendit vaillamment, tua quelques uns qui taschoyent l'arrester, puis alla se cacher entre les morts iusques à la nuit, laquelle venue il se leve, & passe vers la mer, où estoit le reste de son armee sur les vaisseaux à la rade. Il rencontra le Duc d'Avero, Christoffe de Tabora son grand familier, le Conte de Redonde, & autres grands Seigneurs, avec lesquels il s'embarqua, & s'en allerent en Algarve, où il se fit penser, renvoyant ses vaisseaux. Lui se resolut avec lesdits Seigneurs d'aller circuir la terre en Europe, en Afrique, en Asie, en Ethiopie vers le Prestre Jean, & en Perse, où il se trouva en des batailles contre les Turcs, là où il receut maintes blessures. Estant las de courir par le monde, & fatigué de la vanité d'icelui, qu'il se rendit à un hermitage, où il demeura iusques à tant qu'il eut des visions & revelations en sa personne, & en la per-

la personne d'un hermite, auquel il s'estoit rendu, telle-
ment qu'apres beaucoup de remises il partit de son her-
mitage l'an 1587. Estant en Sicile, il envoya lettres en
Portugal par Marco Tullio Catizani Sicilien, qui n'en
retourna pas, & n'aparut jamais depuis. Qu'apres avoir
attendu long temps il partit de Sicile, en intention de se
manifester au Pape. Mais un autre accident lui survint,
que ses serviteurs le desroberent, tellement qu'il demeu-
ra tout nud, sans moyens, & alla par l'Italie demandant
l'aumosne, finalement se rendit dedans Venise l'an 1598.
n'ayant qu'une gazette, qui vaut en monnoye de là trois
liards de France. Il se retira en un pauvre grenier chez
un cuisinier nommé medier Francisque Cypriot de na-
tion. Icelui & sa femme, tout pauvres qu'ils estoient &
chargez d'enfans, nourrissoient Sebastia du mieux qu'ils
pouvoient, pour les vertus & bonnes parties qu'il mon-
stroit avoir en lui, priant Dieu continuellement.

Qu'il fut descouvert dans peu de iours par les Portu-
gais, pour estre le Roi Sebastian de Portugal, dont auc-
uns de Padouë le mirent avec eux, & l'emmenèrent à
Padouë, fust pour esperance d'estre avancez par lui, ou
autrement, de sorte qu'il s'en faisoit grand bruit. La Sei-
gneurie manda aux gouverneurs de Padouë qu'ils chas-
sassent cest homme, lequel se nommoit D. Sebastian
Roi de Portugal, & ce dans trois iours hors de ladite vil-
le, & dedans huit hors des terres de Venise. Ceste sen-
tence lui estant notifiée, il en fut malade, & apres estre
gueri vint à Venise pour rendre compte de soi-mesme. Il
s'y fait encore une rumeur populaire. L'Ambassadeur
d'Espagne se rend partie, & l'accuse de crimes enormes.
A ces causes les Venitiens le firent serrer sur la fin de
Novembre dedans le cachot, surnommé du jardin, là où
il ne mangeoit que ce qu'on lui donnoit pour l'amour
de Dieu, & sa chemise lui pourrissoit sur son dos. Les
Juges deputez pour lui faire son proces, sur les crimes à
lui imposez par l'Ambassadeur d'Espagne firent toute
diligence: mais ils le trouverent innocent. Il fut exami-
né vingthuit fois. Du commencement il respondit fort
à propos, representant toutes les respôses qu'il avoit do-
nées autresfois à leurs Ambassadeurs, & les despêches

qu'ils en avoyent rapportees. Puis apres voyant qu'ils ne l'interroguoyent que par curiosité, il ne voulut plus lors respondre, mais les requit qu'ils le fissent voir par les Portugais & autres estrangers qui le conoistroyent: & s'il estoit trouvé menteur, qu'ils le fissent mourir. Mais il leur maintenant qu'il estoit le vrai Roi de Portugal, & qu'en tant de puissances souveraines de la Chrestienté, il ne s'estoit voulu adresser qu'à leur Seigneurie, pour juger de la verité de sa condition.

Les Venitiens qui ne veulent estre en mauvais mesnage avec personne, dirent par la bouche d'un des Seigneurs au docteur Sampajo & à d'autres Portugais, qui sollicitoyent pour sa delivrance, qu'ils allassent querir l'attestation des vrayes marques du Roi Sebastião, & qu'ils ne le verroyent point sans icelle, veu que tous les Portugais avoyent si belle envie de se voir affranchis des Castillans, qu'ils soustendroyent au besoin un Negre estre le Roi Sebastian. Le docteur Sampajo va à Lisbonne, d'où il revint à Venise avec un Chanoine, & apporté un instrument public d'un notaire Apostolic, contenant toutes les marques de D. Sebastian. Alors ils prièrent la Seigneurie de Venise de les examiner, & faire là conoistre la verité du fait. On leur respondit que ce n'estoit point à la Seigneurie de sçavoir s'il estoit Roi ou non, sans en estre requis en sa faveur par les Rois & Princes Chrestiens. Les Portugais employerent lors toutes les supplications qu'ils peurent envers quelques Princes. Finalement, l'onzième jour de Decembre, Don Christofle fils puîné du Roi D. Antonio estant arrivé à Venise, & Sebastian Figuera, avec lettres des Estats Generaux des Provinces unies, & du Prince Maurice, demanda audience à la Seigneurie, laquelle lui fut donnee. Devant qu'il entrast, on le fit seoir en une chambre dehors dessus un tapis, où il attendit qu'on l'appellast au dedàs. Lors on lui donna siege à la main droite du Prince, & parlant à lui le nommerent Illustrissime. Quant il eut fait ses courtoisies, il donna par escrit ce qu'il pretendoit. Ce jour mesme le Duc, avec plus de deux cens Seigneurs de principaux de ceste Republique entra en conseil de Pregay, pour l'affaire du Roi D. Sebastian. En ce conseil se trai-

se traitent les affaires d'importance. Le Mardi, Jeudi, & Vendredi suivant, le Pregay se tint aussi pour le mesme fait. La cause fut conclue, & apres dix heures de nuit, il fut rappelé au Sénat, où lui fut intimes la mesme injonction (par quatre deputez de la Seigneurie) qui lui avoit esté faite par le Podesta de Padoue l'an 1598. Les Portugais disent, que quand leur Roi D. Sebastian entra dans le Senat, & tandis qu'on lui leut son arrest, tous les Seigneurs estoient debout sur pieds, avec beaucoup de respect, & lui se tint tousiours couvert.

Estant sorti du Senat, il s'en alla soudain, sans vouloir estre acompagné de personne, bien que plusieurs s'y presentassent, au logis de son premier hôte maistre François, où il trouva logez Rodrigo Marquez, & Sebastian Figuera, lequel de prime veüe, se trouva tout estonné, l'apercevant fort changé au pris de ce qu'il paroïssoit jeune en Portugal & en Barbarie au iour de la desroute, à quatre lieues loing du champ de bataille. Mais ayant bien consideré les traits de son visage & le front, les yeux, le nez, sa levre comme ont ceux de la maison d'Autriche, sa taille, sa parole, & les autres parties de son corps, il envoya soudain Rodrigo Marquez avertir Don Christofle & les autres Portugais, lesquels le conduisirent au logis de Don Jean de Castro & de Diego Manuel, pour estre une maison plus retiree de la hantise du peuple de la ville, que celle de maistre François. Là se rendirent presques tous les Portugais, auxquels il monstra toutes ses marques, la main droite plus longue que la gauche, le bras depuis les espaules jusques à la ceinture, & de la ceinture jusques aux genoux, la jambe & le pied: & pour leur faire paroistre qu'il estoit plus court de la partie gauche que de la droite, il se mit à deux genoux, leur commandant de le considerer bien soigneusement. Ils dirent avoir veu qu'il baïssoit de ladire partie gauche de plus d'un doigt que de la droite. Ils lui virent les lentilles de son visage & de ses mains, sa blessure sur le sourcil droit, & fit à quelques uns d'entre eux toucher avec les doigts celle de sa teste. Puis leur monstra la place de la dent qui lui manque en la machoire droite de la partie inferieure, leur disant que Sebastian Nero son

barbier la lui avoit jadis tirée, des nouvelles duquel il s'enquit fort particulièrement. Ils virent toutes ses dents, & ne lui manquoit que ladicte macheliere.

Après avoir longuement devisé avec tous en commun, & en particulier, de plusieurs affaires, ils le supplierent de manger quelque chose: il respondit que pour estre ce jour Vendredi, il ne feroit point de collation, pource qu'il jeusnoit au pain & à l'eau: qu'il ne pouvoit rompre le jeusne, d'autant qu'il y estoit obligé par vœu. Tout ce qu'il leur permit fut de tirer souliers pour se chauffer. Vn d'entre eux lui tirant le droit passa la main du long des artils, où il sentit sa verrue au petit doigt, laquelle est si grande, qu'elle ressemble quasi un sixiesme arteil. Il dirent aussi que les voyant habillez de diverses façons & couleurs (parce que les uns estoient vestus à la Françoisse, autres à la Hollandoise, autres à l'Italienne, & un nommé François Antoine en pelerin avec son bourdon en la main) il dit en riant *tantotrage*, c. que de façons! d'une grace qui les resjouit & coniola fort: & dirent avoir connu à cest acte qu'il estoit leur vrai Roi. Puis apres il s'enquit de plusieurs & diverses choses de Portugal. Le docteur Sampajo & Chrysostome trouverent bon de l'oster de ceste maison, pource que le peuple commençoit à faire du bruit. Ils l'emmenerent donc au convent de sainct Dominique, & considerans que les avenues du costé des Grisons & de l'Alemagne estoient bouschees par l'entremise des Ambassadeurs d'Espagne & de Savoye (dont ils avoyent de bons avis) la nuit venue ils le firent embarquer dedans une gondole vestu en Iacopin: puis il quitta cest habit de moine au sortir de Padouë, prit la cape & l'espee jusques à Florence, où le grand Duc l'arresta.

Le Roi d'Espagne aussi tost averti de ce voyage, insista vers le grand Duc à ce qu'il le lui envoyast, pour couper les racines de divers bruits qui couroyent de cest homme. A quoi le grand Duc ne vouloit consentir, tant en consideration de ce qu'il n'estoit encore connu tel, que pour l'exéple de la seigneurie de Venise. Joint que ce personnage s'estoit retiré à refuge de ses ennemis, au lieu où il pensoit avoir plus de credit. Mais apres que le Roi d'Es-

pagne

eust fait conoistre au grand Duc le danger prochain des forces que le Duc de Savoye tenoit tousiours sur pied contre les terres, se souvenant de son neveu mal content de lui en Espagne, par le conseil de l'Archevesque de Pise, il en voye son refugié à Orbicelle, d'où il fut soudain enleué, & seules conduit à Naples, & emprisonné au chasteau de l'Oeuf. Plusieurs beaux esprits ont escrit de la reddition de ce prisonnier: les uns traitans de la punition des imposteurs: les autres, si c'est trahison de mettre un suppliant entre les mains de sa partie: chacun de sa part alleguoit de belles histoires, pour maintenir son avis. Mais le prisonnier se voyant entre les mains des Castillans, reprocha au grand Duc le droit d'hospitalité, & sa cholere le poussa à faire mille imprecations contre lui. Enclos au chasteau de l'Oeuf, il ne trouva rien (comme les Portugais l'asserment) en la chambre, où l'on le ferra, qu'une corde & un couteau long de demi pied: autres disent que la corde & le couteau y furent portez depuis. On ne lui donna à boire, ni à manger, ni sur quoi se coucher, l'espace de trois jours, lesquels il passa en continuelles prieres, avec une patience incroyable.

Au quatriesme jour l'Auditeur general, accompagné de deux greffiers, venant le visiter, & le trouvant en vie avec bonne disposition, s'en esmerveilla (car il estimoit que ce rude traitement l'auroit precipité en desespoir, ou qu'il seroit acueilli & abatu de quelque bien grande maladie) & adjousta, que s'il ne se desdisoit, & ne cessoit de soutenir, comme il se disoit & sustenoit estre D. Sebastian Roi de Portugal, il n'ayoit chose aucune pour lui bailler à boire, à manger, ni à coucher. Le prisonnier respondit, faites ce que vous pourrez, & soit ce que vous voudrez: car je suis le Roi Sebastian de Portugal, & prie Dieu tout-puissant que par sa divine misericorde il me rende la main, m'assiste, & ne permette que je face une si lourde faute, ou que je tombe en si grande misere, & si contraire au salut de mon ame, que par crainte ou frayeur des hommes je viene à nier la verité, & confesser ce qui n'est pas. Dieu m'en garde. Je suis ce D. Sebastian Roi de Portugal, qui l'an 1578. passai en Afrique contre les infidelles, celui qui pour augmenter le nombre & le pouvoir des

Chrestiens mit sa vie en hazard : ce malheureux qui pour ses pechez perdit une bataille, dont la perte entra tant de mesaventures & changemens en la Chrestienté. Ceste est la verité, & ne sçai dire autre chose. L'auditeur & les greffiers se retirèrent avec ceste réponse. De là en avant on commença à lui donner pour sa nourriture du pain & de l'eau : & quelques jours apres lui firent ordonner cinq escus par mois, & un valet pour le servir.

Le Comte de Lemos, viceroy de Naples voulant parler à lui, il fut conduit en son palais, où entré dedans la salle, & avissant le Comte avoir la teste nue, sans chapeau, à cause de la chaleur qu'il faisoit, lui dit, couvrez vous, Comte de Lemos. Il poussa ceste parole avec tant de gravité, qu'il estonna tous ceux qui estoient dans la salle. Le Cōte lui dit, d'où avez vous puissance de me commander ? Il respond, ceste puissance est nee avec moi. Pourquoy feignez vous de ne me cognoistre ? Souvenez vous que je vous conoi, & que mô oncle le Roi Philippe vous a envoyé deux fois devers moi. Il dit lors au viceroy des choses si secretes, qui s'estoyent passées aux deux voyages qu'il fit en Portugal vers lui, que le viceroy en fut toujours picqué depuis en son ame jusques à sa mort. Le viceroy toutesfois lui dit, qu'il estoit un imposteur. A ce mot, selon sa cholere acoustumee, il menaça le viceroy, parlant aussi asseurément que s'il eust esté paisible possesseur de Portugal.

Tandis que ce viceroy vescu, la prison du captif ne fut point si rigoureuse, ni tant estroite, comme elle fut depuis que son fils lui succeda au gouvernement ; lequel tint fort serré, & avec doubles gardes, le laissant sortir neantmoins les dimanches & jours de festes, pour ouïr messe en une chapelle dans le chasteau, où il vivoit en perperuelles oraisons & jeusnes. Tous vendredis & samedis il jeusnoit au pain & à l'eau : autant en faisoit-il quelquefois es autres jours, comme les lundis & mecredis. Il frequentoit fort les sacremens, se confessoit & communioit bien souvent : & durant le carême ne mangeoit que des herbes & legumes.

Le 17. jour d'Avril 1602. de par le viceroy lui fut mandé qu'il eust à respondre sur le champ, sans qu'on eust fait
autre

autre pro
iour, par l'
respon
prendre
presentat
& servi
te la preu
s'il vivoit
& que s'il
autre ord
juge, qui s
& vrai Ro
effectuer ce

Les offi
alla tout
ceux, & ce
Il jeusna
ne confess
il attendo
qu'il eust
langage q
Naples en
de sa vie. L
Portugais d
gicien, puis
des : & que
ser par l'Eve
d'une face a
bouzonnan
lequel il lu
trois, & cel
que s'en alla
tres ont dit
Le dernie
fitea, le mo
jour par les
choient de
C'est la m
qu'on mène
galeries per

autre procedure en la cause que celle du quatrieme iour, par l'auditeur general, acompagné comme dessus. Il respondit, que ce n'estoit pas le droit chemin qu'il falloit prendre pour examiner & juger son proces. Qu'on le presentast aux Portugais, qui l'avoient nourri, conu & servi: car de leur dire & tesmoignage dependoit toute la preuve & verification de son affaire, affermant que s'il vivoit mil ans ou plus, il ne respondroit autre chose: & que s'ils estoient deliberez se prendre à lui, sans autre ordre ni preuve, il prenoit Dieu pour son unique iuge, qui sçavoit la verité du fait, & qu'il estoit le propre & vrai Roi de Portugal D. Sebastian: qu'ils pouvoient esteñuer ce qu'auparavant ils pretendoient faire.

Les officiers de justice sortis avec ceste response, il alla tout incontinent se jetter à genoux devant un crucefix, & commença à se disposer & preparer à la mort. Il ieusna l'espace de trois jours au pain & à l'eau, fit une confession generale, & receut le sacrement. Comme il attendoit sa dernière heure, on le somma derechef, qu'il eust finalement à respondre. N'ayant tenu autre langage que les autre fois, il fut mené par les rues de Naples en ignominie, & de là aux galeres pour le reste de sa vie. Devant que lui prononcer ceste sentence, les Portugais disent qu'un bruit courut qu'il estoit magicien, puis qu'il respondoit si à propos à toutes demandes: & que les Espagnols s'aviserent de le faire exorciser par l'Evesque de Rege: que durant cest exorcisme lui d'une face alaigre, parlant latin à cest Evesque, se deboutonnant tira un crucefix qu'il portoit contre sa chair, lequel il lui monstra disant, voila le maistre en qui je crois, & celui pour qui je voudrois mourir, dont l'Evesque s'en alla tout confus avec ses conjurations. Les autres ont dit que cest exorcisme fut fait en Gibraltar.

Le dernier jour d'Avril ils le tirerent hors du chasteau, le monterent sur un asne, & le menerent en plein jour par les rues de la ville. Trois trompettes marchoyent deuant lui avec vn crieur, disant à haute voix. C'est la iustice que mande faire sa maiesté Catholique. Il mande qu'on meine honteusement cest homme, & qu'il soit mis aux galeres perpetuelles, pour se faire don Sebastian Roi de Portugal.

attendu que c'est un Calabrois. Devant que le crieur commençast, les trompettes sonnoient, & faisoient de mesme à la fin. Quant on le nommoit Roi, il disoit à haute voix, *aussi le suis ie*: & quand on adjoûtoit, attendu que c'est un Calabrois, il respondoit, *cela est faux*. Repetant ces paroles toutes les fois que le crieur prononçoit, aucun de la justice ne l'empeschoit, ni ne s'en esmouvoit. Puis à chasque fois il s'escrioit, je suis es mains de mes ennemis: qu'ils facent du corps ce qu'ils voudront: je recommande mon ame à Dieu, qui l'a créée, qui sçait la verité, & que je suis tel que ie me dis. L'ayant ainsi mené par toute la ville, ils le firent monter dedans la gallerie Royale, à l'instant lui firent poser ses propres vestemens, l'habillerent en forçat, & le mirent à la prouë du vaisseau.

Là demeura-il tout le long du iour: & le lendemain le mirent, avec gardes, en une petite barque jointe à la gallere. Les Portugais disent que le cinquiesme iour il fut remis dedans la gallere par les Espagnols, qui lui couperent les cheveux de la teste, & la barbe, lesquels furent recueillis & gardez par quelques assistans, comme chose precieuse & de grande estime. Cela fait ils le mirent à la cadene, l'avisans qu'on ne l'obligeoit point à tirer la rame.

Les galleres où il estoit passerent de Naples à Barcelonne, estant traicté en gentilhomme de gallere, sans tirer à la rame. De Barcelonne les galleres tirerent droit vers la mer Oceane, & arriverent en Aoust 1602. au port de saint Lucar de Barameda, où le Duc de Medina Sidonia & sa femme le voulurent voir. Apres avoir longuement devisé avec lui, les Portugais disent que celui qu'ils appellent leur Roi, demanda au Duc, s'il avoit encore une espee qu'il lui donna, s'embarquant pour passer en Barbarie. Le Duc respondit, qu'à la verité D. Sebastian Roi de Portugal lui fit present d'une espee, avant que s'embarquer, laquelle il gardoit avec d'autres. Puis que vous l'avez encore, repliqua le prisonnier, je vous prie vouloir la faire apporter: car encore qu'il y ait vingt quatre ans que ie la vous ai donnée, si la recognoistray-je fort bien. Le Duc en fit apporter environ une douzaine, lesquelles

quelles
dis, la mi
manda q
entre les
l'espee q
que.

Puis s
qui se p
Calisil ad
bague: l'a
avoit une
neefors:
noistrat b
vous nese
bagues, e
toutes, f
vous ai
desencha
mon chris
de la du
dit qu'ell
qu'il regn
yant ces
qu'elles lu
de croix, s
pleurant d
si mal-heu
coup de v
tions, l'alle
drent que

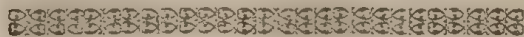
En ce re
primez en
iennes to
pe. entees
yent en co
sonner le
pefoudes
en cest m
& Portug
d'Espagn

quelles le prisonnier ayant distinctement regardees, lui dit, la mienne n'est point parmi celles ci. Lors le Duc commanda qu'on apportast toutes les autres. Lui la voyant entre les mains du porteur, voyez, Duc (ce fit-il) voila l'espee que ie vous donnai, quand ie passai en Afrique.

Puis s'adressant à la duchesse, apres lui avoir dit ce qui se passa de plus secret entre eux, lui disant adieu à Calis, il adjousta, j'ay memoire que je vous donnai une bague: l'avez vous encore? la duchesse avouant qu'elle avoit une bague, que le Roi D. Sebastian lui avoit donnee lors: montrez la moi, dit le prisonnier, je la reconnostrai bien, & si vous dirai un secret qui y est, lequel vous nescavez pas. La duchesse envoya querir plusieurs bagues, entre lesquelles celle-la estoit. Il la choisit entre toutes, & la lui montrant dit, ceste est la bague, que je vous ai donnee, & pour preuve de mon dire, faites en desenchasser la pierre, vous y trouverez mon nom & mon chifre engravez dessus. Il y avoit en la compagnie de la duchesse une Negre que le prisonnier reconut, & dit qu'elle l'avoit servi au blanchissage de son linge, lors qu'il regnoit en Portugal. Ils disent aussi que le Duc voyant ces choses tant aparentes, & si proches de verité, qu'elles lui sembloient miraculeuses, fit plusieurs signes de croix, & le vid on retirer avec triste chere, & comme pleurant de compassion, de voir ce miserable Prince en si mal-heureux estat. Adjoustant d'abondant, que beaucoup de vieilles gens de Portugal, de diverses conditions, l'allerent voir, & que tous confesserent & maintindrent que c'estoit leur vrai Roi D. Sebastian.

En ce temps les Portugais publierent par livrés imprimées en divers lieux maintes predicions fort anciennes touchant Sebastian & tout son estat alors, representees en diverses histoires de nostre temps, & vivoient en ceste esperance, que tost ou tard leur Roi prisonnier leur seroit rendu. Refutoient tout ce qu'on opposoit des imposteurs anciens & modernes. Cayet cõclud en ces termes: Nous finirõs les contredits des Espagnols & Portugais par ces mots, Qu'il est en la puissance du Roi d'Espagne de verifier la plus grãde imposture qui fut ja-

mais, par une punition publique de l'imposteur: ou bien estant reconu pour tel qu'il se dit, de faire ravir en admiration tout le monde. Mais il ne s'est rien fait de cela. Quant au prisonnier, on estime qu'il soit mort en sa captivité, sur les contraires avis des Espagnols, des Portugais, & de leurs adherans. Autres disent & tiennent qu'il est encores en prison, l'an present 1610. Au temps & à la verité en soit la conoissance.



*HISTOIRE memorable & merveilleusement
meslee.*

LE Roi Matthias de Hongrie, Prince fort renommé entre ceux qui ont regné depuis cent cinquante ans en çà, ayant deliberé de donner la Duché de Glogovie, membre de la Silesie, à un sien bastard nommé Iean Corvin, sur quelques troubles esmeus à ceste occasion par Iean de Pribuse, Prince de Sagan, lequel lui avoit fait service en la guerre de Polongne, accorda que ce Prince jouyroit de la Duché sa vie durant, & que puis apres elle retourneroit au Roi de Hongrie. Ce Iean de Pribuse estoit indigne de telle faveur, à cause des horribles crimes dont il estoit coupable devant Dieu & les hommes, amplement descrits en l'histoire de Silesie. Neantmoins la patience divine le supporta, comme la fuite du present discours le monstrera. Pour revenir à la condition offerte par Matthias, elle fut acceptee par le Prince & les estats de la duché, quelque temps apres il pensa aux moyens d'aneantir sa promesse, & de partager la duché à ses trois filles. Il suivoit en tels remuemens le Conseil de son Chancelier, Opicius Colo, homme d'Englise, mais factieux & turbulent à merveilles. Sur ceste pensée il fiança ses filles aux trois fils d'un grand seigneur. On convie aux nopces plusieurs seigneurs & gentils-hommes, item les principaux des estats. Au jour assigné apres la messe dite & les espousailles faites, comme les conviez s'aprestoyent à faire bonne chere, le Prince ou Duc (ainsi l'appellerai-je ci apres) commence à

jouër

jouër le prologue de la tragedie suivante. Ayant appellé les estats de la noblesse & des villes en une grande salle basse, il commence à leur parler de ses droits, se plaint que le Roi Matthias n'a eu esgard aux trois filles mariees ce jour, en les despouillant de leur patrimoine, requiert des Estats qu'ils prestent serment de fidelité aux Princes de Monstherberg ses gendres, & leur soyent vassaux apres sa mort. Les estats ayans mis l'affaire en deliberation, respondent d'un commun accord par la bouche de leur député, qu'ils estoient & seroient sujets à lui leur Duc, tât qu'il plairoit à Dieu le maintenir en vie. Le prioient d'estre supportez du reste, à cause qu'ils ne pouvoient se departir de ce qu'ils avoient promis au Roi Matthias. Là dessus ils supplierent tres-humblement le Duc de changer d'avis, en consideration des grands maux qui s'enfuivroyent d'un tel changement.

Ce ne furent que repliques & dupliques tout ce jour, jusques à deux heures de nuict. Le festin de nopces fut lamentable. Tout le peuple fut appellé le lendemain à un banquet de longues paroles touchant les droits du Duc: & les jours suivans quelques conseillers d'icelui essayèrent de feschir les Estats, qui redoutans quelque violence, vindrent de là en avant au conseil avec leurs espees. En fin, le tiers estat declara, que si les nobles prestoyent serment, le peuple les suivroit. Le Duc respond, que si le peuple commence, il se fera bien obeyr par la noblesse. Ses gendres s'estoyent retirez avec leur pere. Sur la fin de Janvier il commande aux Ecclesiastiques de designer tout ce qu'ils avoient de precieux: à cause, dit-il, que nous allons entrer en guerre. Huiet jours apres il envoie sa femme & ses filles avec leurs meilleures hardes hors de Glogovie en un autre lieu, se plaint des principaux de la ville, fait defense aux citoyens de rien transporter dehors; sollicite la noblesse à prester ce serment, appelle les premiers d'entre eux au chasteau, les tance, menace, estonne en tant de sortes, que le plus recommandable de la troupe, extremement angouissé de telles procedures, en perdit le sens, & mourut douze jours apres.

Le viceroi de Silesie, prevoyant le mal, assemble les

Estats de la province à Lignis , essaye d'appaïser le Duc. Mais il descouvre que l'un des gendres d'icelui estoit en campagne avec quinze cens chevaux Bohemes , & entroït en la Silesie. Incontinent il y donne tel ordre, que tout ce secours fut tellement enclos, que force fut à ces cavaliers Bohemes de se rendre , & promettre de sortir promptement hors de la Silesie, sans plus porter les armes pour le Duc. Ils ne s'en retournerent pas tous, ains plusieurs moururent de froid, ayans esté logez à descouvert, en rase campagne, quelques jours & nuicts. Le Duc extrêmement despité de sa perte, ne changea pourtant de deliberation, mais rejettant tous bons avis, & sans se soucier de l'armee que le Roi Matthias faisoit dresser contre lui, complotta avec sa noblesse de supéditer le tiers estat, & de faire teste au Roi, duquel il estoit hôte lige. D'un costé, il publie qu'on l'accusoit à tort d'avoir pressé les Estats de prester serment de fidelité à ses gendres : de l'autre, il fortifioit Glogovie , & fit revenir à soi la cavalerie de Boheme, chassée de Silesie. Elle entra par le pays de Misne , & se rendit au nombre de mille chevaux dedans Glogovie le 8 jour de Mars 1488.

Le Duc se sentant à cheval, fait assembler le conseil de la ville, les officiers de justice, les jurez des mestiers, & les chefs de famille: par une longue harangue accuse les Senateurs d'estre seditieux, perfides, calomnieurs, & perturbateurs du repos public: sans leur donner audience, les envoie en prison, se saisit des clefs de la ville, pille l'hostel d'icelle, s'empare de tous les papiers, registres, & privileges du public, emporte l'or & l'argent du coffre; confisque les biens meubles immeubles des citoyens, D'entre les prisonniers, sept des principaux, asçavoir Jean Keppel, (qui paravant gouvernoit le Duc) Matthias Kelner, Gaspar Barbier, Jean Pruser, Antoine Knap, Bernardin Dreissmark, & Nicolas Kunkele, personnages de grande authorité, fideles serviteurs du Roi Matthias, & respectez de tout le peuple, furent enfermez en la tour du chasteau, prison puante & horrible, ayans esté detenus sept mois entiers, on les y fit mourir de faim & de soif, les uns apres les autres, selon que les uns furent plus ou moins robustes que leurs compa- gnons,

gnons. C
biere, p
de jours
d'Aoult
quelques
d'un d'ice
sonniers
hors, leur
lui sembla
colas Fisch
emprisonn
ignorans &
prodigieu
fait le Duc
stoyent r
ville un d
Keppel, d
core de d
au coloni
chez les c
mais sans

Le Duc
prochore p
beau faux
village po
qu'il estoit
Les deput
cent la gu
lancement
par du D
de quels le
fa. La vi
qui en esto
bles parit
ssez par l'a
for d'ame
tenent de
gnent can
montrant
m'écencà

gnons. Car ils recevoient par fois un peu de pain & de biere, puis on les laissoit trois, ou quatre, ou d'avantage de jours sans rien recevoir. Antoine Knad mourut le 14. d'Aoust, quatre autres en mesme jour le 1 d'Octobre, & quelques jours apres les deux qui restoyent. La femme d'un d'iceux mourut de tristesse. Quant aux autres prisonniers endos en des tours de la ville, le Duc les en tira hors, leur faisant promettre & approuver tout ce que bon lui sembla. Deux furent reserrez, dont l'un nommé Nicolas Fisch mourut de faim en prison. En la place des emprisonnez & cōdamnez le Duc establit des senateurs ignorans & meschans, fit consul un sayerier, homme de prodigieuse stature. Et comme ce pauvre artisan s'excusast, le Duc lui dit, Le te veux tel: ceux que j'ai chastiez estoient trop fines gens pour moi. Cela fait, il bannit de la ville un des principaux prisonniers & la femme de Jean Keppel, dame honorable entre les autres. Il en chassa encore de divers autres lieux: bailla les clefs de Glogovie au colonnel des Bohemes, lesquels vivoient à discretion chez les citoyens, qui estoient en plus grand nombre, mais sans armes.

Le Duc sentant au mois d'Avril que l'armee royale aprochoit pour assieger Glogovie, il en brusta le plus beau fauxbourg. Neantmoins on l'appella en un sien village pour traiter de la paix: dont il se mocqua, disant qu'il estoit trop foible pour faire voyage en Hongrie. Les deputez du Roi se retirent, & tost apres lui denoncent la guerre, laquelle fut commencee & poursuivie lentement de la part du Roi, mais furieusement de la part du Duc & de ses adherans, trois mois durant: en fin desquels le secours envoye de Boheme au Duc fut desfait. La ville assiegee pressee de famine supplia le Duc, qui en estoit esloigné, de demander & accepter la paix. Il les paist de paroles, leur envoie trois cens bœufs, arrestez par l'armee royale, les chefs de laquelle fōt tous efforts d'amener ce Duc à quelque reconnoissance, se contentent de legers efforts contre les assiegez, & les esparignent tant que faire se peut. Le Duc s'endurcit aux remonstrances, la famine se renforce, les gens d'armes commencent à tuer & mâger leurs chevaux: la peste s'allume &

se prend aux Bohemes. Comme l'on enterreroit quelques uns, le secretaire de leur colonnel frapé d'epilepsie tombe comme mort. Ses compagnons l'empoignent, le jettent respirant encor en une fosse, & le couvrent de terre. Quand on leur en fit reproches : aussi bien fut-il mort une autre fois, dirent-ils. George de Monsterberg, gendre du Duc, & Opicius son chancelier, ayans abandonné la ville sur la fin d'Octobre, le conseil obtint trefves, durant lesquelles on traita de la paix, conclue au soulagement des assiégez le quinziésme jour de Novembre, qui se mirent sous la sujettion & protection du Roi. Trois jours apres, la garnison chassée, dont la pluspart mourut de misere & de froid par les chemins, la ville fut remise en son ancienne liberté.

En ces entrefaites le Duc couroit çà & là, mendiant secours vers divers Princes contre Matthias: mais il n'obtint que refus. Couvert de honte & de desespoir, arriere de diverses troupes qui le cerchoient, transsi de froid, accablé d'ennuis, apres avoir languì quelques jours dedans les maersts & les bois, un paysan le porta en une villette nommee Gloz, où sa femme & ses filles chassées de Stribuse allerent le trouver, & se logerent en petite maison. L'annee se passa ainsi: en la suivante le Roi Matthias eut sa raison de ceux qui avoyent secouru le Duc, lequel sur la fin d'Avril par son chancelier Opicius renonça à toute la duché de Glogovie, & la resigna au Roi Matthias. Environ un mois apres, le vingthuitiésme de May mil quatre cens huitante neuf, sur la minuit, Glogovie fut à demi bruslee, & y eut dixhuit hommes estouffez du feu. En l'an suivant, qui fut mil quatre cens nonante, le Roi Matthias mourut d'apoplexie. A cause dequoi survindrent nouveaux changemens au pays. Mais sans parler d'iceux, suffit pour le present dire, que le chancelier du Duc despouillé, perit de misere, hay & dechassé de grands & petits. Son principal entremetteur surnomme le pere du Prince, & executeur de toutes ses cruantez, nommé Busk, attrappé finalement, & amené à Freistad, à la poursuite des deputez de Glogovie, fut rudement torturé toute la nuit: il decouvrit ses horribles crimes, ses complices, & les

meschance
Prince
poignard
ge, empor
senateurs
cha la test
apres sa m

Le Duc
estoit l'entr
Boheme, q
assemblez
tir de la vil
la guerre d
Pologne)
le miserab
revint à l'
trotta par
avoir des

L'an su
en Saxe, &
brouilla ch
nie. Pour s
cats, comm
yaume, & l
Glogovie. I
vers le Marc
demeurer e
Odre, les
mauvais cer
eule: nean
quis leur se
en une ché
comme imp

Son ch
Qui
Saten. m
cond tion
thotte quel
commenç
tez, & l'a

meschancetez execrables du Duc. Ce Busk avoit tué le Prince Balthazar, chassé indignement la vefve d'icelui, poignaré Theophile Bergman fort notable personnage, emporté les clefs de Glogovie, fait mourir de faim les senateurs d'icelle qu'il gardoit prisonniers. On lui trancha la teste. Ses accusations furent de grandes querelles apres sa mort.

Le Duc despoillé pensant que la mort de Matthias estoit l'entree de son restablissement, recourut au Roi de Boheme, qui le rebuta. Il se presente aux estats de Silesie assemblez à Breslavy. Commandement lui est fait de sortir de la ville. Il s'en va en Pologne, & porte les armes en la guerre de Hongrie: mais Jean Albert (depuis Roi de Pologne) ayant esté contraint se retirer sur grande perte, le miserable demeura quelque temps à Cracovie, d'où il revint à l'entree de l'hiver en la duché de Glogovie, & trotta par les maisons de quelques gentilshommes, pour avoir des repeuës franches.

L'an suivant, mil quatre cens nonante neuf, il courut en Saxe, & tira quelques dallers des Princes, puis rebroussa chemin vers le Roi de Pologne, iusques à Posnanie. Pours'en desfaire, le Roi lui fit compter soixante ducats, commander de sortir promptement hors du Royaume, & le bannit à perpetuité de toute la duché de Glogovie. Ne sçachant de quel costé se tourner, il alla vers le Marquis de Brandebourg, lequel lui permit de demeurer en une de ses villes nommee Francfort sur Odre, les habitans de laquelle le virent & receurent de mauvais œil, se ramentevans les maux dont il avoit esté cause: neantmoins ils obeyrent au mandement du Marquis leur seigneur. Il demeura là donc quelques mois en une chetive maison de loüage, en exemple de l'ancienne imprecation,

Soit chassé loin des siens, loin de son heritage,

Qui par la guerre a fait à ses siens outrage.

Sa femme recouvra la seigneurie de Stinero, mais à condition que son mari n'y auroit intendance ni autorité quelconque. En sa pauvre solitude de Francfort, il commença (quoi que tard) à deplorer ses meschancetez, & l'an mil cinq cens alla au Jubilé à Rome, pour

obtenir du Pape paylon de ses pechez. Il y porta son naturel, qui se delectoit fort à gaudifferie. Apres que son confesseur lui eut donné l'absolution, & imposé quelque penitence, il vint le lendemain à lui, disant avoir oublié en se confessant un article, c'est asçavoir des senateurs de Glogovie estranglez de faim par son commandement: & prioit ce confesseur de compter cela parmi les autres pechez, sans aggraver la peine qu'il lui avoit imposée le jour precedent. On lui vint dire que le Pape ayant entendu qu'il y avoit un Prince Aleman à Rome, permettroit volontiers qu'il allast baiser les pieds de sa sainteté. Allez lui dire, repart le Duc, que ie suis pressé de m'en retourner, & n'ai gueres d'appetit à ces léschemens.

De retour en Silesie, il obtint des Princes de Monstberg ses gendres, pour sa vie, le revenu d'une seigneurie, & se retira dedans certaine ville, où il vescu comme seul, fuyant les compagnies, & rongant son cœur. Mais ne pouvant demeurer à rien faire, & n'ayant plus de grifes pour piller les villes comme autrefois, il se mit à souffler & chercher la pierre philosophale.

Ce fut la catastrophe de sa tragedie. L'on dit neantmoins que parmi ceste vanité il porta & monstra tant de regrets de sa vie passée, qu'apres son trespas il fut estimé digne de servir d'exemple aux pecheurs repentans, & d'estre canonizé par le Pape. C'estoit au reste un Prince resolu & courageux à merveilles, mais d'esprit reveche & trop cruel: plaïsant & facécieux plus que nul autre, en telle sorte que ses risées sentoient toujours ie ne sçai quoi de violent. Vne fois les Prestres de Glogovie avoyent excommunié toute la ville, pour quelque mescontentement: de sorte que l'on ne chantoit plus es Eglises. Ce Duc Iean, lors en grande autorité, n'estimant la ville coupable de tel chastiment, pria les principaux d'entre les Prestres, puis qu'ils tenoyent lui & sa cour pour excommuniés, & ne vouloyent venir vers lui, qu'au moins il leur pleust d'entrer en conference sur le pont de la ville: d'autant qu'il desiroit se reconcilier à l'Eglise. Ces messieurs trouverent bon un tel expedient, & venans sur le pont y trouverent le Duc & sa sui-

re.

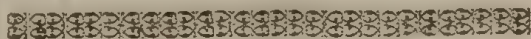
re. Comm
cheurs ab
riere les
dire, Mes
plus, ou d
de, la viol
re, tout el
terons. Al
dit, Allez,
rai mourir
table, des
CITEAU.

EABE

HO

L Es M
denra
nois & au
hommes,
prisonniers
environ sep
les Espagn
Sur ce prop
veritable au
que les Esp
ce virent le
jeune hom
le cœur, &
grez du lie
me. Estan
en la langu
grandemen
n'est point
la) que ces
ler: arien
sieurs lo s
pé le cœur

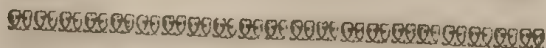
te. Comme ils devoient ensemble , quelques pecheurs abattent les planches & soliveaux du pont derriere les Prestres. Quoi fait, le Duc commence à leur dire, Messieurs, avisez lequel des deux vous plait le plus, ou chanter, ou sauter. Eux voyans l'eau profonde, la violence du Duc courroucé, & la mort presente, tout esperdus crierent, Monseigneur, nous chanterons. Alors lui se souriant, & donnant passage, leur dit, Allez, & faites vostre devoir, autrement ie vous ferai mourir tous de male-mort. J'ai tiré ceste histoire notable, des *Annales de Silesie*, doctement escrises par *Ioachim Curten*.



H O M M E parlant apres qu'on lui eut arraché
le cœur.

L Es Mexicains, peuples renommez en l'Inde Occidentale, fouloyent à la mode des anciens Carthaginois & autres cruels payens, sacrifier à leurs idoles des hommes, spécialement ceux qu'ils pouvoient attraper prisonniers en guerre. Pour une fois ils en massacrerent environ septante pris en une rencontre, au temps que les Espagnols entreprirent la conquête de Mexico. Sur ce propos avint un cas fort estrange, & neantmoins veritable au rapport de personnes dignes de foi. Ce fut que les Espagnols regardans un spectacle de tel sacrifice virent les Mexicains qui fendirent la poitrine à un jeune homme vif & fort dispos, puis lui arracherent le cœur, & firent rouler le corps du haut au bas des degrez du lieu où se faisoit le carnage, selon leur coutume. Estant au bas, il prononça ces mots aux Espagnols en sa langue, Chevaliers, ils m'ont tué: ce qui esmeut grandement les Espagnols à horreur & compassion. Et n'est point incroyable (dit Ioseph Acosta, qui recite cela) que ceste homme ayant le cœur arraché ait peu parler: attendu que Galien raconte qu'il est venu plusieurs fois es sacrifices des animaux, apres leur avoir tiré le cœur & icelui jecté, que les animaux respiroyent,

voire bramoyent & croyent hautemēt, mesme couroyēt quelque temps. *I. Acoſta au 5. liv. de l'Hiſtoire des Indes, ch. 24.* On dit de quelques traîtres executez en Angleterre depuis trente ou quarante ans, qu'après avoir eſté attaché par le col au gibet, puis ſoudainement fendus, & le cœur arraché dont on leur faiſoit monſtre, ils ont prononcé quelques paroles diſtinctes. Leurs cōpagnons eſcartez hors du royaume en ont publié quelques libelles. Le deſpit eſt une paſſion vehemente. Mais le recit de l'homme d'Acoſta eſt admirable, en ce que le tué, puis roulé au bas des degrez, ait ſi diſtinctement parlé du tort qui lui avoit eſté fait.



HOMME tué par le feu tombé du ciel.

Iean Drufius, docteur perſonnage es langues Orientales en ſon Commentaire ſur les cinq livres de Moſe, Imprimé à Franiker, ville en la Friſe Occidentale l'an 1617. parlant de Nadab & Abihu ſils d'Aaron devorez par le feu ſorti de devant l'Eternel dont ils moururent incontinent, comme appert par le 10. ch. du Levitique au commencement, dit au 5. v. que Moſe les fit emporter par les ſils d'Oziel avec leurs chemiſes de lin de devant le ſanctuaire & hors du camp, où ces corps privez de vie furent enſevelis, & cachez. Puis Drufius adiouſte, nul ne doit ſ'eſmerveiller que le feu n'ait pas endommagé les chemiſes de ces deux hommes, dont il avoit tué les corps. Semblable eſſeſt eſt venu de noſtre temps à Franiker, où le feu du ciel tomba ſur certain homme poſé en ſentinelle au haut d'une tour joignant le réple, le tua ſans bleſſer le corps, ni endommager piece quelconque de ſes habillemens. Ce recit ramentoit au lecteur ce qui a eſté propoſé de divers eſſeſts de la foudre es pag. 242. & 769. du 1. & 2. volume.

HY-

XX

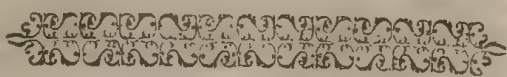
HYDROCEPHALE monstrueux.

ON renga, & à bon droit, les hydrocephales entre les rares accidens. Pen ai veu, entre autres, un tel que s'ensuit. Vn jeune garçon de Cologne sur le Rhin, en certain lieu nommé *Ehrenstrass*, né d'un pere & mere robustes, vint à avoir la teste de grosseur incroyable: car la grosseur estoit de cinq quartiers, & la largeur d'une oreille à l'autre d'environ une aulne & un tiers. Il n'estoit pas venu au monde avec si grosse teste: mais environ le septiesme mois de sa vie la teste commença à lui croistre ainsi monstrueusement.

Paravant il n'avoit esté atteint d'aucune maladie, encore qu'au reste il ne prinst gueres de nourriture. Mais la teste lui grossit ainsi prodigieusement en l'espace de deux mois & demi: au bout desquels il tombe en lethargie, & en peu de jours meurt, le dixneufiesme de Fevrier 1594. Ayant ouvert le crâne en presence de Jean Slotan & Henri Pallant docteurs medecins, nous trouvâmes es deux ventricules antérieurs du cerveau dixhuit livres d'eau plus claire que cristall. Ceste eau faisoit ainsi tendre non seulement les ventricules, mais aussi toute la substance du cerveau, tellement qu'on eust dit que c'estoit un sac. Dont advenoit que ces sinuosités paroissantes es autres cerveaux ne paroissoient point, mais tout estoit extraordinairement enflé & confus. Les deux taves estoient entieres, mais tellement estendues, qu'elles couvroient tout le cerveau. Le rest mesme estoit fort dilaté, se montrant comme une peau de parchemin (que je garde en mon estude) en lieu d'estre dur comme un os, ainsi que sont les autres. Le troisieme ventricule estoit confondu parmi les deux autres, & ne pouvoit-on le discerner.

Nous trouvâmes au quatrieme un peu de matiere visqueuse en petite quantité. Le reste en la base du cerveau estoit selon nature: & ne peûmes onques trouver conduit quelconque par où cest humeur sereux eust esté porté au cerveau, quelque enquete & recherche que nous en fissions.

posoit dextrement toutes les mines & contenances. Extraict du beau Recueil des Lettres Latines de plusieurs Empereurs, Rois, Princes, Seigneurs, Personnes Illustres, au Gouvernement Politic: Item, par un Pape, par des Cardinaux, & autres Ecclesiastiques Romains; Outreplus, par divers Theologiens, en deux Centuries, imprimees l'an 1617. avec les doctes prefaces de Daniel Heinsius au pays bas.



IMPOSTEUR puni.

Alexandre Bon, Gentilhomme Venicien, par un sien dessein & vaine entreprise, mit la republique de Venise en doute & soupçon de revolution d'estat, l'an mil cinq cens soixante six, mais il ne vint pas à son honneur de ce qu'il entreprenoit. Ayant trompé une fois ce Senat, en cas de revelation des secrets d'estat & d'importance, pour avoir argent, & le fait lui estant bien succédé, se mit la seconde fois à faire le semblable: pource qu'estant homme qui despendoit volontiers, & n'ayant pas le moyen de se maintenir en la grandeur qu'il desiroit, avec son revenu seulement, imagina & delibera tirer argent de la seigneurie la mettant en peine & jalousie de l'estat, aye esperance d'en tirer beaucoup d'argent, pour subvenir à ses necessitez, & se maintenir au credit qu'en vain il pourchassoit. Ayant donc mis en certains lieux bon nombre d'armes, il dressa vne lettre comme escrite à lui, sans aucune souscription, puis avec ceste lettre alla au Senat, faisant entendre qu'il sçavoit pour certain que dedans la ville l'on brassoit un entreprise fort dommageable au public, & dont s'ensuiroit un tres-grand mal, si l'on n'y donnoit soudainement ordre, & qu'à cest effect il y avoit desja plusieurs hommes en la ville, attendans leur opportunité, & qu'en certains lieux on trouveroit des armes cachees, jusques là que les enseignes estoient desja faites, pour courir avec icelles par la ville: &

qu'il estoit averti de cela par personnes d'autorité³ pourtant qu'ils prissent bien garde à tout, pource qu'on s'esleveroit bien tost, & y auroit esmotion qui porteroit danger de changement d'Estat.

Les seigneurs entrèrent en tres-grand soupçon, & ne mesprisans ce secret avertissement d'un de leurs gentils-hommes, firent barrer les rues pres de la place, disposèrent gens en armes à la garde du palais, firent mener deux galeres aux deux colonnes du grand canal, lesquelles avoyent les proues tournées devers le palais, & la nuit toute la ville fut en armes & en peine, à cause de ce bruit. Là dessus les ambassadeurs des Princes s'assemblerent, & asséurerent les seigneurs de la bonne volonté & intelligence de leurs maistres envers la Republique: les priant de n'avoir aucune apprehension. L'on mit peine d'averer les indices qu'Alexandre avoit donnez, dont l'on trouva quelque chose: mais en fin fut connu que c'estoyent bayes & mensonges. Parquoi la justice le fit constituer prisonnier, & l'ayant appliqué à la gehennetira de sa bouche la verité de ceste menée.

Il confessa donc qu'estant fort endebté & n'ayant moyen des'acquitter, il avoit pris ceste resolution de mettre les seigneurs en doute de l'estat: & comme si par son moyen l'on eust descouvert une conjuration pernicieuse & obvié à un danger & dommage present, il avoit esperé d'en tirer recompense & reconnoissance de quelque grande somme de deniers avec pension annuelle. La justice punit de tel supplice que meritoit son audace, n'ayant pas tenu à lui que Venise ne tombast en confusion. *Le Sieur Remy, Florentin, en ses considerations Politiques, ch. 26.*

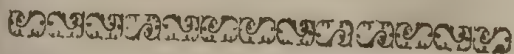
Le feu Roi Henri III. avoit outre ses gardes ordinaires choisi quarante cinq gentils-hommes, qui lui sembloient plus propres à divers affaires, auxquels ils estoient employez, quand bon lui sembloit: bien entretenus au reste. Neantmoins comme les hommes, notamment les jeunes, & qui se sentent favorisez des Rois & Princes, ne mesurent pas tousiours leur vaillant & leur despense, avint à l'un des ces quarante cinq, nommé Montault, se voyant en arriere à cause de ses excès en habits, jeux, & autres

autres fa-
deniers de
Il fait ent-
moyennan-
attenter su-
le charge d-
ment. Mon-
nouveau la-
teux, se pré-
visage, revie-
le Roi qu'il-
loyent le p-
envoye gen-
s'excuse un-
le met en se-
& à son pre-
gneulemen-
pres, & de
rapport des
stel, & le tie-
tout. Pour-
la vie du Ro-
reux moyen
pour la suite
fut decapité
France.

IMP

ON lit es
seurs or-
yans achet-
principaux es-
esleva en pe-
nueusement
main. Tesmo-
lendemain
qu'il avoit
To

autres façons de gens du monde, de se résoudre à tirer deniers des coffres du Roi, par une invention miserable. Il fait entendre au Roi qu'on l'avoit voulu pratiquer, moyennant certaine grande somme de deniers pour attenter sur la vie de son maitre: & parle tant que le Roi le charge de descouvrir l'affaire encore plus particulièrement. Montault engagé par son rapport se pousse en nouveau labyrinthe & courant par un chemin raboteux, se tire à l'escart, balafre de quelques taillades son visage, revient tout desolé en aparence, à Paris, fait averuir le Roi qu'il avoit esté mal accoustré par ceux qui vouloyent le pratiquer pour estre leur assassin. Le Roi lui envoie gens pour le visiter & medicamenter: ce blessé s'excuse une & deux fois, ne veut qu'on le voye: ce qui le met en soupçon, & le Roi commande à ses chirurgiens & à son premier medecin de reconnoistre son estat soigneusement. Maugré qu'il en ait on le contemple de pres, & descouvre-on aisément son imposture. Sur le rapport des visiteurs il est arresté par le prevost de l'hôtel, & le tient on de si pres qu'on eut en fin la verité de tout. Pource qu'il avoit chargé un Prince d'attentat sur la vie du Roi, pour s'avancer & enrichir par si malheureux moyen, & accusoit quelques uns de l'avoir blessé pour la suite d'un si faux attentat, il en perdit la vie, & fut decapité à Paris devant l'hôtel de Bourbon. *Hist de France.*



IMPOSTEUR insigne, exterminé.

ON lit es histoires des Empereurs Romains, que plusieurs ont esté avancez à ceste dignité, les uns l'ayans acheté, les autres ayans corrompu par promesse les principaux es armées & en l'estat. Quelques uns ainsi eslevez en peu de temps ont esté precipitez ignominieusement du throne en bas, comme en un tourmain. Tefmoin celui qui esleu le premier jour, fut le lendemain Empereur, & le jour suyvnt tué d'une espee qu'il avoit forgee lui-mesme, ayant esté forgeron & tail-

landier de son premier mestier. Je propose en ceste section un moine, qui par adresse nouvelle & memorable parvint à la dignité du grand Duc de Moscovie & Empereur de Russie. C'est une histoire avenue depuis peu de temps, extraite d'un discours assez ample dressé confusement par un auteur qui l'avoit escrit en Aleman, dont il a esté traduit grossierement en François. J'en disposerai le recit au moins mal qu'il me sera possible, comme s'en suit.

Vn ieune homme nommé Gregoire, & en langage Moscovite, Gysky Strepi, ayant esté fait moine au convent du chasteau de Moskou, fut soigneux d'apprendre à lire, à escrire, à fueilleter les histoires, & en peu de temps se rendit habile par dessus les autres, puis fut chantre en la Cour du Patriarche. De son temps Possavin, renommé Iesuite, fut par le commandement du Pape entreteneur de la paix traictee entre Estiene Battori Roi de Pologne, & Jean Basilide grand Duc de Moscovie, conclue en fin sur le commencement de l'an 1582. Basilide estant mort deux ans apres, son fils Fendronits ou Theodore, Prince autant debonnaire que son pere avoit esté furieusement cruel & execrablement barbare, lui succeda. Sous la domination de celui-ci Gregoire, homme studieux & curieux à merveilles, se mit à voyager, visita l'Italie & Rome, où il fit des conoissances, vid le Pape, avec lequel il conféra, puis ayant appris diverses choses çà & là, & devenu magicien, reprint le chemin de Pologne, où il eut communication avec plusieurs, induisant quelques uns à croire qu'il estoit issu de Jean Basilide. Par grandes promesses il les attira tellement à soi, qu'en peu de temps il amassa des troupes, & s'achemina vers Moscovie sur le bruit qu'un frere de Jean Basilide venoit pour retablir les affaires en meilleur estat que jamais. Lors dominoit Boris Fendronits Godena, fils de de Theodore, lequel ayant envoyé un grand seigneur nommé Pierre Vendromitz Basmaneuf, pour combattre Gregoire, lequel se faisoit nommer Demetrius Ivanouits, sur la fin de l'an 1604. ce Basmaneuf s'accorda secrettement avec Demetrius, & y eut quelque feinte de siege & de guerre entre eux: le bruit espars en Moscovie que

que Basilide
pales fort
Demetrius
vint tost à
Moskou,
presens pa
environ la
mourut ie
emportant
& son fils
blis & reco
grande due
continent
Moscovite
res. La pro
(les force
troupes d
quelles se
Moskou.
lirent ce b
à eux. Les
alors le ce
de Demetri
qu avec apl
entree en l
jours apres
estre la me
dune estoit
beues loin
que rien n
se mit à co
couverte de
à ce qu'il e
logée en u
pays, avec
pus, entre
Bilide.

Au re
Septembre
ronnemen

que Basmaneuf avoit bravement gardé l'une des principales fortteresses de la grand' duché contre les forces de Demetrius, que l'on disoit s'estre retirees. Basmaneuf vint tost apres faire les monstres en la ville capitale, dite Moskou, où il fut magnifiquement receu & honoré de presens par le grand Duc, au mois de Fevrier 1605. Mais environ la mi-Avril suivant Boris Fendronits Godenamourut soudainement, non sans soupçon d'avoir esté empoisonné. L'on l'enterra le lendemain: puis sa vefve & son fils Fender Borissouitz furent incontinent establis & reconnus pour Prince & Princeffe de toute ceste grande duché. Le pis fut pour eux, qu'ils envoyerent incontinent Basmaneuf pour estre general de l'armée Moscovite contre Demetrius, afin de prouvoir aux affaires. La provision fut, que sans aucun combat Demetrius (les forces duquel croissoient d'heure à autre) suivi de troupes d'élite & aguerries envoyees de Pologne, auxquelles se joignirent des pietons à milliers, s'avança vers Moskou. Le peuple & plusieurs des principaux acucillirent ce bruit d'un nouveau Prince legitime qui venoit à eux. Les officiers du feu Duc & du nouveau perdirent alors le cœur, le camp des Moscovites se joignit à celui de Demetrius, vers lequel chacun couroit: tellement qu'avec aplaudissement des uns & des autres, il fit son entree en la ville de Moskou, le 20. jour de Juin. Huit jours apres y arriva la vieille Princeffe, que l'on croyoit estre la mere de Jean Basilide, laquelle durant sa vie estoit demeurée recluse dedans un cloistre, à cent lieues loin de là. Demetrius, son fils presomptif (afin que rien ne defaillist à sa tragédie) lui alla au devant, se mit à costé du chariot d'icelle, tousiours reste decouverte & à pied, sans jamais monter à cheval, jusques à ce qu'ils entrèrent au chasteau, où la pauvre vieille fut logee en un monastere assigné aux grandes dames du pays, avec lesquelles elle à tousiours demeuré depuis, entretenue selon sa qualité de mere de Jean Basilide.

Au reste, Demetrius sans attendre le premier jour de Septembre, deit né pour la ceremonte solennelle du couronnement des grands Ducs de Moscovie, Empereurs

de Russie, se fit recevoir & couronner le lendemain de l'arrivée de la vieille Princesse. Quoi fait il cassa & chassa la plus part des soldats estrangers qui l'avoient suivi, nommément un grand seigneur qui lui avoit presté notables sommes de deniers durant son séjour en Pologne. Ce fut le commencement de la catastrophe sanglante de Demetrius : car tost apres plusieurs vindrent à rechercher qui il estoit. Vn Moine se trouva des premiers en ce rolle d'enquesteurs, lequel fut incontinent despéché. Vn grand seigneur, depuis créé Duc des premiers de ce parti, fut en danger de perdre la vie : mais par l'intercession d'autres grands il eschappa. D'autres de moindre estoffe en tres grand nombre furent mis à mort, & tout le reste de ceste année-la se perdit en emprisonnements, tortures & supplices de diverses sortes. Parmi ces confusions, Demetrius faisoit bonne mine, homme extrêmement cholere & ambitieux. Il avoit garde magnifique de Livoniens, d'Alemans, de François, d'Anglois & d'Escoffois, bien equippez & soudoyez. Ayant un peu affermé ses affaires, il demande en mariage par son chancelier, & obtient à femme la fille d'un des premiers palatins de Pologne, laquelle lui fut accordée, & emmenée en Moscovie au mois d'Avril de l'an 1606. les fiançailles ayans esté paravant celebrees royalement en Pologne, où l'espouse fut assise au haut bout de la table du Roi de Pologne, au dessus d'icelui & du Nonce du Pape, auquel Demetrius avoit promis merveilles, en faveur du siege de Rome & des Iesuites. Le chancelier fut honoré & traité comme tenant la place de l'Empereur de Russie. Apres plusieurs ceremonies le mariage de Demetrius & de la fille du Palatin fut pompeusement accompli en Moscovie, avec solennel couronnement de l'espousee le neufiesme de May. Le lendemain le patriarche, les grands seigneurs du pays, & autres personnes de qualité vindrent baiser la main à la nouvelle imperatrice couronnée, assise pres Demetrius aussi couronné : & chascun offrit son estreine. Pour reconnoissance on fit à tous un festin magnifique. On festoya superbement l'Ambassadeur de Pologne le jour suivant, qui estoit un dimanche. Le samedi il avoit présenté de fort

riches estr
mes. La b
rant. Mais
nous les al
Quelque
Moscovites
hisons de B
tout le par
l'on avoit e
eux de desp
nois qui lui
sous son om
Moscovie.
(selon que
yant senti c
loit, fit aver
commanda
jeudi au so
toit pas : c
& tous en p
bruit des ha
stourna le co
silence : mai
sept heures
cheval, avec
sensives & of
ple, de sorte
maisons ave
coursans à m
autre voix pa
re : les uns
croient les b
tant plus le p
fi soudaine,
lonnoise fure
les logis des
nez, & le m
der. Ceux q
rent aucune
parurent qu

riches estreines : mais ce ne fut rien au pris des deuxiemes. La bonne chere continua jusques au jeudi ensuiuant. Mais depuis les changemens survindrent tels que nous les allons descrire.

Quelques boyares, ou principaux Barons & seigneurs Moscovites, avoyent descouvert de longue main les trahisons de Basmaneuf, & tout le train de Demetrius, de tout le parentage duquel & de ses menees hors du pays l'on avoit eu des avis bien asseurez. Ils resolvent entre eux de despescher ce Moine, ensemble tous les Polonois qui lui soustenoyent le menton, & pretendoyent sous son ombre faire de terribles remuemens en toute la Moscovie. Demetrius, qui estoit tousiours aux escoutes (selon que telles ames ne sont jamais qu'en doute) ayant senti quelque fumee de ce portage qu'on lui brasloit, fit avertir tous les Polonois d'estre sur leurs gardes, commandant à ses appointez de se rendre pres de lui le jeudi au soir, avec harquebuses prestes. Il ne se mescontoit pas : car il y avoit quinze cens Moscovites choisis, & tous en pied, pour l'exterminer ceste nuit. Mais le bruit des harquebuzades & rambours des Polonois destourna le coup pour lors, le vendredi se passa en morne silence : mais le samedi dixseptiesme de May, sur les sept heures du matin, les boyares parurent es places à cheval, avec leurs serviteurs tous equippez d'armes defensives & offensives, ayans paravant esmeu tout le peuple, de sorte qu'on ne voyoit que Moscovites sortir des maisons avec masses d'acier & cimenterres aux poings, courans à milliers vers le chasteau. L'on n'entendoit autre voix parmi les rues, sinon au meurtre, au feu, tue, tue : les uns disans aux autres, que les Polonnois massacroient les boyares dedans le chasteau, pour acharner tant plus le peuple contre les Polonois. L'esmeute fut si soudaine, que plusieurs Moscovites habillez à la Polonnoise furent assommez parmi la foule. Incontinent les logis des gentils hommes Polonois furent environnez, tellement qu'ils ne peurent sortir pour s'entraider. Ceux qui courroyent vers le chasteau ne trouverent aucune resistance : les gardes de Demetrius n'y parurent qu'en nombre d'environ trente halberdiers,

auxquels ayant esté commandé de poser les armes, ils obeyrent promptement, & ne presterent aucun combat. Ainsi donc les Moscovites monterent en foule vers la grand' sale, puis coururent de chambre en chambre jusques à celle de Demetrius, lequel oyant ce tumulte faute de sa couche, & prenant sa robe de nuict demanda que c'estoit. Vn de ses domestiques respond, que paravanture on erioit au feu. Ha, meschant traistre, repart Demetrius, on ne crie point au feu : c'est quelque autre chose : car toutes les cloches de la ville & du chasteau sonnent le tocsain. Là dessus, faisant du brave, il rebrasse les manches de sa chemise & demande le couffelas trenchant qu'on portoit coustumierement devant lui. Mais l'homme qui l'avoit en garde ne se trouvant point.

Sur ces entrefaites descouvrant ses ennemis qui aprochoyent, il pria les hallebardiers devant la porte que lui memes ferma, de ne vouloir le livrer aux boyares : puis se retira en d'autres chambres plus secretes, & finalement en son estuve, où se sentant poursuivi & sur le point d'estre attrapé, ne sachant plus où recourir, il ouvre une fenestre, & se jette du haut en bas sur le pavé. C'estoit un saut du tout perilleux, à cause de la distance de ceste fenestre jusques au bas : car son logis estoit au feste du chasteau. Et ce fut merveilles qu'il ne fust lors cassé tout en pieces. L'un de ses hallebardiers nommé Furstembergher, court soudain par les degrez embas, & le trouva encore vis : mais il avoit la poitrine brisée, & la reste toute fracassée.

A l'aide des autres qui survindrent il fut porté en sa chambre, & par divers remedes revint un peu à soi. Lors certains boyares eurent assez longs propos avec lui, & l'enquirent sur quelques points. Mais nul n'a peu sçavoir ce qui s'estoit dit entre eux. Mesmes afin que le hallebardier, proche alors de lui, n'en divulguaist mot quelconque, ils le tuerent incontinent, puis acheverent à coups de ciméterres le malheureux moine Gregoire ou Demetrius : firent trainer son corps hors la chambre, d'où il fut précipité par une fenestre de haut en bas. Puis on lui attacha une corde autour du saut du corps, & fut ainsi

ainsi trainé
de tout le
trielme
de son gra
pulace en
Empereur
muse sous
leur d'au
rible d'au
cip, ce d'm
cha itas, &
& en tua pi
gis-là, qu
manere q
Le Palac
de Mahieu
banquet
gez enie
ment. For
perent, m
rent tout
de fima
barnade
sees, te d
lees, c'espo
hallem
h-omes P
que avoit
durant son
affige au
na le canon
bianc, qu
omme pa
tas devant
vres du m
Mais soud
sees les
ce. c'ou
en fure
quelques

ainsi trainé nud vers la grande place, exposé a la veüe de tout le monde sur une table de bois, jusques au quatriesme jour suivant. A ses pieds fut posé le corps mort de son grand entremetteur Pierre Basmaneuf. La populace en fit ses rîsees: & mit-on en la bouche de cest Empereur fait à la haste une fluste, & une petite cornemuse sous l'une de ses aisselles, avec une piece de la valeur d'un carolus. De fait ce moine avoit esté un terrible flusteur & endormeur de monde. Ce jour du precipice du moine, la populace ne cessa de courir dans le chasteau, & par les rues, forçant les logis des Polonois, & en tua plusieurs: puis nettoya si curieusement ces logis-là, qu'on n'y peut trouver piece de linge ni d'autre matiere quelconque, pour couvrir les corps tuez. Le Le Palatin av. it amené de Pologne une grosse bande de Musiciens, qui donnerent beaucoup de plaisir aux banquetteurs es nopces du moine. Tous ces chantrés logez ensemble furent attaquez & se defendirent longuement. Forcez en fin par la multitude, cinq ou six eschapperent, mais les autres, jusques au nombre de vingt, furent tous taillez en pieces. La maison du Palatin, close de fortes murailles, munie de vaillans hommes, & bien barricadee en dehors, fut garantie. La nouvelle espousee, ses dames & damoiselles, furent en un instant pillées, despouillees de tous leurs joyaux, cofres, meubles, habillemens & liës: aussi furent les seigneurs & gentils-hommes Polonois. Le seigneur Adam Vitvenetiv, lequel avoit presté quatre vingts mille ducats à Demetrius, durant son sejour en Pologne, en lieu de payement fut assiégué du peuple en son logis, devant lequel on amena le canon. Se voyant pressé, fit signal avec un drapeau blanc, qu'il se rendoit. Surce il fait ouvrir sa porte, & comme par largesse espandre un grand sac plein de ducats devant icelle porte: les Moscovites, gens les plus avares du monde, arquent de toutes parts à ceste curée. Mais soudain ce seigneur & ses gés donnent à teile baïssée sur les pillards, dont ils hacherent en pieces sur la place à coups de cimeterres plus de cent, & carteret & mîrēt en fuite les autres: tandis que du chasteau accoururent quelques boyares armez & biē suivis, qui couvrent ceste

vaillante troupe. Les marchans Alemans & Italiens, certains Polonois aussi, qui avoyent fourni beaucoup de riches estoffes, marchandises, & deniers monnoyez à Demetrius, perdirent tout, & firent beaucoup de sauver leurs personnes.

Les Moscovites esleurent pour grand Duc Basile Ivanouitz Cnisky, de la plus ancienne & illustre maison de tous ces boyares ou barons du pays. Sur la fin de May le corps de Demetrius fut deterré, trainé hors la ville, brulé & réduit en cendres. Les articles de son procès leus publiquement, furent qu'il avoit esté moine d'un ordre portant, que tout moine quittant son vœu doit estre brulé: qu'il estoit magicien, ennemi de la religion des Moscovites, & avoit promis au Pape d'establir la religion Romaine & les Iesuites en Moscovie: qu'il avoit complotté d'exterminer les boyares, & establir les Polonois es charges & dignitez publiques: à quoi ceux qui estoient venus aux nopces devoient donner commencement, comme aussi les avoit-il manifestement supportez en toutes leurs insolences ce peu de temps qu'ils y sejournerent, où ils commirent plusieurs excès du tout insupportables. Qu'il avoit fait des despenses totalement excessives & insupportables, tesmoin son throne d'or, à chaque costé duquel se voyoyent six lions d'argent massif & tous dorez, ce que nul grand Duc n'avoit entrepris, ni fait porter devant soi sceptre & couronne, comme cestui-ci lequel d'abondant avoit pillé les finances, envoyant partie d'icelles en Pologne & ailleurs: pour le remplacement desquelles il avoit fait des exactions extraordinaires, sans entretenir ceux qui le meritoient, mais consumant le tresor public en dons immenses à gens punissables par justice. Il y avoit d'autres articles. Le principal estoit son extreme injustice, d'avoir envahi l'estat & esté un vrai tyran, digne de toutes sortes de cruels supplices. Avec lui peurent maintes terribles entreprises, contre la Moscovie, dont s'ensuivoient de merveilleux changemens es pays voisins. La mort d'un imposteur en estoüffa infinis autres, dont les successeurs ont essayé depuis de renouer ailleurs d'autres semblables desseins.

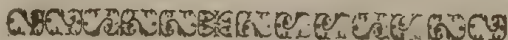
Vn

Vn march
oculaire d
merius,
oultre la
boyares,
traduit &
ce que not
lecteur.

AMM

D Eux
tre, &
lement, le
ouyr en la
apres l'aut
ceux enq
se, & y resp
la respon
chante n'e
n'est verita
de retour en
jour suivant
honorable, do
Vne dam
de Suisse, a
homme hon
age, ni à se
B'espoula,
trient en e
vettes com
canton la f
ordnaires d
reliques, &
son man pre
l'afaire pass
de devant l
prononcé,

Vn marchand Aleman lequel avec son frere fut tesmoin oculaire des nopces, du massacre, du supplice de Demetrius, & qui ouyt la lecture des articles du procez: outre la communication qu'il en eut avec quelques boyares, en a fait voir le discours assez ample, depuis traduit & publié en François: duquel nous avons tiré ce que nous avons estimé convenable de faire voir au lecteur.

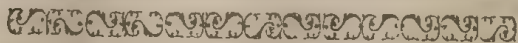


IMPRECATION punie.

DEux bourgeois de Paris plaidans l'un contre l'autre, & le proces devolu par appel en la cour de Parlement, les pieces mises sur le bureau, la Cour desira les ouyr en la chambre, & les fit appeller premierement l'un apres l'autre, puis les ouyt l'un devant l'autre. L'un d'eux enquis par serment sur un point decisif de la cause, & y respondant, pour cuider plus auctoriser & valider sa response & son serment, adjousta ces mots, me couchant, ie n'en puisse jamais relever, si ce que ie vous dis n'est veritable. Estant cest homme sorti de la chambre & de retour en sa maison, se mit au liét, & le cinquiesme jour suivant mourut. *Extrait des memoires d'un personnage honorable, docteur, & tres-digne de foi.*

Vne dame, native de Lorraine, habituee en une ville de Suisse, apres le trespas de son premier mari, gentil-homme honorable; sans respect à ses enfans ni à son aage, ni à ses moyens, s'amouracha d'un jeune peintr & l'espousa, en l'an 1608. Quelques iours apres ils entrerent en estrif, leurs amours s'estans refroidies, & converties comme en cousteaux: tellement qu'en l'an 1609. environ la fin de May, estans comparus devant juges ordinaires des differens entre mariez, sur diverses contestations, elle voulant asseurer le contraire de ce que son mari proposoit, vint à protester fort expres que si l'affaire passoit ainsi, elle ne vouloit jamais sortir vive de devant leurs presences. Le mot ne fut pas si tost prononcé, qu'elle tomba comme morte à leurs pieds,

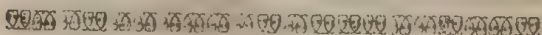
perdit en un moment la parole, le sentiment & toute conoissance. Portee hors de là en une autre chambre expira bien tost apres. Le corps enlevé au soir, & porté en sa maison fut enterré le lendemain. Je tien ceste histoire de *tesmoins dignes de foi*, aucuns desquels se tiennent en icelle ville: & en ai lettres expressees d'un homme d'honneur.



IMPRECATIONS *perilleuses.*

VN sage, vaillant & docte gentil-homme François m'a recité l'histoire memorable de certain jeune homme, qui, à cause de ses insolences & rebellions, maudit & lapidé d'imprecations par sa mere propre, devint fol, & demeura insensé dans le logis dudit Sieur iusques à l'heure du decès de sa mere, long temps apres les dernieres imprecations. Lors, & non plustost, il recouvra le sens.

2. J'ai familial accez chez un homme d'honneur, à la mere duquel j'ai ouy raconter, qu'elle avoit veu une honneste femme, qui ayant eu en loyal mariage de son legitime espoux en quatre successives couches, quatre filles, il lui dit au temps de sa cinquiesme grossesse; Si tu me fais encore une fille, ie la prendrai par les bras, & la jetterai sur le fumier. Le terme d'enfantement venu, la mere acoucha d'une cinquiesme fille, qui n'avoit point de bras. Le miserable pere demeura contus sous le coup du jugement de Dieu, qui supporta la famille, tetirant à soi cette cinquiesme fille, tost apres son entree au monde:



IMPRECATIONS *redoutables.*

Comme le commandement d'honorer pere & mere est premier en promesse, il n'est pas des derniers en menaces ni en punitions. Gaspär Henneberger raconte un terrible exemple de la punition divine d'un enfant ingrat & rebelle, lequel ayant battu & blessé son pere & sa

me-

mere, ils fu-
ge vif & ou l'on n'
& terrible
la main d'
sa mere.
pres avoir
Henneber-
nommee
ceux qui p
Chronique
On tait
rence, la
delicieuse
devenus
fort rude
le mesch
contre te
hauts cri
chans. L
nes hom
place n
entagez, &
meltique
chaines, es
sa tout, &
à la mort.
Beriques, li

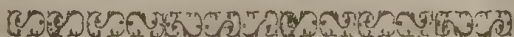
1000

IN

Il y avo
Lete pui
see & op
voit cet
pouvâ au
par tout

mere, ils firent telle imprecation contre lui, qu'il fut rongé, vis & mis à mort par des serpens en certain endroit, ou l'on n'en avoit jamais veu auparavant. Le plus grand & terrible de la troupe empoigna & mangea totalement la main droite dont ce paricide avoit battu son pere & sa mere. Tous ces executeurs de la sentence de Dieu, apres avoir achevé, s'en allerent & ne furent veus depuis. Henneberger atteste cela estre venu en une villette nommee Passenheïn., au grand estonnement de tous ceux qui prindrent garde à celle vengeance divine. *Ensa Chronique de Prusse.*

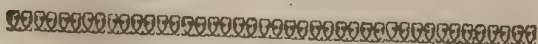
On fait mention aussi d'une riche damoiselle de Florence, laquelle apres le decès de son mari nourrit fort delicieusement deux siens fils, jusques à ce qu'ils fussent devenus grands. Un jour picqué de fureur, ils battirent fort rudement leur mere. Elle ne pouvant supporter telle meschanceté, s'agenouillant & frappant des mains contre terre, fit des imprecations horribles, appellant à hauts cris les furies d'enfer, pour la venger de ces meschans. Les diables comparoissent, courent sus aux jeunes hommes, & les agitent de telle violence, que sur la place ils commencerent à s'entremordre comme chiens enragez, & se deschirent l'un l'autre par pieces. Les domestiques acoururent, crient à l'aide, apportent cordes & chaines, essayent de lier ces miserables: mais leur rage brisa tout, & ne peut-on les garder de s'entremordre jusques à la mort. *Ph. Camerarius au 3. volume de ses meditations historiques, livre 2. chapitre 16.*



INNOCENCE ne doit mespriser prudence.

IL y avoit un jeune homme à Spolette, auquel ayant esté prise bonne somme d'argët, il entra en ferme pensèe & opinion qu'un autre jeune homme assez connu l'avoit destobé: se print à l'accuser & appeller larron. Ne pouvât autrement verifier son accusation; ce fut à publier par tout qu'avec les armes en main (puis qu'il n'avoit

autre moyen) il prouveroit que l'autre l'avoit desrobé. Le jeune homme accusé de larcin & innocent du fait, fut averti de ceste imposture, & des paroles de l'accusateur. Sur ce picqué de despit, & de l'interest de son honneur, sans chercher autres expediens accepta le duel, pour preuve de son innocence trescertaine, & suivit un moyen douteux, où l'on peut estre vaincu, comme vaincre, pour les causes cachees en la pensee de la justice divine. Ils vindrent donc aux mains estans en chemise, avec l'espee & le poignard. En ce duel l'innocent fut tué & deshonoré, l'accusateur demeurant victorieux & tenu pour veritable devant les hommes. Quelques temps apres la verité du larcin fut decouverte, & le laron trouvé, de maniere qu'on conut que celui la avoit prins une temeraire resolution *de vouloir prouver son innocence par le duel, où ne se trouve raison ni jugement.* Le sieur Remi Florentin au 92. chapitre de ses observations politiques.



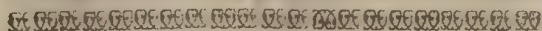
INNOCENS garantis.

AVint l'an 1527. au printemps, en la ville de Paderborn, qu'en certain festin public les valets des chanoines se comporterent si dissolument en des danses & autres ribleries, que quelques jeunes hommes de la ville ne purent se contenir de leur dire injure : puis quittant les danses s'en allerent en la grande eglise, entrerent au chœur, & commencerent à y chanter, comme ont accoustumé les prestres, & par derision deschirerent quelques livres. L'Evesque offensé de telle insolence, condamne la ville à une amende de deux mil escus, & astreint les bourgeois à certaines conditions, lesquelles ils se deporterēt d'observer quelques temps apres. Dont s'ensuivit nouveau mescontentement, qui porta tel coup que l'Evesque nouveau entra en nouvelles capitulations avec la ville : & non content de l'avoir asservie, d'abondant fit constituer prisonniers trois notables personages, accusez à tort d'estre les fauteurs du trouble, lesquels

lesquels fa
il fait cha
de leur y
la pluye,
sonniers,
jetterent
s'esgare &
village apa
les prisonn
retier renv
sonniers, &
de Susat pr
demander
damne pe
Par tel mo
ques jours
de son dep
bourgeois
che de son
magistrat
pretendoit
trouvent sa
ronnez des
tes les place
une longe &
re punir les
belles, com
lon qu'ils el
en prison, &
autres. Au
Chanoines,
mort ces pri
qu'on les ti
On appelle
lieu: pronon
condamnez
declarent,
sang innoc
rations de
jettroyent à

lesquels sans estre ouys en leurs defenses & justifications il fait charger en un chariot, & mener à Arnsberg, afin de leur y faire leur proces. Le temps estant lors tourné à la pluye, les soldats ordonnez pour la conduite des prisonniers, laisserent le grand chemin fort fangeux, & se jetterent dedans un sentier: d'autrepart le charretier s'esgare & quittant le chemin d'Arnsberg, se rend en un village appartenant à la ville & republique de Susat, où les prisonniers reconus furent menez à Susat, & le charretier renvoyé à vuide. L'Evesque redemande ses prisonniers, & menace si l'on en fait refus: mais le conseil de Susat promet faire justice d'iceux à quicôque la leur demandera, puis qu'ils sont en sa puissance, & ne condamne personne qu'apres deuë conoissance de cause. Par tel moyen les trois innocens furent garantis, Quelques jours apres, l'Evesque estant comme sur le point de son depart pour s'en aller à Cologne, fait assigner les bourgeois à se trouver au jardin des benedictions proche de son logis. Les bourgeois sont conseillez par le magistrat politique d'obeir, attendu que l'Evesque ne pretendoit autre chose que de leur dire adieu. Ils se trouvent sans armes en ce jardin, & soudain sont environnez des soldats qui se saisissent des portes & de toutes les places, remplies de cavalerie. L'Evesque leur fait une longue & aspre censure, declare qu'il est resolu de faire punir les plus mauvais d'entre eux, qu'il nomme rebelles, commande qu'ils soyent nommez tout haut selon qu'ils estoient marquez en un papier, les envoie en prison, & apres quelques menaces donne congé aux autres. Au bout de quelques jours, pour gratifier aux Chanoines, à ceste entree en son Episcopat, il fait juger à mort ces prisonniers au nombre de seize, & commande qu'on les tire des prisons, afin qu'ils fussent executez. On appelle le bourreau, qui selon la coustume de ces lieux prononce tout haut la sentence donnee contre les condamnez. Il refuse ce faire, & rend son espee à justice, declarant, quoi qui lui deust avenir, il n'espandroit le sang innocent. D'autrepart l'on n'entendoit que lamentations de femmes & de filles, qui les mains jointes se jettoient à genoux devant l'Evesque les regardant des

fenestres de son logis. Outreplus il se trouva quelques Conseillers qui intercederent pour les condannez. En fin l'Evesque les fit remener en prison, puis leur donna la vie, & les ayant condannez à quelque amende, & à ne bouger de la ville & de leurs maisons un an durant, les afranchit du tout. *Chytraeus en la grande chronique de Saxe, livre 13.*



INONDATION.

Sur la fin de l'an 1598. le Pape Clement VIII. retour-
nant de Ferrare où il avoit solennizé quelques ma-
riages, pour adviser à l'apareil du Jubilé & à la reception
des pelerins, de retour à Rome vid le Tibre s'enfler &
derborder si estrangement, qu'en moins de trois jours il
n'y eut que les sept montaignes & quelques lieux des
plus eslevez qui fussent garantis de ceste espouvantable
inondation. De premiere furie, & en moins de qua-
tre heures, il emporta le pont de sainte Marie, plusieurs
maisons (les hommes sautoient de toit en toit pour
sauver leurs vies) toutes les boutiques des libraires &
droguez, & les magazins de vin & d'huile, qui es-
toient autour du chateau saint Ange, quarante pri-
sonniers qui estoient en la tour de None furent perdus
sous les ruines, elle n'ayant peu résister à la violence de
l'eau, ni eux estre secourus: par ce que l'accident fut de
nuist, & prevint toute prevoyance. Les Eglises de Rome
demeurerent sans prestres, sans messe, & sans peuple le
jour de Noel. Le Pape prioit sur la montagne, & versoit
ses larmes pour ceux qui trembloient & trempoient au
bas dans ce deluge. Il donna si bon ordre, que ceux qui
estoyent assiegez au dehors par l'eau, & au dedans par la
faim, furent tousiours secourus contre les violences de
l'un & de l'autre. Jamais Rome ne se vid en telle desola-
tion: le desbordement du Tibre qui fut sous le siege du
Pape Clement VII. n'arriva pas à un tel exces. Ce fut
l'an 1530. qu'il emporta quasi tous les bleds & les vins
de la ville, & ruina les plus beaux edifices. Il ne fit pas
moins

moins de
meridion
pluyes co
de la natu
qui a aut
reilles à c
Henri au
ceux qui
rité de D
mots qui s
impetuosi
personne r
en est cau
visez que
re en sie,
que à Ro
ploroyen
d'injuite
courroux
bleffent,
moufches
tres plus c
me & dern
En peu d
judicieux d
louable de
pour soi,
thieu, Qui
l'era, pour y



Se la fin
Scecelle
bar & elo
aux indre
Sommet
de pays,

en moins de rien , jusques à la hauteur de douze pieds d'eau en hauts & relevez endroits. Ce deluge soudain mit en terrible alarme les habitans de ce quartier-la, dont les uns s'acheminans à leur labourage furent contrains rebrouffer bien viste vers leurs maisons : mais ils trouvoient les ennemis à la porte, assavoir l'eau & la mort, qui ne les reconnoissoyēt point. En peu de temps les villages entiers parurent comme des isles, environnez d'eaux de toutes parts : & en un instant disparoissent tellement couvertes d'eau, qu'à peine voyoit-on plus les faistes des arbres. Ainsi donc ce nouveau deluge d'eaux couvrit de telle sorte Hunsfeld ville en icelle Duché, Granthaen, Kenhus, Kingson & Briandoun villages, & plusieurs mestairies basties en plat pays, que tous les edifices se perdirent de veüe. Si l'on y joint le degast de toute la campagne, le nombre innumerable de bleds, de fruits & d'herbages perdus dedans les eaux, le monceau de misere sera si grand, qu'on ne pourra le représenter entierement. Durant ce pitoyable confict de la mer & de la terre, moururent infinies personnes, masles, femelles, de tous aages. Il ne leur seruoit de rien monter es plus hauts estages, ni sur les toicts de leurs maisons, ni au sommet des plus hauts arbres qu'ils pouvoient choisir : car les eaux impetueuses s'enflerent & haussierent tellement, que les fondemens des edifices vindrent à s'eslocher, les parois s'esbranlerent & fondirent, & les racines des arbres furent arrachees de terre : tellement qu'on vit les maisons trebuscher, & les arbres choir abatus. Les personnes ne voyans moyen quelconque d'eschapper, se resolurent à mourir patiemment & courageusement. Nul ne pouvoit voir le miserable bestail se noyer sans grande douleur : car il y en avoit tel nombre, que de loin l'on prenoit ces troupeaux pour des escueils en la mer : mais en nageant, muglant, beellant, hennissant & se tempestant, on eust dit que c'estoit une tourmente & bataille de vents. Ceste lutte & rencontre de vagues esmeuës esmouvoit de façon estrange ceux que le danger present menaçoit. Vn riche paytan envelopé parmi ceste inondation, pere de sept enfans, fort estonné de visitation si soudaine, & neantmoins imagi-

imaginant
de sauver
l'eau croi
à la disce
enfant qu
talonnoit
dant tout
peine le lo
son. Entre
ou il d'mo
porte d'oc
maison, pui
soin reduit
flottoit sur
geons & ca
emportoit
yent jettez
des empor
ses brebis e
du ravage
leine grim
bestail qui
poil, se f
crier a Die
prestant de
treime, il d
teliers envo
porte en ter
Mais il n
celme de do
sinte, à caus
rien si bien
& tellement
est des prem
y autre les n
tour del'ino
ganc en un
& se desbor
fleille, qu'ell
flaux, si tur

imaginant le peril moins perilleux, tasche premieremēt de sauver quelques meubles plus precieux : mais voyant l'eau croistre, sans se foucier des accessoires abandonnez à la discretion de l'indiscrete mer, courut vers un sien enfant qu'il cherissoit par dessus les autres : mais l'eau le talonnoit de si pres, en telle foule & violence, que perdant tout souvenir de mesnage & d'enfans il n'eut qu'à peine le loisir de grimper sur la faiste du toist de sa maison. Entre autres enfans y en avoit un petit au berceau, où il dormoit. Ce berceau fait d'aix bien joints fut emporté flottant sur les eaux jusques à une lieuë loin de la maison, puis repesché, & l'enfant trouvé vif & sain. Le foin reduit en monceaux sur des poultres & chevrons flotloit sur les vagues, en forme de hurques. Les pigeons & dachons estoient sur les tas de gerbes que l'eau emportoit : Les conills chassés de leurs gistes s'estoient jettez sur le dos des moutons & brebis que les ondes emportoient. Certain berger taschant rassembler ses brebis esparles, & les enclorre en leur parc, acueilli du ravage en rase campagne, quitte tout, & à perte d'halaine grimpe sur un fort haut arbre, voyant & oyant son bestail qui beelloit en l'eau, il commence à s'arracher le poil, se frapper la poitrine, lever les mains au ciel, & crier à Dieu. Ayant veu perir tout son bestail, & s'aprestant de mourir, apres avoir enduré faim & froid extreme, il descouvre un esquif conduit par quelques bateliers envoyez au secours, les appelle, descend, & est reporté en terre ferme.

Mais il nous faut considerer Bristol. C'est une ville ceinte de double muraille, en belle assiette, & fort plaisante, à cause des beaux bastimens publics & particuliers, item si bien fournie de tout ce qui duit à la vie presente, & tellement peuplee, qu'apres Londres & Yorck elle est des premieres, à cause de la commodité du port qui y attire les marchans de diverses contrees esloignees. Le jour del'inondation, dont nous parlons, la mer s'eslançant en un grand canal gaigna incontinent les diques, & se desborda de telle sorte, en si grande affluence & violence, qu'elle couvrit les valles, gaigna les replats & costaux, si furieusement qu'on n'attendoit que ruine & to-

taie extermination. Plusieurs maisons entieres furent separees & abatues par le pied : autres emportees & veües flotter comme barques sur les eaux. Les granges pleines de gerbes de bled, de foin, de paille, furent renversees & emportees, le gros & menu bestail noyé : beaucoup de personnes de divers aages englouties par ce petit deluge. Les marchans de Londres, ceux de Bristol, & tous les habitans, qui outre les vivres avoyent peu auparavant fait emplotte de plusieurs sortes de marchandises pour la foire lors prochaine, firent lors une perte inestimable, la pluspart estant emporté du ravage des eaux, & le reste tellement gaste, que les maistres ne sçavoient qu'en faire. Un gentilhomme demeurant en la maison champestre enure Barstable & Bristol à deux lieües de la mer, sorti au matin pour voir ses terres, jectât l'œil vers le havre, descouvrit l'inondation extraordinaire de la mer : dont fait de frayeur, & tout esperdu, pource que l'eau rouloit à monceaux, il tourne viftement chez soi, dit à sa femme & à ses domestiques ces tristes nouvelles. Côme ils trouffoyent le plus precieux bagage, les eaux commencent à ceindre la maison, tellement qu'ils se trouverent sur autre pensée, asçavoir d'aviser aux moyens de sauver leurs vies. Les valets s'amusent à lier ensemble les fardeaux de meubles qu'ils avoyent, estimans que l'eau ne pourroit rien temuer. Quant au gentilhomme il monta avec sa femme & ses enfans au plus haut de la maison, & se perchent tous sur les soliveaux du toit. Combien qu'autre chose ne leur aparust sinon l'affreuse image de mort, & que du commencement ils semblassent avoir totalement oublié le monde ; toutesfoies ne sçai quel espoir & desir d'eschaper fit que le gentilhomme s'avisant de certain coffret où estoient enclos ses principaux tiltres & papiers, devala soudain de dessus le soliveau qui le soustenoit, & peschant ce coffret l'attache fermement à une creche. Comme il s'amusoit à telle besongne, les flots de la mer choquent de telle impetuosité ceste maison, que venant les parties d'icelle à s'eslocher, elle vint à tresbucher de fond en comble. La femme & les enfans furent enveloppez en ceste ruine : quelques uns des domestiques partie accablez de pierres & chevrons, partie

estou-

estoufez en l'eau. Le gentilhomme empoigne un soliveau, & fut ainsi porté à plus de lieuë & demie de là jusques au haut d'une montagne, où il gaigna le sec. Transi de peur & de tristesse, sans lascher sa piece de bois, comme il pleuroit la perte de sa femme, de ses enfans & domestiques noyez, il void aprocher de soi le coffret & la écrehe à laquelle il estoit attaché, qu'il tire de l'eau : & c'e fut son reste avec sa vie.

Vn autre gentilhomme de ce mesme quartier, marié peu de iours auparavant, delibere d'aller s'esbarre en une ville proche de sa maison champestre, & y passer joyeusement la iournee, avec ses amis, fit équiper son cheval, & ayant pris la borte, comme il tenoit la deuxiesme en main, les eaux entrent à randon dedans ce logis, gaigner en un moment tout le bas, & contraignent ce mibotté de se sauver de viffesse en une chambre haute: mais il estoit talonné de si pres par l'impitieux element, que force lui fut de monter sur le toict pour sauver sa vie & se mettre à cheval sur le faiste. La maison fondue sous la violence du ravagè, le toict avec ce nouveau chevalier fut emporté vers la ville où l'on pretendoit aller passer joyeusement le temps, & fut à toute peine sauvé ce pauvre gentilhomme.

Il avint pres de Marckand en la duché de Nordfolc, que deux larrons estans allez la nuit desrober du bestail es pasturages, comme ils l'emmenoyent; le matin venu descouvrirèt la justice de Dieu qui acouroit droit à eux. C'estoit l'eau qui ayant surmonté une dique s'espandoit tellement, qu'elle contraignit ces preneurs en imminet peril d'estre pris, de lascher prise pour se sauver de viffesse. A quelque plus grand bien leur mal servit: car ils eurent ceste pensée de courir vers la ville prochaine, & commencerent à exhorter le portier de sonner la cloche & se prindrent eux mesmes à crier à l'eau. Les habitans, pour la plus part encores endormis, où mal éveillez, ne sçavoyent que dire ni à quoi se résoudre en tel alarme. Les uns montent au clocher, les autres cuidans que ce fussent larrons & voleurs courroyët fureter les coins & cachettes de leurs maisons, & se rempa-royent dedans, de peur qu'on les pillast. Les autres oyâ

parler de deluge & desbord de mer, se moquoient du rapport surmentonné, disant qu'il faisoit chasser ces Bourdaux qui troubloyent ainsi la ville. Mais ils changerent bien tost de langage, & leurs ruses se tournerent en horribles cris, tumultes, effroyables, bruits estranges de gens elperdus, se sauvans de course precipitée, en foule, & le plus miserablement qu'il est possible d'imaginer, pour gagner quelque retraite asseuree, & craignant à toute peine femmes & enfans, avec quelques paquets trouffiez & accommodez à la hâte: & la plupart si confus de frayeur & de desespoir qu'ils n'avoient esgard ni à leur sang, ni à leurs proches amis & alliez. Quelques uns, mais en petit nombre, pensoient avoir assez de courage, d'adresse, d'instrumens & de moyens pour donner passage à l'eau, du moins la des tourner de leurs maisons. Mais ayans aussi tost reconu qu'il n'y avoit ordre de vouloir faire teste à Dieu, ce fut à monter en leurs chambres, emportans femmes, enfans, freres, sœurs hastivement vestus ou couverts, & faire une fuite la plus lamentable qu'il est possible d'imaginer.

Or quand l'eau vint à s'emparer des maisons, où elle trouva les uns jouans & beuvans, les autres ja yvres, encore donna elle la vie à ceux qui sans marchander se tiroient promptement arriere & loin du conflict: mais ceux qui vouloyent s'amuser au bagage pour sauver ceci ou cela, se trouvoient enveloppez, acablez & noyez en un instant. Les eschappez gaignent une montaigne assez proche de la ville, où ils passerent le reste du jour & la nuit suivante en grandes miseres, complaints & chetives angoisses.

Le lendemain ils descouvrent leurs maisons moitié cachees en l'eau, & plusieurs gens qui des fenestres es clochez & logis crioient à l'aide, d'autres qui essayoyent de se sauver sur des aix & de matteras. Les chevaux enchevestrez es estables furent suffoquez des eaux, les deliez essayoyent de gagner terre, mais en vain pour la plupart. Les granges pleines de blé furent toutes rui nees, & tous les meubles gastez. L'inondation de mer engrossie par quelques rivieres qui traversent le pays, le deluge

s'en-

s'enfla si fort q
les premiers
vz d'heure
dans leurs mai
pendit à six he
nars de force
d'heure ch
quart le heu
de peril. Car la
l'heure et p
ga garde de
les q'il e
avec les b
& fusoit un b
burgers i rem
heux charge
les bestes, et
diligence en
nouvelle ma
inutile p
s'arriva m
Gentil A
178

178

178

Charles D
Nancet, p
On raconta
de la Cour a
humeste pay
ceux qui esto
re avant l'in
dent. L'ille e
celui q'avo
rudement l'u
le, qui l'apar
solemnize,

s'enfla si fort, que deux autres villages en furēt saisis. Mais les paysans ayans pris mieux garde à eux s'estoyent sauvez d'heure avec leur bestail & autre meuble, abandonnant leurs maisons & cabanes à la merci de l'eau, qui s'estpandit à six lieues de tour, couvrant les champs & pasturages de force vase. Les troupeaux de la campagne furēt d'heure chassés au mont de Thruhil, qui contient un quart de lieuë de tour: mais ils n'estoyent pourtant hors de peril. Car la montagne estoit environnee d'eau à telle hauteur & profondeur qu'on ne pouvoit sans batteaux gagner le dessus: d'autre part elle avoit tant de broffailles, qu'il estoit comme impossible d'en aprocher mesmes avec les batteaux. Ainsi tant de bestail s'en alloit peuir, & faisoit un bruit merueilleux à faute de pasture. Les bergers firent tant qu'ils donnerēt entree à quelque batteau chargé de quelque nourriture pour les gés & pour les bestes, jusques à ce que les eaux se retirèrent, & qu'en diligence on eust remedié aux diques, pour empescher nouvelle inondation. Ce recit est tiré d'un livre latin intitulé *Rerum in Gallia Belgio, Hispania, Anglia, &c. gestarum anno 1607. Tomi VII. liber secundus, conscriptus à N. Gonzardo Artus Dantiscano.*

XX

IVSTICE *digne de memoire & recommandation.*

Charles Duc de Bourgongne, tué en bataille pres de Nanci, parmi ses deffauts avoit des dons heroïques. On raconte qu'ayant eu plainte qu'un des principaux de sa Cour allant à la chasse avoit violé la fille d'un honneste paysan, le lendemain fit commander à tous ceux qui estoient de sa suite, qu'ils eussent à se presenter devant lui en mesme equipage que le jour precedent. La fille cachee en lieu propre reconoit incontinēt celui qui l'avoit deshonoree. Le Duc l'appelle, le tance rudement, lui commande d'espouser tout à l'heure la fille, qui fut parée à cest effect en grande dame. Le mariage solemnizé, il fait empoigner au collet ce ravisseur, le-

quel par sentence de juges deputez est condamné & executé à mort, à cause de son rapt, son bien confisqué à la fille son espousee, pour en jouir sa vie durât. Plusieurs courtisans se formalisoient de telle severité : disans que ce Seigneur avoit esté plus que puni, contraint d'espouser une roturiere. Mais le Duc repartit, que le coupable avoit payé l'amende envers la fille en l'espousant, & que ainsi le particulier avoit fait raison au particulier: qu'outre plus justice vouloit que le particulier satisfist aussi au public, qu'il avoit offensé en tant de sortes. *George Luterberg au li. des Magistrats, chap. 15. Spangenberg en son traité du droit usage de la chassee.*

Vn nommé Jean le Dine descouvrit à ce mesme Duc avoir esté sollicité par Jean de la Coste de la Franche Conté d'empoisonner le Duc, sous promesse de grande recompense. Le Duc ayant fait decapiter la Coste, appelle le Dine, & lui demande, si la Coste t'eust conté d'as la main l'argent promis, me l'eusses-tu decelé ? Le Dine ne voulant mentir, & cuidant que le Duc ne feroit estar de ses paroles, confessa qu'il n'eust point descouvert la Coste. Là dessus le Duc fait venir un Prestre commande au Dine de dire son confiteor, & à l'executeur de le despescher : disant que celui qui trahissoit son prince & son ami ne meritoit pas d'estre supporté longuement entre les hommes. *Fulgose li. 6.*

L'Empereur Sigismond ayant envoyé au Friul une armee de dix mille chevaux & de grand nombre de gens de pied sous la charge d'un Florentin nommé Pipo, renommé chef de guerre en ces temps-là, se rendit maistre d'une des principales places. Au plus fort des affaires, Pipo corrompu par une grande somme de ducats qui lui fut delivree par les ennemis, s'en alla soudainement en Hongrie, trainant apres soi l'armee, au grand estonnement de tous. Sigismond fustant justice telle que celle des Parthes à Crassus, fit attraper Pipo, & la bouche lui ayant esté ouverte par l'executeur, on lui versa de l'or fondu & ardent dedans, en lui prononçant par deux fois ces mots: Creve maintenant de l'or dont tu aeu si grand soif. Aussi en fut il estouffé tout à l'heure. *Bonfinius en la 3. decade de l'hist. de Hongrie, li. 3.*

Vn officier de Ferdinand Roi d'Espagne, executant quelque commission contré Pierre neveu du grand Gonsalve, surnommé par excellence le grand Capitaine, fut batu, puis mené prisonnier par le commandement de Pierre au Chasteau de Mondellia, belle & forte place entre toutes celles de l'Andalouzie. Ferdinand fait incontinent lever gens pour reprimer telle insolence, mais adouci par les prieres de l'oncle, il relegua le neveu à demi journée de la Cour, sans vouloir permettre qu'il en aprochast plus pres, ou s'en esloignast plus loin. Mais outreplus Ferdinand ordonna que Mondellia, ville & chasteau, seroit rasée de fond en comble, afin que son esplanade ramenteust aux plus remuans, qu'il ne faut pas se prendre aux rois. Le grand Capitaine fit tout son possible par requestes & humbles remontrances, pour empêcher la ruine du memorial des valeurs de son pere, du lieu de sa naissance, basti avec despenſe inestimable, le plus brave & renommé de toute la province. Il y employa aussi les Ambassadeurs de France, lesquels disoient à Ferdinand qu'il estoit bien raisonnable que ce sage & vaillant chef de guerre, lequel avoit reconquis cent villes, & une infinité de bourgades pour son Prince, obtinst en recompense la ville de son pere. Mais Ferdinand ne voulut point changer ni enfreindre son arrest: seulement en lieu de Mondellia, rasée à fleur de terre en peu de jours par les habitans de l'Andalousie, il fit present à Gonsalve d'une autre ville nommée Loxe, afin de l'appaiser par ce don royal. *Paul Iove en la vie du grand Gonsalve.*

Après la prise de Genes pour l'Empereur, Ferdinand d'Avalos, Marquis de Pescaire, general, voyant que le pillage engendroit horrible confusion en l'armée, remplie de goujats, de chevaux, de femmes impudiques, tellement que tout alloit tomber en desbauche irremediable, commença premierement à reigler les chevaux qui mangeoyét tout le plat pays. C'estoit le moyen de chasser la plupart des goujats & du sale bagage qu'ils traînoient. Là dessus un Capitaine Espagnol nommé Vague amassa force soldats, & leur fait une harangue fediteuse, au prejudice de l'ordonnance du general, lequel

entendant ce desordre resolut s'y opposer, & changeant de logis s'achemina le premier à Carignan, où l'armée arriva tost apres, toutes les compagnies rangees en la grand' place en armes, pour attendre que le Marquis de camp eust assigné logis aux caporaux, pour y faire accommoder les cambrades. Le marquis estoit devant la maison de ville, cachant sous un visage gracieux la resolution on prise en sa pensee trois iours auparavant. Il appelle trois des principaux colonels, & leur dit, vous semble-il pas que le Capitaine Vegue, qui a essayé de mutiner les troupes, merite punition? Oui, dirent-ils, mais il n'est pas temps, crainte que le danger accroisse. Le Marquis delibera de maintenir la Majesté Imperiale, & de renverser l'audace des seditieux, fait appeler ce Capitaine Espagnol, lequel se presente suivi de force soldats, auxquels il s'estoit recommandé pour se garentir des mains du general. Sur ce le Marquis, en lieu de s'estonner lui demande, s'il avoit pas fait telle & telle harangue aux soldats amassez autour de lui. Ce Vegue begayant & s'excusant, le Marquis ayant fait signe à l'exécuteur fait donner tel coup d'espee à travers du corps de Vegue, qu'il tombe mort sur la place: & au mesme instant sacque la main au costelas, & charge, suivi des siés, avec telle fureur sur les adherans de Vegue, que les uns bleffez, les autres abatus sur les carreaux, les troupes furent saisies de telle espouvante, que sans bruit chascun se retira de la place, & sans attendre les fourriers se logea où & comme il peut. Ceste justice, severe & prompte, acquit une merveilleuse réputation au Marquis, qui de là en avât fut redouté des mutins & honoré des vertueux, lesquels il cherit aussi plus que paravant. *Paul Iove en la vie d'Alexi.*

Le Marquis Delguast s'apprestâ à Naples, pour s'embarquer & faire vo le vers la coste de Barbarie cōtre Tunis, desconvrant que certains mal affectionnez desgoustoyent les soldats, alleguans l'incommodité grande de tel voyage si long, si hazardeux, où n'y avoit à gagner que miseres, playes & miseres, brief que l'armée estoit en danger de dissipation; fit empoigner ces mutins, qui en présence de toutes les compagnies furent coufus vifs dedans

dedans des sa
Nous a
Sultan des T
gentilhomme
Château de
rendirent m
de leur per
saires, deliv
lieu de se re
Olet Sien
laine avant
compense
le premier
present d'
cheval. Ho
que la statu
Lombards
planter en l
vi de ses sol
son affecte
le, & lors con
stre les pater
pose & là del
tant par hor
la troupe, q
ne murale
Hoïta, ave
en un table
Pati. L'incor
Quelques
Tous une d
le Hongrie
ca, a eux pr
legouverne
penes exten
gné de sent
d'icompus
gnons pour
de viande

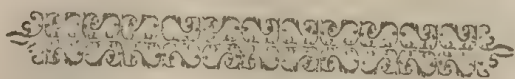
dedans des sacs, & jetez au fond de la mer. *Paul Iove au 34 li de ses hist.*

Nous avons parlé ailleurs de la justice que Solymán Sultan des Turcs fit faire des soldats de Thomas Nadaft gentilhomme Hongrois, lequel commandoit dedans le Chasteau de Bude. Iceux ayans emprisonné leur chef, rendirent malgré lui la place à Solymán, lequel averri de leur perdition les fit tous tailler en pieces par ses Janissaires, delivrer & renvoyer honorablement Nadaft en lieu de seureté, *Paul Iove au 28. li.*

Où est Sieur de Lautrech, lieutenant pour le Roi en Italie ayant pris la ville & le Chasteau de Pavie, pour recompense honorable à Hostase de Ravenne, qui estoit le premier entré en ceste place bien defendue, lui fit present d'une belle statue de bronze d'un Antonin à cheval. Hostase l'en avoit humblement requis, allegant que la statue avoit esté iadis aux Ravennois, à qui les Lombards sacageans Ravenne l'avoient enlevée & fait planter en la grand' place de Pavie. Comme Hostase suivi de ses soldats & de massons, estoit apres pour oster de son assiette icelle statue, tout le peuple y acourut en foule, & lors commence un estrif assez rude. Hostase monstre les patentes du sieur de Lautrech: le peuple s'y oppose: & là dessus presque tous recourent à Lautrech, font tant par harangue d'un des principaux, larmes & cris de la troupe, que cest outroy fut eschangé à une couronne murale d'or pur de grand poids & prix que receut Hostase, avec une inscription de son valeureux exploit en un tableau poté dedans la grande Eglise de Ravenne. *Paul Iove en ses hist.*

Quelques soldats ayans resolu ensemble de rendre aux Turcs une des plus fortes & importâtes places de la basse Hongrie, moyennant certaine grosse somme de ducats à eux promise par les acheteurs, furent prevenus par le gouverneur de ceste Province, lequel les ayant attrapez les extermina d'estrange supplice. Car il les contraindit de s'entremanger, faisant de iour à autre tuer l'un d'iceux, puis cuire, & servir la chair d'icelui à ses compagnons pour se substantier. Le dernier de tous n'ayant plus de viande se devora soi-mesme, puis mourut enragé. Ce

sont justices à toutes espteues de rigueur, & supplices barbaresques. *Bonfinius en la 5. Decade du 3. li. de l'histoire de Hongrie.*



MAGICIENS punis.

PRes de Naples nous trouuans au bord de la mer, joignant une montagne par où on descend en la grotte qu'on appelle du Roi Salar, nous entraismes dedans icelle grotte avec un flambeau allumé, & cheminâmes iusques à l'entree de certaine fosse, où nostre guide s'arresta, ne voulant passer outre. Lui ayans demandé la cause de cela, respondit que ceste entree estoit tres-perilleuse, & que ceux qui s'ingeroyent de passer plus avant n'en retournoyent iamais dire nouvelles aux autres: ainsi qu'arriva (dit-il) ya environ six ans (il racouta l'histoire au comencement de l'an 1589.) au prieur de l'Abbaye de Margoulline, à un François, & à un Alemã, lesquels arrivez à ceste fosse furēt avertis par moi de n'entrer dedās. Mais se mocquans de mes admonitiōs, prindrēt chascun son flābeau pour y descēdre. Ce que voyant ie les y laissai entrer, sans vouloir aller en leur compagnie, les attendant toutesfois à l'entree d'icelle. Mais voyant qu'ils ne retournoyent point, ie me doutai incontinent qu'ils estoient morts, de sorte qu'estant retourné à Naples ie le recitai à plusieurs: tant qu'en fin cela vint à la conoissance des parens du Prieur, qui me firent construire prisonnier, allegans contre moi que ie l'auois fait entrer dedans, ou du moins ne l'auois averti de l'inconuenient. Mais sur le champ ie prouuai le contraire & fus absous à pur & à plein. Et peu de iours apres on descouurit que ces trois estoient magiciens, qui auoyent entrepris de descendre en ceste fosse, pour y chercher un thresor. *Le S. de Villamons au l. li. de ses voyages, ch. 23.*

卷之三

15.

de la mer,
 scend en la
 entraines
 é, & chemi-
 nante qui
 s demandé
 eitoit res-
 aller plus a-
 ux autres:
 acco: et Phi-
 de l'Abba-
 na, lesquels
 éter de quel
 Ét chacun
 les y lais-
 sés, les attré-
 qu'ils ne
 t qu'ils e-
 naps: se le-
 va la consol-
 struer pri-
 entrer de-
 venement.
 s ablois à
 uivir que
 ntrepris de
 eslor. Le S.

MARI

guerres à prendre des chevaux de poste, pour s'en aller en Cour, où il n'arriva pas si tost que la nouvelle. Là il fut reçu avec tant d'horreur, principalement des Dames; que bien qu'il monstroit son estomach couvert de plaies pour la France, qui n'avoit que faire, disoit-il, des affaires de sa famille, si eût-ce que le mauvais visage qu'il recevoit, le poussa à venir exercer ses vengeances en Corse. Avec l'aide de quelques Florentins & François il surprit Ithira, & fit une guerre sans merci, qu'élle espace de temps. Finalement il tomba en une embusche dressée par ses ennemis, & principalement par les parens de sa femme. Là abbatu par une arquebuzade, il fut achevé à coups d'espee, avec dispute entre ses tueurs, à qui auroit les deux mille ducats que la Seigneurie de Genes avoit mis sur sa teste. Son fils Alfonso ayant succédé à ce qu'il tenoit, quitta depuis ces choses par composition, & vint servir en France, de mesme valeur que le pere, aussi rude que lui, executant de mesme froideur les sentences de mort que lui-mesme prononçoit contre ses gens de guerre; comme il a paru par l'exécution de son neveu, qui venant lui faire la reverence à table, l'Oncle l'ayant tué, demanda à se laver les mains. *Le Sieur d'Aubigné, en son histoire Vniverselle, Tom. I. liv. 4. ch. 17.*

000

MASSACRE de Stockholm, suivi de chan-
gemens merveilleux.

L'An mil cinq cens & douze, Suanton Sture gouverneur du royaume de Suede estant decedé, les Estats se trouuerent en discord pour l'electiõ d'un autre: à cause que les uns enclinoient à l'establissement de Stenon Sture, les autres vouloyent auoir l'Archeuesque d'Upsale. Cest estrif sembloit couurer une guerre civile. L'Archeuesque sans considerer que sa charge Ecclesiastique lui defendoit d'embrasser un fardeau politique si pesant, pour donner pied à sa vengeance ambitieuse, qui ne pouoit souffrir que Stenon eust le gouvernement, comme les Estats enclinoient à le lui bailler, print une furieuse res-

résolution
 leçons de
 qu'elles
 il y ait de
 cement de
 Leon X.
 Suedes, &
 voyent ces
 fleau de S.
 tante a me
 marcha re
 es premier
 s'entruiva
 Carles S.
 fes de Ch
 ques au
 leur defe
 l'an 1520
 la Suede
 mee S.
 nel à la
 rations
 tenir s'ac
 foy parti
 alléger à
 fendait r
 s'avang
 naux, &
 ne, le fire
 du lyô. C
 Stockholm
 Chervier
 des en rel
 d'usage,
 furent d
 fement
 l'oustan
 paillé
 zoutier

resolution avec les complaisances: d'appeller Christierne, secon d de ce nom, Roi de Danemarck, lequel ne faisoit qu'espier l'occasion d'enuer en Suede. Depuis l'an 1519. il y fit deux voyages avec maigre succes. Sur le commencement de l'an 1519. ayant en main les bulles du Pape Leon X. lequel avoit excommunié Stenon & tous les Suedes, & mis le royaume en interdit, à cause qu'ils avoyent dégradé l'Archevesque d'Upsale, & rasé le chasteau de Siecken qui lui appartenoit, il envoya une puissante armee en Suede, au devant de laquelle Stenon marcha resoluement avec ses troupes: mais combatant es premiers rangs, il fut si rudement blessé, que tost apres s'en suivit la mort, par consequent la ruine du royaume. Car les Suedes deceus par les patentes & belles promesses de Christierne se rendirét à lui pour la pluspart: quelques autres, joints à la vefve de Stenon se tindrent sur leur defensive, & la guerre continua jusques à l'esté de l'an 1520. que Christierne avec une armee entra dedans la Suede, & assiegea de toutes parts la ville capitale nommee Stockholm. D'autrepart il promit par sermēt solennel à la Noblesse & au peuple toute bien-vueillance: ratifiant tous les accords paravant proposez par ses lieutenans & acceptez par les Suedes. Les paysans ne vouloyent se fier à ses paroles, ains esgorgeoient tous ceux de son parti qui tomboyent en leurs mains. D'avantage les assiegez à Stockholm, à Holme, & autres lieux, en se defendant incommodoyent fort les assiegeans. L'automne s'avangoir, l'hiver tres-rigoureux en ces pays septentrionaux, & diverses incommoditez es affaires de Christierne, le firent incliner à coudre la peau du renard à celle du lyô. Ce fut à gagner par belles paroles les assiegez de Stockholm, lesquels ayans presté l'oreille au pipeau de Christierne, s'ardant des seigneurs & gentilshommes Suedes en telle negotiation, lui envoyerent finalement leurs deputez, auxquels il fit tous les gracieux accueils qu'on scauroit desirer, les renvoyant chargez de promesses, de sermens solennels, de patentes en toute forme deuë, pour l'oubliance & abolition du passé, pour un bon, ferme & paisible accord pour l'avenir, à la paix universelle pour toute la Suede, au repos de tous en general & de chaf-

cun en particulier, avec cōfirmatiō de tous privileges & promesse de nouvelles frāchises. Ceux de Stockholm miserablement trōpez ouvrirēt leurs portes à Chrīstierne, lequel d'enuee fit publier la paix par les places. Mais au bout de quelques jours, il fit executer à mort & esquarter vif le gouverneur du Chasteau d'Aroñe, lequel avoit soustenu le siege, & tué grand nombre de gens avant que se rendre.

Puis ayant accomodé les affaires selon qu'il voulut, fit voile en Danemarc, apres avoir assigné les Estats generaux de Suede au premier jour de Novēbre en la ville de Stockholm, où il ne faillit pas de se trouver. Alors se fit-il jurer fidelité par les Suedes, ausquels il promit garder inviolablement tout ce qu'il leur avoit promis par l'edict de pacification. Le dimanche suivant, 4. de Novembre, il fut couronné dedans la grāde Eglise de Stockholm, par l'Archevesque d'Vspale & par quelques Evēques, ayant au preallable, selon la coustume, juré, outre les autres articles que l'on propose aux Rois le jour de leur couronnement, qu'il garderoit les promesses precedentes, ratifiant de nouveau toutes les lettres patentes qui en avoyent esté expediees en son nom. Il conferma ce serment devant le grand autel, & receut le corpus domini là dessus. La messe dite & les ceremonies du couronnement accomplies, il crea chevaliers certains siens capitaines, sans recevoir en ce rang nul seigneur ni gentilhomme Suede: pour couvrir son maltalent, ou plustost pour fleitir de nouveau ceux qu'il haysoit extremement en son cœur, fit publier sur le champ par un heraud, que pour raisons tres importantes il ne faisoit part de tels honneurs à aucuns Suedes: mais qu'il reservoit tout cela à un autre temps. Mené de l'Eglise au chasteau il fit le banquet du couronnement royal, trois jours durant, aux Suedes, Danois & Alemans. Les courtisans du cabinet avoyent quelques jours auparavant consulté des moyens de faire mourir les principaux de Suede, sous couleur de justice. Entres autres expediens, quelques uns estoient d'avis qu'on semast de la poudre à canon, & qu'on fīst une fougade en quelques chambres du chasteau, publiant que les Suedes, ennemis de la vie de Chrīstierne, en estoient

estoyent auteurs, & vouloyent ainsi traistreusement tuer leur Roi. Mais les autres estimans cest artifice trop grossier, apres quelques contrastes, on resolut finalement que l'Archevesque d'Upsale, restabli par Christierne en toutes ses dignitez & commoditez precedentes, formeroit plaintiff contre les Suedes, comme gens excommuniiez du Pape & desloyaux à leur Prince, ennemis jurez de la personne & dignité sacree de leur Archevesque, duquel ils avoyent pillé les biens, & ruiné le Chasteau : à cause dequoy il requeroit punition estre faite d'eux selon le droit & les loix.

Ainsi doncques au bout du festin royal, comme les Seigneurs & gentils-hommes Suedes furent venus en la grand' salle du Chasteau de Stockholm avec les Danois & Alemans, l'Archevesque aposté par Christierne, quoy qu'il reconust (mais trop tard) en quelque sorte les maux où sa cholere ambitieuse l'avoit precipité, se presente à l'assemblée, & fait un long discours des outrages faits à sa personne, du saccagement des biens Ecclesiastiques, de la demolition de son Chasteau, & d'autres dommages receus : puis conclut au rebastiment de son Chasteau, reparation d'honneur, & restitution de tous despens, dommages & interests. Christierne se courrouça contre l'Archevesque, de ce qu'il n'avoit requis que les coupables fussent punis de mort, attendu qu'ils estoient en interdit (à l'instance de l'Archevesque) pour avoir degradé leur premier Prelat, ruiné son Chasteau, & enfrainit les immunités du clergé. Or pource que la harangue de l'Archevesque touchoit nommement la vefve de Stenon Sture, elle exhiba l'arrest des estats generaux du Royaume, contenant les causes de la degradation de l'Archevesque, & du renversement de son Chasteau. Là dessus, Christierne condamna tous ceux qui avoyent consenti à tel arrest, notamment qui l'avoient souscrit, comme frapez d'anatheme par le Pape, à estre executez à mort, excepté l'Evesque de Lincopen, lequel verifia n'avoir consenti à la procedure tenue contre l'Archevesque. Quant aux autres Seigneurs, Evesques, Chevaliers, gentils-hommes de Suede en grand nombre, ils furent proprement emprisonnez, ensemble plu-

seurs citoyens de Stockholm. Le lendemain fut publié par la ville à son de trompe, que personne n'eust à sortir de sa maison : & environ midi les prisonniers furent amenez en la grand' place par les bourreaux. Alors un certain Nicolas Likia, ayant devisé quelque peu de temps avec quatre ou cinq conseillers d'estat, s'adressant au peuple là assemblé, dit qu'on ne devoit s'esmerveiller de ceste execution : pource que le Roi Christierne induit par raisons importantes, & contraint par la necessité, faisoit executer à mort ces bannis, qui avoyent par trop grièvement offensé la sainte Eglise Romaine & le saint Pere Pape de Rome.

Soudain fut tiré en place Matthieu Evêque de Strenghen, lequel s'estoit employé plus que nul autre à faire que la Suede tombast es mains de Christierne. Neantmoins on lui treucha la teste, laquelle fut puis apres mise entre ses cuisses, par quelque arrest special. Viacent Evêque de Scharen, sept notables seigneurs (du nombre desquels fut Eric pere de Gostave depuis Roy, duquel avons adiousté l'histoire sur la fin de ce volume au tiltre de Prince heureux) des chevaliers & gentils-hommes au nombre de soixante, consequemment les trois consuls, tous les conseillers de la ville de Stockholm, force citoyens tirez de leurs maisons & boutiques, puis menez en icelle place, furent tous decapitez le huitiesme iour de Novembre 1520. Le iour suivant on poursuivit le massacre d'autant de gentils-hommes de Suede & de citoyens de Stockholm, que le iour precedent. Tous les corps de ces decapitez furent laissez nuds sur la place, à la merci des chiens, & y demurerent trois iours, durant lesquels la pluye tombant rendit les canaux de la ville troubles & rouges du sang des massacrez. Au bout des trois iours, on les traina hors du faux-bourg du costé de midi, où ils furent reduits en cendres, comme aussi le corps de Steñon Sture tiré de son sepulchre, & celui d'un sien petit enfant mort peu de iours auparavant, Christierne alleguant pour ses defenses qu'il executoit les ordonnances du Pape, lesquelles condânent au feu les bannis de l'Eglise. Mais on lui repliqua depuis que le dimanche precedent il avoit esté couronné par les mains des Evêques

Evêques d
massacrez l
avoit accu
lennellemen

Christierne
pandu, si re
divers lieux
roturiers. Il
Sture, avec
depuis en D
sans de Sued
delibera s'en
quelque lieu
Nicolas Ho
mes en fin
arrest du R
pays. Or e
d'execution
ques à faire
les autres, m
se venger de
que Christie
fut receu ma
fit noyer l'A

Ayant lais
meure acou
esté chassé d
meura pres
mourut fina
son vivant e
yeux, & de se
des ennem
amis & alliez
mestation
Il avint d
ckholm, que
net puis s'es
tres confede
avoit entar
fait prendre
Te

Evesques de Stregnen & de Scharen, & que les autres massacrez lui avoyent presté serment de fidelité, qu'il avoit accepté, comme reciproquement il leur avoit solennellement ratifié l'edit de pacification.

Christierne, non assouvi de tant de sang innocent espandu, fit continuer le massacre plusieurs iours apres en divers lieux, n'espargnant les nobles non plus que les roturiers. Il fit emprisonner Christine vefve de Stenon Sture, avec plusieurs dames & damoiselles, transportees depuis en Danemarc par son commandement. Les payfans de Suede furent desarmez. Quoi fait Christierne delibera s'en retourner par terre en son Royaume. En quelque lieu qu'il arrivast, un des ses satellites, nommé Nicolas Holstein, faisoit dresser un gibet, mais lui-mesmes en fin fut pendu & estranglé en l'un d'eux par arrest du Roi, dedans Sudereop, place renommee au pays. Or en tout ce chemin par terre, ne se parla que d'executions sanglantes & horriblement cruelles, jusques à faire hacher tout vifs en pieces, les uns, decapiter les autres, massacrer des enfans de six ans & de huit, pour se venger de leur peres. Pour closture adjoustons ce mort, que Christierne estant venu en l'abbaye de Nydale, y fut receu magnifiquement: mais pour reconnoissance il fit noyer l'Abbé & plusieurs moines.

Ayant laissé la Suede desolee, il se rendit en sa demeure acoustumee, où il trouva malencontre: car ayant esté chassé de tous ses estats, & finalement attrapé, il demeura pres de vingthuit ans en une forte prison, où il mourut finalement, toutes ses esperances ayans esté de son vivant ensevelies les unes apres les autres devant ses yeux, & de sa prison ayant veu les grandes prosperitez de ses ennemis, sans aide ni delivrance de la part de ses amis & alliez. Ce qui merite le recit suivant, pour la manifestation des jugemens de Dieu.

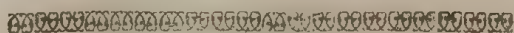
Il avint doncques deux ans apres le massacre de Stockholm, que les Suedes secouèrent le joug de Christierne: puis les villes de Lubec, de Rostoch, de Sunde, & autres confederées lui denoncerent guerre, à cause qu'il avoit enfreint en beaucoup de sortes leurs privileges, fait prendre & piller leurs navires. D'avantage, les

grands seigneurs du Royaume de Danemarc commencerent à descouvrir leur maltalent contre lui. Se voyant aculé de toutes parts, il delibera se repatrier & accorder avec son Oncle Frideric duc d'Holface, avec lequel il estoit en tres-mauvais mesnage. Ils s'aboucherent par l'entremise de quelques autres Princes leurs amis. Christierne promit beaucoup, & ne tint rien: mais tournant ses pensees à nouveaux massacres, & faisant les preparatifs pour l'exécution d'iceux, les estats de Danemarc voyans leur ruine prochaine appelerent Frideric à leur secours & le designerent Roi. Frideric en peu de jours dressa son armee, & tost apres denonça guerre ouverte à Christierne, lequel hay & abandonné de tous, sur le printemps de l'an 1523. troussa bagage, & se mit à la voile avec sa femme & les enfans, prenant la route d'Alemagne, où il se rendit premierement aupres de l'Eleſteur de Brandebourg son beau frere, puis chez son Oncle Frideric duc de Saxe: d'où il s'achemina en Flandres, ayant pour aide & fidele compagne la Roine Elizabeth sa femme, sœur de l'Empereur Charles V. Les estats de Danemarc lui envoyerent ambassadeurs, offrans la reconoistre pour leur Roine & lui obeyr: mais elle ama mieux accompagner Christierne en son exil, que regner sans son mari. Pour loyer de telle pieté, Dieu la retira du monde en la ville de Gand, au commencement de l'an 1525.

Pour revenir à Christierne les estats de Danemarc, Gostave Roi de Suede, Frideric duc d'Holface, puis Roi, ceux de Lubec & leurs confederez publierent divers escrits, esqueis ils rendoyent amplex raisons de la prise des armes contre Christierne, & de la degradation d'ice-lui, lequel fit responce, sans effect ni avantage quelconque. Au contraire les deux nouveaux Rois, Gostave & Frideric, s'accorderent ensemble pour resister d'un commun accord à Christierne. Il sollicitoit fort l'Empereur son beau frere, pour obtenir secours & reſtaſſement, vivant en pension en une petite ville de Brabant nommee Lire, où il estoit tellement quellement entretenu. Apres que les affaires d'Italie & d'Alemagne furent un peu eclarcies, au mois de Mars de l'an 1531. les deputez de l'Empereur, de Ferdinand son frere Roi des Romains, de

de Frideric
blerent à
pour trai
thierne, leq
ses efforts p
sa quelques
des promes
seaux & ma
leur negoc
voile du po
vingt cinq
fin d'Octob
de Halland
d'une si ru
grands vais
lez à Mat
Norvegue
traignement
meura sans
l'armee de
estant pass
ne n'ayant
ment surco
raux de Dan
qu'il fit con
demeura pa
entiers, un
laiche, mais
bli en les
neuf au mo
Christian II
jour de l'an
huit ans,
pendre à les
de Charles
de son Son
Christian II
de Suede &
mis.

de Frideric Roi de Danemarc & autres Princes s'assemblerent à Hambourg, au commencement de Quaresme, pour traiter des conditions du reſtaſſement de Chriſtierne, lequel entendant qu'on n'y avoit rien avancé, fit ſes efforts pour ſe reſtaſſer par la voye des armes, amafſa quelques troupes en Friſe & en Hollande, ſous grandes promeſſes faites à ceux qui les fourniſſoyent vaiſſeaux & matelots, de grands privileges & avantages en leur negociation es villes de la mer Balſthique Il fait voile du port d'Enchuſe ville de Northolande, avec vingt cinq navires de guerre droit en Danemarc, ſur la fin d'Oſtobre. Mais approchant de Warburg forterefſe de Halland, proche de Danemarc, la flotte fut acueillié d'une ſi rude & horrible tourmenté, que dix des plus grands vaiſſeaux perirent, les quinze reſtans furent pouſſez à Maſtrand, Tonsberg & Aſlo, renommez rivages de Norvegue, où les glaces ſurvindrent toſt apres & contraignirent Chriſtierne de paſſer là ſon hiver, où il demeura ſans rien faire, mais en aſſurance, à cauſe que l'armée de Danemarc n'en pouvoit aprocher. L'hiver eſtant paſſé, la navigation rendue commode, Chriſtierne n'ayant rien exploité qui fut à ſon avantage, finalement fut reduit à ce point qu'il ſe rendit à un des admiraux de Danemarc, lequel le mena vers le Roi Frideric qui le fit conduire en la forterefſe de Sunderburg, où il demeura puis apres priſonnier l'eſpace de vingtſept ans entiers, un peu avant la fin deſquels il eut quelque reſaſche, mais toujours ſous garde, ſans jamais eſtre reſtaſſi en ſes eſtats. Il mourut l'an mil cinq cens cinquante neuf au meſme mois du trefpas, de ſon couſin germain Chriſtian II. Roi de Danemarc, lequel deceda le premier jour de Janvier. Chriſtierne eſtoit lors agé de ſeptante huit ans, & eut tout loſir en ſa longue detention de penſer à ſes violences paſſées. Les victoires & avantages de Charles-cinquieme ſon beau frere ne lui ſervirent de rien. Son ſeul ſupport aparut en la clemence du Roi Chriſtian III. ſon couſin, mais les eſtats des Royaumes de Suede & de Danemarc lui furent perpetuels ennemis.



MEDITATION memorable.

S Ages & bien instruits ont esté ceux qui durant leur vie ont soigneusement medité la mort, qui d'abondant en ont voulu laisser aux autres des tableaux pour y penser, & se souvenir, que nul ne sçait où la mort l'aguerre: pourtant doit-il l'attendre par tout où il se trouve. Car aussi nous mourons tous les jours: à chaque moment la mort nous enleve une parcelle de vie: & quand nous croissons la vie décroist. L'Empereur Maximilian premier, pensant de sollicitude devote à la mort, inventa un moyen de l'avoir tousiours devant ses yeux. *Iean le Fevre*, docte personnage, en la harangue funebre, prononcee à l'enterrement de ce grand Prince, cecede le 12. jour de Janvier l'an 1519. dit ces mots, Cinq ans devant sa mort, quoi qu'environné d'importans affaires de l'Empire & de ses Royaumes, il agença lui-mesme son cercueil avec tout le meuble necessaire pour ensevelir un mort. Cela faisoit-il à cachettes, pour ne sembler rechercher la veüe des hommes. Ses domestiques & autres, voire les principaux officiers de sa Cour & de l'Empire cuidoyent qu'en ce coffre fust enclos quelque thesor: les autres pensoyent que ce fust une pet te b blitheque d'histoires anciennes: les autres que là estoient serrees des choses de grande consequence. L'Empereur sçachant la verité du fait, au reste Prince de fort agreable rencontre, en fouriant disoit que ce coffre (lequel on portoit en quelque part qu'il allast) contenoit chose qui lui estoit chere & precieuse entre toutes autres, & dont il pretendoit bien se servir. D'où procedoit ceste ioye & allegresse en un si puissant Prince au monde, ayant tousiours la mort devant les yeux? Ce n'estoit pas une instruction payenne, mais la continuelle esperance & creance de vie bienheureuse, qui remplissoit sa pensée de fermes consolations. Vn ancien dit tresbien que la frequente pensée de nostre courte vie nous sert plus que nulle autre chose à nous rendre attempez en tous affaires. *L'adjuoste, qu'el-*

qu'elle nous
bles, & pron

38888

Certain
mauvai
nin, disant a
quelque fille
porter en la
de ce gausse
ve nommé
s'amusant à
nement. *G*
nales de *Mij*

UUGG

M E

L Equator
ple men
marchand de
soldat dedan
ber: dudit Th
pagnie, arriv
mier, à un q
& briganda
temps ce m
Mais Chalor
ga premiere
mone & per
ctiou à haute
tre, desorant
pas assez mis
au quatorzi
debile, ne p

qu'elle nous rend devots, humbles, equitables, charitables, & prompts à toute bonne œuvre.



MES PRIS du S. Baptesme puni.

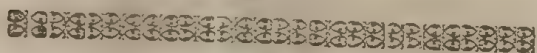
Certain Curé de la ville de Misne, avoit pris ceste mauvaise coustume de se mocquer du sexe féminin, disant apres l'administration du Saint Baptesme à quelque fille nouvellement nec, qu'en lieu de la porter en la maison il falloit la jeter en la riviere. La fin de ce gausseur fut, qu'estant sur le pont de l'Elbe (fleuve nommé Albis, par les Latins, & renommé en Saxe) s'amusant à regarder, il tomba dedans, & s'y noya soudainement. *George le Fevre, docteur Aleman, au 3. livre des Annales de Misne, en l'an 1505.*



MEURTRIER descouvert par soy-mesme.

Le quatorziesme jour de Mars 1563. avint un exemple memorable du jugement de Dieu sur un jeune marchand de Thoulouse, nommé Chalon, lequel estant soldat dedans la ville de Montauban, & prié d'un escolier dudit Thoulouse nommé Corvidat de lui faire compagnie, arrivez tous deux en un bois nommé le Ramier, à un quart de lieuë de Montauban, Chalon le tua & briganda, puis revint en la ville: & demeura quelque temps ce meurtrier en tel estat, sans estre descouvert. Mais Chalon, tormenté par sa propre conscience, changea premierement de contenance, estant devenu fort morne & pensif: puis tomba en frenesie, en laquelle il crioit à haute voix, que c'estoit lui qui avoit fait ce meurtre, declarant où & comment, & criant que Dieu n'estoit pas assez misericordieux pour lui pardonner. Finalement au quatorziesme jour, combien qu'auparavant il fust debile, ne pouvant se remuer, s'estant celle qui le gar-

doit endormie, il se pendit & estrangla d'une corde qu'il trouva d'avanture attachee au planché. *Hist. des premiers troubles sous Charles IX. Tom. 3. p. 134.*



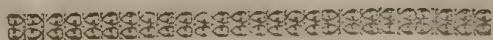
MEURTRIERS exterminiez.

Monsieur le President de Thou décrit au 2. livre de sa vie, l'histoire suivante, digne de memoire. Un capitaine en Guyenne, homme vaillant & courageux, estoit en querelle irrecôciliable, contre un sien voisin soldat, se plaignant de la mort d'un sien frere tué quelque temps auparavant par ce soldat, en trahison. Resolu de se venger d'un tel outrage, il amasse une troupe d'assassins, qui chargez d'eschelless'acheminét de nuit vers la maison du soldat mal voulu, qui ne pensoit nullement à ce cōplot, ains dormoit en son liât. Le capitaine & sa troupe proches du logis, on plante le petard, qui enfonce la porte. Alors les meurtriers, non attendus (car c'estoit en temps de paix) le premier des assailis & surpris fut le soldat qui en chemise sortit l'espee au poing, mais fut incōtinent mis à mort par le capitaine & les meurtriers, qui n'espargnerent la femme, ni le frere, ni les domestiques, quoi qu'en petit nombre. Mais tout sur pied la justice & vengeance divine descendit du ciel. Car ainsi que les meurtriers courroyent haut & bas par le logis en tenebres pour butiner, ils rencōtrèrent un grand caque plein de pouldre à Canon & mon clos par dessus. Voulans voir que c'estoit, la mesche de l'un deux jette une bluette de feu laquelle en un momēt embrase le logis, accable sous les ruines une partie des meurtriers, brulle les habits des survivans jusques à la peau, les mettant en estat tel, qu'ils demeurerent comme mi-morts sur la place. Sur ce bruit les archers des Prevoits acoururent celle part, & se saisirent des meurtriers survivans, notamment de leur capitaine, qui fut mené nud & blessé avec le reste de ses gens sur des chariots à Bordeaux, où ils furent tous rouéz selon leurs demerites,

MODE.

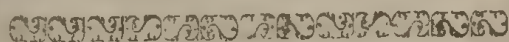
L'Attrem
voir ess
regard de la
stre aisém
nes de moin
XL. Charles
ment habill
part de leur
du tiers est
sa grande Cl
quis de Br
nemare, &
Roi, l'an 15
que les Per
nes d'or L
contentoye
fil de lin pe
sant pour et
leman, entre
trop de pay
de vertus, Q
morale, d'
cuidance q

Y Ai produ
le telle m
Louchiqu
encores des
ches & ch. è
Payenne. Il
sanne que
en autre ou



MODESTIE.

L'Attrempance & modestie en la plus part semble avoir esté enſevelie en ce dernier ſiecle. Sur tout au regard de la diſtinction es ornemens des grands, pour eſtre aiſément diſcernez d'avec pluſieurs autres perſonnes de moindre eſtoffe. Les anciens rois de France Louys XI. Charles VIII. & Louys XII. eſtoient fort ſimplement habillez d'ordinaire, & ont eſté enſuivis par la plus part de leurs predeceſſeurs. Pluſieurs de la nobleſſe & du tiers eſtat ont ſouventefois excédé. *David Chytræus en ſa grande Chronique de Saxe*, parlant des nopces du Marquis de Brandebourg avec la fille unique du Roi Danemarck, & de la ſœur du meſme Eleſteur avec le frere du Roi, l'an 1503. remarque ſagement, qu'alors n'y avoit que les Princes & grands chevaliers qui portaſſent chaines d'or. Les gentils hommes de Saxe & du Mirquiſat ſe contentoient de porter deux ou trois anneaux d'or à un fil de lin pendant autour du col: ceſte enſeigne leur ſuffiſant pour eſtre diſcernez d'avec les autres. Depuis les Allemans entre autres ont fait gloire de ceſte vanité. & en trop de pays pluſieurs ont eu plus de chaines d'or que de vertus. Quoi que c'en ſoit, l'ancienne modestie eſt memorable, d'autant plus qu'elle fleſtrir la chetive outrecuidance qui eſt nee depuis.



MORSURE de chien enragé.

J'Ai produit quelques hiſtoires des pitoyables effects de telle morſure, au premier volume, parlant des melancholiques, inſenſez, &c. En ceſt endroit j'en d'eſtirai encores des particularitez memorables, tirees des recherches & obſervations de M. G. Fabri docteur chirurgien de Payerne. Il eſcrit donc à M. Abel Roux medecin de Lauſanne, que certaine femme honneſte allant de ſa maiſon en autre où elle avoit affaire, rencontre en rue un chien,

lequel l'empoigne & tire par la robe qu'il deschire, sans la toucher aucunement en endroit quelconque du corps: puis s'enfuit. Elle ignorant que ce fust un chien enragé, de retour chez soi racoustre & recoud ceste deschireure, & au bout coupe de ses dents le fil restant en l'aiguille: continue à la conduite de son mesnage, sans autrement penser ni à sa robe recoutue, ni au chien. Trois mois apres elle est saisie d'humeur melancholic, commence à estre agitée d'imaginacions, de visions, & de frayeurs horribles, hayr l'eau & le vin: puis à abayer cōme les chiens, mesconoistre ses domestiques, essayant de mordre les personnes qui s'aprochoyent de son lit, où elle rendit l'ame en ceste misere. *En l'observation 86.*

Il adjoust que plusieurs qui ne sçavent pas combien est grande la malignité de tel venin, disoyent tel recit estre fabuleux. Là dessus il monstre que ce venin envahit & fait pourrir toute la masse des humeurs du patient, s'empare de toutes les parties nobles & principales: ce qui se verifie suffisamment par les accidens de la morsure. La melancholie, la fureur, la rage monstrent que le venin a promptement gagné & saisi le cerveau: veu que les esprits animaux, plus subtils que les vitaux, sont premierement offenze. En apres on void la desbauche & totale ruine survenue au cœur & au foye par les pasmus, chaleurs desmesurees, fiebres ardantes, secheresse extreme de langue, soit inextinguible, perplexitez, inquietudes, & tels autres symptomes, dont avient que les excremens, sur tout la salive (qui es chiens enragez est un excrement du cerveau & du poulmon) est venimeuse. Ainsi donc la robe de ceste femme, rendue morte par le poison de la salive du chien enragé, infecta le fil coupé des dents d'icelle femme, qui l'attira de ses levres, d'où il se lança par les parties nobles, & s'en empara de jour en autre, puis devenu maistre fit les efforts susmentionnez: estant ce venin si cruel & redoutable que le jugement humain ne sçauroit suffisamment le comprendre. Les moindres morsures d'un chien enragé, quand la peau n'en auroit esté qu'esfleuree & fort legerement atteinte, sans douleur ou inflammation, ne laissent à chef de temps (quoi que par fois bien long) de corrom-

pro

pre les parties nobles, & cauter une mort furieuse. L'en ai veu l'an 1603. deux exemples remarquables, dit le mesme chirurgien. Le premier en la fille de Sebastian Cui-fini de Payerne, aagée de quatorze ans. Un chien enragé l'empoigne, & lui fait cinq legeres esgratigneures en une des jambes. Le pere & la mere appellent une vieille empyrique pour y remedier. Avec un fer chaud elle cauterize les endroits atteints, puis applique sur iceux ie ne sçai quel onguent l'espace de quinze jours, & se retire, disant que tout se portoit bien. Mais (comme j'entendi depuis du pere & de la mere) n'ayant pas donné du fer chaud assez avant, & trop tost fermé les cicatrices, au bout de trois mois la pauvre fille fut soudainement saisie de melancholie, tristesse, frayeur & hydrophobie. Finalement on m'appelle: e la trouve aux traits de la mort. Elle estoit en ardeur extreme, suant, panthelant & merueilleusement alteree: toutesfois si on lui monstroit ou nommoit mesme du vin ou de l'eau, impossible estoit qu'elle l'endurast. La langue estoit toute seche. Elle ne conoissoit personne de la maison, & s'effaioit de mordre ceux qui s'aprochoyent du liest: & en tel tourment expirata bien tost.

L'autre exemple est d'un jeune homme lors aagé de vingt ans, nommé Daniel Pettin. Au temps des moissons de l'an 1602. un chat enragé l'avoit esgratigné au poulce de la main droite, dont la peau n'estoit que bien legerement effleuree. Il ne sçavoit pas que le chat fust enragé: tellement qu'il ne tint compte de ceste legere atteinte, laquelle aussi sembla se guerir soi-mesme sans douleur, sans inflammation ou autre accident. Mais le premier jour de Mars en l'an 1603. il commence à devenir tout pensif & melancholique, & à s'esmouvoir par fausses imaginations, dont il s'effrayoit. Le lendemain il n'osa sortir de la maison, ni comparoir en public. Au troisieme jour appelé pour le voir, je le trouve travaillé d'hydrophobie. Car il abhorroit tellement l'eau, le vin, & toutes liqueurs transparentes, qu'il ne pouvoit ni ne vouloit les voir. Si on l'exhortoit de boire, il le refusoit, criant à pleine teste qu'on se gardast bien de lui en presenter, & tout soudain se cachoit dedans

le list pour n'en rien voir. Il avoit la poitrine, le col, & le visage comme en feu, entremeslé de couleur bleuë, suant & se tourmentant avec bransle impetueux de tout le corps, tellement que trois hommes robustes estoient fort empeschez à le tenir. De fois à autre, il crioit fort haut & à gorge desployee, s'efforçant de se jeter sur les personnes qui l'environnoient, si les gardes ne l'eussent soigneusement retenu. Tant s'en falloit qu'il voulust manger ou boire, que mesmes oyant parler de gobelet, ou le voyant, il s'effrayoit & trembloit. Il mourut en telle misere la nuit suivante.

M. Abel Roux, medecin surnommé, en sa docte response à M. G. Fabri, apres avoir amplement discouru de la malignité & propriété de ce venin, nous en propose une histoire memorable, comme s'ensuit. L'an 1581. au mois d'Aoust, certaine damoiselle honneste & vertueuse, mariee deux ans auparavant à un gentil-homme, allant par la ville donner ordre à quelques siens affaires, est improvistement assaillie d'un chien enragé, qui la mord au bras gauche. Ceux qui l'accompagnoient & les voisins fort estonnez & affligez de ce soudain & piteux accident, tuent le chien sur la place. On fait venir promptement quelques doctes medecins qui ordonnent remedes convenables, & font accommoder la playe ainsi qu'il appartient, & le chirurgien expert fait tout ce qui estoit requis. Somme ils procedent en telle diligence, que dans peu de jours apres la damoiselle se trouva totalement delivree, ce sembloit. Mais escoutez ce qui avint. Au bout de sept ans apres, la damoiselle commence à sentir une tres grieve douleur en ce bras, & lui sembloit que les chiens le deschiroyent & mettoient par morceaux. Quelques jours ensuivans & expirez, elle devient furieuse, insensee, se plaint, se contriste, ne peut dormir, est insatiablement alteree, la fièvre l'assaut & l'abat totalement, deteste toute viande: non pas le breuvage & les choses liquides qui soulageoyent sa soif. Du commencement on l'estimoit autant que morte: ce n'estant les medecins & ses domestiques la soignerent de si pres, qu'elle revint au dessus en peu de jours. Sept autres ans suivans expirez, au 14. an accompli de la mort sure

sure du chien
mari, ceste h
veilleuse
par douleur
jusques à la
yables, souf
cholie acon
senoit des
mes en la p

L'assista.
sembloit du
le mal estoit
maintenant
re, elle est d
appaie. Au
fois: & au
Roux esle
deux arrei
change,
che. Le m
aussi tour
oculaire
commence
aucun q
comme si u

CHAP.

Environ
ce qu
sonnage de
l'Empire T
le Bassa vo
falo: mou
se montra
lui eult rie
boureau s
il) aucune

sire du chien enragé , & trois ans apres le trespas de son mari, ceste honneste damoiselle se sentit assaillie de merveilleuses & tres-griefves maladies , qui commencerent par douleurs en ce bras gauche. Elle y estoit tourmentee jusques à la mort , avoit des rots & vomissemens incroyables, soustenoit & supportoit tous accidens de melancholie acomplie, ne pouvant reposer ni se desalterer. Elle sentoit des chatouillemens, pinçades & douleurs extremes en la partie atteinte par le chien enragé.

L'assistai à sa cure, & y travaillâmes tellement, qu'elle sembloit du tout guerie: combien que mon avis fust que le mal estoit estourdi & assopi, non pas aboli. Elle se maintint ainsi l'espace de six ans. Sur le 20. de sa morsure, elle est derechef attaquée de mesmes accidens, qu'on appaise. Au 21. ce fut à recommencer, puis au 22. par deux fois: & au 23. trois fois: au 24. asçavoir l'an 1604. que M. Roux escrivoit sa lettre en Septembre, elle en avoit eu deux atteintes, & en estoit eschappée. Quand le temps se change, elle sent quelques pointures en ce bras gauche. Je me doute que elle ne la fera pas longue, comme aüssi tout son souhair est de mourir. Or suis-je tesmoin oculaire (dir-il) de ces choses. Elle vivoit encore au commencement de l'an 1608. & sent presques de Lune en autre quelques poinctes & pinçades en son bras, comme si un chien la mordoit.



MORT goussee & mesprisee.

ENviron l'an 1555. Soliman sultan Turc, ayant conceu quelque maltalent contre Achomat Bassa, personnage de grande autorité, & premier conseiller de l'Empire Turquesque, lui fit dire un matin, ainsi que le Bassa vouloit entrer en la chambre du conseil, qu'il falloit mourir. Achomat, homme de grand cœur, ne se monstra non plus esmeu de ce message, que si l'on ne lui eust rien dit du tout. Seulement, comme il vid le bourreau s'aprestant à l'exécution: ne t'approche (lui dit-il) aucunement de moi. Il n'est pas convenable que tes

maines touchent un personnage tel que moi, qui ay manie si grands affaires, & esté eslevé en charge si importante. Ayant jetté la veüe sur ceux qui l'environnoient, il descouvre certain homme de marque, auquel il avoit porté amitié, le prie de ceste faveur, qu'il mourust par ses mains: que c'estoit le dernier plaisir qu'il attendoit de lui. L'autre, s'estant fait prier plus de deux fois, finalement lui accorda ceste requeste. Or Achomat lui dit, ne m'estrange pas tout à coup & d'un trait, mais ayant donné un tour à la corde, desten la soudain & me laisse reprendre mes esprits: puis rebande & me despesche tout à fait. Il fut obeï, & devant que mourir sceut que c'estoit que mourir, & voulut saluer la mort & l'enfer avant qu'y descendre & en estre englouti. Ceste mort fut ainsi procurée pour reestabli Rustan Bassa en la charge de premier vezir ou president du conseil. *Le sieur de Busbeque Ambassadeur de l'Empereur vers le Turc, au 2. discours de ses voyages.*

MORT de dueil.

AV temps des guerres entre les François & Imperialistes dela les monts, avint un jour que certaines troupes de pietons soustenus d'une compagnie de gendarmes pour là conduite de quelques mulets qui portoyent à Verceil des finances & meubles precieux appartenans au Duc de Savoye, les François conduits alors par le sieur de la Scale, communément nommé Iule de Burden, (depuis tant renommé en France pour son exquise erudition, & appellé Iule Cesar Scaliger ou de la Scale) desfirent tout ce convoi, ayans tué sur la place le chef de la cavalerie & la plupart de ses gendarmes, emmené prisonniers les pietons, gagné les mulets & ce riche butin; outre plus, la suite de ceste petite armee, où se trouva entre autres certain Cordelier, nommé frere Thomas, l'un des plus renommez prescheurs d'alors. Il revenoit de France, où durant quelques annees il avoit si dextrement presché & pesché, qu'il emportoit en ses

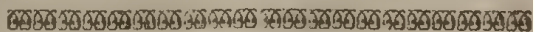
besaces

besaces qu
Rome en in
François
& ne lui de
content du
fres ni de b
ge & que
gees, accabl
de pauvreté
cours de la vi

L'An mi
Lme d'E
ne d'estre
tres de celi
par lequel
de l'Evesqu
mourut de
nales de Mis

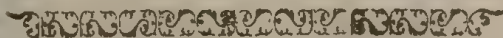
VN Ital
cheval,
trouvée che
verles cour
met & hab
franchir, ses
desprez de
gaulshom
mer de si fo
dit inco
Ona est
de joye, q

besaces quatre mille escus d'or sol, & se transportoit à Rome en intention d'acheter quelque chapeau. Les François se contenterent de le descharger de ce fardeau, & ne lui demanderent autre rançon. Frere Thomas malcontent du partage, ne voyant couverture aucune de cofres ni de bourses pres ou loin pour faire nouvelle charge & queste lucrative, brief toutes ses esperances sacagees, accablé de deuil & desespoir, ayant oublié son vœu de pauvreté, mourut tost apres de tristesse. *Extrait du discours de la vie de Iules Cesar Scalier, publié par son fils.*



MORT de ioye.

L'An mil cinq cents trente six, Nicolas Graupe homme d'Eglise ayant eu promesse d'un Evefque de Misne d'estre proueu en dignité, receut inopinément lettres de cest Evefque, en une ville nommee Anneberg, par lesquelles il estoit appellé pour estre grand Vicairé de l'Evesque. A l'ouverture & mi lecture de ceste lettre mourut de joye soudaine. *George le Feure au 3. li. des Annales de Misne.*



MORTS estranges.

VN Italien nommé Nelphe, homme fort adroit à cheval, gaigna le pris en un tournoi à Pavie, n'ayant trouvé chevalier qui peust le soutenir. Ayant apres diverses courses, à cause de la grande chaleur, osté son armet & habillement de teste pour prendre l'air, & se rafraischir, ses ennemis, envieux de sa gloire, extremement despirez de voir un roturier abatre à coups de lances les gentilshommes Italiens, firent froter le dedans de l'armer de si forte poison que Nelphe le reprenant, en perdit incontinent la vie. *Cardan en ses livres de subtilité.*

On a estimé que le Pape Leon dixiesme estoit mort de joye, quand on lui apporta nouvelles que les Fran-

gois avoyent esté chassiez d'Italie. Paul Iove en escrit ces mots, que je represente en nostre vulgaire, pour mon-
 strer la condition des Papes. Aucuns (dit-il) estimerent
 que Leon dixiesme avoit esté empoisonné : car on trou-
 va son cœur couvert de taches noires, & la ratelles fort
 petite, comme si la speciale & secrette force du venin se
 fust ruee sur ceste entraille plus que sur une autre. A
 raison de tel accident on emprisonna Barnabé Malespi-
 ne son eschançon, pour ce qu'il constoit, que le jour de-
 vant que Leon s'alicstast, ayant beu à soupé son dernier
 gobelet de vin, il s'estoit plaint à Barnabé mesme, qu'il
 lui avoit fait boire du vin amer & malplaisant. Ce qui
 fit soupçonner encore d'avantage cest eschançon, fut
 que quelques heures apres la mort du Pape, feignant
 vouloir aller à la chasse, il sortit du Vatican avec une
 meute de chiens: mais il fut arresté prisonnier par les ar-
 chers de la garde, trouvant fort mauvais qu'en tel estat
 d'affaires un officier domestique du Pape, la mort du-
 quel avoit rempli de dueil toute sa maison, presumast a-
 vec tant d'audace & d'indiscretion donner telle carriere
 à ses vanitez & plaisirs. Mais Jules de Medicis Cardinal
 ne voulut permettre qu'on fist recherche de ceste mort,
 de peur que le nom de quelque grand ne fust envelopé
 parmi. Quant à Malespine, neuf ans apres il eut la teste
 tranchée à Milan. Il y en eut qui creurent que le Pape
 Leon avoit esté empoisonné par une prise de pilules
 d'aloës: dont Paul Iove declare aussi les raisons, en la vie
 de ce Pape, au 4. li.

Nous avons parlé ailleurs de la mort soudaine du Pa-
 pe Alexandre VI. empoisonné d'un bruvage apresté par
 César Borgia son fils à certains Cardinaux. Les fins fu-
 rent lors abnez de façon estrange, comme Fr. Guichar-
 din le montre au 6. livre.

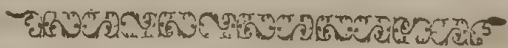
Trois cens soldats pietons des Venitiens furent l'an
 1527. allans de Sulmone à Rome acueillis par un tel ora-
 ge de neige, qu'ils y laisserent tous la vie es montagnes,
 & apres l'orage furent trouvez en estat d'hommes dor-
 mans. Il y a en ces lieux estroits de montagnes des souf-
 piraux & lieux creux d'où sortét des vents si subtils & vio-
 lés, qu'en un instant ils ravissét le soufflé & la vie aux pa-
 sans.

fans. Le re-
 ces deitroit
 Jean Sui-
 tion aux hi-
 de Louys
 telle fraye
 groilles ne
 rans infini
 mesmes leu
 rent miserat

Je donne
 rements
 joye, de pe
 qui en ran
 vers de ceu
 1. L'his
 marque au
 commanda
 Duc saint
 pont, pour
 ste au Duc
 nombre de
 prisonniers
 pagnol fut
 en nabit d
 Comte de
 cest accide
 Capitaine
 fort le nor
 lardit, vo
 gnel l'oeill
 heur d'avo
 guaton m
 tre que d'e
 il mourut

sans. Le remede est, de fuir en extreme viffesse hors de ces destroits perilleux. *P. Torve au 25. li. v. de ses hist.*

Iean Sambuc, doctre & grand personnage, en son addition aux histoires de Bonfinius, escrit qu'apres la defaite de Louys II. Roi de Hongrie, tué par les Turcs, il y eut telle frayeur en tout le pays que plusieurs femmes Hongroises ne sachans où cacher leurs petits enfans, & redoutans infiniment la tyrannie des Turcs, cachèrent elles mesmes leurs enfans en terre dedans des fosses, où ils furent miserablement estouffez.



MORTS passionnees.

IE donne cest epithere aux morts causees par des mouvements extremement violents de despir, de dueil, de joye, de peur, &c. dont j'ai recueilli quelques exemples, qui en ramentevront aux lecteurs beaucoup d'autres, divers de ceux que ie produi maintenant.

1. L'histoire de Venise, imprimee à Paris l'an 1608. marque au 8. livre de la 5. Decade, que Cesar de Naples commandant à des troupes Espagnoles surprins par le Duc saint Vrbin general des Venitiens fit rompre un pont, pour garantir les troupes trop foibles pour faire teste au Duc. Ceux qui estoient demeurés derriere, au nombre de quinze cents, furent tous taillez en pieces ou prisonniers du Duc. Entre autres, certain Capitaine Espagnol fut pris par une femme de haute taille, laquelle en habit d'homme portoit les armes & tiroit solde du Comte de Gaiaze en l'armee des Venitiens. Tost apres cest accident, le Comte voulût rire fit venir devant lui le Capitaine Espagnol, & lui monstrant Margariton (c'estoit le nom q les soldats avoyent donné à ceste guerriere) lui dit, voila le soldat qui vous a fait prisonnier. L'Espagnol l'oeilladant respond qu'il se consolait en son malheur d'avoir esté pris par vaillant homme, comme Margariton monstroir d'estre. Mais quand on lui fit conoistre que c'estoit une femme, accablé de despir & de dueil, il mourut dans peu de jours apres.

2. En une bataille navale entre les Venitiens & Genevois, à Corfou, un des generaux de l'armee de Venise prins prisonnier avec quatre mille Venitiens, se voyant reduit à telle confusion que l'on peut penser, pendant que les victorieux faisoient voile vers Genes, se donna tant de coups tant de fois & si fort de la teste contre les bords de la gallere qui le portoit, qu'il mourut en chemin, *Hist. de Venise, li. 1. de la 1. decade, fueil. 210.*

3. Le Pape Leon X. ayant receu nouvelles affeures que les François avoient perdu Milan, en print telle joye qu'une fievre & vehemente defluxion l'emporterent du monde en dedans trois jours apres. *Hist. d'Italie.*

4. Vrsé Iustinian, general de l'armee navale des Venitiens, Seigneur courageux & magnifique entre tous, mais cruel contre ceux qui lui resistoyent, ou qui par rencontre tomboyent entre ses mains, eut son tour en l'isle de Lemnos, ou ayant perdu en deux rencontres cinq mille combattans, & le reste de ses troupes composé de blesez fut contraint de quitter le siege de Metelia, & se retirer à Negrepoint où tout confus de ses aventures, il parut comme insensé. Porté de là jusques en la Moree, & de là à Modon, comme ses gens l'eurent mis en terre ferme, surpris de douleur, comme precipité de haut lieu en bas, en moins de demie heure il expira. *Hist. de Venise, li. 8. de la 3. decade, fueil. 351.*

5. Au fucillet suyvant l'histoire marque l'aventure de Victor Capel, successeur de Iustinian. En la bataille de Patras contre les Turcs, à perte esgale de plusieurs milliers d'hommes tant d'une part que d'autre, & en une seconde rencontre où les Venitiens perdirent mille hommes tirez sur la place de combat, & furent mis en route, Victor vaincu quitta Zante, puis Modon, & vint à Negrepoint, où il sejourna six mois entiers sans exploiter aucun digne de memoire. Depuis ces bastonnades on ne le vid jamais rire. Finalement acablé de tristesse il mourut à Negrepoint.



MUTINS reprimez.

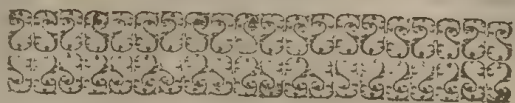
A Pres la prise de Tripoli de Barbarie, comme les lieutenans de l'Empereur Charles le Quint estoient en souci touchant la ville d'Afrique, non sans raison, leur crainte se renforça quand ils eurent nouvelles de la mutinerie des Espagnols qui y estoient en garnison, comme c'est leur coustume de se soulever contre leurs chefs. Les soldats chargeoyent Sanche de Leve, qui y commandoit, de leur avoir retenu les soldes de trente mois, & là dessus se mutinerent de telle sorte que Sanche ayant couru risque de sa vie fut contraint s'enfuir: ses lieutenans, capitaines & caporaux caïsez: autres nouveaux establis en leur places, & Pierre Aponce cree electo, comme ils parlent. Du commencement Sanche employa des principaux qui lui estoient amis, & tenta tous moyens pour apaiser ce bruit: mais n'avançant rien il fit voile en Sicile, & ne voyant guerres plus des ce jour en tout cela que devant, quoi qu'Alvares de Vegue son predecesseur en ce gouvernement s'y fust employé, se rendit à Bruxelles en l'an 1554. vers l'Empereur, pour rendre raison de son fait, & se justifier de ce dont il estoit accusé. Au mesme temps y arriva le député des mutinez, pour y debatre leur cause devant le Conseil. Attendant que l'on vîst le fond de cest affaire, Fernand de Cugne fut substitué à Sanche de Leve, avec commission d'apaiser ce trouble, & de pardonner au nom de l'Empereur à tous les delinquans, item de communiquer avec le vice-Roi de Naples & de Sicile, pour resoudre ensemble de faire esplaner & raser à fleur de terre icelle ville, qui coustoit tant à garder, ne servoit de rien, & conquise par les Turcs pouvoit beaucoup nuire à toute l'Italie, & particulièrement à la Sicile. En ces entrefaites, le vice-Roi de Sicile procede si dextrement qu'il gaigne deux des principaux d'entre les mutinez, par lesquels il contremine de telle sorte, qu'en un instant ces mutinez furent enveloppez en une nouvelle mutinerie, & leurs capitaines faits prisonniers, puis

transportez en Sicile; où estans, la forteresse dans laquelle on les gardoit se trouvant peu de jours après reduite en la puissance des Turcs, ils furent enchainez en une galere, & y aprindre à manier la rame. Aponce estoit du nombre, lequel emmené à Constantinople y mourut miserablement. Les soldats, coupables de l'esmeute, furent tost apres amenez de la coste de Barbarie en Sicile, où ils passerent par les mains des bourreaux à Palerme & en d'autres villes. Pardon fut fait aux autres soldats, & la ville d'Afrique, dite Aphrodisium, ruinee de fond en comble. *Hist. des guerres de Charles V.*

Paul Iove recite qu'au siege de Noare les soldats Italiens se mutinerent contre les Lansquenets, à cause d'une putain, de telle fureur qu'estant venus aux mains en petit nombre du commencement, leurs compagnons y acourans de tous costez, finalement il y eut entre eux comme quelque sorte de bataille, laquelle ne print fin que par la mort & les blessures de plusieurs centaines de ces mutinez, bourreaux de Dieu, pour s'entre-desfaire. *An 3 livre.*

L'an 1547. dom Pierre de Toledé, vice-Roi de Naples s'efforça d'y establir l'Inquisition d'Espagne. Les Neapolitains peu amis des Espagnols s'y opposerent: dont s'ensuivirent mutineries sanglantes en la ville, au dommage des uns & des autres. Les Espagnols qui tenoyent les chasteaux & forteresses demeurèrent maistres: dont s'ensuivirent des executions à mort, de quelques Neapolitains, fuite & bannissement d'autres.

Es volumes suivans seront de peintes diverses mutineries des Espagnols, Italiens & autres en plusieurs endroits avec leurs circonstances memorables, pour tesmoignage des miseres de nostre temps, & pour utiles instructions à la posterité.

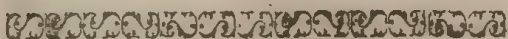


NAINS.

SAns parler des Nains anciens, ie me contenterai d'en dire ce que j'en ai recueilli des histoires modernes, *M. Philippe Camerarius, escrit au 3. volume de ses meditations historiques, livre 5. chap. 1. ce qui s'ensuit.* Nous avons veu des Nains, menez de Pologne en France, fort petis, & courageux à merveilles. J'ai entendu de gens dignes de foi qu'ès dernières guerres de France se trouva un Nain Polonois, Capitaine de gens de pied, homme merveilleusement adroit à tirer harquebuzades: lequel outreplus se vantoit, si l'on vouloit fournir aux frais necessaires, d'avoir le moyen de faire levee & dresser une compagnie complete de Nains Polonois, tous braves harquebuziers & de les amener en France. De ceste sorte de Nains, fut celui duquel Paul Jove fait mention au livre onzième de ses histoires. Il y avoit (dit cest historien) entre les prisonniers des Turcs un soldat Aleman de Nuremberg de fort haute taille. En despit de toute la nation Solymán livra ce soldat à un Nain, lequel servoit de passetemps à ses fils, pour le tuer. A peine ce Nain touchoit de sa teste les genoux de l'Aleman. Par ainsi pourrage d'une mort indigne fut rendu du tout accompli par ceste cruelle contumelie. Car le Nain ayant d'un petit cimeterre (comme en riant & jouant) charpenté les jambes de ce pauvre Aleman d'un grand nombre de coups, le blessé broncha de son long par terre, où le Nain eut beaucoup de peine à lui couper la gorge, les Turcs lui crians à reprises, Tue, Tue, pour saouler par ce furieux spectacle la veüe de leurs petis Princes.

Jean Chassignon, qui a escrit un livre Latin de Gigantibus, imprime à Basse l'an 1580. dit au douzième chap.

qu'estant fort jeune il vid deux Nains en la ville de Lyon, chascun d'une coudee de moyenne hauteur de hauteur. L'un avoit barbe longue & rousfaste, d'assez beau visage, vestu d'une petite robe, & un bonnet de Prestre en teste, avec une cornette sur l'espaule, marque de docteur. L'autre estoit equippe en gentil homme. Ils estoient portez entre les bras des bastleurs qui les monstroient pour argent à ceux qui desiroient les voir, ou pour en rire, ou pour admirer la grandeur de Dieu en ses œuvres.



NATURE des-natures.

LA lecture des histoires que ie vai descrire monstrera si ie leur ai donné convenable nom. Le ne touche point aux exemples anciens, quoi qu'en tresgrand nombre: mais aprochant de nos derniers siecles ie commencerai par le recit de la tragedie escrete par Ph. de Commines, au 1 liv. du 4 chap. de ses Memoires. Il y avoit (dit-il) un jeune Duc de Gueldres, nommé Adolfe, lequel avoit pour femme une des filles de Bourbon. Ce jeune homme avoit commis un cas tres horrible: car il avoit pris le Duc Arnoul son pere prisonnier, un soir, comme il se vouloit aller coucher, & mené cinq lieues d'Alemagne à pied, sans chausses par un temps tres-froid, & l'avoit mis au fond d'une tour, où il n'y avoit nulle clairté, que par une bien petite lucarne: & là le tint six mois, dont fut grand guerre entre le Duc de Cleves (dont ledit Duc prisonnier avoit espousé la sœur) & ce jeune Duc Adolfe. Le Duc de Bourgongne plusieurs fois les voulut apointer, mais il ne peut. Mais le Pape & l'Empereur à la fin y mirent fort la main, & sur grandes peines fut commandé au Duc de Bourgongne de tirer le Duc Arnoul hors de prison. Ainsi le fit: car le jeune Duc n'osa desnier de le lui rendre, pource qu'il voyoit tant de gens de bien qui s'en empeschoyent, & si craignoit la force du Duc de Bourgongne. Le les vi (dit Commines) en la chambre de ce Duc par plusieurs fois, & en gran-

de

de assemble
& vile vieil
son fils. Je
ter, & favo
gouvernem
demeurant
sise aupres
voit demeu
florins, & a
lu six mille
estoit. Av
cette parol
aimerait m
un puits,
apointem
pere estoit
fust. Que
rins par ar
dans la Du
ci avint in
Amiens su
ces deux (c
tres empel
Heldin, & c
il print un
xiefme seu
un port au
passage. Il
suspicion,
ce payeur d
Namur, o
du Duc de
hors, & vo
depuis a es
verex de
mal accom
ne laisse au
notre pren
rons la sec
2. Deu

de assemblée de conseil, où ils plaidoyent leurs causes, & vi le vieil bon homme presenter le gage de bataille à son fils. Le Duc de Bourgogne desiroit forr les apointer, & favorisoit le jeune, auquel il offroit le tiltre de gouvernement en Bourgogne: le pays de Gueldres lui demeurant avec tout le revenu, sauf une petite ville assise aupres de Brabant (qui a nom Grave) laquelle devoit demeurer au pere, avec le revenu de trois mille florins, & autant de pension. Ainsi le tout lui eust valu six mille florins avec le tiltre de Duc, comme raison estoit. Avec d'autres plus sages ie fu commis à porter ceste parole à ce jeune Duc; lequel fit response qu'il aimeroit mieux avoir jetté son pere la teste devant en un puits, & de s'estre jetté apres, que d'avoir fait cest apointement: qu'il y avoit quarante quatre ans que son pere estoit Duc, & qu'il estoit bien temps que lui le fust. Que tres-volontiers il lui laisseroit trois mille florins par an; sous condition qu'il n'entreroit jamais dedans la Duché: & assez d'autres paroles mal sages. Ceci avint iustement comme le Roi Louys onzieme print Amiens sur le Duc de Bourgogne, lequel estoit avec ces deux (dont ie parle) à Dourlans, où il se trouvoit tres-empesché, & partit soudainement pour se retirer à Hefdin, & oublia ceste matiere. Quant au jeune Duc, il print un habillement de François, & partit lui deuxiesme seulement pour se retirer en son pays. Passant un port aupres de Namur, il paya un florin pour son passage. Il y avoit un prestre, qui le voyant en print suspicion, en parla au passager, & regardant au visage ce payeur de florin: le reconut. Il fut pris & mené à Namur, où il demeura prisonnier jusques au trespas du Duc de Bourgogne, que les Gantois le mirent dehors, & vouloyent lui faire espouser par force celle qui depuis a esté Duchesse d'Autriche. Ils le monterent avec eux devant Tournai où il fut tué meschamment & mal acompagné, par la juste vengeance de Dieu, qui ne laisse aucune meschanceté impunie. Voila quant à nostre premiere hystoire de nature desnaturé. Considerons la seconde.

2. Deux freres, surnommez de Limino, fort ancien-

ne famille de Padouë, estans un jour d'esté aux champs, apres soupé sortirent à la porte de leur logis à descouvert, devisans ensemble de diverses choses. Comme ils estoient debout, regardans & contemplant une infinité d'estoiles, brillantes au ciel lors fort serein, l'un se print à dire en riant à l'autre. Pleust à Dieu que j'eusse autant de bœufs, comme ie voi d'estoiles luire ? Son frere lui respond sur pied ; Et moi ie voudrois avoir un pré aussi spacieux que le ciel : Où ferois-tu paistre tes bœufs ? En ton pré, respond l'autre. Et si ie ne le voulois pas ? replique le premier. Toi ? dit le second : voulusses-tu ou non. Le premier recharge, Oui, malgré bongré toi. Leur jeu commence là dessus à se tourner en noise, le vain debat en outrageuses paroles, & les mots picquans en fureur : l'un voulant tousiours crier plus haut que l'autre : tant qu'ils vindrent à mettre les mains aux espees, dont ils escrimerent si cruellement, qu'en moins de rien ils s'entuperent : tellement que l'un tomba d'une part, & son frere de l'autre, veautrez en leur sang. Les domestiques entendans le bruit y coururent, mais trop tard, & les emportans en la maison, tous deux y expirerent bien tost apres. Ce recit est recouvé du troisieme livre de l'histoire de Padouë escrite par Bernardin Scardeon, chapitre treizieme.

3. La troisieme histoire, est moins lustueuse, & neantmoins memorable, si ie ne me trompe, au lecteur en soit le jugement. Deux Princes de l'Empire, de mesme sang furent en point de s'entretuer, si quelque accident inopiné n'eust rabatu le violent dessein de l'un appellant l'autre. Monsieur Philippe Camerarius la represente au cinquiesme livre du premier tome, de ses Meditations historiques, chapitre douzieme comme s'ensuit. Quelques courtisans mal sages, ayans semé de grandes inimitiez entre George & Albert, nommez Marquis de Brandebourg firent tant à la fin que les cœurs de ces Prin-

ces

ces furent
Sereneurs
passez pou
Marquis G
voir l'aili
gonner au
busoyent
tellement
solutions t
de pren
ge, possi
court au
en leu ne
solut a pa
conque a
sa ma n
se voyant
best com
neur & l
von guer
innocens
ferons a
ret le con
Prince gen
forait ou
d'armes d
droit de s
sans arbit
mes. Q
rage la o
de point
leate.
George
gentil-ho
lement,
à autre q
gneur s'a
ge. Mais
val, un

ces furent divisez, dont s'ensuivirent des partages de Seigneuries entre eux, & y eut nombre de contractz passez pour cest effect. Il zuint là dessus, que le Marquis George (Prince prudent, & qui desiroit avoir l'œil sur Albert son cousin germain, pour le faire connoître aux affaires) descouvrit que quelques uns abusoyent du naturel vehement de ce jeune Prince; tellement que par leurs inductions il prenoit des resolutions tendantes à troubles & malheurs, en lieu de prendre resolution seante à sa qualité & à son aage, poulle de desdain & laschant la bride à son courroux, entendant qu'Albert estoit aproché de lui en lieu non trop esloigné, nommé Neustad, il resolut à part soi, sans en communiquer chose quelconque à personne, d'escrire à Albert, & dressa de sa main des lettres, dont le sommaire estoit, *Que se voyant calomnié en diverses sortes, & qu'Albert commettoit beaucoup de choses contre l'honneur & le devoir, il ne vouloit toutesfois esmouvoir guerre contre lui, ni ruiner leurs pauvres sujets innocens, & qui ne sçavoient que c'estoit de tels differents: aimoit mieux, tout vieil qu'il estoit presenter le combat à Albert: l'admonnestant, s'il estoit Prince genereux, de se trouver tel jour, en une proche forest qu'il lui designoit, tout seul, à cheval, armé d'armes dignes d'un Prince: que lui George ne faudroit de s'y trouver seul en mesme equippage: que là, sans arbitres, ils vuideroyent leurs querelles avec les armes. Que George y opposeroit d'alaigne & franc courage sa barbe blanche à la barbe rousse qui commençoit de poindre à Albert, & esprouveroit qui seroit le meilleur.*

George bailla ces lettres closes à un sien page, jeune gentil-homme Polonois, lui commandant fort expressément, de les porter au Prince Albert, & ne les bailler à autre, qu'à lui. Le page desireux d'obeyr à son Seigneur s'apreste incontinent pour aller faire ce voyage. Mais comme il estoit prest de monter à cheval, un autre page son compaignon, maniant im-

prudemment une pistole chargée, la lâche & tue le pauvre page Polonnois. On lui trouve les lettres du Prince, qui rapportées, & son intention découverte, ses Conseillers firent tant, sur les considérations de ceste notable avanture, qu'il change d'avis. Quant à l'autre page qui par inadvertance avoit commis un tel meurtre, & à cause de cela serré dedans un cachot, le courroux du Prince estant apaisé, il obtint sa grace par l'intercession du Conseil. Cela avint, l'an mille cinq cens quarante & un.

4. L'an mille cinq cens soixante & deux, Cosme de Medicis, grand Duc de Thoscane & de Florence, Prince fort sage & avisé, par dessus plusieurs autres, pere de trois fils, François, Jean & Garfias qu'il pretendoit faire grands, au milieu de ces hautes conceptions fut acueilli chez soi d'une lucrative sorte, contre laquelle il lutta courageusement. Tandis que François estoit le bien receu en la Cour d'Espagne, Jean & Garfias jeunes Princes, asçavoir Jean (le plus âgé n'ayant gueres plus de dix sept ans, designé Cardinal, & Garfias de seize ans) tenoyent compagnie à leur Pere. Des leur enfance ils commencerent à s'entre-haïr cruellement, la fureur croissant avec l'âge. Estans sortis un jour de Florence pour aller à la chasse, avint qu'eslongez de leurs gens ils se rencontrerent en un bois dans un chemin estroit & escarté, où ils s'entreheurterent. Garfias empoignant l'occasion que son cruel desir lui presentoit, desgaine le poignard & tue Jean son frere : puis retournant à ses gens sans paroïr d'estre esmeu de son crime, les domestiques de Jean, voyans le Soleil baïsser courent par les bois, rencontrent le cheval sans leur maïstre, & sur la piste du coursier font tant qu'ils trouvent le corps mort de Jean parmi des buissons. Cosme estoit lors en un lieu de plaïssance hors la ville, où quelques siens l'avertirent promptement de ce malheur. Lui se doutant du fait, quoi que transpercé de juste douleur, composa son visage paisiblement, enjoignit aux delateurs

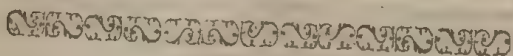
lateurs de ce
le corps d
du palais
menté d'un
douleurs, si
monde en la
de regaigne

Chacun
bre funebre
estoit le C
audace rebel
le fait aproch
descouvrist
bouillonne
Garfias. A
ton frere,
serable qu
à vivre ap
l'un cruel
exterminer
administrat
m'y pouste
fils : mais j
si je laissoi
propre frere
pere & tou
crime, iura
bar, telle
fust demeure
que Jean es
Garfias qui
de, & le
sidez qui
jourd'hui
trilles, de
espide plu
ca monstru
ne va rien
re malheur

lateurs de couvrir le tout, de faire porter à nuict closo le corps du Cardinal en la ville dans un logis proche du palais Ducal, publiant que le Prince paravant tourmenté d'une fièvre violente, accompagnée d'extremes douleurs, saisi de plus rude mal avoit esté emporté du monde en la chaste, de sorte qu'impossible lui avoit esté de regagner la ville.

Chascun s'estant retiré, le Duc vint en la chambre funebre, envoie querir Garfias, lui demande où estoit le Cardinal son frere. Et pource que d'une audace rebelle Garfias respondit, Je ne sçai, le Duc le fait approcher de la quaiße, puis commandant qu'on descouvrist le corps, soudain le sang commence à bouillonner des playes du mort devant les yeux de Garfias. Alors le Pere, voila (lui dit-il) le sang de ton frere, qui crie vengeance à Dieu & à moi. Miserable quel ie suis, pere de tels fils, ou qui ai à vivre apres eux: contraint de voir de mes yeux l'un cruellement assassiné par l'autre qu'il me faut exterminer, si ie ne veux estre meschant & inique administrateur de justice en ma maison. La pieté m'y pousse. C'est mal fait par un pere de tuer son fils: mais je seroi coupable d'un plus grand forfait, si je laissoi vivre plus long temps celui qui tuant son propre frere, s'est fait voye pour racier du monde le pere & toute sa famille. Alors Garfias confesse son crime, iurant que son frere Jean avoit esmeu le debat, tellement qu'il ne se fust defendu, lui mesmes fust demeuré sur la place. Cosme qui sçavoit bien que Jean estoit d'un esprit doux au possible, oste à Garfias qui portoit à sa ceinture le poignard parricide, & le tenant en main, dit en presence des affidés qui lui assistoyent: T'ay resolu d'arracher aujourd'hui la peste de ma maison, & de mes entrailles, de peur que la supportant l'exemple ne s'en espende plus avant. Et combien que ie ne puisse venger ta mort, trefcher fils, que par le supplice de l'autre fils qui ne vaut rien, j'aime mieux que la posterité m'appelle pere mal heureux & dur, que sor & inique. Puis s'adressant

à Garfias. Et toi, puis qu'il te faut perdre la vie, de laquelle tu es indigne, eshouy-toi de ce que tu la deposes es mains de celui de qui tu l'as receüe. Sur ce Costme ayant prié Dieu d'approuver son fait, & de pardonner à Garfias son forfait, il tue Garfias de ce poignard dont il avoit massacré son frere, & pres du corps mort d'icelui. Ceste tragedie descrite par Monsieur le President de Thou, au 32. livre des *histoires de son temps*, fut cachée assez long temps, le bruit commun courant que les deux freres estoient decedez de peste, au temps de leur mort fort rude à Florence & es environs.



NATURELS tendres.

ANtoine Guainier, medecin bien experimenté, escrit avoir veu un medecin du Duc de Savoye, lequel apportant des pilules d'une boutique d'apothicaire, pour les avoir seulement flairées fut aussi bien purgé tout à l'heure autant ou plus que s'il eust avalé les pilules mesmes. Vn autre renommé medecin Italien, surnommé Musa, recite que maniant une pomme de coloquinte en presence de sa mere & de sa sœur, le flair legèrement pris purgea abondamment lui & elles par plusieurs fois avec grande esmotion. Antoine Mizauld, en sa preface du livre intitulé, *Methode des articles pour avoir des fruits medecinaux*, outre les deux histoires precedentes de Guainier & Musa, en raconte plusieurs autres pareilles de diverses personnes de naturel tendre & de forte imagination en cas de prise de pilules ou de potions. Certain qu'il nomme porta tout un jour en sa main le billet de son medecin, qui lui ordonnoit une prin'e de pilules. Les abhorrant, en lieu d'aller chez l'apothicaire, tout ce qu'il peut faire fut d'aller faire une voidange extraordinaire en son logis en vertu de son billet en main. Vn autre ne prenoit jamais potion d'apothicaire pour sa santé, que sa femme le voyant prendre le gobelet ne fust purgée tout à l'instant, quoi qu'elle n'en avalast goutte quelconque que par imagination.

Im.

Impossi
Jixe de raco
laissons la
ralites. On
vin, d'autre
roffie, d'au
d'icelles. Le
exercice on
xemples à r
en notre re
vant entre le
ge de la mar
le famille M
quiconque
le au sepulc
me liere int
veilles de
pour concl
Donat, qu
dres nature
bondamme
medicamen
tienne, de l
rendant les
lage ment.

CHAPITRE

M Vltap
Mestran
113 restere
ne le jugea
soud de rem
Molapha e
& que plusi
ger la mor
ruse luyant
& troue ou

Impossible seroit presques ou merueilleusement prolix de raconter les histoires des antipathies, dont nous laissons la consideration aux doctes medecins & Naturalistes. On a veu des personnes qui n'ont jamais beu vin, d'autres qui ne peuvent manger chair, bouillie ni rostie, d'autres ayans en horreur les pommes & l'odeur d'icelles. Le seigneur Iules Cesar de la Scale en la 153. exercitation, contre Cardan propose divers notables exemples à ce propos en la 10. section. Vne grande dame en nostre temps, & un sien neveu brave guerrier & sçavant entre les sçavants, ont estrangement abhorré l'usage de la manne en leurs maladies. Toute une nombreuse famille Milaunoise n'a jamais sceu user de casse, & quiconque d'icelle en a avallé est infailliblement devallé au sepulcre. Marcellus Donatus *en 4. chapitre du sixiesme livre* intitulé, de *Historia Medica mirabili*, dit merveilles de diverses choses es personnes. L'adjousterai pour conclusion quelques lignes de ce chapitre de M. Donat, qui fera la closture de nostre discours des tendres naturels. J'ai veu (dit-il) beaucoup de gens plus abondamment purgez par l'odeur que par la portion des medicamens; & me souvient d'une noble famille Venitienne, de laquelle plusieurs personnes sont morts en rendant les clysteres qu'on leur avoit donné pour soulagement.



NOM supposé, cause de troubles.

Mustapha fils de Soliman sultan, Turc, ayant esté estranglé par le commandement de son pere l'an 1553 restèrent deux fils vivans, Selim & Bajazet. Le puissant se jugeant perdu, si son pere venoit à mourir, se resoud de remuer d'heure, & n'ignorant pas que le nom de Mustapha estoit encores de bone odeur entre les Turcs, & que plusieurs ne cerchoyent que l'occasion pour venger la mort d'icelui s'il leur estoit possible, s'avisa de la ruse suiivante. Par gens apostez & afidez il fait chercher, & trouve un Turc qui naïvement ressembloit à Musta-

pha, le considerant en sa stature, proportion, façon, contenance, parole, & qui n'eut faute de courage pour s'en attribuer le nom la dignité, brief toute la personne, & en représenter les dits, les faits & divers accidens. Son premier exploit fut de feindre une eschappee, & se monstrier en pays escarté non gueres loin de Moldavie & de Valachie. En peu de réps il trouue beaucoup de comoditez, se trouue accompagné de braves gésdarmes qui avoyent suivi Mustapha. Il en choisist petit nombre, feignant avoir peur, & ne vouloir estre si tost conu. Ceux de sa suite requis de dire qui estoit ce seigneur, respôdoient plus des yeux & des mains, que des langues, que c'estoit Mustapha. Lui ne le nie pas. Ces procédures artisoient les desirs en grands & petis d'en sçavoir d'avantage. Finalement il se declare, & en endroit propre publie qu'il s'estime heureux d'estre venu pres de gens qu'il sçait lui estre affectionnez, & remercie Dieu qui l'a garenti. Raconte, que n'ayant osé comparoir devant le sultan son pere, à cause de sa colere perilleuse, il avoit trouvé un Turc, tout tel que lui, auquel il avoit promis tres-riche recompense, pour aller descouvrir plus exactement l'affection & l'intention de son pere. Qu'icelui devant que s'estre présenté au sultan, voire avant qu'avoir eu audience, avoit esté miserablement estrâglé, puis son corps jetté devât le pavillon du sultan. Que plusieurs avoyent deslors conu la verité des choses, & les autres induits de crainte demeuroyent en cest erreur d'estimer que l'on avoit ainsi fait mourir le vrai Mustapha. Le bruit parvenu à lui, l'avoit persuadé de se sçaver tost. Mais afin qu'on s'en doutast moins, & que sa vie en demeurast plus asseuree, il avoit pris chemin au dessus de la mer de Pont, & par les pays du Bosphore s'estoit venu rendre en des lieux où il s'estimoit asseuré par les amis, qu'il y avoit, les priant qu'ils ne l'abandonnassent au besoin, mais voulussent autant cherir un Prince affligé par les artifices de sa marastre, que porté d'eux en sa prosperité. Que son intention estoit d'avoir raison des torts à lui faits, & se maintenir avec les armes, qui lui estoient restées, tout ce qu'il avoit de plus lui ayant esté enlevé en la mort de son homme. Qu'il conoissoit en tel accident l'affec-

L'affection de
ré faisoit q
les pratique
voyent trait
trouvé des a
filets, & chaf
courage & la
son parti, co
ciers de son
royent à lui
noient mort
vant. Illes p
ses forces fu
pha comm
trouve, se
qu'il voule
y avoit d'a
poitez par
trouvoyent
tremement d
Mustapha v
villon de So
ster soy en l
veu, & feig
loit le vrai
faux duque
neantmoins
maître, ma
stroit à eux
pha n'avoit
force, amass
grand estoit
man averri
& despelch
Puran Bas
des plus aff
gens, capon
de la princ
tous les Sa
nouveau

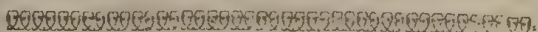
l'affection de son pere, dont la precipitation non la pieté faisoit qu'il subsistoit encore. Il deschiffoit là dessus les pratiques de la Ruffienne & de Rustan Bassa, qui avoyent traité toute la tragedie : & s'elivouisoit d'avoir trouvé des amis, à l'aide desquels ils esperoient rompre les filets, & chastier ses ennemis. Outre ce qu'il en avoit le courage & la resolution : que les Janissaires tenoyent son parti, comme aussi faisoient presque tous les officiers de son pere : qu'au bruit de son nom gens accouroient à lui de tous costez, pour secourir celui qu'ils tenoyent mort, & qu'ils seroyent tres-joyeux de voir vivant. Il les prioit donc vouloir lui assister, attendant que ses forces fussent assemblees. En fin ce nouveau Mustapha commence à paroître, & harangue par tout où il se trouve, secondé de plusieurs qui l'accompagnoient, & qu'il vouloit estre estimez compagnons de sa feinte. Il y avoit d'avantage gens d'autorité, de longue main apostez par Bajazet, pour animer tous ces bruits : & se trouvoient force aureilles ouvertes aux rapports, si dextrement dressez, que plusieurs Turcs, qui avoyent veu Mustapha vivant, & icelui mort estranglé devant le pavillon de Solyman son pere, toutesfois refusoient adjoûter foy en leurs pensées, à ce que leurs yeux avoyent veu, & feignoient estre persuadez que l'imposteur estoit le vrai Mustapha, les domestiques, serviteurs & vassaux duquel, qui sçavoyent toute la fourbe de Bajazet, neantmoins porté du desir de venger la mort de leur maître, maintenoient que c'estoit lui qui lors se monstroît à eux, & asseuroient les autres que le vrai Mustapha n'avoit pas esté estranglé. Sur ce l'imposteur se renforce, amasse gés, dresse armee & se met en campagne au grand estonnement des Sangiaces circonvoisins. Solyman averti se doute incontinent des menées de Bajazet, & despesche l'un des principaux de son conseil, nommé Pertau Bassa, pour remedier à ce desordre. Pertau suivi des plus asseurez capitaines, lieutenans, enseignes, sergens, caporaux & membres de compagnies, fait un gros de la principale force de Turquie : & ayant esbranlé tous les Sangiaces pour donner l'alarme aux troupes du nouveau Mustapha, hache en pieces & par sa presence

escarte aisément ceux qui paravant ne faisoient que branler. Somme sans prestier combat ces ramassez se sauvent d'heure, quitrans leurs chef, suivi de quelques domestiques & conseillers, avec lesquels il ne demoura gueres, mais fut incontinent attrapé vis, mené à Constantinople appliqué à la torture, où il descouvrit toutes les menees : comme firent aussi ses compagnons. Soliman les fit tirer de prison en pleine nuit, & furent tous noyez en haute mer. Quant à Bajazet, il obtint grace par l'intercession de la Rutilienne sa mere. Mais quelques années apres, ayant fait d'autres menees, il fut pourluiu jusques en Perse, & estranglé par le commandement de son pere propre. *Le sieur de Busbeque, en la 2. 3. & 4. lettre de son voyage de Turquie.*

OBSTINATION incurable.

L'An 1548. les François sous la conduite du sieur d'Effé firent la guerre en Escosse, & entre autres exploits s'emparerent à coups de canon d'une forteresse sur la frontiere, defendue par les Anglois. Ils y firent un riche butin, & eurent force prisonniers, entre lesquels se trouva un prestre, si superbe & desesperément obstiné, que mesmes il desdaignoit tellement les victorieux, qu'il ne vouloit s'abitenir de les outrager de paroles & se moquer d'eux, disant qu'ils s'effoyent aprochez d'Angleterre pour servir au labourage des champs, afin que les Anglois gardassent leurs chevaux pour la guerre qu'ils porteroient bien tost en France, laquelle ils devoient infailliblement subjuguier, iuvant les predictions de quelques devins de son pays, auxquels il n'adoustoit pas moins de foy qu'à l'Evangile. Ce prestre voyant les François avoir lors le dessus, & son esperance vaine, en conceut tel despit & ennui, que de la s'ensuivit une estrange & incurable obstination ou resolution furieuse: car se jettant contre terre il ferma les yeux, sans plus vouloir regarder, ni prendre aucune resfection. Tellemét que
comme

oyent que
amassez se
quelques
demeura



ons. Sou-
urent tous

obtint grace
 s quelques
 pourluivi
 cement de
 r 4. lettre de

able.

de fleur
autres ex-
ne forte-
Ils y fi-
entre les-
perement
les victoi-
r de paro-
approchez
mps, afin
la guer-
lleils de-
edictions
djoitort
oyant les
vaine, en
it une e-
fouteule:
plus vou-
emér que
comme

void en lui presentant des lettres qu'elles se monstre sans devant derriere, sans dessus dessous : ce qui est à droit se monstre à gauche : d'avantage les choses y sont si vivement representees qu'il semble qu'on peut les toucher à la main. Comme si on lui presente la poincte d'un cousteau, ou une chandelle allumee, on diroit que ceste pointe ou chandelle sort du miroir. Qui plus est, en presentant de la glace, l'image qui en est au miroir en fait sentir le froid bien loin. Il rapporte aussi la parole & la voix comme un echo, de telle sorte que ceux qui sont loin l'entendent, s'ils n'ont l'ouye dure : & ceux ne l'entendent pas qui sont pres de celui qui parle.

En tenebres, arriere du soleil, si le soleil luit dehors, le miroir depeint lors ou en papier, s'il y en a ou sur la paroi prochaine une admirable representation des choses qui sont dehors à la lueur du soleil.

Avec chandelles ou flambeaux allumez, il fait que de nuit on peut voir ce qui se fait en campagne où il y a nombre de gens. L'on peut lire bien loin ce qui s'escrit en lieu obscur : & lire aussi de loin l'escriture qui sera pres du miroir.

AUTRE.

Iean Walch, docte personnage, de Schondorf en la duché de Vittemberg, en ses plaisans & ingenieux discours Latins, imprimez l'an 1609 fait mention de deux excellens ouvriers, l'un orfevre, l'autre horlogeur, Alemans, qui entrez en dispute de leur suffisance, firent belle preuve d'icelle, dedans le terme qui leur fut prescrit. L'orfevre forgea un chariot d'argent doré dedans lequel y avoit des hommes & femmes en riche equipage : le tout si aristement elabouré, esmaillé, & reduit à telle perfection en toutes ses parties, que les commis pour visiter ceste piece demeurerét estonnez de tant de besongne exquise reduite en forme de petit pendant, & qu'il falloit regarder de pres. Mais leur estonnement redoubla quand l'orfevre prenant une mousche contre la paroi du poisse, l'attacha d'un peu de cire au timon de ce chariot. Car alors la mousche branlant les ailes com-

menée

menée à tir
dessus la tab
Les commis
quelque me
me encluse
rent de mou
petite boiste
savoir une p
apres le nat
Ils n'en fur
l'artifice en
lon araigne
sur table. A
araigne viv
sauver de la
se jugeren
disseurs.

Cette ar
ingenieux
la Mouche
de de leurs
mention au
pelle esprit
corps s'un p
place assez
rez. On en
raigne de cu
mens d'icell
plus artistes
lement, & se
voit avoir co
mais l'araign
& comme e
singer aux
ce: leurs eff
present,

merce à tirer le chariot ores en long, ores en travers dessus la table, les rouës ayans leur mouvement aisé. Les commis n'estimans pas que l'horlogier deust offrir quelque montre sonnante & de petit volume, comme encluse en un chaton d'anneau, lui commandent de moustrer dequoi. Il tire hors de son sein une petite boiste, & leur presente ce qui estoit dedans, assavoir une petite araignee de cuivre faite du tout bien apres le naturel, en laquelle ne se trouva rien à redire. Ils n'en furent pas autrement esmerveillez, quoi que l'artifice en fust gentil. Mais voici, l'ouvrier empoigne son araigne, la serre en sa main, & soudain la remet sur table. Alors elle commence à marcher comme une araigne vive, & semble chercher des trous & vouloir se sauver de la veüe des assistans, qui ravis de telle adresse jugerent que l'horlogier avoit mieux fait. *An 9. discours.*

Ceste araigne portee par ressorts merveilleusement ingenieux & subtils, nous ramentoit l'Aigle de bois & la Mousche de fer de Jean de Mont-real, volans à l'aide de leurs ressorts cachez, & dont le sieur du Bartas fait mention au dernier livre de sa premiere semaine. Il appelle esprit divin celui qui dans l'estroit espace de ce corps d'un petit Mouscheron de fer sceut trouver de la place assez pour des mouvemens & contours là declairez. On en peut dire autant de l'horlogier & de son araigne de cuivre, voire en dire d'avantage, les mouvemens d'icelle estans plus divers & requerans des ressorts plus artistes que la mousche qui fit un tour en rond seulement, & se rendit à la main de l'inventeur, lequel pouvoit avoir compassé sa mesure à ce circuit assez regulier, mais l'araigne allant tantost au pas, puis plus viftement, & comme en haste, pour se cacher, donne matiere de songer aux plus ingenieux artisans qui voudront exercer leurs esprits. Ces trois exemples suffiront pour le present.

*PAROLES insolentes, rudes
ment punies.*

LA guerre estant rallumee en Italie entre les François & Espagnols l'an 1557. le Duc d'Alve & le Marquis de Trevic aprocherent d'une ville nommee Ancaran. Les habitans d'icelle, sommés de se rendre, firent une response altiere & outrageuse, d'ot le Duc fut tellement irrité, qu'il fit incontinent approcher le canon, pour battre & faire bresche. Les assiegez estoient, se repentirent d'avoir trop parlé, demanderent pardon & capitulation. Mais en vain, car les Espagnols forcerent, pillerent & bruslerent la ville, tuerent presque toutes les personnes, & reserverent treize prisonniers qui furent pendus & estranglez. Entre iceux se trouva un nommé Thomas Iacup, lequel avoit autresfois reproché au Comte Afcagne de la Corne qu'il estoit traître, à cause qu'il avoit quitté le parti du Pape. Afcagne l'avoit menacé du gibet, s'il pouvoit une fois l'attraper à son avantage. Il lui tint promesse alors. *Histoire des guerres d'Italie.* Le fruit du silence est merveilleusement doux: & n'y a rien plus redoutable qu'un guerrier qui parle peu, qui frappe fort, & par sa grave contenance condamne les babillards injurieux. Il va bien pour les chefs, quand ils ont des soldats obeissans, ennemis de bruit & de tumulte. La populace injurieuse semble porter toute sa force en labouche & aux pieds, n'ayant presque ordinairement ni cœur, ni cervelle, ni bras. Infinites histoires de tout temps peuvent estre ramentues à ce propos. Le nostre en fournit bon nombre. Mais en somme qui parle haut, doit estre fort, ou sans beaucoup de langage s'accorder avec les plus forts.

PAS-

PASSIO

LEs passions
leuses en
tout quand il
ans receut un
mier appareil
esclats & la di
cidents fâcheu
au voir ce ma
malade qui
soudain en u
jours il mour
Ostredi doc
cerveau enfi
arteres enfla
tions Chirurg
2. Un jeu
d'humeur vil
te, vint à moi
qu'il estoit en
roisin qui l'av
bre. Le patien
ment elmeu d
l'ensuivit telle
flancher. Fina
ger & fut rem
convenablement
passions de l'a
lans & mala
horre les ma
est plus viol
lion de maux
vage. Elle e
étrine, altum
chant par tou
bouillir de da
& ardante.

side-

tre les Fran-
 d'Alve & le
 ville nom-
 ez de se ren-
 e, cōr le Dur
 approcher le
 egez esto-
 nderent par-
 pagnols for-
 ent prisonniers
 ux le trouva
 autresfois re-
 citoit trai-
 tpe, Afrique
 l'attraper à
 oire des guer-
 semer deux
 rier qui parle
 sence condan-
 ur les chefs,
 is de bruit &
 e porter tou-
 e préfixe que
 oniques histoi-
 à ce propos,
 somme qui
 p de langage

PAS-

agite les humeurs, eſteint la chaleur naturelle, par ceſte ferveur ardante qui bou't par tout. J'ai connu un docteur perſonnage, qui de fois à autre, par grand transport de cholere, tomboit en fièvre ephé mere ou tierce, ſuivie de perilleux accidens. Il y avoit auſſi à Duſſeldorp une honorable dame, laquelle abhorroit tellement les medemens, qu'à peine pouvoit-elle avaler un peu de manne ou de ſyrop roſat. Au contraire elle avoit ceſt avantage, que la moindre cholere eſmouvoit ſi fort, qu'une forte medecine n'eût peu la purger d'avantage. S'enſuivent autres hiſtoires touchant les exces nuifibles aux bleſſez.

3. Vn jeune homme robuste & bilieux, atteint d'un coup de baſton au bregma ſeſtre, en eut le teſt brifé. L'eſlargi la playe, diſpoſant le tout à ſuppuration, & tira les eſquilles de l'oſ: puis ayant bien nettoyé la playe, j'y fis revenir la chair. Ayant traité ce malade cinq ſemaines durant, de ſorte qu'il eſtoit hors de tous perilleux accidens, & la playe preſques du tout cloſe, ce miſerable ſ'accorſe d'une garſe: mais il ne porta gueres loin la punition de ſon forſait: car bien peu d'heures apres il tomba en fièvre & en plus grieve douleur de teſte que paravant. Il devint ſoudain perclus du coſté droit, & ſon bras gauche fut atteint de ſpaſme. les ſymptomes mortels ſurvindrent à la ſoule, & d'heure à autre s'irriterent tellement, que malgré tous remedes quelconques, au bout de quatre jours ils eſtoufferent ce paillard malheureux.

4. C'eſt raiſon auſſi de prouver que les bleſſez ſoyent arriere de trop grand bruit. Je traitai avec M. Coſme Storan excellent chirurgien un jeune garſon de l'age de quatorze ans, bleſſé juſques à avoir le teſt froiſſé. Nous tiraſmes quelques eſquilles, apaiſaſmes la fièvre, & fiſmes ceſſer la douleur avec les accidens qui en dependent. Or pour ce que le pere de ceſt enfant eſtoit taver-nier, nous l'exhortaſmes ſerieuſement d'empêcher qu'on ne ſonnât du tambour, ni de la trompette, ni de tels inſtrumens en ſa maiſon. Mais ceſt homme meſpriſant nos admonitions permit qu'on jouaſt de la flute & du tambourin en une chambre proche de celle de l'enfant, & que des payſans là retirez ſautâſſent juſques à la minuit. Le lendemain nous trouvaſmes le malade ayant une fièvre ar-

vre ardente, le d'aucun monde au pour un tel 5. L'h Ro eſſeſſe à la prifer. Vne d reculant heu de la teſte, n n'ayant ſair ſentir doule la contuſion media poin ſte, elle fut dolente, & quant de la tir peſanteur de la bleſſu verte, ayant que ſeche. le lendemain du ſang coe enſaimees taine.

6. Il avie palmo: ſon d iours bien de la preſen til homme fracalle la m un de la lai eue avis exp qu'il fuſt r de la ſemm leurs apaiſe qu'une des ſoins de la v en teſſeſſe laſſe, & roles & ſe

vre ardente, en resverie, spasme, desgouffement & travail-
lé d'autres perilleux accidens qui l'emporterent du
monde au bout de quatre jours. Le pere accusé à justice
pour un tel forfait fut grieve ment repris & châtié.

5. L'histoire qui s'ensuit monstre qu'en matiere de
blessure à la teste, il faut remede prompt, sans rien mes-
priser. Vne damoiselle s'estant fort esmeuë à danser, en
reculant heurte contre un posteau, & se blesse au haut
de la teste, mais fort legerement en apparence, comme
n'ayant fait qu'effleurer la peau. Or d'autant qu'elle ne
sentit douleur ni inflammation ce iour ni le lendemain,
la contusion ayant esté sourde, & sans fracture, on n'y re-
media point. Au troisieme iour sentant quelque poin-
cte, elle fait venir un barbier, qui l'ayant tondue pres en
dolente, & ne remarquant presque rien en icelle, se moc-
quant de la damoiselle, se retira. Le lendemain elle sen-
tit pesanteur de teste, & acces de fièvre. Au sixiesme iour
de la blessure, appelé pour la visiter ie la trouuai en res-
verie, ayant la face enflammee, les yeux ardens & la lan-
gue seche: brief en si pauvre estat, qu'elle mourut le
lendemain. Je fis ouverture de la teste, & trouvasmes
du sang caillé sous le crane, & les taves du cerveau tout
enflammées, quoi que le crane ne fust aucunement en-
flamé.

6. Il avient souventes fois aux blesez de tomber en
passeison & mourir, sans que le medecin en puisse tous-
iours bien descouvrir la cause ou l'occasion. L'histoire
de la presente section servira de preuve. Un jeune gen-
til-homme atteint d'un coup de pistole qui lui avoit
fracassé la main gauche, fut conseillé par M Cosme Slo-
tan de la laisser couper, ce qui fut fait. Ce gentil-homme
eut avis expres, que durant ceste cure, & iusques à ce
qu'il fust remis en pleine santé, il s'abstinist totalement
de la femme. La playe étant presque guerie, & les dou-
leurs apaisées, cest hôme ardât voulut entreprendre plus
qu'il ne devoit, & la femme serieusement avertie d'avoir
soin de la vie d'icelui, ne voulut lors lui adherer, il entra
en telles alteres, que sans cohabitation avec elle il ne
laissa, pour s'estre par trop esmeu, l'important de pa-
roles & sollicitations, voire s'eschaufant tant plus à cause

des excusés & refus, qu'il tomba soudain en fièvre, suivie de resverie, pasmus & autres symptomes, qui le porterent au sepulchre quatre iours apres. L'acte venerien est emeus mortel des playes & des nerfs: aussi est mesmes le rire, resmoin l'histoire suivante,

Le 4. iour d'Avril 1601. Imbert de Diespach, sieur de S. Christofle, fut si rudement blessé à la main gauche d'un coup de pistole, qu'il n'y avoit aparence sinon de totale perte d'icelle: neantmoins par la grace de Dieu les remedes y appliquez eurent si heureux effect, qu'elle fut guerie sans perte d'aucun des doigts d'icelle.

Des le commencement de la cure, je visai à ce but de repousser les douleurs, & garantir d'inflammation & de flux d'humeurs la partie offensée. Cela succeda si heureusement, que le blessé ne sentit gueres de douleur, & ne lui survint comme point de fièvre ni d'inquietude. Mais il avint le quatriesme iour de l'accident, que certain personnage racontant ie ne sçai quoi de plaisant, le blessé ne peut se contenir de rire. Tout soudain une aspre douleur le saisit de telle sorte tout au long du bras iusques à la nuque, que par l'espace de vingt quatre heures la convulsio le reduisit au peril de sa vie. Mais nonobstât lui ayant appliqué remedes cōvenables, la douleur s'apaisa peu à peu, si qu'en fin le patiēt fut remis au dessus.

Deux ans apres presque pareil accidēt travailla Clau-de Dodin de Payerne. Ayant esté blessé au bras droit, avec offense des nerfs de la quatriesme & cinquieme partie, il lui avint de rire tellement qu'il tomba en griesves douleurs & peril de convulsion, tellement que durant toute une nuit il fut rudement travaillé: mais secouru par moi, les douleurs s'apaiserent. *Extrait du 1. li. des Observations Chirurgiques de M. Guillaume Fabri.*

PERE affligé en ses enfans.

FRancisque Buff. lo citoyen Romain vid trancher les trestes à deux siens fils atteints & convaincus du crime de sedition. Il en eut deux autres, qui entrerent en tel & si fu-

si farieux est
en sanglant
Le cinqu
sa belle me
son pere, qu
Vne siene h
son, qu'elle
recite ces pi
vres, ou il di

69777777

Certain
ciendoc
veire, jeun
ses, jareme
mariage il
enleva des
me par tou
en justice:
renouvelle
pauvre veu
des loys, leq
se de mariag
rien, tout so
rer en place
suivi de furi
tueux de sa
d'un sien va
que quelq
rencontre.
mar son e
place. *Am*
Vn malhe
querois, en
de grand ze
dant le bras
Au même

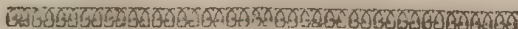
si furieux estриф par ensenble, qu'ils vindrēt aux mains, & en sanglant duel s'entretuerent cruellement sur la place. Le cinquiesme fils s'esleva de telle furie un iour contre sa belle mere femme en secondes nopces dudit Buffalo son pere, qu'il la poignarda & mit à mort tout à l'heure. Vne siene fille, mal mariee à son gré, se fit mourir de poison, qu'elle avala en presence de son mari. *Ierosme Cardan* recite ces pitoyables accidens tout à la fin d'un sien livre, où il discourt du *Souverain bien*.

PERIVRES punis.

Certain gentil-homme Aleman, surnommé de Grefsfendorff, desireux d'avoir à femme une damoiselle vefve, jeune, belle & riche, la chevala par tant de promesses, juremens & paroles tres-expresses, que sous nom de mariage il en jouit, & de grâdes sommes de deniers qu'il enleva des mains d'icelle. L'ayant ainsi abusée, il la diffame par tout, & nie lui avoir promis mariage. Elle le tire en justice: lui craignāt les interrogats, va au devāt, & lui renouvelle ses promesses precedētes: fait en sorte que la pauvre vefve ne dit & maintient sinon ce qui pleut à ce desloyal, lequel continuant en son malheur fait promesse de mariage tost apres à une autre. Mais en moins de rien, tout soudain il combe en desespoir, ne pouvant durer en place, ni trouver cōsolation où repos. Ainsi poursuivi de furies vengeresses, c'est à dire, des efforts impetueux de sa conscience, il monte un soir à cheval, suivi d'un sien valet, & marchant par la campagne s'imagina que quelques troupes de gens d'armes lui venoyent à la rencontre. Sur ce il se jette du cheval en terre, & desgainant son espee s'en transperce & tue soi-mesme sur la place. *André Honsdorff* en son theatre d'exemples.

Vn malheureux, à qui estoit venu de se perjurer quelquefois, entendant un prescheur invectivant à propos & de grand zele cōtre les periures, ie ne voi pas (dit-il, estendant le bras droit) que ce bras soit plus court que l'autre, Au mesme instāt, le feu se print à sa main droite de telle

vehemence, que force lui fut de la laisser couper par le Chirurgien. Ainsi ce bras sien devint beaucoup plus court que l'autre, & le perjure fut puni. *Là mesme.*



PESTILENCE.

L'Orient est affligé de peste en divers lieux presque toutes les années, nommement l'Egypte, & entre les lieux plus notables d'icelle le Caire, ville merveilleusement grande. Estienne du Plex orseure natif de Nevers, à present homme d'age, qui en sa jeunesse, a beaucoup voyagé, m'a conté qu'estant au Caire es années 1576, 1577. & 1578. en l'une d'icelles la contagion fut si vehemence, qu'en vingt quatre heures elle emporta vingt quatre mille personnes au Caire, dont le Gouverneur ou Bassa nommé Messie grandement estonné, fit assembler quelques anciens de la ville, & entre autres propos dit que si le mal duroit long temps, il ne demurerait personne en ce grand lieu. L'un de ces anciens lui repartit, que ceste desfaite de vingt quatre heures ne devoit le mettre en alarme, attendu qu'au Caire il y avoit vingt quatre mille rues: que ce n'estoit qu'une personne pour rue. Que d'autre part l'on estoit proche du Camisin, temps auquel toute contagion cesse. Du Plex m'adjoustoit là dessus, que si tost que la peste commencé, il a veu que tous les Chrestiens qui estoient en ce pays là s'enfermoient dedans les fondiques, & n'en sortoyent point iusques au iour du Camisin, qui est le iour de la Pentecoste: alors tous indifferemment en sortent, & vont par tout sans se feindre, ains frequentent les pestiferez non encore pleinement gueris. Ce iour est delivrance asseuree & nul n'est atteint de contagion de là en avant, qu'environ huit ou neuf mois apres, six semaines ou deux mois devant Pasques. Depuis en une seule année la peste fut si terrible au Caire, qu'en l'espace de trois mois elle estouffa huit cens soixante mille personnes, Chrestiens, Juifs, Turcs & Mores. Vn jeune homme, duquel j'ai conu le pere & la me-

la mere, demeurant lors au Caire, en manda les nouvelles à un sien beau pere, & adjoustoit que le tout avoit esté verifié par les comptes & denombrements de la con-
signe ordonnee pour cela.

Le sieur de Busbeque dit en la quatriesme lettre de ses voyages en Turquie comme Ambassadeur, s'estant retiré de Constantinople aux champs à cause de la peste qui y ravageoit, visité par divers amis, nommement par quelques Alemans de la famille de Halli Bassa, il s'enquit d'eux si la peste cessoit point : Il ne meurt plus que cinq cens personnes par iour. Et comment, dit le sieur de Busbeque, appelez-vous cela s'adoucir ? Oui, repliqua l'autre, au pris des iours passez, que le nombre montoit à deux fois d'avantage. Les Turcs (adjouste-il) s'arment contre la peste d'une vaine opinion qui ne les en garentira pas : que Dieu a escrit & marqué sur le front de chascun le iour de mort, & la maniere d'icelle. Qu'en vain l'on esquivé, si l'heure est venue : & si elle ne l'est pas, cest sottise de craindre un peril esloigné. De ceste opinion vient, qu'ils ne font difficulté de manier, voire de se frotter le visage avec les habits & linceux des pestiferez qui ne font que rendre l'ame. Et ont acoustumé de dire, si Dieu veut que ie meure de peste, ie ne puis eschaper. S'il veut qu'une autre sorte de mort m'emporte, celle-la ne me peut rien. Telle fausse confiance ouvre une large porte à la peste, qui fauche ordinairement les familles entieres, sans qu'aucun y reste en vie. Comme Dieu tient voirement en ses mains les cours de nos vies, aussi nous a-il commandé d'estre soigneux & sages gardiens d'icelles, pour demeurer tousiours es limites de nos vocations, sans extravaguer par nonchalance ou temerité. Puis qu'il ne nous a point revelé ni quand, ni comment, ni en quel lieu nous mourrons, ains nous enjoint de dependre de sa juste & sage volonté ; vivons comme preits à mourir d'heure en autre, & marchons vers la mort comme si nous avions encore cent ans à vivre au monde.

PEVR violente.

FRançois de Gonzague, Prince de Mantouë tenant pour coupable de conspiration contre sa vie un sien allié le fit un soir coffier en une forte Tour sur la porte Imperiale, pour estre torturé ou executé à mort le lendemain. Au matin on trouva ce prisonnier ieune homme devenu tout blanc en peu d'heures, ce qui esmeut le Prince à telle compassion qu'il lui pardonna & le renvoya chez lui. *Iul. Caesar Scaliger.*

L'an 1569. le Baron de Savignac ayant amassé quelques quatre vingts chevaux que les Capitaines Casenauve, la Chapelle, & Aubigné lui amenerent, firent une course vers Libourne, où il desfit en Frâadois deux compagnies qui se levoient pour le regiment de Masbrun & puis fut chargé la nuit dans un village nommé le Soldat, par ce regimen, renforcé de la garnison du pays, & des compagnies de gens d'armes de Lozun & Vaillac. De ces quatrevingts ne se sauverent que cinq, asçavoir les trois Capitaines susnommez, leur Chef, & un soldat. Ces trois Capitaines s'estoyent mis en faction, n'ayans peu tirer ce devoir de la lassitude de leurs gens. Savignac estoit tellement paralytique, depuis les cuisses en bas, qu'il n'avoit touché du pied à terre il y avoit dix ans. La frayeur le fit sauver de viffesse, & son cœur le portoit de chercher à cheval en tel estat toutes occasions de combattre, & cest ce que nous avons senti plus digne de l'histoire, que la grandeur du combat. Le sieur d'Aubigné en son *hist. Vniverselle*, tom. 1. li. 5. ch. 16.

PIERRIERE merveilleuse au corps humain.

LE quatorziesme iour d'Avril de l'an 1599. Gostard van Bieffe citoyen de Cologne, personnage honorable & tres-digne de foi, raconta, moi present, à monsieur Vtenhovius tres-docte gentilhomme, avoir conu un jeune en-

ne enfant, as
fin, de la m
rege des
me chaiga
de ce recit
pour en sca
le conferma
son fils nom
puis le 3. i
temps il av
perte de son
les estovent
l'an 1597. il e
de tel recit
y avoit plu
leurs, les ur
ges, comm
du Rhin. E
garde enco
le laisse au
voir si elle
obscuration

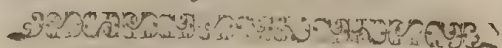
LE Seigne
de si
gieuse de G
rambeau, en
bre innomb
enclos en le
marchant
L'an Fra
l'uscleur au
Decembre
en Prance
mason, an
stoyent si
yent usque
par plusieurs

ne enfant, aagé lors de treize ans, fils de Henri van Ge-
flan, de la même ville de Cologne, lequel vuidoit par la
verge des pierres de diverses couleurs, les unes grosses co-
me chataignes, afferma l'avoir veu de ses yeux. Esmeus
de ce recit nous allasmes trouver la mere de l'enfant,
pour en sçavoir plus expressement les particularitez. El-
le conferma ce qu'avions entédu de Bieste: asçavoir que
son fils nommé Pierre avoit esté tormenté de la pierre de-
puis le 13. iusqu'au 15. an de son aage: & que durant ce
temps il avoit jetté par la verge avec grand douleur &
perte de sang, enviro trois cens pierres, aucunes desquel-
les estoient grosses comme noix ou chataignes, & que
l'an 1597. il estoit mort de peste. Nous voyant tous ravis
de tel recit, elle nous monstra & ouvrit une boîte, où il
y avoit plus de septante d'icelles pierres, de diverses cou-
leurs, les unes transparentes, les autres jaunes, grises, rou-
ges, comme si c'eussent esté cailloux cueillis sur le bord
du Rhin. Elle m'en fit present de quelques unes, que ie
garde encor: dont y en a qui pesent environ demi once.
Je laisse au lecteur la consideration de telle maladie, sça-
voir si elle estoit naturelle ou non. *G. Fabri en ses doctes
observations de Chirurgie, epist. 69.*

PLATES prodigieuses.

LE Seigneur Iules Cæsar de la Scale marque à la fin
de sa 223. exercitation contre Cardan. La playe prodi-
gieuse de Grenesailles en Saintonge es environs de Mi-
rambeau, en une fort grande estendue de pays en nom-
bre innombrable, au grand estonnement des paysans,
enclos en leurs maisons d'où ils ne pouvoyét sortir qu'en
marchant sur des monceaux de grenouilles vivés.

Iean François le Petit, en sa grande *Chronique du pays
bas* escrit au 2. Tome, page 539. que la nuit du 20. iour de
Decembre 1587. au village de Linters pres de Tallemont
en Brabant, il plut de nuit sur la glace des fossez de la
maison d'un gentilhomme, du sang dont les gouttes es-
toient si chaudes, que la glace s'en fondoit, & penetroy-
ent iusques à un pied de profond, comme fut remarqué
par plusieurs.



PRECEPTEUR recommandable.

Frideric Eleſteur de Saxe, eſtant encore jeune Prince, eut pour precepteur Martin Polich de Mellerſtad, homme excellent, docteur en Philoſophie, en droit civil, en Theologie, en hiſtoire, & medecine : mais outreplus grave, prudent, fidele, & à cauſe de ſes vertus reveré de ſon diſciple. Avint que le Prince eut envie de faire le voyage de Jeruſalem, ſuivant la couſtume d'alors, où il fut acompagné de ſon oncle Chriſtoſte Duc de Baviere, & ſuivi de ſon precepteur. Eſtans arrivez en l'Iſle & ville de Rhodes l'an 1502. le grand maiſtre les y accueillit avec toute la bonne chere dont il peut ſ'avifer, & particulièrement leur y fit boire de la malvoisie en abondance. Ainſi trempéz au dedans : pour achever de ſe perdre, ces deux Princes voulurent aller aux eſtuves : ce qu'entendu par Mellerſtad, il courut celle part au grand pas, & empoignant par la main le Prince Frideric ſon diſciple, le tira viſſement hors de ce feu, ſans vouloir iamais le laſſcher. Le Duc Chriſtoſte fut laiſſé toſt apres d'une fièvre ardante, laquelle acourcit ſon voyage, & l'emporta hors du monde. Frideric n'oublia pas ce bon ſervice que ſon precepteur lui avoit fait au beſoin, ains l'en aima & cherit grandement depuis, avec beaucoup de riches recompenſes. *D. Chirreus en la Chronique de Saxe.*



PREDICTION notable.

David de Betoun Archeveſque de S. André, & Cardinal en Eſcoſſe, ne pouvant ſupporter George Sophocard, homme ſçavât, lequel ſ'oppoſoit à ſes deſſeins, trouva moyé de le faire attraper l'an 1546. & quoi qu'on remonſtraſt, Payant tenu priſonnier durant quelques jours, en fin il l'envoya à la mort. George preſt de rendre l'ame à Dieu, en preſence de ſon iuge & de ſa partie le Cardinal, le contemplant en ſeſteſtre de parade, com-

mence

mence à dire
vous en
deſpitux
ſera renver
ceſte heure
nes apres la
ſe, ayant eu
vec quelq
raïſon (co
avoit com
Neantmo
vint en la
dix autres
ſe ſaïr de
bre du C
d'autant
au ſecour
tout l'ang
de le ſup
chauffi
dorement
ſaïr de
promette
d'Eſſe.

P R E

Ce cha
Cverſe
pourra n
de memb
publiez.
1. Des
royent
Miles, cor
le de
ce & au
des Fran

mence à dire à ceux qui estoient plus pres de lui: Voyez vous bien ce Cardinal qui me regarde d'œil superbe & despitieux d'un lieu eminent? Dedans peu de iours il en fera renversé non moins ignominieusement, que pour ceste heure il y repose arrogamment. Quelques semaines apres la mort de George, le fils du Comte de Rothuse, ayant eu grosse querelle contre le Cardinal, resolut, avec quelques gentils-hommes ses partisans, d'en avoir raison (comme ils parlent) & de l'exterminer. Il n'y avoit comme point d'aparence en tout ce dessein. Neantmoins ce Seigneur suivi de six autres seulement, vint en la ville de saint André, où estoient encorés dix autres de son parti, trouva moyen de surprendre, & se saisir du Chasteau avant iour, entre dedans la chambre du Cardinal, & le tue à coups de poignard. Or d'autant que ceux de la ville s'esmouvoyent pour venir au secours, pour les arrester il fit attacher le Cardinal tout sanglant aux mesmes fenestres d'où il avoit regardé le supplice de George Sophocard. Ainsi les plus eschauffez se retirèrent tout confus: & plusieurs autres adorèrent en silence le grand iuge du monde, seellant de façon si authentique l'arrest de sa vengeance paravant prononcée par l'innocent. *G. Buchanan au 15. livre de l'hist. d'Escoffe.*

CC

PREDICTIONS & presages memorables.

Ce chapitre contiendra un assemblage d'histoires diverses que le temps & quelqu'un de mes amis, pourra mettre en ordre, bastissant un corps entier de tant de membres espars es divers volumes que nous aurons publiez.

1. Devant que les Suisses sortissent de Novare, où ils tenoyent bon, l'an 1513. pour Maximilian Storce Duc de Milan, contre l'armée Françoisse, à laquelle commandoit le seur de la Trimouille, assisté de Jean Jacques Trivulce & autres chefs de guerre, les chiés qui estoient au cap des François s'amaïserent en troupes, & entrèrent dedans

Novare, où se rendans es corps de garde, ils commencent à faire feste aux Suisses, par toutes les contenancez coutumieres à tels animaux, lors que plus ils veulent amadoüer leurs maistres. Jacques Motin d'Vry, vaillant capitaine, comme il en fit preuve bien tost apres, prenant ceste reddition des chiens à bon presage, s'encourut vers l'Empereur Maximilian, & l'assura que les François seroyent mis en route : pource que les anciens Suisses avoyent tousiours marqué que l'armee vers qui serengeoyent les chiens du parti contraire, demouroit victorieuse : les chiens quittans les hommes couards & malheureux, pour se ranger aux vaillans & bien fortunez. *P. Iou, au livre onzieme de ses histoires.*

2. Si quelque hideuse Comete, ou nouvelle estoile se monstre, nous attendons quelques remuemens en terre. Il y a en Norvegue un lac nommé le lac de Mos, dans lequel (sur l'instant de changement es affaires publiques) apparoit un serpent de longueur incroyable. L'an mil cinq cens vingt & deux, on y en vid un, lequel avoit, autant que plusieurs presumerent, cinquante brasses de longueur. Peu de tēps apres le Roi Christiern se cōd fut chassé de son royaume. *Ziegler en la description de Scandie.*

3. Les peuples Septentrionaux disent que les poissons monstrueux & non gueres veus, venans à paroïr en leur mer sont presages infaillibles de grands troubles par le monde. *Olans au 21. liv. ch 1.*

4. Le jour qu'Alexandre de Medicis Duc de Florence fut tué dedans sa chambre, & de la main de Laurent de Medicis son cousin, l'an 1537. en saison d'hiver, le verger & jardin de Cosme de Medicis son successeur reverdit & florit; tous les autres dedans & dehors la ville de Florence demeurans en leur estat, selon la saison. *Le supplement de Sabellic au 22. liv.*

5. L'Evesque d'Olmutz raconte, que lors que Wenccelas, depuis Empereur, (sous lequel survindrent beaucoup de desordres en Allemagne, en Boheme & ailleurs) naquit, le feu se prit à l'Eglise de saint Sebauld en la ville de Nuremberg, où l'on chaufait l'eau pour le baptiser, qu'il pissa dedans les fonds, & chia sur l'autel, sa mere femme de l'Empereur Charles IV. mourut en ceste cou-

Re couché de VVenceslas, lequel fut le plus chetif Empereur que l'Alemagne ait veu. *An vingt troisieme livre de l'histoire de Boheme.*

6. Le grand Sforce estoit laboureur de son premier estat. Retournant des champs un jour en sa case, tout cassé de travail, il entendit que le capitaine Beltrin, fort renommé lors entre les gens de guerre, faisoit battre le tambour pour entrooller des soldats. Sforce disputant en soi-mesme de ce qu'il devoit faire, empoigne sa coignee, qu'il lance à tour de son bras contre un chesne peu elloigné de lui. La coignee demeura si fermement enfoncée dedans le bois, qu'il fut impossible l'en tirer. Sforce dit qu'il n'en avoit plus que faire, & de ce pas alla se faire entrooller, print les armes, & par succession de temps devint l'un des grands & heureux guerriers de l'Italie, sur une partie de laquelle lui & ses successeurs ont dominé long temps. *Paul Iove en la vie d'icelui.*

7. La Princeesse d'Albanie, fort enceinte, songea qu'elle se delivroit d'un grand serpent, qui de son corps couvroit l'Albanie, ouvroit la gueule sur la Turquie pour l'engloutir, & estoit doucement la queue vers Occident. Elle se delivra d'un fils, lequel avoit sur le bras droit la forme d'une espee bien empreinte. Il fut nommé George, puis par les Turcs, Scenderbeg, c. seigneur Alexandre. Ce fut un tressage, tresheureux, & tres-valeureux Prince, qui fit rude guerre aux Turcs, comme son histoire le monstre. Tandis qu'il vescu il conserva l'Albanie, & se maintint en paix avec les autres Princes, qui admirerent ses vertus. *Marin Barlet, en la vie d'icelui.*

8. Ce preface m'en ramenoit un autre, d'Elisabet d'Arc paisanne Lorraine. Estant fort enceinte, elle conta à ses voisins au village avoir songé qu'elle enfantoit la foudre: dont elles ne firent que rire. Tost apres elle accoucha d'une fille, ce qui augmenta la rïsee. Ceste fille nommée Jeanne, & surnommée la pucelle, devenue en age, quitta les moutons, prit les armes, & fut une vraye foudre de guerre: car par une speciale faveur & force divine, elle ravit aux Anglois, possesseurs de la plupart du royaume de France, tout le bon heur dont ils avoyent

jouy plusieurs années, les afoiblit, batit & harassa en tant de rencontres & de sieges, qu'ils furent contrains quitter tout. Finalement Jeanne prise en certaine sortie fut bruslée vive par les Anglois, lesquels depuis ne durerét guerres en France, ains repassèrent la mer. Les histoires de France font ample mention de ceste fille & *Baptiste Fulgose au l. li. du recueil de ses histoires memorables, b. 5. parle de ce presage & songe d'enfantement de la foudre.*

9. Bien peu de temps avant la naissance de Jean Picus Prince de Mirandole, tant renommé entre les doctes de nostre temps, l'on descouvrit un grand globe de flamme ardante sur la chambre de la mere de ce Prince, lequel globe de feu disparut incontinent. Cela presageoit premierement en la forme ronde la perfection de l'intelligence qu'auroit l'enfant, lequel naquit en ceste chambre au mesme instant, & qui seroit admiré de tout le monde, à cause de la prompte vivacité de son esprit, tout espris de l'amour des sciences, de la speculation des choses sublimes, & de la continuelle contemplation des mysteres celestes. Outreplus ce feu sembloit presager l'excellence du parler de ce Prince, lequel embrasoit ses auditeurs en l'amour des choses divines mais que ce feu ne feroit que passer. De fait ce grand Prince mourut fort jeune, aſçavoir en l'aage de trente deux ans, l'an mil quatre cens nonante quatre, au mois de Novembre: estant né le vingtquattiesme de Fevrier mil quatre cens soixante trois. Ce que dessus est attesté par son neveu *Jean François Picus*, aussi Prince de Mirandole, en la vie de sondis oncle, servant de preface aux œuvres d'icelui.

10. Ierosme Fracastor de Verone, encores fort petit, estant porté entre les bras de sa mere un iour d'esté, l'air venant à se troubler, voici un coup de foudre, lequel atteint & tue la mere, sans que son petit enfant fust tant soit peu offensé: presage de l'illustre renommée d'icelui, docteur entre les doctes qui ont esté depuis cent ans.

L'auteur de sa vie.

11. Le sixiesme iour d'Avril 1490. Matthias Roi de Hongrie, surnomé la frayeur des Turcs, mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche. Tous les Lyons q' l'on gardoit

en des

en des lieux
devant le tr
du Rhin
faisoit soign
prit pour p
Louys Roi
devant la ba
demeura. Ca
à travers ur
l'en des pager
frere d'Eltie
Transilvani
ques iours ap
decedé fort

12. Mau
cellent, eu
vant la ba
Marquis de
teste d'une
coup de fo
teurs esleve
mee Berlin,
Vn vent imp
le, lequel au
l'electeur, en
se dressoyent
mesme temp
merarius rappo
la mort de ce

13. Jean
me jout de l
ventre de
sur son dos
par un hom
piété, lequel
de l'electrice
jour une croi
entree au m
vid le comm
laquelle mo
Tor

en des lieux clos à Bade moururent ce jour-là. Vn peu devant le trespas du Prince Iean Casimir, Comte palatin du Rhin & administrateur de l'electorat, le lyon, qu'il faisoit soigneusement nourrir mourut: ce que le Prince prit pour presage de son deslogement. Vn cheval que Louys Roi de Hongrie montois, perit soudain, un peu devant la bataille de Varne, en laquelle ce jeune Prince demeura. Car ayât esté mis en route, & voulant se sauver à travers un marais, le cheval qui le portoit ne peut l'en delgager, ains y enfondra & perdit son maistre. Le frere d'Estienne Battory Roi de Pologne estant mort en Transilvanie, le cheval du Roi mourut soudain, & quelques iours apres vindrent nouvelles du trespas du Prince decedé fort loin de là.

12. Maurice, electeur de Saxe, Prince vaillant & excellent, eut divers presages de sa mort peu de jours avant la bataille donnée l'an 1553. entre lui & Albert Marquis de Brandebourg, lequel il mit en route. La teste d'une siene statue de pierre fut emportee d'un coup de foudre, sans que les statues des autres electeurs eslevees en lieu public en une ville de Saxe, nommee Berlin, fussent tant soit peu atteintes de cest esclat. Vn vent impetueux s'esleva le jour precedent la bataille, lequel arracha & deschira deux grands pavillons de l'electeur, en l'un desquels on faisoit la cuisine, en l'autre se dressoyent les tables pour ses repas ordinaires. Au mesme temps il plut du sang aupres de Lipfic, *Ioach Camerarius* rapporte ces presages en la harangue funebre sur la mort de ce prince.

13. Iean Frideric electeur de Saxe, né le trentiesme jour de Juillet, l'an mil cinq cens & trois, apporta du ventre de sa mere le presage de son avanture, a'çavoir sur son dos une croix luisante comme or, laquelle veuë par un homme d'eglise, venerable pour sa vieillesse & pieté, lequel avoit esté appellé par les dames de chambre de l'electrice, il dit, ce petit enfant portera quelque jour une croix que tout le monde verra, puis que des son entree au monde il en a l'enseigne si manifeste. On en vid le commencement en la princesse Sophie sa mere, laquelle mourut douze iours apres cest acouchement.

Abraham Bucholcer en sa Chronologie.

14. J'ai appris de gens dignes de foi, ce dit le docteur Philippe Camerarius, que le tres-puissant Roi de la grand' Bretagne, Jaques, au jour d'hui regnant, venant au monde, fut veu ayant sur le corps un lyon & une couronne bien apparente : aucuns disent de plus une espece : marques de grand presage, & dignes de plus ample consideration. *Au 3. vol. de ses meditations historiques. livr. 3. ch. 2.*

15. En la chapelle Royale de Bourbon l'Archambauld, à cinq lieues de Moulins, se presentent infinis embellissemens en pierre, en bois, en bronze, & es vitres, merueilleuses en l'esmail de leurs diverses couleurs. Les vitres qui sont au costé du couchant se voyent enrichies de fleurs de lys sans nombre, & traversees ci devant d'une barre. Mais le mesme jour que le Roi Henri III. fut meschamment assassiné, la foudre emporta ceste barre : sans endommager les fleurs de lys qui la touchoyent : presage heureux de l'acquisition du sceptre de la France, deu à la Royale maison de Bourbon. *J. Aubert docteur medecin en son traité des bains de Bourbon Lancy & Archambauld.*

16. Les Comptes de Vesterbourg ont pres du Rhin un chasteau basti en lieu fort haut eslevé. Ces anneés passées la peste y estant survenuë, les Comtes s'en retirerent, pour aller quelques jours en air meilleur & plus assésuré, où ils sejournerent trop peu. De retour, comme ils mouroient au chasteau, & approchoient de la porte, la cloche de l'horloge posée en une haute tour, sonne onze heure, en lieu de trois ou quatre apres midi. C'est accident extraordinaire occasiona les Comtes de s'enquerir du portier, paravant laissé seul au chasteau pour le garder, que vouloit dire ce changement. Il protesta n'en sçavoir rien, veu qu'on avoit laissé l'horloge plusieurs jours, sans qu'aucun y eust touché. Incontinent la peste se renouvella, laquelle emporta les Comtes & toutes les personnes rentrees avec eux au chasteau : le nombre fut d'onze, autât que l'horloge avoit sonné de coups. *Ph. Came. au 3. vol. de ses Meditations hist. livre 1. chap. 15.*

17. Les Espagnols parlent d'une cloche en Arragon, par

par eux app
pres de Val
de tour son
entre agitée
sensible, co
vents, de tre
rations. Elle
intervalles
qu'elle ionn
frigue, & en
à diverses re
V. Roi d'Ar
du royaume
extreme m
& au trespas
l'histoire de
1607. l'ueil
18. En
Treves, si
ceux du pa
grandeur d
c'est un cer
par longue
En la baton
famille doit
parent la Bu
une fort gro
roulement d
jusques à ce
Forteg. Ph.
1. chap. 15.
19. Le
rains de de
teur Crato
tue. Icelui
la ville de
elle Roi de
gle, grand p
une que os
aveu, en

par eux appelée la cloche du miracle en une colline pres de Villila, laquelle (disent-ils) contient dix brasses de tour sonne par fois, mais rarement, de soi-mesme, sans estre agitee par aucun instrument ni moyen visible ou sensible, comme de mains d'hommes, de violence des vents, de tremblement de terre, ou autres semblables agitations. Elle commence en tintant, puis sonne à volée, par intervalles d'heures & de jours. Les Portugais disent qu'elle sonna lors que le Roi Sebastian fit le voyage d'Afrique, & en l'an 1601. depuis le 13. de Juin, jusques au 24. à diverses reprises. On dit qu'elle sonna lors qu'Alfonse V. Roi d'Arragon alla en Italie pour prendre possession du royaume de Naples, en la mort de Charles V. en une extreme maladie du Roi Philippe II. arresté à Badajos, & au trespas de la Roine Anne sa dernière femme. Voyez l'histoire de la paix, imprimée par Jean Richer à Paris l'an 1607. feuillet 233. & 234.

18. En la seigneurie de l'Archevesque & Eleveur de Treves, se void un vivier ou estang en lieu connu de ceux du pays, duquel quand il sort quelque poisson de grandeur desmesurée, & qui se monstre, on tient que c'est un certain presage de la mort de l'Eleveur, & que par longue suite d'annees on a verifié ceste avanture. En la baronnie de Hohenfay en Suisse, quand un de la famille doit mourir, des plus hautes montagnes qui separent la Baronnie d'avec le Canton d'Appenzel, tombe une fort grosse piece de rocher avec tant de bruit, que le roulement d'icelle est entendu clairement pres & loin, jusques à ce qu'elle s'arreste en la plaine du chasteau de Forsteg. Ph. Camerarius au 3. vol. de ses Meditations hist. liv. 1. chap. 15.

19. Le recit d'un fait memorable occasionna certains de demander à quelque personnage ami du docteur Crato medecin de l'Empereur que ce pouvoit estre. Icelui leur raconta que l'on trouvoit es annales de la ville de Prague, que Charles IV. devant qu'estre esleu Roi des Romains alla trouver un Tartare aveugle, grand prediseur, & qui ne respondoit par jour qu'à une question. Charles sans dire qui il estoit, salve cest aveugle en ces termes; bien te soit, si tu es de Dieu:

finon, ie ne te souhaite nul bien. L'aveugle respond, ie suis de Dieu, & au reciproque, Bien te soit, Charles marquis de Moravie, qui dois bien tost estre Roi des Romains. Ayans devisé ensemble, Charles l'enquit de ses successeurs au Royaume de Boheme. L'aveugle prenant du papier y marqua douze lettres en douze mots barbares, I C V S A L G V L E M A, dont il lui donna l'interpretation tout à l'heure, par expression de noms propres en chascune lettre, Jean Charles, Venceslas, Sigismond: Voila Icus: puis Albert, Ladislas, George, Vladislaus, Louys, Ferdinand, Maximilian, Albert. Ces huit font *Aligulema* La dernière lettre ne se rapporte pas à l'histoire, d'autant que Rodolfe a regné en Boheme apres Maximilian. Charles repart, & demande à l'aveugle, que se fera-il puis apres? Ce qui a esté paravant, dit l'aveugle. *Theodore, Zuingger, au 5. volume de son grand theatre de la vie humaine, liv. 4. pag. 1445.* remarque que Louys Castelue-tre, docteur Italien, avoit escrit en ses memoires, que l'histoire susmentionnee taillee en une pierre de marbre placquee en endroit eminent de la grande Eglise de Prague avoit esté effacée par le commandement de l'Empereur.

20. M'estant esloigné de nostre dernier siecle, devant qu'y rentrer, je raconterai deux histoires de presage d'importance. Le grand maistre de Prusse & le Roi de Hongrie dresserent une armee de 140. mil combatans, environ l'an 1410. pour faire la guerre à Ladislas Jagellon Roi de Pologne. Le grand maistre lui envoya de ux herauts d'armes, pour l'exhorter de ne se soumettre au hazard d'une bataille, attendu qu'il estoit trop foible. Pour l'estonner d'avantage ils lui presenterent deux larges & longues espees nues, lui disant qu'il les prinst & s'en servist contre les chevaliers de Prusse. Ladislas dit paisiblement & modestement aux heraux, j'ai assez d'armes en mon camp, toutes fois je recois au nom de Dieu ces deux espees envoyees par un ennemi pour me desputer, je les accepte, pour presage de victoire, signifiée par ce bail des armes. Ils vindrent tost apres aux mains. Le grand maistre & le Roi de Hongrie perdirent la bataille & laisserent sur le champ cinquante mille hommes tuez,

CHUC

entre lesou
presques au
Les Polon
ce butin, n
de pourluis
me il pouv
de Prusse. C
son avantag
mort entre l
au 17 & 18
21. M
Hongrie l'a
guerre aux
treuve avec
mee Sabac
guerre en g
plus grands
qualibre &
quoi que
dormant ho
haute heur
souvent &
victoire: car
mee impren
le grand dev
Jochim C
22. Phil
mes environ
remberg en l
été chaste p
exploits d
mes & seign
certains cou
gneur, ils son
lieu. où este
Romains & l
A la bonne h
en fuite. Allo
vi de les tre
che, laquelle

entre lequel se trouverent aussi le grand maistre, & presque tous les commandeurs de l'ordre Teutonique. Les Polonois eurent quarante mille prisonniers & force butin, mais le mal conseillé Roi de Pologne, en lieu de poursuivre sa victoire & s'emparer de la Prusse, comme il pouvoit faire, accorda la paix au nouveau maistre de Prusse. Comme le Roi montoit à cheval quittant son avantage, son cheval fondit soudain, & tomba roide mort entre les jambes de son lasche seigneur. *M. Cromer au 17. & 18. liv. de l'hist. de Pologne.*

21. Matthias, surnommé Corvin, couronné Roi de Hongrie l'an 1464. quelques années apres faisant forte guerre aux Turcs sans vouloir entendre ni à paix ni à trefve avec eux, assiegea une de leurs forteresses nommée Sabacie, quoi qu'elle eust cinq mille hommes de guerre en garnison. Il la fit battre rudement, & durant les plus grands tonnerres de son artillerie, portant bates de qualibre & poids extraordinaire, s'endormit si profond, quoi que d'ordinaire ce fust le plus vigilant & le moins dormant homme de son temps, qu'il ne se resveilla qu'à haute heure, encore que son chambellan l'appellast souvent & à haute voix. Ce qui lui fut un presage de victoire: car tost apres il força ceste place paravant estimée imprenable. Plutarque en dit autant d'Alexandre le grand devant la bataille d'Arbelles contre Darius. *Joachim Cureus en ses annales de Silesie.*

22. Philippe landgrave de Hesse, ayant pris les armes environ l'an 1534. pour restablir Ulric Duc de Wirtemberg en la possession de ses pays, desquels il avoit esté chassé par les princes d'Autriche, apres quelques exploits de guerre, demandant à aucuns gentils hommes & seigneurs de sa suite, où estoient les ennemis, certains coureurs survindrent qui lui dirent, mon seigneur, ils sont à Lauffen. Ce mot est le nom propre d'un lieu, où estoit lors la cavallerie de Ferdinand Roi des Romains: & signifie aussi autant comme qui diroit fuite. A la bonne heure, repart le landgrave, nos ennemis sont en fuite. Allons apres. Soudain il monte à cheval & suivi de ses troupes, va charger ceste cavallerie d'Autriche, laquelle sans prestre combat, se sauve de vitesse &

fuit en telle espouvante, que depuis elle ne fut veüe en la Duché de Wirtemberg, de laquelle Vlríc reprint possession au grand contentement de tout son peuple, sans resistance quelconque. *Paul Iove au 32. livre de son histoire.*

23. François Guichardin parlant des commencemens de la guerre portee par les François delà les monts pour la conqueste du Royaume de Naples, dit ceci, sur le recit des affaires de l'an 1494. Ia non seulement les preparatifs qui se faisoient tant par mer, que par terre, mais la sentence de Dieu & des hommes denonçoient à l'Italie ses miseres prochaines. Ceux qui font profession d'avoir ou par science, ou par inspiration divine, la conoissance de l'avenir, asséuroient de mesme voix, qu'il se preparoit de plus grands changemens & des accidens plus estranges & horribles, qu'il ne s'en estoit veu au monde en plusieurs siecles precedens. Chascun demouroit esperdu des bruits courans qu'en divers endroits d'Italie l'on avoit veu des choses repugnantes au cours de nature & des cieux. Que de nuit en l'Apouille estoient aparus trois soleils au milieu du ciel, environnez de nuages, avec horribles esclairs, fouldres & tonnerres. Qu'au territoire d'Arezze estoient visiblement passez par l'air infinis hommes armez, montez sur puissans chevaux, avec un terrible retentissement de trompettes & de tambours. Que les images des saints avoyent sué en plusieurs lieux d'Italie. Que par tout estoient nez plusieurs monstres d'hommes & animaux: que plusieurs autres choses estoient venues contre l'ordre de nature en divers endroits, au moyen dequoy se remplissoient d'une crainte incroyable les peuples desja estonnez pour la renommee de la puissance & vaillance ardante des François, les predecesseurs desquels (nommez Gaulois) avoyent jadis couru & pillé presque toute l'Italie, saccagé & desolé par fer & par feu la ville de Rome, & subjugué en Asie plusieurs provinces, sans qu'il y eust presque aucune partie du monde, qui en divers temps n'eust esté battue de leurs armes. Mais les effects prochains (& que l'Italie sentoit depuis sous le regne de Charles VIII. Louys XII. Fran-

François I
ans ou envi
rage à tel
Fr. Guich
s'est. 16.

24 O
itent qu'il
en Irabe ce
me les eau
de quinze
renverser
liers de pur
ne partie d
porta le g
le. Tout le
desbord d
ges innon
son histoire

25. L
de guerre,
tes qu'ils f
le Sénac
fut suomer
dre tomba
les registre
bliques, non
ruine. Mais
fut qu'en c
grand con
cresse me
où estoit l
courroient
vent, & à c
ter le feu,
bondance
de guerre d
sero.

26 L
Turs'en
le ma. va

François I. & Henri I.I. l'espace de soixante quatre ans ou environ) furent cause que chascun creut d'avantage à telles menaces, predicions, presages & prodiges. *Fr. Guichardin au I. livre de son histoire des guerres d'Italie, sect. 16.*

24. Outre ce que Guichardin recite, autres ajoutent qu'il y eut des estranges deluges & ravines d'eaux en Italie ceste année, tellement qu'es environs de Bergame les eaux s'enflerent outre leur ordinaire la hauteur de quinze pieds, emporterent une infinité de maisons, renverserent tous les ponts, & engloutirent plusieurs milliers de personnes. Le Thesin fleuve renommé, ruina une partie de Verone, à travers de laquelle il passe, & emporta le grand pont de pierre qui est au milieu de la ville. Tout le pays qui environne Padouë fut gâté par le desbord de la riviere qui y passe: & le Po fit des dommages innumbrables à tous ses voisins. *P. Bembe au I. livre de son histoire de Venise.*

25. L'an mil cinq cens neuf, les Venitiens menacés de guerre, eurent pour avant-coureurs des grandes pertes qu'ils firent tost apres, ce qui s'ensuit. Vne barque que le Senat avoit envoyée pour porter deniers à Ravenne, fut submergée en bonafie, avec dix mille ducats. La foudre tomba sur le chasteau de Bresse: & le lieu où estoient les registres, chartres, papiers & memoires de la Republique, nommé l'archive, fondit soudain en tres-grande ruine. Mais ce qui les remplit de bien plus grand effroi, fut qu'en ces jours & à l'heure mesme de l'assemblée du grand conseil, le feu se print ou d'avanture, ou par la secrette meschanceté de quelqu'un, en leur arsenal, au lieu où estoit le salpestre: & encores qu'infinis hommes y accourussent pour l'esteindre, si est-ce que par la force du vent, & à cause de la maniere propre à nourrir & augmenter le feu, il brusta douze corps de galeres, & grande abondance de munitions. *Fr. Guichardin au 8. liv. de son hist. des guerres d'Italie, sect. 5. & I. B. Egnace au 5. ch. du I. livre de ses hist.*

26. La bataille de Varne entre les Hongrois & les Turcs (en laquelle le Roi Ladislas fut tué l'an 1444. par le mauvais conseil du cardinal de Julian, lequel fit rom-

pre les trefves) fut precedee d'un terrible tremblement de terre & de vents tourbillonneux à merveilles. Le jour d'icelle, l'escuyer qui armoit le Roi, laissa tomber son heaume par terre. Son cheval de bataille ne voulut souffrir qu'il le montast. Celle de Mohaz (où les Hongrois perdirent leur Roi Louys, & la plus part du royaume l'an 1526. par les pernicieux avis d'un Archevesque designé Cardinal) fut precedee de quelques traits notables. Ainfi que l'on s'aprestoit au combat, François Evêque de Varadin dit tout haut, en presence de plusieurs gentils-hommes, on dit que nos ancestres tuerent en ce mesme jour que nous sommes dix mille martyrs. Ace que ie voi le jour est venu que nostre moine (parlant de Paul Tomori Archevesque de Coloc, & general de l'armee Hongroise, où le Roi Louys estoit jeune Prince aagé de 20. ans seulement) canonizera plusieurs milliers de martyrs en Hongrie. L'eschanfon du Roi lui demandant un bien peu devant le combat, s'il lui plaisoit souper au camp, ou au village prochain, le Roi fit response, Dieu sçait où nous souperons aujourd'hui. Ce fut sa dernière parole entre ses domestiques. Il mourut tost apres. *I. Dubravins au 33. livre de son hist.*

27. L'Empereur Charles cinquieme voulant assailir la Provence en l'an 1536. fit passer son infanterie par certains lieux estroits & montueux, où y avoit force sapins, esquels le feu se prit, l'on ne sçait comment, de telle vehemence, & en si grande estendue, que plusieurs goudjats, vivandiers, lavandieres, & serviteurs de bagage y furent fricassez, sans qu'on peust les rescourre. Ce fut le presage de la desroute de son armee tost apres & de la perte du bagage d'icelle. ce dit *P. Torue au 35. liv. de ses histoires.*

28. Nous avons dit ailleurs que le Milannois fut en l'an 1510. & en l'an 1521. averti par divers estranges presages des grands changemens qui y avindrent es divers evenemens de la guerre, & les desolations incroyables de tout le pays, sur lequel il tomba du ciel douze cens pierres de gresles de couleur de fer enrouillé, extremement dures, & qui sentoient le soulfre. Deux heures devant qu'elles tombassent, il se fit au ciel un feu du tout extraordinaire.

ordinaire, d
merveille, d
si lourd de
va une pes
rant. Deda
ralie, en laq
duite à tou
guerres, pe
chateau de
de revoluti
mesme ann
de Guichar
che un mor
œuvre de la

29. E
de Saxe fr
veille de l
depuis Du
yeux au ci
steau une
assez grand
nez, & l'un
de ce qui su
cause de la R
la maison de
Frideric en
fait soi. La
Duc de Saxe

30. Fran
gement d'e
de la maïse
conclusion
des Franco
re leurs aïa
furent forti
de Naples n
l'empelien
Prato le la
jusque. 20
regimens E

ordinaire, de merveilleuse estendue, & fort ardent. C'est
merveilles que l'air ait soustenu si longuement un poids
si lourd de tant de pierres, entre lesquelles l'on en trou-
va une pesant soixante livres, & une autre deux fois au-
tant. Dedans deux ans apres les François quitterent l'I-
talie, en laquelle ils rentterent l'an 1515. Milan se vid re-
duite à toutes extremitez de saccagemens, embrasemens,
guerres, pestes. La foudre qui fit tant de dommage au
chasteau de Milan l'an 1521. sembla presager aussi la gran-
de revolution des affaires qui y aparut depuis, tant en la
mesme annee qu'es suivantes, comme il se void es recits
de Guichardin en son histoire des guerres d'Italie. Cardan tou-
che un mot de ces affaires es 70. & 74. chapitres du 14. liv. de son
œuvre de la variété des choses.

29. Environ la fin de l'an 1517. Frideric & Jean Ducs
de Saxe freres, sortans de la grande Eglise de Vinaire la
veille de Noel apres minuit, suivis de Jean Frideric
depuis Duc de Saxe, & de plusieurs courtisans, levans les
yeux au ciel qui estoit clair & serain, virent sur le cha-
steau une croix rouge paroissant fort distinctement, &
assez grande. Ils demurerent long temps tout eston-
nez, & l'un des freres dit à l'autre, que c'estoit le presage
de ce qui surviendrait puis apres au regard des estrifs à
cause de la Religion, & des grandes difficultez esuelles
la maison de Saxe se trouveroit reduite. Le Duc Jean
Frideric en eut sa part, comme l'histoire d'Alemagne en
fait foi. Laurent Lindeman en la harangue, où il traite de Jean
Duc de Saxe.

36. François Guichardin, apres avoir d'escrit le chan-
gement d'estat de Florence, reduite sous la puissance
de la maison des Medicis en l'an 1512. adjouste pour
conclusion ces mots : si les Florentins apres la retraite
des François hors d'Italie, eussent diligemment assen-
ré leurs affaires, moyennant quelque accord : ou s'ils se
fussent fortifiez d'armes & de soldats aguerris, le viceroi
de Naples ne les eust pas assaillis : & s'il eust trouvé de
l'empeschement (en l'eu que la garnison Florentine de
Prato se laissa honteusement prendre & tailler en pieces
jusques au nombre de deux mil hommes par quelques
regimens Espagnols) il eust composé pour de l'argent,

attendu que ses troupes ne pouvoient plus subsister faute de vivres. Mais la destinee ne vouloit pas que les Florentins fissent telles choses. Ils avoient outre les discours humains esté avertis du ciel des dangers qui les menaçoient. Car peu auparavant la foudre tombant sur la porte qui meine de Florence à Prato, emporta d'un ancien escusson de marbre les lys d'or qui sont les armoiries de France. Encore une autrefois la foudre qui tomba sur le faîte du palais, & qui entra dedans la chambre du gonfalonnier, ne toucha autre chose qu'une grande boîte d'argent, dans laquelle se recueilloient les suffrages du souverain Magistrat : puis estant descendue tout au bas, frappa de telle sorte une grande pierre au pied de l'escalier, laquelle portoit tout le faix du bastiment, qu'estant poussee dehors sans estre aucunement endommagée, il sembloit que quelques sçavans architectes l'eussent tres-artistement tirée de sa place. *Au liv. II. de hist. des guerres d'Italie tout à la fin de la 5. sect.*

31. Le Roi François premier, ayant combattu vaillamment les Suisses à Marignan l'an 1515. & gagné le champ de bataille sur eux, pour suivre sa poincte, & assiegea le chasteau de Milan. Alors furent veus en l'air en plein midi, sur la plaine d'un village nommé Gambalotte, deux chevaliers d'énorme grandeur, qui s'entrebattoient, & tost apres celui qui estoit aparut venant du costé de France demeura victorieux, mettant l'autre en fuite : ce qui fut publié par le rapport de tres-grand nombre de paysans, qui avoient veu & remarqué le tout. Deux ans auparavant, par un tremblement de terre qui avoit fait un abatis de rochers, & de terre merveilleusement vaste, s'estoit fait un lac au dessus de Bellifone, lequel vint à s'enfler de telle sorte par une creüe d'eaux y acourantes de toutes parts, qu'en fin il monta par dessus toutes clostures & barrières, & brisant une roche trouva passage pour verser un abyfme d'eaux sur la campagne. Lors d'une fureur incroyable ce torrent orgueilleux court tout le plat pays, fracasse, renverse, emporte tout ce qu'il rencontre, nommément le grand pont de pierre sur le Thefin à Pavie, & toute la fortresse que Ludovic Sforce avoit esleeve hors la ville.

Alors

Alors ayant encores sa course plus libre, pour se rendre au lac de Garde, il aconsuivit & noya vne compagnie de Suisses qui tasehoient de se joindre à leur camp. Iceux voyans un tel ennemi à leur queue, avoyent gagné une mestairie, & montez au haut des bastimens cuidoyent que dans quelques heures cest amas d'eaux s'escouleroit. Mais la violence d'icelles fut si impetueuse, qu'elles renverserent, emporterent & perdirent les bastimens, & tout ce qui estoit dedans avec tous ces pauvres Suisses. Ceste perte fut suivie de la ruine soudaine d'une fort grande estendue de pays, dont tout le bestail, les fruits, les habitans perirent en un instant: ce deluge ayant esté prompt, soudain & viste à merveilles. Tost apres, au commencement d'Octobre d'icelle annee 1515. Maximilian Sforce consigna au Roi François les chasteaux de Milan & de Cremone, avec tous les droits qu'il avoit en l'estat de Milan & ses dependances, à condition que le Roi lui fourniroit une certaine somme de deniers pour payer ses debtes, & qu'il seroit mené en France, où le Roi lui donneroit pension annuelle de trente mille ducats. *Guich. au 12. livre sect. 14.* que cest accord fust une vraye pratique ou partie dressée contre Maximilian par les siens propres, & adjoustée au bout, que Maximilian sortant du chateau pour aller en France, declaira qu'il estoit eschappé du joug des Suisses & des mauvais traitemens de l'Empereur, & des tromperies des Espagnols. Toutesfois chascun loüoit plus la fortune de ce qu'elle l'avoit ainsi tost déposé d'un si haut degré, que non pas de ce que paravant elle avoit eslevé un tel homme, lequel pour son insuffisance, pour ses pensées extravagantes, voire insupportables, estoit indigne de toute humaine grandeur. Ainsi finit la famille des Sforces, ruinée par l'ambition de Ludovic pere de Maximilian. Tous deux moururent en France. *Sabellie au cinquiesme livre de son supplement d'histoires.*

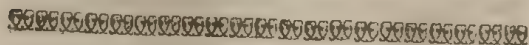
32. Les chevaliers de Rhodes rendirent l'Isle & la ville au Turc le jour de Noel l'an 1522. En mesme instant de ceste reddition, comme le Pape Adrian V I. entroit en la chapelle à Rome pour chanter messe, ayant fait le

Alors

douzième pas, une grosse pierre du portail de ceste chapelle se dissout & tombe soudainement sur deux Suisses de la garde du Pape, qui tout à l'instant en furent esbraiez sur la place. *Paul Iove en la vie d'Adrian.*

33. L'an mil cinq cens cinquante quatre, les pescheurs de Genes tirerent de la mer une teste de poisson de grandeur prodigieuse, car on conta du fond de la gorge au bout du museau dixneuf pas. L'année suivante les Genevois perdirent l'Isle de Corse. *H. Cordan au 74. cha. du 14. li. de la diversité des choses.*

34. J'avois oublié un presage touchant Ludovic Sforce. Vn peu devant qu'il fust tombé es mains du Roi Louys XII. lequel le fit amener en France, où il mourut prisonnier, il eut le presage qui s'ensuit. Vne fois environ minuit furent ouys autour du chasteau de Milan des cliquetis d'armes, fanfares de trompettes, bruits de tambours. On vid des bales de feu, qui sembloient lescher les murailles du chasteau, puis s'esvanouissoient. Quelques temps avant ce presage, il y en eut un autre en la guerre de Novare, Louys n'estant encore Roi, sur le traité de paix entre eux. En la plaine, & presques en la place, où Ludovic fut tost apres pris prisonnier en habit desguisé, parmi les bandes des Suisses: en ceste plaine (di-je) & lors qu'il n'y avoit ni bruit ni combat, le cheval de Ludovic fondit sous lui deux, diverses fois, sans qu'auparavant ni apres parut en ce cheval foiblesse ni autre occasion de telle cheute. *Arluno en la dixiesme session de l'histoire de Milan.*



PRESAGE merveilleux.

Durant nos dernières guerres un conseiller en la ville de Montpessier, personnage honorable, estant avec autres au temple, priant Dieu, eut une vision soudaine de tous les endrois de sa maison, & lui sembla qu'un sien petit fils unique tomboit d'une haute gallerie en la basse cour de son logis. Il se leva en sursaut, va chez soi au grand pas, demande son enfant, le trouve sain & sauf, raconte

racôte son
garder ce p
ceste cha
trouve ave
tourner le
vé roide m
peut pense
& la ranse
ceste mere
tout tel qu
gnant voul
veux me te
mots prof
vint lors:
foi. Quant
cerche, je
Le Sien
devis ord
Vn jour e
qu'il voy
esperdu il
chant anim
roles il cher
hifi. ch. 20.

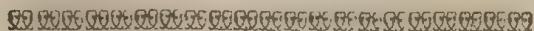
Le me ra
seigneur Lo
nostre tem
cours de la
cinq fils qu
Ioseph son
Ce petit en
re, & tous
singuliere
sement, &
yeux de son
village aban
dame fort
vie de leur
lui de la sen
(dit-il) de

racôte son ecstase, comme dès lors une chambrière pour garder ce petit fils & de nuit & de jour. Trois mois après ceste chambrière infiniment soigneuse de l'enfant, se trouve avec icelui en la gallerie, & n'ayant fait que tourner le dos, l'enfant tombe en la basse cour & est trouvé roide mort. Le conseiller, esperdu, comme le lecteur peut penser, se prend à sa femme, qui n'en pouvoit mais, & la tanse fort asprement. Quatre jours après, comme ceste mere desolée ouvre certain cabinet, un fantosme tout tel que son fils mort, se presente à elle riant & feignant vouloir l'embrasser. Lors elle s'escrie, ha! Satan tu veux me tenter. Mon Dieu, assiste à ta servante. Ces mots proferez, le fantosme s'esvanouit. Voila ce qui avint lors: comme je l'ay appris d'un personnage digne de foi. Quant à ce qui est survenu depuis, n'en ayant fait recherche, je ne passe plus avant.

Le Sieur de Voyennes gentilhomme Picard en ses devis ordinaires limitoit ses jours au signe de Taurus. Vn jour estant à table en bonne compagnie, avis lui fut qu'il voyoit acourant à lui un taureau furieux. Lort tout esperdu il commence à s'escrier, ha messieurs, ce meschant animal me perce de ses cornes. Disant telles paroles il cheut mort au bas de sa chaire. *Liv. I. du choix des hist. ch. 20.*

Je me ramentoi ce qu'autrefois j'ai oui raconter au seigneur Ioseph de la Scale, docte entre les doctes de nostre temps, & que depuis j'ai leu dedans le beau discours de la vie de Iule Cesar de la Scale son pere. Entre cinq fils que Dieu lui donna, fut nommé Odet, duquel Ioseph son frere disoit, & a escrit ce que je represente. Ce petit enfant avoit si belle façon, que le pere & la mere, & tous ceux qui le regardoyent, lui portoyent une singuliere bien vucillance. Le pere l'aimoit merveilleusement, & neantmoins autant de fois qu'il jettoit les yeux dessus, il fronçoit le sourcil, paroissoit triste & de vilage abatu, jusques à soupirer tellement que la mere, dame fort sage, conut bien que le pere se deshoit de la vie de leur petit Odet. Surce ayant requis son mari de lui declarer la cause de tant de soupirs: gardez vous bien (dit-il) de bailler à nostre fils une nourrisse sujette au

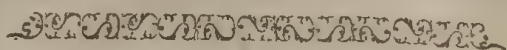
vin: je prevoi qu'il sera estoufé. Tous les jours il repetoit cest avertissement à sa femme, tant qu'elle aussi s'en donna la peur à bon escient. En ceste sollicitude, elle se leve une nuit, & trouve la nourrisse dormante abouchée sur le visage de l'enfançon, de sorte que c'en estoit fait, si la mere eust tant soit peu differé de se lever: & eut-on beaucoup de peine à remettre sus le petit, lequel eschappa un second & troisiésme peril de mort, par l'intemperance d'une nourrisse yvrongnesse. Qui fut cause qu'on delaiста ce petit encore bien jeune, & fut commis à une fille de chambre pour le garder & gouverner. La pauvre mere estimoit, pour s'estre desfaite d'une mal sage nourrisse, son enfançon bien assure: mais le pere l'avertissoit de ne se fier pas tant à sa fille de chambre, & continuoit en son triste presage. La gouvernante aimoit ardemment son nourrisson: & en avoit un soin merveil-
leux. Mais une nuit elle fut trouvee dormante avec le petit aagé de deux ans, estoufé entre ses bras. Je n'en puis escrire d'avantage.



PRESAGE remarquable.

LE propre jour que la ville d'Afrique, jadis Aphrodisium, fut prise sur les Turcs par l'armée de l'Empereur Charles cinquiesme, de laquelle estoient chefs Antoine Dore, & Christofle de Vegue, une plaisante aventure fut prise à bon presage par les assiegeans. Vegue avoit en ses pavillons une biche privée, qu'on sçait estre un animal qui se donne l'espouvante au moindre bruit qu'on face. Neantmoins le jour de l'assaut environ le quinziesme de Septembre mil cinq cens cinquante, ceste biche non harassée de personne, ains de son mouvement, monte à la bresche, & sans s'esfaroucher au bruit des hucées de tant de soldats, ni de l'artillerie qui tonnoit horriblement, ni des bales qui sifflaient de celle part, poussa outre, & entra la premiere devant tous les soldats dedans la ville, laquelle tost apres fut emportée d'assaut, plusieurs Mores & Turcs tuez à la bresche & par les places,

places, dix mille personnes de divers aage reduites en captivité par les victorieux *Mr. le President de Thou* à la fin du 5. liv. de ses histoires de nostre temps.



**PRESAGES ou predinctions
admirables.**

IE remonteray plus haut, & représenterai ce qu'*Alexandre d'Alexandrie* raconte au 3. livre de ses jours geniaux, chap. 15. Chacun sçait (dit-il) que durant la grande prosperité de *Ferdinand I. Roi d'Arragon*, la ville & le royaume de *Naples* ne voyant pres ni loin de soit rant soit petite apparence de guerre ou autre redoutable changement; un saint homme nommé *Catalde*, lequel pres de mille ans auparavant avoit esté *Evesque* de l'Eglise de *Tarente*, qui depuis le tenoit pour son patron, une fois apzrut sur la minuit en vision à un prestre d'icelle Eglise, & l'admonesta soigneusement de fouiller en certain endroit qu'il lui designa, où il trouveroit un livre, par lui escrit durant sa vie, dedans lequel y avoit beaucoup de secrets, escrits par mandement expres de Dieu. Qu'ayant trouvé ce livre, il le porta promptement au *Roi Ferdinand I.* Le prestre adjoustant peu de foi à ceste vision, laquelle lui aparut encore plusieurs fois depuis en son repos, avint un jour que s'estant levé fort matin, & se trouvant seul en l'Eglise, l'Evesque *Catalde* se presente à lui, la mitre en teste, couvert de chape Episcopale, & fit au prestre veillant & le contemplant le mesme commandement susmentionné, adjoustant des menaces s'il n'executoit ce qui lui estoit enjoint. Le jour venu ce prestre suivi de grande multitude de peuple s'achemina en procession solennelle vers la cachette où estoit le livre, qui fut trouvé en placques ou tablettes de plomb, bien attachees & clouees: contenant ample declaration de la ruine, des miseres, desolations, & pitoyables confusions du royaume de *Naples*, au temps de *Ferdinand I.* De fait sur les aprests de la guerre, *Ferdinand* mourut, *Charles VIII. Roi de France*

envahit le royaume de Naples, Alfonse fils aîné de Ferdinand, des son advenement à la couronne dechassé, fut contraint s'enfuir en exil où il mourut. Son fils Ferdinand le jeune, Prince de tresgrande esperance, heritier du royaume, fut envelopé en guerre, & mourut en fleur d'age. Puis les François & Espagnols partagerent le royaume, chassans Frideric fils puîné de Ferdinand : firét des desordres & saccagemens incroyables par tout le pays. En fin les Espagnols en chasserent du tout les François, & sont jusques à present demeurez maistres de la piece entiere.

Sabellie au 9. liv. de ses hist. Ennead. 10. escrit que la commune voix fut, lors que Charles VIII. entreprit la conqueste de Naples, par l'aveu du Pape Alexandre VI. que le fantosme de Ferdinand I. mort peu auparavant aparut par diverses fois de nuit à un chirurgien de maison du Roi, nommé Jaques, & du commencement en gracieux langage, puis avec menasses & rudes paroles, lui enjoignit de dire à son fils Alfonse, qu'il n'esperast pouvoir faire teste au Roi de France : d'autant qu'il estoit ordonné que sa race, apres avoir passé par infinis dangers, seroit priver de ce beau royaume, & finalement aneantie. Que leurs pechez seroyent cause de ce changement, specialement un forfait commis par le conseil de Ferdinand dedans l'Eglise de saint Leonard à Pouzzol pres de Naples. Ce forfait ne fut point déclaré. Tant y a qu'Alfonse quitta Naples, & avec quatre galeres chargees de ce qu'il avoit de plus precieux se sauva en Sicile. Bref, en peu de temps, la maison d'Arragon perdit le royaume de Naples.

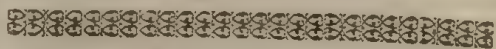
Peu avant la prise de Ludovic Sforce, Duc de Milan, emmené prisonnier en France, où il mourut à Loches, on ouïr autour du chateau de Milan sur la nuit un cliquetis d'armes, des sons de tambours & fanfares de trompettes : on vid des bales enflammées lescher les murailles : dans le chateau furent veus des conils ayant deux testes, des chiens furieux courir de chambre en chambre, & disparoir soudainement. Auparavant, comme Sforce faisoit revue de son armee, presque au mesme endroit, où quelque temps apres il fut pris prisonnier, & de là

de la mené
estoit mené
broncha pas
lure ni foib
son hist. de M

33333

I E donne
bere faire
en consider
mien. Le R
aux eschev
Christienn
de Stockho
de suscite
pour reme
râte ans fa
lui contena
prudence p
perance, &
providence
ste hittoire,
es volumes
narchiques
te : que les
sages & heu
lez les fils
aux peuples
transporte
lice en veu
les princes
publiques,
eux la paix,
este de ce no
plé, non si b
Royaume qu
ment sous la
To

de la mené en France, le cheval de guerre sur lequel il estoit monté fondit par deux fois sous son maître, & broncha par terre, sans qu'au cheval aparust douleur, foulure ni foiblesse quelconque. *Fr. Arluno, en la 2. section de son hist. de Milan.*



PRINCE heureux.

IE donne ce surnom d'heureux au Prince que je delibere faire voir en ce tableau, laissant au lecteur, qui en considerera les traits, la liberté d'asseoir son avis sur le mien. Le Royaume de Suede avoit esté reduit comme aux escueils d'une totale ruine, par les cruels efforts de Chrístienne Roi de Danemarck, nomméement au massacre de Stockholm, quand le souverain gouverneur du monde suscita GOSTAVE, seigneur de noble race en Suede, pour remettre les affaires au dessus, & par l'espace de quarante ans faire choses dignes de memoire, l'histoire d'icelui contenant des exemples de sagesse, de magnanimité, prudence politique, force guerriere, justice, pieté, temperance, & heureuse adresse, accompagnées de la speciale providence & presence gracieuse du Tout-puissant. Cette histoire, entre plusieurs autres, que nous proposerons es volumes suivans, monstre que les Estats publics, monarchiques & autres ne se maintiennent point à l'avanture: que les bons Rois, Princes & Magistrats ne naissent sages & heureux: mais que Dieu (duquel ils sont appelez les fils & lieutenans) les donnent & conservent tels aux peuples: brief qu'à main invincible establit, porte, transporte les Royaumes, selon que sa patience & justice en veut arrester. C'est lui qui donne en sa douceur les princes sages & vertueux, qui reparent les bresches publiques, chassent les perturbateurs, ramènent chez eux la paix, la justice, & la pieté. Voyons si Gostave a esté de ce nombre, quoi qu'en un Royaume, non si peuplé, non si beau, non si riche, que plusieurs autres: mais Royaume qui en beaucoup de sortes a esté, nomméement sous la domination de Gostave, l'un des theatres

des merveilles du Roi des Rois.

Des l'an 1517. Christierne II. Roi de Danemarc, depuis beau frere de l'Empereur Charles V. avoit fait ses efforts d'empier la Suede, où ses troupes avoyent eu du pire. L'an suivant il voulut y retourner: mais n'ayant pas du meilleur, ains réduit au danger d'estre pris, il demanda la paix à Stenon Sture, lors Roi ou gouverneur de Suede: & pour y parvenir un preallable pour parler ensemble, requerant que Stenon vinst à lui en ses navires, ou offrant descendre en terre & aller vers Stenon dedans Stockolm, moyennant qu'on lui baillast six gentilhommes des principaux de Suede, lesquels il designoit, dont le premier estoit Gostave fils d'Erie, ieune seigneur. Christierne ayant ses ostages en sa navire Royale, en lieu de descendre, fit hausser les voiles, & print la route de Danemarc. Il commit en garde Gostave à Eric Banner chevalier Danois, capitaine d'une forteresse nommee Kallo. Gostave ayant permission d'aller à la chasse quelques fois, fit en sorte que l'annee suivante il se sauva, & en habit desguisé se rendit dedans Lubec, ville & republique puissante au rivage de la mer Baltique. Eric courut apres, & fit grande instance vers les seigneurs de Lubec, pour l'avoir Gostave, lequel debat tellement son droit devant les seigneurs de Lubec, qu'Eric fut renvoyé à vuide.

Au bout de quelques mois, par l'avis du consul de Lubec, personnage de grande autorité, Gostave s'embarqua secrettement en une hurque ou navire de charge, fut porté avec les marchands & passagers jusques au goulfe de Calmar, ville principale de Gothie dependante du Royaume de Suede. Incontinent il se met en un esquif, prend terre, & entrant inconnu dedans Calmar, gardée lors par les Suedes, fut benignement receu dedans le chasteau, tenu en fief par la vefve d'un seigneur, à laquelle il fit entendre ce qui lui estoit advenu depuis la fin de Septembre mil cinq cens dixneuf qu'il s'estoit sauvé de Kallo, jusques au dix-huictiesme de May mil cinq cens vingt, jour de son arrivée à Calmar. Il sceut aussi d'elle & de ses domestiques, le miserable estat de Gothie & de Suede. Pourtant exhorta-il tost
apres

apres les cie
ne le rend
saverit, p
occasion, a
vers quelq
tez, non la
lui furent d
tier nommé
attirer à soi
faute de sel
stieroe.

Il ne per
ses, le rend
y passe une
de la char
ami, qui l
ne. Ne po
stairie de
il regoit ce
Stockolm,
vironné &
si de la mo
commande
genul-hom
vrit toutes
meilleur vis
gens, d'ar
ment il en v
de Christien
de ce trait
& ne cessa d
à tous du m
rage en la
lement e
man. Ce n
toucher d'av
plus avant,
travailleurs
entre tous l
temps sur la

apres les citoyens & soldats de la garnison de Calmar, de ne se rendre tellement à Christierne. Il lui en cuida mes-
saver, par l'insolence de quelques estrangers: à ceste
occasion, assisté de la dame du chasteau, il s'achemina
vers quelques fermiers de ses terres par chemins escar-
rez, non sans dangers divers, à cause des embusches qui
lui furent dressées, en maints lieux, sur tout en un quar-
tier nommé Smalande, dont les habitans, qu'il pensoit
attirer à soi, le menacerent fort, disans qu'ils n'auroient
faute de sel ni de harencs sous la domination de Chri-
stierne.

Il ne perd courage pourtant, ains poursuit ses cour-
ses, se rend en une mestairie appartenante à son pere, &
y passe une partie de l'esté, communique avec le prieur
de la chartrouffe de Griphisholm, sage vieillard son
ami, qui le conseilloit de faire sa paix avec Christier-
ne. Ne pouvant suivre ce conseil, il retourne en la me-
stairie de son pere, où ayant séjouriné quelques jours
il reçoit certaines nouvelles de l'horrible massacre de
Stockolm, ci devant décrit en ce volume. Alors en-
vironné & agité de terribles penſees, & trefdolent aus-
si de la mort de son pere massacré des premiers par le
commandement de Christierne, il alla trouver un
gentil-homme nommé Aaron Pierre, auquel il descou-
vrit toutes ses intentions. Ce traistre lui monstrant le
meilleur visage du monde, promet toute assistance de
gens, d'argent & de sa propre personne. Mais secrette-
ment il en va faire la decouverte à l'un des lieutenans
de Christierne. Gostave promptement averti du voyage
de ce traistre par la femme d'icelui, se sauva de vifesse,
& ne cessa depuis par montaignes & vallees, donner avis
à tous du massacre susmentionné. Il trouva peu de cou-
rage en la plupart, les plus hardis redoutans merveil-
leusement Christierne, qui avoit l'espee sanglante en la
main. Ce nonobstant Gostave recharge & pour n'esfa-
roucher d'avantage ceux qu'il voyoit estonnez, se retira
plus avant, en pays vers les Dalekarles Occidentaux,
travaillans aux mines d'argent & de fer, hommes hardis
entre tous les Suedes, & demeura pres d'eux quelque
temps sur la fin de l'an 1520.

Mais au commencement de l'année suivante, les Dalarles avertis du danger qui les menaçoit, par gens échapez du massacre de Stockholm, lesquels en representoyent les pitoyables circonstances, resolurent de prevenir les cruels desseins de Christierne & de ses troupes, s'assemblent, elisent Gostave leur gouverneur & chef des troupes pour la liberté publique, lui donnent autorité de commander, & une garde de vaillans hommes. Ayant accepté la charge, & gens acourans à lui de toutes parts, au commencement de Fevrier il surprend une garnison de Danois & le gouverneur du pays, s'acommode de toutes les marchandises de ceux de Danemarck, qui trafiquoyent là: puis ayant renforcé son armée se fait reconnoistre seigneur en divers endroits. L'Archevesque d'Upsale & quelques gentil hommes, qui s'appelloient le conseil de Suede, penserent lui faire peur, & tascherent l'amener à composition avec une fucille de papier, qui ne servit que de risée à ses soldats, lesquels desgorgerent aussi beaucoup de propos picquans contre l'Archevesque & les siens. Gostave se voyant une petite armée de six mille combattans, hardis comme lions, s'achemine vers Arosie, ville pleine de gendarmerie & infanterie de Danemarck. Aux aproches y eut une sanglante meslée. Mais Gostave suivi de quelques gentil hommes & capitaines échapez du massacre, item de ses soldats, donne de pied & de teste à travers les ennemis, de telle vigueur qu'il les met en route, les poursuit, gaigne la ville, & contraint ceux qui restoyent de se sauver de vitesse en des petis bastiaux à Stockholm. Le chasteau bien muni d'hommes & de vivres tint bon encore neuf mois.

Cette victoire fut causée que plusieurs soldats & gentil hommes de Suede, qui portoyent les armes pour Christierne, se joignirent à Gostave, lequel se sentant plus fort envoya une partie de son armée vers Upsale. Aux aproches, Benedict Brug commandant en la ville pour l'Archevesque, envoya quelques espions pour reconnoistre les troupes de Gostave. Iceux attrapez, le chef d'icelles troupes prit par les chanoines & gouverneur d'Upsale de n'empescher ce iour-là certaine solennité qui

qui le faisoit
responde
etrangers
se continu
mespris de
aux princip
payerent l
les troupes
de vin & de
garde, & se
disant la f
vitesse ma
lui tarde u
de trop p
rire, de te
douleurs,
mourut à
honte &

Au mo
Upsale, &
gneur. Eux
trouver bo
avec l'Arch
parti de C
Gostave. L
trez aux le
à Stockhol
que ayant
du chastea
sonne il p
mettre
chemine,
vers Upsal
chemin à
Gostave ay
d'une escha
chanoines
ble, ayant
& autres v
sten. Cont

qui se faisoit hors la ville, ni la foire qui se tenoit lors, fit
response qu'il estoit seant aux Suedes, non point aux
estrangers, d'observer telles ceremonies. Neantmoins il
se contint tout ce jour, durant lequel Benedict Biug, au
mespris de Gostave & des siens, fit un festin solennel
aux principaux de la ville au jardin de l'Archevesque. Ils
payerent l'escot bien cher le lendemain: car avant iour
les troupes de Gostave surprindrent ces superbes assopis
de vin & de sommeil, tuèrent leurs sentinelles & corps de
garde, & se rendirent maistres de la place. Benedict mau-
disant sa fortune, quitte coupe & couche, se sauve de
vitesse: mais en fuyant, une fiesche descochee de roideur
lui larde un des bras depuis le poignet jusques au cou-
de, trop plié au festin du jour precedent: & le pince sans
rire, de telle sorte qu'ayant esté atteint de tres griesves
douleurs, lors qu'on lui arracha la fiesche du bras, il
mourut à Stockholm, où il s'estoit refugie, couvert de
honte & d'ex treme confusion.

Au mois de Iuin, Gostave se transporta d'Arosie en
Vpsale, & induisit les chanoines à le recognoitre sei-
gneur. Eux avant que rien conclurre, le supplierent de
trouver bon qu'ils communiquassent preallablement
avec l'Archevesque, pour obtenir qu'il quittast le
parti de Chriffierne, & avec eux embrassast celui de
Gostave. Lui acquiesçant à leur demande joint ses let-
tres aux leurs, exhortant l'archevesque, lors refugie
à Stockholm, de se ranger à son devoir. L'Archeves-
que ayant receu ce pacquet, le monstre au capitaine
du chasteau, & d'un souris mocqueur dit qu'en per-
sonne il porteroit response à Gostave. Puis, sans per-
mettre au herauld de Gostave de s'en retourner, s'a-
chemine, suivi de toute la gendarmerie & infanterie,
vers Vpsale: & n'ayant plus qu'une lieue & demie de
chemin à faire pour estre à la porte, lasche ce heraud.
Gostave averti de tout par ses coureurs, & descouvrant
d'une eschauguette ceste armee ennemie, conut que les
chanoines l'avoient trahi. Parquoi se sentant trop foi-
ble, ayant peu auparavant congedié les Dalekarles &
& autres troupes, delibera de gagner la forest de No-
sten. Contraint de s'arrester à un passage de riviere, &

jeté du cheval en terre peu s'en salut qu'il n'y demeurast mort ou pris. Mais Dieu voulant le conserver, acouragea de telle sorte ceux qui l'accompagnoient, qu'il se desvelopa de ce danger. Incontinent apres il ramasse ses troupes, & courut sus de telle hardiesse à l'Archevesque sur le chemin de Stockolm, qu'il lui tailla en pieces presque toute son armee, & mit le reste à vau de route: poursuivant sa victoire il s'approche de Stockolm, delibéré de l'assiéger: mais la garnison estoit si puissante, que force lui fut de se tenir un peu loin, pour camper plus asseurement: là dessus secours lui arriva de divers endroits. Il avoit lors trois ou quatre petites armées, mais tant esloignées, que ce lui estoit une peine incroyable de pourvoir aux vivres & à la solde de tant de troupes.

En ces entrefaites Severin de Norbi, gouverneur de l'Isle de Gotland, brave chef de guerre, & fort affectionné au parti de Christierne, entreprit de secourir le chasteau de Stekebourg en la Gothie Occidentale, assiégré par Arvide, lieutenant de Gostave. Il y eut quelques exploits de guerre de part & d'autre, mais finalement Severin refraischit les assiégés d'un secours d'hommes & de vivres, & commit la garde de ceste forteresse à Bernard de Mylen, vaillant capitaine Aleman. Gostave entendant les nouvelles du depart de Severin, convoqua les Estats de Suede à Vastenes, où du commun consentement de tous il fut accepté seigneur & gouverneur du Royaume. Au depart des deputez, Gostave remit ses troupes aux champs, & fit forte guerre de toutes parts aux ennemis, avec heureux succès. Il continua le reste de l'année le siege de Stockolm, & sur la fin de Decembre receut par composition le fort chasteau de Stekebourg, le capitaine duquel au bout de quelque temps se renga à son service, & dessit Severin de Norbi, qui perdit six ou sept cens de ses meilleurs soldats, voulant secourir ce chasteau.

Au commencement de l'an 1322. Henri de Ranzou, lieutenant de Chustierne, rendit à Gostave la forteresse de Nycopen. Tost apres furent apportées lettres de Christierne aux chasteellains & capitaines de toutes les places qu'il tenoit encores, en Suede, par lesquelles il leur cō-

mandoit de
des qu'ils p
cruelle qu
boen, nom
de la noble
gentil-hom
voit grand
ce cruel m
mër à ses a
prie Thom
armes pou
res soldat
qui est-ye
quelle, E
fit guerre
L'Evesque
de Christ
gentils-h
pretenda
Mais acue
Sur la fin
chasteaux
fut detru
vant Stock
Gostave
voir des f
kn. Im à
neuf gran
ce qu'ils p
les leigne
mei gene
juiques à
Gostave,
rerent qu
Pourtant
vers le co
rent d'all
& firent u
un regne
quant au

mandoit de faire mourir tous les gentils hommes Suedes qu'ils pourroyent attraper. Alors la guerre fut plus cruelle qu'elle n'avoit oncques esté. Le chasteelain d'Aboen, nommé Thomas, ayant pris quelques principaux de la noblesse de Finlande, leur fit trancher les testes. Un gentil-homme du pays, nommé Eric Fleming, lequel avoit grand credit envers les siens, averti des premiers de ce cruel mandement de Christierne, prouvent dextremét à ses affaires, faignant estre ennemi juré des Suedes, prie Thomas de lui bailier les Suedes qui portoyent les armes pour Christierne, afin de faire avec quelques autres soldats une rude sortie sur les troupes de Gostave qui estoient là autour. Thomas ayant accordé ceste requeste, Fleming se retira vers Gostave. & de là en avant fit guerre à toute outrance aux troupes de Danemarc. L'Evesque d'Aboen, detestant le courage sanguinaire de Christierne, s'embarqua acompagné de quelques gentils-hommes & de leurs familles bien commodées, pretendant faire voile & retraite de Finlande en Suede. Mais acueillis d'une tourmente ils perirent tous en mer. Sur la fin de Janvier Gostave eut par composition les chasteaux d'Arosie & de Tynnelso: mais ceste prosperité fut destrempee en la desfaite de ses troupes campees devant Stockholm.

Gostave, qui lors estoit à Vpsale, conut qu'il falloit avoir des forces en mer pour contraindre ceux de Stockholm à se rendre. Il obtint à cest effect une flotte de neuf grands vaisseaux de guerre bien equippez, & prifez ce qu'ils pouvoient valoir, qui lui furent envoyez par les seigneurs de Lubec, sous la conduite de Jean Stammel general de ceste armée. Au reste les soldats qui jusques alors avoyent porté les armes pour le service de Gostave, requis de lui prester serment de fidelité, declarerent qu'ils ne le feroient point qu'en sa presence. Pourtant fit-il une course de deux grandes journées vers iceux, lesquels l'ayant veu, tout soudain lui vouèrent d'allegresse incroyable leur service à vie & à mort, & firent un serment fort solennel à telle fin. Il envoya un regimen au colonnel d'Arvide, assiegeant C. lmar: quant aux autres, il les conduisit lui-mesme au siege de

Stockholm, pour la continuation duquel il ne retint que les soldats aguerris, & renvoya chez eux, les paysans de Suede. Les seigneurs de Lubec qui vouloyent tirer leur raison des torts à eux faits par Christierne, envoyerent à Gostave un nouveau renfort de munitions & de vivres en huit navires. Ces choses s'executoient es mois de May & de Juin. Au mois de Juiller suivant Thomas chastellain d'Aboen, par l'avis de Severin de Norbi chargea des soldats, de munition de guerre, & de vivres, quelques vaisseaux, & fit voile de Finlande vers Stockholm, pour secourir les assiegez. Approchant de la ville, il envoya un brigantin à la descouverte. Eric Fleming Amiral de Suede, en embusche derriere une haute montaigne, investit & attrape ce brigantin, fait loger les matelots & soldats d'icelui dedans les vaisseaux de sa flote: charge le brigantin d'un pilote, de bons matelots & vaillans soldats Suedes, & y entre avec eux, puis vogue droit à Thomas, lequel estant descendu en un esquif pour recognoistre les rades voisines, approche à la rame pres du brigantin, & cuidant que ce fussent ses gens, demande comme tout se portoit? Eux respondent, tresbien. Lors il monte de son esquif au brigantin, dedans lequel il ne fust pas si tost entré, qu'il conut avoir fait un tressourd equivoque à son desavantage. Il tascha se jetter en son esquif, mais saisi au collet, il fut promptement porté es navires de Suede. Tout à l'instant aussi l'Amiral Fleming à voiles desployees courut sus aux vaisseaux ennemis, & en saisit la pluspart, le reste s'escarta & sauva comme il peut. Thomas mené vers Gostave receut le loyer de ses cruautéz à une branche de chesne où il fut pendu & estranglé. Severin de Norbi essaya de reparer ceste faute venant en Octobre avec cinq grands vaisseaux de guerre au secours des assiegez. Le delai des navires & capitaines de Lubec, qui rompit le coup aux sages avis de l'Amiral, lui donna loisir d'eschaper & s'en retourner tout confus à Calmar.

Sur la fin d'Octobre Gostave inventa & fit accommoder des ponts de bois si proprement que Stockholm fut assiegee par quatre endroits, de telle sorte que les assiegeans pouvoient s'entrescourir & visiter commodément

dément à ro
gez de uret
ventions les
En ces entr
ouvert à tou
steaux, ou
Quelques u
ste Claire e
d'une comm
certain par
fugiez, que
ment. Or
envoyerent
considerer
tomber en
en Danem
Christierne
ques uns d
descouvert
chefs: au
il fut execut
ventee se de
stave aussi le
aussi ceux de
aux autres.
l'hiver en ce
le siege par
coustumez à
& Lubecqu
des deux assi
ption.

Au mois
colonel Sig
quis'empar
marville &
essaye quel
de gens mai
stierne hors
laissant que
quels il avoi

dément à toutes heures, sans qu'il fust possible aux assiégez de tirer soulagement de leurs associez. Par telles inventions les assiégez se trouverent reduits à l'extremité. En ces entrefaites plusieurs citoyens qui avoyent l'œil ouvert à toutes occurrences, se retiroient par petits bateaux, ou à force de courir, au camp de Gostave. Quelques uns s'estoyent retirez au convent de sainte Claire en l'un des fauxbourgs, y attendre le point d'une commode retraite. Mais l'Abbesse instruite par certain partisan de Christierne, decela ces pauvres réfugiés, que ceux de Stockholm firent mourir cruellement. Or la faim pressoit rudement les assiégez, qui envoyèrent un espion offrir son service à Gostave, & considerer toutes choses soigneusement, ou pour retourner en la ville, ou pour s'acheminer promptement en Danemarck, afin de représenter l'estat des affaires à Christierne & obtenir secours. Mais reconu par quelques uns de Stockholm retirez en l'armée & ses desseins decouverts, on le trouva saisi de lettres escrites par les chefs: au moyen dequoi convaincu & conu coupable il fut executé à mort. Les assiégez voyans leur mine esventée se deschargerent des bouches inutiles; mais Gostave aussi les serra de plus pres que devant, comme aussi ceux de Calmar, sans donner relasche aux uns ni aux autres. Et pource que le froid est tres-aspre durant l'hiver en ces quartiers septentrionaux, il fit continuer le siege par les capitaines & soldats Suedes, mieux accoustumez à la rigueur de l'air, & disposa les Alemans & Lubecquois es garnisons des villes plus proches des deux assiégées, continuant leur solde sans interruption.

Au mois de Fevrier de l'an 1523. Gostave envoya le colonel Siggon en Norvegue avec quelques regimens, qui s'emparent de plusieurs places. En May suivant Calmar ville & chasteau se rendit. Severin de Norbi avoit essayé quelques semaines auparavant de les renforcer de gens: mais ayant receu nouvelles de la fuite de Christierne hors de Danemarck, il quitta du tout la Suede, ne laissant que soixante soldats au chasteau de Calmar, auxquels il avoit commandé, si force leur estoit de desloger,

qu'ils missent le feu par tout, & se retirassent par basteaux en Gothlande. Ceste mesche descouverte par les citoyens de Calmar, ils ouvrent de nuit les portes de leur ville aux Suedes, lesquels dedans huit jours apres chasserent ceste garnison du chasteau, sans que rien fut endommagé: puis les Suedes se rendirent maîtres de la grande isle nommee Olande. Tant d'heureux exploits contraignirent ceux de Stockholm de rendre les mains à Gostave, sous certaines conditions qu'il ne voulut accepter. Mais desireux de donner encores plus de pied aux affaires, il fit assembler les estats de Suede à Stregnes, où le Senat du royaume aboli par Christierne, lequel avoit massacré les principaux du royaume, fut reestabli & remis en son entier, avec les droits & privileges precedens. Ces senateurs, du consentement des estats esleurent Gostave Roi de Suede. Gostave se comporta lors excellemment, car en premier lieu, par tous moyens possibles, il essaye de s'exempter de telle charge, s'excusant avec beaucoup de raisons. En second lieu, il remonstra que ses travaux & services pour le public requeroient soulagement, non point nouvelle charge, faisant voir qu'il estoit eslongné de toute passion qui enflamme tant d'hommes à pourchasser les hautes charges, desquelles ils sont totalement indignes. Il adjousta puis apres, qu'il obeyroit tres-volontiers à celui qui seroit esleu Roi, & se comporteroit en fidele patriote. Mais les estats aidez encor par le legat du Pape, ayans dit qu'ils ne vouloyent proceder à nouvelle election, finalement Gostave declara que pour n'estre accusé devant Dieu & les hommes, d'avoir laissé la patrie au besoin, il bailleroit l'espaule sous le ioug qu'on lui mettoit sus: & prioit les seigneurs du royaume de vouloir lui aider à porter si pesante charge: exhortant grands & petits de prier Dieu pour lui. Surce, toutes ceremonies en telle election soigneusement gardees, il fut confirmé Roi. Mais il refusa d'estre couronné, desirant au prealable remedié à plusieurs grands desordres, à quoi l'on ne pouvoit bonnement prouver, que l'estat ne fust mieux asseuré. Ces choses avindrent au commencement de l'uin de l'an mil cinq cents vingt-trois,

Les

Les seigneurs
de Chastit
ample reco
octroya, co
les, plusieurs
puis. Trois
dit à lui, de
Jean, & y
puis salué
même mo
resses impo
soldats et
leur donn
tirerent fo
voya ceux
porter la g
lieutenan
cinq mois
ce de Gost
sens aux se
s'estoyent
liance pour
scovie.

En ceste
livree des
royaume d
pereur Ch
sta bien aff
Septentrio
Norbi, ger
de Gotlan
conoitre
Danemarc
de Lubec
nud de M
de, und s
1514. & au
ville de
Gotlande.

Les seigneurs de Lubec avoyent magnifiquement & courageusement secouru la Suede contre les invasions de Christierne Roi de Danemarc. Gostave leur en fit ample reconnoissance & satisfaction, d'avantage il leur octroya, comme aussi à ceux de Dantzick & autres villes, plusieurs beaux privileges, desquels ils ont jouy depuis. Trois semaines apres la ville de Stockholm se rendit à lui, dans laquelle il fit son entree la veille de saint Jean, & y fut receu à la grand' joye des gens de bien, puis salué Roi de Suede & de Gothie. Devant la fin du mesme mois Blekinge & le chasteau d'Elbourg, fortessees importantes, se soumsirent à lui, congediant les soldats estrangers apres la reddition de Stockholm, il leur donna tout contentement, tellement qu'ils se retirerent fort satisfaits de sa liberalité. Cela fait, il envoya ceux qui voulurent demeurer avec les Suedes porter la guerre en Finlande, sous la conduite de ses lieutenans. Avant la fin de l'annee, & dans quatre ou cinq mois, toute la Finlande fut reduite à l'obeyssance de Gostave, lequel fit de grands honneurs & presens aux seigneurs, gentils-hommes & capitaines, qui s'estoyent vaillamment portez en la guerre: & traicta alliance pour quelques annees avec le grand Duc de Moscovie.

En ceste mesme annee, la Suede fut entierement delivree des invasions de Christierne, lequel chassé de son royaume de Danemarc, s'enfuit es Pays bas vers l'Empereur Charles cinquiesme son beaufrere. Nul ne resta bien affectionné à son service en tous ces pays-la de Septentrion dont il peust faire estat, que Severin de Norbi, gentil-homme Norveguyen, lequel tenoit l'Isle de Gotlande au deffous de Stockholm, sans vouloir reconoistre ni Gostave, ni Frideric Roi de Suede & de Danemarc. Gostave, assisté du secours des seigneurs de Lubec, resolut le chasser de là: pour cest effect Bernard de Mylen amiral de Suede fit voile en Gotlande, tandis que Severin faisoit la guerre en Scanie, l'an 1524. & au mois de May s'empare de l'Isle, assiege la ville & le chasteau de Vuisbouë unique forteresse de Gotlande. Severin avoit esté desfait avec grand

perle de ses troupes en Scanie par l'armee de Danemarck, au moyen de quoi force lui avoit esté de se rendre à Frederic. Nulle esperance ne lui restoit que ceste ville & forteresse assiegee. Il y retourne de Danemarck, & pippe de telle adresse l'Amiral de Suede, qu'il lui fait lever le siege, & livre aux ambassadeurs de Frederic toute la Gorlande avec sa ville & forteresse : quoi fait il se retire en Danemarck, d'où tost apres il est chassé, puis au bout de diverses aventures, va mourir en Italie au siege de Florence. Gostave, trahi par son Amiral, qui avoit tout quitté sans lui rien communiquer, le fait appeller pour rendre raison de ses deportemens. Il fut par contumace privé de ses estats, & se sauva en Allemagne, où l'on ne tint compte de lui. Ceste trahison fut un nuage à l'heur de Gostave, lequel toutesfois donna tel ordre par tout aux affaires que l'espace d'environ quarante ans ses pays iouyrent de repos, tandis que les autres parties de l'Europe furent agitees de terribles mouvemens, ainsi que les histoires depuis l'an 1520. iusques à l'an 1560. le tesmoignent.

Or entre autres exploits memorables, Gostave ayant chassé de son royaume quelques mutins, qui taschoyent y introduire de grands desordres, comme leurs compagnons faisoient en Allemagne l'an 1525. tost apres il fit assembler les estats de Suede en la ville d'Vpsale, où en sa presence les Ecclesiastiques maintindrent par leurs deputes, que les immunités, franchises, commoditez & grandes chevances jadis octroyees par les Empereurs, Rois & Princes au clergé, ne devoient sentir alteration ni changement, sous peine d'anatheme & de damnation eternelle. Les gens du Roi & les deputes de la noblesse accordoyent que les vrais serviteurs & docteurs de l'Eglise estoient dignes de tout honneur & de convenable entretenement. Mais que les ventres paresseux, lesquels ni de fait ni de parole ne servoyent à la gloire de Dieu, ni au salut des subjets du Royaume, ne devoient estre entretenus aux despens du public. D'avantage que les Rois & Princes successeurs avoyent droit de redresser & repeter ce qui avoit esté

peu

peu confide-
ciers : suivan
Finalement
divin & hum
une puissan
ses & reven
ment : ce qu
de troubles
cent ans en
te la Suede.
ce coup, il
rez & fran
rois pour les
des temps &
en tout le
rité & deve
gé de Sue
moucher,
Gostave el
le. Puis ils
pellant Nic
Suede, lequ
pretexte de
soi-mesme,
chinations &
te à prouver
Stenon decl
estoit deced
en donna de
autres leurs
donnerent
lauré de
hoch, y fut
velque & le
de leurs cha
tion contre
y renouer le
obtena, ils f
reau de reb
de l'Evesque

peu considerément establi & octroyé par leurs devanciers : suivant la reigle , Trop ou mal donné soit repeté. Finalement , qu'il n'y avoit mot quelconque en droit divin & humain , qui octroyast aux serviteurs de l'Eglise une puissance & autorité politique , ni tant de richesses & revenus annuels qu'ils en possedoyent indeuëment : cè qui les avoit enhardi d'esfouvoir beaucoup de troubles contre leurs magistrats & leurs rois depuis cent ans en dessus , à la grande foule & oppression de toute la Suede. Le clergé ne pouvant parer seurement à ce coup , il fut arresté que les immunitez , commoditez & franchises d'icelui estoient en la puissance des rois pour les amplifier ou restreindre , selon que l'estat des temps & la condition des Eglises le requerroit , sauf en tout le droit de Dieu & du service divin , selon verité & devotion bien reiglee. Les principaux du clergé de Suede & leurs adherans commencent à s'escarmoucher , publient dedans & dehors le Royaume que Gostave estoit un heretique indigne de la majesté royale. Puis ils subornerent un audacieux imposteur , s'appellant Nicolas Sture fils de feu Stenon gouverneur de Suede , lequel fit soulever le peuple en Vestgothie , sous pretexte de religion , Gostave toujours semblable à soi-mesme , surmontoit toutes sortes de haines , de machinations & d'efforts des rebelles , poursuivant sa pointe à prouver aux desordres du royaume. La vefve de Stenon declaira que le fils qu'elle avoit eu du defunct estoit decedé quelques annees avant ceste esmeure , & en donna des preuves si asseurees , que les Dalekarles & autres leurs voisins , qui s'estoyent fort esmeus , abandonnerent en un instant l'imposteur , lequel s'estant sauvé de viffesse en Norvegue , puis en la ville de Rostoch , y fut atrapé & decapité. Le chancelier de l'Evesque & le doyen de la grande Eglise d'Arosie , deposez de leurs charges de l'an 1524. pour crime de conspiration contre l'estat , choururent vers les Dalekarles pour y renouer les cordeaux de la sedition : mais n'ayans rien obtenu , ils se retirerent en Norvegue , couverts du manteau de religion , & demurerent quelque temps aupres de l'Evesque de Nidrosie , ou empoignez & ramenez

en Suede, par arrest du Parlement ils furent rompus sur la rouë.

Avint là dessus extreme disette de bleds en Suede, ce qui esmeut le peuple à crier contre le Roi, lequel en lieu de chastier les auteurs de l'esmeute, procura si promptement le bien public, qu'en peu de jours, par le moyen des graines achetées de ses deniers en Livonie, & voiturées par mer en Suede, puis commodement distribuées, le peuple fut tellement soulagé, que le poids de cent livres de bled ne lui coustait que demi escu ou environ. D'autre part le Roi ne laissa de dresser une armée, & envoya aux Dalcarles un herauld leur assigner lieu où ils ne faillissent de venir vers lui, pour le combattre, ou demander pardon de leur soulèvement, s'ils ne vouloyent qu'il allast les trouver & chastier. Ils viennent desarmez, & apres avoir humblement demandé grace l'obtiennent, fors les auteurs du mal, qui furent punis. Les autres presterent derechef serment de fidelité: quelques uns des principaux du pays emprisonnez furent au bout de certains jours relaschez & renvoyez en leurs maisons. L'Archevesque d'Upsale, rancé par le Roy, de ce qu'il ne s'acquittoit nullement de sa charge, troussa secrettement bagage, emporta tous les principaux papiers & memoires du royaume, se sauvant à Dantzick, de là il vint à Venise, puis à Rome, où il composa l'histoire des Gorhs, qui est en lumiere, & ne revint plus en Suede. Pour retourner à Gostave, resolu de vuider en une nouvelle assemblée d'Estats du Royaume en la ville d'Arosie tous ces differens, il y vint vers la fin de l'an mil cinq cens vingt sept. Lors il se plaignit par son chancelier de l'insolence, nonchalance & malice des Evêques: lesquels admonnestez & doucement priez de se resveiller, n'avoient tenu compte de leur devoir envers leurs troupeaux, pour les instruire, consoler, & retirer de tout desordre: ains pour remerciement avoyent accusé pres & loin leur Prince, d'estre heretique, esmouvans seditieusement & malicieusement le peuple à prendre les armes contre lui. Que leur puissance, richesse, revenu tresabondant, estoient les allumettes de l'arrogance & desle-

des ledit ion
par leurs inv
taise. Il dem
dres, declara
il leur quitta
que les Ev
prompte res
rien desin
chant quel
leur audace
& le gouver
en deniers
qu'il avoit e
par lui fais
au chasteau

Le jour
ques & les
d'avis que
royaume e
des princip
contre l'au
tion de la g
lats, de la j
fort entre le
ver bonne l'

Le lende
royaume &
loit allumer
s'accordasse
ne fust rais
en leurs m
primer.

La noble
langage: r
surmontez
des princip
peuvent es
en fin obtie
cédrait du
cueillirent

des seditions esmeues contre le Roi & royaume. Que par leurs inventions le peuple avoit esté reduict à la besaïsse. Il demandoit donc que l'on prouveust à ces desordres, declarant que si les Estats n'y pensoient, de sa part il leur quitteroit le manient des affaires: insidant à ce que les Evêques & le Conseil de Suede lui fissent prompte responce. Ayant entendu qu'ils ne vouloyent rien desmordre, ni soulager les grandes charges, en lachant quelque peu de leurs moyens: fort indigné de leur audace, en pleins Estats il leur rendit la Couronne & le gouvernement, & ayant demandé qu'on lui payast en deniers compez la valeur des biens patrimoniaux qu'il avoit en la Suede, & qu'on le remboursast des frais par lui faits pour la delivrance du Royaume, il se retira au chasteau.

Le jour suivant il y eut grand estrif entre les Evêques & les autres deputez. L'Evêque de Stregnen estoit d'avis que l'on obeïst plustost au Roi que d'exposer le royaume en proye aux ennemis. En fin, du cōsentement des principaux, deux des plus sçavans disputèrent l'un contre l'autre de la puissance ecclesiastique, la continuation de laquelle dispute prejudicia grandement aux prelatz, de la jurisdiction temporelle, de qui l'on commença fort entre les Estats à se formaliser contre eux, & à trouver bonne l'intention du Roi.

Le lendemain, le tiers Estat ayant tancé le Senat du royaume & les Evêques, de ce qu'ils sembloient vouloir allumer le feu d'une guerre civile, conseillant qu'ils s'accordassent avec le Roi, lequel ne requeroit rien qui ne fust raisonnable, adjousta que s'ils continuoyent en leurs menees, on aviseroit aux moyens de les reprimer.

La noblesse & le corps de la ville d'Arosie tint mesme langage: tellement que les Evêques & leurs adherans, surmontez par la pluralité des voix, l'on deputa deux des principaux de l'assemblée vers le Roi, lequel ils ne peurent esbranler, & salut y en envoyer d'autres, lesquels en fin obrindrent de sa majesté que le jour suivant il decédroit du chasteau, & se trouveroit aux Estats, qui le recueillirent avec tous hōneurs possibles, & le supplierent

de ne quitter la charge du public. Luy ayant donné entrée à ce qu'il convenoit faire, entre autres articles fut résolu que les Evêques & Prelats de tout le royaume, remettroyent leurs fiefs & châteaux es mains du Roi, & se contenteroyent des honnestes pensions qui leur seroyent assignées.

Que les amendes & confiscations des delinquans appartenroyent au Roi. Qu'il seroit permis à la noblesse d'entrer es possessions par eux ou leurs predecesseurs données, ou engagées, ou vendues aux Eglises & monasteres, depuis l'an 1470. apres qu'ils auroyent préalablement fait aparoir aux juges & au Roi mesme de leurs droits, & auroyent remboursé l'argent compté pour la vente ou pour l'engagement. Cela fut executé au grand contentement des Estats, & mescontentement des Ecclesiastiques, soulagement des affaires du Roi, & esbahissement de tous les peuples voisins, considerant ce changement en Suede, sans bruit ni tumulte quelconque. L'an 1528. Gostave fut solennellement couronné Roi en la ville d'Upsale le douziésme jour de Fevrier. Peu apres, il y eut du remuement en divers endroits par les menées de quelques Ecclesiastiques, se couvrans du manteau de religion, pour troubler l'Estat. Le Roi Gostave poursuivit chaudement les liguez, rompit leurs desseins, & contraignit les plus factieux de se sauver en Danemarc, d'où il les fit chasser. S'estans retirez vers Albert Duc de Meckelbourg, qui les receut & entretint quelque espace de temps, trois d'entre eux se hazarderēt de retourner sans passeport en Suede, esperans trouver grace envers Gostave prince benin, lequel ils se persuadoyent d'endormir par belles paroles, & se justifier devant son conseil, en se deschargeant sur un tiers qui avoit esté le chef de l'entreprise. Ils furent admis en leurs defenses: & comme ils se entretenoyent trop hardiment, sans vouloir croire conseil de quelques seigneurs qui les exhortoyent de demander pardon, le Roi les fit convaincre de felonnie par diverses lettres escrites & signees de leurs mains, tellement que devenus trop tard sages, deux eurent les testes tranchees en la ville de Stockholm: le troisiésme racheta sa vie par tresgrosse somme d'argent.

En

En l'esté de
nelle avec le
sadeurs en
ment des gr
marc, Sue. e

Sur la fin
me de son

Duc de Saxe
par succession
au milieu de

vateur d'cel
l'entremise

vulgaire tou
nez aux par

rent chaicu
& salur dep

l'an 1532. Cl
beau frere

endroits, e
plusieurs: p

de fagittis d
veaux manie

sans le soin d
de semaines

nemarc, ou il
moura vingt

Dalekarles s
Christienne e

quel, pour la
guerres prece

tes les autres
thaseune Eg

chant de la p
Ces Dalek

ne devoient
remplus de l

rent & foules
forts, ils env

obéissance de
Roi leur don

To

En l'esté d'icelle mefine année Gostave fit paix solennelle avec le Roi de Danemarck, traitee par leurs ambassadeurs en une des villes de Suede, au grand contentement des grands & petis des trois royaumes de Danemarck, Suede & Norvegue.

Sur la fin de Septembre 1531. Gostave en l'an huitiesme de son regne espousa Catherine fille de Magnus Duc de Saxe, en la ville de Stockholm, de laquelle il eut par succession d'années plusieurs enfans. Se souvenant au milieu de tant de prosperitez de l'auteur & conservateur d'icelles, il fit pour l'instruction des Suedes, par l'entremise de l'Evesque de Holme, traduire en langue vulgaire toute la Bible, dont outre les exemplaires donnez aux particuliers, toutes les Eglises du royaume eurent chascune le leur, pour tesmoignage, que leur gloire & salut depend de Dieu seul auteur de tout bien. En l'an 1532. Christierne autresfois Roi de Danemarck, & beau frere de l'Empereur Charles V. secouru de divers endroits, entra dedans la Norvegue, où il fut receu de plusieurs: puis essaya par le moyen d'un grand nombre de fugitifs de rentrer dedans la Suede, pour y faire nouveaux massacres. Gostave ne fit pas grand bruit, mais laissant le soin de la guerre au Roi Frederic son allié, peu de semaines apres Christierne fut pris & emmené en Danemarck, où il fut serré en une forteresse, en laquelle il demeura vingtsept ans entiers, & y mourut l'an 1559. Les Dalekarles s'estoyent, quelque temps avant l'arrivée de Christierne en Norvegue, soulevez contre Gostave, lequel, pour le soulagement des grandes debtes faites es guerres precedentes, leur avoit demandé, comme à toutes les autres provinces du royaume de cinq cloches en chascune Eglise, où s'en trouvoit tel nombre, l'une aprochant de la plus grosse.

Ces Dalekarles alleguans que leurs cloches baptisees ne devoient pas servir à payer les debtes du royaume, firent plus de bruit qu'il ne convenoit, voire se mutinerent & souleverent en armes: mais ne se sentas pas assez forts, ils envoyerent leurs deputez promettre nouvelle obeissance & fidelité, sous deux conditions: l'une, que le Roi leur donnast un gouverneur qui fust du pays mes-

me: l'autre, qu'ayant confirmé leurs privileges, il ne fist entrer en la province plus grosses troupes que les accords precedens ne portoyent. Gostave ne voulant les irriter, & moins encore les exposer en proye à Christierne, ou leur donner occasion de traiter avec son ennemi, leur accorda le gouverneur qu'ils demandoient: remettant le reste à un autre temps plus commode. Ce qu'il executa trois ans apres, par le supplice des principaux auteurs de ceste esmeute, & reduction des Dalekarles à devoir de sujets. La republique de Lubecs estoit entretenue en bonne amitié fort long tems avec la Suede: mais mal conseillée par un nouveau consul, homme turbulent, assisté d'un certain serrurier devenu capitaine, elle sollicita l'an mil cinq cens trente trois le Roi de Danemarc à la guerre contre les Suedes.

Gostave averti de ceste audace s'y opposa si dextrement & courageusement, que la republique perdit les privileges & franchises qu'elle avoit en Suede, chassa son mal conseillant consul, & fut contrainte demander trefve de dix ans, en fin desquels elle n'avança guerres en ses pretentions: Gostave n'ayant peu supporter les braveries de gens qui s'estoyent par trop audacieusement eslevez contre lui, jusques à avoir sollicité le fils de Stenon Sture à se joindre à eux qui promettoient le faire Roi de Suede. Mais il ne voulut jamais y entendre: & ce consul, qui finalement poussa & envelopa sa Republique en une guerre de trois ans contre le royaume de Danemarc à qui Gostave envoya secours, fut au bout degardé de sa charge, & tost apres attrapé par le commandement d'un des Ducs de Brunsvic, qui le tint prisonnier long temps, puis le fit mourir & couper en quatre pieces.

Tel estoit l'heur du Roi Gostave, lequel de sa premiere femme, Catherine, n'eut qu'un fils nommé Eric: de la seconde, Marguerite, quatre fils & six filles. L'aîné de ces quatre, nommé Iean, a esté depuis & de nostre temps Roi de Suede, Prince vertueux & heureux, come son histoire en fait foi. Pour revenir à Gostave, voulant en l'an 1537, remedier à plusieurs desordres, il fit assigner les grands jours en la province de Smolande, où il envoya quelques commissaires bien accöpagnez. Plusieurs con-

pables

pables se remuerent lors, & y eut guerre ouverte quelques annees apres, laquelle fut violente, pource que ceux de Lubec secoururent les rebelles, lesquels en fin furent subjugués, leurs chefs punis, & le royaume remis en paix.

Ce qui dura long temps, tant au regard des desseins, que des aprests & exploits, asçavoir depuis l'an 1538. jusques à l'an 1545. En ces entrefaites Gostave obtint des Estats du Royaume tenus en la ville d'Arosie au commencement de l'an mil cinq cens quarante quatre, que le royaume, par avant electif, seroit de là en avant hereditaire à Gostave, & à ses fils, par ordre de naissance, qui succederoyent les uns aux autres, selon le contenu en l'edict perpetuel, que les Estats dresserent pour loy fondamentale & perpetuelle du royaume. Il fut doncques arresté du consentement de tous, qu'Eric fils premir né de Gostave succederait à son pere. Que l'aîné d'Eric lui succederait. Si Eric n'avoit heritiers masculins, la couronne retourneroit à son plus prochain frere, ou aux fils d'icelui: & ainsi consequemment des autres. Que si de toute la posterité de Gostave nul masculin ne vivoit au jour de sa mort, le plus ancien du sang ou de la famille de Gostave, consequemment l'aîné, puis les descendants d'icelui seroit designé successeur. Et si tous estoient decedez avant Gostave, le senat ou conseil du royaume seroit nouvelle election, selon les loix du pays, n'appellant aucun seigneur estranger, mais choisissant un seigneur de Suede. Quant aux filles de Gostave & leur posterité, leur seroit prouvé par les Estats, de revenus & pensions convenables à leur dignité.

Trois ans apres, Gostave attaqué par divers libelles, que quelques rebelles fugitifs de Suede publioient contre lui en Allemagne & ailleurs, donna ordre d'y faire response tres-ample, en laquelle il arresta les efforts de la calomnie, puis il prouva aux affaires du royaume es Estats generaux tenus à Stregnen, l'an mil cinq cens quarante sept. Depuis ce temps, jusques à l'an mil cinq cens cinquante cinq, Gostave vescu en grande tranquillité, bien aimé de ses subjects, & redouté de ses ennemis. Il fit guerre aux Moscovites, avec divers evenemens, finis par la paix de l'an mil cinq cens cinquante six.

Et l'an mil cinq cens soixante, ce sage, magnanime, & heureux Prince, ayant gouverné la Suede pres de quarante ans, mourut au septantiesme de son aage, le jour de saint Michel, regretté de tous les sujets, & laissant une agreable memoire de son nom à la posterité, & plusieurs notables instructions aux Princes, qui desirerent subsister & prosperer en leur administration. *Ce que dessus est tiré de l'histoire Septentrionale de David Chytreus.*

XX

PRINCE malheureux.

ERIC, quatorziesme du nom, Roi de Suede, fils du bon Roi Gostave, & heritier du royaume de son pere, l'an 1560. forligna des vertus d'icelui. Il estoit lors aagé de trente trois ans, & fut couronné le 25. de Juillet 1561. Il ne sceut obtenir paix ni avec le Moscovite, ni avec les Rois de Pologne & de Danemarc: ni n'eut l'adresse de traiter gracieusement les villes & republicques Hanscatiques, qui paravant trafiquoyent en Suede. Dont s'ensuivirent tost apres des accords & alliance entre le Roi de Danemarc & ces villes contre celui de Suede, lequel outreplus estoit en guerre pour la Livonie avec Sigismond Roi de Pologne. Au milieu de tant d'affaires, Eric demandoit à Philippe Landgrave de Hesse sa fille Christierne à femme. Mais le Landgrave considerant les difficultez, esquelles Eric alloit tomber, delaya prudemment la conclusion de ce traité. Sur cela, les Rois de Pologne & de Danemarc avec la Republique de Lubec denoncèrent guerre à Eric. Jean Duc de Finlande son frere avoit quelque temps auparavant espousé la sœur du Roi de Pologne, auquel il avoit presté pour l'accommodement de ses affaires la somme de six vingts mille tallers. A son retour de Pologne, Eric soupçonnant tout mal de son dit frere, le fait attrapper & serrer en prison avec sa femme & ses domestiques: puis on les meine à Stockholm, où proces lui estant fait, il est confiné en prison, & quelques siens serviteurs sont executez à mort. A ce malheur se void un autre attaché: que ses troupes

sont

sont barue
Vn troisi
dinand, M
teur de S.
leurs depu
gne & de D
lui en lieu
fonda sur d
treprise s'e
icelle amee
lesque les l
de guerre n
portant deu
le con bann
fond de laq
Suede, non
stoch envel
vaisseau où
dres de son
perir, que r
guerre cont
uns & des au
En l'an 15
en une renc
bat, tuez su
core de paci
dretan contr
fut, sur les sa
cretaire d'Es
ses fils, Abn
Bourg prece
conseil, fau
de la garde
ne pouvant
de la conscie
mit hors de
sœur du Roi
a eite et dev
tra dedans la
Eric essayan

sont battues en VVestgothie par celles de Danemarc. Vn troisieme malheur l'acueillit, que l'Empereur Ferdinand, Maximilian Roi de Boheme, & Auguste Electeur de Saxe, ayans envoyé en l'an 1564. à Rostoch leurs deputez, pour l'appointer avec les Rois de Pologne & de Danemarc, & avec la Republique de Lubec, lui en lieu d'envoyer gens de sa part vuider l'affaire, se fonda sur des formalitez: tellement que toute ceste entreprise s'esvanouist, & la guerre se ralluma de sorte qu'icelle armee le Roi de Suede fit de grandes pertes, entre lesquelles l'on conte l'embrasement de sa grand' navire de guerre nommee Makelos, c'est à dire la nompareille, portant deux cens pieces d'artillerie, & pres de trois mille combattans, laquelle fut bruslee en pleine mer, & au fond de laquelle toute l'artillerie coula. Puis l'amiral de Suede, nommé André de Beron, se trouvant pres de Rostoch envelopé par la flotte de Danemarc, en un seul vaisseau où il commandoit, mit le feu lui mesme es poudres de son dit vaisseau, où lui & les siens aimerent mieux perir, que tomber en la puissance de ses ennemis. Cette guerre continua les années suivantes, au dommage des uns & des autres.

En l'an 1567. les Suedes furent desfaits en Livonie, & en une rencontre perdirent deux mil hommes de combat, tuez sur le champ. Tost apres l'Empereur essaya encore de pacifier les affaires: à quoi Eric ne voulut entendre: au contraire il fit la guerre en Norvegue, & qui pis fut, sur les faux rapports de George Person, premier secretaire d'Etat, le Comte Suanton Stur, Nicolas & Eric ses fils, Abraham de Gostave, Iuar de Iuar, Denis de Bourg precepteur du Roi, & autres conseillers du privé conseil, faussement accusez, furent tuez par les archers de la garde en la ville d'Vsale. Apres ce massacre, le Roi ne pouvant porter les douleurs, confusions & frayeurs de sa conscience tourmentee du remord de tel forfait mit hors de prison son frere le Duc Jean & sa femme, sœur du Roi de Pologne, qu'il avoit detenus, comme dit a esté ci devant. D'autre part l'armee de Danemarc entra dedans la Suede, & y fit de grands degasts. L'an 1568. Eric essayant d'abolir le sentiment des ses malheurs fit

une entree magnifique à Stockholm, accompagné de son frere Charles, & de Magnus Duc de Saxe, auquel il donna pour femme sa sœur Sophie, le 5. de Juillet. Le iour precedent il espousa sa concubine, nommee Catherine, issue de bas lieu, laquelle lui avoit fait deux bastards : la fit couronner Roine, & la receut à femme avec grandes solennitez publiques. Jean Duc de Finlande & Charles Duc de Sudermannie, ses freres, sortirēt de Stockholm sans vouloir y aller à telle feste. Au contraire s'estans trouvez en une assemblée des principaux seigneurs du royaume, on y delibera de degrader Eric, & lettres furent envoyees aux gouverneurs des places, pour les attirer à ce parti.

Le Roi Eric despiré des faits d'autrui, non pas de ses fautes, fit amasser quelques troupes, qu'il envoya pour combattre ses freres : mais en lieu de guerroyer elles se joignirent avec celles de sesdits freres, sur la fin du mois d'Aoust. Le 19. de Septembre, Magnus fit si bien, qu'il tira la vefve du Roi Gostave, belle mere d'Eric, sa femme Sophie & leur train, loin de Stockholm, lesquelles il mena seurement au camp des Ducs de Finlande & de Sudermannie. Quatre iours apres, les gés de cheval en gardē à la porte de Stockholm, & cinq serviteurs de George Person secretaire s'enfurent. Le 17. les Ducs suivis de leur armee assiegerent Stockholm, sommerent les bourgeois de se rendre, & sur tout qu'on remist prisonnier en leurs mains le secretaire Person. Les soldats de la garnison, par le consentement du Roi, mirent les mains sur le collet de ce secretaire & l'envoyerent au camp des Princes, le 21. de Septembre. Incontinent on lui fit son proces : & fut ignominieusement proumené tout à l'entour du camp : quoi fait on lui coupa les oreilles, puis il fut pendu par dessous les aisselles à un gibet, l'espace d'une hebre, & mis bis on lui rompit bras & jambes avec une rotelle. Enfin il fut esquarteré vif. Sur la fin du mois, la vefve fut rendue par composition aux princes, en laquelle Ste non d'Eric estant entré de leur part, afin de prouvoir à la garde & garnison d'icelle. Le Roi l'accueillit en la place, lui tendant la main : là dessus survint un soldat des gardes du Roi, lequel blessa si rudement Ste non d'un coup de hache en la teste, qu'il en mourut six jours

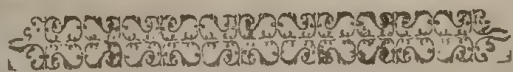
jours apres
Charles & d
trèrent au
d'infanterie
de Finlande
seigneurs de
trionphies, &
eau & declar
sa femme en
recoit du ch
veau Roi po
ceux de Lub
re en l'antiq
ranie, par le
France, de
maintenant
ve aparut d
venu depuis
le d'Eric l'e
ne passent
tels privileg
crette du Te
speres succē
cheminer en
rain, lequel
en plus d'un
ricorde en n
gardent ses
flaire.

SA
SA

R.

Pompe
son pre
de du

jours apres. Ce mesme jour, feste de S. Michel, les Ducs Charles & Magnus receus apres midi dedans la ville, entrerent au chasteau, où ils logerent avec deux regimens d'infanterie. Le dernier jour du mesme mois, Jean Duc de Finlande, suivi de 1700. chevaux, & de quelques enseignes de pietons fit son entree dedans Stockholm en triomphe, & le 13. iour d'Octobre fut solennellement receu & declare Roi de Suede: son frere Eric & Catherine sa femme enclos, conſinez, & gardez prisonniers en un recoin du chasteau, d'où ils ne bougeret depuis. Le nouveau Roi pourchassa la paix avec le Roi de Danemarc & ceux de Lubec, laquelle apres quelques exploits de guerre en l'an 1569. il obtint finalement à Stettin en Pomeranie, par l'entremise de l'Empereur, à l'aide des agens de France, de Pologne & de Saxe, l'an 1570. Depuis Jean se maintint en repos, & la benediction de son pere Gostave aparut derechef sur la Suede. Quant à ce qui est survenu depuis, c'est un suiet pour d'autres histoires. En celle d'Eric l'on void que la valeur & le bon heur des peres ne passent pas tousiours iusques à tous leurs enfans. Que tels privileges sont speciaux, procedans de la faveur secrette du Tout-puissant, auquel seul la gloire des prosperes succés appartient. Que peres & enfans aussi ont à cheminer en grande réverence devant la face du Souverain, lequel punit les iniquitez des peres sur les enfans en plus d'une race, quand il lui plait, comme il fait misericorde en mille generations à ceux qui l'aiment & qui gardent ses commandemens. *D. Chytraeus en sa grande histoire.*



RECONOISSANCE

notable.

POmpee Colonne, jeune Seigneur de grande maison, prenât plaisir à la chasse, ne se donna pas bié garde du piege q̄ lui dresseoit Honorat Côte de Gayet.

Gg iiij

ailleurs ; à l'aide des bonnes lettres , dont il avoit tres-belle conoissance , acquit tant de reputation , que les principaux Princes de l'Empire s'aidoyent de son conseil. Apres la guerre des Protestans , l'Empereur defera tant à l'eloquence & dignité de Sturme, qu'il se contenta d'une legere amende payee par ceux de Strasbourg, quoi qu'il fust fort indigné contre les Protestans , auxquels ils avoyent adhére.

Oger de Bubefque, envoyé de l'Empereur Ferdinád, en Constantinople, hôme sçavant, prudent, & de tres-agreable rencontre , parvint par le moyen de son sçavoir à tel credit entre les Turcs , que le Sultan , les Vefirs & Baslas le preferoyent à tous autres Ambassadeurs & lui promirent toutes grandeurs & commoditez du monde, s'il vouloit abjurer le Christianisme , & musulmaniser. Mais ce noble Seigneur plus ferme qu'un rocher, persevera constamment en la foi Chrestienne : qui plus est, il obtint trefves de plusieurs annees, & beaucoup d'autres avantages pour la Chrestienté. Si c'eust esté quelque ignorant, il n'eust alors rien obtenu de ces barbares, en ce temps la fort enfléz de leurs prosperes succes, ains s'en fust retourné sans rien faire. Sa suffisance se descouvre en ses belles lettres qui ont esté publiees.

Iean de Danzik, Ambassadeur de Sigismond premier, Roi de Pologne, fut à cause de son grand sçavoir en telle reputation vers l'Empereur Charles V. que quand icelui resigna l'Empire, & apres avoir congedié les Ambassadeurs des Princes estrangers , partit des pays bas pour faire voile en Espagne, il emmena celui-ci quand & soi, lui fit de grands honneurs , & l'esleva au degré des premiers gentilhommes d'Espagne , avec toute sa race. Privilege fort special, rare & comme extraordinaire en ces pays-la : pource que les Espagnols portent avec extreme impatience l'avancement des estrangers , sur tout quand il est question d'anoblissement. Mais Danzick obtint tel avantage par son erudition. *Ph. Camerarius, au 3. vol. de ses meditations hist. li. 4. ch. 8.*

Le Roi François I. s'est acquis un renom perdurable, pour avoir respecté les hommes sçavans & eloquens de son regne. L'Empereur Maximilian premier a eu part à

ce mesme avantage. Aussi ont eu plusieurs autres Rois & Princes, depuis Alfonse d'Arragon iusques à nostre temps: dont les histoires sont assez conues, & les plus rares serencontreront en l'un des volumes suivans. Pour le plaisir & contentement du lecteur, nous diversifions ces recueils, autant qu'il nous est possible.

RVINE d'affaires publiques.

CE chapitre sera l'eschantillon de diverses histoires pour quelque autre volume. L'indice & preface de la manifeste ruine & du malheur des estats publics, est, quand l'on mesprise les meurs & fideles conseils des vertueux & sages hommes, qui n'ayans esgard qu'au bien public, soupesent & retiennent longuement en balance leurs deliberations, paroissans fort retenus avant que se resoudre: pource qu'ils pensent à tous les maux qui peuvent en avenir, selon leurs apprehensions, prompts au reste & bié assurez sur le point de l'exécution: & quād au contraire on leve & suit les opinions des cerveaux esventez, & hardis à esmouvoir querelle, lasches & craintifs à la vuider, & en sortir par la porte d'honneur. Le seigneur de Lautrech, selon l'advis de Guichardin, fut le premier chef de guerre en son temps, entre les François, gentilhomme des mieux versez, & de longue main duit aux affaires, qui avoit l'œil par tout, estoit de tresgrande reputation entre les Capitaines & soldats: mais d'un naturel impetueux & imperieux. Pour s'estre trop fié à soy-mesme, & avoir rebuté les avis des autres, ne voulant escouter personne, prenant à deshonneur, qu'on pensast de lui, qu'il suivist autre conseil que celui de sa teste, pour l'exécution des entreprises, laissa en arriere des resolutions, qui prises & poursuivies pouvoient le rendre victorieux, & qui mesprisees renverserent tout ce que les François avoyent commencé & continué pour la conquiste du royaume de Naples. Ph. Camerarius au 3. vol. de ses meditations historiques, li. I. ch. 20.

*SANGVINAIRE estouffé
en son sang.*

SOit que la punition d'un homme sanguinaire arre-
te les penſees de pluſieurs meurtriers, ſoit que le iu-
ge ſouverain differe pour quelque temps en ſe mo-
de ſon iugement ſur eux : nous dirons toujours, qu'il eſt
pres des cruels, pour leur demander au ſoit ou au matin
raïſon de leurs exces de cœurs, ou de lāgues, ou de mains,
ſur tout quand ils en veulent aux innocens, teſmoin
l'hiſtoire ſuivante marquee par Illyricus en la premiere
partie de ſon œuvre, intitulé *Clavis Scripturæ*, colonne
1185. où il dit que l'an mil cinq cens trente, quelques ſei-
gneurs & gentils-hommes Alemans ſoupons enſemble
en la ville d'Augsbourg, entre beaucoup de propos
commencerent à uſer de rudes menaces contre les Prin-
ces, Eſtats & peuples nommez Proteſtans. Vn des pre-
miers, nommé le Comte Felix de VVartemberg, grand
guerrier, & qui du tēps de Maximilian premier, ayeul
de Charles V. avoit eu charges es armées, ſe print à faire
grand ſerment & dire que devant que mourir il preten-
doit voir un tel carnage des Proteſtans, que le ſang des
ruez regorgeroit iuſques aux ventres des chevaux, &
qu'en la poursuite il y tremperoit à nage ſes eſperons.
Ce fut un maſſacre de cœur, mais de courte duree: car en
la meſme nuit le Comte, qui avoit conté ſans & con-
tre la volenté du Tout-puiſſant, fut en dormant ſurpris
d'un flus de ſang ſi violent & ſoudain, que le lendemain
l'on le trouva roide mort baignant en ſon ſang (ſans eſ-
perons) iuſques à la gorge. Ses compagnons eurent plus
de loiſir de penſer à leurs conſciences, & de demeu-
rer cois.

000000 0000 000000 0000 000000 0000 000000 0000

SE COVRS in speré.

Durant les secondes guerres civiles en France, plusieurs personnes, dont les deux tiers estoient de femmes & d'enfans portez au col au nombre de trois cens, ou environ, puis d'hommes inhabiles au port des armes, & aux fatigues des sieges de villes & de continuels combats, se retirèrent à Mont-Argis, petite ville à 25. lieues de Paris, sous la protection de la Duchesse de Ferrare, Princesse du sang royal, qui les conserva quelques réps. Mais le trouble croissant, le Roi lui enjoignit de congédier ces pauvres refugiez. Ne pouvant résister elle fournit ce peuple de cent cinquante grâdes charrettes, huit & coches, & d'un grand nombre de chevaux. Celui qui avoit apporté le commandement du Roi, irrité des menaces de la Duchesse, fit avertir Ville-bœuf, Cartier, & le Lieutenant d'Antragues, Capitaines Catholiques, de ce qui se passoit. Iceux vindrent s'embusquer dans le bois de la Busliere, avant jour, pour attendre la troupe desarmée. Sur ce avis que les pauvres refugiez avoient pris un chemin éloigné du bois, sortirent de leur embuscade, pour les atteindre & tailler en pieces sur le chemin de Briare. A la vérité les massacreurs, qui accouroient les costelas à la main, M. Daniel Toussain, dit de Beau-Mont, Ministre de l'Eglise reformée d'Orléans, à la teste de la troupe agenouillée, & n'attendant que la mort, dit ainsi;

C'est assez, mes freres, de nous destourner du chemin, & vouloir esquivier le passage du Ciel, où Dieu nous appelle. Il n'y a aucun de nous de qui les jambes & les pieds ne soient las, & nos ames honteuses de nos fautes. La mort guerira les esprits & les corps. Laissez des voyes du monde, encore plus de ces chemins. Que feront les mains de ces bourreaux, sinon nous delivrer de leurs mains? Où courions-nous? à l'exil, à la faim, aux opprobres, & encores à la mort. Où nous mettront ces ennemis? à nostre esperance, à nos desirs, à nostre Canaan tant cherchée,
an pain

au pain de
Dieu, & à ce
fuyons plus
sons celle
pour l'agne
mis qui le
recevoit pa
vant sa face.
Car tu m'as
Comme
te uatisme
pas durant
vingts pour
la grande a
Bourri, les
rante chev
ment, les p
col devant
homme ra
reurs hauf
che, & en
bles, & voy
un combat
ventre à ce
menoit les
Ribonte, fu
stois des de
la, qu'il ne
cheline creu
leans, semm
peine en se
charette, p
viere, & d'e
autres. L'H
5 sep. 13.
Ladjouff
delivrance
mois d'Aou
sauvé sur le
vec le fleur

au pain des Anges , à la gloire éternelle , à la face de Dieu, & à ce qui se peut appeller la vie seulement. Ne fuyons plus ceste vie: tendons les mains à la mort, & baissons celle que Dieu nous tend. Mourons en agneaux, pour l'agneau qui est mort pour nous. Voici les ennemis qui se hâtent à nostre delivrance: Dieu veut nous recevoir par leurs armes. *Hâtons nous de nous presenter devant sa face, & de chanter, Mon ame en tes mains ie vien rendre. Car tu m'as racheté.*

Comme ils poursuivoient ce verset du Pseume trente uniesme, les ennemis ayans fait douze, ou quinze cets pas durant le propos susdit, & n'en ayans plus que six vingts pour les meller, survint un secours inespéré, ou de la grande armée des Reformez, ou devers la Normandie Bourri, les Essars, & autres Capitaines, avec quelque septante chevaux. La troupe qui les vit naître inopinément, les prit pour une autre bande de tueurs, & ploya le col devant eux, quand d'entre leurs coureurs un Gentilhomme reconut une Damoiselle, sa parente. Ces coureurs haussent le manteau, qui couvroit la calaque blanche, & en mesme instant apprennent l'estat des misérables, & voyans à main droite les galans, l'espee haute, à un combat sans peril, Bourri prend la charge, passe sur le ventre à ce qu'il trouve en la campagne. Ville-bœuf, qui menoit les harquebuziers, s'estant ietté dans le taillis de Ribonte, fut enfoncé sans marchander. Cartier, qui estoit des derniers, se sauva à Gien, & tient-on en ce pays-la, qu'il ne se sauva que lui, & un qui se cacha dans un chesne creux. Durant la desfaite, certaine Dame d'Orléans, femme tres-delicate, & qui donnoit beaucoup de peine en ses delivrances prosperes, acoucha dans une charette, puis portant son enfant en ses bras, passa la riviere, & d'extraordinaire gayeté chemina à pied, avec les autres. *L'Histoire Vniverselle du sieur d'Aubigné, tom. I. li. 5. chap. 13.*

J'adjousterai à ce secours inespéré les merveilleuses delivrances de Merlin, Certon, & Resnier, l'an 1572. au mois d'Aoust. Merlin, ministre de l'Admiral, s'estant sauvé sur les maisons proches du logis de l'Admiral, avec le sieur de Teligni, & ne pouvant le suivre à cause

de sa foiblesse & mauuaife veuë, se laissa cheoir dans un grenier à foin, entre le tas & la muraille, où il se trouua la teste cachee de ce qu'il avoit fait tomber sur lui, & fut ainsi quelques iours, où il fut mort de faim sans une poule, qui en ce temps lui vint pondre à diverses fois trois œufs en la main. Il se sauva par une singuliere faveur de Dieu, & a vescu long temps depuis, comme ses doctes explications du livre de Iob en Latin & ses richës sermons sur l'histoire d'Esther imprimez par deux fois & dediez à Henri IV. Roi de France & de Navarre, en font foi. Certon tombe aupres de Merlin, & couvert de paille, s'endormit, & ne s'esveilla que Merlin ne fust sauvé: Ces deux eschaperent plusieurs coups d'espee donnez dans la paille par ceux qui les cerchoyent. Certon a vescu fort long temps depuis.

Quant à Resnier, il avoit commandé en Quercy contre Vesins qui en estoit Lieutenant du Roi. Ces deux gentils hommes ayans adjousté à la querelle generale leur particuliere, pource que Vesins, l'un des plus rudes & furieux hommes du monde, ayant fait pendre, tuer & bruler, avoit receu mesme monnoye, & de là, la paix estant faite, ces deux chefs ne cerchoyét que moyens de se couper la gorge. Peu de iours apres le 24. d'Aoust 1572. Resnier oyant rompre la porte de sa chambre, estoit de genoux avec son valet de chambre, qu'il avoit convié de mourir en Chrestien: le premier homme qu'il vit entrer fut Vesins, rouge comme feu, ayant une espee large en la main. Il le receut, en disant, *Tu en auras trop bon marché.* Là dessus il lui tourne l'eschine: & un gentilhomme de Vesins commanda au valet de chambre d'apporter l'espee, les bottes, & le manteau à son maistre: ce que Resnier ayant enduré il descendit apres son ennemi en la rue, où le gentilhomme le fit monter sur un cheval de 500. escus, Vesins suivi de 15. chevaux sortit par la porte S. Michel, l'émene à petites journees & s'as parler à lui pres de 200. lieues, iusques à un biller qui est à la porte de Resnier.

Là Vesins le convia de descendre en ces termes: *Nous pensés pas que la courtoisie, que ie vous ai faite, soit pour avoir vostre amitié: mais pour avoir vostre vie dignement.* Resnier respondit, *Elle est à vous, & ne se peut plus employer à vous servir que*

de se ad contr
aprez le mort
rien. Veliu
fiu ne que d
ser fust
ce que ie vous
brauement
met, lui oit
pe entre en
tues de plu
pource qu'il
entre les mai

CCCCC

SEC

DE mon
d'un sie
canciers pub
tendre, eut
dicts, quoy q
yant le cou
bour de quel
pert harqueb
harqueb a ad
que bois, con
voulut pas e
estant tombé
que de maille
cher du prev
mandant cor
mal, dit-il. M
repartit le pr
ce que ce fl
tant le Floren
à qui vant co
xecare à mon
civitez, d'ist
Les meurt
deliberation

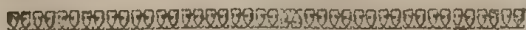
~~~~~

Ces deux  
rudes & fu-  
& brus-  
paix étant  
de se con-  
1772. Res-  
ton de ge-  
convie de  
vit entrer  
l'age en la  
marche. Là  
me de Ve-  
eter l'espee,  
Resnier a-  
la rue, où  
500. efus:  
S. Michel,  
ores de 200.  
Resnier.  
termes: N  
pour avoir  
Resnier n  
sera en q

Les meurtriers & assassins, qui cachent leurs cruelles deliberations, voire les executent, sont infiniment plus

Les meurtriers & assassins, qui cachent leurs cruelles deliberations, voire les executent, sont infiniment plus

couppables, en ce que rien ne defaut à leurs crimes horribles devant Dieu & les hommes. Condamnant le Florentin, juftement raclé de la terre, pour avoir fi felonement attenté contre fon Souverain, nous deteftons non feulement les affaffins de volôté & de fait, mais auffi tous leurs fauteurs & adherans, quels qu'ils puiffent estre: fupplians celui qui void, qui fçait, qui peut tout, de les reprimer de bonne heure, eftouffant leurs defirs & complots execrables dedans leurs penſées & deſſus leurs teſtes.



### SEDITION.

EN l'an 1547. Il y eut une groſſe ſédition à Naples, à l'occaſion de ce que le Viceroi avoit taſché d'y eſtablir & en tout le royaume l'Inquiſition à la façon d'Eſpagne. Les Neapolitains ſ'y oppoſerent, premierement avec cris tumultueux par la ville de Naples, *Vive L'Empereur. & meure l'Inquiſition*: puis par amas de peuple, & election d'un Magiſtrat qui les defendiſt. Et diſoyent, qu'ils ſ'eſtoient rendus au Roi Catholique avec conventions expreſſes que les cauſes d'hereſies fuſſent iugees par les iuges ordinaires Eccleſiaſtiques, & ne fuſt introduit aucun office ſpecial d'Inquiſition. Pour ceſte cauſe les Eſpagnols & les Italiens vindrent tumultuairement aux armes, & y eut grande ruerie, avec danger meſme de totale revolte. Les Neapolitains mirent ordre par apres à leurs affaires: & cinquante mil hommes ayans pris les armes à ſon de toſcain, les Eſpagnols furent contrains ſe retirer es Chasteaux de Naples, & le peuple ſe fortifia à l'encontre ayant planté l'artillerie en divers endroits: dont y eut quaſi une guerre toute formee entre la ville & les Chasteaux. Ce tumulte dura des la fin de May juſques à la mi-Juillet, avec mort de plus de trois cents perſonnes d'une part & d'autre.

En ceſt entre-temps la ville deſpeſchia auffi Ambaſſadeurs à l'Empereur: item au Pape, auquel les Neapog

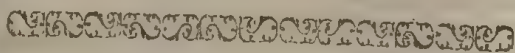
Neapolitains  
les receve  
ter la ſediti  
pter, pour  
ter le ſaix d  
Caruſſe, a  
ples l'exhor  
rageuſe occ  
l'acquiſi  
faveur & aſſi  
& puiffans:  
vice, ſ'offra  
yans ramab  
plus forts:  
leſquelles i  
ne fuſt eſt  
(qu'il nom  
quand il au  
cent mille  
capteres pa  
mourir par  
dix-neuf, o  
ſé. *L'hiſtoire*  
& 315.

ON dit e

pas he  
mode injuſt  
ſſe, & lui ſa  
cauſe auſſi d  
Touchons en  
aux volumes  
au recueil de  
menti.

I. Le p  
To

Neapolitains offroyent se rendre , en cas qu'il voulust les recevoir. Mais ce lui fut assez de nourrir & foment-  
ter la sedition, ce qu'il fit fort dextrement, sans les acce-  
pter , pource qu'il ne le sentoit pas assez fort pour por-  
ter le faix de si haute entreprise : quoi que le Cardinal  
Carusse, autrement Theortin, Archevesque de Na-  
ples l'exhortast vivement à ne laisser passer une si avan-  
tageuse occasion pour le bien & service de l'Eglise, par  
l'acquisition d'un si beau royaume. Il lui promettoit la  
faveur & assistance de tous ses parens, en grand nombre  
& puissans : outreplus il lui presentoit son propre ser-  
vice, s'offrant d'y aller en personne. Les Espagnols a-  
yans ramassé secours de toutes parts, se rendirent les  
plus forts : & arriverent aussi lettres de l'Empereur, par  
lesquelles il declairoit estre content que l'Inquisition  
ne fust establie , & pardonnoit à la ville, dix-neuf  
(qu'il nommoit) exceptez , & un qu'il descouvriroit,  
quand il en seroit temps : à la charge que la ville payast  
cent mille escus d'amende. Ces conditions furent ac-  
ceptees par pure necessité : & apres qu'on eut fait  
mourir par justice quelque petit nombre d'entre les  
dix-neuf, qu'on peut apprehender, le tumulte fut apai-  
sé. *L'histoire du Concile de Trente ; livre troisieme, page 314.*  
315.



**SERVITEURS mal recompensez de leurs  
maistres.**

**O**N dit communément que service de seigneur n'est  
pas heritage : ou pource que le serviteur s'accom-  
mode injustement aux volonteis vicieuses de son mai-  
stre, & lui fait meschant & condamnable service : ou à  
cause aussi de l'imprudence ou perversité du maistre.  
Touchons en quelques exemples, reservant les autres  
aux volumes suivans. Laurent Capellon en propose sept  
au recueil de ses discours Italiens, intitulez *Regiona-  
menii.*

- I. Le premier est de Cæsar Borgia, Duc de Valentia.  
Tom. III.



nois, fils du Pape Alexandre fixiesime. Icelui s'estant emparé par violence & trahisons, de plusieurs villes en la Romagne, dont il avoit chassé les seigneurs, fut servi fidelement en tout ce long & difficile affaire, tant pour acquerir eût pour asseurer, garder, & maintenir en paix tant d'estats de nouvelle conquête, par un Italien nommé Remire d'Orque, lequel estoit aussi en grande autorité auprès de son maistre. Mais en un instant la bien-vueillance de Borgia se convertit en haine contre Remire, lequel n'attendoit que toutes commoditez & grandeurs, à cause de ses signalez & heureux services. Au contraire Borgia, transporté de passion ingratitude & cruelle, emprisonna Remire lorsqu'il y pensoit le moins, & de grand matin le fit mener en la place du marché de Cefene, où il fut coupé en deux pieces, lesquelles furent clouées à un aix avec la hache sanglante de l'executeur, pour exemple d'une merveilleuse revolution des affaires humaines. Ce mesme Borgia desireux d'exterminer plusieurs des principaux de la Romagne, qui avoyent traversé ses desseins, flagella si doucement l'un de la troupe, que par l'entremise d'icelui les autres donnerent dedans le filé. Pour tesmoignage de leur affection ils lui firent un signalé service en la prise de Sinigale, ville & chasteau, qu'ils mirent franchement entre ses mains, & par honneur lui allerent au devant. Iceux estoient Paul Vrsin, le Duc de Gravine, le Vitellozze, & Liverot de Ferme. Il les recueillit avec grandes caresses. Eux l'ayant accompagné jusques à la porte de la ville, où toutes les troupes de Borgia s'estoyent placees en ordonnance, voulurent prendre congé, pour se retirer en leurs logis hors la ville. Mais il les pria d'entrer dedans, ayant (disoit-il) à leur communiquer quelque affaire. Ne pouvans reculer, ils le suivirent jusques en son logis, & s'estans retirez avec lui en une chambre, apres leur avoir tenu quelque propos (car il les laissa soudain sous ombre de vouloir changer d'habillement) ils furent faits tous quatre prisonniers par gens armez qui survindrent en la chambre, & au mesme temps l'on envoya desvaliser leurs soldais. Le jour suivant, qui estoit le dernier de l'an 1502, il fit

estran-

estran-  
de Ferr  
le Cardin  
au bout  
Gravine  
noye que  
2. La  
vulce, co  
de guerre  
Charles V  
guerres d  
leur succ  
vieilles.  
courut fi  
daigna d  
derant se  
rebut: ne  
plandre  
fit porter  
cause de  
leise, en  
de la mes  
ce vener  
France, pa  
me ne le v  
pour entre  
tout haut  
de. Il qu'il  
tessemen  
& reporte  
extreme  
vint en un  
roya que  
soler de sa  
ne dit avec  
rut bien co  
bera, mais  
tro. - ver  
Il trava  
Chancelier

estrangler dans une chambre le Vitellozze & Liverot de Ferme. Le Pape averti de ces nouvelles emprisonné le Cardinal Vrsin empoisonné tost apres, dont il mourut au bout de trois semaines, en fin desquelles le Duc de Gravine & Paul Vrsin furent payez de mesme monnoye que le Vitellozze & Liverot de Ferme.

2. La deuxiesme histoire regarde Jean Jaques Trivulce, courageux, vaillant & heureux entre les chefs de guerre de son temps. Apres avoir fidelement servi Charles VIII. & Louys XII. Rois de France en leurs guerres d'Italie, il s'attendoit d'obtenir de François I. leur successeur, quelque recompense en son extreme vieillesse. Mais par les calomnies de ses ennemis il encourut si avant la mal-vueillance du Roi, qu'icelui desdaigna de le plus voir & ouyr. Ce vieil capitaine, considerant ses services passez, porta fort impatiemment ce rebut; neantmoins desireux de parler à son maistre, se plaignre tout haut des calomniateurs, puis se justifier, se fit porter dedans une chaire, ne pouvant se soutenir, à cause de la foiblesse de ses jambes & de sa grande vieillesse, en la salle par où le Roi souloit passer retournant de la messe. Or combien que le Roi descouvrist de loin ce venerable vieillard, bon serviteur de la couronne de France, paroissant & eslevé en chaire; neantmoins, comme ne le voyant ou desdaignant, sans s'arrester, il passa pour entrer en sa chambre, quoi que Trivulce s'escrist tout haut, Sire, Sire, & se demenast fort, pour le grand desir qu'il avoit de parler à son maistre. Repoussé si honteusement, en place si frequente, devant toute la Cour, & reporté en son logis, accablé d'ennuis & de fischerie extreme, le pauvre vieillard fort caduque s'ahista, devint en un instant fort malade, dont le Roi averti envoya quelques siens domestiques, pour le visiter & consoler de sa part. Ce sage vieillard les ayant veus & ouys, ne dit autre parole, sinon, vous venez trop tard, & mourut bien tost apres: dont le Roi, prince magnanime & liberal, mais taré de mesconnoissance en cest endroit, fut tres-mari.

Il traita de mesme sorte le Cardinal d'Auvergne son Chancelier: & peu s'en salut qu'André Dore son Ami.

ral en la mer du Levant n'essayast de ce gasteau de cour, si d'heure il n'eust proueu à ses affaires & prins parti ailleurs.

3. La troisieme histoire touche le traitement que Fernand Gonsalve de Cordouë, surnommé le grand capitaine, receut de Ferdinand Roi d'Arragon. Gonsalve ayant par sa valeureuse sagesse mis en route les François, acquis pleinement & rendu paisible à Ferdinand son maistre tout le Royaume de Naples, ce Roi venu d'Espagne en la ville de Naples, en lieu de reconoitre son fidele serviteur, & lui donner de quoi vivre honnorablement, en son degré, le reste de ses iours, sans esgard quelconque à tant de services passez, ni aux plaintes & refus de Gonsalve, l'emmena quand & soi en Espagne. Ce changement d'affection proceda de quelque ombrage que le Roi se donna que Fernand de serviteur n'essayast se faire maistre. Paul Iove escrit, qu'il obtint un revenu annuel pour le reste de ses iours.

Le quatrieme exemple est d'Ambroise Ricalce, secretaire du Pape Paul III. apres longs & fideles services, il decheut tellement de la bonne grace de son maistre, qu'il en perdit les biens & la vie.

5. Capellon nous propose pour cinquieme exemple le malheur du chambellan de Cosme de Medicis Duc de Florence. Icelui fort bien veu de son maistre lui devint si odieux en un instant, que d'aprehension qu'il eut de quelque grand opprobre, il se tua soi-mesme. Autant en print-il à Iean Bandin Ambassadeur de ce mesme Duc vers l'Empereur. Rappelé à Florence il fut emprisonné si estroitement, & tout acces à lui tellement ferré, que finalement il mourut de misere & de douleur.

6. En sixieme lieu Capellon recite comment le Pape Pie quatrieme traista Rutilius Spechio, grand maistre de sa cour, réduit de si haute dignité à une misere extreme. Autant en esprouverent Gaspar Blanc & François Froment, principaux domestiques & familiers amis de ce mesme Pape.

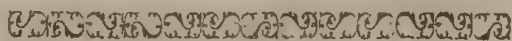
7. Le dernier exemple est d'Imbraym, Bassa & President du Conseil de Turquie, lequel dormant fut estranglé

glé devant  
iltoit im  
avoit fait  
que les pl  
par leurs  
de Capell  
ques, livre 3

DE

IE vous  
de noll  
gnes de f  
de, ayant  
force de  
En ces al  
que cerna  
ville ellon  
roit un pe  
de se dei  
embrasse  
Kc. n. p. n.  
promener,  
diant alis  
pelle, & le  
de vostre  
me lui dec  
joutant qu  
Dieu, pou  
Et comme  
d'estre ven  
vin au po  
nes je pou  
un jardin  
cache sous  
constances,  
c'estoit le j  
seublant,

glé devant les yeux de Solyman son maistre, auquel estoit impossible reconoistre les services que ce Bassa lui avoit faits. C'est un ordinaire en ceste Cour des Turcs que les plus grands serviteurs y sont finalement devorez par leurs maistres. *Ph. Camerarius* ramenoit ces exemples de Capellon, au troisieme volume de ses *Meditations historiques*, livre 3. chapitre 17.



SONGE merveilleux.

**I**E vous vai raconter chose digne de rapport avenue de nostre temps, & qui m'a esté attesté par gens dignes de foi. Vn jeune homme de Dordrecht en Hollande, ayant mangé tout son patrimoine, & fait encore force debtes, ne sçavoit plus de quel costé se tourner: En ces alteres, s'estant endormi une nuit, avis lui fut que certain homme le conseilloit d'aller à Kempen, ville eslongnee de là: que sur le pont d'icelle il trouveroit un personnage, lequel lui descouvrirait le moyen de se desveloper des difficultez esquelles il se trouvoit embarassé. Ce miserable execute tel conseil, se rend à Kempen, où ayant employé presque tout le jour à se promener, fort pensif, sur ce pont, avint qu'un mendiant assis là pour requerir l'aumosne des passans l'appelle, & lui dit, le vous prie ne me celez point la cause de vostre ennui. Apres quelques propos le jeune homme lui declare franchement qu'il l'avoit amené là, adjoustant qu'il y attendoit le secours extraordinaire de Dieu, pour le soulagement de son extreme necessité. Et comment, dit le gueu, avez vous si peu de sens que d'estre venu si loin à l'appetit d'un songe ridicule & vain au possible? S'il falloit faire estat de telles balivernes, je pourrois m'en aller à Dordrecht, pour trouver en un jardin qui m'a esté marqué en songe certain thesor caché sous un esglantier. Sur ce il adjouste d'autres circonstances, par lesquelles le jeune homme comprit que c'estoit le jardin de feu son pere. Pourtant sans faire semblant, qu'il prinst garde à tel propos, il quitta dou-



cement l'autre : puis retourna à Dordrecht, se transporte dextrement au jardin mentionné, fouille sous l'esglantier, & y trouve si grande somme d'or & d'argent, qu'il s'acquitte nettement de toutes ses debtes, accommode si bien ses affaires, qu'il vescu paix & aise tout le reste de ses jours. *Iean Funger de Leeruarde en Frise, au recueil qu'il a fait intitulé Etymologicon Latino-græcum, pag. 1110. & 1111. en l'explication du mot Somnus.*

Nous avons au 1. livre des jours geniaux d'Alexandre d'Alexandrie, un chapitre entier qui est le treizieme, fait mention de diverses merveilles touchant les songes. Il parle d'un docteur Neapolitain son patriote, lequel expliquoit dextrement les songes, & recouroit chascun à lui mesme comme à un Oracle. Dit avoir connu plusieurs qui ont eu des visions de nuit, à l'aide desquelles ils ont evité des dommages & dangers : dont il raconte un plaïsant exemple. Aussi adjouste-il avoir devisé dedans Naples avec une dame fort honorable, laquelle lui affermoit que tout ce qui lui venoit de nuit en songe, le jour venu se presentoit à ses yeux, sans qu'elle l'allast rechercher. Elle disoit aux autres femmes qui la venoyent voir de matin, ceci & cela m'aviendra aujourd'hui : dont elles s'esbahissoient, à cause que la chose avenoit aussi. Pour conclusion, il n'oublie pas le songe d'un sien domestique nommé Marius, lequel couché en son lit songea que l'on portoit sa mere decedee en terre. Alexandre l'oyant plaindre le fait esveiller. Enquis de son plaïnd, il compte son songe. Tost apres on apporte nouvelles que ce songe contenoit verité, & qu'au mesme temps la mere estoit trespassée.



#### SONGES extraordinaires.

**A**V mois de Janvier en l'an 1584. le Roi Henri troisieme, songea que les lions & autres bestes farouches que l'on nourrissoit au Louvre, le deschiroyent & mettoient à mort. Il fit tuer tout ce haras; mais il fut attaqué tost apres d'une sorte specifiée par les historiens

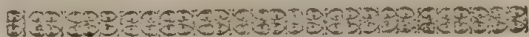
Fran-

François.  
Jacobin  
songe des  
ges ext'a  
ici à mon  
ch. du 4. v.  
tismens  
de la mort  
de ce chap  
portez ici

1111

L Es El  
L'heur  
beaucoup  
prisonner  
la fixité  
D'anc,  
entres e  
condes  
tut alors q  
mence me  
la rigueur  
qu'il refo  
tes choses  
fais le mou  
aussi pen  
yen d'un  
qu'au fo  
les yeux  
vie un chr  
que chose  
s'enre le  
lequel bla  
nage ce d  
ces entref  
voyoit la

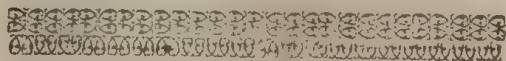
François , & finalement assassiné par Iaqués Clement Iacobin. Trois jours avant cest assassinat il fit un autre songe décrit en nostre second volume au tiltre des songes extraordinaires, pag 1045. & 1046. Le ramentevrai ici à mon lecteur , & le prie de joindre à la presente, le ch. du 4. volume suivant ce 3. ci. Il est intitulé Advertissemens merveilleux & predictions de diverses sortes de la mort du grand Roi Henri IV. Lisez la 25. section de ce chapitre qui touche le songe de la Roine, & le rap- portez ici.



SOVLAGEMENT notable.

**L**Es Estats de Boheme ayans fait un arrest indigne d'eux l'an mil quatre cents soixante huit, contre beaucoup de personnes innocentes, pour les saisir, emprisonner , & mettre à mort, entre autres fut pris pour la sixiesme fois un venerable vieillard, nommé Matthias Dolanc, lequel avoit esté detenu l'espace de six ans entiers es prisons de Prague, où il fut serré pour la seconde fois, l'espace de trois ans & six mois, qu'il en sortit alors que le Roi George Pogebzac mourut. Du commencement quelques gens de bien lui assistoyent: mais la rigueur de ses ennemis s'enflamma de telle sorte, qu'ils resolurent de le reduire à extreme disette de toutes choses, le priver de l'assistance de ses amis, brief le fane mourir de faim. Comme ils estoient apres, & lui aussi pensoit plus à sortir du monde & aller par le moyen d'une mort innocente en la vie bien-heureuse, qu'au sortir de la prison de Prague, avint que tournant les yeux vers une fenestre de sa chambre, il descouvre un chucas perché sur ceste fenestre, & portant quelque chose en son bec. Aprochant plus pres, le chucas s'envolle, & laisse sur la fenestre un lopin de linge, dans lequel Matthias trouva un ducat de Hongrie. Il mesnage ce ducat en l'extreme disette où il estoit reduit. En ces entrefaites dormant une nuit, avis lui fut, qu'il voyoit la lune defaillir, puis incontinent apres, le soleil.

Le lendemain il sceut que le principal officier du royaume estoit mort. Alors il dit, le Roi ne tardera gueres à le suivre: de fait il suivit de pres son officier: Le jour de son decès, sans que Matthias en sceust rien, le prevost de Prague mit en pleine liberté Matthias & les autres prisonniers, qui ne presumoyent rien de leur delivrance, & n'attendoient que la mort. *Histoire de Boheme & de Moravie.*



### TEMERITE' punie.

**L**E fleur de Villamont raconte au premier livre de ses voyages l'an 1588. & suivans, parlant de la grotte du chien pres du lac d'Agnano au royaume de Naples. Il y a 15. ou 20. ans que Monsieur de Tournon riche seigneur de France, entreprit de prendre ceste grotte (qui a environ trois pieds de large à son entree, & huit de longueur) une petite pierre, mais il tomba incontinent dedans, dont il fut promptement tiré dehors, & porté mesmement baigner dedans le lac (comme il se pratique es chiens que l'on jette par fois en ceste caverne, pour en faire voir la propriété, puis apres en l'eau de ce lac, qui en est comme l'antidote) l'eau duquel lui fit revenir quelque peu les esprits: rou: esfois il mourut bien tost apres. Et ie croi (dit Villamont) qu'ils avoyent trop tardé à lui donner secours, ou bien que ce fut par une punition divine, pour sa trop grande temerité. *Liv. I. ch. 20.*

Ainsi qu'on aproche des montagnes sulfurees pres de Pouzzol, en ces environs se void une grande fosse, presques en forme ronde, pleine d'eau tres-noire & fort epaisse, qui bouillonne incessamment avec grand bruit: & si vous y mettez quelque chose dedans, elle devient incontinent cuite, ainsi que nous en fismes l'espreuve d'un œuf que nous y jettasmes. Nostre guide nous dit que dix mois auparavant il y conduisit un Aleman, lequel ou estourdi, ou yvre, poussa son cheval à l'entree de ceste fosse:

fosse: où l  
rez cerc  
le maître  
deux suffi

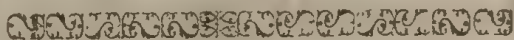
CRAN

**L**E 6. d  
rempli de  
ner à peti  
à telle fu  
zé, pres la  
la Roche  
où il enl  
lais, don  
en divers  
tie du T  
infinies m  
noyers &  
fond en co  
par la foul  
8000. pie  
hors de le

Les der  
sans comp  
environs  
lé, les clo  
y est dev  
steint, par  
sommatio

La tem  
le demoli  
beau de C  
certaines

fosse: où le pauvre cheval se sentant brulser es extremitez cerchoit tous moyens d'en sortir, mais en vain: car, & le maistre & le cheval à la parfin y demeurèrent tous deux suffoquez. *Le mesme en ce I. livre. chap. I.*



TEMPESTE horrible.

**L**E 6. de May 1624. environ dix heures du soir, le Ciel estant clair & serein, fut en un instant trouble, & rempli de nuages obscurs. Il commence à esclaire & tonner à petites pauses, qui peu à peu se renforçant, parvint à telle furie, ayant commencé (comme l'on dit) à Mauzé, pres la Rochelle, & coulant le long du Poictou, & de la Rochelle, il tomba finalement sur la ville de Poictiers, où il enleva plus d'un quartier de la couverture du Palais, dont la charpenterie & les materiaux furent jettez en divers endroits, où ils furent trouvez depuis. La moitié du Temple de S. Radegonde eut pareille secousse, infinies maisons & cheminees abbatues. La plupart des noyers & autres arbres, & les hayes vives arrachees de fond en comble, les racines contre mont, & consumiez par la fouldre. En la campagne se sont trouvez plus de 8000. pieds de gros arbres renversez, & tous transportez hors de leurs places.

Les deux Clochers de Chastelleraut furent abbattus, sans comprendre les bois & arbres d'entour la ville, & des environs d'icelle. Le cloché de Cande entierement brulé, les cloches fondues, dont ne s'est rien trouvé. Le feu y est demeuré trois jours allumé, sans pouvoir estre estaint, par artifice humain: & ce jusques à l'entiere consommation du cloché.

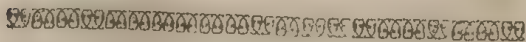
La tempeste & fouldre passa jusques à Loches, où elle demolit une partie du chateau; puis le pont du chateau de Chastelliers, la moitié de la grange d'icelui, & les escuiries: (& qui pis est,) plusieurs hommes tuez.





## TONNERRE.

**L**E neuvesme jour d'Aoust, 1576. sur les neuf heures du matin fut ouy en Provence un bourdonnement soudain de tonnerre tout environné de feu, tellement espouvantable & foudroyant, que tous ceux qui virent la violente flamme de l'esclair, & ouyrent la tempeste de ce bruit esclatant si fort, demeuroyent mi-pasmez de peur. Pres la ville d'Aix il tua un jeune homme & une chevre: puis ayant couru la campagne alla fondre sur la maison du President de Lauris, rompit vitres & cheminees. De là courut presques par toute la Provence, laissa des marques de ses efforts en divers endroits, particulièrement au chasteau de Salon, où il entra par la grand'salle, qui regarde la spacieuse plaine d'Hercule, avec une terrible poussiere, frisant la chevelure de la Comtesse de Carces. Il courut de là se jeter sur le logis du Concierge, à la femme duquel il fondit l'argent qu'elle avoit dans sa bourse, & rasa le poil caché, sans endommager le corps, puis entra dedans l'escurie, & tua les chevaux du Comte: finalement fit le tour de la ville avec petitemens effroyables. *Hist. de Provence, pag. 814.*



## TOURBILLON merveillex.

**L'**An mil cinq cens cinquante huit, veille de Pasques, s'esleva de terre sur le midi en la lande de Raoul en Normandie un tourbillon tel, qu'il entraînoit tout ce qui lui estoit à la rencontre, en fin se haussant en l'air, parut une colonne coulourée de rouge & de bleu, qui l'accompagnoit & s'arresta en l'air. Cependant on voyoit des fiesches & dards qui s'eslangoyent contre ceste colonne, sans que l'on vist ceux qui les deschoyent: & au haut du tourbillon sur la colonne, l'on entendoit crier des oiseaux de diverses sortes voltigeans à l'en-

l'entour. Ce tourbillon fut suivi de grieve mortalité au pays. *Extrait des antiquitez de France publiées par Fr des Rues.*

Le fleur Paul Chevalier marque en ses memoires ce qui s'ensuit. L'an mil cinq cens nonante deux, ie vis entre Mante & Vernon villes de Normandie, plusieurs gros arbres desracinez & couchez par terre. M'enquerant de ceux du pays de cest accident, ils me certifierent que cela estoit advenu par un tourbillon si violent, qu'il enleva aussi un clocher de village, fait en pointe, & l'emporta par delà un costau assez eslongné. Ce mesme tourbillon enleva aussi un batteau flottant sur la riviere de Seine, le porta loin en l'air, puis le poussa & fit tomber sur la prouë, loin de l'endroit d'où il l'avoit enlevé. Cela me ramentoit ce qui est dit au Pseaume 135.

*Du bout de la terre en haut*

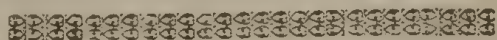
*Dieu fait les nues monter :*

*Les esclairs, quand il le faut,*

*Il fait en pluie esclater,*

*Et sortir de ses thresors,*

*Les vents tant rudes & forts.*

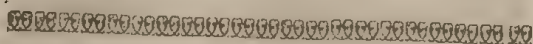


TRAISTRES cruels, suppliciez.

**B**Arberouffe lieutenant en l'armee Turquesme s'empara par force d'armes de quelques places en la Macédoine. Avint en la prinse d'une d'icelle, nommee Schoati un cas memorable que les populaires & quelques soldats y estans en garnison, ayans vaillamment soutenu les premiers assauts des Turcs, sur l'assurance qu'ils avoyent de l'assiette de ceste forteresse, changerét en peu de jours la resolution de se maintenir les armes aux poings. Brief ils en vindrent jusques-là, que saisis de peur, ou par malice premeditee, de se resoudre entre eux de se redre aux Turcs, Surce la peur d'estre descouvert, & punis de leur poltronnerie & meschanceté detestable, ils courent au Palais, où estoit Ierosme Mome, gentil-homme Venitien, gouverneur de la place, gisant à plat de liêt, fort blessé, pour avoir courageusement & heureusement donné brave

exemple à ses soldats, soutenu & repoussé les efforts des assaillans, & le tuèrent cruellement. Mais ce meurtre execrable mit les massacreurs en telle confusion, qu'ils tirèrent les Turcs avec des chordes dedans la forteresse. Un acte si cruel & barbaresque, despleut tant à Barberousse mesme qu'en lieu de recompense en argent que ces assassins pretendoient remporter, il punit promptement leur crime detestable par justes supplices de mort.

*Hist. de Venise, au 1. liv. de la 6. Decade.*



### TRAISTRES descouverts & punis.

L'An mil cinq cens soixante cinq fut descouverte la conjuration des Cordeliers de Mets, corrompus par les Imperialistes, pour trahir la ville, & la livrer aux troupes de l'Empereur Charles cinquieme. Ils avoyent assigné le synode general à Mets, où tous les principaux & deputez de leur ordre devoient se trouver de divers endroits de l'Europe, où ils ont des convents. Leur deliberation estoit d'introduire des soldats vestus en Cordeliers, & faire charrier force tonneaux comme pleins de vin pour le breuvage de ceste troupe, mais ce seroyent armes. La garnison de Theonville devoit estre disposee en embuscade pres de Mets en lieu commode, puis on attireroit les François à faire prompte sortie. Alors la ville desgarnie, les soldats introduits par les Cordeliers feroient armez en place, se rendroient maistres des portes, & recevroient les embusques, qui joints ensemble, aisément serendroyent maistres, opprimant ceux qui entreprendroyent leur resister. Là dessus avint que les François s'apercevans qu'un certain cordelier de ceste entreprise alloit souvent vers Theonville, s'en ombragerent tellement, que le gouverneur averti fit empoigner ce moine, lequel appliqué à la torture descouvrit la trahison, faisant voir en ce notable exemple, que bien souvent desseins cauteleux & les efforts cruels couvent & demeurent cachez pour un temps sous le masque de religion. On fit justice prompte de cest espion & de tous

ses com-

ses complices  
puis jusque  
hison est  
justine livre

XX

Et chap  
Cme de  
l'abrege  
cinq cens  
verent en  
le chef de  
toient d'a  
ils passoy  
temps est  
la justice  
la terre ro  
magistrats  
chans tous  
cruelle et  
escholiers  
mas se gl  
Dieu: les p  
les docteur  
strats. On  
presme, se  
stait une in  
temps il  
A l'occase  
autres su  
ites, comm  
à leurs erro  
convertir  
commence  
par moque  
enthousiast  
L'an 15

ses complices, la ville & citadelle estant demeuree depuis jusques à present en l'obeissance du Roi. Ceste trahison est descrite par monsieur le president de Thou, en l'onzième livre de ses histoires de nostre temps.



TV MVLTES anabaptisliques.

Ce chapitre pourroit estre estendu jusques à un volume de juste grosseur. Mais selon nostre dessein nous l'abregerons, autant que faire se pourra. Enuiron l'an mil cinq cens vingt & un & mil cinq cens vingt deux s'esleverent en un quartier de Saxe certains esprits seditieux, le chef desquels se nommoit Nicolas Storck, qui se vantoient d'avoir eu des visions & revelations divines, dont ils paissoient en secret leurs disciples: leur disant, le temps estre venu qu'il y auroit un nouveau monde, où la justice habiteroit: partant qu'il falloit exterminer de la terre tous les meschans, ensemble tous les Princes & magistrats qui ne valoyent rien. Ils appelloient meschans tous ceux qui n'estoyent de leur parti. De ceste cruelle eschole sortit Thomas Muncer, lequel eut pour escoliers Melchior Ring, Phiberg, & autres. Ce Thomas se glorifioit d'avoir devisé familièrement avec Dieu: ses propos estoyent tout de feu, mais lancés contre les docteurs de verité, puis contre les Princes & magistrats. Outre plus il se mocquoit du signe sacré du baptisme, soustenoit que le baptisme des petis enfans estoit une invention humaine, & qu'il falloit qu'avec le temps ils receussent un baptisme spirituel & meilleur. A l'occasion de cest article les adherans à ce seditieux & autres survenus depuis furent surnommez Anabaptistes, comme ils sont encore appelez aujourd'hui. Quant à leurs erreurs divers, je n'y touche point, ne voulant convertir ces histoires en disputes & refutations. Du commencement tels Anabaptistes furent surnommez, par mocquerie, celestes prophetes, libertins spirituels, enthusiastes ou inspirez.

L'an 1523. & le suivant, Muncer demeurant en une



ville de Thuringe nommée Altit, pourtuit la poindre, preschant seditieusement & furieusement contre les magistrats. Il se plaignoit de l'insolence des grands, de l'abolition de toute liberté, de l'opression du peuple, auquel il conseilloit de chercher les moyens de secouer ce joug. Son insolence insupportable fut cause que chassé de ce quartier il vint à Nuremberg, & en la haute Allemagne, puis jusques en Suisse, où il remua mesnage, infectant les paysans du venin de sa fureur contre l'ordre politique. Ayant fait ceste course il retourne en Thuringe, se loge à Mulhouse, d'où il escrit & fait voler pres & loin force lettres, pour enflammer les cœurs & esmouvoir sedition. Quelques jours avant que les paysans se soulevassent en armes, il les incita par divers arufices à ce faire.

Et quoi qu'il eust esté suffisamment descouvert par l'avertissement donné au conseil de Mulhouse, de la part d'un excellent & tresdocte personnage, neantmoins il maintint & agrandit, mesmes fit tant par ses menees, que les petis commencerent à le respecter & admirer comme quelque nouveau liberateur. Il entre en tel credit, qu'à sa poursuite le vieil conseil de Mulhouse fut changé en un nouveau, composé d'Anabaptistes & autres siens partisans. Incontinent les troubles paroissent: car ce malheureux proposoit que tous biens devoyent estre communs, & que nul ne devoit dire que ceci ou cela lui fust propre. Ajoustant que Dieu lui avoit revelé, qu'il falloit degrader tous les Princes & ministres de justice: que l'espee de Gedeon lui avoit esté commise, pour exterminer tous les tyrans, & rendre au peuple sa vraye liberté, puis dresser en terre un nouveau yaune de Christ. Non content de semer telles ruses & blasphematoires, il fit fondre quelques pieces d'artillerie pour la guerre.

En ces entrefaires les paysans s'eslevent en Suaube & en Franconie, l'an 1525. comme en d'autres provinces, prennent les armes contre les Princes, courent sus la noblesse, saccagent les chasteaux, & en brulent quelques uns. Muncer voulut estre de la partie, & s'y fourra si avant avec ses adherans, qu'ils furent bien tost attrapez & punis

& punis de  
plice n'a  
oreilles de  
en autre.

Au cont  
Morav. est  
de ceste fu  
endroits de  
nalement  
& par la pr  
diteurs en fu  
grands des  
morale, &  
gez. Le  
deux frere  
pres la vil  
soin, avec  
leur pere.  
tenances  
avoir eue  
empagne  
lieu de la  
la presenc  
tres la pres  
faire rien q  
voit estre  
cas ne pou  
Surce il de  
lequel este  
de. Tous  
rieux, s'am  
sa courle  
bles, & co  
tout habi  
Lors estoit  
dian, treid  
masie pres  
jour du ju  
ce manie  
dire quel)

& punis de mort, selon leurs demerites. Mais son supplice n'amortit pas la poison qu'il avoit versé dedans les oreilles de ses disciples, lesquels empiroyent d'annee en autre.

Au contraire la VVesphalie, la Frise, la Holande, la Moravie, furent en peu d'annees horriblement atteintes de ceste furieuse contagion, laquelle envahit quelques endroits de la Suisse, où il y eut diverses disputes: & finalement par la vigilance de plusieurs hommes doctes, & par la prudence des magistrats, ces mutins & leurs docteurs en furent chassez. Durant ce temps ils firent de grands desordres çà & là. J'en reciterai une histoire memorable, qui descouvrira l'efficace d'erreur en ces enragez. Le 7. jour de Fevrier l'an mil cinq cens vingt six deux freres, Thomas & Leonard Schyker, demeurans pres la ville de saint Gal en Suisse, s'assemblerent sur le soir, avec quelques autres Anabaptistes, en la maison de leur pere. Presques toute la nuit se passa en devis, contenance & recits de visions, qu'uns & autres disoyent avoir eues. Le lendemain au point du jour, Thomas empoigne au collet son frere Leonard, & le tire au milieu de la compagnie, lui commanda de s'agenouïller en la presence de son pere & de sa mere, & de tous les autres là presens. Comme tous l'admonnestassent de ne faire rien qui ne fust convenable, il respond, qu'on ne devoit estre en apprehension, & qu'en cest affaire aucun cas ne pouvoit estre executé outre la volonté du Pere. Surce il desgaine l'espee & tranche la teste à son frere, lequel estoit à genoux tout hebeté devant ce parricide. Tous les autres estonnez & esperdus de ce coup furieux, s'amusans à lamenter sur le mbrt, Thomas prend sa courtse vers la ville, tenant des contenance effroyables, & comme d'un fanatique & forcené, n'ayant pour tout habit que sa chemise & ses chausses, sans souliers. Lors estoit bourgmestre de Saint Gal Joachim Vadian, tresdocte & sage personnage: devant lequel Thomas se presenta, criant en contenance horrible, que le jour du jugement dernier estoit pres. Il adjoustoit que ce matin là grandes choses avoyent esté executées (sans dire quoi) que la volonté du Pere avoit esté accomplie:

quant à lui, qu'il avoit esté abruvé de fiel & de vinaigre. Le bourgmestre l'ayant censuré fort asprement, pour reprimier ses cris & furieuses insolences, commande qu'on l'accommode quelque manteau, & qu'il se retire doucement chez soi. En ces entrefaites on apporte nouvelles de son detestable parricide: il est saisi au corps, enquis de pres, convaincu, & executé à mort.

A ceste histoire, s'en a parie une autre, non moins estrange. L'an 1535. au mois de Fevrier, sept hommes & cinq femmes Anabaptistes s'assemblerent en la rue des saulniers à Amsterdam en Hollande, au logis des Sibert tondeur de draps lors absent. L'un de ceste troupe nommé Thierri le cousturier, feignant quelque nouvelle inspiration, se laissa cheoir en terre, où il demeura quelque espace de temps estendu tout de son long en presence des autres; puis ouvrant les yeux il barbotta certaine oraison, contrefaisant le grave & devot, & leur dit, qu'il avoit veu Dieu en sa Majesté, couru par toutes les places du ciel & des enfers, visité tout ce qui y estoit, & que le grand jour du jugement dernier estoit à la porte. Cela dit, il se despouille tout nud, commande aux autres hommes & aux femmes, de se despouiller comme lui, pource qu'il falloit que les enfans de Dieu deveussent & missent bas tout ce qui est fait & nai de la terre. D'avantage, puis que la verité est nue, ne pouvant souffrir d'estre enveloppée d'aucune sorte, qu'il convenoit qu'eux aussi, comme veritables, fussent totalement decouverts.

Ces impudens & imprudens mettent bas tous habilemens, & au commandement de l'imposteur sortent en rue apres lui, qui commence à s'escrier horriblement, malheur, malheur, malheur, vengeance divine, vengeance divine, &c. Les onze autres entonnent le mesme cri furieusement, que jamais ne fut entendu bruit plus effroyable. Tout le monde court aux armes, chascun cuidant que la ville fust prise par les ennemis. En fin l'on attrape ces personnes desesperées, & apres diligentes recherches, pour beaucoup de meschancetez contenues en leur proces, sont hommes & femmes finalement executez à mort. Jusques au dernier souspir, uns & autres mon-

strerent

strerent un  
incurable.

Or ou  
damnans le  
ture huma  
fideles sepe  
gistrats, le  
que dehors  
riculiere de  
fantastique  
honneur d'y  
rent des til  
plus infam  
heureux e  
lumiere de  
le nom d'  
faits, nets,  
libertins,  
gultinians  
imposture  
es histoire

L'an 1535  
Anabaptiste  
rif de Le. d  
Wesphale  
ques du ba  
de. iaitique  
d'un troise  
soisonner  
public enj  
sortent par  
commande  
leur point  
de la ville,  
s'emparent  
leurs comp  
cenc à faire  
s'appreien  
reste à l'Ev  
chef des a

strerent une stupidité brutale , accompagnée de fureur incurable.

Or outre les communs erreurs des Anabaptistes, condamnans le baptême des petis enfans, la verité de la nature humaine de Iesus Christ , l'estat heureux des ames fideles separees des corps en la mort, la vocation des magistrats, le serment legitime & necessaire tant en justice que dehors, l'honnesteté du mariage, & la possession particuliere des biens , s'esleverent entre eux des nouveaux fantastiques, qui forgerent tant de blasphemes, que c'est horreur d'y penser. Aucuns de leurs maîtres se donnerent des tiltres , à quoi les anciens heretiques & athees plus infames n'avoient jamais pensé. Somme ces malheureux esteignirent entre eux & leurs disciples toute lumiere de pieté, de verité, de droiture, de sainteté, sous le nom d'Apostoliques, leparez du monde: spirituels, parfaits, nets, prians, enthousiastes, ecclesiastiques, illuminez, libertins, afranchis de toutes loix utiles, Davidistes, Augustiniens & Wesphaliques. Mais sans toucher à leurs impostures infernales, remarquons en quelques effects es histoires suivantes.

L'an 1533 environ le mois d'Avril, l'un des principaux Anabaptistes de Hollande, cousturier de son estat, natif de Leiden, nommé Jean Bucold, vint à Munstre en Wesphalie , où il disputa contre quelques Ecclesiastiques du baptême des petis enfans , attira l'un de ces ecclesiastiques à son parti. Ces deux, soustenus tost apres d'un troisieme, commencerent à faire des disciples, qui foisonnerent en peu de temps, si que le Magistrat par cri public enjoignit aux Anabaptistes de vuider hors. Ils sortent par une porte, rentrent par un autre, disans avoir commandement de Dieu de ne bouger, & de poursuivre leur pointe. Apres divers traitez, ils se rendent maîtres de la ville, chassent ceux qui n'estoyent de leur faction, s'emparent de leurs biens, & appellét de diuers endroits leurs compagnons pour participer au butin, commencent à faire des ravages estranges sur la fin de l'annee, & s'apprestent au commencement de l'an 1534. pour faire teste à l'Evesque qui vint les assieger. Ils avoient pour chef des armes Bernard Cnipperdoling , Anabaptiste



desesperé, lequel Iean Matthis & Iean de Leiden comme prophètes acompagnoient : tous affaires estans en la disposition de ces trois garnemens.

Matthis, le plus estimé de tous, fit apporter en un lieu à part tout l'or, l'argent & les meilleurs meubles de toutes les maisons de la ville, pretendant (disoit-il) establir entre les saints communauté des biens premierement. Il estoit mal-aisé de rien cacher: car ces volleurs auoyent deux devineresses qui leur descouvroyent les lieux plus secrets. Ils confisquerent les biens des absens, & les sererent en leur grand magazin, brulerent tous livres indifferemment, excepté les Bibles. Et pource que certain artisan s'estoit moqué des Prophetes Anabaptistes, il fut tué en plain jour devant tous par Iean Matthis. Tost apres ce meurtre contrefaisant le brave, empoigne une picque, & court par les rues, & crie que Dieu le Pere lui avoit commandé de repousser l'ennemi. Surce il sort des portes, & comme suivi de plusieurs il aprochoit du camp de l'Evesque, un aventurier lui court sus & le renverse mort en terre. Iean de Leiden son successeur commande au peuple d'avoir bon courage, dit que long temps auparavant Dieu lui avoit dit que Matthis seroit tué, & que lui prendroit la vefve d'icelui en mariage. Deux jours avant Pasques de l'an 1534. ils courent aux Eglises, sonnent toutes les cloches; tost apres Cnipperdoling declare devant tous en gravité prophetique, que les haut montez seroyent abatus, & les gisans en terre eslevez. Presques au mesme temps Iean de Leiden ordonne à ce Cnipperdoling d'estre bourreau de la ville, & lui mit en main l'espee servant aux executions: alleguant que Dieu le vouloit ainsi. Cnipperdoling accepta celle charge, & n'en meritoit pas d'autre. Le siege continuant avec petit succes pour les assiegeans, sur la fin de l'an 1534. Iean de Leiden se met à repos, & trois jours durant ne bouge du lit où il songe fort. Resveillé, ne dit mot, demande papier, plume & ancre, marque les noms & surnoms de douze hommes, pour avoir charge des affaires & tout gouverner comme en Israël: affermant que telle estoit la volonté du pere celeste. Cela fait il propose aux prescheurs, quelques articles, dont le sommaire estoit,

estoit, qu'  
femme

Pour  
il les asse  
en presen  
nouveau  
que l'artie  
revelé du  
roit jama  
partir ils  
l'on ne pa  
velles fen  
train: car  
ne estoit  
geois ne  
se confu  
rent au c  
reau. La  
prisonni  
geois.

Le sieg  
de part &  
du nouve  
place, decl  
leste esto  
la terre, &  
sante arm  
Princes,  
au siege d  
leste lui t  
fait les m  
au monde  
den se jen  
plusieurs  
voulu le  
de par un  
à l'instan  
blit pres d  
forger des  
chaines

estoit, qu'il est permis à un homme d'espouser autant de femmes qu'il en veut.

Pource que les prescheurs n'estoyent pas de son avis, il les assemble avec les douze en l'hostel de la ville, où en presence de tous il jette son manteau par terre & un nouveau testament dessus: puis jure par ces deux signes, que l'article de polygamie par lui proposé lui avoit esté revelé du ciel. Sutce il declairoit que Dieu ne leur feroit jamais propice, s'ils n'y consentoyent. Devant que partir ils se trouverent d'accord, & plusieurs jours apres l'on ne parloit dedans Munstre que de nopces & de nouvelles femmes. Iean de Leiden mit tout le reste en train: car incontinent il espousa trois femmes, dont l'une estoit vefve de Matthis. Quelques honnestes bourgeois ne pouvans supporter ceste vilaine & outrageuse confusion, amasserent des gens de leur sorte, saisi- rent au collet Iean de Leiden, ses propheres & son bourreau. La populace oyant le tumulte y acourt, recouft les prisonniers, tue cruellement environ cinquante bourgeois.

Le siege continuant avec beaucoup d'incommoditez de part & d'autre, le 24. de Juin 1535. un orfevre faisant du nouveau prophete assemble le peuple en la grand' place, declaire que le mandement & vouloir du pere celeste estoit que Iean de Leiden fust Empereur de toute la terre, & que se mettant en campagne avec une puissante armee il saccageast indifferemment tous Rois & Princes, pardonnant au menu peuple, afin qu'il s'assist au siege de David son pere, jusques à ce que le Pere celeste lui redemandast le royaume: & qu'apres avoir desfait les meschans, les gens de bien regneroyent avec lui au monde. Ceste brave harangue achevee, Iean de Leiden se jette à genoux, leve les mains au ciel, proteste que plusieurs jours auparavant il sçavoit cela, mais n'avoit voulu le divulguer: attendât que le Pere le leur fist entendre par un autre. Ayât pratiqué le royaume par telle ruse, à l'instant il casse les douze, & à la maniere des rois establit pres de soi des grands seigneurs faits à la halte, se fait forger deux courônes de pur or, un tourreau d'epee, une chaine, un sceptre, & tels autres joyaux: assigne certains

iours pour donner audience à tous ceux qui la lui demandoient. Sortant en public suivi de ses officiers & gentilshommes de sa cour, ce ravaudeur avoit à sa main dextre un page monté à cheval portant la couronne & la Bible : à la fenestre un autre portant l'espee nue. La pompe de sa principale femme (car il en avoit plusieurs ensemble) estoit toute pareille. Son throne haut eslevé en la place estoit paré de drap d'or. La plupart des affaires qui se traitoyent en ceste nouvelle justice, concernoyent les mariages & divorces fort ordinaires lois entre ces fantastiques & enragez.

Vn jour le peuple estant en la grand' place fort empressé pour escouter, voici le bourreau Cnipperdoling qui saute sur leurs testes, & s'avancant de pieds & de mains, hallenoit les uns apres les autres en la bouche, disant, le pere t'a sanctifié, reçois le saint Esprit. Vn autre, jour il se mit à danser devant le Roi, criant tout haut, voila comme je souloi faire avec ma garse: maintenant le pere m'a commandé que ie danse devant le Roi: mais pource qu'il en faisoit trop, & n'y avoit point de fin, le Roi despité s'en alla. Son bourreau monté de ce pas au throsne: le Roi survenant le jette du haut en bas, & le tint trois jours en prison.

Durant le siege il publierent certain livre contenant un sommaire de toutes leurs furieuses resveries, lequel fut refuté par plusieurs doctes Alemans. Quelques semaines apres l'orfevre nouveau prophete fit publier à son de trompe que tous se rendissent en armes au parvis de la grande eglise: d'autant qu'il falloit repousser l'ennemi. S'estant rendus au lieu assigné ils trouvent le soupé prest, & par commandement s'assirent à table, jusques au nombre de quatre mille. Apres eux souperent ceux qui avoyent fait le guet, environ mille.

Le Roi, la Roine & leurs courtisans servoyent. Sur la fin du soupé ce Roi profane se moqua par une ridicule & detestable ceremonie de la table de Iesus Christ, meslant quelques paroles de l'institution sacree avec les actions seditieuses de ces malheureux. Outreplus le nouveau Prophete monta en chaire demandant à tous ces banquetez, s'ils vouloyent pas obeyr à la parole de Dieu.

Tous

Tous prot  
il)qu'il  
vers les qu  
ne annon  
ment & c  
rent envoy  
fac, & au  
gue, ces pl  
Le Roi  
ble & les  
le Roi le l  
re. D'avant  
assiegeans  
Iudas, &  
s'asseoir  
cours de l  
de Mank  
outre la  
chacun  
ser es lie  
gnage de  
grand oie  
cent à cri  
ou s'atten  
leurs man  
& jettoyer  
nans qu'il  
la paix. O  
fais alleg  
auteur de  
confusion  
estoit que  
mie fust a  
pieces d'o  
qui refus  
le temps  
que justic  
de Manth  
tout, Chri  
On en

Tous protestans qu'oui, le mandement du pere est (dit-il) qu'il faut environ vingt-huict docteurs, lesquels tirent vers les quatres coins du monde, pour prescher la doctrine annoncee en ceste ville. Puis il en fit le denombrement & designa les lieux où ils devoient aller. Six furent envoyez à Osnabourg, six à W. kendorf, huit à Sufac, & autant à Cosfeld, La traine n'estoit gueres longue, ces places estans au mesme pays de Wefphalie.

Le Roi & la roine souperent avec les serviteurs de table & les vingt-huit deputez. Comme ils soupoyent, le Roi se leva, disant avoir quelque commission du pere. D'avanture on avoit pris un soldat du camp des assiegeans: le Roi l'accusa d'avoir esté traistre comme Judas, & lui trancha la teste de sa main: puis revint s'asseoir à table, & par maniere de passer temps fit le discours de son heroique exploit. Apres soupé l'on fit sortir de Munstre sur la nuit les 28. susmentionnez, auxquels outre la contribution pour leurs despens on bailla à chascun une piece d'or avec commandement de la laisser es lieux où leur doctrine ne seroit receüe, en tesmoignage de damnation eternelle, pour avoir refusé un si grand bien. Parvenus à leur rendez-vous, ils commencerent à crier par les places que chascun eust à se repentir, ou s'attendist de perir bien tost. Puis ils estendoyent leurs manteaux par terre devant les officiers de justice, & jettoient dessus les pieces d'or à eux baillées, soutennans qu'ils estoient envoyez du pere, pour leur apporter la paix. On pouvoit leur respondre que ce pere (tant de fois allegué par eux & leurs complices) estoit le Diable auteur de mensonge, de meurtre, de violence, & de toute confusion. Car l'amendement de vie qu'ils requeroient, estoit que tous biens fussent communs, & que la polygamie fust approuvée. Là dessus ceux-ci crioient, que leurs pieces d'or accuseroient de forfait & d'ingratitude ceux qui refuseroyent de leur obeir. Car (disoyent-ils) voici le temps predit par les Prophetes, auquel Dieu veut que justice regne par tout le monde; & apres que le Roi de Munstre aura executé sa charge, & establi justice par tout, Christ rendra le Royaume à Dieu son pere.

On empoigne ces furieux, qui du commencement



font enquis en toute douceur, puis pressez d'avantage, finalement appliquez à la torture, où ils respondent de leur train & de tout l'estat de Munstre. Ils disent & maintiennent que tout le monde est en erreur exceptez eux, & vouloyent mourir sur cest article: que depuis le temps des Apostres n'y avoit eu verité ni justice en terre. Que lors y avoit quatre Prophetes, deux bons, à sçavoir David George, & Jean de Leiden; deux meschans, le Pape, & Martin Luther pire que le Pape. Enquis pourquoy ils avoyent contre leur promesse chassé de la ville les gens de bien, retenu leurs femmes, enfans & moyens: & par quels textes de la Bible ils pretendoyent maintenir leur fait? respondirent, le temps estre venu, auquel selon le dire de Christ, les debonnaires possederoyent la terre, veu qu'en ceste maniere Dieu donna iadis le bien des Egyptiens aux Israelites. Puis après il firent un denombrement des vivres & munitions qui estoient en la ville, & le nombre des soldats de la garnison, dont aucuns avoyent plus de cinq femmes. Dirent aussi qu'on attendoit force troupes de Frise & de Hollande, lesquelles arrivées le Roi se mettroit en campagne avec toutes ses forces, pour reduire tout le monde en sa main, après avoir tué tous les Rois, pour autant qu'ils n'ont fait justice. Perseverans en leurs resveries, sans vouloir reconnoistre aucun Prince ni magistrat, que leur Roi, ils furent decapitez, hors mis un qui eschappa.

La ville de Munstre estoit serree de si pres, que nul n'y pouvoit entrer, ni en sortir. Pourtant les bourgeois redoutans la famine, resolurent d'attraper le Roi & le livrer à l'Evesque. L'imposteur averti de ce dessein, choisit douze hommes de ses plus confidens, & les commit sur les principaux endroits de la ville, afin d'asseurer sa personne avec ses satellites, & brider le peuple, auquel il promit delivrance dedans Pasques. Ses capitaines devoient estre seigneurs de plusieurs provinces, villes & forteresses, qu'il leur specifioit: ne reservant de tous les Princes designez à la mort, qu'un seul Landgrave de Hesse, auquel il faisoit pardonner, sous esperance qu'un jour il seroit fauteur des Anabaptistes. Sur la fin de l'an

Pan 1534. il  
se reconnoit  
continuoit  
ponse du  
tumulte,  
Mais es le  
billoyent  
bons en ce  
yer leur ab  
horians à  
qu'ils esto  
grave ayan  
commis à  
qu'en per  
doient qu  
d'eux, il  
la Bible, o  
te) deice  
par les eie  
qu'ils req  
le Landgra  
avoient ul  
cette mu  
leur inten  
tre toutes  
qu'hypoer  
beyllance  
polygamie  
me contre  
violente e  
reurs, par  
nez par te  
rent de re  
& lui env  
les aages d  
depuis A  
L'escond  
sime, à le  
Mais deva  
estre purg

l'an 1534. ils furent sommez par les estats de l'Empire de se reconoistre & ranger à leur devoir : puis menâchez s'ils continuoient en ceste horrible rebellion. Par leur response du 13. jour de Janvier 1535. ils maintenoient leur tumulte, sans toucher à l'election du Roi cousturier. Mais es lettres speciales adressees au Landgrave, ils babilloient de la ruine des meschans, de la delivrance des bons en ceste vie. D'avantage ils osèrent bien lui envoyer leur abominable livre, intitulé la Restitution, l'exhortans à repentance, & à ne leur faire la guerre, puis qu'ils estoient innocens, & le peuple de Dieu. Le Landgrave ayant marqué en ce livre plusieurs blasphemés, le commit à ses Theologiens pour y respondre. Et pource qu'en peu de lignes, obscurément couchées, ils mandoient que leur Roi estoit plustost ordonné de Dieu que d'eux, il leur demanda preuve de leur fait par textes de la Bible, ou miracle, puis que leur Roi estoit (à leur conte) descendu du ciel, & s'opposoit au vrai Christ proposé par les escrits des Prophetes & des Apostres. Quant à ce qu'ils requeroient que leur cause fust connue en justice, le Landgrave dit, qu'il n'estoit plus temps: attendu qu'ils avoient usurpé la puissance du glaive, & esté auteurs de ceste mutinerie calamiteuse : que chacun apercevoit leur intention estre de ruiner les estats publics, & mettre toutes choses en confusion. Que tout leur fait n'est qu'hypocrisie & cruel dessein. Que leur revolte de l'obeyssance du Magistrat, le pillage des biens d'autrui, la polygamie, l'election d'un nouveau Roi, le blasphème contre la verité de l'incarnation du fils de Dieu, la violente communauté de biens, & autres detestables erreurs, par eux publiez & maintenus, estoient condamnés par toutes loix divines & humaines. Ils s'efforcèrent de refuter, mais en vain, la response du Landgrave, & lui envoyerent un autre livret, où ils distinguoient les aages du monde en trois parties. Le premier monde depuis Adam jusques à Noé estoit peri par le deluge. Le second, auquel nous sommes, perira par feu. Le troisieme, à leur dire, sera nouveau, auquel justice regnera. Mais devant que ce troisieme soit revelé, le second doit estre purgé par feu : ce qui n'aviendra que l'Antechrist

ne soit descouvert, & sa puissance saccagee. Alors le throne abatu de David sera relevé, Christ regnera en terre, & les escrits des Prophetes seront universellement accomplis. Au regard de l'age present, ces fantastiques le nommoient le siecle d'Eau: pource (disoyent-ils) que justice se taist en icelui, & les gens de bien y sont affligez. Mais maintenant le temps de la delivrance de tant de maux est venu, comme aux Juifs celui de leur sortie hors de Babylone, afin que les meschans soyent punis de leurs forfaits, selon qu'il est predit en l'Apocalypse.

Ainsi gazoulloyent ces insensez, & cependant la famine se renforçoit, tellement que plusieurs moururent lors de disette extreme. L'une des femmes du Roi meue de compassion envers le pauvre peuple, dit d'avanture aux autres, qu'elle ne croyoit point que Dieu voulust que tant de gens mourussent de faim. Le Roi bien fourni de toutes sortes de vivres, non seulement pour la necessité, mais aussi pour delices & abondance, averti de ces paroles, mena ceste femme & toutes les autres, qu'il avoit en grand nombre, jusques en la principale place de Munstre: puis lui commandant de se mettre à genoux, & desgainant son espee, de sa propre main lui abatit la teste de dessus les espauls. Non content de si horrible forfait, la diffama vaineement apres sa mort. Cela fait les autres femmes se mirent à chanter & rendre graces au pere: puis commencent à danser, le Roi menant le branle, & exhortant le peuple (qui n'avoit plus qu'un peu de pain & de sel) à sauter & se resjouyr. Le jour de Pasques venu, nul signe de delivrance n'aparoissant, le Roi qui les avoit repeus de belles promesses, pour se couvrir de quelque excuse, fit du malade six jours durant. Iceux expirez, il vient en la grand' place, dit à la miserable populace, qu'il avoit monté un asne aveugle, & que le pere lui avoit imposé les pechez de toute la multitude: pourtant estoient-ils lors francs & quittez de tous forfaits: que c'estoit la delivrance par lui promise: & qu'ils devoyent s'en contenter. Avec ce rien entre deux plats, les pauvres seduits s'en retournerent chez eux tous confus,

La ville  
seurs m  
yen d'esc  
aux assie  
mee aver  
vroyent le  
cun mal. M  
guet & des  
obstinatio  
rans. Cela  
mier jour d  
plus perso  
deux bou  
Pautre fut  
endroits p  
vingt-qua  
partie par  
d'eslire, la  
ble du co  
deseperez  
sroit perdu  
Cnipperdo  
attrapez su  
Rotman, q  
ditieux, vo  
premiere p  
victorieux  
on promer  
Provinces  
fait, ils fur  
cages de se  
Munstre:  
dessus les  
Avant c  
prendre l'e  
acquiescer  
ses tourm  
Christ. A  
perbe en sa  
ltre, lequa

La ville estoit en tel estat, que de jour à autre plusieurs mouroyent de faim : quelques uns trouvant moyen d'eschapper, & tout transis de faim se rendoyent aux assiegeans qui en avoyent pitié. Les chefs de l'armée avertissoient sous main les bourgeois, que s'ils livroyent le Roi & quelques autres, on ne leur feroit aucun mal. Mais ils n'osoyent rien attenter, à cause du bon guet & des cruautés du Roi lequel perséveroit en son obstination, ayant de quoi s'entretenir avec ses adhérens. Cela fut cause, qu'on leur escrivit du camp le premier jour de Juin, que de là en avant l'on ne recevroit plus personne sortant de Munstre. En telle extrémité deux bourgeois se sauverent : l'un fut pris des soldats, l'autre fut conduit vers l'Evesque. Ils descouvrirent les endroits pour entrer dedans la ville : tellement que le vingt-quatriesme de Juin mil cinq cens trente cinq, partie par adresse, partie par valeur & force de gens d'élite, la place fut prise de nuit, non sans perte notable du costé des assiegeans, qui avoyent à faire à gens desesperés. En fin les survivans connoissans que tout estoit perdu se rendirent à merci. Le Roi, son bourreau Cnipperdoling, & un de ses principaux agens, furent attrapez sur l'heure. Leur principal docteur surnommé Rotman, qui composoit les livres & les lettres de ces seditionneux, voyant tous ses desseins rompus, courut des la premiere pointe se jeter teste baissée dedans le gros des victorieux, où il fut mis à mort. Quelque temps apres on promena le Roi & les deux autres par les cours des Provinces : & ramenez à Munstre, leur proces fait & parfait, ils furent tenaillez vifs, & leurs corps morts liez en cages de fer posees au sommet de la plus haute tour de Munstre : celui du Roi eslevé de cinq ou six pieds par dessus les deux autres.

Avant que les executer, on essaya de leur faire comprendre l'enormité de leurs blasphemes. Le Roi feignit acquiescer aucunement à verité, & disent aucuns qu'en ses tourmens il demanda grace & misericorde à Iesus Christ. Autres escrivent qu'il se monstra tousiours superbe en ses responses, notamment à l'Evesque de Munstre, lequel lui ayant demandé de quelle autorité il



s'estoit rendu maistre de la ville & du peuple : Mais (repartit ce Roi à l'Evesque) qui t'a fait seigneur de la ville ? Le chapitre & le peuple, dit l'Evesque. Alors ce Roi repliqua, Dieu m'y a appelé. Ses compagnons demeurèrent & moururent estrangement obstinez. Ce tumulte de Munstre apaisé, le feu de l'Anabaptisme ne s'amortit pas pourtant, ains se renforça en Hollande & en Frise, où plusieurs de ces mutins, ne cerchans que le sac & la ruine des villes, furent executez à mort par le commandement de l'Empereur. Plusieurs s'en retournerent à Munstre, où la plupart perirent. Quelques reschappez s'enfuirent au haut & au loin. Ceux qui durant le tumulte de Munstre entreprirent de troubler la Hollande & la Frise, où ils firent de grands efforts pour tout renverser, furent rudement traittez. Mais il ne faut pas oublier l'horrible sedition esmeuë par les Anabaptistes pour s'emparer de la renommee ville d'Amsterdam, durant le siege de Munstre: ce qui avint comme s'ensuit.

Le Roi des Anabaptistes avoit donné charge à un de ses plus confidens, nommé Jean Gelen, homme de guerre, de lui amener des soldats Frisons & Hollandois avec des vivres. Gelen se resolut de lui obeyr: mais premiere-ment de faire quelque coup d'essai en Hollande. Il sort de Munstre & s'achemine en Frise, tandis qu'aucuns de ses adherans essayent de brusler la belle ville de Leiden, où ils mirent le feu de nuit en divers endroits. Ils furent attrapez, quinze hommes decapitez, & cinq femmes noyees. Ces Anabaptistes Frisons amassez en tres-grand nombre, à la sollicitation de Gelen, s'emparent d'une Abbaye, où ils tiennent bon contre le gouverneur du pays, attendent le canon, defendent les bresches, souffrirent quatre assaux, & tuent grand nombre d'assail- lants: en fin sont forcez & mis au fil de l'espee, exceptez quelques six ou sept vingts prisonniers, executez puis apres. Gelen se sauve en habit inconnu, desguise son nom, vient à Amsterdam, fait conoissance à un autre capitaine, par l'avis duquel il se retire vers la Roine de Hongrie gouvernante des pays, obtient d'elle pardon general & totale abolition du passé, permission de vivre au pays & y negotier en son premier nom. Il estoit lors chargé d'ar-

d'argent app  
vernaote de  
Munstre, lo  
pedié les at  
il prend con  
gens à l'anal  
retrouver le  
Roi coustur  
prend une fu  
son conseil  
seigne. Ils  
nombre de f  
affaire: & de  
xieme jou  
de ville d'  
maisons, le  
resister. I  
nabaptiste  
re belle bo  
des conjun  
pour signa  
bruit daque  
mains.

Entre au  
il y a celle d  
de banque  
en l'hostel  
Bourgmaist  
question lo  
chere & boi  
May, la gran  
salots & ha  
jour de fess  
certain man  
que les Ana  
ent de diver  
stres. Il diso  
rans pres &  
de s'en apr  
tin à l'aide

d'argent apporté de Munstre : & avoir promis à la gouvernante de livrer à l'Empereur son frere icelle ville de Munstre, lors toute pleine d'Anabaptistes. Ayant expédié ses affaires à souhait, il revient à Amsterdam, où il prend conoissance avec grands & pèrits, attire force gens à l'anabaptisme, promet les enrichir tous. Mais sans retrouver le chemin de Munstre, où il delibera laisser le Roi cousturier & ses subjects luttans contre la faim, il prend une furieuse resolution avec cest autre capitaine son conseiller, nommé Henri Goetbelit, qu'il fit son enseigne. Ils assemblerent leurs complices jusques au nombre de six cens en un grand logis, consultant de leur affaire : & deliberent assaillir environ la minuit du dixiesme jour de May mil cinq cens trente cinq, la maison de ville d'Amsterdam, puis s'emparer des meilleures maisons, les saccager, & tuer tous ceux qui voudroyent resister. Ils marquerent outre plus les ennemis des Anabaptistes, & promirent les uns aux autres d'en faire belle boucherie. Pour arrhe de l'exécution, chacun des conjurez receut de Gelen un ducat. Ils avoyent pour signalle son de la cloche de l'hostel de ville : au bruit duquel avec grandes huees ils devoient mener les mains.

Entre autres confrairies & compagnies d'Amsterdam, il y a celle de la croix, dont les membres ont acoustumé de banquetter magnifiquement divers jours de l'année en l'hostel de ville, & y semondent l'Escoutette, les Bourgmaitres, les Eschevins & les plus notables. Il n'est question lors que de passer toute la nuit à faire bonne chere & boire d'autant. Le soir venu de ce dixiesme de May, la grand' place, luisante comme de jour à cause des falots & flambeaux allumez de toutes parts, ainsi qu'en jour de feste solennelle, un jeune homme vint trouver certain marchand nommé Pierre Honich, lui raconte que les Anabaptistes au nombre de six cens s'amassoyent de divers endroits de la ville, pour s'en rendre maistres. Il disoit vrai : d'avantage les Anabaptistes demeurans pres & loin hors Amsterdam avoyent esté avertis de s'en aprocher, pour s'y rendre le lendemain matin à l'aide de leurs compagnons. Sur l'heure Honich

accompagné de deux autres descouvre le danger aux Bourmaistres & Eschevins, lesquels n'en tindrent pas grand compte, quoi que le delateur & les autres sceussent dire. Bien print aux confreres de la croix de s'estre retirez chez eux plustost que de coustume : car n'estans chargez que de vin & de biere, la plupart eussent esté lors tuez.

Or comme les Bourmaistres & Eschevins disputoyent de ce qui estoit à faire, les Anabaptistes sortent de leur logis, bien armez, enseignes desployees & tambours battans: gaignent la grand' place, tuent une partie de ceux qui faisoient la garde, se faussent des autres, entrent de force en l'hostel de ville, apres avoir estendu mort sur les carreaux le capitaine du guet. A ce bruit un des officiers de la ville, qui dormoit sous les bancs de l'hostel de ville, & y cuvoit sa biere, se resveillant en sursaut, court à la cloche, & en tira la corde, pour en tout evenement empescher le tocsain & plus grand alarme. Les Bourmaistres & autres s'estans sauvez à toute peine, esveillent les bourgeois, crient aux armes, & commandent qu'on aille se saisir de toutes les avenues vers la maison de ville, pour empescher le renfort des seditionneux, lesquels pour n'estre trop descouverts, esteignirent & rompirent tous les flambeaux & falots. Ces mutins avoyent de leur faction un nain bossu, contrefait, & laid à merveilles. Icelui entendant le bruit, feint ne sçavoir que c'estoit, & prie son voisin de l'accompagner en la place, pour s'enquerir des affaires. En chemin il prend par derriere ce voisin, & le tue. Sur ce le tumulte croist, tellement que par toute la ville on n'entend que cris de prise, de sac, & sang, de fer & de feu.

Le mal croissoit par tel bruit, & par l'horreur des tenebres plus espaisées que d'ordinaire, nul ne pouvant discerner son prochain parmi l'obscurité, & chascun courant les rues pleines de gens, qui ne sçavoient où se rendre. Aprochant de la grand' place, on n'oyoit siffler que bales de harquebuzes abatans tantost l'un, tantost l'autre. Vn grand yrongne, Nicolas Aquin, cōpagnon & familier de Henri Goetbelit portenseigne des Anabaptistes se fourre en la presse, demande que c'estoit, & promet

promet les  
quement  
faire, qui  
loyent le d  
un bon com  
colas contr  
aux talons,  
sur la place.

Les Bour  
meur co  
cojulus  
docte & ho  
pour s'est  
menceme  
blasme, di  
chele pre  
quil'atten  
tent le res  
infinité d  
tendu au  
me de voi  
voiles de g  
les soldats  
Voyant ou  
multe ne v  
ment en la  
il promet  
dition de n  
pour venir  
deme rer

Goetbel  
le stratage  
perdus, l  
poing. G  
serons les  
La dessus  
te en tout  
geois. Au  
quebuzés  
ville,

promet les mettre d'accord. Henri lui commanda brusquement de se retirer, disant qu'il estoit question d'aire, qui ne l'atouchoit point. Les conjurez vouloyent le despescher, à quoi Henri s'oposa, disant, c'est un bon compagnon, de nos amis: laissez-le aller. Nicolas continuant en ses gaudifferies, & n'ayant l'esprit aux talons, fut soudain chargé & terrassé de coups mort sur la place.

Les Bourgmaistres avoyent resolu ensemble de demeurer cois avec leurs gens es avenues de la grand place jusques au jour. L'un d'iceux nommé P. Pierre Colin, docte & honorable personnage, mal voulu du peuple, pour s'estre monsté trop doux aux mutins sur le commencement de sa charge, voulant se purger lors de tel blasme, dit à ses gens, Qui m'aime, me suive, & desmarche le premier droit à la place pour attaquer les mutins, qui l'attendent, lui blessent beaucoup d'hommes, mettent le reste en fuite, & le massacent lui mesme d'une infinité de coups. Gosuin Recauve, Eschevin, bien entendu au fait de la guerre, commande soudain qu'en ferme de voiles les avenues, & que l'on roule contre ces voiles de grands sacs pleins de houblons, pour couvrir les soldats & les garantir des harquebusades ennemies. Voyant outreplus que les bourgeois, estonnez de ce tumulte ne voudroyét faire la pointe, il assemble promptement en la poissonnerie plusieurs volontaires, auxquels il promet au nom de la ville gage pour un mois, à condition de marcher les premiers, secondez des bourgeois, pour venir à bout des seditieux: commandant à tous de demeurer cois le reste de la nuit.

Goetbelit voyant les avenues closes à son secours, & le stratageme des bourgeois, dit à Gelen, nous sommes perdus. Rien ne nous reste que de mourir les armes au poing. Gelen repart, esperons mieux, avant midi nous serons les maistres: car nostre prophète le m'a promis. Là dessus lui & ses compagnons, au nombre de quarante en tout, se prennent à chanter, pour estonner les bourgeois. Au point du jour, les mutins descouverts & harquebuzés de toutes parts, se retirent en la maison de ville,



On les y pourfuit & affiege avec quelques coulevrines, des coups desquelles la pluspart tuez, & de harquebusades aussi, entre autres Gœtbelit & Gelen: on en attrappe douze prisonniers. Il y eut en tout ce tumulte vingt-huit Anabaptistes & vingt bourgeois tuez.

Le grand jour venu, furent pris deux autres hors la ville, acourus au bruit & au pillage. Le nain bossu, meurtrier de son voisin fut descouvert & emprisonné. Ces quinze furent tost apres condamnez & executez du supplice rigoureux. Deux femmes de leur faction furent noyees: deux autres tost apres pendues & estranglées devant les portes de leurs maisons, d'où estoient sortis quelques uns deseditieux. Outre plus neuf autres furent noyees & trois decapitees.

L'on desfit encor quelques autres hommes & femmes qui avoyent part à horribles desordres. La pluspart des autres de dehors & dedans la ville se sauverent en Angleterre & ailleurs. De ceste desfaite s'enfuit la totale destrouste des affaires de Munstre & du Roi cousturier, lequel voyant le fil de ses vaines esperances du tout rompu, perdit courage, & finalement fut exterminé, comme nous l'avons veu: depuis les Anabaptistes de Hollande ne battirent plus que d'une aile. Le successeur du cousturier & son tresorier furent empoignez, convaincus de crimes execrables, & bruslez vifs à Amsterdam. J'ai leu que Jean de Leiden Roi des Anabaptistes n'avoit que vingt & six ans accomplis, quand il fut pris & tenaillé. Ses femmes estoient au nombre de quatorze, toutes fort jeunes, fors la roine & deux autres de moyen aage. Lors que Munstre fut prise, il avoit des vivres pour quelques mois, & tel credit envers les pauvres abusez, que leur ayant dit un jour s'ils l'abandonnoient, Dieu les abandonneroit, ils aimerent mieux mourir de faim par les rues que se retirer au camp de l'Evesque, comme firent la pluspart des bourgeois de Munstre, auxquels ce Roi permit finalement se retirer, & leur fit ouvrir les portes, notamment apres la desfaite de Gelen.

Nous entrerions en long discours s'il faloit marquer les faux docteurs des Anabaptistes, leurs blasphemies horri-

horribles,  
Pen nom  
mens de  
l'un des pri  
à Amsterda  
ste: & jett  
de faim en  
s'estant app  
thasar Hub  
ne en Austr  
de Bruk s'e  
vertement  
fiensestre  
son nom,  
sant touter  
bout de m  
postures d  
corps fut d  
chel Serve  
lé à Gene  
stre, d'An  
ya long ter  
cause ne se  
nommez, n  
se sont mai  
perce en p  
multiplicat  
Moravie &  
connivence  
crandre qu  
sans qu'on  
sent quelq  
estats pub  
de ces led  
qu'une sup  
vilains dep  
pebes, ig  
conscience  
centans d'es  
de zele, dou

horribles, erreurs detestables, & morts espouvantables. J'en nommerai quelques uns pour monstrier les jugemens de Dieu sur ces malheureux. Jaques de Camprien l'un des principaux de ceste seditieuse faction fut mitré à Amsterdam, puis on lui coupa la main droite, & la reste : & jetta-on le reste au feu. Melchior Hofman perit de faim en prison. Herman le savetier mourut enragé, s'estant appelé fils de Dieu, Messias, & pere celeste. Balthasar Hubmer fut brûlé vif, & sa femme noyée à Vienne en Autriche. David George, paravant nommé Iean de Bruk s'estant sauvé de Hollande à Basle y sema ouvertement des blasphemes estranges, fut reputé des siens estre le Messias selon l'esprit. Changea derechef son nom, & se sentant descouvert de desesperoir, ne laissant toutesfois d'asseurer les siens, qu'il resusciteroit au bout de trois ans, & restablirait toutes choses. Ses impostures descouvertes, par sentence du Magistrat son corps fut deterré & réduit en cendres avec ses livres. Michel Servet anabaptiste & antitrinitaire furieux fut brûlé à Geneve. Or combien que ces tumultes de Munstre, d'Amsterdam & autres endroits, soyent passez il y a long temps, les erreurs detestables qui en ont esté cause ne sont pas esteints avec les maistres ci devant nommez, ni avec leurs disciples, & successeurs, lesquels se sont maintenus depuis avec une opiniastreté desesperée en plusieurs endroits de l'Europe, avec telle multiplication de leurs adherans, sur tout es pays bas, en Moravie & autres lieux voisins, par une trop stupide connivence de ceux qui ont peu les reprimer : qu'il faut craindre que les mines par eux dressées en diverses parts, sans qu'on vueille les esventer ni reconnoistre, ne produisent quelque jour des lamentables effects à la ruine des estats publics & des Eglises, par les menées & tumultes de ces seditieux, hypocrites à toutes restes, n'ayans qu'une superficielle aparence de pieté, renians par leurs vilains deportemens la force d'icelle, gens felons, superbes, ignorans volontaires & malicieux, portans la conscience cauterizée, ennemis de lumiere, se contentans d'esblouir les yeux des simples par faux semblant de zele, doubles, s'accommodans à toutes religions, tes-

moins leurs libertins spirituels & autres. J'ai conféré avec quelques uns, si outrecuidez & desesperez ignorans, que j'ai horreur & honte de m'en souvenir.

Au reste, quoi que Dieu eust bastonné ces forcenez à Munstre, en Hollande & en Frise, leurs docteurs persevererent au damnable dessein de Muncer & du cousturier, mais ne s'estans peu dessaisir de cest espoir desespéré du bastiment de leur Ierusalem celeste, & du regne de justice pour ruiner tous ceux qui ne sont de leur manicle. David George fut l'un des principaux restaurateurs de ceste forcenerie. Apres lui s'esleva certain Iean le cordonnier, lequel entreprit de ramasser les encombres de ceste royauté fantastique: mais descouvert par ses volleries estre un capitaine de brigands, il fut roué à Bruxelles. Son successeur Corneille Appelmann receut mesme traitement à Vtrecht.

Finalement, l'an mil cinq cens septante, un nommé Iean VVilhems, fils de messire Theodore VVilhems, vicaires de Ruremonde en Gueldres, acompagné d'un sien frere (depuis, à cause des ses malesices, pendu à Cleves) se mit en teste l'entreprise du reestablisement de ce monstrueux royaume de Munstre. Pour acheminer son entreprise il part de Devanter avec sa premiere femme nomme Elsken Theuves de Harlem, tracasse çà & là pour amasser des disciples: se parque premierement à Arnheim, puis à VVesel, d'illec à Nedec-elten, à Altem, Calcar, Harlem, finalement à Avendorp pres de VVesel: duquel lieu, pour se tenir mieux couvert, il venoit souvent à la ville, feignant chercher resolution de quelques doutes, & sous ce pretexte pingant les bourses de quelques gens de bien. Sous ce manteau il amassoit des disciples ou brigandeaux resolus de lui obeir, & sous son autorité se prostituer à toute confusion.

Notamment il attira pres de soi quelques vieillards eschappez du siege de Munstre, à l'aide desquels il s'avançoit. Ses propos secrets aux siens contenoient diverses louanges de la doctrine Anabaptistique preschee à Munstre. Que Dieu vouloit se servir de lui pour dresser l'estat de la nouvelle Ierusalem & du royaume de justice: sous lequel tous les meschans gouverneurs ecclesiastiques

Atiques & po  
voit le rem  
toll. Qu  
haute ment  
de la nouve  
maintenant  
sance de pr  
les Israe  
neens.

Après cela  
mariage. En  
lygamie, mar  
une femme  
de s'accom  
le nombre d  
avoit femme  
en prendre  
ce maints p  
à ce parti.

Lui pour  
qu'il appelle  
finalement  
autre, mit il  
que des troi  
relle Ierusal  
tenoyent à I  
aux Anabap  
le nouveau r  
ple revelatio  
avec les sien  
& à main arm  
biens à tous  
Il fit donc e  
cheur, puis  
gez, que Die  
aux riches ce  
rette pour vi  
les siers par  
chacun eust

Cette por

stiques & politiques seroyent exterminées. Qu'il ne sçavoit le temps de l'exécution : mais que ce seroit bien tost. Que quand le nouveau peuple de Dieu seroit si hautement & clairement illumine : lors les gouverneurs de la nouvelle Ierusalem, à l'exemple des Princes de maintenant, & le peuple de ce royaume, auroyent puissance de prendre les biens de leurs ennemis, comme les Israelites avoyent fait aux Egyptiens & Cananéens.

Après cela, il publie un tres-meschant livret contre mariage. En cest escrit il aprouvoit non seulement la polygamie, mais ouvroit la porte à toute impureté. Quand une femme estoit enceinte, il donnoit licence au mari de s'accommoder d'une autre, pour tousiours multiplier le nombre du peuple de Dieu. Commandoit à celui qui avoit femme sterile, ou hors d'age, de l'abandonner, & en prendre une autre, afin d'avoir lignee. Par telle licence maints pendards & rufiens se rangeoyent volontiers à ce patti.

Lui pour leur donner exemple fit provision de garce qu'il appelloit ses femmes, jusques au nombre de seize, finalement de vingt deux : de cest article il passa à un autre, instillant doucement aux oreilles de ses disciples, que desrober n'estoit peché entre le peuple de la nouvelle Ierusalem : pource que les biens de la terre appartenoyent à Iesus Christ & à ses disciples, par consequent aux Anabaptistes hardis preneurs. Sur ceste proposition le nouveau roi des voleurs, attendant quelque plus ample revelation, fit des petits preparatifs pour s'entretenir avec les siens, jusques à ce qu'il pourroit ouvertement & à main armée envahir les ennemis, pour ravir vies & biens à tous ceux qui n'estoyent pas de la conjuration. Il fit donc entendre à ses gens par Jean Diricks son precheur, puis que les biens de la terre estoient mal partagez, que Dieu vouloit se servir de lui & d'eux pour oster aux riches ce qu'ils avoyent de trop, leur laissant assez de reste pour vivre : & que ce trop seroit parti entre lui & les siens par trois commis qu'il avoit ordonnez, afin que chacun eust de quoi vivre.

Ceste porte ouverte aux Anabaptistes, ils dresserent



si bien leurs entreprises & courses nocturnes, qu'en peu de temps plusieurs mestairies de gentilhommes furent pillées par ces bons larrons. Ce qu'ils exécutoient aisément, pource que plusieurs d'entre eux, contrefaisans les simples, avoient acces & credit es maisons de plusieurs gens de bien, qui respectoyent ces hypocrites, n'ayans en la bouche que Dieu, sa parole, la mortification, la sanctification & l'innocence de vie. Ils les espioient donc & trahissoient sans qu'on se doutast de leur meschant dessein: brief on avoit telle opinion d'eux, qu'il n'y avoit rien de caché devant leurs yeux & leurs mains, eux enseignez par leur roi, que Dieu regardoit l'interieur, & vouloit estre servi en esprit: parquoi quant à l'exterieur qu'ils ne manifestassent encore de quelle religion ils estoient, ains s'accommodassent aux humeurs de ceux qu'ils frequentoient, attendans le temps de leur manifestation & pleine liberté. Quand doncques ces espions descouvroyent quelque grasse proye, ils en advertissoient les chefs, & par fois leur aidoyent à la conquête.

Ainsi ceste meschante assemblée, nommee entre eux le peuple de Jean VVilhems, s'estant accreüe jusques au nombre de trois cens & plus, sur l'avertissement du gibier descouvert par les espions, les choisis pour l'exécution ne failloient de se trouver au rendez-vous, sur tout durant les longues nuits de l'hiver, pour executer leurs cruels complots: si que le bruit de leurs exploits s'espandit par la duché de Cleves & pays circonvoisins où l'on n'oyoit resonner que plaintes des pillez, en grand nombre, des plus riches & en divers endroits. Ayans heureusement (à leurs avis) executé quelque entreprise, ils n'oubloient d'en faire la feste, laquelle se solennisoit en une maison du village, la plus commode & escartee. Là Jean VVilhems voulant donner aux siens une representation de sa gloire, pour leur accroistre l'esperance, & adoucir l'ennui d'une attente trop longue, se revestoit avec ses principaux officiers des plus precieux vestemens qui se trouvoient parmi leur pillage des gentilhommes: & de mesme paroit les roines des habits de dames & damoisel-

moiselles vol  
se demener  
qu'il leur est  
ralique roy  
officiers aya  
buoit quelq  
VVilhems, n  
de haute rail  
re le requero  
tenoit les si  
gueur ceux q  
faire mourir  
obeissans l'u  
Dieu & de  
Ainsi se n  
roleurs, e  
cruellement  
des butins m  
car le chef  
ves, pour c  
doutes & leu  
touchant les  
aussi conver  
simplicité, n  
de leur abon  
dextrement  
de qui meln  
vivans en son  
lence detesta  
yens merveil  
de VVilph  
onc, ayant  
sinua so  
VVilhems n  
lui descouvri  
pus despit  
berk, d'ant  
mic le lui am  
attrapé, p  
ken l'an mil

moiselles volces par ces brigands : de sorte que la feste se demenoit en la plus grande ioye & magnificence qu'il leur estoit possible , selon les moyens de ceste fantastique royauté. Apres ceste esjouissance , le Roi & ses officiers ayans pris leur part du pillage , on en distribuoit quelque petite portion parmi le peuple de Iean VVilhems, redouté de ces pauvres abusez. Car il estoit de haute taille, de belle representation, & (quand l'affaire le requeroit) d'un visage austere: tellement qu'il contenoit les siens en grande crainte, punissant à toute rigueur ceux qu'il tenoit suspects de trahison, iusques à les faire mourir secrettement, ayans à ces fins contre les desobeissans l'usage du glaive, qu'il appeloit le glaive de Dieu & de Gedeon.

Ainsi se maintint quelque temps ceste compagnie de voleurs , exergans divers brigandages , meurtrissans cruellement ceux qui vouloyent se defendre, & faisans des butins merueilleux. On ne pouvoit les descouvrir: car le chef venoit ordinairement à VVesel villé de Cleves , pour conferer avec quelques hommes doctes des doutes & scrupules qu'il disoit avoir en sa conscience, touchant les controverses en fait de religion. Ses gens aussi conversoyent avec aparence de grande pieté & simplicité , retenans estroitement entre eux le secret de leur abominable coniuration , & s'accommodans dextrement à l'humeur de ceux qu'ils frequentoyent, de qui mesmes ils tiroient finement assistance : ne vivans en somme que de butin , par hypocrisie & violence detestable. En fin Dieu les descouvrit par moyens merveilleux. Vn surnommé le Comte, du pays de VVesphalie , desbauché & corrompu , s'il en fut onc , ayant oui le vent du mesnage de Iean VVilhems, s'insinua souplement en la bien-vueillance d'icelui. VVilhems ne s'y fiant pas beaucoup, ne voulut oncques lui descouvrir le secret de sa royauté. Le Comte ennuyé, puis despité, decela VVilhems au prevost de Scherembek, disant que c'estoit un docteur d'Anabaptistes, promit le lui amener à iour nommé en certain lieu, où il fut attrapé , puis serré prisonnier en la Tour de Dinslaken l'an mil cinq cens septante quatre. La iustice le

prenant pour quelque coureur & imposteur, trottant ga & là pour seduire qui lui prestoit l'oreille, sembloit encliner à se tenir en prison perpetuelle. Lui de sa part, procestant en toute desloyauté, prioit les docteurs de VVesfel, de vouloir continuer à l'esclaircir de ses doutes, disant que si on ne l'eust point emprisonné, sa conscience seroit du tout resolue. Il pensoit par telle fraude qu'on procureroit sa delivrance: qu'il seroit assisté d'aumones, & qu'on feroit quelle pour lui: que ses gens (auecquels il escrivoit secretement, & en termes fort couuerts) continueroient leur poincte, comme ils firent, à son exhortation, & suivant les avis qu'il leur donnoit de bouche par quelques confidens, qui le visitoient librement.

Devant son emprisonnement ils avoyent fait des vols & laccagemens horribles, emporté de l'or, de l'argent, des meubles de toutes sortes, montans à sommes innombrables. Durant sa captivité ils surprindrent de nuit une maison forte de la dame de Gradop, & en emporterent la valeur de deux mil escus & d'avantage: puis d'autres maisons de gentilhommes en divers lieux. Les toiles es blanchissoirs de Goch & de Bochoit furent par eux ravies: beaucoup de bœufs es pasturages desrobés, tuez, & departis entre ces voleurs. Les meurtres estoient meslez parmi ces pillages: & les sujets de VVilhems continuoyent leurs desordres. On lui rendoit compte & part du butin. Car il estoit soigneusement visité de ses roines, qui pour chascune visite donnoient un daller au geolier, & son plat de bonne chere. Durant leurs allees & venues ce vilain en engrossa quelques unes: car il fut detenu à Dinslaken depuis l'an 1574. jusques à 1579. que par le moyen d'une jeune fille les horribles meischantez de ces scelerats furent descouvertes aux magistrats de VVesfel. Mais un jour de delai fut cause que presque tous les meurtres & voleurs se sauverent de vistesse. Il y en eut d'attrapez & d'executez en divers endroits. La jeune fille, un homme & deux femmes qu'on avoit faisis, revelerent tant de pillages, meurtres, laccagemens, paillardises, adulteres, incestes, de Jean VVilhems & de ses complices, au nombre de trois cens ou plus, que les ju-

les juges den  
crimes.

Jean VV  
mere & la til  
nos ces en pr  
me qui avoit  
semble l'hom  
tintelle de ces  
rans en gran  
doucement  
honorable,  
Hollande ap  
du nombre  
tres lieux, fi  
VVilhems  
ces Outre  
descouvert  
tant à VV  
sortes de se  
Jean VVil  
intimes d'e  
long du Rh  
Jean VVil  
l'ayant fait  
une fort lar  
plancher. Si  
loit dire ce  
bloient n'a  
poigne l'esp  
rieuse, & la  
vec laquelle  
tous les Ma  
pres Abrah  
conversion  
fres, je com  
de Dieu pre  
pos effraya  
tel enragé,  
ce qu'il le v  
sité: la ce

les juges demeuroient tout effrayez au recit de tant de crimes.

Iean VVilhems avoit 22. femmes, entres autres la mere & la fille, deux propres sœurs, & avoit mesmes fait nopces en prison. Ceste mere ptisonniere, & l'autre femme qui avoit prostitué ses deux filles à VVilhems, ensemble l'homme, qui estoit l'espion, le guide, & la sentinelle de ces voleurs, eurent les testes tranchees, mourans en grand estonnement. Les femmes de ce roi, trop doucement traitees, apres avoir fait quelque amende honorable, en fin s'enfuirent de Cleves en Frise & en Hollande apres d'autres Anabaptistes. Quelques autres du nombre de ces meschans ayans esté executez en d'autres lieux, fut resolu au conseil du Prince de tirer Iean VVilhems de la tour de Dinflaken & lui faire son proces. Outre les depositions des prisonniers executez, on descouvrit un fait notable. Abraham de Ratingen, habitant à VVesel, homme curieux, frequentoit avec toutes sortes de sectaires pour les sonder. S'estant acosté de Iean VVilhems, & frequentant familièrement les plus intimes d'icelui, fit un jour une promenade avec lui au long du Rhin & de la Lippe. Apres plusieurs propos Iean VVilhems le mena en son logis d'Avendorp, & l'ayant fait monter en sa chambre, Abraham y aperceut une fort large espee nue & bien tranchante, pendue au plancher. Sur ce il demande à Iean VVilhems, que vouloit dire ceste large espee? ven que lui & les siens sembloient n'approuver l'usage du glaive. VVilhems empoigne l'espee, commence à la bransler en posture furieuse, & lui dit, c'est l'espee de Dieu & de Gedeon, avec laquelle j'espere quelque jour & bien tost destruire tous les Madianites infideles. Puis regardant d'yeux apres Abraham, lui dit, n'estoit l'esperance que j'ai de ta conversion, & que dedans peu de temps tu seras des nôtres, je commencerois ceste execution & vengeance de de Dieu presentement sur toi, tout le premier. Ce propos effraya si fort Abraham, le voyant entre les mains d'un tel enragé, que son cœur ne cessa de trembler, jusques à ce qu'il se vid en sa maison. Tel fut le salaire de sa curiosité: la crainte de ce furieux lui demeurant depuis si



fort empreinte en l'ame, que iamais il n'eut la hardiesse de declairer ce que dessus, iusques à ce qu'il le vid entre les mains de la iustice, & toutes les meschancetez d'icelui descouvertes par les complices.

Les iuges deliberez d'en tirer verité, Iean Wilhems desploya toutes ses finesses pour eschaper. Souvent il recourut à ses revelations, & en presence de ses iuges grossissoit sa voix, tournoit les yeux, tordoit la bouche, changeoit de couleur & faisoit l'enthusiaste, les cuidât si gruez qu'ils s'espouvanteroyent de ses grimaces estranges, & de ses hideuses contenancez, comme il en avoit pris à tant de miserables personnes qu'il avoit seduites. En apres il les menaçoit d'horribles vengeancez de Dieu, s'appellant son envoyé, & se vantant d'avoir l'esprit d'icelui. Se moquoit des tortures: de fait il en surmonta de tres-aspres d'une indcible resolution, sans vouloir rien confesser, comme s'il n'eust point senti de tourment. En fin, force leur fut d'inventer une geine extraordinaire, & insupportable, en laquelle deslors il advoua & confessa franchement une infinité de crimes perpetrez par lui mesme, par les siens, auxquels il en donnoit le commandement. Son excuse estoit fondee sur ses revelations & sa pretendue royauté, ce qui le chargeoit d'avantage devant Dieu & les hommes.

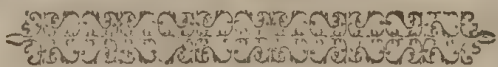
Il fut donc condamné à estre mené au lieu du supplice, & illec attaché à une chaine, tellement qu'il pourroit aller autour du posteau planté en terre, le feu allumé de toutes parts à l'environ d'icelui. Ceste sentence fut executée le 12. iour de Mars mil cinq cens huitante Mais en telle extremite le malheureux desesperé ne monstra signe aucun de repentance, ains attaché à la chaine, apres avoir fait deux ou trois tours, regardant de quel costé le feu estoit plus embrasé par l'imperuosité du vent, il se jetta dedans, & y demeura, où il fut consumé, laissant tous les spectateurs estonnez de cest effroyable endurcissement.

La doctrine des Anabaptistes n'est que fard & mensonge. Leurs enthusiastes, & revelations sont diaboliques. Ce sont seducteurs horribles & miserables insensés. A peine l'enfer a-il veu une peste plus redoutable, depuis

depuis 1500  
à l'Allema  
le corps d  
que Chime  
vilaine bes  
Nicolaïres,  
rels autres n  
l'Anabaptis  
seigne de re  
scelerat pre  
veaux mon  
eslevé cont  
que. La me  
fils, l'office  
des saintes  
le mariage  
sycophant  
Saint  
pistres l'a  
infatiable  
outrecuid  
charge des  
per, infidel  
peste pour  
pos, & en  
docteurs A  
ment deser  
thodoxes  
tant que p  
deterribles  
Pour loy  
leur rame  
de l'Apo  
ne colon  
dehors: i  
la cité de  
quelle des  
veau nom

depuis 1500. ans. Je ne sache mal qui ait fait plus de mal à l'Allemagne haute & basse que ce mal-la. Considerant le corps de leurs diverses hereses, ie ne puis l'appeller que Chimere, furieuse, venimeuse, voluptueuse, & tres-vilaine beste, composee de toutes les ordures des anciens Nicolaites, Gnostiques, Valentinians, Carpocratians & tels autres monstres. Somme, Thomas Muncer, auteur de l'Anabaptisme en nostre temps, semble avoir dressé l'en-seigne de tous ces abominables heretiques anciens. Ce scelerat pretendait avec ses disciples produire des nouveaux monstres, pour obscurcir & diffamer la verité, s'est eslevé contre le ciel & la terre d'une arrogance diabolique. La majesté du Pere celeste, l'ineffable deité de son fils, l'office d'icelui, le saint Baptisme, la communion des saints, les Magistrats vivres images du Tout-puissant, le mariage honorable, ont esté vilipendez par ces vilains sycophantes, hypocrites, & brouillons enragez.

Saint Cyprian deservant Novatus, en l'une de ses epistres l'appelloit convoiteux de nouveutez, avaricieux insatiable, ravisseur furieux, enflé d'orgueil & de stupeur outre cuidee, hypocrite mal connu de ceux qui avoyent la charge des eglises, curieux pour trahir, flatteur pour trôper, infidele ami, flambeau de sedition, tourbillon de ré- peste pour procurer naufrages en la foi, adversaire de repos, & ennemi conjuré de la paix. Voila le tableau des docteurs Anabaptistes: ce que leurs tumultes brièvement descrits verifient suffisamment. Les docteurs Orthodoxes me supporteront, si ie les prie de tirer du feu, tant que possible sera, les pauvres ames seduites par ces detestables sediteux, & les ramener en la voye de verité. Pour loyer de leurs travaux en si sainte vocation, ie leur ramentoi les paroles de nostre Sauveur, au 3. chap. de l'Apocalypse, verset 12. qui vaincra, ie le ferai estre une colonne au temple de mon Dieu, & il ne sortira plus dehors; j'escrirai sur lui le nom de mon Dieu, le nom de la cité de mon Dieu, qui est la nouvelle Jerusalem, laquelle descend du ciel de devers mon Dieu, & mon nouveau nom, Amen.



## VAILLANCE heureuse.

**A**Ndré Dore Licutenant de l'Empereur Charles cinquiésme, ayant en l'an 1554. assiégé la ville de S. Florent en l'Isle de Corse, les assiégez ayans fait une longue & brave resistance, destituez de vivres, de munitions de guerre, & de secours d'hommes furent contrainsts de capituler. Pour cest effect ils deputent Iordan Vrsin vers André Dore, lequel permit aux Capitaines & soldats François de s'en aller bagues sauvés. Quant aux Genevois, qui estoient dedans la place: veut qu'ils demeurent & se rendent à sa merci. C'estoit pour leur faire un rude parti, d'autant qu'ils estoient bannis de Genes. Et quoi que Iordan priaist & fist toutes instances possibles, Dore ne voulut rien rabattre de sa resolution. Le Capitaine Bernardin Coise, Genevois, homme vaillant, & tousiours prest à combattre, aimant mieux mourir les armes au poing, que sortir laschement de la place, pour se soumettre à la merci de ses ennemis victorieux, assembla ses compatriotes, & avec eux entreprend un magnanime exploit. Les assiégeans avoyent ferré la ville d'un fossé tout à l'environ, & disposé par les avenues des corps de garde, tellement qu'il estoit en aparéce impossible d'eschaper. Mais Bernardin & ses soldats desfiants la mort, & donnans à teste baissée dedans le premier corps de garde, qu'ils saillent en pieces, franchissent le fossé, tuent tout ce qu'ils rencontrent, & ayans fait une terrible boucherie de leurs ennemis, se sauvent tandis que le camp couroit aux armes: monstrans par ceste brave resolution que la valeur de ceux qui cherchent la vie dedans la mort, ne trouve chemin si clos qu'elle n'ouvre pour se garantir. *hist. de nostre temps*

Cosme de Medicis, Duc de Florence, ayant attaqué les Siennois, quelques siens Capitaines assiegerent l'an 1554. un Chasteau nommé S. Cosme. Ceux de la garnison demandent composition de vies & bagues sauvés, estans trop

trop peu pour  
nombre à  
rien & me  
sensive. D'a  
cours: & for  
siégeans de  
voire en dan  
guerres d'Ita  
Laurent  
Saxe, en for  
les, dit avoi  
d'un soldat  
vaillamment  
pagnols, il  
rendre il tu  
yent. Hadje  
François ge  
l'espace de  
plus subsist  
de leur vai

CHATEAU

**V**Alde, C  
pigne,  
son maître  
dement expo  
contre les E  
chast en tou  
estât lots d  
yen de recu  
en la journe  
vaillamment  
chier de c  
gence vers E  
ses estoient  
Roi fort aim  
ment tu es

trop peu pour soutenir le siege. Les assiegeans en grand nombre à pied & à cheval veulent les avoir à leur discretion & merci: ce qui fait resoudre les assiegez à la defensiva. D'abondant ils appellent quelques amis au secours: & font si vaillamment qu'ils contraignent les assiegeans de se tirer arriere de là, sur leur honte & perte, voire en danger d'y laisser leur artillerie. *Histoire des guerres d'Italie.*

Laurent Schrader docte Aleman de Halberstad en Saxe, en son recueil des recherches & singularitez d'Italie, dit avoir veu au Chasteau neuf de Naples, la statue d'un soldat François, dont l'inscription porte qu'il fit si vaillamment en la defense de la place forcee par les Espagnols, il y a un peu plus de cent ans, qu'avant que se rendre il tua de sa main cent des ennemis qui l'assailloyent. Il adjouste qu'apres la prise du Chasteau, quelques François garderent une Tour, nommee de S. Vincent, l'espace de six mois entiers. Au bout desquels ne pouvâs plus subsister & s'estans rendus à discretion: pour loyer de leur vaillance, ils eurent tous les vies sauves.

~~~~~

VAILLANCE remarquable.

Valdes, Capitaine des gardes de Ferdinand Roi d'Espagne, ayeul de Charles V. ayant esté envoyé par son maistre vers dom Raimond de Cardone, avec mandement expres de se tenir coi, sans hazarder la bataille contre les François, ne peur si bien faire, quoi qu'il marchast en toute diligence, que les affaires ne fussent en tel estat lors de son arrivee, qu'il n'y avoit plus ordre ni moyen de reculer: ains necessairement salut venir es mains en la journée de Ravenne, l'an 1512. Valdes y combatit vaillamment, & se sauva avec quelques troupes des échapez de ceste sanglante meslée. Il retourne en diligence vers Ferdinand, lui declare à quel poinct les choses estoient reduites; & rend raison de son retour. Le Roi fort esmeu de la desfaite de son armee, lui dit vraiment tu es un habile homme, ayant sceu si bien prouvoir

à ces affaires, que tu t'es bravement retiré de la presse, & esrevenu bagues sauves à nous. Valdes qui n'estoit coupable de peur ni de lascheté quelconque, se sentit néanmoins tellement picqué de ce trait, qu'ayant dissimulé la douleur pour un temps, la guerre de Navarre survenue, il y marcha courageusement suivi de 400. hommes seulement, & à l'exemple de Leonidas Spartiate garda vaillamment le destroit de Roncevaux contre l'armée Françoisse. Le sieur de la Palice, chef d'icelle & ancien ami de Valdes, le fit prier de ne s'obstiner à ceste defense & résistant à l'impetuosité d'une puissance royale & Françoisse: mais n'ayant peu le flescir, on vint aux mains. Lors Valdes & les siens furent tous tuez sur la place, apres avoir abatu un tres-grand nombre de leurs ennemis. & fut suffisante preuve que les vaillans hommes ne peuvent porter, qu'on les accuse d'estre timides pour donner voye à la force, sinon quand la mort leur oste les mains & le fer. *Aluar. Gomecius au foli. de l'histoire du Cardinal Ximenes.*



VERS en une playe de la teste d'un Suisse.

CERTAINES troupes de Suisses ayans esté desfaites en Dauphiné au mois d'Aoust l'an 1587. se rendirent es frontières du pays de Berne à quatre iournees loin du lieu où l'eschec avoit esté donné, un grand ieune homme robuste & de bonne sorte, blessé à la teste en icelle rencontre. On lui avoit coupé une partie de l'os parietaire, iusques à la largeur de la paume de la main. Ceste piece demeurant arrestee au cuir musculeux, s'estoit remise en sa place, & les cheveux là couvrans une crouste y avoit fait couverture, tellement que l'espace de six iours entiers depuis la blessure nulle matiere n'estoit sortie de la playe. Jean Gafon expert Chirurgien, conseillé par M. Sarrasin, medecin du Roi, mit la main à ceste cure. Ayant rasé le poil, & ouvert la playe, il trouva entre ceste piece coupee, puis reiointe, & la taye nommée dura mater beaucoup de matiere puante estrangement, & quelques esquilles

qu'iles d'os:
cie & fortie
long rem
pied par les
tivement
pensé & ren
chez soi. M
dessus en la
ste avoir est

000000

SAns to
Sremed
gard des
qu'un or
à Paris ve
une des
rurgiens &
d'aide. Ne
Ambroise
estoit le se
appliqué,
commenç
loit, tou
couvra du
ou plus: p
rien. Il vo
tomba fix
comme de
quer dere
ment la ve
nua depuis
Amans.
44. fait r
de son m
nent apres

qu'il les d'os: item quatre ou cinq grâds vers: la taye noir-
cie & fort infectée de la pourriture qui avoit là couvé si
long temps, le blessé ayant fait pres de quarante lieues à
pied par les grandes chaleurs, couché sur la dure, & che-
tivement traité par sa faute. Neantmoins il fut si bien
pensé & remis au dessus, qu'en fin il s'en retourne guéri
chez soi. *M. Guil. Fabri* docteur Chirurgien marque ce que
dessus en la 16. hist. de ses observations Chirurgiques, où il at-
teste avoir esté present, lors que Grifon fit ceste belle cure.

XX

VEVE fort endommagée, perdue,
recouvree.

SAns toucher aux miracles divins, nous parlons ici des
remedes humains, benits par le Tout-puissant, au re-
gard des yeux. *M. Ambroise Paré* raconte au 26. ch. du 9. li.
qu'un orfèvre Italien, nommé messire Paule, demeurant
à Paris vers la porte de Nesle auprès des Augustins, eut
une defluxion sur les yeux, où plusieurs medecins, chi-
rurgiens & autres mirent la main, desquels il receut peu
d'aide. Ne pouvant plus se conduire, il m'appella (dit *M.*
Ambroise) & lui cōseillai d'aller à l'extreme remede, qui
estoit le seton: ce que volontiers il accorda. Le lui ayant
appliqué, & son ulcere converti en matiere, ou sanie, il
commença à mieux voir. A mesure que son ulcere cou-
loit, toujours alloit-il en amendant: de façon qu'il re-
couvra du tout sa veüe, & porta le seton environ un an
ou plus: puis s'en facha, pensant qu'il ne servoit plus de
rien. Il voulut donc l'oster, & faire clorre sa playe: mais il
tomba six mois apres en pareil accident, & perdit la veüe
comme devant. M'ayant renvoyé querir, pour lui appli-
quer derechef un seton, tost apres il recouvra pareille-
ment sa veüe: pour la conservation de laquelle il conti-
nua depuis de porter ce seton.

Amatus, medecin Portugais, en sa septiesme centurie, cure
44. fait mention de certaine femme, laquelle ayât receu
de son mari un coup de poing à la teste, perdit incont-
nient apres & ce mesme iour la veüe des deux yeux, & de-

meurerent beaux, sans tache, ni nuage, ni apparence de blessure quelconque. Au bout de quelques iours elle devint sourde & folle, perdant aussi ses fleurs. Elle estoit aagée de 27. ans, & fut en cest estat un an entier, au bout duquel Amatus la guerit.

Ierosme Cardan en ses cures admirables nomme trois notables personnages, qu'il avoit delivrez d'aveuglement où ils tomboyent sans son secours apres Dieu. Le premier avoit esté mal gouverné par quelques particuliers peu entendus, & fut remis sus par bon regime: mais faute de continuer, & commettant excès au manger de champignons des plus mauvais, il perdit la vie. Le deuxiesme fut soulagé par un emplastre de cantharides appliqué au dessous des oreilles, qui attira des eaux dont s'enfuivit restitution de veuë. Le troisieme fut soulagé par decoction de gaiac.

Vn Chanoine atteint du mal de Naples, avoit auparavant perdu l'un des yeux, au moyen d'une cataracte, qui le couvrit du tout. Quelque temps apres se faisant penser de sa maladie, son Chirurgien le frotta d'un onguent où il y avoit force vis argent, dont il fut allegé de son mal, & d'avantage recouvra la veuë de l'œil dont il ne voyoit goutte. Ce dit *Alexandre Trajan* au 5. li. du mal *François*, ch. 21.

Vn Aleman aveugle tombé de cheval en terre se donna si rude coup contre une pierre, que le front en fut entamé. Pour récompense, il recouvra la veuë. *Alex. Benedict* au 2. li. de la guerison des maladies ch. 29. Le mesme, au 32. chap. de ce 2. li. escrit avoir par medicamens propres guéri quelques uns qui de nuit ne voyoiēt ni estoiles ni lune. Et *Christofle de Vegue* au 3. li. de l'art de medeciner, atteste avoir veu une damoiselle, à qui les yeux estoient sortis de la teste en douleur d'enfantement, qui quatre iours apres se remirent d'eux mesmes en leurs places & concavitez, sans perte de veuë. Dit aussi avoir remis les yeux sortis de la teste d'un ieune homme tombé de lieu haut en bas.

Poubllois d'adjouster de ce 2. li. d' *Alex. Bened.* ch. 28. ce qu'il adjouste avoir veu des personnes ayans esté privees au benefice de la veuë bonne espace de tēps, sans qu'on peust

peust bien
vter la veu
certain jo
que d'un c
des veux,
lee, soudai
autre Chir
pareil un a
puis sur le
composé d
fat, quelq
donnalme
puis le tra
dent il fut
veuë. M
Le me
tion. En
Lausann
coup de l
vra apres

600000

CA
se &
l'armee d
prompt se
rendoit p
de dilige
yant et
d'incroy
ya 150. J.
Ferrare)
moulin, a
der pass
ner lotir
mnde, o
tant plus

peut bien decouvrir la cause d'un tel accident, recou-
vrer la veuë par soudain flux de ventre. Envirô l'an 1587.
certain jeune garçon âgé de 15, ans , estant en la bouti-
que d'un cordonnier son pere, se bleffa d'une alefne l'un
des yeux, dont quelque humeur aqueuse estant decou-
lee, soudain le garçon perdit la veuë entièrement. Un
autre Chirurgië & moi lui appliquasmes au premier ap-
pareil un aulbin d'œuf avec eau rose, & un peu de safran,
puis sur le front un defensif reduit en forme d'onguent,
composé de bol armeni, de terre sigillée, avec huile ro-
sat, quelque peu de cire & de vinaigre; incontinent lui
donnasmes un clystere, & le lendemain le purgeasmes,
puis le traitasmes de telle sorte que sans perilleux acci-
dent il fut remis au dessus en peu de iours, & recouvra la
veuë. *M. Guillaume Fabri en ses observations Chirurgiques.*
Le mesme adjoute encore ces mots en ceste observa-
tion. En l'an 1597. le fils d'un marchand bourgeois de
Lausanne, fut tellement bleffé en l'un des yeux d'un
coup de fiesche, qu'il en perdit la veuë, laquelle il recou-
vra apres que ie l'eus pensé.

000

VICTOIRE *acquise par diligence.*

Caston de Foix, fort renommé en l'histoire François-
& Italienne, ayant en l'an 1512. comme chef de
l'armée de France en Italie, assuré Bolongne par un
prompt secours qu'il y mena en temps qu'on ne l'y at-
tendoit pas, partit aussi tost de là pour aller en tres-grâ-
de diligence au secours du chasteau de Bresse, la ville a-
yant esté prise le iour precedent par les Venitiens, ayant
d'incroyable vistesse passé le Po à Stellate (d'où il envo-
ya 150. lances & 500. piétons François pour la garde de
Ferrare) passa soudain le fleuve du Mince, au pont du
moulin, ayant presquesau mesme temps envoyé deman-
der passage au Marquis de Mantouë, ou pournelui don-
ner loisir de se conseiller, lui faisant une si soudaine de-
mande, ou afin que les compagnies Venitiennes fussent
tant plus tard aduerties de sa venue. De là ils s'en alla le

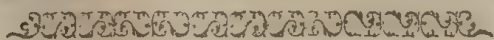
jour d'après loger à Nogere sur le Veronnois, & l'autre jour à Pontpelere, & à Treville, trois mille pres de l'Escal: où averti que Iean Paul Baillon, qui avoit conduit gens & artillerie des Venitiens à Bresse, estoit venu de Castel-franc avec trois cens hommes d'armes, quatre cens chevaux legers, & douze cens homes de pied, pour se loger à l'Escal, il y courut aussi tost pour l'assaillir avec trois cens lances & sept cens archers, le reste de l'armee marchant apres, parce qu'elle ne pouvoit aller si viste. Mais trouvant que Baillon estoit parti des une heure auparavant, il se mit à le suivre, sans s'arrester. Baillon avoit scû que Bernardin de Montone, en la garde duquel estoit le pont fait à Albere, sentant que les François aprochoyent, l'avoit rompu, crainte d'estre par eux enfermé & par les Lansquenets qui estoient dedans Verone. Baillon se mettoit dedans Bresse: mais ayant appris qu'un peu au dessous de Veroce ce fleuve se pouvoit passer à gué, resolut de le traverser. S'y acheminant il descouvre de loin Gastõ de Foix, & pensa que ce ne pouvoit estre qu'une partie de la garnison de Verone: la diligence incroyable de monsieur de Foix ayant devancé sa renommée. Il y eut lors un rude conflict: dont la fin fut la desfaite de Baillon & des siens, avec grande perte de tuez, de noyez, & de prisonniers. Les François ne perdirent presque personne: & le jour d'après desfirent quelques chevaux legers des Venitiens, & en prindrẽt le chef prisonnier: puis sans perdre une heure de tẽps le 9. jour d'après le depart de B. longne, Gastõ de Foix avec l'avant garde se logea dans le fauxbourg de Bresse, à deux traits d'arbaleste loin de la porte de la Tour longue, & le reste de l'armee plus en arriere le lóg du chemin de Pesquaire.

Aussi tost qu'il fust logé, sans se dõner à lui mẽme aucun loisir de respirer, il envoya une partie des gẽs de pied assaillir le monastere de S. Fridiane, à mi chemin du môt au dessous duquel il s'estoit logé, & lequel mont estoit gardé par un regiment de paysans ramassez. Les pietons François, montans par diverses avenues, & favorisez d'une grosse pluye qui survint, laquelle empescha l'artillerie du monastere de tirer, desfirent & tuerent une partie de ces paysans. Le lendemain, Gastõ de Foix envoya

un trompette sommer ceux de la ville à se rendre vies & bagues sauues, exceptez les Venitiens. Leur respõse audacieuse lui fit tourner son armee de l'autre costé de la ville, pour estre pres du chasteau, & se logea au fauxbourg de la porte qu'on appelle de S. Jean. La matinee suivante, au poinct du iour, ayant choisi de l'armee plus de quatre cens hommes d'armes armez de pied en teste, & six mille fantassins Gascons & Lanquenets, il se mit à pied avec eux, & montant du costé de devers la porte de Pile, il entra sans resistance dans la premiere enceinte du chasteau, où les faisant quelque peu reposer & retraits, il les acouragea par briefves paroles, mais pleines d'efficace, à suivre la victoire honorable & profitable, laquelle leur favorisoit en toutes sortes. Ce chef tant renommé par tout, tant respecté de grands & petis, marchant à la teste des troupes, donna la poincte aux fantassins soutenus des homes d'armes, & descendans du chasteau trouva quelques gens de pied assez pres, lesquels avec l'artillerie essayerent de l'arrestter. Mais il les fit retirer plus viste que le pas, & marchant de furie contre bas iusques à la place du palais, où les cõpagnies Venitiennes unies ensemble & bien serrees l'attendoient avec grande resolution, l'on vint aux mains, & y eut une escrime sanglante & espouvâtable par un long téps, l'un des partis cõbattant pour son propre salut, l'autre pour la gloire & le gain de tant de richesses, dont une telle ville regorgeoit alors. La valeur de Gaston de Foix parut lors par dessus celle des autres chefs, finalement les troupes Venitiennes furent chassées de la place, apres avoir fait une merveilleuse defense: puis les victorieux divisez en deux bandes entrèrent les uns par la cité, les autres par la citadelle, ausquels presque en chascue carrefour & quartier tant les soldats Venitiens & autres que le peuple faisoient une courageuse resistance. Mais les François demeurans tousiours victorieux forcerent & chasserent par tout de devant eux leurs ennemis, & ne se mirent point à piller, sinon lors qu'ils se virent entierement les maistres de la ville: comme le general leur avoit commandé devant que descendre: ce qu'ils observerent de sorte, qu'ils si quelqu'un faisoit autrement, il estoit incontinent tué

par les autres. En ces rencontres, mourut de la part des François quelque nombre de gens de pied, & d'hommes d'armes : mais ce fut peu à comparailon des vaincus, qui perdirent bien 8000. hommes partie du peuple, partie des foldats & hommes d'armes Venitiens : presques tous les survivans furent faits prisonniers. Telle fut la victoire de ce grand guerrier, lequel peu de temps apres gagna une autre belle victoire à Ravenne, laquelle estoit encore plus avantageuse à la France que la precedente, si ce chef poursuivant trop chaudement un bataillon d'infanterie Espagnole n'eust esté tué : dont s'ensuivit une merueilleuse desroute es affaires de France en Italie: *Fr. Guichardin* décrit amplement tout ce que dessus au 10. li. de ses histoires.

L'histoire depuis cent ans abonde en exemples de surprises, resistances, desfaites & victoires diverses en plusieurs parties de l'Europe. Ce qu'il faut reserver aux volumes suivans.



VICTOIRE cher ahetee.

Telle fut la victoire des François à Ravenne, l'an 1512. Telle la victoire de Maurice Electeur de Saxe en la bataille donnée à Albert Marquis de Brandebourg: d'Adolphe Comte de Nassau en Frise contre le Comte d'Altemberg : du Duc de Bourbon en la prise de Rome : de Philibert prince d'Aurange au siege de Florence: & d'autres chefs de guerre, desquels sera parlé ailleurs. Fermons nostre troisieme volume par la consideration de quelques victoires que nous avons surnommees grandes.



VICTOIRES grandes.

Vaincre soi-mesme est la grande victoire, dit le sieur de Pibrac en l'un de ses quatrains. Les autres victoires sont voirement petites à un grand cœur, à un haut & magni-

magnifique
devant toi.
Le roi L
soi-mesme
nonce la
(comme l
ronne, su
Dieu de la
entre autre
nemis, ni de
quelques o
culiers, il
vengeroit
Louys Du
Ce Roi se
res d'Italie

La rem
pereur Ch
xé (lors q
gnols con
dre la res
ité) est m
re (lui di
faisera pri
rueillance
-posterite. S
de ce que l
leurs pays
comme il
d'avoit sur
montez vo

Il n'y a
ni plus de
ne bataill
de guerre
de vaincre
son ennem
coment l'
y faut app
vous que

magnifique esprit : & tuer des hommes , ou les chasser devant soi, n'est pas acte si sublime que le monde pense. Le roi Louys douziesme sera plus prisé d'avoir vaincu soi-mesme que ses ennemis. On-recite que lui estant annoncée la mort de Charles VIII. par laquelle il estoit (comme le plus proche Prince du sang) appelé à la couronne , sur l'heure il se mit à genoux , pour remercier Dieu de la grande grâce qu'il lui faisoit , & le requérir entre autres choses, qu'il ne lui souvinst jamais de ses ennemis, ni des injures qu'on lui avoit faites. Sollicité par quelques courtisans de traiter rudement certains particuliers , il declaira que le Roi Louys douziesme ne se vengeroit jamais des maux qu'on avoit procurez à Louys Duc d'Orleans. C'estoit sa dignité precedente. Ce Roi se comporta de mesme depuis, comme ses guerres d'Italie en font foi.

La remontrance du Marquis de Brandebourg à l'Empereur Charles cinquieme au siege de Witeberg en Saxe (lors que le Duc d'Alve & autres conseillers Espagnols condamnèrent Jean Frideric Duc de Saxe à perdre la teste, comme s'il eust esté criminel de leze Majesté) est memorable & pleine de sages avertissemens. Sire (lui dit-il) si vous suivez ceste voix, avisez comme le fait sera pris par les estats de l'Empire : combien de malvueillance vous accueillirez sur vous & sur toute vostre posterité. Si vous voulez m'en croire (car ie ne fais estat de ce que les autres vous en conseillent, à la façon de leurs pays) moderez vostre avantage, & le mesnagez, comme il convient à vostre grandeur. Ce vous est peu d'avoir surmonté par armes vos ennemis, si vous ne surmontez vous-mesme.

Il n'y a rien de plus valeureux, rien de plus excellent, ni plus digne de la majesté de l'Empire. L'honneur d'une bataille gaignee appartient pour la pluspart aux gens de guerre qui ont combattu pour vous : mais la gloire de vaincre son ardent courage, & par douceur surmonter son ennemi, appartient à vous seul. Si vous pretendez contenir l'Alemagne sous vostre obeyssance, pensez qu'il y faut apporter benignité, non pas cruauté. Souvenez-vous que les ancestres du Duc de Saxe ont jadis avec

grand honneur gouverné vostre Royaume paternel, mis heureuse fin à plusieurs grandes guerres que par le bien-fait de l'oncle de vostre prisonnier, vous avez esté esleu & appellé d'Espagne, pour gouverner l'empire, & que tous les electeurs l'avoient nommé Empereur, mais qu'il ne voulut l'accepter. Ce sage avertissement du Marquis eut assez d'efficace pour adoucir l'esprit heroique de Charles victorieux, son naturel genereux enclinant plus à douceur qu'à rigueur: comme aussi paravant il avoit resolu en soi-mesme de suivre les avis & effets pacifiques, plus asseurez que les cruels conseils de gens ne respirans que massacres, alterez du sang des Princes & de la noblesse. *Henri Merkel, en la description du siege de Magdebourg.*

Le fils de Charles le Quint, pour avoir creu les conseils sanguinaires, a perdu des hommes & des finances es guerres des pays bas, & es malheureuses entreprises contre la France & l'Angleterre, autant qu'il en falloit & suffisoit pour conquerir tout le monde. Le reste est demeuré par les chemins. Tous les cruels conseils ont confondu leurs auteurs. Au bout de cinquante ans, vous les voyez à recommencer. Que peut-on dire à leurs descendants? Apprenez aux despens de vos devanciers, sinon vous perirez avec eux.

Cette victoire de soi-mesme est recommandee par Monsieur le president de Thou en sa belle hystoire de nostre temps, où il parle de ce duc de Saxe Jean Federic susmentionné, prisonnier de l'Empereur, & conduit en un chariot par les Espagnols avec Ernest Duc de Brunswic. Representons le sens de l'hystoire. Ce Prince mesprisoit genereusement son adversité: dont Ernest le taçant, comme s'il se fut roidi contre son mal-heur; mais pourquoy, lui dit le Prince, me tourmenterois-je de choses qui n'estans en nostre puissance, nous ne devons en faire estat, veu qu'elles ne nous conçoient en rien? Ayant prononcé telles paroles devant tous, d'une constance admirable, voyant Ernest tirer un soupir du fond de la poitrine, il se tourne vers lui, & de plus basse voix, je vous donneroi (si-il) volontiers le conseil que je pren pour moi-mesme, si vous en estiez capable. Or com-

combien
voir sur
obtenit
pour ado
de la pen
vengeanc
me ne se
un plus
beaux pre
tristté de
rage, equi
te qui vo
& vaincu
de se ven
liv. de la
Thou ad
fession d
lens Prin
cible gra
feré à plu
constance
Adjou
Henri IV
tant de ba
les, desu
pardonné
pres & lon
en ti qu'en
fut depu
gne, à l'es
ampleme
France de

combien que vous n'ayez point tant de prise & de pouvoir sur vous, que d'en sçavoir cueillir consolation & obtenir repos d'esprit; toutesfois l'estime ceci propre pour adoucir, & en quelque sorte contenter les troubles de la pensée humaine, comme sont la haine, l'amour de vengeance, le juste despit: c'est à sçavoir, que si un homme ne se peut maintenir par ses moyens propres contre un plus fort que lui, reste qu'il se munisse au dedans des beaux preceptes de sapience. Si donques vous estes contristé de n'avoir obtenu victoire, pour regagner l'avantage, équipez-vous de constance & méprisez la calamité qui vous presse, vous arrachez la victoire à l'ennemi, & vaincu vainquez le victorieux. C'est le seul expedient de se venger de l'ennemi en la captivité presente. *Au 3. liv. de la 1. partie de l'histoire de nostre temps, en l'an 1547. M. de Thou adjouste,* O le grand personnage qui par la confession de ses ennemis mesmes a esgalé les plus excellens Princes en benignité, liberalité, prudence & invincible grandeur de courage, meritant au reste d'estre preferé à plusieurs en ceci, qu'au jugement de tous par sa constance il a vaincu l'adversité!

Adjouſtons quelque trait de la recommandation de Henri IV. Roi de France & de Navarre, qui ayant en tant de barailles, de rencontres, de ſieges & priſes de villes, deſfait ſes ennemis, pour couronner tant de trophées pardonné aux plus mauvais, les a contraint de magnifier pres & loin ſa clemence: ſomme, en ceſt eſgard, s'eſt magniſiquement vaincu ſoi-meſme. Chacun ſçait ce qu'a fait depuis peu d'années en çà le Roi de la grand' Bretagne, à l'eſgard de certains M^lords. Voyez ce qui en eſt amplement recité ci devant au chapitre intitulé *Deli-vrance excellente, &c.* dedans ce troiſieſme volume.

Fin du Troiſieſme volume.

QV

H

QVATRIESME
V O L V M E
D E S
HISTOIRES
ADMIRABLES
& Memorables.

Ll iij



AB



s'enfui
que & d
rante iou
puis ap
servit de
ch. 13. ch. 43

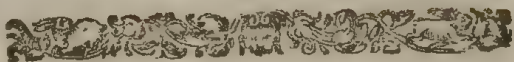
Vn autr
tion bibl
ce, sous p
onze iours
viande. Q
votre un
VII. Pape.
preuve. C.

de la subtil
Leon.
mesme,
comme

icre.

Celius
maison de
futalez l
n.

Alfon
& presqu



ABSTINENCE de manger & boire.



OUTRE les exemples proposez de telle abstinence en trois endroits du premier volume, es titres d'Abstinence nompareille & memorable, de Ieusne merueilleux, & de personnes qui vivent long temps sans boire ni manger, considerons ceux qui s'ensuiuent. Cardan recite qu'un Escossois melancholique & de petit sens, ayant esté detenu prisonnier quarante iours entiers en la tour de Londres sans manger; puis apres pour son premier repas il usa de lait, qui lui seruit de viande & bruvage. *Au 8. liur. de la diuersité des choses, ch. 43.*

Vn autre Escossois, ieune homme, rousseau, de constitution bilieuse, s'offrit volontairement à faire abstinence, sous promesse d'en estre recompensé. Il fut gardé onze iours entiers, durant lesquels il ne goustâ d'aucune viande. Quelquesfois il s'en abitenoit trois semaines, voire un mois entier. C'estoit du temps de Clement VII. Pape. Il receut un present de ceux qui en firent l'espreuve. *Cardan au liur. de la forme de l'homme, en son œuvre de la subtilité.*

Leonard de Pistoye peu à peu gaigna cela sur soy-mesme, qu'il ne mangeoit qu'une fois la semaine, & comme nous faisons en un repas ordinaire. *Au mesme liur.*

Cælius Rhodiginus escrit qu'un Neapolitain de la maison des Tomacelles ne beut onques en sa vie, qui fut assez longue. *Au treiziesme liur, chapitre vingt-quatriesme.*

Alfonse Roi de Sicile & d'Arragon buvoit fort peu & presque point de vin, sinon fort trempé & à demi

d'eau, disant que le vin estouffoit la sagesse, & qu'il se souvenoit des maux venus à Alexandre le grand, par l'ivresse mere de paillardise & de fureur. *Antoine de Palerne au deuxiesme livre.* Son armee estant une fois en pieds, attendant le combat, sans avoir de quoi repaistre, on lui fit present d'un raifort & d'un petit fromage, dont il remercia celui qui le donnoit, sans le vouloir prendre, disant que ce seroit chose mal seante à un Roi de manger chose quelconque, & que son armee fust à ieun. *An 3. livr.*

Emanuel Roi de Portugal ne but jamais vin, & s'abstenoit de manger es jours qu'on appelle jours de jeusne. *Orosius au deuxiesme livre de l'histoire de Portugal.*

Henri Glarean, Suisse bien renommé à cause de son erudition, se trouvant en un festin fut importuné de certain, selon la coustume du pays, de faire raison, c'est à dire boire d'autant. Henri repart, en quelle estime m'avez vous? d'homme sçavant & sage, dit l'autre: ne me pressez donc, repliqua le sage & sçavant, mais permettez que ie boive à ma foiz, de peur que je sois estimé plus beste que mon chien, lequel ne boit sinon quand il en a faute. *Thomas Plater au rapport de Zuinger en son theatre, livre deuxiesme du neuvesime volume.*

Iean Iovian du Pont tres-docte & riche Neapolitain se contentoit d'un mets & peu garni. Enquis pourquoi? je m'abstien, dit-il de manger, afin que les medecins ne s'approchent de moi. *En ce mesme livre 6^e volume.*

Verone estroitement aliegee par l'armee Venitienne & Françoisse, l'an mil cinq cens seize, & defendue au nom de l'Empereur par Marc Antoine Colonne, la ville se vid reduite à grande disette de vivres. Marc Antoine recevoit presques d'ordinaire à sa table les colonnels & capitaines de la garnison: mais en l'espace de quarante iours il n'eut autre bruvage que de l'eau. Ceste abstinence, iointe à beaucoup de douceur, esmeut tous les autres à l'ensuivre & supporter alaiement leur condition. *Paul Forve en ses histoires.*

Le Roi Sigismond de Pologne des son enfance jusques à sa vieillesse ne but point de vin, mais de l'eau pure. Sur sa fin les medecins lui conseillerent d'user d'un

d'un peu de
Cromer.

Pierre de
descendit e
tombea com
ra si fort le
ble fut lui e
par l'avis de
son theatre.

J'ai veu
temps, laq
en malatie
ver, & s'en

Vn pen
concitoys
en un festi
tout joyeu
court, qu
sant tire l
cut long t
mes Mem

On a v
en l'espace
beue, ne go
nain à Rom
noit de boi
Cardinaux

dein à Ver
considerat
plusieurs d
modestem
ter. Il me
la recher

Montie
steur en l
Decades
re Decade
(dit-il) qu
ans, qui r
six, dix tou

d'un peu de vin : ce qu'il fit, mais fort sobrement. *Mart. Cromer.*

Pierre de la Ramee, doctre personnage, en son enfance descendit en la cave de son pere, & y but tant de vin qu'il tomba comme mort aupres du tonneau. Depuis il abhorra si fort le vin l'espace de vingt ans & plus, qu'impossible fut lui en faire gouter. Devenu malade, il en goustâ par l'avis des medecins. *Zuinger au 5. livre du 2. volume de son theatre.*

J'ai veu souvent une damoiselle qui a vescu long temps, laquelle en santé ne beuvoit que de l'eau pure: en maladie uoit du meilleur vin qu'on lui pouvoit trouver, & s'en portoit mieux. *Extrait de mes Memoires.*

Vn personnage riche & eslevé en honneur entre ses concitoyens, lequel j'ai veu en ma jeunesse, se trouvant en un festin nuptial but outre l'ordinaire. Apres soupé, tout joyeux il voulut danser: mais le vin le fit tourner si court, qu'il tomba tout de son long sur le planché, faisant tire l'assistance. Depuis il ne but jamais vin: & si vescu long temps apres en tres-grande modestie. *Extrait de mes Memoires.*

On a veu de nostre temps à Venise un homme, qui en l'espace de six semaines entieres ne mangea, ni ne beut, ne goustâ viande ni liqueur quelconque. Vne nonnain à Rome, nommee Colombe, veillée de pres s'absteinoit de boire & manger plusieurs mois durant, dont les Cardinaux faisoient un miracle. *Alexandre Beneditt medecin à Verone, au 12. livre, des maladies corporelles, ch. 10.* La consideration de ces Abstinences admirables a esmeu plusieurs doctes Philosophes & medecins d'en discourir modestement & par escrit: ce que ie ne preten représenter. Il me suffit de représenter ce qui est avvenu, laissant la recherche des causes, à qui voudra y entrer.

Monsieur Ioubert, medecin du Roi & premier docteur en l'Academie de medecine à Montpellier en ses Decades expliquant le deuxiesme Paradoxe de la premiere Decade, propose les exemples suivans. 1. J'ai aprins (dit-il) qu'il y a dans Avignon un vieillard de soixante ans, qui rarement & par longs intervalles passera cinq, six, dix iours, & plus encor sans manger.

2. On a veu en Espagne une fille aagée de vingtdeux ans qui pour toute nourriture ne beuvoit que de l'eau.
 3. Monsieur Rondelet medecin, dit le mesme d'une fille de dix ans, laquelle parvenue en aage nubile fut mariée & fit de beaux enfans. 4. Bocace escriu que l'on a veu femme s'abstenant de boire & manger l'espace de trente ans. Pierre d'Aphone fait mention d'une Normande qui vescu ainsi dixhuit ans durant. Item d'un prestre à Rome, quarante ans.



ACCIDENS divers, memorables.

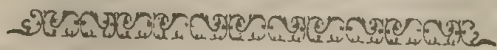
LE siege de Montauban, ville renommee, sous le regne de Louys XIII. Roi de France & de N. contient des particularitez notables recueillies soigneusement par I. I. D. tesmoin oculaire. Je me contenterai d'en tirer deux ou trois pieces seulement, extraites des pages que je coterai au lecteur. En la page 101. & 102. Il parle ainsi. Le 8. de Septemb. 1621. un boulet de canon des assiegeés ayant percé la porte de Montmirat, enfile la rue, rompt la teste à un enfant de six ans, à un autre les cuisses. Ces deux enfans estoient sur une charette ou ils passoyent le temps. Le boulet bondit de là contre la croisée d'une fenestre, en emporte la moitié, rebondit sur un toit opposite, reduit les tuilles en poussiere & en esclats, met tout le voisinage en frayeur, remplit la rue des cris des meres desolées voyans leurs miserables enfans, ainsi fracassez. Vn autre coup porte dans la maison du receveur d'Aliés: mais fut plus favorable à deux de ses filles, l'une malade dans le lit, l'autre lui faisant quelque service. Le boulet rompt la grille de la fenestre de la chambre, & iette l'un des barreaux rompus contre l'une des colonnes du lit, qu'il met en pieces, & passe à quatre doigts pres du visage de celle qui servoit sa sœur malade qui n'eut que la peur. A ces merveilles l'en adjouste deux autres, non moins memorables. Vne autre bale de canon, bruyant le long de la rue du vieux Temple, emporta de son vent le chapeau d'un vieillard, apuyé sur son baston,

tua un asne pres de lui, mit en quartiers une assez grande pierre, sans offenser deux ou trois damoiselles assises à un pas de là : vola encor jusques au bout de la rue, perça la fenestre d'une maison, & perdit sa violence dans le lit d'une femme blessée, sans lui faire autre mal. Dans le bastion de Rohan un soldat courant, pour aller sçavoir ce que son capitaine Peyrebois avoit à lui dire, comme il levoit le pied, un boulet lui passa par dessous, prend le soulier par l'un des costez de la semelle, & le lui emporte, sans autre dommage que de quelque douleur que les nerfs en ressentirent.

Peu de jours apres, un des principaux en l'armee royale fit tenter un passage avantageux aux assiegeans. Les assiegez comencerent lors un tric-trac de mousquetades qui tint deux heures sans interruption, & fit donner du nez à terre à plus de deux cens assiegeans. Mais les assiegez, (qui lors ne perdirent que dix soldats) estimerent leur perte plus grande, à cause de M. Daniel Chamier premier Ministre de l'Eglise de Montauban, tué d'un coup de canon à l'entree du bastion du Paillas. Deux jours auparavant il avoit failli d'en estre atteint dans sa maison. Mais ce jour de sa mort (qui estoit un Dimanche) il predict au matin ce qui lui avint sur le soir. An. Iosien, son collegue, lui demanda au temple, si c'estoit pas à lui de prescher à l'apres-disnee ? Nullement, dit Chamier : ne sçavez-vous point que c'est le jour de mon repos. On remarque encore qu'en sa predication du jour precedent sur le 34. vers. du 37. chapitre d'Esaië, il appliqua à Montauban la promesse de delivrance que fit le Prophete de la part de Dieu à Jerusalem assiegee par Rabshake general de l'armee de Sennacherib; repetant avec grande vehemence ces mots, *Non, ils n'entreront pas : ils s'en retourneront par le chemin qu'ils sont venus.* Ainsi il laissa pour lors ses auditeurs pleins de confiance contre les apprehensions du siege, & le lendemain la mort les remplit de regret, pour la grande perte qu'ils faisoient. L'ennemi au contraire, qui la sçeut presque aussi tost que les assiegez : tesmoigna par les brocards qu'il leur donna la nuit suivante, combien ce coup lui estoit agreable. Mais certainement

c'est la folie des plus grandes folies, qui puisse tomber en l'esprit de l'homme, d'estimer que Dieu conduise ses œuvres & ordonne de la vie & de la mort selon les passions qui nous agitent. Les effets de la Providence sont si hauts que le sens humain n'y peut atteindre. Mais ie di qu'en la dernière predication Chamier a esté poussé par l'Esprit de Dieu pour appliquer à Montauban ce que l'avenement verifia bien tost apres.

Outre plus, ceci est digne d'admiration, que ce grand personnage mourut en lieu, où il sembloit que nul coup de Canon, nul coup de mousquet ne pouvoit venir, & se trouve frappé d'un boulet marqué d'un C. Au même bastion, dans le milieu du danger, un autre boulet tranche la coupe du chapeau d'un soldat, & le poil de la tette plus net qu'à coups de rasoir, sans lui entamer la peau. Ie di ce que j'ai veu (adjouste l'auteur) & ne puis penetrer dans la raison de ceste diversité, qu'un coup soit si defastreux, & l'autre si favorable. Il faut doncques se taire, puis que Dieu l'a voulu ainsi. Quant aux pertes reçues par les assiegeans devant Montauban, & aux divers discours qui en ont esté publiez, ioints à leur retraicte, le lecteur curieux pour saouler sa faim, dans le septiesme Tome du Mercure François depuis la page 817. jusques à la 893. Nostre intention n'est pas de faire si longs discours.



ACCIDENT estrange.

L'An mil cinq cens sept, un jour que le ciel estoit fort serein, comme les ouvriers commis par la seigneurie de Venise à la confection, garde, & reveuë des poudres à canon, estoient apres à serrer grande quantité d'icelles en des cofres de bois, une estincelle sortant d'un coup de marteau donné sans sçavoir comment, tomba dessus un grand monceau de celle poudre, si promptement qu'avec un tonnerre & tremblement de terre du tout effroyable elle enleva la salle où estoient ces cofres, fracassa les parois & le toit d'icelle, emporta les plan-

planchers &
Jours: couv
phure, au gr
Les seigneu
dirent de leu
au feu souda
de pierre &
plomb en di
leur manire
veries qualie
figure de l'his

Vn jeune
gue admira
lement har
ayant char
anchree au
te de ses p
nal des Tu
ne hardi fu
sciez vis à

Annoie S
meade.

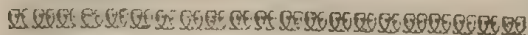
En la con
l'an 1571. ap
voyans que
courageren
leurs vaillan
Constantinop
s'insinuer r
tan Selim;
Bassa, chef
tres grand
à Nicolie
trouvez. C
maret, & q
de poulde
en avoit as
d'amoiselle
rant la mo
mettre le

planchers & poutres au haut & au loin en divers endroits : couvrit en un instant toute la ville de fumee sulphuree, au grãd estonnement de tous les habitans d'icelle. Les seigneurs, lors en cõseil, effrayez de l'accidẽt, descendirent de leur chãbre en la grand' place. Par la violence du feu soudain & par les ruines du lieu, dont les esclats, de pierre & de bois, enlevez fort haut tomberent aussi à plomb en divers endroits, plusieurs charpentiers avec leur maistrẽ, & grand' nombre d'autres personnes de diverses qualitez, perdirent lors les vies. *P. Bombe au septiesme livre de l'histoire de Venise.*

Vn jeune homme Sicilien induit par Pierre Mocenigue admiral de Venise, entreprit un exploit merueilleusement hardi. Il contrefit le vendeur de pommes, dont ayant chargé un esquif, s'approcha de la flotte des Turcs anchree au port de Gallipoli, & passant le jour à la vente de ses pommes, la nuit suivante mit le feu à l'arsenal des Turcs qui fut brulé avec cent galeres. Ce jeune hardi fut prins & quelques siens compagnons, tous sciez vifs à Constantinople par sentence du Sultan. *M. Annoine Sabellie au neuvesime livre de sa troisesime Enneade.*

En la conqueste de l'isle de Cypre empietee des Turcs l'an 1571. apres la prise de Nicosie, les Bassas & autres chefs voyans que la flotte de Venise ne paroissoit point, s'acouragerent plus que devant, & conclurent d'envoyer leurs vaisseaux (lors comme inutiles) hiverner à Constantinople, ou en quelque port de l'Archipelague. Pour s'insinuer tant plus avant en la bien-vueillance de Sultan Selim, ils emplierent le galion de Mahumet premier Bassa, chef de l'armee Turquesque en Cypre, & deux autres grandes galeres, de femmes & jeunes enfans prins à Nicosie, avec des meubles precieux qui avoyent esté trouvez. Or comme ces vaisseaux estoient prests à desmarer, & qu'on vouloit tirer du galion quelques caques de pouldre à canon pour les envoyer à Mustapha, qui en avoit affaire, quelque personne (on dit que ce fut une damoiselle de Nicosie, prisonniere avec les autres) preferant la mort à une infame servitude, trouva moyen de mettre le feu aux pouldres, de sorte qu'en moins de

rien le galion, les deux galeres, tous ceux & celles qui estoient dedans avec le butin furent brisez : les pieces & equippages des vaisseaux coulerent en partie au fond de la mer, le reste sauvé du feu flottant à l'avanture, pour tesmoin de cest accident. Le patron du galion & trois prisonniers seulement se sauverent en terre pour en porter les nouvelles à Mustapha & aux Turcs. *Histoire de la guerre de Cypre.*



**ACCUSATEVR faux, desouvert
& puni.**

LEs François ayans assiégé Naples environ l'an 1527. certains mal-vueillans essayerent d'oster la vie & l'honneur à Fabrice Maramaux, capitaine Neapolitain, par l'artifice declairé en l'histoire comme s'ensuit. Un gendarme de la duché de Benevent cōtrefaisant le François avec une croix blanche en sa casaque, fit une course avec quelques autres, & se jettant en une embuscade d'Espagnols fut pris & mené à Naples, où il accusa Fabrice de trahison & d'avoir promis livrer une porte aux ennemis. Ce bruit semé d'oreille en oreille s'espandit avec divers prejuges ; mais le Prince d'Aurange fit serrer ce gendarme. Les Neapolitains grièvement offensez de tel blasme imposé à un gentilhomme de valeur, d'ancienne & noble race, fidele serviteur de l'Empereur Charles cinquiesme, & ne pouvans supporter qu'un tel personnage courust risque de sa vie & de plus encor, sollicitèrent & poursuivirent si chaudement cest affaire, qu'ils obtindrent arrest du Prince, portant que l'accusateur seroit preallablement appliqué à la question ordinaire & extraordinaire pour voir s'il oseroit perseverer en sa premiere deposition, devant que presser par torture le capitaine Maramaux. En l'execution de l'arrest, le calomniateur pressé beaucoup plus rudement qu'il n'avoit pensé, ne pouvant plus soutenir les tourmens, confessa que par argent il avoit esté corrompu par les ennemis de Maramaux, pour

tra-

ramer ce
vers, selon
nocence
& d'envier
grands & pe
son temps

1527

I Ayant de
l'acteur de
un peu trop
Ferdinand
coup de g
cores des l
l'Empereur
langue, lui
trouverait
au 21e des
Vn gen
nomme les
en quelor
presenta to
qu'il obtin
yant prins
si je n'ai cr
lui donnass
& d'ors de ce

Vn autre
gent des m
re ceste la
dit. Si je co
je n'apau
me faire,
Louys Ro
les cinqui
à personne
courusans

tramer ceste fausse accusation. Il fut mis en quatre quartiers, selon la loy de Talion. Quant à l'accusé, son innocence fut publiée par tout, & lui restabli en ses estats & dignitez precedentes, maugré les oppositions de grands & petis, envieux de sa vertu. *P. Toutes hysseires de son temps liv. 26.*

~~~~~

**ACQUISITION inuiste.**

**I**Aques de Sir. k, Archevesque de Treves, Prince electeur de l'Empire, personnage de grand conseil, mais un peu trop avare, ayant un jour obtenu de l'Empereur Frideric troisieme, pere de Maximilan premier, beaucoup de grands avantages, s'enhardit de demander encores des surcroists plus grands que les premiers. Mais l'Empereur lui estourdit son avarice d'un seul coup de langue, lui disant, Si vous ne faites fin de demander, je trouverai bien tost la fin de vous esconduire. *Æn. Sylvius au 2. liv. des faits d'Alfonse.*

Vn gendarme en l'armée du Roi Alfonse d'Arragon, nommé Jean de Calagurie, ayant esté pris des ennemis en quelque rencontre, & par eux relaché de prison, se presenta tost apres au Roi, lui demandant plusieurs dons qu'il obtint, en recompense (disoit il) de ses peries. Ayant prins congé, le Roi dit à ses amis, Je puisse mourir si je n'ai crainct que mon gendarme ne me priaist que je lui donnasse ma femme. *Ant. de Palerme au 2. livre des faits & dits de ce Roi.*

Vn autre gendarme ne cessant de tirer argent sur argent des mains de ce bon Prince, gaspilla bien tost toute ceste largesse: puis revint à la questte. Mais le Roi lui dit, Si je continue à te donner ce dont tu m'importunes, je m'appauvrirai plustost que je ne m'enrichirai. *En ce mesme livre.*

Louys Roi de Hongrie, beau frere de l'Empereur Charles cinquiesime, paroissoit si liberal, qu'il ne refusoit rien à personne. Ceste beneficence royale induisit plusieurs courtisans à pratiquer une nouvelle maniere d'acquies

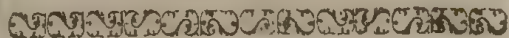
merveilleusement injuste; car si tost que ils descouvroyent quelque Seigneur portant collier ou chaine d'or, ou vestu de drap d'or ou longue robe à la Hongroise, ils couroyent soudain demander au Roi quelque piece de ce riche equipage. Nul Seigneur n'osoit rien refuser au Roi, lequel donnoit incontinent ce butin aux pillards, qui beoyent & abayoyent apres. *I. Dubrav en l'histoire de Boheme, livre trentiesme.*

Charles cinquiesme n'estant pas encores Empereur, mais simple Roi d'Espagne, durant les quatre premiers mois de son regne, & fort jeune encor, laissa plusieurs Flamens & Espagnols se jouer si rudement autour de ses finances, qu'ils en tirerent plus de huit millions de ducats. C'estoit peut estre un presage de l'abondance d'or que le Peru fournit depuis à l'Espagne. Mais en fin les grands entasseurs & acquesteurs ont fait petis monceaux. *Alvarts Gomecius fait mention de ces artifices de cour en l'histoire du Cardinal Ximenes.*

Erasme de Rotterdam estant pour quelques affaires allé à Cologne sur le Rhin, les seigneurs de la ville lui envoyèrent par honneur du vin de present en des pots de terre, que l'on ne redemande point. Lui s'esbahissant de telle ceremonie, en demande la raison. On lui respond qu'autresfois la coustume estoit d'envoyer le vin en des pots d'argent: & que la ville ayant fait cest honneur à certain gentilaistre de la bande de ceux qui se glorifient d'estre oiseaux de proye, il partit le lendemain de Cologne sans dire à Dieu, n'ayât pas oublié les pots d'argent. Les Seigneurs lui ayans envoyé homme pour le prier de les redre, il en fit refus, disant qu'on les lui avoit donnez de franche volonté, qu'il en avoit remercié la seigneurie, & accepté de bon cœur ce present. Que les seigneurs faites sages par tel affront avoyent changé l'ancienne coustume. *Erasme en ses Apophthegmes.*

A F F E

V N ge  
flotte,  
stamment  
belle, lui pe  
baru de di  
à quelq  
garder, la  
noit plusie  
receut un  
de temps  
& la dam  
nians cest  
sous prom  
conque ni  
Les esto  
cleic, & l  
reiglee col  
fest apar  
tance erud  
marriage p  
ral qui la p  
nom du ma  
solenizati  
arrierepen  
& amis les  
Sur ces  
bonnafie  
habitee d  
venir au  
sence des  
hon, saign  
treves au  
autres est  
n'avoient  
sez s'en es



**AFFECTIONS** *desreiglees, grievement punies.*

**V**N gentilhomme Normand general de quelque flotte, presté à faire voile vers la Floride, fut prié instamment par une siene sœur damoiselle mariable & belle, lui permettre de faire le voyage avec lui, qui combatu de diverſes penſees, en lieu de commettre sa sœur à quelque sage parente ou honorable dame pour la garder, la fit embarquer en son navire. La flotte contenoit plusieurs curieux de voir, entre lesquels le general receut un jeune gentilhomme de belle esperance. Peu de temps apres l'embarquement ce jeune gentilhomme & la damoiselle s'amouracherent l'un de l'autre, manians cest affaire avec beaucoup de ruses & d'artifices, sous promesse de mariage, sans en descouvrir trait quelconque ni au general ni à autre quelconque de la flotte. Les estoupes si proches du feu, sans appeller prestre ni clerc, & sans autres ceremonies que de leur passion desreiglee consummerent leur miserable mariage: dont l'effect aparut tost apres, en la grossesse de la damoiselle, qui rancee rudement par son frere, essaya de s'excuser sur son mariage pretendu avec le gentilhomme. Sur ce le general qui la païssoit de douces paroles, fit tant qu'il sceut le nom du malavisé, lequel il endormit d'une promesse de solennization des nopces. Le general leur gardant une arriere penſee, s'é descouvrit à quelques siens capitaines & amis les plus affidez.

Sur ces entrefaites, la mer paravant irritee devenue bonnasse, la flotte descouvrit une isle fort bocagense habitee de bestes sauvages seulement, que l'on voyoit venir au bord de la mer, sans se donner peur de la presence des hommes. Le general, empoignant ceste occasion, faignit vouloir y faire aiguade, & donner quelques trefves aux grandes fatigues des capitaines, officiers & autres estans en ses navires, qui durant trois mois entiers n'avoient point eu de relache sur l'Ocean. Les malavisez s'en esjouissoient, ne voyans pas ce qui leur pendoit



à l'œil. Car le general ayant en diligence fourni d'eau douce les vaisseaux, fit rentrer chacun, hors mis les nouveau-mariez qui furent laissez dedans ceste isle, pour en demeurer seigneurs, leur laissant quelques vivres, habilement, meubles pour leur usage, fuzil, poudre à canon, armes defensives & offensives, pour se prevaloir contre les bestes sauvages. Comme la flotte desmaroit le General leur dit, Puis que sans ma permission vous avez tramé vostre mariage, achevez-le tout-seuls, & tout à loisir digerez vostre indiscret & precipité dessein. A mon retour vous me direz des nouvelles du succes de vos affaires en ceste solitude. Lors les pilotes prindrent le large, pour gagner le haut, sans plus entendre les cris des exilez. Eux esperdus de si rigoureux traitement, demurerent tout le soir immobiles, sans sonner mot quelconque l'un à l'autre, & tenans tousiours les yeux fichez sur la mer. En fin sortans comme d'un profond dormir commencerent à deviser, s'acoller & caresser, louans Dieu qui les chastioit ainsi de leur faute. Au demeurant la necessité leur commanda de bastir comme ils peurent une logette pour se mettre à couvert du soleil, des vents & pluyes. Et pendant que le mari alloit à la chasse, la femme aprestoit à manger, & tous deux ensemble veilloient pour se garantir de la fureur des bestes sauvages, & des illusions de quelques malins esprits errans par ce desert espouvantable. Par succession de iours ils s'asseurerent, & iouirent de quelque repos: & au bout de deux mois en leur solitude la damoiselle acoucha d'un fils que le pere baptisa. Mais n'ayans pour nourriture que des herbes & racines, le lait se rarissant es mammelles de la pauvre mere, l'enfant mourut à faute de nourriture. Le pere acablé d'en deuil se maintint neantmoins jusques au bout de l'an de ce rigoureux bannissement, & trespassa au grand estonnement de la miserable damoiselle, qui se voyant seule en l'estendue d'un grand pays, sentir de terribles secousses en son ame. Neantmoins apres avoir enterié son mari au pied d'un arbre, elle essaya de se desennuyer à la chasse, & à se promener au long du rivage, en intention de descouvrir quelque vaisseau, sur l'esperance de retourner en Normandie. Elle demeura un an entier

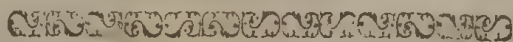
entier en te  
beute se  
veux Ho  
reile pour  
jours au p  
providenc  
cours de lo  
parurent à  
loit. Ce fut  
au defaut  
tendue de  
que surpr  
culte de s  
pauvre su  
quif. D'ar  
que fanto  
& le lang  
ment que  
y tut con  
re, mort si  
quif, elle  
ten son m  
de Diepe,  
levécut qu  
de iatouch  
que de son  
naturelle  
penle Dieu  
incommod  
& horreurs  
lunde, spe  
l'avoit pr  
des h

AM

AM  
FAN B  
I ces Du  
dominatio

entier en tel exercice apres la mort de son mari, toute sa beauré se passa, ses habillemens se pourrissent, ses cheveux flotterent au vent, n'ayant plus coiffe ni linge ni tresse pour les enveloper, ni autre pensee que de finir ses jours au pied de l'arbre où gisoit son mari. Mais par la providence misericordieuse de Dieu, qui subvient aux cœurs desolez & humilez, deux navires de Normandie parurent à ceste damoiselle, lors que moins elle y pensoit. Ce fut lors à leur faire signe des mains, pour supplier au defaut de sa foible parole, qui ne pouvoit estre entendue de si loin. Les marchans qui craignoient quelque surprise de pirates, firent du commencement difficulté de s'en aprocher: toutesfois sur l'instance de la pauvre suppliante en son appel, il lui envoyent leur esquif. D'arrivée les matelots pensoient que ce fust quelque fantosme, mais à l'aproche, ses contenance, sa voix, & le langage qu'elle leur tint la firent reconoistre, tellement que chargée en l'esquif, & amenée aux navires, elle y fut consolée, acouragée, & avertie du decès de son frere, mort six mois auparavant. Or avant qu'entrer en l'esquif, elle courut s'icher un bois en croix sur la fosse de feu son mari, & par le support de Dieu revenue au port de Diepe, se retira en sa maison au pays de Caux, où elle vescu quelques années, ressentant plus je ne sçai quoi de farouché, à cause du desert où elle avoit esté releguée, que de son premier air de France. Sa gayeré & vigueur naturelle moururent en l'Isle sauvage, où pour recompense Dieu la fortifia, garantit & maintint au milieu des incommoditez, miseres, dangeis, apprehensions, frayeurs & horreurs qui l'environnerent en ceste effroyable solitude, specialement depuis la mort du gentilhomme qui l'avoit precipitée en ceste lamentable captivité. *Extr. du*

*liv. des hist. aparies, ch. 37.*

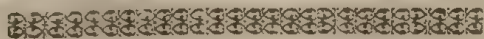


AMBASSADEURS cruellement traitez.

**I**EAN Basilide grand Duc de Moscovie, né l'an 1528. receu Duc l'an 1552. mort l'an 1584. durant le temps de sa domination n'a fait gloire que d'insolence barbare &

de cruauté enragée. Sigismond Roi de Pologne lui avoit envoyé deux grands Seigneurs, conseillers en son privé conseil, à sçavoir Jean Cretosin, Palatin d'Inouyladislavie, & Nicolas Talvois Castellan de Samogitie, pour traiter avec lui d'affaires d'importance. Le Duc foulant aux pieds tous droits des gens, de nature, d'honneur, fit des outrages tant & plus à ces nobles Ambassadeurs, jusques à despouiller & mettre comme en chemise un gentil-homme Polonois de leur suite, lui retenant avec beaucoup d'indignitez des joyaux de grand prix qu'il lui avoit monstrez. D'avantage, il confisqua plusieurs marchandises fort précieuses à certains negociateurs qui estoient aupres de ces Seigneurs. Et pour ne rien oublier d'insolence furieuse, fit en presence d'eux tailler en pieces leurs chevaux, au mespris indicible du Roi de Pologne & de tous ses sujets. *Paul Oderborn au 1 liv. de la vie de Jean Basilde grand Duc de Moscovie.*

Bonfinius rapporte que quelques Ambassadeurs envoyez de la part du Sultan Turc l'an mil quatre cens soixante quatre à Dracula Prince de Walachie, pour avoir tenu leurs testtes couvertes à leur mode, en parlant à ce Prince, furent par son commandement traitez avec telle cruauté, qu'il fit attacher de trois cloux de fer sur leurs testtes les turbans qu'ils portoyent. Ce ne fut pas pour subsister gueres en vie. Il ne demeura pas long temps sans estre salarié de telles cruantez & d'autres non moindres: car finalement il fut attrapé, mis à mort, & sa teste portee au Turc. *Livre dixiesme de la troisieme Decade de l'hist. de Hongrie.*



#### APPARITIONS effroyables.

**L**E Roi Henri IV. avoit trois comptes en sa bouche qu'il nous a fait plusieurs fois entre ses plus privez: l'un de quelque horreur, où le Roi Charles I X. l'avoit mené, & cestui-là jamais en public, mais bien les autres deux, desquels le premier se presente sur ceste matiere, & y a eu force temoins apres sa mort, qu'il ne faisoit

soit jamais  
les cheveux  
vint une  
tres croac  
fit sortir ge  
part au Ro  
vante de ce  
ché, sauté  
voya querr  
l'air un bru  
cristans, ge  
tres voix tu  
tout pareil  
Tels sons  
croyan u  
renci fit ap  
& empel  
té que la  
Roi deme  
bruit de se  
re, au comm  
prante deu  
mort de C  
suis.  
Le Roi H  
ce, peu de t  
son frere, en  
recoste sur  
de Decemb  
esprit sans  
prodigue d  
vivants, d'e  
mort fut s  
plus horrib  
me. Car l  
puissante,  
logis ou il  
vent attach  
La Roine  
que de co

soit jamais ce discours qu'en sentant & leur montrant  
ses cheveux herissez. Huit jours apres le massacre, il  
vint une grande multitude de corbeaux s'apuyer, les au-  
tres croacer sur le grand pavillon du Louvre. Leur bruit  
fit sortir gens pour les voir, & les dames bigottes firent  
part au Roi de leur espouvantement en la nuit sui-  
vante de ce jour: le Roi deux heures apres estre cou-  
ché, sauté en place fit lever ceux de sa chambre, & en-  
voya querir son beau-frere entre autres, pour ouyr en  
l'air un bruit de grand esclat, & un concert de voix  
criantes, gemissantes & hurlantes, meslees parmi d'au-  
tres voix furieuses, menaçantes & blasphemantes: Le  
tout pareil à ce qu'on avoit ouy la nuit des massacres.  
Tels sons furent si distincts & articulez, que le Roi,  
croyant un desordre nouveau sur ceux de Montmo-  
renci fit appeller des gardes, pour courir en la ville  
& empescher le meurtre. Mais ceux-là ayans rappor-  
té que la ville estoit en paix, & l'air seul en trouble. Le  
Roi demeura troublé, principalement, pource que ce  
bruit de sept jours fut continué tousiours à mesme heu-  
re, au commencement de Septembre, mil cinq cens se-  
ptante deux. Le troisieme compte se trouve en la  
mort de Charles Cardinal de Lorraine, comme s'en-  
suit.

Le Roi Henri troisieme revenu de Pologne en Fran-  
ce, peu de temps apres la mort de Charles neuvieme,  
son frere, emporté du monde en son lieu le jour de Pen-  
tecoste sur le soir. L'an 1574. estant en Avignon, sur la fin  
de Decembre, y mourut Charles Cardinal de Lorraine,  
esprit sans bornes, homme tres-riche, craintif de sa vie,  
prodigue de celle d'autrui; pour le seul but qu'il a eu en  
vivant, d'eslever sa race à une desmesuree grandeur. Sa  
mort fut signalee par deux prodiges: le premier fut la  
plus horrible tempeste qui ait esté de memoire d'hom-  
me. Car les vents furent remplis d'une fulguration si  
puissante, qu'en plusieurs endroits, & notamment au  
logis où il mourut quelque chose plus violente que le  
vent arracha & emporta en l'air les grilles & fenestres.  
La Roine mere s'estoit mise au liét de meilleure heure  
que de coustume, ayant à son coucher, entre autres



personnes de marque, le Roy de Navarre, l'Archevesque de Lyon, les Dames de Rets, de Lignerolles & de Sauvès lesquelles ont confirmé ce discours : comme elle estoit pressée de donner le bon soir, elle se jeta d'un tressaut sur son chevet, mit les mains devant son visage, & avec un cri violent appella à son secours ceux qui l'assistoient, leur voulant monstrier au pied du liét le Cardinal qui lui tendoit la main, elle s'escriant plusieurs fois, *Monsieur le Cardinal, ie n'ay que faire de vous.* Le Roy de Navarre envoya au mesme temps un de ses gentils hommes au logis du Cardinal, qui rapporta comment il avoit expiré au mesme point, sans avoir respondu à ses confesseurs & consolateurs, sinon quatre mots (Monsieur Saint Denis Areopagite) repetez plusieurs fois.

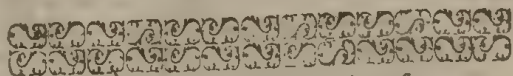
Ce que dessus est recueilli & décrit de l'histoire uniuerselle du Sieur d'Aubigné, Tom. 2. Liu. 1. ch. 6. & au liu. 2. du mesme Tom. ch. 12. A quoi ie vai ioinde ce que j'ai leu es meditations historiques de M. Philippe Camerarius, docteur Iurifconsulte, & conseiller au Senat de Nuremberg, sur la fin du 10. cha. de son 4. livre, Tom. 1. je pourroi (dit-il) aisément nommer, & faire voir en mon voisinage, lors que j'escrivois ceci, un homme renommé, & adroit au manieement de beaucoup d'affaires, lequel on gardoit estroitement & des long temps comme prisonnier : pource que de fois à autre, il est agité d'un esprit merueilleusement estrange & impetueux. Quand il a l'entendement rassisi, si quelques uns le vont voir, il les saluë par leurs propres noms & surnoms, quoi qu'il ne les ait jamais veus auparavant, discours avec eux, en termes elegans de leurs parentages, alliances, devises, & armbiries, ne plus que s'il avoit toute sa vie hanté en leurs maisons. S'il entre en cholere, il messe à la traverse des menfonges & vilains mots. Mais d'autrefois aussi l'on lui oit dire merueilles. Entre autres, l'on remarqua qu'au temps des massacres de France, en l'an 1572. c'est homme eut des visions estranges : dont il estoit aisé de recueillir que l'on manioit de terribles affaires quelque part. Entre autres, la nuit du 24. iour d'Aoust en ceste annee-là, cest homme s'escria souvent, voyez, voyez les troupes de diables qui s'assemblent de divers pays, & s'amassent en l'air,

l'air, faisant  
pour estre  
long temps  
Ie les voy  
jousta, To  
gne.

CO  
CO

Nous  
en ce  
& illustres  
ces de la r  
quelqu'un  
ou en pay  
emples à  
pris. Entr  
bie famili  
à mourir,  
ne vieille  
le fut aper  
cette fami  
jugea mor  
l'en d'elle  
nement. L  
par un lon  
où estoit  
Car si tost  
veau à leu  
ste dame  
à l'enver  
Princes d  
naturelles  
le iour de  
guillemens  
tes & br  
cloches &  
ttes indi

Pair, faifans fefte les uns aux autres, & fautans de joye, pour efre venus à bout d'un affaire qu'ils manioyent des long temps, & avoir executé une cruauté extraordinaire. Te les voi, je les voi, courans ça & là, par l'air. Puis il adjoufta, Tout ceci s'est fait & executé hors de l'Alemagne.



APPARITIONS prodigieufes.

**N**OUS conoiffons (ce dit le mefme fleur Camerarius en ce 4. livre de fes meditations, cha. 13.) des nobles & illuftres familles, lesquelles ont certains avis & indices de la maladie extreme, du peril ou de la mort de quelqu'un de leurs parens, soit qu'icelui soit pres d'eux, ou en pays lointain. Louys Lavater produit divers exemples à ce propos en fon œuvre de l'aparition des esprits. Entre autres il allegue de Cardan, qu'il y a une noble famille à Parme, de laquelle quand quelqu'un vient à mourir, on void tousiours en la falle de la maison une vieille femme affiffe sous la cheminee. Vne fois elle fut aperceüe, lors que certaine ieune Damoiselle de ceste famille estoit malade, à l'occasion de quoi on la jugea morte: toutesfois elle recouvra guerison: mais en lieu d'elle un autre de la mefme maison mourut soudainement. Les Marquis d'Est, depuis Ducs de Ferrare, ont par un long temps, remarqué le mefme en une Abbaye, où estoit enfevelie Beatrix d'Etique de leur famille. Car si tost qu'il devoit ayenir quel que chose de nouveau à leur maison, l'on entendoit en la chapelle de ceste dame force tintamarres, & le corps d'icelle couché à l'envers se trouvoit sur l'un des costéz. Il y a des Princes d'Alemagne qui ont des presages & marques naturelles, apparentes & retentiffantes devant & environ le iour de leur trespas: comme des extraordinaires rugiffemens de Lions & abois de chiens, des tumultes & bruits effroyables de nuict es chasteaux, des cloches & horloges qui sonnent hors d'heure, & autres indices, dont l'on ne fçait rendre raison.

J'ai ouy raconter à un Prince, qu'il avoit en ses terres une fontaine d'eau vive & un ruisseau qui en decoule incessamment. Quand elle descroit c'est presage de cherté de vivres: si elle tarit, ce défaut signifie famine.

Il avient souventesfois aussi es convents, que l'on void es Eglises des fantosmes sans teste, vestus en moines & en nonnains, assis es chaires des vrais moines & nonnains qui doivent bien tost mourir. Aussi ai-je conu des gentilshommes, qui confessent que ce leur est adjournement personnel à sortir du monde, si certaine fontaine, autrement fort nette & claire, est inopinément troublee par un vermisseau inconnu. Vne autre noble famille tient à mesme presage les avalanches profondes (si elles surviennent) de la terre proche de son chateau, ou de portion de son territoire. En Boheme se void un fantosme de femme vestue en deuil en certain chateau appartenant à une illustre famille, un peu devant que quelque femme d'aucun des seigneurs d'icelle famille vienne à deceder. Or comme il faut confesser qu'il y a plusieurs choses au sein de la Nature, lesquelles nous sont inconnues & cachees (icelle abondant en innombrables thresors de sciences, qui ne se peuvent espuiser) & en la suppression desquelles, non moins qu'en la manifestation de celles qui nous sont decouvertes, l'immense sagesse du Createur reluit suffisamment: ainsi remarque-on en quelques unes des impostures & illusions de Satan, qui par icelles veut decevoir & surprendre les mal avisez. Il y a des proprietiez merveilleyes, cachees es eaux, & herbes, es pierres & autres choses naturelles, dont les hommes n'ont point de conoissance, & qui sont decouvertes aux malins esprits, lesquels peuvent d'un mouvement tressoudain les porter çà & là pour faire montre d'effets du tout extraordinaires, & qui semblent miraculeux. Voila pour le present quelque essai touchant les apparitions prodigeuses,

A R

A R

F Rançois  
He du pe  
chi pres du  
mille eicus p  
dinal. Puis  
entrant en p

Garimbert au

L'an mil  
avec quel g  
douze Car  
toyent, ma  
me de den  
ver & tirer  
lie, puis es  
bré à Rom  
des nation  
l'obtenir à  
leroyent qu  
autres qu'il  
par lui env  
inois, leque  
gne, dont il  
& leurs su  
qu'il est poi  
lie, fess.

Alcagne  
force de pr  
qu'il fait  
sembloit.  
mé Alexan  
lire.

Cemelm  
& lui en co  
ge le Noir  
par eux ler  
ventali &

es terres u-  
decoule in-  
ge de cher-  
mine.

ARGENT mal acquis, mal employé.

FRançois Armellin de Perouse, né de bas lieu, & de la lie du peuple, alla trafiquer à Rome, où s'estant enrichi pres du Pape Leon X. il lui compta cent cinquante mille escus pour avoir un chapeau rouge, & devint Cardinal. Puis il se remboursa de son argent & d'avantage, entrant en parti avec toutes sortes de gens pour gagner.

*Garimbert au 6. livre de la vie des Papes.*

L'an mil cinq cens le Pape Alexandre sixiesme ayant avec tres-grande infamie (ce dit Fr. Guichardin) creé douze Cardinaux, non pas de ceux qui mieux le meritoient, mais d'autres qui lui offroyent plus grand' somme de deniers, pour n'oublier rien des moyens de trouver & tirer argent, publia premierement par toute l'Italie, puis es Provinces estrangeres le Jubilé, qui fut celebré à Rome en grande affluence de peuple, mesmement des nations eslongnees d'Italie, donnant puissance de l'obtenir à tous ceux qui ne pouvans aller à Rome bailloient quelque bonne somme. Tous ces deniers & autres qu'il tira d'ailleurs par estranges artifices, furent par lui envoyez à Cæsar Borgia son fils Duc de Valentinois, lequel paravant & depuis fit la guerre en la Romagne, dont il depossa les Seigneurs, perpetrant sur eux & leurs sujets toutes les perfidies, vilénies & cruautéz qu'il est possible d'imaginer. *Au 5. livre des guerres d'Italie, sect. 2.*

Ascagne Sforce Cardinal s'estoit tellement acquis à force de presens la bienvueillance des autres Cardinaux, qu'il faisoit autant d'officiers Ecclesiastiques que bon lui sembloit, de sorte que le Cardinal Borgia, depuis nommé Alexandre VI. acheta de lui le papat. *Garimbert au 4. livre.*

Cemesme Ascagne acheta la voix du cardinal Maphee, & lui en compra grosse somme par l'entremise de George le Noir & de François Pacius, lesquels outre l'argent par eux serré, empoisonnerét ce Cardinal, afin qu'il n'eventast & publiast la trahison.

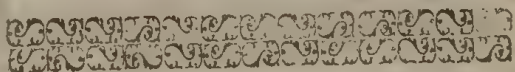


Le Pape Clement septiesme, fait prisonnier des Imperialistes l'an 1517. & ne sçachant de quel bois faire fliches pour descocher contre sa misere, & s'afranchir, s'avisâ d'un expedient digne de lui, mettant en vente & au plus offrant quelques chapeaux de Cardinal à quoi les Imperialistes s'accorderent, & furent ces chapeaux vendus aux affectionnez partisans de l'empereur Charles V. lesquels desireux de tels benefices pour s'en prevaloir, comptèrent grandes sommes à Clement, lequel s'en racheta sept mois apres son emprisonnement. *P. Iove au 5. liv. de ses hist.*

Le sieur de Lautrech general de l'armee Françoisise delà les monts estant mort au siege de Naples, fut enterré sans pompe quelconque à l'endroit où il s'estoit logé, en un meschant village. Quelque temps apres certain Espagnol avare cuidant faire quelque grand profit, employa quelque argent de ses butins à fouiller en ce sepulchre couvert de sable, & à faire apporter & cacher en une grotte ce pauvre corps, esperant le bien vendre & en tirer grosse rançon des parens & amis que le defunct avoit en France. Mais on lui laissa le corps & la grotte pour en faire bonne garde: tellement que toute la pratique du chetif Espagnol tourna en rusee. *Le supplement de Sabellie, au livre 11.*

Antoine Codre docte personnage, mais aimant de pensee desordonnee l'or & l'argent qu'il avoit servilement acquis se resveilla une nuit en sursaut, & ne trouvant point la clef du coffre où il serroit ses dieux, qui avoyent esté furtivement enlevez par gens qui n'en devindrent pas plus riches, fut saisi de telle angoisse, que deux jours entiers durant & jusques à sa mort, il ne fit presque autre chose sinon crier à pleine teste, rédez moi la clef de mon coffre. *Barthelemi de Boullogne en la vie d'icelui.*

Certain avaricieux sur le point de rendre l'ame se fit apporter un grand bassin, lequel fut rempli de pieces d'or. Il les supplioit de le secourir & lui allonger la vie, attendu qu'il les avoit aimez plus que soi mesme: & à tous coups disoit de voix basse à ces beaux dieux sans oreilles & sans vie, Helas, à qui vous lairrai-je? *Pog. Florentin au discours de l'avarice.*

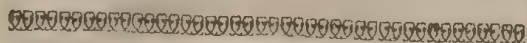


ASSASSIN exterminé.

Gaspar de Colligni, Amiral de France, attaché au liſt par une harquebuzadé que tira d'une fenestre Maurevel, (assassin du ſieur de Mouy son bienfaiteur deux ans auparavant) ouit, deux jours apres sa blessure le 22. d'Aoust 1572. l'assassinat ou massacre, le 24. suyuant la grand bande des commis pour le ruer, qui apres grand effort rompirent la porte, & entrez en sa chambre le trouverent à genoux contre son liſt. Vn nommé Besme, qui se iettoit devant Coffeius capitaine de la bande, demandant à ce Seigneur blessé, s'il estoit l'Amiral, sa responſe fut, Jeune homme, respecte ma vieillesse. Puis au premier coup, Au moins (dit-il) si ie mourois de la main d'un Cavalier, & non point de ce goujat. A ces mots Besme lui redoubla un coup d'espee à travers le corps, & en la retirant lui donna sur la teste vn grand eſtra maſſon.

Laiſſons pour un autre endroit les autres assassins, & courons apres Besme, auquel nous donnons ce chapitre. Apres la mort du Roi Charles IX. son frere Henri III. retourné de Pologne, la guerre rallumee en divers endroits du royaume, Besme aspirant à quelque charge fut prins prisonnier par la garnison de Bouteville en Saintonge. Il promit une grosse rançon, & de faire sortir Mombrun, duquel on avoit ſceu la prise, la rançon n'empeschant point sa mort, la delivrance d'un tel homme le faisoit retenir. Mais de là à quelques jours Besme sachant ce qui avoit esté fait à Grenoble corrompit vn soldat qui le sauva sur un bon cheval, avec le pistolet à l'arçon de la selle. Bertamville, gouverneur du lieu, sentant Besme eschappé, saute sur vn courtant, & seul rattraint Besme avec le soldat. Il n'avoit armes qu'une espee. Neantmoins il donne à tous les deux. Le soldat ne l'attend point: mais Besme ayant crié, tu ſcais que ie suis mauvais garſon,

tire son coup de pistolet, & Bertauville respondant, Je ne veux plus que tu le sois, mit l'espee jusques aux gardes dans le ventre de son prisonnier estendu mort sur la place. *Hist. de France.*



**ASSIEGEANS temeraires & trop audacieux,  
se perdent.**

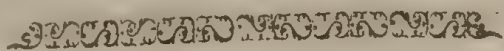
ENVIRON l'an mil cinq cens & deux les bourgeois de Groningue en Frise, molestez par le Comte d'Emde qui les travailloit fort, resolurent en leur conseil d'assieger la ville de Dam, & le fort de Delf-zyel. Pour gagner la ville il falloit necessairement avoir le fort. Ils le surprindrent, & à force de gens s'en rendirent maîtres le vingtiesme jour de Mai, tuans tous ceux qui entreprindrét de resister. Quoy fait ils attaquérēt le Dam, bien defendu par les habitans & soldats de la garnison, qui les repousserent. Le Comte Hugues de Linsenach, lieutenant de George Duc de Saxe, en Frise, scachant l'importance de ceste place, qui gaignee feroit venir l'envie aux Groningois d'entreprendre d'avantage, soulloya aux despens du pays une armee estrangere pour secourir le Dam, pource que les vivres & munitions de guerre y defailloyent aux assiegez. Iceux n'esperans presques point de secours, apres l'avoir longuement attendu demanderent parlement & capitulation pour se rendre; que les Groningois refuserent, voulans les emporter de haute lutte & les armes au poing. Ceste severité violente remit le cœur au ventre des gentilshommes, bourgeois & soldats assiegez, qui promirent solennellement les uns aux autres de s'entr'aider jusques au dernier soupir. Le Comte Hugues entendant la necessité fit tel devoir de secourir les assiegez, que le quinziésme de Juin il entra sur les terres des Groningois, lesquels rappellerent leurs gens de guerre campez devant le Dam. Iceux laisserent la garde du camp aux bourgeois & paysans, & allerent à la rencontre du Comte, lequel les desfit. Les assiegez entendans l'approche de leur secours firent une  
brave

brave sortie,  
gens nullem  
sta comba  
verent qui  
par les assie  
fut la proye  
que de Holla

STY

LE Prince  
lie à P  
nommé T  
pres il y vi  
manda à I  
lui faire du  
me d'y pen  
jours il me  
Paris, lequ  
bon œil, fi  
laques, &  
Princesse G  
c'eust esté  
trouvant b  
pres le Prin  
sous la cha  
fort bel eq  
quittast le  
Roche Sur  
homme de  
puis Abbe  
tes fortes  
reste la mi  
Duc & Pa  
fauteur con  
tellement  
insalubres  
ritez hum

brave sortie, & mirent ce camp mal reiglé, compole de gens nullement aguerris, en tel desarroi que nul ne presta combat, ains tournans viftement les espaules se sauverent qui çà, qui là, quitrans toute leur artillerie, tainee par les assiegez en leur ville, & tout le bagage du camp fut la proye des victorieux. *I. le Petit en sa grande Chronique de Hollande, &c. liv. 6.*

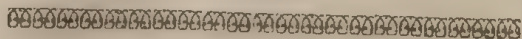


AVANCEMENT notable.

**L**E Prince de la Roche sur Yon retournant de Picardie à Paris, logea la veille de Pentecoste en un bourg nommé Thillard aupres de Beauvais. Estant allé à vespres il y vit un petit payfan qui lui agrea fort, & le demanda à Jean Heluys laboureur son pere, promettant lui faire du bien. Le pere homme simple demanda terre d'y penser & de s'en cōseiller. Au bout de quelques jours il meine son fils vers un sien cousin lors regent à Paris, lequel les mena au logis du Prince, qui les vid de bon œil, fit vestir bravement ce jeune garçon nommé Jacques, & le voyant en bon equipage le mena vers la Princesse sa femme, le lui recommandant comme si c'eust esté un fils qu'on lui est amené. La Princesse le trouvant beau & joli le caressa fort. Quelque temps apres le Prince l'envoya estudier au college à Rheims, sous la charge du regent sus mentionné, lui donnant un fort bel equipage. Voulut d'avantage que ce garçon quittaist le surnom d'Heluys pour prendre celui de la Roche Sur-Yon. En suite de tant de biens faits, le jeune homme devenu plus grand fut fait prieur de Mortagne, puis Abbé de S. Meen. Et voyant qu'il s'estudioit en toutes sortes de devenir sage & vertueux, il fit tomber sur sa teste la mitre de Lâgres, par ce moyēt devint Evesque, Duc & Pair de France. Tant de courtoisies de son bienfaiteur continuoyent & croissoyent à cause de ses vertus, tellement que le chapeau de Cardinal sembloit lui estre infailliblement assigné. Mais la rouë de tant de prosperitez humaines estant poussee d'un bras que la suffisance



des plus grands du monde ne peut arrester, Iagues He-  
luys fut abatu en peu de temps au bas de la rouë, par le  
moyen de la mort, qui le renvoya d'où il estoit venu, les  
crosses & mitres lui ayans aussi peu servi que les gaules  
d'un picque bœuf. Le recit de cest avancement est tiré  
du deuxiesme livre des histoires aparées, chapitre trenteden-  
xiesme.



*AVARICE ridicule & miserable.*

**I**L y avoit es garderobes & cabinets de Jean Basfilide  
Grand Duc de Moscovie, tresgrand nombre de robes  
d'estoffe precieuse & de riche façon, serrees pour servir  
aux courtisans en un jour de pompe solennelle, ou aux  
entrees des Ambassadeurs estrangers. Si des gentilshom-  
mes Moscovites se trouvoient en banquets d'amis, ou  
en festins nuptiaux, ou en jours de festes & resjouissan-  
ces publiques, & desiroient y paroïr en brave equipage,  
ils empruntoient du maistre de la garderobe de ce  
Duc les habillemens qu'ils estimoyent & trouvoient  
convenables, à certain pris par jour qu'il falloit payer jus-  
ques à la dernière maille au thresorier de l'espargne, en  
rendât iceux habillémés à ce maistre qui les visitoit & re-  
gardeoit de toutes parts: car s'il y avoit quelque tache,  
oultre l'améde pecuniaire qu'il en payoit sur le champ,  
on lui donnoit encore quelques coups de fouët, à cause  
de sa nonchalance. S'il envoyoit des Ambassadeurs en  
Pologne, ou en d'autres pays, il prestoit à tous les gen-  
tilshommes de leur suite habillemens, armes, & autres  
choses necessaires pour se parer, tirées de ses cabinets,  
desquelles ils payoyent le loüage, y ayant un commis  
pour distribuer, recevoir & visiter le tout piece apres pie-  
ce. *Alexandre Guagnin au 4. chap. de sa description de Mo-  
scovie.*

*AVERT*

AVERTISSEMENT

merveilleux, & predictions  
de diverses sortes de la mort du Grand  
Roi Henri IV.

**L**E Mardi 11. jour de May 1610. le Roi estant à la Messe, monsieur le Dauphin lui presentant l'escu pour l'offrande, il dit au Marechal de Fervaques, & à S. Geran gouverneur de Bourbonnois, Mon fils porte maintenant l'escu, j'espere que d'ici à six ans il portera l'espée apres moi.

2. Le lendemain au soir à son arrivee en l'Abbaye de S. Denis il dit, La dernière fois que je fus ici je n'avois point d'heritier, & ne pensois point d'en avoir. Je loue Dieu maintenant de ce qu'il m'en a donné.

3. Le jour suivant la Roine retournant de l'Autel à son throne, la couronne de pierrerie qui fut mise sur sa teste au lieu de la grande, faillit à tomber. Elle y porta incontinent la main, l'assura & l'affermir.

4. Il sembloit que le cœur de la Roine ne consentist à tant de joyes, d'honneurs & de contentemens que ce Jeudi 13. de May lui fournissoit: car il demeura triste & affligé, comme prophete de quelque mal. En ceste tristesse, elle dit ces paroles: Je considere que je ne puis recevoir que deux honneurs en ceste Eglise. Voici le premier: l'autre sera à mon enterrement, quand il plaira à Dieu.

5. Apres le couronnement la Roine conduite en sa chambre, le Roi la receut à l'antichambre. L'ardeur du cœur s'évapora par les larmes des yeux, avec tant de tendresse & d'affection, qu'on eust jugé qu'il lui donnoit les derniers embrassemens.

6. Ce même jour le Roi ne parla tout le soir que de ce qu'il avoit veu & remarqué, ne pouvant assez admirer la majesté, les graces & royales façons de la Roine. Sur ce la Brosse, sçavant medecin & mathematicien, dit au Duc de Vendôme, en suite d'un plus grand discours,

que si le Roi pouvoit eviter l'accidét, dont il estoit menacé, il vivroit encore 30. ans. On ne veut jamais dire aux rois ce qui peut leur donner de l'ennui. Le Duc de Vendosme se trouvant plus à propos que la Brosse, fut le porteur de son avis, supplia le Roi de l'ouyr. Le Roi demanda ce qu'il vouloit. A ceste parole le Duc de Vendosme se tait. Son silence augmente l'envie de le sçavoir: le Roi presse le Duc s'excuse: en fin le commandement du Roi tire de sa bouche ce que la Brosse lui avoit dit. Vous estes un fol, dit le Roi, si vous le croyez. Sire, respond le Duc de Vendosme, en ces choses la creance est despendue, & non pas la crainte. Le salut de vostre Majesté oblige tout le monde, & moi plus que tous les autres, à ne rien mespriser. Le la supplie tres humblement d'avoir agreable de l'entendre. Le Roi ne le voulut, & lui defendit d'en parler. Le ne puis de moins, dit le Duc, que d'en avertir la Roine. Le Roi repliqua par deux fois, que s'il lui en parloit, il ne l'aimeroit jamais. Ainsi la Brosse est renvoyé.

7. Au mesme temps la Roine se mocquoit d'une autre prediçion qui l'asseuroit de ne passer ces jours de resjouissance & de triomphe, sans quelque extreme tristesse. Au retour de S. Denis elle vid celui qui le lui avoit dit, & lui fit conoistre que toutes choses estans reussies heureusement à son couronnement, il y avoit plus d'aparence d'esperer le bien que de craindre le mal. Madame, dit cestui ci, l'entree n'est pas faite: si je n'ai dit la verité, je bruslerai mes livres.

8. Long temps auparavant on l'avoit avertie d'un grand desplaisir qu'elle devoit recevoir au mois de May de l'annee 1610. Elle ne fit point de compte de ceste prediçion, non plus que de la menace des Astrologues, lesquels disoyent qu'elle devoit mourir en l'enfantement de sa seconde fille.

9. On ne parloit en ce temps-la que de quelques grand accident qui devoit arriver. On rappelloit la memoire de plusieurs prediçions sur les cometes, les eclipses, & les conjonctions des planetes superieures. Le vice avoit conjuré les Rois, qui estoient sous le Belier & la Balance, de penser à eux. L'estoile veüe l'annee  
prece-

precedente  
Mathemati  
est. La  
fureur qu'  
Henri III.  
treme ch  
les rois  
pareilles  
des vers  
Cent  
mort de  
10. O  
seroit en  
III. d  
Qu'il  
Que ce  
m  
11. On  
minoir  
un coup  
publ  
Pence  
Marche  
fioit men  
seins, n  
12. C  
Estats de  
taille d'  
roit de m  
13. Va  
mere que  
ste. On  
diçion de  
ierre des  
14. On  
ne Cath  
viendro  
entrepre  
represent  
tous qu'il

precedente en plain midi avoit esté confiderée par les Mathematiciens comme un signal de quelque sinistre effect. La riviere de Loire s'estoit desbordée en pareille fureur qu'au temps de la mort violente de Henri II. & Henri III. Les saisons perverties, l'extreme froid, l'extreme chaleur, & ces montagnes de glace que l'on vid sur les rivieres de Loire & de Saone, mettoient les esprits en pareilles apprehensions. On avoit fait courir par Paris des vers de la Samaritaine du pont neuf, à l'imitation des Centuries de Nostradamus, qui parloit clairement de la mort du Roi.

10. On lui dit au commencement de son regne, qu'il seroit enterré huit ou dix iours apres le Roi Henri III. dont le cercueil estoit en depoit à Compiègne. Qu'il seroit tue au cinquantesepieme an de son aagé. Que ce malheur lui arriveroit en une grande cere-  
monie.

11. On avoit fait en Allemagne son horoscope, qui terminoit sa vie au cinquantesepiesme an de son aage par un coup violent. Bombaste grand Mathematicien, avoit publié par la trompette du chevalier Imperial, que ce Prince alloit heureusement & triomphamment à la Monarchie de l'Europe, si un terrible accident, dont il estoit menassé au milieu de ses grands & glorieux desseins, ne l'empeschoit.

12. Celui qui avoit predit au Duc de Guise l'issue des Estats de Blois, & au Duc de Mayenne la perte de la bataille d'Yury, avoit dit qu'en celle année 1610. il mourroit de mort violente.

13. Vn grand Predicateur dit au Duc de Guise & à sa mere que ceste ioye seroit troublee par une extreme tristesse. On avoit trouvé sur un autel à Montargis la prediction de ceste desastreuse journee. Vne image en avoit ietté des larmes à Boulogne.

14. On a oui dire à la Marechalle de Raiz, que la Roine Catherine (de Medicis) desiruse de sçavoir que deviendroyent les enfans, & qui leur succederait, celui qui entreprenoit de l'en assurer les lui fit voir en un miroir representant une salle, en laquelle chascun fit autant de tours qu'il devoit regner d'annees, & que le Roi Henry



III. ayant fait les siens, le Duc de Guise le traversa cōme un esclair : puis le Prince de Navarre se presenta qui en fit vingt deux, & incontinent apres disparut.

15. Durant l'apareil du couronnement on lui monstra une prediſcion venue d'Espagne, portant qu'un grand Roi, lequel avoit esté prisonnier en sa jeunesse, mourroit au mois de Mai. Il dit que c'estoit des artifices des Espagnols pour troubler ce couronnement, & qu'on devoit leur renvoyer l'estœuf par un pareil avis.

16. Il sembloit que lui mesmes fust la Sibylle de son malheur. Il dit au Duc de Suilly qu'il avoit quelque chose sur le cœur qui l'empeschoit de se resjouir : qu'il apprehendoit quelque accident : & disoit souvent qu'il ne la feroit pas longue ; que les gens de bien le trouveroyent à dire.

17. On lui dit que pour les pluyes continuees tout le printemps, le pavé de Paris estoit fort couvert de bouës, & que si les rues n'estoyent nettoyees, l'entree de la Roine seroit fort incommode aux Seigneurs ordonnez pour marcher autour de sa lictiere : il respondit, Cela ne me touche, ie ne le verrai pas.

18. L'arbre planté en la cour du Louvre le premier jour de Mai tomba de soi mesme, sans effort, & contre toute apparence, la teste devers le petit degré. Bassompierre dit au Duc de Guise, avec lequel il estoit appuyé sur les barres de fer du petit perron au devant de la chambre de la Roine, qu'en Allemagne & en Italie on prendroit ceste cheute à mauvais signe, & pour le renversement de l'arbre dont l'ombre servoit à tout le monde. Le Roi estimant qu'ils parloyent d'autre chose, porta sa teste tout bellement entre les leurs, escouta tout ce discours, & leur dit, Il y a vingt ans que j'ai les oreilles battues de ces presages. Il n'en sera que ce qu'il plaira à Dieu.

19. Le Samedi 8. de Mai il vint voir la Roine qui estoit à table, & lui demanda si le couronnement seroit pour le Mardi. Elle se teut, ne pouvant respondre selon son desir. Il lui dit, Vous ne dites mot : Je voudrois dir la Roine, que ce fust pour demain : mais Sancerre vient de dire, que ce ne peut estre que pour Jeudi. Il envoya

querir

querir Sancerre  
plaignant  
deux cens  
& surce dit  
vous alleu  
plus. La R  
encor l'ent  
dirai Adieu  
le dest n le  
20. Se p  
Mont gay  
Comme c  
sion de de  
prosperite  
plus heur  
meines p  
21. Peu  
passant av  
la porte p  
tendoit q  
passez ma  
22. Il n  
seigneur l  
est une de  
circis pas q  
comme il l  
blee il fût  
Gardes, V  
23. Sor  
Prince de  
l'avoit ave  
rossie. La  
S. Mour  
en partit  
à Paris, c  
à cheval  
carosse, j  
la, ce doit  
carosse.  
24. Q

querir Sancerre, se mit en colere contre ces longueurs, plaignant plus la perte du temps & des occasions, que deux cens mille escus que ce retardement lui coustoit: & surce dit à la Roine, Mamie, si cela ne se fait leudi, je vous assure que Vendredi passé vous ne me verrez plus. La Roine en souriant, Vous serez bien aise de voir encor l'entree. Non, poursuit le Roi, Vendredi je vous dirai Adieu. L'homme dit des paroles selon son sens, & le destin les fait entendre & reussir en un autre.

20. Se pourmenant aux tuilleries le mercredi il dit à Montigny & à Cigongne, qu'il voudroit estre mort. Comme ceux-ci lui disoyent qu'il n'avoit nulle occasion de desirer la mort, sa vie estant toute comblee de prosperitez & de contentemens, il respondit, Vous estes plus heureux que moi. Il dit souvent & à plusieurs les mesmes paroles.

21. Peu de jours avant le couronnement de la Roine, passant avec elle de la chambre au cabiner, il s'arreste à la porte pour parler à quelqu'un, & voyant qu'elle attendoit qu'il eust achevé, il lui dit en souffrant, Passez, passez, madame la Regente.

22. Il n'avoit jamais appelé Roi M. le Dauphin. Vn seigneur lui disant qu'il voudroit que M. le Dauphin eust une douzaine de ses annees, respondit, Je ne voudrois pas qu'il en eust une: & le jour du couronnement, comme si Dieu eust voulu qu'en une si grande assemblée il fist la derniere disposition de son Estat, il dit aux Gardes, Voici vostre Roi.

23. Sortant un jour de son carosse, il dit à monsieur le Prince de Condé & au Baron de S. Chaumont, qu'on l'avoit averti qu'il mourroit de mort violente en un carosse. La derniere fois qu'il revint de Monceaux il passa à S. Mour des fosses, pour y voir monsieur le Dauphin, & en partit le mesme soir apres soupé, pour venir coucher à Paris. Comme on lui dit qu'il seroit bô qu'il montast à cheval, & qu'il estoit dangereux d'aller de nuit en carosse, il respondit, Si quelqu'un doit avoir peur de cela, ce doit estre moi: car on m'a dit que je mourray en carosse.

24. Quand on proposa, au Comte de Fuentes le des-

sein de brouiller la France & d'y rallumer une guerre civile, il dit que tout cela estoit impossible, tant que le Roi viroit, & qu'avant toute chose il faisoit s'en desfaire. Comme celui qui conduisoit ceste negotiation lui representoit que ce coup estoit bien mal aisé, le Comte respondit qu'il n'y avoit rien de plus facile, puis que le Roi alloit souvent en carosse.

25. Peu de jours avant sa mort la Roine fit deux songes qui en estoient les vrais presages. Au temps que les lapidaires dresseoyent sa couronne, elle songea que les gros diamans & toutes les belles pieces qu'elle avoit donnees pour l'enrichir, s'estoyent changees en perles, que les interpretes des songes prenoient pour larmes. Le second la fit tressaillir d'estroille. Le Roi s'esveilla & demanda qu'elle avoit: elle voulut le descouvrir au premier mot, disant que les songes estoient mensonges, & qu'elle n'y adjoustoit point de foi. Ni moi non plus dit le Roi. Qu'avez-vous donc songé? Presice & priece elle dit, Je songeois qu'on vous donnoit un coup de couteau sur le petit degré. Loué soit Dieu, repart le Roi, que ce n'est qu'en songe. Elle demanda si elle feroit lever la Renouilliere, premiere femme de chambre. Le Roi dit qu'il n'estoit pas besoin, & se rendormit incontinent.

26. Plusieurs choses furent princes & remarquees à S. Denis pour mauvais augure. Le Roi & la Roine dirent que leur sommeil avoit este rompu par une orfraise, oiseau nocturne & funebre, qui avoit crouassé toute la nuit & sur la fenestre de leur chambre. La pierre qui sert à l'ouverture de la cave où sont enterrez les Rois, se trouva ouverte. La curiosité, qui s'ampse à toutes choses, prit à mauvais signe que le cierge de la Roine s'esteignit de soi-mesme: & que si elle n'eust porté sa main à sa couronne, elle fut tombee deux fois. Le mesme jour du Jeudi 13. ce mesme Prince considerant les theatres si bien peuplez & en si bon ordre, dit, que cela le faisoit souvenir du jour du jugement, & que l'on seroit bien estonné si le Juge se presentoit.

27. Trois ans avant cest accident, deux gentilshommes, l'un Bearnois, l'autre Condomois, de diverse religion & serviteurs du Roi, lui apportèrent deux visions qui

qu'il avoit  
ven d'un  
homme  
cours, & l'un  
vraie com  
de Dieu  
plusieurs  
semblables  
gentilhom  
donnez po  
voit autre  
mespris p

28. Le  
pres la ch  
lans tenu  
jouta, v  
perdu, vo

29. D  
lesquelle  
mortelle  
(son troi  
quelqu'un  
ste parole  
m'ame,  
de crier P

30. Ap  
quoi qu'il  
visage ne  
stoir pas b  
place, & b  
diverle a  
voit que  
parce qu

31. A  
le bien,  
à certain  
la main  
quelque  
rent con  
ment &

qui l'avertissoient de ce dernier jour. L'un n'avoit rien veu qu'en songe: l'autre disoit qu'en veillant un grand homme lui estoit aparue, portant le portrait du Roi sur le cœur, & lui avoit dit, Va à Fontainebleau où le Roi entrera comme tu y arriveras. Di lui cela & cela de la part de Dieu. Il obeit, le Roi l'escouta, & se souvenant que plusieurs charlatans avoient convert leur imposture de semblables avis pour avoir de l'argent, voyant que ce gent l'homme refusoit trois cens escus, qu'il lui avoit ordonnez pour son voyage, disant qu'en tout cela il n'avoit autre dessein que d'obeir à Dieu & servir le Roi ne mespris point cest avis, & en eut bonne opinion.

28. Le Vendredi quatorziesme jour de sa mort ayant pres la chapelle de Bassompierre en l'Eglise des Feuillans tenu quelque propos avec le Duc de Guise, il adjousta, vous ne me connoissez pas: quand vous m'aurez perdu, vous me connoistrez: & ce sera bien tost.

29. Durant son dîné, ses deux filles survindrent, lesquelles il baïsa, & apres quelques propos, mademoiselle de Vendosme adjousta que M. le Duc d'Anjou (son troisieme fils) regardant fixement une sepulture, quelqu'un lui avoit dit, que c'estoit le Papa, & qu'à ceste parole il avoit tousiours pleuré & crié. C'est qu'il m'aime, dit le Roi: il ne cessa hier durant la cereponie de crier Papa.

30. Apres dîné il vint en la chambre de la Roine, & quoi qu'il fust de belle humeur, on trouva lors que son visage ne s'y accorderoit pas, & que mesme son esprit n'estoit pas bien avec ses paroles. Il ne pouvoit se tenir en place, & beaucoup moins couvrir ses irresolutions, en la diverse agitation desquelles il dit à la Roine, qu'il ne sçavoit que faire: qu'il estoit en peine d'aller à l'Arsenal, parce qu'il se mettroit en colere.

31. Au sortir du cabinet de la Roine, il s'enferma dans le sien, où il escrivit quelques lignes, & ouit response à certain mandement, puis vint à la fenestre, & portant la main sur son front dit ces paroles: Mon Dieu, j'ai quelque chose là dedans, qui me trouble fort. Elles furent considerees par Castelnau, auquel il parla longuement & confidenment, lui ayant dit trois jours aupara-



vant trois sortes d'angoisses qui le pressoyent.

32. L'esprit de ce Prince estoit agité de diverses pensées : & outre tout cela un prisonnier lui ayant dit de grandes choses contraires à son service, il estoit marié de se voir contraint de les dissimuler iusques à son retour.

33. Sortant de son cabinet il entra en la chambre de la Roine, où il parla au chancelier de choses importantes, & l'envoyant tenir le conseil lui dit, en l'embrassant, allez, ie m'en vai dire Adieu à ma femme. Comme on racontoit quelque folie qui s'estoit passée à S. Denis, de quoi chascun rioit, il dit, Ne rions pas tant le Vendredi, car nous pleurerons le Dimanche.

34. Entré au cabinet de la Roine il fit le pere avec les Ducs d'Orleans & d'Anjou ses fils. Mais parmi tout cela quelque trait faisoit conoistre qu'il avoit envie de sortir, & ne pouvoit. Il dit à la Roine, ie ne sçai que j'ai, ie ne puis sortir d'ici.

35. Ayant donné quelque commission au Capitaine de les gardes, pour aller au palais, & icelui alleguant qu'il craignoit pour la personne du Roi en ceste grande ville de Paris lors pleine d'un nombre incroyable d'estrangeurs & d'inconus; le Roi l'appella Cajoleur, & adjousta faites ce que ie vous dis : il y a cinquante & tant d'ans que ie me garde sans capitaine des gardes : ie me garderai bien encore tout seul.

36. Comme il eust resolu de sortir pour aller en ville, s'avancant sur le perron de la chambre de la Roine, il demanda si son carrosse estoit en bas. Celui qui avoit entrepris l'execrable coup entendit cette parole, & dit entre ses dents, le te tiens, tu es perdu.

37. Avant que partir il dit Adieu par trois fois à la Roine en la baisant. La mareschale de la Chastre voyant ces caresses, lui dit qu'il devenoit tous les iours plus amoureux de la Roine : que ses bons serviteurs en recevoient beaucoup de contentement, & en esperoyent encores d'avantage : mais qu'il se gardast de la tromper.

38. On a remarqué qu'il lui tardoit (quoi que ce fust avec repugnance de son cœur, & que la Roine desirait le  
revenir)

retenir) d'estre hors du Louvre, qu'il ne voulut permettre d'estre suivi de ses gardes; qu'il envoya le capitaine au palais, que le lieutenant estoit malade, que l'enseigne estoit allé chez le premier president de Harlay qu'il fit ouvrir son carrosse de tous costez, qu'il quitta le mâteau pour mieux descouvrir son flanc, que les valets de pied prindrent un autre chemin que celui du carrosse, que la rue de la Ferronnerie où il fut tué estoit embarrassee de deux charrettes, l'une chargee de vin, l'autre de foin, à l'occasion de quoi le carrosse s'arrestoit à tout moment, & que la posture du Roi donna hardiesse & plus aisé moyen au parricide execrable de l'assassiner.

39 Ce monstre confessa qu'il avoit donné dedans le le corps du Roi comme dans une botte de foin.

40. Il ne faut pas oublier une notable remarque. Le Roi Henri II. estant à Compiègne l'an 1554. le 14. iour de May, fatale remarque de la premiere année & du dernier iour de la vie de ce grand Prince, considerant que ceste rue estoit de la croisee de la ville de Paris, & le passage ordinaire des Rois, allant du chasteau du Louvre en leur maison des Tournelles, & que les boutiques la rendoyent plus estroite, incommode & malaisée, commanda qu'elles fussent demolies & abatus. L'edict fut verifié en Parlement, & l'exécution negligée à nostre malheur.

41. Le Samedi 15. le corps du Roi fut ouvert en présence de quatorze medecins & onze Chirurgiens siens, lesquels le trouverent si sain & toutes les parties si entieres qu'il pouvoit arriver sans ce coup à une longue & heureuse vieillesse. Ils iugerent aussi, que quand il eust esté diaphane aux yeux du parricide, il ne pouvoit le blesser en un endroit plus mortel, ne qui plustost le fist mourir.

42. La France vid enterrer lors en huit iours deux Rois tuez injustement & perfidement de deux coups de couteau, à sçavoir Henri III. dont le cercueil estoit demeuré tousiours à Compiègne, qui fut enterré le premier, & Henri IV. huit iours apres. Voyez la section de ce recueil.

43. L'Ambassadeur d'Espagne en Piedmont dit sur les nouvelles de la mort du Roi, Que vraiment Dieu ai-  
N n iiiij

moit la maison de Savoye: car sans ceste mort le Duc estoit ruiné. Le Pape en mena grand dueil & fit condamner aux galeres quelques ieunes hommes, qui croyans que ceste mort delivroit leur prince & leur patrie d'un redoutable ennemi, avoyent appellé ce parricide leur liberateur, & avoyent beu à sa santé.

44. D'Arsens Ambassadeur des Estats dit qu'il produiroit à la Roine des personnes à centaines, qui assureroyent que ce bruit avoit esté publié en Flandres avant l'arrivée des courriers. La roine dit aussi que son orfèvre avoit receu des lettres de là, escrites au mesme temps, par lesquelles on le prioit de mander s'il estoit vrai que le Roi eust esté tué.

45. Ceci est memorable. Vn Prestre seculier de Douay: lequel pour avoir vescu religieusement & saintement a merité le bruit commun d'estre mort heureusement, eut devant son trespas trois ecstases. Apres les deux premiers, il dit des choses qui pour n'estre entendues n'ont esté considerees. Revenu de la troisieme, comme d'un ravissement, il s'escria que l'on tuoit le plus grand monarque de la terre. On a remarqué ceste parole avoir esté proferee au mesme temps que le coup de cousteau se donnoit.

46. Il ne faut passer outre sans s'estonner que ce Vendredi 14. iour de May 1610. une religieuse de l'Abbaye de S Paul en Picardie, sœur de VVillers-hodan gouverneur de Dieppe, estant en quelque indisposition fut visitée en sa chambre par son Abbessé, sœur du Cardinal de Sourdi, & apres qu'elles se firent entretenues de paroles propres à leur condition, elle s'escria sans trouble ni sans les agitations & frayeurs propres aux Enthousiastes, Madame, faites prier Dieu pour le Roi: car on le tue. Et un peu apres, Helas, il est tué! En la conference des paroles & de l'acte on a trouvé que tout cela n'avoit eu qu'une mesme heure: *Ces quarante six sections sont extraites d'un livre intitulé, La mort du Roi.*

Ce qui se peut sçavoir & lire de la vie & mort de ce grand Prince, est admirable & memorable en toutes sortes. On en a desia beaucoup dit, & l'on en dira d'avantage encore ci apres. Je ferme les avertissemens & presentemens

dimens sus  
muet le 15  
de nomb  
En jans  
En flama  
En j en  
En j en  
En j en

L Ouy  
Lieu a  
bourgade  
tre autres  
ste, de ce  
cileux: d  
n'ay en  
ion: de la  
sire qui l  
& de la p  
s'est rend  
serre d'ou  
perfection  
plus est il  
à son art. L  
ment: fait  
de, & en so  
vrages, to  
si droitem  
me si el  
re avec p  
subal, de  
ville iou  
delle. Le  
vont Les  
ma femme  
aussi se fai  
par l'ouy

dimens sus declarez d'un quatrain que ie traçai d'un  
traict le 15. iour de May. 1610. à la memoire & comme sur  
le tombeau de ce grand Henri:

*En silence ie li ta merveilleuse vie.*

*En silence ie plain ta lamentable mort.*

*En silence i'atten vingeance de ce tort.*

*En s'ence mon dueil au dueil des tiens ie lie.*

~~En silence ie li ta merveilleuse vie.~~

**AVEUGLE merveilleux.**

**L**Ouys Guichardin en sa description des pays bas, un  
peu apres avoir parlé de Graveline & ccs villetes,  
bourgades & villages qui n'en font guere eslongnez, en-  
tre autres de VVervich, entre Messine & Menin, adiou-  
ste, de ce lieu est natif Martin Chastelin, homme mira-  
culeux: d'autant que devenu aveugle des le berceau,  
n'ayant encore deux ans, & n'est souvenir d'avoir iamaï  
jouï de la lumiere de ses yeux, neâtmoins sans nul mai-  
stre qui l'enseignast, sans aide de personne, de soi-mesme  
& de sa propre vertu (ou plustost par la grace de Dieu)  
s'est rendu si parfait à manier le bois, & à en faire toute  
sorte d'ouvrage, que non seulement il a fait, avec une  
perfection merveilleuse, ce à quoi il a mis la main. Qui  
plus est il invente plusieurs outils & instrumens propres  
à son art. Il fait toute sorte de besongne au tour, & autre-  
ment: fait des orgues, espinettes, violons, puis les accor-  
de, & en sonne assez gentiment: fait plusieurs autres ou-  
vrages, tout à raison; mais avec telle mesure & facilité,  
si droitement, nettement & purement, qu'il n'y a hom-  
me si clair voyant, qui puisse les dresser mieux, ni les fai-  
re avec plus de iugemēt. Somme, ce personnage est tres-  
subtil, de iugement aigu, de grand esprit, diligent, qui tra-  
vaille iour & nuit comme il lui plait, sans lampe ni chā-  
delle. Je lui demandai un iour, ce qu'il desiroit le plus  
voir? Les couleurs, fit-il: car ie touche (cesont ses mots)  
ma femme, mes enfans, & sen bien quels i s sont, comme  
aussi ie fai d'un cheval, d'un oiseau, d'un poisson: mais ni  
par l'ouy dire, ni par l'imagination & pensée, ie ne puis



comprendre que ce peut estre blanc, noir, ou autre couleur, pour ce desirer, je tant de les voir, & en avoir conoissance. Lors ayant repliqué, que je pensoi qu'il desirast plustost de voir le ciel, le Soleil, la Lune, & les estoiles: à quoi (riant modestement) il respondit ainsi: j'aimeroi mieux les toucher, pour en conoistre quelque chose d'asseuré. Se doutant que la seule veuë de ces choses le rendroit plus confus & moins resolu qu'il n'estoit estant du tour aveugle.

L'an 1561 André Michel aveugle en ville de Tournay, ayant obtenu congé de ceux qui y gouvernent la maison des aveugles, s'achemina en France, & pour le desir de recouvrer quelque peu de veuë, parvint à Paris, d'où il fut adressé à S. Germain en Laye vers quelques medecins du Roi. Estant en la maison de l'un d'iceux, il entendit prier Dieu en langage entendu de tous les domestiques devant & apres le repas, ouït chanter devotement les louanges du Tout-puissant. La dessus il s'enquit du serviteur, en quel lieu l'on aprenoit plus amplement ces choses. On le meine où il desiroit aller, & s'y trouva plusieurs fois; dont ayant recueilli beaucoup de conoissance de son salut, & veu des yeux de l'ame ce qui lui avoit esté paravant aussi peu connu que la clairté du Soleil & la diversité des couleurs paroissantes en nature créée, il retourna dedans Tournay & y fit entendre clairement à plusieurs ce qu'il avoit entendu & retenu. De là s'ensuivirent diverses procedures contre lui, pour estouffer en son ame ce commencement de lumiere chaleureuse laquelle y resplendissoit, & qui fut si vehemente qu'elle surmonta la mort qu'on lui fit souffrir à cause de sa perseverance en ce qu'il avoit appris. Peu avant que mourir, il dit entre autres paroles à ses juges, qu'il avoit maintes fois censurez durant son emprisonnement, Iuges, vous m'avez jugé: je ne vous juge pas, mais il y en a un qui vous jugera. *Histoire de nostre temps.*

BENE-

BE

L A ben  
vres, e  
les ho  
gement des  
veillards, in  
vres siles,  
bles, dignes  
pour le pro  
ce, en Ita  
bien ampi  
fiore d'A  
traduits d  
par divers  
puis passer  
en ca l'hu  
naissance de  
laume Bar  
mais ils n'a  
leurs biens  
veur des pa  
mille huit  
trois font u  
gez, en ren  
L'hospital  
cinquante  
des orph  
deux hospi  
mari surve  
tie. le reite  
mauerent  
elphagne d  
ches & ref  
en ce qu'il

BENEFICENCE aux  
pauvres.

**L**A beneficence de nos ancestres envers les pauvres, est suffisamment veuëe par les fondations des hospitaux & autres lieux sacrez pour le soulagement des malades tant ordinaires qu'extraordinaires, vieillards, impotens, enfans exposez ou orphelins, pauvres filles, femmes neufves, & autres personnes miserables, dignes de support & de compassion. Sans m'arrester pour le present aux liberalitez qui se continuent en France, en Italie & ailleurs (ce qui merite un livre entier & bien ample) ie marquerai un exemple recueilli de l'histoire d'Amsterdam en Hollande, où j'ai trouvé ces mots traduits du Latin. Entre tant de legats faits aux pauvres par divers riches de la ville, s'en presente un que ie ne puis passer sous silence, j'ayeu depuis quelques annees en ça (l'histoire fut imprimee il y a trois ans) par la beneficence de Marguerite Nicole de Corfie femme de Guillaume Barentson. De leur mariage n'estoit issue lignee: mais ils n'avoient faute de gens desireux de succeder à leurs biens. Ils prouvent à cela par testament en faveur des pauvres, iusques à la somme de cent quarante mille huit cens nonante cinq florins ou francs, dont les trois font un escu. Ceste somme consistoit en bons obligez, en rentes & revenus, puis en or & argent comptant. L'hospital des malades en eut deux quints, montans cinquante six mille deux cens trente huit francs: celui des orphelins vingt huit mil cent dix neuf francs: les deux hospitaux des pauvres reclus chacun autant. Le mari survescut à la femme: les legataires eurent la moitié. le reste laissé au mari. Ce fut l'an 1652. Lors qu'ils se marierent tout leur vaillant mōtoit dix mille francs. Par espargne & par travail, benits de Dieu, quoi que fort riches & reservez en leur vie, ils firent ce mōceau, louables en ce qu'ils travaillerent pour les pauvres, sans se desdire

de leur première intention. *Histoire d'Amsterdam au 2. livre chap. 5.*

\*\*\*\*\*

### BLASPHEMATEUR exterminé.

**L**E Prince de Dombes, faisant la guerre en Bretagne au Duc de Mercœur l'an 1590. fit sommer le sieur de Saulaye, surpris en son Chateau de se rendre. Mais il ne répondit que mousquetades : à raison de quoi la place fut battue à coups de canons. Sur ce l'assiégé aima mieux laisser sa femme, ses filles, & plusieurs autres femmes qui y estoient refugies, & au peril de sa vie sortit lui troisième, que de rendre son Chateau. Mais quelques iours apres sa sortie, La Saulaye fut frustré de son esperance: de telle sorte que peu avant la prise de ceste place avint en un assaut des assiegeans, un merveilleux exemple de la justice divine. Car comme un des Capitaines en l'armée du Prince, surnommé Grosdésert, disoit en blasphémant & reniant Dieu, qu'il iouiroit de la Dame du Chateau & des plus belles, il fut atteint à mort de deux harquebouzades, l'une par la bouche, l'autre en ses parties honteuses: afin qu'il fust puni de ses horribles blasphemes & menaces infames. D'autre part le Prince y monstra aussi un grand effect de sa bonté, commandant aux sieurs de Montfloreau & de Sourdeac de faire en sorte qu'aucune force ne fust faite aux femmes & filles qui estoient la dedans: ce qu'ils executerent avec grande louange. *Int. Peleus, au 4. tome de l'histoire de France, livre 12. p. 194.*

\*\*\*\*\*

### BLASPHEMATEURS punis.

**S**ous le regne d'Edouard VI. Roi d'Angleterre, un jeune gentilhomme de Cornouaille, se trouvant en compagnie de vingt autres de mesme qualité, tenant quelques propos, se print à blasphemer & lascher des paro-

paroles peu nobles. Repris il s'escarmouche, disant à l'avertisseur, Qui vous meut d'estre en souci de moi? pensez à vostre linceul mortuaire. C'est bien dit, repart l'autre: mais vous, pensez à vostre conscience, puis que la mort attaque grands & petis: tost ou tard nous arrivons à mesme port: jeunes & vieux par ensemble devalent en la fosse. Alors ce perdu commence à jurer par le sang, la mort & les playes du Seigneur, que l'autre devoit le mesler de ses itaires. Poursuivant ceste pointe de blasphemes, ils se rendent tous pres d'un grand pont de logue estendue, vers un reclus de mer, & contrains de le traverser d'un bout à autre. Le blasphémateur se met à pouffer & picquer si rudement, que son cheval se iette par dessus la barriere, precipitant soi & son maistre dedans la riviere passante sous ce pont, d'où elle se deschargeoit en la mer. En tombant, ce blasphémateur fut entendu criant à pleine teste, au diable soit le cheval, le chevaucheur & tout. *Guillaume Perkins, docteur Anglois, au douzième & dernier chapitre de son liure, intitulé lex lingue.*

Le valet d'un gentilhomme en la province de Lincoln, au mesme royaume d'Angleterre, s'estoit tellement acoustumé aux iuremens & blasphemes, qu'à tout propos, & pour chose de neant, il n'avoit en sa prophane bouche que le sang & la mort Dieu. Admonesté par gens desireux de son bien, qu'il se deportast de prendre ainsi en vain le nom de Dieu, sa malice se descouvrist en ce qu'il poursuivit ce meschant train: iusques à ce que par le moyen d'une maladie mortelle son iuge Souverain l'avertit de penser plus soigneusement à soi. Tout au contraire, durant ceste visite jamais homme n'eut le moyen de tourner le malheureux arriere de son crime detestable. Un iour, entendant le son d'une cloche, quoi qu'il fust extremement malade, il se leve à toute peine en son seant au list, & vient à jurer par le sang & la mort Dieu que la cloche lui predisoit sa mort. Au mesme instant, le sang commence à se desborder de tous les endroits de ce corps, mais specialement d'horrible maniere, par la bouche, par le nez, par les poings, genoux, talons, doigts, & autres jointures: de sorte que tout le sang ainsi ver-

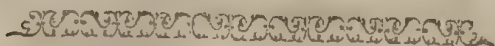




lion, disant que celui qui paravant avoit esté Roi, ne l'estoit plus.

Le lendemain de la conclusion des Docteurs de Sorbonne contre le Roi Henri III. ce mesme Loyolite prescha dans l'Eglise S. Merry, que toute la Sorbonne, avoit esté d'avis de s'armer contre le Roi: & que si quelques uns s'y estoient opposez il ne le faisoit trouver estrange: parce qu'en la compagnie du Sauveur, la plus accomplie qu'il fut onc, s'estoit trouvé un Iudas. Alors le peuple de Paris, les yeux badez, courut aux armes. Néanmoins la verité estoit que ceste resolution avoit esté remise à l'arbitrage & sous le bon plaisir du Pape. Or combien que Gregoire XIII. eust defendu aux Loyolites de se trouver aux processions, toutesfois soudain que la rebellion eut esté conclue, un Loyolite, pour esmouvoir la populace contre son Roi, amassa trois ou quatre mille enfans, qu'il mena en procession par toute la ville de Paris, suivis de toutes sortes de personnes. Des lors les Loyolites instituerent la confrairie de la Vierge, & dans Bourges celle des Penitens, pour provoquer l'ire de Dieu contre le Roi Henri III.

Ceux qui se disoient bons sujets & fideles serviteurs du Roi estoient renvoyez par les Loyolites, sans leur donner absolution. Ces confessions estoient autât d'instructions à rebellion & felonnie. Avant qu'absoudre les personnes confessees, le formulaire estoit de les faire iurer sur les Saints Evangiles, de jamais ne reconnoistre les deux Rois (Henri III. & IV.) pour leurs Seigneurs. Ces menees Loyolitiques continuerent iusques en l'an 1593 qu'un decret fut fait à Rome, par lequel defenses furent faites aux Loyolites de se mesler d'affaires d'Estat. Ce n'estoit qu'une leurre pour dire qu'ils ne s'en mesleroient plus, ce que jamais ils ne feront. Peleus adjouste au feuillet 895. & 896 que certaine histoire imprimee à Paris l'an 1584. (qui descouvroit les miseres de l'Espagnol en la desfaite de sa grande armee Navale surnommee l'Invincible, & es guerres du Pays bas adjoustez ces pensions innombrables aux traitres hors de l'Espagne) fut aussi tost estouffee par les Loyolites, qui en achetèrent tous les exemplaires, & firent faire defenses de la rimprimer.



## BLESSURE apportant guérison.

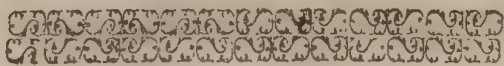
VN ferrurier, nommé Maître Pierre demeurât à Hildes, ville non trop esloignée de Cologne, receut l'an 1593. un coup de hache sur la teste, à la rencontre de la suture sagittale avec la coronale, doat s'en suivit tel bris du test, que soudain il cheut comme mort par terre, & rendit par la bouche toute la viande qu'il venoit de manger. Il fut si soigneusement & heureusement gouverné par M. Guillaume Fabry, docte Chirurgien, qu'encores que la playe semblaist deplorable, à cause des douleurs & inflammations estranges, qu'en fin on le vid debout, lui demeurant toutesfois une fistule, que le Chirurgien ne peut clore. Mais ce qui sembloit devoir apporter la mort à ce pauvre corps se convertit tout au contraire en vie & en guérison. Paravant il estoit estrangement tourmenté d'un extreme mal de teste. Mais la guérison de cette grande blessure emporta quand elle entière garatie de sa furieuse douleur de teste de sorte qu'il en fut nettement garant le reste de ses iours. Il avoit esté trepané, & plusieurs peus esclats lui furent tirez de la teste. Cela soit dit, plustost pour desfourner les ieunes Chirurgiens d'empoigner le trepan en tels accidens, que de les y enhardir, à cause des symptomes tres-dangereux survenans en ces cures hazardeuses. Mais au reste, quand des contusions excessivement violentes se rencontrent aupres des sutures du test, il y a moins de peril a scier l'os à l'un & à l'autre coté de la suture, qu'en la suture mesme. M. Guillaume Fabry raconte cette histoire en la deuxiesme partie de ses cures Chirurgiques, observation huitiesme. L'adjouste, que Dieu par tout & tousiours admirable, ordinairement frappe d'une main & soulage de l'autre: pour ztirer ses creatures à reconoistre sa charitable pitié & benignité paternelle, de laquelle tel support les avertit serieusement de n'abuser jamais, à peine de plus greeve punition.



BOUCHER gouffreux, & son accident.

**M**artin Fritsch Aleman remarque en ses meteo- res qu'à un boucher fort affligé de gouttes, demeurant à Bude en Hongrie, auprès d'un cemetiere, avint ce qui s'ensuit. Certain soldat d'apité d'avoir perdu sur le soir son argent aux dez, se print à maugreer, & sortant en desesperé lance un caillou contre un crucefix planté pres de là, lequel estoit reveré de ce soldat & de ses compagnons. Le caillou demeure attaché à l'image, & de l'endroit frapé sort du sang en abondance. Le boucher reposant lors doucement en sa couche, en dormant entendit une voix non acoustumee, ce lui sembla, commandant qu'il se levast, & que sortant de son logis avec son grand cousteau en main il tuaist le premier homme qu'il rencontreroit. Il ne bougea pourtant: mais la voix redouble, & lui fit instance avec griesves menaces la troisieme fois, de sorte qu'elveillè, sans aucun sentiment de gouttes, il se jette bas de la couche à laquelle il estoit attaché des long temps sans pouvoir remuer bras ni jambes; puis empoigne son grand cousteau, & descendant au cemetiere rencontre ce joueur furieux sur lequel il se rue, le transperce & renverse mort sur la place, puis va trouver le juge de la ville, & lui declare son songe. Le jour venu, la justice se transporte au cemetiere, suivie de force gens, en presence desquels le corps du maugreur occis fut enlevé & emporté en l'air par les diables, qui firent lors un horrible tintamarre, le boucher demeurant sain & sauf. *M. Theodore Zwiinger* décrit cest accident au quatriesme livre du second volume de son grand theatre de la vie humaine. Ceux qui voudront eistriver contre tel recit, ont liberré d'en dire ce qui leur plaira. Je pense leur avoir satisfait en la preface aposee au commencement du premier volume. S'il ne s'en contentent, je me contente de leur dire, que les jugemens de Dieu sont des abysses, desquels l'œil humain ne scauroit voir le fond.





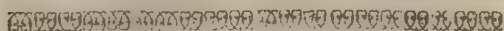
## BRIGANDS exterminiez.

L'Empereur Maximilian second se retirant de Hongrie avec ses forces, environ le printemps de l'an mil cinq cens soixante sept, les Tartares acompagnez de plusieurs troupes de Turcs se mirent à courir par divers endroits de Hongrie & de Transylvanie, commettant des cruautéz les plus estranges que l'on scauroit imaginer, jusques à rostir & manger les petis enfans. Estiene Vaivode de Transylvanie fut si mal conseillé que de se servir de ces brigands, pour reprendre le fort chasteau de Tokai, qu'il pretenoit sien, & dont Lazare de Schuende s'estoit emparé l'année precedente au nom de l'Empereur. Mais par la vaillance de Jaques Ramingier, gouverneur de ceste place, les ennemis ne firent que perdre le temps & des hommes. Aussi n'estoyent-ce pas vrais gens de guerre, ains voleurs & brigands horribles, comme ils le monstrerent lors. Car en lieu de demeurer à ce siege de Tokai, où ils estoyent appelez, dix mille d'entre eux firent une cavalcadé par la Transylvanie, mettant tout à feu & à sang. Et pource qu'ils continuoient, le Vaivode leur courut sus à l'improviste, les rôpit, & en tua sur le champ environ six mille. Les survivans rejoints aux Turcs pour venger ceste desfaite, assiègerent le vaivode dedans Varadin place foible, où ils l'eussent atrapé, si l'artillerie ne leur eust defailli. Mais le vaivode trouva moyen d'eschapper secretement, pour se retirer en lieu plus assésuré. Lors il assembla ses forces, courut sus à ces cruels pillards, les mit en route, en tua plus de quinze mil, & delivra grand nombre de prisonniers qu'ils trainoyent en servitude. Apres ceste desfaite les autres Tartares se rallierent avec quelques bandes de Turcs & de Walaques; puis entrèrent premierement en Russie, de là en Podolie, provinces du Royaume de Pologne,

logne. Mais le Palatin de Russie (qu'il pretendoient assieger en son chasteau) les prevint avec une puissante armee, & les desfit entierement. *Histoire de Hongrie, Transylvanie & Pologne.*

Les Guilleris, tous freres, gentilshommes Bretons suivis de gens ramassez apres la paix en France l'an mil cinq cens nonante huit, se mirent à roder l'Anjou, le Poictou & autres provinces. Le cadet Guilleri estoit le chef de la troupe composee de quatre cens hommes de cheval, qui couroyent jusques en Normandie, Lyonnois & Guyenne, ayans affiché en des arbres sur les grands chemins des foires & marchez en Poictou, *La paix aux gentilshommes, la mort aux prevosts & à leurs archers, la bourse des marchans.* Leur retraite estoit une forest sur les marches de Poictou & de Bretagne, où le cadet bastit une forteresse qu'il rendit avec le temps bien prouveu de vivres, avec un moulin à bras, des petites pieces de campagne, force mousquets, harquebuzes, picques, grenades, petards, & autres engins, tant pour l'offensive que la defensive. Ils firent infinis vols & brigandages en sept ou huit ans de leuts courses, entreprendrent sur des châteaux, tuans tous ceux qui mettoient la main aux armes contre eux. & partageans avec les marchans qui leur bailloyent la bourse. En fin ils coururent les prevosts, tuerent tous les archers qu'ils peurent attraper, se rendirent si redoutez que force fut d'y remédier vivement. Le sieur de Parabere, suivi de dix huit ou vingt prevosts, ensemble de quatre mil cinq cens hommes de pied, conduisans quatre coulevrines, apres assez long tracast trouverent la forteresse, la battirent un jour entier, gardee par trois cens voleurs, qui se defendirent obstinément. Mais le cadet les conseilla de sortir tous avec lui. Il essaya de se sauver: mais plusieurs ayans esté tuez, il fut attrapé vif avec quatre vingts autres, partagez entre les prevosts, lesquels en firent bonne & briefve justice, tous ayans esté rouez comme brigands execrables, leur forteresse pillée & ruinee de fond en comble. Le cadet fut executé en la ville de Xaintes, où il monstra quelques signes de desplaisance de

tant de maux & crimes par lui perpetuez. Cela avint l'an mil six cens & huit, selon les memoires qui en furent recueillies alors, amplement inserez au livre intitulé le Mercure François.

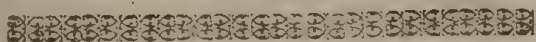


### CAPITAINE insolent, opprimé.

**L**E devoir d'un sage capitaine porte, entre autres articles, qu'il soit moderé hors du combat, resolu, brave & hardi en la mesce, pour accourager les siens à frapper fort, & leur en monstrent l'exemple. Mais les guerriers de langue ne sont gueres redoutables, & leur en prend d'ordinaire ce qu'on dit en proverbe, que chien qui abbaye ne mord pas. Sur tout, quand l'ennemi paroît, c'est là où la langue doit faire alte, & le bras se deployer: autrement il avient souvent aux criards d'attirer malencontre qu'ils pourroyent aisément eviter s'ils paroïssoient plus retenus. En la guerre de Milan, les Lansquenets qui portoyent les armes pour le Roi de France, & rangez pour combattre au besoin, descouvrirent vn des principaux capitaines Suisses, du parti contraire, homme de haute taille, & renommé pour sa valeur entre les siens, surnommé Pontinier, lequel couroit au long des bandes, pour accourager ses gens au combat. Ayant forte voix il estoit entendu de tous. Mais non content d'eschauffer ses amis par exhortations convenables, il se mit à dire injures infames aux Lansquenets, qui despittez extremement de telle insolence, conspirerent en grand nombre contre lui, & d'une prompte aproche, comme descochans contre quelque blanc, lui lascherent tant de harquebuzades, qu'il tomba de son cheual à terre, au grand estonnement des Suisses. Ce ne fut pas tout: car à picques baïssées ils coururent sus, & en oignirent les fers dedans le sang & la graisse dont ce Suisse estoit plein & couvert, dont puis apres ils firent leurs monstres. *Paul Toré en ses histoires des guerres d'Italie.*

CHANGE.

**L**A guer  
L'quaran  
conduits p  
ne ville où  
carmouche  
re. Les affi  
perance d  
glois forti  
trois cens  
rombans  
taillez en  
pourtant  
& convoi  
rent de le  
front. Ma  
se laissa p  
ent encore  
nin pour  
deitroit pa  
doit. Les  
ferent inco  
siegez, leu  
lets, des po  
velles vier  
pour cont  
sentant fo  
un peu pl  
bourg, ne  
nue de l'ar  
ce que les  
s'exploist  
se retirer  
dans Edim  
gouverne



CHANGEMENS en guerre, me-  
morables.

**L**A guerre eschauffee en Escosse l'an mil cinq cens quarante sept, l'Angleterre s'y opposa aux François conduits par le sieur d'Essé, lequel ayant assiégué Hadine ville où y avoit bonne garnison, se faisoient force escarmouches, où les Anglois avoyent tousiours du pire. Les assiegez reduits à l'estroit, & presques hors d'esperance d'estre secourus à temps, deux chevaliers Anglois sortirent de Bervic avec mille hommes de pied & trois cens chevaux pour rafraischir ceste place : mais tombans en une embuscade, ils y furent presques tous tallez en pieces. Les Anglois ne perdirent courage pourtant, ains essayèrent de dresser vn nouveau renfort & convoi d'hommes, dont les François avertis essayèrent de leur barrer le passage, & les attendirent en un destroit. Mais d'Essé se vid lors affiné par vn espion lequel se laissa prendre, & lui fit acroire que les Anglois estoient encore fort loin, deliberez de prendre autre chemin pour entrer dedans Hadine. Pourtant il quitta le destroit par lui clos, & tourna visage vers un autre endroit. Les Anglois voyans le passage ouvert le traverserent incontinent, & sans rencontre se joignent aux assiegez, leur menant trois cens hommes frais, des boulets, des pouldres & des viures. En ces entrefaites; nouvelles viennent que les Anglois levoient une armee, pour contraindre les François de descamper. D'Essé se sentant foible pour soutenir grosses troupes, se remua un peu plus loin de Hadine, renvoya ses canons à Edimbourg, ne retenant que six pieces de campagne. La venue de l'armee Angloise delivra ceux de Hadine, pour ce que les capitaines Escossois ne furent pas d'avis qu'on s'exposast au hazard d'une bataille. Ainsi les Escossois se retirerent chez eux, & les François se rendirent dedans Edimbourg, maugré les algarades des Anglois. Le gouverneur d'Edimbourg, craignant que les François



afriandez au pillage ne fissent quelque tort aux maisons de la ville, essaya de clorre l'entree à une partie des trou-  
pes. Comme lui, son fils & quelques habitans travail-  
loyent apres, ils furent chargez & tuez par les soldats  
François. D'Essé craignant d'une part quelque tumulte,  
& de l'autre se persuadant que l'heur auroit endor-  
mies Anglois, resolut de surprendre de nuit & à l'im-  
proviste ceux de Hadine. Pourtant il marche toute  
celle nuit avec ses troupes, surprend au point du jour  
les sentinelles hors la ville & tue tout, approche des mu-  
railles, rompt & saccage le corps de garde assis pres de  
la porte, laquelle il essaye d'enfoncer, tandis que quel-  
ques uns des siens envahissoient les munitions des  
Anglois. Le bruit, & l'allegresse des François crians vi-  
toire, éveilla les plus endormis en la ville. Sur ceste  
perplexité commune, un soldat Anglois voyant d'a-  
vanture un double canon chargé & braqué vis à vis de  
la porte, y mit le feu à tout hazard. La bale ayant brisé  
la porte donne à travers les rangs espais des bandes  
Françoises, qui s'entrepressoient pour entrer, dont el-  
le fit tant de pieces & si estrange boucherie, que le cri  
confus des soldats bruyans impetueusement les huees  
des autres, le retentissement de la porte fracassée & le  
son effroyable de l'artillerie, furent entendus par les  
plus eslongnez d'entre les François, qui cuidans que  
tout fust perdu tournerent le dos à Hadine, & attirerent  
leurs compagnons plus proches apres eux. *L'histoire d'Es-  
sée au 15. livre.*



### CHASSE mal convenable.

**I**L est defendu aux ecclesiastiques de s'adonner à la  
chasse, & se lisent plusieurs constitutions synodales  
contre telles gens. Sans entrer en consideration des de-  
sordres anciens & modernes, suivant nostre dessein en  
ces recueils, nous ramentevrons aux Ecclesiastiques  
chasseurs l'histoire de Jean de Roncerolles, frere du ba-  
ron de Henqueville, abbé de Mortemer, lequel non con-  
tent de sa cōdition employoit une partie de son temps au  
plaisir de la chasse. Un jour entre autres il entreprit de

pourfuyr  
see lui a  
fi avant d  
vre chasser  
chap. 81.

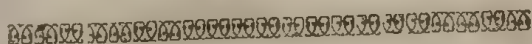
J'ai veu  
quel il fal  
faire le ser  
ni sermon  
au domet  
temps, &  
suivit ce  
henfion  
dast asse  
suppor  
mes mem

200000

L E ma  
tre sh  
au pays d  
ne ruiere  
vignes,  
plaves à  
ordinaire  
tain pay  
sant que  
le buiss  
en don  
pte. M  
fit chan  
fondre  
ruine ex  
gion, se  
auperau  
mel tal  
coup pi

pourfuyvre & enfermer un sanglier : mais la beste eschau-  
fee lui arracha des poings l'espieu qu'il portoit, & donna  
si avant de ses crocs dedans l'une des cuisses de ce pau-  
vre chasseur, qu'il en mourut. *Livre 2. des hist. aparies,*  
*chap. 81.*

J'ai veu maintesfois un evesque fort ignorant, & au-  
quel il falloit un protocole, s'il lui venoit par fois de  
faire le service ordinaire, qui jamais ne fit remontrance  
ni sermon au peuple qui lui estoit commis en charge:  
au demeurant l'un des plus fameux chasseurs de son  
temps, & grand preneur de loups à quatre pieds. Il pour-  
suivit ce train tout le temps de son episcopat, sans repre-  
hension d'aucun, & quoy qu'en tels exercices il se hazar-  
dast assez de fois, neantmoins la patience de Dieu le  
supporta en ce monde, & mourut paisiblement. *Extr. de*  
*mes memoires.*



CHEUTE horrible.

**L**E mardi vingtcinquiemesme iour d'Aoust 1618. une  
treshaute montagne, pres de P.iri, bourgade riche  
au pays des Grisons, battue au pied, du costé gauche d'u-  
ne riuiere nommee Mera, riche de bois, vergers, jardins,  
vignes, palais, commença par les longues & desbordees  
pluyes à s'escouler des le matin, & à lascher vne extra-  
ordinaire & non accoustumee avallanche de terre. Cer-  
tain paysan, qui y coupoit du bois, tout estonné, pen-  
sant que la tette lui tournast, apperceut incontinent que  
le buisson proche de lui se mouvoit, courut au bourg  
en donner avis à vns & autres, qui n'en tindrent com-  
pte. Mais vn plus grand qu'eux les serra de pres & leur  
fit changer d'avis. Car en peu d'heure la terre vint à se  
fondre & à faillir par tout evidemment, & à menacer de  
ruine evidente. Chascun à tant d'une que d'autre reli-  
gion, se retira es temples. Les prestres qui quelques iours  
auparavant avoyent par infame desdain tesmoigné leur  
mal talent contre ceux de la Religion reformee en beau-  
coup plus petit nombre qu'eux, apres quelques leranics

se voyans à deux doigts pres de la mort, prindrent une resolution conuenante à leur mestier.

Ils tirerent hors de leur Eglise le Sacrement qu'ils appellent, & avec tout leur peuple se presenterent à ruine, esperans que l'hostie arresteroit le coup. Mais à l'instant la montagne se fend & s'entrouvre, & tombant à bas, jette beaucoup d'edifices au delà de la riviere à main droite, froissa tout, & couvrit d'infinie quantité de terrein, les personnes, maisons, & tout le long de Piùri: tellement que le lieu ne semble maintenant qu'un grand champ labouré. Les trois cloches du temple des reformez furent veuës par dessus les ruines vne entiere & les deux autres brisées. De mesmes les armoiries de la noble famille de *Beccaria*, qui estoient sur la porte du nouveau palais, qu'on y avoit basti, se sont trouvez bien haut par dessus ce terrein: mais tout le palais fut renversé & couvert. Tous les habitans d'une & d'autre religion y moururent en nombre de quinze cents ou deux mille personnes, avec seize prestres, & vn ministre. Maints palais magnifiques y ont esté ruinez, ensemble force richesses en toutes sortes de meubles, or & argent en joyaux & monnoye.

Quant aux verges vignes, jardins, forests de chasteigners, ils furent tous renversez, & comme aussi les bastimens des tours à tourner les tours de *Laveggi*, dont se faisoient les pots, marmites & chauderons de pierre, tant prisez par toute l'Italie, & dont les Seigneurs des trois Ligues Grises tiroient le principal de leurs daces. Au reste, la riviere de Mera fut arrestee par ceste cheute l'espace de trois heures, & ne courut du tout point à Chiavenne, dont les habitans prindrent l'espouvante, & plusieurs se retirerent es montagnes, craignans une inondation, lors que l'eau amassée se desbonderoit. Depuis, ceste riviere reprit son cours, les pluyes estans cessées: les fugitifs conceurent espoir de mieux, & les Chiavannois prouvent à ce qui estoit requis pour leur conservation. Les absens, ou eslongnez de Piùri au moment de ceste cheute inopinée, commencerent à fouiller dedans les ruines, descouvrirent corps & biens de semaine en aune: mais la perte

a esté

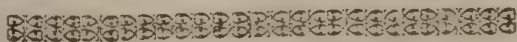
a esté jugée  
Ce bon  
à maintes g  
ritude, civil  
doutieux à  
eu des fami  
des grandeu  
telle vistre,  
de Piùri deu  
relaçons fu  
il en demeu  
qu'on les re  
ruine de P  
deux ans  
compaccio  
nombre d  
gion reso  
laquelle y  
ne, & fau  
voir la ma  
perance d'  
mort & cor

DEUX

L'An mil  
de Juill  
tenue le 15  
tin Pourru  
ron la fem  
ste devan  
que de M  
pour le pre  
est situé au  
La fille de  
procedante  
du cerveau  
par Specta

a esté iugee inestimable, & à bon droit.

Ce bourg avant ceste desolation estoit comparable à maintes grosses & opulentes villes, à cause de la multitude, civilité, noblesse & opulence de ses habitans, industrieux à merveilles, dont de fort long temps y avoit eu des familles parvenues à richesses immenses, & à des grandeurs plus que citadines. Quelque temps avant telle vistre, on vid sur le grand chemin, vn peu au dessus de Piüri deux gros essaims ou escadrons d'abeilles, s'entrelaçans furieusement: si qu'après vn long complot il en demeura tant de mortes sur la place du combat qu'on les recueilloit à plaines paelles. Ce prodige & la ruine de Piüri, servirent peu aux Grisons, qui environ deux ans apres se souleverent en armes contre leurs compatriotes, & assassinèrent cruellement tresgrand nombre d'hommes, de femmes, & d'enfans de la Religion reformee. En suite la guerre survenue au pays, laquelle y a duré long temps sur tout en la val Telline, & fauché force Grisons & soldats estrangers, à fait voir la main du Tout puissant qui convie ses amis à l'esperance d'une vie meilleure, & menace ses ennemis de mort & confusion eternelle.

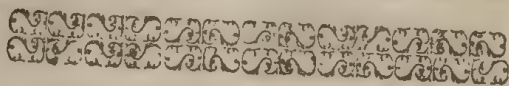


CHEUTE merueilleuse.

L'An mil six cents vingt sept & le lundy neufvieme de Juillet enuiron vne heure apres midi, vne fillette nee le 15. d'Avril 1625. nommee Iudith, fille de Martin Pourry charpentier de son estat, & de Thivena Baron sa femme, tomba par les fenestres sur le pavé, la teste devant, du quatriesme estage, en prenant la boutique de M. Iean François de Choudens Chirurgien, pour le premier. Le quatriesme estage où elle tomba est situé au milieu de la grand place de saint Geruais. La fillette n'eut aucuns accidens, sinon des convulsions procedantes d'une grande commotion & esbranlement du cerneau: elle fut promptement traittee &ensee par Spectable M. André Bonnet docteur en medecine,



& de M. Iean François de Choudens chirurgien juré en ladite ville de Geneve. A present, par la grace de Dieu, qui a miraculeusement preservé ceste fillette, & benit apres la cheute les remedes qu'on lui a faits, est en bonne santé, comme peuvent attester grand nombre de personnes dignes de foi, qui pensoient la voir porter en terre le iour de sa cheute, & l'ont contempee depuis peu d'heures es bras de sa mere, le 20. iour d'Aoust 1627.



CLEMENCE memorable.

**F**Rançois Foscare Duc de Venise fut degradé à la pluralité des voix de quelques envieux. Sorti de la maison ducale pour retourner en la siene, il meurt au bout de quatre jours. Avant son trespas il appella sa femme, ses enfans, brief tous ceux qui lui attouchoyent, & les pria instamment d'oublier pour jamais le tort qu'on lui avoit fait. *Egnat. au 4. liv. ch. 2.*

Vn capitaine Turc, Iuif renié, nommé Sinas, voyant Barberouffe Roi de Thunes si despité d'avoir esté defait & mis en route par l'empereur Charles cinquieme, qu'il vouloit brusler avec pouldres à canon semées de toutes parts tresgrand nombre de Chrestiens ses esclaves & prisonniers, le destourna de ceste cruelle deliberation, alleguant que ce seroit acte du tout indigne d'un chef de guerre, renommé par tant de victoires, & honoré du titre de Roi. *Paul Iove au 34. livre de ses hist.*

Le Roi Louys douziemesme estant maistre en Italie, l'an mil cinq cens onze, en lieu de poursuivre sa pointe, se donna telle espouvante du siege de Rome, qu'il commanda à Iean Iaques Trivulce (avec conseil paravanture plus devotieux que profitable) que laissant Bologne en la puissance des Bentivoles, & s'il avoit occupé quelque autre chose de l'Eglise, le rendant, il se retirast

estoit prompt  
ajoutant  
paroles. Ca  
me demon  
& protesta  
cotes qu'il  
contre le P  
& contrain  
siege, il vo  
pe. François  
tes guerres  
lier except  
vaincu, le  
mission. L  
avait puis  
Ce me

ment à la  
du Roi C  
qu'il aim  
din d'Or  
mi de Lou  
qu'il n'est  
geait les ro  
aint à son  
de sorte q  
personne  
pour arch  
mené en p  
qu'on le t  
cour, voir  
l'avoyent  
ri le gra  
Louys X

Solym  
Vienne e  
il crea Ro  
apres de v  
me, le squ  
côme lea  
gneurs,

airast promptement en la Duché de Milan avec l'armee: adjoustant aux gracieux effects beaucoup de douces paroles. Car il defendist qu'on ne fist en tout son royaume demonstration quelconque d'allegresse publique, & protesta plusieurs fois en presence de plusieurs, encores qu'il n'eust failli ni contre le siege de Rome, ni contre le Pape, ni fait chose quelcô que, sinon provoqué & contraint, que neantmoins pour la reverence de ce siege, il vouloit s'humilier & demander pardon au Pape. François Guichardin au commencement du 10. liv. En toutes guerres le vaincu est toujours contraint de s'humilier: excepté en celle-ci, où le victorieux fait honneur au vaincu, lequel encore ne se contenta pas de ceste submission. Il voulut voir hors d'Italie le victorieux: ce qui avint puis apres.

Ce mesme prince fut requis le jour de son advenement à la couronne, qui lui estoit escheuë par le deces du Roi Charles VIII. & instamment prié par un de ceux qu'il aimoit, de vouloir lui donner les biens d'un citadin d'Orleans, lequel avoit tousiours esté grand ennemi de Louys. Mais il en fut esconduit par icelui, disant qu'il n'estoit pas raisonnable qu'un Roi de France vengeast les torts faits au Duc d'Orleans. D'avantage il retint à son service tous les domestiques de Charles VIII. de sorte qu'il n'y eut changement en la cour que de la personne du Roi: chacun s'esmerveillant que Louys eust pour archers de sa garde, ceux qui autresfois l'avoient mené en prison, & que d'autres apres avoir conseillé qu'on le traitast ainsi, se trouverent des premiers en sa cour, voire que l'on vist entre ses domestiques ceux qui l'avoient gardé prisonnier. Environ cent ans apres, Henri le grand, & quatriesme de ce nom, a suivi les traces de Louys XII. *Hist. de France.*

Solyman, Sultan Ture, ayant levé le siege de devant Vienne en Autriche l'an 1529. se retira dedans Bude, où il crea Roi de Hongrie Iean Scepuse, lequel il pria puis apres de vouloir pardonner à deux Seigneurs du royaume, lesquels avoyent suivi le parti de Ferdinand. Sur ce eême Iean s'excusast, alleguant l'inconstance de ces Seigneurs, indignes de tel support, le Sultan grossissant sa

voix, reparti ainsi : Penſez-vous que rien vous puiſſe à venir meilleur ne plus convenable, que de voir vos ennemis, auxquels ferez tout honorable traitement, ſe flétrir d'ignominie perpetuelle devant tout le monde à cauſe de voſtre douceur, dont la louange demeurera immortelle? *P. Iove au 28. livre de ſes hiſtoires.*

Nous avons parlé es volumes precedens de la clemence de Stenon Sture gouverneur de Suede, & du grand Gonſalve. Je remonterai un peu plus haut pour ramentevoir la clemence du grand Sforce, lequel voyant ſon ancien ennemi Paul Vrfin engagé en une rude eſcarmouche, & ſur le point d'eſtre taillé en pieces, ou pris par Brachio de Montone, le deſgagea valeureuſement, ſans ſe ſoucier des mocqueries de Brachio, lequel ſ'eſcrioit, Sforce tu ne ſçais que tu fais, pourchaſſant de ſauver la vie & libéré à celui qui voudroit te voir mort ou captif. Mais Ladislas Roi de Naples, teſmoin de la clemence magnanime du grand Sforce, l'en recompensa dignement. *Paul Iove en la vie du grand Sforce.*

Nicolas Perot, chambrier du Cardinal Beſſarion, durant qu'il eſtoit en conclave, ſit venir vers la chambre de ſon maître, lequel diſnoit pour lors, trois Cardinaux envoyez par les autres, pour lui faire entendre qu'on l'eſſeroit Pape. Ce chambrier, ſans entendre la cauſe de leur venue, leur reſpondit que ſon maître n'avoit pas loiſir de parler à eux en diſant, & leur ferma la porte au nez. Eux deſpitez de ce rebut, ne dirent autre parole, ſinon: Puis qu'il ne veut pas eſtre Pape, on ne l'y contraindra pas. Beſſarion qui ne ſceut rien de cela pour l'heure, & depuis entendit le tout, ne ſ'en eſmut point, ains ſe contenta de dire à ſon valet, Nicolas ta lourdiſe m'a oſté la tiare pontificale, & à toi un chapeau de Cardinal. *Paul Iove en ſes hommes illuſtres.*

Du temps du Roi Louys XII. Capouë fut aſſiegee & rendue aux François. Le capitaine Fabrice Colonne, rebuté loin de la compoſition par lui requiſe, eſſaya de ſe ſauver, redoutant de tomber es mains de pluſieurs ennemis des principaux en l'armée du Roi. Mais voulant franchir un ſoſſé, ſon cheval fondit ſous lui, de ſorte qu'il fut em-

ſut emmené  
avoit eu plu  
conſe  
s'oppoſa à r  
me & de Ca  
veilles aux  
ce priſonni  
payant bon  
cores Lorda  
la ſomme d  
voyer ſi toſt  
premier livre

Le Pape  
ſoldats à c  
& meub  
peaux qui  
l'amende p  
par telle d  
pe les ren  
eond.

Le Roi S  
grand Com  
niques, enn  
me pieds &  
aroyent eſt  
grands avan  
leurs priſon  
l'hiſt. de Poles

Le Pape  
la benigne  
ſannonier,  
ayant fait  
ge de Lou  
niece de S  
Volterre u  
lui pardon  
ſtablit en l  
Carvajal,  
ſeur Jules  
blique, ſi d

fut emmené prisonnier par Iordan Vrsin, avec lequel il avoit eu plusieurs querelles à desmesler. Mais Iordan le conduisit, garantit & traita fort gracieusement, voire s'opposa à toutes les menées du Pape Alexandre sixiesme & de Cesar Borgia, qui promettoient monts & merveilles aux capitaines de l'armée Françoisse, afin d'avoir ce prisonnier pour le faire mourir. Mais il fut sauvé payant bonne rançon, comme il en avoit les moyens. Encores Iordan lui fit ceste faveur de respondre pour lui de la somme de deux mil escus que l'on n'avoit peu lui envoyer si tost, & le reconduisit en lieu de seurté. *Sabellican premier livre de l'Enneade II.*

Le Pape Pie second fit rendre par ses capitaines & soldats à ceux d'Aquile cinq cens mille testes de gros & meu bestail, disant qu'il ne falloit pas que les troupeaux qui nourrissoient les pauvres paysans payassent l'amende pour leurs maistres. Ceux d'Aquile gaignez par telle douceur lui rendirent les mains : mais le Pape les renvoya à leur Roi. *I. Campanus en la vie de Pie second.*

Le Roi Sigismond I. se monstra fort clement envers le grand Commandeur de Prusse & les chevaliers Teutoniques, ennemis jurez des Polonois. Car les tenant comme pieds & poings liez, apres plusieurs rencontres où ils avoyent esté tousiours battus, il les receut en grace, fit de grands avantages au Commandeur, & renvoya tous leurs prisonniers sans qu'ils payassent rançon. *Cromer en l'hist. de Pologne.*

Le Pape Leon dixiesme retourné à Florence rappela benignement de Ragouze Pierre Soderin grand gonfanonnier, ennemi capital de la maison de Medicis, & lui ayant fait de grands honneurs à son arrivee fit un mariage de Louys Ridolfe fils de sa sœur Contesine avec la niece de Soderin. Outreplus il fit tirer des prisons de Volterre un sien autre malvueillant nommé Valere, & lui pardonna les conspirations qu'il avoit brassées. Restablit en leurs dignitez les Cardinaux de S. Severin & Carvajal, prins au port de Pise, lesquels son predecesseur Iules II. avoit deliberé de faire brusler en place publique, s'il eust peu les attrapper. *P. Iove en la vie de Leon X.*



Michel Brutus dit choses memorables de la clemence de Laurent de Medicis envers les successeurs de ceux qui avoyent conspiré contre lui, & tué devant les yeux son frere Julian, jusques là qu'il donna sa fille Lucrece de Medicis à Jaques Salviat proche-parent de l'Archevesque Siene chef & autheur de la conspiration. *Au sixiesme livre de l'histoire de Florence.*

Vn Scavon, nommé Sclavette, colonnel d'un regiment de cavalerie, avoit promis à Iules Cæsar de Capouë de donner le premier coup d'espee au grand Sforce, lequel devoit estre assassiné en passant un petit fleuve nommé Calor, fut depuis attrapé par Sforce à Casemare, fait prisonnier de guerre, desmonté & despouillé de ses armes. Sforce se contenta de le censurer noblement de sa cruelle promesse, le renvoya sain & sauf, lui fit rendre son cheval & ses armes. Sclavette par un humble silence demanda pardon, & se retira quitte: mais quelque temps apres, convaincu de trahison, il fut pendu & estranglé par arrest du Duc de Milan. *Paul Iove en la vie du grand Sforce.*

Ce mesme Sforce ayant prins prisonnier le Comte Brandolin, lequel paravant l'avoit rudement blessé en une rencontre, le traitta fort gracieusement, & le magnifia par dessus beaucoup d'autres chefs de guerre en bonne compagnie de ses amis, lui donnant toutes occasions de vivre joyeux & content. *Paul Iove en la mesme histoire.*

Le Marquis de Pescaire ayant en sa puissance Otho vicomte, lequel un an auparavant avoit esmeu dedans Milan un tumulte nocturne, où le Marquis avoit receu un coup d'espee sur la teste, en voulant desgager ses domestiques assaillis de pres par ce vicomte & ses adherans, lesquels outreplus lui avoyent tué Pomar colonnel de sa cavalerie: ne voulut lors souffrir que Mancio guidon de Pomar vengeast la mort d'icelui, mais garantit Otho, puis le renvoya sain & sauf, sans qu'il payast rançon, au contraire lui donna moyen de se retirer en bon equipage. *Paul Iove en la vie de ce noble Marquis, liv. I.*

Les Rois de France depuis cent ans ont monstré beau-

beaucoup d'œuvre d'un

COM

COM

Environ l'Es V. yz.

Putras, que  
retirans en la  
d'un foist pr  
rent leurs se  
pour gener  
pieces de l  
Sarnes, choi  
gez, s'ils  
mandant a  
cine peut  
peuvent a  
fir bien to  
saut, se re  
vers Andre  
leur sur acc  
ne retiend  
de leurs sem  
la ciligence  
sans remissi  
cez jusques  
ce avec les  
ces person  
nombre de  
Comte de  
voile & se  
res de Char

beaucoup d'excellens témoignages de clemence. C'est l'œuvre d'une bonne main, & d'un juste volume.

OOOO & OOOOOO OOOOOO OOOOOO OOOOOO OOOOOO OOOOOO OOOOOO

COMPOSITION *fidelement gardee.*

ENViron l'an 1531. l'armée navale de l'Empereur Charles V. ayant pris terre en la Moree assiegea la ville de Patras, que les habitans & les Turcs abandonnerent, se retirans en lieu plus serré au dessous du chasteau, ceint d'un fossé profond & d'une haute muraille, où ils logerent leurs femmes & enfans avec eux. L'armée qui avoit pour general André Dore ayant tiré des galeres huit pieces de batterie, Jerome de Touthville Comte de Sarne, choisit mille harquebuziers, pour tirer aux assiegez, s'ils s'ingeroient de paroître sur la muraille, commandant aux autres soldats d'apporter chascun une fascine pour combler le fossé, jusques à ce que les eschelles peussent aisément aboutir au haut des murs. L'artillerie fit bien tost bresche: mais les assiegez, sans attendre l'assaut, se retirèrent au chasteau, d'où ils envoyèrent gens vers André Dore demander douce composition, qui leur fut accordée, de sortir bagues sauvées, item que l'on ne retiendroit leurs enfans, ni ne violeroit on pas une de leurs femmes: ce qui fut inviolablement observé par la diligence & fidelité d'André Dore, lequel fit mourir sans remission aucuns de ses soldats, qui s'estoyent avancés jusques à taster des femmes qui sorroyent de la place avec les autres, & leur ôter leurs joyaux. Ainsi toutes ces personnes, tant hommes que femmes & enfans, au nombre de trois mil, furent conduites par lui & par le Comte de Sarne, jusques en leurs vaisseaux, pour faire voile & se retirer en lieu seur pour eux. *Histoires des guerres de Charles V. contre les Turcs.*

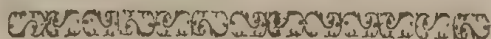


fit conduire par un Consul de Briançon au lieu où il rendoit le compte : pour lequel venier il mit sur table les originaux de ses commissions, lettres d'envoy au Roi d'Espagne, à l'Archevesque de Tolède, & autres pieces authentiques, pour iustifier les propos. Il aprit à ses auditeurs, comment (contrepesant l'ordonnance des Reformez à Saintéfoi) la Congregation avoit correspondance avec dix conseils establis en dix contraires departemens: monstra les entretiens qu'avoient ces Conseils, & en un seul deux; un Cardinal pour chef, un Duc & Pair pour adjoind; avec seize mille ducats de pension pour le premier, & quinze mille pour l'autre. Ceux-la formoyent les instructions des Royaumes à Rome, rendans compte tous les ans des affaires & personnes notables, avec une estrange curiosité: recevant aussi ce qu'ils avoyent affaire par deux extraits liez à part, sur l'un desquels il y avoit escrit, *Artes pacis*: & sur l'autre, *Artes belli*. Le premier des deux fit esmerveiller les auditeurs du soin & de la prudence qui y paroissoient. Mais en l'autre se descouvroit une tres-grande ignorance de la guerre. En tout on voyoit de merueilleuses inventions pour esteindre les particuliers, qui n'avoient point le costé descouvert à la corruption. Brocard prié par les auditeurs de leur monstrier les pays, sur lesquels devoit tomber le premier orage, il respondit, *Ergo à Rhetis inchoandum*: & là dessus leur fit voir les fondemens de ce qui est venu depuis rât en la Val Teline qu'es Grisons. Et mesmes avec quelques obscuritez. Le dessein du Duc de Savoye tomba depuis le dernier, le Marechal de Biron. Voila comment on se mesloit à Rome des affaires des François. Vous voyez ce que l'Espagne contribuait à ce mesme soin, par ce que la Ligue en monstroir. Iceelle ayant fait voir la decadence, le mariage qu'on preparoit de l'Infante avec le Roi Eleüif de France fut transferé à l'Archiduc Albert. *Hist. du Sieur d'Anbigné,*

1671.3.

Tom. IV. Pp. j





## CONSTIPATION merveilleuse.

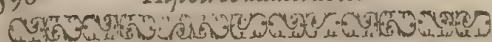
**M**. Pierre Forest docte medecin recite avoir traité avec un autre medecin certain gentilhomme aagé de soixante un an, affligé de fièvre, quarte continue qui se convertit en humeur melancholique sur la fin de l'automne. Le malade rejettant en fin tous remedes, ils furent contrains le laisser, tellement que s'estant remis à une maniere de vivre telle que bon lui sembla, il demeura 12. semaines entieres & 3. jours sans aller à ses necessitez naturelles. Forest adjouste, à peine croirois-je cela, si je ne l'avois veu. Racontant un jour ceste histoire à M. Antoine Havver excellent medecin à la Haye en Hollande, Si je ne vous conoissoi (dit-il) leur ami de verité & ennemi de mensonge, je tiendroi pour fabuleux ce que me racontez. Or avint au commencement d'Avril suivant, que ce pauvre malade, dur de ventre si long temps se deschargea de soi-mesme de tant d'excremens dont il estoit acablé, qui sortirent de ses boyaux par bas, selon l'ordinaire soulagement de nature. Je rescrivis à sa femme, qui m'avoit averti de tel accident, qu'elle prinist garde à son mari, pource que de deux choses l'une lui aviendroit, ou que dedans peu de jouts il seroit remis en pieds, à l'aide de cest effort volontaire, ou qu'il mourroit. La derniere survint: car il trespassa trois semaines apres.

Racontant cela à un autre medecin de la Haye nommé M. Hugues Nieven, il me repartit, avoir traité un malade lequel estoit demeuré constipé du ventre l'espace de six mois entiers, & en fin avoir esté soulagé avalant un gros boulet de plomp lequel de son poids avoit traversé la matiere fecale, & estoit sorti avec icelle, & que depuis il s'estoit bien porté: ce que je ne puis bonnement croire, dit Forest, lequel adjouste encore ce qui se rapporte à ce fait, que messier Nicolo Florentin escrit avoir veu une femme si dure de ventre, que depuis le premier jour de sa grossesse jusques au qua-

tantrecinqu  
ger de ses  
mouvoir  
buvoit con  
mé de 9, m  
veu certain  
mois entie  
meure ser  
par matie  
ancien me  
loit à ses n  
gerement  
fut medio  
il fut pui  
qu'Avicen  
constipé,  
sonne, ne  
homme f  
maines ap  
son 2. livre  
l'ai co  
de quatre  
voit & ma  
heure que  
pres, sur t  
royent con  
disposition  
melanchol  
sombre, pé  
choses (car  
depuis avi  
être bien  
bout. A ch  
lui vint de  
le laiste, q  
maux,

rantecinquiesme luyvant, elle ne s'estoit peu deschar-  
ger de ses excremens, quoi que l'on eust fait pour l'es-  
mouvoir. Durant ceste constipation elle mangeoit &  
buvoit comme en pleine santé, & à son terme acoustu-  
mé de 9. mois acoucha d'une fille, Rhases marque avoir  
veu certaine femme paralytique constipée l'espace d'un  
mois entier, que le ventre des personnes saines ne de-  
meure serré guere plus de 4. ou 5. jours, se deschargeant  
par matiere seche & endurcie. Mais (dit Forest) le plus  
ancien medecin de Delft, m'a fait le recit d'un qui n'al-  
loit à ses necessitez que de sept en sept jours. Icelui le-  
gerement atteint d'apoplexie devint paralytique, dont il  
fut mediocrement soulagé, mais à cause de sa vieillesse,  
il fut puis apres emporté de mort soudaine. Or quoi  
qu'Avicenne maintienne que si le ventre est long temps  
constipé, il s'enfle, s'estend & grossit, & tue en fin la per-  
sonne, neantmoins rien de tout cela n'avint au gentil-  
homme susmentionné: car il ne mourut sinon trois se-  
maines apres s'estre deschargé. Forest en l'observation 34.<sup>me</sup>  
son 2. livre des fieures.

L'ai conu un ieune homme, qui par l'espace de plus  
de quatre ans ne se vuidoit que fort peu, rarement, bu-  
voit & mangeoit au reste assez bien: mais à quelque  
heure que ce fust s'endormir, si l'on ne le tenoit de  
pres, sur tout en devis de choses nouvelles & qui pou-  
voient contenter sa curiosité naturelle. Avant ceste in-  
disposition il paroissoit ingenieux & prompt. Quelque  
melancholie l'ayant porté en tel mal, il devint bouffi,  
sombre, pesant, & par fois devisant avec moi de diverses  
choses ( car nous avions esté compagnons d'eschole, &  
depuis avions entretenu par lettres & conferences no-  
stre bien-vueillance mutuelle ) il s'endormit tout de-  
bout. A chef de temps, soulagé de ceste maladie, le desir  
lui vint de se marier: mais en la poursuite une apoplexie  
le faist, qui l'emporta hors du monde. *Extr. de mes me-  
moires.*

COVROISIE *nompaille.*

**M**onsieur le President de Thou, au deuxiesme Tome des hystoires de son temps, sur la fin du cinquante deuxiesme chapitre, d'escriu l'hystoire dont est ici question, traduite du Latin. L'an 1572. durant les fureurs du 24. jour d'Aoust avint à Paris chose digne de memoire, qui peut estre adoucira l'amertume du souvenir de ces jours-là. Le sieur de Vezins, lieutenat du Marquis de Villards gouverneur en Querci, gentil-homme valeureux contre ceux de la province, mais mal voulu de plusieurs à cause qu'il estoit trop haut à la main, avoit eu haine irreconciliable avec un autre gentil-homme de mesme pays, surnommé Renier, plus ieune, vaillant, paisible & fort affectionné à la Religion Ref. Tous deux estoient lors à Paris. Paravant, leurs amis & voisins avoyent essayé de les accorder: mais en vain. Renier ne voyant en ce tumulte que la mort de toutes parts, & se disposant à desloger du monde apres tant d'autres massacrez, peu de jours devant la fin du mois entendit rompre la porte de sa chambre, vid Vezins entrer l'espee nue en main, suivi de deux armez. Alors s'aprestant au repos d'une meilleure vie, il se recommande à Dieu, n'attendant que le coup. Vezins (à qui le Roi avoit enjoint d'aller prouvoir aux affaires en Querci) en lieu de hacher en piéces son ennemi lequel le receut en disant, frappez, vous en aurez bon marché, mais Vezins lui tourna l'eschine, lui commanda brusquement de se lever, de descendre en rue, & de monter sur un cheval d'Espagne qu'on lui tenoit prest. Soudain Vezins suivi de quinze cavaliers sort par la porte de S. Michel, emmeine Renier, lui fait promettre qu'il suivra la compagnie. Ils ne ceesserent de marcher ensemble à petites iournees pres de 200. lieues, depuis Paris iusques en Querci. Durant tout ce voyage Vezins ne daigna dire mot quelcôque à Renier. Il avoit ordonné à ses gens qu'es hostelleries ils pourveuissent à la nourriture & despense de Renier. Parvenus en Querci, jusques à la porte du chasteau de Renier. Vezins se tournant vers Renier, lui dit, Vous sçavez combien aisément j'ai peu des long temps assouvir mon

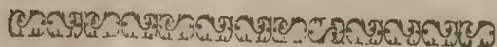
courage alt  
l'occasion  
leur m'a te  
vous sans a  
que mō bi  
apres ie ser  
la coustume  
m'avez sen  
mort. Ren  
forces, ni k  
m'avez ost  
par un ext  
mais, & ie  
m'avez c  
sauf en m  
il vous pl  
prest d'esp  
en mois  
fruit de  
tant de p  
revererai  
bligé par  
Or con  
ter entre le  
conouissanc  
severité de  
comme d  
que ie vou  
sans atten  
Renier fo  
oneques  
ce recit d  
celte bra  
ques à vr  
descendre  
la courtois  
amité, n  
posse de  
employer  
vais garç

courage alteré de vengeance, si l'eusse voulu m'aider de l'occasion. Mais mon honneur m'en a gardé, & vostre valeur m'a toujours semblé digne de m'esprouver contre vous sans avantage de part ni d'autre. Possédez d'oc la vie que mō bienfait vous a cōservee: & vous assurez, que ci apres ie serai aussi prest de desmesler nos querelles (selon la coustume pratiquée entre les gentilshōmes) que vous m'avez senti prōpt maintenant, pour vous garantir de la mort. Renier repart, Monsieur, Je n'ai plus le courage, les forces, ni la volonté de vous offenser ci devant; vous les m'avez ostées par vostre bienfait, & esteint nos inimitiez par un exploit genereux, dōt la memoire ne s'effacera jamais, & ie m'en souviendrai tout le tēps de ma vie. Vous m'avez cōmandé de vous suivre, & m'avez cōduit sain & sauf en ma maison. Je vous suivrai maintenāt par tout où il vous plaira: & soyez tres-assuré que ie serai toujours prest d'ēployer ma vie, & toute la valeur que vous prizez en moi, là où il vous plaira m'employer. Je cueillirai ce fruit de la misere publique qui envelope maintenant tant de personnes, que d'ores en avant ie respecterai, revererai, servirai de tout mon pouvoir celui qui m'a obligé par une tant illustre faveur.

Or comme Renier s'approchoit en intētion de se ietter entre les bras de son bienfaiteur, pour lui faire une reconnoissance reelle du bien receu, Vezins demeurāt en la severité de son viāge & de sa voix, lui dit: Vſez de moi comme d'amī & d'ennemi, comme vous voudrez. Le biē que ie vous ai fait vous en dōne le choix. D'sā ces mots, sans attendre response il picque son courſier, & laisse à Renier son cheval d'Espagne, & ne voulut le recevoir oncques quand Renier le lui renvoya. L'attacherai à tout ce recit de M de Thou ce que le ſieur d'Aubigné dit de ceste brave courtoisie. Vezins ayant amené Renier iusques à vn villot à la porte de son chasteau, le convia de descendre avec ces termes, & lui dit, Ne pensez pas que la courtoisie que ie vous ai faite, soit pour avoir vostre amitié, ma's pour avoir vſtre vie dignement. La response de Renier fut, Ma vie est à vous, & ne se peut plus employer qu'à vous servir de ſecond contre le plus mauvais garçon du monde. Si vous m'en donnez moyen



je mettrai telle obligation au pair de celle que ie reçois. Vezins changeant de propos dit à Renier, seriez vous bien si lasche, que de ne vous ressentir point de la perfidie que vous avez soufferte? Renier replique, cela ne derogeroit-il point à ce que ie vous dois? Vezins se tournant dit, *Non, ie veux tout brave, amis & ennemis.* Quant à ce qui avint puis apres à ces deux braves entendemens, ie m'en rapporte à l'histoire. M. de Thou escrit que Vezins fut tué defendant Cahors assiégé par le Roi de Navarre, Renier vescu long temps apres, & fut plus heureux en guerre.



**DANSES & autres dissolutions reprises.**

**L**y a assez long temps qu'un evesque de Naumbourg nommé Iean Melding, celebrant la feste du jour de sa naissance, apres le festin, voulut estre de la danse avec les autres, & comme il sautoit entre deux femmes qu'il tenoit par les mains, il tomba roide mort par terre. *George le Fevre au 2. liv. des Annales de Misne.*

Vn jeune homme ayant demandé à femme la fille de certain sien voisin, fut rebuté & mocqué d'elle. Ceste ardante affection se tourna en fureur, & l'amour finit par cousteaux & mort. Car un jour comme ceste fille retournoit d'un festin de jours gras, où l'on avoit dansé & solasté à toutes restes, elle rencontra le jeune homme qui lui donna une terrible aubade : en lui deschiqetant le visage à coups de poignard. Non content de si furieux excès, il lui enfonce ce mesme poignard dedans le sein, la tue sur la place, & parce que c'estoit sur le soir se sauve. *Le mesme en ce 2. liv.*

Louis evesque de Mayence & de Magdebourg, administrateur de Halberstat & de Pabenberg, celebrant les bacchanales ou jours gras en une ville nommée Calbe sur la riviere du Sal, dedans une sale capable de plusieurs tables & de place tresample pour gâbades, fit dresser le bal, & voulut estre de la partie. Comme lui & les autres

autres repi  
coulume  
logis lequ  
qui les pu  
corps, se h  
de la salle  
rassé dedan  
noit par la  
trouvant ro  
cheute, fut  
nombre de  
ce, nul n'y  
livre de sa m  
Misne.

L'an 14  
Lubec, oi  
verent, m  
laissé leur  
s'estant pr  
que perso  
à faire bon  
doyent. M  
la nuit, le  
teurs, dan  
du feu, se tr  
d heures 18  
le & l'espou  
de leur ch  
corps morte  
par la fume  
let de quel  
verbe) les  
Vandalis, d  
De uait  
tenotaires  
oncle du se  
fin à Roit  
vies, & spec  
s'y trouver  
les eussent,

autres trepignoyent avec les riles & dissolutions accoustumées en tels exercices, le feu se print soudain au logis lequel fut embrasé en un instant. L'Evesque, à qui les pieds faisoient bien besoin pour garantir le corps, se hesta de gagner l'escalier, pour se sauver hors de la salle que le feu faisoit, il se trouua tout embarrassé dedans la robe trainante d'une damoiselle qu'il tenoit par la main : qui pis fut, l'escalier tout de bois se trouuant rompu & l'evesque tombé en bas, froissé de la cheute, fut d'abondant couvert & acablé d'un tresgrand nombre de personnes, tellement qu'il mourut sur la place, nul n'y ayant laissé la vie que lui. *Alb. Crantz au 10. livre de sa metropole. George le Fevre au 1. livre des Annales de Misne.*

L'an 1440. se firent nopces à Quale, village pres de Lubec, où plusieurs hommes, femmes & filles se trouverent, mesmes de la ville de Lubec, qui n'avoient pas laissé leurs mains ni leurs pieds en la maison. Le feu s'estant pris à la cheminee couva quelques heures, sans que personne s'en doutast. Car chascun estoit attentif à faire bonne chere, les autres dansoient & gambadoient. Mais le feu esclattant tout à coup fort avant en la nuit, le planché vint à fondre, les pauvres banquetteurs, danseurs & danseuses enveloppez de la fumee & du feu, se trouverent reduits à telle confusion, qu'en peu d'heures 180. hommes, femmes & filles perirent. L'espousé & l'espousee se sauverent en chemise par vne fenestre de leur chambre. Le matin l'on trouva beaucoup de corps morts sans aucune atteinte de feu : mais estouffez par la fumee. Depuis, quand en ces pays-la l'on veut parler de quelques grands malheurs : ce sont (dit leur proverbe) les nopces de Quale. *Alb. Crantz. au 12. liv. de sa Vandalie, ch. 12.*

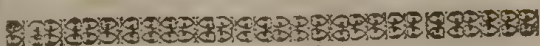
De nostre temps l'Abbé de Vallemont, l'un des protonotaires de deffunt Charles Cardinal de Bourbon oncle du feu Roi Henri le grand, fit un magnifique festin à Roüan, où les plus apparens de la ville furent conviez, & specialement les dames & filles de bonne maison s'y trouverent, parees des plus riches accoustremés qu'elles eussent, & qui pouvoient donner lustre à leurs beau-

rez. Entre autres la damoiselle de Renouart, niepce du sieur de Carrouges, bailli & gouverneur de la ville, comparut en ceste assemblée, revestue d'un accoustrement verd, asçavoir scoffion, bonnet à l'Espagnole, robe, corte, bas de soye, le tout de ceste gaye couleur. Ce qui donna sujet à quelqu'un de la compagnie de lui dire, Vrayement, madamoiselle, vous n'avez garde de brusler : car vous estes bien verte. La pensée de celui-la estoit totalement eslongnee de celle de Dieu. L'homme vouloit rire, rencontrant sur le mot de verd, & s'aurant de l'accident à la substance, ou se iouât de la damoiselle qui estoit en fleur d'age, & ne paroissant là que pour estre veuë & y passer le temps. Mais Dieu qui commande aux femmes de garder la maison, qui retranche severement toutes occasions aux desirs desreiglez, n'approuvoit pas telles rencontres. Pour sceller tant plus ferme son arrest, il permit que ce rieur predisist sans y penser ni bien comprendre ce qu'il vouloit dire, moins encore ce que Dieu avoit deliberé de faire, la misere qui acueillit ceste pauvre damoiselle incontinent apres. Car le feu s'estant prins d'un candelabre au planché lambrisé d'un vieil bois sec, se glissa soudainement par tous les endroits de la salle, à laquelle n'y ayant qu'une sortie, le grand nôbre de peuple qui y estoit ne pouvant se garantir de l'embrasement si soudain, plusieurs furent estouffez & bruslez, entre autres la pauvre damoiselle de Renouart, laquelle eust perdu temps d'appeller à garand ses vestemens verds, pour s'en targuer contre les traits enflammez qui la transpercerent. Ainsi ce qui lui avoit esté dit par gaudisserie, que sa verdeur n'avoit garde de brusler, fut une prediçtion du malheur qui lui arriva. *Livre 3. des hist. aparées, chap. 7.*

Les histoires de France elcrivent la mommerie des sauvages, en laquelle le Roi Charles VI. fut envelopé l'an 1394. & faillit d'estre bruslé vis, comme furent six autres qu'il menoit dancier. La France estoit à la veille d'estranges changemens, & n'avoit occasion que de laméier. On sçait ce qui est advenu depuis, & que par plusieurs fois quand les maîtres se sont esgayez outre ou contre ce qui conviendrà la Majesté royale, la danse & les comedies ont esté changees en lugubres tragedies.

DELI-

C'est ch  
grand & be  
meur enflé  
aux nouvel  
fus à l'Occ  
fortimper  
pont celest  
passage.  
tout joign  
des deux  
l'eau est e  
rains lieu  
ble & gra  
1396. M.  
l'Eglise F  
peu au des  
par l'inexp  
trouva inc  
entre les ro  
vers des di  
plus bas es  
du danger  
l'anchre en  
yant esté  
stonneme  
fame par  
sans s'estre  
mesme sa  
ans, & viv  
lui ayant  
re au mili  
du moins  
permente  
ment pui



DELIVRANCE *excellente.*

C'est chose assez notoire à ceux qui ont vëu Londres capitale d'Angleterre, outre le cours ordinaire de ce grand & beau fleuve de la Tamise, quand il s'est superbement enflé, comme il fait par le flus de la mer, notammēt aux nouvelles & pleines lunes : qu'il renvoye par son reflux à l'Océan ce qu'il lui avoit presté, avec vn courant fort impetueux & roide : sur tout lors qu'il rencontre ce pont celebre de Londres, quilui conteste son naturel passage. Encores a-il sa pente & descente fort violente, tout joignant la ville, sous une arche dudit pont, occupé des deux rouës du moulin, par lequel artificieusement l'eau est eslevee de la riviere, pour se distribuer par certains lieux publics & maisons particulieres de ceste noble & grande cité. Or le Dimanche 19. jour de May 1596. M. Robert le Maçon dit de la Fontaine, pasteur de l'Eglise Françoisse recueillie à Lōdres, ayant pris bateau peu au dessus de ce pont pour se rendre à son logis, soit par l'inexperience, ou par le cerveau gasté du bastelier, se trouva incontinent porté & jetté par ce courant furieux entre les rouës de ce moulin, lors en œuvre, & au travers des diverses machines qui sont sous ce pont, puis plus bas es tournoyemens impetueux qui y sont, suivis du danger des vaisseaux, qui là se trouvent tousjours à l'anchre en grand nombre. Ledit sieur de la Fontaine ayant esté delivré de ce danger plein d'horreur & d'estonnement à ceux qui considerent ceste place desia infame par divers accidens mortels qui y avoyent precedé : sans s'estre trouvé brisé ni mutilé d'aucun membre, ni mesme faisi d'aucune fièvre en l'aage où il estoit de 60. ans, & vivoit encores l'an 1611. sur tout la bonté de Dieu lui ayant tousiours conservé le jugement & la memoire au milieu de ces goutres & deluges d'eaux, où il fut du moins par l'espace de demi quart d'heure : ayant experimenté une main de Dieu si presente & benigne-ment puissante, au vëu & sceu de grands & de petits, re-

niepce du  
ville, com-  
pustement  
obe, corte,  
qui donna  
re, Vraye-  
trusser : car  
tout totale-  
ment tortire,  
l'accident  
ri estoit en  
veü & y  
ux femmes  
toutes oc-  
telles ren-  
il permit  
mprendre  
u avoit de-  
pauvre da-  
pris d'un  
bois sec, se  
salle, à la-  
de peuple  
llement si  
ntre autres  
ust perdu  
pour s'en  
ransperce-  
re, que sa  
diction du  
chap. 7.  
merie des  
envelopé  
ent six au-  
à la veüle  
que de la-  
e par plu-  
oure ou  
anté & les  
ed.es.  
DELI-



tournant tost apres à sa charge en fit une belle reconnoissance en grande assemblee par un sermon publié, pour tesmoignage à tous pres & loin, des dangers qui de toutes parts assiegent ceste vie, & de la bonté de Dieu, tres-fidele & puissante envers ceux qui l'invoquent, & y arrestent leur confiance.

L'adjousterai ici quelques mots de sa reconnoissance, faite le 30. jour de Juin ensuivant sa delivrance, qui ne peuvent nuire à personne qui a une bonne ame. Ainsi donc il disoit à ses freres & amis: Mon exemple vous apprend en premier lieu, combien soigneusement & ardemment nous devons regarder à Dieu, & nous recommander à lui par nos prieres. L'estois sain & disposé, il y a aujourd'hui cinq semaines, & sans aparence de danger faisant ma charge au milieu de vous: deux heures apres, en un moment, me voila ravi & emporté jusques aux portes de la mort. Tellement que ie puis bien dire, O Seigneur, i'estois en ma prosperité, par ton bon vouloir tu avois establi ma force: soudain tu caches ta face, & ie fus troublé. Ce n'est donc sans cause que S. Laques nous admonnest de ne dire point, Nous irons ici ou là, nous ferons ceci ou cela aujourd'hui ou demain, nous qui ne sçavons pas ce qui nous aviendra: veu que nostre vie n'est qu'une vapeur, qui aparoit un peu, & puis s'esvanouyt. Il faut donc qu'à toutes heures & à toutes occasions le nom de Dieu soit nostre forteresse, & à laquelle nous ayons nostre recours, nous retirant sous la protection du Treshaut & à l'ombre de ses aïles. Que si nous nous redons familiere l'invocation du nom de Dieu, nous en recueillerons ces deux utilitez non vulgaires: asçavoir, que ce nous sera une cachette & sauvegarde contre mille & mille perils qui nous assiegent de toutes parts: & puis si Dieu nous met quelquesfois à l'espreuve, l'acoustumance que nous aurons prise de nous recommander à Dieu, fera que la memoire en sera tellement cōfirmee en nos cœurs, qu'au milieu des angoisses, des dangers, de la presence de la mort, si la bouche ne peut faire son office, le cœur parle, & nous souvient du nom de Dieu: comme ceux qui pensent assiduelement à quelque chose, en ont mesme la memoire en dormant: & en traversant

souvent un c  
clos. Par ce  
d'ombre de  
pasteur nou  
misericorde  
sortes: mais  
tresgrande.  
mitez, que  
l'abyssine &  
des morts le  
noyer la foi  
Dieu, & de  
dit, Qu'il n  
ni hauteffe  
l'amour qu  
gneur. L'  
pas simple  
les que ces  
gardera D  
trompé, so  
ner à la pr  
& exemple  
puissiez mo  
bouche, po  
bonté & ver  
ses, qui no  
Lui mesme  
tes les ango  
en nos plus  
mort, il no  
serons poir  
de ceste p  
d'entre les  
la preface

V N nota  
& dem  
chaîne vili

souvent un chemin, en fin on le peut faire comme à yeux clos. Par ce moyen quand nous cheminons en la vallée d'ombre de mort le bâton & la houlette de nostre grand pasteur nous conduisent. Va peu apres il adjouste, La misericorde de Dieu envers moi est à louer en toutes sortes: mais en deux choses spécialement je la reconois tresgrande. L'une, que j'ai senti au milieu de mes infirmités, que les vagues des torrens, le heurt des rochers, l'abyssme & tournoyement des gouffres, & la présence des morts les plus hideuses & inopinées, ne peuvent noyer la foi, ni empêcher le cœur fidele de s'eslever à Dieu, & de se remettre entre ses mains, selon ce qui est dit, Qu'il n'y a ni angoisse, ni oppression, ni vie, ni mort, ni hautesse, ni profondeur, qui nous puissent separer de l'amour que Dieu nous porte en Jesus Christ nostre Seigneur. L'autre est, que je vi par la bonté de Dieu, non pas simplement, mais pour vous publier telles promesses que ceste-ci du pseaume trentequatriesme: Qui regardera Dieu, s'en trouvera esclaire: Il ne sera point trompé, son front ne rougira. Et puis c'est pour vous mener à la pratique, me proposant moi mesme pour patron & exemple que vous ayez devant vos yeux, lequel vous puissiez montrer de vos doigts, & que vous ayez en la bouche, pour dire, Voila ce pauvre qui nous presche la bonté & verité de Dieu, qui nous propose les promesses, qui nous exhorte à l'invocation du nom de Dieu. Lui mesmes a crié, Dieu l'a exaucé, & l'a delivré de toutes ses angoisses. Ietrons donc les yeux sur nostre Dieu en nos plus grands danger: il escartera les tenebres de mort, il nous illuminera de la clarté de sa face: nous ne ferons point confus. C'est le principal fruit que j'attends de ceste prolongation de vie & comme resurrection d'entre les morts. *M. Robert le Maçon, dit de la Fontaine, en la preface & au sermon sur le Ps. 34.*

AVT R E.

**V**N notable personnage, natif des pays bas, trafiquant & demeurant à Londres, fut en autre année prochaine visité, abatu, relevé, retiré & garanti de mesme

main du Seigneur Tout-puissant, que M. De la fontaine, susmentionné, de sorte que la plus part des accidens du peril & de la delivrance se rapportent. J'ai ouï parler d'un trait notable sur cela: c'est qu'estant en ce goufre, en invoquant Dieu tout en sa pensee, il se souvenoit encore de ses enfans, voire fort particulièrement, comme s'il eust esté en son liest ou dans le ventre du poisson de Ionas. Pour certaines considerations, je ne spécifie pas d'avantage les choses. *Extrait de mes memoires.*

## A V T R E.

**A**V mois d'Avril de l'an 1565, comme M. Pierre Forest docteur medecin d'Alcar s'employoit à garantir certaines personnes notables travaillees de poison, un homme d'autorité lui recita ce qui estoit venu peu auparavant en un village nommé Wateringhe pres de Delft ville renommee en Hollande. Vn personnage d'humeur melancholique, harassé & offensé par plusieurs malvueillans, finalement cheut en desespoir. Sur ce le malin esprit se presente en forme d'homme, comme pour consoler ce miserable, & produisant quelque témoignages de l'Escriture sainte, destournez de leur vrai sens, persuade au melancholique de terminer ses jours, l'asseurant que ce n'estoit crime d'impieté, ni d'ingratitude envers Dieu de se tuer soi-mesme. Car (ce lui disoit le malin esprit) tes ennemis t'ont fait grand tort, & tu n'avois pas mérité tel traitement: pourtant il y a beaucoup plus de gain & d'avantage en une mort prompte, qui ne te sera point reputée à peché devant Dieu. Ce detestable conseiller l'induisit de s'adresser à un apothicaire ou espicier pour avoir de l'arsenic. Le mal conseillé, suivant ceste resolution satanique, s'adresse à un espicier, demande de l'arsenic qui lui est refusé, s'il n'ameine un respondant ou pleige qui certifie que ceste drogue ne sera employée que pour tuer les loirs. Il s'en va chercher caution, & trouve le diable qui lui promet assistance, l'accompagne & respond pour lui à l'espicier, lequel lui baille de l'arsenic, dont ce miserable prend & avele une drachme par l'induction de son pleige, afin de ne pas faillir à se tuer. Ce poison

com-

commençan  
l'homme, do  
boyaux sent  
de l'orte qu  
par le l'appa  
lieu de fran  
voir este qu  
à soi. Le m  
presenter u  
homme, l'in  
sa stupeur p  
stonner de  
fanieuses in  
bier, se vas  
qu'il n'avo  
forte qu'il  
ceit endro  
verence &  
pleine san  
renter. P. R  
serv. 7.

Il y a tre  
L'personna  
ses affaires  
voit vingt a  
de Neuchâ  
la, un tour  
versale bal  
dans futen  
envelope  
sieurs he  
estre offen  
lui-mesme  
il a racont  
employé e  
rue memoir

commençant à operer , causa de terribles accidens en l'homme, dont tout le corps s'enfla, le petit ventre & les boyaux sentirent des tranchées estrangement violentes: de sorte que les assistans le tenoyent pour mort: mais par le support de Dieu tout puissant, il eut respit, & en lieu de franchir le pas, apres quelques convulsions, & avoir esté quelque temps en chartre, revint aucunement à soi. Le malin poursuivit depuis sa poincte, jusques à presenter un cordeau, puis un couteau à ce pauvre homme, l'induïssant à se desfaire. Le patient resveillé de sa stupeur par une speciale grace de Dieu, vint à s'estonner de telles redoutables poursuites, s'aperceut des furieuses impostures de l'ennemi, recourut à gens de bien, sçavans & entendus, qui l'ayans instruit autrement qu'il n'avoit esté, lui servirent d'instrumens à salut, de sorte qu'il se repentit des pechez qu'il avoit commis en cest endroit, apprehenda la grace de Dieu, vescu en la reverence & obeissance d'icelui. Par ce moyen il recouvra pleine santé de corps & d'esprit, & le malin défilta de le tenter. *P. Forest au 30. liv. de ses Observations medecinales, Observ. 7.*

AVT RE.

IL y a trente ans passez que M. Veiras, bon & docte personnage, s'estant embarqué (pour aller en lieu où ses affaires le requeroient) en un grand bastteau, où il y avoit vingt autres personnes sans les basteliers, sur le lac de Neuschâtel, ayans vogué assez avant pour passer de la, un tourbillon de vent les accueillit, si violent qu'il renversa le bastteau. Toutes les personnes qui estoient dedans furent noyées, excepté ce bon personnage, lequel envelopé des vagues fut par miracle au bout de plusieurs heures reporté au rivage d'où il estoit parti, sans estre offensé en sa personne, au grand esbahissement de lui-mesme & de tous ceux qui lors le virent, & auxquels il l'a raconté depuis. Son fils, personnage honorable, & employé en grands affaires m'en a fait le recit. *Extrait de mes memoires.*



## AUTRE.

VN mien bon ami m'a quelquesfois escrit ces mots, Vous me demandez des exemples de delivrances excellentes. Si vous en voulez des genereux & illustres, maints royaumes, principautez & republiques en l'Europe, plusieurs Rois, Princes, Seigneurs & Magistrats vous en fourniront à milliers. Quant aux exemples particuliers, infinies honorables familles & personnes ont esté ci devant, sont de present, seront ci apres, clairs miroirs de la sagesse & bonté de Dieu, qui nous supporte en si grande patience, nous soulage en beaucoup d'afflictions, nous delivre d'infinis dangers corporels & spirituels, & nous sauvera en son royaume celeste. S'il frappe d'une main, il guerit de l'autre. Je me ri de ceux qui demandent des miracles, quand on les sollicite à penser, dite & faire mieux qu'ils ne font. Car s'ils estoient entrez chez eux, ou avoyent considéré l'estat de leurs voisins pres & loin, on les otroit changer de langage. Quiconque voudra examiner soi-mesme sincerement, reconoitra que pour un danger Dieu l'a environné de sept delivrances excellentes, chascune desquelles embrasse tant de miracles que le nombre en est innombrable. Je vous en marque un. C'est q̄ beaucoup de fois en leurs vies les vertueux avisent la mort & s'acoustument à la toucher, voire à la gouter, tellement qu'ils en sont moins esmeus qu'aucun qui leur en parle. Ils ne voyent pas ceux qui les portent en leurs mains, ou qui les soulevent en diverses cheutes pitoyables. Vne sagesse & force plus qu'humaine les costoye en tous dangers, qui leur succedent en bien, lors mesme qu'ils perissent acablez. Comme nous mourons tous les jours, aussi tous les jours trouvons-nous la vie dedans la mort, en la vertu de celui qui est nostre vie. Reste de nous resouldre en lui pour l'avenir avec telle allegresse d'esprit, comme si jamais nos vies n'avoyent esté traversees de fâcherie ni de douleur quelconque.

Vn sage gentilhomme aagé d'environ quarante cinq ans, revenant de Lyon où il estoit allé vers le Roi Henri le grand, passa par S. Claude, d'où il print le chemin du

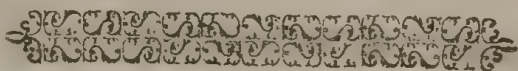
mont

mont Jura, p  
sa maison. E  
nommé l  
taillé dedan  
par lequel  
aise:) un a  
un peu trop  
brager, des  
droit plus  
chemin il t  
leurs environ  
arresté, son  
gons, avec l  
tes & elper  
deuxieme  
ce gentilho  
equipage  
que son va  
ou son ma  
& descend  
l'une des  
chauffer pr  
ment un lea  
le jambe, sur  
en repos au  
sa maison, &  
de ceste per  
jamais que  
te delivrance  
puis cinq ou

DE

L'An 15  
lande.  
la pui  
hommes j

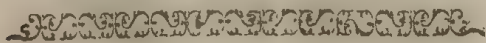
mont Iura, pour descendre à Gex, puis delà se rendre en sa maison. Estant presques au haut de ce môt au chemin nommé les faucilles (à cause que des long temps l'on a taillé dedans la roche un chemin estroit & tournoyant par lequel un homme de cheval peut monter assez à son aise :) un autre qui l'accompagnoit & suivoit se hastant un peu trop, le cheval du gentilhomme, prompt à s'embrager, desmarche comme s'il eust esté en quelque endroit plus spacieux, de sorte que se jettant hors de ce chemin il trebusche & roule par un precipice merueilleux environ quinze toises, jusques à un replat, où il est arresté, son maistre monté dessus sans avoir perdu les argons, avec l'espee au costé, le mâteau, le chapeau, les botres & esperons. Voulant le cheval s'esvertuer, ce fut un deuxiesme precipice, suivi d'un troisieme, de sorte que ce gentilhomme se trouva en selle, bride en main, & en equipage entier, quoi qu'au pied de la montagne, sans que son valet peust aller apres que par un grâd destour, où son maistre remis en chemin remonta la montagne, & descendit du haut d'icelle à Gex. Il sentit tost apres l'une de ses jambes froissée. S'estant fait desbotter & deschauffer pres du feu, on lui apporta par son commandement un seau d'eau fraîche, dont il se bassina toute celle jambe, sur tout l'endroit le plus atteint, & se mettant en repos au lit, le lendemain remonté à cheval, vint en sa maison, & depuis a long temps vescu sans se ressentir de ceste perilleuse cheute, de laquelle il ne me souvient jamais que je ne m'esmerveille infiniment de l'excellente delivrance de ce gentilhomme, decedé de maladie depuis cinq ou six ans en ça. *Extr. de mes memoires.*



DELIVRANCE memorable.

L'An 1572. Naerden petite ville à l'entree de Hollande, tomba le vingtiesme jour de Novembre en la puissance des Espagnols qui tuerent tous les hommes jeunes & vieux, violerent puis meurtrent fil-

les & femmes, brief n'oublierent article quelconque de leur mestier. Ceux qui ont marqué des particularitez de ceste lamentable destruction en racontent une que je n'ai pas voulu oublier. Un des principaux de Naerden, prins par quelque maistre pillard fut sollicité par menaces & incontinent par tortures cruelles qu'il n'avoit rien caché. Sa femme fut violée devant ses yeux : ce que ne pouvant supporter, & desnüé de tout moyen de tirer raison de tant d'outrageux vilains, & cruels assassins, les frappa de vive voix appellant Dieu à juge & vengeur de tant de maux. Il fut cruellement massacré par ses ennemis, en presence de sa femme, laquelle sollicitée de bail-ler la bourse, & elle ayant plusieurs fois protesté n'avoir or ni argent quelconque, ils la pendirent par un pied à une travaison, la teste contre bas, les mains estroittement liées derrière le dos, un garsonnet sien, qui avoit veu tuer son pere, assiste aux outrages infames & indignes tourmens faits à sa mere, fut garrotté & pendu par un pied comme elle. Ayans esté laissez deux jours en ce piteux estat, sans boire ne manger, & comme sur le point d'expirer, voici un homme merveilleusement beau, comme envoyé du ciel, qui deslie la mere & l'enfant, leur donne à manger, les exhorte de se confier en Dieu, & les assure qu'il ne leur defaudra point. Monsieur le President de Thou environ le milieu du 54. livre de ses riches histoires Latines de nostre temps, recite ceste delivrance, & adjoust au bout, je me rapporte de tout cela aux auteurs qui l'ont publié. De moi, ie ne touche point aux miracles que Dieu a faits en guerres des pays bas, depuis six vingts ans en ça. Moins encor à la France. C'est un œuvre d'autre main que de la mienne.



## DES DENTS.

**I**E marquerai en ceste section quelques histoires sur ce propos. *Columbus* au l. liv. de son anatomie, ch. 10. confirme ce que le sage Hippocrates escrit au livre des chairs, que les dents naissent aux enfans en la matrice de leurs meres, par

tes, par le mo  
sans nais, le  
ciles mots d  
les dents se  
en ai fait la  
de ceux qui  
gencives des  
tes, & pou  
treux. L'ai en  
nouveau-na  
& huit moi  
la Marque d  
cerent à ro  
un enfant l  
voir veu ur  
sortant du  
tranchante  
le même c  
la Trinité  
en l'age d  
mort. *A*  
dents sur de  
les unes que  
bit au l. l. ch  
nommé Pho  
*Alex Benedi*  
dit avoir rest  
toutes les den  
dents canine  
des vers es de  
ce que beau  
rement. M  
lent fortir,  
meres nour  
Chirurgiens  
la nécessité l

res, par le moyen de la nourriture qu'ils y prennent, & qu'enfans nais, le lait qu'ils tettent les leur fait pousser. Voici les mots de Columbus : J'ai asseurement observé que les dents se forment es enfans au vêtre de leurs meres, & en ai fait la preuve maintesfois, au grand esbahissement de ceux qui assistoyent à mes anatomies, ayant tiré des gencives des petis enfans morts au ventre de leurs meres, & poussé de hors des fort petites dents de leurs creux. J'ai eu loisir de descouvrir le mesme en des enfans nouveau-nais & puis decedez, & en des avortons de sept & huit mois. *Polydore Virg. au 3. li. des prodiges*, escrit qu'en la Marque d'Ancone, au temps que les Turcs commencerent à roder autour des mers & ports d'Italie, naquît un enfant lequel avoit six dets. Vn doctre medecin dit avoir veu une femme à Rome qui avoit une dent nec & sortant du palais, au dessus du creux proche des dents tranchantes, laquelle il fit inciser & cautetizer. Il raconte le mesme d'un ieune homme par lui veu au convent de la Trinité en la ville d'Agubio, auquel ceste dent sortit en l'aage de dix ans, & lui demeura depuis iusques à la mort. *Au traité des dents, ch. 29.* Plusieurs appellent telles dents surdents: mais il y en a de plus avancees en dedans les unes que les autres, & plus incommodes aussi. *Columbus au 1. li. chap. 10.* de son anatomie atteste qu'un sien fils nommé Phœbus avoit trois rangs de dents, bien aparés. *Alex. Benedict. en la preface du 6. li. de la guerison des maladies*, dit avoir refusé d'acheter un esclave More, pource que toutes les dents d'icelut estoit poinctues comme sont les dents canines. Plusieurs medecins attestent qu'il naist des vers es dents, & des pierres à l'entour, comme du tuf: ce que beaucoup de personnes experimentent ordinairement. Maints enfans meurent lors que les dents veulent sortir, à cause de la dreté des gencives, à quoi les meres nourrisses aident par frottement de doigts, & les Chirurgiens aussi, par ouverture convenable, selon que la necessité le requiert.



DE DENTVRE admirable.

DENTVRE admirable.

**H**erodote raconte qu'apres la bataille de Plataes, en laquelle les Grecs firent boucherie incroyable de l'armee des Perſes, comme l'on amassoit en un lieu les os des morts, on trouva une machoire de dessus, toute d'une piece, encores qu'elle eust ses dents distinguees par petites coches ou crenelures, & celle de dessous pareillement. *An 9. liv.* Plutarque atteste le mesme de Pyrrhus. *En sa vie.* Et Valerius Maximus, parlant de Prusias fils du Roi de Bithynie, dit qu'il avoit la machoire de dessus d'une seule piece, sans incommodité quelconque. *An 1. liv. ch. 8.* Telles machoires avoyent leurs dents meulieres, œilleres, canines, tranchantes, distinctes, mais sans ouvertures ni racines comme les nostres ordinaires, qui tombent ou sont arrachees les unes apres les autres, selon divers accidens. De nostre temps, le docteur *Phil. Melanchihon* atteste qu'en la Cour du Duc de Lünebourg se trouva une fille de chambre de la Duchesse, laquelle avoit es gencives haute & basse deux os continus, en lieu de dents, *An 2. li de sa Physique: Columbus au 15. liv. de son anatomie.* J'ai remarqué (dit-il) en quelques uns les dets si serrees, qu'il estoit impossible separer les unes des autres. Quiconque y vouloit toucher, force estoit d'emporter un bon esclat de la maschoire. Le docteur *Houlier au 1. liv. observ. 31.* rapporte qu'un chirurgien arrachant la dent de quelqu'un à Paris, enleva les dents prochaines, & une partie de la maschoire. Ils'en ensuivit une perilleuse hæmorrhagie. Le chirurgien tiré en justice par le patient, fut renvoyé absous à pur & à plain, pource que les dents furent trouves continues & toutes d'une piece.

DOR-

**L**E prem  
L'orme  
croit d'au  
que ceux la  
sur le livre d  
viteur d'un  
mant elciv  
ou il estoit.  
2. Il n'ait  
nuict le le  
& estoit lo  
noit couch  
3. Son r  
d'un Paris  
ge & dorm  
dormir tuz  
né la mort  
logis & en t  
4. Jean B  
l'on void de  
& neantmo  
veilloyent  
cerveau, la  
l'en ai veu  
qui n'avo  
fesse qu'il  
vie, & alla  
à ce qu'il n  
il y en a qu  
montent su  
cessibles, o  
monde nes  
soudain ils  
lequel fut

DORMEURS estranges.

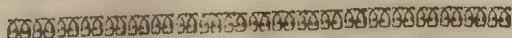
**L**E premier volume contient plusieurs histoires des dormeurs merveilleux. Ceste section servira de surcroist d'aucuns exemples obmis, non moins estranges que ceux la. *Iean l'Aleman docteur medecin en son commentaire sur le livre du grand Hippocrates, de flatibus*, dit que le serviteur d'un apothicaire, se levoit toutes les nuits, & dormant escrivoit comme en plein iour dedans la chambre où il gisoit.

2. Il fait aussi mention d'un autre, lequel environ minuit se levoit dormant, ouvroit sa boutique, y rangeoit & estalloit les choses comme de iour, puis s'en retournoit coucher sans s'esveiller.

3. Son troisieme exemple de dormeurs estranges est d'un Parisien, lequel ayant l'espee au costé, traversa à nage & dormant la riviere de Seine, & continuant en son, dormir tua certain sien ennemi, duquel il avoit machiné la mort en veillant: ce qu'ayant fait il revint en son logis & en sa couche.

4. *Iean Bodin au 3. liv. de sa Demonomanie, ch. 6.* dit que l'on void des hommes qui autrement ne sont point fols, & neantmoins cheminent en dormant, comme s'ils veilloient: qui est une lethargie ou autre maladie de cerveau, laquelle avient quelquesfois aux plus sages. J'en ai veu (adioustoit-il) trois malades de ceste maladie, qui n'avoient aucune douleur: & mesmes Galien confesse qu'il a esté malade en ceste sorte une fois en sa vie, & alla demi quart de lieuë tout dormant, jusques à ce qu'il rencontra une pierre qui le fit tomber. Mais il y en a qui vont fort souvent la nuit les yeux clos, qui montent sur les maisons, les Eglises, & hauts lieux inaccessibles, où le plus vigilant & le plus sage homme du monde n'escauroit mōter. Si on les appelle par leur nom, soudain ils tōbent par terre. Il y en eut un agité la nuit, lequel fut suivi par sō cōpagnon qui couchoit avec lui.

Le voyant aller en la riviere il ne voulut pas le suivre; mais de peur qu'il n'allast trop souvent en l'eau, il l'appella par son nom, & tout soudain l'autre tomba tout dormant, & fut noyé.



## DUEL.

**A**Yant monstté l'usage des anciens duels, par les exemples de ceux qui se sont faits, sous nos premiers Roys; & l'abus qui se commet, aux modernes par l'exemple des derniers; nous n'en rapporterons plus que deux ou de ce regne ici, pour faire voir en eux tous les autres. Je di quant à l'abus qui consiste en l'Appel, qu'on suit de soy mesme, sans permission; car quant à la forme du combat, ils sont non seulement differents entr'eux, mais si differents à tous les autres, qu'il ne s'en trouvera point de pareils en tous ceux que nous avons dit; soit pour la qualité des combattans, ou pour la diversité des armes.

Le premier sera du Chevalier de Guyse, & du Baron de Lux. Voila desia un Prince sur le Theatre, où nous n'en avions point veu encor joüer ce personnage. Plusieurs y estoient mōtez cōme lui, s'estoyēt querellez, desfiiez & rédus sur le lieu; mais il y avoit eu tousiours quelque empeschement, ou quelque défaut, q. les en avoit fait retourner sās cōbatre. Cestui-ci cōbatit, tua de sa main le pere, & le fils, & réperta une double victoire de tous les deux.

Le premier combat fut par une rencontre avec le Pere, pour quelques paroles qu'il avoit dites de feu Monsieur de Guyse. Quelques uns pēsēt que ce ne fut que le pre-texte, & que le Chevalier fut porté par d'autres sujets à le quereller. Quoy qu'il en soit, ils se rencōtrērēt un matin à la grād rue de S. Honoré, le Baron à pied, & le Chevallier à cheval; qui mit pied à terre, & dit au Barō qu'il mist la main à l'espee, en tirant la sienne. Le Baron ne pensoit à rien moins, & ne se pouvoit imaginer que ce fust à bō escēt; il mit toutesfoi la main à l'espee, mais avec peu d'effect; il estoit desia vieux, & hors d'escrime, depuis lōg temps, pour se battre cōtre un jeune Prince, qui ne

qui ne faisoit  
le Chevalier  
tomber m  
à lui, il rem  
la grande l  
Ainsi mo  
soit-on) d'a  
Duc de G  
voit hono  
lui avoit d  
de, homm  
grat & vari  
faits de fo  
contre lu  
& se trou  
le feu Ma  
à sa mort  
lier de G  
la juste d  
d'un Pere  
en oubliat  
à les affair  
ennemi. C  
s'il estoit e  
che. Il avo  
ou qu'il en  
en la Chre  
mort; & d  
re, ce n'est  
floit raison  
seulement  
Guyse, d  
n'eust osé  
des gentils  
ce sont des  
qui ne les  
pouvant la  
soit exemp  
doivent au  
dire autres

qui ne faisoit que sortir des exercices. Aussi ne lui donna le Chevalier qu'un seul coup au travers dont il alla tomber mort dans la boutique d'un cordonnier. Quant à lui, il remonta froidement à cheval, & se retira le pas en la grande Escuyrie du Roy, comme s'il n'eust rien veu.

Ainsi mourut le Baron de Lux, pour s'estre vanté, (disoit-on) d'avoir esté du Cōseil de Blois, cōtre la vie du feu Duc de Guyse. Il avoit esté fort aimé d'Henri III. qui l'avoit honoré de son ordre du S. Esprit, & pour l'amour de lui avoit donné la vie à l'Archevesque de Lyon, son oncle, homme d'Etat & d'affaires, eloqué & subtil, mais ingrat & variable en ses affectiōs, qui ayāt receu rāt de biēfaits de son Prince, n'avoit pas laissé d'estre de la Ligue, contre lui mesme. Il devint apres serviteur du feu Roy, & se trouva en de belles occasions, tant avec lui, qu'avec le feu Marechal de Biron, dont il fut le conseil jusques à sa mort. Il avoit un fils de mesme aage que le Chevalier de Guyse, qui reçut la nouvelle de cest accidēt, avec la juste douleur qu'un fils unique peut ressentir de la mort d'un Pere. Si ne s'oublia il pas tant à pleurer sa vie, qu'il en oubliast de venger sa mort. Mais il falloit donner ordre à ses affaires, & attendre le temps de pouvoir parler à son ennemi. Chascun parloit diversement de ce qu'il feroit, s'il estoit en place, & chascun s'y fust trouvé bien empêché. Il avoit à faire avec un Prince, qu'il falloit qu'il tuast, ou qu'il en fut tué. De le tuer, il n'y avoit pied de terre en la Chrestienté, qui lui peust estre affeuré apres sa mort; & d'estre tué aussi par celui qui avoit tué son pere, ce n'estoit pas satisfaire à sa passion. D'en tirer plus tost raison par Iustice que par l'espee, il ne le falloit pas seulement penser. Le Chevalier estoit en l'hostel de Guyse, dont il n'avoit point descouché, & où persone n'eust osé seulement l'aller demander. C'est le malheur des gentils-hommes, d'avoir à faire contre des Princes, ce sont des vaisseaux d'airain, contre un pot de terre, qui ne les peut chocquer sans se rompre. Le Roi doit pourtant la Iustice à tous ses sujets, & n'y a Prince qui en soit exempt, mais ses sujets, pour grands qu'ils soyent, doivent aussi respecter les Princes. C'est ce que j'ai ouï dire autresfois au feu Roy, sur un semblable sujet, avec



ce beau mot, Je vous puis faire tous grands, mais ie ne vous puis faire Princes.

Ainsi doncques, le ieune Baron de Lux, ayant celebré quelques quinze iours le dueil de son pere, meditant continuellement sa vengeance, & fermant les yeux à tout ce qui en pouvoit arriver: envoie finalement un cartel à son ennemi. Certes il y proceda genereusement: toute sa vieil en eut esté regardé, & iamais il n'eust veu le Chevalier de Guise, que le souvenir du sang de son pere, ne lui eust fait esmouvoir & fremir le sien. Ce cartel fut porté par son Escuyer, qui s'acquitta dignement de la charge que son maistre lui avoit commise. L'actiō estoit perilleuse, car s'il eust esté reconu, & qu'on se fust tant soit peu douté du dessein qui le menoit, les plus hautes fenestres de l'hostel de Guise eussent esté trop basses pour lui: mais il y fut si matin, que tout le monde y dormoit encore. Il entra dās la chambre du Chevalier plustost que le iour, & l'esveillant de la part du Baron de Lux, le supplia tres-humblement de le pardonner, si pour satisfaire de ce qu'il devoit à son maistre il avoit eu la hardiesse de lui porter ce Cartel. Il s'esveilla à ceste nouvelle, sans s'en esmouvoir nullement, & ayant veu ce qu'il contenoit, les yeux encor assez mal ouverts, Donnez moi mes chausses, dit-il, d'une franchise admirable, afin que tandis qu'il n'y a ici personne, j'aille contenter vostre maistre. (Il n'y avoit pas un seul valet dans la chambre.) Cest Escuyer l'habillant, le supplie encor avec toute sorte de respect, de mener quelqu'un des siens avec lui, avec lequel il peust rendre tesmoignage de l'actiō qu'il alloit faire: Alors entra dans la chambre le Chevalier de Grignan, que le Prince lui baille, pour compagnon de sa fortune. Et sans prédre aucun pourpoint, s'en va trouver le Baron de Lux, avec une simple camizole, sous son manteau. Notez que c'estoit au cœur de l'hyver, & qu'estoit encor matin, il ne pouvoit estre qu'il n'eust froid. Mais d'autant que le cartel de ce Baron courut toute la France, & que s'en ay trouvé une coppie parmi mes papiers, ie l'ai bien voulu mettre ici, pour faire voir que la passion ne lui troubla point le iugement, & que la haine qu'il portoit au Chevalier, comme enne-

mi, ne

mi, ne lui fit  
me Prince.

Mon-fet  
du iuste su  
pourquoi,  
ment de pa  
ve par ce b  
l'espee à la  
pere. L'edi  
ret que voi  
pour e-ster  
Ce Genui  
un bon dā  
choix Et  
me comā

Ce Car  
veu, fait  
Baron, c  
gnale cor  
ge, ou il  
cuyer: q  
li, le fut m  
camizole, &  
qui avoit e  
chausse, si  
qu'il s'avo  
le lui-mes  
mise, il s'y  
l'envoya l  
valier de  
rages, tou  
s'approch  
point aux  
vaux, com  
Au cōtrair  
donerent  
tant l'arce  
oume, &  
part. Lste

mi, ne lui fit point perdre le respect qu'il lui devoit comme Prince.

*Le Cartel disoit ainsi.*

Mon-seigneur, Nul ne peut estre plus fidele tesmoin du iuste suiet de ma douleur que vous mesme: C'est pourquoy, Mon-seigneur, ie vous supplie tres-humblement de pardonner à mon ressentiment, si ie vous conue par ce billet, à me faire tant d'honneur, de me voir l'espee à la main, pour tirer raison de la mort de mon pere. L'estime que ie fai de vostre courage, me fait esperer que vous ne mettrez point en avant vostre qualité, pour eviter une action, où vostre honneur vous oblige. Ce Gentilhomme vous menera au lieu où ie suis, avec un bon cheval, & deux espees, desquelles vous aurez le choix. Et s'il ne vous est agreable, j'iray par tout où vous me commanderez.

Ce Cartel admiré iustement de tous ceux qui l'ont veu, fait paroître le iugement & la discretion de ce ieune Baron, comme le combat qui suivit apres en tesmoigne courage. Il attendoit le Chevalier dans un village, où il se chaussoit, en attendant le retour de son Escuyer: qui lui estant allé dire que le Chevalier estoit là, le fut incontinent retrouver, pour lui faire quitter la camifole, & lui bailler le choix des espees. Le Chevalier qui avoit eu froid en chemin, & ne s'estoit pas encor eschauffé, fit quelque difficulté de la quitter, lui disant qu'il sçavoit bien s'il estoit armé, puis qu'il l'avoit habillé lui-mesme. Mais, sçachant que le Baron estoit en chemise, il s'y mit aussi: & ayant choisi l'espee qu'il voulut, renvoya l'autre au Baro, qu'il fit aussi visiter par le Chevalier de Grignan. Alors parurent ces deux braves courages, tous enflammés d'ire: les seconds s'escartent, & ils s'approchent à toute bride. On dit qu'ils ne s'amuserent point aux passades, pour gagner la croupe de leurs chevaux, come font ordinairement ceux qui se battent à cheval: Au cōtraire, s'abordas l'un l'autre, sans se marchader, ils se dōnerent deux si grāds coups d'estoc, que le Baro rencōtrant l'arçon de la selle du Chevalier, le perça d'outre en outre, & le Chevalier le perça lui-mesme de part en part. Ils redoublent: le Baro dans l'espaule du Chevalier,

& le Chevalier dans le corps du Baron. Bref, ils se porterent cinq coups, dont le Chevalier s'en alla blessé, laissant le Baron mort sur la place, d'autant de playes. Braves & genereux courages, s'ils se fussent employez en une cause plus legitime: car bié que le Baró ne peust mieux, ni plus justement employer sa vie, qu'à venger la mort de son pere: si est-ce que c'estoit ietter le manche apres la coignée, & exposer son ame en un peril evident de se perdre, sans esperance de rien gagner. Et bien que le Chevalier combattist aussi pour son pere, à cause des paroles que le vieux Baron de Luz avoit dites de sa mort, & qu'il eust tué glorieusement le pere & le fils en un mesme mois, & remporté de ce cōbat les plus illustres marques, & les plus honorables tesmoignages de sa valeur, qu'il en eust sçeu desirer; si est-ce que comme la cause fait distinguer le supplice d'avec le martyre, l'estime aussi que sa victoire eust esté bien plus agreable à Dieu, plus glorieuse à son nom, & moins perilleuse à son ame, s'il eust combattu pour la querelle qui porta ses ayeuls en la Palestine. Mais, le temps, les affaires, ni son aage ne lui permettoient pas de former encore ces entreprises. Il faut que le Printemps iette ses fleurs, avant que l'Automne produise ses fruiçts, & faire premierement, les factions d'un soldat, que l'office d'un Capitaine. Godefroy de Bouillon avoit esté comme lui, & suivant l'Empereur Henr. IV. avoit tué de sa propre main Raoul de Suzube, son ennemi capital, & Competiteur en l'Empire; Son aage, sa race, sa profession, & sa generosité naturelle faisoient esperer que les palmes du Levant ombrageroyent encor' une fois les Croix de Lorraine; mais Dieu voulut autrement disposer de lui.

Ceste digression nous a fait oublier nos seconds, qui se battirent aussi, selon la coustume, qui les rendroit autrement infames. D'abord le cheval de Grignan se cabra, & Riolet, (ainsi se nommoit cest Escuyer) prenant l'avantage de l'occasion & du temps, lui gagne la croupe, & lui porte un coup d'estoc dans les reins. Grignan se, tournant, lui donne d'un revers sur la teste, & là dessus survint le Chevalier, qui les separa, donnant la vie à Riolet avec le corps de son maistre,

Mais

Mais le Chevalier  
de sa victoire  
lui-mesme a  
qu'il creva  
Ainsí la font  
suivant ceux  
personne. Q  
en une petit  
femmes, tran  
devant de lu  
ped à terre  
l'Inimanie,  
uns le consi  
zades, que  
yent couste  
qu'il ne po  
Ceci est  
l'affect on  
gaux. qu'e  
de sa mort  
si arge, m  
il estoit en  
son vilage e  
maison de vi  
le regretter  
de eternelle  
plus admirab  
ce, Aix & A  
dres, & conte  
de leur donn  
que par l'ex  
l'une, & l'aut  
Il fut reg  
de ses paren  
qui furent  
ques en son  
de Conty, sa  
belles plum  
Il estoit nay  
mourut à Ba

Mais le Chevalier de Guyse ne jouit pas longuement de sa victoire; car un an, ou environ apres, mettant le feu lui-mesme à un canon, en Provence, le malheur voulut qu'il creva, & lui emporta d'un esclat la moitié du corps. Ainsi la fortune use imperieusement de ses affections, suivant ceux que bon lui semble, mais, ne s'attachant à personne. Quelque temps auparavant, faisant son entree en une petite ville du mesme pays, une compagnie de femmes, transportees d'un exces de joye, estoit sortie au devant de lui, en habit d'Amazones; & lui ayant mis pied à terre, à la porte de son logis, pour voir repasser l'Infanterie, qui estoit venue au devant de lui, quelques uns le conseillerent de se retirer, de peur des harquebuzades, que les bourgeois assez souvent mal adroits tiroient coustumierement, auxquels il respondit en riant, qu'il ne pouvoit mourir que d'un coup de canon.

Ceci est encor memorable, & une riche preuve de l'affection qu'il avoit empreinte en l'ame des Provençaux. qu'estans porté dans la ville d'Arles le lendemain de sa mort, le peuple criant & gemissant d'une façon est ange, arracha les clous de sa biere, descouvrit le drap, où il estoit enseveli. & ne trouvant aucun changement en son visage en fit faire un pourtrait, qui fut mis en leur maison de ville, comme un avertissement aux vivans de le regretter, & une exhortation à la posterité d'en garder eternellement la memoire. Mais, ce qui est encor plus admirable, les deux premieres villes de la Provence, Aix & Arles, estans entrees en jalousie de ses cendres, & contestans qui les auroit, pour avoir l'honneur de leur donner sepulture; ne purent estre accordees que par l'expedient qu'on print, de donner le cœur à l'une, & laisser le corps à l'autre.

Il fut regretté pareillement à la Cour, non seulement de ses parens, mais aussi du Roi, & de la Roynne sa mere, qui furent visiter Monsieur de Guise, & le consoler iusques en son hostel; mais sur tous, Madame la Princesse de Conty, sa sœur, en fut tellement affligee, que les plus belles plumes de ce temps s'employèrent à la consoler. Il estoit nay à Paris, & portoit le nom de la mesme ville, mourut à Baux, en Provence, & repose à Arles; Prince



de grande esperance, & d'invincible courage, beau de visage, bien fait de corps, & dont les rares perfections en ceste premiere ieunesse promettoient toutes choses grandes.

Sans sortir du pays, où le discours precedent nous a portez, nous pouvós nous acquitter de nostre promesse, & conclurre ce traité par l'exemple de deux combats signalez, pour l'estrange façon des armes, qui furent choisies par les querellans. Le premier fut entre le sieur de la Roque, & le Vi-Comte d'Allemagne : tous deux Provençaux, & tous deux si voisins, que leur querelle ne proceda que du voisinage. Car pour estre trop pres l'un de l'autre, & avoir des villages, dont ils estoient Conseigneurs, il arriva que leurs Bailles premierement se querellerent, & puis les maistres espouserent la querelle de leurs Bailles. Baille en ce pays-là est une qualité, qui represente le Seigneur en son absence.

Or est-il que ces deux Bailles se trouvant ensemble un iour en ceremonie, se voulurent preceder l'un l'autre, chacun pretendait que son Seigneur devoit estre le premier. Mais, comme ce n'estoyent point gens d'espee, leur querelle ne passa point les paroles, qui furent bien tost apres rapportees par eux-mesmes à leurs Seigneurs. Quelque temps apres, Allemagne, chassant dans un bois, y trouve le Baille de la Roque, qui chassoit aussi, auquel il dit, Et bien, Baille, vous avez voulu preceder le mien? Mais, s'il vous arrive d'y retourner, ie vous donneray si ferré sur les doigts, que l'envie ne vous en reprendra iamais. Monsieur, respond le Baille, l'ay un bon maistre, qui me defendra. Dites à vostre maistre, repliche Allemagne, que ie vous donnerai sur les oreilles & à lui aussi. La Roque sceut incontinent ceste menace, par son Baille, qui meslant l'interest de son maistre parmi le sien, adjousta ceste derniere parole, & à lui aussi, comme Allemagne tesmoigna depuis, disant qu'il n'avoit iamais parlé que du Baille : Neantmoins, bien que la Roque fust esclairci de cela, & que ses amis lui dissent qu'il n'estoit point offensé en l'iniure de son Baille, il se resolut toutesfois de se battre avec Allemagne. Il avoit soixante & tant d'ans, & Allemagne en pouvoit avoir quelque tren-

te.

te. Parquoi l'  
croit ne non  
de nostre co  
bar, & prest  
cité, trouve  
avis ne lui est  
pognards, &  
Mondieur, (l  
vous auriez  
rions à coup  
& lai lez mo  
vous m'avez  
s'accorde de  
& le cader  
plus loin q  
Allemagne  
donne, & se  
rent de l'au

La Roq  
celui d'Alle  
continent. M  
les seconds  
ce se separa  
voit prier  
mettoit les g

Voilà à m  
rager comb  
il s'en fait pl  
plus les arm  
cher, & tant  
sa force. M  
selon leur v  
se fussent il  
si mal fond  
vant le Prin  
eu l'impude  
ne les eust-i  
permette u

L'autre d  
Soldats de R

te. Parquoi les billes n'estoyent pas pareilles. Mais, à quoi ne nous fait resoudre la rage, quand elle s'empare de nostre cœur? Ce pauvre gentilhomme, hors de combat, & prest à faire une entree naturelle dans le sepulchre, trouve moyen de l'anticiper par un duel, qui à son avis ne lui estoit point desavantageux. Il fait faire deux poignards, & appellant son ennemi dans la ville d'Aix, Monsieur, (lui dit-il) vous estes ieune, & ie suis vieux: vous auriez trop bon marché de moy, si nous nous battrions à coups d'espee. Mais prenez un de ces poignards, & laissez moi l'autre, pour tirer raison de l'offense que vous m'avez faite: Allemagne ayant accepté ce parti, il s'accorde de deux seconds, qui furent le sieur de Vins, & le cader de Valernes, sortant hors la ville, & sans aller plus loin que sur le fossé, les seconds s'estans escartez, Allemagne, dit à la Roque, donne moy la main. Il la lui donne, & se tenans tous deux d'une main, se poignarderent de l'autre.

La Roque lui porta son coup dans le corps, & receut celui d'Allemagne dans la gorge, dont il tomba mort incontinent. Mais Allemagne vesquit encore, pour separer les seconds, qui estoient desia blefiez tous deux: & apres ceste separation, sentant approcher celle de son ame, voulut prier Dieu: mais la mort le prevint, ainsi qu'il mettoit les genoux en terre.

Voilà à mon avis un des plus furieux & des plus enragez combats, qui se soyent gueres faits en France, où il s'en fait plus qu'en tout le reste du monde: Car tant plus les armes sont courtes, & tant plus il faut s'approcher, & tant moins on se peut servir de son adresse, ni de sa force. Mais si les duels eussent esté permis en France, selon leur vrai & ancien usage, ces deux gentilshommes se fussent ils entretuez si brutalement, sur une querelle si mal fondee? eussent-ils point eu honte de disputer devant le Prince, ou ses Lieutenans? Et quand ils eussent eu l'impudence de demander ce combat au Souverain, ne les eust-il pas plustost accordez ensemble, que leur permettre un combat si defraisonnable?

L'autre duel fut au mesme pays entre deux simples soldats de Riez, dont l'un s'appelloit Clouys, homme de

valeur, & estimé communement le meilleur soldat du pays. La seule envie de l'ouir tenir en ceste reputation, donna suiet à un sien compagnon, nommé Orceller, de l'appeller, sans autre querelle, & afin qu'ils peussent estre plus matin sur le lieu, ils sortirent à l'entree de la nuit, & couchèrent ensemble dans une haye. Le lendemain, ils se leverent avec le iour, mettent la main à l'espee l'un contre l'autre, & se porter trois, ou quatre coups d'estoc, d'as le corps, sans que l'un ni l'autre voulust pour cela demordre du combat. En fin, Clouys, ayant receu vne derniere estocade dans le bras, qui lui fit tomber son espee à terre; Tu vois, dit son ennemi, ce que ie puis faire, demande la vie, ou tu es mort. C'est tout un, respondit Clouys, j'aime mieux mourir que la demander, & moy, dit l'autre, j'ame mieux te faire courtoisie, encores que tu n'en demandes, que te faire desplaisir en cest avantage. Ce disant, il ramasse l'espee de Clouys, & s'estant donné la main l'un l'autre s'en vör tous deux se faire penser.

Vn mois apres, routes leurs playes furent gueries, horsmis celle que Clouys avoit au bras, qui fut environ six mois à guerir, & lui presqu'autant à recouvrer sa premiere force, passé lequel temps son ennemi s'estant marié, & ayant desia perdu le souvenir de sa querelle, dans le soin de son nouveau mesnage, voici Clouys qui l'aborde un iour, alors qu'il y pensoit le moins, & l'ayant escarté, Il semble (dit-il) que tu ne te souviennes plus de nostre combat. Il est bien vray que tu n'y portas franchement, & que nous y fusmes tous deux blesez; mais il y a cela d'avantage, que tu emportas mon espee, & que ie demuray estropié. Cela me fait si mal, que la longueur de ma bleseure m'a esté plus ennuyeuse, pour le regret que j'avo de n'en pouvoir tirer raison, que pour la propre douleur qu'elle me faisoit. Parquoy, refouls toy promptement de me satisfaire.

Orceller, qui la premiere fois avoit appelé Clouys par honneur, & sans occasion, estât maintenant nouveau marié, se faschoit d'y retourner avec suiet. Il aimoit mieux venir aux prises avec sa femme: Il le prie donc d'oublier une chose qu'il avoit mise sous le pied, & faisant autant le sage qu'il avoit au paravant fait le fou, lui remontra que  
le temps

le temps deve  
avoir aucu  
vaine action  
pour lui, il a  
estoit demeure  
cun avantag

Non, non,  
rement sans  
tation que l'  
pee, qui me l  
ma vie en ta  
ne. Ce soldat  
de Clouys, s  
vi, à ou il l  
avoit attach  
l'og, & aur  
& deicen  
pee, & desc  
suis, ayai  
Clouys lui  
& lui en de  
se touchant  
ou ils ne poi  
pelle; & d'un  
tre la tette, m  
se courto  
troublait  
Clouys al  
pas la pareil  
mier comba  
cette action  
plus iuste  
mettât que  
& leur rend  
contraindre  
ne le pouvo  
vne femme L  
Eau ou c  
se encor un  
Cour, & pou

le temps devoit avoir assoupi cela, d'autant plus qu'il n'y avoit aucune mauvaise parole qu'ils eussent dite, ni mauvaise action qu'ils eussent faite l'un contre l'autre. Que pour lui, il avoit esté marié de l'incommodité qui lui estoit demeurée de sa blessure, & ne pretendoit tirer aucun avantage de son espee, qu'il estoit prest à lui rendre.

Non, non, respondit Clouys, tu m'as appelé premierement sans luyet, pour la seule envie de m'oster la reputation que j'avoys acquise, & que tu m'as ostée avec l'espee, qui me l'avoit fait acquérir: tu m'as estropié, & as eu ma vie en ta main, ie ne me puis satisfaire que par la tienne. Ce soldat voyant qu'il ne pouvoit vaincre l'obstinatio de Clouys, se resout à le vaincre lui-mesme & l'ayât suivi, là où il le mena, iusques à un creux de terre, d'où l'on avoit attaché un arbre, qui pouvoit avoir six pieds de lōg, & autāt de large; Il faut (dit Clouys) quitter l'espee, & descendre là; & disant cela, il quitta lui-mesme son espee, & descendit le premier en bas: l'autre le regarde, & le suit, ayant aussi quitté son espee. Quand ils furēt là bas, Clouys lui presente deux pistolets qu'il y avoit cachez, & lui en donne le choix. Ils en prennent chascun un, & se touchant presque l'un l'autre, car ils estoient en lieu où ils ne pouvoient avancer ni reculer; Y es-tu, dit l'appellé; & d'un mesme temps lui fait tonner le pistolet contre la teste, mais il ne le foudroye pas: car soit que l'autre se courbât, ou que la haste qu'il avoit de le prevenir le troublast lui-mesme, il ne fit que lui friser les cheveux. Clouys alors voyant son ennemi desarmé, ne lui rendit pas la pareille de la courtoisie qu'il lui avoit faite au premier combat, soit qu'il n'eust pas le temps d'y penser en ceste action, ou qu'il ne le voulut pas faire. Mais, Dieu plus iuste que lui, la lui rendit lui-mesme visiblement permetant que son pistolet faillist lors qu'il devoit faire feu, & leur rendant à tous deux les armes inutiles, pour les contraindre à s'accorder, comme ils firent, voyans qu'ils ne se pouvoient pis faire. *Le sieur d'Audiguier, en son œuvre, intitulé Le vray & ancien usage des Duels.*

Environ ce temps là, que nous venons de marquer, il se encor un autre combat, de mesme façon, en mesme Cour, & pour une occasion presque semblable, entre le

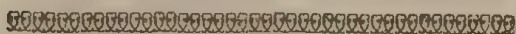


Baron de Bressieux, frere aîné du Marquis, qui est aujourd'hui, & le Baron de Balagny, frere aussi du ieune Balagny, qui lui a succédé. Le iuiet proceda d'une gageure d'un bas de soye : Balagny étant aux Tuilleries avec plusieurs autres, dôt Bressieux en estoit un, mit son chapeau à l'un des bouts de la grande allée, & demāda s'il y avoit quelcun qui voulut iouër mille pistoles, à qui plustost l'auroit à la course, à cōmencer depuis l'autre bout. Bressieux dit qu'il ne les avoit pas sur lui, mais qu'il les enverroit querir en bagues, ou en argēt, & les mettroit au hazard. Nō, dit Balagny, mais courons pour un bas de soye, ils en demeurent d'accord. La Course fut lōgue, penible & roide, cōme de deux hōmes, qui ne manquoient pas de force, de dispositiō, ni d'haleine. En fin apres l'avoir quasi parfournie, & estre allez pair à pair jusqu'aupres du but, Balagny tōbe, & Bressieux emporte son chapeau. On dit qu'avāt q̄ Balagny tōbast, Bressieux l'avoit devacé d'ū pas, tellement q̄ sa cheute ne fust pas cause de sa perte. Neantmoins, Bressieux ne se voulant point servir de cest avantage, qu'il estimoit plustost devoir à la fortune, qu'à son adresse, lui dit, Balagny, Je suis cōtent de recourir encore une fois, & ne re demander riē de ceste course, puis q̄ tu es cheu, afin de t'oster toute sorte d'excuse. Tu fais biē, respōd Balagny, de ne m'en riē demander, car ie ne t'en payeray riē aussi. Ha! puis q̄ tu le prens-là, repliche Bressieux, nous ne courrons plus, & si tu me payeras. Je sçay bien que nō dit Balagny, ie sçai biē que si, dit Bressieux. Sur ceste contestation, ils se gourment: on les separe, on les arreste, & le Roi leur ayant donné des gardes, ils furēt le lendemain accordez chez le Marechal de Brissac. En s'embrassant: Balagny, (lui dit Bressieux à l'oreille) ie ne suis point satisfait de cest accord, trouve toi demain à la porte S. Marceau avec une espee & un poignard.

Ce iour-là le Roi partit de Paris pour aller à Fontainebleau: & le lendemain nos deux champions ne faillet point de se trouver au lieu assigné. Ils sortēt du fauxbourg, s'escartent du grand chemin, mettent pied à terre, & quant & quant la main à l'espee. Comme ils ne faisoient encore que commencer, un Enseigne du Regimēt, étant,

estant à cheval, au devant de sa compagnie, qu'il menoit à Fontainebleau, les void tous deux dans un champ, l'espee à la main: Il quitte sa compagnie & à course de cheval se porte entre leurs armes, avant qu'ils se fussent encor bleffez, les prie, les conjure de les mettre bas, & ne passer point plus avant en ce combat. Eux au contraire le prient de se retirer, & de leur laisser desmebler leur differant: Et comme il proteste de mourir plustost que de les laisser battre, Tuons-le doncques, dit Bressieux, afin qu'il ne nous empesche. Ingrate & malheureuse pensée, de vouloir tuer un homme, parce qu'il leur vouloit conserver les vies, pour laquelle il est vrai-semblable que l'auteur de ce conseil y laissa la sienne. Mais Balagny n'estant point de cest avis, & ne se pouvant autrement desfaire de cest Enseigne, ils lui donnerent tous deux leurs armes d'un commun accord: Neantmoins sous la promesse que lui fit Balagny de ne se point battre, & de s'en aller, il lui rendit apres son espee, & Balagny reprit le chemin de Paris, ainsi qu'il avoit promis. Quant à Bressieux, il fit plus de difficulté de la lui rendre, tant parce qu'il s'embloit qu'il fust agresseur, que parce qu'il avoit conseillé sa mort. Mais en fin, voyant qu'il s'offensoit d'estre pirement traité q Balagny, & craignât que voulant accorder une querelle, où il n'avoit point d'interest, il n'en fist une contre lui-mesme, il lui rendit encor la sienne. Bressieux ayant son espee, ce n'est pas tout, lui dit-il, il me faut aussi mon poignard. Si ie vous le rendoy, respond l'Enseigne, Balagny auroit autant de suiet de se plaindre de moi, comme vous disiez en avoir n'aguere, ne lui ayant point rendu le sien. Je ne m'informe point de cela, ie veux mon poignard, replique Bressieux. L'Enseigne voyant que c'estoit tout de bon, & ne voulant point avoir separé deux hommes, pour se battre apres, avec l'un d'eux, lui rend son poignard: à tout lequel Bressieux prit le galop apres Balagny, qui se retiroit, & passant au long d'un ruisseau, qui vient depuis Gentilly, jusques au Faux-bourg, appelé des Gobelins, où l'on teint ordinairement la meilleure Escarlate q se face dans Paris,

y jeta son poignard dans une escluse, & bien-tost apres attrapa Balagny, duquel il fut tué d'un seul coup d'espee, qui prenoit depuis la gorge iusques dans les reins, où l'espee s'estoit rompue. On ne sçait pas bien nettement comment ce combat se passa, par-ce qu'il fut diversemēt raconté, & que le coup donné de haur en bas avec tant de force, fit presumer qu'il avoit esté donné à cheval. Neantmoins, le Marquis de Bressieux ayant voulu querreller trois ou quatre fois Balagny, & pour ce sujet, & pour d'autres, qu'il recherchoit ouvertement, pour venger la mort de son frere, sur celui qui la lui avoit donnée. Le Roy commanda à feu la Contamine, de lui dire, qu'il ne recherchast plus Balagny, pour ce regard, attendu qu'il avoit tué son frere, en homme de bien. Balagny apres une infinité de querelles, qu'il eut depuis, ayant fait une partie des quatre vents, pour le Carrouzel, qui se fit à la place royale, fut tué avec Prémorin, à la rue de petit Champ, devant l'enseigne des quatre vents. Le sieur d'Audiguier en son usage ancien des Duels. (*Impression de Bilaine, à Paris, &c. 1617.*)



## DUEL.

**L**E duel que ie vay descrire fut fait en Quercy & ne doit rien en folie à ceux de la Cour; d'autant plus admirable que les parties ne se conoissent point, & se querellent avant que s'estre iamais veuës. L'occasion de leur dispute vint d'un Pasquil que le feu Baron de Merville recitoit un iour en compagnie du Bazanes. Bazanes estoit frere de Lineral d'Auvergne, qui estoit couché dās le Pasquil; & Merville estoit intime ami de la Garde, q se mesloit quelquesfois de faire des vers; & à ceste occasion Bazanes creut q ceux que Merville disoit alors, estoient de la façon de la Garde. D'ailleurs, la Garde avoit acquis une telle reputation, pour le grand mespris qu'il faisoit de sa vie, que s'il eust esté du temps de nos vieux Romains, ils en eussent fait un Chevalier enchanté. Cela fut cause que Bazanes dit à Merville, qu'il sçavoit bien l'estat qu'il

est qu'il fust  
l'un ou l'autre  
qu'il eust j  
l'un ou l'autre  
prier de la  
passion. Pr  
zanes; & le  
gardez moi  
une que je  
disent cela  
qu'il portoit  
ce de rage, fo  
c ennement  
Baron de M  
mans de l  
zanes avoit  
cher en Au  
pensent tou  
de s'en rec  
son chapeau

Vannes  
Si: tout qu  
deux espi  
de même fa  
bien Cousin  
qui n'esto  
Quercy, pe  
un d'ile de  
qu'il arriva  
billet par un  
à Valon, & d  
l'un d'elles  
nne chambr  
tir parler à  
manda t son  
n'y eut pas  
qui n'arriv  
te, d'un p  
cater del G  
Tot

stat qu'il faisoit de l'Authent de ce Pasquil, & qu'es'il le lui vouloit faire voir, il contenteroit la plus forte passion qu'il eut jamais, qui estoit de mesurer leurs espees. S'il sçavoit cela, dit Merville, sçachant bien qu'il entendoit parler de la Garde, il auroit bien-tost contenté vostre passion. Pour le lui faire sçavoir, Monsieur, replique Bazanes, & le convier d'avantage à me faire ce plaisir, obligez moi de lui donner ce chapeau, & lui faites sçavoir que je ne le preten recouvrer qu'avec sa vie. En disant cela, il lui presente un chapeau de castor gris, qu'il portoit avec une grande plume. C'estoit une epee de gage, fort semblable aux gages qu'on donnoit anciennement avant le combat. Je ne sçai comment le Baron de Merville le reçut; mais, tant y a qu'il vint aux mains de la Garde, lequel sçachant les paroles que le Bazanes avoit dites, part incontinent de Valon, & le va chercher en Auvergne, en trois, ou quatre maison, où il le pensoit trouver. Mais Bazanes, estant lors malade, la Garde s'en retourna sans le voir, & porta tousiours depuis son chapeau.

Vn mois se passe, pendant lequel le Bazanes se guerit; Si tost qu'il fut sur ses pieds, il monte à cheval; fait faire deux espees & deux poignards, de mesme grandeur & de mesme force dans Orillac, & s'accompagnant d'un sien Cousin, nommé Fermontez, jeune Gentil-homme, qui n'estoit jamais sorti du pays, prend le chemin de Querci, pour chercher à son tour la Garde. Il s'arreste à une lieüe de Valon, chez un Gentil-homme de ses amis, où il arriva de belle heure; & le soir mesme envoie un billet par un petit laquais à la Garde. Le laquais va droit à Valon, & demande la Garde, qui lisant un livre, en la maison d'esté, où l'on estoit alors, s'estoit endormi dedans une chambre. Ainsi la Garde ne le vit point, mais on le fit parler à Madame de Valon, qui sçachant qu'on demandoit son fils, de la part de Bazanes, respondit qu'il n'y estoit pas, & dit au laquais qu'il se retirast. Ce coquin neanmoins s'opiniastre à demeurer devant la porte, jusqu'à l'heure du souper, en laquelle, Mirabel, frere cadet de la Garde, revenant de la chasse, & le trouvant là



en attente , lui demanda à qui il estoit , & ce qu'il vouloit ? Et sçachant qu'il demandoit son frere de la part du Bazanes , lui dit encor qu'il n'y estoit pas. Monsieur , respondit le laquais , on m'a dit au Bourg qu'il y estoit , toutesfois à son défaut , mon maistre m'a commandé de m'adresser à son frere. Tu parles à lui , dit Mirabel ; As-tu point de lettre ? Ouy, Monsieur , repart le laquais , en lui donnant le petit billet. A qui Mirabel , apres l'avoir leu ; laquais , dites à vostre maistre , s'il a envie de voir mon frere, qu'il envoie un Gentil-homme , sur la parole duquel il se puisse battre. Et l'ayant ainsi renvoyé , entre dans la maison.

Il n'ay point mis ici le cartel , par ce qu'il ne m'en souvient pas bien ; & que je n'y veux rien mettre de moi-mesme , dont je ne soye bien certain , ni d'autrui , que je n'en aye de bons avis , & de bons Auteurs , pour les garentir. Mais , revenant à mon discours , l'heure du soupper les ayant tous appelez à table , madame de Valon , qui estoit femme , & par consequent aimoit à parler , demanda par maniere de discours à la Garde , sur le propos d'une autre querelle nouvellement prise ; Si un homme ayant fait appeller un autre , qui ne s'estoit point voulu battre , estoit obligé de se battre apres , quand cest autre l'appelleroit. La Garde respondant à ceste question , dit que non ; & pour exemple s'allegue soi-mesme , avec Bazanes ; contre lequel , ( dit-il , ) je ne pense point estre obligé de me battre , apres son refus , quand il me feroit appeller cent fois. Vrayement , dit alors sa mere , trompée par ceste response , il a bonne grace de vous envoyer ici des laquais , pour ce sujet , apres que vous l'estes allé chercher vous mesmes en tant de lieux ! La Garde ne respondit rien à cela ; mais retiré qu'il fut en sa chambre , il fit de grandes plaintes à son frere , de ce qu'il avoit renvoyé ce laquais , sans le faire parler à lui. Son frere s'excuse , & apres tout , s'excuse , qu'il n'y a encor rien de perdu ; que Bazanes est en telle part , & que s'il ne veut point attendre de ses nouvelles , part un gentil-homme , qu'à

qu'il on av  
de le pre  
reçut ce  
ent sçu  
craignant  
du châtea  
tous de x  
lever un  
à minuit  
gentil-hom  
assez pres  
les nouvel

Il estoit  
ce châtea  
tres souve  
seulemen  
d'entree,  
le Bazane  
frere eust  
attendu d  
preuve de  
pour vous  
vostre chap  
de le reco  
le bien ven  
envoyer un  
hier à mon  
menez mo  
prest à l'all  
qua Mirabe  
à vous y n  
estoyen  
partie che  
s'en forma  
seulement  
forti de la  
qu'il m'a  
si mainten  
voit d'un

qu'à son avis il enverroient le lendemain, il y avoit moyen de le prevenir, & l'aller trouver la nuit mesme. La Garde reçoit ce Conseil, comme le plus convenable qu'on eût sçeu donner à sa passion. Et par-ce que sa mere craignant d'avoir trop parlé, avoit fait fermer les portes du chasteau, & tenoit les clefs elle mesme; ils descendent tous deux par une fenestre, avec une eschelle, vont faire lever un Prestre au village; lui font celebrer la messe à minuit, & prennent apres le chemin de la maison de ce gentil-homme, où estoit le Bazanes. Comme ils furent assez pres, la Garde s'arreste sous un arbre, & envoie de ses nouvelles au Bazanes, par son frere.

Il estoit des-jà grand iour quand Mirabel arriva dans ce chasteau, dont ma mauvaise memoire occupee d'autres souvenirs n'a peu retenir le nom, il les trouva non seulement levez, mais encore tous trois ensemble. Et d'entree, apres les embrassades accoustumees, il aborde le Bazanes de ce langage. Monsieur, lui dit-il, si mon frere eust parlé des hier à vostre laquais, il n'eust point attendu de vous voir jusques aujourd'huy: & pour preuve de cela, il s'est rendu de bon matin ici aupres, pour vous tesmoigner le desir qu'il a de vous rendre vostre chapeau, aux conditions que vous avez promis de le recouvrer. Monsieur, dit Bazanes, vous soyez le bien venu, vous me trouvez sur le point de vous envoyer un gentil-homme, suivant ce que vous dites hier à mon laquais. Mais puis que vous me prevenez, menez moi là où vous avez laissé vostre frere, je suis prest à l'aller trouver sur vostre parole. Monsieur, repliqua Mirabel, accompagnez vous d'un ami, je suis prest à vous y mener. Fermontez & le maitre de la maison estoient là presens. Cestui-ci voyant arrester une partie chez lui, & en sa presence, sans l'y comprendre, s'en formalize, & se plaint à Bazanes, qu'il se serve seulement de sa maison, & non pas de son espee. Je suis sorti de la mienne, disoit Fermontez, sur la promesse qu'il m'a faite de m'employer; Il me feroit tort, si maintenant que je suis venu jusques ici, il se servoit d'un autre que moi. Il est vrai, Cousin, dit

Bazanes, ie l'ay promis, ie te le tiendray. Cependant qu'ils disputoyent ensemble, avec tant de passion de secourir Bazanes, Mirabel, à qui ils devoient avoir à faire, leur disoit à tous deux : accordez vous en, Messieurs, car pour moy, cela m'est tout vn. Ha l dit, Fermontez, en l'embrassant, je suis homme de courtoisie. L'espere, respond Mirabel, que Dieu me fera la grace de n'en auoir point de besoin. Bazanes lui presenta les espees & les poignards, qu'il auoit fait faire : & le pria d'en donner le choix à la Garde. Mon frere, dit Mirabel, a une bonne espee: Je ne sçay pas, s'il la voudra quitter : toutesfoi, je lui vay faire vostre offre, & vous vien retrouver tout à ceste heure. Il porte donc ces armes à la Garde, & lui propose l'offre de Bazanes. Cela, dit-il, est trop raisonnable : & ayant pris une de ses espees au lieu de la sienne, lui fit rapporter incontinent l'autre. Certainement, s'il y eut jamais de la franchise en quelque combat, il y en eut en cestui-ci : mais ceste franchise & ceste generosité deuoit estre reservee à de meilleures occasions.

Mirabel retourne vers le Bazanes, qui ayant prié son hoste de le pardonner, s'il ne le pouoit faire participer au peril de ceste action, le laisse dans sa maison, & s'en va trouver la Garde, avec Fermontez, & Mirabel, qui les conduisoit. Voici, qui est merueilleux, d'auant qu'il y eut que la Garde & le Bazanes s'entrevirent, ils se saluerent l'un l'autre, & s'approchâs le chapeau au poing, s'embrasserent avec la mesme courtoisie, & les mesmes compliments, qu'eussent peu faire deux bons amis, & le visage tousiours riant. Apres, ils enfermerent tous leurs laquais dedans vne grange, & porterent eux-mesmes les clefs au lieu du combat. Et là la Garde, ayant dit à son frere qu'il entretenist Fermontez, s'esloigne de quelques cinquante pas, & met la main à l'espee, apres auoir mis tous quatre le pourpoint bas. Du premier abord, la Garde, qui auoit les armes bien à la main, porte vne estocade à Bazanes dans le front : mais l'os fut plus dur que le fer, & fit reboucher la pointe de l'espee qui ne fit que glisser au long, & lui faire vne grande incision : au second

coup,

coup, il lui  
le chapeau  
corps, & l  
lui porte en  
disant que  
que causer  
tant d'endur  
tisan, qu  
Mais le Baz  
bien à d'au  
mourras. L  
gnard à la  
que de jug  
de volat  
sur les arm  
le poignar  
ser en eich  
redouble,  
gnard, de  
coups qu'il  
la Garde ne  
pendant, la  
reues dent  
poisseu  
coups mort  
rige.  
Cependa  
ter, du m  
le bec entre  
& lui auoit  
montez lui  
la, le lant  
e vnaise, c  
bel se ceip  
Fermontez  
nant les yeu  
upa. Li voi  
de en l'estat  
& voyant se  
seures: Baz

coup, il lui donna dans le corps, & lui dit : voila pour le chapeau: au troisieme, il lui donna encore dans le corps, & lui dit, voila pour la plume: & finalement, il lui porte encor vn quatriesme coup dans le corps, en disant que c'estoit pour le cordon. La Garde ne faisoit que causer, & voyant le sang de son ennemi sortir par tant d'endroits, lui disoit qu'il le traitoit bien en courtizan, que son chapeau tenoit fort bien en sa teste. Mais le Bazanes se voyant si mal accoustre, songeoit bien à d'autres choses. Fay ton jeu, disoit-il, car tu en mourras. En disant cela il quitte l'espee, prend le poignard à la main droite, & porré plusloist de desespoir, que de jugement, se jette sur lui. Le malheur de la Garde voulut que ce desespoir lui succeda: Bazanes passe sur ses armes, sans s'enfermer, le porte par terre, lui met le poignard entre le col & l'espaule, & le lui fait passer en escharpe au travers du corps de l'autre costé. Il redouble, & lui baille quatorze coups du mesme poignard, depuis la gorge jusqu'à la ceinture. A tous les coups qu'il lui donnoit, il lui disoit, demande la vie, & la Garde ne respondit autre chose que non, non. Cependant, la Garde lui emporta la moitié du menton avec ses dents, lui enfonça le derriere de la teste, avec le pommeau de son espee, mais en fin outré de tant de coups mortels, il perdist plusloist la vie, que le courage.

Cependant, Mirabel estoit aux mains avec Fermon-  
tez, duquel il avoit desia senti trois ou quatre fois  
l'espee entre la chemise & le corps, sans lui faire mal,  
& lui avoit donné un coup d'estoc dans le bras, Fer-  
montez lui demanda s'il estoit blessé, & en disant ce-  
la, le saisit, & se mit à crier, en le tenant estroitement  
embrassé, cousin, cousin, sauve-toy, je suis mort. Mira-  
bel se despestre d'entre ses bras, & en mesme temps  
Fermondez tomba mort par terre. Alors Mirabel, reu-  
rant les yeux de l'autre costé, vid Bazanes, qui aver-  
ti par la voix de son cousin, laissoit le pauvre la Gar-  
de en l'estat que nous avons dit. Il court droit à lui,  
& voyant son frere mort, & sanglant de tant de bles-  
seures: Bazanes, (dit-il) puis que tu as tue mon frere



re, & moi ton Cousin, achevons nous deux la partie: Mon ami, respond Bazanes, (estant desia monté à cheval, & ayant repris son espee, & le chapeau qu'il avoit envoyé à la Garde,) ton frere estoit trop brave, pour me laisser en estat de rendre un second combat, apres l'avoir tué. Et à Dieu, brave la Garde, dit-il, en se retirant au galop. Mirabel demeura maitre du champ, & des corps qu'il fit emporter, avec trois espees, & quatre poignards; mais, si dolent de la mort de son frere, qu'il demeura long temps, sans oser retourner chez lui.

Environ ce temps-là, il se fit encor trois autres duels, en ces quartiers, de mesme sujet, & pour des occasions presques semblables. L'un en Auvergne, entre Peyrot de Rastinac, & Sanbœuf; qui se battant avec une espee courte, qu'il avoit accoustumé de porter ordinairement, & étant arresté par les coups d'estoc, que Peyrot lui tiroit de pied ferme toutes les fois qu'il vouloit aller à lui, percé de treize coups d'espee à travers le corps; lui disoit, Hé, vien à moi, Peyrot, ie te prie. A toi? disoit Peyrot, & tu n'es plus qu'une charongne morte, soustenu de ta malice Sur quoi ils furent separez, & n'en moururent ni l'un, ni l'autre.

L'autre se fit en Rovergne, entre les Barons de Cisterne, & de Feyry, Auvergnats & Cousins, contre Monmotou, & Benac Rovergas. La querelle fut prise à Estaing, & se decida pres de là; de telle façon que de quatre qu'ils estoient, les trois demeurerent morts sur la place, & le quatriesme fut emporté blessé de quatre grands coups d'espee. Feyri & Benac s'entretuerent tous deux d'un coup fourré. Cisterne donna quatre coups dans le corps de Monmotou, & en receut autant dans le sein, dont il tomba mort sur la place.

Le troisieme se fit en Quercy, entre Mont-gaillard, & le Terme, qui fut encor bien rude; car le Terme, qui resta vivant, s'en alla sanglant de vint-quattres blessures: Il m'a lui-mesme conté que s'estans perchez tous deux jour à jour, de plusieurs coups d'estoc, & Mont-gaillard se sentant blessé à mort, se jetta sur lui, comme un homme desesperé, le porta par terre, & tomba lui-mesme.

mesme desli  
& se tent  
quais, lui di  
de ruer son  
vroit tout  
vant, redou  
deux. Voila  
rut, & le d  
ces combats  
té comme  
le Terme  
tué encor  
Verdon, &  
qu'on lui  
tant d'aut  
dat des g  
tez qu'il  
voit aupa  
casser du  
fait soust  
soldat, co  
ner.

Alors qu  
feu Madam  
rent au de  
de Saut. A  
ste, au Por  
semblable  
lé au devan  
de ce prop  
que les f  
de lui. C  
de Saut,  
Nantouill  
ennemi; n  
apres on le  
quis de C  
trouillet.

Quelq  
dispute c

mesme dessus; lui donna plusieurs coups de poignard & se tentant defaillir, sans le pouvoir tuer, appella son laquais, lui disant, Laquais, tue, tue. Le laquais ayant peur de tuer son maistre, qui estoit sur son ennemi, & le couvroit tout de son corps, & Mon-gaillard s'en appercevant, redouble son cri, lui disant, He, tue, tue nous tous deux. Voila en quel estat ce pauvre gentil homme mourut, & le desespoir où s'exposent ceux qui meurent en ces combats. Il avoit desesperé le Terme, & l'avoit porté comme par force à se battre, & Dieu le punit. Mais le Terme n'en fut pas pour cela plus sage, car ayant tué encor un autre gentil-homme en duel, appelé Verdun, & estant venu par deçà, pour avoir sa grace, qu'on lui fit assez aisément obtenir; il s'envelopa parmi tant d'autres querelles, qu'en fin il fut tué par un soldat des gardes, devant l'hostel de Longue-ville. Notez qu'il l'avoit desesperé, comme Mon-gaillard l'avoit auparavant desesperé lui-mesme, (car il l'avoit fait casser du Regiment, pour les affronts qu'il lui avoit fait souffrir.) Et Dieu le punit par les mains de ce soldat, comme il avoit puni Mon-gaillard par les siennes.

Alors que le Duc de Bar fut à Paris, pour espouser feu Madame, sœur du Roi, plusieurs Courtisans sortirent au devant de lui, entre lesquels estoit le Comte de Saut. Au contraire, Nantouillet estoit sur une fenestre, au Pont nostre Dame, pour le voir passer. Il est vrai semblable qu'on lui demanda, pourquoy il n'estoit allé au devant du Duc, mais il est vrai que soit en suite de ce propos, ou de quelque autre, il dit qu'il n'y avoit que les facheux de la Cour, qui fussent allez au devant de lui. Ceste parole recueillie & rapportee au Comte de Saut, il dit, que celui qui l'avoit dite avoit menti. Nantouillet gagne la campagne, pour faire appeller son ennemi; mais on lui donne des gardes, & quelque temps apres on les accorde. Notez, qu'en ceste querelle le Marquis de Cœuvre s'offrit au Comte de Saut, contre Nantouillet.

Quelque temps apres, le Marquis de Cœuvre ayant dispute contre Crequi, voici Nantouillet, qui s'offre au Mar-

quis de Cœuvre. On tient que ce ne fut pas tant pour envie qu'il eust de le servir, que pour desir d'en avoir avec le Comte de Saut, qui devoit seconder Crequi: & contre lequel il gardoit tousiours au cœur le souvenir de ce dementi, qu'il lui avoit donné, bien qu'il en eust esté satisfait par accord. Ainsi donc, pour la haine qu'il portoit au Comte, & non pas pour l'amour du Marquis il s'offie à vn homme, qui peu de temps auparavant s'estoit offert à son ennemi contre lui.

Le Marquis s'en estoit fui du louvre, à telles enseignes, qu'il auoit laissé son manteau, & s'estoit retiré à Nantouillet. Crequi avoit des gardes, tellement que Nantouillet ne pouvoit traitter qu'avec le Comte de Saut, son second, & son frere. Il le prie de faire en sorte, que le Marquis & son frere le puissent voir l'espee à la main, & qu'ils participent tous deux à la gloire de ceste action. (C'est de ces belles paroles qu'on dore l'anertume de ces pillules.) L'autre s'excuse sur les defenses qu'on a faites, & les gardes, qu'on a baillées à son frere: Mais quoy: que ferons nous donc? dit lors Nantouillet. Pour moy, respondit le Comte, ie n'ay point de gardes. Ha! repliqua Nantouillet, vous parlez comme vn homme de bien doit faire, & pour tant aussi bien comme vous parlez, rendez vous à S. Denis, demain de grand matin.

Ne voila pas vn digne sujet de querelle? Et Nantouillet ne témoigna-il pas lors qu'il ne se soucioit du Marquis de Cœuvre, que pour couvrir la passion qu'il avoit de querir le Comte de Saut: auquel il ne pouvoit rié demander pour lui-mêmes sans offenser ceux qui les avoyent accordez? Au reste, si le Roy eust permis alors les combats, comme nous avons monstre que ses predecesseurs les avoyent permis, & qu'il eust fallu que ces deux Seigneurs fussent venus devant lui disputer leur droit, & faire fermer del Justice de leur cause, n'eussent-ils point eu honte de produire un si vain sujet de disputer devant un tel Roi, & lui demander le combat pour une si legere occasion? Sans doute, ils eussent perdu leur reputation, au lieu n'en acquerir de nouvelle, & se fussent rendus plus dignes d'embocquerie que de louange.

Cette partie arrestee, Nantouillet part de Paris, & s'en

va à

va à Nantouillet, où estoit le Marquis de Cœuvre, ne lui dit rien du marché qu'il avoit fait avec le Comte de Saut: mais la nuit venue, remonte à cheval, & tire droit à saint Denis. On ne conte que cinq lieues de l'un à l'autre, parquoy il y fut avant jour, tellement que l'Eglise de l'Abbaye où le rendez-vous avoit esté donné n'estoit pas encore ouverte. Il se retira dans vne chambre, au logis de l'espee royale, en attendant qu'on l'ouvrît, & se tint cependant sur la fenestre. Le jour vint, & avec lui le Comte de Saut. Il descend aussi tost qu'il leust apperceu, on ouvre l'Eglise, & ils vont prier Dieu, ouvrir la messe, & puis deussier ensemble au logis susdit. Avant que partir pour se battre, ils escrivirent qu'ils se pardonnoyent leur mort l'un à l'autre, qu'ils n'estoyent point ennemis, ni n'avoient point de querelle, & prioyent les parents & les amis de celui d'eux qui mourroit en ce combat, de n'en rechercher point celui qui demeureroit en vie, ni par armes, ni par justice. Et signerent tous deux cest escrit. Voila une estrange procedure. Ils estoient cousins, n'estoyent point ennemis, ni n'avoient point de querelle, ainsi qu'ils laissoient par escrit, & neantmoins alloient se battre.

Estus sur le lieu, Nantouillet demanda au Comte de Saut: s'il n'entroit point en cholexe? A quoy il respondit froidement que non: & Nantouillet te l'qua, si fais bien moi, y suis bien avant. On dit qu'ayant mis pied à terre, Nantouillet estoit desia en presence, l'espee nue à la main, que le Comte de Saut ne songeoit pas encor de tirer la sienne, jusques à ce que Nantouillet lui denanda s'il vouloit se battre à tout son fourreau. Ils se battirent à l'espee seule, de laquelle Nantouillet donna deux coups au Comte de Saut, & tomba à terre, blesné de cinq. Le Comte remountant vitement à cheval, donna derechef juiqua S. Denis, dont il lut envoya un prestre, avant que se faire venter, ayant plus de soin du salut de celui qu'il avoit tué, que des blesseures qu'il en avoit receuës. C'estoit lors que le Roi se preparoit pour aller à Sedan, contre le Duc de Bouillon. La mort de Nantouillet fut regrenee de beaucoup de gens, & est encor regrettable, pour le courage, qui le faisoit estimer entre les plus bra-



ves, suivie depuis de celle du Comte de Saut, qui en la fleur de sa plus vive jeunesse mourut quelques années après de maladie, laissant une mémoire honorable de sa valeur. Il estoit discret, agreable, & de bonne mine: & ce qui se trouve raremēt parmi ceux de sa condition, il n'estoit pas moins capable des bonnes lettres, que de l'exercice des armes. *Le sieur d'Audiguier, au'uray & ancien usage des duels.*

Vn Gentil-homme, nommé Soeilles, s'estant marié en Languedoc avec une belle Damoiselle, fit un voyage à la cour, quinze jours après ses nopces, pour obtenir quelque commission du Roi en la guerre, qu'il s'apprestoit alors de faire en Savoye, & laisse ceste jeune femme dans la maison, qui ne faisoit bonnement qu'y entrer. C'estoit quitter trop tost la partie, aussi ne s'en trouva-il pas bien. Il avoit neantmoins en partant recommandé les affaires de sa maison, & les actions de sa femme, à la vigilance d'un sien beau-frere, appellé du Pon, qui fut bien assez diligent pour les decouvrir, mais non pas pour les empêcher.

Soeilles avoit un voisin appellé De Veze, qui avoit accoustumé de le voir souvent, & continuant les droits que le voisinage, la coustume, & l'amitié lui avoyent acquis, ne laissa pas de visiter sa femme en son absence, comme lors qu'il estoit chez lui. De Veze estoit jeune & beau gentil-homme, riche, adroit, de bonne mine, & de meilleure reputation. Elle estoit jeune, belle & de bonne grace. Il ne se faut pas donc estonner si de la conversation de deux personnes si agreables, naquit ceste passion amoureuse, qui principalement en cest age la surpasse toutes les autres. De Veze neantmoins fut fort rebuté, & ceste femme opposant son devoir à son amour, résista longuement à ses poursuites, avec une constance, qui a fait croire à plusieurs qu'elle ne fit autre faute avec lui que de l'escouter.

Toutesfois, Dupon se doura tout incontinent de ses pratiques, & tenant pour suspectes les trop frequentes visites de De Veze, esclaire sa belle sœur de plus pres que de coustume. On dit que pour avoir

plus

plus de com  
parente, on  
chez elle, si  
tout en che  
dont il n'a  
ne fit point  
qui reçeut  
me un coup  
cœur. Il pria  
re, & dissim  
non pas si b  
voit quelque  
pos. Parq  
qu'il avoit  
que Soeill  
tir d'une p  
le tout. L  
De Veze  
gné d'amiti  
n'avoit pas  
s'il eust tro  
déliré, co  
en jeu, l'ave  
qu'elle est  
leur porte  
moins, &  
qu'il ne po  
voyoit qu'  
pensées, i  
chambre,  
messes, n  
couvrir les  
en fougue  
ce en une  
reur retent  
menacer d  
Et Soeilles  
simuler,  
cher ce son

plus de commodité de se voir, elle fut chez une sienne parente, où de Veze ayant plus d'accès & de liberté que chez elle, fut rencontré par Dupon, ainsi qu'il sortoit tout en chemise. Alors se tenant par trop affeuré de ce dont il n'avoit auparavant qu'un simple soupçon, il ne fit point difficulté de le dire à Soeilles à son retour: qui reçut ceste nouvelle à l'entrée de sa maison, comme un coup de poignard, qu'on lui eust donné dans le cœur. Il pria neantmoins son beau-frere de n'en rien dire, & diffimule ce qu'il en pensoit à sa femme, mais non pas si bien qu'elle ne s'apperçeust que son mari avoit quelque martel en teste, qui traversoit son repos. Parquoy jugeant que Dupon avoit parlé, & ce qu'il avoit dit, elle se resout à prevenir la demande que Soeilles lui pouvoit faire sur ce sujet, & l'avertir d'une partie de ce dont il ne sçavoit que trop bien le tout. Elle l'avertit donc qu'il ne se fiast point en De Veze, qui en son absence n'avoit pas tant resmoigné d'amitié pour lui, que d'amour pour elle. Qu'il n'avoit pas tenu à lui, qu'il n'eust blessé son honneur, s'il eust trouvé une femme, qui eust eu aussi peu de fidelité, comme il en avoit monsté. Soeilles tourne en jeu l'avertissement de sa femme, & lui dit en riant, qu'elle est du naturel des autres, qui croient qu'on leur porte tousiours d'amour, lors qu'on y pense le moins, & cependant, pour l'esclaircir d'une chose qu'il ne pouvoit encor croire, & dans laquelle il ne voyoit qu'à travers les ombres de mille confuses pensées, il tasche de gagner sous main la fille de chambre, qui la servoit. Mais, ni prieres, ni promesses, ni menaces ne la pouvant esmouvoir à decouvrir les amours de sa maistresse, Soeilles se met en fougue, & tourne sa diffimulation & sa patience en une violente cholere. Les esclats de sa fureur retentissent jusques à sa femme, qui se void menacer d'un orage qu'elle croyoit estre ja passé. Et Soeilles voyant qu'il n'estoit plus temps de diffimuler, lui dit absolument qu'il se vouloit arracher ce soupçon de l'ame, & sçavoir jusques où

s'entendoyent les privautez qu'elle avoit eues avec de Veze. Sa femme trouvant ceste nouvelle façon de proceder estrange, & jniurieuse, s'appelle miserable, & se plaint hautement d'estre tombee entre les mains d'un mari jaloux, si peu digne de sa chasteté, qui veut sçavoir maintenant par force ce qu'elle lui a dit par amour, avant mesme qu'il s'en informast. Au reste, qu'elle ne lui avoit rien caché de la verité, apres laquelle il n'y avoit plus rien à dire.

Du Pon avoit dit à Soëilles, que de Veze escrivoit à sa femme, & sa femme à lui. Soëilles donc, sans s'amuser à ses plaintes, lui fait ouvrir ses coffres, cuidant y trouver ces lettres, & fouille lui mesmes par tout, sans y rien trouver, q le peust fascher. Il y avoit un petit cabinet d'Allemagne, où elle tenoit ses papiers, qu'elle ouvrit encore, dans lequel il ne trouva que les lettres amoureuses, que lui mesme lui avoit escrites, au temps qu'il la recherchoit; quil lui attendirent le courage, & firent venir les larmes aux yeux de sa femme. Desja Soëilles s'appaisoit, & voyant qu'en cherchant une preuve de son infidelité, il trouvoit un tesmoignage de son amour, en la conservation de ses lettres, ne sachant plus que dire, me dit oit de lui demander pardon. Elle au contraire grossissoit ses premieres plaintes, avec plus de hardiesse qu'auparavant prenant courage de son innocence, & de la repentance de son mari. Mais ayant porté ce cabinet sur une table, pour mieux voir ce qui estoit dedans, & le voulant apporter au coffre, il lui cheut des mains, & se cassa contre terre. Il y avoit un petit secret dans le cabinet, que Soëilles ne sçavoit pas, qui rompit aussi, & par son debris fit tomber encor d'autres papiers, qu'il n'avoit pas vetus. Il se baissa, pour les relever, & trouva que c'estoyent des lettres de Veze, à Madamoille de Soëilles, & de Madamoille de Soëilles à de Veze. Elle avoit esté si sottise, de garder non seulement ces lettres, mais encore une copie de ses responses. Là estoit son proces tout fait par escrit de sa propre main, les assignations des heures, & des lieux donnees & receues, qui les mirent tous deux en la plus grande confusion qu'il soit possible d'imaginer. Difficilement se peut-il penser, qui eut plus de honte, ou lui,

ou lui, de se voir ceculiers qu'il pensoit estre guerri de sa  
jalousie, ou elle de se trouver cōvaincue dans le triom-  
phe qu'elle faisoit de sa de son innocence. P'escrit ceci sur  
la passion qui la fait depuis pablier à Sœulles, par tout le  
monde. Avertissant le Lecteur, qu'en l'opinion de plu-  
sieurs, ceste femme estoit neanmoins innocente : &  
qu'ayant vescu depuis, & vivant encore en reputation de  
femme de bien, elle a desmenti le blâme que l'on lui  
donne, & fait paroître que c'estoit plustost un effect de  
la jalousie de son mari, que de sa faute. Mais, selon le dis-  
cours de Sœulles, elle fut lors si esperdue, que son eston-  
nement en partie arresta la violence de sa fureur, & lui  
fit dire, qu'elle ne se troublast point, ni ne descouvrist  
point elle mesme une chose faite, qui ne se pouvoit re-  
parer que par le silence. Je ne vous mal traiteray point,  
(dit-il,) quelque sujet que vous m'en ayez donné, & ou-  
blieray le passé, pource que vous n'y retournez plus à  
l'avenir. Il contoît qu'elle lui demanda pardon, les ge-  
noux à terre; mais les autres tiennent qu'elle n'avoit  
pas seulement le fait, & qu'à la verité il trouva des let-  
tres de Veze, mais qui ne tesmoignoient rien contre  
son honneur. Quoy qu'il en soit, l'affaire se passa  
douceement, Sœulles ne voulant point esventer une cho-  
se qui ne fait mal qu'entant qu'elle est descouverte. Si  
est ce qu'ayant escrit à sa belle mere qu'il la supplioit  
de se rendre à Montpelier, pour une affaire de conse-  
quence qu'il avoit à lui communiquer, & sa belle mere  
s'y estant rendue, il dit à sa femme qu'il la vouloit aller  
voir, & qu'elle s'apprestast aussi, pour estre de la partie,  
ne lui faisant point plus mauvais visage que de cou-  
rume, ni pire traictement, que de ne coucher point  
avec elle.

Estans arrivez à Montpelier, ceste belle mere qui ne  
sçavoit pas le dessein qu'il les menoit, non plus que l'hi-  
stoire de leur infortune, les reçoit tous deux, comme ses  
ensans, avec le meilleur visage & la meilleure chere  
qu'elle leur peut faire. Ils souperent bien ensemble, mais  
ils n'y coucherent pas; & ayans passé la loire en devis  
communs, sans aucune demonstration de ce qui s'estoit  
passé, Sœulles s'estant retiré de bonne heure, se leve le



lendemain grand matin, & ayant fait apprestier ses chevaux, heurte à la chambre de sa belle mere, & lui fait dire qu'il estoit là pour lui donner le bon jour. On le fait entrer qu'elle estoit encore au lit, & il lui donna le bon jour, & lui dit à Dieu tout ensemble. Comment, mon fils, respond elle, sont ce les affaires de consequence que vous m'avez escrit avoir à me dire? Mademoiselle, replique Sœilles, ce sont de si mauvaises affaires, q' j'aimeroi beaucoup mieux les taire que d'en parler. Toutesfois, encor faut-il que vous le sçachiez, & que ie vous die malgré moy, avec le plus grand regret qui m'ait iamais outré l'ame, que nous nous sommes trompez tous deux, vous, en me pensant donner, & moy en pensant prendre de vous une honneste femme. Allez, impudent, ce dit elle alors, n'avez vous point d'hôte d'attacher une telle iniure à l'honneur de ma fille, & sur vostre propre frô? Allez, effronté, vous ne la meritez pas, elle est plus sage, & plus honneste femme que vous ne serez iamais honneste homme. Pour replique, Sœilles tire de sa poche les lettres que sa femme avoit escrites à de Veze, & les montrant à sa belle mere, Mademoiselle, dit-il, vous conoissez la lettre de vostre fille, voyez cela, & folle, ou sage, disposez vous à la retirer; car ie vous la laisse, & vous la ren, comme vous me l'avez baillee.

Voila quel fut le depart de Sœilles, avec sa belle mere: car quant à sa femme, il ne la vid point; & s'en alla de ce mesme pas chez de Veze; Il y arriva qu'il estoit environ l'heure du dîner, & trouva de Veze, & son pere, qui estoient prests de se mettre à table, avec une douzaine de leurs amis. Sœilles y fut embrassé, & caressé de tous, & particulierement de de Veze, qu'il embrassa aussi, comme de coustume, & s'estant mis avec eux à table, dînent ensemble de compagnie. Apres dîner, il escarte de Veze dans un jardin, & se pourmenant seul à seul dans uneallee, lui dit, qu'il estoit là pour se couper la gorge avec lui, qu'il avoit fait apporter deux espees & deux poignards en tel lieu, où il le prioit de se rendre. A moy! dit de Veze, vous vous moquez; Je me veux battre contre vos ennemis,

non

non pas con  
te amite.  
pas; il faut  
je loy' estra  
dit de Veze  
Le suiet de  
les, pour  
contre vou  
veux, repl  
iourd'huy;  
moi, outre  
ne s'en pri  
le forme f  
de l'avanta  
donner en  
nouvelles  
promets d  
son; & s'e  
demain u  
lien que S  
se confian  
ze, s'y est  
mais accor  
les fat bleff  
l'espee rom  
l'achete, c  
courage, s  
nouveau d  
sensibles, &  
le pente, m  
guerit seul  
rompue a  
La guer  
cheen per  
les, qui pe  
norer à la v  
si toulappe  
au lieu a. Ig  
espee. De V  
d'Espagne, &

non pas contre vous, avec qui ie fai profession d'estroite amitié. Non, non, respond Scëlles, ne vous flattez pas, il faut que je vous estrangle de mes mains, ou que je soy' estranglé des vostres. Mais quoy, sans querelle, dit de Veze, n'en sçaurai-je point au moins le sujet? Le suiet de nostre combat sera le plaisir, repart Scëlles, pour lequel seul ie me veux auourd'huy battre contre vous. Hal puis que c'est vostre plaisir ie le veux, replique de Veze, mais ce ne sçauroit estre auourd'huy; car ayant les amis que vous avez veus chez moi, outre que nous ne nous sçaurions destöber, qu'on ne s'en print garde; on pourroit penser, si d'avanture le sort me favorisoit, que ie m'estoy servi contre vous de l'avantage que ma maison, & mes amis me peuvent donner en ces lieux. Mais, faites moi sçavoir de vos nouvelles, en tel iour & place qu'il vous plaira, ie vous promets de vous contenter. Scëlles se paya de ceste raison; & s'estant retiré le iour mesme, lui envoya le lendemain un Cartel, par un laquais, qui le mena sur le lieu que Scëlles avoit choisi, pour l'attendre. Scëlles se confiant en la franchise, & en la reputation de de Veze, s'y estoit porté tout seul. De Veze s'y rendit aussi, mais accompagné de ses amis, à l'aide desquels Scëlles fut blessé d'un si grand coup d'estoc, par derriere, que l'espee rompit dans le corps. De Veze ayant fait ceste lascheté, contre l'estime qu'un chascun faisoit de son courage, se retire en sa maison, & laisse à Scëlles un nouveau desir de venger deux desplaisirs, au lieu d'un, si sensibles, & si sanglants que ceux qu'il avoit reçeus. On le pense, mais si mal, qu'au lieu de sonder la playe, on la guerit seulement par dehors, & l'on lui laisse l'espee rompue au dedans.

La guerre de Savoye s'allume, le Roy-mesme y marche en personne; de Veze s'y trouve, aussi fait Scëlles, qui pense tirer raison de son ennemi, ou le deshonnorer à la veüe du Roy, & de l'armee. Parquoy il n'y fut si tost appellé, qu'il le fit incontinent appeller, & se rend au lieu assigné, monté sur un petit bide, avec une seule espee. De Veze s'y rendit aussi, mais sur un bon cheval d'Espagne, & armé d'un pistolet, qu'il lascha d'abord cötre

Sœilles, & se met en fuite, sans que Sœilles le peust joindre, pour la vitesse de son cheval ni que son pistolet eust fait mal à Sœilles. Certes sa conscience le descourageoit en une si mauvaise cause. Sœilles se plaint au Roy de ces deux assassinats, & du peu de raison qu'il pouvoit tirer par les voyes honorables, de celui qui les avoit si lâchement faits: Et bien qu'il fist à la fin ce qu'il devoit avoir fait au commencement; Si est-ce que le Roy trouva si mauvaise l'action de de Verze, qu'il le cassa de l'armée, où il portoit la cornette d'une compagnie de cavalerie, permit à Sœilles de le charger en tel avantage qu'il le trouveroit, & depuis par arrest du conseil de prendre ses maisons, & le forcer lui mesmes dedans.

Mais la santé de Sœilles empirait tousiours: Il devint sec comme du bois, & passe comme un trespasé, perdit repas & repos, & demeura presque deux ans sans dormir, ni pouvoir durer en quelque posture qu'il se mist. Les Chirurgiens ne conoissoient rien en sa playe, & les medecins encor' moins en son mal, qui leur fit juger qu'il lui tenoit en l'esprit, & que le desplaisir, qu'il avoit receu de sa femme, & de son ennemi, le rendoit ainsi mal sain & inquiet. Mais Sœilles, qui outre la maladie de l'ame ressentait encor' celle du corps, & par une sensible experience conoissoit que son mal n'estoit point imaginaire, plante là ses Medecins, avec leurs consultes, & se fait porter à Montpeslier, pour en avoir de meilleurs.

D'arrivée il le trouva à table en un logis, avec un operateur Italien, appelle Hierome, qui est maintenant à Thoulouze, & quelques autres passagers, qui disnoient ensemble.

Sœilles, qui n'avoit en l'esprit d'autre pensee, ni en la bouche d'autres discours que les ordinaires plaintes de son mal, ne se peut tenir d'en parler: outre ce que la couleur de son visage, & le degoust de son appetit en pouvoient monstrier. Hierome lui dit que cela estoit aucunement de son art, & scachant la resolution qui l'avoit porte à Montpeslier, pour se mettre entre les mains des Medecins, dont ceste ville est recommandee sur toutes celles du monde, lui dit, que s'il vouloit lui permettre de voir sa playe, il lui en pourroit donner quelque avis, qui

peut

peut estre l  
estre donn  
en la dispo  
Sœilles, &  
j'aime aut  
celle destre  
remettre en  
prie y app  
vous ont ap  
playe, & l'ay  
raison, en  
bleté, fond  
avoit du fe  
guer: Et d  
du corps. S  
sommeil si  
veiller.

Depuis  
coutumes  
avec lequel  
& de son p  
repassa deux  
sancté; Ers  
ment de Ver  
prend lui-m  
Estant en p  
ennemi, que  
ment, Dieu  
lui rendant  
d'honneur  
pens de cel  
cause il en  
s'estoit serv  
pour servir

Leurs co  
plus que sa  
liberté, trou  
une sœur, c  
Sœilles este  
rement d'ell  
To

peut estre lui seroit uile, & en tout cas ne lui pourroit estre dommageable. Puis que j'ay resolu de me mettre en la disposition de gens que je ne conoi point, dit Soeilles, & d'a lleurs ma vie m'est tellement à charge, que j'aime autant la perdre que la conserver d'avantage en ceste destresse, inconnu pour inconnu, j'aime autant me remettre entre vos mains qu'en celles des autres, & vous prie y apporter ce que vostre art & vostre experience vous ont appris. Des l'heure mesme, Hierosme visite sa playe, & l'ayant couché sur un liât, lui donne un coup de razoir, en la mesme partie en laquelle il avoit esté blessé, sonde de nouveau sa blessure, & trouvant qu'il y avoit du fer là dedans; courage, Monsieur, vous estes guerri: Et d'sant cela, lui arrache demi pied d'espee hors du corps. Soeilles demeure dans le liât, & s'endort d'un sommeil si profond, qu'il demeure 24. heures sans s'esveiller.

Depuis il recouvre en peu de temps sa vigueur accoustumee, la couleur & l'en bon point lui revindrent; avec lesquels il reprit les premieres erres de sa querelle & de son proces, avec de Veze, fut en Hollande, passa & repassa deux fois à la Cour, où je le vis en une parfaite sancté; Et s'en estant retourné au pays, poursuit tellement de Veze, qu'il le despouille de tout son bien, & le prend lui-mesme prisonnier dans sa maison propre. Estant en possession du bien & de la personne de son ennemi, que pouvoit-il souhaiter d'avantage. Certainement, Dieu avoit porté jusques ici la cause de Soeilles, lui rendant sa santé desesperée, & le comblant de bien, d'honneur & de contentement tout ensemble, aux despens de celui qui le lui avoit ravi. Mais d'une bonne cause il en fit lui-mesme une mauvaise, & comme Dieu s'estoit servi de lui, pour punir de Veze, il se voulut à son tour servir de de Veze, pour le chastier lui-mesme.

Leurs communs amis; voyans que Soeilles estoit plus que satisfait, & que de Veze ne soufpiroit que sa liberté, trouvent moyen de les accorder. De Veze avoit une sœur, qui estoit belle & honneste damoiselle, & Soeilles estoit desia séparé d'avec sa femme, du consentement d'elle-mesme. Ils accordent donc que Soeilles



espouseroit la sœur de de Veze, & avec elle la meilleure & la plus belle partie de tout son bien; & qu'au moyen de ceste alliance, ils demeureroient bons amis, & oublieroient à jamais l'animosité de leur proces, & de leur querelle. Soeilles consentit à cest accord, & de Veze y condescendit aussi, pour se redimer, recouvrant sa liberté par la perte de son bien.

Sous pretexte de ce mariage, Soeilles voyoit souvent ceste fille, inspiré neantmoins plustost du desir de sa vengeance, que de son amour; Et comme il estoit homme accord, agreable, & habile, mais meschant & desloyal en cest endroit; il la poursuit, & la presse si vivement, que sous la foi neantmoins qu'il lui donna de l'espouser, outre la promesse qu'il en avoit faite à son frere, il en eut plus cher gage de son amour. Soeilles en ayant ce qu'il en vouloit, ne voulut plus d'elle; & retenant le bien de de Veze, ne voulut point espouser sa sœur. Action la plus mauvaise qu'un meschât hō ne puisse commettre, par laquelle il tesmoigna (apres avoir faussé sa promesse, & violé sa foi) qu'une passion effrene ne se peut jamais assouvir; ne se contentant pas d'avoir ruiné son ennemi de reputation & de bien, s'il n'estendoit encore sa vengeance sur l'innocence de ceste fille, qui s'estoit donnée à lui, & n'estant pas satisfait du bien du frere, s'il n'avoit encor l'honneur de la sœur.

Aussi Dieu qui est là haut, lui monstra qu'il ne se faut point joüir de son nom; & permit que de Veze devenu, de beau frere qu'il lui pensoit estre, son irreconciliable ennemi, & desesperé de la ruine que cest homme, fatal à son hōneur, à son bié, & à toute sa maison, lui avoit portee; le surprenant en avantage encor une fois, lui osta avec la vie l'usufruit du bien qu'il lui possedoit, & le moyen de lui faire jamais un second outrage, ni se venger de ce troisieme & dernier assassinat.

Mais aussi, pour monstrier à de Veze qu'il n'aime point les assassins, & qu'il n'y a rien de si veritable que sa Parole; il permit qu'il fust assassiné lui-mesme par un parent de Soeilles, nommé d'Aubgnac, qui le fit tuer d'une mousquetade. Ainsi Dieu nous chastie les uns par les autres, apprenant aux assassins qu'ils seront me-

furez

surez à l'au  
qui frap  
vrai, qu'ou  
ce, il n'y a  
infinité d'  
familles, se  
succeder en  
deux qu'ou  
mis à Soeilles  
en toute le  
seules pen  
au vrai & a

00000000

C Oron  
l'engin  
querelle  
conter, c  
fin se trou  
& Massidan  
un second  
tre Ferny:  
tre le Baron  
contre Pan  
pré ils deb  
du costé de  
jusques à d  
expres, res  
bouger, c  
donc à m  
quelle dev  
premiers n  
les deux d  
estoit est  
quinze ou  
sieurs du p  
Ferny, q  
mocoquoit

surez à l'aunage dont ils mesurent leurs ennemis, & que qui frappera du glaive, en sera frappé. Cest oracle est si vrai, qu'outre que c'est la mesme verité qui la prononcé, il n'y a lieu au monde, où l'on n'en puisse voir une infinité d'exemples; mais particulierement en ces deux familles, tellement exterminées par les deux actions qui succederent à ceste querelle, qu'il ne reste de toutes les deux qu'une seule fille. Là où si le combat eust esté permis à Socilles, le sang, & les meurtres qui s'espandirent en toute leur race, se fussent arrestez pour le plus aux seules personnes des deux combattans. *d'Andignier au vrai & ancien usage des duels, chap. 40. (Impr. Paris.)*

DEVELOPPEMENT DE LA VERTU

DUEL.

**C**Oroneau, gentil homme d'Aginois; & Fermy, con- seigneur de Pillos; ayans gardé long temps une querelle l'un contre l'autre, & ne s'estas jamais peu rencontrer, quoi que plusieurs fois ils se fussent deshez, en fin se trouverent aux Losches village entre Bergerac & Mussidan, pour decider leur debat, ayant chascun un second & un troisieme. Coroneau se battit contre Fermy: la Mothe frere & second de Coroneau contre le Baron de Boissiere: Boirac gentil-homme Gascon contre Panissaud de Peyrecave. S'estans rendus sur le pré ils debatirent longuement ensemble sur tout ceux du costé de Fermy, à cause qu'ils estoient dedans l'eau jusques à demi jambe. Mais Coroneau, qui l'avoit fait expres, redoutant l'agilité de Fermy s'opiniastra de ne bouger, comme firent aussi la Mothe & Boirac. Ce fut donc à mettre les pourpoints bas, & apres (pensez en quelle devotion) priere de part & d'autre: les quatre premiers nommez ayans l'espee & le poignard es mains, les deux derniers l'espee seule, à cause que Panissaud estoit estropié de la main gauche, s'ellongnerent de quinze ou vingt pas les uns des autres, entourez de plusieurs du pays acourus à ce cruel & funeste spectacle. Fermy, qui s'estoit battu plusieurs fois en duel, se mocquoit de Coroneau, l'appellant apprenti & novice,

qui n'avoit jamais veu de sang, & seroit en danger voyant du sien de sentir mal de cœur. Et quoi que Fermy fust grandemēt incommodé de l'eau du pré, à l'approche il porta deux coups d'estoc dās le corps de Coroneau, lequel tout à coup (cela fut tres soudain) se jette à corps perdu sur Fermy, le perce de deux coups de poignards. Ilstōbent tous deux dedans l'eau, où ils furent ouïs plusieurs fois disans l'un, Tu mourras, Fermy, l'autre, tu es mort, Coroneau. Plusieurs ont dit que Fermy allant à ce duel, bailla son espee à porter à vn sien laquay, lequel le pria par plusieurs fois de permettre qu'il fust raccommo-der & remettre la coquille à la garde de ceste espee, en telle sorte que le ponce & le dessus de la main demeurast couvert. Mais Fermy se moquant de cela, dit qu'il n'avoit pas crainte de mourir par là. Coroneau fourra son espee par le défaut de ceste coquille, & blesse Fermy entre le ponce & le doigt indice de la main droite. La douleur qu'il en sentit fut si vive, qu'elle lui tomba de la main. Revenu à foi, comme il se courboit pour relever son espee, Coroneau se jette sur lui, le poignarde, & tous deux perissent en l'eau.

Les quatre autres ne dormoyent pas : chascun d'eux veillant pour oster la vie à son adversaire. La Mothe donna deux coups dans la poitrine au Baron de Boissiere, dont le second fut si rude que le sang escumeux sortoit abondamment de la playe, le Baron chancelloit, & c'estoit fait si la Mothe eust fait une recharge. Mais en ces entrefaites Boirac & Peyrecave estans aux mains, Boirac percé d'un coup d'espee embrasse si estroittement Peyrecave, qu'il ne pouvoit s'en despestrer quoi qu'il le tint sous lui. Il s'avise de mordre à belles dents au visage & à la poitrine, qui criāt à pleine teste à la Mothe. Mon cousin, mon cousin, aidez moi: il me mange. La Mothe cuidant que ce fust fait de Boissiere, le laisse & court à l'aide de Boirac: sur le corps duquel il trouve Peyrecave estēdu tout de son long. Craignant les tuer tous deux, & se souvenant que Peyrecave ne s'aideroit que du bras droit, il lui porte une estocade prenant au coude & perçant en dehors jusques sur la main droite. Ayant fait ce coup il tourne vers Boissiere & le void en pied venāt à lui. D'autrepart

trepart Pey  
ra Boirac  
kipat ces de  
place. Boi  
gueris de l  
neau, de la

Les quer  
sonnables  
ce discours  
pit que Dor  
qu'on lui ra  
sti par le D  
ser le passag  
vanē d'av  
charpe du  
sainte Ca  
pres de Ch  
lequel diso  
appeller C  
l'appellant  
versaires  
Creguy rete  
sejourner qu  
Philippin. L  
l'appellant si  
amortit la q  
porta au Du  
sang de Savo  
lippin qu'il n  
ne le verroit  
le. Voila un  
& accepte a  
La defen  
de peine, n  
honteuse à l  
combat se fi  
qui gendre  
pris de la Lo  
dans les terre  
dré, tette app

crepart Peyrecave irrité de la blessure de son bras, quitta Boirac qui exspiroit & vient vers la Mothe, qui assailli par ces deux fut atterré de deux coups, & mourut sur la place. Boissiere & Peyrecave fort blesez furent en fin gueris de leurs playes. Les corps de Femy, de Coroneau, de la Mothe, & de Boirac furent enterrez.

Les querelles n'ont pas tousiours des fondemens raisonnables celle qui survint entre les grands nommez en ce discours n'eut point d'autre fondement que le despit que Don Philippin, bastard de Savoye conceut de ce qu'on lui rapporta que lors de la prise du petit port basti par le Duc de Savoye pres Chamouffet, pour favoriser le passage de son armee, le sieur de Crequi s'estoit vanté d'avoir eu l'escharpe de Philippin. C'estoit l'escharpe du Baron de Chauviroy gouverneur du fort de sainte Catherine, lequel fut tué à la prise du petit fort pres de Chamouffet. Quelques mois apres D. Philippin, lequel disoit, que ceste vâterie touchoit son hôneur, fait appeller Crequi, lequel se presente au lieu marqué: mais l'appellant fut retenu par le commandemēt du Duc. Divers affaires survindrent qui arresterent ce torrent. Mais Crequy retourné du lieu où il avoit esté contraint de séjourner quelque temps, fut appelé à Grenoble par D. Philippin. Ils se trouuerent pres du fort de Barrault, où l'appellant fut blessé à la cuisse. Ce combat suffisant pour amortir la querelle en fit naistre une autre, car on rapporta au Duc que Crequy s'estoit vanté d'avoir eu du sang de Savoye. Il s'en offensa, & fit conoistre à Don Philippin qu'il ne le tiendrait plus pour ce qu'il le tenoit, ni ne le verroit jamais, s'il ne tiroit la raison de ceste parole. Voila un autre appel en campagne, lequel fut offert & accepté aussi aigrement que le premier.

La defense que le Roi avoit faite des Duels, (remplie de peine, non seulement prejudiciable au bien, mais honteuse à la reputation) ne permettoit point que le combat se fist en Dauphiné, afin que l'exemple de Crequi, gendre du gouverneur, n'attirast les autres au mespris de la Loi. Il fut doncques resolu, qu'ils se battroyent dans les terres du Duc de Savoye, au dessous de S. André, terre appartenante à la Contesse d'Antremonts, sur



le rivage du Rhosne, en chemise, & à pied, qui est la forme des combats plus courageuse. Que le combat se feroit à l'espee & au poignard. Que le Baron d'Attignac seroit second de Don Philippin, & la Buiffe seconderoit Crequi. Qu'autre qu'eux ne se trouveroit sur le champ, & ne separeroient les combatans que la mort de l'un ou de l'autre n'eust terminé le combat. Qu'il y auroit douze gentils-hommes du costé du Dauphiné, & douze du costé de Savoye, qui se tiendroyent prests pour venir prendre le corps du vaincu, ou pour empescher que quelque tort ne fust fait au vainqueur. Que les douze de Savoye seroyent eslongnez du combat de telle distance que ceux du Dauphiné pourroyent employer de temps à passer l'eau, pour se rendre en mesme instant hors du champ du combat. Ceste distance fut mesuree au galop d'un homme de cheval, qui partit du lieu du combat, à mesure que le bateau partit d'une rive pour prendre terre à l'autre.

On disputa long temps, si les seconds se battroyent. Carla Buiffe disoit qu'il n'y vouloit pas estre, sans donner ou recevoir : & que celui qui va en ces occasions, pour estre simplement spectateur, a faute d'affection ou de courage. Les combatans trouverent bon que les seconds ne se messassent de la decision de leur fortune. Le jour de l'assignation venu (ce fut le deuxiesme du mois de Juin 1599.) ils se rendirent tous deux au lieu assigné. De Morges passa le Rhosne, & battit la campagne pour voir s'il y auroit ou embuscade, ou assemblée plus grande, que le nombre dont l'on estoit demeuré d'accord. Les seconds firent la visite des armes de leurs champions, de leurs habits, & les fouillerent par tout, pour sçavoir s'ils avoyent des charmes ou enchantemens sur eux. La Buiffe pressoit fort Don Philippin de partir lui disant qu'il avoit envie ou de les mettre à la nuict, ou de remettre la partie au lendemain : encores qu'il n'y eust en lui trop de gaillardise & de verueur, pour desirer de voir son ennemi. Mais en ces occasions il faut que les seconds facent valoir le courage de leur ami, & qu'ils

asoiblissent

asoiblissent  
Les melles  
rales sont a  
celle ei d'e  
est des pie

Pource  
tant de bra  
voit assez p  
sur le preat  
l'ippin port  
sans esfrei  
nion de m  
vous eltes  
plus forte  
perte. En  
qui peut  
ces occasi  
gens le se  
revenu, l  
pin & d'A  
Bellier rec  
trop de co  
ami, esto  
combat, en  
part ou de  
conu le c  
son ami,  
avoient tr

Comm  
jugement  
re de son  
nant le d  
tagez le  
tage tira  
les specta  
yant tou  
de D. Phi  
fois que m  
hors d'ha

afoiblissent le plus qu'ils peuvent celui de l'ennemi. Les mesmes ruses qui se pratiquent aux batailles generales sont aprouvees es Duels & combats singuliers: & celle ci d'estonner son ennemi, de descrier son courage, est des premieres.

Pource la Buïsse disoit sur le chemin à D. Philippin, tant de braveries de la valeur de Crequy, qu'il y en avoit assez pour l'estonner: & de si loin qu'il vid Crequy sur le preau, il s'escria, Il est à nous, il est à nous. D. Philippin portant toutesfois l'œil sans trouble, & le cœur sans effroi, lui dit, Pourquoi avez vous si mauvaise opinion de moi ? Non, non (repart la Buïsse) ie sçai que vous estes brave & genereux: mais vous avez afaire à la plus forte espee de France: & cela me fait parier vostre perte. En effect, la Buïsse n'oublia rien en ceste action qui peut monstret l'office d'ami, office plus puissant en ces occasions que le respect du droit. Le sçai (& peu de gens le sçavent mieux que moi) que si Crequy ne fust revenu, la Buïsse y fust demeuré, pour tuer D. Philippin & d'Attignac, ou se faire tuer de leurs mains. Du Bellier reconnoissant l'humeur de la Buïsse, & qu'il avoit trop de cœur & trop d'honneur, pour revenir sans son ami, estoit sur le bord du Rhosne, attendant l'issue du combat, en resolution de passer à cheval, pour avoir sa part ou de la gloire ou du peril de ceste action. Qui a connu le courage des deux, dira que l'un aimoit trop son ami, l'autre aimoit trop son frere, & tous deux avoyent trop de courage pour faire autrement.

Comme D. Philippin entra sur le champ, il eut le jugement si net & si clair, qu'en remarquant la posture de son ennemi, & l'avantage qu'il avoit en tournant le dos au Soleil, il dit, Monsieur de la Buïsse, partagez le Soleil: & en voulant lui mesme faire le partage tira contre Crequy d'une telle impetuosité, que les spectateurs doutoyent de l'issue du combat, voyant tousiours Crequy dedans les fausses atteintes de D. Philippin. Ceste premiere fureur ne fit toutesfois que mettre Crequy hors du preau, & D. Philippin hors d'haleine. Crequy resolu de frapper, non selon

le jugement de la cholere, mais de l'occasion, attendit que ceste impetuosité fust passée: & lors lui plongea l'espee dans le corps de telle roideur, qu'il le renversa à la terre. Il lui dit, qu'il demandast la vie: mais Don Philippin n'estoit pas en estat de s'humilier à ceste demande, ni n'estoit en la puissance de Crequi de la lui donner. Car les coups estoient mortels, & tous ceux qui estoient de sa part, crierent qu'il achevast de le tuer: & ne servit de rien au Baron d'Attignac de la demander. Crequi repassa le Rholne avec les douze gentils-hommes qui le vindrent prendre, laissant D. Philippin estendu sur la place. *P. Matthieu en l'histoire du Roi Henri 4. liv. 2. narration 2. ch. 7. c. 9.*

L'allongerai ce discours de l'addition que Matthieu y a faite. Le Duc se repentit du commandement qu'il avoit fait à Don Philippin, & soit que sa religion par l'avis de son confesseur, le conseillast de revoquer un commandement en l'exécution duquel il y alloit du hazard de deux vies, & de la perte de deux ames, il despêcha un courrier pour defendre de se battre: mais il arriva deux heures trop tard. Crequi remercia Dieu de la victoire qu'il remportoit de son ennemi, & ne voulut permettre que ses amis lui en fissent la congratulation accoustumée, & les pria de n'en plus parler: encore que la gloire en fust grande, pour avoir vaincu en terre estrange. Le corps de Don Philippin fut emporté au logis. Les religieux de Pierre-Chastel lui refuserent la sepulture, selon les saintes constitutions de la police de l'Eglise, laquelle estime ceux qui meurent en ceste sorte, gens desesperez & meurtriers d'eux mesmes: & fait passer la peine apres la mort: pour faire que la honte qui poursuit les duellistes dans le tombeau les destourne de ceste licence.

Mais ni la defense de l'Eglise, ni celle du Roi, ni la privation de sepulture, ni la crainte de la perte des biens n'a peu empêcher ceste estrange forsenerie & brutale fureur des Duels, qui font mourir en pleine paix plusieurs braves cavaliers, que la mort n'a osé attaquer en temps de guerre. Et pour des querelles mal fondées, qui ne regardent ni l'honneur de Dieu, ni le servi-

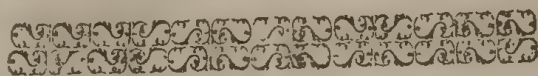
ce du

ce du Roi,  
quelque  
volé bien en  
le reproche  
tarel des ho  
fections nar  
jures de la  
itolt à la lar  
le corps. C  
yens d'emp  
on a trouvé  
donner plu  
qu'injuste,  
elimouffe l  
oster l'vlay  
de Nelle le  
lier, que si l  
Duels: car  
la punition

EM

LE Pape  
L'une vie  
fir de la frai  
mort au pal  
gia Duc de  
pour mort.  
pe fut por  
saint Pie:  
nifestes de  
de son aage  
decimes & l  
rant toutes  
die. On cre  
cedé de po  
chaqun dit

ce du Roi, ni la defense de la patrie : mais seulement quelque traitt de jalousie pour une maistresse, une parole bien entendue & mal interpretee, & en fin pour le reproche d'un vice fort ordinaire : comme c'est le naturel des hommes de se tenir plus offensez des imperfections naturelles que des autres defauts, & que les injures de la naissance sont celles qui se presentent plus tost à la langue des mesdisans, il faut tuer l'ame & le corps. Quand quelquefois le Roi a pensé aux moyens d'empescher ceste cruelle & sanguinaire licence, on a trouvé que les defenses ne servoyent que d'en donner plus d'envie : & ie croi que la permission, quoi qu'injuste, est plus utile que la defense. La permission esmouffe l'aiguillon qui s'accorde par la defense. Pour oster l'usage des Duels aux armées du Roi, le Prince de Nelle les rendit necessaires, j'ai ouï dire au Chancelier, que si le Roi lui laissoit faire, on ne parleroit plus de Duels : car il n'en passeroit plus les graces, & en laisseroit la punition à Justice.



EMPOISONNEURS empoisonnez.

**L**E Pape Alexandre sixiesme, estant allé souper en une vigne pres du Vatican pour prendre le plaisir de la fraischeur, fut soudainement porté de là pour mort au palais Pontifical : & aussi tost apres Cesar Borghia Duc de Valentinois son fils encores est porté de là pour mort. Le lendemain 18. iour d'Aoust, 1503. Le Pape fut porté mort (suyuant la coustume) en l'Eglise saint Pierre, noir, enflé, & tres difforme, signes tres manifestes de poison. Mais le Valentinois pour la vigueur de son aage, & pource qu'à l'instant il usa de fortes medecines & leurs contrepoisons, eut la vie sauve : demeurant toutesfois opprimé d'une grieve & longue maladie. On creut asseürément que cest accident estoit procedé de poison, & selon le bruit plus commun. Guichardin dit que la chose ayint en ceste sorte. Le Va-

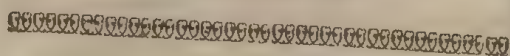


lentinois avoit delibéré d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornette, en la vigne duquel ils devoient souper. C'est chose tres-certaine, que son pere & lui estoient coustumiers d'user de poison, non seulement pour se venger de leurs ennemis, ou pour s'asseurer des soupçons; mais aussi pour la meschante convoitise de depouiller les personnes riches de leurs propres biens, fussent Cardinaux ou autres courtisans qui ne leur avoient jamais fait tort ni desplaisir: comme il en avint au Cardinal S. Ange, lequel estoit fort riche. Qui plus est ils empoisonnerent de leurs tres grands & treichers amis: item de ceux qui leur avoient esté tresbons & tresloyaux serviteurs; comme furent les Cardinaux de Capouë & de Modene.

Le Valentinois donc envoya devant certains flacons de vin empoisonné, lesquels il fit bailler à un serviteur qui ne sçavoit rien de l'affaire, avec mandement que personne n'y touchast. Mais le Pape survenant devant l'heure du souper, & pressé de soif par la chaleur extreme qu'il faisoit, demanda à boire. Or pource qu'on n'avoit encore apporté son souper du Palais, le serviteur à qui l'on avoit commis les flacons de vin en garde, estimant qu'on les lui eust baillez à serrer, comme un vin fort excellent, en donna à boire au Pape. Le Valentinois arrivant en ces entrefaites se mit aussi à boire du mesme vin. Toute la ville de Rome acourut d'allegresse incroyable à Saint Pierre, autour du corps mort d'Alexandre: les yeux de pas un ne se pouvant rassasier de voir mort & esteins un serpent, lequel son immoderee ambition & peitfere desloyauté, jointes à infinis exemples d'horrible cruauté, de monstrueuse luxure, & d'estrange avarice, vendant sans distinction les choses saintes & les profanes, avoit infecté tout le monde. Et neantmoins dès son jeune age jusques à la fin de ses jours estoit parvenu, eslevé sur une tres-rare & continuelle prosperité: desirant toujours de tres-grandes choses & obtenant plus qu'il ne desiroit. Voila le pere ruiné par son forfait, & empoisonné sans remede, au grand contentement d'innies person-

nes qui avoyent ahanné sous ses violences cachees & descouvertes.

Quant au fils , grievement malade , il demeura prisonnier de la iustice de Dieu principalement , & en celle des hommes , & puis dans deux ou trois ans apres chassé d'Italie , mené prisonnier de Naples en Espagne : pource que non content de tant de meschancez par lui commises par le passé , il taschoit de jeter en nouveaux troubles l'Italie & les Estats voisins , machinant de terribles choses , & voulant mettre le feu par tout. Mais le grand Confalve l'envoya de Naples sur une galere legere prisonnier en Espagne , ne lui laissant de tous ses gens qu'un page pour le servir. Arrivé , l'on l'emprisonne dans la Roque de Medine del Camp , où il perdit le temps à empoisonner ses pen-  
sees de desseins & entreprises terribles contre ses ennemis. Finalement il trouva moyen de se devaler à l'aide d'une corde de sa prison , & s'enfuit au Royaume de Navarre , vers le Roy Iean frere de sa femme. Il y demeura quelque espace de mois en bas estat : car le Roi qui lui avoit paravant confisqué la Duché de Valence , & osté la pension de vingt mille francs, qu'il lui bailloit en supplement du revenu promis , ne lui voulut permettre d'entrer en France , pour ne faire chose qui faschast le Roi d'Arragon. Ce malheureux & cruel empoisonneur réduit au desespoir se range aux troupes de Navarre au Camp d'une petite place nommee Viane, & envelopé d'une embuscade dresse par les ennemis , fut tué d'un coup de zagaye.



## EPITAPHES divers.

EN divers endroits de l'Europe se voyent & lisent des Epitaphes lesquels proposent divers memorables accidens en la vie & mort des trespassez , pour enseigner au lecteur son devoir, qui est d'apprendre à bien vivre & à bien mourir. Je ne m'assujettirai point à aucun ordre exact. Les cas humains ont différentes formes, & es choses qui semblent fort pareilles, se trouvent tousiours des differences qui les diversifient. Commençons par les epitaphes de Rome.

1. Le premier, d'un enfant nommé Camille, lequel façonné des l'aage de huit ans à monter à cheval, voulant ainsi jeune donner carrière trop roide à un coursier, tomba par terre, donnant de la teste si rudement contre un caillou, que sur l'heure il en perdit la vie.
2. Un docteur en droit Canon, nommé François N. vivant en cour de Rome, y amassa force argent, dont il faisoit du bien à plusieurs, particulièrement à un jeune homme par lui eslevé & entretenu en sa maison. Pour recompense ce jeune ingrat empoisonna son bienfaiteur de mixtion si violente, qu'il en mourut à l'instant.
3. Une jeune femme se baissant pour deschausser ses souliers, & tendant le col, son mari cruellement jaloux lui coupa la teste du trenchant de son espee.
4. George Castane voulant separer quelques siens amis qui essayoyent de s'entretuer, & se jettant à travers pour les separer fut par l'un d'eux transpercé d'un coup d'espee & renversé mort en terre.
5. Une mere, nommée Pontia parut si furieuse & desnaturee par l'effort d'une avarice non ouye, qu'elle fit mourir de poison deux enfans siens, puis se tua elle mesme.
6. Sur la tombe d'un malheureux, qui vivant avoit fait profession d'Atheisme, se lisent ces mots, *Vixi, & ultra vitam nihil credidi, quò vadam nesci, invitius morior. Valere posteri.* C'est à dire, J'ai vescu, & n'ai creu qu'il y ait

y arien ho  
meurs mau  
apres.  
7. Certai  
doigt, dont  
8. Sur le t  
xi enenadmo  
re, l'ai vescu  
luis mort.  
9. Le Nep  
mors: H ad  
vira duxit, qu  
lequel n'a  
commande  
10. Vne  
fit en son t  
& medecin  
miere eten  
11. Quan  
cha sur son  
Papa Pius m  
quinque mil  
C'est merve  
cinq pies.  
12. André  
ans, vne d'un  
trophe chasc  
13. Le pe  
yant esté tu  
raison (cor  
de Rome p  
habile au  
de venger  
lequel con  
tant l'espee  
chec en la p  
stoison en  
pardonne d  
en presen

y ait rien hors la vie presente , le ne sçai où j'irai. Je meurs maugré moi. Bien soit à vous qui viendrez ci apres.

7. Certain empoignant un chat, la beste le mord au doigt, dont icelui meurt.

8. Sur le tombeau d'un libertain se lit ceste ligne, *Vixi quemadmodum volui : quare mortuus sum, nescio.* c'est à dire, J'ai vscu comme il m'a pleu : je ne sçai pourquoi je suis mort.

9. Le sepulchre du Pape Adrian VI. contient ces mots : *H Adrianus sextus hic situs est, qui nihil sibi infelicius in vita duxit, quàm quòd imperaret.* c. Ci gist Adrian sixiesme, lequel n'a rien eutime plus miserable en sa vie, que de commander.

10. Vne dame Romaine nommee Antonia, voulut & fit en son testament un article, qu'apres son trespas son corps fut reduit en Skelete, pour servir aux philosophes & medecins, adjoustant qu'elle se contentoit de la lumiere eternelle.

11. Quand le Pape Pie cinquiesme mourut, on afficha sur son sepulchre un distique Latin, en ces termes; *Papa Pius moritur Quintus res mira, tot inter Pontifices tantum quinque fuisse pios.* c. Le Pape Pie cinquiesme est mort C'est merveilles qu'entre tant de Papes il n'y ait eu que cinq pies.

12. André de Castro, jeune homme aagé de vngt six ans, tué d'un coup de pied de cheval, exhorte en son epitaphe chascun à bien vivre & à se tenir prest.

13. Le pere d'un Romain nommé Iaques Sanctius ayant esté tué par certain autre, Iaques desireux de tirer raison (comme ils parlent) par l'espee de ce tort, partit de Rome pour s'en aller à la guerre, où il se rendit fort habile au maniemet des armes. Revenu en intention de venger la mort de son pere, il rencontre le meurtrier, lequel convaincu en soimême de son forfait, ou redoutant l'espee de Iaques, se prosterne à ses pieds, la teste cachée en la pouldre. Iaques le releve, & conoissant que c'estoit son ennemi humilié, l'embrasse gracieusement, lui pardonne de bon cœur, & le renvoye amiablement avec un present qu'il lui fit. Depuis Iaques vescu lóg temps,



& mourut l'an 1575. aagé de soixante sept ans accomplis. Son tombeau se void encore contenant ce que nous venons de reciter.

14. On void à Naples l'epitaphe d'un mort lequel dit au lecteur: *fui ut es, eris ut sum.* c. J'ai esté comme tu es, tu seras comme je suis. C'est en l'Eglise S. Marie de consolation.

15. En celle de S. Marie du mont d'Olivet, l'epitaphe du gouverneur d'un des chasteaux de Naples pour le Roy Alphonse d'Arragon porte, qu'ayant esté assiégé tant par mer que par terre, & les vivres lui defaillans, il fit tuer les mules & les chiens qui estoient au chasteau, pour en nourrir soy & ses soldats. D'avantage, comme le ennemis presentassent aux bouches des canons du chasteau deux freres de ce gouverneur, lesquels ils tenoient prisonniers, & par ce stratageme voulessent empêcher & aneantir la resistance des assiegez, ce gouverneur preferant son devoir à son sang, fit continuer les canonnades sur les assiegeans: & se maintint invincible. Mesmes apres le trespas du Roy Ferdinand d'Arragon, impossible fut aux ennemis de le corrompre & fieschir par sommes d'argent & recompenses, encores qu'ils lui en offrisent de tresgrandes: ains il se mocqua de tous leurs dessein.

16. L'epitaphe du marquis de Pescaire en la mesme Eglise, porte, que ce n'estoit pas un pescheur de poissons: mais que ce fut un preneur de Rois, de Ducs, de provinces & de villes, que ses rets estoient sages deliberations, courageuses resolutions, braves & prompts executions. Que l'envie induisit Mars & Mort à le terrasser: mais qu'en lieu de lui nuire, sa glorieuse renommee vit victorieuse de Mars, de la Mort & de l'envie.

17. Celui de Jean Iovian du Pont, tresdocte personnage, comme ses escrits le tesmoignent, contient ces mots, ainsi qu'ils se lisent encor aujourd'hui en l'Eglise de S. Marie majeur, en une chapelle, J'ai en mon vivant, apresté ce lieu à mon corps, pour y reposer estant mort. Je vous prie ne faire outrage à celui qui vivant n'a outragé personne. Car je suis Jean Iovian du Pont, aimé des Muses Latines, reveré des gens de bien, cheri des Rois & Prin-

Princes. Vou  
qui, ai eide.  
ce lieu con  
vous meime  
En huit peu  
de ceste cha  
fir graver: h  
François. 1.  
neche de ren  
de le compo  
faire douter  
3. Latemen  
ce par tout  
science, n'e  
mot, 5. S  
verités, que  
me maroiti  
qui n'oublie  
vient pas q  
cation est,

18. En l'  
sien intine  
1475. l'epitap  
parle au lect  
fais? je son  
esté. Desir  
nemens de r  
chez super  
superstition  
ruine de ma  
nies de mari

19. En l'E  
Severin co  
freres gera  
par gens ex  
dain entre l  
de deuil les  
ser un pitoy  
joule, mon  
& toute ma

Princes. Vous sçavez maintenant qui je suis, ou plustost qui j'ai esté. De moi, passant, je ne puis vous conoistre en ce lieu tenebreux : mais ie desire que vous conoissiez vous mesme. Adieu. Il mourut l'an 1503. aagé de 77. ans. En huit petits tableaux de marbre placquez en la paroi de ceste chappelle, bastie onze ans avant son trespas, il fit graver huit sentences Latines, exprimées ainsi en François. 1. Comme il est trefmal aisé à ce lui qui est fort riche de tenir mesure, aussi lui est ce honneur singulier de se comporter modestement. 2. Se resoudre tost en afaire douloureux, faire repentir l'homme, mais trop tard. 3. La temerité n'est pas tousiours heureuse, ni la prudence par tout asseuree. 4. Qui est condamné par sa conscience, n'est pas eschappé, quoi que loix ne lui disent mot. 5. Souvien toi non moins en prosperité qu'en adversité, que l'une & l'autre est muable. 6. La preud'homme maintient la foy, la foy nourrit l'amitié. 7. Celui qui n'oublie jamais les torts qu'on lui a faits, ne se souvient pas qu'il est homme. 8. Le principal en toute vocation est, conoistre soi-mesme.

18. En la mesme Eglise ce Iovian du Pont fit à un sien intime ami nommé Pierre Compere decedé l'an 1475. l'epitaphe qui s'ensuit, introduisant le defunct qui parle au lecteur en ceste sorte, demandez vous que je fais ? je fonds. Voulez-vous sçavoir qui je suis ? J'ai esté. Desirez vous entendre quels ont esté les assaisonnemens de ma vie ? travail, douleur, ennui, deuil, service chez superbes seigneurs, le col assés sous le joug de la superstition, ensevelir ceux que j'aimoi le plus, voir la ruine de ma patrie, au reste ie n'ai jamais senti les fasceries de mariage.

19. En l'Eglise de S. Severin sont enterrez Iaques de S. Severin comte de Saponare. Sigismond & Ascagne ses freres germains tuez de poison en mesme jour & repas par gens execrables & domestiques. Ils expirerent soudain entre les bras de leurs pere & mere. Le pere acablé de deuil les suivit quelque temps apres. La mere fit dresser un pitoyable epitaphe. Entre autres traits elle y adjouste, mon repos est en tenebres, mon soulas en pleurs, & toute ma péece en la mort. Cela avint enviro l'an 1547.

20. L'an precedent fut enterré en l'Eglise de Sainte Patrice, une ieune, tresbelle & pudique damoiselle Neapolitaine, nommee Martia, mariee quelques mois auparavant avec Vincent Capoce. Descendant un escalier elle tomba si rudement que la teste fut esclafée, de sorte qu'elle rendit l'ame, ayant languy quelques iours, en l'age de 19. ans 4. mois & 10. iours.

21. Sigismond Herculan ieune gentilhomme aagé de 18. ans, 4. mois & 8. iours se iouant & courant à cheval, par rencontre d'un de ses compagnons venant bride abatuë à lui, fut ietté par terre, si impetueusement, qu'il rendit l'ame deux iours apres, & fut enterré en l'Eglise des Cordeliers de Fabrian en la marque d'Ancone.

22. Victor Cathena brave soldat, estant entré en duel contre Iean Baptiste de Gremone le vainquit, lui osta les armes & l'honneur, lui laissant la vie. Mais ayant esté blessé par le vaincu, tost apres il mourut, aagé de 27. ans, l'an 1535. enterré à Vincence en l'Eglise di Servi.

23. Le Comte Achilles Brembat fut massacré dedans l'Eglise cathedrale de Bergame, où il estoit allé à la messe, par une troupe d'assassins ennemis de sa vertu, le premier iour d'Avril 1563.

24. Michel Ziegler, gentilhomme Suabe, estudiant à Pavie, & fort estimé de tous les sçavans à cause de son erudition, en l'age de 28. ans se noya un iour d'esté dedans le Po, infiniment regretté de ses amis, qui le firent enterrer en la grand' Eglise de Pavie.

25. On void en la grand' Eglise de Genes la sepulture de Iules Cigale visconte, lequel a un magnifique epitaphe, contenant qu'en son enfance enflammé de la gloire des armes il fut soldat cinq ans durant sous la conduite de son pere, au temps qu'André Dore fit la guerre pour Charles V. au Roi de France. Iules se trouvant une fois en la galere capitaineffe, s'avança si courageusement devant les autres, qu'il sauta le premier en une galere ennemie, & à vive force en gagna l'estendart, se rendit maistre de quatre galeres de France, lesquelles il emmena : puis avec une seule galere passa oultre & alla attaquer celles des Turcs, au nombre de vingtdeux. Les  
ayant

ayant combatus & fait merveilles en si hardi exploit, environné de tant d'ennemis, il fut fait prisonnier par ce renommé Coursaire Dragut, qui le garda sept ans, durât lesquels, quoi que molesté par les Turcs en diverses fortres, sans devaler de ce haut degré de courage invincible, auquel son naturel genereux l'avoit eslevé, fit une merveilleuse entreprise sur toute la flotte de Dragut, laquelle il emmenoit infailliblement à Genes, si sur le point de l'exécution il n'eust esté trahi par un qui devoit lui aider. De là s'ensuivit plus rigoureuse captivité, de laquelle neantmoins il fut delivré par grosse rançon. Mais en lieu de se donner relasche, il reprit les armes pour sa patrie, s'embarquant pour aller en Corse où les Genevois avoyent affaire de son service. Continuant en tout bon devoir, une maladie le saisit, puis la mort, qui le mit en repos, au 27. an de sa vie, regretté de tous ceux qui connoissoient sa valeur.

26. Pierre Barotius Evêque de Padouë, fort respecté des hommes de son temps, à cause de sa piété, de sa beneficence envers les pauvres, & de son erudition, venant à estre malade fut pris, pressé, & fort importuné de faire son testament. En fin, il en fit un, qui lui servit aussi d'epitaphe, en ces termes pris du latin, *Le Pierre Barotius, Evêque de Padouë, laisse mon ame à Dieu, mon corps à la terre: s'il me resté des biens, quels qu'ils soyent, ie les laisse à ceux ausquels ils apartiennent de droit.*

27. Jean de Mauleon, gentilhomme François, âgé de 21. ans, tresdocte, & eloquent à merveilles, étant à Padouë, se trouva suivi de deux siens serviteurs parmi grand nombre d'escoliers follastrans & tempestans en une action publique pour le Rectorat de l'Academie: & fut envelopé en telle querelle, que lui & ses serviteurs y perdirent les vies, l'an 1547. & furent enterrez en l'Eglise de S. Antoine.

28. Neuf ans auparavant fut enseveli en ceste mesme Eglise à Padouë Jean Baptiste Ami, ieune homme natif de Cosenze, qui en mesme aage que Mauleon, par une adresse merveilleuse, industrie excellente, & diligence incroyable, acquit une exacte connoissance des langues, Latine, Grecque, Hebraïque, & de toutes les sciéces libera-



les, commençant à voir le-bour de ses veilles & travaux fut tué par un assassin inconnu, en vieux (comme l'on estimait lors) de la vertu de ce jeune homme, ainsi que son epitaphe le declare.

29. Le doyen de Padouë se jouant d'une espee nue contre Bernardin Buzzacharin son familier ami, le tua. C'estoit un jeune homme aagé d'environ vingtneuf ans, accompli en toutes sciences, doué d'un esprit admirable, prudent, attempé, vertueux en perfection, & qui n'avoit point de semblable. Nul ne le lamenta tant que ce sien ami qui l'avoit tué par mesgarde.

30. En l'Eglise des Cordeliers à Padouë se lit l'epitaphe de Cassandre Musat femme de Pierre Gabriel, laquelle fut tuée d'un coup de pistolet, lasché par mesgarde, & semble que le mari s'en accuse soimesme. L'epitaphe est de l'an 1606.

31. Aux Augustins se lit un distique Latin fait pour epitaphe à deux jeunes hommes, l'un François qui se noya, l'autre Polonois versé si rudement par son cheval par terre, qu'il en fut acravanté: l'an 1539.

32. Un autre Polonois, chantre de Vilne, nommé André Chmalczowski, estudiant à Padouë, picquant son cheval au mois d'Aoust 1545. fut jetté par terre où il se rompit le col, & fut enterré aux Augustins.

33. Un jeune homme nommé Ascanius le Maistre aagé de 19. ans, combatant en duel abatit son adversaire, & lui donna gracieusement la vie. L'autre relevé, sans reconnaissance du bienfait, & porté de fureur du tout detestable se ruant à l'improviste sur Ascanius le tua. Son sepulchre & epitaphe se void à Bologne en l'Eglise des Cordeliers.

34. Paul Vitelli enterré à Siene en l'Eglise de S. Bernardin es fauxbourgs, fut massacré par certains auxquels il avoit chrestiennement pardonné tous les torts qu'ils lui avoyent faits.

35. Camille Sarasin, jeune gentilhomme de Siene, aagé de neuf ans & quatre mois estant monté sur un echafaut de massons, le bois mal lié fondit, & Camille dessous, dont s'en suivit sa mort pitoyable: Il fut enterré aux Cordeliers de Siene.

36. Aussi fut Saluste Ban acablé par un cheval de bois sur lequel lui & autres jeunes gentilhommes montoient par exercice, à la coustume d'Italie. C'estoit un jeune homme de tresgrande esperance.

37. En l'Eglise S. Mazaire à Milan, se lit l'epithaphe d'un des Trivulces en ces mots : Iean Iaques Trivulce, fils du grand Trivulce, qui n'a jamais eu d'arrest, ni n'a permis que les autres vescuissent en paix, finalement repose en ce lieu. Lecteur, tai toi.

38. Christofle de Cologne, gentilhomme de Mekelbourg en Pomeranie aagé de 80. ans, ayant envoyé à Bafle un sien fils nommé Eugene, jeune gentilhomme des plus accomplis de son temps, ce fils se baignant au Rhin sur le poinct de son depart pour aller en Italie, se noya, & print le chemin du ciel.

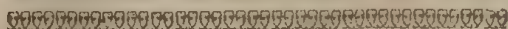
39. On lit en certain temple au royaume de Danemark en un lieu nommé Apentod sur le tombeau d'Ide morte en l'age de trois ans, petite fille de Henri de Ranzovv, lieutenant du Roy en ces quartiers-là, un notable epitaphe Latin, ainsi traduit en François. Silenus disoit qu'il est bon de ne naistre point, ou de mourir bien tost après la naissance. L'improve l'opinion de Silenus, & aprouve l'autre. Car si je n'estois nee, je n'eusse point esté l'image de Dieu le createur. Et si j'eusse lōg temps vescu les maladies & dāgers m'acueilloyēt. Puis donc que par le moyen de la mort, je suis parvenue, assopie d'un doux repos, à la vraye vie, du penible voyage de la terre au ciel mon pays, de l'ardeur à la fraischeur, du combat aux honneurs & recompenses, je me resiois en moi de ce que creee en naissant image de mon Dieu, deslogeant bien tost du monde, j'ai esté par tel moyen garantie d'une infinité de maux, attendant en ce sepulchre, où l'on m'a close le 22. de Mars 1591. le resurrection de la chair.

40. A Bresse ville d'Italie se lit en l'Eglise de S. Christofle un epitaphe dressé à certain jeune enfant nommé Corneille Michel, sur le tombeau duquel un ami se plaind, & le defunct respond, Je suis heureux, ne m'im-  
portune plus. Mais (replique l'autre) pourquoi es-tu mort si jeune? Il repart, assez a vescu qui bien meurt.

Nous adjousterons pour bordure à tant de petits ta-

bleaux, que la mort li diverse à cause des aages, cōditions & accidens des personnes sūlmentōnees suggerera plus amples discours au sage lecteur qui passant le cours de la vie presente, sçait qu'il s'achemine vers telle mort que Dieu veut, & en la mort qu'il cōtēple medite devotemēt la vie meilleure qui lui a esté acquise par son Sauveur.

Nathan Chytraus au recueil de diverses inscriptions dit avoir leu l'epitaphe d'un seigneur de Manas, lequel paillardant avec une damoiselle, ayant son poignard à la ceinture, se tua par mesgarde. Celui qui a voulu que telle ordure fut suivie de prompte punition, ad joustte qu'il ne sçait pas en quel manoir est ce Manas, mais sçait bien que l'on ne va point en paradis par tels chemins. Ce qui se rapporte à la sentence de verité, que Dieu jugera les paillards & les adulteres.



#### ESCHEC guerrier rendu vain.

**P**hilibert Prince d'Aurange, lieutenant de l'Empereur Charles V. ayant l'an 1530. assiegé Florēce, avint que les citadins firent de nuit une sortie sur le camp de l'Empereur du costé de l'Eglise de S. Marguerite. Comme ils se faisoient voye par les endroits plus malaisez, & commençoient à mener les mains, aucuns d'eux ietterent par terre la porte d'un estable, en laquelle certain boucher du camp avoit provisions propres de son estat. La porte ouverte soudain voici sortir un tresgrand nombre de pourceaux, lesquels commencent à grongner & crier d'estrange façon, courans ensemble à travers assailans & assaillis, de telle & si inopinée impetuositē, jusques à passer à travers & par dedans les jambes des soldats, qu'ils mirēt en deffoulde les troupes sorties de Florence, & par leur bruit confus dōnerent l'alarme si chaude au camp des Lansquenets, qu'il n'y avoit grand ni petit qui ne pensast estre desia au combat. Chascun couroit à ce qu'il jugeoit plus propre pour son devoir en telle confusio. Soudain l'on vid tout le camp esclairé de flambeaux allumez en tous endroits, nōmément es envirens des ren-

des renens d  
les Floren  
que ce tot  
parmi tant  
place de co  
ceste trav  
à tout le ca  
rence & de  
plats pour  
marque cet

L E Roy  
l'an 158  
cherchant p  
dans Paris  
plus d'un n  
rer en lieu  
plus grande  
belles seign  
gnoit plus d  
tre des refu  
liers amis d  
quis qu'il le  
les commod  
voyent este  
que les leu  
chette thre  
stes courro  
couvrir die  
dont il esto  
re en la pag  
rien de la r  
lan, mais a  
que pour se  
3000. ele

06 05007000 06050006 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000

5575-77 33

de l'Empe  
lorèce, avint  
le camp de  
erite. Com  
malaisier, &  
eux iette-  
elle certain  
de son estat.  
grand nom-  
grongner &  
ravers assai-  
uoûté, jus-  
bes des fol-  
ties de Flo-  
me si chau-  
grand ni pe-  
cun courroir  
voir en telle  
aire de flam-  
es envirens  
des ten-



tant. Vne mauvaise fortune suit l'autre, dit le proverbe commun. Le Duc de Mayenne chef de la ligue, ayant pris S. Ouy, toutes les terres que Molan avoit en Touraine furent ravagees. Ainsi fut-il plumé de toutes parts. Aucuns disent que sa perte fut petite, à comparaison de ce qui lui resta, non seulement en heritages & biens immeubles, mais aussi en clairs deniers, & debtes bien assurees. Mais ce que la ligue trouva chez lui fut un emprunt à jamais rendre. Ceci est l'eschantillon d'une bien longue & large piece, qu'un autre pourra faire voir avec le temps.



*EXPLOITS admirables & memorables de plusieurs  
braves chefs es guerres des Chrestiens pour garantir  
l'Europe de la tyrannie execrable des Turcs.*

**I**L deplote les guerres survenues entre les Chrestiens depuis 470. ans en çà ou environ, où il est mort des hommes qui avoyent assez de courage, d'adresse, de force & de moyens, pour aneantir la tyrannie Turquesque, & conquerir la plus part des principales & plus belles pieces du monde. Mais ayant pleu à la justice & sagesse divine en disposer autrement, representons le plus brièvement que faire se pourra les beaux exploits de plusieurs grands Capitaines, qui ont servi de rempar à la Chrestienté, pour arrester la violence furieuse des Turcs. Commençons par George Castriot surnommé des Turcs Iscander-Beg, c. Seigneur ou Capitaine Alexandre, vulgairement nommé es livres Latins & François de nostre temps Scanderbeg, Prince d'Albanie, né l'an 1404. Ice-lui baillé par son pere en ostage, fut eslevé entre les Turcs, parmi lesquels il fait maintes preuves de sa valeur, n'estant Turc qu'en ses habits, & desirieux en son ame de s'employer pour & avec les Chrestiens à faire teste aux Turcs qui estoient entrez en l'Europe. Son pere estant mort, Amurath II. Sultan Turc s'empara de la principauté d'Epire ou Albanie, fit empoisonner les deux freres de

Scan-

Scanderbeg  
les, ayant ar  
de mesme  
grands atea  
Turcs, qui l  
surce la pri  
Chrestiens,  
ce nime ils  
modeste s'off  
Despote de  
fut en Hong  
gat du Pape  
en les pays  
par Jean C  
lerons ci a  
nombarans  
Romanie &  
mes entre  
mil homan  
ditc Moran  
Scanderbe  
avec les tro  
ques liens a  
Humade, q  
peute comp  
leur camp s  
niers. Scan  
rambeis, si bi  
craignant se  
de Croye,  
mandemen  
es mains d  
de l'entree  
ce qu'il ju  
neur. Cela  
lui suré m  
pagne, n'e  
Scanderbeg  
ramadan l  
de ses freres

Scanderbeg, lequel il essaya d'endormir par belles paroles, ayant asure du service d'icelui. Scanderbeg le paya de mesme monnoye, & se tenant de là en apres sur ses gardes attendit l'œil ouvert la commodité de quitter les Turcs, qui lui avoyent tué son pere, ses freres & amis, usurpé sa principauté & fait une infinité de maux aux Chrestiens, contre lesquels ils ne cessoyent de conspirer, comme ils ont continué depuis jusques à present. La commodité s'offrit bien tost: pource qu'Amurath assaillit le Despote de Servie, le chassa de ses pays. Ce Prince s'enfuit en Hongrie, où par la faveur du Cardinal Iulian, Legat du Pape Eugene, il obtint secours, pour estre reestabli en ses pays. L'armée estoit de 35000. hommes conduits par Iean Corvin, surnommé Huniade, duquel nous parlerons ci apres. Le Turc leur opposa quatre vingts mille combatans, & commit l'avantgarde à Carambei Bassa de Romanie & à Scanderbeg, lesquels avec vingt mil hommes entrent en la Bulgarie. Iean Huniade ayant tiré dix mil hommes des meilleurs de son armée, passe la riviere dite Morave, & charge l'avantgarde Turquelque. Alors Scanderbeg empoignant l'occasion, en lieu de soustenir avec ses troupes, ayant bonne intelligence avec quelques siens amis, recule, esquivé, & fait telle ouverture à Huniade, que Carambei fut mis en route, & se sauva en petite compagnie, toutes ses troupes taillées en pieces, leur camp saccagé, & quatre mil restez emmenez prisonniers. Scanderbeg avoit eu l'œil sus le secretaire de Carambei, si bien qu'il l'attrapa, puis le fit enfermer, le contraignant soudain de lui faire des lettres au gouverneur de Croye, ville capitale d'Albanie, qui portoyent commandement de la part d'Amurath de configner la place es mains de Scanderbeg, comme nouvellemēt prouvé de l'entiere charge & garde d'icelle, y faisant adjouster ce qu'il iugea plus propre, pour esmouvoir ce gouverneur. Cela fait le secretaire & ceux qu'on avoit pris avec lui furent mis à mort, afin qu'Amurath lequel estoit en campagne, n'eust si tost nouvelle de pratique si importante. Scanderbeg suivi de trois cens chevaux fit telle diligence, ramassant sur la frontiere d'Albanie quelque bō renforce de ses suiets, qu'il se rendit maistre de Croye, où fut faise

incontinent apres terrible boucherie de Tures, comme es semaines suivantes en divers endroits d'alentour, & par toute l'Epire, laquelle fut reconquise presque toute en l'espace de quatre mois ou environ de l'an 1440. Ce fut la premiere bastonnade de Scanderbeg, sur les oreilles des Turcs.

Les nouvelles de ces changemens portees à Amurath, le contraignirent, apres diverses consultations de se résoudre au traité de quelq; accord avec les Hôgrois pour courir sus plus aisement & comme de pieds & de mains à Scanderbeg. Ainsi donc trefves furent accordees pour dix ans entre les Hôgrois & les Turcs: d'avantage le Despotre de Servie fut reintegré en tous ses estats. Scanderbeg avisant à les affaires conquist Mocree, & sachant que les Tures s'aprestoyent à lui courir sus, traita alliance avec les voisins, peuples & Seigneurs d'Albanie, qui en grande assemblée l'honneurerent & accepterent pour leur Souverain. Toft apres Ali Bassa, suivi de quarante mille chevaux, entré dans l'Albanie, y fut desfait en moins de cinq heures l'an 1443. par la valeur de Scanderbeg & des siens. Vingtdeux mille Turcs demurerent tuez sur le champ de bataille, 2000. vivans fûnt prisonniers, les autres mis à vau de route suivirent leur general, qui se fauvoit à la fuite. Le Pape Eugene par son legat en Hôgrie poursuivoit la rupture de la trefve accordee l'an précédent aux Turcs, alleguoit leur desfaite toute fraische en Albanie, la guerre esmeue par le Perse contre Amurath, l'armee navale des Chrétiens, & celle des Grecs, cōtre les Turcs; auxquels (cōme à mescreans & infideles) ne faloit point garder la foi. Le Roi de Hongrie essaya de tirer à soi Scanderbeg, lequel y enclina: mais comme il menoit secours en Hongrie fut arresté par le Vaivode de Servie, prince apostat, si que ne pouvant passer, & les nouvelles apportees de la desfaite & mort du Roi de Hongrie, il se retira en Albanie, où il demeura coy quelque temps.

Amurath, qui avoit un pied en Hôgrie, desiroit mettre l'autre en Albanie, pourtant sollicita-il fort Scanderbeg de se reconcilier aux Tures. Refusé il envoya l'an 1444. Feris Bassa avec 9000. chevaux, pour recommencer la guerre en Albanie: mais il fut à la premiere rencontre

feru,

feru, fracassé & desfait par Scanderbeg. Vn autre chef de guerre nommé Mustapha, presuma venger les pertes de Feris, suivi de plus grosse troupe que le precedent. Son malheur ne fut pas moindre que celui de Feris: tellement que l'Albanie fut arrousee en maints endroits du sang des Turcs, Scanderbeg n'ayant perdu presque point des siens, en ces boucheries des ennemis du nom Chrestien. Neantmoins Mustapha renvoyé d'Amurath plus fort que devant, & desireux de ravager l'Albanie, de laquelle Scanderbeg (pour faire teste aux Venitiens, qui lui coururent sus, & lesquels il desfit en bataille rangée) s'estoit aucunement eslongné, entra en Albanie, dont Scanderbeg averti quitta le siege d'une ville appartenante aux Venitiens, y laissant son lieutenant, & suivi de 2000. fantassins & d'un gros esquadron de gens d'armes d'eslite se joignit à d'autres forces qui l'attendoient, & fit une petite armée de 3500. chevaux, & 2500. fantassins, avec laquelle il chargea courageusement celle de Mustapha composée de quinze mille chevaux. Dix mille cavaliers Turcs demurerent morts sur le champ; environ cent prisonniers furent enlevés, du nombre desquels furent Mustapha & douze des principaux de son armée, lesquels tost après s'en retournerent, ayans compté bonne rançon. Le lendemain de ceste victoire, Scanderbeg s'achemina vers son lieutenant, pour molester les Venitiens, lesquels lui offrirent des conditions de paix qu'il accepta comme avantageuses pour le bien de ses affaires. Ces exploits se faisoient l'an 1445. & 46.

Se sentant au large par le benefice de cest accord, il porte le fer & le feu sur les frontieres des Turcs en l'an 1447 si estonnez de tant de pertes passées, qu'il estoit comme impossible de leur mettre au cœur la resolution d'aller voir Scanderbeg. En fin Amurath ayant delibéré de les y mener lui-mesme, Scanderbeg prouveur d'heure à la seurété des deux principales places de sa principauté, fâs oublier les autres moindres. Les forces Turquesques composées de quarante mille cōbatans approcherent dōc d'une ville importante nommée Sfetigrade, pour l'assiéger. Ils furent d'entree affinez par un stratageme de Scanderbeg, qui mit en route leur cavalerie legere, tua plus



de douze cens Turcs des plus eschaufez, emmena force chevaux, & mit toute leur armee en terrible galbuge. Mais le chef essayant tous moyens pour avoir Sfetigrade sans hazard, & rebuté, vint à la battre & assaillir à vive force. Scanderbeg en cazaque de gendarme, & suivi de douze siens confidens, fit une cavalcade soudaine par pays, visitant les places plus proches du danger, donnant ordre par tout, pour le regard de l'advenir: puis entendâr que les Turcs se resolvoient de donner un furieux assaut à Sfetigrade, où ils avoient fait bresche, fit reconnoître leur câp, & s'en aprocha. Ce fut environ le 15. iour de Mai 1449. que les assiegez soustenoyent le troisieme assaut, ayans exterminé tresgrand nôbre de Turcs es deux precedens. Scanderbeg avec 7000. chevaux & 3000. fantassins, ayant outreplus dressé une forte embuscade pour sa retraite en tout evenement, fait une charge aux ennemis, qui en lieu de soutenir, tournerêt les espauls, fors ceux qui demeurerêt sans ame sur la place. Amurath fremissant de rage contre les fuyards, les pouffe au combat, avec aussi peu de succés qu'auparavant. Les Turcs perdirent 3000. hommes tuez en ces assaux, eurent 4000. blesez & mutilez. Ils essayèrent d'attaquer la place par l'endroit le plus fort & non gardé: mais ce fut à leur confusion, augmentee le 22. iour de Juin suivant en une partie que Scanderbeg dressa à leur armee par la siene une nuit au clair de la Lune, ayant tué 2000. des plus vaillans, & renvoyé grand nombre de mutilez. Les troupes d'Albanie se retirèrent à deux lieues du camp ennemi; Scanderbeg visitant d'affection paternelle ses soldats blesez, mais demi gueris de sa benignté liberale & de ses gracieuses consolations.

Un nouvel assaut general présenté aux assiegez qui firent merveilles, Feris Bassa fut opposé avec quatre ou cinq mille chevaux & force pietons pour arriester Scanderbeg. Encores qu'il eust beaucou pmoins de gens, si trouva-il bien les moyens de charger & tuer grand nôbre d'ennemis, & pour clorre la journee, deffit au cōbat d'homme à homme par Feris Bassa, d'un coup de lance il le renversa mort sur la poussiere, & mit en route ce corps d'armee Turquesque, qui n'avoit plus de chef. Ce iour là  
les

les Turcs per  
B la plus  
I en font de  
de l'adme a  
Et en sorte q  
sire Grcq  
quelle on av  
pulation av  
certaines cō  
et retourna av  
ne par Se  
fres pour la  
d'assieger &  
le retira des  
L'an 1450  
derbeg fit d  
proposera  
choyent au  
de gens s'a  
tout. Am  
un des Ca  
premier u  
provoir à s  
danger. Sa  
cher tous les  
les couvant  
vie. Car out  
brale & port  
& en faire se  
lon sa coust  
esté tuez &  
lors toute l  
beau mille  
la speciale  
Rentréc d  
vraiment ce  
tranchât du  
tir les forces  
vid de gage  
ennemis, n

les Turcs perdirēt aux allauts & en la desfaite de Feris Billa plus de 7000. hōmes. Mais comme les conseils de Dieu sont des abyssmes à la pensee humaine, & la valeur de l'hōme a des limites plâtez à sa felicité, certain traistre fit en forte qu'il reduisit les assiegez, emportez de superstitiō Grecque, q. leur defédoit de boire de l'eau dās laquelle on avoit jetté quelque charōgne, d'entrer en capitulatiō avec Amurath, auquel ils rendirēt la place sous certaines cōditiōs qu'il observa soigneusement, puis s'en retourna avec le reste de sō armee en Andrinople, suivi en qu'il par Scāderbeg, leq. lui tua force gēs. Mais n'estās forts pour la poursuite, il rebroussa chemin sur esperāce d'assieger & reprēdre Stefigade, ce q. ne succeda pas: ains se retira dedās Croye avec les troupes, sur la fin d'Octob.

L'an 1450. vid le siege de Croye, durant lequel Scanderbeg fit diverses preuves de sa suffisance & valeur. L'en proposerai quelques exemples. 1. Cōme les Turcs marchoyent au premier assaut, Scāderbeg suivi d'un escadō de gens d'armes, donne sur un quartier du cāp, & trouble tout. Amurath despesche prōptement pour y remediē un de ses Capitaines acōpagné de 4000. chevaux. Mais premier qu'ils fussent desmarchez, Scanderbeg voulant prouvoir à sa troupe, tourna bride, & mit ses gēs hors de danger. Sa coustume en tels hazards estoit de faire marcher tous ses hommes devants soi, leur faisant espaulle & les couvrant. Alors se trouva-il en extreme danger de sa vie. Car outre ceste prouvoyance ordinaire, paravant esbrālē & porté de ce desir perpetuel de faucher les Turcs, & en faire ses moissons à grands coups de cimeterre selon sa coustume, alors la chaleur de combat, où avoyent esté tuez & blesez plus de mille Turcs, lui ostant pour lors toute souvenance de soi-mesme, l'emporta seul au beau milieu des ennemis, & l'y engagea si avāt, que sans la speciale protection des saincts Anges, il y demeueroit. Renforcé donc & couvert d'une assistance & protection vraiment celeste, il fit merveilles ouvrant le passage au tranchāt du cimeterre, & ayāt abatu force Philistins, sentit ses forces defaillir, & sō cheval recreu. Neātmoins il se vid desgagé, & finalement hors des mains de rāt de cruels ennemis, nommement de Mahūmet fils d'Amurath, le-

quel s'estoit joint à ce renfort de quatre mille chevaux, en intention d'attraper Scanderbeg, la valeur heureuse duquel lui estoit du tout insupportable. Scanderbeg se connoissant delivré, prend tout seul un sentier escarte, & court apres ses gens fort estonnez de son absence, & desia comme sur le bord du desespoir. Mais quand il apparut, pensez quel fut leur contentement. Son bouclier estoit si enfoncé & detaillé, qu'à peine lui restoit-il forme ni demi: mais il ne se trouva nullement offensé en endroit aucun de son corps. Les Chrestiens assiegez dedans Croye soulindrent un furieux assant redoublé. ce iour là, & firent une terrible boucherie de Turcs, iusques au nombre de huit mille. 2. Scanderbeg ne dormoit pas, & les cruels menaces du Prince Mahumer l'incitoient à nouvelles recherches pour bastonner les Turcs. Il ne tarda gueres à les aller voir, & les surprenant une nuit en rase campagne, où ils estoient à requoy, en fit plus sanglant carnage qu'oncques auparavant: & pour comble de gloire ramena ses gens sains & entiers, ne laissant aux enaemis que corps morts, mutilz, gens pleurans & gemissans à cause de leur honte & malheur. 3. Pour assaillir Croye plus aisement, Amurath envoya un de ses Capitaines nommé Sebalias avec grosses troupes, pour arrester Scanderbeg, durant l'assaut. Ce Capitaine fit une partie de sa commission, & toutesfois perdit un convoi de vivres, dont les troupes de Scanderbeg furent bien à point soulagees par la vigilance de leur chef, lequel avec toutes ses forces donna de nuit sur le camp Turquesque, & y fit nouvelle boucherie & fricassée d'hommes exterminiez par le fer & le feu, dont Amurath & les siens furent si esperdus, que tout le iour suivant les assiegez furent en repôs. ¶ Le conseil d'Amurath coulant (comme on dit) la peau du renard à celle du loup, essaya de gagner par riches presens le gouverneur de Croye, & envoya vers Scanderbeg un de ses cōseillers pour traiter accord. Il ne gagna que des coups du costé de Croye, en lieu de remerciement de ses presens, qui lui furent reportez: les Chrestiens d'alors aimans plus le fer tranchant, pour tailler en pieces les barbares, que l'or & l'argent dont l'on vouloit acheter leurs vies,

vies, honneurs, pays & libertez: leçons peu familières ou mal recordees par leur posterité. Scanderbeg, en ses réponses à l'Ambassadeur Turc, monstra que sa langue estoit nerveuse comme son bras: comme qu'il n'estoit composé que de fer & de feu contre les Turcs. La closture de sa repartie fut en ces termes, Plus expedient nous seroit de ne partir d'Epire, (pour y estre battus & desfaits finalement) que d'acheter si haut vostre retraite. Dieu ne permette qu'aucun siecle puisse voir, ni homme entendre, que ceste Province soit devenue tributaire, vivant Scanderbeg. Jamais ie ne souffrirai le nom Albanois estre souillé de ceste tache: non, quand le Sultan me rendroit la Macedoine & tout le sceptre de mes ayeuls: non, & parageast-il son Empire pour m'en donner la moitié. En vain donc me ramentevez-vous le joug de la Morée, & la servitude de la petite Asie. Car il n'y a exemple de si grand poids, qui puisse faire pancher à telle lâcheté un esprit vraiment libre & afranchi. 5. Ceste resolution fut tost apres suivie d'une nouvelle charge & rude ramisade de Scanderbeg, lequel donna l'espouvante & l'alarme bien chaude au camp des Turcs, puis ayant abatu les premiers rencoatrez fit heureuse retraite.

Amurath chargé d'annees, & accablé de despit à cause de ses pertes honteuses en ces voyages d'Albanie, mourut devant les murailles de Croye, environ cinq mois apres le siege, quitté par Mahumet son fils & successeur, lequel alla prendre possession en la ville d'Andrinople, de la couronne, & de l'Empire Turquesque. Le reste de l'an 1450. fut employé par le nouveau Sultan à prouvoir aux affaires d'Asie, en intention d'attaquer l'an suivant divers endroits de l'Europe, notamment l'Albanie, où l'on remercioit Dieu des delivrances passees, & se resjouissoit-on du mariage de Scanderbeg avec la fille d'Aranit ou Andronic Comnene Prince en Epire. Plusieurs Princes estrangers, le Pape Nicolas entre autres, le Roi Alphonse d'Arragon, Ladislas Roi de Hongrie, les Seigneurs de Venise, Philippe Duc de Bourgogne, admirans la valeur & l'heur de Scanderbeg, l'envoyerent saluer, remercier de ses grands travaux, & lui firēt



de tres-riches presens en respect & honneur de ses insignes vertus. En son repos il avoit tousiours l'œil tourné vers le travail des armes, & cōsultoit souvent de la guerre avec ses plus sages & experimētez capitaines aux bons avis desquels il se rangeoit franchement, quoi qu'il fust l'un des plus practics chefs de guerre qui ait vescu depuis 100. ans, Dieu lui ayant fait largesse de tous les dons requis en un Capitaine accompli. Rien ne lui defailloit que nombre de suffisans guerriers pour l'execution de ses hauts desseins. En eschange il suppleoit extrêmement lui seul ou avec peu d'hommes assidez à ce qui lui defailloit de soldats volontaires Il fit incontinent apres son mariage soigneuse reveuë de toutes ses places, remit Croye en meilleur estat qu'elle n'estoit devant le siege, bastit sur la montagne de Modrisse en la frontiere d'Epire & de Macedone une forteresse, pour brider les courses des Turcs, dont il vint à bout tandis que Mahumet seignoit penser ailleurs, extrêmement indigné de la responce de Scanderbeg, lequel avoit refusé courageusement la paix & le tribut aux Turcs.

Sur ces entrefaites nouvelles vienent qu'Amese general Turc, suivi de douze mille chevaux aprochoit de la nouvelle forteresse de Modrisse. Scanderbeg allant à l'encontre lui tua tant es montagnes qu'en la plaine sept mille hommes, le print prisonnier avec grand nombre d'autres, & fit un merveilleux butin, puis se retira victorieux à Croye, ayant perdu trente hommes en tout son voyage. Ainsi se passa l'an mil quatre cens cinquante un.

Mahumet ayant envoyé la rançon des prisonniers fit dresser une autre armee sur le commencement de l'an mil quatre cens cinquante deux sous la conduite d'un Sangiac, nommé Debreas, lequel promit monts & merveilles à Mahumet. Or son predecesseur revenu de Croye à Andrinople au mois de Febvrier fit bien comprendre à Mahumet la valeur de Scanderbeg: cause que Debreas eut une creuë de trois mille gens d'armes & ainsi se vid chef de quinze mille chevaux. Scanderbeg avoit de longue main sagement prouvé à tout ce qui estoit requis

requis pour la  
contre l'...  
vint en mon  
mes armez pr  
patte l'onnoit  
quartier de la  
vec six mille  
sujet de leu  
leur court las  
quadres esar  
Le cœur faill  
lement que le  
te enlignes  
comme le ven  
lutterent sur  
quatre mille  
qui perirent  
retraite. Le  
reux, Scand  
ce valeureux  
res armes que  
ple de leur Pri

Mahumet  
battonnade, c  
trouver plus  
possible estoit  
beg, & par hor  
de l'Albanie.  
Scanderbeg la  
qui lui estoit  
Neapolitaine  
Belgrade peti  
prise par Am  
ne dernier Se  
de familles C  
vateur Turc  
Constantinop  
Grece, puis de  
Belgrade, les a  
25 jours ils n'

requis pour la continuation d'une tres-longue guerre contre les Turcs : de sorte qu'au moindre bruit il trouvoit en moins de vingt quatre heures huit mille hommes armez prests à monter à cheval, si tost que la trompette sonnoit. Au bruit de l'arrivée de Debreas en un quartier de la Bulgarie nommee Poloque : il y court avec six mille chevaux, & rencontrant les ennemis, sans se soucier de leur nôbre, ni si le jour n'estoit encore haut, leur court sus, & aguetrant leur chef qui redressoit ses esquadres esbranlez, le renverse mort d'un coup de lance. Le cœur faillit à l'armee, vaste corps, mais sans teste, tellement que les mieux montez abandonnent d'une suite enseignes, bagages, amis, ennemis, fuyans viste comme le vent à qui maudit seroit le dernier. Mais ils laisserent sur la campagne & au pourchas des victorieux quatre mille tuez, & plusieurs marquez aux espauls, qui perirent en chemin ou es proches lieux asseurez de retraite. Le butin fut partagé entre les six mille victorieux, Scanderbeg n'ayant perdu pas un seul homme en ce valeureux exploit, où tous n'avoient porté pour toutes armes que la lance, la targue & le cimenterre, à l'exemple de leur Prince, lequel cōbattoit le plus souvent ainsi.

Mahumet extremement despité de ceste deuxiesme bastonnade, contre l'avis de tout son conseil resolut de trouver plus seur expedient. Ce fut de corrompre (si possible estoit) Moyle de Dibre Lieutenant de Scanderbeg, & par horribles expediens, sans coup ferir, s'emparer de l'Albanie. Acheminant ce vilain & cruel dessein, Scanderbeg laissa Moyle au gouvernement de Dibre, qui lui estoit assigné, & assisté d'un secours d'infanterie Neapolitaine à lui envoyé par le Roi Alphonse, assiegea Belgrade petite ville (non celle de Hongrie) en Epire, prise par Amurath apres le trespas de Theodore Corone dernier Seigneur d'icelle. Il y avoit encore beaucoup de familles Chrestiennes auxquelles cōmandoit un gouverneur Turc. Mahumet estoit lors en pensée d'assieger Constantinople & se rendre maistre absolu de toute la Grece, puis de l'Orient. Aux nouvelles de ce siege de Belgrade, les assiegez ayans promis de sortir, si dans quinze jours ils n'estoyent secourus, ce fut à s'escrier tout en

courroux, Quoi donc, l'Epire traversa toujours nos des-  
seins de malheur & de douleur! La coustume des Turcs  
est de ne quitter un seul pouce de terre de leurs conque-  
stes, ains ont ce point resolu des leur commence-  
ment, Qu'il faut empieter à tout moment sur l'enne-  
mi, donnans ce nom sur tout au peuple Chrestien. Ma-  
homet donc ne voulut quitter en sorte que ce fust la  
conservation de sa proye, ains choisit un de ses domesti-  
ques, nommé Sebalias, plus rusé que vaillant Capitai-  
ne, lui promettant les plus hauts estats de son Empire,  
s'il amenoit Scanderbeg vif, ou lui en portoit la teste.  
D'avantage il pactisa en secret avec deux des plus deter-  
minez & hazardeux de l'armee, de leur compter une  
somme incroyable d'or & d'argent, à condition qu'ils  
tuassent Scanderbeg. Le secours pour Belgrade fut de  
quarante mille cavaliers choisis. Sebalias promptement  
en voye trouve moyen par courier diligent & bien sala-  
rié d'avertir les assiegez, qu'il seroit à eux devant le ter-  
me prefix. Il fit telle diligence, qu'ayant surpris les senti-  
nelles & corps de gardes Chrestiens tuez en combat-  
tant vaillamment, il poursuit en intention d'attraper  
Scanderbeg: mais il eut loisir de monter à cheval, &  
fut sur le point plusieurs fois de faire une dernière  
preuve de ses forces, pour secourir ses hommes, ou  
mourant les armes au poing, anoblir la victoire de Se-  
balias. Instantement prié de ses gens de ne s'exposer in-  
considerement à une mort inevitable, mais espier l'oc-  
casion, chacun le voyoit extremement esmeu parmi ces  
estranges occurréces. C'estoit la coustume, sur le point  
d'aller à quelque perilleuse charge, sur tout au fort des  
côbats de main (où il paroïssoit adroit, robuste & redou-  
table à merveilles, car couper testes, faucher bras, detail-  
ler des corps, lui estoient exploits ordinaires es rencon-  
tres & barailles, esquelles il tua de sa main à coups de lâ-  
ces & cimeterre, disent divers historiens, pres de trois mil-  
le Turcs) outre les signes estranges du changemēt de sa  
face, sa levre de dessous se fendoit, avec effusion de  
sang. Au reste, ayant un peu recueilli ses esprits, & con-  
sideré du haut de la montagne où il s'estoit retiré, que Se-  
balias ne sçavoit ni vaincre ni poursuivre ce q̃ la force de  
ses

les grosses  
solut de  
infanterie  
encore ap  
donne à d  
fiens qui s  
lors un hor  
contraign  
mauvais d  
de si rude  
tier, recule  
des butineu  
loisir que  
sans trop  
que force  
contre ceste  
fement con  
les plus esp  
suffisante p  
grandeur d  
vemens plus  
Ainsi donc  
droits par  
toujours in  
leur aparut  
ploits preced  
transportes  
donner leur  
les bataillon  
ainsi restez d  
tous tuez p  
n'avoient p  
yent amis  
leur conserv  
vice de leur  
Comme Sca  
Sebalias, en  
chef, pour v  
tre les deux  
comme j'ay  
T

ses grosses troupes avoit commencé de lui acquerir, résolut de descendre en la plaine, tant pour recueillir son infanterie, que pour faire sentir à Sebalias qu'il estoit encore aprenti en si hautes entreprises. Descendu, il donne à dos aux Turcs d'une extreme furie, arreste les siens qui fuyoyent, & leur remet le cœur au ventre. Il fit lors un horrible carnage des Turcs amusez aux butin, & contraignit Sebalias de venir aux mains, où les plus mauvais de ses troupes furent terrassez. Tout estonné de si rude bastonnade, il se retire avec son armee à quartier, recule pour redresser ses rangs, & ramasser le reste des butineurs. Scanderbeg employa promptement ce loisir que Sebalias lui donnoit, pour rallier les siens: & sans trop s'estonner des braveries Turquesques, voyant que force estoit de perir, ou de faire un glorieux effort contre ceste lourde masse de cavalerie ennemie confusément conduite, se jeta comme à corps perdu dedans les plus espais escadrons de Sebalias, où il fit ce jour suffisante preuve qu'entre les vertus la fortitude ou grandeur de courage est souvent accompagnée de mouvements plus qu'humains, & paroît semblable à la foudre. Ainsi donc il remplissoit de sang & de frayeur les endroits par où il passoit, rien n'osant arrester devant lui, toujours invincible & heureux. Ce fut lors que sa valeur aparut & devança de beaucoup tous les beaux exploits precedens. A son exemple le residu de ses troupes transportées de despit, de fureur, de desespoir, sans abandonner leur general firent de terribles passages à travers les bataillons de Sebalias. Les pauvres pietons Neapolitains restez de la desfaite precedente, & en danger d'estre tous tuez par les chevaux s'aviserent d'arrester ceux qui n'avoient plus de maîtres, & sans s'enquerir si c'estoyent amis ou ennemis, prouverent par tel stratageime à leur conservation, puis se rendirent plus propres au service de leur general, & escornerent l'effort Turquesque. Comme Scanderbeg enfonçoit le principal bataillon de Sebalias, en son intention acoustumée de mettre bas le chef, pour voir le corps incontinent par terre, il rencontre les deux assassins engagez de promesse à Mahumet, comme j'ay dit ci devant. Eux ne faillent pas à lui courir



sus, pensans tenir delà la paye de la peau du lyon. Mais il leur fit sentir qu'ils avoyent fait folles paches, car il fendit en deux pièces la teste à l'un, puis coupa le col à l'autre, au grand estonnement des Turcs, & à l'acroissement du courage des Chrestiens, qui suivans d'effort extraordinaire leur brave chef recommencerent comme tous frais à hacher en pieces les barbarès qui osoyent leur faire teste.

La nuit approchant, Sebalias monstra le premier, par sa retraite, ou qu'il avoit peur, ou qu'il estoit las de courir & fuir devant les coups. Il se retira donc avec ses gens en la montagne, où il trouva commodité de vivres envoyez par les Belgradiens, lesquels avoyent emmené en leur ville l'artillerie & le meilleur bagage du camp des Albanois & Neapolitains, Scanderbeg se retira avec ses troupes en une autre montagne à une lieuë loin des ennemis, où il sejourna jusques à deux heures de nuit sans rafraichissement aucun, ni de vivres, ni de repos, lui & les siens n'ayans de quoi repaître, ni appetit de manger quand ils eussent eu de la viande. Sebalias fut bien accomodé, comme aussi toutes les troupes, qui s'attendoient & aprestoient au combat pour le lendemain, se persuadans que les Albanois voudroyent venger la mort de leurs compagnons. Mais Scanderbeg & les siens s'estoient retirez, non faute de courage, mais de force corporelle, ayant combatu tout le jour precedent, sans boire ni manger, abatu & tué un tres-grand nombre d'ennemis, leurs chevaux tant harassés que rien plus; pourtant des la nuit mesme ils firent retraite, emmenans plusieurs blesez, sans estre suivis des Turcs, leur general se contentant d'avoir delivré Belgrade, & quoi qu'aux despens des plus hardis de sa grande armee, repoussé Scanderbeg, tué par surprise la plus part de son infanterie & bon nombre de la cavalerie Albanoise. Mesnageant donc ceste victoire manchotte, il se contenta de permettre le lendemain à ses gens de charpenter & de tailler par pieces les Chrestiens, & de faire enterrer ses Turcs en des tranchees faites à la haste: ayant perdu trois mille hommes & ayant force blesez. Du costé de Scanderbeg, trois

trois mille  
surpes des  
l'extremé  
seront la vie  
ton ayons  
brable de  
rent tant de  
se de De  
nouve les  
laires, ten  
que perdu  
faveurs, &  
Mahu ven  
nabl tant  
cheval, le  
au com ven  
trois, s'y a  
fure motiv  
avec une a  
gea par me  
jours s'en  
commence  
cor.

Mais ie re  
tes ces horri  
qui ne boug  
choquent.  
frontiere en  
un duel d'u  
Chrestiens  
derbeg, pu  
retraite de  
bataille, e  
moindre en  
victoire: ca  
champ: Sc  
mes, & rem  
niers Turcs  
pour punir  
banois, jure

trois mille pietons, & deux mille cavaliers, la plus part surpris de viffesse es corps de garde, & logis escartez par l'extreme diligence des gros bataillons de Sebalias, laiffèrent la vie en divers endroits; presque tous les pietons ayans esté foulez aux pieds de ce nombre innombrable de chevaux Turcs qui leur passerent & repasserent tant de fois sur le ventre. Outre ceste perte, Moÿse de Dibre mentionné ci devant, esbranlé par les nouvelles de la desfaite, amplifiée par les bruits populaires, tenant Scanderbeg & tout son pays pour autant que perdu, quitta honteusement son Seigneur & bienfaiteur, & suivi de petit nombre de traistres, se soumit à Mahumet, lequel le mit incontinent en besongne, l'establisant chef d'une armee de quinze mil hommes de cheval, lesquels il dressa pour la guerre d'Albanie, & au commencement de l'an mil quatre cens cinquante trois, s'y achemina avec ses troupes, ayant promis de faire merveilles. Mahumet au mois d'Avril suivant avec une armee de quatre cens mille hommes assiegea par mer & par terre Constantinople, & en peu de jours s'en rendit maistre à force d'armes. Ce fut le commencement d'infinites miseres, lesquelles durent en-

Mais ie retourne à Scanderbeg, qui au milieu de toutes ces horribles tempestes paroissoit tel qu'un rocher qui ne bouge, tandis que les vagues impetueuses le choquent. Comme Moÿse s'avance, il l'attend sur la frontiere en la plaine d'Oronichee: où d'entree y eut un duel d'un Turc & d'un Albanois, à l'honneur des Chrestiens: dont Moÿse irrité presenta le combat à Scanderbeg, puis s'enfuit le voyant venir. Ceste honteuse retraite de Moÿse fut promptement suivie de furieuse bataille, en laquelle Scanderbeg (quoi que tousiours moindre en nombre de combatans) obtint une signalée victoire: car onze mil Turcs demeurerent morts sur le champ: Scanderbeg y ayant perdu au plus cent hommes, & remené presque autant de bleffez. Les prisonniers Turcs en grand nombre, apres griefs tourmens, pour punition des cruantez exercees à Belgrade sur les Albanois, furent tous mis à mort. Ceste victoire escheut au

commencement d'Avril, lors que Mahumet estoit tout enclos au dessein du siege de Constantinople. Moyse contraint de se retirer vers le Turc, fut mal receu non obstant ses excuses : de sorte que reduit à tous desavantages il recourut à son ancien bienfaiteur Scanderbeg, lequel vainqueur de soi-même reçut en grace ce personnage, dont il fut tant plus aimé des amis, & redouté des ennemis. Mais pour contrepoids merveilleux en tant de revolutions, un autre grand seigneur nommé Amese, neveu ou fils de la sœur de Scanderbeg, quitta son oncle, & avec sa famille se retira vers Mahumet, en intention d'y bastir quelque grande fortune, comme telles gens parlent. Les commencemens en furent beaux, grosse & avantageuse pension ayant esté assignee à lui & à sa famille, attendant la commodité propre pour mettre ce guerrier en besongne : ce qu'il faut descrire brièvement.

L'extreme desir de vengeance & haine indicible de Mahumet contre Scanderbeg, lui fit oublier la perte reçue au siege de Belgrade en Hongrie l'an mil quatre cens cinquante six, de sorte qu'il resolut tous autres affaires laissez en arriere, se desfaire pour une fois de son ennemi capital, le souvenir des exploits duquel estoit toutes les victoires des Turcs. Il despesche donc au printemps de l'an mil quatre cens cinquante sept les commissions & levees de cinquante mille hommes à cheval sous la conduite d'Isaac Bassa general de l'armée, en laquelle Amese fut colonnel d'un bataillon de cinq mille chevaux, avec tiltre de Roi d'Albanie s'il venoit à bout de ses promesses. Ceste puissante armée n'osta le cœur ni l'esprit à Scanderbeg, qui se souvint de sa perte & de Sebalias. Il assembla donc en diligence ses forces, fort inégales en nombre aux Turquesques, mais courageuses & résolues au possible. Il avoit six mille gens d'armes & autant de pions, avec lesquels il feignit vouloir combattre les Turcs, & en sema les nouvelles dextrement. Mais sentant ceste mer de combats approcher, il se contenta de l'avoir attirée en lieux facheux, où elle eut à combattre la disette de toutes choses. S'estant desgagée Scanderbeg se mit sur retraite vers

la mer, com  
suivi par l  
bliquement  
humet. Cest  
ayant desco  
prise de que  
forte embou  
ennemis, p  
attendant la  
uert, il alla  
gueur, qu'i  
desordre, do  
cinq mille  
faits prison  
prix inestim  
quante hon  
bre des cap  
dont les ran  
ste victoire  
demanda m  
poursuivre  
s'alignans  
paix les arm  
se ayant esté  
les Turcs.  
Mahumet  
res de Napl  
besongnes e  
yant Scande  
floit que l'e  
vingt mille  
Bassa, lequ  
derbeg, &  
morts sur la  
pour venger  
de combat.  
quid vid la  
puve, au res  
torieux. Vn  
entreprit av

la mer, comme à demi perdu. Il eut chaudement pour-  
suiui par l'armée Turquesque, & Amele proclamé pu-  
bliquement Roi d'Epire par le commandement de Ma-  
humet. Ceste retraite de Scanderbeg fut une feinte: car  
ayant descouvert les desseins de ses ennemis, par la sur-  
prise de quelques coureurs, il tourne bride, & dresse une  
forte embuscade en un vallon couvert, où il aguette ses  
ennemis, puis s'approche d'eux avec toutes ses forces  
attendant la nuit, que se sentant aucunement descou-  
uert, il alla charger l'armée Turquesque de telle vi-  
gueur, qu'il mit tout le camp en merveilleux effroi &  
desordre, dont s'ensuivit une desfaite signalee: car ving-  
cinq mille Turcs furent tuez sur la place, & quinze cens  
faits prisonniers: les victorieux conquirent un butin de  
prix inestimable à cause des chevaux, & y perdirent cin-  
quante hommes ou soixante au plus. Amele fut au nom-  
bre des captifs, avec un Sangiac & quelques capitaines,  
dont les rangons monterent à soixante mille escus. Ce-  
ste victoire de Scanderbeg fit peur à Mahumet, lequel  
demanda trefves, qui lui furent refusees: neantmoins il  
poursuivit tant ses pratiques, que les exploits de guerre  
s'alentissans en Albanie, l'an 1457. excepté le nom de  
paix les armes estoient comme pendues au croc, Ame-  
le ayant esté receu en grace, & tost apres empoisonné par  
les Turcs.

Mahumet ayant obtenu trefves par le moyen des guer-  
res de Naples, où il voyoit Scanderbeg envelopé, fit ses  
besongnes en divers endroits d'Asie & d'Europe. Vo-  
yant Scanderbeg de retour en Albanie beaucoup plu-  
stost que l'on n'avoit pensé, lui envoya une armee de  
vingt mille Turcs à cheval sous la conduite de Sinan  
Bassa, lequel fut rompu, mis à vau de route par Scan-  
derbeg, & plus des deux tiers de ses hommes renversez  
morts sur la place. Assambeg fut incontinent despesché  
pour venger ceste injure à l'aide de trente mil hommes  
de combat. Il fut à la premiere rencontre si mal mené,  
quid vid la dissipation de son armee & sa personne ca-  
ptive, au reste benignement traitée par Scanderbeg vi-  
ctorieux. Vn troisieme chef Turc, nommé Iussumbeg,  
entreprit avec dixhuit mille hommes de radoubler le



malheur de ses deux compagnons. Mais il acrut sa honte en la perte de deux mille de ses meilleurs hommes, & en la chetive retraite des autres. Pour le quatriesme champion se presenta C. razabeg, vieil chef de guerre, lequel acompagné de quarante mille hommes s'achemina vers Albanie, s'imaginant qu'il mettroit fin à tout. Mais avant qu'estre hors de la Macedoine, Scanderbeg lui deffit quatre mille chevaux de son avantgarde, dont presque nul homme n'eschappa. Le reste estoit sur le point d'estre fracassé tost apres, sans les pluyes automnales, lesquelles vindrent à point au pauvre vieillard, qui remit la partie à l'annee suivante.

A mois de May de l'an mil quatre cens soixante & un Mahumet mit en avant un traité de paix avec Scanderbeg, acceptee finalement & publiee. Elle dura jusques à l'an mil quatre cens soixante trois, que les Turcs la rompirent, en saccageant le plat pays d'Albanie. Par ainsi la guerre se renouvela, plusieurs Princes Chrestiens s'estans liguez ensemble contre les Turcs: mais leur confederation ne dura gueres, & ainsi le faix tomba sur les espaules de Scanderbeg, lequel à son acoustumee alla au devant du Colonel Scremer, qui s'estoit aproché des frontieres avec puissantes troupes. Il lui tua six mille hommes, mit le reste à vau de route, & tira quarante mille escus de rançon de quatorze prisonniers. Ceste bastonnade irrita merveilleusement Mahumet, lequel despescha soudain un autre colonnel nommé Ballaban, homme cauteleux & courageux, avec quinze mille chevaux & trois mille piétons, pour recommencer la guerre. Ballaban sujet naturel du Prince d'Albanie, & vacher de son premier mestier, envoya des riches presens à Scanderbeg, lequel en eschange, apres l'avoir exhorté de quitter les armes, lui fit porter des instrumens de labourage, le renvoyant garder les bestes. Des largues ils vindrent aux mains, où Ballaban sentit qu'il avoit affaire à son maistre, lequel lui tua bonne partie de son armee, & fit bien courir le reste. Mais en la poursuite, Moysé de Dibre & sept autres principaux en l'armee de Scanderbeg, pour avoir trop rudement chauffé les esperons aux fuyards tombèrent

berent en une embuscade, où devant qu'estre pris ils firent mourir tresgrand nombre des plus hazardeux : finalement rompus de coups, receus & donnez, on les faist & mena vers Mahumet, lequel les fit escorcher vifs & tourmenter durant quelques jours fort cruellement.

De si furieuse cruauté ne s'ensuivit que plus prompte confusion en ses affaires. Car ayant rempli les compagnies de Ballaban mieux complettes que paravant, ce vacher enorgueilli des honneurs & presens de Mahumet, revint harasser Scanderbeg, lequel par extreme diligence l'attrapa si dextrement, qu'apres lui avoir escorné presques toutes ses vaches, c'est à dire estendu morts sur le champ de bataille pres de quinze mil Turcs, il renvoya ce glorieux avec petit train, sans enseignes, sans bagage, porter les nouvelles de sa desfaire honteuse à Mahumet. A la maniere des joueurs eschaufez, Ballaban qui avoit tant perdu desia deux fois, par le commandement de Mahumet (auquel il avoit promis merveilles) se remit en chemin, suivi de dixsept mille chevaux & de trois mille fantassins. Devant qu'entrer en jeu, par maints artifices il essaya de piper Scanderbeg, lequel ayant de prime face descouvert le mommon, contraignit bien tost son homme de venir au point. Il y eut donc cruelle meslee entre dix mille Albanois & vingt mille Turcs, dont Scanderbeg & les siens firent telle boucherie, que presques tous ces barbares demurerent sur le champ. Scanderbeg qui avoit esté tenu pour mort, par la cheute de son cheval qui l'avoit jetté sur un gros tronc d'arbre couché par terre, fut heureusement seconru des plus vaillans de son armee. Remonté, sa vigueur redoubla, dont l'un des plus aparens de l'armee Turquesque soustint l'effort & en fut acablé, Scanderbeg l'ayant renversé corps sans ame sur la place de combat. Ballaban eut lors bons esperons, & se garantit par une miserable fuite, qui le porta fort mal acompagné jusques pres de Mahumet, duquel il receut rude traitement. Les victorieux firent un merveilleux butin, pour les soulager de tant de fatigues. Scanderbeg perdit ce jour trois cens hommes tuez au combat, & emmena force bleffez: au reste il remporta de ceste insigne journee une victoire memorable,

mais avec telle douleur à l'espaule & au bras, qu'il en demeura tout perclus l'espace de trois mois.

Par divers artifices Ballaban regaigna si bien la faveur de Mahumet, que nouvelle charge lui fut donnée d'une quatrième entreprise sur l'Albanie, avec plus d'assurance de succès heureux qu'es trois précédentes. Il eut deux armées d'environ cinquante mil hommes, la plupart de cheval. Un Albanois, Chrestien rené, comme Ballaban, nommé Iagup, eut la conduite de seize mille chevaux: le reste estoit conduit par Ballaban. Scanderbeg eschappa ceste fois par miracle, ayant esté rescouvert par trois traistres soldats siens, mais s'estant desgagé vaillamment d'une embusche, aux despens de la vie d'un Turc, lequel s'ingera de le poursuivre. Et tout soudain apres (la viffesse es executions estant l'une de ses gloires) il court sus à Ballaban, l'armée duquel fut fauchée en peu d'heures par les Albanois, lesquels à peine avoyent commencé de partager ses despoilles, qu'ils reçurent avis de l'arrivée de Iagup. Scanderbeg ceignit promptement ce renfort de Turcs, non encores avertis de la desfaite de Ballaban: puis les choqua de toutes parts si furieusement, qu'apres avoir renversé mort Iagup, transpercé d'un coup de lance, en peu d'heures une partie de ses gens d'armes furent taillez en pieces sur le champ, les autres cuidans eschapper tomberent presques tous es mains des paysans qui en escorcherent vifs les uns, torturerent de nouvelles façons les autres, & firent perdre l'envie à quelques uns qui eschapperent de plus revenir en Albanie. Rapport fait à Scanderbeg, que Ballaban se fauvoit avec une seule compagnie à cheval, sans drapeau, sans ordre, & qu'il y avoit moyen de l'attraper, il ne dit autre chose, sinon. Qu'il reste de la bataille gaignee quelque porte-nouvelle du malheur de nos ennemis & de nostre vertu. Pensez quelle joye il y eut par toute l'Albanie d'une victoire si signalée en la desfaite de deux armées puissantes, & en l'espace de deux jours: l'un des chefs y ayant esté tué de la main de Scanderbeg, & l'autre ne valant pas un veau mort.

Mahumet non content d'employer le fer & le feu contre l'Albanie, essaya de faire empoisonner Scanderbeg

beg par deux  
& qui desu  
du bourreau  
succede. Bal  
de quatre vi  
Mahumet n  
rent telle re  
dans Conli  
son quelque  
neuf ou dix  
son armée a  
ban. Scande  
de voir tant  
semblablem  
stonné tant  
vacher opp  
de queloue  
cessité pres  
de Croyes  
habit distim  
II. qui le l  
ses, & pour  
pour s'en re  
donné, ne v  
les nobles V  
ne armée de  
doyez, don  
mes d'armes  
verti que le  
troupe apro  
de son arm  
gence, sur  
d'icelui, l'a  
me en parei  
matin suiv  
attachez &  
ment toute  
de Cuine ce  
la cime d'ice  
ment quel c

beg par deux traistres qui se contrefaisoyent Chrestiens,  
 & qui descouverts l'un par l'autre passerent par les mains  
 du bourreau. Ceste detestable conspiration n'ayant pas  
 succedé, Ballaban fut employé derechef avec une armee  
 de quatre vingts mille combatans au siege de Croye, où  
 Mahumet marcha en personne l'an 1465. Les assiegez fi-  
 rent telle resistance que Mahumet confus se retira de-  
 dans Constantinople, & en chemin surprint par trahi-  
 son quelques places, esquelles il fit un cruel massacre de  
 neuf ou dix mille personnes, ayant laissé la pluspart de  
 son armee au siege de Croye sous la charge de Balla-  
 ban. Scanderbeg extremement dolent de ce massacre, &  
 de voir tant d'ennemis au cœur de l'Albanie, despité  
 semblablement que ce vilain Ballaban, qu'il avoit ba-  
 stonné tant de fois, lui fust encores remis en teste, & un  
 vacher opposé à un prince, apres avoir obtenu promesse  
 de quelques siens voisins qu'ils lui assisteroyent en la ne-  
 cessité presente, ayant proueu sagement à la defense  
 de Croye, & gardes de son armee, partit secrettement en  
 habit dissimulé pour aller à Rome. Il y vid le Pape Paul  
 II. qui le repeut de belles paroles & grandes promes-  
 ses, & pour tout secours lui fit donner trois mille escus  
 pour s'en retourner. Scanderbeg si miserablement aban-  
 donné, ne perdit courage pourtant, mais secouru par  
 les nobles Venitiens & autres confederez, jusques à u-  
 ne armee de treize mille vaillans combatans bien soul-  
 doyez, dont y avoit environ quinze cens braves hom-  
 mes d'armes, retourne vers Croye, d'où aprochant & a-  
 verti que le colonnel Ionime acompagné de grosse  
 troupe aprochoit de son frere Ballaban, prend la fleur  
 de son armee, marche toute la nuict en extreme dili-  
 gence, surprend Ionime, rompt & fracasse les troupes  
 d'icelui, l'attrape vif avec Heder son fils, & la nuict mes-  
 me en pareille diligence retourne vers ses alliez: puis le  
 matin suivant fait voir à Ballaban son frere & son neveu  
 attachez & garrotez ensemble. Quoi fait il chassa brave-  
 ment toute la garnison Turque que posée sur le mont  
 de Cruine commandât à la ville de Croye, & se logea sur  
 la cime d'icelui, dont les assiegez receurent tel conten-  
 tement que l'on peut estimer. Ballaban voulut de son costé

qu'il en de-  
 en la faveur  
 onnée d'une  
 lus d'asseu-  
 rtes. Il eut  
 es, la plus-  
 ré, comme  
 teize mille  
 Scanderbeg  
 couvert par  
 gé vaillam-  
 d'un Turc,  
 dain apres  
 gloires) il  
 hee en peu  
 yent com-  
 vent avis  
 mptement  
 la desfaite  
 si furieuse-  
 transpercé  
 re de ses  
 mples au-  
 us es mains  
 orturerent  
 e l'envie à  
 en Alba-  
 se fauvoit  
 eau, sans  
 e dit autre  
 e quelque  
 de nostre  
 banie d'u-  
 nees puis-  
 fs y ayant  
 ne valant

& le feu  
 Scander-  
 beg



faire du mauvais, jusques à aprocher de la porte de Croye, & solliciter les Albanois de se rendre. Leur réponse fut une sortie courageuse, qui contraignit cest importun de reculer. Frustré de ses esperances avec les armes au poing il voulut faire teste, & chargea les escarmoucheurs, qui faisans leur retraite en ordre, & sans perte d'aucun homme, George Alexis, soldat Albanois, juste harquebuzier, le salua d'une balle mortelle, qui lui perça la gorge de part en part. Il ne tomba pourtant de cheval, mais s'estant efforcé de courir jusques en ses tentes, cheut roide mort, arroufant le terroir de sa patrie, du sang des fideles habitans de laquelle il avoit eu si grande soif. Les Turcs se retirerent à six lieues de Croye, & s'ils eussent esté chaudement poursuivis, c'estoit fait deux. Mais Scanderbeg faillit lors, & voulant vingt quatre heures apres talonner ces barbares, trouva qu'ils avoyent gagné le haut. Neantmoins la plupart furent taillez en pieces par les garnisons, ou assommez par les paysans. Tant de pertes mirent Mahumet en plus grande fureur, qui le poussa à nouveau voyage en Albanie, l'an 1466. sur les frontieres de laquelle il rebastit de fond en comble une ville nommee les Valmes, ruinee des plusieurs siecles auparavant. Cest œuvre fut achevé en extreme diligence, par le moyen des materiaux, manœuvres & artisans requis, charriez & amenez en nombre innombrable à la suite de l'armée Turquesque, plus puissante qu'es voyages precedens. Apres quoi Mahumet entreprit de s'emparer de Durazzo, jadis Dyrrachium, ville maritime d'Albanie, mais il fut chassé de devant avec grand' perte des siens, Scanderbeg ayant prouvé d'heure à ce que requeroit un siege. Mahumet chassé de là se fit acroire que les affaires lui succederoyent mieux devant Croye, où il s'achemina promptement. Ceux de la ville le bienveignerent de force canonnades, & d'abondant allerent le reconnoistre par une courageuse sortie, & en rapporterent force testes de Turcs, pour preuve de leur devoir. Scanderbeg suivi de ses forces, couroit sus sans relasche aux troupes de son ennemi, dont il faisoit des pieces sanglantes: par ainsy le Sultan sentant qu'il n'y avoit rien à gagner que des coups autour de Scanderbeg & de ses gens,

en-

entreprint d  
yant jour  
& quelques  
les pertes &  
stantinople  
d'asseurer  
vingt huit  
meurer esg  
banie.

Scanderbeg  
quels il leur  
il tournoit  
n'agueres re  
l'arresta des  
quelques j  
ces & Seign  
de lui: con  
Cela fut fa  
quatre cen  
pos, un br  
dam acour  
voyent faire  
velles Scand  
couvrir ce q  
ble, & de ses  
manda qu'o  
son cheval  
& heroi que  
& retomba  
capitaines i  
sur ces infid  
gend' arm  
l'ennemi,  
campé pre  
pitaine Tur  
raux. Mais  
vert les avan  
derbeg, l'al  
telien on qu  
rent belle e

entreprint de ruiner quelques payfans Albanois: mais ayant jour & nuit l'armee des Chrestiens à dos, en flanc, & quelquesfois en teste, dont s'ensuyvoient continuellement pertes & ruines de son armee, il se sauva dedans Constantinople, plus confus & despité que devant: puis afin d'asseurer ses frontieres envoya deux Sangiacs avec vingthuit mil hommes, lesquels se contenterent de demeurer es garnisons, sans rien entreprendre contre l'Albanie.

Scanderbeg fut par eux honoré de riches presens, lesquels il leur paya par plus grande largesse. Mais comme il tournoit les yeux de sa pensee vers la ville des Valmes n'agueres rebastie par Mahumer, une grieve maladie l'arresta dedans Lyffe, ville maritime, où ayant tenu lié quelques jours il fit de belles remonstrances aux Princes & Seigneurs confederez, qui lors se trouverent pres de lui: consequemment au petit Prince Iean son fils. Cela fut fait en mesme jour du premier mois de l'an mil quatre cens soixante sept. Comme il tenoit tel propos, un bruit estrange s'esmut par toute la ville, un quidam acouru des champs rapporter que les Turcs, qui avoyent fait le gast es environs, aprochoyent. A ces nouvelles Scanderbeg, quoi que gisant au lié de mort, decouvrit ce qui lui restoit de son pristin courage invincible, & de ses esprits belliqueux: car se soulevant il commanda qu'on lui apportast ses armes, & qu'on equipast son cheval de bataille: tant ceste ame estoit genereuse & heroique. Mais faisant place à la foiblesse du corps, & retombant sur sa couche, le visage tourné vers les capitaines il leur dit, Sortez, sortez, mes compagnons, sur ces infideles: ie serai bien tost apres vous. Quelques gens d'armes partis de la ville coururent jusques vers l'ennemi, lequel avoit fourragé le plat pays, & s'estoit campé pres de Scodre ou Scutari. C'estoit Ahamat capitaine Turc, conduisant un gros de quinze mille chevaux. Mais si tost que les corps de garde eurent decouvert les avantcoureurs de Lyffe, cuidant que ce fust Scanderbeg, l'alarme se donne par tout le champ, pressé de tel effroi que, sans trousser bagage, grands & petis s'enfuirent belle erre toute la nuit, au travers des montagnes

plus aspres & presques inaccessibles, d'autât que c'estoit en Ianvier que les glaces & neiges couvroyent tout de leur blancheur. La plupart de ces voleurs furent attrapez par les communes de ces pays, qui desvalizerent & assommerent la plupart.

Quant à Scanderbeg, celle mesme nuit qu'Ahamat & sa cavallerie gaignoyent si honteusement le haut des montagnes glacees, à leur confusion, il mourut en l'invocation du nom du vrai Dieu son createur & Sauveur, passant de ceste vie à la bienheureuse le dixseptiesme jour de Ianvier l'an 1467. Son corps fut inhumé en l'Eglise cathedrale de Lyffe, où il reposa en paix jusques à ce que Mahumet vint en Albanie assieger Scodre, environ quatre ans apres. Les Turcs, qui lors s'emparerent de Lyffe, fouillerent, & ayans tiré le corps de son tombeau, revererent par grand merveille les os de ce Prince estimans heureux celui qui pouvoit en emporter quelque piece. Quiconque en eut la fit enchasser par grand devotion en or, ou en argent, & portoit superstitieusement telle relique, la baissant & adorât, en opinion qu'elle rendoit vaillans au combat & victorieux tous ceux qui en auroyent tant soit peu. Scanderbeg eut une force de corps plus qu'humaine, tescmoin le taureau sauvage furieux & indomté, qui avoit tué plusieurs hommes es terres d'une Princeesse sa sœur: car d'un seul coup de cimeterre, il lui coupa le col tout net, l'ayant attaqué à cheval, tescmoin encor le sanglier monstrueux de l'A-pouille, lequel avoit fait porter ses marques à grand nombre de courtisans du Roi d'Arragon: car en presence du Roi, lequel il accompagnoit à la chasse, en pleine campagne, d'un seul coup de cimeterre il mit bas la teste de ce sanglier. On dit aussi de lui qu'apres la honteuse retraite de ceste grande armee de Ballaban, tué devant Croye, lui furent amenez liez ensemble Ionime frere & Heder neveu de Ballaban, desquels (à l'occasion des cruantez horribles exercees contre Moyse de Dibre & sept autres Seigneurs Albanois, par le commandement de Mahumet, à qui Ballaban les avoit envoyez) il fit quatre pieces de deux coups de son cimeterre, les ayant coupez par le faut du corps. Aucuns disent qu'il fit cest exploit

exploit d'un  
oui parler de  
derbeg de le  
cour du Tur  
n'en firent  
mun:ce qu  
derberg son  
cioit point  
parfane ou  
bruits que l  
veue du por  
le messager  
pas du cim  
qu'il refer  
de memor  
tres, comb  
Scanderbe  
admirables  
Prince, est  
Sousari &  
Lazarain se  
suis conten  
mes recue  
Le deuxi  
Turcs est l  
stabil en cel  
aux Turcs  
des exploits  
gagné une  
vingt mille  
pres (comb  
au calcul  
sous la con  
parer de la  
faite par H  
avec Mefti  
riens marq  
De pore de  
plusieurs f  
des escarm

exploit d'un seul coup. Mahumer ayant souventes fois ouï parler de ce cimenterre, en temps de treïves pria Scanderbeg de lui en faire present. Les plus robustes de la cour du Turc furent employez à s'en escrimer, mais ils n'en firent rien d'avantage que d'un cimenterre commun: ce qui occasionna Mahumer de renvoyer à Scanderbeg son cimenterre, avec ces mots, Qu'il ne le remercioit point d'une chose recouvrable pour argent, aussi parfaite ou meilleure, & qu'il n'adoustoit plus foi aux bruits que l'on en avoit fait courir. Mais Scanderbeg à la veüe du porteur en fit des preuves incroyables, & chargea le messager de dire au Sultan, Que la force ne procedoit pas du cimenterre, mais de ce bras (lui monstant le sien) qu'il reservoit pour exterminer ses ennemis. Il y a cela de memorable encor, qu'en tant d'escarmouches, rencontres, combats, batailles rangees, & merueilleux efforts, Scanderbeg ne fut jamais blessé. Cest ample discours des admirables & memorables exploits d'un tant illustre Prince, est tiré de l'histoire entiere que *Martin Barlet de Sentari & autres* en ont escrit en Latin, desquels *Iagues de Lavardin sieur du Plessis*, a fait 13. livres en François. Je me suis contenté d'en extraire ce qui m'a semblé convenir à mes recueils.

Le deuxiesme chef de guerre Chrestien contre les Turcs est Iean Huniade, Vaivode de Transilvanie, establi en ceste dignité environ l'an 1440. pour faire teste aux Turcs de ce costé-la. Au commencement du recit des exploits de Scanderbeg, j'ai dit qu'Huniade avoit gagné une bataille sur le Bassa de Romanie, où pres de vingt mille Turcs estoient demeurez. Environ un an apres (combien que les histoires ne s'accordent pas quant au calcul de temps) une autre armee de 30000. Turcs sous la conduite de Mesites Beg, lequel pretendoit s'emparer de la VValachie, puis de la Transilvanie, fut desfaite par Huniade, lequel tailla en pieces 20000. Turcs avec Mesites & son fils. Ce fut l'an 1441. Quelques historiens marquent qu'en la guerre pour reestabli *George Despote de Servie* en ses estats, Huniade battit les Turcs plusieurs fois en bataille rangee, outre beaucoup de rudes escarmouches & rencontres. Qu'en peu de jours il



obtint 5. victoires, en la dernière desquelles 30000. Turcs furent tuez sur la place. En tous ces combats il n'eut oncques armée montant à plus de 15000. hommes.

Combien que les nouvelles de tant de pertes fissent trembler Amurath, neantmoins pour maintenir sa réputation, acquise par beaucoup de conquestes précédentes, il leva une nouvelle & plus puissante armée que les précédentes sous la conduite du Bassa de Phrygie, lequel s'estant avancé dedans les vallées du mont Hæmus y fut attrapé par Huniade, fait prisonnier, & toutes ses troupes fracassées de sorte, que le nombre des reschapez fut fort aisé à compter. Huniade voulut passer outre, mais il se trouva tant de difficultez, qu'il force lui fut de remener Ladislas Roi de Hongrie arrière de ces destroits, où l'armée victorieuse se perdoit, si on l'y eust entretenue d'avantage, à cause de la rigueur du temps & des chemins extrêmement périlleux pour les gens de pied & de cheval. L'estat des affaires d'Amurath, mal mené par Scanderbeg & Huniade, incita Caraman Prince de Cilicie d'envahir les pays de Ponte & Bithynie, que les Turcs avoient empiéré en l'Asie mineur. Amurath connoissant que ses gens ne pouvoient de là en avant (à cause que les plus valeureux estoient demeurez es guerres précédentes) résister à tant d'ennemis, envoya des Ambassadeurs en Hongrie demander la paix, à telle conditions que prescrirait le victorieux. Le Roi Vladislas y inclina, demandant qu'Amurath fît sortir de Servie toutes les garnisons Turquesques, qu'il quittast toute celle principauté, rendist les enfans & les biens au Despotte, sans lui faire tort à l'avenir; ne pretendist plus rien sur la Moldavie, ni sur ce qu'il avoit perdu en Bulgarie. Amurath consentit à tout, fors au dernier article, lequel il obtint, que la Bulgarie lui demeureroit. Ainsi la paix ou trêve fut accordée pour dix ans, & confirmée par serment solennel. Mais à peine Amurath estoit passé d'Europe en la petite Asie, que Vladislas jeune Prince, poussé par le Pape Eugene & autres, print une résolution qui lui cousta la vie, & ouvrit la porte à infinis malheurs survenus depuis. L'en représenterai sommairement ce qu'en escrit un docte Chronographe de

phie de nostre temps, parlant des affaires de l'an 1444. La treize de dix ans accordee entre Amurath & Vladiflas Roi de Hongrie, facha fort le Cardinal Iulian legat du Pape Eugene. Il estoit totalement d'avis que l'on continuast la guerre contre les Turcs, attendu mesmes que le Pape lui avoit mandé que nulle alliance faite sans son consentement avec les ennemis du nom Chrestien n'estoit valable. Tant fit ce legat qu'Vladiflas receut de lui l'absolution du serment solennel par lui presté à Amurath sur les S. Evangiles, se laissa porter aux resolutions de rentrer en guerre contre Amurath, pour lequel effect il amassa toutes les forces de Hongrie & d'autres pays, tant qu'il fut possible d'en avoir, & se mit en campagne pour aller sur le pays du Turc, Huniade ayant inspection sur toute l'armee (au recit des uns) de quarante mille hommes. Ce qui peut estre vrai, si on conjoint aux gens de combat (qui ne montoient pas plus de vingt mille hommes d'élite, ce disent quelques autres) les Evêques de Hongrie, leurs domestiques, le legat & ses gens avec grand nombre d'Ecclesiastiques de moindre taille, qui vouloyent voir la guerre. Il y avoit aussi beaucoup de croisez, meilleurs à table qu'en estocade, qui ne servirent de rien qu'à redoubler l'espouvante & precipiter la fuite. Ceste armee prit le chemin de VValachie, & apres avoir passé le Danube entra dedans la Mysie. Amurath ces nouvelles ouyes leva une armee composee de soldats choisis en l'Asie mineur, d'environ cent mille hommes. Les autres ne la font que de soixante mille guerriers. Or ne pouvoient ils traverser le Bosphore, si les Genevois ne leur eussent donné passage par le moyen de leurs galeres, dont le profit fut un ducat par teste. La venue des Turcs es quartiers où estoient les Chrestiens, fut si soudaine : que les Hongrois les virent presque au mesme instant qu'ils en eurent ouï parler. Tant de compagnies à pied & à cheval, en beaucoup plus grand nombre que l'on n'avoit pensé, donnerent l'espouvante aux Chrestiens, lesquels toutesfois ne reculerent point quand on leur dit qu'il falloit combattre, & le Roi nommément monstra lors une genereuse reso-

lucion, son armee estant ja parvenue à un endroit nommé Varne, assez pres de Andrinople, le dixiesme jour de Novembre, Amurath ayant fait signe aux siens qu'il falloit venir aux mains, dressa un bataillon de quinze mille chevaux, avec lequel il chargea les Chrestiens, rangez par puissans escadrons. La meslee fut aspre & furieuse: mais les Chrestiens eurent le dessus à ceste premiere poincte, & mirent en route ce bataillon de Turcs avec grand carnage. Cest avantage mit Amurath en tel desespoir, qu'il fut sur le point d'abandonner ses troupes, & se sauver de vitesse; si les Bassas qui l'accompagnoient: empoignans son cheval par la bride, n'eussent menacé le maistre de le tuer, s'il entreprenoit de les laisser au besoin Il lui fut force donc de s'arrester, & d'amasser en diligence les plus vaillans, dont il redressa un nouveau gros, plus fort que le precedent, composé partie de ceux qui estoient restez du premier conflict, partie d'autres qui n'avoient point encore combattu. Les deux armées donc vindrent à une seconde charge, en laquelle à mesure qu'un Turc tomboit, sa place se trouvoit remplie d'un autre tout frais: de sorte que les Hongrois acablez du nombre; non point de la valeur des combatans; & las de tuer, commencerent à branler & se tirer peu à peu de la meslee. Vladislav s'estant jetté dedans le plus espais de la cavalerie Turquesque, apres y avoir fait preuves suffisantes de sa valeur, fut abatu de son cheval, & terrassé de coups, puis la teste sepree du corps portee par les villes de Grece & de l'Asie mineur, en monstre aux habitans, & pour signal de la victoire obtenue par Amurath. Quant à Iean Huniade, voyant les choses desesperées il ramassa tout ce qu'il lui fut possible de Valaques & de Hongrois encores en pieds, & se sauva d'entre les mains des Turcs, aimant mieux garantir quelques restes que perdre tout. Plusieurs Evsques & autres Ecclesiastiques y laisserent les vies. Le legat du Pape eschappé de la meslee fut tué par quelques aventuriers. Les historiens ne s'accordent pas au denombrement des morts, Ils conviennent pour la plupart en ce point, que les Chrestiens y perdirent cinq mille hommes au champ de bataille, puis un nombre incertain de ceux qui perirent dedans

dedans les  
laierent  
parut tout  
ne respon  
que avan  
bataille, q  
perdus. O  
seus) le ne  
victoire.

Le Roi V  
en l'age de  
grie à Ladis  
cedé en H  
cens treize  
grois cest  
commun c  
rent la reger  
mé Vice-R  
fidelement  
Roi de Pol  
tir Ladislas  
lui legimme  
long temps  
de la vie au  
convenoit la  
saut imputer  
plustost à ma  
ce pauvre je  
avariceux ho  
H ungrie, d'e  
vie heureuse  
res annees  
employes  
Royume de  
que de loins  
lequel l'an 14  
chemina jusi  
esperant seco  
lui portant e  
Amurath des  
Tou

dedans les mareils & autres lieux escartez. Les Turcs y  
laissierent plus de trente mille combatans. Amurat aussi  
parut tout triste apres ceste victoire, & enquis pourquoy,  
fit responce semblable à celle de Pyrrhus ayant eu quel-  
que avantage sur les Romains: Si nous gagnons un autre  
bataille, qui couste autant que celle-ci, nous sommes  
perdus. Ou (selon le rapport des autres, & de mesme  
sens) Je ne voudrois pas souvent encherir si haut une  
victoire.

Le Roi Vladislas ainsi fauché au printemps de sa vie,  
en l'age de vingt cinq ans, laissa le Royaume de Hon-  
grie à Ladislas fils posthume de l'Empereur Albert des-  
cedé en Hongrie (dont il estoit Roi) l'an mil quatre  
cents trente neuf. Apres longues disputes entre les Hon-  
grois cest enfant agé de cinq ans fut accepté Roi par  
commun consentement des Estats, lesquels commi-  
rent la regence du Royaume à Huniade, accepté & nom-  
mé Vice-Roi l'an 1445. charge de laquelle ils s'acquitta  
fidelement & heureusement. Ainsi Vladislas, paravant  
Roi de Pologne, se trouva mal d'avoir despoillé le pe-  
tit Ladislas de la robe & dignité royale Hongroise, à  
lui legitiment appartenante: car ne l'ayant pas si  
long temps gardée qu'on pensoit, il en fut desvestu &  
de la vie aussi, pour en investir de nouveau celui à qui  
convenoit la laisser si tost qu'il vint au monde. Mais il  
faut imputer la faute de ceste miserable usurpation  
plustost à mauvais conseil qu'à maligne deliberation de  
ce pauvre jeune Roi, poussé par courtisans ambitieux &  
avaricieux hors du Royaume de Pologne en celui de  
Hongrie, c'est à dire de la paix en la guerre, & de la  
vie heureuse en une mort honteuse. Les quatre premie-  
res annees du gouvernement de Jean Huniade furent  
employées la plupart au reestablisement de l'estat du  
Royaume de Hongrie, duquel les Turcs n'aprocherent  
que de loin, pour la crainte qu'ils avoyent du Vice-Roi,  
lequel l'an 1448. suivi de vingt deux mille Hongrois s'a-  
chemina jusques aux frontieres de Bulgarie & Servie,  
esperant secours du Vaivode de Walachie, mais ice-  
lui portant envie à l'avancement de Huniade, avertit  
Amurath des progres & de tout l'estat de l'armee Hon-



groise, de sorte que les Turcs au nombre de quatre vingts mille combatans acourent sous la conduite d'Amurath mesme au devant des Hongrois, premier que Scanderbeg peult les joindre. Le 18. d'Octobre fut le premier jour de leur conflict en une plaine ceinte de montagnes nommee Rigomezou, c. la campagne du Merle, où les Turcs perdirent plus de vingtmille hommes tuez sur le champ. Le lendemain les deux armées recommencerent & continuerent jusques au soir avec perte de douze mille hommes du costé des Turcs. En ces deux premiers jours les Hongrois se virent diminuer de quatre ou cinq mil de leurs compagnons. Toutesfois ils s'efforcerent le 3. jour de faire une charge furieuse à leurs ennemis. Iceux renforcez de troupes qui n'avoient gueres combattu les jours precedens acablerent les Hongrois demi morts de faim, de soif, plus las de chamailler sur les Turcs & de les hacher en pieces, que d'autre travail. Huniade se sauva. Les Turcs pour se venger de leurs pertes tuerent tous les goujats des Hongrois, lesquels laisserent sur le champ de bataille huit ou neufmille hommes, & les Turcs trente quatre mille. Les Hongrois qui prirent le chemin de la Sclavonie, revindrent au pays: quant aux autres qui cuiderent s'en retourner par où ils estoient allez, ils furent despoillez ou tuez par les paysans. Mais les delivrances de Huniade meritent d'estre remarquees. Garanti de la main d'Amurath, il chemina trois jours durant par sentiers escartez, sans boire ni manger, & fut contraint quitter son cheval, fonda dessous lui. Marchant donques à pied, desarmé, il rencontre deux brigands, qui le despoillent, & lui trouvant une croix d'or pendue au col, commencerent à contester qui l'auroit, Huniade regardant comme il pourroit se sauver, jette de viffesse la main sur l'espee nue d'un des brigands, & l'en tue tout roide, puis essaye d'en faire autant à l'autre, lequel se sauve. Passant outre & n'en pouvant plus, pour la fatigue du chemin, & durant quatre jours & nuicts n'ayant trouvé viande ni bruyage pour se maintenir, au cinquiesme jour il rencôtre un pastre cherchant proye par les bois, à cause du bruit espandu par tout de ce qui s'estoit passé en la campagne du Merle. Ce barbare remarquant je ne sçai quoi de

grand en Huniade  
qu'Hunade  
par Huniade  
dant qui esto  
recôpense, il  
des oignons, &  
milieu des se  
leur appert  
conduit son  
arresté prison  
vie, lequel en  
de Huniade,  
Matthias son  
niece du C  
plus fut, ce L  
ostage. Ladif  
en Hongrie  
charge & ma  
joye du Roi  
L'an 1449  
te de Serbie  
tant avec tant  
stés, les Turcs  
rie, lesquels  
batte & desfa  
vie sans prest  
chef fut fait  
desquels Hun  
trionphant d  
fit au Roi Lac  
d'icelui sa cha  
fence des E  
Turcs en vin  
las déclara q  
batailles assig  
les deux, & q  
res au siege d  
ment onnees  
le Roi l'hono  
probation de

grand en Huniade, s'arresta, & sans lui faire offense, quoi qu'Huniade ne peust presque se soutenir, le salua. Prié par Huniade de le soulager d'un peu de pain, puis entrant qui estoit ce personnage, lequel promettoit grande récompense, il le conduit en sa cabane, lui donne du pain, des oignons, & de l'eau. Huniade disoit souvent depuis au milieu des festins, que jamais il n'avoit fait repas de meilleur appetit qu'en la cabane du pastre, qui le lendemain conduisit son hoste jusques à Sinderovie, ville où il fut arresté prisonnier par le commandement du Despote de Servie, lequel en lieu de reconnoître les biens paravât receus de Huniade, ne le voulut lacher que sous promesse, que Matthias son fils puîné, espouseroit la fille de ce Despote, nepece du Comte de Cilie, grand seigneur Hôgrois. Qui plus fut, ce Despote contraignit Huniade de lui bailler en ostage Ladislas son aîné. Quoi fait Huniade fut recôduit en Hongrie, où il arriva sur la fin de l'année, rentrant en charge & maniemét d'affaires comme devant, à la grande joye du Roi, des Seigneurs, & de tout le peuple.

L'an 1449. Huniade contraignit par armes le Despote de Servie de reconnoître le tort qu'il s'estoit fait traitant avec tant d'indignitez son bienfaiteur. D'autre costé, les Turcs entrèrent en grosses troupes dedans la Servie, lesquels Huniade reconcilié au Despote alla combattre & desfaire, plus de dix mille Turcs ayans laissé la vie sans prester combat, & en leur fuite honteuse. Leur chef fut fait prisonnier avec les principaux de l'armée, desquels Huniade fit present au Despote, puis se retira triomphant dedans Bude. En la harangue qu'Huniade fit au Roi Ladislas, devenu grand, & remettant es mains d'icelui sa charge de Viceroy, l'an 1451. il declaire en presence des Estats du royaume, qu'il avoit desfait les Turcs en vingt batailles. Depuis sa mort, le Roi Ladislas declaira qu'Huniade avoit desfait les Turcs en dix batailles assignees, & en quatorze rencontres. Levant les deux, esquelles il quitta la place, & les deux victoires au siege de Belgrade, se trouve le compte des vingt mentionnees par lui. Deschargé de son gouvernement le Roi l'honora de dignité nouvelle, le creant, par approbation de tous les grands, Comte de Bistricie, & lui fit

tous honneurs possibles. Or combien que tost apres il sentist divers effects de l'envie des courtisans, si ne perdit-il l'affection de servir à sa patrie, spécialement contre les Turcs, le Sultan desquels, Mahumet second, tost apres la prise de Constantinople, l'an 1453. vint avec une armee de cent cinquante mil hommes assieger Belgrade en Hongrie, tant par eau que par terre. Huniade chargé de remedier à tant de maux, attaquâ premiere-ment les vaisseaux Turcs sur le Danube, & nettoya le passage, ayant tué une infinité d'ennemis. Mahumet fit tous ses efforts par terre pour emporter la place. Huniade au contraire fit merveilles en la defense, & ayant soutenu divers assauts le sixiesme jour d'Aoust l'an 1456. au grand dommage des Turcs, fit d'abondant une brave sortie sur leur camp, & apres y avoir tout mis en alarme & en feu enclouâ l'artillerie de Mahumet, brussa les pouldres, saisit les munitions, tailla en pieces plusieurs milliers de barbares, puis fit sa retraite sans perte. Mahumet blessé, entendant que le general des Janissaires, le Bassa d'Asie & autres chefs avoyent esté tuez, que pres de quarante mille Turcs estoient demeurez es assauts & en ceste espouvantable sortie, il s'en suit honteusement, chassé par une petite armee de Hongrois & autres qui estoient acourus à leur secours. Ce fut la magnifique closture des victoires de Jean Huniade, lequel ayant lors en l'ardante chaleur des jours caniculaires (car le siege dura quarante six jours) travaillé de corps & d'esprit comme l'on peut penser, tomba malade, & mourut le dixiesme jour de Septembre 1456. Son corps fut porté & enterré en Transylvanie. Il fut infiniment regretté des Hongrois, comme aussi des Princes & provinces proches. Mahumet aux nouvelles qui lui en furent portées, baissa les yeux en terre, pleura despité de ce qu'il n'avoit eu le moyen de se venger sur Huniade de la honte receüe au siege de Belgrade, où lui & les siens avoyent esté rudement bastonnez. Jean Huniade portoit le surnom de Corvin, à cause du village où son pere demouroit, en Transylvanie, & qui long temps depuis a porté ce nom. Au demeurant son nom demeura si redouté des ennemis, que les Turcs avoyent ceste coustu-

me & l'ont ga-  
ner leurs per-  
ons excellen-  
Huniade. D  
derbeg la fou-

Le troisieme  
Corvin fils d  
agé de douze  
seigneur, sur  
Hongrie. Si l  
lopé en guer  
stiche, il eut  
mement la ty  
de temps en  
Huniade. L  
troubles esm  
allas, il forti  
lesquels ayan  
drent d'entra  
cens soixante  
la garnison H  
mille Janissai  
sieurs pauvres  
tenans de Mat  
ne belle victo  
ques au mesm  
succes à plus  
reur & les Pri  
courageusemen  
de Mahumet,  
contraignit le  
ze place tresh  
de Servie. L  
Princes Chre  
loit estre chef  
Bourgonne, &  
ployer à bon es  
croitez courroy  
pe mort en la  
part moururent

me & l'ont gardée fort long temps depuis, que pour arrester leurs petits enfans , par fois pleurans & se tourmentans excessivement , ils les menaçoient de la venue de Huniade. De fait ç'a esté la terreur des Turcs, & Scanderbeg la fouldre.

Le troisieme chef de guerre Chrestien fut Matthias Corvin fils de Jean Huniade , lequel estoit seulement aagé de douze ans, lors que son pere mourut. Ce jeune seigneur, fut tiré de prison & eslevé au throne Royal de Hongrie. Si les Papes ne l'eussent point poussé & envelopé en guerre contre la Boheme , la Pologne & l'Austrie, il eut ruiné les Turcs, desquels il haysoit extremement la tyrannie. Mais il ne laissa de leur faire sentir de temps en autre qu'il estoit vrai successeur de Jean Huniade. De fait apres avoir remedié à beaucoup de troubles esmeus en la Hongrie apres la mort du Roi Ladislas, il fortifia les places frontieres du costé des Turcs, lesquels ayans ravagé le Royaume de Bosne, entreprirent d'entamer la Hongrie environ l'an mil quatre cens soixante quatre. Mais ils furent mis en route par la garnison Hongroise establie sur la frontiere , quatre mille Ianissaires taillez en pieces sur le champ , & plusieurs pauvres prisonniers Chrestiens rescous. Les lieutenans de Matthias vers la Transylvanie gaignerent une belle victoire sur une autre troupe de Turcs presques au mesme temps. Le Roi porté par ces heureux succès à plus haute entreprise , fit la paix avec l'Empereur & les Princes voisins. L'annee suivante il assaillit courageusement les Turcs , desfit Hali Beg lieutenant de Mahumer, & lui ayant tué la plupart de ses troupes, contraignit le reste à se sauver de viffesse: reconquit laize place tresforte , & vingt sept autres villes de Bosne & de Servie. Le Pape Pie second avoit semond tous les Princes Chrestiens à la guerre contre les Turcs, & vouloit estre chef de l'armee. Matthias, Philippe Duc de Bourgogne, & les Venitiens avoyent promis de s'y employer à bon escient. De maints endroits de l'Europe les croisez couroyent par troupes vers Rome. Mais, ce Pape mort en la ville d'Ancone , les croisez pour la plus part moururent de faim en Italie , les autres s'espandi-



rent & firent tant de maux que force fut de leur courir sus, & s'en deffaire, comme de brigands & voleurs. Paul deuxiesme successeur de Pie, voulant mal de mort au Royaume de Boheme, où plusieurs n'aimoyent gueres les traditions de l'Eglise Romaine, commença son regne par une bulle d'excommunication en laquelle le Roi George estoit le premier compris, & la Boheme adjugée au premier qui l'occuperait. Elle fut publiée à Breslavy. en Silesie, le cinquiesme jour d'Aoust l'an mil quatre cens soixante cinq, où se trouva le legat du Pape, homme fait à esmouvoir guerre, non contre la Turquie, mais contre la Boheme. Matthias en lieu de suivre sa poincte contre les Turcs, tourna ses armes contre George, lequel fut mis en route par deux fois, dont s'ensuiuit la reddition de plusieurs places de Boheme à Matthias, lequel avoit promis d'espouser la fille de George. Il lui fit beaucoup de maux en faveur du Pape, En fin les deux Rois firent trefves pour un an, environ le commencement d'Ayril, 1469. en esperance de paix entiere. Lors avint un fait memorable, descouvrant le naturel genereux de Matthias, & quel tort fut fait à toute la Chrestienté par ceux qui le destournèrent de faire teste aux Turcs, comme il avoit commencé. Victorin & Henri, jeunes Princes, fils de George, avoyent acompagné Matthias jusques dedans Olmutz ville de Moravie, attirez par beaucoup d'indices de bienveillance royale de Matthias. Le legat du Pape acourt incontinent au palais, & de la part de son maistre prie le Roi de faire fin pour un bon coup, à ceste guerre hazardeuse, delivrer la Chrestienté de danger, & desgager ses allies des immenses contributions qu'il falloit fournir. Matthias esmeu de telle demande pria le legat de parler plus ouvertement. Vous avez en vos mains (dit-il) les fils de George; arrestez-les, le pere se soumettra à tout ce que vous voudrez, sans tache de desloyauté, veu que ne leur avez promis entree & issue libre. Ce conseil esmeut Matthias jusques là, que ne pouvant arrester sa cholere, il dit au legat, Otez-vous d'ici: je ne souillerai pas de telle maniere ma fidelité royale. J'ai gracieusement devisé le long du chemin avec ces jeunes Princes, qui

qui attirez  
jusques dedans  
cœur ne  
le est du  
royale. Au  
conseils es  
expresles d

Or sanste  
serent Mat  
choyent de  
sa d'un nou  
seillers esle  
seroit pour  
condescen  
lui au Roi  
stez & à d  
gne & de B  
la Hongrie  
da donc l'a  
peu de tem  
bles, le Pol  
que estoit au  
besongne ra  
la cavallerie  
fouragea la  
ques aux fr  
d'où il emm  
ves. En lie  
Pape & aut  
affaires de B  
rent le feu  
sçaitroit ex  
Casen Roi  
petite Asie  
les Princes  
gens de gu  
solicitation  
preparatifs  
derchef sa  
& du Fin

qui attirez par la douceur de mes discours m'ont suivi  
jusques dedans la ville. Je ne les tromperai jamais: mon  
cœur ne desmentira point mon visage. La sentence cruel-  
le est du tout indigne & mesfied entierement à l'ame  
royale. Au reste, gardez-vous bien de semer ci apres tels  
conseils es pays où ie commande: car ie vous en fai tres-  
expresses defenses.

Or sans toucher aux diverses pratiques qui embar-  
ferent Matthias en nouvelles guerres, qui l'empe-  
choyent de s'opposer vivement aux Turcs, on le traver-  
sa d'un nouvel artifice, qui fut que le Pape & ses con-  
seillers esleurent Matthias chef de l'armee qu'on dres-  
seroit pour aller en Turquie, à quoi Matthias ne voulut  
condescendre, ayant bien senti qu'on vouloit jouer de  
lui au Roi despoüillé. Car il avoit lors en teste, aux co-  
stez & à dos Mahumet, l'Empereur, les Rois de Polo-  
gne & de Boheme, le Vaivode de VValachie, & dedans  
la Hongrie grand nombre de mal-contens. Il s'accor-  
da donc l'an 1471. avec le Roi George le quel mourut  
peu de temps apres, dont s'ensuivirent nouveaux trou-  
bles, le Polonois ayant attaqué la Hongrie. Mahumet  
qui estoit aux escoutes tandis que Matthias avoit tant de  
besongne taillee en la maison, despesche le general de  
la cavallerie Europeame, homme actif & cruel. Icelui  
fourragea la coste de mer en la Sclavonie, courut jus-  
ques aux frontieres d'Austriche, de Sterie & d'Italie,  
d'où il emmena cinquante mille Chrestiens faits esclaves.  
En lieu de prouvoir au mal present, l'Empereur, le  
Pape & autres disputans en journee en Reinspourg des  
affaires de Boheme, de Pologne & de Hongrie, allume-  
rent le feu d'une longue guerre en Austriche. On ne  
sçauoit exprimer les maux qui s'en ensuivirent. Vslum  
Casan Roi de Perse ayant fourragé presques toute la  
petite Asie, prins Trebizonde & Sinople, sollicitoit  
les Princes Chrestiens à se ruer sur la Grece desuinee de  
gens de guerre. Ce furent paroles perdues & vaines  
sollicitations, quoi que nouvelles courussent des grands  
preparatifs de Mahumet contre l'Europe, laquelle fut  
derechef saccagee du costé de la Sclavonie, de l'Asirie  
& du Friul, jusques à deux journees pres de Venise.

& sans deux batailles donnees en Asie, ou Mahumet perdit pres de soixante mil hommes, & cent cinquante capitaines, les Chrestiens eussent esté cruellement assaillis des Turcs.

L'an suivant, qui fut 1474. Matthias fit si dure guerre à Casimir Roi de Pologne, qu'il le contraignit d'entrer en traité de trefves, aisément accordees par Matthias, lequel desiroit pacifier la Hongrie, & repriuer les Turcs campez devant Iaize. Ce dessein lui succeda; car Mahumet (lequel estoit en ce siege) entendant que Matthias aprochoit en intention de l'attaquer en bataille rangee, fit jetter en l'eau ses canons, & s'enfuit honteusement chez soi. Quant à Matthias, à qui tant d'autres Princes Chrestiens vouloyent plus de mal qu'au Turc, de retour en Silesie il se vid assiégué dedans Breslavy par une puissante armee des Rois de Boheme & de Pologne. On dit qu'estant sorti un jour pour remarquer la contenance des assiegeans, en gemissant & tout despit il se tira du poil de la teste, puis dit, Je me fusse rendu Seigneur de tout le monde, si j'eusse eu des hommes à conduire en tel nombre que j'en voi là. Mais ceux-ci ne scauroyent mesnager leur avantage. Aussi s'en retournerent-ils à vuide. Matthias delivré de cest orage s'apresta sur le commencement d'Octobre, pour guerroyer les Turcs, & avec son armee acoustumee de dix mil hommes, bien equippez, & muni de bonne artillerie, alla assieger Sabacie puissante forteresse au bord du Save, fleuve renommé, gardee par cinq mille Turcs, lesquels furent emportez d'assaut, & tous taillez en pieces. Puis ayant ravagé tout ce quartier Turquesque, se retira, à cause des rigueurs de l'hyver. En ce siege fut remarqué, que Matthias coustumier de dormir peu, & si legerement, que le moindre bruit l'esveilloit, une fois s'endormit si profond, qu'estant haute heure il demeura assopi durant une si furieuse batterie de mortiers & autres pieces de longueur & grosseur extraordinaire, que les murailles de la forteresse craquettoyent, & la terre mugissoit sous l'esclat horrible de ces tonnerres guerriers. On raconte le mesme d'Alexandre le grand, & d'autres.

L'an

L'an 1474  
de Walachu  
que les Tur  
gerent prom  
vit neanm  
tains fier  
les Turcs.  
lors merce  
son bon he  
toute la Chr  
sent pas mu  
en sont lo  
gné du pr  
festein sole  
homme A  
sence. Il y  
l'assistance  
faire à Ma  
s'estendait  
d'icelui, d  
ces rimes  
verloit les  
se retint, &  
chançons, a  
pas tel que  
en ferai pire  
donnez, d'est  
ie suis. Je n  
que ie ne m  
quant à ceste  
vous m'attr  
Pavenir. V  
s'il vous es  
rente, infail  
présent que  
quand vos be  
sommes main  
haies, plus  
Les Turcs s  
uance: mais

L'an 1476. les Turcs firent forte guerre au Vaivode de Walachie, lequel fut secouru par Matthias si à point, que les Turcs n'attendirent pas ce renfort, mais deslogerent promptement. Le secours arrivá un peu tard, servit neantmoins au Vaivode, pour reprimer & punir certains siens voisins, qui lui faisoient plus de maux que les Turcs. C'est chose asseuree que Matthias seul estoit lors merueilleusement redouté des Turcs. Sa valeur & son bon heur pouvoient beaucoup servir au bien de toute la Chrestienté, si les pechez de l'Europe ne se fussent pas multipliez lors & depuis, comme les histoires en font foi. L'entremettrai quelque recit non eslongné du precedent. Matthias étant l'an 1479. en un festin solennel avec plusieurs Princes, certain gentilhomme Aleman prononça quelques rimes en la presence. Il y estoit parlé de la guerre contre les Turcs, de l'assistance que les Rois & Princes Chreitiens devoient faire à Matthias establi chef de toute l'armée. Puis il s'estendoit avec beaucoup de flatteries sur les louanges d'icelui, demandant grosse aumosne pour closture de ces rimes. Matthias fort offensé de telle impudence, qui versoit ses ordures en assemblee tant illustre, neantmoins se retint, & dit à ce corbeau, J'ai bien entendu vos chansons, assez artistes: & combien que ie ne me sente pas tel que vous me depeignez, neantmoins ie ne vous en ferai pire chere: mais ie pren cela pour avis que me donnez, d'estre soigneux de paroître tel que vous dites que ie suis. Je m'y employerai, de sorte que l'on conoistre que ie ne m'esprise les admonitions de personne. Mais quant à ceste force gigantesque, & à la beauté parfaite que vous m'attribuez, gardez bien d'en plus sonner mot à l'avenir. Vous voyez maintenant que ie suis: pourtant, s'il vous eschet ci apres d'estre pris en flatterie, si apparence, infailliblement vous en serez châtié. Le riche present que me demandez vous sera donné liberalemét, quand vos belles prediçons seront accomplies. Nous sommes maintenant en un temps qui nous induit à souhaiter, plustost qu'à esperer ce que vos rimes contiennent. Les Turcs s'aprestent pour nous courir sus à toute outrance: mais on ne void point encor ceste union de Rois



& Princes Chrestiens, pour aller au devant. Telle fut la censure Royale de Matthias, lequel sans attendre les autres, occupez ailleurs, pensoit en Hongrie à faire teste aux Turcs. En la mesme annee donc, Mahumet ayant envoyé une armee de soixante mille hommes: les autres disent cent mille, nombre comprenant les valets, gouvats & gens de bagage; pour s'emparer de la Translyvanie, sous la conduite de cinq Bassas, le Roi Matthias envoya contre eux une armee beaucoup moindre, mais fournie de Hongrois bien resolus, desquels Estienne Bathori estoit chef, Matthias affligé de ses gouttes & neantmoins à la suite d'icelle armee. Bathori divisa les troupes en trois bataillons, l'un desquels il conduisoit, à l'aide du sien il fit la premiere charge aux Turcs, & sentant les gens se lasser de tuer, appella les deux autres bataillons qui percerent de telle roideur les Turcs à droite & à gauche, que ce ne fut que carnage: de sorte que presque tous les Turcs furent hachez en picces sur le champ de bataille par les Hongrois, lesquels ne garderent que cinquante prisonniers.

Tost apres Mahumet desirieux de se venger des Chrestiens assaillit Rhodes, mais en vain. D'autre part il jetta des troupes en l'Apouille, entra de force dedans la ville d'Otrante, massacra les habitans, l'an suivant fut racle de la terre, & les Turcs laissez en garnison dedans Otrante emportez d'assaut par Alphonse Prince de Calabre, aidé du secours que lui envoya Matthias, lequel oppressé des gouttes ne peut de là en avant pour suivre, joint que l'Empereur, les Rois de Boheme & de Pologne le harasoyent continuellement. & n'y avoit nulle ferme intelligence entre les Princes Chrestiens, pour resister à l'ennemi commun; Dieu punissant les pechez de l'Europe par les Turcs executeurs de ses sentences redoutables. Ainsi en l'an 1490. Matthias saisi d'apoplexie fut en un instant emporté du monde, le dimanche devant Pasques. Les Lyons que l'on nourrissoit à Bude moururent tous le mesme jour que Matthias deceda.

Je marquerai en suite quelques autres chefs de guerre, qui ont heureusement fait teste aux Turcs, selon qu'ils me viendront en la pensee. Estiene Vaivode de Trans-

Translyvan  
fit sentir à  
desfais de  
de leurs R  
mander. P  
presence se  
dents, fors  
telles nouv  
Turc, l'an  
armee de  
lache, don  
quet de là  
de Pologne  
sience fut  
moins il di  
quarante  
de bataille  
mie, les su  
Danube. T  
& capitain  
siens. Le  
belle visio  
Dieu, le  
par sa pui  
mi jure.

Sur le pri  
tre fin à son  
une nouvel  
Tartares, at  
demanda se  
Matthias R  
Roi Fernan  
Pour cela l  
en diligenc  
desfais & pou  
armes, bag  
fleuve s'y no  
s'avançoit  
trop faible,  
tant d'embu

Transylvanie, ennemi juré des Tarrares & des Turcs, se fit sentir à eux l'an mil quatre cens soixante neuf, ayant desfait dix mille Tartares, & prins prisonnier le fils d'un de leurs Rois, qui envoya cent Ambassadeurs le redemander. Pour response le Vaivode fit escarteller en leur presence son prisonnier, puis empaler tous les Ambassadeurs, fors un, lequel mutilé du nez & des oreilles, porta telles nouvelles à son Roi. Quant à Mahumet Sultan Turc, l'an mil quatre cens septante cinq il envoya une armee de six vingts mil hommes à la conqueste de Walachie, dont il pretendoit faire un boulevard pour attriquer de là tant plus aisément puis apres les Royaumes de Pologne & de Hongrie. Or quoi que le Vaivode Estienne fut abandonné de tous les autres Princes, neantmoins il diligenta de telle sorte qu'ayant amassé pres de quarante mille combatans, & choisi place avantageuse de bataille il extermina presque toute l'armee ennemie, les fuyards s'estans noyez en voulant traverser le Danube. Tous les prisonniers furent empalez. Les Bassas & capitaines envoyez en don à plusieurs Princes Chrestiens. Le Vaivode en lieu de triompher, ayant obtenu si belle victoire, avoüa devant tous qu'il adoroit le vrai Dieu, lequel il remercioit humblement de la grace faite par sa puissance à la Walachie, de voir confus son ennemi juré.

Sur le printemps de l'an 1476. Mahumet cuidant mettre fin à son entreprise sur la Walachie, mit aux champs une nouvelle armee, & stipendia plusieurs milliers de Tartares, afin d'entrer par deux endroits. Le Vaivode demanda secours au Roi de Pologne, & n'obtint rien. Matthias Roi de Hongrie se marioit à Beatrix fille du Roi Fernand d'Arragon, & ne pensoit qu'à faire nopces. Pour cela le Vaivode ne perdit courage, mais ramassant en diligence ses troupes, prevint les Tartares, lesquels il desfit & poursuivit jusques au Boristhene, leur osta leurs armes, bagage & butin: plusieurs d'iceux traversans le fleuve s'y noyerent. Mahumet ayant passé le Danube s'avançoit: pour à quoi remedier le Vaivode se sentant trop foible, fit lui-mesme le gäst en son pays: se contentant d'embuscades où il attrapoit les Turcs, & tous les

jours en faisoit telles moissons, qu'en peu de semaines il en abatit par terre pres de trente mille. Sur ce ayant descouvert, que Mahumet commençoit à le ceindre de toutes parts, il se sauva es montagnes, laissant la campagne aux Turcs qui y firent tout le mal qu'ils peurent: & chassiez par famine & pestilence, joint que la tourmente avoit escarré leurs vaisseaux flottans sur le Danube, ils s'en retournerent d'où ils estoient partis. Le Vaivode chastia puis apres, à l'aide du secours envoyé de Hongrie, plusieurs VValaques delà les montagnes, qui lui avoyent fait plus de mal que les Turcs. Ce vaillant Prince, infiniment redouté des Turcs, mourut l'an 1504.

L'an mil quatre cens huitante Mesites premier Bassa, par le commandement de Mahumet se mit à la voile, pour se rendre maistre de l'isle & ville de Rhodes. Pierre d'Aubusson, gentilhomme François, lors grand maistre, & ses chevaliers, firent teste à Mesites si heureusement, qu'apres avoir perdu trente mille combattans en ce siege, force lui fut de prendre la route de Constantinople. Mais Solyman vint à bout de ceste entreprise, l'an 1522. maugré la valeureuse resistance du grand maistre & des chevaliers, qui soustindrent le siege l'espace de six mois, durant lesquels ils tuerent en divers assaux, vaillamment soustenus & repoussez, plus de 30000. Turcs, outre ceux qui furent exterminéz es ordinaires sorties & escarmouches.

Benedict de Pise general de la flotte Venitienne environ l'an mil cinq cens un, à l'aide des Espagnols gagna sur les Turcs l'isle & ville de Cephalonie, assize entre Ambracie & Zanthé, en la mer Ionique, ayant deux ports & un fertile terroir, fort commode aux Venitiens. D'avantage, il emporta d'assaut Leucade & Nerice, taillant en pieces toutes les garnisons Turquesques.

L'an 1531. André Dore, Genevois, general des galeres de l'Empereur Charles cinquieme, assiegea par mer & par terre Coron ville & port de mer en la Moree. L'armée navale fut plus heureuse que l'autre: car maugré la resistance des Turcs, elle gagna l'isle, contraignant ceux qui

qui empeche  
rieusement  
acouru a  
fut deslats  
desquels o  
les tettes, p  
siegez, le  
munitions  
vies & bag  
maître de l  
Turcs en g  
pieces trois  
sebraiser t  
vez de vis

Deux ar  
aupres de  
teterent d  
Les soldat  
percevaus  
gouverne  
plustost qu  
mal saine.  
drusse ville  
quinze cen  
sins archers  
Seigneur n  
de cheval. L  
estoit de pa  
assailir la vi  
d'argille en  
voir charge  
instant. Su  
ville, & He  
entré. Mai  
rét un peu  
quelques m  
garde, & les  
moille se se  
de finie en  
parmi les m

qui empeschoyent la descente de se retirer en la ville, furieusement battue de l'artillerie. Zadare, capitaine Turc, acouru au secours des assiegez avec sept cens chevaux, fut desfait pres de Coron, & tué avec ses gens; pas un desquels on ne voulut recevoir à merci. On leur coupa les testes, portees pres des murailles & montrees aux assiegez, lesquels, ou de peur, ou destituez de vivres & de munitions de guerre, rendirent la ville & son chasteau, vies & bagues sauves. En suite André Dore se rendit maistre de Patras ville, puis de Lepante, en laquelle les Turcs en grand nombre, voyans qu'on avoit taillé en pieces trois cens de leurs compagnons, aimerent mieux se brulser tout-vifs dedans une tour, où ils s'estoyent sauvez de vifesse, que de se rendre aux Chrestiens.

Deux ans apres, les Turcs ayant esté batrus rudement aupres de Coron, qu'ils pretendoyent assieger, se contréterent de la regarder de loin, & la harasser sans hazard. Les soldats de la garnison tant Espagnols que Grecs, apercevans l'intention des Turcs, prirent Macicas leur gouverneur & leurs capitaines, de les mener à la guerre, plustost que les laisser languir dedans une place assez mal saine. En fin Macicas fit entreprise secrette sur Andrusse ville, en laquelle estoit Cará capitaine Turc, avec quinze cents lanissaires, & quinze cens autres fantassins archers & picquiers. Es fauxbourgs logeoit un jeune Seigneur nommé Acomat avec environ mille hommes de cheval. L'intention de Macicas & de ceux de sa troupe estoit de passer coyement au long des fauxbourgs, pour assaillir la ville qui n'estoit fermee que de palissade & d'argille en divers endroits. Le capitaine Hermosille, avoit charge de donner dedans les fauxbourgs au mesme instant. Suivant ceste resolution Macicas s'avance vers la ville, & Hermosille demeure coy, attédant que l'autre fust entré. Mais quelques palestreniers Turcs esveillez fortirēt un peu arriere des fauxbourgs, puis au descouvert de quelques mesches d'arquebuzes, esveillerent les corps de garde, & les gens de cheval endormis es maisons. Hermosille se sentant descouvert, sans plus attendre entre de furie en ces fauxbourgs, donne de pied & de teste parmi les maisons, dont on enfonçoit les portes: lors fut



fait grand carnage de Turcs, & soudain les chevaux, hommes, armes & bastimens furent embrasés de feu, que les Espagnols mirent à la paille des chevaux & dedans les maisons. L'horrible tempête des faubourgs éveilla ceux de la ville, & rompit le coup à Macicas: car les ennemis en grand nombre se rangerent es lieux plus foibles, & combattirent vaillamment. Hermosille, acharné sur les gens de cheval, dont la plupart avoyent esté tuez, ou bruslez avec leurs chevaux, essayoit d'achever le reste, sans penser à Macicas, qui voulant enfoncer une porte, de laquelle il s'estoit saisi, fut renversé mort d'une harquebuzade, avec quelques soldats approchez trop pres des portes & murailles. Le jour commençoit lors à poindre, au moyen de quoi les Turcs sortans de la ville firent comprendre à Hermosille qu'il estoit temps de se retirer. Il ramassa donc les troupes, & les disposa si bien que l'ennemi perdit presque autant d'hommes à la poursuite que la nuit precedente. Et combien que les Espagnols eussent perdu Macicas, & fussent merueilleusement harassez, si reprindrent-ils tel courage, qu'impossible fut aux Turcs de les rompre. Acomat ayant ramassé le reste de gens de cheval, au nombre de deux cens, leur fit charger en troupe chascun un harquebuzier, & suivi de quelques autres troupes courut apres les Espagnols. Mais pour s'estre audacieusement avancé, transpercé d'une harquebuzade il tomba mort sur le champ. Ce coup fit retourner bride à ses gens, & les Espagnols de retour à Coron, pour se rafraischir, furent si courageux que de faire une deuxiesme & prompte course à Andrusse querir & faire enterrer les corps de leurs compagnons: mesmes ils rapporterent la teste de Macicas reconue ficee au bout d'une picque plantee pres des murailles d'Andrusse.

L'an 1542. Barberouffe, Amiral de Turquie, s'estant avancé jusques vers Nice en Provence, battit, print, pillâ & brusla la ville, emmenant grand nombre de Chrestiens, hommes & femmes, tant de ce lieu que d'autres endroits d'Italie, pour estre esclaves, jnsques au nombre de cinq mil & plus; entres autres deux cens

nonnains, filles de noble, & riches maisons. Le butin estoit estimé monter à plus de si cens mille ducats. Barberousse fit charger le tout en quatre grandes galeres, en voyées à Solyman. En ces entrefaites Don Garcias fils du viceroy de Naples, courant avec quelques galeres de Malte sur les Turcs, qu'il saccageoit & jectoit dans la mer, rencontra vers Sicile ces quatre grandes galeres de pillage, lesquelles il assaillit, conquist & emmena au port de Messine, où tous les prisonniers furent delivrez pleinement.

Tournons vers l'Alemagne, & contemplons l'an mil cinq cens vingt neuf. Vienne en Autriche, assiegee par Solyman suivi d'environ quatre vingts mille hommes de combat, & de deux cens mille autres, pour les neceffitez & commoditez de son armee. Philippe Comte Palatin du Rhin commandant pour l'Empereur en ce siege, & bien accompagné, fit tel devoir qu'apres avoir harassé les assiegeans par continuelles sorties sanglantes, repoussé deux rudes assaux, & tué un nombre innombrable de Turcs, il contraignit Solyman de lever le siege, & s'en retourner honteusement par où & d'où il estoit venu.

Agria place forte en Hongrie fut vaillamment defendue par les Chrestiens l'an mil cinq cens quarante huit. Ils soustindrent trois furieux assaux, & contraignirent les Turcs de quitter tout, ayans perdu seize mille hommes es escarmouches, assaux, & par les coups de canon que les assiegez ne tiroient jamais qu'à propos dessus leurs escadrons. Zigeth ville assez renommee en Hongrie, fut assiegee l'an mil cinq cens cinquante six, & si bien gardee par Marc Horvath brave gentilhomme, assisté de deux cens chevaux & de huit cens pietons, que les Turcs repoussé de quatre assaux, & chassé avec grand perte hors la ville où ils estoient entrez au cinquiesme assaut, furent forcez à la retraite, le vingtyunesme jour de Juillet. Cinq jours apres ils revindrent, & commencerent nouvelles tranchées. Les assiegez reprenans courage sortirent sur ces barbares, sans leur donner relasche, ni permettre qu'ils prissent large & loisir de venir à l'assaut. Ainsi Zigeth fut delivree pour la seconde fois, les

Turcs y ayans laïſſé plus de 3000. hommes ſans les bleſez, dont la pluſpart perit toſt apres. Des aſſiegez il en mourut juſques au nombre de cent.

L'annee ſuivante, Malte fut aſſiegee des Turcs & bravement defendue par le grand Commandeur avec ſes chevaliers & bon nombre de vaillans capitaines & ſoldats, l'eſpace de quatre mois, durant leſquels tous actes de guerre furent pratiquez. La fin fut une honteuſe retraite de Muſtapha lieutenant de Solymán, ayant perdu en ce ſiege 23000. Turcs des plus vaillans que le Sultan euſt, entre leſquels eſtoient pluſieurs capitaines. Les Chreſtiens y perdirent deux cens quarante chevaliers, 3600. ſoldats, & environ quinze cens perſonnes inutiles à la guerre.

Au printemps de l'an mil cinq cens ſoixante ſix, Solymán reſolut de monter à cheval pour venir en Hongrie, où durant quelques mois y eut divers exploits de guerre, au deſavantage des Turcs quelquesfois, ſur tout par la valeur du Comte de Salme, qui leur enleva pluſieurs places, & tua neuf ou dix mille hommes çà & là. Pour revenge les Turcs eurent par trahiſon la ville de Iule, quoi exploité, leur armee puiſſante ſ'achemina vers Zigeth. Nicolas Comte de Serin, gouverneur de la ville & du chaſteau, entendant que l'avantgarde de ceſte armee aprochoit, envoya mille pietons & cinq cens chevaux pour la recognoiſtre. Iceux ſe porterent ſi diſcrettement & vaillamment qu'ils ſurprirent les Turcs, en tuerent grand nombre, mirent le reſte à vau de route, où pluſieurs ſe noyerent, entre autres le chef, pillerent leur camp, revindrent chargez d'or & d'argent, tous à cheval, avec un merveilleux butin de riches pavillons, d'armes & autre bagage. Outreplus ils amenerent huit chameaux, chargez d'argent & de meubles precieux, ſoixante chevaux de ſervice, cinquante mulets chargez, ſix charrettes pleines de baſtons de guerre, que les ſoldats ne pouvoient bonnement porter, ayant chaſcun d'eux affaire aſſez à traîner ſa part. Tous les gentilhommes entrerent dedans Zigeth en robes d'eſcarlate paſſemantees d'or, ou fourrees de martres Zibellines pour la pluſpart. Ce fut une des plus belles & profitables victoires que les

Chre-

Chreſtiens eſ-  
mas ils ne ga-  
ce luites de  
meslav's de  
de Zigeth. L  
trois cens ho  
en eſcarl mou  
ſoutienemen  
rincee a coup  
reſte de com  
drent bon juſ  
preſſiez de ſe  
le le premier  
empoignat  
trois autres,  
cuns deſque  
depuis le re  
pourrai man  
(monſtrant  
te. Il n'ava  
richi d'un m  
nache. Ceſſe  
la doublare  
(dit-il) que  
gnent que ie  
pourra quand  
laiſſer monſtr  
cendu de ſa c  
gens tous ar  
l'attendoient  
qu'ils preſſo  
veré du tem  
aſſeuré chalé  
de demeurer  
avoir par trois  
le Nom de no  
gne à Laure  
lieu, & deſe  
de ſeraille,  
ſans diſſer  
T

Chrestiens eussent obtenu de long temps sur les Turcs; mais ils ne garderent gueres leur butin. Le dernier iour de Iuillet une nouvelle avatgarde de nonante mille hommes, suivis de cent mille autres trois iours apres, aprocha de Zigeth. Le Comte de Serin avoit environ deux mille trois cens hommes de guerre, lesquels firent merveilles en escarmouches & sorties, puis en leur defensiva, & au sostenement de deux assaux. La ville ayant esté toute ruinée à coups d'artillerie, le Comte & ce qu'il avoit de reste de combarans se retirèrent au chasteau, où ils tindrent bon jusques au septiesme jour de Septembre, que preisez de feux artificiels, dôt les Turcs avoyent embrasé le premier, puis le deuxiesme corps de logis, le Comte empoignât lors un rôdache, & un cimetterre choisi entre trois autres, dit à ceux qui lors estoient pres de lui, aucuns desquels garantis & delivrez par rançon, en firent depuis le recit: Aseurez-vous, mes amis, tant que ie pourrai manier ces armes personne ne m'ostera ces clefs (monstrant celles du chasteau) ni l'or que ie porte. Il n'avoit en teste qu'un chapeau de velours enrichi d'un medaillon de grand prix & d'un beau pennache. C'estoit son chapeau nuptial: & fit mettre en la doublure de son pourpoint cent ducats: c'est afin (dit-il) que ces brigands me despoillans ne se plaignent que ie sois un belistre. Prene ma despouille qui pourra quand ie serai mort. J'ai iuré à Dieu de ne me laisser monstrier au doigt par le camp des Turcs. Descendu de sa chambre en la cour, il trouva le reste de ses gens tous armez & les cimetterres nus es poings, qui l'attendoyent, pour sortir promptement, à cause du feu qui les pressoit. Les ayant acouragez, autant que la briefveté du temps le permettoit, sur tout affectueusement aseuré chascun d'eux de la felicité eternelle, & promis de demeurer avec eux, jusques au dernier soupir, apres avoir par trois fois humblement & ardemment invoqué le Nom de nostre Seigneur Iesus, & baillé son enseigne à Laurent Luranitsch, il fit ouvrir la porte du chasteau, & descharger promptement un mortier rempli de ferraille, dont quelques Turcs furent mis en pieces, sans differer d'avantage lui & les siens joignēt les lances.



saïres sur le pont, ou y eut une furieuse & sanglante mêlée. Finalement le Comte frappé de deux coups de harquebuzé qui n'estoyêt mortels, fut atteint d'un troisieme par la teste, dont il tomba par terre. Ses gés environnez de toutes parts, vendirent chèrement leurs vies, & furent tuez pres leur chef, apres avoir fait preuve de valeur memorable; quelques uns furent faits prisonniers par les Janissaires, gens avarés & les plus friands de rançons que l'on scauoir trouver au môde. Durant & sur la fin de ce conflict, le feu gaigna tellement qu'il le print aux pouldres; quoi qu'elles fussent en une voute fort basse. Presques tout le chasteau en fut effroyablement renversé, avec un horrible saccagemêt de Janissaires, dont les morceaux voloyent parmi les pierres la fumee & la flamme de ce terrible embrasemêt. La teste du Comte avoit esté promptement envoyée à Solyman, lequel estoit mort en ses rentes à demi-lieuë loïn de Zigeth, trois jours auparavant: neantmoins elle fut plantée devant le pavillon de ce mort, où elle demeura tout le iour, puis envoyée au Bassa de Bude, lequel la commit à certains paysans, qui la porterent au camp de l'Empereur, d'où elle fut transmise en l'abbaye de sainte Helaine, & enterree auprès de la premiere femme & de trois enfans du Comte, âgé au jour de son heureux decés de quarante huit ans, fort regretté de tous pour sa sagesse, vaillance & pseudhomie: Telle fut l'issue du siege de Zigeth, ruinée à coups de canon, & par le feu, avec la perte des deux mil trois cens guerriers, & autres personnes en moindre nombre qui estoient dedans, abandonnez de tout secours humain. Les Turcs y perdirent (par la confession du capitaine des Janissaires de Bude, lequel attesta en avoir veu les roolles) dixhuit mil hommes de cheval, & sept mille Janissaires, item force pionniers & autres gens.

Le 7.<sup>e</sup> jour d'Octobre mil cinq cens septante un , le Turc fut de fait sur mer par l'armée de trois confederéz, affavoir le Roi d'Espagne, les Venitiens & le Pape: Jean d'Autric pour Espagne, Sebastian Venier pour Venise, Marc Antoine Colonne pour Rome, furent les chefs de la flotte, composée de vingt deux mille combatans Espagnols,

gnols, Italiens, Tudesques, en deux cens galeres & six galées. Les Turcs avoyent 122. galeres, quarante fregates, grand nombre de fustes & autres vaisseaux legers, & vingt huit mille combatans. La bataille se donna au goulfe de Lepante, dont la victoire demeura aux Chrestiens, apres un combat furieux, qui dura sept grosses heures. Les Turcs y perdirent pres de vingt mille hommes; cent cinquante galeres prises, quarante mises à fond, & environ cinq mille prisonniers. Vn gentilhomme Venetien dit en l'histoire par lui escrite de ceste bataille navale, que les Turcs y perdirent trente quatre principaux capitaines, six vingts comites de galeres, & vingt cinq mil hommes. Quant aux prisonniers il en conte trois mille huit cens. Les confederez y perdirent huicts mil hommes au plus.

Le vingtquatriesme jour d'Octobre mil cinq cens huitante quatre, quelques colonnels & capitaines Turcs entrerent avec dix mil hommes sur les frontieres de Croatie, où ils firent de terribles ravages & emmenerent force prisonniers. Mais quelques Seigneurs du pays, aians hastivement amassé quelques compagnies, coururent apres voleurs, qu'ils atteignirent bien tost, les chargerent, taillerent en pieces la plupart, mirent le reste à vau de route, ramenerent les prisonniers & le butin. Sur la fin de l'an 1586. quelques milliers de Turcs furent desfaits par les Chrestiens en bien petit nombre sur les frontieres de Croatie. Les prisonniers furent envoyez à Vienne avec la teste d'un grand Seigneur tué en ceste rencontre. Au mois de Fevrier de l'an cinq cens huitante sept les garnisons pour l'Empereur en Hongrie assaillirent à l'improviste & forcerent le chasteau de Copan, pres d'un lac nommé Balaton, tellement gelé pour lors, qu'on marchoit seurement dessus. Ils y surprindrent trois capitaines & environ mille soldats Turcs, pres de deux cens gentilshommes, quelques artisans & paylans avec septante femmes: emmenerent toutes ces personnes avec cent bons chevaux & un butin de quarante mil escus. Le huitiesme iour d'Aoust suivant, quelques Bassas suivis de cinq mil hommes entrerent sur les terres de l'Empereur, pillerent dix sept vil-

lages & emmenerēt force prisonniers. Le gouverneur de Canize, accompagné de quelques capitaines des places de la frontiere de ça le Danube, ayans amassé quelques sujets & soldats des garnisons, attendirent ces picoreurs à demi-lieuë pres de Canize, & au point du jour les chargerent vivement, en tuerent mille ou douze cens sur la place, leur donnerent tel alarme, qu'ayans prins l'espouvante ils rendoyent leurs cimenterres aux victorieux, ou les jettoyent ça & là, suppliant les larmes aux yeux & avec grands cris, qu'on leur sauvast la vie. Les autres gaagnerent les bois & montagnes, ou se fourrerent dans les marefcs. Leurs chefs furent prins, excepté le Bassa de Zigeth. On emmena treize cens prisonniers, d'entre lesquels plusieurs grièvement blesez moururent tost apres. De ceux qui furent tuez en fuite, ou qui perirent es bois & montagnes, ou qui se noyerent, le nombre fut d'environ huit cens. Les victorieux y gaagnerent plus de quinze cens chevaux, ramenerent tous les prisonniers Chrestiens, mis en liberté, & ce qu'on leur avoit pillé fut rendu. Du costé des victorieux n'y eut perte que d'onze soldats, tuez, & se trouva peu de blesez. Tost apres le Bassa de Zigeth, appelé à Constantinople, fut estranglé par le commandement d'Amurath.

L'an 1588. par le mandement du Bassa de Bude quelques Sangiacs & capitaines des garnisons voisins avec leurs troupes, d'environ onze mil hommes de pied & de cheval, partirent au commencement d'Octobre d'un lieu nommé Fillec, en intention de ravager en la haute Hongrie. Ayans bruslé un chasteau nommé Sixo, 1700. hommes des garnisons Imperiales leur coururent sus, tuerent 2500. Turcs, entre lesquels se trouverent plusieurs capitaines & la fleur des soldats de toutes leurs places en ces quartiers-la, prindrent force prisonniers, & mirent tout le reste de ceste armée en honteuse destrouete. Aucuns ont escrit qu'il y eut six mille Turcs tuez sur le champ, & que les Chrestiens victorieux perdirent trois cens hommes. Toutes les pieces de campagne amenees par les Turcs furent emmenees par les Chrestiens avec six cens chariots chargez de vivres & d'armes. Apres ceste victoire les troupes imperiales coururent le pays ennemi,

ennemi, o  
degrée de  
prisonniers  
nes gentils  
fon le tue  
l'adjou  
de dix es  
puis le com  
Varoiss  
les Turcs, d  
Tranll'v  
nopes, enle  
& leur fire  
succedé à  
d'anc. ers  
Surce le V  
1500. Tu  
le Danube  
apres une  
Moldave,  
sur le Dan  
portement  
au Transil  
mier & de  
print la vien  
rielme jour  
Turcs venu  
victoire, di  
de tous. Su  
silvante em  
sur les fron  
chasteau d  
Septembre  
& leur tua  
chassa Sina  
ces son arri  
Georgitz, &  
haute Hong  
nes places,  
taille exen

ennemi, où ils firent du degast. Puis le Bassa de Bude fut dégradé de ses estats, despoillé de ses biens, & mené prisonnier à Constantinople, où l'an suyvnt deux jeunes gentilshommes, auxquels il avoit fait quelque extorsion, le tuerent.

J'adjousterai un brief recit, pour closture des exploits de divers chefs de guerre au desavantage des Turcs, depuis le commencement de l'an 1595. jusques à 1600. Les Vaivodes de Moldavie & de VValachie se ruèrent sur les Turcs, dont ils firent terrible boucherie, puis avec les Transilvains fourragerent le plat pays jusques à Andrinople, enleverent beaucoup de petites places aux Turcs, & leur firent de grands dommages. Mahumet III. ayant succédé à Amurath III. voulut ensuyvre les Sultans ses devanciers, & fit de grands aprests contre les Chrestiens. Surce le Vaivode de Transilvanie desfit une armee de 25000. Turcs, partie desquels fuyans furent noyez dans le Danube. Ils perdirent trente pieces d'artillerie. Toit apres une autre armee Turquesque fut desconfite par le Moldave, lequel en suite print, pillâ & brusla Nicopolis sur le Danube, & pres de soixante grands basteaux au port, emmenant un butin merveilleux, duquel il fit part au Transilvain. Le Comte de Mansfeld, pour son premier & dernier exploit contre les Turcs en Hongrie, print la vieille ville de Gran, puis donna bataille le quatriesme jour d'Aoust, en laquelle il desfit l'armee des Turcs venue au secours, & gaigna sur eux une tresbelle victoire, dix jours apres laquelle il deceda fort regretté de tous. Sur la fin du mesme mois le Vaivode de Transilvanie emporta d'assaut sur les Turcs Lippe forte ville sur les frontieres de Hongrie, & trois jours apres eut le chasteau d'icelle par composition. Environ le 8. jour de Septembre suyvnt, il desfit les Turcs en bataille rangee, & leur tua 25000. combatans, print le fort de Tergoviste, chassa Sinam Bassa hors de la VValachie, tailla en pieces son arrieregarde, emporta d'assaut le chasteau de Georgitz, & en eut deux autres par composition. En la haute Hongrie les Chrestiens s'emparerent de trois bonnes places, S. Nicolas, Petrine & Vigrade, & en une bataille exterminerent 5000. Turcs, contraignirent les



survivans de se sauver de vifcelle avec le Bassa de Bosne leur chef.

Le gouverneur de Zeczn desir en Janvier 1596. une armee de Turcs & Tartares. Ceux de la garnison de Lippe donnerent si rude charge au Bassa de Temesvvar, que force lui fut de quitter tout pour se garantir à la course, leur laissant le pillage de septante cinq chariots chargez de grandes richesses qu'il faisoit mener à Belgrade. En ces entrefaites les troupes de l'Empereur surprindrent par escalade Volze, petite ville, tuerent tous les Turcs trouvez en icelle, puis y mirent le feu. Les garnisons de Totta & de Iavarin furent tailles en pieces par les Chrestiens au commencement d'Avril. Huiet iours apres ils rompirent & taillerent en pieces un regimen de Turcs, & emmenerent un riche butin. Lippe assiegee & bien secourue se defendir vaillamment, & contraignit l'armee Turquesque de se retirer apres perte notable des meilleurs guerriers & de quelques uns des chefs. D'autre costé les grands fauxbourgs de Temesvvar furent pris, saccagez & bruslez par les Chrestiens, lesquels ils butinerent à leur aise, ayans recoux mille prisonniers destinez à la servitude Turquesque. Le quinziesme de Mai la ville fut assiegee par les Transilvains, & cependant leurs gens de cheval surprindrent une vilette nommee Plenie, mirent au fil de l'espee les resistans, emmenerent un riche butin que les Janissaires essayèrent r'avoir, mais à leur confusion, car ils furent tous hachez en pieces par les Transilvains. En ceste course les Turcs perdirent trois mille hommes. Devant Temesvvar fut donnee bataille, en laquelle les Turcs perdirent cinq mille hommes. Les Chrestiens trop foibles pour soutenir une armee de cinquante mille combatans qui approchoyent pour secourir les assiegez. En Hongrie les Turcs perdirent trois villes. Mais en Septembre le Sultan Mahomet suivi de cent cinquante mille combatans vint assieger Agria ville tres-importante, laquelle au bout de trois semaines lui fut rendue par composition. Le deuxiesme iour d'Octobre y eut bataille à Keretesch, en laquelle les Chrestiens se virent maistres durant quelques heures, ayas terrassé morts douze mille Turcs. Mais pour

s'estre

s'estre amies  
& attraper M  
Turcs le rel  
six mille  
Mahomet  
noble.

En l'an 1596  
fait, trois ce  
conduite au  
petardèrent  
vans tue la g  
Bassa de Buc  
se retirèrent  
puissant se  
reprit To  
commando  
mieux mo  
bon ordre  
rent. Il vov  
fort grâ  
ches dedan  
feu à la m  
Chateau, &  
quel venge

L'an 1598  
efforts pos  
ville de Tra  
defendue p  
perdirent  
gez treize c  
rent assiege  
les pluyes,  
tuerent en  
passa presq  
la plupart  
mement au  
Chrestiens  
place de co  
de Comore  
deux grand

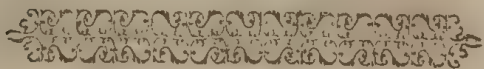
s'estre amusez à butiner, en lieu de suivre leur victoire, & attraper Mahumet lequel s'enfuyoit tout perdu, les Turcs se rallierent de tel courage qu'ils tuerent cinq ou six mille Chrestiens, & mirent le reste en destroute. Mahumet se retira soudainement apres en Constantinople.

En l'an 1597. le convoi des Turcs pour Agria fut desfait, trois cens chariots pris, & deux cens hommes de la conduite taillez en pieces par les Chrestiens qui en tuent petarderent Totta tresforte place, & s'en emparerent, ayans tué la garnison. Incontinent apres ils desfirent le Bassa de Bude, prindrent Pappé, assiegerent Iavarin, puis se retirerent au commencement d'Octobre, à cause du puissant secours qu'y amenoit le Bassa de Bude, lequel reprit Totta, où avint un cas memorable. Celui qui commandoit pour l'Empereur en ceste forteresse, aimant mieux mourir que d'estre prisonnier des Turcs, donna si bon ordre à la sauveré de ses soldats, que tous eschapperent. Il avoit fait accommoder une mine, & attendit que fort grand nombre d'ennemis fussent notéz par les breches dedans le Chasteau. Lors il mit (estant resté seul) le feu à la mine, laquelle fit volér en l'air la moitié de ce Chasteau, & plus de 1500. Turcs avec ce Capitaine, lequel vengea suffisamment sa mort.

L'an 1598. sur la fin de Septembre les Turcs firent tous efforts possibles à assiegeans pour emporter d'assaut une ville de Transylvanie nommée Varadin, vaillamment defendue par Melchior Reder gentilhomme Silesien. Ils perdirent en ce siege treize mille combatans, & les assiegez treize cens. En contreschange les Chrestiens voulurent assieger Bude: mais ils furent chassés de devant par les pluyes. Ils s'en retirerent sans perte d'hommes, & y tuerent environ quinze cens Turcs. L'année 1599. se passa presque toute en courses & pillages de convois, en la plupart desquels les Turcs porterent les coups, notamment au dernier convoi de vivres à Bude, que les Chrestiens gaignerent ayans tué cinq mille Turcs sur la place de combat. Les Tartares ayans esté battus aupres de Comore furent occasiō que les Chrestiens surprindrēt deux grands basteaux sur le Danube, si chargez de riche

butin, que les moindres soldats eurent chascun à leur part plus de cent cinquante escus.

Ici mettrai-je fin à ce chapitre des exploits memorables des chefs & soldats Chrestiens es guerres contre les Turcs depuis l'an 1440. iusques à l'an 1600. *Extrait des hist. de Scanderbeg, de Hongrie, d'Allemagne, &c.*



### FAMINE memorable.

**L'**En ramentoi une entre autres, recueillie de nos historiens, le plus succinctemēt qu'il m'a esté possible, laissant l'ample discours d'icelle à qui sera disposé d'en faire un livre entier. C'est la famine de Paris, ville capitale du royaume de France. En l'an 1590. le Roi Henri IV. ayant gagné en un mesme iour deux batailles, l'une à Yvri, en personne, l'autre à Yffoire par ses Lieutenans, resolut d'approcher de Paris: se rendit maître des rivières qui y abordent: n'ayant en son armee que douze mille hommes de pied & trois mille chevaux. Quant aux Parisiens portans armes, ils estoient six fois autant sous le commandement du Duc de Nemours, lequel faisoit quelques petites sorties, mais rares & en petites troupes, réforcées d'une nouvelle garnison de trois mille Lansquenets. Pour resjouir la populace les prestheurs de Paris s'aviserent de certains expedients, tragiques & comiques. Ils ne cornoyent en leurs chaires que guerre & mort contre quiconque parleroit de paix & d'accord avec le Roi qu'ils mesprisoyent & haïssoyent cruellement: dont avint que plusieurs honnestes citadins qui parloyent d'accord furent iettez en la riviere, ou contrains de se tenir cachez.

La farce ou comedie de ces basseleurs fut de procurer que plusieurs Prestres & Moines prindrent les armes entre eux, & en fut faite reveuë sous la charge de G. Rose Evêque de Senlis, & du Prieur des Chartreux. En leur monstre, ils portoyent sur leurs habits des plastrons & cuirasses

cuirasses avec  
en fut oncqu  
pouv à mesle  
facileurs mo  
manderent la  
la ville de ma  
clereaux dep  
auteur d'he  
lapz & excom  
doit estre adn  
il obtiendro  
y a danger ev  
religion Cath  
bligez en cor  
voir, quand  
Couronne vi  
tous les faur  
l'Etat puniti  
peines etern  
l'iques à la r  
De ce nom  
sien sermon  
loir: mieux m  
de Navarre.  
manda, leque  
geron le pren  
s'en alla sans  
me: & apres  
science de les  
respon de S  
sion generale  
tees toutes le  
affluence de  
de semblable  
sta de vivre &  
vouloit ruine  
sibles, & cōser  
qu'un peu rar  
voir bien gar  
lurēt y reme

cuirassés avec des morions en teste. Spectacle ferial, s'il en fut onques : voire si les spectateurs eussent eu du pain à mâcher en regardant les maîtres ioueurs. Ayans fait leurs monstres, plusieurs bourgeois & habitans demanderent la paix : les autres si opposerent le corps de la ville demande avis à la Sorbonne, qui assemblez declare aux deputez que Henri de Bourbon est Heretique auteur d'heresie, notoirement ennemi de l'Eglise, relapz. & excommunié par le saint Pere, de droit divin ne doit estre admis au royaume de France, mesmes quand il obtiendrait exterieurement son absolution, parce qu'il y a danger evident de feintise, perfidie, & de ruine de la religion Catholique. Que les François sont tenus & obligez en conscience, de l'empescher de tout leur pouvoir, quand mesme tout autre legitime successeur de la Couronne viendroit à deceder ou remettre son droit. Que tous ses fauteurs sont suspects d'heresie, pernicious à l'Estat, punissables, deserteurs de la religion, dânez aux peines eternelles. Au contraire ceux qui lui resisteront iusques à la mort remporteront la palme de Martyre.

De ce nombre estoit Rose susmentionné, lequel en un sien sermon dit tout haut aux escoutans qu'il leur valoit mieux manger leurs enfans que de se redre au Roi de Navarre. Estant sorti de chaire une femme lui demanda, lequel de ses deux enfans (fils & fille) elle mangeroit le premier. Ce malheureux demeura si confus, s'en alla sans pouvoir dire mot quelconque à ceste femme : & apres la reduction de Paris bourrellé de la conscience de ses meschancetez mourut fol & insensé. A la response de Sorbonne fut iointe puis apres une procession generale le dernier iour de Mai 1590. où furent portees toutes les reliques de Paris & de S. Denis, avec telle affluence de peuple, qu'il ne s'en estoit point encores fait de semblable. La Noblesse liguee qui y assistoit protesta de vivre & mourir pour la Ligue contre le Roi, qui ne vouloit ruiner Paris, mais l'avoir par autres moyens possibles, & cōserver la capitale de son royaume. En fin, quoi qu'un peu tard les Parisiens reconurent leur faute, de n'avoir bien garni la ville de munitions & de vivres. Ils voulurent y remedier, faisant une recherche generale des gra-



nes, & contans le nombre des personnes qui estoient en la ville: pour iuger combien de temps elle pourroit tenir, à raison d'une livre de pain par iour pour chascune personne.

Il se trouva deux cents mille hommes, dont cinquante mille portoyent les armes, & du bled pour les nourrir un mois. Ils conterent aussi l'avoine qui y estoit, pour s'en servir apres à faute de bled, & en trouverent quinze cents muids contenant chascun muids douze septiers.

Et afin que le bled durast plus, & fust despensé au profit des pauvres, ils ordonnerent par le conseil & avis de quelques bourgeois zelez, que l'on choisiroit en chascun quartier de la ville un boulanger, auquel on fourniroit du bled, à raison de quatre-escus le septier, pour le vendre en pain aux pauvres, à raison de six blancs la livre. Tyrius, Recteur des Iesuites, pria qu'on exemptast leur college de la visite & recherche des vivres: mais la response qu'on lui fit, le rendit confus. On trouva leans quantité de bleds, & de biscuit pour les nourrir plus d'un an; force chair salée & seiche pour la mieux garder: si bien qu'ils avoyent plus de vivres que les quatre maisons de Paris. Il n'y eut maison Ecclesiastique (entre autre celle des Capucins) qui ne fut munie de biscuit pour un an. L'argent pour la subvention des pauvres venant à defaillir, & plusieurs commencerent à murmurer & demander que pourroient estre devenus ces monts d'or & d'argent amassez des confiscations & par infinis autres moyens, dont aucuns particuliers s'estoyent accommodez à la ruine totale d'un nombre innombrable de familles.

Le Cardinal de Gondi, Eveque de Paris, prevenant la sedition qui se formoit, & sachant bien que le mal procedant de l'avarice & des profusions immenses de quelques particuliers, ordonna que les reliques des Eglises de Paris, tant d'or que d'argent seroyent fondues, à condition qu'apres le siege levé, le pris d'icelles seroit restitué par qui & à qui appartendroit. D'avantage, le Legat du Pape fit tant qu'il tira des coffres de son mai-

maître bonne  
& l'Ambassadeur  
pour durant que  
plus pauvres,  
place de Paris,  
qui lui conseil  
voilà ruine to  
voit imaginer q  
nous les sauro  
mourir de faim  
pouvoir les emp  
voit un merveil  
les rues: Ce q  
Thou, comme  
ses histoires.

Les Parisien  
riture, les gen  
pouvoient s  
qu'ils eussent  
avoir plus de  
loit.

Les pauvres  
les racines & he  
sans estoient  
res mesloyent  
l'Ambassadeur  
plus frequente  
sel & force her  
nourriture pro  
ques tous les en  
blancs & les cu  
sur autres par  
certainement  
ment impud  
disant que c'e  
ges artificieus  
rantes à causer  
pace de trois  
de personnes,

maître bonne somme pour le soulagement de la ville: & l'Ambassadeur d'Espagne promit six vingts escus par jour durant quelques semaines pour estre distribuez aux plus pauvres, tandis que la famine mangeoit la populace de Paris, le Roi ne voulut encliner à l'avis de ceux qui lui conseilloyent de forcer la place. Il en prouvoit la ruine totale, par le fer, le feu, le sac, & ne pouvoit imaginer que desolation. Il se rendit maître de tous les faubourgs. Mais les Parisiens aimerent mieux mourir de faim que vivre sous le regne de Henri IV. qui pouvoit les emporter lors aisement: attendu qu'il y avoit un merveilleux estonnement presques par toutes les rues: Ce que ie specifierai apres M. le President de Thou, comme s'ensuit. *Extrait du nonante neufiesme livre de ses histoires.*

Les Parisiens estoient tout desperdus, à faute de nourriture, les gens de guerre estoient si foibles qu'à peine pouvoient ils se soutenir desarmez, tant s'en falloit qu'ils eussent la force de repousser les assaillans. Il n'y avoit plus de chair pour eux: le bon pain leur defailloit.

Les pauvres broutoyent les buissons & arbrisseaux, les racines & herbes naissantes parmi les pierres. Les enfans estoient nourris d'eau boulie en laquelle les meres mesloyent du son de farine d'avoine, par l'avis de l'Ambassadeur d'Espagne. On trouvoit par les places plus frequentes des marmites pleines de ce potage sans sel & force herbes pour assaisonnement. Ceste chetive nourriture produisit incontinent des sales maladies. Presques tous les enfans ainsi alimentez perirent les ventres blancs & les cuisses enflées: ils mouroyent entassez uns sur autres par les rues & de jour en jour. Spectacle certainement miserable, dont les prescheurs extremement impudens parloient comme de peu de chose, disant que c'estoyent ames bienheureuses, & par louanges artificieuses eslevoient au Ciel les personnes mourantes à cause de la religion. On raconte qu'en l'espace de trois mois moururent de faim plusieurs milliers de personnes, du nombre de qui les historiens parlent

diversément. Leurs avis sont divers, & semblent se rapporter à trois temps.

Les trois premiers mois emporterent douze mille personnes: les trois suivans trente mille: tout le dernier cōpte, de cent mille, semble comprendre toutes les personnes d'age bas, moyen & grand. Mais il a esté malaisé de définir ce nombre quelques descriptions que l'on en ait peu faire. A peine peut on trouver ordre en si horrible confusion. Les prescheurs consoloient leurs auditeurs, les asseurant que le secours du Roi Catholique estoit en voye, les miserables entrez en desesperoies Eglises pour voir des nouvelles s'en retournoient en patience & paisible chez eux. Durant leur longue attente, les rues & places de la ville ressonnoient de heulemens & cris pitoyables des personnes mourantes. Quant aux languissantes de nuict sur le pavé, leurs hauts gemissemens troubloyent le repos des autres dans leurs maisons. Les moins mal accommodez ne mangeoyent pas leur saoul de pain. Au regard du Legat du Pape & de l'Ambassadeur d'Espagne, chascun de leurs domestiques avoit six onces de pain par iour. Les moines passerent plusieurs iours sans pain en quelques convents. Plusieurs particuliers nourrissans des chiens pour gardes aux portes de leurs maisons, s'en virent bien tost destituez par les Lâsqueneux qui attrapans finement ces pauvres bestes roigneuses les estrangloyent & devoroyent tout crus en presence de plusieurs Parisiens. Les peaux & cuirs d'icelles bestes servoyent de delices aux afamez.

Ce qui avint quand les Romains assiegerent Ierusalem, avint aussi au siege de Paris. On y mangea la chair humaine, sur tout celle des enfans morts de faim: dont les prescheurs & gouverneurs de la ville supprimerent le recit, craignans que l'horreur du fait n'esteignit l'ardeur de l'obstination allumee es testes du peuple. Leur bruvage ne fut gueres meilleur que la mangeaille. Car on ne trouvoit rien es cabarets & tavernes que de biere & risane mal cuites & sans saveur, abondantes es boutiques çà & là. Vn iour l'Ambassadeur d'Espagne ayant fait mention d'une famine soufferte par les Turcs en certain

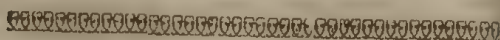
certain Chaste  
adherent en  
rent en fure  
ment les Pa  
gnele controu  
la necessite d  
res servent l  
de se, le cou  
es, le septie  
pentene des  
qu'on ne voy  
le President d  
l'honible fam  
cnats que les  
croyent de  
vies enragez  
res. Pouvolo  
grand chien &  
rent: le chie  
plusieurs aut  
gacule.  
L'adjoulter  
florien qui a  
mois & demi  
gues pour  
Dorbonaities  
pouloient  
ce. C'estoit d  
tolerance do  
fois de le Co  
adotee, par ce  
d'oreilles, &  
du & reduit e  
le & la soi pul  
de charongne  
languissans, &  
noient pour f  
les chevaux fat  
ques enfans de

certain Chateau assiégé par les Perses, ils pilerent & redirent en poudre les os des morts, & les reduisirent en farine dont ils firent du pain. Du commencement les Parisiens abhorrerent ceste invention Espagnole controuuee pour les subjuguier. En fin vaincus par la necessité ils la pratuquerent. A ces maux des pauvres survint la cherté aux riches: car la livrè de pain de seigle coustoit un escu, la livre de beurre deux escus, le septier de froment cent escus, le bois de charpenterie des maisons estoit demoli & bruslé: de sorte qu'on ne voyoit que desolations par les rues. Monsieur le President de Thon marque ce trait pour closture de l'horrible famine de Paris, qu'autant de chiens & de chats que les affamez pouvoient attraper par les rues estoient deschirez & mangez avidement par ces pauvres enragez de faim, brisans les os à bouches sanglantes. Poublois à dire qu'un Parisien ayant aguetté un grand chien & n'ayant peu l'attraper, en fin s'acharnerent: le chien estrangla l'homme & l'eust mangé, si plusieurs autres hommes ne le lui eussent arraché de la gueule.

L'adjousterai quelques lignes d'un autre noble historien qui a escrit de ceste aspre famine. En deux mois & demi les richesses des Parisiens furent prodigues pour du pain: exceptez les prescheurs, tant Sorbonnistes que les moines bien munitionnez, qui possedoyent en leurs chaires les cœurs de la populace. C'estoit de peur qu'ils ne preschassent pas bien la tolerance de la faim s'ils la sentoient. Mais les thresors de la Couronne, les Reliques tant estimees, & adorees par ce peuple, les ioyaux, bagues & pendans d'oreilles, & tout ce qu'ils avoyent en delices fut fondu & reduit en monnoye: les raretez de l'hostel de ville & la foi publique mises à neant: les hospitaux pleins de charongnes des morts de faim, les rues bordees de languissans, & pavees d'antomies, les lieux qu'ils tenoyent pour sacréz changez en estables, les chiens & les chevaux faire des querelles à qui les mangeroit, quelques enfans devorez, le Louvre devenu boucherie des



Lansquenets, & la grand sale un giber. Quand les Parisiens virent les chevaux achevez, que les farines avoyent fait crever premierement les iambes & puis le ventre à trente mille personnes, qu'on se battoit pour le partage des charongnes, des orties, & de choses plus horribles. Les assiegez chassoyent hors la ville en l'armee du Roi par le moyen de leurs connoissances & pour leurs commoditez, grande multitude de femmes & d'enfans, auxquels le Roi ne permit qu'on leur fit offense. Mon noble historien (qui estoit en l'armee Royale) il avoit retiré en une partie de son logis, quatre femmes & dix huit petis enfans plaisans & beaux, comme enfans de Paris, au retour d'une Cavalcade lui & ceux de sa compagnie trouverent tout mort, & quatre corps inconnus qui servoyent de porte au logis. Que tous les matins ils avoyent de tels huisiers à monceaux. Ce que fit le Roi depuis n'appartient à ce chapitre.



## FAMINE.

J'Ai oublié d'inserer au 2. volume quelques lignes touchant la famine de Harlem ville de Hollande, assiegee par les Espagnols l'an mil cinq cens seprante trois au mois de Juin. Impossible fut de l'aviatuailler comme il estoit requis, nommement quand elle fut investie par le Duc d'Alve: dont avint en moins d'un mois extreme disette de vivres, les chevaux, chiens, chats, herbes, racines, graisses, cuirs & autres moyens de vivre consumez, dont s'ensuivit une miserable composition, descrite ci apres en un autre titre. Voyez du siege de Harlem l'histoire des pays bas en l'an mil cinq cents seprante trois.

Si ie remontoj' bien haut, es siecles precedens l'age de nos ayeuls, il faudroit parler de la famine en Silesie & Pologne, famine si terrible, que les peres mangeoyent les corps de leurs enfans decedez, & les enfans ceux de leurs peres: mais nostre intention ne butte pas jusques

phes li. Nos d  
que trop de ma  
Francisque  
grande que le b  
phes li. 10. ch. 7.  
Les François  
Barlette ville de  
te & resoluion  
res quelconqu  
es cuirs de leur  
an. tant. En  
Il y a pres de  
houffa tant de  
en autres, tout  
ges, estoient co  
elle visitation,  
de Thuringe,  
pour preux, non  
on appelle M  
rimentevait à  
de leurs ancet  
morceau de pai  
Non. Fuch au 2.  
En l'une des  
Venitiens, les h  
borne, affection  
vent attaquez p  
les maux qu'on  
De fait, par une  
ne tindrent mon  
ils firent de fen  
de lait & de qu  
vois harafleren  
que destituez d  
Environ l'an  
Qu'une nouvelle mor  
tous autres, se  
tant fideles & aff  
vie leur Seigneur  
defendirent & g

ques là. Nos deux derniers centenaires ne fournissent que trop de matiere à ma plume.

Francisque Sforce assiegeant Milan, la famine y fut si grande que le boisseau de bled se vendit vingt escus. *Sabellic. liv. 10. ch. 7.*

Les François tenans Gonsalve Agidare enclos dedans Barlette ville de l'Apouille, de si pres, avec telle vigilance & resolution, qu'impossible estoit de porter leans vivres quelconques: les assiegez furent contrains de lever les cuirs de leurs boucliers, pour les faire bouillir & s'en subsister. *Egnace au 7. liv. ch. 6.*

Il y a près de 170. ans qu'en Thuringe la famine estoit si grande, que toutes les voyes de lieux en autres, toutes les places & villes, bourgades & villages, estoient couvertes de corps morts. En memoire de telle visitation, les boulangers d'Erford, tres grande ville de Thuringe, cuisent & vendent tous les ans en certain jour prefix, nommé le jour S. Marc, des petis pains, que l'on appelle Marquets, de la rondeur d'un teston, pour ramener voir à grands & petis qui en achètent, l'avanture de leurs ancestres, qui durant ceste famine ne trouvoyent morceau de pain qui ne leur coustast pres de demi teston. *Fuchs au 2. liv. de ses Instit. medecinales.*

En l'une des dernieres guerres des Genevois cõtre les Venitiens, les habitans de Sardone, Isle adjacente à Liborne, affectionnez à la Republique de Venise, & souvent attaquez par Genes, aimèrent mieux endurer tous les maux qu'on scauroit dire, avant que quitter ce parti. De fait, par une longue espace de temps ils ne virent ni ne tindrent morceau quelconque de pain: qui plus est, ils firent des fens rigoureuses d'en parler, se contentans de lait & de quelque morceau de chair. En fin les Genevois harasserent en tant de sortes ces pauvres insulaires, que destituez de secours ils se rendirent à eux.

Environ l'an mil quatre cens cinquante les paysans de la nouvelle montagne & de Samandrie, abandonnez de tous autres, se monstrent si courageux, & jusques là tant fideles & affectionnez au service du Despote de Serbie leur Seigneur, que l'espace de quatre ans entiers ils defendirent & garderent sa ville capitale nommée Synda.

rovie, assiegee des Turcs, soustindrent une infinité de mesaises, nommement la famine, qui en fit mourir tres-grand nombre, de sorte qu'on en trouva plusieurs, qui couchez dedans la fiente & les ordures avoyent devant qu'expirer mangé toute la chair de leurs mains. Les survivans acablez de faim, environnez d'un camp de cent mille hommes, rendirent la place. *Cuspinian en la vie des*

*Empereurs.*

Marc Antoine Sabellic, lequel mourut l'an 1507. escriit au 2. livre de ses exemples chap. 7. qu'il y eut telle disette en plusieurs endroits de la Romagne & de la marque d'Ancone, nommement de graines, durant les guerres d'Italie, que les pauvres paylans & artisans eurent recours aux racines des arbres & aux herbes, qu'ils sechoyent & piloyent, pour en faire du pain.

Les François adjoints aux Venitiens assiegerent Verone 1516. defendue par Marc Antoine Colonne, Lieutenant de l'Empereur Maximilian premier. La disette y fut telle, que n'ayans plus qu'un peu de legumes, les assiegez se prindrent aux asnes, puis aux chevaux. Et d'autant que les leurs estoient si maigres & alangouris, qu'ils n'en pouvoient manger, ils s'affrianderent à ceux des François, qui estoient chevaux gras & bien refaits. En leurs sorties ils s'efforçoient tousiours d'en tuer quelques uns, puis en levoient les pieces, dont ils se glorifioient comme de quelque grasse & avantageuse picoree, & en faisoient grand' chere entre eux. *P. Torve en ses histoires d'Italie.*

Rome ayant esté prise d'affaut l'an 1527. le dernier iour d'Avril, le Pape Clement VII. assiegé dedans le Chasteau S. Ange, pour le plus exquis festin qu'il sceust faire aux Cardinaux enclos avec lui, leur presentoit des pieces de chair d'asne. C'estoyent les delices des assiegez, lesquels presséz de famine composerent avec les assiegeans. *P. Torve en la vie de Pompey Colonne.*

Les Alemans & François assiegez dedans Novare par les Venitiens, furent contrains à faute de vivres de manger leurs chevaux. Le vin y estoit failli, de sorte que les Lansquenets qui n'avoient qu'un peu de pain, dont les bestes refuseroyent manger, & de l'eau, moururent

pres-

presques tot  
Venise.

Le retour  
retourna, c  
chaleur & f  
naire de rat  
& la paille  
les champs  
faillent en es  
gne.

Vienne  
Hongrie l'an  
mine extrê  
rat, ni four  
quelques m  
pie de sole  
grand nom  
les remarque  
dition y eu  
presages son  
teur Friden  
la principale  
thias, leove

1490. En 1569

L'an 1569  
Basile gran  
ment de cer  
vivres, vindr  
mes de leur  
Alexandre Gu

CHAP.

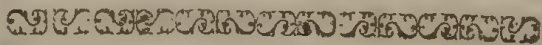
LA sacre  
L de S. P.  
modestie &  
mandée à to  
& filles, des  
T

presques tous. *P. Bembe au deuxiesme livre de l'histoire de Venise.*

Le retourne en Pologne, pour dire que la famine y retourna, causee par mortalité de gens, l'an 1468. par chaleur & secheresse d'hyver, & par un fleau extraordinaire de rats, qui ayans mangé es mestairies tout le bled & la paille qui s'y trouvoit, s'espandirent en troupes par les champs, & rongerent les racines des bleds avant qu'ils fussent en espi. *M. Cromer au 27. livre de l'histoire de Pologne.*

Vienne en Autriche assiegee par Matthias Roi de Hongrie l'an 1485. destituee de secours, & affligee de famine extreme, durant laquelle ne demeura chien, chat, rat, ni fouris en vie, dedans la ville, se rendit au bout de quelques mois. Au commencement du siege y eut eclipse de soleil telle qu'en plein jour & durant icelle on vid grand nombre d'estoiles fixes en leur ciel, comme nous les remarquons en nuit descouverte. Le jour de la reddition y eut tremblement de terre. Ces avertissemens & presages sont rapportez par Bonfinius au fait de l'Empereur Frideric, lequel en lieu de comparoir pour assister à sa principale ville, fit eclipse: & à la mort du Roi Matthias, lequel deceda dedans Vienne le 6. jour de Mars 1490. *En l'histoire de Hongrie, liv. 6. & 7. de la 4. Decade.*

L'an 1569. cent cinquante paysans envoyez par Jean Basilde grand Duc de Moscovie pour travailler au bastiment de certaine forteresse nommee Orlo, destituez de vivres, vindrent à ceste resolution de massacrer neuf homes de leur troupe, & se nourrir de la chair d'iceux. *Alexandre Guagnin en la description de Moscovie.*



FARDS condammes.

**L**A sacree verité au 3. chapitre d'Esaie, es Epistres de S. Paul & de S. Pierre, condamne les fards. La modestie & simplicité Chrestienne, si souvent recommandee à toutes personnes, nommément aux femmes & filles, deteste tous ces desguisemens, dont les filles se



glorifient avec tant d'insolence & de vanité, pour ne dire pis, que pour le jourd'hui le desordre semble parvenu jusques au comble. Je ramentevrai ce que Ierosme Cardan marque en son œuvre de la Subtilité, au livre intitulé des choses meslees, qu'une femme ayant esté affligée d'un grand mal de teste fort long temps, dont elle mourut en fin, quelques remedes qu'on sceust lui donner: les medecins qui l'avoient gouvernee furent d'avis de lui ouvrir le test: quoi fait ils y trouverent deux onces de vis argent, subtilement monté par succession de temps au cerveau, pource que tous les jours ceste femme se fardoit & brouilloit le visage. Si c'estoit pour paroître laide ou belle, l'en laisse penser & dire à quiconque lira ceste section. Mais pour l'entretenir un peu plus long temps, ie propose l'avis de trois docteurs en l'Eglise ancienne, touchant la detestation du fard. 1. *Tertulian* sera le premier. En son traité de l'ornement des femmes & filles Chrestiennes, il dit ces mots entre autres, vous qui voulez estre vrayment chastes & pudiques, sçachez qu'il convient fuir & abhorrer tout ce qui vous peut faire convoiter. Chacun sçait que le desir de plaire & faire convoiter sa beauté, est ordinairement l'avant-course & semonce à lasciveté honteuse. Mais pourquoi servez-vous d'amorce à ce feu? Vous dites vostre pensée estre de fuir pollution, & vous la cherchez! Or ne devons-nous jamais ouvrir la porte aux tentations condamnées, qui par fois viennent jusques à l'effect, ou du moins engendrent beaucoup d'ordures & de confusions en nos ames. Dieu en sa loi ne met point la concupiscence en autre rang que la paillardise, ni ne l'adjudge pas à moins grieve punition: & ne sçauroi penser que quiconque aura esté cause & occasion à un autre de le perdre, puisse demeurer impuni de Dieu. Qui vous void ainsi fardée, & vous desirer, se perd par vostre moyen, & travaillé de ceste fureur en sa pensée a desia peché, vous lui ayant servi de cousteau pour meurtrir son ame. Ne sert rien d'alleguer, que vous n'en pouvez mais, & n'estes coupable en cela: car le tort & le blâme vous demeure tousiours sus, qu'estes l'occasion du mal. Il n'y a femme Chrestienne, qui soit ne qui doive sembler lai-

laide à son  
ch. nie  
son visage  
ne ca de  
son man  
que la fe  
mise poi  
ne prevo  
l'infidèle,  
bonne op  
me d'illu  
tant de fa  
fidele, il n  
pour imp  
plaire à co  
see, ou qui  
2. Le  
traité de l'  
choses: l  
seulement  
marées, q  
soit, de se  
l'œuvre de  
dre noire o  
pte & desh  
me sont l'in  
si hardie d  
Certainem  
même, s'e  
que le Cre  
voyent pas  
œuvre de  
changeons  
dece, le vous  
surrection v  
prochant d  
vous rebute  
œuvre, ce  
il, fausseme  
re naturel

laide à son mari. Lui plaît elle pas assez quand il l'a choisie pour sa femme, soit qu'elle lui ait agréé pour son visage, soit pour ses mœurs? Que nulle d'entre vous ne cuide que si elles s'ablientoient de s'attifer & de se farder, son mari la desdaigneroit. Car tout honneste mari veut que sa femme soit chaste. Surtout, le Chrestien ne s'amuse point à la beauré exterieure de sa femme. Nous ne prenons pas plaisir aux vanitez des payens. Quant à l'infidele, si sa femme fidele est fardée, il n'en a pas si bonne opinion, non plus que les autres payens, qui mesdisent de nos assemblees. Pour qui donc faites vous tant de façons, femme Chrestienne? Si vostre mari est fidele, il n'y prend point garde: si infidele, il vous tient pour impudique en tout cest attirail. Affectez vous de plaire à celui qui vous tient pour suspecte ainsi desguisee, ou qui mesme ne vous desire pas telle?

2. Le deuxiesme docteur est *Sainct Cyprian*, en son traité de l'habillement des vierges, où il dit entre autres choses: Nostre devoir nous commande d'avertir non seulement les filles & les vefves, mais aussi les femmes mariees, qu'il ne leur est loisible, en part & sorte que ce soit, de se changer & desguiser (attendu qu'elles font l'œuvre de Dieu) soit par onguent jaulne, soit par poudre noire ou rouge, soit par autre artifice, pour corrompre & desfigurer leur naifveté. Car l'homme & la femme sont l'image de Dieu. Quoi donc? Où est la femme si hardie de changer & r'habiller ce que Dieu a fait? Certainement telles outrecuidees s'eslevēt contre Dieu mesme, s'efforçant de se donner autre forme que celle que le Createur leur a donnee. Comme si elles ne sçavoient pas bien que cela que nous avons de nature est œuvre de Dieu en nous; & que tout ce que nous en changeons est ouvrage & artifice du diable. Vous fardées, ie vous prie, craignez-vous point qu'au jour de la resurrection vostre Createur ne vous mesconosse? & qu'à l'approchant de lui pour avoir le pris de ses promesses il ne vous rebute, disant comme juge, Ce n'est point ici mon œuvre, ce n'est pas là nostre image. Tu as, vous dirail, faussement coulouré ta peau, tu t'es fardée, ta figure naturelle est corrompue, ton visage n'est plus rien

Vous filles, soyez telles que le Seigneur vostre createur vous a faites. Demeurez. telles comme les mains de Dieu vostre pere vous ont façonnées. Que la face qu'il vous a donnée demeure sans estre par vous peinte & corrompue: vostre col & vostre visage soit pur & simple. Ne permettez point qu'on vous perce les oreilles pour des pendans, qu'on ferre vos bras de chaines d'or, ni vostre col de carquans precieux, ni vos pieds de passemens d'or. Ne donnez teinture nouvelle à vos cheveux: faites que vos yeux puissent reconnoistre & regarder Dieu, qui les vous a ainsi faits & donnez. Fuyez ces festins de nopces lascives, & ces assembles infectées d'indignes propos, desquelles il est dangereux d'approcher, pour le mal qui s'y void. Et vous fille, qui voulez estre estimée telle, surmontez ce plaisir mondain d'avoir robe pompeuse: domptez ceste affection vaine de porter joyaux d'or: si vous avez vaincu la chair & le monde. Il parle beaucoup plus rudement en un endroit de ce traité, attribuant aux Anges reprouvez l'invention des fards.

3. Le troisieme docteur est *S. Ambroise*. lequel disoit au 1. livre composé pour l'instruction des vierges Chrétiennes, qui desiroient se farder, Quel meilleur juge & plus certain voulez-vous que nous trouvions de vostre laidure, que vous mesmes, puis que ne voulez estre veuës telles que vous estes? Il adjouste en ce mesme livre, qu'il y a danger que le mari voyant sa femme si attentive à desguiser & adulterer sa face (ce sont ses termes) n'en pense mal, la soupçonnant qu'elle s'apreste à corrompre & adulterer sa chasteté: ou bien que la femme falsifiant ainsi sa face, n'apprene à son mari de lui mentir, & fausser sa foi. Ou possible qu'en adulterant & vilénant l'ouvrage de Dieu en soi-mesme par ces matieres estranges, ne donne licence à son mari de se polluer par aduldere. Ou en somme que la femme manifestant par le fard que sa laidure lui desplait, n'esmeuve aussi le cœur de son mari à s'en desplaire, pour chercher contentement ailleurs, & se plaire en l'amour d'une estrangere. Voila des presages à craindre: & ce sont jugement de Dieu, qui arrivent assez souvent.

F E M.

V Ne t  
un p  
de Hollan  
quelque  
y fut habi  
pain, du lu  
faire autr  
faisoit tout  
à la manie  
ra-elle m  
gue. Extr.  
chardin.

66. 537

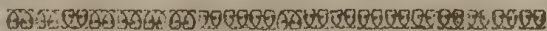
Diver

E STANT  
du pays  
de son tem  
tendant il  
dante le p  
pource a u  
ste, par l'a  
d'un front  
refraichur  
que je de  
supporté p  
pelle de ch  
& dehors,  
replet & san  
ou il estoit  
veine, & lu  
quels, par  
dessus. Man



F E M M E marine.

**V**Ne femme marine, toute nue, & muette comme un poisson qu'elle estoit, ayant esté prise en un lac de Hollande, y ayant esté vrai-semblablement jettee par quelque tourmente de mer l'an 1403. portée à Haerlem, y fut habillée en femme, & l'acoutuma-on à manger du pain, du lict & autres viandes. Elle aprent aussi à filer, & faire autres services domestiques. Elle reveroit la croix, & faisoit toutes les mines & ceremonies qu'elle voyoit faire à sa maistresse, à la mode de l'eglise Romaine. Or demeurra-elle muette tout le temps de sa vie, qui fut assez longue. *Extr. de la description de Hollande faite par Louys Guichardin.*



F I E V R E S.

*Diverses histoires memorables, touchant maintes sortes de fievres.*

**E**STANT allé d'Austriche en Hongrie vers un Baron du pays, grand seigneur & brave guerrier entre ceux de son temps, lors affligé de fievre continue, en m'attendant il fut gouverné comme s'ensuit. La fievre ardante le pressant il se fit porter en une cave fraîche, & pource que le plus fort de la chaleur bouilloit en la teste, par l'avis de quelques ignorans, on l'acommoda d'un frontal plein de glace conqassée menu pour le rafraichir. Arrivé là, j'entendis & descouvri son estat tel, que je demeurai comme esperdu, de voir qu'il eust supporté plusieurs heures durant ceste horrible tempeste de chaleur & froideur extreme le choquer dedans & dehors, sans avoir rendu l'ame. Car c'estoit un corps replet & sanguin à merveilles. Le le fis tirer de ce caveau où il estoit, jetter au loin ce bandeau de glace, ouvrir la veine, & lui ordonnai medicamens propres, à l'aide desquels, par une speciale faveur de Dieu, il fut remis au deslus. *Manthias Cornax au deuxiesme livre du manuel de ses*



consultations medecinales. chapitre vingt huitiesme.

2. Vn payfan travaillé de fievre continue, & paravant acoustumé à ne boire que de l'eau fraische, en beut à son aise, tost apres avoir esté saigné, & fut gueris, les signes de concoction aparoißans nonobstât ce bruvage. Le docteur *Amatus*, renommé medecin Portugais raconte en sa 4. Centurie, cur. 14. qu'appelé par un patient ainsi affligé, auquel le medecin avoit defendu l'eau, contemplant en l'urine du malade les marques de concoction, d'autrepart un appetit insatiable de boire de l'eau fraische, jointe à une speciale noirceur & secheresse de langue, lui permit d'en boire à tirelaigot, comme on dit: dont survint prompt vomissement, & abondante sueur, puis entiere guerison. Le mesme avint à *Quirin*, facteur de Jean III. Roi de Portugal en la ville d'Anvers. Ce facteur pressé de fievre continue & tresardente, par permission du docteur *Amatus* beut de l'eau fraische, apres quoi il vomit, & revint au dessus: pour reconnoissance de laquelle guerison il donna trois cens ducats à ce medecin, lequel en sa premiere Centurie, cur. 3. discours doctement de ce remede. Mais plusieurs autres doctes medecins sont plus retenus en cest esgard, & rendent bonnes raisons de leurs avis. *P. Forest* en l'annotation sur la 13. observation du 1. livre, où il traite des fievers.

3. Plusieurs travaillez de fievers ardentes en Italie sont soulagez, buvans de l'eau fraische, & tout leur saoul. J'ai conseillé quelques uns de le faire, lesquels ont esté gueris apres avoir vomí force bile jaune & pourrie, ou fort sué. Ceste permission d'eau fraiche à boire se donne, quand la concoction aparoit es urines, & que nature semble avoir aucunement vaincu la cause du mal. Mais cest allegement est inutile, si les malades ne boivent tant d'eau fraische, qu'ils soyent contrains de s'en delcharger. *Th. Erasmus*.

4. *Blanche Roncier*, damoiselle Provençale affligée de vehemente fievre continue, au 14. jour eut un flux de sang par les narines en telle abondance, qu'en six jours elle rendit plus de douze livres de sang. Ce flux arresté, survint un autre flux de ventre, lequel dura trois semaines, suivi d'affoipissement: nonobstant quoi, contre

route espere

François

5. M. An

Provence;

therine, m

par les me

ur. Mais

relverie est

quentes pa

riture 8 tou

de lui faire

mal gouve

attendoit

ut corps q

fur delivre

contre tou

6 du 2. livr.

6. Il m

ne fievre

pour me

aux mains

je tenois

journellen

sant & rep

se, Cela se

an indrede

reilles de

Marthiol.

7. Vn

dante fievr

supportab

durant l'e

en imagin

cris fut to

delivrance

ces elle to

peine à la

resians po

trepasser

ventre pa

toute esperance humaine elle retourna en pleine santé.

*François Valleriola au quatriesme livre. 8. observation.*

5. M. Antoine Reonard iurifconsulte & iuge d'Aix en Provence, ayant une fille aagée de 8. ans, nommee Catherine, malade de fievre continue iugée mortelle, y fit par les medecins tout ce qui fut possible pour la garantir. Mais nonobstant tous remedes la malade tomba en resverie estrange, sans pouvoir dormir, battue de frequentes païsaisons & defaillances, sans prendre nourriture 8. iours durant, vomissant tout ce que l'on essayoit de lui faire prendre, medicamens ou alimens, au reste mal gouvernee & maintenue. Finalement lors qu'on n'y attendoit que la mort, survint un flux de ventre à ce petit corps qui n'en pouvoit plus, au moyen de quoi elle fut delivree par une speciale bien vueillance de Dieu, contre toute esperance des medecins. *Le mesme en l'observ. 6 du 2. liv.*

6. Il me souvient qu'estant quelque fois malade d'une fievre ardante environ la fin de Iuillet, un mien ami, pour me soulager de la grande chaleur que j'endurois aux mains, me bailla un fort gros & long serpent, lequel je sentoie estre tousiours froid comme glace, encore que journellement il fust manié entre mes mains, & que passant & repassant par dedans le liêt, il peult estre eschauffé. Cela se peut experimenter ordinairement. *I. Grevin au 1. livre des venins, chap. 1. où il propose les raisons naturelles de ceste froidure des serpens, contre l'opinion de Mathioli.*

7. Une dame d'Arles en Provence saisie d'une ardante fievre, dont s'ensuivit noirceur de langue, soif insupportable, grand inquietude, resverie tresfâcheuse durant l'espace de trois fois vingt quatre heures, entra en imagination d'estre en travail d'enfant, & à hauts cris fit tous efforts de femme enceinte desirieuse de delivrance, avec telle fantasie que perdant toutes forces elle tomba en syncope, dont on eut beaucoup de peine à la soulager, car estant demeurée plusieurs heures sans pouls ne mouvement, chascun pensa qu'elle trespaseroit. Au quatorzieme iour saisie d'un flux de ventre par benefice de nature, & d'abondante sueur,

elle fut guerie contre toute esperance humaine. *François Valleriola en la huitiesme observation du 6. livre.*

8. Certain personnage atteint de fievre ardente entra en telle resverie, qu'il ne cessoit de prier ceux qui le gardoyent qu'on lui permist de se baigner en l'estang qu'il monstroir. C'estoit le planché de sa chambre: asseurant qu'il seroit pleinement gueri incontinent apres ce bain. En fin cela lui fut permis par l'avis de son medecin. S'estant avec grand plaisir veauté & tourné plusieurs fois sur ce planché, se print à dire que l'eau lui touchoit desia les genoux, mais desiroit qu'elle montast bien plus haut. Tost apres, il dit en riant, tout va bien, l'eau m'est montee jusques aux aines. Ainsi ceste eau imaginee, l'ayant (selon qu'il se fantaisioit) atteint à la gorge, il commence à dire d'un visage riant, Je suis guerri, ie n'ai plus de fievre. De fait la guerison s'ensuivit, par une merveilleuse force de l'imaginative. *Thomas de Veigne en son commentaire sur le chapitre 84. de la methode medecinale de Galien.*

9. Baudouin de Ronfsey, docte medecin es Pays bas, fait mention d'une femme honneste aagée d'environ 60. ans, servante en la cour du tres-illustre Prince Henri Duc de Brunsvic & de Lunebourg; laquelle fut tourmentee de fievre tierce l'espace de trente ans continuels. L'acces lui duroit à son temps acoustumé trois heures entieres, finissant par une legere sueur, & quelque peu de chaleur. *En sa 13. epistre.*

10. Vn jeune homme, greffe & sec, affligé de fievre tierce, vistré de son medecin, lequel dit que force lui estoit de faire un voyage, & s'absenter quelque peu de jours, & surce prescrivait comme on auroit à le gouverner durant ce temps, s'escria, Je voi bien que c'est, vous allez loin, pource que vous prevoyez ma mort. Je vous iure (dit le medecin, lequel en a escrit l'histoire) que j'ai tout autre pensée. Ce nonobstant le malade s'assied sur son liét, demandant sa casaque & ses souliers. Enquis pourquoi? si je puis me soutenir en pieds, allez où il vous plaira, fit-il. S'estant porté vers une fenestre proche regardant une belle & spacieuse campagne il tombe en syncope. On le reporte en son liét, où s'estant repris il dit

dit en larmes  
vous al-  
appeller  
dit, Mes a  
s'en va au  
ce le med  
vous, si ie  
esmeu, le  
Le medeci  
d'esus: ce  
porter un  
Alors le m  
trait d'hon  
pres de vo  
& que m  
ltre challe  
entendan  
decin des  
mente en  
me initan  
ce. Elle de  
heures du  
santa la se  
manda que  
souloit ou  
ses jusques  
stiques s'al  
bre du mal  
sa femme q  
sonner, reip  
Après dix  
qui l'asseu  
ques à que  
l'entretinc  
sieur, ie voi  
ces deux he  
decin passe  
pouvant pl  
malade ce  
ce le malad

dit en larmoyant à son medecin, Monsieur le docteur, vous ai-je pas bien dit, que c'est fait de moi? Surce il fait appeller sa femme, ses domestiques & amis, auxquels il dit, Mes amis, ie m'en va mourir: Monsieur le docteur s'en va aux champs pour ne me voir rendre l'ame. Surce le medecin repart, & lui demande, Que me donnerez-vous, si ie vous gueri pleinement? Le jeune homme tout esmeu, Le vous donnerai tout ce qui vous plaira, dit-il. Le medecin lui specifica tout expres un grand nombre d'escus: ce n'est gueres, fit le malade: & s'estant fait apporter un coffret, lui contra les pieces d'or demandees. Alors le medecin adjousta, Puis que vous avez fait un trait d'homme vraiment liberal, ie ne bougerai d'apres de vous, qu'apres que vous aurez esté aux champs, & que m'aurez apporté des perdrix & phaisans de vostre chasse, que j'emporterai en ma maison. Le malade entendant ces paroles s'escria qu'il estoit gueri. Son medecin descouvrant qu'il avoit l'imagination fort vehemente en paroles si diverses & opposees comme en mesme instant, s'avisâ du moyen de le guerir de sa fièvre tierce. Elle devoit l'attaquer le lendemain environ les dix heures du matin. Le soir precedent le medecin s'adressant à la femme & aux domestiques de ce malade, commanda que toutes les fenestres de la chambre que l'on souloit ouvrir à six heures du matin demeurassent closes jusques à neuf. Suivant ceste deliberation, les domestiques s'abstindrent tout le matin d'entrer en la chambre du malade, lequel sur les huit heures s'enquerant de sa femme quelle heure il estoit? Cinq heures viennent de sonner, respondit elle: dormez à vostre aise, & se retira. Apres dix heures le malade appellant un sien serviteur qui l'assura d'avoir ouy six heures, il demeura quoi jusques à quelque heure apres que son medecin survenu l'entrentint de quelques propos joyeux, & lui dit, Monsieur, ie vous prie, attendant vostre acces, esbattons nous ces deux heures à jouer aux cartes. Le malade & le medecin passent le temps une heure entiere: la femme ne pouvant plus se tenir de rire, le medecin descouvrant au malade ce qui avoit esté resolu le soir precedent, & surce le malade entendit que midi estoit sonné, par conse-



quent heure de son acces pieça passée, fut gueri par tel artifice. *Brudi medecin Portugais au troisieme livre du regime de vivre des febricitans, chapitre dixhuitieme.*

12. Plusieurs jeunes hommes robustes malades de fievres tierces, en sont morts pour avoir esté trop couverts, & laissez sans boire, & trop suer sans estre essuyez: voire en peu d'heures, comme de trois, ou environ, durant la chaleur. *Fernel en sa methode generale de la guerison des fievres.*

12. Le mesme Fernel remarque que des enfans nouveau-nez ont apporté du ventre de leurs meres la fievre quarte, & en ont senti plusieurs acces. *Au 14. ch du 4. liv. de sa pathologie.* Il maintient en ce mesme endroit qu'une fievre quarte ne doit estre estimee exquise & entiere si elle dure jusques à deux ans, & dit n'avoir jamais veu quartenaire battu de ce mal l'espace de neuf ans. Mais il y a d'autres medecins qui lui contredisent, tesmoins les exemples suivans.

13. Un laboureur demeurant à Steinsvert au dessus d'Emeric sur le Rhin, eut la fievre quarte l'espace de trente trois ans, & en est mort n'y a pas long temps, au tesmoignage de tous ses voisins. Vrai est que par fois il avoit trestres quelques jours, mais le mal le rattrapoit incessamment. Ceste indisposition l'empêcha de se marier.

*1. Wier en son recueil d'observations medecinales.*

14. Le Comte de Morual fut combattu de fievre quarte mesme espace de trente trois ans. Devenu vieil, l'ordre de la toison d'or lui ayant esté envoyé par honneur & reconnoissance de ses services, il mourut au bout de trois jours. On estime que telle mort provint de joye. Nous avons marqué au 3. tome, chapitre intitulé, *Courage invincible*; que le capitaine Bayard eut la fievre quarte trente ans durant, malgré laquelle il fit merveilles.

15. Le sieur de Role, maistre d'hôtel de l'Empereur Maximilian premier, eut la fievre quarte environ dixhuit ans. Icelle l'ayant quitté, devant l'expiration d'un an entier de son repos il mourut, suivant ce qu'il avoit prédit qu'il ne venroit pas la fin de cest an de relasche. *Le mesme V. Wier au recueil susmentionné.*

mer

16. F  
merveil  
premier  
poursuiv  
justement  
miere he  
ver tout l  
miere heu  
le atteign  
heure de  
justement  
reprint à la  
vint à s'es  
le. Marcel  
ses histoires  
17. G  
nus Pont  
fievre qu  
qu'il gard  
La me me  
18. C  
par Boniv  
quel tous  
d'une fievr  
oultra. De  
d'icelle fie  
l'accès, &  
causer fievr  
19. Au  
autres, l'a  
sa naissan  
dent. Il  
jour-là de  
la 7. centur  
20. Iac  
en chacun  
il avoit un  
exempt.  
21. P  
d'une fievr  
bien que

16. J'ay marqué en Pierre Antoine Carnage une merveilleuse revolution de fièvre quarte. Elle le saisit la première fois au point de la première heure du jour, & poursuivit avançant d'heure en heure successivement & justement: puis elle l'empoigna sur le point de la première heure de la nuit, & continua jusques à parachever tout le cours nocturne. Quoi fait elle le saisit la dernière heure du jour, allant à rebours jusques à ce qu'elle atteignit la première. En apres elle vint à la dernière heure de la nuit, & continua d'ordre retrograde, mais justement jusques à la première heure nocturne: puis reprit à la première heure du jour jusques à ce qu'elle vint à s'esteindre du tout, ayant atteint sa periode finale. *Marcel. Donat, medecin Italien au 14. chapitre du 3. livre de ses histoires admirables.*

17. Gui Thrasimene, homme docte, duquel Jovianus Pontanus se dit avoir esté auditeur, fut affligé de fièvre quarte vingt-quatre ans durant, quelque regime qu'il gardast, & quoi qu'il fut temperant en toutes sortes, *La mesme.*

18. Ce mesme auteur ramenoit l'histoire marquée par Benivenius de certain architecte nommé Jean, lequel tous les ans au jour de sa naissance sentoit l'acces d'une fièvre, qui lui duroit jusques au 14. jour, sans passer outre. Devenu vieil, & ne pouvant plus soutenir le choc d'icelle fièvre natale, il succomba deffous l'effort de l'acces, & mourut. *Au chapitre 84. du livre où il traite des causes secretes des choses.*

19. Amatus Portugais raconte le mesme de deux autres, l'un desquels il avoit pensé, qui eut au jour de sa naissance mesmes accidens de fièvre quel'an precedent. Il semble dire que la fièvre ne leur duroit que ce jour-là de toute l'annee. *En ses annotations sur la cüire 75. de la 7. centurie.*

20. Jacques Vere de Ferme vescu plusieurs annees, en chacune desquelles à certain jour & moment d'heure il avoit un acces de fièvre. Le reste du temps en estoit exempt.

21. Pierre Bonacourfi vieillard decrepit, attaqué d'une fièvre quarte en soustint divers affauts, & combien que plusieurs signes de vigueur aparussent en lui,

neantmoins sur le declin de la maladie il mourut.

22. Bernarducio Bonari de Perouse fut assailli plusieurs fois de fièvre qui avoit sa periode de quinzaine en quinzaine un jour seulement, en lieu que d'ordinaire elle estes uns continue, quotidienne, tierce, quarte. Nous en avons marqué des annuelles, ayans eu revolution de plusieurs mois. Celle de Bernarducio avoit deux semaines franches. On en a veu de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept jours de relasche, dont les medecins anciens & modernes disputent amplement. *Marcel Donat* touche ces histoires au 14. ch. du 3. liv. de ses recueils memorables.

23. Thomas de Veigue dit avoir veu un malade de fièvre annuelle, un autre de fièvre revenant le jour de la naissance d'icelui; & un autre qui tous les ans une fois estoit en fièvre trois jours durant & non plus. *Au 2. liv. de son commentaire de la difference des fievers.*

24. *Marcel Donat* remarque encore au rapport de certain autre medecin, qu'un vieillard fut si rudement affligé d'une fièvre ardante qu'en trois jours seulement toute la chair fondit, son corps tellement desséché qu'il ne lui resta que la peau & les os. *Au livre & chapitre sus spécifié.*

26. Vn jeune homme, nommé Achias, de temperature sanguine, fut saisi de fièvre octave au commencement de l'hiver. Elle le tint jusques au milieu du printemps. Les acces estoient manifestes, les periodes de sept jours francs assurees. Le frisson duroit une heure entiere, la fièvre quinze heures sans relasche, au bout desquelles on eust dit que ce n'estoit pas lui, tant il estoit disposé & prompt au travail de son estat de tisseran: au reste sobre, & qui hors fièvre ne commettoit point d'exces. Il estoit travaillé d'humeur melancholique, dont finalement il fut garanti & pleinement guerri. *Amaus Portugais en la 75. cure de la septiesme centurie.*

27. Bien me souvient que quelques uns se sont plaints à moi qu'ils sentoient une fois par chascune semaine un frisson avec acces de fièvre. L'an 1555. le neveu de l'Evesque de Grenoble se plaignit à monsieur Saporte & à moi de ce

qu'un jour  
dont il fut  
de noire re  
ference des p  
18. L'ai v  
continuelli  
continuoit  
son commen  
ité avoir ve  
de sept en so  
fevers.

19. Vn j  
son pere  
en un villa  
vis) deux  
chez, dont  
l'aide, il co  
huit jours  
le corps &  
qu'impossib  
languit quel  
63 ch.

30. And  
vre quarte  
agre de rel  
ltre en une  
ges lui cou  
malade reto  
la chambre  
sion quelco  
l'imagination  
mal lui dur  
futlongue  
veilles.

Vne femm  
ans, & febric  
leur grande  
pource qu'il  
un des autr  
& vuider ses

qu'un jour en chascun mois il sentoit un acces de fièvre, dont il fut guéri par icelui Saporte renommé medecin de nostre temps. *Hector Gibault en son commentaire de la difference des fieures.*

28. J'ai veu homme febricitant l'espace de cinq ans continuellement, qui n'en amaigrissoit point, ni ne discontinuoit de travailler de son estat. *Thomas de Veigise en son comment. de la differ. des fieures.* Quelques uns ont attesté avoir veu des fieures septennales, c. qui revenoyent de sept en sept ans. *P. Forest en l'observation 43. du 3. liv. des fieures.*

29. Un jeune enfant parti fort matin du logis de son pere demeurant aux champs, pour aller à l'eschole en un village un peu esloigné, rencontra (ce lui fut avis) deux hommes vestus de noir & comme tout cachez, dont il s'effraya si fort, que tremblant & criant à l'aide, il tomba en fièvre, durant laquelle & de huit en huit jours ce particulier acces de tremblement de tout le corps & son espouvantable cri lui revenoyent si fort, qu'impossible fut de le garantir, ains apres avoir ainsi languy quelques semaines, il mourut. *A. Benivenius au 63 ch.*

30. André Oslander de Nuremberg, affligé de fièvre quarte en sa jeunesse, au temps de son acces estoit agité de telle sorte en son cerveau, qu'il se cuidoit estre en une forest, où des serpens & des bestes sauvages lui couroyent sus. Si son pere aprochoit du liét, ce malade retournoit en son sens, reconnoissoit la maison, la chambre, les amis qui le visitoient, sans apprehension quelconque extraordinaire. Le pere s'esloignant, l'imagination de la forest le saissoit comme devant. Ce mal lui dura tout autant que la fièvre quatre, laquelle fut longue. *Cardan en son œuvre de la subtilité au ch. des Merveilles.*

Vne femme Hollandoise de Delft, aagée de soixante ans, & febricitante, tomba en syncope, causée par douleur grande au boyau entortillé & deslié, nommé leon, pource qu'il fait plus de routs dedans le ventre que pas un des autres, au milieu desquels il est, vint à jetter & vuider ses excremens par la bouche, le passage d'em-



bas estant estouppé. Sa douleur fut extreme, laquelle est surnommée d'aucuns, *miserere mei*, à cause qu'il semble au malade qu'on lui arrache & rompt les boyaux. Les Grècs l'appellent *Chordapfos*, c'est à dire touchement de chorde, d'autant que l'inflammation grande du boyau, le tend si fort, qu'on le sent au dehors, comme si l'on touchoit une chorde retorfe & bien tendre. C'est une rude torture, de laquelle peu de patiens échappent. Neantmoins la femme susmentionnée, laquelle outreplus avoit vuïdé quatre grands vers par la bouche fut guerrie entierement & remise au dessus, secourue apres Dieu par M. Pierre Forest, lequel en décrit les remedes en son septiesme livre des fievres, *Observ. quatriesme*, sur laquelle il remarque en ses scholies, que les clysteres frequens sont souverains, selon la force des patiens. En l'observation septiesme il fait mention d'un gentilhomme, qui pressé de chaleur extremement vehemente en fievre, tomba en syncope. On lui renoit sa chambre & les fenestres closes, avec un bon feu. M. Pierre Forest appellé, fit esteindre le feu, ouvrir les fenestres, esvanter la face du malade, & l'arrouser de gouttes d'eau fraische, jettées du bout des doigts, dont il fut soulagé. Mais pource qu'en l'acces de sa fievre, ardante & maligne, il retomboit en syncope, on l'en garantit le froissant par les extermitez. En tout ce septiesme livre, l'auteur susnommé fait mention de plusieurs guerisons d'affligez en diverses fievres de palmoïsons & autres perilleux accidens. Mais pource que les raisons par lui proposées concernent ce qui se rapporte à la prudence des sages medecins, qui considerent ce qu'il ne nous est convenable de toucher, nous ne nous estendrons ci avant en telles recherches, desquelles & de leurs causes & remedes chascun d'eux peut faire des justes volumes sur les nouvelles maladies qui se descouvrent à eux tous les jours.

F I E-

M On  
speci  
pestilencie  
(peut estre  
septieme d  
Lievin San  
sçavoir l'an  
l'ai delibe  
dega, non  
emporte a  
goureux  
cedante d  
nes, laquel  
dinaires se  
tient en pl  
la lethargi  
die comme  
dereins, ai  
gendrez de  
vec tel tou  
son les est  
rement e  
doit fort d  
onces, aux  
ploit les  
l'art le requ  
decine à  
où il estoit  
quoi qu'es  
langnit qu  
qu'en moir  
au nombre  
Il entre  
violente de  
gens en An

FIEVRES pestilentielles.

Monsieur Pierre Forest traite en son 6. liv. des fièvres, spécialement de quelques unes, qu'il surnomme pestilentielles. Nous en tirerons quelques recits, qui (peut estre ne desagrèeront au lecteur. En l'Observation septieme il represente d'une lettre à lui écrite par M. Lievin Sander, medecin Gantois, resident pour lors (à sçavoir l'an 1545.) à Chamberi en Savoye ce qui s'ensuit. J'ai delibéré vous avertir d'une maladie qui regne par-deça, nommée *Trouffé galant*, pource qu'elle trouffe & emporte au tombeau les ieunes & plus galantes ou vigoureuses personnes. C'est une fièvre pestilentielle procedante d'un sang pituiteux, espais, se pourrissant es veines, laquelle se renforce sur le soir. Les accidens plus ordinaires sont, ou un veiller continuel, qui meine son patient en phrenesie; ou un continuel assopissement, dont la lethargie s'ensuit. Presques ordinairement ceste maladie commence par une grand' douleur de teste, chaleur de reins, lassitude de tout le corps, abondance de vers engendrez de putrefaction, & qui sortent par la bouche avec tel tourment que les malades se plaignent, comme si on les estrangloit. Ceste maladie se terminoit ordinairement le quatorziesme ou l'onzieme iour. Sander s'aidoit fort de la saigne, faisant tirer aux hommes pres de 18. onces, aux femmes 12. onces de sang. Outreplus il employoit les ventouses: puis les autres remedes selon que l'art le requier. M. Pierre Forest qui lors pratiquoit la medecine à Pluviers en Beaussé dit qu'en ce temps & lieu où il estoit, nul ne fut atteint de fièvre pestilentielle, quoi qu'es iours caniculaires, fors un paysan, lequel ne languit que trois iours, & infecta tellement sa maison, qu'en moins de rien, tous ses domestiques moururent, au nombre de neuf personnes.

Il entre consequemment en la description de ceste violente fièvre pestilentielle, laquelle emporta tant de gens en Angleterre, & fut surnommée la Suette, dont

Erasme discourt en une siene lettre à Charles Vtenhove. Le sommaire en est tel. Quand ceste maladie mortelle vint à se monstrier, les medecins n'ayans peu bonnement descouvrir la cause d'icelle, tant de gens en moururent, que le nombre en est comme incroyable, & prenant relasche de saison en autre, se renouvelle & rallume environ l'onzième jour de Decembre, avec telle violence qu'elle n'espargne personne. Il n'y a mal si horrible que celui-là, ni contagion plus perilleuse: & neantmoins on y void ce bien entremeslé, qu'elle ne tourmente guere long temps les personnes; ains en dedans douze heures ou moins encor, elle trouble & tue sont patient, ou le quitte. Son entree est une soudaine sueur, mais ardante & toute de feu, & puante à merveilles. Les ongles sentent un tourment extreme, les aisselles sont si rudement pressées, qu'impossible est au malade de hauffer les bras. Si quelqu'un ne peut supporter l'ardeur du mal, & cherche un peu trop le frais, il est estouffé tout soudain. D'autres, endurans au cōtraire trop de chaleur, & ne pouvans y resister, en estoient incontinent consummez. Le froid toutesfois estoit plus nuisible que le chaud. En fin l'on trouva quelque moyen entre ces extremitez, de sorte que plusieurs atteints de ceste fièvre pestilentielle furent gueris. Neantmoins jusques à present l'on n'y a point trouvé de remede assez puissant pour s'en garantir. Apres beaucoup d'autres malheurs la Suette deslogea d'Angleterre, & alla voir Norvegue, Danemarch, la Pologne, se faisant conoistre de province en province, & de ville en ville. Quoi fait elle passa le Rhin, se promena presque par toute l'Alemagne, n'ayant pas oublié de visiter à son depart de Pologne les villes de la mer Baltique, comme Dantzick, Lubec, Hambourg, Brems. Descendue finalement à Cologne, courut comme en poste au pays de Juilliers & de Liege; de là se rédit en Brabant, Flandres, Gueldres, Overysel, & au pays d'Vtrecht. Puis attraqua fierement les frontieres de Hollande, entra dedans Amsterdam, le 27. de Septembre 1529. apres disnee, portee en un brouillaz espais qui lui servoit de carosse, puis se rédit en Zelâde, d'où chassée elle s'en retourna en Angleterre, s'y logea & arresta encore quelques années.

Les

Les Lau  
qui touche  
mais aussi  
disons des  
envieux, d  
ciete hum  
desreiglees  
& faux doc  
fies des bon  
res de parle  
des corps, a  
au regard d  
visité d'icell  
tomber es  
pour autant  
grandes, a  
de rigueur  
comme leu  
L'on a veu  
lence du m  
y expirer à  
exemples.  
les orages in  
aux moindre  
lentes, viole  
feux, embras  
demeures es  
Dieu se serv  
tantost ici, t  
comprehens  
pluspart avie  
Car es trem  
verture, il  
tes qu'elles  
inondations  
sont remises  
sec se pourri  
drent des inf  
engendrer de  
les charongn  
Tor

Les Latins appellent Pestes toutes sortes de maux qui touchent & gâtent non seulement les animaux, mais aussi les plantes & toutes choses quelconques. Nous disons des traistres que ce sont pestes de la patrie. Les envieux, detracteurs, calomniateurs sont pestes de la société humaine. L'avarice, l'ambition, les convoitises desreiglees sont les pestes de l'amitié. Les imposteurs & faux docteurs sont & peuvent estre appelez les pestes des bons esprits & des consciences. Ce sont manieres de parler figurees, dont le propre se void en la peste des corps, affliction redoutable entre beaucoup d'autres, au regard de la vie presente seulement. Car le Chrestien visité d'icelle, s'escrie en sa pensee, que mieux lui vaut tomber es mains de Dieu, qu'es mains des hommes, pourautant que les compassions du Pere celeste sont grandes: au contraire l'on n'esprouve que toutes sortes de rigueurs cruelles de la part des hommes inhumains, comme leurs monopoles & leurs guerres en font foi. L'on a veu des pestiferez, devenus furieux par la violence du mal, se precipiter de lieux esleveez en terre, & y expirer à l'instant. En tous lieux s'en remarquent les exemples. Les tremblemens de terre, les inondations, les orages impetueux de l'air, les bestes cruelles jusques aux moindres, les maladies ordinaires, extraordinaires, lentes, violentes, honteuses, contagieuses; les fouldres, feux, embrasemens, & redoutables exterminations des demeures es villes & villages sont les fleaux desquels Dieu se sert pour abaisser l'orgueil des enfans d'Adam, tantost ici, tantost là, selon la profonde sagesse de ses incomprehensibles jugemens. Mais ces maux pour la plupart aviennent rarement, sans estre suivis de peste. Car es tremblemens de terre, s'il se fait quelque ouverture, il en sort bien souvent des vapeurs si puantes qu'elles infectent l'air, & produisent la peste. Es inondations, apres que les eaux douces, ou sales, se sont remises en leurs lits, les poissons demeurez sur le sec se pourrissent, & avec l'eau croupissante s'engendrent des infections du tout contagieuses. Le vent peut engendrer des pestes: car ainsi que l'air se corrompt, si les charongnes pourrissent sur terre, & s'il y a des ma-



relts & eaux dormantes pres des villes, la peste s'y prend ordinairement. A ce propos le docteur Montanus fait mention d'un mareit pres de Famagouste en l'isle de Cypre, lequel es grandes chaleurs put si fort qu'il s'en ensuit telle corruption d'air, que les sievres pestilentiels en naissent, & des mortalitez estranges. La corruption de l'air s'augmente aussi par les vapeurs malignes racueillies & aportees de plus loin par les vents : comme du temps de l'historien Thucydide une telle exhalaison fut portee d'Ethiopie jusques en la Grece, où la peste fit un terrible ravage. Pour remede, entre autres le sage Hippocrates, fit allumer force grands feux par tout, & es maisons des parfums & des brasiers de bois odorant : ce qui servit pour rabatre la violence du mal. Des grands poissions morts es lieux maritimes, ou es rivages des eaux douces, & laissez à l'air, engendrent infection, tesmoin celui de Hollande, de longueur & largeur enorme, lequel infecta de peste le village d'Egmont pres duquel il s'estoit assablé. Somme, la peste s'engendre de corruptions diverses d'airs, d'eaux, de terres, d'animaux, d'arbres, de plantes malignes. Elle suit la guerre & la famine. Par fois l'infection en est si grande, qu'elle emporte les malades en demi jour, & l'on atteste qu'en la peste de Milan, qui fut l'an 1524. Le pain frais moisissoit incontinent, & qu'en icelui s'engendroyent des vers en merveilleuse abondance. Les doctes medecins, qui considerent les causes secondes, disputent de diverses choses sur ce sujet : comme, d'où vient que la peste ne s'attache pas à toutes regions & personnes également ? pourquoi quelque fois à certaines sortes d'animaux, comme bœufs ou moutons, non point aux hommes ? dont avint que l'estrange peste d'Afrique, causée en aparence par le grand nombre de sauterelles noyees en la mer, puis pouffees au rivage, tua tant de gens en toute ceste grande partie du monde ? A quelles personnes la peste nuit le plus ? Pourquoi tantost en un climat, puis en un autre, ores sur les gens, ores sur les bestes à quatre pieds, quelquesfois en l'air, ou es eaux ? Cela & d'avantage encor leur soit reservé, pour nous en apprendre ce qu'ils pourront.

L'an

L'an m  
cotte fore  
d'Alemar  
cipailles  
poulets 2  
de l'air: en  
ce dit M  
observau  
escrit au  
demeuran  
les Suisses  
Marille F  
aux Flore  
nee suiva  
d'Avril n  
accueillit  
suffisamm  
suivant la  
mefme, q  
sauvez au  
nes en la v  
Durant  
cinquante  
tré, & de  
bourgs, fu  
de sorte q  
dé par ce  
se jette ba  
passe tout  
nes aigue  
mains er  
d'eau, don  
ve un de  
poissine,  
leeve au  
mort. Vne  
cette plan  
autres, q  
rants, jufq  
incontine

L'an mil cinq cens cinquante un, es festes de Penrice furent veus en Hollande, spécialement en la ville d'Alemar, des troupes de petis insectes ou papillons, si espais qu'on ne voyoit point de jour à travers. Les poulets ayans becqueté sur terre ceux qui tomboyent de l'air en bas, furent trouvez morts incontinent apres: ce dit *M. Pierre Forest* es annotations sur la neufiesme observation de son sixiesme livre des fievres. *I. Cardan* escrit au quatriesme livre de la varieté des choses, que demeurant à Basle la peste n'estouffoit autres gens que les Suisses, sans toucher ni aux François ni aux Italiens. *Marfille Ficin*, philosophe & medecin excellent, predist aux Florentins ses patriotes l'an 1477. qu'en dedans l'annee suivante ils auroyent la guerre & la peste. Sur la fin d'Avril mil quatre cens septante huit, la guerre les accueillit si soudaine & cruelle, qu'on n'en scauroit suffisamment exprimer les malheurs. Au mois d'Aoust suivant la peste s'allume de telle furie dedans Florence mesme, que tous les jours (quoi que la pluspart se fussent sauvez aux champs) il mouroit cent cinquante personnes en la ville.

Durant la grand' peste de Delft, en l'an mil cinq cens cinquante sept, un homme des plus robustes, bien habitué, & de tres-bonne constitution, demeurant es faubourgs, fut atteint de fievre pestilentielle fort violente, de sorte qu'entré en resverie, il devint furieux. Mal gardé par ceux qui en avoyent charge, & vrai maniaque, il se jette bas du lietz & sortant par la porte entre au jardin, passe tout nud à travers une closture de ronces & d'espinnes aigues, s'escorche la peau, voire la chair vive en maints endroits, puis va se precipiter en un fossé plein d'eau, dont il se desgage, & court par la plaine, où il trouve un deuxiesme fossé plein d'eau sale, tombe sur la poitrine, n'en pouvant plus, & neantmoins gaigne une levee du fossé, sur laquelle il demeure gifant comme mort. Vne pauvre femme se trouvant par rencontre en ceste plaine ou prairie court appeler des paysans là aupres, qui surviennent & emportent cest homme respirant, jusques en sa maison & couche, où il rendit l'ame incontinent. Vn autre homme aagé de quarante ans,

malade en l'hospital, pressé de phrenesie, quitte son lit, & va se cacher au jardin, d'où se rendant en lieu fort spacieux, où y avoit abondance d'eau, & mourant de soif, comme il estoit sur le point de se jeter dedans, survint le chirurgien de l'hospital, lequel le cerchoit & trouva tout à point, & remena en sa couche. Quelque temps apres la frenesie s'apaisa, & combien qu'un charbon pestilent lui eust emporté toute la chair des fesses, neantmoins il fut guéri de tous ses maux, & vescu longuement depuis. Un cousturier, lequel vivoit encore l'an mil cinq cens huitante neuf, ayant esté frenetique de peste trois semaines durant, quoi qu'un charbon extrêmement ardent, devant que tomber lui eust brulé tellement toute la poulpe des fesses, que c'estoit chose hideuse de le voir, toutesfois fut remis en pieds par la diligente cure du chirurgien. *Pierre Forest en l'observation 13. du sixiesme livre.* Le mesme recite en l'observation vingtiesme qu'un vitrier de Delfe ne sachant pas que sa femme fut frappee de peste & eust un charbon sous l'aisselle, pource qu'elle alloit & venoit par la maison, vivoit à l'ordinaire, & ne se plaignoit point, ains feignoit se bien porter, s'aprocha d'elle une nuit, & la conut, elle le permettant. Tout soudain il sentit un charbon sous l'aisselle, celui de sa femme disparut, sans aucuns remedes internes ni externes, & lui qui avoit tout tiré le venin de sa femme, mourut malgré tous les medicamens apportez & deuëment appliquez pour le garantir.

Il recite une autre histoire en la vingt-deuxiesme observation. Lucas Sasbout, brave jeune homme, âgé de vingt neuf ans, fils unique d'un riche brasseur de biere, s'estant remué de logis avec sa femme, & fouillant en certain buffet, une toile d'araigne lui tomba sur la main, dont sortit une pustule venimeuse. Six mois auparavant, quelques uns estoient morts de peste en icelle maison, laquelle avoit esté deshabetee depuis, & soigneusement nettooyee, mais les cureurs avoyent oublié de toucher à ce buffet ou armoire, qui estoit sous une cheminee. Du commencement Lucas gratta quelque peu ceste pustule, qui lui cuisoit. La demangeaison s'en-

s'enflam  
abatu qu  
trembler  
ce, sa pult  
un vieil  
bras de la  
ta de la  
fortie sous  
pressé, le  
en passioi  
medecin de  
ri censura  
son patien  
pleuresies  
bon de fai  
radouer  
propres, m  
amis, mou  
vingt-deux  
allegue un  
droit non  
Amatus Po  
adjoulte, q  
main du jeu  
peste, que c  
soigneusem  
meubles de  
quoi les p  
uns prisent  
tous les m  
sent des de  
bles. [Autr  
mesure en  
bruler mai  
en sorte qu  
commode u  
l'expedient  
nommément  
ressource la

s'enflamme, il devient pesant & endormi, voire si las & abatu qu'il ne pouvoit se tenir debout. Il commence à trembler & est saisi de fièvre pestilentielle, vomit à force, sa pustule s'élargit, fait ulcère & crouste. On appelle un vieil medecin du voisinage, qui le fait saigner au bras de la main saine: dont s'ensuivit que le venin monta de la main malade au bras, & soudain le charbon sortit sous l'aisselle. Tost apres, le malade se sentant fort pressé, le cœur lui palpitant, & de fois à autre tombant en pâlaison, on appella Monsieur Henri Verger, docteur medecin de la Haye, & moi, pour le voir. Monsieur Henri censura le vieil medecin de ce qu'il avoit fait saigner son patient au bras sain. Pour excuse il allegua qu'en pleureuse les maîtres procedoyent ainsi: & qu'il estoit bon de faire le mesme en la peste. Nous essayâmes de radouber ceste faute, par divers moyens & medicamens propres, mais en vain, car le malade, fort regretté de ses amis, mourut deux jours apres. *Es annotations sur ceste vingt-deuxiesme Observation* Monsieur, Pierre Forest allegue une presque pareille faute de saignée en endroit non convenable, remarquée premierement par Amatus Portugais en la premiere Centurie, cure 97 Et adjouste, quant à ceste toile d'araigne, tombée sur la main du jeune homme susmentionné, dont s'ensuivit la peste, que c'est un avertissement à tous de faire nettoyer soigneusement les maisons de toutes ordures, item les meubles de bois & les habillemens sans rien obmettre à quoi les pestiferez ayent touché. Et dit que quelques uns prisent beaucoup les Republiques, qui font bruler tous les meubles des maisons pestiferees, & recompensent des deniers publics les proprietaires de tels meubles. [Autres tiennent qu'il faut tenir quelque prudente mesure en ce fait, & font bien nettoyer par tout, sans bruler maisons ni meubles, mais accommoder le tout, en sorte que les survivans puissent en avoir quelque commode usage & soulagement. Qui voudroit suivre l'expedient premier, ce seroit ruiner les Republiques, nommément les mediocres & petites, puis ruiner sans ressource les familles affligées, qui exceptez leurs



meubles, n'ont autre moyen de subsister : la voye des recompenses estant trop mal asseuree en ces derniers temps, pour les raisons que chacun entend assez, n'estant besoin de les specifier d'avanrage. ] Mais au reste, M. Pierre Forest propose pour confirmation du premier avis touchant les habillemens, une histoire. Que l'an mil cinq cens onze Verone estant gardee par les Alemans (gens qui pour la pluspart redoutent aussi peu la peste qu'une simple fièvre, vont visiter leurs compagnons, les touchent, tastent le poulx, & boivent avec eux en leurs chambres & pres de leurs couches, ) survint une peste qui estouffa dix mille personnes en peu de temps. Entre autres vingt-cinq Lansquenets perirent par le moyen d'une robe ou casaque fourree. Le premier qui s'accommoda de ceste piece pestiferee mort, un autre s'en vestit, & trespasant la laissa à un tiers acoustre de mesme. Du tiers elle vint au quatriesme, & le tout alla jusques au vingt-cinquiesme. En fin leurs compagnons, moins fols, brulerent casaque, fourrure & tout, qui ne fit plus de mal. Je me souviens aussi (dit-il) que sept jeunes enfans moururent de peste hors la ville d'Alcmar en Hollande, par l'inadvertance de leur mere, qui estantallee en Hollande avoit apporté de là quelques hardes d'un sien parent mort de contagion. Les ayant estendus au soleil, les enfans se jouèrent autour, dont sortit la vapeur venimeuse qui les tua tous.



## FOVLDROYEZ.

**L**E quatorziesme jour de Juillet l'an mil cinq cens septante deux, Ierosime Steiger ministre Aleman à Munchberg en Saxe, estant pres d'une fenestre en son logis fut atteint & tué de la foudre, au grand dueil de sa famille & de tous ses paroissiens soudainement privez d'un excellent serviteur de Dieu. *M. Christofle Schleupner Superintendant des Eglises de la Comté de Mansfeld, en son traité Latin, des quatre manieres de bien prescher, pag. 202.*

L'an

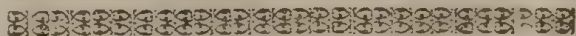
L'an mil  
sur le 20  
Maurice à  
L'an mil q  
temple de  
dre, qui bu  
nal de Mil  
sa treziesm  
de Cent sol  
verde la fo  
cheval. L'a  
point sa m  
il, en la m  
vier Piedr  
de son corp  
coup.

83388

FOR

**L**A vertu  
ce qui  
pe. rnes  
ne dignes  
indignes q  
ceur que  
ré, fidelit  
stice, est  
re. Car si  
ne, encore  
pour cela  
ste. Le m  
tion de la  
& des) l'on  
me f. al & l  
mon prece  
mon proch

L'an mil deux cens cinquante six, la fouldre tomba sur le grand temple de Misne, & sur celui de Saint Maurice à Magdeborg. Ce second fut brulé par le feu. L'an mil quatre cens dixhuiet, sur la fin de Juillet, le temple de Saint Martin à Misne, fut atteint de la fouldre, qui brisa les cloches. George le Fevre en son journal de Misne. Le seigneur Iules Cæsar de la Scale en sa treziesme exercitation contre Cardan, recite què pres de Cerisoles en Piedmont, un homme pensant se sauver de la fouldre se mit au couvert d'un arbre sur son cheval. L'esclat de fouldre tua l'homme & ne toucha point sa monture. Vn autre esclat de fouldre (ce dit-il, en la mesme exercitation perça l'aureille d'un bouvier Piedmontois, sans l'offenser en nulle autre part de son corps, mais il devint tout hebeté & begue de ce coup.



*F O Y, ou fidelité des personnes, les unes envers les autres.*

**L**A vertu nommee Iustice regarde principalement ce qui est digne & indigne, tant es choses, qu'es personnes reprimees ou recompensees. Car elle donne dignes choses aux personnes dignes, non pas aux indignes qu'elle chastie diversement. L'integrité de cœur que nous pouvons appeller foi, c'est à dire, feauté, fidelité, preud'homme, fondement & apui de justice, est requise en ce fait pour tenir la balance droite. Car si ceste habitude interieure n'est en la personne, encores que ses actions ayent aparence de Iustice, pour cela telle personne ne sera digne du nom de Iuste. Le mot de Foy se prend ici pour ceste disposition de la pensée, sur laquelle (tesmoignee par faits & dits) l'on puisse se reposer, & qui se trouve en l'homme feal & loyal. Quelquefois ce mot signifie une opinion preconceuë de justice, faisant que je me fie en mon prochain, pource que je l'estime homme de bien.

De fait le devoir d'un tel porte, de se maintenir tel en parler & en effect, qu'il soit tenu pour homme convertant en integrité avec chacun. Car encores que par fois ceux parmi lesquels il converse, soyent indignes de gracieux & fidele traitement : lui gardant estroitement sa foi, doit appuyer sa dignité sur un tel avantage. Or combien que la foi paroisse en toutes les deux sortes de justice marquees dès le commencement, neantmoins elle reluit de façon magnifique en la justice distributive, rendant par proportion Geometrique à chacun, selon sa dignité, ce qui lui appartient. Elle est divisée en distribution loyale, agreable, & officieuse, envers toutes sortes de personnes en vocations publiques & particulieres, amis, ennemis, connus, inconnus, par communication de biens spirituels, corporels, externes, & fortuits, en quelque sorte que ce soit qu'on les donne, par deliberation manifeste ou cachee. Proposons en quelques histoires de nostre temps & de celui de nos peres.

I. Environ l'an mil quatre cens quinze, Thomas Mocenic estant Duc de Venise, le palais ducal fut fort endommagé du feu. Le conseil avoit long temps auparavant arresté que nul n'eust à proposer en conseil qu'il seroit bon de desmolir le vieil palais ducal, pour en faire un neuf & plus magnifique, à peine de mille ducats d'amende, que payeroit quiconque entreprendroit d'avancer telle proposition. Thomas preferant l'honneur public à son interest particulier, apporta en conseil sous sa robe un sac où estoient mille ducats bien comptez, puis fit instance pour le bastiment neuf du palais ducal, requerant les magnifiques Seigneurs & Senateurs, que l'arrest contraire fust mis à neant. Les procureurs du bien public, au nombre de trois, alleguent que l'arrest estoit encore en son entier, & demandent l'amende au Duc, lequel de visage ouvert tire son sac, paye comptant, & poursuit tellement sa pointe qu'il fut arresté qu'on demoliroit le vieil palais, pour faire le nouveau, lequel est debout encore à present. Thomas vid commencer & poursuivre l'œuvre, mais il mourut avant qu'en voir le parachevement. *Sabellic au 2. livre de sa 2. Enneade.* Il ne touche point pour le present à l'illu-  
stre

tre fidelité  
lier, & Mich  
n'espargne  
blique.

2. Apr  
le grand R  
Maximilia  
Mayence &  
chevelue  
bien de la c  
ples, renoin  
d'interceder  
ferans le re  
tres confid  
Princes, do  
1. livre de f

3. Les  
tiens, le tou  
dis qu'ils r  
Fregoses &  
mité que le  
le tous les  
huit Tribu  
elleur Duc  
ve, lequel p  
Roi Louys  
grosses ame  
de leur ville  
à l'Empereu  
parti Franç  
sa patrie de  
te, voire e  
mit en tou  
au gouvern  
plustost abje  
yement hon  
fiance & vo  
des, aboliss  
du renversen  
joirer.

tre fidelité des Ducs André Contarin , Ordelaphe Pallier, & Michel Maurocene , lesquels au ſiecle precedent n'eſpargnerent biens ni vies pour le ſalut de leur Republique.

2. Apres la mort de Maximilian premier du nom, le grand Roi François & Charles d'Autriche petit fils de Maximilian aspirerent à l'Empire. L'Archeveſque de Mayence & le Duc de Saxe enclinoient à Charles, l'Archeveſque de Treves à François. Le Pape regardant au bien de ſa chaire pontificale, à cauſe du royaume de Naples, tenoit le parti de France. Les Suiſſes furent priez d'interceder envers les Electeurs pour François. Eux preferans le repos de l'Alemagne leur patrie à toutes autres conſiderations , enclinerent au conſentement des Princes, dont ſ'enſuivit l'election de Charles. *Sleidan au 1. livre de ſes Commentaires.*

3. Les Genevois finalement abaiffiez par les Venitiens, ſe tournerent de tous coſtez pour ſe garantir. Tandis qu'ils regardoyent la France & le Milannois , les Fregofes & les Adornes reduiſirent Genes à telle extremité que le peuple courant aux armes jettâ hors la ville tous les patrices ou gentils-hommes citadins , crea huit Tribuns du peuple , chaſſa la garniſon Françoisiſe, eleut Duc un teinturier de ſoye , nommé Paul de Nove, lequel puis apres fut pendu & eſtranglé par arreſt du Roi Louys douzieme , lequel chaſſia par exaction de groſſes amendes les Genevois , ſ'eſtant rendu maĩtre de leur ville. Or apres que la Lombardie ſe fut ſoumiſe à l'Empereur Charles le Quint , *André Dore*, quittant le parti François & devenu Imperialiſte , aſſeſſa Genes ſa patrie de la peur de guerre & de domination violente , voire comme un ſecond Aratus ou Lycurgus la remit en forme par bonnes loix & ordonnances. Quant au gouvernement Ariſtocratique devenu populaire, ou pluſtoſt abject & contemptrible, il le commit à gens vrayement honorables , à cauſe de leur nobleſſe , magnificence & vertu : diviſa le peuple en trente huit bandes, aboliffant tous les noms factieux , origine & cauſe du renverſement de l'Eſtat. *P. Torre au 6. livre de ſes hiſtoires.*



4. Je ferai un pas plus avant, puis que l'histoire le vaut. Vn chevalier & vrayment gentil-homme Suisse ayant basti une forteresse sur la riviere d'Arou entendit un jour deux siens fils & heritiers disans l'un à l'autre, qu'après la mort de leur pere ils se serviroient de ceste forteresse pour tenir en sujettion tous les pays circonvoisins. Il treucha tout à l'heure l'aile de ceste fiere ambition: car sans deliberer d'avantage, il fit enlever & porter hors de la forteresse tous les meubles y estans, puis apres avoir rudement tancé ces mauvais garçons, les contraignit de mettre eux-mesmes le feu en tous les membres & recoins de la forteresse, & la voir de leurs yeux renversée de fond en comble. Ce que les anciens Suisses ont fait jadis pour secouër le joug de la tyrannie, remettre leur patrie en liberté, de laquelle ils ont jouy jusques à present, est connu de chacun. *Jean Stumpff en l'hist. de Suisse, & Josias Simler en sa Republique des Suisses.*

5. Hostase, brave soldat, natif de Ravenne, entré le premier dedans Pavie prise d'assaut par l'armée Françoisse l'an 1527. obtint pour recompense de sa valeur, reconnuë par le sieur de Lautrec, une statue de bronze representant l'Empereur Marc Antonin, laquelle avoit autrefois esté enlevée de Ravenne par les Goths, puis portée & plantée en la grand' place de Pavie. Il y eut grand estuis pour ceste statue, & danger de mutinerie, apaisée par le don des habitans à Hostase d'autant d'or qu'il salut pour une couronne murale, tesmoin de la valeur de ce brave soldat, lequel en fit present à la grand' Eglise de Ravenne, où elle fut apposee avec une magnifique inscription. *Paul Jove au 25. liv. de ses histoires.*

6. Le mesme auteur recite, que Rome ayant esté prise par l'armée Imperiale l'an 1527. une pauvre vieille femme ayant compassion de la captivité du Pape Clement VII. enfermè dedans le castel S. Ange, lui portoit quelquesfois des laitues, selon ses petis moyens. Surprise par Philippe Cerebellon & Mendane capitaines Espagnols, ils la firent estrangler. *En la vie de Pompee Colonne Cardinal.*

7. Les Venitiens rudement poursuivis l'an 1509. par les armes du Pape Jules second, de l'Empereur Maximilian

lian I. & d  
sujets en  
pour Ven  
pas renabl  
re renom  
ce des Ven  
fissent inh  
ques au de  
nité. *Fr. G.*  
veu meime  
le parti de  
8. Fere  
Hongue,  
reux, fut  
dinand, q  
en vain. F  
Prince deb  
dele ter r  
mieux po  
28. liv.  
9. Mic  
Matthias  
ble: aîn ce  
d'eux en co  
tu verras la  
adote le, ve  
finus au 3.  
ron ce Pal  
leurs faute  
10. An  
Ventuenn  
son pere e  
vers & à to  
& ouvre le  
toine deme  
nôre. L'an  
d'hommes.  
11. Les  
tion de Pe  
polesent en

lian I. & du Roi Louys XII. se virent sans villes & sans sujets en terre ferme. Les Trevisans seuls tindrent bon pour Venise ainsi destruite, quoi que leur ville ne fust pas tenable. Et les paysans habitez vers la Brente, riviere renommee, ne peurent estre destournez de l'obeissance des Venitiens, quoi que les Alemans & François leur fissent infinis outrages, jusques à les massacrer. Car jusques au dernier soupir ils continuerent à dire, Vive Venise. *Fr. Guichardin au 8. & 9. liv. des guerres d'Italie.* On a veu mesme resolution es paysans de Picardie, soutenant le parti de France, & des Pays bas pour l'Espagne.

8. Ference Bodo, lieutenant de Jean Sepusc Roi de Hongrie, en la guerre contre Ferdinand, depuis Empereur, fut fait prisonnier en une rencontre, & mené à Ferdinand, qui fit tous efforts pour le tirer à son parti, mais en vain. Ferdinand le prit d'une autre main, quoi que Prince debonnaire, & le fit serrer en un cachot, où ce fidele serviteur mourut au bout de quelques mois, aimant mieux pourrir en l'ordure que souiller sa foi. *P. Iove au 28. liv.*

9. Michel Orsag, Palatin de Hongrie, fidele au Roi Matthias, voyant les autres Palatins & seigneurs s'assembler afin de degrader leur souverain, disoit à chacun d'eux en contenance & langage heroique, A quiconque tu verras la couronne sacree sur la teste, fust-ce un bœuf, adore le, tien-le & le revere comme ton saint Roi. *Bonfinius au 3. liv. de la 4. Decade des histoires de Hongrie.* Que diroit ce Palatin aux parricides des Rois & Princes, & à leurs fauteurs & adherans?

10. Antoine Marie, fils de Robert, general de l'armee Venitienne en la guerre contre Maximilian I. voyant son pere environné d'un bataillon imperial, donne à travers & à route bride celle part, escarte les plus eschaufez, & ouvre le passage, tellement que Robert eschappa. Antoine demeura prisonnier avec quelques autres en petit nombre. L'armee Venitienne fit retraite, ayant perdu peu d'hommes. *P. Bembe au 1. liv. de l'hist. de Venise.*

11. Les Florentins ne pouvans porter la domination de Pierre de Medicis, resolurent de le tuer, & posterent embusches sur son retour en carosse de sa me-

Italic champestre en la ville. Son fils Laurent averti, comme sur l'heure de ce terrible complot, quoi que fort ieune & encore enfant, print le devant, & par belles paroles fit croire aux attendans, que son pere prenoit autre chemin. Ils laisserent aller l'enfant, & tandis qu'ils couroyent autre part, Pierre se rendit en toute seureté dedans Florence. *M. Brutus au 3. liv. del hist. de Florence.*

12. Pierre Grimanni general de la flotte de Venise contre les Turcs, fut dégradé & constitué prisonnier. Son fils, Cardinal, lui fit toutes assistances possibles, iusques à supplier la Seigneurie, lui permettre d'entrer en prison pour servir son pere. Icelui ayant esté banni de Venise fut recueilli à Rome par son dit fils, avec tant d'honneur & de bon traitement, qu'il n'est possible de plus, chacun estimant ce pere heureux qui avoit un tel fils. Tost apres Grimanni fut rappelé, fait procureur de S. Marc, puis esleu Duc, apres le trespas de Leonard Landredan, l'an 1520. *Bapt. Egnace au 5. liv. ch. 4.*

13. George Surfax, capitaine Valaisan, pour avoir porté les armes à la solde du Roi de France, fut à la poursuite de Marthieu Schiner Cardinal de Sion, ennemi juré des François, constitué prisonnier à Fribourg, & n'y attendoit que la grace de Fribourg, comme on parle, asçavoir de perdre la teste. Christine sa fille, qui sollicitoit sa delivrance, fit tant qu'elle obtint du Sautier, ou principal Officier de la ville, permission de deviser un soir avec son pere. Elle fit apporter du meilleur vin en abondance, conviant les gardes à se resjouir & boire ioyeusement. ce qu'ils n'oublierent. Tandis elle vestit de ses habillemens son pere, le mit hors de prison au desceu de ses gardes ensevelis dans le vin & le dormir. Il se sauve en Savoye, où il vescu long temps, & vid les enfans de sa fille Christine, à laquelle le peuple & les seigneurs de Fribourg ne firent mal quelconque, en respect de sa fidelité. Mais les gardes & leur maistre eurent les testes tranchées. *Th. Zuinger au 2. liv. du 18. vol. de son theatre de la vie humaine.*

14. Maurice Duc de Saxe offensé de ce que Charles V. ne vouloit relascher le Landgrave de Hesse son beau-

beau pere, l'Empereur Landgrave.

15. Le grand chef de guet, situé prison vieux, en siene sœur

Michelin guet à deux fils

alliegee par da composition

principaux ville. Marg

la cuirasse prests à men

ne du premier son frere n

sauf. Ils al elle reparti

qu'il faloit pouvoit en

ce brave exp rent de forte

leanne, que sa sœur, qui l

grand force.

16. Domi voulut jam

se, ainsi lui fit & de son li

rables.

17. Vn p en un champ

vre des pyra pied en terre

du rivage. courtoises de

meus de ses & arrivez à T

beaupere, print les armes & pourſuivit de telle adreſſe l'Empereur, qu'il le contraignit de renvoyer libre le Landgrave. *Hiſt. d' Alemagne.*

15. Le grand Sforce, fort renommé entre les vaillans chefs de guerre depuis deux cens cinquante ans, conſtitué prifonnier par les calomnies de quelques envieux, en fut delivré par la prudence heroique d'une ſiene ſœur nommee Marguerite, fiancée au capitaine Michelin gouverneur de Tricaric, ville appartenante à deux fils du premier liſt de Marguerite. Ceste place aſſiegee par les troupes de Naples, Michelin demanda compoſition, pour cloſture de laquelle pluſieurs des principaux de l'armee entrerent ſans armes dedans la ville. Marguerite paroît couverte d'un casque en teſte, la cuiraffe ſur le dos & l'eſpieu au poing, ſuivie de gens preſts à mener les mains: & portant l'eſpieu à la poitrine du premier, menaça lui & les autres de male mort, ſi ſon frere ne lui eſtoit promptement renvoyé ſain & ſauf. Ils alleguoyent le paſſeport de Michelin: mais elle repartiſt que c'eſtoit d'elle (comme dame de la ville) qu'il falloit l'obtenir, non pas de Michelin, lequel n'y pouvoit encore rien pretendre. Sforce fut delivré par ce brave exploit: car les parens des prifonniers preſſerent de ſorte le Prince de Tarente mari de la Roine Jeanne, que Sforce leur fut commis & par eux remené à ſa ſœur, qui leur rendit les prifonniers. *P. Tove en la vie du grand Sforce.*

16. Dominique Cataluſe, ſeigneur de Lesbos, ne voulut jamais ſe ſeparer de ſa femme devenue ladreſſe, ainſi lui fit ſans diſcontinuation fidele part de ſa table & de ſon liſt. *Fulgoſe au 6. ch. du 4. liv. de ſes exemples memorables.*

17. Vn payſan au royaume de Naples, travaillant en un champ quelque peu eſlongné de la mer, deſcouvrit des pyrates Mores, qui ayans promptement mis pied en terre lui enleverent ſa femme lors plus proche du rivage. Il court apres, ſe jette en l'eau, ſupplie les courſaires de le prendre & emmener avec ſa femme. Eſmeus de ſes cris ils le chargent en une de leurs fuſtes, & arrivez à Tunis preſentent ces deux prifonniers au



Roi, lequel ayant entendu l'histoire, meu de compassion les delivra & print en sa protection, donnant place au mari entre les gardes de son corps. *Fulgose au mesme livre & chapitre.*

18. En la guerre des confederez de Suaube contre les Suisses du temps de Maximilian premier, environ l'an 1500. les Suisses assiegerent de si pres une villette nommee Blumenfeld, que les assiegez demanderent composition qui leur fut ostroyee vies sauves, & ce que chascun pourroit emporter sur ses espauls. La femme du gouverneur, prevoyant qu'on feroit quelque mauvais tour à son mari, le chargea commodément sur ses espauls, & sortant ainsi hors la place sauva ce fardeau. *Vrsifius au 6. liv. de l'hist. de Basle.* Du temps de l'Empereur Conrad de Suaube, les femmes de Vinsperg (ausquelles seules avoit esté permis de sortir vie & pudicité sauve, avec tout ce qu'elles pourroyent emporter) chargerent ainsi leurs maris, qui furent tous receus en grace par tel louable moyen. *Hist. d'Allemagne.*

19. Marie sœur de l'Empereur Charles V. mariee à Louys Roi de Hongrie, fut sollicitée par certains courtisans, sous couleur de quelques mescontentemens entre le Roi & elle, aïsez à apointer, de trouver bon qu'ils despeschassent le Roi. Elle feignit approuver ceste entreprise: mais incontinent apres elle descouvrit le tout à son mari, lui fit voir les coniurez, lesquels ne l'ayans trouvé, furēt le lendemain ferrez, confrontez, ramenez à la confession de leur felon attentat, & au nombre de 50. executez à mort. *Ierosime Ziegler en ses hommes illustres, Cranzius au 10. li. de l'hist. de Saxe, ch. 8.* Apres la mort du Roi Louys, Marie retourna vers l'Empereur son frere, & fut gouvernante des pays bas: finalement suivit son frere en Espagne, où elle deceda.

20. L'Empereur Charles cinquieme, sollicité de diverses personnes à ne point garder la foi promise à Luther venu à VVormes, le renvoya sain & sauf par un herauld, au lieu d'où il estoit parti. Ludovic electeur Palatin, lui servit fidelement en ce fait. Charles enquis d'où lui venoit ce scrupule d'avoir laissé aller Luther sans response, Que si la foy & l'observation de parole estoit

le estoit ba  
de l'Empere  
Grand  
envers leur  
ayant refer  
mené, j  
sent: si ce  
ple trié d'  
lon d'une p  
ne des plus  
dres, prom  
gé de quar  
ces aperce  
linges, &  
maladies  
apres il tou  
decins de le  
ne bougeo  
de sorte qu  
rent que p  
nuist qu'u  
part du tem  
elloit un cr  
avoit eitra  
medecins co  
malade, m  
liers elloye  
qu'il ne se  
demi mort  
faisoit pen  
& marquer  
Tels discou  
laquelle a  
du meladé  
qui toucho  
me en la cu  
de, les lut  
les linges &  
de ventre p  
il coula p

le estoit bannie du monde, il faudroit la trouver au logis de l'Empereur. *Zenocar. en la vie de Charles V.*

Grand nombre d'histoires de la fidelité des femmes envers leurs maris se presentoit en ce chapitre : mais ayant reservé ce recueil à un autre œuvre pieçà commencé, je n'y toucherai point d'avantage pour le present : si ce n'est pour clore nostre discours d'un exemple trié d'entre plusieurs autres, & comme l'eschantillon d'une piece entiere à ce propos. Claire Cervant, l'une des plus belles & gentiles filles de Bruges en Flandres, promise en mariage à Bernard Valdaure lors âgé de quarante ans & plus, la premiere nuit des nopces aperceut que son mari avoit les cuisses bandées de linges, & que c'estoit un homme atteint de facheuses maladies. Elle ne l'en desdaigna pourtant. Peu de temps apres il tombe tout à plat de liêt, en tel estar que les medecins desespoient de sa vie. Elle assistee de sa mere ne bougeoit d'aupres du liêt du patient qu'elle servoit : de sorte que six semaines durant elles ne se despoillèrent que pour changer de chemise, ne dormoyent la nuit qu'une heure, ou deux au plus, vestues : & la plupart du temps veilloient sans clore l'œil. Ceste maladie estoit un cruel & venimeux reliqua de grosse verole, qui avoit estrangement infecté tout ce pauvre corps. Les medecins conseilloyent Claire de ne pas tant manier le malade, ni ne s'en aprocher ainsi pres. Ses parens & familiers estoient de mesme avis. Les femmes alleguoient qu'il ne se faisoit pas tant tourmenter apres un homme demi mort, & qui avoit l'ame sur le bord des levres : qu'il faisoit penser à son salut, apres une quaitise, un linceul, & marquer la fosse où il faudroit l'enterrer bien tost. Tels discours n'esbranlerent nullement ceste femme, laquelle ayant donné ordre à ce qui concernoit l'ame du malade, vaquoit fort soigneusement apres tout ce qui touchoit la santé du corps, acoustrant elle mesme en la cuisine les bouillons propres pour son malade, les lui faisant humer à ses heures, lui changeant ses linges & linceuls, combien qu'à cause d'un flux de ventre presque continuel, & de plusieurs ulceres, il coulast presque sans cesse de l'ordure trespuante &

qui ne laissoit rien de net autour de ce corps. Outreplus tout le jour elle ne cessoit de monter & descendre, aller & venir, soustenant d'un esprit courageux le corps floué & delicat, mais qui n'eust gueres subsisté sous tant de travaux, si l'ardante affection qu'elle portoit à son mari, ne l'eust fortifiée. Ainsi Valdaure eschappa ceste fois, les medecins affermans que sa femme l'avoit arraché d'entre les pattes de la mort. Ce respit fut court: car une defluxion ardante de cerveau commençant à tomber par le nez de Valdaure vint à lui ronger le cartilage en dedans. Pour y remedier les medecins ordonnerent certaine pouldre, dont il falloit de fois à autre faire injection sur ceste humeur, à l'aide d'un tuyau de plume, par lequel avec le soufflé on pouffoit doucement ceste pouldre. Il ne se trouva personne qui voulust prendre si fascheuse peine, chacun en ayant horreur. Mais Claire y satisfit alaigrement, & tous les jours aidee de ses eizeaux, faisoit dextrement la barbe à son mari, lequel avoit les jouës & le menton boutonnez de verole, de maniere que nul barbier ne pouvoit commodément y porter le rasoir, ni ne vouloit. De ceste maladie il tomba en une autre, laquelle lui dura sept ans ou environ. Avec diligence incroyable la femme aprestoit la viande à son mari, quoi qu'elle eust deux servantes de chambre & une fille ja grandette. Outreplus elle lui acommodoit ses tentes & emplastres, manioit, estendoit & bandoit tous les jours les cuisses d'icelui pourries d'ulceres, avec telle promptitude & franchise qu'on eust dit qu'elle touchoit du musc, non pas des puanteurs. Aussi juroit elle que le soufflé de son mari, lequel nul n'osoit aprocher à dix pas pres, lui sentoît fort doux. Et comme un jour je lui disois, qu'il puoit merveilleusement, elle s'en courrouça fort contre moi, disant qu'il avoit une odeur de pommes meures & douces. Durant ceste longue maladie, il falloit de jour en autre faire une grande despenſe pour alimenter & medecamenter ce corps broyé par tant de maladies, en une maison qui n'avoit revenus quelconques de possessions terriennes, ni d'heritages, en laquelle dès long temps le trafic estoit cessé, & le gain par consequent. Pour y fournir Claire vendit ses bagues pre-

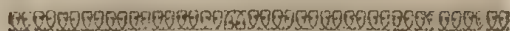
cieux-

cieuses, les  
pris, & un  
veu que le  
ain que le  
que ce fust  
na la vie de  
pulchre, l'e  
malade. Du  
& six autres  
nages, dans 12  
rageux de s  
ou playe qu  
de leurs ent  
de voir. Ce  
& saintere  
entiere (co  
& l'on voit  
compense. L  
yant longu  
descharge d  
femme por  
affermyent  
ne fut tant  
Valdaure le  
cien ceux q  
l'avoit grand  
quelque con  
possible) de  
qui lui esto  
lut elle de n  
un autre Be  
dicité, ni d  
exemple. L  
obseques de  
tout ce qu'il  
n'alleguant  
commandé.  
Mum.

To

cieuses, ses riches carquans, ses robes & cotes de grand pris, & un buffet d'argent, sans se soucier de rien, prou-  
 veu que son mari fust assisté, se contentant de fort peu,  
 afin que le traitement du malade ne defaillist en rien  
 que ce fust. Ainsi Valdaure, aidé de sa femme loyale, trai-  
 na sa vie dedans un corps pourri, ou plustost en un se-  
 pulchre, l'espace de dix ans accomplis, apres sa premiere  
 maladie. Durant ce temps Claire eut de lui deux enfans,  
 & six autres auparavant, ayant esté vingt ans en ce mes-  
 nage, sans iamaïs sentir atteinte quelconque du mal cõ-  
 tagieux de son mari, ni avoir gale, pustule, fistule, roigne  
 ou playe quelconque en son corps, non pas mesme aucũ  
 de leurs enfans, les plus sains & nets qu'il estoit possible  
 de voir. Ce qui monstre combien excellente est la vertu  
 & saincteté des femmes, qui d'amour sincere & de foy  
 entiere (comme il convient aussi) respectent leur maris:  
 & l'on void aussi combien liberalement Dieu les en re-  
 compense. Pour retourner à Valdaure, il mourut vieil, a-  
 yant longuement languì, ou plustost il sortit du monde  
 deschargé du joug de tant de griefves douleurs: dont sa  
 femme porta tel dueil, que ses plus proches & familiers  
 affermoient, que jamais jeune, entier, beau, riche mari,  
 ne fut tant pleuré, lamenté & regretté de femme, que  
 Valdaure le fut de la sienne, laquelle detestoit à bon es-  
 cient ceux qui en lieu de la consoler disoient que Dieu  
 l'avoit grandement soulagee, & vouloyent lui en faire  
 quelque conjouissance: car elle souhaitoit (s'il eust esté  
 possible) de r'avoir son mari en eschange de cinq enfans  
 qui lui estoient restez. Et quoi qu'encore jeune, si reso-  
 lut elle de ne se marier, disant qu'elle ne trouveroit pas  
 un autre Bernard Valdaure. Je ne parle point ici de pu-  
 dicité, ni d'integrité de vie, dont Claire fut un illustre  
 exemple. Pour clorre ce discours, apres la sepulture &  
 obseques de son mari, elle fut soigneuse de satisfaire à  
 tout ce qu'il avoit ordonné, comme s'il eust esté en vie,  
 n'alleguant autre raison que celle-ci, Mon mari le m'a  
 commandé. *I. Louys Vives au 2. livre de la femme Chre-  
 tienne.*





## FOYE au corps humain.

Combien qu'en quelques endroits des volumes precedens j'aye touché quelque chose du foye au corps humain, j'en parlerai ici plus amplement, & en représenterai de diverses histoires recueillies du thresor de Iean Schenck de Grafenberg, docteur medecin à Fribourg en Brisgavv.

Eralme atteste que le foye de M. Iean Colet Doÿen de S. Paul à Londres fut trouvé velu en quelques endroits.

*An 15. liv. de ses epist.*

Cyriaque Lucius docteur medecin anatomisant un corps trouva le foye rond, moindre que l'ordinaire, montant avec le diaphragme en la poitrine iusques à la mammelle droite. *En ses observations.*

J'ai veu (dit Colombus) un foye attaché au peritoine.

*An 15. liv. de son Anatomie.*

Lambert Tulutan medecin d'Anvers & Thomas Comaus chirurgien, declairent par acte public, publié & communiqué par tout, que dans le corps de feu Matthias Ortelius marchand d'Ausbourg demeurant & mort en la ville d'Anvers, ne fut trouvé foye ni ratelle quelconque, l'an 1564. le vingtuniesme iour de Septembre. *Là docteur Schenck en l'observ. 7. du 3. liv. de ses recueils.*

Vne fois j'ai veu deux foyes en un corps humain. *Cornelle Gemme, au 2. liv. de l'Art Cyclognomonique.* Il adiouste avoir veu aussi un foye au costé gauche, & la ratelle au costé droit. *Là mesmes.* Autant en disoit un docte Professeur de Padouë, surnommé *Aquapendens*, faisant mention de certain musnier.

Benivenius afferme avoir guéri la saignée de la veine qui tend droit au foye certain Italien, fort affligé d'une douleur vehemente, où le prenoit depuis le costé droit iusques à l'espaule & à la gorge, dont s'ensuivoit vomissement de bile, hocquet & estranglement presque insupportable. Adiouste aussi, qu'il appliqua sur l'endroit du foye les emplastres mis sur la poitrine du patient, lequel

quel en per

des can

Vn Padou

par certain

de les com

expert chu

foye, dont

gemente pr

porta fore

Vaque au 2

Vn autre

mal, le quel

traite par le

l'apokemie

vres de pus

le vilage d

un tuyau d

re, & fut e

voyses à Sch

Thomas

Bologne, y

ayant un ap

ché en aboi

de la toux.

pourries.

Pl. fleurs

ques anat

foyes esto

iambes, de

liv. des rene

Vne cor

mourut, &

Seigneurs

rent en ig

d'appeller

terre le cor

non mut le

dont le foy

force fut à

cette diue

quel en peu de iours fut remis sus. *En 75. ch. de son livre des causes cachees et maladies.*

Vn Padouan rebuë affligé d'ulcere au foye, fut guéri par certain docte medecin Venitien, lequel contre l'avis de ses compagnons, fit ouvrir par la taillade du rasoir d'un expert chirurgien un endroit de la panse, respondant au foye, dont il sortit du pus en abondance, & de ce soulagement proceda la convalescence du malade, lequel se porta fort bien longues annees depuis. *Ierosme Cap-de Vacque au 23. ch. du 3. liv. de sa pratique.*

Vn autre Padouan, nommé Pigoſſe, atteint de pareil mal, lequel paroïſſoit quelque peu entre deux costes, fut traité par le docteur Hercules Saxonia, qui lui fit percer l'aposteme, dont sortit en huit iours la quantité de 12. livres de pus si vehemente & roide, qu'à la premiere fois le visage du chirurgien en fut tout barbouillé. Il porta un tuyau de plomb l'espace d'un an entier en l'ouverture, & fut entierement guéri. *H. Sax. en ses observations envoyees. à Schenck.*

Thomas Erasius docte medecin tesinoigne avoir veu à Bologne, en presence des docteurs ses maîtres, un homme ayant un aposteme au foye, qui venant à rompre fut craché en abondance, meslé avec sang, par le patient pressé de la toux. *En la 4. partie de ses disputes touchant les fievers pourries.*

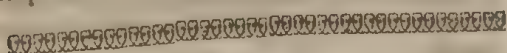
Plusieurs doctes medecins afferment avoir en quelques anatomies trouvé que les apostemes formez es foyes estoient coulez iusques aux cuisses & aux gras des iambes, dont les raisons sont touchees en l'observ. 27. du 3. liv. des recueils de Schenck.

Vne courtisane Venitienne enceinte de huit mois mourut, & fut assez soudain enterree. Les magnifiques Seigneurs se doutans qu'on l'eust tuee de poison, voulurent en sçavoir la verité, & commanderēt aux medecins d'appeller un chirurgien, pour aviser à tout. Ils firent deterrer le corps, l'anatomiserēt, & ayās tiré l'enfant entier, non mutlé, ni endomagé, visiterent le corps de la mere, dont le foye fut trouvé totalement pourri, & si puant, que force fut à tous de sortir viftement du lieu où se faisoit ceste dissection. L'attestation fut que telle putrefaction

de tout le foye entierement, avoit causé la mort à ceste femme. *George Garner en ses observations.*

Es apollèmes de foye le trouvent des pierres noirastres, & de forme comme des petis os. *Rondelet.* La femme d'un advocat Provençal affligée d'un leirrhe ou durillon au foye, tomba en hydropisie, dont s'ensuivit gangrene en la cuisse droite, accompagnée de tresgriefs accidens, comme fièvre aiguë, palmoison, frenesie, hauts cris & douleurs violentes, qui la firent mourir. *Valeriola.* Le mesme dit que sa femme affligée, d'hydropisie causée par telle dureté de foye, fut finalement garantie à l'aide de Dieu par les remedes dont elle usa.

Il s'est trouvé des vers aux foyes de plusieurs hommes & femmes, dont Schenck recite quelques histoires en l'observation 33. de son 3. livre, des vessies, pleines d'eau. *obs.* 34. & 35. des pierres semblablement, en divers nombre, jusques à vingt cinq au foye de Frideric Cleger marchant Aleman, mort sur le Milannois, la moindre estoit comme une fève, du poids de deux onces. *Observ.* 36. où il en raconte beaucoup d'histoires. Nous parlerons des playes du foye au chapitre des Guerisons remarquables ci apres.



### FRERES se ressemblans.

**I**L a esté fait mention au premier volume, sur le titre de *Ressemblance* de certains, entre autres de deux gentils-hommes d'Avignon, qui avoyent de merveilleux rapports par ensemble. En ceste section je parlerai de deux autres, l'aîné desquels vivant encores n'y a pas dix ans, gentilhomme doué de singuliere pieté, m'a escrit quelques fois de l'estroite amitié qu'il portoit à feu son frere, sur le tombeau duquel je fis quelque epigramme à l'instance du survivant. N'ayant peu retrouver sa lettre, je presenterai ce qu'en dit l'auteur où l'amateur des histoires aparies, mises en lumiere l'an 1608. Depuis trente ans (dit-il) lon a veu deux freres surnommez Siffonnes, gentilshommes auxquels la Nature avoit esté si fa-

vora-

vorable ; q  
leurs peti  
mille. L'ai  
qu'il n'esto  
du Cardina  
mes aveve  
traits de v.  
ettant : cen  
son maître  
congé, subit  
de gentilh  
dextremen  
l'entretien  
serviteur a  
puisné aya  
propos au  
soit, que le  
semblables  
servir en sa  
pour l'autr  
si fort, qu  
n'ont pas ta  
core plus es  
l'un ayant e  
l'autre avoi  
depuis sur t  
& se trouva  
raché une  
concurrence  
stre aage, &  
en Cour, &  
qui ne les  
Pourtant ie  
me temps  
Nonnains a  
vé mesme c  
sufnommez  
histoires ap  
Amatus l  
vations me

vorable, qu'elle les avoit formez non moins beaux de leurs personnes, que fait naistre d'illustre & acienne famille. L'aîné d'iceux receut nourriture avec le Roi lors qu'il n'estoit que Roi de Navarre, & le puisné fut page du Cardinal de Bourbon. Ces deux jeunes gentils-hommes avoyent telle ressemblance, soit de taille, soit de traits de visage, de meurs & gestes, que bien souvêt l'aîné estant contraint durant deux ou trois jours abandonner son maistre, pour quelques affaires, partoît sans prendre congé, substituant son frere pour servir le Roi en qualité de gentilhomme de sa chambre. De quoi il s'acquitoit si dextrement, que le Roi pensoit estre servi de l'aîné, & l'entretenant de quelques propos secrets, que son seul serviteur absent sçavoit, & non autre, neantmoins le puisné ayant la nature pour protocole, respondoit si à propos au Roi sur toutes les propositions qu'il lui faisoit, que le Roi croyoit que ce fust l'aîné, lequel rendoit semblables bons offices à son puisné, allant quelquesfois servir en sa place le Cardinal de Bourbon; qui le prenoit pour l'autre. Pour le faire court ils s'entresembloyent si fort, que deux œufs d'esgale grosseur & longueur n'ont pas tant de convenance. Mais ce qu'on admire encore plus est, qu'estans encore pages avint un jour que l'un ayant esté fouetté de son escuyer, l'on conut que l'autre avoit receu pareil chastiment en mesme iour. Du depuis fut tiree une dent qui faisoit mal à l'un d'iceux, & se trouva qu'à semblable iour & heure l'on en avoit arraché une à son frere. Je pourroï reciter infinies autres concurrences remarquées entre eux. Mais estans de nostre aage, & gentils-hommes qualifiez, pour avoir vescu en Cour, & parmi le monde, il se trouve peu de François qui ne les ayent veus, du moins connus par reputation. Pourtant ie me deporté d'en parler d'avantage. Au mesme temps y eut deux filles de la maison de la Palisse, Nonnains au convent de Poissy, esquelles l'on a observé mesme conformité & ressemblance qu'es deux freres susnommez. C'est ce qu'en dit celui qui a recueilli les hystoires aparies, au 3. liv. ch. 62.

Amatus Portugais en la cinquiesme Centurie de ses observations medecinales, chapitre 15. fait mention de deux





tant gagné sur tous qu'il n'y avoit contree plus asseu-  
ree pour les voyageurs, au milieu mesmes des grandes fo-  
rests, que la siene. Je marquerai ici un exemple, qui mô-  
strera combien il estoit redouté des siens, enregistré par  
Laonic Chalcondyle. Les Turcsayans attrapé de nuit  
un soldat, du nombre de ceux qui de la part de Dracula  
leur avoyent donné un terrible alarme, le menerent au  
Sultan Mahumet II. lequel lui demanda qui il estoit, de  
quel pays, & d'où il venoit. Ayant respondu à ces demân-  
des-là, Mahumet lui commanda de dire, en quel lieu de-  
meuroit Dracula Prince de Transylvanie. Le soldat fit  
response sçavoir cela sur le doigt, mais qu'il ne l'oseroit  
dire, pource qu'il redoutoit trop un tel Prince. On le  
menace de cruels tourmens & de male mort : à quoi il  
repartit qu'impossible lui estoit de rien descouvrir tou-  
chant cela. Mahumet estonné de la constance de ce sol-  
dat, le fit tuer tout à l'heure, disant, Si cest homme avoit  
la conduite d'une bonne armee, ie m'asseure qu'en peu  
de temps il se feroit grand. *Au 9. livre de son hist. des Turcs.*  
Depuis ce Prince de Transylvanie ayant esté assez long  
temps derenu prisonnier par Matthias Corvin Roi de  
Hongrie, relasché finalement, continua de faire la guerre  
aux Turcs, lesquels le tuerent en une rencontre, & envo-  
yerent sa teste en Constantinople pour tres-agreable  
present à Mahumet. *Bonfin. au 10. liv. de la 3. decade des hist.*  
*de Hongrie.*

Ce n'est que jeu des fureurs de Dracula, (quoi que  
l'on estime que c'est lui qui pour un iour fit empaler  
vifs vingt mille Turcs en une spacieuse campagne) à cō-  
paraison de celles qui se lisent en l'histoire estrange de  
Iean Basilide grand Duc de Moscovie, lequel a dominé  
de nostre temps, & est mort l'an mil cinq cens huiſtante  
quatre, ayant vescu cinquante six ans. Ceste histoire a-  
esté escrite en Latin par Paul Oderborn, qui en trois li-  
vres a dit choses merveilleuses de ce Duc, entre autres  
celles qui s'ensuivent.

I. Je commencerai par le traitement qu'il fit à Magnus  
auquel il avoit promis la Duché ou principauté de Li-  
vonie. Il lui fit boire de sō sang propre meslé avec certain  
bruvage de miel : fit tailler en pieces les archers de la

garde d'icelui. Ce pauvre Seigneur ayât eu les maschoïres mi-brisées à coups de poing, pour se respiter de la mort presente, fut contraint se traîner à genoux un demi quart de lieuë, tremblant & gemissant, jusques au pavillon du Moscovite, lequel le traita comme le plus vil esclave qu'on scauroit acheter, & apres l'avoir vilainement dégradé & bafoué, le laissa aller. Vn Spartiate ou Stoi-que eust autrement dit & fait.

2. A la façon des marchans il fit trafic & troque de mariages, contraignit les femmes Moscovites, à peine de mort, de prostituer leurs filles nō mariees à certains jours de l'annee; & de l'infame gain qu'icelles faisoient de ceste prostitution de leurs corps, ce Moscovite tiroit le plus grand profit, apostant des satellites qui les lui amenoient pour en abuser, puis les despouiller de leurs riches vestemens & joyaux. D'avantage on tua par son commandement les peres de ces filles, s'ils avoyent de quoi, & par tortures contraignit quelques unes d'icelles à deceler les cacheettes où estoient les richesses de leurs peres.

3. Ayant fait longue guerre aux Tartares ses voisins, en laquelle il fut tres-malheureux, & apres une despense inestimable contraint par les mutineries & insolences de ses propres Capitaines & soldats faire une honteuse retraite de devant Casan ville si peu fortē qu'elle meritoit plustost nom de grand village. qu'autrement: tout bouillant de cholere il revient en Moscovie, & couvrant son cruel dessein de claïre en pleine assemblee que désormais il ne vouloit autres gardes que de ses propres sujets, & en choisit incontinent deux mille de ceux qu'il jugea propres à l'exécution de son malalent. En premier lieu sa resolution fut de massacrer ceux qui ne l'avoient pas bien servi en la guerre de Casan, & pour les attraper plus aisement, les convia à un festin magnifique, n'oublans pas les principaux Barons & Capitaines. Il avoit en son voyage de Tartarie remarqué les affections de plusieurs. En ce festin donc il fit asseoir en une table à part ceux qui lui avoyent desconseillé ceste guerre: à chascun d'iceux fit present d'une casaque de veloux noir, pour assisler en tant plus brave equipage au festin.

Mais

Mais pour r-  
cher, il en i-  
gues robe-  
quipage e-  
main, tout l-  
gue harang-  
douceur, la-  
insupportab-  
lien entre les-  
en son prop-  
leur part, au-  
cœur, s'ils co-  
niant il les p-  
continent e-  
de la chaire-  
genoux lui-  
pēt d'amie-  
presence, e-  
bles, chascu-  
autres de le-  
nez en char-  
le de Mosco-  
pieces jettee-  
Cela avint l'a-  
cuns, de quo-  
ne l'ayant m-  
pres ce maff-  
ques annee-  
Tartares de-  
voulut l'emp-  
une crime e-  
tir ceste par-  
mais ce fut  
Turquesque  
4. Basilid-  
teré d'une m-  
ramment de-  
Livonie, bell-  
costé d'Orie-

Mais pour ne donner occasion à personne de s'esfaroucher, il enjoignit aux autres conviez de se vestir de longues robes rouges. On conut tost apres que tout cest equipage estoit une devise de ducil & de sang. Le lendemain, tout le peuple de Moscovv assemblé, par une longue harangue il se plaignit que pour reconnoissance de sa douceur, largesse & bonté, l'on l'avoit chargé d'outrages insupportables, & (ce qui n'avoit oncques paravant eu lieu entre les Moscovites) dressé embusches contre sa vie en son propre camp: qu'aucuns de son conseil y avoyét leur part, ausquels il estoit prest de pardonner de bon cœur, s'ils confessoient franchement leur crime: que le niant il les poursuivroit puis apres à toute rigueur. Incontinent quelques Conseillers & Capitaines aprochèt de la chaire haut esleevee en laquelle il estoit assis, & à genoux lui demandent pardon. Sur le champ, sans respect d'amitié ni de dignité, Basilide fit tuer les uns en sa presence, enfermer les autres en cachots puens & horribles, chascun d'eux à part. Quant aux soldats mutinez & autres de leur faction, ceux que l'on attrapa furent traînez en chariots par toutes les places de Moscovv, capitale de Moscovie, tenaillez vifs, estranglez, escartelez, & les pieces jettees au courant de l'eau qui traverse la ville. Cela avint l'an mil cinq cens soixante, selon l'avis d'aucuns, dequoi ie ne puis rien resoudre, Paul Oderborn ne l'ayant marqué: bien dit-il que Basilide ayant tost apres ce massacre assemblé nouvelle armee, & en quelques annees dompté avec grandes pertes de sa part les Tartares de Casan & d'Astracan; Selym Sultan Turc, voulut l'empescher de passer outre, & l'an 1569. envoya une armee de trois cens mille hommes pour reconquerir ceste partie de Tartarie occupee par les Moscovites: mais ce fut un vain effort, & toute ceste grosse masse Turquesque fut accablee sous sa propre pesanteur.

4. Basilide enflé de tant de prosperitez, & non desalteré d'une mer de sang humain espandu en Tartarie, notamment dedans les villes d'Astracan, jecta l'œil sur la Livonie, belle, riche & grande Province, aboutissant du costé d'Orient à la Moscovie, au couchant bornée de la



mer Balthique, vers le Septentrion elle touche la Suede, la Lithuanie & Samogitie, au midi. Les Moscovites entrez en Livonie, y tuerent tous les hommes, femmes & enfans qui se trouverent devant eux en une longueur de pays d'environ cent cinquante lieues Françoises, & de plus de six vingts lieues de largeur. L'Empereur Ferdinand essaya de remedier aucunement à telles confusions: mais il ne fit rien, au contraire le Moscovite d'accord avec les Tartares, entra dedans la Livonie, où la guerre se continua long temps, à cause de la valeureuse resistance que firent les habitans de Revel & R. ge, principales villes du pays, quoi que le grand Commandeur & ses chevaliers se fussent soumis à Basilde. L'on ne scauroit représenter qu'en un gros livre expres les fureurs terribles des Moscovites en cette guerre, où le fer, le feu, le sang parut de toutes parts.

5. Sans descrire les massacres de plusieurs milliers de Livoniens, exterminés par tous les plus cruels supplices qu'une fureur enragée scauroit inventer, adjoustés l'exemple d'une bestialité detestable. Basilde s'estant rendu maistre d'une ville nommée Ascherade, livra cinquante jeunes damoiselles & leurs meres à des Capitaines Tartares, & les leur fit violer toutes en sa presence, sans estre esmeu de leurs hautes clameurs qui faisoient trembler la campagne d'alentour. Cela fit prendre une merveilleuse resolution aux femmes d'une autre ville nommée Vente, assiégée par le Moscovite. L'apprehension qu'elles eurent de tant execrable traitement, les induisit de s'assembler en une Eglise, en laquelle s'estans avec larmes & grands gemissemens humblement recommandées à Dieu, elles ayans apresté force caques de poudres à canon, disposez en lieux propres, & du bois de toutes parts, elles mirent le feu par tout, dont l'Eglise fut renversée de fond en comble, & les femmes bruslées & acablées dedans & dessous les ruines.

6. Entre tres-grande multitude de prisonniers Livoniens, traînez en Moscovie, Basilde en tenoit trois cens septante huit des principaux de Vente, d'Overpole, & de Cacophuse, avec plusieurs femmes & enfans. Ne voulant qu'ils vieillissent en prison, l'an mil cinq cens septante huit

te huit il le  
d'entendre  
priez, si seint  
der à chascu  
nie. Tous  
donner con  
tons. Ceste  
eussent com  
partie à la M  
toutes à per  
ins les vieill  
les commen  
contraire B  
hors la ville  
les ayans ei  
re de ce ma  
Neglinne f  
debout un  
donnoit si  
nocens, q  
leurs ames  
morts dans  
que le coup  
soient dans  
& Fedron (e  
jour de la pl  
ne voulut  
Seigneur M  
tira dedans  
filles de rac  
fut grosse  
viande. Ma  
qui occasi  
l'appellant  
& imploran  
ce fureux.  
vareilles no  
& deschirer  
à la mort pa  
les bourea

te huit il leur fit commandement de se tenir prests, afin d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. Les ayant contempez, il feint vouloir les delivrer de captivité, fait demander à chacun s'ils desirerent retourner chez eux en Livonie. Tous respondent que s'il plait au grand Duc leur donner congé, volontiers ils se retireront en leurs maisons. Ceste parole fut l'arrest de leur mort, comme s'ils eussent commis crime de leze Majesté, preferans leur patrie à la Moscovie. Ils sont donc condamnez tous & toutes à perdre les vies. Les femmes vefves, les orphelins, les vieillards, les jeunes enfans, les femmes & les filles commencent à lamenter & pleurer chaudement: au contraire Basilide riant à gorge desployee, les fit mener hors la ville, où ils furent cruellement massacrés, les filles ayans esté preallablement violees. La forme & maniere de ce massacre fut telle. Sur le fleuve & marest de la Neglinne fut dressé un petit pont, sur lequel se tenoit debout un cruel bourreau; lequel d'une massue de fer donnoit si rude coup sur la teste d'un chacun de ces innocens, qui paravant avoyent devotement recômandé leurs ames à Dieu, qu'on les voyoit incontinent tomber morts dans le courât de l'eau qui les engloutissoit. Ceux que le coup de massue n'avoit pas escrazez du tout perissoient dans le fleuve. Basilide acompagné lors de Iuan & Fedron (c. Iean & Theodore) ses fils, ne bougea tout le jour de la place du massacre. Fedron, depuis grand Duc, ne voulut assister à ce spectacle, mais suivi d'un grand Seigneur Moscovite, nommé Mikyta Romanovitch, se retira dedans la ville. Il se trouva entre les prisonniers des filles de race Alemâde, pour la rançon desquelles on offrit grosse somme d'argent à Basilide, a famé de telle viande. Mais pour lors la cruauté surmonta l'avarice. Ce qui occasionna les filles de faire le proces à ce prince, l'appellant le plus cruel, perfide, & meschant du monde, & implorant à haute voix la vengeance de Dieu contre ce furieux. Ce fut de l'huile au feu: car le Duc fit devâtelles noyer une partie des autres prisonniers, torturer & deschirer nôbre d'autres, lesquels estoient acouragez à la mort par ces filles, liees puis apres pieds & mains par les bourreaux à des ais si serré, qu'elles ne pouvoyent

remuer bras ni jambes, le reste de leurs corps nuds exposez aux cruels coups d'escourgees, dont elles furent escorchées & deschirées à diverses reprises. Or d'autant qu'elles ne cessoyent de demander vengeance à Dieu protecteur des innocens, de recommander leurs ames à Iesus Christ, en le remerciant de la grace qu'il leur faisoit, les fortifiant parmi tant de douleurs, Basilide leur fit couper les langues, finalement elles furent transpercées de broches ardantes, & ainsi rendirent les ames à leur Sauveur. Leurs corps furent reduits en cendres jetées en la Neglinne, où les prisonniers restans furent amenez, esgorgez comme pauvres agneaux, & precipitez en l'eau.

7. Apres cela, sous ombre d'un traité de paix, Basilide afina Sigismond Roi de Pologne, lui enlevant avec une armee de 300000. hommes une ville frontiere nommee Pelocie couvrant la grand' Duché de Lithuanie, laquelle il saccagea, quoi que rendue par composition, & fit noyer en la Tane tous les Juifs, qui ne voulurent recevoir baptême. Puis il se print aux Suedes, ravagea leur pays, tua, brussa, hommes & villages avec une armee de deux cens mille chevaux. Mais les Suedes firent lors de beaux exploits, & donnerent tellement la chasse à ces pillards, que le quart de ce grand nombre ne revit plus la Moscovie, une part ayant esté noyee en la retraite. Basilide apres tant de courtes, n'ayant plus ce lui sembloit, d'ennemis à battie dehors se remit au vieil mestier, de faire du mal en la maison. Il ne pouvoit supporter qu'on l'accusast d'avoir mis tous les affaires publics en desroute. Le premier qui en fut acablé se nomme Demetrius Ochinn, des premiers aupres du Duc, auquel il osta tous moyes & la vie aussi, chargé du crime de leze Majesté, pour n'avoir beu & vuïdé tout d'un trait la coupe que le Duc lui avoit presenté tout d'un trait.

8. Pour ce que grands & petis murmuroyent de la mort de Demetrius, si furieusement exterminé. Basilide voulut d'heure rabatre le coup, & se faire voye à nouvelles vengeancees. Un iour il assemble son conseil, declare son intention estre de se faire moine, recommande la Moscovie & ses deux fils aux conseillers d'Etat, se transporte

en l'Abbaye  
lequel  
Pape de Mo  
vec declara  
en l'un des  
ner vers de  
mander à la  
& de la vie.  
les principa  
trois Ecclesi  
n ce mot  
les appelle  
plier se rev  
Moscovie  
de ne s'opp  
dit & n'a  
presse au no  
jamais, reco  
ce ses garde  
bände à par  
exterminer  
jamais plus  
pour comm  
& avec mo  
il tint bou  
grands & pe  
streront.

9. Le  
heures en u  
filide, encha  
re nommee  
vint avec u  
chorie. Basil  
latin de Mos  
toit en perso  
rivé, comme  
robe du Duc  
reste, & le  
blanc & sang

en l'Abbaye de Slobode suivi des principaux de sa cour, lesquels tost après il envoya despoillez & nuds vers le Pape de Moscovie avec lettres contenant un adieu, avec déclaration qu'il estoit sur le poinct de faire retraite en l'un des bouts de sa Duché, resolu de ne plus retourner vers des traistres qui cerchoyent les moyens de commander à leur Prince, voire de le despoiller de ses biens & de sa vie. Ce bruit espendu, & tout le peuple esperdu, les principaux, en lieu de prouver à l'Estat, deputerent trois Ecclesiastiques & quatre Politiques, pour aller querir ce moine. Il les escoute, rabrouë & tance asprement, les appelle traistres & perfides, se fait tenir, prier & supplier de revenir. Proteste de n'en faire rien si tous les Moscovites ne s'adstreignoient par serment nouveau de ne s'opposer jamais à chose aucune que leur Prince dist & fist. Ces beaux depurez lui en firent promesse expresse au nom de tous: lui se voyant plus à cheval que jamais, retourne; est reçu avec applaudissement, renforce ses gardes de deux mille mousquetaires, range en une bande à part ceux qui lui estoient suspects, resolu de les exterminer, ou de les escarter si loin qu'on ne les verroit jamais plus en Moscovie. La porte lui estant ouverte pour commander à baguette, dominer absolument, & avec moins de recherche que les Sultans Turcs, il tint boucherie ouverte de miserables Moscovites, grands & petis, comme les histoires suivantes le monstrent.

9. Le Prince de Rostovie, ne pensant qu'à dire ses heures en une Eglise, fut fait prisonnier de la part de Basfilide, enchainé, decapité, son corps jetté dedans la riviere nommée Volga. Lors que Sigismond Roi de Pologne vint avec une puissante armee es campagnes de Radoschovie, Basfilide envoya dire à Iean Petrovice grand Palatin de Moscovie, accusé de trahison, qu'il eust à comparoit en personne devant lui en la ville de Moscov. Arrivé, commandement lui est fait de se laisser vestir de la robe du Duc, puis monter en sa chaire, la couronne en teste, & le sceptre en la main. Ce pauvre Palatin, tout tremblant & sanglottant, obeit. Basfilide lui dit alors, Dieu



vous gard, invincible Empereur de Russie je vous ai finalement fait monter en ce throne souverain, par vous tât recherché: mais vostre domination sera de courte duree. Sur ce mot il lance un javelot au miserable vieillard, de telle violence qu'il le perce de part en part. Alors les gardes se ruent sur le corps panthelant; & le hachét en pieces. Tout son bien fut pillé. Basilide fit enfermer en des cages de bois trois cens serviteurs domestiques du Palatin, & l'on posa tout à l'environ dessus & dessous force pouldres, auxquelles le feu mis tous ces prisonniers furent bruslez en un instant. La femme enceinte & filles non mariees du Palatin furent violees par les gardes de Basilide, puis taillees en pieces.

10. Cesarin du Dusbroy son Chancelier, fut payé de mesme ou non guere meilleure monnoye que Petroviche. Car accusé de paresse, en ce qu'à l'un des voyages en Livonie, il avoit fait marcher l'artillerie un peu trop tard, il fut condamné & cruellement executé à mort avec deux siens fils. L'aîné fut esquartelé vif, si promptement, que Basilide transporté de joye, & riant à gorge desployee admiroit la diligence de ses bourreaux: à quoi aussi tous les assistans, malheureux esclaves, sembloient prendre plaisir. Aussi n'estoit-il loisible à qui que ce fust, de faire mine quelconque d'improuver chose aucune que fist & dist ce grâd Duc: car il n'y alloit que de la vie, pour quiconque entreprenoit d'en parler autrement que par la flatteuse approbation. (Aussi ces cherifs Moscovites en vindrent finalement là, que ce fut un langage ordinaire parmi eux en tous evenemens, Tout ce que Dieu & le grand Duc fait est bon. La volonte de Dieu & la volonte du grand Duc soit faite. Par effects ils ratiifierent tels blasphemés.)

11. Aussi tenoit-il à gages force espions & rapporteurs, qui s'enqueroyent soigneusement de tout ce qui se disoit du Prince, entre les femmes mesmes. Si quelqu'une trop prompte à parler, ou par quelque desdain taxoit tât soit peu les deportemés du Prince, on l'amenoit au chasteau d'icelui, où elle estoit violee, puis estranglee. Il en fit pendre mortes quelques unes ainsi traitees au planché & droit sur les tables esquelles leurs maris pre-

noyent

noyent leur  
voit-on be  
de faire ente  
de subititer  
yent ainsi pe  
leurs: autre  
minez par si  
slide allant  
dames, il les  
renir en pied  
hautes en les  
paillé.

11. Tant  
gentilshom  
que fin à ra  
deles service  
ment fut leu  
ches, que fan  
pres les autre

13. Outre  
habitans de  
Nerve, y pro  
gens au cert  
chasteaux, fo  
reux marche  
terrible aux h  
dans les Egl  
tre les homm  
assemblez ce  
espargner les  
bestes y fure  
tis enfans tra  
les marfos pi  
petis, sans qu  
principaux de  
puissetez m  
enferma & es  
officiers. Les  
riviere. Les a  
par les maria

noient leur repas ordinaire du matin & du soir , & avoit-on beaucoup de peine à obtenir de lui permission de faire entévelir les corps si puans qu'impossible estoit de subsister aupres : Tandis que les corps demeuroient ainsi pendus , les maris n'eussent osé repaître ailleurs : autrement , & descouverts , ils estoient exterminiez par supplices plus cruels & honteux. Quand Basiliide allant par pays rencontroit quelques honorables dames , il les contraignoit de se despouiller nues , & se tenir en pieds debout sur les neiges presques tousiours hautes en ses pays-la, iusques à ce que tout son train fust passé.

12. Tant d'indignitez esmeurent quelques barons & gentilshommes Moscovites à le supplier de mettre quelque fin à tant de rigueurs , lui ramentevant leurs fideles services & l'equite de ceste requeste. L'apointement fut leur ruine : car on leur dressa tant d'embusches, que sans excepter aucun tous furent tuez les uns apres les autres.

13. Outre tant de fureurs il delibera de saccager les habitans de Novograd , de Plescovv , de Thasere & de Nerve, y procedant à force d'armes. Entré soudain avec gens au territoire de Novograd , il s'empara de plusieurs chateaux, fourragea & desola tout le plat pays. Les bourreaux marcherent devant , qui donnerent l'espouvante terrible aux habitans de la ville, lesquels s'enfuirent dedans les Eglises, crians à Dieu misericorde , bannie d'entre les hommes. Les massacreurs Moscovites & Tartares assemblez commencent leur damnable execution , sans espargner sexe ni aage quelconque. Les hommes & les beltes y furent hachez en pieces, les filles violees, les petits enfans transpercez à coups de picques & haliebardes, les maisons pillées & brulées, les meres noyees avec leurs petis, sans qu'o voulust leur permettre de prier Dieu: les principaux de la ville pèdus & eitrâglez à leurs fenestres, puis iettez morts sur le pavé. Quât aux Senateurs on les enferma & esgorgea tous en la maison de ville, avec leurs officiers. Les corps des estranglez traidez & iettez en la riviere. Les autels ne garantirent point les Prestres, tuez par les massacreurs. L'Evesque fut espargné, leql cuidât

adoucir celui auquel il devoit en ceste calamité publique faire le proces & l'adjourner à brefs iours devant Dieu, puis mourir courageusement avecques son troupeau si cruellement devoré) convia le Duc à banquetter au logis Episcopal. Basilide s'y acheminant enjoignit à ses satellites d'achever ce qui restoit de Prestres à Novograd, tandis qu'il disneroit, & de piller entierement toutes les Eglises. Aussi tost fait que commandé. D'autre part Basilide pour recompenser son hoste le mit en chemise, & lui fit present de Prestres tuez. La femme de cest Eveque estoit morte quelques iours auparavant: (car es Eglises Grecques le mariage est permis aux Eveques & autres Ecclesiastiques) ce qu'entendu par Basilide il fit amener une jument, & dit à ce pauvre hoste, Monsieur l'Evesque, desormais voici vostre compagne: vos Prestres viendront aux nopces, & lui donneront les estreines. Outreplus, il commanda qu'on l'appliquast à la torture pour dire où estoient les thesors des Eglises: puis on l'habilla en criminel, & apres avoir esté promené sur la jument, hué & sifflé par toutes les rues de la ville, un bourreau lui coupa la gorge. Outre beaucoup d'entre le menu peuple trāspercez à coups d'esperôs & esclafez dedans les fanges, il y eut deux mille sept cens septante hommes mis à mort diverse & cruelle dedans Novograd, au grand estonnement des habitans de Moscovy, qui en menerent grand dueil.

14. Tost apres la peste assaillit ceux qui estoient restez à Novograd, où les pauvres se trouverent reduits à telle extremité qu'ils vescuient long temps de chair humaine des corps tuez. Basilide rechercha ces miserables anthropophages, qui furēt esquarterez & les pieces iectées en la riviere. Les villes de Nerve, Plefcovy & Thrase eurent mesme cruel traitement de toutes sortes de fureurs contre les biens, la vie, l'honneur d'hommes, d'enfans, de filles, de femmes torturées sans compassion pour deceler l'argent & les autres biens de leurs maris. On cōtraignit les espoux de recevoir pour femmes leurs fiancées, qui avoyent esté violées par les massacreurs.

15. Basilide non saoul de tant de sang, de carnage, de vilénies, de saccagemens, d'embrasemens, assis dedans

l'ordure

l'ordure &  
puissance, le  
d'etat, les  
prenoit m  
avoit cheri  
avertu ceu  
tué prison  
la plan'e  
les cuisses  
son corps  
pas, les fa  
maison d'u

16. Re  
grand'plu  
grand est  
divers in  
lumez, &  
Basil dese  
troupe de  
pose fortes  
dressa par  
malheurs d  
oultre il ba  
conseillers  
de les y em  
n'estoyent  
maints ar  
& autres au  
cieux trait  
de deux cer  
leché de tel  
sang espan  
sant à Basil

17. Le  
Michel Vis  
prudent & e  
luce capitai  
dit, Viscova  
te faire gran  
lan au Turc  
T

l'ordure & sur les cendres de tant de pays, quitte la population, se rue sur Opharaze Lozevic premier secretaire d'estat, son grand conseiller, & si affidé que jamais il ne prenoit medecament que de la main de Lozevic, qu'il avoit cheri durant plusieurs annees. Il est accusé d'avoir averti ceux de Thasere de leur ruine prochaine, constitué prisonnier, battu de verges depuis la teste jusques à la plante des pieds: quoi fait on lui rompit les mains & les cuisses, puis devant tout le peuple il fut esgorgé & son corps empalé. Ses fils, parens & alliez passerent le pas, les fauteurs de tant de confusions disans que de la maison d'un traistre ne faloit la sser aucun survivant.

16. Retiré en la ville de Moscovv, on dressa en la grand'place dix huit eschafauts, & autant de gibets, au grand estonnement des habitans. Tost apres, on apporta divers instrumens nouveaux de tortures, feux sont allumez, & des chaud'eres remplies d'eau mises aupres. Basil de se presente incontinent, environné d'une grosse troupe de bourreaux, se saisit des places d'alentour, y pose fortes gardes, pour asseurer ses executions. Cela se dressa par un jour de Dimanche, pour voiler tant de malheurs d'apparence de devotion. Avant que passer outre il banquera le peuple es porches publics, & les conseillers de la ville en leur hostel commun, delivré de les y empoisonner tous. Les conviez de part & d'autre n'estoyent guere eschaufez à se trouver en telle feste, & maints artifices furent lors employez, pour attirer uns & autres au piege: aux paroles & promesses de tout gracieux traitement on adjousta l'eslargissement prompt de deux cens prisonniers de legere taille. Le peuple alleché de tel apast s'asseure: mais ce fut pour voir plus de sang espandu que de vin, sans espargne d'aucun desplaisant à Basilide.

17. Le premier amené sur un des eschafauts fut Jean Michel Viscovac, ambassadeur de Moscovie, homme prudent & eloquent entre les autres. A l'aprocher, Maluce capitaine des bourreaux de Basilide, courut, & lui dit, Viscovac, tu mourras, ayant par deux fois taché de te faire grand Duc: & par deux fois essayé de livrer Casan au Turc. Mais l'issue de ta trahison sera malheureuse.



se. Puis tournant visage aux bourreaux, leur dit, Compagnons, attachez celui-ci comme il a merité. Mais Viscovac deschifra lors toutes les meschancetez de Basilide, apres s'estre amplement justifié des calomnies qu'on lui imposoit. Il fut tourmenté en diverses sortes, & l'un des secretaires du Duc, contrefaisant le bon valet, alla couper les parties honteuses à Viscovac, lequel de ce coup expira sur l'attache. Mais ce remeraire bourreau fut tout a l'heure condamné à la mort par Basilide, ou à manger & avaler devant tous les assistans ce qu'il avoit osté à Viscovac. Le vilain, pour garantir sa malheureuse vie, fit lors ce qui estoit plus horrible, que la mort, & se sauva dedans son ordure. La vefve de Viscovac despoillee de tous moyens fut recluse en prison, son fils relegué, ses filles violees.

18. Au mesme instant, le surintendant des finances fut amené au gibet, & devant que mourir arrousé d'eau bouillante & d'eau froide en merueilleux tourment. Le cuisinier de Basilide fut executé de mesme supplice, & apres eux, l'on tira des prisons deux cens gentilshommes, plusieurs desquels voulans verifier leur innocence, on rendit leur parole frustratoire par le bruit des tambours, qui ne cesserent jusques apres l'execution de toute ceste troupe. Et comme si l'enfer eust esté ouvert, il sembla lors que les furies fussent entrees en Moscovie pour conspirer avec Iean Basilide la mort d'une infinité d'innocens. Car les satellites du grand Duc estoient tellement acharnez, qu'ils sembloient avoir specialement conspiré contre les pauvres meres & leurs petis enfans, dont ils tuerent grand nombre, tousiours prests à nouveaux massacres.

19. Plusieurs esperdus de voir tous ces furieux spectacles, cent cinquante gentilshommes resolurent de se retirer en Pologne. Mais quelques babillards de leur troupe descouvrirent le dessein, tellement que tous furent attrapez & noyez, & tua-on tous leurs petis enfans entre les bras de leurs meres.

20. Ce ne fut pas encores fait. Basilide continuant de mal en pis tendit embusches au Prince George son propre frere. Premièrement, il apostâ des faux tesmoins qui

qui l'accu  
un sycoph  
ver les mo  
en l'envie  
qui sentist  
bel homm  
ble, benin  
loit que d  
miner, à ca  
tremes en l  
comparoir  
responde  
meurtriers  
sa femme  
fins apost  
tion ne se  
n'eut reco  
cevant de  
des homm  
gent, les d  
le tout ou  
supplia in  
tre qu'elle  
voir promis  
la prosperi  
vant son fr  
la torture,  
deceitloit  
re fois on  
sens, ce qu  
sta les ma  
les autres  
vous voye  
a point eu  
quand ains  
ce & maistr  
vez fait pri  
ei-devant f  
sur cest arti  
miserables.

qui l'accusoyent de trahison. Secondement, on suborna un sycophante qui le charge d'avoir voulu faire soulever les Moscovites en sa faveur. Mais l'encloueur estoit en l'envie de Basilide, lequel n'avoit rien de relevé, ne qui sentist son Prince, à comparaison de son frere, le plus bel homme de son temps, vertueux & vaillant au possible, benin, juste, grave à merveilles, à qui rien ne defailloit que d'estre en la place de son frere, indigne de dominer, à cause de sa luxure, avarice & cruauté, vices extremes en lui. On lui envoya des officiers l'adjourner à comparoître en personne devant le Duc son frere, pour respondre à ce dont il seroit enquis. Descouvrant les meurtriers, il se retire en une chambre haute auprès de sa femme, laquelle se presente plusieurs fois à ces assassins apostez, presté à souffrir pour son mari. Ceste affection ne servant de rien, la pauvre dame voyant sa perte, n'eut recours qu'au dueil & aux larmes. Le Prince apercevant de sa part, que sa vie ne pendoit à rien au regard des hommes, trouve moyen de mettre sa femme, son argent, ses domestiques en quelque recoin, pour garantir le tout ou une partie des grises de son frere. Sa femme le supplia instamment & plusieurs fois, de vouloir permettre qu'elle lui tint compagnie, & que l'espousant elle avoit promis ne l'abandonner non plus en l'adversité qu'en la prospérité. Mais il alla seul, & si tost qu'il comparut devant son frere, les bourreaux tous prests l'appliquerent à la torture, sans pouvoir rien tirer de sa bouche, tant il detestoit telles gens: bien requit-il que pour la dernière fois on lui permit de parler à plusieurs autres là presents, ce qui lui fut accordé. Pour cest effect, on lui osta les manottes, lors estendant la main, & montrant les autres chaines de fer, dont il estoit lié, dit, Soldats, vous voyez l'estat & l'equipage de vostre general. Il n'y a point eu d'ennemi qui ait peu me garroter ainsi: & quand ainsi seroit, ie m'en priseroi d'avantage. De Prince & maistre que j'estoi sur vous, maintenant vous m'avez fait prisonnier & serviteur. Si est-ce que ie vous ay ci-devant fait beaucoup de biens. Or ie n'insiste point sur cest article, car les reproches ne servent de rien aux misérables. Je vous prie d'une chose, Si l'intention de

Basilide est de m'oster la teste, s'il est alteré de mon sang, faites-moi mourir tout à ceste heure: car il ne lui importe de rien, comment, ni en quel lieu ie meure, & ie ferai afranchi de l'ignominie des tourmens. Si vous avez hon-te de tuer celui qui vous en prie, tendez-moi un poi-gnard, & permettez que ie face ce que vous avez juré au Prince de faire. Refusé, le sang lui monte au visage, & tournant sa douce parole en aigreur, adjousta, Meschans & perdus que vous estes, le Dieu qui venge le tort fait aux innocens, vueille ficher ses yeux indignez sur vous: & face qu'un jour vous perdiez les vies en la mesme for-te que les avez ravies à tant de gens de bien & d'hon-neur, jusques à present. Vous estes encore trempéz & souillez du sang des Moscovites, & avez traité les grands comme les petis. Je suis la derniere victime des coupab-les, à vostre compte: mais voici l'imprecation que ie fai sur la teste d'un chacun de vous. Tout le reste de vos jours soit comblé de disette, soyez dechassez de tous, pe-rissiez par ces armes qu'avez employées à massacrer ceux que deviez reconoistre pour amis, ayant laissé en repos les sujets des ennemis. Tout rempli de courroux il se prend à desfier les bourreaux. Incontinent furent envo-yez quelques uns des gardes de Basilide, pour le massac-rer: ce qu'ils firent, sans que lui monstraist semblant de craindre les cimenterres ni les playes, sans cri ni bruit au-eun, mais mourant en vaillant homme, & pour la gloire de sa race & de ses ancestres.

21. Ces nouvelles apportées à la Princesse sa femme, se doutant de la fureur de Basilide, elle cercha moyen de se tirer à l'escart. Deux filles de chambre & quelques da-mes lui tindrent main & compagnie à ceste fin. Long temps cherché, puis trouvee, elle se rendit sous promesse de vie & pudicité sauve. Mais Basilide peu soucieux de promesse & serment, commanda qu'on la tuast. La pauvre Princesse voyant des gens armez venir à elle, les de-vance apuyee sur les espaules de ses deux servantes, & ve-stue d'une robe de drap d'or. Soudain les bourreaux l'empoignent, & l'ayans trainee par les rues & places de Moscov, la tuent, puis jettent le corps en la riviere. Basi-lide sanglant & souillé de tant de meurtres furieux, va-

qua

qua duran-  
mees au p  
dedans l'E  
vice comm  
monies sa

22. Il

Baron ou  
lant de sa  
sauvant, &  
es mains d  
yeux de l'e  
pieces. Sa  
lineul, fu  
teur de lu  
par le gran  
Pierre Bic

porter la re  
fir à la mar  
du tout in  
sang d'un  
sait comb  
homme Si

en un tref-  
bourreaux  
presice qui

Paul Ode  
nombre de

Pologne fu  
plusieurs h

fieres, pare  
trance & à

voulut av  
fussent en

Voici un a

que les ges  
ne pouvans

de supplices  
nes, il comm

prisons, ou  
23. Par

qua durant quelques jours à des ceremonies acoutumees au pays, demeurant par fois une grand' part du jour dedans l'Eglise, jusques à se mesler de dire & faire le service commis aux prestres de Moscovie. Ce furent ceremonies sans effect. Voyons comment.

22. Il y avoit entre les Russiens ou Moscovites un Baron ou grand Seigneur, nommé Pierre Serebrin, vaillant de sa personne, sage & eloquent. Accusé, surpris se sauvant, & amené prisonnier, Basilide le livra tellement es mains du bourreau, que lui-mesmes voulut paistre ses yeux de l'execution de ce Seigneur, lequel fut haché en pieces. Sa teste, ses mains, ses pieds empacquettez en un linceul, furent envoyez à la vesve, avec charge au porteur de lui dire que c'estoit un present à elle envoyé de par le grand Duc. Il ne fut gueres plus gracieux envers Pierre Bicovv chevalier Polonois, duquel s'estant fait apporter la teste, mangeant & buvant à table, il print plaisir à la manier plusieurs fois, & avec propos insolens & du tout indignes, souilla les viandes & la compagnie du sang d'un brave guerrier, renommé pour ses vertus. On sçait combien cruellement il traita Albert Beto gentilhomme Silesien. L'ayant tenu prisonnier long temps en un tref-vilain cachot, il l'en fit tirer, puis le livra aux bourreaux pour lui crever les yeux, & le rouër puis apres: ce qui fut executé. Au mesme temps (rapporté par Paul Oderborn à l'an 1570.) il fit massacrer un tresgrand nombre de prisonniers. Apres que les ambassadeurs de Pologne furent partis de Moscovv, il fit tirer des cachots plusieurs hommes, & mettre à part ceux qui estoient freres, parens & alliez, les contraignant d'escrimer à outrance & à fer esmoulu les uns contre les autres. Il en voulut avoir son passertemps jusques à ce que tous se fussent entretuez, reservé un à qui la place demeura. Voici un autre tesmoignage de cruauté. Ayant entendu que les geoliers & gardes des prisons s'en estoient fuis, ne pouvans plus supporter tant de tris pitoyables, tant de supplices effroyables, de si grand nombre de personnes, il commanda qu'on courust apres & les ramenast es prisons, où ils furent incontinent massacrez.

23. Parlant ci-dessus de la famine. l'histoire que j'ai



touchee là sommairement se rencontre en Oderborn; un peu plus amplement descrite. Basilide faisant bastir l'an 1569. la forteresse d'Orlo, resolut de faire mourir de faim les ouvriers qu'il y avoit employez. Pour éviter une cruelle mort ils s'aviserent d'un cruel expedient: qui fut de tuer quelques uns de leur compagnie (Guaguin en compte neuf, Oderborn sept) pour se nourrir de la chair d'iceux: ce qui fut fait. Ils estoient au nombre de 150. en cest attelier. Quelques uns ne pouvans s'accommoder à gouter telle viande, & reduits à famine extreme, trouverent & tuerent un veau: ce que les Moscovites ont en abomination: ce fut aussi la mort de ces pauvres mangeurs de veau. Car Basilide averti du fait, & contrefaisant le scrupuleux, fit brusler vifs, non les mangeurs de chair d'homme, mais les autres, & jeter les cendres en la riviere.

24. Il y a force Secretaires en la Cour du grand Duc. En ce temps certain d'entre iceux acheta un brochet, dont accusé, comme vivant en plus grandes delices que le Prince, on le constitua prisonnier, & tost apres fut noyé. Comme l'executeur estoit sur le point de jeter ce pauvre secretaire en l'eau, Basilide spectateur du supplice, se met à crier, & lui dire, Or va pescher en enfer, & t'y saoule de morceaux delicieux, comme tu as fait au monde.

25. Estant en son chasteau nommé Alexandrovie, jamais il ne paroissoit joyeux ni devot, en ses ceremonies, que le jour precedent il n'eust apres son dîné fait esgorger plus de vingtcinq hommes. C'estoit son exercice ordinaire. Vn de ses principaux Conseillers, disant en sa maison, envoya son laquai au chasteau voir s'il estoit temps d'aller vers le Prince, pres duquel il se rendoit soigneusement, pour son devoir. Basilide voyant ce laquai debout vers la porte, l'enquiert pourquoy il estoit là, qui l'avoit envoyé? Le laquai declare simplement la commission de son maistre. Incontinent on l'alla querir avec toute sa famille. Ce personnage nommé Telatorv, homme fort resolu, & de long temps disposé à tous evenemens, sans autre difficulté s'achemina avec tous les siens vers Basilide, lequel par une longue

trainee

trainee de  
benigni  
sein, dont  
doient m  
quels il s'  
ees de tel  
lide se rot  
fant, Vou  
l'heure pr  
le retour  
pour mō  
fidie. Tela  
d'innocet  
plus hum  
serrez ch  
puants à  
ils furent  
meureren  
la rigueur  
noissoit p  
26. S  
me Mich  
de son ger  
baston. C  
l'hiver, i  
en la mai  
les caches  
traite seu  
l'appelle  
homme  
re: atten  
gendre  
du pauvre  
chast.  
27. I  
ces quat  
tour quai  
es Eglise  
lors que  
soit que

trainee de paroles, se plaint que sa clemence, largesse & benignité, estoient compensees d'outrages: que par dessein, dont jamais n'avoit esté parlé, ses cōseillers lui tendoyent meschamment des embusches, & que ceux auxquels il s'estoit fié de sa vie jusques alors estoient cōplices de tel attentat. Nul ne repliquant à telle plainte, Basilide se tourne vers Telatovv & ses domestiques leur disant, Vous autres machinez ma mort, & aviez designé l'heure presente pour desgainer les cimenterres, attendant le retour de celaquai. Mais Dieu & les saints ont veillé pour mô salut, & feront tomber sur vos testes vostre perfidie. Telatovv ayant fait une longue excuse ou proteste d'innocence, perdit temps, quoi qu'il usast de langage le plus humble qu'il lui fut possible: car lui & les siens furēt ferrez chacun à part en des grottons obscurs, infects & puants à merveilles, d'où tirez au bout de quelques jours ils furent tous cruellement suppliciez. Leurs corps demeurèrent sept jours sur terre, en proye aux chiens, & par la rigueur du temps furent rendus tels qu'on n'y reconnoissoit presque plus de traits & marques d'hommes.

26. Souventesfois le beau-pere de Basilide, nommé Michel Temrucovv se trouvoit, convié, aux repas de son gendre. Il y receut tousiours quelques coups de baston. Quelquefois, durant les aspres froidures de l'hyver, il le renvoyoit tout nud & à travers les neiges en sa maison. Par fois il le torturoit pour descouvrir les cachettes de son argent. La maison n'estoit pas traitée seure à ce beau-pere, au contraire on pouvoit l'appeller prison, où par un artifice brutal ce pauvre homme se voyoit reduit à desespoir faute de nourriture: attendu que par le commandement de Basilide son gendre, on attachoit quatre grands ours à la porte du pauvre Michel, pour empêcher que nul n'en aprochast.

17. La coustume de Basilide estoit de faire lascher ces quatre ours en la presse du peuple de Moscovv, sur tout quand hommes & femmes alloient es jours de feste es Eglises. Si quelque personne estoit estouffee en foule lors que ces bestes couroyent à travers. Basilide n'en faisoit que rire, & quant à ceux que les ours estrangloyent,

disoit qu'il falloit supporter tel, accidens, pource que les Princes ses fils prenoient grand plaisir à tels jeux. Qu'il falloit reputer heureux tous ceux & celles que les ours du grand Duc avoient estranglez : veu mesmes que le Duc s'estoit grandement resiouy d'en voir la meslee, Pour apaiser les femmes vefves affligees de la mort de leurs maris, il leur faisoit distribuer quelques pieces d'argent. Au regard des corps tuez par les ours, en lieu de les ensevelir & enterrer, ils estoient portez au chasteau, & y demeuroient estendus dedans la basse cour, en spectacle aux courtisans.

28. Ceux qui se trouvoient lors pres ou loin de ce Prince estoient bien empeschez à comprendre, s'il estoit meilleur de lui dire quelque chose en jouant ou à bon escient, ou de se taire du tout, le silence ou le trop parler y estant perilleux. Cæsar Vlodimir, seigneur de fort noble race en Russie, ferré dedans un puant grotton, pour eschapper de là s'avisé d'une fourbe, & cuidant en donner d'une à Basilide, declaire au geolier qu'il avoit un grand secret à declairer au Prince. Il y est promptement mené : enquis, dit que dormant, avis lui avoit esté qu'il voyageoit par des deserts sans chemin ni sentier, & y avoit rencontré le Roi de Pologne. L'interrogant pour quoi il marchoit à teste baissée & tout triste en si sauvages lieux, lui avoit respondu, Vne mort cruelle & non attendue m'aguette, & fait que je tracasse ce qui me reste de vie, cherchant seure cachette sans en trouver : encores en fia le Prince de Moscovie m'attrapera, & sera Roi de Pologne comme j'ai esté. Cæsarin trouva toutes autres oreilles qu'il n'avoit pensé : car Basilide enjoignit qu'on le torturast pour declairer le fond de telle invention. Les bourreaux en sceurent incontinent la verité, ce qui tourna en ruse entre les courtisans, mais en pleur à Cæsarin refermé dedans son grotton, jusques à ce que l'on vist plus clair en ses songes.

29. La coustume de Basilide estoit de prendre plaisir aux bouffonneries, & brocards facécieux de certains poursuivans les repeux franches & les bonnes tables de la Cour. Quelqu'un de ces plaisantins, ne s'achant pas bien encores les tours du mestier, quoi qu'il eudast y estre

estre mis  
compagnon  
dit à poin  
senes lui es  
fit apporte  
en telle ab  
rable char  
cuisses n'en  
C'estoit un  
gens, qui se  
ne surent es  
sur les oreil  
que le pau  
res apres  
30. L'a  
couleur. B  
tant un jou  
teste de tou  
la pour un  
se presenta  
poigne par  
avec ces me  
gnement : c  
heüre conte  
31. Voy  
raison des p  
tragedie Ba  
battue de fa  
tarefques,  
troupes de  
mans & Su  
des victoire  
ne voulant  
tes les fur  
mais à la ver  
avertir de pen  
un de certai  
du ciel, marq  
fix, resences  
de pierre est

estre maître passé, fut si sot un jour, que d'oser faire du compagnon avecques Basilide, & resveiller (comme on dit) à pointes d'alefine le lion endormi. Quelques gausseries lui eschapperent, dont Basilide se sentant piqué fit apporter du brouët tout bouillant, dont il fit verser en telle abondance entre la chemise & la chair du miserable charlatan, que sa peau depuis le col jusques aux cuisses n'estoit nullement propre à faire aiguillettes. C'estoit une aspre censure à la vanité de telle sorte de gens, qui se jouënt à leur maître: mais elle fut suivie d'une fureur estrange: car Basilide lui desserra si rude coup sur les oreilles d'un batton ferré qui lui servoit d'apui, que le pauvre farceur en mourut à bon escient peu d'heures apres.

30. J'adjousterai un autre recit presque de mesme couleur. Borides Tritovv, Palatin de Siericie, se presentant un jour à lui, & faisant la reverence, fit une longue teste de tous les tiltres du grand Duc, lequel prenant cela pour un trait de mocquerie, attendre que le Palatin se presentast à lui, comme il banquettoit: car lors il l'empoigne par l'oreille droite, & la lui coupe entierement: avec ces mots, Vn jour ie vous recompenserai plus dignement: car vous estes un galant homme. Pour ceste heure contentez-vous de ceste reconnoissance.

31. Voyons maintenant en peu de lignes, à comparaison des precedentes, la catastrophe de ceste longue tragedie Basilidienne. La Moscovie ayant esté rudement battue de famine & de peste, de courses & ravages Tartaresques, item des desfaites notables des meilleures troupes de Basilide, sur lesquelles les Polonois, Allemands & Suedes, quoi qu'en petit nombre, obtindrent des victoires signalees en Livonie. Mais la justice divine voulant restreindre & terrasser Basilide mesme & toutes ses fureurs une fois pour toutes, non en un coup, mais à diverses reprises. Avant qu'en venir là, Basilide fut averti de penser à soi par divers prodiges nommément un de certaine large & espaisse piece de marbre tombee du ciel, marquee de caracteres inconnus, en presence de six presences, dont les trois moururent de frayeur. Ceste pierre estoit arrousee de gouttes de sang. Basilide fit



tirer de prison deux prestres Grecs, auxquels il promit re-  
 compense & liberté, s'ils lui deschiffoient ces caracte-  
 res. Soit qu'ils en eussent conoissance, ou voulussent es-  
 chapper, ayans consulté par ensemble, l'un d'eux fit res-  
 ponse, Grand Duc vous voyez la desolation du pays,  
 mettez le doigt sur la bouche, & pensez à apaiser Dieu  
 courroucé. Lui touché de telles menaces, mais non  
 changé, commande à ses gardes de briser la pierre: mais  
 ce fut sans toucher au bras qui l'avoit iettée, & qui lui a-  
 parut bien tost apres. Estienne Bathori, paravant Vaivo-  
 de de Transylvanie, apres la retraite de Henri de Va-  
 lois, fut esleu Roi de Pologne l'an 1576. au mois de May.  
 Ce Prince genereux ne pouvant ni ne devant supporter  
 les torts & opprobres faits trop audacieusement à la Po-  
 logne par Basilide & les Moscovites, resolut par l'avis des  
 Estats en l'assemblée generale de Varsavie de confon-  
 dre ceste fureur orgueilleuse du grand Duc, auquel fut  
 envoyé jusques dedans sa forteresse en la ville de Mos-  
 covv Basile Lopatinsc seigneur Polonois, acompagné  
 de genereuse noblesse. Quoy que Basilide raschast de  
 desfourner le coup, si salut-il qu'il vist le bras de Dieu  
 le menaçant par la voix & l'espée du Roi de Pologne.  
 Car Lopatinsc avec le cimenterre nud en la main lui de-  
 nonça la guerre à feu & à sang, comme aussi à tous ses  
 sujets, au nom d'Estienne Bathori & de toute la Polo-  
 gne. Ces desfis sortirent en effect, & trois ans durant  
 voire d'avantage Basilide & tous ses adherans furent ba-  
 stonnez d'estrange sorte par les Polonois tousiours vi-  
 ctorieux. En fin par les artifices de Basilide, lequel a-  
 vina plusieurs qui se cuidoyent beaucoup plus rusez que  
 lui, obtint la paix, lors qu'il estoit sur le point d'une e-  
 strange ruine. Sile Roi de Pologne fut bien servi ou  
 non, l'histoire le montrera mieux ci apres qu'elle n'a fait  
 jusques à present. Ceste guerre engloutit presque tous  
 les bourreaux & massacreurs employez par Basilide contre  
 les innocens, il perdit un nombre inombrable de su-  
 jets tuez es sieges, rencontres & fuites, beaucoup de for-  
 tes places & grande estendue de pays, fut contraint ren-  
 dre tout ce qu'il avoit usurpé de la Livonie, & en faire  
 desloger ses garnisons de cinquante deux forteresses.

C'e-

C'estoit luy  
 il passer  
 qu'à glaiv  
 la guerre  
 la paix av  
 part & d'  
 huitante  
 de sa mis  
 durant ce  
 du monde  
 tres hom  
 vant l'acc  
 faut pas c  
 le des fut  
 Prince.

Enviro  
 des Pol  
 rant de n  
 ne s'es  
 Mais red  
 n'osoyen  
 voisins s'a  
 lide qu'ils  
 cher où l'  
 tre autres  
 ce qui s'e  
 nous rega  
 verse noll  
 sont emm  
 filles viol  
 les reduit  
 stre ancie  
 honnorat  
 faire teste  
 nettemen  
 servitude  
 qui le me  
 faite croiss  
 leur allon  
 audace, ta

C'estoit lui arracher les dents & les entrailles, si faloit-il passer par là, comme force lui avoir esté d'endurer qu'à glaive desgainé Lopatinse lui eust porté le feu de la guerre jusques aux yeux. Ayant receu nouvelles que la paix avoit esté conclue, & juree par les deputez de part & d'autre au commencement de l'an mil cinq cens huitante deux, se voyant desgagé de l'horrible prison de sa miserable conscience, en laquelle il s'estoit veu durant ceste guerre triennale, il parut plus content du monde, quoi que malheureux par dessus tous autres hommes, tesmoin ce qui lui avint quelques mois avant l'accord fait avec le Roi de Pologne. Ce qu'il ne faut pas oublier, l'acte de la question étant la principale des fureurs effroyables descouvertes en ce miserable Prince.

Environ le milieu de la troisieme annee de la guerre des Polonois contre Basilide, les Moscovites accablez de tant de malheurs, voyans d'autre part que leur Prince ne s'esmouvoit de rien, commencerent à se mutiner. Mais redoutans ses mains, & leur mutuelle perfidie, ils n'osoient se remuer. En fin ceux d'Vlodomire & leurs voisins s'assemblerent, & par leurs deputez dirent à Basilide qu'ils estoient ses fideles sujets, appareillez à marcher où l'on les conduiroit pour la defense du pays. Entre autres remonstrances fut par eux proposé en somme ce qui s'ensuit. Il y a tantost trois ans qu'à bras croisez nous regardons la ruine de nostre patrie: l'ennemi renverse nostre religion, nous rend esclaves: nos vieillards sont emmenez captifs, nos jeunes hommes esgorgez, nos filles violees: les châps labourables sont en friche, les villes reduites en masures: nous avons tâté degeneré de nostre ancienne valeur, que la plupart estime qu'il soit plus honnorable de monstrier le dos aux ennemis, que de leur faire teste pour sauver nos concitoyens, & mourir honnestement pour la patrie. Ceux qui pourchassent nostre servitude sçavent qu'un peuple couard tend les mains à qui le menace: pourtant paroissent ils plus prompts à faire croistre nostre malheur. Mais si de forces unies nous leur allons au devant, sans doute nous briserons leur audace, tant massive soit-elle, garantirons la patrie de

peril à tousjours. Les temples, les autels, le service divin le nous conseillent, la patrie nous en fait instante requeste, nos successeurs & nostre liberté nous exhortent de ce faire. Or puis que nous avons besoin d'un chef en tel expedient, nous vous supplions, Serenissime Prince nostre Seigneur, qu'il vous plaise envoyer vostre fils aîné pour estre avec nous en ceste guerre tant honorable. Le voyant tous les jours, aisément nous recouvrerons nostre ancienne reputation de braves guerriers, & ne ferons difficulté de verser nostre sang es combats, & de mourir au lit d'honneur, pour acquerir prospere repos à la patrie.

Basilide estimé des siens non seulement grand & invincible Empereur de Russie, mais comme un Dieu en terre, & qui avoit fait courir le bruit en Moscovie, que Dieu & ses saints l'avoient conseillé de se reposer & faire feste durant ces tumultueux efforts du Roi de Pologne, se voyant accusé de nonchalance & d'oubliance de son devoir par ses sujets, commence à fremir, & crier qu'on lui dressoit des embusches, & que c'estoit une conjuration contre sa teste. Il sort en public sans gardes, jette en pleine assemblee devant tous sa robe & couronne ducale, commandant qu'on les baillast à un autre, qui eut l'adresse de les gouverner, & auquel ils sceussent obeir. Là dessus il fait mention de ses largesses, de ses promesses en la conquête de Livonie, de ses victoires aux despens des Turcs & Tartares; de ses prudentes adresses à maintenir & agrandir la dignité du grand Empire de Russie & Moscovie. Que si ses sujets se repentoient d'avoir reçu tant de biens il quittoit l'Empire, leur rendoit la couronne, & les exhortoit de chercher un Prince qui leur commandast. Le peuple tout confus cria qu'il reprint la robe & couronne ducale; ce qu'il refusa faire, jusques à ce que justice fust faite des auteurs de la sedition. Sur ce tournant les yeux vers le Prince Ican son fils aîné, lui tint ce langage, Et toi, pendard, as-tu bien osé te presenter devant ton pere avec un cœur si felon? qui t'a meu d'allumer les haïnes & conspirations comme de gayeté de cœur? Est-ce ainsi que tu te souviens de la reverence filiale? N'y avoit-

avoit-il poi-  
mes, qu'le  
fatigues d  
ge de gene  
d'oster à t  
Que cerch  
faire mou  
le Prince d  
que Prince  
qu'à l'aveni  
vres peres  
le censure,  
faire ses ex  
ler. Mais  
Basilide ve  
droit à la t  
nement &  
sorte que  
de sang, co  
pour evite  
vant les ye  
fils en core  
furieux dev  
vant les mai  
son fils, le b  
du public, a  
jeune hom  
cris de son p  
solazion en  
point, q  
contiendro  
vain de sa b  
que j'avo  
auteur de c  
pere l'empir  
mis avec plu  
reste, je p  
m'enterre, p  
En ces en  
coute la vill

avoit-il point de plus propre occasion de courir aux armes, qu'en foulant ton pere à tes pieds, & cherchant les fatigues d'une guerre malheureuse? Acceptant la charge de general, que le peuple t'a donnée, as-tu pas essayé d'oster à ton pere la dignité de conducteur d'armee? Que cherches-tu en toute ceste conspiration, qu'à me faire mourir? Or pource que tu mesconoïs en ton pere le Prince de Moscovie, il apperra que je suis moins pere que Prince, & te ferai servir d'exemple aux autres, afin qu'à l'avenir nul ne se mocque du malheur de ses pauvres peres & parens. Le Prince Iean tout esperdu de telle censure, & baissant les yeux en terre, s'appresta pour faire ses excuses, priant son pere de lui permettre de parler. Mais comme il commençoit, encore tout troublé, Basilide voulant lui faire signe qu'il se teust, lui donna droit à la tempe un ferme coup de baston ferré. L'estonnement & la frayeur lui fit oublier qu'il estoit blessé, de sorte que sans prendre garde qu'il estoit tout couvert de sang, comme il pretendoit se tirer un peu plus loin, pour eviter un deuxiesme coup, il tombe par terre devant les yeux de son pere. Le malheureux voyant son fils encore panthelant, mais hors d'esperance de vie, de furieux devint penitent, se mit à tordre ses poings, levant les mains au ciel avec force lamentions. Il parle à son fils, le baise, le console, deplore son malheur & celui du public, accuse Dieu & les Saints d'avoir precipité ce jeune homme en mal irremediable. Le fils entendant les cris de son pere, reprend ses esprits, declare que sa consolation en l'estat où il se sentoît réduit consistoit en ce point, qu'ils s'asseuroit que ses dernieres paroles ne contiendroyent que pure verité, laquelle ne sortiroit en vain de sa bouche. Celui (dit-il) m'a osté le sang & la vie que j'avois receu de lui: mais Dieu sçait que je n'ai esté auteur de conspiration quelconque. Je souhaite à mon pere l'empire de tout le monde, & qu'il frappe ses ennemis avec plus d'adresse & d'heur qu'il n'a fait son fils. Au reste, je pense avoir juste raison de demander qu'on m'enterre, plustost que de me plaindre.

En ces entrefaites un bruit merveilleux se leva par toute la ville, chascun trembloit, tous deploroient le



malheur du Prince, plus que leur misere propre. Basilide forsené demouroit assis par terre, sans se soucier de manger ni de boire, vestu d'un habillement d'esclave, & apuyé contre la paroi, voyant la face de son fils sentir la mort, employa jours & nuicts à pleurer sa perte, & le miserable accident du ieune Prince, lequel cinq iours apres le coup receu, parmi grandes angoisses spirituelles & douleurs corporelles, trespassa, puis fut royalement enseveli. Basilide fort esmeu de ce coup, se doutant bien que Dieu vengeroit cest horrible forfait tant sur lui que sur toute la Russie, envoya en Grece (selon que ses opinions pouvoient s'estendre) la somme de septante sept mille ducats aux patriarches de Constantinople & d'Alexandrie, item aux moines gardiens du saint sepulchre, afin de prier Dieu & offrir sacrifices pour l'ame du defunct, & qu'elle ne fust point damnee. Mais c'estoit plustost à la hienne qu'il convenoit penser: d'autant qu'elle estoit en aussi meschant estat qu'auparavant: tesmoin ce que Paul Oderborn en remarque comme s'ensuit.

Basilide affligé de tant de maux irremediabiles pres & loïn, la guerre de Pologne l'ayant renversé de haut en bas, l'opinion qu'on avoit de sa valeur estant du tout aneantie, son armee, son artillerie, toutes les provisions & munitions perdues, desnüé de forteresses & de retraites, privé de la presence de son fils aisné qu'il avoit occis, ne voyant rien en sa pensée que prisons, ruines & morts de ses sujets, se voyant mesprisé de chascun, & mocqué de ses ennemis, s'aliçta pour la dernière fois, deux ans apres la paix traittee avec le Roi de Pologne. Quelques jours avät que tóber malade, il vomit le reste de ses fureurs effroyables sur ses sujets, réplissant tout le pays du sang des Moscovites, & des pitoyables plaintes d'infinites personnes innocentes, sans respect aucun de sexe ni d'age. Il dressa un roolle de proscripts, entre lesquels estoient deux mil cinq cens hommes de guerre, qui avoient rendu par composition Polocie & autres places fortes au Roi Estiene. Son intention estoit de les exterminer tous, ou de les envoyer si loïn, que jamais on ne les vüst en Moscovie. La paix faite puis apres, il les rappella:

rappella: à  
drent le pro  
uns, & jette  
tent d'avoir  
les person  
royé ses pa  
Il tenoit p  
proches &  
tous par les  
té farouche  
dire que Di  
fleschi par l  
gez, contre  
loit des co  
des nouve  
re: quoi qu  
reux pour  
fut tellem  
donnerent  
sieurs jour  
ne but sub  
qu'il estoit  
douleur ay  
ler, mais ne  
appelloit fo  
à moi, qui n  
crier, Vien  
voire effay  
cesse des p  
Fedron fils  
chasteau p  
meschant  
de les main  
mutinez  
pour le sup  
autres Mich  
tes les parti  
chasser au l  
ne pouvant

rappella: à quoi obeissans ils posèrent les armes & vindrent se prosterner à genoux devant lui. Il en fit tuer les uns, & jeter les autres en des puants cachots. Non content d'avoir osté la vie aux lasches guerriers, il se rua sur les personnes paisibles, cuidant que pour avoir ainsi nettoyé ses pays, son repos seroit plus agreable & aiséuré. Il tenoit prisonniers infinis hommes de diverses nations proches & eslongnees, avec intention de les faire passer tous par les mains des bourreaux, pour saouler sa cruauté farouche par tant & tant de supplices. J'oseroi bien dire que Dieu misericordieux & souverainement bon, fieschi par les humbles prieres de tant de pauvres affligez, contre lesquels Basilde aiguisoit des cousteaux, fisoit des cordeaux, mixtionnoit des poisons, machinoit des nouvelles geines, n'attendit plus à le racler de la terre: quoi qu'au reste il semblast encores robuste & vigoureux pour porter le faix d'une longue maladie. Mais il fut tellement pressé de la fievre que les medecins l'abandonnerent. Son estat parut lors du tout miserable: plusieurs jours durant il ne parla à personne, ne mangea ni ne but substance quelconque. Ses serviteurs tenoyent qu'il estoit devenu muet. Au bout de quelques iours la douleur ayant donné effor à la voix, il commence à parler, mais ne disant qu'un mot, asçavoir Iuan. Sans cesse il appelloit son fils Iuan, disoit, le voila, ie l'enten qui parle à moi, qui m'acoste, & les larmes aux yeux ne cessoit de crier, Vienga mon fils. Apres ce long dueil il se reprint, voire essaya de rentrer au monde. Arie Vdudovie, Princeesse des plus belles & honorables de son tēps, femme de Fedron fils puisné de Basilde, venant de fois à autre au chasteau pour son devoir envers son beaupere, il fut si meschant que d'essayer à la corrompre, mais elle eschappa de ses mains, à force de crier: de sorte que voyāt plusieurs mutinez contre lui à cause d'un si derestable attentat, pour le supprimer il fit mourir six gentilshommes (entre autres Michel Sulin, personnage illustre) qui savoyēt toutes les parties de ceste tragedie. Il avoit resolu aussi de chasser au loin Arie, s'il ne pouvoit la faire mourir ce que ne pouvant executer bōnement, il sollicita furieusement

son fils de la repudier & en espouser une autre. Mais les vertus de la Princeſſe ayans plus de credit vers son mari que la ſollicitat: on d'un pere ſi malheureux, ceſt effort fut vain: & Baſilide retourné de ſa forcenerie en quelque honte de ſes forfaits changea de ſtile, ſe comportant en grande douceur avec ſes officiers & domeſtiques, qu'il appelloit compagnons, amis, allies, refuges & gardes de ſa vie, ſes associez en tous perils, à l'aide deſquels il avoit dompté les Livoniens. Il diſoit ſes victoires avoir eſté obtenues par la valeur des armes de ſes domeſtiques, qui avoyent ſuivi en guerre ſon pere & ſon ayeul: que l'empire de Ruſſie ne lui eſtoit eſcheu que par leur moyen: ſomme qu'eux ſeuls lui avoyent acquis gloire immortelle en la deſaite des Tartares & des Turcs.

Après tout cela, ſa conſcience lui ayant ramentu ſa freſle condition, de ſorte que la mort l'aguettoit ainſi que les autres hommes, ne ſçachant ſur quel coſté ſe tourner pour trouver repos, il envoya des preſents à tous les eſtrangers qu'il detenoit es priſons, requerant qu'ils priaſſent Dieu & les Saints jour & nuit pour ſa proſperité. Que s'ils le faiſoyent de bon cœur, il promettoit leur donner afranchiſſement & tout libre paſſeport pour ſortir à pur & à plein des priſons, pour s'en retourner en leurs pays. Il n'y avoit piece d'eux qui ne ſouhaitaſt inceſſamment la mort de Baſilide à cauſe de ſes fureurs cruelles & infames, n'eſtimans qu'il euſt autre choſe d'homme que l'apparence externe: attendu que ſon paſſeremps conſiſtoit à faire couper en deux pieces, & viſs, les pauvres innocens, faire devorer pluſieurs autres par les beſtes ſauvages, violer dames & damoiſelles, puis faire eſtrangler celles qui s'en plaignoyent, & faire pendre leurs corps morts ſur les tables des chambres où leurs maris & peres prenoyent leur reſection ordinaire, contraindre les peres à manger la chair de leurs enfans: ſomme, le tenans pour un monſtre deteſtable & odieux à tout le monde. En lieu donc de requerir longue vie à ce malheureux, ils ſupplioyent à jointes mains & de penſee alaigre Dieu tout puſſant, qu'il exterminat bien toſt Baſilide, comme une peſte nuſſible à la ſociété des hommes. Leurs

prie-

ptières p  
que deva  
dans & d  
turelles,  
le mang  
tures inf  
lui perm  
comme t  
neant moi  
coup.

Car qu  
tomba en  
tout ſes  
verſes &  
quatre h  
me mort  
front tou  
laſcher &  
plus eſtro  
ſuppliee.  
porté &  
froyable  
niers. Le  
prompte  
ciſquelles  
manda au  
ſalut de  
ehaſcun d  
ne liberté  
de leurs  
couvrir  
de geines  
xielme e  
que la pu  
en un mo  
veilles. N  
que le mal  
voir l'auc  
avec leurs  
& au pas

prières portèrent coup. Car la maladie serra plus fort que devant le chetif Basilide, lequel devint si puant dedans & dehors le corps, nommément en ses parties naturelles, que les poux l'accueillirent & commencerent à le manger tout-vif. Entre tant d'aspres tourmens & tortures insupportables de corps & d'ame, encore Dieu lui permit de manger & boire quelques fois, & l'amena comme tout-troublé sur le bord de l'abysme, le reservant neantmoins en terrible langueur, jusques au moment du coup.

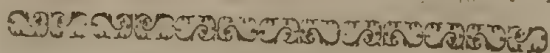
Car quelques jours devant que sortir du monde, il tomba en telle stupeur & si profond amortissement de tout ses sens interieurs & extérieurs, que par trois diverses & successives fois, chascune d'icelle durant vingt quatre heures continues & entieres, il demeura comme mort en son lit. Revenu à soi la premiere fois d'un front tout retiré de despit & d'horreur, il pria son fils de lascher & mettre en pleine liberté certains detenus es plus estroittes prisons, qui n'attendoient que le dernier supplice. Là dessus il declaira tout haut avoir esté emporté & cruellement geiné en un lieu tenebreux, effroyable & terrible à merveilles, à cause de ces prisonniers. Le prince Fedron effrayé de telles nouvelles, fit promptement demolir les toits des prisons obscures, esquelles ces prisonniers avoient esté detenus, & commanda aux habtans de Moscovv de prier Dieu pour le salut de Basilide. Quant aux prisonniers, il donna à chascun d'eux grosse somme d'argent, les mit en pleine liberté, promettant de les accommoder pour le reste de leurs jours, si par leurs prieres Basilide pouvoit recouvrer quelque brief allegement de tant de peines & de geines. En ces entrefaites Basilide tomba en son deuviesme ecstase, ayant la face d'un mort, & plus puant que la puantise mesme. Toute la ville gisoit cependamment en un morne silence, attendant l'issue de tant de merveilles. Nul n'y pleuroit qu'en feinte, nul ne desiroit que le malade eschappast, les vieillards s'esgayoyent de voir l'aurore de leur liberté, les enfans se conjoissoient avec leurs peres qu'ils voyoyent aux portes des prisons & au pas de l'issue. Basilide remonta des enfers, & reve-



nu à soi, dit au Prince son fils, Abolissez toutes les daces & impositions que j'ai tant de fois acréuës sur les provinces, soulagez de vos moyens les pauvres familles que j'ay tyranniquement pillées, & l'schez tous les prisonniers sans en retenir aucun, leur permettant de se retirer où bon leur semblera. Je veux que ces dernières requestes que je vous fai, soyent accomplies de point en point. C'est fait de moi : Dieu & ses saints (entre lesquels il reveroit fort le prophete Elie, S. Michel l'Archange, S. Iean Baptiste & S. Nicolas) vous facent Empereur & seigneur de tout le monde. Au bout de tel propos il tomba dedans le troisieme & dernier ecstase mortel, d'où quelque peu remonté avec un profond gémissement, & un miserable mugissement de voix, il poussa l'ame hors du corps. En ce mesme instant les apostemes en ses parties honteuses creverent, desquelles sortit du pus en telle abondance & si horriblement puant, que les assistans soigneux de leur santé deslogerent soudain de la chambre, laissant ce corps tout seul, lequel ce jour mesme, vingt-huitiesme de Mars 1588. disparut, ne fut plus trouvé, ni ne s'est rencontré personne qui ait sceu dire Ravoir veu ni aperceu depuis. Le Prince Fedron executa promptement cè qui lui avoit esté enjoint au regard des prisonniers, de plusieurs desquels Paul Oderborn atteste avoir apris ce qu'il a escrit des ravissmens de Basilide & de l'esvanouissement de son corps tellement perdu que depuis l'on n'en ouit vent ni voix en part quelconque de la terre. Telle fut la fin des fureurs effroyables de ce grand Duc. Il s'en trouve d'autres remarquées en divers auteurs : mais je me suis contenté de suyvre Paul Oderborn, personnage de grand credit & de qualité, lequel a eu les commoditez & moyens de sçavoir la verité des choses, par lui representees au vif : lesquelles contiennent des avertissemens notables, sur tout aux grands du monde.

GAIN

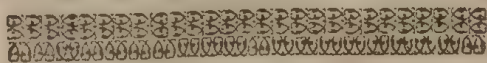
Les m  
L'ont  
h prompt  
soir eux  
trophau.  
ces, qui co  
patons &  
chercher. C  
cautions e  
roit un lo  
roit avec  
leges, des  
sineffe m  
gain des  
ici à toute  
sa vie au  
cher au ga  
nette & le  
mais renco  
neur & de  
Dieu trou  
recompen  
tend hon  
vaillancem  
en celui  
font pas  
aux vilain  
bles & pa  
vail pour a  
prover et  
titer du g  
reputation  
pour servir  
quel donn  
ment, eac

*G A I N* honnestes & legitime.

**L**es travaux auxquels s'occupent les enfans d'Adam sont divers. Nostre vie si courte & dont la course est si prompte, nous recommande assez nos vocations & le soigneux travail en icelles. La despenſe du temps monte trop haut. On ne ſçauroit trop ravalier & deſcrier les vices, qui comme fauſſes monnoyes corrompent nos occupations & l'honneſte avantage qu'il nous eſt loiſible d'y chercher. Qui representeroit les vanitez des oiſifs & vocations eccleſiaſtiques, politiques, domeſtiques, il feroit un long volume. Vn autre non moins eſpais deſcriroit avec difficulté les cachettes de l'avarice, des ſacrileges, des larcins infinis, de la diſſolution, prodigalité, fineſſe meſchante & violence furieuſe, nourriſſes du gain deſhonneſte. Combien d'exemples ſe preſentent ici à toute perſonne qui aura pris garde un bon mois de ſa vie au train des enfans de ce monde? Mais ſans toucher au gain deſhonneſte, nous dirons ce mot de l'honneſte & legitime, que comme la faineantiſe ne ſçait jamais rencontrer le chemin guidant au temple d'honneur & de vertu, au contraire le travail aprouvé de Dieu trouve tous ſentiers ouverts qui le meinent aux recompenſes aſſeurees. Nul bien ſans peine, qui pretend honneſte gain doit veiller, trefveiller ou travailler vaillamment, paſſer par le temple de vertu pour entrer en celui d'honneur & de repos, les portes duquel ne ſont pas ouvertes aux oiſifs, aux ſtupides, aux pervers, aux vilains, mais aux actifs, induſtrieux, dociles, humbles & paiſibles, qui ne veulent paſſ'adonner au travail pour avoir le bruit de ſe lever matin, comme dit le proverbe: ni pour vendre ſimplement leur travail & en tirer du gain, ſoit à tort, ſoit à droit: ni pour acquerir reputation d'eſtre les grands maîtres du meſtier, mais pour ſervir au bien des autres, à la gloire de Dieu, lequel donne aux ſiens de quoi ſe contenter honneſtement, encores que maintesfois il ſoyent affligez de

grandes difficultez, & qu'en la sueur de leurs visages ils mangent le pain de douleurs. Que le lecteur se propose ici les bons Princes & magistrats qu'il a peu voir, avec tous les autres fideles serviteurs du public: les serviteurs des Eglises du fils de Dieu, les sages peres & meres de famille, les loyaux marchans, artisans & laboureurs, les personnes paisibles & soigneuses en telle place & condition qu'il a pleu à Dieu leur prescrire, combien y remarquera-il de commoditez precieuses & heureuses?

Mais sans sortir de nostre dessein, l'on peut dire en peu de lignes, si tost que le legitime travail a cessé en beaucoup d'endroits de l'Europe, l'honneste gain s'est esvanouy, pour faire place à toutes sortes de vices qui ont enséveli l'attempance, la justice, la pieté, brief violé les loix divines & humaines: dont nostre siecle fournit des exemples à millions. Il s'est trouvé des Rois & Princes depuis cent ans, qui en France, Alemagne, Italie, Angleterre, & ailleurs ont merueilleusement fait valoir les arts & sciences. Le feu Roi Henri le Grand avoit commencé à mettre une partie de ses sujets en train: & sans sa mort lamentable la France devenoit la Monarque des monarchies & grandeurs de tout le monde. Mais il suffira d'avoir revellé la pensée de ceux qui desirans l'avantage du public, regardent sans avarice, dissolution, ni autre sorte quelconque d'injustice, à leur petit particulier.



### *GARDE meilleure qu'acquest.*

**Q**ui veut apprendre à ne toucher le bien d'autrui doit sçavoir garder le sien propre. Vn Prince Tartare, assez farouche au reste, selon le naturel & l'humeur du pays, ayant fait accommoder, pour boire, une coupe du test de certain Moscovite pris en guerre, fit graver en grosses lettres tout à l'entour ces mots, Qui convoite l'autrui perd le sien. Jadis un grand Roi aomparoit ces cercheurs de conquestes à un joueur de dez, qui sous espoir de gain perd bonne somme d'argent qu'il avoit

avoit en  
main,  
sa perte,  
ayant ch  
d'elcus,  
boite d'u  
plus aise  
ges princ  
d'apprend  
ser à en ac  
du s'isisme  
fils d'Alfo  
estats &  
Naples,  
guerres en  
se les Tur  
jouste, q  
les moye  
royaume  
mis au ra  
Ceux qui  
dain cour  
le dos à j  
Mais c'est  
nique amb  
ture qui c  
bout, il n'  
le & a nean  
n'ait esté  
te: si est-c  
miere fois  
Sacritain  
de se souve  
vaillance g  
mesmes ven  
retenus ent  
ner les autre  
re, item par  
leur devoir  
mande à ta

avoit en sa bourse, en lieu de se contenter d'une bonne main, brief qui ne peut ni ne veut faire retraite que sur sa perte. Ils ressemblent encore quelque Meschin, qui ayant chetivement amassé malle à malle une poignée d'escus, les verseroit puis apres tout à coup dedans la boîte d'une paillardie. La conqueste d'une province est plus aisée que la juste administration d'icelle. Et les sages princes ont soigneusement averti leurs successeurs d'apprendre à bien garder leurs estats, & ne point penser à en acquerir d'autres, Iovianus Pontanus *sur la fin du sixiesme livre*, parlant de Ferdinand Roi de Naples, fils d'Alfonse d'Aragon, dit qu'icelui ayant pacifié ses estats & fait tout son desir, tegna plus de trente ans à Naples, ayant veu, durant ce temps, la fin de plusieurs guerres entreprises en faveur de ses alliez & amis, chassé les Turcs hors del'Apouille & de toute l'Italie. Il adjouste, que si ce prince eut suivi durant la prosperité les moyens tenus du commencement, pour obtenir le royaume, comme on l'estima heureux, aussi l'eust-on mis au rang des meilleurs Rois qui ayent jamais esté. Ceux qui mesprisent l'ordre du droit & de l'équité, soudain courent aux armes inconsiderément, & tournans le dos à justice, embrassent violence par vaillance. Mais c'est à eux de penser, que les furieux esclans de l'innique ambition sont de courte durée, & que si la droiture qui conserve les choses acquises ne tient le haut bout, il n'y a rien si ferme en apparence qui ne s'escoule & aneantisse. Quoi que la domination Turquesque n'ait esté fondée que par violence, & subsiste sur crainte: si est-ce qu'alors que le nouveau Sultan entre la premiere fois en sa mosquee, le Talisman ou prestre & Sacristain d'icelle, qui lui vient au devant l'exhorte de se souvenir, que l'empire acquis par droiture & par vaillance guerriere doit estre gardé & affermi par les mesmes vertus. C'est bien dit: car si les plus avisez & retenus entre eux n'estoyent ordonnez pour gouverner les autres, & les contenir sous une discipline severe, item par recompenses convenables les accourager à leur devoir, un empire de si grande estendue, qui commande à tant de nations barbares & farouches, n'eust



pas florir si long temps, ni tant empieté de pays qu'il a fait.

Comme la prudence du Roi Charles cinquième, sur-nommé le Sage, pratiquant dignement le precepte, *Garde de te tien*, ne sçauoit jamais estre trop haut louée : qui est le vrai François qui ne lamente encores aujourdhui l'imprudence de Charles huitième en ses courses à la conquête de Naples ? Quoi qu'il y ait diverses considerations en leurs procédures, si avouera-on tousiours, que la moderation de l'un a sauvé la France, mise au hazard de terribles changemens par la precipitation de l'autre. Charles cinquième voyant la France ruinée par les guerres precedentes sous le regne de son pere & de son ayeul, nommément la Guyenne avec une bonne part de Normandie & Picardie occupée des Anglois, considerant aussi qu'il avoit sur les bras Edouard troisième, le plus heureux & vaillant Roi que l'Angleterre eust oncques veu, lequel peu d'annees auparavant avoit desfait les François en deux grosses batailles: outreplus les horribles seditions & tueries faites à Paris & ailleurs, se resolut premierement de bien garder & maintenir son reste : & trouvant bon de se gouverner plustost par conseil que par la force des armes, ne faisoit rien temerairement ni à l'improviste, ains digeroit & meditoit diligemment tous ses desseins: ses armes paroissoient peu : mais en la necessité ses ennemis sentoyent qu'il avoit la teste asseurée & le bras en la manche: outre son adresse à choisir les hommes discrets & vaillans. Quand Edouard vid le trenchant de son espée rebouché, le cours de ses victoires arresté court par la prudence de Charles, il ne peut se contenir de dire à ses familiers, Voici merveilles ! Où se trouvera Prince si peu belliqueux, qui taille neantmoins tant de besogne à son ennemi ? Il ne bouge de son cabinet à dicter lettres: mais tout en pourpoint il me harasse & me donne plus de peine, quoi que ie sois armé, que n'ont fait ses predecesseurs, avec toutes leurs troupes de pietons & de gens d'armes. Tant estoit sage ce Charles, que son ennemi mesme ne faisoit difficulté de lui en attribuer la louange. Aussi d'une main reestablit-il & remit au

dessus

dessus  
de l'au  
qu'ou  
n'entrep  
fautes de  
par Fran  
qui en fu  
ce. Mais  
chardin  
res d'Itali  
Quant au  
de garder  
delcouver  
pour ave  
ne se son  
neas à P  
Plutarqu  
place. El  
à le rom  
Duc de L

Il est pa  
meurs à  
appelle m  
quee jadis  
est enco  
Tures su  
pour faire  
regne d'u  
sacrier à  
voiles spe  
ment les  
preuve en  
que celle  
l'on discre  
l'été espre  
ordonna

dessus son peuple acablé de disette & misere extreme: de l'autre il amassa tant de finances laissées à son fils, qu'outre le Sage il acquit encore le nom de Riche. Je n'entreprend pas, après nos historiens, de marquer les fautes de l'entreprise de Naples, inventée & acheminée par Francisque Sforce, décrit au volume précédent, & qui en fit (mais trop tard) amende honorable à la France. Mais ie prie le Lecteur de voir ce que François Guichardin, sage historien, en escrit en son histoire des guerres d'Italie. Pour le present ces accidens divers suffiront. Quant aux autres Princes qui paravant & depuis, en lieu de garder le leur, ont regardé & envahi l'autrui, le temps decouvrira leurs imprudences: & l'on sçait assez que pour avoir voulu trop embrasser ils ont mal estreint, & ne se sont pas bien souvenus du conseil donné par Cyneas à Pyrrhus Roi d'Albanie, selon le recit qu'en fait Plutarque. Mais l'ambition ne peut jamais arrester en place. Elle fait tousiours des sauts perilleux: en fin c'est à se rompre le col: telmoin entre autres Charles, dernier Duc de Bourgongne.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

GLADIATEURS.

**I**L est parlé souvent es bons auteurs anciens des escripteurs à outrance, & de leur sanglant exercice, qu'on appelle monomachie, façon de combattre fort pratiquée jadis en divers endroits du monde, comme elle est encore de present entre les Chrestiens contre les Turcs sur les frontieres de Hongrie & de Dalmacie, pour faire monstre de leur vaillance: maintenant elle regne d'une autre maniere entre les Chrestiens, qui pour sacrifier à leurs vengeances & à l'esprit homicide, sous voiles specieux, s'entreueuent ou terrassent malheureusement les uns les autres. Autresfois le duel serroit de preuve en choses douteuses & cachees, en mesme rang que celle du fer chaud & de l'eau bouillante; afin que l'on discernast l'innocent d'avec le coupable. Ceste violente espreuve estoit si commune, qu'un Roi de Danemarc ordonna que tous differens quelconques se voidassent

par le duel, Aucuns tiennent que de present encor les uns procedent ainsi contre les autres en Moscovie : mais pource que les sages politiques descouvrirent que ces expediens, introduits pour amener au jour la verité, estoient decevables, incertains, & que bien souvent le coupable opprimoit l'innocent, somme que le plus fort l'emportoit, telle prevue inventée par les supposés de celui qui est meurtrier des le commencement, fut defendue par constitutions civiles & canoniques, en l'une desquelles est faite mention de deux, dont l'un accusoit l'autre de larcin, qui pour preuve entrerent en duel, où l'innocent eut du pire: & depuis le larcin fut trouvé chez le vainqueur coupable.

Or le duel s'est autresfois pratiqué non seulement en affaires serieuses, mais mesmes (par un terrible jugement de Dieu) a servi de passetemps ordinaire à ces grands brigands, qui ayans saccagé tout le monde, & ne trouvant personne qui les exterminast s'entretenoyent, attendant qu'à demi tuez les Gentils & autres peuples survinssent pour les achever. Le nom de gladiateurs fut finalement celebre entre les Romains, & l'empereur Commodus aimoit mieux se trouver en une salle d'escrime à outrance qu'au Senat. Lipsius, & monsieur du Faur president à Thoulouse ont amplement representé les fureurs payennes en telles escrimes. Or plusieurs Empereurs Chrétiens condamnerent tous ces sanglans exercices & deplorables spectacles: tesmoin la declaration de Constantin, disant que les escrimes à outrance en la paix de l'estat lui desplaisoyent. Iustinian commande que tous obeissent aux juges, & dit que vaillance sans justice n'est pas louable: entendant par vaillance la force conjointe à felonnie vindicative & cruelle. Theodose respondit au peuple, qui en plein theatre lui demandoit des gladiateurs; qu'il convenoit à un prince de regner, mais avec un œil doux. Au moyen de quoi un docte Canoniste disoit, que routes esprouves où il va de la vie de l'homme, ou du salut des ames, devoient estre totalement abolies, comme directement repugnantes à la verité & à l'autorité de Dieu. Combien au reste que l'Empereur Frederic semble meure le duel en-

tre les exp  
rent, & q  
tre special  
nent tout  
res de la lo  
à peu, po  
leur ont e  
Louys A  
Florence, en  
sa au comb  
di, l'accusa  
floit retiré  
Florence,  
deux, pou  
meilleur.  
Martelli vo  
ce un qui l  
choisit Da  
geux qui i  
bertin Ald  
dre, mais r  
range leur  
vec saut co  
ges tout au  
mandes, E  
desordre, t  
itans. Ils n  
le gantelet  
à combattre  
ce une est  
resolument  
roit sus, co  
mains son  
d'Aldobran  
mort par te  
car apres qu  
sus de l'œil  
d'icelui, lui  
de se rendre  
lé fut porté

tre les expediens legitimes pour la vuidange d'un different, & qu'en une ancienne loi des Bajoares y ait un titre special des Champions & des causes qui les concernent: toutes fois telles constitutions, sujettes aux censures de la loi de Dieu se sont abolies d'elles mesmes peu à peu, pour faire place à d'autres plus equitables qui leur ont esté substituees.

Louys Martelli l'un des premiers gentilshommes de Florence, en fleur d'aage & de grand entendement, defia au combat un autre gentilhomme nommé Iean Bandi, l'accusant d'estre traistre à sa patrie, pource qu'il s'estoit retiré en l'armee de l'Empereur campée devant Florence, & requit que la querelle se vuidast entre eux deux, pour voir à qui l'adresse aux armes donneroit du meilleur. Bandi accepta la condition, adjoustant que si Martelli vouloit amener vn second, il produiroit en place un qui lui feroit teste avec armes pareilles. Martelli choisit Dante Castillon jeune homme le plus courageux qui fust dedans Florence, auquel Bandi opposa Albertin Aldobrandin, à qui la barbe ne faisoit que poindre, mais rude & furieux à merveilles. Le prince d'Aurange leur accorda la place de combat pres du camp, avec sauf conduit public en vn pourpris clos de cordages tout autour, & ceint de compagnies d'élite, Allemandes, Espagnoles & Italiennes, pour empescher tout desordre, tant au regard des combatans que des assistans. Ils n'avoient pour toutes armes que l'espee avec le gantelet en la main droite. Dante qui avoit par fort à combattre Aldobrand, quoi que des l'entree il eust receu une estocade au bras droit, neantmoins il soustint si resoluement & fermement son adversaire qui lui couroit sus, comme pour l'engloutir, qu'empoignant à deux mains son espee, il la fourra droit dedans la bouche d'Aldobrand, soudain renversé tout sanglant & roide mort par terre. Bandi combattoit avec autre avantage: car apres quelques coups tirez, il blessa Martelli au dessus de l'œil, & par singuliere adresse rabatant l'effort d'icelui, lui tirant une estocade au costé le contraignit de se rendre & se confesser vaincu. Martelli ainsi martelé fut porté dedans la ville, si despité de son sinistre oc-



cident, qu'il en mourut de dueil, plustost que de ses playes qui n'estoyent pas mortelles. *P. Iove au 28. liv. de ses histoires.*

L'histoire de Scanderbeg fournit plusieurs exemples de Monomachies memorables, hors & dedans la guerre ouverte. Il se trouve quelques recits de duels en Fr. Guichardin & autres historiens Italiens & François durant les guerres. Le docteur Ph. Camerarius au 20. chap. du 1. livre de son second volume des medit. historiques décrit bien au long deux duels, le premier entre un Seigneur Italien fils du general de l'armee Venitienne & le Comte de Sonneberg Aleman : le second entre deux gentilshommes Espagnols en presence de l'Empereur Charles V. Le Comte Aleman eut l'honneur du conflict, ayant contraint l'Italien fortbleffé de se rendre. Quant aux deux Espagnols, ayans à coups de hache en une main & de l'estoc en l'autre fait tout ce qui se peut pour s'entretuer, apres long conflict, leurs haches volees en pieces, se prirent au collet pour se terrasser. L'empereur ne voulant pas que si braves gentilshommes fussent rendus inutiles à la guerre, pour querelles frivoles, ni que l'un ayant le dessus demeurast flestri & deshonneuré le reste de ses jours; jugeant aussi que l'un & l'autre avoit suffisamment maintenu son honneur, jeta soudain en la place de combat une baguette doree qu'il tenoit en main. A ce signal, expres ordonné pour le fait qui se presentoit, trente gentilshommes deputez pour garder la place courent vers les combatans, qu'ils arrestent & saisissent, les remenant en leurs premieres places maugré qu'ils en eussent. Sur le debat survenu lors entre eux, à qui demeroit la victoire, l'Empereur declara que l'un & l'autre avoit suffisamment maintenu le point d'honneur : que la victoire n'estoit plus à l'un qu'à l'autre, les tenant tous deux pour gentilshommes d'honneur, braves & vaillans au combat. Il adjousta son desir estre, & leur commanda qu'ils depouillassent toute inimitié & rancune, vescuissent de là en avant bons amis, pour l'avenir s'abstinsent de tout estrif & combat : que c'estoit contre les Turcs & autres ennemis du nom Chrestien qu'ils devoient se reserver,

& faite

& faire en  
rosité.  
qu'ils acq  
obeir il le  
nition rig  
mes. De  
les recon  
reur, tou  
n'en bou  
mains & e  
querelle, C  
depuis de  
ques à la  
8. liv.

Quant  
les a prie  
que jadis  
est plus q  
douze mi  
nees, com  
sceu que  
pourquoi  
Dieu, le P  
ce que l'on  
vuide fant  
vera pas un  
est trop au  
sujets tue  
la Patrie  
espees, il  
elle? Null  
les hom  
restables.  
trouvant  
sion? Qu  
que l'Orie  
qu'un est  
ster lavie  
nimité & g  
conque. E

& faire en telles guerres nouvelle preuve de leur generosité. Le Connestable essaya de les apaiser, & faire qu'ils acquiesçassent à telle ordonnance, à quoi refusans obeir il les fit jeter hors de la place, les menaçant de punition rigoureuse, si puis apres ils recouroient aux armes. Depuis quelques grands Seigneurs essayèrent de les reconcilier, mais en vain : ce qu'entendu par l'Empereur, tous deux furent serrez en prison estroite, pour n'en bouger, jusques à ce qu'ils se fussent touchez les mains & embrassés, avec protestation de quitter toute querelle. Ce nonobstant ils ne s'entreregarderent iamais depuis de bon œil, ains ceste hargne dura entre eux jusques à la mort. *Pontus Henterus en la vie de Charles V. au 8. liv.*

Quant aux gladiateurs ou duellistes modernes, on les a priez maintesfois de penser un peu de plus pres que jadis, que c'est de l'honneur, le point duquel leur est plus que toutes autres considerations. Entre dix ou douze mille tuez pour ceste qualité depuis quelques annees, combien petit sera le nombre de ceux qui ayent sceu que c'est ? Ils ont fait gloire de se tuer, sans sçavoir pourquoi. Le vrai honneur est borné de quatre limites, Dieu, le Prince Souverain, la Patrie, & la Vertu. Tout ce que l'on imagine de ces limites est une fumee & un vuide fantastique. Au fait de nos gladiateurs ne se trouvera pas une des quatre lumieres precedentes. Dieu y est trop audacieusement offensé ; le Prince y perd ses sujets tuez sans respect de son service & de sa dignité ; la Patrie ses enfans. Si l'on examine la Vertu par ses especes, il ne s'y en trouvera pas une. La Prudence y est-elle ? Nullement. Elle n'a pas acoustumé de precipiter les hommes en des maux infinis, irremediabiles, & detestables. La Temperance n'y est non plus : car s'y trouvant, pourroit-elle point commander à la passion ? Quant à la Justice, elle en est autant eslongnee que l'Orient de l'Occident. Ofter les biens à quelqu'un est-ce pas injustice ? Et comment s'appelle ofter la vie ? C'est l'injustice des injustices. La magnanimité & grandeur de courage n'y est en façon quelconque. Est-elle pas volontaire, avec conoissance,

pour bonne cause, & pour iuste fin. Tout cela defaut au fait de nos gladiateurs, quoi qu'ils vueillent qu'on les tienne pour les plus courageux du monde. Mais l'on ſçait quelles paſſions les geignent & trainent ſur le pré, combien ſont foibles & ridicules tous les diſcours qu'ils pointent ſur leur point d'honneur, où il n'y a point ni point d'honneur. En un mot, les actions vertueuſes ſont dignes de louange & de recompenſe, & n'ont point beſoin de mendier lettres de graces & pardon du Prince.

Le ſieur de Chevalier, lequel a doctement & en termes exquis deſcrit & deſcrié ces fureurs Françoises en deux beaux traitez, intitulez l'un, *de la vaillance*, & l'autre *les ombres de Villemor & Fontaines*, mis en lumiere aſſez long temps avant la mort lamentable du Roi Henri le Grand, dit entre autres particularitez memorables, ce qui ſ'enſuit. On a remarqué qu'en la Marche de Limoſin & aux environs, il y a pluſieurs années, eſtoient morts en duel ſix vingts gentilshommes en ſix ou ſept mois ſeulement. Depuis combien en eſt-il mort là meſme, qui n'eſt qu'une fleur du grand parterre de France? combien par toutes les provinces? combien à ce pré fatal (de Paris) à ceſt eſchafaut honteux & funeſte pour la France? La liſte ſ'en void non ſans larmes. Il ſ'eſt paſſé plus de ſix mille graces depuis dix ans, nombre ſuffiſant pour faire gagner pluſieurs batailles ſur les infideles. Dommage irreparable pour tout un ſiecle, brutal aveuglement, forcement diabolique, que tous les ſiecles paſſez n'ont point veu, tranſport de vanité qui n'eſt conu, qui n'eſt pratiqué, qui n'eſt toleré qu'en ce royaume, lequel a eſté ſi longuement la lumiere des Chreſtiens, maintenant l'obſcurité, le mauvais exemple, le ſcandale. Ce ſont les mots du Sieur de Chevalier au traité qu'il nomme *les Ombres*, &c. pag. 62. & 63. de la 2. edition en l'an mil ſix cens neuf.

Au meſme traité, pag. 25. & 26. il dit, En un ſeul iour au voyage de Savoye il ſe deſpeſcha ſix vingts graces. (Il parle de ces eſcrimeurs à outrance, ſortis de propos delibéré en campagne, pour tuer leurs compagnons & compatriottes.) Cela eſt monſtrueux, adioute-il. Ce n'eſt

n'eſt pas ſin  
nourrir, le  
d'un com  
meurent e  
rible ſenten  
ſant le prop  
vous ferez  
anciennes  
Il y a beauc  
Pluſieurs q  
dereſtent d  
leur donner  
pas bonne  
ſies extrem  
querelles?  
evenement

En la pag  
de foibleſſ  
gumens, &  
Poitevine  
ans. Quel p  
de ce temps  
due digne d  
teuſe, pour l  
part. Si c'e  
qu'il ſe pr  
il eſt arriv  
& reprocha

Le Sieur  
ces: & para  
tuez en ces  
puis les dix  
eſt merveil  
mois de l'an  
crimes furie  
P. Matthie  
de Savoye &  
nonante ne  
mort au log  
eſt la ſepul

n'est pas simplement tolerer le mal : c'est l'approuver, le nourrir, le commander. Tous les Theologiens disent d'un commun accord & consentement, que ceux qui meurent en ces miserables combats sont damnez. Horrible sentence, veritable pourtant. Vous mesmes (adresant le propos au Roi) le dites, Sire, & promettez que vous ferez des loix. Vous en faites, vous renouvellez les anciennes: mais de quoi servent-elles sans l'observation? Il y a beaucoup de ressorts qui iouent à cest ouvrage. Plusieurs qui ont l'honneur d'approcher vostre Majesté detestent de parole les querelles, & puis bien souuent leur donnent suiet, taxant ceux qu'ils imaginent n'avoir pas bonne espee pour ces folies, pour ces frenesies, frenesies extremes. Y a-il rien de si ridicule que le suiet des querelles? mais, las! il n'y a rien si deplorable que leur evenement.

En la page 37. Que ce soit (dit-il) une rage provenante de foiblesse de iugement il se peut prouver par mille argumens, & par le combat de deux nouvelles Amazones Poictevines, qui se batirent en estacade il y a six ou sept ans. Quel prodige? Ce devoit estre la crise des querelles de ce temps: crise envoyee du ciel, si la France se fust rendue digne de telle benediction. Ceste histoire est honteuse, pour l'un & l'autre sexe: mais cela est un discours à part. Si c'est courage, voila qui est bien commun, puis qu'il se pratique par l'imbecillité mesme. Si desespoir, il est arrivé par exemple: & cest exemple est punissable & reprochable.

Le Sieur de Chevalier ne parle que de six mille graces: & paravant j'ai fait mention de dix ou douze mille tuez en ceste qualité, considerant ce qui est venu depuis les dix annees par lui touchees. Le nombre helas est merueilleusement acreu, jusques es trois premiers mois de l'an 1614. Quand verrons-nous la fin de ces crimes furieuses!

P. Matthieu descrivant le duel entre Don Philippin B. de Savoye & M. De Crequy, le 2. de Juin mil cinq cens nonante neuf, dit que Philippin ayant esté emporté mort au logis, les religieux de Pierrechastel lui refuserent la sepulture selon les saintes constitutions de la po-



lice de l'Eglise, qui estime ceux qui meurent en ceste sorte desesperez & meurtriers d'eux-mesmes, & fait passer la peine apres la mort, pour faire que la honte qui les poursuit dedans le tombeau les destourne de ceste licence. *Il adionste*, Mais ni la defense de l'Eglise, ni celle du Roi, ni la privation de sepulture, ni la crainte de la perte des biens, n'a peu empescher ceste estrange forcenerie & brutale fureur des duels, qui font mourir en plaine paix plusieurs braves cavaliers; que la mort n'a osé attaquer en temps de guerre, & pour des querelles mal fondees, qui ne regardent ni l'honneur de Dieu, ni le service du Roi, ni la defense de la patrie: mais seulement quelque trait de jalousie pour une maistresse, une parole bien entendue mal interpretee, & en fin pour le reproche d'un vice fort ordinaire, comme c'est le naturel des hommes de se tenir plus offensez des imperfections naturelles que des autres defauts, & que les injures de la naissance sont celles qui se presentent le plustost à la langue des mesdisans; il faut tuer l'ame & le corps. *An 12. liv. de l'hist. de Henri IV.*

GOVRMANDISE.

**P**Aul second, Pape, lequel mourut l'an 1471. sur la fin de Juillet, faisoit ordinairement couvrir sa table de plats garnis de force viandes, prenant plaisir à taster des pires. Sa coustume estoit de crier à pleine teste, si les services n'estoyent faits à sa fantasie. Il buvoit beaucoup de vin, mais petit & trempé. Son plaisir estoit de manger force escrevisses, du marsouin, des poissons & des pasteys: mais principalement des pompons & melons sucrons. Il en mangea deux fort gros, un soir, & la nuit suivante fut estouffé d'apoplexie. *Platine.*

Les Anglois sont taxez par Paul Iove d'estre grands banquetteurs entre tous autres peuples. En leurs festins qui durent plusieurs heures, ils joignent au boire & manger la musique, les comedies, les dances, & se plaisent autour des femmes. *An deuxiesme livre de ses histoires.*

Heſtor

Heſtor  
grands man  
peuvent p  
mandise

Les Tart  
sans boire  
geaille & d  
té, qu'on le  
rant deux t  
souvent rui  
thuanie & e

Tartarie.

Leon X.  
uicat, pou  
les familier  
de compoſ  
cis de char  
mirée & de  
la vie des P

J'ay eu tr  
moindre de  
plein, aut  
quand on en  
disné ou à so  
l'on eust pris  
aussi en beau  
allouviés de  
de nuit se  
une aulne  
pour tenir p  
fait beaucoup

de

6

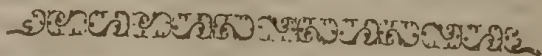
L 7. jour  
luis, s'el  
trecht, auq  
part en par

Hector Boethius écrit que les Escossois sont fort grands mangeurs, & se farcissent la panse tant qu'ils n'en peuvent plus; adjoustans la buverie excessive à la gourmandise *Au 17. livre de son hist.*

Les Tartares seront quelquesfois trois ou quatre iours sans boire ni manger : mais s'ils trouvent de la man-geaille & dequoi boire ils s'en chargent en telle quanti-té, qu'on les trouvera gisans par terre comme morts du-rant deux fois vingt quatre heures: ce qui leur a causé souvent ruine & mort honteuse, nommément en Li-thuanie & en Moscovie. *Alex. Guagnin en la description de Tartarie.*

Leon X. tiroit argent de tous costez durant son pon-tificat, pour faire grand chere & mener joyeuse vie avec ses familiers. La gourmandise & friandise se trouvoient de compagnie en son palais. Ses saucissons estoient far-cis de chair menue de paons. Friande gourmandise ad-mirée & detestée par Adrian sixiesme, ce dit *Garimbert en la vie des Papes, liv 6.*

J'ai veu trois mangeurs à diverses fois en ma vie, le moindre desquels mangeoit en un repas, sans paroistre plein, autant que quatre hommes afamez feroient quand on entreprendroit de les saouler pour une fois à disné ou à soupé. C'estoyent hommes maigres, & que l'on eust pris pour fort abstinens de viande. Il s'est veu aussi en beaucoup d'endroits des personnes affamees & allouviées de faim, qui à toutes heures tant de jour que de nuict se trouvoient tousiours en appetit & avoir une aulne de boyaux vuides, suivant le vieil quolibet pour tenir pied sous table à leurs amis. L'acoustumance fait beaucoup en tel excès, & nourriture passe nature.



GVERISONS remarquables.

**L**E 7. jour d'Octobre, l'an mil cinq cens huitante huit, s'esleva un tumulte populaire en la ville d'V-trecht, auquel le capitaine Claerhagen fut percé de part en part à travers du corps, dont toutesfois il fut

gueri. *Histoire des pays bas.*

Certain hôte Hollandois yvre, & despité pour peu de chose contre sa femme lui donne un coup d'espee si roide au dessous du diaphragme qu'il l'outreperce jusques à la garde d'icelle espee, laquelle promptement retirée & la femme bien pensée, fut guérie dedans trois semaines apres le coup donné & reçu. *Extr. de mes memoires.*

En un combat à outrance de deux gentilshommes François, l'un transpercé de mesme sorte neantmoins fut guéri peu de temps apres. *Extr. de mes memoires.*

En la ville de Milhuse un certain bahutier tombant d'un haut arbre rencontre un pieu, lequel lui perça les muscles & reins & donna jusques dedans le creux de la poitrine, puis retournant sortit par le dos. Le pieu tiré hors, il ne souffrit autre mal apres la cure de sa playe, sinon que le pertuis du dos rendant vers la poitrine demeura ouvert, de sorte que quand on presentoit de la chandele allumee vers la poitrine tant soit peu estreinte, le soufflé sortant esteignoit quelquefois la chandelle. Il y eut une autre remarque memorable: qu'une piece de la camisole rouge de ce personnage sortit long temps apres par ce pertuis tortu. Plusieurs cuidoyent du commencement que ce fust quelque trait d'art magique: mais l'on conut incontînét la verité du fait par le rapport de ceste piece rompue avec la camisole. Le patient guéri vescu long temps depuis en ferme santé. *M. Felix Plater medecin, en ses observations.*

L'an 1590. quelques Alemans estudians à Padouë s'en retournans apres souppé chez eux & chargez par des Polonois qui les attendoient, se mirent en defense si brusque, q le plus mauvais des assailans reçut une estocade au poulmon droit. Emporté chez lui le coup fut iugé mortel par les chirurgiens, lesquels neantmoins il supplia instamment de lui assister, ce qu'ils firent. Nature lui aida poussant hors à chascun apareil des morcelets de poulmon, de sorte qu'eux aidans, tout ce qui en estoit separé sortit avec beaucoup de matiere de divers endroits. En fin il revint au dessus. *M. Jean de Iessen en ses observations medecinales.*

Vn

Vn gen  
foye, q  
de la pl  
temps d  
deine.

Vn jet  
qu'une p  
contre to  
mois. *Cen*

Vn Ale  
plus adro  
dans la foy  
des me Lee  
convaleis

Certain  
burade à  
donné des  
amis lesc  
du Chie

Claude  
lequel en  
cœur, avec  
douleurs &  
l'opinion de  
se d Andre  
de, in manuel

HA

HA  
T And  
ples e  
toine,  
dre, qu'il avo  
vale, que le g  
lipolis, & an  
ieres: qu'il e

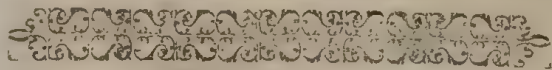
Vn gentilhomme Champenois, blessé tellement au foye, qu'un morceau en avoit esté tranché, & tiré hors de la playe, neantmoins en fut guéri, & a vescu long temps depuis. *M. George Bertin au 7. ch. du 13. liv. de sa medecine.*

Vn jeune Espagnol, receut tel coup au costé droit qu'une portie du foye sortit par la playe: ce neantmoins contre toute esperance il fut guéri au bout de quelques mois. *Corn. Gemme au 1 li. ch. 6. de son Cosmo. viiic.*

Vn Aleman de Nuremberg se prenant à quelqu'un plus adroit aux armes que lui, receut un coup d'estoc dans le foye, & fut tenu pour mort: neantmoins à l'aide des medecins & d'un fort expert Chirurgien revint en convalescence. *M. Esaië Meichsner en ses observations.*

Certain gentilhomme Provençal receut une harquebuzade à travers le foye au siege de la Rochelle, abandonné des medecins, fut remis au dessus à l'aide de ses amis lesquels se servirent de medicamens ordinaires. *Ios. du Chesne en son traité des harquebuzades. au 2. ch.*

Claude de Chillac, ayant receu un coup de poignard lequel entroit fort avant en la poitrine non loin du cœur, avec bris d'une coste, fut apres grandes difficultez, douleurs & apparences de mort, remis au dessus, contre l'opinion de tous, par la grace de Dieu, benissant l'adresse d'André Chalmet, lequel en fait le recit au 22. ch. du 2. li. de son manuel de Chirurgie.



## HARDIESSE malheureuse.

**T**Andis que le General des Venitiens fortifioit Naples en la Moree, un jeune Sicilien, nommé Antoine, eschappé de la main des Turcs, lui fit entendre, qu'il avoit soigneusement prins garde à l'armee Navale, que le grand Seigneur Ottoman avoit retiré à Gallipoli, & au lieu où estoient tous les ustencilles des galieres: qu'il estoit aisé d'y mettre le feu; parce qu'on n'y



faisoit point de garde la nuit : & que si on lui bailloie des fideles compagnons le General des Venitiens entendroit dans peu de jours qu'Antoine ne lui avoit rien rapporté qui ne fust vrai. Le General embrassa ce jeune homme, & lui fit de grandes promesses. Ayant receu des compagnons, ce jeune homme contrefit le marchand de pommes en une barquette, & dans un vaisseau pour lui & ses compagnons passa les Dardanelles, qui sont deux fortes tours vis à vis & fort proches l'une de l'autre, qu'il faut passer en ce destroit. Estant passez, le jeune homme employa le reste du iour à vendre de ses pommes. La nuit venue il essaya de mettre le feu à cent galleres Turquesques & à tout leur attirail : mais il ne peut le jeter dans les galleres lesquelles amenees là aupres estoient à l'ancre, à l'occasion du grand peuple qui y estoit acouru à la premiere veue de la flamme. Alors taschant de gagner le destroit, tascha de se sauver avec ses compagnons, mais attrapez, & l'un d'eux tué se defendant vaillamment, les autres & le Sicilien furent envoyez au Sultan Turc, qui les interroguant de leur hardiesse, le Sicilien respond bravement, & sans crainte, que ç'avoit esté pour nuire au commun ennemi des Chrestiens : que sa belle entreprise eust esté beaucoup plus belle s'il eust peu poignarder le Sultan mesme. Icelui despité de la reponse du jeune homme le fit scier vif par le faut du corps, & ses compagnons aussi.

*Hist. de Venise, au 9. livre de la 2. Decade.*

#### *HARANGVE memorable.*

**L**E Roi Henri le Grand, prenant congé du Poictou, & son logis à Moncontour, trouva sur le bord d'un petit pont le Iuge du lieu, grand vieillard, sec, le visage long, trefridé, les yeux haves, la barbe blanche & longue, un vestement sale & tout plumeux. Cest homme s'estant présenté pour haranguer, on nous fit aprocher, plus pour avoir part à la risée (commune aux courtisans) qu'à l'admiration. Adonc l'Orateur avec une triste assurance parla

la ainsi. S  
Rois les co  
dellement  
que les pou  
que nous n  
& les garde  
ceux qui n  
ment. Les  
Clemence,  
sein de l'Ete  
les Rois inju  
meurtier de  
à command  
executer, &  
ceurs en la  
les avoient  
parut à nos  
Noblesse de  
jours apres  
excellens. E  
Nos chiens  
Cestoyent  
les hommes  
peux des m  
restes de la  
avoient prest  
là : car Dieu  
de ceux qui  
cependant p  
tombeaux po  
ce jugement  
Sire, V  
que hauts &  
vent à nostre  
quand ils s'es  
sire; soupçon  
la gayerie de  
lons outre les  
engraisse pour  
sire, pour de

la ainsi. SIRE, Quelques anciens adorateurs de leurs Rois les ont appelez *Dieux Secondaires*. D'autres plus modestement *images du Dieu vivant*. Or est il raisonnable que les pourtraits ressemblent aux originaux. Delà vient que nous nous plaifons en ceux qui nous representent, & les gardons curieusement: mais nous jettons au feu ceux qui nous difforment & portét nostre nom injustement. Les traits du visage de Dieu sont la Justice & la Clemence. Les Princes justes & piteux sont gardez au sein de l'Eternel, comme les pourtraits bien aimez. Mais les Rois injustes & non cleméts sont images de celui qui meurtrier des le comencemét anime les cœurs des grands à commander les meurtres, les Nobles & les armées à les executer, & despouiller le sein de la terre de ses douceurs en la couvrant de spectacles hideux, tels que nous les avōs veus en la plaine que vous venez de passer, qui parut à nos yeux un matin, animee de la plus genereuse Noblesse de France, sous mesme soleil sanglante, & deux jours apres puante de dix mille charongnes de guerriers excellens. Elle a paru depuis blanchissant de leurs os. Nos chiens sont devenus loups à force de sang regorgé. C'estoyent ceux qui avoyent mis le pays à la mort, fait les hommes devenir des os, & perir les enfans sur les peaux des mammelles, pensans fucer leurs vies dans les restes de la faim. La mort leur rendit en gros ce qu'ils lui avoyent presté en detail. Mais la punition ne s'arreste pas là: car Dieu demandera les vies à milliers de la main de de ceux qui les ont fait tomber sous leurs auspices. Et cependant peu de ces Grands vont la gorge seche au tombeau: pource que le Grand Justicier du monde exerce jugement.

SIRE, Vostre port & vostre visage ne promettent que hauts & genereux desseins, qui acouchent peu souvent à nostre gré, mais avortent des accidens monstrueux, quand ils s'esloignent de la justice, qui est la seule necessité; soupçonnez d'estre iniques & malheureux, quand la gayeté de cœur en dit son avis. Quand nous allons outre les bornes que Dieu nous a prescrites, il nous engraisse pour la mort, nous esleve par delà toute mesure, pour doubler sans melure le saut du precipice.

& signaler le coup de juste vengeance. Souffrez, Sire, nos plaintes par nos bouches, puis que d'icelles nous prions pour vous contre les sinistres evenemens. Notre harangue est brute : vous avez donné la matiere, qui ne vous demande pardon que pour la façon. Gouffrez les fruits de ce que vos mains ont semé, & ne prenez pas de mes propos l'horreur, sans le changement : car Dieu met ses avertissemens au rolle des reproches, les envoie devant, comme s'il vouloit se iustifier. De ceste façon ayant ordonné de descocher son foudre sur la teste de Dioclerian, il fit auparavant esclatter un tonnerre à ses pieds. Or vueille le Roi des Rois vous inspirer des salutaires pensees, en adresser au bien les actions, aprenant à vos mains, habiles aux combats, à manier (comme elles ont fait) l'espee glorieusement ; ainsi heureusement le sceptre de la paix. Le Roi, quelque temps estonné, respondit après une longue pause, *J'ai pris vos propos en bonne part, ie vous remercie, ie ne les oublierai jamais.* Ce qu'il ne fit, & nous repetoit souvent ces mots du harangueur, que les grands vont rarement la gorge seche au tombeau. Mais adioustons un autre plus brief discours à ce mesme Prince.

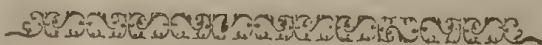
Ce discours sortit du cœur & de la bouche d'un de ses vieux serviteurs, auquel il monstrois le coup que Jean Chastel lui avoit donné à travers la bouche. Ce serviteur fidele en presence de la Duchesse de Beaufort, en la salle de son logis à Chauni, prononça ces paroles, SIRE, n'ayant encore renoncé la verité de Dieu que des lèvres, il s'est contenté de les percer : mais quand le cœur sera de mesmes, il sera de mesmes au cœur. La Duchesse ayant respondu que c'estoyent de belles paroles, mais mal apropiées au Roi, le fidele serviteur repartit, *Oui, Madame : car elles ne feroient de rien.* Ce qui lui a fait produire la harangue du Juge de Montcontour & l'avertissement de Chauni, est que le Roi les rememorait quelquefois, avec une secrette frayeur & un pere Iesuite, auquel il s'estoit confessé de cela, lui ayant dit qu'il falloit punir telles hardieffes, le Roi respondit qu'il ne falloit pas faire tout ce qu'on pouvoit. Quant à ce qui avint puis apres, ie m'en rapporte

rapporte

L'É

Henni C  
Hré en  
h y des co  
Roi, confes  
preiere a to  
leroit si gen  
que le Roi  
joultans qu  
bleffe, & n  
advenent  
preuve. L  
jour, & po  
cour du ch  
stoyent bie  
Comme les  
robe ceinte  
la cour ren  
rugir. Lui sa  
Arreste, ar  
pieds, au gra  
cachettes re  
leur traged  
ginee. Car  
lion, le quel  
qu'estant de  
Anglois là  
qu'il face ce  
du lion la c  
regarder den  
lors le Com  
qui se glorifi  
Tous saigner  
rent. Peu ap  
l'envie, qu

rapporte aux tesmoignages de nos sages historiens.



*HARDIESSE heureuse.*

**H**enri Comte d'Holace, estant par sa vaillance entré en grand credit aupres du Roi d'Angleterre, fut h y des courtisans, qui un jour espians l'absence du Roi, conseillerent la Roine, puis que le Comte s'estoit preferé à toute la noblesse Angloise, de faire preuve s'il seroit si genereux, faisant lascher sur lui un grand lion que le Roi faisoit nourrir en lieu seur & bien clos: adjoustans que cest animal respectoit grandement la Noblesse, & ne toucheroit ce Comte, s'il estoit noble. Ils obtiennent congé de la Roine de le reduire à ceste espreuve. Le Comte avoit acoustumé de se lever devant jour, & pour prendre l'air se promener dedans la basse cour du chasteau, prenant garde si toutes les portes estoient bien closes. Le lion est lasché de nuit: & le Comte levé comme de coustume vestu d'une longue robe ceinte sur sa chemise, avec son espee descendu en la cour rencontre ce lion qui commence à heriffer, & à rugir. Lui sans s'estonner dit d'une forte voix à la beste, Arreste, arreste, dogue. A ces mots le lion se couche à ses pieds, au grand estonnement des courtisans qui de leurs cachettes regardoyent attentivement la catastrophe de leur tragedie, laquelle fut autre qu'ils ne l'avoient imaginee. Car le Comte fit encore plus, empoignant le lion, lequel il renferma dedans sa cage. Aucuns disent qu'estant debout pres des treillis d'icelle, il dit à certains Anglois là presens. S'il y a quelque noble entre vous, qu'il face ce que je vai faire. Surce il entre, & met au col du lion la coife qu'il portoit à sa teste, puis sort sans regarder derriere soi, le lion ne bougeant de sa place. Alors le Comte s'escria derechef, Que celui d'entre vous qui se glorifie le plus de sa race, aille querir ma coife. Tous saignerent du nez, & couverts de honte se retirerent. Peu apres le Comte pour se garantir des pattes de l'envie, qu'il avoit suffisamment bafouee, se retira par



gracieux & liberal congé du Roi. *Alb. Crants au 9. li. ch. 24. de son hist. de Saxe.*

En ce mesme livre & chapitre, Crants fait mention d'une autre merveille avenue en la cour de Matthias Roi de Hongrie. Il y avoit, dit-il, un gendarme Polonois aux gages du Roi, homme se glorifiant de sa vaillance, & qui de brave appelloit d'ordinaire les Hongrois à la lutte, à l'escrime de l'espee & de la picque, où il avoit toujours le dessus. Ses vanteries le rendirent mal voulu. Mais entre autres traits de sa hardiesse, un jour estât pres de certaine cage de fer, où estoit enfermé un lion des plus gros & furieux qu'on eust veu de long temps, il commence à dire à ceux qui l'accompagnoient, Qui de vous e sera tirer de la gorge de ce lion affamé quelque piece de chair. Nul n'osant l'entreprendre; vous verrez, adjouste le Polonois, la preuve de mon dire. De tout le jour suivant on ne donna rien à mâger au lion: le lendemain on lui jette les quatre quartiers d'une brebis. Ce lion se met à gronder, se couche sur sa proye, & mange. Sur ce le Polonois entre, & enfermant le lion en ses jambes, lui donne un coup de poing sur la mâchoire, criant, Maitin, ça la piece. La nouvelle de ceste hardiesse rapportée au Roi, il donna congé au Polonois, disant qu'un homme si hazardeux de sa vie par gayeté de cœur, pourroit, corrompu par promesses ou par argent, executer quelque grande meschanceté. Mais il ne l'envoya pas à vuidé, ains à cause de sa valeur lui fit de beaux & riches presens.

Jean Huniade estant simple gendarme à la solde du Vaivode de Bulgarie, poursuivit à la chasse un fort grand loup, lequel pour se garantir eut recours vers une large & profonde riviere, la traversant aisement à nage. Mais Huniade bien monté pour suivre de hardiesse extraordinaire, & sans chercher pont ni destour, poussa outre à nage, atteignit ce loup, le tua, l'escorcha de son grand couteau de chasse, emporta la peau de laquelle il fit present au Vaivode. Ce seigneur tressaillant de joye, s'exclama, disant à Huniade, Dieu te doint longue vie: tu seras quelque jour un brave attrapeur & tueur de loups. Ce fut une belle prediſion: car Huniade pa-

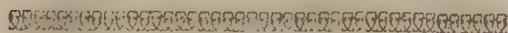
rut

sur tel es g  
pe, deliqu  
dit au cha  
Jean Ba  
à la challe  
de Dieu à  
en cruante  
apareil de  
& ont diver  
grosses best  
commodit  
se sentent  
gint. Mais  
prisonnier  
chiens, por  
il les expo  
ces bestes  
tir dextren  
pense de le  
quelle ils e  
vant la mo  
mes angois  
battu, dont  
l'avons veu  
son souvera  
orgueilleux  
(pour son e  
le possedoi  
leurs fers  
clos contr  
les regardo  
de curiosite  
hommes &  
tres prison  
avec les aut  
caillon non  
mains. A l'a  
se terrasser.  
de la gorge  
reduisit l'o

tut tel es guerres contre les Turcs, vrais loups en l'Euro-  
pe, desquels il fit merueilleuse boucherie, comme a esté  
dit au chap. des Exploits admirables en ce 4. volume.

Iean Basilide, grand Duc de Moscovie, prenoit plaisir  
à la chasse. Mais ce Prince acoustumé par un jugement  
de Dieu à l'effusion du sang humain, cherchoit ses esbats  
en cruautéz effroyables. Les autres Princes ont un grãd  
apareil de chevaux, de chiens, de chasseurs, s'exercent  
& ont divers plaisirs à courir le lievre, le cerf & autres  
grosses bestes, messent leurs plaisirs avec le profit & les  
commoditez de leurs sujets: outre ce que leurs cuisines  
se sentent des divers avâtes par le moyen de la sauva-  
gine. Mais cestui-ci employoit les hommes innocens &  
prisonniers, comme si c'eussent esté ses chevaux & ses  
chiens, pour se defendre contre les ours cruels, auxquels  
il les exposoit, se riant de les voir deschirer en pieces par  
ces bestes furieuses. S'il avenoit à d'autres de s'en garan-  
tir dextrement, il leur faisoit quelque present pour recô-  
pense de leur adresse, & soulagement de la misere à la-  
quelle ils estoient reduits. Ainsi donc quelques mois de-  
vant sa mort, pour se recreer ayant eu relasche des extrê-  
mes angoisses d'ame & de corps, desquelles il avoit esté  
battu, dont finalement il fut du tout abatu, comme nous  
l'avons veu ci devant, en lieu de s'humilier devant Dieu  
son souverain Iuge Tout-puissant, il continua d'abuser  
orgueilleusement de la patience d'icelui, commandant  
(pour son esbat, & pour sacrifier à l'esprit meurtrier qui  
le possedoit) qu'on tirast des cachots & deschainast de  
leurs fers plusieurs prisonniers pour combattre en par-  
clos contre plusieurs bestes sauvages & redoutables. Il  
les regardoit d'une haute fenestre, remarquât par gran-  
de curiosité les mouvemens, tours & retours divers des  
hommes & des bestes en ce terrible confliât. Entre au-  
tres prisonniers y eut un Polonois, lequel marchant  
avec les autres au combat des bestes, leva de terre un  
caillou non trop gros, qu'il ferra dedans l'une de ses  
mains. A l'aproche un grand & furieux ours acourt pour  
le terrasser. Ce Polonois fourre le caillou jusques au fond  
de la gorge ouverte de la beste, & lui empoignât la lague  
reduisit l'ours en tel estat qu'il demeura cômme mort sur

la place. Bassilide estonné de si heureuse adresse, fut satisfait au regard du Polonois, lequel il cherit d'avantage puis après, à cause de sa valcur. *Paul Oderborn, au 3. li. de la vie de Jean Bassilide.*



**HARDIESSE** traversée, & renversée par  
soi mesme.

**L**E fleur de Chevalier en son beau discours de la vaillance eurent l'histoire suivante, memorable entre plusieurs, pour nous ramener à ce qu'a dit il y a long tēps l'un des plus grands & magnifiques Princes qui iamais ait esté au monde, Que sous le Soleil la course n'est point aux legers, ni aux forts la bataille, ni aux sages le pain, ni aux prudens les richesses, ni la grace aux sçavans : mais que le temps & l'occurrence en eschet à tous. Dieu aide les hardis, s'ils reconnoissent que de lui vient la hardiesse & lui consacrent la leur : autrement il vendange les esprits bravaches, & se montre plein de fureur terrible aux plus audacieux du monde. L'histoire suivante soit entendue sur ceste consideration. Le seigneur d'Aussun genereux Cavalier, qui avoit acquis un si beau nom, que par excellence on disoit. *Hardiesse d'Aussun*, se trouvant en la bataille de Dreux fuit avec les autres. Revenant à soi, (comme le lyon qui passant par la forest & oyant le bruit des branches fuit iusques à ce qu'il soit dehors, apres tournant la teste se frappe de sa queue pour entrer en furie, & retourner au mesme lieu dont il est parti) ce hardi lyon retourna au combat, où au milieu de la presse il monstra qu'il ne portoit point un si honorable tiltre à faulx enseignes, & parut comme la foudre, se fit sentir comme un tourbillon qui renverse tout, se rendit redoutable aux ennemis & admirable aux deux armées. Le combat fini, lui aussi plein d'honneur, que forcené de despit, exalté des amis & des ennemis, alla se mettre au lit, & se resolut de mourir pour le desplaisir qu'il avoit de sa fuite. Monsieur de Guise qui estoit lors, l'alla voir pour le consoler, & lui attribua beaucoup de gloire en la pre-  
senec

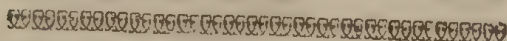
sence de tous. A quoi il respondit, Comment, monsieur, vous qui estes le plus valeureux Prince qui vive aujourdhui, avez-vous pris la peine de visiter le plus lasche & poltron qui nasquit jamais, indigne de voir la lumiere. Non, non, ie suis digne d'une cruelle punition, & non de la louange que vous me donnez, que ie reierte iustement, pour ne la meriter point, & veux faire l'autre de moi-mesme pour l'avoit trop meritee. Il mourut quinze iours apres à faute de manger.

Le sieur de Chevalier adjouste son avis sur ce fait de la hardiesse du sieur d'Auffun. Je l'adjousterai, pour le contentement du lecteur. On ne pourroit Chrestiennelement louer cest excès: mais le reste tesmoignoit une ame veritablement vertueuse, & un courage, sans doute magnanime. Il est à considerer en ce fait, que presque toute l'armee royale avoit esté mise en route. Se retirer, sembloit plustost prudence que lascheré, & s'il y avoit faute, il l'avoit reparee, s'il est vrai, comme i'ai dit, qu'il retourna au combat: sinon (comme d'autres croient le contraire) voyez que sa faute estoit commune & si bien acompagnee. Il fut ravi à ce confus desordre, & emporté par la multitude des fuyards. Tant de gens de bien, courageux, determinez, & pleins de reputation tomberent au mesme inconvenient, qu'il pouvoit attribuer à la bonne fortune des ennemis, les supporter avec patience comme les autres, se consoler en la representation de tant de notables preuves qu'il avoit rendues de sa valeur, & sur la commune opinion que les armes sont journalieres. Mais sa conscience lui servoit de mille tesmoins, son cœur estoit le grand Controlleur: il s'estoit trouvé estrange à lui mesme, n'ayant point acoustumé de tomber en ces defauts. Ce changement de son courage esbranlé d'un vent de l'humanité foible, qui redoute la mort, l'avoit affligé, lui qui avoit le sentiment si exquis & si chatouilleux aux choses de l'honneur. Ame heroique & jalouse d'elle mesme, qui choisit une mort extraordinaire & iniuste, nonpas pour avoir commis une faute, mais pour n'avoir pas bien fait à la coustume & selon la mesure de sa har-



dieste tant estimee. Il voulut se contenter lui mesme & non pas autrui; à sa mode, non à celle des autres; à sa reigle, non à l'estrangere; c'estoit crainte d'avoir mal fait, qui est un picquant aiguillon pour bien faire. Il se trouveroit à la cour tel, qui ayant rendu de bonnes preuves de sa valeur un jour de combat, & fait porter les marques de sa resolution courageuse & invincible, pour estre eschappé de la meslee & n'estre point mort avec ses amis, craindroit avoir mal fait. Il faut avouer que telles personnes sont bien nees à la vertu, laquelle ne se paist ni de la fumee publique, ni de l'opinion d'autrui, ains de sa propre connoissance, s'estant balancee, & ne sachant elle mesme son poids & son pris. Il n'y en a pas à centaines de ces belles ames-la.

Toutes ces louanges regardent la terre: & sont condamnées au ciel, Dieu ayant décidé infinis endroits de sa verité immuable de l'ordre que grands & petits ont à suivre au cours de leur vocation, sans qu'il soit loisible à aucun d'attenter le contraire. Et quelle vertu se peut imaginer hors de l'auteur des vertus, qui condamne le desespoir, le meurtre de nous mesmes & des autres: veut que nous dependions de sa sagesse & volonté, qu'en toutes entreprises nous soyons assurez de sa conduite, & ne presumions de nous-mesmes plus qu'il ne convieat.



#### HEVR mondain.

**L'**Enten par ce mot une prosperité durant laquelle, nommément en quelque course assez longue parmi beaucoup de revolutions & changemens de la vie presente, une personne de haute, moyenne, ou basse qualité, sent en paix & contentement beaucoup de support de Dieu. Le nombre des petits qui jouissent de ce bien a tousiours esté assez grand. Celui des modernes, moindres quant aux grâds, pour un qui a goûté quelque douceur infinis autres ont esté engloutis de douleurs, que nul ne sçauroit imaginer ni bien descrire qu'eux mesmes, tel-moin le quatrain du sage Phocylide François:

Qui

Qui se  
Il ch  
Que d  
Car a  
Mais en  
sant aux  
conten  
George  
ne, mour  
toute la  
querelles  
xe, & table  
te, George  
Andr  
en Por  
mour, si  
lui donna  
compos  
paroit e  
ployé con  
ait peu tro  
par escrit  
ses livres.  
puis à cau  
seillier en  
en tout ho  
mais quitte  
sé maints  
Retrai  
& beauco  
vers lieue  
laisoit jam  
naturel,  
l'avoit es  
le, qu'il  
qui lui  
cune pass  
De là lu  
rir il vid  
bliques, d

*Qui scauroit bien que c'est d'un diademe,  
Il choisiroit aussi tost le tombeau,  
Que d'assebler son chef de ce bandoau:  
Car aussi bien meurt-il lors à soi-mesme.*

Mais enrichissons ce discours de quelques exemples laissant aux Lecteurs la souvenance d'autres pour plus grand contentement.

George Commerstad, Jurisconsulte Aleman, de Misne, mourut en un sien chasteau sur la fin de l'an 1560. En toute sa vie il fut élevé aux hautes dignitez, sans envie, querelles ni reproches: conseiller de quatre Ducs de Saxe, & tableau de prosperité souhaitable en la vie presente. *George le Fevre au 3. liv. des Annales de Misne.*

André Tiraqueau, d'honorable famille à Fontenai en Poictou, personnage qu'on diroit né pour ne point mourir, si l'on considere tant de beaux enfans que Dieu lui donna, & le nombre merveilleux de livres par lui composez qui consacrent son nom à l'immortalité. Cela paroît esmerveillable en lui, qu'un homme si grave, employé continuellement aux plaidoyez & consultations, ait peu trouver tant de loisir, pour mediter & coucher par escrit tant de diverses choses qu'il nous a laissées en ses livres. Premièrement il fut lieutenant de Fontenay, puis à cause de la renommée de son erudition fait conseiller en parlement, où il se comporta fidelement & en tout honneur jusques à l'extreme vieillesse: sans jamais quitter la plume, à l'aide de laquelle il nous a laissé maints beaux Commentaires, entre autres ceux du Retraict lignager, de la Noblesse, des loix de mariage, & beaucoup d'autres imprimez plusieurs fois & en divers lieux. Ceste secondité d'esprit & de corps qui ne se lassoit jamais, procedoit partie de la gallardise de son naturel, partie de la belle instruction en laquelle on l'avoit élevé: étant d'une humeur paisible, joviale, qu'il tenoit en un contrepoids resagreceable, quoi qu'il lui survint d'adversité ou de prosperité: sans qu'aucune passion vehemente lui connast croc en jambe. De là lui vint une longue vie, si heureuse, qu'avant mourir il vid ses fils scavans & employez en charges publiques, desquelles ils s'acquitterent à leur honneur.

Aussi mourut-il en iron la paix traitée entre les Rois de France & d'Espagne l'an 1558. *Scrvole de S. Marthe en ses hommes illustres.*

On lit à Rome en l'Eglise de S. Marie de populo l'inscription du tombeau de Demetrius Cabacius, portant que ce gentilhomme mort aagé de nonante un ans, n'avoit en tout de sa vie senti douleur ni greveure quelconque en son corps. Item à Naples en l'Eglise de S. Marie du mont virginal celui de Matthieu de Afflicis gentilhomme & docteur Jurisconsulte, lequel iusques en grande vieillesse (car il mourut aagé de quatre vingts ans) il se maintint vigoureux de corps & d'esprit. *N. Chytraeus en la description des antiquitez & choses memorables remarquées en ses voyages d'Italie, &c.*

En tous pays se trouvent de tels hommes, selon que la Sageſſe eternelle veut avoir en tous lieux toutes sortes de tesmoins de sa beneficence envers la posterité d'Adam, pour le contentement des paisibles vertueux, en quelque condition qu'en les voye parmi les autres: & à la confusion des vicieux turbulens, qui ne prennent plaisir qu'à fascher eux mesmes & leurs prochains.

¶

### HOMME ayant du lait aux tetins.

En ai parlé d'un au deuxiesme volume. En ceste sectiō, j'en produirai d'autres histoires. Alexandre Benedict telmoigne avoir entendu du seigneur Maripert Chevalier de Malte, qu'il avoit veu à Venise un Levantin, auquel sa femme decedant laissa un enfāçon encor à la mammelle. Le pauvre pere n'ayant de quoi nourrir son petit, lui presenta les bouts de ses tetins, que l'enfant prit & suçā tellement qu'il en fit sortir le lait en abondance, dont il fut suffisamment nourri puis apres, au grand establisſement de chascun. *Au 3. li. chap. 4. de son anatomic. Veu au 5. li. ch. 18. de la fabrique du corps humain avoué avoir veu de tels hommes en autres lieux. Comme aussi fait Ierosme Eugube en son traité du lait.*

J'ai souvenance d'avoir veu un homme, lequel faisoit jaillir

jaillir de  
Dont on  
M. A  
ont été  
les Indes  
Indien  
J'ai ve  
de Byse  
à l'en cin  
vions ces  
joyeuse  
les bouts  
ceux qui  
sont don  
telle vu  
S. henck de  
medecine  
mesme les  
bourg en  
Cac la  
femme d  
sterile qu  
premier  
ment par  
de telle to  
leur adres  
pêche: l  
Au 12. li.

¶

LE CO  
Libre log  
homme m  
œuvres v  
trempes  
ges sur so

jaillir de ses tetins du lait en evidente quantité. *Marcel.*

*Donat. en son traité de la petite variole, ch. 8.*

M. André du Laurent rapporte que les historiens qui ont escrit du nouveau monde, disent que presques tous les Indiens ont abondance de lait es tetins, comme les Indiennes. *An 2. li. ch. 2.*

J'ai veu un homme nommé Laurent VVolf, citoyen de Brisac sur le Rhin, lequel des son jeune aage, iusques à l'an cinquante cinqiesme de sa vie (que nous escrivions ceci) a tant de lait es tetins, que se trouvant en joyeuse compagnie, apres avoir beu d'autant, il se tire les bouts & en fait jaillir le lait contre les visages de ceux qui sont assis vis à vis de lui. Ses concitoyens s'en sont donnez maintesfois du paitement, & lui ne sent de telle vuidange incommodité ni douleur quelconque. *r. Schenck de Grafenberg au 2. livre du recueil des Observations medecinales de plusieurs doctes medecins, esquelles il met les siennes, ayant esté medecin en la ville de Fribourg en Brisgavv.*

Cardan, en son œuvre de la Subtilité, recite que la femme d'un sien ami, nommé Marc Borglin, ayant esté sterile quinze ans de suite, acoucha d'un fils, lequel au premier mois de sa vie, rendit du lait fort abondamment par ses petis tetillons, qui s'ensiferent & durcissent de telle sorte, que les Sages femmes employèrent toute leur adresse à faire evader ce lait, mais ne peurent empêcher l'enfance de le vomir & jeter par la bouche.

*An 12. livre.*

~~~~~

HOMME d'estrange & prodigieux naturel.

LE Comte de la Mirandole en son œuvre contre l'Astrologie iudiciaire, *livre troiesme*, fait mention d'un homme merveilieux, lequel ne pouvoit estre esmeu aux œuvres veneriennes, qu'à sanglants coups de verges trempées longuement au vinaigre & rudement deschargées sur son dos depuis le haut des espauls iusques à la

de, & de M. Pierre Secretaire du mesme cōseil, que souvẽt ils avoyent veu cest hōme marin, & en-racontoyent plusieurs particularitez. On lit encore es Annales de Hollande, & ainsi l'escrivit lors à Rome Corneille d'Amsterdam à un medecin nommé Gilbert, que l'an 1531. fut pris en la mer de Norvvegue pres d'Elpach, un autre homme marin, de telle forme qu'un Eve sque en l'eglise Romaine, & que l'on en fit presẽt au Roi de Pologne: mais que ne voulant manger en sorte que ce fust: ni de chose aucune qu'on lui presentast, il mourut le troisieme jour, sans parler, seulement jettoit-il de grãds & profonds souspirs. Guichardin adjoust, l'ai le pourtrait au naturel de cest eve sque marin. Pour vrai ces choses sont estranges & nouvelles: mais qui considerera bien ce que Pline & autres auteurs graves escrivẽt de ces hōmes marins trouvez jadis, nes'en esbahira aucunement: & moins encor si on regarde ce qu'ils escrivent des Tritons & autres monstres en mer: mesmes des Faunes & Satyres en terre, desquels S. Ierosme fait mention, comme de chose assuree.

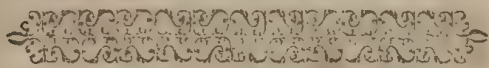


H O M M E terrestre marin.

I'Appelle ainsi l'homme, duquel je conjoin l'histoire à la precedente. Nosperes ont veu à Messine (ce dit Thomas Fazet) un personnage natif de Catane, lequel sera admiré de tous ceux qui en orront parler ci apres. Cest homme ayant quitrẽ (peu s'en falut) durant tout le cours de sa vie la societé des autres hōmes, cōversoit au destroit de Messine presque tousiours avec les poissons, de sorte que pour ne pouvoir souffrir long sejour hors la mer, il fut appelle Poissõ Cola. Soit que sõ nõ fust Nicolas, soit que ce dernier mot fust un sobriquer. Il parloit intelligiblement, & decouvrit aux Siciliens beaucoup de secrets de nature, paravant du tout inconnus: ce qui lui estoit aisẽ de faire, attendu que comme un poisson il se glissoit au profond & par toute l'estẽdue spacieuse de la mer de Sicile, sãs se soucier de bonasse ni de bourasque. Il fut admiré de tous ceux de Messine par plusieurs annees: & là dessus

avint qu'en un iour de feste solennelle Frederic lors Roi de Sicile fit ietter au profond de ce destroit une tasse d'or, & prier Cola de l'aller querir ce qu'il fit par deux diverses fois. Le Roi l'y ayât ietee lui mesme pour la troisieme fois. Cola devale, mais il ne fut plus veu depuis: dont les iugemens furent divers, comme ils peuvent estre encore auiourd'hui, item de sa generation, & de son long sejour dedans l'eau. C'est de l'esbat aux doctes Naturalistes.

Au 2.li de la premiere decade de l'hist. de Sicile.



IMPIETE Turquesque coura- gement condamnée.

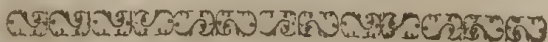
A Murath III. Sultan des Turcs, ayant commencé à regner l'an 1574. avint durant sa domination ce qui s'en suit. L'un des pages nourri & eslevé en son serrail pres de Constantinople, ayant par quelque occasion mis le nez dedans aucuns livres du vieil & nouveau Testamēt, fut si vivement espris de l'amour de verité, qu'il conut que le Turcisme estoit une impieté detestable. Son zele descouvert, il fut mené devāt Amurath, auquel il dit franchemēt ces mots, Sire, si vous ne voulez estre damné eternellement, renoncez l'impieté superstitieuse de Mahumet, & de cœur repentant embrassez affectueusement la religion Chrestienne. Ceste sainte exhortation fut acompagnée d'une allegresse & hardiesse extraordinaire: mais Amurath estimant ce ieune homme coupable de cruel supplice, pour s'estre declairé si ouvertement ennemi du Mahumetisme, le condamna à estre empalé tout vif publiquement. Le ieune homme perseverant en sa confession, maintint sans varier ce qu'il avoit dit au Sultan, repétant en presence de tout le peuple les propos susmentionnez, avec diverses exhortations, dont plusieurs furent esmeus, & se montrèrent fort indignez de la mort de ce témoin de verité. Quelques uns meismes lâcherent des paroles injurieuses & pleines de menaces contre Amurath: de sorte que si les

Ianissai-

Ianissai-
la ville d
terrible
comme
paroit au
histoire
l'entien,
trois, ne
104 chap

L'An
jour
Apollon
escrivit
Colonne
me ville
Nos Reli
montré
dedans &
leur fait
bition de
dement
de ces sai
douze d
nonnain
mesme
ce fort
temps,
qui con
saint hor
mines &
tres Latin
gneus, p
tem par
tiques R

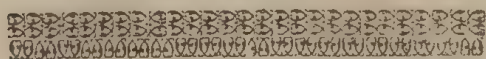
Janissaires ne fussent survenus, pour apaiser le tumulte, la ville de Constantinople estoit à la veille de quelque terrible remuement. Pour lors tout fut assôpi: & ce sang, comme une semence precieuse, demeure caché pour apparoir avec son fruit, au temps que Dieu a prefix. Ceste histoire a esté rapportee par *Lazare Soranzo* gentil-homme Venitien, en son traité de l'empire des Turcs, depuis *Amurath* troisieme jusques à la fin de l'an mil cinq cens nonante sept, au 104. chapitre.



HYPOCRITE detestable, exterminé.

L'An mil cinq cens soixante & quatre, le huitiesme jour d'Octobre, Jean Stock, notaire de la Rote Apostolique, & Chanoine de l'Eglise des Apostres, escrivi de Rome à M. Jean Hensberg Theologien de Cologne, & Chanoine de Saint Severin en la mesme ville, ce qui s'ensuit, mis de Latin en François. Nos Religieux ne sont pas si saints, qu'ils en font de monstre. Ils marchent en vestement de brebis, mais au dedans & en cachettes sont loups ravissans, & toute leur sainte saincteté est une double iniquité. L'ambition domine puissamment en eux. Suivant le mandement du Pape les Venitiens ont fait brusler vif un de ces saints Peres, Abbé d'un Convent de nonnains, douze desquelles il engrossa: dont l'Abbesse & deux nonnains qui estoient de ce nombre, acoucherent en mesme annee d'enfans masles. Les circonstances de ce forfait au regard du lieu, de la maniere, & du temps, ravirent en estonnement effroyable tous ceux qui conoissoient cest estalon, paravant reputé tres-saint homme, tant il composoit dextrement toutes ses mines & contenance. Extrait du beau Recueil des lettres Latines de plusieurs Empereurs, Rois, Princes, Seigneurs, personnes illustres au gouvernement politic: item par un Pape, par des Cardinaux, & autres Ecclesiastiques Romains: outreplus, par divers Theologiens, en

deux Centuries : imprimees l'an 1617. avec les doctes
Prefaces de Daniel Heinfius.



IMPOSTEUR descouvert, puis exterminé.

ON vid à Aix en Provence, l'an mil cinq cens huitante un, un Religieux des marches d'Italie en habit & robe d'Hermite, couvert d'une simple casaque de treillis noir, qui lui battoit jusques aux genoux, allant ordinairement pieds nuds, avec un crucefix au travers de sa ceinture: astuce merveilleuse du demon infernal qui l'agitoit. Sa stature estoit haute & droite, non chargée de graisse, les membres bien ordonnez, son front grand & chauve, son nez aquilin, sa barbe bien nourrie, & quelque peu teinte de gris. Sa profession en aparence estoit de suivre les lieux contagieux & pestiferez, pour le seul honneur de Dieu, sans prendre autre salaire que sa vie: au surplus tant experimenté en ces choses-là, ce disoit-on, que de prime face il conoissoit les frapez de peste, voire les draps & linges infectez ou touchez de telle ordure. Cest homme entra en tant de reputation, & gagna une telle opiniõ de soi au cœur du menu peuple, voire de plusieurs honorables citoyens & Senateurs, qu'on l'appelloit haut & clair le saint Hermite. Si qu'ayant esté peint & taillé en bois avec ce tiltre tant specieux & venerable, une infinité de personnes non seulement de Provence, ains des villes & contrees voisines, le tindrent en leurs maisons & cabinets, comme un de ces saints Anachoutes habitans jadis es deserts. Mais c'estoit un imposteur & forcier cauteleux, qui sous la peau de brebis cachoit la chair & les dents d'un loup sauvage: de sorte que guetté, descouvert, reconu, accusé, prevenu d'innies meschancetez, venefices, paillardises, gourmandises, mesmement d'avoir nourri & entretenu la peste un fort long tẽps pour le couronnement de sa saincteté, il fut au bout d'une

d'une prison de trois ans publiquement canonizé par les mains du bourreau, brûlé vif & son corps réduit en cendres en la grand' place des Jacobins par arrest du Parlement d'Aix. Pour sa consolation, une siene putain fut rudement fustigee par tous les cantons & quarefours de la ville. On a remarqué qu'allant au supplice, en soupirant profondement il profera en son langage naturel ces mots, à peccato vecchio, pœnitentia nuova. *Histoire de Provence, pag. 832. & 862.*



**IMPOSTURE horrible & du tout
estrange.**

IL y a six ou sept ans que Monsieur Richer, jeune homme docte, me donna l'histoire enclose en la presente section, sur le recit qu'il en avoit eu de la vive voix d'un tesmoin treisdigne de foi, lequel assista au gentil-homme mourant, comme la fin le monstrera. Tel fut donc l'escriit qu'il m'en traça de sa main. Environ l'an mil six cens & deux certain gentil-homme François voyageant pour quelques affaires, & ja loin de sa maison se trouva pres d'un bois, d'où il vid sortir une fille espleuree, eschevelee, laquelle lui acourut au devant avec supplication de tout loin, qu'il lui pleust avoir pitié d'elle, & sauvast son honneur. Le gentil-homme sacquant l'espee au poing lui offrit son pouvoir, s'enquerant de sa mesaventurè. Sa responce fut qu'elle estoit fille d'un gentil-homme, le chasteau duquel estoit à une journee de là : qu'elle allant à quelques visites d'amis auroit esté destrouffée, & sa compagnie taillee en pieces par des voleurs, qui non contens du pillage avoyent voulu la violer : mais qu'apres quelque resistance elle estoit eschappée de leurs mains. Pourtant se rendoit à la merci de celui qui lui venoit au devant tant à propos. Surce elle le pria de le vouloir conduire delà les bois : à quoi le gentil-homme condescendant la monta en croupe, traversa ceste forest avec elle sans aucun destourbier. Venant à un village pro-

che des bois il voulut la mettre bas: mais elle le pria derechef vouloir continuer sa faveur envers elle, la conduisant jusques en une ville prochaine où il alloit gister: ce qu'il lui octroya. Y estans arrivez, ceste fille ne faisoit que trembler, & ne voulut manger ni boire, qu'à la grande instance du gentilhomme qui l'en pressoit, lui remontrant avec l'hoste qu'elle n'estoit plus es bois, ains en lieu de toute assurance. Il l'exhorte d'aller reposer, avec promesse que le lendemain elle seroit conduite par gens affidez en la maison de celui dont elle se disoit fille. L'heure du coucher venue, elle n'en vouloit point ouïr parler: mais pressée de se retirer respondit n'oser, si ce n'estoit en la chambre mesme où son conducteur devoit dormir. Ce qu'entendu par le gentilhomme, estonné de tant irresolue resolution, lui remonstre qu'elle l'avoit requis de sauver son honneur, & que si elle reposoit toute une nuit en mesme chambre, avec un personnage qu'elle ne conoissoit point, ce seroit hazarder sinon sa pudicité, du moins sa reputation. Elle persistant respondit estre tant acertenee de la preudhommie de ce gentilhomme, par l'experience qu'elle en avoit eüe traversant les bois avec lui en toute honnesteté, que sans se soucier beaucoup de tout ce qu'on pourroit dire, la recommandation de verité lui suffisoit. L'hoste & l'hostesse la voyans parler avec tant d'affection que rien plus, avec continuels sanglots, fremissemens, changemens de couleur & de contenance, craignirent qu'esloignée de celui qu'ils croyoyent l'avoir gardée de retomber es mains des brigands, il ne lui mesavint, exhorterent le gentilhomme à ne faire difficulté de recevoir dans sa chambre en autre lict ceste fille digne de compassion: lui declairerent qu'ils s'asseuroyent qu'estant gentilhomme d'honneur il seroit tres-mari d'avoir seulement songé à contaminer la virginité d'une pauvre damoiselle, qu'il avoit lui mesmes preservée de tel danger. Le gentilhomme esmeu plus qu'aucun autre à pitié leur accorda ce que la fille & eux lui demandoient, sans s'aviser de faire donner compagnie à ceste fille, ou passer la nuit avec l'hoste & ses valets en la chambre, pour garder celle qui faisoit tant de l'espleuree, esperdue & desolée:

desolée: &
 donc de
 homme m
 voir ap
 pres se d
 gnant cro
 à se desol
 gentilhom
 digne regar
 le plus be
 l'aita gaig
 ché par l
 ennemi,
 son ame
 avec la d
 ensemble
 ne trouve
 selle se le
 ste, ni ho
 elle ne se
 di: l'rs n
 val, & po
 lieu de
 campagne
 noit à lui
 homme, q
 repoussé
 lequel se
 lors le pa
 selle, avec
 lui declair
 pagnie du
 ne pouv
 bar estoit
 recour au
 Dieu, lequ
 le tentat
 Alors le g
 min vers
 l'on peup

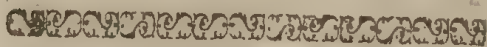
désolée: & qui parut tout-autre incontinent apres. Ainsi donc deux liëts separez ayans esté couverts, le gentilhomme malavisé se coucha dedans le lië qu'on lui avoit apresté. Mais la damoiselle environ une heure apres se despouilla pres de l'autre lië, & comme feignant croire que le gentilhomme dormist, commence à se descouvrir, à se contempler en diverses parties. Le gentilhomme picqué d'infame passion attisee par l'indigne regard d'un masque qui lui paroissoit & sembloit le plus beau qui jamais se fust présenté à ses yeux, se laissa gaigner par l'infame convoitise de son cœur alléchë par les redoutables attraits d'un tres-cauteleux ennemi, mettant la reverence de Dieu, & le salut de son ame en oubli, se leve de son liët, s'en va coucher avec la damoiselle, qui le réceut: & passerent la nuit ensemble. Le matin venu, le pauvre miserable retourne trouver sa couche, & y estant s'endort. La damoiselle se leve, & dispaioit, sans saluer gentilhomme hôte, ni hostesse. Le gentilhomme esveillë la demande, elle ne se trouve point: il l'attend jusques environ midi: lors n'en pouvant avoir nouvelles il monte à cheval, & poursuit son chemin. A peine estoit il à demie lieuë de la ville, qu'il descouvre au bout d'une raze campagne un cavalier armé de pied en cap, lequel venoit à lui, bride abatuë, les armes au poin. Le gentilhomme, qui estoit bon soldat, l'attend de pied ferme, & repousse vaillamment l'effort de cest ennemi couvert, lequel se retirant un peu à quartier, haussa la visière. Alors le pauvre gentilhomme conut la face de la damoiselle, avec laquelle il avoit couché la nuit precedente, lui declairant lors en termes expres qu'il avoit eu la compaignie du diable, que sa resistance estoit vaine, qu'il ne pouvoit s'en desdire. Le cheüf voyant que le combat estoit de corporel devenu spirituel, eut à ce besoïn recours aux vrayes armes, invoquant l'assistance de Dieu, lequel en eut pitié, ne permettant pas que Satan le tentast d'avantage: au contraire disparut à l'instant. Alors le gentilhomme tournant bride, rebrossa chemin vers sa maison, où parvenu, tout desolé, comme l'on peut penser, se mit au liët, reconut en grande amer-

zume de cœur & franche confession à Dieu, en presence de personnes notables, ce qui lui estoit venu, sommairement représenté : puis au bout de quelques jours, après diverses instructions & consolations, qui le tirerent de l'abyssine de desespoir, mourut en esperance de la misericorde infinie de Dieu le pere, pour l'amour de son fils en l'efficace gracieuse du S. Esprit. Monsieur Richer & moi avons à l'occasion de ceste histoire devisé des secrets & justes jugemens de Dieu, de ses compassions immenses, des ruses de Satan & de l'infirmité humaine. Nostre conclusion nous ramenoit au dernier article de l'oraison que nostre Seigneur nous a prise, Ne nous indui point en tentation : mais delivre nous du malin. Amen.



INDUSTRIE admirable.

Monsieur Ioseph Hall, docteur Anglois, en son *Discours de la tranquillité de l'esprit*, intitulé le Ciel sur la terre, chapitre 10. dit ces mots, J'ai vu un homme, qui par le moyen d'un petit engin & instrument, levoit seul un si grand poids, que quarante autres hommes n'eussent peu faire avec toutes leurs industrieuses forces.



INONDATION.

L'An mil cinq cens septante un en Janvier, le Rhodane fleuve renommé se desborda tellement en Arles & à Tarascon, qu'il renversa maints bastimens, emporta le bestail, & noya quasi toute la campagne. Si l'eau fit du mal en cest endroit, la neige n'en fit pas moins du costé d'Aix & es lieux circonvoisins, où elle monta iusques à la hauteur & espaisseur de trois pans, ou toises. Presques tous les oliviers perirent. Ce

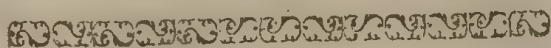
ne

ne fut pas
306. te

NON

O
tre d
nue en B
la Faïse C
sur le des
Car la m
les eaux
canal un
prante p
haut qu
pture de
nouvelle
pres & lo
d'innom
yees. Plu
vers sou
La riche
endomm
ne par l'i
cinquan
avec la l
& noyer
chandell
moncea
sons des
rur sus a
nommé
tingue fi
y envoye
& relect
faïte de
Dieu. I
leulsem

ne fut pas signe de paix, ce dit l'histoire de Provence, pag. 806. témoin ce qui avint l'an 1572.



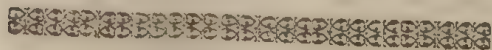
INONDATION.

O Vtre ce qui a esté dit au deuxiesme volume, au titre des deluges, j'adjousterai l'inondation survenue en Brabant & ailleurs en mesme temps que celle de la Frise Orientale. L'an 1570. le Pays bas fut inondé sur le défaut de la Lune le premier jour de Novembre. Car la mer s'enfla de telle sorte, que sur les neuf heures les eaux se desborderent dedans Anvers hors de leur canal un pied plus haut que l'an 1550. auquel temps septante paroisses furent inondees : & deux pieds plus haut que l'an 1552. Elles montoyent plus haut, si la rupture des chaussées ne leur eust ouvert l'entree en la nouvelle ville, es caves, campagnes, prairies, descentes pres & loin qu'elles remplirent. De là s'ensuivit la perte d'innombrable nombre de bestail & de personnes noyees. Plusieurs villages furent submergez. La ville d'Anvers souffrit un dommage inestimable de cest accident. La riche & spacieuse maison des Osterlins fut lors fort endommagée du feu, toutesfois garantie de totale ruine par l'inondation. Vne bergere voulant garantir cent cinquante moutons menacez des eaux, essaya d'entrer avec la lanterne en l'estable, où les eaux l'accueillirent & noyerent. Par le branle des flots la lanterne avec la chandelle allumee dedans fut poussée vers un grand monceau de paille, où le feu se print, dont deux maisons des Osterlins furent bruslees. L'inondation courut sus aux Zelandois, qu'elle ravagea en divers lieux, nommément à Romersvval, Berg, & es environs. Saffingue fut entierement submergee, de sorte qu'il falut y envoyer promptement des batteaux, pour rescourre & refectionner plusieurs pauvres paysans montez au faiste des arbres, où ils attendoient la misericorde de Dieu. La Walachrie & Zuydbeveland furent merveilleusement endommagees. En Hollande ceste inonda-

tion fit une infinité de maux, emportant des villages tout entiers, comme es environs de Catvvic & ailleurs.

E. Meteran en son histoire des Pays bas.

En l'inondation de Zuydbeveland, la plus celebre & grande isle de Zelande, l'an 1530. furent perdus treize villages, couverts de la mer, & de tout ce quartier du costé d'Orient n'y demeura que la ville de Romersval. Au mesme an six villages furent submergez es environs de Borsule jadis ville de marque en Zuydbeveland, alors que ceste isle avoit vingt lieues de circuit, mais à present, à cause des tourmentes & inondations de la mer, & pour le flux & reflux continuel de l'Escaut, grand fleuve, qui courant sans cesse de grand' randon entre Romersval & Berghe, en ronge & emporte tousiours quelque parcelle, à peine est-elle à la moitié pres aussi grande que jadis. Louys Guichardin en la description de Zelande, estime que Zuydbeveland ait esté ainsi nommée, pour ce qu'autresfois, & devant qu'estre remparée de diques, elle trembloit comme terre non solidement fondée & estable. Les six villages submergez es environs de Borsule furent regaignez l'Esté suivant: mais l'an 1532. Borsule mesme fut noyée avec tout le pays voisin, demeuré perdu jusques à l'an 1597. La Meere pres de Schouvvén fut aussi inondée, où 50. personnes montées sur le toit du temple, apres y avoir languy trois jours sans manger, furent sauvez par un navire. Le 5. & 6. jour de Novembre 1530. la maison & cour de plaissance de Romersval fut inondée avec 18. villages sous Noortbeveland, & es limites de Gand 21. villages, aucuns desquels ont esté regaignez & remparez de diques.



INONDATIONS.

L'Ecriture Saincte dit que les eaux representent les peuples. Plusieurs nations ont experimenté & appris à leurs despens, & de nostre memoire, les courses des armées est. angres, les pillages, meurtres, saccagemens & degaits lamentables, monstrent que les eaux ne
se

se font jan
cinquan
Sudetes
Spre, pa
d'Aouit
espan due
force esta
rompue
la courie
fic grotli
point que
ne & viol
ce d'eux
ques aux
qui esto
ment: qu
quelcon
reime f
jours ap
tueux qu
sous des
gros arbr
Au mo
une inon
sur la gran
luma & f
mons S
terre. L
de son Co
pitre 21.



IN

L'Acad
L'Acad
eichelen
pour say

se sont jamais desbordees en vain. L'an mil cinq cens cinquante deux, Budissine, ville assise au pied des monts Sudetes, à une lieüe loin du fleuve Suerus, nommé Spre, par les habitans. Sur le soir du treziesme jour d'Aoust, fut couverte d'une nuce espaisse, qui crevee & espandue impetueusement dedans les vallees, où il y a force estangs & viviers, iceux remplis & les chauftees rompues, l'eau trouvant passage commença de prendre sa course dedans le fleuve susnommé proche de là, le fit grossir & enfler en hauteur telle, que l'on ne trouve point que jamais il ait esté si gros, ni de course si soudaine & violente. Acompagné donc d'une telle abondance d'eaux furieuses, il rompit, renversa & arracha jusques aux fondemens tous les ponts, iardins & edifices, qui estoient à une lieüe loin autour de la ville: tellement que puis apres on ne pouvoit remarquer trace quelconque de iardins ni de bastimens precedens. De mesme fureur il engloutit environ cent personnes. Huit jours apres se leverent des tourbillons de vents si impetueux qu'ils esbranlerent & renverserent sans dessus dessous des maisons bien basties, arracherent des hauts & gros arbres par le pied, en tordirent & briserent d'autres. Au mois de Decembre, le ciel vint à s'ouvrir, & à lancer une infinité d'esclairs: puis à l'instant la foudre cheut sur la grand' Eglise de Budissine. D'avantage la peste s'alluma & fut fort aspre tout l'hyver. Et pour closture les monts Sudetes furent agitez de divers tremblemens de terre. *Le docteur Penter recite ces accidens au douzième livre de son Commentaire des principales sortes de Devinations, chapitre II.*



INSOLENCES & mutineries scholastiques.

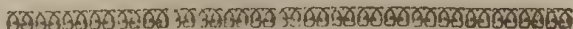
L'Academie de Complute ayant esté dressée par l'entremise du Cardinal Ximenes environ l'an 1508. Les escoliers y affluerent de tous les quartiers de l'Espagne, pour s'avancer à l'aide des doctes Professeurs qui y li-

soyent. Parmi ceux qui desiroient y devenir plus sçavans & plus sages, ne s'en trouvoit que trop d'autres, peulans, desbauchez & dissolus, supportez en ces commencemens, afin d'achalander l'Académie & la ville. Un jour quelques uns de ces insolens se lascherent si audacieusement la bride qu'ils arracherent d'entre les mains du gouverneur certain pendard conduit au gibet. Pour avancement de leur tragedie, ils courent sus au bourreau, & le contraignirent de lascher un orfèvre, condamné aussi à la mort. Le pendard eschappa comme s'ensuit: car sur le point de l'exécution, adressant sa parole aux escoliers là amassez, Je m'esbahi, messieurs (leur dit-il) de vostre lascheté. Souffrirez-vous que devant vos yeux en si bon jour que celui du Vendredi saint, dédié à la sepulture de Iesus Christ, le corps d'un pauvre patient soit attaché & demeure pendu au gibet? Ce langage les esmeut de telle sorte, que donnans de pied & de teste les espees traites à travers les officiers, gardes & sergens du gouverneur, ils les mirent en fuite, deslierent le pendard, qui pensoit estre à la fin de ses jours, & l'emmenèrent en franchise au convent des Cordeliers. Le gouverneur extremement indigné de telle confusion, & ne pouvant en faire justice, à cause que le nombre des mutins croissoit, par l'avis de Charles de Mendoza, valet de chambre du Cardinal, fit promptement tirer des prisons un autre detenu pour malefice, lequel chargé sur un asne fut mené par la ville & fustigé par les carrefours, un officier de justice criant que c'estoit un escolier, qu'on punissoit à cause de la sedition esmeuë peu auparavant. Ce remede estoit plus perilleux que le mal mesme: car si tost que les escoliers entendirent ceste proclamation, sans se soucier d'aucun ils acoururent de toutes parts à la rescousse du fouëtté; jurans qu'ils mettroient la ville & les habitans à feu & à sang: mais ils saignerent du nez, reconnoissans que cest homme n'estoit de leur profession, & conurent qu'on leur en avoit donné a'une. Pource toute ceste chaude cholere se convertissant en rifee ils s'escarterent, & sans bruit se retirerent en leurs logis, au grand scandale de ceux de la ville qui trouvoient insupportable ceste terrible & furi-

rieu-

rieuse insolence de jeunes gens. Mais Charles Mendonze fit le hola, promettant qu'il en avertiroit le Cardinal, lequel peu de temps apres vint à Complure, magnifia la prudence des habitans qui avoyent calé voile en ceste bourasque Scholarefque, les afferant que de là en avant tel desordre n'aviendroit plus. Sa parole eut efficace, mais sa vie durant : car trois mois apres sa mort au commencement de Janvier, le jour des Rois qu'on appelle, chascun se faisant de feste en Espagne & ailleurs, un jeune homme nommé Arenillas, amoureux d'une belle fille, se promenant en rue assez follastrement au long de la porte d'icelle fille, & descouvert par un des bedeaux de l'Academie, parent de la fille, fut tant céd d'icelui, tant pour son insolence, qu'à cause du peu de reverence qu'il portoit à ce jour de feste. Le jeune homme despité delgain l'espee, le bedeau de l'armé cria à l'aide. Il sort incontinent nombre d'escoliers au secours : de l'autre part ceux de la ville font main forte à Arenillas qui les reclamoit. S'estans avisagez de pres, soudain comme si quelque furie fust montée de l'abyfme d'enfer, ils commencent à s'entrebarre fureusement, comme s'il eust esté question de faire pis qu'en bataille rangée. Le combat à coups de pieds, de poings, de pierres, de bastons s'eschaufant, un moine qui sur le midi s'estoit bandé le front d'un linge, pour dormir mieux à son aise, esveillés au bruit acourut vers la foule, & faisant de ce linge une fonde (la fureur lui fournissant pour lors telles armes) l'emplit d'un caillou lasché de telle roideur contre la poitrine d'un armurier de Complure nommé Ramire, qu'il en tomba mort sur la place. Vargas conseillicr du Roi, venu par occasion peu de jours paravant à Complute, averti du tumulte, monte à cheval, se presente aux uns & aux autres pour les descombarre & apaiser. On lui fit response à coups de pierres, qui le contraignirent de se retirer en une Eglise proche du conflict, où trouvant la curé vestu de ses ornemens, & tenant l'hostie entre ses mains, l'induisit de sortir & se presenter en tel estat aux mutinez, qui touchez de crainte commen-

iurer , & fit tant qu'il falut refaire. Mais auffi tost que trois cartes lui eurent esté donnees , il les mit dans son chapeau qu'il tenoit renversé devant soi , & voulant les y regarder , ayant les deux bras acoudez sur la table , & la face panchée dedans , il y rendit l'ame si subitement, qu'un de ses compagnons lui ayant dit, iouez , & l'ayant poussé du coude , pensant qu'il fust endormi, il tomba tout roide mort sur le planché. Punition divine aussi esmerveillable , que les iuremens de ce Penichon estoient detestables. *Le sixiesme livre du Mercure François.*



IOVEURS mal accommodez.

C'Est peril au valet de iouer avec un cruel maistre. Quand Iean Basilide, grand Duc de Moscovie , des cruautéz duquel a esté parlé au chapitre des fureurs barbaresques & effroyables, estoit tant soit peu de loisir, il se delectoit fort au ieu de dez & de chartes. Quelquefois apres avoir employé tous ses sens à piper les grands de sa Cour, soit qu'il eust perdu ou gaigné , ceux qui lui tenoyent bon estoient ou poignardez & tuez de la main de ce cruel , ou mutilez de quelques membres, comme du nez, des oreilles, des levres, pour paroïr difformez & miserables le reste de leurs iours. Il s'en trouvoit quelques uns qui pour gauchir aux coups aimoyent mieux perdre & se tromper eux mesmes en iouant: mais lui se mocquant d'eux, comme de gens hebetez & stupides , leur faisoit casser les espauls à coups de baston. D'autres faisans le moindre refus du monde de iouer y estans appelez, estoient incontinent mis à mort , comme traîtres & criminels de lese maiesté. *Paul Odetborn au troisesme livre.*



LANGVE.

ON a veu homme, qui par leger accident demeura muet & sans pouvoir parler trois jours durant, puis inopinément & soudainemēt recouvrer l'usage de la langue. Item par assez frequens intervalles redevenir muet, & puis recouvrer la parole distincte & bien articulée. *Fernel au 5. liv. ch. 9 de sa Pathologie.*

J'ai veu des pierres engendrees sur la langue. *C. Gemme au sixiesme chapitre du premier livre de son Cosmocr.* J'ai veu es veines de la langue, que les Grecs appellent hypoglotides, & nous grenouillieres, le sang par seicheresse excessive estre devenu aussi dur que pierre. *M. L. Iouber.*

Amatus Portugais atteste avoir veu homme, auquel croissoient des poils sur la langue : & un autre qui mort & anatomizé fut trouvé ayant un cœur velu. *En la 65. cure de la 6. Centurie.*

Montuus maintient qu'il n'aist des vers sous la langue, & allegue pour tesmoin le docteur Vallesque de Tarente. *Jeau Schenck au 1. liv. de ses recueils, observ. 307.* En la suyvante il décrit de divers auteurs des hittoires qui conferment amplement ce qui a esté dit des pierres formées sous la langue.

La grosse vairole fait espaisir fort à plusieurs personnes la langue, & par fois tellement qu'ils en sont plus empeschez qu'autrement.

Quand le goust d'icelle est corrompu ou perdu, c'est honneur & pitié de ce qu'une persone avalera confondant indifferemment toutes choses, comme il en a esté parlé au 1. livre, au ch. intitulé les *Avaleurs.*

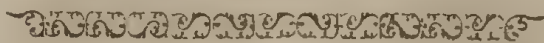
Vn quidam demeurant à un village nommé Yvoy-le-chasteau, qui est à dix ou douze lieues de Bourges, eut portion de la langue coupee, & demeura pres de trois ans, sans pouvoir par sa parole estre entendu. Avint que lui estant aux champs avecque des faucheurs, buvant en

une esue
comme il
profera
cest int
cuelle, s'e
ravant. L
par telle
pour fare
esuele es
se des arts
moyen du
ment ell
de moiti
nue entre
partie, es
& le mil
gue. J'ai
ne garfon
fice de l'i
tous ses m

un

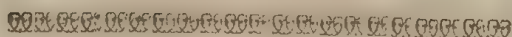
ON v
fort
tratre : ce
qui ont l
tremblan
qui a est
quattres
nommé
bar, les
glantes.

une escuelle de bois assez deliée, l'un d'eux le chatouilla, comme il avoit l'escuelle entre les dents, de sorte qu'il profera quelques mots & fut entendu. Connoissant que cest instrument lui avoit aidé à parler, il reprint son escuelle, s'efforçant de la mettre en mesme ahiere que paravant. Lors il parloit, tellement qu'on l'entendoit assez par telle aide. Par un long temps il la porta en son sein, pour faire entendre sa pensée, mettant tousiours ceste escuelle entre ses dents. Puis apres la necessité, maistresse des arts, l'induisit à faire un instrument de bois, par le moyen duquel il se faisoit bien entendre. Cest instrument est tout rond, de la grandeur d'un teston plus espa s de moitié (comme d'un teston & demi) par la partie tenue entre les dents de devant nommes incisives. L'autre partie, espaisse d'un teston touche le bout de la langue: & le milieu de l'instrument se trouve en plat sous la langue. J'ai veu l'experience de cest instrument en un jeune garson, auquel on avoit coupé la langue. Par le benefice de l'instrument, il parloit si bien, qu'on entendoit tous ses mots, *M. Ambroise Paré au 22. liv. ch. 5.*



LEVRES.

ON void des personnes qui ont la levre de dessus fort petite, peu espaisse, peu avancée: autres au contraire: celle d'enbas grosse à merveilles: quelques uns qui ont les levres fendues: d'autres qui les ont tousiours tremblantes. *M. Cornax en son manuel de medecine atteste* (ce qui a esté dit au chapitre des *Expoits memorables*, en ce quatriesme volume) que quand George Castriot, surnommé Scanderbeg, Prince d'Albanie, entroit au combat, ses levres se fendoient & devenoyent toutes sanglantes.



LIBERALITE merveilleuse.

LE sieur de Pibrac, sage politique, dit à propos en l'un
le ses quatrains, que

Donner beaucoup sied bien à un grand Prince;

Proveun qu'il donne à qui l'a mérité,

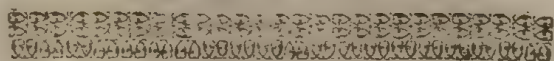
Par portion, non par égalité,

Et que ce soit sans fouler la province.

Le mérite, la proportion geometrique en la dispensation, & la justice envers les suiets, sont les reigles de la liberalité des Princes. Adjoûtons-y la mesure. Car encôres qu'il se trouve par fois en une monarchie infinis hommes de merites, & qu'il y ait de quoi donner à riches & à pauvres, voire qu'il en demeure de reste en l'espargne; si faut-il penser à l'advenir, n'estant raisonnable que le Prince soit heritier de soi-mesme, ne qu'il despouille son peuple, & le reduise par rudes exactions à des partis perilleux. Charles Roi d'Espagne commença son regne par merveilleuses liberalitez, lesquelles s'il eust continuées, impossible lui estoit de faire teste à tant d'ennemis & d'affaires qui en douze ou vingt ans lui tombèrent sur les bras: & tout l'or du Peru ne lui eust suffi pour la moitié du temps de sa domination. Car il se trouve qu'en l'espace des quatre premiers mois de son regne il donna plus de dixhuit millions d'or. Quelques autres Princes venus depuis ont cuidé contrefaire les Charles: mais ils ont bien tost perdu le soufflé, & se sont rendus ridicules: puis quand ils ont pensé maintenir ce premier train, force a esté de venir à des resolutions miserables. Ceste excessive liberalité de Charles d'Autriche Roi d'Espagne, censurée par le Cardinal Ximenes son lieutenant est descrite par *Alvarus Gomecius* au 6. liv. de son hist.

MAGNA-

M
E
N
re
de
recon
rent
leux,
soit
du de
tenant
nous
avon
dant
à qui
darnie
qu'un
mot il
dehors.
leur
comm
sein, &
s'y
cinq
const
liee de
la
deux
pous
gerdes,
bi
Baron
de
tune
des
mes.
Ro
C'est
la plus
p
noit
Salg
te de
Gom
prise
sail
& par
les
drent.
Le pre
le trou
s'y
qu'il
salut
en fin
les
halebar
des
T



MAGNANIMITE' royale.

ENtre les braves exploits du Roi Henri le Grand, celui de son entreprise sur Cahors ville capitale de Quercy est admirable & memorable. Ayant fait reconnoistre la place, plusieurs de ses capitaines essayèrent de le destourner de ce dessein grandement dangereux, soit au regard de l'entree; soit en consideration du dedans gouverné par le sieur de Vezins, brave lieutenant de Roi, (de la remarquable courtoisie duquel nous avons desent l'histoire en autre endroit) commandant à quinze cens soldats, & à une compagnie de gens d'armes qui avoit fait montre un iour auparavant. En un mor ils lui faisoient voir le dedans plus fort que le dehors. A tout cela le Roi de Navarre (de qui la valeur commençoit à paroistre) s'opiniastra en son dessein, & s'y acheminant le cinquiesme de May l'an mil cinq cens septante neuf, mit pied à terre à un quart de lieuë de la ville; & fit son ordre ainsi. Il donna aux deux petardiërs, hommes resoluë, six soldats de ses gardes, bien choisis. A trente pas d'eux marchoit le Baron de Salignac, acompagné de Saint Martin capitaine des nouvelles gardes, & de dixhuit bons hommes. Roquelaure, commandant une troupe gaillarde (la plus part de la maison du Roi de Navarre) soustenoit Salignac; lui l'estoit de Terrides & du Vicomte de Gourdon avec mille harquebuziers. L'entreprise fallit d'estre rompue par un grand orage, & par les furieux esclairs & tonnerres qui survindrent.

Le premier petard ayant ioué à la premiere porte, le trou s'y fit plus bas que la barre, si mal à propos, qu'il falut rompre les bandes qui demouroient. Mais en fin les soldats les esbrahlerent si bien avec leurs halebardes, qu'estans entrez, le Baron de Salignac joint

à eux, emporta la garde des deux ravelins, & poursuivit si bien sa pointe, que malgré les harquebuzades qu'on lui tiroit, le dernier petard porté à la dernière porte de la ville joua si bien, qu'il coucha icelle porte tout de son long sur le pavé. Ce grand bruit mit toute la ville en armes : hormis ceux qui firent les paresseux, croyans que ce fust le tonnerre. La troupe des six courut devant le Baron de Salignac, comme pour reconnoître : mais ils furent arrestez au premier canton : & là un des six, nommé de Court, mis par terre. A cent pas de là parut Vezins, avec quarante gentilshommes & trois cens harquebuziers. Roquelaure, ayant doublé le pas, ne fit plus que mesme troupe avec le Baron. Ce fut des deux costez à qui porteroit les harquebuzades à bout touchant. Des coups de trait il falut venir aux coups de piques : là Vezins fut blessé : dont les citadins s'estonnoient & estoient en route sans les blessures des trois capitaines assaillans, Salignac, Roquelaure, & Saint Martin : & aussi sans un renfort d'hommes armez & de bons harquebuziers du costé de la ville.

Quant aux assaillans, ils furent bien à propos rafraischis par Terride & par le Vicomte de Gourdon. Mais l'opiniastreté des attaqués apporta de l'estonnement à ceux du Vicomte, de sorte que plus de cinq cens estoient ressortis de la ville : & le peuple de la ville (à tel spectacle) reprit un merveilleux courage. Si bien que se resserrans & reschauffans l'un l'autre, ils repoussoyent rudement vers la porte Terride & les siens. Le Roi de Navarre estoit desia pressé par ses Conseillers de remonter à cheval, quand les forces de la Vicomté de Turenne arrivèrent, harassées d'avoir fait quatorze lieues en deux traites. Aussi tost, Chouppes, qui les conduisoit, eut commandement de donner par le trou du premier petard. Là il eut pour premier obstacle la foule des fuyards, qu'il falut rompre & forcer. Mesmes les capitaines qui se vouloyent sauver,

lui

lui criere
tout est
du des in
ble fix
à la veu
vrit d'un
pour des
te des au
ne.

Le Roi
re retraire
plus douce
avoir aban
vi de for
quante g
qu'il avo
de : ou d
habitans
dans les
peuvent g
vec elle
yancière
re que to
vançon.
ce Prince
bri du Co
deux mil
tenoyent
qué & re
que les
ste du jo
re de nu
sons.

Il y a
deux par
par neces
ge : à bre
Navarre
murantes

lui crièrent qu'il alloit se perdre pour neant, & que tout estoit perdu. Mais Chouppes leur ayant respondu des injures, s'avance dans la ville, void ensemble six cents harquebuziers des ennemis, lesquels à la veüe de ce raffaischissement se veulent couvrir d'une barricade. Il falut faire posé, tant pour des-mesler les nouveaux venus de la route des autres, comme aussi pour prendre haleine.

Le Roi de Navarre, pressé plus que devant à faire retraite, apres avoir respondu que la mort lui seroit plus douce avec les siens, en faisant son devoir, qu'apres les avoir abandonnez, estre couvert de deshonneur, marcha suivi de son reste. Et cependant Chouppes avec cinquante gentilshommes, & trois cents harquebuziers qu'il avoit amenez, donne furieusement à la barricade: où il fut attendu jusques aux coups d'espee. Les habitans ployerent à cest effort: & poursuivis l'espee dans les reins jusques dans la maison de ville, ne la peurent garnir en ce desordre, ains la perdirent, & avec elle trois canons & une coulevrine. Chouppes y ayant ietté quelques hommes mande au Roi de Navarre que tout se rallioit vers le College, & qu'il s'y avançoit. Le messager ne porta l'avis gueres loin: car ce Prince ne perdit plus de veüe Chouppes. A l'abri du College les habitans (qui estoient encores de deux mil à deux mil cinq cents hommes ensemble) tenoyent plus des deux tiers de la ville, & cela barriqué & retranché durant les autres combats, si bien que les attaquans ne peurent faire durant le reste du jour, que se loger devant le College, & faire de nuit quelques aproches, en perçant les maisons.

Il y avoit un grand different d'avantages entre les deux partis: en ce que ceux de la ville se resserroyent par necessité, & les autres s'avançoient pour le pillage: si bien que sous un moindre capitaine que le Roi de Navarre, la moitié des defendans eust fait sauter les murailles à leurs pillards. Mais ce Prince, present à

tout, appelloit, & nommoit chacun par son nom, envoyoit des capitaines par la ville ramener leurs hommes à coups d'hallebardes, & non sans en tuer quelques uns; se souvenant bien des commandemens qu'il avoit donnez, & à qui. Au matin du second jour, on gagna jusques à dix pas de la porte du College, & salut employer la journée & la nuit suivante en approches assez dangereuses, pour les grandes escouperies que faisoit ceste multitude. Au troisieme jour, à Soleil levant, fut montré au Roi de Navarre un secours de douze cens hommes, qui gaignoyent pays vers la porte de la Barre, fauxbourg separé de la ville, & aussi fort qu'elle. A cest accident le conseil fut court & la resolution prompte, aſſavoir de combattre ces nouveaux venus encore separez, & avant qu'ils approchassent du College, Chouppes eut ceste commission, qui ne peut rallier des siens que cent harquebuziers & vingt gentilshommes.

Cela estonna beaucoup de Reformez, lesquels voyans leur salut consister en un combat tant inégal pour eux, prefferent plus que paravant leur chef de quitter le jeu: mais les responses furent pareilles aux premieres. Chouppes voulut aider sa foiblesse de quelque ruse. Il passe le pont de Chelandre, & se met sur la piste des ennemis, pour aprocher d'eux en guise d'un secours nouveau: & pour mieux faire poussa devant un capitaine Cassinat, qui approché à quatre vingts pas, respondit, Vezins, au, qui vive. Ceste confiance dura jusques à dix pas du voisinage, où les Catholiques commençans à s'allarmer, les Reformez chargerent les deux cens qui n'estoyent pas encor entrez au fauxbourg: tellement qu'il en demeura plus du tiers sur la place. Chouppes & les siens poursuivirent autres deux cents entre les maisons dans une rue estroite, où ils avoyent eu loisir de prendre quelque ordre. Y ayans esté renforcez par ceux du lieu, ils arresterent au commencement les Reformez. Mais dans l'espaiffe fumee, qui s'amassoit en lieu serré, & mesmes pour s'estre

min

mis le feu
presse, le
rut) tirent
lebarde :
Ceux du
stres) quin
pes fit gaign
treux, & l'a
leine en s'a
acquis.

Au quat
jours cepen
soir tint C
ce qui se fi
mis aux de
celle de de
de se dour
stre qu'il v
ne échelle
porte à ceu
ne moyen à
nemis à sau
grand rue,
itoient faire
re s'estant re
voir elspas
pitaines, d
que ce fust
voulurent
ment, jus
d'un coup
cieux pour
re troupe a
en pourpoi
barricades
le matin d'a
stonna & g
ble aux cor
jours, qu'il

mis le feu en quelques fournimens, à cause de la presse, le capitaine Nesde, & un sergent, (qui y mourut) firent quelque jour dans ceste foule à coups de hal-lebarde : ceux-là bien suivis par les gentilshommes. Ceux du secours (après avoir perdu les plus braves) quitterent le fauxbourg. Sur cest effroi, Chouppes fit gagner à ses gens deux Monasteres, l'un de Chartreux, & l'autre de Religieuses : là où ils prirent haleine en s'accommodant pour garder ce qu'ils avoyent acquis.

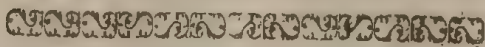
Au quatriesme jour le Roi de Navarre ayant toujours cependant travaillé comme il pouvoit, sur le soir tint Conseil, pour emporter au matin le College : ce qui se fit plus rudement qu'auparavant. Le feu fut mis aux deux portes, de devant & derriere : aussi tost à celle de devant sous la fumee de celle de derriere. Nesde se doutant que le feu auroit chassé d'une fenestre qu'il voyoit ceux qui la defendoient, y porta une eschelle, & estant entré lui troisieme fit quitter la porte à ceux qui tuoient le feu : puis l'ouvre & donne moyen à ses compagnons d'entrer. Ce fut aux ennemis à sauter les murailles du College du costé de la grand rue, pour gagner quatorze barricades qui y estoient faites avec quelque loisir. Le Roi de Navarre s'estant reposé dans le College, & rallié ce qu'il avoit espars çà & là, prend resolution avec tous les capitaines, d'emporter ceste grand' rue, à quelque pris que ce fust. Ceux qui avoyent desfait ce secours, en voulurent la poignée, où ils donnerent fort brusquement, jusques à ce que leur chef fut porté par terre d'un coup de pierre. Là trop de gens faisans les officieux pour le relever, ce Roi (qui menoit la premiere troupe apres, n'ayant que ses gardes devant soi, & en pourpoint comme eux) emporta la meilleure des barricades ennemies. Sur la perte d'icelle, la nuit & le matin d'apres, qui fut le cinquiesme jour, tout s'estonna & gagna le dehors de la ville, la laissant paisible aux conquerans, si abbatu du combat de cinq iours, qu'ils ne pouvoient plus desmarcher. Le Roy

de Navarre monstra ses pieds à plusieurs, tous fendus, & sanglans en quelques endroits. Il eut soin de faire enlever les morts, qui estoient en tout septante hommes. Entre les plus regrettez (pour avoir bien-fait à tout) fut la Motte Bregon de Poitou.



MALADE guerri par plaisant accident.

I Eremie Thriver docteur & docte medecin, heureux en pratique, appellé pour assister à un grand personnage grièvement malade en la ville d'Anvers, ayant tout au long du jour de son arrivee passé le temps joyeusement avec ses amis, le soir venu, bien trempé il se retire pour dormir, sans avoir veu son malade. Avint que la nuit ce malade fort pressé de desfluxion, l'un des ses amis craignant qu'il estoit fust, courut en l'hostellerie de Thriver, l'esveille, lui demande avis de ce qui estoit à faire. Thriver mi esveillé, pensant qu'on lui parlait de desjuner, & encore tout alteré du soir precedent, respond apportez de la biere tiede, & y mettez du sucre avec du pain esmié. L'autre pensant que ce fust une ordonnance pour le malade, court lui faire un brouët de biere ainsi accomodee. Ce potage nettoye la gorge du patient, & en peu d'heures le remet au dessus. *Th Zuinger au troisieme livre du second volume de son theatre de la vie humaine.*



MELANCHOLIQVES.

A Vicenne au troisieme livre sen. i. ii. 5. chapitre 20. fait mention d'une maladie qu'il appelle Catubut, escrivant qu'elle provient d'humeur bilieuse aduste, & adjouste, que c'est une espeece de Melancholie se resveillant presques ordinairement en Fevrier, qui fait que

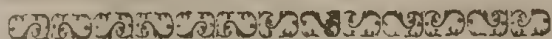
que l'hom
vivans,
des perlo
d'Anglais
maladie, le
autres, do
d'ossemen
me l'anguis
Gental d
de son tem
routnant d
avoit tous
tout noir
Mais inco
vertige m
sifair.

CHAP.

I En o m
ref-doct
livres imp
Seigneurs
differeus
ment de l
1572. au n
& de jug
mains, &
quelques
lui se des
l'excellée
sans com
voir mor
un Comm
fit presen
second en
chapitres
Grecs &

que l'homme atteint d'icelle ne veut point approcher des vivans, mais les fuit, & s'efforce d'approcher des morts & des personnes enterrees. J'ai veu un homme en la ville d'Anglaire, nommé Antoine Donchin, atteint de ceste maladie, lequel fut trouvé maintesfois par les Iacopins & autres, dormant es sepulchres, & avoit rempli sa maison d'ossements de morts. *Hierosme Magius au 4. liv. de ses meslanges, ch. 12.*

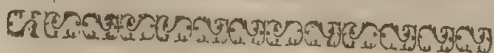
Gentil de Fulgine excellent philosophe & medecin de son temps, en la quest. 55. raconte qu'un sien ami retournant de jour avec un sien serviteur de sa metairie, avoit tousiours veu marcher devant soi un gendarme tout noir, & nul autre, comme son serviteur disoit. Mais incontinent apres ce personnage tomba en un vertige melancholique. *Le mesme auteur au liv. & ch. susdi.*



MEMOIRE memorable.

IEROSME Magius d'Anglaire en la duché de Milan, tres-docte personnage de nostre temps, comme ses livres imprimez en font foi, ayant esté envoyé par les Seigneurs de Venise en Cypre, pour y estre Juge des differens entre les gens de guerre: s'acquitta dignement de sa charge, apres la prise de Famagouste, l'an 1572. au mois d'Aoust, tomba vif es mains des Turcs, & de juge devint esclave en Asie, où enchainé pieds & mains, & desirant se ramentevoir à la bienveillance de quelques doctes personnages qui avoyent ouï parler de lui, se desennuyer aussi parmi ses miseres fit preuve de l'excelléce de sa memoire; en ce que destitué de livres, & sans communication avec aucun qui sceust lui ramentevoir mot quelconque de doctrine, il coucha par escrit un Commentaire Latin, de Tintinnabulis, duquel il fit present à l'Ambassadeur de l'Empereur Maximilian second en Turquie. Dedans ce livret il a cotté en vingt chapitres un merveilleux nombre d'auteurs anciens Grecs & Latins, & traité toute ceste matiere en beaux

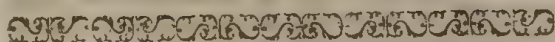
& bons termes, avec les mots propres des auteurs, ne plus ne moins que s'il eust eu leurs livres ouverts devant ses yeux en son estude & en toute liberté. Neantmoins les Muses bannies de Turquie ne peuvent y arriver à temps pour garantir leur nourrisson, lequel fut estranglé par le cruel commandement de Mahumet Bassa. Peu devant sa mort il avoit encore tiré de sa bibliotecque memoriale, un autre Commentaire de Equuleo, lequel depuis est parvenu es mains de Thomas Segher gentilhomme Anglois. En ce Commentaire il traite diverses choses des tortures, non entendues auparavant. Il y a beaucoup de choses remarquables en l'autre Commentaire, que je n'ai peu lire sans deplorer la perte de ce docte personnage, lequel promettoit paravant au public plusieurs escrits dont nous n'avons que les ultres. François Survert, docte Brabançon, magnifie en ses annotations sur le Commentaire de Timinnabulis, ceste belle & admirable memoire de Magius,



MERVEILLE memorable.

AV siege de la Rochelle en l'an 1573 avint merveille, dont plusieurs ont cerché des causes naturelles. C'est que sur la grande necessité des Rochellois, leur Havre fut rempli d'une monstrueuse quantité de Sourdons & Petoncles, poissonnets non jamais veus en ce lieu, & dont les Reformez ont encore les tableaux en leurs maisons, pour memoire, comme d'un miracle. Le peuple accoustumé à courir à ceste manne marine sur les vases, quelques soldats de l'armée royale y coururent durant le pourparler pour le soulagement de la ville, commirent des insolences insupportables qui coustèrent la vie aux plus eschaufez d'entre eux, attrapez & tuez par des femmes courageuses à merveilles. *Hist. du siege de la Rochelle.*

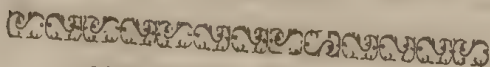
MEVR



MEURTURIERS reprimez & oprimez
extraordinairement.

P Arlant au premier volume de nos recueils des meur-
triers descouverts par notables moyens & punis,
j'ai fait mention de Martin Bourri de Coppet, cruel as-
sassin. Outre ce que j'en avoi lors remarqué, quelques
mois apres un notable personnage fort special resmoin
de ces fureurs m'envoya un memoire plus ample de
route l'histoire, lequel joint à icelle descouvrira de
plus l'horrible malice de l'homme, la misere de ses fau-
teurs, & le redoutable jugement de Dieu sur les uns
& les autres, Bourri estant allé devant, Dieu sçait où.
Le gentilhomme mentionné en l'histoire avoit laissé
à Tanet deux serviteurs & son bagage. Ces serviteurs
furent liez & cachez en un four, puis assassinez apres
leur maistre. Le notable personnage de qui j'ai le recit
vid de ses yeux assassiner l'un d'iceux serviteurs sur le
grand chemin de Commugny à Coppet. Neantmoins
Martin Bourri & ses compagnons evaderent, ayans
fait leur paix argent comptant. Et combien qu'à l'in-
stance de ce notable personnage, Martin Bourri eust
esté poursuivi pour la seconde fois plus vivement
qu'à la premiere, jusques à estre constitué prisonnier,
il rompit encore le filé, faisant accepter à Justice ceste
excuse, que ses assassinats estoient executions d'enne-
mis exterminiez en temps de guerre. Absous, lui & ses
adherans conspirent contre la vie du notable person-
nage qui les avoit prudemment poursuivis. Ceste hai-
ne continua dix ans entiers, & neantmoins Dieu con-
serva ce personnage au milieu de plusieurs lions. Le chef
desquels (à sçavoir Martin Bourri) dit haut & clair, par
tout & à quiconque l'accustoit, que jamais il ne pardon-
neroit à ce personnage. Ce qu'il repéra pour la derniere
fois le propre jour de sa mort en presence de plusieurs.
Comme il vouloit allumer sa mesche esteinte par celle
d'un cousturier de Coppet proche de lui, une esteincelle

vola dedans le pulverin, qui enflamme le flasque. Martin estoit apuyé sur la bouche de sa harquebuzé dont le bassinier couvert print feu en un instant. Il y avoit deux balles en la harquebuzé, lesquelles entrèrent en l'aisselle de cest assassin, lequel tomba roide mort sur la place devant les yeux de grand nombre d'hommes, spécialement du fils de ce notable personnage, lequel faisant tost apres rapport de ceste punition, au chef de la Justice en ces quartiers-la, sa réponse fut, que les hommes n'avoient point fait justice : mais Dieu l'avoit faite



MIROIR d'artifice admirable.

LE sieur de la Fon en son beau discours sur la mort du Roi Henri IV. surnommé le Grand, recite que Cosme de Medicis grand Duc de Thoscane avoit un miroir, qui par un artifice admirable le representoit tousiours, si bien que tout homme qui regardoit dedans en lieu de s'y voir n'y voyoit que Cosme. Le l'eust trouvé plus beau, dit la Fon, s'il eust représenté la mort : car en ceste figure il eust représenté toutes choses en leur naturel, estant la verité, que toutes les choses du monde ne sont que diverses pieces de la mort. Ceste mort eust esté leur image plus vive, & ce miroir n'eust point esté trompeur. *Extrait du recueil intitulé Oraisons & discours funebres de divers auteurs sur le trespas du Roi Henri le Grand, treschrestien Roi de France & de Navarre.*

Iules César Scaliger en ses doctes disputes contre Cardan décrit deux miroirs merveilleux, l'un de son invention representant deux mesmes visages l'un sur l'autre. Le deuxiesme de la fabrique d'un ingenieux personnage qu'il surnomme Stopinian. Ce miroir comprenoit en soi & representoit en corps toutes formes, comme l'unie, la creuse, la courbe, la ronde. *En l'exercitation 82. sect. 3.*

A peine se trouve-il aujourd'hui entre tant de milliers d'hommes experimentez & sçavans hommes qui

ne

ne sache
rois &
uns des
veus, &
différent

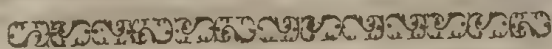
MM

M

L'INN
moco
fera male
Jaques A
fust inno
qu'on le
officier c
lieu de p
& petis
en Angle
mandans
que la ch
print à cri
plices, que
homme p
est. Or
spectateu
conscience
en ses r
point
moque
insensé,
ses autre
s'en saisi
bes vrai
moi je su
dernier ch

Deny
s'enquer
cun d'e

ne sache des histoires particulieres & notables des miroirs & lunettes de merveilleux artifices fort divers les uns des autres. Le lecteur se souviendra de ceux qu'il a veus, & admirera l'excellence de tant d'inventions de différentes sortes.



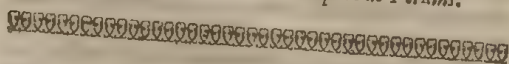
MOCQUERIES detestables reprimees.

L'INNOCENCE a Dieu pour garant. Quiconque se mocque des gens de bien mis à mort par injustice, fera male fin. Environ l'an mil cinq cens cinquante six Jaques Abbes Anglois, condamné à mourir, quoi qu'il fust innocent des crimes qu'on lui mettoit sus, ainsi qu'on le menoit au supplice, le serviteur du principal officier commis à l'exécution, voyant que l'innocent en lieu de perdre courage, incitoit courageusement grands & petis à leur devoir au temps, pour lors fort miserable en Angleterre; d'avantage distribuait aux pauvres demandans l'aumosne ses habillemens, ne se laissant rien que sa chemise, se monstra si partial & passionné, qu'il se print à crier à toute l'assemblée des gens acourus au supplice, que Jaques Abbes estoit un fantastique, insensé, & homme perdu, des propos duquel ne falloit faire aucun estat. Or comme l'innocent continuoit d'avertir les spectateurs de choses appartenantes à l'estat de leurs consciences devant Dieu, l'autre persistoit furieusement en ses mocqueries outrageuses & execrables. Sur le point de l'exécution, le jugement celeste attrape ce mocqueur, lequel en presence de tout le peuple devint insensé, de sorte qu'ayant jetté souliers, chausses & tous ses autres habillemens sur la place à ceux qui voulurent s'en saisir, se mit à crier, Voila comme a fait Jaques Abbes vrai serviteur de Dieu. Mais il est sauvé: & quant à moi je suis damné. *Guill. Perkins. docteur Anglois, au 12. & dernier chapitre de son livre, intitulé Lex lingue.*

Denyle Benfeild, Angloise, oyant des jeunes garçons s'enquerir par ensemble, que c'estoit que Dieu, puis chascun d'eux en dire son avis, l'un desquels appella Dieu

leur ancien & bon pere, le monstra si mal aprise que de parler en moquerie de l'Eternité du vrai Dieu, nommé en Daniel l'Ancien des temps. Mais elle ne porta gueres loin ce fardeau d'impiété: car elle fust tost apres frappée à l'un des costez de telle sorte que toute ceste partte devint extrêmement noire, elle en perdit la parole, & mourut. *En ce mesme livre & chapitre.*

Vn certain paysan nommé N. Leverayant veu en ce mesme royaume d'Angleterre executer un grand personnage, mort innocent, en lieu de se taire & gemir emmi tant de cōfusions regnâtes apres le traspas du jeune Roi Edouard, ne peut se contenir d'appeller ce personnage injustement condamné grand & vilain pendard, adjoustant par cruel mespris, qu'il avoit les dents comme ceux d'un cheval. Mais au mesme temps & instant, ce moqueur receut un terrible coup de pied par arrest de la justice divine: car un sien fils poussé de desespoir se estrangla soi-mesme. *En ce livre & chapitre de Perkins.*



MORT inopinée.

L'Empereur Maxilian premier ayant assiégué Padouë gardée par les Venitiens, entre autres grosses pieces de batterie, employa une piece d'artillerie, nommée mortier, portât un boulet du poids de trois cēs livres. Le gouverneur de ceste piece accommodoit tellement ses coups, qu'il faisoit tomber à plomb ses gros boulets sur les maisons de Padouë. Il y avoit un soldat, cambrade de Marc Manin d'Anglaire, lequel m'en a fait le recit. Ce soldat estant allé trouver une courtisane dont il abusoit, survint un de ces boulets lequel d'une impetuosité incroyable enfondra le toit, les planchers, & escrasa ce soldat. *Hierome Magius au 3. liv. de ses meslanges, ch. 4.*

Environ l'an 1560. un muletier de Subiane, nommé la Corneille, m'apportant des lettres de Padouë, comme il estoit en la plaine de saint Iean val d'Arne, fut acueilli d'une forte pluye, laquelle le contraignit de se retirer vistement en un lieu proche, où il s'acosta de l'ho-

de l'hoste
maison
celui d

Vn eip
des nops
bois ou p
& la lui n

de l'ho

C V r
la res
de la long
barbier, p
fluya & n
ment, no
pres, ou à
ses meslang

Après
hommes t
trouva un
sans chang
point de
lement fa
qu'estant
voir si di

de l'ho

L'An n
finat
stier, frere
velles de
de jours
Le lie
de Calais

de l'hostesse, & étant couché avec elle le comble de la maison tomba sur eux & les acravanta. *Le mesme auteur en ce liv. ch.*

Vn espoux à Naples, couché avec son espouse le jour des nopces, fut acablé & tué tout roide par le rond de bois où pendoit son pavillon qui lui tomba sur la teste, & la lui mit en pieces. *Le mesme, là mesme.*

~~~~~

*MORT mesprisee.*

Curtius Palon ayant esté condamné à Rome d'avoir la teste tranchée, estoit tout crasseux & sale, à cause de la longueur de sa detention es prisons. Il fit venir un barbier, pour le tondre & lui accommoder la barbe: s'estuva & nettoya son corps, puis se vestit magnifiquement, non point comme allant à la mort, mais aux nopces, ou à quelque triomphe. *Hierome Magius au 2. liv. de ses meslanges, ch. 110.*

Après la journée de Montemurle, quelques gentils-hommes furent condamnez à perdre leurs testes. Il s'en trouva un, lequel avoit une tres-belle barbe. Comme sans changer de couleur ni de contenance, il fust sur le point de l'exécution, il pria le bourreau de trousser tellement sa barbe, qu'elle demeurast en son entier, de peur qu'estant coupee, les spectateurs n'eussent horreur de le voir si difforme. *Le mesme.*

~~~~~

MORTS de dueil.

L'An mil six cens & dix, tost après le damnable assassinat du Roi Henri le Grand, l'Abbé de Marmon-tier, frere naturel de ce grand Roi, entendant les nouvelles de ceste tant indigne mort, s'aliça, & mourut peu de jours après de la grand' amour qu'il lui portoit.

Le sieur de Vic vicamiral de France, étant de retour de Calais, où la Roine l'avoit envoyé après la mort du

Roi, pour donner ordre à son gouvernement, repassant à l'endroit où il avoit veu la première fois inopinément apporter le Roi mort, & s'en ressouvénant, se faist tellement, que deux jours apres il en mourut. On lui trouva le cœur environné d'eaux jaunâtres.

Si nous mettions ici tous ceux qui d'entre le peuple à Paris sont morts de la tristesse qu'ils prindrent de ce terrible assassinat, tant ils aimoyent le Roi; la posterité s'en estonneroit. Aussi est-il vrai qu'il y a eu jusques à des simples femmes, lesquelles apres sa mort n'ont plus voulu manger, & en sont trespasfées.

La Haye colonnel d'un des quartiers de Paris, en prit telle fâcherie, qu'il se mit au liest, où il mourut peu de jours apres. Le capitaine Marchant (dont le nom sera en memoire à la posterité, pour avoir fait baskir à Paris le pont surnommé Marchant, & jadis le pont aux mûsniers) ne peut non plus résister à la tristesse qu'il avoit conceüe de la mort de son Roi; car peu de jours apres qu'il eust assisté à l'enterrement de ce grand Prince, toute la maison de deuil assista au sien, deplorant la perte d'un si bon citoyen. *Extrait d'un recueil intitulé le Mercure François, ou suite de l'histoire de la Paix.*

XX

MORTS de Peste ou autres accidens soudains & violens, ne doivent estre si promptement ensevelis, qu'on fait en divers endroits.

M. Guillaume Fabri docteur chirurgien, en une siene lettre au docteur Jean Jaques Grafft medecin à Neuschâstel, escrit touchant les morts de peste ce qui s'en suit. C'est à bon droit que Lievin Lemne au second livre des secrets miracles de Nature, chapitre troisieme, defend d'ensevelir soudain les personnes oppressees de lethargie, d'apoplexie, de suffocation de matrice. Car je sçai qu'ils s'en est trouvé, qui ont levé les aïx de leur biere, ayans repris leurs esprits, & sont revenus à eux.

à eux. Pourtant doit-il estre defendu aux ensevelisseurs & enterreurs d'enclorre soudain es bieres les personnes qu'ils estiment trespassées, nommément les apoplectiques, lethargiques, &c. attendu que l'ame demeure comme retirée en telles maladies en son siege plus secret, pour puis apres faire sentir aux corps, vivifiez comme devant, qu'elle n'en estoit pas sortie. Les exemples, en sont en divers auteurs anciens & modernes. Monsieur Fabri adjouste, que les Praticiens ont raison de conseiller qu'en la peste & es maladies contagieuses & malignes on ensevelisse incontinent les corps: pource qu'il leur en prend comme aux lampes, torches & flambeaux qui venans à s'esteindre remplissent les chambres de fumee fâcheuse & de puante odeur. Mais ceste façon d'ensevelir si soudain n'est pas seure, ni ne convient aux Chrestiens: comme les histoires suivantes le tesmoigneront.

1. L'an 1566. Antoine Corman du Bos, jeune homme aagé de vingt-deux ans, demeurant à Meniere, village du Canton de Fribourg, s'estant marié, fust tost apres visité de peste, la quelle emporta son pere, sa mere, sa femme quelques serviteurs & servantes. Finalement Antoine en fut atteint aussi, voire si rudement, qu'au deuxiesme jour l'on n'y attendoit plus de vie. Le mal croissant d'heure en autre, au quatriesme jour telle & si forte passion le saisit, que ceux qui lui assistoyent le jugerent mort. Pourtant tirerent-ils le corps hors du lit, le mirent sur la table, & (à l'acoustumee) l'enveloperent & cousurent dedans un linceul. Ayant demeuré huit heures en tel estat, le prestre & les enterreurs vindrent pour l'enlever, & comme ils vouloyent le poser en la biere sentans qu'il n'estoit pas froid & roide, s'en esbahirent grandement. Le prestre fit incontinent descoudre le linceul à l'endroit de la teste & de la poitrine, puis print un floquet de laine qu'il mit contre les levres d'Antoine, & une plume pres des narines. Apercevant qu'il y avoit un peu de respiration, il commanda qu'on remist le corps au lit, où il fut envelopé de linceuls bien chauds, & lui furent appliquees des tuiles chaudes aux pieds. D'avantage le prestre lui versa dans la

bouche quelques gouttes de malvoisie. Alors celui qu'on tenoit pour mort, se reveillant comme d'un sommeil fort profond, revint peu à peu en telle convalescence, qu'au bout d'un mois il fut en pieds pour faire son labourage comme auparavant. L'an 1606. le 16. jour de Janvier je parlai à lui dedans Payerne en presence de M. Nathanael Chambut, venerable personnage, & d'aucuns de mes domestiques. Lors il estoit âgé de soixante quatre ans, se portoit assez bien, ayant la jambe gauche plus grosse que la droite, depuis ceste peste, & n'ayant esté malade au reste de sa vie sinon sept ans apres la peste, au demeurant pere de sept fils & de trois filles de son second mariage, & sa femme lors vivante.

2. M. Fabri allegue un notable exemple des siecles precedens En une grande peste qui emporta la pluspart des personnes habitantes à Cologne sur le Rhin, certaine damoiselle nommee Reichmuth Adolch, demeurante au marché neuf, au logis où pendoit pour enseigne le perroquet, fut atteinte de peste, & finalement, par la sentence de ceux qui la gardoyent & pensoyent, jugée morte. Comme on vouloit l'enterrer au cemetiere des saints Apostres, son mari qui l'avoit chèrement aimée, ne voulut lui ôster l'anneau de mariage qu'il lui avoit donné. Les deux enterreurs en eurent le vent, & la nuit suivante vont au sepulchre, en tirent la biere & l'ouvrent. Alors la damoiselle, qu'ils estimoyent morte commença à se remuer & lever en son seant. Ces enterreurs espouvantés, comme l'on peut penser, laissent leur lanterne & chandelle allumée, & s'enfuyent tant que les tâbes pouvoient leur aider. Elle prenant la lanterne, retourne vers le logis de son mari, heurtée à la porte, est reconue à sa voix, & ouverture faite, si bien traitée qu'elle recouvra sa première santé, & eut depuis trois fils, qui furent gens d'Eglise. Ayant vescu plusieurs années, apres ceste delivrance, fort honnorablement avec son mari, puis decede paisiblement, elle fut enterree pres de la porte de l'Eglise des saints Apostres en un monument de pierre, haut eslevé. Pour souvenance de ce que dessus, fut erigé un grand tableau sur le sepulchre, où l'histoire susmentionnée est pourtraite artistement & descrite en vers Alemans. L'an

1604. Jean

1604. Jean
logne, à
grave en
ellongee
coup de fo
garee la pe
2. L'an
ville de Cl
mes, nos m
vint sept
plâtres fo
malade a g
pe, que to
mier mede
construq
ficil reme
villt chaud
& aux po
langue d'u
rans. Com
baru les aff
ce qui en
toutes les
à dire que
appel'loven
bien ven
mit sur pie
nefante.
Le doct
precedent
vous repr
1. Envo
estant for
ment à D
chez à ent
re à chascu
gue, large
corps. A
Dijon fut
ques jours

1604. Jean Bussenmacher citoyen & marchand de Collogne, a fait imprimer ce tableau racourci en une feuille, gravé en cuivre de taille douce, pour avis aux personnes eslongnees. J'ai veu le grand tableau à Collogne, beaucoup de fois, non sans esbahissement, & d'abondant ie garde le petit tableau que Bussenmacher a publié.

3. Estant allé l'an mil cinq cens huitante deux en la ville de Cleves avec le Chirurgien du Duc, nous logeâmes trois mois durât, chez un bon personnage âgé d'environ septante ans, hôte de l'aigle, lequel nous raconta plusieurs fois que dix-sept ans auparavant, saisi d'une maladie aigue & violente, il estoit tombé en telle syncope, que tous le tenoyent pour mort. M. Jean VVier premier medecin du Duc appellé là pour en dire son avis, conut que l'ame n'estoit pas separée du corps. Pourrant fit-il remettre le corps au lit, commande qu'on le couvrist chaudement: il appliqua des epithemes sur le cœur & aux poignets sur le poulx, & par intervalles arrousa la langue d'une goutte ou deux de medicamens corroborans. Comme il vaquoit à remettre au dessus ce corps abatu les assistans avoyent contraire pensée, & aprestoyent ce qui estoit requis pour l'enterrement, se mocquans de toutes les receptes & applications du medecin, iusques à dire que le lendemain ils enterreroyent celui qu'ils appelloyent le trespasé: mais le docteur VVier fit voir bien tost la vanité de leurs discours: car tost apres il remit sur pieds le malade, lequel peu à peu recouvra pleine santé.

Le docteur Crafft, en contreschange de trois histoires precedentes, fait part de cinq autres à M. G. Fabri. Le les vous represente, tournees du latin en nostre vulgaire.

1. Environ l'an mil cinq cens cinquante huit, la peste estant fort rude en la Duché de Bourgogne, spécialement à Dijon, les enterreurs se trouverent tant empêchez à entevélir les morts, qu'impossible leur fut de faire à chascun corps sa fosse: mais en creusoyent une longue, large, profonde, en laquelle ils cachoyent plusieurs corps. Avint que dame Nicole Lentillet demeurant à Dijon fut frappée de peste, & ayant esté malade quelques iours, tomba tout soudain en ecstase & plustost en

syncope si vehemente, que ne pouvant revenir à soi, elle fut jugée morte: tellement que sur le soir les enterreurs l'ensevelirent en la fosse commune avec les autres. Y ayant esté cachée toute la nuit; sur le matin revenue à soi, reprenant ses esprits, ne sceut toutesfois bien discerner où elle estoit, ni ne peut se tirer de là à cause de sa foiblesse, & pource aussi qu'elle estoit chargée du faix des autres corps morts & de la terre. Lors elle se print à crier: mais estant esloignée d'habitation de gens, & nul n'osant aprocher à cause de la puanteur des corps, & de peur d'infection ou d'estre sequestre, elle demeura en cest estat quatre jours durant sans boire ni manger. Reduite à la famine, elle rongea & engloutit une piece de couvrecap dont sa face estoit couverte. Vingt-quatre heures apres, les enterreurs aprochoyent de celle fosse pour y jeter d'autres corps. Ils faisoient du bruit en allant & venant: ce que Nicole ayant entendu, se mit à crier tant & à tant de reprises, qu'en fin ils l'entendirent, avec tel estonnement que le lecteur peut imaginer: & conoissans que c'estoit une voix humaine, commencerent à fouiller, la tirent de ceste fosse, & la trouvant en vie la reportent en sa maison, où elle se reprint & revint à pleine convalescence, & demeura encores quelques années à Dijon, d'où elle partit avec son mari environ l'an 1561. & vindrent s'habiter à Laufanne, où elle a vescu longue espace d'années en bonne santé, puis y est decedee en paix.

2. Il n'y a pas long temps qu'en un village proche de Neuchastel, nommé Courfelles, un payfan malade tombé en rude syncope fut tellement tenu pour mort, qu'on tira un linceul, & le coufut-on, puis fut porté au cimetiere, où comme sans bierre on voulust le devaler ainsi envelopé dans la fosse, il se print à remuer les espaules. Les assistans descouurent soudain le linceul, & le reporterent en sa maison, où il vescu long temps depuis, & fut de là en avant surnommé le mort de Courfelles. Plusieurs qui l'ont veu, connoissant & hanté n'en ont fait le rapport.

3. Jean Gaudot, marchand bourgeois de Neuchastel, m'a dit avoir oui souventesfois raconter à gens dignes de foy dedans Basançon l'hutoire qui s'ensuit, avenue il y a qua-

y a quarante
demeura
fut un jour
de Lechar
comme mo
gue, il voul
Sentant l'ac
tude, tellen
se comporto
le marié
de contrain
personne ne
roit long ter
le prevoit d
le pria fort in
me d'ordinar
personne ce
d'empescher
passées apres
comme mort
esté assez lon
ses perens &
jour il en fut
pour mort, &
porter en ter
champs en un
Revenant la
velle, & se sou
se transporta
ques & autres
faisi de son m
soir, du jour
moyen de que
ses esprits, & v
4. Le mesm
sa mere qu'à V
siens aporé p
par entrepos, a
tint un de ses
ge l'eau benit

y a quarante ans passez. Vn jurisconsulte, jeune homme, demeurant à Vezoul, petite ville proche de Besançon, fut un jour si rudement assailli d'une defaillance causee de Lethargie, qu'il demeura tout seul quelques heures, comme mort. Ayant sceu sô accident, pour n'estre divulgué, il voulut demeurer au logis à part avec un laquai. Sentant l'acces de son mal venir il s'enfermoit en son estude, tellement que le laquai n'en descouvroit rien. Il se comportoit ainsi, craignant que son mal descouvert ne le traversast en certain mariage qu'il estoit sur le point de contracter. Mais redoutant quelque mesaventure, si personne ne sçavoit du tout rien de son mal, s'il demeureroit long temps saisi d'icelui en lieu clos, il alla trouver le prevost de la ville, auquel il communiqua le fait, & le pria fort instamment, puis que sa charge l'arrestoit comme d'ordinaire sur le lieu, premierement, de ne relever à personne ce qu'il avoit à lui declairer, secondement, d'empescher qu'on l'enterrast avant vingt quatre heures passees apres l'acces de son mal, durant lequel il estoit comme mort. Quelque temps apres il se maria: puis ayant esté assez long temps en mesnage, sans que sa femme, ni ses perens & alliez sceussent rien de ceste maladie, un jour il en fut si rudement atteint, que sa femme le tint pour mort, & fit-on tous aprests convenables pour le porter en terre. D'avantage, le prevost estoit allé aux champs en une siene mestairie, & y avoit passé la nuit. Revenant le matin en ville, il sceut incontinent la nouvelle, & se souvenât de la promesse faite au lethargique, se transporta soudain au logis, demanda aux domestiques & autres qu'il y trouva, quand le maistre avoit esté saisi de son mal. Ayant entendu que ç'avoit esté sur le soir, du jour precedent, il fit surseoir l'enterrement: au moyen dequoi quelques heures apres le malade reprint ses esprits, & vescu encores 16. ans apres ceste delivrance.

4. Le mesme Gaudot m'a raconté, qu'il avoit appris de sa mere qu'à Verzel en la Franche-comté, un des paroissiens apporté pour mort en l'Eglise, où le corps est mis par entrepos, à l'acoustumee, devant qu'estre enterré, survint un de ses perens, qui lui jetta assez abondamment de l'eau benite sur le visage descouvert. La fraischeur

plusieurs choses outre ce que l'Vniversité l'avoit chargé de dire ; sa Majesté l'avant reconu lui demanda de quelle profession il estoit ; Le recteur respondit, De la Medecine. Le Roi se tournant vers les Seigneurs qui estoient pres de lui, leur dit, Mon université est bien malade, elle est entre les mains des Medecins. Le recteur esmeu de cette parole, en reconnoissant l'importance, alla se mettre au liest, où il mourut peu de jours apres. Autres ayans receu de ce mesme Prince une rude parole ou une œillade de travers, en sont morts de regret. Telsmoins entre plusieurs, pour la parole, celui qui le premier fortifia Quillebeuf : & pour l'œillade on a escrit que ce prelat, qui avoit esté le seul instrument de la ligue, & lequel seul entre tous les ligueurs sa Majesté ne pouvoir aimer, estant rentré dedans Lyon lors de l'entree, que sur les nouvelles de la perte des François à Dourlans, il receut un tel regard de sa Majesté, qu'il se retira de la cour, & ne voulut plus voir que ses sôbres vallees, où il se despleut tant, que quelques iours apres il y mourut de regret. *Le Mercure François, ou Suite de l'histoire de la Paix en l'an 1610.* Ce mesme Roi, faisant son entree à Paris, l'an 1594. sur la fin de Mars, quoi qu'il eust fait publier un pardon general à tous les fauteurs & adherans à la ligue, neantmoins quelques uns des plus tarez s'en alarmerent & despitement si fort, qu'ils aimerent mieux perir hors la France, que vivre sous l'obeissance d'icelui. Lors estoit malade au liest dedans Paris, Nicolas Pellevé Archevesque de Sens, & l'un des pilliers de la Ligue. On l'avoit expressement & fort particulièrement assure de la clemence du Roi : toutesfois soit d'aprehension ou de la grandeur de son mal, ne pouvant supporter la prosperité de Henri le Grand, ni le renversement de tant de desseins bastis pour asservir la France à l'Estranger, se iugea mort, & à tous coups durant quelques heures, s'escrioit, Qu'on le prenne, qu'on le prenne, & mourut en tel estat, le lendemain de l'entree royale. *Hist. de la guerre.*

**MORT en mer, & ailleurs par autres
accidents.**

L'An 1467. un grand navire desmarant de Lubec, pour faire voile à Revel en Livonie, fut poussé dedans les escueils de Suede & de Finnie : où perirent deux cens personnes, marchans, mariniers, jeunes hommes, femmes & filles, avec infinies sortes de marchandises precieuses. Ce naufrage fut cause d'une ordonnance portant qu'apres le iour de S. Martin d'hiver, qui est le dixiesme de Novembre, nulle navire ne partira du port de Lubec. *Cranz au dernier chapitre du douzieme livre de sa Vandalie.*

Pierre de Medicis & quelques autres Florentins, qui suivoient le parti François l'an 1503. suivans l'armee des François, qui partoient du Garillan avec quatre canons qu'ils trainoyent vers Cayette, monterent sur un basteau, lequel estant petit, ayant grande charge, & battu de vent contraire, fut renversé, & tous ceux qui estoient dedans perirent. *François Guichardin au 6. livre des guerres d'Italie.*

Charles VIII. Roi de France regardant d'une galerie au chasteau d'Amboise certains qui jouoyent à la paume, fut atteint & soudainement emporté d'un coup d'apoplexie, le septiesme iour d'Avril mil quatre cens nonante huit. *Fr. Guichardin au 3. livre.* Quatre ans auparavant, le Roi Ferdinand I. estoit mort de mesme accident apoplectique. *Fr. Guichardin au 1. livre.* Ierosme Fracstor, docte medecin, Eneas de Vre grand antiquaire, Jean Cornair medecin, Conras Lycotthenes personnage affectionné à l'avancement des bonnes lettres, sont morts d'apoplexie.

Henri II. Roi de France, blessé d'un coup de lance dût il meurt peu de iours apres. Henri III. atteint au ventre d'un coup de couteau par un Iacopin, meurt le iour suivant celui de sa blessure. Henri III. tué d'un coup de couteau par un furieux Angoulmois meurt incontinent. *Hist. de France.*

Certain

Certain p
Marquisa
Claude des
morts en ad
fut trouvee

livre, chap. 12

France.

Alexandre
fant sur son li
lain de Noe
l'un desquel
lain. Hybr
mandement
versa. Hist.

Ce chap
un tresgran
grands Seign
par moyens
suyvant d D

CHAPITRE

L'Es Gene
L'ille pri
fonse Roi de
commande
plonger en
au besoïn p
plus sort d'u
de teste, ave
cette ment
bles de la na
qui fut occa
rent moyen l
geat. Bracel,

Certain personnage d'autorité nommé Giacheto, au Marquisat de Salusses, Bertrand Ferrier à Barcellone, Claude des Affes conseiller en Parlement à Paris, sont morts en acte de paillardise. La paillardie de Giacheto fut trouuee morte avec lui & entre ses bras. *Fulgose au 9. liure, chap. 12. I. Pontanus au 1. liu. de l'obeissance, ch. 2. Hist. de France.*

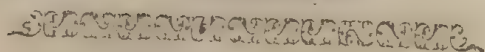
Alexandre de Medicis Duc de Florence fut tué reposant sur son liſt, Mesme traitement fut fait par le Chastelain de Nocere à Nicolas & Barthelemi Trince, freres, l'un desquels avoit desbauché la femme de ce Chastelain. Hybraym Bassa fut tué dormant, & ce par le commandement de Solyman, qui l'avoit eslevé, puis le renversa. *Hist. d'Italie. P. Iove au 33. li. de ses histoires.*

Ce chapitre des morts diverses & violentes contient un tresgrand nombre d'histoires des Rois, Princes & grands Seigneurs qui depuis cent ans ont fini leurs iours par moyens memorables. Nous le reservons au volume suivant si Dieu le permet.



NAGEVR *aventureux.*

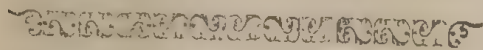
Les Genevois ayans entrepris de secourir Boniface Ville principale de l'Isle de Corse, assiegee par Alfonso Roi de Sicile & d'Aragon, Jean de Campfulgose commande à certain personnage fort acoustumé à se plonger en l'eau, qu'on appelloit André, de s'employer au besoin pour la delivrance de ceste place assiegee. Au plus fort d'une bataille navale, André muni d'un armet de teste, avec un couteau en main, se iette & coule secrettement en mer, & sans grand' difficulté coupe les cables de la navire capitaineſſe en la flotte d'Alfonse, ce qui fut occasion de victoire aux Genevois, lesquels eurent moyen lors de raviſtuiller & munir la place assiegee. *I. Bracel, au 1. liu. des guerres d'Espagne.*



NAISSANCE remarquable.

LA mere de Iean Antoine Campanus (lequel fut en son temps un des plus eloquens del'Italie, & Evêque d'Arezze) ayant esté longuement en mariage, sans avoir lignée, & comme serclofe de telle esperance, un iour rencontra certaine femme, non iamais veüe par elle paravant ni depuis, laquelle lui donna des grains de laurier, & les lui fit avaler, l'assurant qu'elle concevrait. Incontinent apres elle se sentit enceinte. Au terme de sa delivrance, estant allée aux champs le mal la saisit, de sorte que sans aide de sage femme elle acoucha d'un beau fils, sur l'herbe verte, lequel des sa sortie esleva ses yeux au ciel le contemplant fixement. Tourrant puis apres la veüe vers un laurier, & le tournât vers la sage femme, qu'on estoit allé querir en diligence, ne cessa de crier bien fort tout le iour, & n'y eut moyen de l'appaiser si non apres qu'il eut veu le lit de sa mere encouronné de chapelets & festons tissus d'hierbe & de laurier tortillez par ensemble. Côme l'on portoit à bras la mere & l'enfant en une chambre, ils furent suivis de longs essains d'abeilles qui s'arrestèrent à la porte, & salut les en chauffer à force de feu: d'où elles se retirèrent sous le laurier près duquel la mere estoit acouchée, & y moururent. Cest enfant devenu grand & sçavant à merveilles, fut exposé à l'envie, & traversé de beaucoup de difficultez.

P. Iove en ses eloges.



NAUFRAGE memorable.

Philippe II. Roy d'Espagne, avant espousé la fille de France apres la mort du Roy Henri II. & avance ses desseins de ça les mers assez à son gre, se proposa de tenter fortune contre le Turc, & d'estayer d'estêdre les bornes de sa domination es parties de l'Afrique. Pourquoi faire,

fine, ayon
des v
Frage s
à Genes
d'embar
pagne, an
ne le ter
me. Enne
nombre de
cruelles or
son pere
Itale & a
son huy
ries, fut
au port de
s'elleva si
apareil
vau, rien
tous ces
vent un
Qu'on
ne peut
dans lequ
estoit gran
danger da
te, soit
conou
terminer
ste resolu
vec ses ha
vent cet
Dieu ave
dast con
Cardina
tusement
voit affe
de douleu
lui faire
son arm
toit apres
regne de F

faire, ayant levé une forte & puissante armee de l'eslite de ses vieilles bandes, & tiré à soi quelques vieux soldats François, il les envoya par la voye de l'Italie s'embarquer à Gennes, afin d'aller droit en Afrique. Lui, de sa part, s'embarqua sur l'Ocean, tant pour estre plustost en Espagne, afin de prouvoir au reste de ses affaires, que pour ne se fier au François, en demandant passage par le royaume. Estant doncques embarqué, & acompagné d'un grâd nombre de navires, où estoient entassees les plus precieuses bagues de diverses sortes, que le feu Empereur son pere avoit peu amasser & acquerir en Alemagne, en Ital. & ailleurs deçà la mer, durant la magnificence de son Empire, avec tres grand nombre de riches tapisseries, faites à grands frais en Flandres: ainsi qu'il arrivoit au port de S. Jaques en Galice, une tourmente furieuse s'esleva si soudain que de tout ce magnifique meuble & apareil, amassé de si longue main, & avec tant de travaux, rien n'arriva à saüveté: mais la mer fut heritiere de tous ces thresors, à la veuë des Espagnols, qui en meno- yent un merveilleux dueil.

Quant au Roi, la tourmentel'espargna si peu, qu'à peine peut il mettre le pied dans une barque, que le navire dans lequel il estoit, enfonça au profond de la mer, tant estoit grande la fureur d'icelle, & des vents. Somme, le danger duquel il estoit sorti lui fit oublier une telle perte, soit qu'autre pensèe le pousât, il dit tout haut, qu'il conoissoit que Dieu l'avoit reservé à ceste seule fin d'exterminer les Lutheriens, & croyoit que s'il n'eust eu ceste resolution & entiere fermeté, Dieu l'eust fait perir avec ses hardes. Mais ceux qu'il surnommoit ainsi, prenoyent cest accident à leur avantage, disans, Que comme Dieu avoit châtié le Roy Henri II. encor qu'il procedast contre eux par ignorance, & à l'appetit de certains Cardinaux: aussi le Roy Philippe II. avoit eu cest aver- tissement pour se convertir à Dieu: sinon qu'il se pou- voit asseurer que ce naufrage estoit un commencement de douleurs, & que Dieu scauroit bien le trouver pour lui faire sentir la pesanteur de son bras. Voila quelle fut son arrivée en Espagne, presage de la ruine qui lui avint tost apres en Afrique. *Histoire de l'Estat de France, sous le regne de François II. imprimée l'an 1576.*

NAVFRAGE.

TExel, la plus grande Ile de Northollande, tire grand profit des matelots, lesquels sont contrains souven-tesfois, à cause du vent, d'y ancher & sejourner longue espace de temps. De sorte que là se void par fois grosse flotte de vaisseaux, contrains d'attendre le vent, & plusieurs semaines. de sorte que quelque navire plus avan- tageux que les autres, prenant sa route vers l'Est ou l'Ouest, est aucunesfois de retour avant que les autres en soyent partis. Avint l'an 1593. que la flotte estant acruë de 150. navires, aucuns desquels y avoyent radé ja l'espa- ce de dix huit semaines, le 24. iour de Decembre à neuf heures du soir, une impetueuse tourmente s'esleva, la- quelle avoit ja fait grands domages es autres pays. Deux de ces navires ayans par ceste tempeste perdu leurs an- chres, s'ensuivit ruine de toute la flotte: pource qu'estans surpris de la nuit, les uns ne peurent sauver les autres: à cause de quoi 44. grands navires marchans coulerent en fond, 1050. mariniers & matelots furent noyez: quelques uns toutesfois eschapperent, mais non sans grand dom- mage: de sorte que lors se fit griefve lamentation, à cau- se de la perte inestimable avenuë tant aux marchans comme à tout le pays. *Addition à la description de Hollan- de faite par Louys Guichardin.*

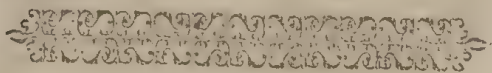
NOVRITVRE estrangement abhorree.

L'An mil cinq cens nonante cinq fut amenee de la Duché de Tuilliers en la ville de Cologne une fille aagée de quatorze ans ou environ, laquelle logee en la grand place en l'hostellerie du cheval blanc, estoit mon- strée par singularité aux personnes qui desiroyēt la voir. Son pere & sa mere affermyoient qu'elle avoit desja ves- cu trois ans entiers sans boire ni manger, ce qu'ils rati- foyent

foient par tesmoignages dignes de foy. Je la visitai soigneusement, & prins garde à tout son corps depuis la teste iusques à la plante des pieds. Elle avoit une face triste & melancholique, assez charnue (excepté le ventre paroissant comme attaché à l'espine du dos) le foye & les autres entrailles aisez à discerner en lui touchant le ventre. Elle ne iettoit nuls excremés, & abhorroit si fort la viande, que comme quelqu'un d'entre plusieurs qui la vindrent voir, lui eust mis à l'improviste un peu de sucre en bouche, elle tomba soudainement en pismoison. Ce dont ie m'esbahi grandement fut de la voir marcher, jouer, danser, & passer le temps à des ieux pueriles avec les filles de son aage, ayant un corps fourni de chaleur naturelle. Elle respiroit, parloit, crioit haut, sans aucune difficulté : ce que j'ai veu de mes yeux, & oui de mes oreilles. M'enquerant du pere & de la mere touchant l'origine de ceste abstinence, ils me dirent qu'en l'an mil cinq cens huitante huit, au sortir d'une grieve maladie elle perdit peu à peu tout appetit de manger, de sorte que par fois trois ou quatre iours se passoyent sans qu'aucune viande lui entrast en la bouche. Au bout de ce temps on lui bailloit un peu de lait tout frais traict, quoy avalé six ou sept iours se passoyent sans qu'elle beust ni mangeast substance quelconque. Ayant vescu quatre ans entiers en telle misere, les trois suyvens elle a totalement abhorré toute sorte de viande & de bruvage. Elle demeura quelques mois en la ville de Cologne, & fut veüe de grand nombre de personnes esmerveillees de tel spectacle. De Cologne on la conduisit ailleurs, & ie ne sçai qu'elle est devenue. *M. Guill. Fa-*
bry en la 2. centurie de ses cures Chirurgiques, observ. 40.

Le mesme en ceste 2. centurie raconte une autre histoire de mesme suiet que la precedente, au regard de la principale nourriture & plus ordinaire du corps humain. J'ai (dit-il en la lettre par lui escrete à monsieur le docteur Lentulus, medecin à Berne) visité quelquefois à VVerdin sur la riviere de Rore avec le docteur Renier Solenandre medecin, & maître Cosme Slotan chirurgien du Prince de Juilliers, Cleves & Môr, un ieune enfant aagé de cinq à six ans, lequel eschappé d'une grosse

maladie, cheut en autre accident: c'est que toutes les fois qu'il voyoit du pain, ou en entendoit prononcer seulement le mot, il tomboit par terre comme mort, sans parler, voir, ouir, entendre les personnes qui l'appelloient, quicrioyent à ses oreilles, & qui devisoyent auprès de lui. Revenu à soi comme resveillé d'un long somme, il se levoit, & s'adonnait à ses exercices enfansils, ainsi qu'au paravant. *En l'observation 41.*



OS BRISEZ.

VNe femme Bressane, nommée Phileberte Braclee, en l'âge de cinquante neuf ans, eut un accident merveilleux de brisure d'os, dont elle mourut quelques années après. Un dimanche s'aprestant pour aller à ses devotions selon la coutume, elle se fit apporter sa chemise blanche: & comme en son seant au lit elle haussoit les bras pour la vestir, elle sentit l'os d'un des bras se rompre & fracasser: de sorte qu'il falut courir au Chirurgien, lequel ayant racoustré la fracture, accommodé le bras, & appliqué les remèdes externes, finalement la remit au dessus. Mais la pauvrete ne fut pas plus tost garantie de ce mal, qu'un autre plus rude vint l'accueillir. Car ainsi qu'un de ses domestiques lui aidait à descendre de la couche où elle avoit gesi long temps, pour la mener près du feu, ainsi qu'elle vouloit se chauffer, aidée de sa garde elle se brisa en travers l'os de la cuisse droite: dont s'ensuivirent des douleurs & tourmens atroces au possible, & falut rappeler le Chirurgien, lequel avec beaucoup de peine & de temps soulda ceste rupture. Elle fut deux ans en telles épreuves, au bout desquels elle mourut. L'histoire en est admirable, mais véritable, certifiée par le Chirurgien, par témoins notables, par son mari, & par dix enfans procrez d'eux, & tous grands lors qu'elle deceda.

Il pourra se trouver gens qui attribueront temerairement

ment la cause de tel accident à la grosse vairole: pour ne pouvoir imaginer autre cause faisant pourrir tous les os du corps, que celle qui assiege & embrasse toute la masse du corps humain. Mais tous ceux qui ont privement connu cette famille-là, l'une des plus honnestes du pays, jugeront que tels censeurs s'abusent, & equivoquent lourdement. Car outre ce que le mari ne fut oncques interressé ni infecté en son corps, iamaïs la femme n'eut tache quelconque en son honneur, notamment de sa pudicité. D'avantage tous leurs enfans iusques à present sont gaillards, dispoits & robustes entre tous autres. Ce qui paroistroit autrement, si le dire commun est veritable, que gens mal sains ont lignee de mesme, & que ceux qui se portent bien font des enfans vigoureux. Il faut doncques chercher une autre cause: c'est asçavoir ie ne sçai quel venin secret & caché, procedant quelquefois d'une grande putrefaction d'humeurs, laquelle s'insinue tellement en toute la substance des os, à travers desquels elle passe, & les envahit de telle vehemence, que par un moyé indicible la pourriture s'en ensuit, laquelle amollit & rend ainsi fresse iceille substance d'os la plus dure entre les parties solides du corps humain. Je ne m'arreste point à ceux, qui recherchant une autre cause, pourrôit dire que ceste fragilité procede d'une perpetuelle defluxion du cerveau sur les os, de sorte que ce continuel esgoust & arrousement fait fondre l'assemblage & continuité des os. Car des le commencement de la creation du corps humain, les os ont obtenu ceste proprieté d'avoir leur substance tellement ramassée & soulde, que le temps semble ne pouvoir la dissoudre: attendu qu'au bout de plusieurs siecles on trouve fouillant en la terre des cemitieres & autres lieux, des os de corps humains tout-entiers. *Version de la lettre Latine de M. Jean de Bourg docteur philosophe & medecin, escripte à Bourg en Bresse le 24. iour de Novembre 1609. inserée en la 2. centurie de M. Guill. Fa-bry, observation 68.*

¶ Le 1572. durât le voyage de la R^oine mere vers la Guyé-

PENDV garanti.

Estant arrivé que certains soldats en une nuit de l'an 1572. durât le voyage de la R^oine mere vers la Guyéne, surprindrent Vignônet ville en Lauragais, on y despescha promptemēt le sieur d'Audoūx Gouverneur de Foix. A son arrivee les soldats assurez d'estre desavouēz quitterent Montagnac leur Capitaine, lequel pris le Roi de Navarre envoya querir Cornuſſon & le Presidēt D^uranti, qui firent le proces à ce prisonnier, condamné à estre pendu & estrāglé. Mis es mains du bourreau, la corde rompt par trois fois. Le president donna ce patiēt au Viconte de Turenne, qui le bailla à un nômé Vassignac. Ce garanti conta lors, & a tousiours maintenu depuis, qu'ayant perdu toutes douleurs, on l'avoit osté d'une lumiere si agreable qu'elle ne se peut exprimer: Et tousiours apres ses trois cordes eschappees menaçoit Vignônet. *Le Sieur d'Aubigné au 2. Tom. de son hist. univers. p. 980.*

AVTRE exterminé.

Vn capitaine nommé la Fayole, de S. Jean d'Angeli, grand massacreur, commandeur en Angoumois dās certaine place nommee Villebois, se laissa piper par ses ennemis, qui se rendirent bien tost si forts, qu'ils l'emprisonnerent avec vingt six autres. Il fut le premier executé & pendu. La corde ayant rompu par deux fois, la vie lui fut refusee à la requeste des plus aparens de l'armee, operant en cela, comme en la mort d'un autre capitaine, nommé Marmont, lequel fut poignardé, la memoire de l'entreprise d'Angoulesme, en laquelle ils avoyent trempé. *Le mesme au 3. tom. p. 307.*

¶ Le 1572. durât le voyage de la R^oine mere vers la Guyé-

PESTE visible.

Quelques iours apres la prise de Tors, le Marquis Seigneu^r du lieu, festinant celui qui l'avoit remis en sa maison, promit de lui faire voir apres souper, spectacle qu'il

qu'il ne cr
la peste, c
de l'air.
le soleil c
Deauvois
rible à reg
faut user d
chapeau,
leurs d'ac
inge apare
voit attach
à Orleans
trer & son
de faire le
huit mois
iours que
sent aux P
font la g
de son his

¶ Le 1572.

L'An mil
L'guerc,
une vilete
vers. Il la f
estoit en se
compant u
deses gens
en la gran
maiste sen
vers une de
à ce que se
en route di
mesme iour
pris. Qu'au
de Lire en la
leur victoir

00 169865-2 665862-7 666669 666669 666669

L'An mil cinq cens nonante cinq, le ſieur de Herauguier, gouverneur de Breda, fit une entrepriſe ſur une ville de Brabant nommee Lire, à deux lieux d'Anvers. Il la ſurprit par eſcalade, coupâ la gorge à celui qui eſtoit en ſentinelle, & au prochain corps de garde, puis rompant une des portes par laquelle il fit entrer le reſte de ſes gens. Celui qui commandoit en la ville fit teſte en la grand' place, & pres de la maiſon Eſchevinale; mais ſe ſentant trop foible lui & ſes gens ſe retirerent vers une des portes, bien deliberez de la garder, juſques à ce que ſecours leur vint d'Anvers, où ils envoyerent en toute diligence. Ce ſecours fut prompt, ſe rendant le meſme jour, & entrâ par la porte que gardoyent les ſurpris. Quât aux gés de Herauguier, en lieu de forcer ceux de Lire en la porte d'Anvers, & pourſuivre chaudement leur victoire, ils ſ'amuſerent à piller es boutiques

& maisons. Heranguerre se voyant en manifeste peril, & ne pouvant rallier à temps ces pillards espars en toutes les rues, & trop attentifs à se charger de butin, resolut de sauver loi-même & ceux qui eurent l'avis de le suyvre. Ils y laisserent grand nombre de leurs compagnons tuez çà & là sans les prisonniers & la perte de chevaux. *II. Hist. des pays bas.*

Tierze ans auparavant, ceste ville-la, tenue lors par les Estats generaux, fut livree aux Espagnols par un traistre, Capitaine Ecossois, nomme Simpel, comme s'ensuit. Ce Capitaine parti de Lire le jour d'Aoust 1582. sous bruit qu'il alloit faire un grand butin sur l'ennemi, revint environ deux heures de nuit, criant qu'on lui ouvrît, qu'il amenoit force bœufs, vaches, moutons, & quelques chariottes chargees de meubles: que l'ennemi s'aprestoit à le poursuivre. Il fit tant qu'on lui ouvrit la porte: mais ce fut pour donner entree au sieur de Hauteperne partisan des Espagnols, suivi de 600. chevaux, amassez des garnisons prochaines. Ce traistre Ecossois donc fut cause du saccagement de la ville, du meurtre de plusieurs personnes, & d'excessifs rançonnemens des habitans. Sommes d'amour du butin ne vint jamais bonne fin. *En la mesme hist.*

L'an 1583, le sieur de Saincheval, les capitaines la Croix & le Brave, sortis de Cābray avec leur cavallerie & quelque peu d'infanterie, surprindrent la ville de Lens. Mais comme apres l'avoir pillée ils pensoient encore la garder, le Prince de Parme y envoya le Marquis de Robay & le sieur de Capres, qui les assiegerent & sererent de si pres, qu'ils furent contrains de quitter non seulement la ville & leur butin, mais aussi leurs chevaux, armes, & tout ce qu'ils y avoient apporté. *Là mesme en la description d'Artois.*

L'an 1597. Mahumet III. du nom, Sultan Turc, suivi de 150000. combatans, vint de Constantinople en Hongrie assieger Agria, ville de consequence, laquelle au bout de trois semaines lui fut rendue par composition. Le 2. jour d'Octobre ensuivant fut donnée la bataille de Keretesch, où les Chrestiens se virent maistres du champ durant quelques heures, apres avoir taillé en pieces douze mil

Turcs.

Turcs. Ma
suyvre leu
yoit tout
route les
nombre. A

864

PH

H Ent E
neur
ba hnalem
Vitteberg
le corps
bre 1582. L
Ceste play
dans neuf
dispost. Ma
l'attaquer
tième jour
malade, se
santes de so
te toute l'es
verit en ph
en humeur
suivis de si
ment de la
d'espee qu
& le diaph
nerveux.
costé gau
corps avec
portion la
estoit mor
poussé le
droit ou le
du battem
estoit tout
la coiffe ou
T

Turcs. Mais pour s'estre amusez au pillage, en lieu de suivre leur victoire, & attraper Mahumet, lequel s'enfuyoit tout esperdu, les Turcs serallierent, & mirent en route les Chrestiens, dont ils tuerent un tres-grand nombre. *Hist. de Hongrie.*

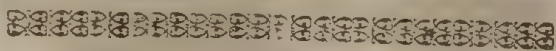


PLATE merveilleuse, & vie en la mort.

Henri Buscherhof, de Revel en Livonie, affligé d'humeur melancholique & d'estranges fantaisies, tomba finalement en tel malheur, que retournant de Saxe à Vitteberg, proche de la porte d'icelle ville, il se traversa le corps de sa propre espee, le dixiesme iour de Septembre 1582. Le coup avoit donné par la quatriesme coste. Ceste playe, quoi que tres-dangereuse, fut guerie en dedans neuf semaines: & depuis ce personnage parut assez disposé. Mais au bout de quelques mois ses imaginations l'attaquerent comme devant, de sorte que le vingthuitiesme jour d'Avril mil cinq-cens huitante trois il tomba malade, se plaignant de visions & d'imaginacions naissantes de son humeur. Es premiers jours de ceste recherche toute l'eau puis ce peu de viande qu'il prenoit se convertit en phlegme verdastre, finalement le 2. jour de Mai en humeur noire; rejettans tout cela par vomissemens, suivis de sueurs froides & de defaillances, consequemment de la mort. Le corps ouvert on trouva que le coup d'espee qu'il s'estoit donné avoit traversé les poulmons & le diaphragme, lequel avoit esté transpercé au cercle nerveux. On ne trouva presques point de poulmon au costé gauche: & ya grande aparence qu'il estoit sorti du corps avec le pus, ne s'en trouvant qu'une fort petite portion laquelle tenoit aux costes. Tout le ventricule estoit monté au costé gauche de la poitrine, & avoit poussé le cœur & son pericarde de leur place au costé droit: où le patient faisoit toucher ses amis esmerveillez du battement de cœur en endroit opposite, Ce cœur estoit tout sec, & la taye d'icelui pleine d'eau roussastre: la coife ou toile qui couvre les intestins, & tout le pan-

creas, presques pourris autour du ventricule. *Extrait de la lettre de M. David Sennert docteur medecin & Professeur en l'Academie de Witeberg en Saxe, inserée en la 2. centurie des cures chirurgiques de M. Guill. Fabri, observation 33.*



PRECIPITE' de façon estrange gueri.

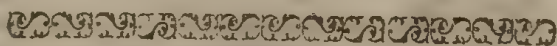
M. Gregoire Horstius docteur medecin, escrit à M. Guill. Fabri tres-expert chirurgien, ce qui s'ensuit. Le vingtiesme jour d'Avril 1607. un mien cousin, jeune homme demeurant en mesme logis à Witeberg en Saxe avecques moi, ayant beu plus que l'ordinaire au soupé, se coucha, dormit fort bien jusques à minuit, se leva, fit quelques tours par la chambre, & tout dormant monte sur la fenestre, avançant en dehors sur la rue. Le bruit par lui fait en la chambre m'esveillant, sur l'heure il me souvient que ce jeune homme des son enfance avoit esté sujet à tracasier ainsi dormant la nuit. L'appelle soudain mon serviteur, & lui demande si mon cousin estoit pas gisant (à l'acoustumee) aupres de lui ? Entendit que non, soudain je me jette en pîeds, & m'approche de la fenestre. Mais, belas, au mesme instant il tombe bas sur le pavé, de ceste chambre laquelle est au troisieme estage de ce logis. Du haut en bas il y a la mesure de quatorze aulnes. Il ne disoit mot, ains comme un mort ne bougeoit de la place où il estoit tombé. Neantmoins tost apres, à cause des pluyes fraiches & drues d'alors, reprenant un peu ses esprits il commence à crier confusément comme une beste quel'on assommeroit. Je descens en intention de recueillir un pauvre corps escrasé, pour le faire enterrer le jour suivant. Car je le tenois pour homme qui n'avoit plus que faire de medecins ni de chirurgiens. Tout au contraire, je trouvai ce jeune homme tout entier, sans blessure quelconque qui aparust en endroit aucun de son corps, fors à la teste, offensee jusques à l'os fenestre du bregme ou devant de la teste, sans que l'os fust entamé ni offensé. M'estant un peu asseuré, je le fai porter au poisle d'em-

d'embas
un chi
j'aperce
la saigne
un clyste
vis d'un
sperance
fut remis
tous autre
amir de l



O Vtre
troisi
gnostique
core quel
du grand
mé Basile,
rence seroi
vin Grec,
la main d'
ses plus in
non acolta
Vn alt
Ladislas R
gue, yatte
ne prince
vint, avan
fussent an
Boheme.
George
ayant mar
ans apres,
lian I. App
se fit fort p
nian en sa
Jean Ma

d'embas, chaud & coi; j'appelle le pasteur de l'eglise & un chirurgien. Redoutant quelque suffocation, dont j'apercevois les signes, je lui procure vomissement, puis la saignée de la veine mediane du bras gauche: en suite un clystere acre, & tous remedes convenables, par l'avis d'un autre docte medecin: de sorte que contre l'esperance de plusieurs, en dedans quinze jours apres il fut remis sur ses pieds, totalement hors & garanti de tous autres facheux accidens. *En l'observation 84. de la 2. centurie de M. G. Fabri.*



PREDISEURS.

O Vtre ce qui a esté marqué au premier, second & troisieme volume, des predictions, presages, prognostiques divers & memorables: je presenterai encore quelques histoires recueillies du 3. livre au 5. vol. du grand Theatre de Zuinger. Vn devin Italien, nommé Basile, predisit qu'Alexandre de Medicis duc de Florence seroit tué par un sien prochain. Mais un autre devin Grec, faisant profession de chiromance, ayant veu la main d'Alexandre, lui dit qu'il seroit tué par un de ses plus intimes, homme gresse, bazané, taciturne, & non acostable. *P. Iove en ses hist.*

Vn astrologue nommé Nicolas, declara lors que Ladislas Roi de Boheme & Hongrie fit son entree à Prague, y attendant la fille de France sa fiancee, que ce jeune prince mourroit bien tost, & tout soudain: ce qui avint, avant que les deputez pour aller querir l'espouse fussent arrivez à Paris. *I. Dubravu au 29. livre de l'hist. de Boheme.*

George Tansetter, renommé Medecin & Astrologue, ayant marqué des l'an 1512. l'eclipse de soleil avenue six ans apres, predisit aussi la mort de l'Empereur Maximilian I. Appellé durant la maladie d'icelui pour le voir, il se fit fort presser, disant que c'estoit peine perdue. *Cuspinian en la vie de Maximilian I.*

Jean Martin Flamen, peintre excellent, estant en Ita-

lie, fut averti par un astrologue qu'il mourroit en approchant Geneve Revenu de çales monts, & se gardant bien de venir à Geneve, avint que prié par Thomas Schopfius medecin, lequel avoit entrepris de dresser la charte chorographique du Canton de Berne & des lieux voisins, il se rendit à Berne, & travailla fort apres cest ouvrage mis en lumiere en un grand tableau de diverses feuilles proprement rapportees; Comme il estoit sur la fin, voulant tracer Geneve & peindre le nom d'icelle, il fut saisi de peste si violente, qu'il mourut au mois d'Aoust 1577.

Leon X. succeffeur de Jules II. fut asseuré par plusieurs devins qu'il seroit Pape, comme il fut. Des son enfance Marfile Ficin l'en avertit. Vn jour devant son arrivée à Rome pour l'election, certain Aleman, renommé prognostiqueur, maintint que de tous les cardinaux, qui lors estoient à Rome, nul ne seroit esleu Pape. *P. Jouve en la vie de Leon X.*

Jean Tritheme, Abbé de Spanheim, predist que les croix paroissantes comme marquées du ciel sur ses habillemens des personnes l'an mil cinq cens quinze, auroient leur efficace dix ans apres. L'an 1525. les paysans d'Allemagne portans des croix pour marques en leurs sayes, firent de terribles ravages en Allemagne. *I. Agricola & Sleidan.*

Dominique Marie Ferrier de Novare, defendit à Ludovic Sforce, lors réfugié en Allemagne, de retourner en Italie, lui declarant que les estoiles le menaçoient de mort ou de prison. Voyant Ludovic de retour à Milan, par le secours des Suisses, pour maintenir ses predctions protesta qu'il ne bougeroit de sa maison que preallablement Ludovic ne fust despoillé de ses estats. Cela avint: car Ludovic fut mis en blanc, & mené prisonnier en France, où il mourut. *Histoire de Milan écrite par Ariano.*

Louys I. Roi de Hongrie estoit fort adonné à l'estude de l'Astrologie, sans laquelle il n'entreprenoit rien. Matthias Corvin faisoit le mesme. *Bonsin. au 10. liv. de la 2. Decade des histoires de Hongrie, & au huitiesme livre de la 4. Decade.*

Ic.

Ierome
s'estimant
d'Etat, e
astrologist
d'une ordi
Car ce pip
& où bonla
celle de tel
malheur qui
deux, la repu
cheut, despo
où il mouru
monde. Su

BOB

PR

DVant
qui esla
precieux, un
py en Valois
ans dedans la
noit qu'en co
cun montoit
pour contem
ite filie port
plus haut de
cours des
ses pieds elle
le fond duq
la fortresse,
Anges elle n
fut trouvee f
Vne jeune
mandie, que
en charge à l
Saint Laure
compagnes,
per des passer

Ierosime Cardan escriit que Ludovic Sforce, lequel s'estimoit le premier du monde en manieement d'affaires d'Estat, estoit si charmé par les charlataneries d'un astrologastre, qu'à tout propos il commettoit en sa conduite ordinaire des lourdeses si ridicules que rien plus. Car ce pipeur le faisoit courir & arrester, quand, comme, & où bon lui sembloit. Mais le miserable Prince enforcé de telles impostures ne peut jamais prévoir le malheur qui l'accabla, perdant en moins de rien la grandeur, la reputation, la domination, pour languir petit, chetif, despouillé, dégradé, dedans une honteuse prison, où il mourut en pire estat que le plus vile esclave du monde. *Sur le 1. liv. de Ptolomee, du iugement des astres.*

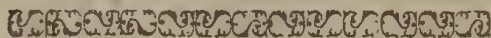


PRESERVATION memorable.

Durant les guerres de la Ligue, entre autres paysans qui essayerent de garantir ce qu'ils avoyent de plus précieux, un laboureur, demeurant es environs de Crespy en Valois, retira une siene fille aagée de dix à onze ans dedans la forteresse de Pierrefont. Et comme il venoit qu'en tous alarmes donnez par les picoreurs, chacun montoit es endroits plus eslevez de la forteresse, pour contempler les ravages en plus grande seureté: ceste fille portee comme quelques sienes compagnes au plus haut des murailles, s'amusoit tant à regarder les courses des uns & des autres, que sans prendre garde à ses pieds elle trebuscha du machicoulis dedans le fossé, le fond duquel est esloigné de telle distance du haut de la forteresse, que sans une speciale assistance des saints Anges elle ne pouvoit eviter la mort: neantmoins elle fut trouvee sans dommage ni froissure aucune.

Vne jeune damoiselle de la maison des Effars en Normandie, que l'on surnomme de Lombon, commise en charge à l'Abbesse de Poissy sa grande tante, le jour Saint Laurent en l'an 1573. suivie d'autres filles ses compagnes, entra au dortoir des nonnains, pour attraper des passereaux d'un pot qui estoit au dehors de la

fenestre : & afin d'y mieux atteindre, monta sur un petit aix où l'on pose des pots d'œilliers & autres telles fleurs. Les pieces de bois qui soustenoyent l'aix estans pourries fondirent sous les pieds de la jeune damoiselle, qui choit sur le pavé : mais si heureusement, que le bois cheut à deux toises loin d'elle, comme escarté par ordonnance divine & par le service des saints Anges, afin que ceste fille n'en fust offensée. Les Nonnains acourues au bruit la trouverent en pieds avec une face riante, sans estre nullement esmeüe, troublée ni offensée. Ces deux histoires sont extraites du 3. liv. des histoires apocryphes, chap. 30.



PRODIGES diuers en Italie & en
Espagne.

Quelques mois devant la bataille de Ravenne l'an 1512. l'Italie fut estonnée par divers prodiges, & fit estat d'estre battue de force coups. Sur le convent des cordeliers de Modene furent veus de nuit des flambeaux allumez en l'air : & de jour apparurent là mesme des fantosmes en forme d'hommes, qui s'entre-
tuoyent. La ville de Creme fut en plein midi couverte de si espaisles tenebres, que chascun y pensoit estre en plein minuit. Tout l'air retentissoit de bruits espouvantables, les esclairs extraordinaires, & multipliez sans guerres d'intervalle faisoient un nouveau jour. Parmi cela survindrent des gresles extremement violentes, & si pesantes, que le raport en semble incroyable. Les moindres grains estoient de cinq ou six livres. Un historien de ce temps-là dit qu'on en apporta un à Milan, lequel pesoit cent & dix livres, de seize onces la livre. Une piece de ceste prodigieuse pierre fut portée en Espagne, & presentee au Roi Ferdinand, lequel la contempla fort curieusement en presence du grand Gonfalon. Elle estoit de couleur pareille à la marcaissite. L'Espagne vid en ce mesme temps l'ordre des saisons de l'année renversé. Car ceux de Seville, proches de l'Afri-
que,

que, furent
de l'uin
aupres du
traintes se
mois de D
& les mou
au cœur de
ville, for
domest que
temps en au
ques course
le, où pres
desgain se
Au mesme
Burgos, la
le soir, dor
mille duc
expert en a
semaines ar
qu'elle se d
s'ils n'y pro
te bas avan
du marinier
conduite d
nalement, tr
livre del m
Ce mesme
mesme h
pour aller
barie, esta
en l'air d'un
cun discou
dige, & pr
lui propose
ceste croix
Vaiona est
langue Esp
barquant, l
quelque non
Courage, u

que, furent acueillis de telles froidures es mois de May & de Juin, que force leur fut de se tenir en leurs maisons auprès du feu: les arondelles & cigongnes furent contraintes se retirer ailleurs, ou mourir. Au contraire es mois de Decembre & de Janvier suivans, les papillons & les mouches voloyent par toute l'Espagne, comme au cœur de l'Eté. Le cardinal Ximenes estant lors à Seville, fut grandement troublé de l'avanture d'un sien domestique nommé Mendoze. Icelui estoit sujet de temps en autre à frenesie. Saisi de son mal, apres quelques courses en diverses Eglises il se rend en la principale, où pres du grand autel, apres quelques chimagrees, il desgaîne son poignard, & se tue tout roide sur la place. Au mesme temps le Roi tenant les estats en la ville de Burgos, la voute de la grand' Eglise fondit & tomba sur le soir, dont personne ne reçeut dommage. Quarante mille ducats reparerent ceste ruine. Certain marinier expert en architecture avoit preveu tel accident, & six semaines avant le debris contemplant la voute, voyant qu'elle se dementoit, avertit les prestres del'Eglise, que s'ils n'y prouvoyent bien tost, ils verroyent leur voute bas avant peu de mois. Ces prestres se mocquerent du marinier, disans qu'il n'appartenoit pas à homme de sa condition de parler d'architecture. Mais ils le creurent finalement, trop tard & à leur honte. *Alvar. Gomezius au 5. liv. de l'histoire de Fr. Ximenes.*

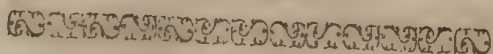
Ce mesme auteur raconte au quatriesme livre de la mesme histoire que le cardinal Ximenes s'aprestant pour aller faire la guerre aux Mores en la coste de Barbarie, estant en un village nommé Vaiona, l'on y vid en l'air durant quelques jours une croix, dequoi chacun discouroit à sa fantaisie. Ximenes pensant à ce prodige, & prestant l'oreille aux diverses conjectures qu'on lui proposoit, un de la troupe, lui dit, Monseigneur, ceste croix vous admoneste de partir sans long delay. Vaiona est presque autant que Veayna. Ce mot en langue Espagnole (Ve-ayna) signifie, Va viste. En s'embarquant, la croix se monstra en Afrique: alors un Evesque nommé Cazalla s'escriant aux soldats, leur dit, Courage, mes amis, la victoire est nostre sous ce signal.

Vn autre cas survint alors : c'est qu'un grand & furieux sanglier, descendu des costaux bocageux proches de la rade, traversa quelques compagnies bien rangees : sur-quoi grandes huees se firent, chascun criant Mahomet, Mahomet; de sorte qu'à coups de dards & d'autres traits le sanglier fut terrassé mort. Au contraire l'arrieregarde de l'armee des Mores fut remarquee suivie d'un tres-grand nombre de vautours, oiseaux carnassiers. L'on n'entendoit es forests proches d'Oran que rugissemens de lions, lesquels es nuits suivantes s'assemblerent par troupes, & allerent devorer les corps tuez. Comme les Espagnols assailloyent Oran, on vid deux arcs au ciel sur la ville : lors un docte personnage à la suite de Ximenes, eslongné de là, se mit à crier, Oran est à nous, Ximenes en dit autant à ses amis : & comme il continuoit à discourir de ce presage, les nouvelles lui vindrent de la prise. Gomez adjoust, Ce que ie vay dire semblera du tout admirable : mais rien ne fut estimé plus certain pour lors, & plusieurs le remarquerent en leurs escrits. Outre les lettres des particuliers à leurs amis, Gonfale Gilles, & celui qui escrivit en Latin l'histoire de ceste guerre de Barbarie, affermant tres-expressément, que le Soleil s'arresta & contint son cours quatre heures & plus, durant le combat des Espagnols contre les Mores d'Oran. Car ainsi que les Espagnols pretendoyent gagner la montagne, le Soleil commençoit à baisser : ce qui troubloit fort Pierre de Navarre chef des troupes, ne les voyant encore qu'au pied de la montagne. Ximenes avoit bien remarqué cest arrest du Soleil, mais il s'en teut, jusques à ce que ceste merveille fut divulguée partout. On assure aussi que quelques Mores ayans pris garde à cela, tout estonnez de ce signe du tout extraordinaire & miraculeux, abjurerent le Mahumetisme & se firent baptizer.

PRO-

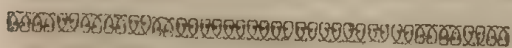
PROSTITUTIONS abominables.

CE Iean Basilide, grand Duc de Moscovie, tant tra-
cassé en d'autres endroits de ce volume, aura encore
le present chapitre. Paul Oderborn (comme aussi Ale-
xandre Guagnin) dit que c'estoit le plus desbauché a-
pres les femmes qu'on scauroit penser. Ce lui estoit jeu
de forcer dames & damoiselles mariees, non mariees,
qu'il renvoyoit honteusement puis apres chez elles. Si
quelques unes faisoient mine d'en estre despituees, elles
estoyent estrangées, puis attachees aux planchez de
leurs chambres à plomb & droite sur les tables où leurs
peres & maris avoyent acoustumé de viander, sans qu'il
leur fust loisible de prendre leurs repas sur autres tables:
autrement ils estoyent exterminés, comme criminels de
lese majesté. De fois à autre il faisoit part de ses concu-
bines à ses fils. Ayant certain jour envoyé l'une d'icelles
au Prince Iean son fils aîné, elle rencontre d'autres fem-
mes qui lui dirent pis que pendre, comme une desespe-
ree qui s'estoit effrontément abandonnée au fils de ce-
lui qui en abusoit. Elles s'en plaignit au Prince, & lui à son
pere, lequel en fut irrité jusques-là, qu'il delibera de faire
mourir toutes les femmes de la grande ville de Moscovy,
à cause des paroles dites par quelque petit nombre d'i-
celles. A l'instante requette de ses conseillers, il relascha
une partie de ceste cruelle resolution. Mais ce fut com-
me s'en suit. Quelques meres furent rudement rancees &
outragees de paroles infames. D'autres amenees au cha-
teau furent despoillees en chemise, en presence des
Princes fils de Basilide & de ses gardes, & laïssées quel-
ques heures au froid & parmi les neiges pour spectacle
aux courtisans, & particulièrement à ceste garce du Prin-
ce, à laquelle Basilide dit; Tu as maintenant ta revanche;
ri-toi de celles-ci qui ont dit tant de mal de toi. Il en
choisit d'autres qu'il fit tant fouetter, qu'elles en mouru-
rent, puis leurs corps furent exposez aux bestes qui les
devorerent. *Au 3. liv.*



RECOMPENSE à un sourd.

Tous nos sens nous font bien besoin. Neantmoins nostre createur, privant par fois quelqu'un de nous de l'un d'iceux, recompense liberalement ce defaut par le supplément & aide d'un autre sens. Celui de l'ouye est prompt & merveilleux : mais venant à defaillir, à l'aide des yeux le sourd recouvre sa perte de merveilleuse sorte. M. Theodore Zuinger docteur medecin de nostre temps, recite que lors que M. Jean Oecolampade preschoit à Basle, il se trouva parmi ses auditeurs un esguilletier fort sourd, lequel entendoit les sermons de ce personnage, en le regardant de veuë ferme & fixee, sans se destourner de part ni d'autre : de sorte que les yeux sembloient lui servir d'oreilles, au grand esbahissement de chascun. *En sa physilogie medecinale, chapitre 25.*



RECOMPENSE chetive, du costé des hommes.

Pierre de Navarre renommé chef de guerre, & Amiral d'Espagne, ayant apres plusieurs signalez & heureux services fait entreprise sur l'isle des Gerbes, dite Zetbi, pour assseurer les rivages de la Sicile des courses Moresques, ayant perdu sa flotte desuite par la soif, (ainsi que dit a esté au 2. volume, en la section inscrite, Armee navale desfaite par la soif) se sauva comme il peut, & depuis fut veu de travers par le Roi Fernand d'Arragon, comme si par quelque lascheré siene ceste disgrace fut avenue, environ l'an 1509. Trois ans apres se trouvant en la bataille de Ravenne, il y fut pris prisonnier. Le Roi Fernand s'en soucia moins que d'un homme mort, au moyen dequoi il trempa long temps en grande misere, laquelle le poussa à suivre le parti des François.

pois. Il les
par les E
nier à Nap
prison, & l
des rudes
Neantmo
moutir, so
en une Eg
Depuis le
commu, l
re, en la m
che avec l
os & à la m
preneur d
peut fils d
de la relig
guerre leq
cest avan
en l'ennen
spagne.

RECO

Le dix
chal
François
gnols de
gne, favor
reschal, m
batu & m
quelles il
cieux qui
disgrace le
prisonnier
y battis sur
d'assaut le
brefche: le

Jois. Il les suivit & lervit jusques à ce qu'ayant esté pris par les Espagnols en une rencontre il fut mené prisonnier à Naples, où l'on le traita si mal qu'il mourut en prison, & fut semé le bruit qu'il s'estoit desesperé à cause des rudes traitemens qu'on lui faisoit, & tué soi-mesme. Neantmoins les plus avisez creurent qu'on l'y avoit fait mourir, son corps ayant esté enterré sans pompe funebre en une Eglise qu'ils appellent nostre Dame la neufve. Depuis le Duc de Sesse fit lever le corps de ce tombeau commun, & transporté en la chapelle du grand Gonsalve, en la mesme Eglise, & baltir un magnifique sepulchre avec l'inscription suivante traduite du Latin. Aux os & à la memoire de Pierre de Navarre Biscain, grand preneur de villes, Gonsalve Fernand fils de Ludovic, petit fils du grand Gonsalve, Prince de Sesse, a honoré de la religieuse fabrique de ce sepulchre, un chef de guerre lequel a suivi le parti des François: la vertu ayant cest avantage en soi, qu'elle se rend admirable mesmes en l'ennemi. *Alvarez Comecius au 4. liv. de son histoire d'Espagne.*

RECONNOISSANCE *magnifique du bien*
recu.

LE dixseptiesme jour de Novembre 1524. Le Maréchal d'Aumont acompagné de capitaines & soldats François & Anglois. Il resolut de desnichier les Espagnols de Craon, dont ils s'estoyent emparez en Bretagne, favorisez par le Duc de Mercœur. Avint que le Maréchal, mal servi par un de ses capitaines audacieux, fort batu & mis en route par les troupes de la Ligue, auxquelles il laissa plusieurs prisonniers, excepté l'audacieux qui eut bons esperons. Quant au Maréchal, ceste disgrâce le poussa vivement à la guerre, pour r'avoir ses prisonniers & chastier les Espagnols. Le Maréchal les y battit furieusement, & apres brave resistance, en porta d'assaut le reste des assiegez. Les uns furent tuez à la bresche: les autres cachez en divers endroits de la place,

furient soigneusement cherchez & trouvez, pour estre amenez au Marechal, afin d'en ordonner comme bon lui sembleroit. En son camp y avoit un soldat Anglois, qui furetant (comme les autres soldats François victorieux) pour trouver quelque proye. Le Marechal avoit à cri public fait defense à tous ses soldats de sauver la vie à qui que ce fust des ennemis, ordonnant qu'ils eussent amenez tous sans exception, pour en disposer comme bon lui sembleroit. Avint en ce moment chose rare, digne de louange, & memorable pour enseignement à la posterité. Le suis mari de ne pouvoir marquer les noms & surnoms des personnes: mais nous conserverons la souvenance du fait. Le soldat Anglois susmentionné rencontra pour butin le soldat Espagnol, qui en pareil affaire de guerre, lui avoit sauvé la vie dedans la ville d'Anvers, assez long temps auparavant. Alors l'Anglois reconnut l'Espagnol son bienfaiteur, l'acola, le consola, lui dit, Je te ferai conoistre aujourd'hui, qu'un bienfait à propos, & bien employé ne perit jamais. Car je perdrai la vie que je tien de toi, plustost que de souffrir qu'on te ravisse la tienne. Surce l'Anglois est accusé devant le Marechal de receler en son logis un Espagnol. Le Marechal lui commande de représenter ce prisonnier, & l'Anglois dit pour réponse, J'ai promis lui sauver la vie, On lui repliqua que l'edit du Marechal estoit, que tous prisonniers ennemis fussent amenez & presentez audit Seigneur, pour en disposer comme bon lui sembleroit. L'Anglois repart promptement, Si l'on ne relasche rien de la severité de l'edit, je suis prest de mourir pour l'Espagnol mon prisonnier, à condition que la vie lui demeure sauve selon ma promesse, & qu'il sache que l'acourcissement de mes jours est l'allongement des siens. Tous les assistants admirerent ce langage, & le Marechal mesme s'enquit de l'Anglois, d'où procedoit ceste si grande amitié entre un Anglois & un Espagnol. La réponse de l'Anglois lui satisfit, & l'esmeut tellement, que ravi en admiration de la Providence divine, qui avoit offert à un homme genereux le moyen de gratifier si magnifiquement son bienfaiteur; loua l'un & l'autre & leurs fit des riches presents en presence de l'assemblée,

semblee. le
s'ohne ar

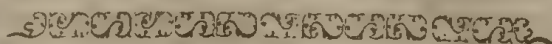
57

O Ne et
l'accet
dona son e
sa maïso: p
fort garni
neur de ce
maître p
dit, & fut r
College d
en corps,
bon, coi
mains, la co
lule repliq
pour me fai
le faire Car
fioire univ
mil cinq ce
re grand el

1688

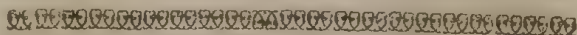
L'Arch
Estas
Spinola p
vaillaux
fit resté lo
pitaine q
Barkard, h
braves sol
endroits à
Barkard fu

semblée, les congédiant. *M. le President de Thou, au cent on-
zième livre des histoires de son temps.*



REPROCHE notable.

ON a escrit du Pape Iule III. paravant Cardinal, puis
successeur de Paul III. qu'à son entree au Papat, il
dóna son chapeau rouge à un nommé Innocent, receu en
sa maisõ: pource qu'une Singesse l'ayât trouvé à la porte
fort garni de poux, le print en amitié. Il fut fait gouver-
neur de ceste beste ridicule; & de là estant agreable à son
maistre pour autres considerations, il entra en grand cre-
dit, & fut nommé à Rome le Cardinal de la Singesse. Le
College des Cardinaux lui alla reprocher ceste action
en corps, portant la parole Charles Cardinal de Bour-
bon, comme ce Prince estant prisonnier entre mes
mains, la compté franchement. A telles remonstrances
Iule repliqua; *Quels m'rites avez vous plus trouvé en moi,
pour me faire Prince de la Chrestienté, quel moyen Innocent pour
le faire Cardinal?* Le Sieur d'Aubigné, au 1. liv. de son hi-
stoire universelle, ch. 2. Ce Pape mourut à Rome l'an
mil cinq cents cinquante cinq, ayant passé le temps à fai-
re grand' chere, ce dit Papyrius Masson.



RESOLUTION redoutee.

L'Archeduc Albert d'Autriche en sa guerre contre les
Estats de Hollande & Zelande sous la conduite de
Spinola print sur la mer non loin de Ramcken quelques
vaisseaux escartez. Spinola s'estant acroché à un qui lui
fit teste long temps, sans jamais se vouloir rendre, le Ca-
pitaine qui y commendoit pour les Estats surnommé
Baukard, hõme tresvaillant entre tous autres, & obeï de
braves soldats, quoi q̃ leur vaisseau fust brisé en maints
endroits à coups de canon par l'Espagnol, ie tien que
Baukard fust à demi mort de ses blessures, au combat de

main, declairerent si haut que les Espagnols ne furent pas sourds, au cas qu'ils s'esvertuassent de forcer le vaisseau de Barkard, la pouldre à canon (dont les trainees estoient prestes, feroit voler en l'air une grand part de la flotte de Spinola qui les environnoit, & leur vaisseau semblablement. Les Espagnols & leurs chefs n'ayans pas envie d'aller si tost en l'autre monde par feu & par eau, se retirerent promptement loin de Barkard, lequel fut porté à Flessinghe, où il mourut le lendemain, & y fut enterré en pompe militaire: ce dit *M. le Président de Thou* au 124. liv. de ses hist.



RESPONSE ferme & hardie.

LA Roine mere voulât estre ouye desdeputez de toutes les Provinces qui se devoient rendre à Montauban, séjourna pour cest effect les deux premiers mois de l'an 1578. & peu apres se rendant au lieu fit par un sien conseiller une harangue aux deputez que regardant les uns muets & estoignez apres les autres, elle s'adresse au sieur de la Meauffe gouverneur de Figene, qui parolloit plus resolu que plusieurs autres qui devât lui n'avoient rien opposé au harangueur, & lui demande, comme aux autres, & bien, que pourrez vous repliquer? *Je di, Madame* (respond ce genulhomme) *que Monsieur que voila* (monstrant le harangueur) *à bien étudié: mais de payer ses estudes de nos gorges nous n'en pouvons pas comprendre la raison.* Cette brusque responce donna aux uns de la cholere, aux autres du courroux, & à tous admiration. La Roine rompit le pourparler, sur le courroux qu'elle en prit. Toutesfois elle voulut depuis voir la Meauffe en privé, & lui ayant repassé la plupart des exemples alleguez par son harangueur (touchant les soumissions des Perles à leurs Sophis, des principaux Turcs, envoyans leurs testtes coupées au grâd Seigneur; des Moscovites, donâs leurs biens & vie au grâd Duc; brief l'aveugle obeissance des Sauvages & Indiens à leurs Rois:) elle adjousta, *Si donc nous ne nous fions en nostre Roi, Serôs nous pas pires que Perles, Turcs, Moscovites* & Bar-

& Barbare
La Meau
ces gers la
pu. os jure
re des entie
pouros e
toutes ob
Rois Cor.
biens m ac
humane de n
qu'aux dern
La Roine
comme les
verselle du

Contra
Cyant e
Toit apres
veilleusem
obtint de l
gricols au
stre de Bas
voit familie
pace de deu
ces mines d
chascune se
sâs chanté
par gens p
trement, il
vaux qu'il
l'hospitale
tre les mis
Le Côte
& de Fribou
moyens, ab
sans pays, sa
dât preique
puise, moeq

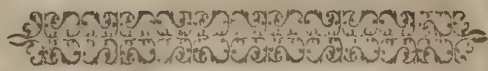
Et Barbares, qui nous disons Chrestiens?

La Meaulle l'ayât lōg tēps ouye, respōdit ainsh: *Pires que ces gēs là, Madame. C'est ce que nos ennemis sollicitent, Et que ne pouvons souffrir. Car à quoi bōs tous ces exēples, sinō pour nous faire devenir Mahutās, Mescovites, Barbares Et Payens? Nous ne pouvons estre que bōs Frāçois Et bons Chrestiens. Et s'il faloit faire toutes choses par exemples, nous en avens entre les Gaulois, leurs Rois Chrestiens, Et les observateurs de la Loi Salique, qui seroyēt bien plus avātageux pour nous que ce que nous requérons en toute humilité de nostre Roi, pour en servant à Dieu, servir aussi injustement aux derniers fumeaux de nos vies à l'Estat Et à sa Maiesté. La Roine n'osant presser l'explication de ces termes, comme les entend n't bien, finit son discours. Hist. universelle du sieur d'Aubigné, Tom. 2. pag. 978. 979.*

RICHE pauvre.

CONrad, maistre des mines en celles de Schneberg, 2. ayant cōsumé tout son vaillāt, fut surnommé le pauvre. Tost apres il se transporta en Lorraine, où il devint merveilleusemēt riche, & en fut surnommé le hazardeux, & obtint de l'Empereur le tiltre de Côte, ce dit George Agricola au 1. liv. de Re metall. Iaqués Rudin Bourgmaitre de Basle, mō beau pere, m'a dit souventes fois qu'il avoit familièremēt connu ce persōnage, & sçavoit que l'espace de deux ans & demi ou enviro ce Cōrad gaignoit en ces mines de Lorraine la sōme de 1500. escus d'or sol par chascune semaine. Mais estāt un tres-meschāt mesnager, sās charité vers ses parēs & alliez, & qui se laissoit plumer par gens plus forts que lui, lesquels le chevaloient dextrement, il revint à sa premiere condition, & avec 5. chevaux qu'il nourrissoit d'ordinaire print le chemin de l'hospital, où il mourut afamé, disetteux, & miserable entre les miserables. *Zwinger au 1. liv. du 3. vol. de son theatre.*

Le Côte de Guyere, voisin des Cātōs Suisses de Berne & de Fribourg, puissant Seigneur en pays, en vassaux, en moyens, abusa tāt de sa grādeur, que finalement il se vid sans pays, sans vassaux, sans moyēs, devint pauvre, demandāt presques l'aumosne lōg tēps devāt que mourir, mesprisē, mocqué, delaisē de grands & petits. *Hist. de Suisse.*



SAGESSE courageuse en diverses
sortes, admirable & me-
morable.

L'Espagne a veu par long espace d'annees un moine qui l'a gouvernee, regentee & maintenue de façon notable. Icelui fut Francisque Ximenes, qui de simple cordelier devint Eveque, Archevesque de Toledé & Cardinal, duquel je presenterai quelques faits, tesmoins de sa sagesse courageuse, admirable & memorable. Je ne les marquerai pas tous, mais quelques uns qui seroient voir sa magnanimité prudente pour l'instruction des grands.

Estant parvenu en grand credit, il se maintint net de tous vices, spécialement d'orgueil, de vengeance, d'ambition, d'avarice, de flatterie & d'acception de personnes, s'estudiant aux vertus contraires à telles taches de preudhomme. Les cordeliers d'Espagne, ayant senti qu'il procuroit leur bien en l'intention qu'il avoit de les reformer, lui dresserent une partie, & par l'entremise du general de leur ordre essayèrent de le mettre hors de credit. La Roine Isabelle eut les oreilles batues de rapports estranges contre lui. Ximenes bien averti de tout, apuyé sur sa conscience, ne voulut aller plaider ni se plaindre à la Roine: mais comme s'il n'eust rien sceu de tout ce remuement, il continua de montrer fort bon visage au general, & le caressa plus encore que de coutume. Par le moyen de telle modeste prudence il amortit tous ces feux d'envie, laquelle peu à peu s'esvanouit entierement. *Alvarez Gomecius l. i. liv. des faits & dits du Cardinal Ximenes.*

Ferdinand & Isabelle Rois d'Espagne ayant subjugué les Mores, sur leur retour à Seville, laisserent Ximenes en la ville de Grenade, où il s'avisait d'un expedient pour attirer les Mores à l'amour & professio du Christia-
nisme.

nisme. Il a
pauz pre
& Alfac
jours ave
uier de r
traire par
voisaleux
mer. Il en
d'aps de le
ament me
es pretre
Chaque le
en meime
victorieux
Castillans
rangeoyen
ami chan
conseiller
met, & la
vies inide
par troupe
autres, fore
ceurent coap
gens l'un a
royent am
repute po
jour de De
se cond li
A ces co
Ximenes p
sonner le
on, tant il
passeroit le
chainer &
donnant P
Piente Leo
ment son pr
de quelques
soa cachot
To

nisme. Il appelle gracieusement en son logis les principaux prestres des Mores, appellés entre eux Morabites & Alfaqins, confere & dispute paisiblement tous les jours avec eux des affaires concernant la religion, sans user de rudes paroles ni menaces quelconqu: au contraire par toutes sortes de courtoisies il adoucit & apri-voisa leurs cœurs tellement qu'ils commencerent à l'aimer. Il employa grosse sommes de deniers en achat de draps de soyes, & de bonnets d'escarlare, que les Mores aiment merveilleusement, dont il faisoit des presens à ces prestres, & les renvoyoit ainsi contens chez eux. Chacun les estimoit chetifs esclaves: eux donc se voyans en mesme liberté, vestus aussi pompeusement que les victorieux, s'aprivoiserent peu à peu si bien avec les Castillans, qu'en moins de rien l'on aperceut qu'ils se rangeoyent à la religion Chrestienne. Ces prestres donc, ainsi changez de là en avant ne firent autre chose que conseiller les Mores de quitter les mensonges de Mahumet, & suivre Christ vrai Dieu. En peu de jours ces pauvres infideles suivans l'avis de leurs Alfaqins, vindrent par troupes supplier qu'on les baptizast. Vn jour entre autres, furent comptez plus de trois mille Mores, qui receurent baptisme. Ximenes ne pouvant baptizer tant de gens l'un apres l'autre, ordonna que tous ensemble se-royent arrousez & purifiez d'eau, & ceste ceremonie fut reputée pour baptisme. Cela fut fait le dixhuitiesme jour de Decembre mille quatre cens nonante neuf. *Av*
se cond livre.

A ces commencemens y eut grande resistance, à quoi Ximenes prouveut dextrement. Il s'avisa de faire emprisonner le principal auteur de l'esmeute, & pensoit-on, tant il faignoit le courroucé, que ce prisonnier passeroit le pas. Ximenes se contenta de le faire enchaîner & nourrit maigrement en prison obscure, lui donnant pour pädagogue son chapellain nommé Pierre Leon, lequel par divers artifices estoitonna tellement son prisonnier, & le rendit si souple, qu'au bout de quelques jours ne pouvant plus porter la fatigue de son cachot, il pria qu'on le menast promptement

vers l'Alfaquin (c'est à dire le grand prestre) des Chrestiens. Ainsi appelloit-il Ximenes. On l'y conduit enchainé & en assez chetif estat. Devant que declairer son intention, il pria Ximenes de le faire deschainer, afin de pouvoir parler librement. Desmanotté il se jette à genoux, & à la façon des Mores voulans faire quelque grande reverence, baise terre, puis sa main: quoi fait, le veux (dit-il) estre fait Chrestien: car ceste nuit passée Alla (c'est à dire Dieu, en langage Mahumetan,) m'en a donné l'avis en vision manifeste, & je sçai pour certain que je suis appelé à cela. Il adjouta plusieurs autres propos, de son affection, du fruit de sa conversion, de la rigueur du chapellain, Ximenes joyeux du succes de ses inventions fit bien accommoder son homme lequel fut baptizé ce mesme jour, en grande pompe, & attira d'autres Mores, qui le voyans magnifiquement équipé, pour vivre plus à l'aise ensuivirent son exemple. *Au 2. livre.*

Les Alfaquins estans devenus fort affectionnez à Ximenes, lequel les traitoit (comme aussi les autres Mores baptisez) fort courtoisement, lui offroyerent ce qu'il desiroit, & apporterent cinq mille exemplaires de ce livre execrable appellé Al-Coran, contenant les reserves & impietez de l'imposteur Mahumer, la plupart de ces volumes estoient richement & magnifiquement reliez, & les couvertures de plusieurs garnies d'or & d'argent avec beaucoup d'artifice. Vns & autres supplioyent Ximenes de permettre qu'ils en prissent quelques pieces: mais il les rebuta tous, tellement qu'il fit brusler devant ses yeux ces cinq mil exemplaires sans reserve d'aucun. Il se trouva d'autres livres, specialement en medecine, escrits en langue Arabique, qui furent conservez & depuis apportez en la bibliotheque de Complute. Les Mores non baptisez, marries de ces changemens esmeurent une sedition contre Ximenes, lequel fut une nuit entiere en grand danger: duquel estant eschappé les mutinez furent amenez finalement à ce choix, ou d'estre mis à mort, ou de se laisser baptizer. Ils choisirent l'eau, plustost que le fer & le feu. *Au second livre.*

Il avoit fait bastir un convent de Nonnains à Complute, auquel il joignit un College de pauvres filles, & par l'avis de leur mere ou gouvernante, & du gardien des Cordeliers du lieu, ordonna que ces filles parvenues en aage competant & de meure discretion, ou seroyent vœu de continence perpetuelle, ou declaireroyent leur volonté de se marier. Si elles demeuroyent nonnains, on les recevroit au convent sans rien payer: si elles pretendoyent entrer en mariage, on leur trouveroit parti honneste & convenable, leur donnant douaire des revenus du convent, ausquels Ximenes donna sagement ordre: si qu'en peu de temps ce College s'est rempli de filles, qui y ont esté instruites & eslevees fort soigneusement: & le feu Roi d'Espagne y en tenoit tousiours le nombre de cinquante, filles des officiers de sa maison. C'estoit aucunement l'asyle de plusieurs belles & honnestes orphelines, ou qui estoient en danger de leur honneur, ou mal gouvernees es maisons de leurs parens & tuteurs. Quant aux desordres qui sont survenus devant & depuis là & ailleurs, c'est à ceux qui les ont supportez & supportent d'en respondre à Dieu. *Au 3. livre.*

Puis que je suis sur les affaires de la pieté, je n'oublierai pas la Bible, surnommee de Complute, contenant les textes Hebreu, Chaldaïque, Grec, Latin, & le dictionnaire Hebraïque, mise en lumiere à l'instance & despenſe de Ximenes, qui y employa depuis l'an mil cinq cens deux, jusques à la fin des quatorze suivans plus de cinquante mille escus. Il projettoit une exacte & correcte edition de plusieurs auteurs des principaux entre les anciens, & sans la mort qui le prevint, il eust procuré infinies commoditez aux gens d'estude. D'avantage, sans rien rabatre du soin qu'il avoit des affaires politiques & ecclesiastiques, il dressa & mit en bel ordre la bibliotheque de Toledé, reſtablit le service & les ceremonies des Mozarabes, institua les Hieronymites, & prouvent pour l'avenir à diverses necessitez des pauvres, de sorte que de son temps & depuis, Toledé a eſté une ville, où les calamiteux ont eu de l'aide, autant que l'on en pourroit trouver ailleurs.

Ce qui traversa Ximenes en ces entrefaites fut le trespas du grand Commandeur de Leon. Ximenes l'estant allé voir au fort de sa maladie, il lui dit, le vous suis beaucoup attenu de ceste visite, & deslogerai tant plus joyeusement de ce monde. Aussi n'estoit-ce pas raison que ie partisse de vostre maison, sans dire adieu à mon hôte. Il estoit malade au logis de Ximenes, lequel print ce propos comme pour adjournement personnel de la mort, differe à autre temps. Celle de la Roine Isabelle approchoit, avant qu'oï la Princesse Jeanne estant à Complute acoucha d'un fils, lequel fut nommé Ferdinand: la naissance duquel apporta aux habitans de Complute exemptions de tailles & subsides, à l'instance de Ximenes, en faveur de l'Academie qu'il y avoit dressée. *An 3. livre.*

La Roine Isabelle decedee, Philippe d'Austriche fils de Maximilian premier, estant Roi de Castille, à cause de Jeanne sa femme fut sollicité, estant lors en Flandres, d'aller prendre possession de ses royaumes & de renvoyer Ferdinand en Arragon, descouvrit d'abondant que sa femme conseillée par quelques Espagnols avoit prié par lettres Ferdinand son pere de ne point abandonner Castille & les pays voisins qui avoyent besoin de sa presence plus que jamais. Cela esmeut une infinité de troubles & de factions, que la prudence d'un seul Ximenes appellé par Ferdinand esteignit par adresse singuliere; de sorte qu'en moins de rien tout fut apaisé, & ceux qui pensoient degrader Ferdinand & gouverner l'Espagne à leur plaisir le trouverent plus esloignez de leur compte qu'au paravant. Ce fut sur la fin de l'an mil cinq cens cinq. Philippe & Jeanne estans venus par mer en Espagne au mois de May de l'année suivante, Ximenes composa sagement tous differens entre eux, & rendit chacun content, ce qui sembloit du tout impossible. *Au mesme liv.*

Après le trespas de Philippe, Ximenes voyant que Jeanne sa vefve estoit trop foible pour regenter l'Espagne, que Ferdinand son beau pere, lors à Naples, n'estoit gueres aimé des principaux Princes & Seigneurs Espagnols, à l'un desquels si le maniemment des affaires estoit com-

commis, du
de quatre
veroyen
seils teus
regence d
stant de l
veut reger
mort de l'h
s'ellevoyent
rhoute, pu
ques compa
& pource q
mas & mag
preneurs, r
muemens a

Après ce
lequel esto
dinal, & fut
Alors il m
nie de Com
fait il coura
Mores, ain
lester chez e
molestoient
se firent en
Au reste les
douteux, c
consultat d
plus d'en pe
dit là dessus
Ximenes ho
chapeau à t
nand Gonsa
patenostres
la charge de
jours à son h
Cardinal, Arc
sicion, march
rent les arme
ceurent de te

cominis, durant le bas aage du Prince Charles, lors aage de quatre ou cinq ans seulement, grands & petis se trouveroient en peine, il se comporta de telle adresse & conseils tenus pour aviser à ce qui estoit expedient, que la regence du royaume lui fut commise, son intention estant de la garder & remettre à Ferdinand. Sur ce il prouveut sagement à ce que nul desordre ne survinst apres la mort de Philippe; apaisa dextrement les querelles qui s'eslevoient entre les grands; donna pied ferme à son authorité, puis pour arrester les plus remuans, leva quelques compagnies de gens d'escu aux despens du public, & pource que la paix avoit enrouillé les Espagnols fit armer & magazins d'armes, se fortifia contre tous entrepreneurs, reprima le Duc de Sidonia, qui faisoit des remuemens aupres de Gibraltar.

Après cela, par l'entremise de Fernand Roi d'Arragon, lequel estoit à Naples, Ximenes eut un chapeau de Cardinal, & fut establi president de l'Inquisition d'Espagne. Alors il mit en train & dressa fort exactement l'Academie de Complute, environ l'an mil cinq cens sept. Quoi fait il tourna toutes ses pensées vers la guerre contre les Mores, afin de s'emparer de la coste de Barbarie, & molester chez eux les Mahumetans qui par diverses courses molestoient les costes d'Espagne. Les aprests de la guerre se firent en diligence, du consentement de Fernand. Au reste les commenceimens de ceste guerre estans assez douteux, comme Fernand venu de Naples en Espagne consulta des moyens de la poursuivre, Ximenes le supplia d'en prendre la charge, ou de la lui laisser. L'histoire dit là dessus, que les courtisans murmuroient de ce que Ximenes homme d'Eglise vouloit changer la crosse & le chapeau à un casque & à une javeline, tandis que Fernand Gonsalve, surnommé le grand Capitaine, disoit ses paternostres en la cour du Roi. Mais en fin Ximenes eut la charge de ceste guerre, dont il vit le bout en peu de jours à son honneur. On y marqua un chef d'armée, Cardinal, Archevesque de Toledé, prestrent de l'Inquisition, marcher suivi de moines & de prestres, qui portèrent les armes en ceste guerre, en laquelle les Mores receurent de terribles bastonnades en la perte de plusieurs

places, nommément de la ville d'Oran, où il y avoit lors six mille maisons riches & bien habitees, laquelle fut emportee à vive force, quatre ou cinq mille Mores y ayans esté tuez avec leurs capitaines & principaux guerriers.

Ximenes ayant senti que tant de prosperitez lui attiroient de l'envie, se retira dextrement de ceste presse, laissant la charge de l'armee à Pierre de Navarre, sans toutesfois quitter le soin des affaires de la guerre, ains il y prouveut fort exactement sur les lieux & encores apres son arrivee en Espagne, où de retour il fit assez entendre que son desir estoit de poursuivre la guerre contre les Mores & conquerir toute la coste de Barbarie s'il eust eu des soldats obeysians. Quand il fut question du compte des frais de ceste guerre, les intendans des finances d'Espagne firent mille traverses & indignitez à Ximenes, lequel supporta le tout genereusement, sans lascher parole quelconque d'impatience ou d'orgueil: au contraire il se monstra plus prompt que paravant à tout ce que l'on requeroit de lui selon son devoir.

En l'an 1510. il s'employa soigneusement aux affaires de la paix, reforma plusieurs desordres entre les Ecclesiastiques. Comme en la suivante on s'aprestoit pour la guerre contre les Mores de Barbarie, lettres du Pape Jules second viennent demander secours contre le Roy Louys XII. On lui envoya gens & argent. D'autrepart quelques petits Princes de la coste de Barbarie se soumirent à l'Espagne, & envoyerent quelques presens à Ximenes lequel l'an 1512. suivit Fernand à la guerre & conquiste du royaume de Navarre, ayant au preallable fait un tres-riche present de nonante mille muids de bled à la ville de Toledé, pour la subvention des pauvres. Ceux de Complute suivirent l'exemple de Ximenes, lequel parut fort liberal en ce temps, & fit de tres grandes despeses. Il prouveut aussi diligemment à la manutention de l'Academie de Complute, & à l'institution de la jeunesse: devint bastisseur, & accomoda grandement les professeurs & docteurs de l'Academie en toutes occurrences & contre diverses incommoditez du temps.

Le

Le Ro
semaines
mois de l
pauv Ser
royent pr
du roya
strie, Je
en Fland
menes, le
deux des
vers Adria
depute d
sa maladie
daloupe,
Frederic
qui n'avo
conseiller
mens, le
montes oc
nomme re
Prince Ch
de tout.
Le pren
vint de la p
nand, l'ar
prouveut
Guardien
qu'on ren
cond fut
un mand
Fernand
tre print p
sant, ils e
que tous
les, attend
au manien
vingt ans
par l'arcel
l'estat en
vint de l'e

Le Roi Fernand abatu de maladie, voulut quelques semaines avant son trespas (lequel escheut au premier mois de l'an 1516.) entendre l'avis des Princes & principaux Seigneurs d'Espagne touchant celui qu'ils jugeroient propre pour avoir la surintendance & regence du royaume, jusques à la venue du Prince Charles d'Austrie, lequel estoit aagé de quinze ans, & se tenoit en Flandres. Le Roi leur dit son avis, designant Ximenes, lequel lors estoit à Complute. Fernand mort, deux des principaux conseilliers d'estat furent envoyez vers Adrian d'Vtrecht precepteur du Prince Charles, & député d'icelui pour venir visiter Fernand du temps de sa maladie. Adrian, depuis Pape, estoit lors à Guadaloupe, attendant l'issue des affaires, acompagné de Frederic de Toledé Duc d'Alve, & de plusieurs autres, qui n'avoient pas les oreilles closes. Si tost que les conseilliers eurent mis pied à terre & fait leurs complimens, le testament du defunct ouvert, selon les ceremonies acoustumées, il aparut que Ximenes estoit nommé regent de l'Espagne, jusques à la venue du Prince Charles, auquel fut envoyée copie authentique de tout.

Le premier empeschement à la regence de Ximenes, vint de la part des gouverneurs du petit Prince Ferdinand, Infant d'Espagne; & frere de Charles. Ximenes y prouvent, car venant en diligence trouver le conseil à Guadaloupe, il y fit amener l'Infant, & ne permit depuis qu'on l'emmenast arriere de lui, tant qu'il vescu. Le second fut esmeu par Adrian d'Vtrecht, lequel produisit un mandement de Charles, voulant en cas de mort de Fernand son ayeul; qu'Adrian gouvernast, & en ce titre print possession des royaumes. Ximenes s'y opposant, ils eurent quelque estrif, bien tost apaisé, pource que tous deux estoient affectionnez serviteurs de Charles, attendans la volonté duquel (qui ne pouvoit entrer au maniement des affaires, qu'il n'eust atteint l'age de vingt ans, comme l'avoit ordonné son ayeule Isabelle par l'article expres de son testament) ils gouvernerent l'estat en commun. Le troisieme plus facheux provint de l'entreprise d'un grand Seigneur, lequel estoit

de s'emparer de la grand' Commanderie de saint Jacques: mais il fut prevenu par la vigilance de Ximenes, & contraint de baïsser l'aile. Au reste, Ximenes preuoiant que si le conseil s'esloignoit trop de Castille, les troubles & guerres civiles s'allumeroyent bien tost çà & là, fit en sorte que la cour se remua sans délayer à Madrit, attendant la declaration de Charles, lequel demeurait à Gand en Flandres, sous le gouvernement du sieur de Cheures.

Survint le quatriesme empeschement, causé par l'Amiral & le Duc d'Alve, qui, contre l'avis de Ximenes & autres, ne trouuoient pas bon que Charles se nommast en ses lettres Roi d'Espagne. Ximenes usant lors de son autorité coupa le nœud, & fit ce mesme jour proclamer en grande pompe, par toute la ville de Madrit, que Charles estoit Roi de Castille. Cela fut fait quatre mois accomplis apres le trespas de Fernand. Ceux d'Arragon, jaloux de leurs privileges, ne voulurent faire comme les Castillans, ains jusques à la mort de la Roine Jeanne mere de Charles refuserent à ce Prince le nom de Roi. Ce fut peu à comparaison des traverses suivantes. Le cinquieme, le fils aîné du Comte d'Vrennes, tost apres le deces de Fernand, s'estoit mis aux champs avec bonnes troupes, pour surprendre Luzer ville maritime & importante: mais il fut vaillamment repoussé par le Duc d'Arcobrice, lequel se jetta vistement en la ville avec force gens d'esslite. Ximenes averti envoya une armee contre l'entrepreneur, & un Commissaire avec charge de faire mourir sans remission, comme criminels de lese majesté, tous les mutinez que l'on pourroit attraper. L'entrepreneur se retira, puis incontinent apres se souleva plus fort que devant, sous pretexte d'improver le nom de Roi donné à Charles. Quelques grands soustindrent le menton à cest entrepreneur, lesquels firent diverses pratiques jusques à procurer envers le Roi que Ximenes fust desmis de la Regence. Il se soucia peu de leurs menees, apuyé en droit, & sur les moyens qu'il avoit de les reduire tous au petit pied, quand il lui plairoit. Mais prevoyant que ce seroit à recommencer de mois en mois, si le Roi differoit son deslo-

gement de
res imp
mesme
soulevem
toit aux
retenu
lors son
tions à
force. Pou
che homm
d'en obten
toute l'Esp
voit atter
ses, sembla
s'eman, pe
mit la ma
expres à
conque de
s'entrouler
de la par
gens de p
servation
de le main
tous les D
bours, &
de Ximen
en Espagn
pour les ra
mesme.
des portes
les soldats
de l'odeur
acoustum
point gard
phuez ne
repari Xim
meux que
tint en cer
geoyent en
la bouche a

gement des Pays bas, ou estoit arresté ailleurs par affaires importants, il se mit à penser profondement en soy-mesme aux moyens de reprimer & ancantir tous ces soulevemens pour une bonne fois. Son naturel le portoit aux conseils de guerre & aux armes. Il avoit bien retenu plusieurs graves discours militaires, dont faisant lors son profit, il rapporta ses conceptions & deliberations à deux chefs: l'un nommé l'autorité; l'autre la force. Pour avoir pleine autorité de Viceroy, il despesche homme confident vers le Roy, avec charge expresse d'en obtenir lettres patentes, qui seroyent publiques par toute l'Espagne. Et pource que ses ennemis cuidans avoir affaire à un prestre, qui n'oseroit brider leurs courses, sembloient desirer qu'il demeurast en charge, pour s'emanciper plus hardiment, en l'attente de ses lettres il mit la main à l'autre article. Car il envoya mandement expres à toutes les villes de Castille, portant que quiconque des naturels & domicilieuz d'icelles, voudroit s'enrooller pour servir quand il leur seroit commandé de sa part, auroit part aux franchises & immunitéz des gens de guerre. C'estoyent soldats d'esslite pour la conservation de l'Estat, tousiours prests en cas de necessité de le maintenir avec les armes. Ils faisoient monstre tous les Dimanches, leurs capitaines, fifres, clairons, tambours, & autres officiers de camp estoient stipendiez de Ximenes. Jamais Edi& ou mandement ne fut receu en Espagne avec tant d'aplaudissement que celui-la, pour les raisons que chascun peut comprendre de soy-mesme. Vn jour Ximenes & le Duc d'Ascoli sortirent des portes de Madrit, pour voir la monstre; & comme les soldats laschant leurs bastons à feu remplissent l'air de l'odeur du soulfre avec un bruit impetueux & non acoustumé, le Duc dit gracieusement à Ximenes, qu'il print garde que ceste puante fumee & ces tonnerres sulphurez ne lui portassent dommage. N'en ayez peur, repart Ximenes, ceste fumee & ce soulfre me sentent mieux que l'encens de l'Arabie heureuse. Telle milice tint en cervelle grands & petis, à qui les mains demangeoyent en Espagne, fut admiree des estrangers, ouvrit la bouche aux ennemis de Ximenes, pour detracter de

lui, mais en secret. Finalement ceux de Valdolit, Leon, Burgos, Salamanque, Medine del Camp, Arval, Matricat & Olivet, soutenus de quelques grands, empêcherent telles monstres chez eux. Ximenes ayant employé toutes douceurs pour les gagner, & patienté pres d'un an pour les guerir de leur cholere, en fin fit venir de Navarre 800. hommes de cheval, qui furent logez es environs de Valdolit, sous bruit que c'estoit pour les rafraischir, & soulager la Navarre. Cependant Ximenes chargea son argent vers le Roies Pays bas, pour procurer que les lettres patentes pour son autorité de Viceroy fissent mention de ce desordre des villes mutinees, & qu'il les lui envoyast au plus tost. D'avantage il justifia toutes ses actions par amples lettres au Roi & à son conseil, suppliant que les villes desobeyssantes fussent serieusement averties de leur devoir: & que des armes offensives & defensives lui fussent envoyees des Pays bas.

Ayant obtenu tout ce qu'il demandoit, les mutinez s'arrestèrent, nommément ceux de Valdolit, qui receurent Ximenes en leur ville. Par son support il gagna leurs cœurs. L'an mil cinq cens soixante cinq, le Roi Philippe II. renouvela ce stratageme de Ximenes, lequel prouveut encor à se rendre maistre de la mer, restaura le grand arsenal, & posa les fondemens de ceste haute entreprise des navigations qui se sont faites depuis jusques à present: & deslors jetta l'œil sur l'Inde orientale, y employant Jaques fils de feu Christofle Colomb, lequel avoit esté l'un des premiers descouvreurs de ce nouveau monde. Ximenes fit aussi bien particulièrement entendre deslors au Roi les fautes insupportables qui se commettoient desja par les Espagnols en ces pays de nouvelle conqueste, ou les Indiens estoient honteusement asservis par l'avarice cruelle des plus forts. Il n'en fut pas creu: mais la suite & la fin de leurs exploits fera voir à la posterité plus clairement qu'à nous, combien grands & redoutables ont esté, sont, & seront, les jugemens de Dieu sur l'impieté & l'injustice du monde. Survint tost apres la guerre de Navarre, où Ximenes veilla tellement, que les Espagnols demeurèrent mai-

maîtres, traitèrent sans merci leurs ennemis, & desman-
relerent diverses places, en esplanerent d'autres, sans es-
pargner Eglises ni convents, dont Ximenes rendit rai-
sons telles, que son fait fut approuvé, neantmoins au grand
mescontentement des Navarrois & autres. Mais l'histoi-
re en est longue, & contient des particularitez memo-
rables, desquelles ie laisse le recit à qui voudra l'entre-
prendre, pour l'instruction des François & d'autres en-
cor.

La Navarre affeuree à l'Espagnol, Ximenes apaisa pru-
demment une perilleuse sedition survenue en la ville de
Malaga, renommé port de mer d'Andaloufie: & quelque
temps apres celle d'Areval, où il employa fermement son
autorité, contraignant deux des principaux seigneurs
de l'Espagne à faire joug, & tousiours conservant de
grand' adresse les droits du Roi. D'avantage il modera
dextrement les desseins de Germaine vefve du Roi Fer-
nand d'Arragon, & procura humainement la santé de la
Roïne mere fort affligée paravant, dont le Roi son fils le
remercia par lettres amiables. Quelques desordres estans
survenus à Tolède, Ximenes cassa le gouverneur, cause
en partie du mal, & y en establit un plus habille, dont
s'ensuyvirent des bruits qui contraignirent Ximenes de
faire plus vive recherche de certains coupables, qui furent
suttigez publiquement. Il poursuivit plus asprement un
chevalier de l'ordre des croisez de Calatrave, à cause de
ses vilénies & ordures punissables de mort. Ce vilain s'en-
fuit, & Ximenes supplia le Roi que l'on en fist justice, si
d'avanture il estoit attrapé es Pays bas. Il chassa aussi le
Secrétaire de l'Inquisition, à cause de ses malversations,
& ainsi se rendit venerable & redouté de tous, specialem-
ment des grands, qui paravant l'avoient traversé de tou-
tes façons.

Se voyant despestré de tant de sollicitudes, & com-
me au dessus du vent, pour brider les soulevemens il
entreprit de bastir trois arsenaux bien munis, l'un à Me-
dine del Camp, le second à Complute, le troisieme à
Malaga. Il essaya aussi de faire battre monnoye neuf-
ve, qui auroit au revers l'effigie de saint François,
mais à l'instance des conseillers d'Etat il s'en deporta.

L'une de ses principales intentions estoit, de reformer les fautes survenues au fait des finances: mais le trop pesant poids des affaires l'acablant, force lui fut de laisser en arriere ce surcroist. Or il fit une revêue assez diligente des officiers publics, ramena dedans leurs limites les chevaliers des ordres d'Alcantara & de Calatrave; rangea les courtisans à quelque devoir, corrigeant les excès qui pour lors avoyent la vogue, & abolissant les charges inutiles, sans se soucier des mescontentemens de qui que ce fust: brief il retrancha tous offices superflus de la cour, & ne retint que les necessaires, pour le service & l'honneur du Roi. Dont avint que quelques historiens & annalistes de ces temps-la, rayez du livre des officiers à gages, voulurent s'en venger, à l'aide du bec de leurs plumes, s'eslayans de diffamer Ximenes que paravant ils avoyent magnifié en toutes sortes. Plusieurs imputerent ceste faute au conseil du Roi, non point à Ximenes, lequel se plaignoit à ses amis qu'on le contraignoit de faire l'office du diable, aſçavoir de ravir, & non de donner, reprochant aux Flamens qu'à leur persuasion il s'estoit rendu odieux aux Espagnols: & que s'il proposoit chose avantageuse au bien de l'estat, on en mettoit la deliberation sous le tapis.

Or avant toutes choses estoit-il persuadé, que nul Prince ne pouvoit, ni chez soi ni dehors, rien effectuer de memorable & profitable à l'estat, s'il n'avoit soin des finances, & rejettoit l'avis de ceux qui nient qu'on doive appeller prodigue le Roi qui jette l'or & l'argent à l'avanture: attendu que les plus grandes richesses que l'on scauroit imaginer, s'espuisent par largesses & dons immenses. Pourtant fut-il soigneux de conseiller le Roi, de regarder deux fois comment & à qui il donneroit. Au reste, ayant bien ruminé les moyens de maintenir & amplifier le patrimoine du Roi, il jugea necessaire de casser tous les receveurs des deniers royaux, & d'eslire quelque gentilhomme sage & avisé pour estre grand thesorier, à qui seroyent apportees toutes les finances, pour en faire la continuelle & prompte distribution, selon que les necessitez publiques ordinaires & extraordinaires le requerroient: & gardast le reste pour estre

estre emp
autres
souvent
quoi tels
le conseil
demeuran
finance
voyent est
acceptio
excellis du
nir, de bie
predisant
bien veill
pour resp
pour la pl
pour ser
apres leur
considere
pour sub
plaignoit
qu'en l'esp
Charles
mandeurs
pace de qu
fort libera
galitez cel
Oltrepl
étroy de la
grandes Sci
apports &
Fernand
ployer cel
sembloit
lonnes. I
remment à
des person
vaillans ho
moindres n
dation, pou
me, que le

estre employé aux largesses, recompenses, despeses, & autres usages, selon qu'il plairoit au Roi, lequel il avoit souventes fois averti de tout, ne sachant (disoit-il) pour quoi tels avis avoyent esté mesprizez, ni d'où venoit que le conseil n'en prenoit aucune resolution. Protestoit au demeurant qu'il ne permettroit durant sa charge que les finances fussent maniees confusément ainsi qu'elles avoyent esté paravant, & en cottoit quelques articles, sans acception de personnes. Sur tout il improuvoir les dons excessifs du Roi, l'exhortoit d'estre plus retenu à l'avenir, de bien considerer à quelles gens il se fieroit, lui predisant que plusieurs s'insinueroyent finement en sa bienveillance, plustost pour leur profit particulier, que pour respect envers la majesté royale: n'ayans autre but, pour la pluspart, que de reduire le Prince à necessité, pour se rendre necessaires, & lui vendre chèrement puis apres leurs coquilles. Ainsi doncques il prioit le Roi de considerer quelles despeses il faudroit bien tost faire, pour subvenir aux necessitez publiques. Sur tout il se plaignoit fort, comme d'exces insolent & insupportable, qu'en l'espace des quatre premiers mois de son regne Charles avoit donné plus d'or & d'argent à divers demandeurs, que Fernand & Isabelle n'avoyent fait en l'espace de quarante ans, encores qu'ils se fussent monstrez fort liberaux. Pourtant estoit-il d'avis que telles prodigalitez cessassent.

Outreplus il supplia le Roi de casser les lettres d'octroy de la somme de trois million d'or, laquelle trois grands Seigneurs d'Espagne levoient tous les ans sur les apports & revenus du nouveau monde, par le don que Fernand leur en avoit fait. Il conseilloit au Roi d'employer cela à des recompenses plus necessaires. Et lui sembloit que le throne royal s'affermissoit sur trois colonnes. La premiere, que le Roi rendist justice indifferemment à chascun, sans quelconque esgard à l'aparence des personnes. La deuxiesme, qu'avant tous autres les vaillans hommes de guerre, depuis les chefs jusques aux moindres membres lui fussent en singuliere recommandation, pour les reconoitre & recompenser. La troisieme, que le Roi ne permit nullement qu'on dissipast les

revenus, ains au contraire qu'il les fist soigneusement mettre à part, pour s'en servir à grandes & glorieuses entreprises. Ximenes estoit homme capable de donner tels avis, veu qu'en un tiers d'an de sa viceroiauté chacun l'avoit veu venir au bout d'infinis affaires memorables. Car il avoit apaisé les troubles de l'Andalouzie, arresté sur pied les Navarrois, reprimé l'insolence Malagoise, muni les places frontieres d'armes & de fortes garnisons, affermé les ports de mer, fait des courtes en Barbarie, envoyé une flotte vers Alger, delivré Bugie, le Pegnon de Vele & Melille, des invasions de Barberousse, offert secours aux Portugais pour la defense d'Arzille, & payé de grandes debtes faites du temps du Roi Fernand. Il concluait que si un petit viceroi, traversé par l'envie des malveillans, avoit peu effectuer tant de choses, sans dépenses superflues; le Roi Charles, Prince si puissant, & la hauteesse duquel ne pouvoit estre atteinte des traits de passion quelconque d'aucun de ses sujets, viendrait aisément à bout d'entreprises plus difficiles sans comparaison.

Comme il estoit grave & severe, quand il s'agissoit de bienfaisance, se souvenant tousiours de sa premiere condition, aussi supportoit-il paisiblement divers tristes & fascheux accidens, ne se montrant rigoureux, sinon lors qu'il s'agissoit de l'hauthorité & dignité royale. Apres la victoire obtenue sur les Mores en la conquête d'Oran, où Pierre de Navarre & les regimens d'Italie butinerent à loisir & plaisir, on fit par la malvueillance de quelques grands Seigneurs des recherches fort rigoureuses chez les simples soldats, notamment sujets de Ximenes, & sur lui mesmes avec: indignité qu'il supporta courageusement, sans qu'on peust remarquer esbranlement quelconque en sa patience, & ne lui eschappa mot aucun qui sentist un cœur eslevé. En la guerre qu'il entreprit contre Barberousse, ayant receu nouvelles de la desfaite de l'armade, composée de huit mille hommes, qui avoyent temerairement pris terre, il demeura coy lisant les lettres qu'on lui en escrivoit, & sans vouloir ouir le courier, dit à quelques theologiés, qui disputoyent en sa presence, On me mande que nos gens ont esté mis à vau de route

de route en Barbarie. Mais cela n'est rien : l'Espagne eut deschargee d'autant de pèdards & de desesperez. Cela dit, il remit sus la dispute, puis se mit à table au grâd esbahissement de tous les autres qui ne peurent remarquer en lui que confiance & resolution invincible en tous evenemens.

Marquons encore quelques particularitez en la vie de Ximenes sur la fin de ses jours, qui fut en l'an 1517. Toute ceste dernière periode lui fut une tempeste continuelle & un orage d'affaires penilleux, desquels il se desvelopa dextrement. Adrian precepteur du Roi & un autre seigneur Flamen, commandans en Espagne, comme Ximenes, & ayâs ensëble mesme autorité, signerent un jour plusieurs despêches, laissans espace fort estroit à Ximenes pour ce souscrire. Lui mesprisant ceste vaine arrogance, fit venir un secretaire, auquel il commanda de deschirer toutes ces despêches, & d'en faire d'autres signees de lui seul, puis les envoya ou il appartenoit, continuant en ceste façon de faire jusques à la venue du Roi. Or combien qu'en l'attendant les envieux eussent procuré de faire envoyer des pays bas un troisieme adjoind à Adrian & au deuxiesme, Ximenes ne s'en soucia non plus que de rien, mais continua sa charge, sans leur demander avis d'affaire quelconque dont il eust pris resolution, de telle gravité qu'eux n'osoyent lui en faire semblant : mais ceste autorité, en laquelle il se maintenoit, lui acueilli plus de haine qu'auparavant, dont s'ensuivit accroissement d'ennuis en sa pensée & accourcissement de ses jours. Un des premiers efforts de l'envie pour l'enterrer devant sa mort, fut la consultation pour l'envoy de quelque grand Prince qui fust seul Viceroy en Espagne. Ximenes s'y opposa, & par lettres escrites de bon encre rabatit ce dessein : neantmoins il offrit se retirer en son Archevesché de Toledé, s'il plaisoit au Roi, moyennant que l'on envoyast en Espagne homme propre pour tenir sa place. Que si le Roi ne pouvoit si tost se rendre en Espagne, il declairast Ximenes seul Viceroy, lui commettant toute la charge des affaires : se reservât les provisions aux charges militaires, les designations des Evêques, les dons & recompenses. Le Roi estoit entré au dix septiesme an de son aage, & ne se trouvoit homme es pays bas assez

fort pour porter ce mot de déshonneur. D'avantage, grands & petits tiroient par divers artifices de la liberalité du jeune Roi, l'or du Peru, dont les Espagnols se plaignoyent fort, & Ximenes n'estoit pas espargné. Les deputez de quelques villes s'assemblerent, & leurs plaintes, approuvées par Ximenes & par le conseil d'Espagne, furent envoyées au Roi, avec amples lettres, esquelles Ximenes & le conseil descouvroyent au Roi les maux procedans de son absence, retardée par les ruses de ceux qui fouilloient bien avant en ses coffres. Ils avertissoient expressément le Roi, l'intention de ses sujets d'Espagne estre qu'on leur permist de s'assembler, afin d'appeller le Roi, d'aviser aux moyens de maintenir leurs privileges & statuts, de reprimer l'avarice & l'ambition des Flamens. Les deputez des villes menaçoient Ximenes & le conseil, de prouver à leurs affaires, si l'on continuoit à les paître d'esperance de la venue de leur Roi. Ximenes les entretenoit de promesses depuis le commencement de l'an 1517. jusques au mois d'Aoust, & ce pendant escrivoit & fit tant de remonstrances, que le Roi se mit à la voile, & arriva en Espagne sur la fin de l'Automne. Les bruits communs estoient que Ximenes, & le sieur de Chevrès gouverneur du Roi, s'entendoient ensemble & jouoyent à la pille. On en fesa par l'Espagne des libelles fameux, dont Ximenes fit quelque recherche, mais peu exacte, se contentant & envelopant de la vertu Adrian & un autre seigneur Flamen, moquez par un de ces libelles, en firent du bruit, & depuis Adrian devenu Pape voulut faire jeter dedans le Tibre ces statues de Pasquin & de Martire, où les Romains affichent de nuit en certain temps de l'année force escrits mordans & picquans. Le Pape, les Cardinaux, & autres grands pres & loin. Mais l'Ambassadeur d'Espagne l'en garda, disant que si statues estoient jettes à val l'eau, il avient droit que les grenouilles chanteroyent les satyres des Italiens.

Ximenes en ses entrefaites, & sur les nouvelles de l'arrivée du Roi, prouvoyoit aux affaires politiques & Ecclesiastiques, avec autant d'adresse & de vigueur d'esprit que jamais. Il rompit lors le dessein du Pape

Leon

Leon dis
voulait
ment
autre co
tre le Co
gens à la
rer Xime
trages pa
le renven
fiter cont
escorta d
ce Prestre
Prestre d
menes)
pent de
commise
le Duc se
l'avoyent
voit trop
Conneiss
pres quel
role dir
que, & q
soucie gu
que vous
rain Inqu
vous cha
nestable
quel repr
quit de c
les recon
lui octro
Le Du
benefice
contre Xi
premieres
despens d
ordre, sou
ne ville n
missent d

Leon dixiesme, lequel sous le nom d'une guerre sainte vouloit pincer les bourses du clergé d'Espagne spécialement d'Aragon. Outre, ceste escrime, lui en survint un autre contre les Ducs de l'Infantate & d'Alve, item contre le Comte d'Vrenne. Iceux ayans tiré toutes sortes de gens à leur parti, ne laisserent rien en arriere pour atterrir Ximenes. Le Duc de l'Infantate lui envoya dire outrages par un sien Prestre, le menaçant que bien tost il le renverseroit. Ximenes, honorable vieillard, sans monstrier contenance d'homme agité de cholere ou de peur escouta d'un bout à autre la harangue contumelieuse de ce Prestre, lequel ayant demandé, s'il avoit tout dit, & le Prestre declairé qu'oui: Retournez donc (adjousta Ximenes) vers vostre maistre: vous trouverez qu'il se repent desia de la meschante & forte charge qu'il vous a commise. Il en avint ainsi: car comme le Prestre arriva, le Duc se plaignoit à quelques siens amis, de ce qu'ils ne l'avoient pas apaisé, puis tança fort le Prestre, qui lui avoit trop legerement obeï. Tost apres par l'entremise du Connestable de Castille, ils se trouverent ensemble. Apres quelques legeres salutations, le Duc prenant la parole dit à Ximenes, Tandis que ie serai bon Catholique, & que j'obeirai fidelement à mon Roi, ie ne me soucie gueres du despit d'aucun qui qu'il soit. Et ie veux que vous sachiez (lui repart Ximenes, qu'estant souverain Inquisiteur, & viceroi, i'ai le pouvoir en main de vous chastier, si vous estes heretique ou rebelle. Le Connestable ayant tancé le Duc, adouci aussi Ximenes lequel reprint le propos, fit le proces au Duc, le convainquit de tant de fautes, qu'il le contraignit en son ame de les reconoistre, & d'en demander pardon, que Ximenes lui ostroya.

Le Duc d'Alve se voyant en danger de perdre un benefice de grand revenu pour son fils, s'il s'efarouchoit contre Ximenes creut conseil, & ne poursuivit pas ses premieres brisees, ains demeura quoi, devenu sage aus despens du Comte d'Vrenne, lequel s'estant contre tout ordre, soulevé en armes & avec ses adherans emparé d'une ville nommee Villefrate, permit que ses gens y commissent de tresgrandes insolences contre les officiers du

Roy, grièvement outragez en leurs personnes jusques à effusio de sang, oultre plusieurs indignes procedures cõtre la dignité de Ximenes. Icelui, selon sa coustume, se comporta fort paisiblement à son esgard, & neantmoins, pour le droit de justice & du Roi, poursuivit tellement le Comte & les siens qu'il les contraignit de quitter Villefrate, laquelle par arrest souverain fut condamnée à grief supplice. Car on mit le feu es maisons, qui furent toutes bruslees, les murailles rasees à fleur de terre, avec defences à tous de la rebastir, le Comte, son fils, & tous leurs adherans declairez criminels de lese Majesté. D'avantage pour marque ignominieuse de ce forfait, la place & l'entour de Villefrate fut labouré, puis on y sema du sel, & quelques murins, des moins coupables, furent fouettez publiquement. Tost apres le Connestable & l'Amiral firent vives remonstrances à Ximenes, touchant ceste violente severité siene, lequel leur respondit comme il falloit, maniant tout cest affaire avec telle prudence, que force fut au Comte d'aller crier merci à Ximenes, lequel lui pardonna, puis fit approuver le tout par le Roi, qui par ses parentes donna tout pouvoir à Ximenes, au regard du proces concernant le benefice pretendu par le Duc d'Alve.

Le Pape avoit conferé ce benefice, & condamné le Duc d'Alve à le laisser paisiblement à Antoine de Struniga, qui avec les lettres du Roi sollicita tellement son affaire, que comme Ximenes estoit sur le point, suivant la sentence de Rome & le mandement du Roi, de mettre Struniga en possession, le Duc soustenu de plusieurs grands Seigneurs ses allicz & amis, recusa Ximenes, declairant qu'il maintiendrait sa famille avec les armes contre la violence d'icelui seulement. Là dessus le regimen du viceroi, renforcé d'une compagnie de trois cens hommes entra dedans Madrit, pour repousser ceux qui voudroyent entreprendre contre Ximenes, soulagé d'une sievre qui l'avoit tenu de pres, essaya d'adoucir le courage du Duc, qui employa lors le credit des Rois de France & d'Angleterre, puis l'intercession des principaux Seigneurs de la Cour, pour obtenir ce qu'il pretendoit. Ximenes traversa tous ces expedieus,

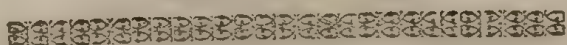
pediens, que le b
nand An
de Cord
Duc d'ol
levé les a
en tout ce
jours mis
plier le ga
rent un ri
de grãde
pèce. Vn
mes prie
reduisoit
vous sou
je la ren
Duc d'Al
luiset, a
cause de
les lettres
l'amena à
de satisfa
pere, alleg
itoit que
quoi Xime
roit valabl
paigne, ou
faloit en
fait. Somm
contre tou
Ceste fin
ron la mi
tu, non sa
yeux, d'u
lettres qui
coururent
gonné, leq
malade, & p
la fenestre
tout debou

pediens , & à force d'armes amena le Duc à ce point, que le benefice litigieux seroit laissé en main de Ferdinand Andrade , pour le commettre en garde à Antoine de Cordouë allié de Stuniga. D'avantage force fut au Duc d'obtenir lettres d'abolitiō, pour ceux qui avoyent levé les armes en faveur de son parti. Ximenes monstra en tout cest exploit, un cœur invincible, ayant en peu de jours mis aux champs une puissante armee, laquelle triompha le gantelet au Duc & à ses partisans , qui y perdirent un riche convoy de vivres & de finances , menacez de grāde cōfusion, s'ils eussent persisté en leur premiere pēsee. Vn grand Seigneur ayāt au fort de ces levees d'armes prié Ximenes de considerer à quelles extremitez il reduisoit l'Espagne, n'en ayez peur, dit Ximenes, & ne vous souciez de ce qui doit avenir de mon entreprise: je la rendrai heureuse. Au pourparlé entre lui & le Duc d'Alve , un peu devant l'accord traité au mois de Juillet, apres avoir monstřé que jamais il n'avoit esté cause de ceste extremité d'affaires, il mit es mains du Duc les lettres parentes du Roi , par le moyen desquelles il l'amena à raison. Ce nonobstant le fils du Duc refusoit de satisfaire à la promesse & au contentement de son pere , alleguant qu'il gardoit la Commanderie, dont estoit question au nom du grand maistre de Rhodes. Surquoy Ximenes lui envoya dire, que ceste exception seroit valable, s'il estoit à Rhodes, mais nullement en Espagne, où Ximenes estoit viceroy , à qui preallablement falloit en demander avis , devant qu'entrer es voyes de fait. Somme , Ximenes maintint son autorité envers & contre tous jusques à la fin.

Ceste fin parut bien tost, apres l'arrivee du Roi, environ la mi-Aoust Ximenes se trouva fort debile & abattu, non sans soupçon d'avoir esté empoisonné par les yeux , d'une vapeur subtile à l'ouverture de certaines lettres qui lui furent envoyees de Flandres. Divers bruits coururent sur cela. Certain sien secretaire en fut soupçonné, lequel peu de temps apres devint extremement malade, & pressé d'humeur melancholic, s'approchant de la fenestre de sa chambre pour se recreer à l'air, mourut tout debout en un instant. Or Ximenes nonobstant

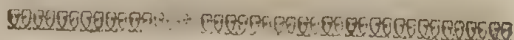
la languent, prouueut à divers apareils pour la reception du Roi, lequel estoit entré en Espagne par un endroit esloigné de Madrit. L'indisposition de Ximenes enhardit les Mores en Barbarie, Baberouffe en Argier, & le fils du Comte d Vrenne, à faire bruit: mais si tost que Ximenes leva la teste de dessus l'oreiller tous ces entrepreneurs disparurent. Le Roi estant entré en Espagne par les Astures, pays montagneux, avançoit chemin lentement, quoi que tres-desireux de s'aboucher avec Ximenes. C'estoit environ le dixiesme de Septembre. Ximenes, detenu de grieve maladie, ne pouvoit se remuer. Les courtisans, qui redoutoyent infiniment ceste entreveüe, furent curieux jusques là de s'enquerir des medecins qui traittoient Ximenes, combien de jours à peu pres il pouvoit encore vivre, & mesnagerent si cautelement leurs affaires, que non seulement ils empescherent la rencontre du jeune Roi & de son fidele serviteur Ximenes, mais d'abondant firent en sorte, que le Roi lui manda qu'il l'allast attendre en certain lieu fort esloigné, & que de sa part il prenoit autre chemin au bout duquel ils se rencontreroient ensemble. Ce fut un coup de poignard donné à Ximenes, lequel conut qu'on jouoit avec lui au boutehors, tellement qu'à l'heure mesme une fievre mortelle & continue le saisit, laquelle l'emporta du monde le huitiesme jour de Novembre 1517. L'an huitantiesme de sa vie, ayant esté Archevesque de Toledé l'espace de vingt deux ans. Son nô de Baptisme fut Gözale, mais venu en aage, & rendu cordelier, en faveur du pere de cest ordre, il s'appella François: & avant qu'estre appelé ou tiré en cour eut beaucoup de presages de sa haute condition au monde. En lui l'Espagne eut un maistre & regent, qui retint en bride infinis cerueaux mouvans, qui se fit respecter & obeir avec des adresses merueilleuses, dont nous avons proposé quelques extraits tirez de l'histoire d'Espagne escripte allez exactement, au regard de Ximenes, par *Aluar Gomezius*.

S A V V E.



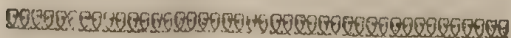
SAVEGARDE memorable.

CE tiltre embrasse une infinité d'histoires admirables & memorables de nostre temps. l'en presente une, desirant qu'elle ramentoive à mon Lecteur le tres-grand nombre d'autres, qu'il peut sçavoir pour induire & entretenir soi-mesme en la reverence du vrai Dieu, Tout-puissant & merveilleux en tous ses faits. Les François sçavent combien pitoyable fut l'estat de France l'an 1562. Entre plusieurs petits enfans, garantis miraculeusement en Provence, que Michel Bourgarel, d'un lieu, nommé la Garde, pres du chasteau de Demandols, poursuivi par une furieuse troupe de meurtriers (qui en haine de la Religion firent lors infinis crimes horribles) empoignant deux siens petis enfans, courut environ trois cens pas: mais contraint ou de perir avec eux, ou se descharger, les recommandant à la misericorde de Dieu, il les jette en un hallier, où ils demeurerent cachez, sans crier ni pleurer, depuis le grand matin jusques à dix heures, que le pauvre pere n'oyant plus de bruit vint les prendre (pensez avec quelle joye) où il les avoit laissez. Puis retournant vers lieu de retraite trouva force corps d'hommes & de femmes (la siene entre autres) massacrez & morts tous nuds sur la terre. Or outre Bourgarel & ses deux enfans, la belle fille du sieur de Mandols, estant en la troupe massacrée ce matin-là, & portant en ses bras un sien petit enfant de six mois, ainsi que les meurtriers tuoyent tout, se jette sur son petit en un hallier ou buisson espais, là où ayant receu plusieurs coups, elle fut laissée pour morte, estant toute couverte de pierres; sous lesquelles la pauvrette demeura, les meurtriers ne s'estans amusez à la despouiller, d'autant qu'il estoit desia grand jour, & ne s'estans aussi aperceus du petit enfant, qui s'estoit tousiours tenu coy & sans jeter aucun cri sous sa mere, auxquels par ce moyen la vie demeura sauve. *Hist. de l'Estat des Eglises de France, li-vre 13.*



SAUVEGARDE merveilleuse.

Dieu a donné le sablon au bord de la mer pour limites, & pour la sauvegarde de la terre contre les terribles efforts de cest element altier, qui l'auroit incontinent couverte & engloutie, sans la secrette protection du Createur Tout-puissant. Outre ceste ordinaire & generale garandie, j'en proposerai ici une particuliere. Es environs de l'Isle de VVieringen en la Northollade croist au fond de l'eau marine certaine herbe nommee VVier, dont l'Isle a esté appelée VVieringen. Elle se cueille tous les ans, & sechee sert aux insulaires pour fortifier leurs diques contre les assaux de la mer. Le mesme se fait es quartiers circonvoisins. De nature ceste herbe se lie si bien qu'à peine pourroit-on abatre les diques à force de marteaux. A raison dequoi jadis fut ordonné un iour annuel, auquel se faisoient prieres à Dieu pour l'accroissement de ce VVier, en faveur des diques, de la conservation du pays, & de la vie des Insulaires environnez d'abysses d'eaux. Avint l'an 1570. lors qu'en Frise, Flandres, Hollande, Zelande, & autres lieux maritimes des pays bas, plusieurs villes, villages, gens & bestail en merveilleux nombre, furent noyez par une extraordinaire inondation de la mer, ceste herbe VVier creut en si grande abondance, que cela fut reputé pour un miracle & resmoignage extraordinaire du support de Dieu: car les diques circonvoisines, rompues en ce deluge, furent par tel secours du ciel soudainement reparees: ceste herbe estant la principale estoffe & sauvegarde des insulaires en tel accident. *Addition à la description de Hollande.*



SECOVRS inespéré.

Durant les secondes guerres civiles en France, plusieurs personnes, dont les deux tiers estoient de fem-

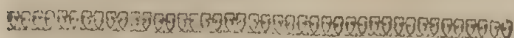
femmes
ou env
& aux r
bats se r
Paris, so
cesse du
le troubl
ces par
peuple de
& d'un g
porte le
la Duch
nant d'A
qui se pa
la Buill
mee, sur
un chem
de, pour
Briere. A
melus à la
d'Orlean
dant que
C'est a
vouloit e
le. Il n'y a
ne loyent
mort gu
du mon
ront les
vver de
la faim.
mettron
à nostre
la gloire
peut app
ste vie: r
le que D
l'agneau
mis qui

femmes & d'enfans portez au col au nombre de trois cés ou environ, puis d'hommes inhabiles au port des armes & aux fatigues des sieges des villes & des continuels combats se retirerent à Montargis petite ville à 25. lieues de Paris, sous la protection de la Duchesse de Ferrare, Princesse du sang royal, qui les conserva quelque tēps. Mais le trouble croissant, le Roi lui enjoignit de congédier ces pauvres refugiez. Ne pouvant résister elle fournit ce peuple de cent cinquante grâdes charettes, huit coches, & d'un grand nombre de chevaux. Celui qui avoit apporté le commandement du Roi, irrité des menaces de la Duchesse, fit avertir Villebœuf, Cartier, & le Lieutenant d'Antragues, capitaines Catholiques, de ce qui se passoit. Iceux vindrent s'embusquer dans le bois de la Buissière avant iour, pour attendre la troupe desarmée, sur ce avertis que les pauvres refugiez avoyēt pris un chemin esloigné du bois, sortirent de leur embuscade, pour les atteindre & tailler en pieces sur le chemin de Briare. A la veüe des massacreurs qui acouroyēt les coustelas à la main, Beaumont ministre de l'Eglise reformée d'Orléans, à la teste de la troupe agenouillée, & n'attendant que la mort, dit ainsi:

C'est assez mes freres, de nous destourner du chemin, vouloir esquiver le passage du ciel, où Dieu nous appelle. Il n'y a aucun de nous, de qui les iambes & les pieds ne soyent las, & nos ames honteuses de nos faits. La mort guerira les esprits & les corps lassez des voyes du monde-, encore plus de ces chemins. Que feront les mains de ces bourreaux, sinon nous delivrer de leurs mains? Où courrons-nous? à l'exil, à la faim, aux opprobres, & encores à la mort. Où nous mettront ces ennemis? à nostre esperance, à nos desirs, à nostre Canaan tant cerchée, au pain des Anges, à la gloire éternelle, à la face de Dieu, & à ce qui se peut appeller la vie seulement. Ne fuyons plus cette vie: tendons les mains à la mort, & baissons celle que Dieu nous tend. Mourons en agneaux, pour l'agneau qui est mort pour nous. Voici les ennemis qui se hastent à nostre delivrance: Dieu veut

nous recevoir par leurs armes. Hastôs nous de nous presenter devant sa face, & de chanter, mon ame en tes bras ie vien rendre; car tu m'as racheté.

Comme ils pouſſuoyent ce verset du Pleaume 31, les ennemis ayans fait douze ou quinze cents pas durant le propos susdit, & n'en ayant plus que six vingts pour les mesler, survint un secours inespéré. Ou de la grande armee des Reformez, ou devers la Normandie venoyent Bourri les Effars, & autres Capitaines, avec quelques septante chevaux. La troupe qui les vid naistre inopinément, les prit pour une autre bade de tueurs, & ploya le col devant eux/ quand d'entre leurs coureurs un gentilhomme reconut une damoiselle sa parente. Ces coureurs haussent le manteau, qui couvroit la casaque blanche, & en mesme instant prenent l'estat des miserables, & voyans à main droite les galans l'espee haute à un combat sans peril, Bourri prend la charge, passe sur le ventre à ce qu'il trouve en la campagne. Villebœuf qui menoit les harquebusiers, s'estant ietté dans le taillis de Ribonte, fut enfoncé sans marchander. Cartier qui estoit des derniers, se sauva à Gien, & tient on en ce pays-là qu'il ne s'en sauva que lui, & un qui se cacha dans un chesne creux. Durant la desfaite certaine dame d'Orléans, femme tres-delicate & qui donnoit beaucoup de peine en ses delivrances prosperes, acoucha dans une charette, puis portant son enfant en ses bras, passa la riviere, & d'extraordinaire gayeté chemina à pied avec les autres. *L'histoire universelle du sieur d'Anbigné, tome premier, livre 5. & 13.*



SUPPLICE public evité par autre tres-grief
supplice.

C'Est une misere de vouloir mourir, pour ne point mourir de telle ou telle mort, sur tout quand le supplice est ignominieux en une sorte ou en autre, & le
choix

choix se
quelques

1. Le
que Cle
l'an 1524
celle de
contre to
commen
gands con
cours man
sepains,
l'huile de
point. L'a
empoiso
prouver
res les est
de doule
qui ont a
nimeuie.
sonde.

2. Le
veu (au
Decembre
danne à l
de racine
presence d
fayer con
son forte
à l'effort
le poids
tiers ce d
mourir d
en public
tirovent.
aucun acc
ma, à raiso
ou que la
duit tiges,
on lui bai
fleurs & g

choix se trouve au delavantage du mourant. Voyons en quelques histoires.

1. La premiere est extraite de Matthiol, lequel escrit que Clement VII. au commencement de son Papat, l'an 1524. voulant esproüver la vertu d'une huile tres-excellente qu'un Chirurgien Boulognois avoit composee contre toutes sortes de poisons & morsures venimeuses, commanda que l'on fist manger du Napel à deux brigands condamnez à mort. L'un d'iceux qui avoit beaucoup mangé de ce poison, meslé parmi des tartres & masepains, fut, presens les medecins du Pape, oingt de l'huile du Boulognois, trois iours durant, & ne mourut point. L'autre qui avoit beaucoup moins mangé du pain empoisonné, & ne fut pas oingt de ceste huile, afin d'esproüver en lui la force du Napel, en sentit en peu d'heures les effects, estant mort tourmenté de toutes les sortes de douleurs descrites par Avicenne, que sentent ceux qui ont avalé du suc de Napel, plante extremement venimeuse. *En ses annotations sur le 72. & 73. ch. du 4. li de Dioscoride.*

2. Le mesme auteur adjouste la seconde histoire. J'ai veu (dit-il) à Prague en Boheme l'an 1561. au mois de Decembre, ce qui s'ensuit. Il y avoit un malfaiteur condamné à la mort, auquel le bourreau bailla une drachme de racine de Napel, incorporee avec du sucre rosat, en presence des medecins de l'Empereur, qui vouloyent essayer contre le Napel la vertu d'un certain contrepoison fort renommé, lequel avoit fait teste heureusement, à l'effort de l'arsenic, dont un autre condamné avoit beu le poids de deux drachmes. Le malfaiteur avala volontiers ceste drachme de Napel, pesant qu'il valoit mieux mourir de poison en prison, qu'estre pendu & estranglé en public, soit qu'il esperoit que les medecins le garantiroient. Une heure & demie passée, ne voyans survenir aucun accident, nous craignons que le Napel de Boheme, à raison de la froideur du pays ne fust pas venimeux; ou que la racine privée de suc, à cause qu'elle avoit produit tiges, fleurs & graines, n'auroit aucun effect. Pource on lui bailla un autre bruvage tiré des tiges, fueilles, fleurs & graine du Napel. Ayans là seiourné deux heu-

res, aucun accident ne surprint c'est homme. On le remeine en prison, chacun s'en va, tous me laissant la charge de cest affaire. Vne heure apres le geolier m'ayant averti que le patient se trouvoit mal, ie lui assiste incontinent. Il se plaint d'une grande lassitude ulcereuse de tout le corps, de foiblesse vehemente, & de forte oppression de cœur. Lors combien qu'il parlast hardimét, sans avoir perdu l'esprit, & me regardast d'œil vif; toutes fois lui voyant le frond meüllé d'une sueur froide, & les artetres ne lui battre presques plus, ie cōmandai qu'on lui baillast à boire le contrepoison. L'ayant beu, soudain ie le voi tomber en grande defaillance de cœur, les yeux renversez, la bouche torse d'un costé, la teste roide sur les espaulles, & fust trebusché par terre; si le geolier ne l'eust retenu. Là dessus ie lui fai arrouser le visage avec du vin, & tirer les cheveux de devant: lors il revint à soi, s'eltant deschargé par bas. Puis ie commande qu'on le couche sur la paille, pour considerer ce qui en aviedroit. Il se disoit sentir froid extremement: peu apres il vomit des matieres bilieuses, livides, pourries, & affermoit que ceste vuidange l'avoit soulagé. Se tournant sur le costé gauche comme pour dormir, ie l'en empeschai. Sans autre accident il perdit la parole, & mourut incontinent, la face toute livide & ternie, comme s'il eust esté pendu.

Au mesme liv. & ch.

3. Vn autre malfaiteur, aagé de 27. ans, aussi condamné d'estre attaché au gibet & estranglé, souffrit des accidens estranges, ayant avalé une drachme de ce Napel, pour essayer si la pierre nommee Bezoar pourroit vaincre la force de ce poison, lequel avoit (disoit ce ieune homme) la vraye saveur du poivre. Vne heure apres la prise il commence à vomir: lors on lui baille sept grains de Bezoar en vin blanc pur. Ayant avalé ce cōtrepoison, il fut tourmenté de divers & tresgriefs accidens. Car il vomit souvent des matieres bilieuses de couleur verte comme poreaux: & se disoit sentir comme une boule autour du nombril, qui de là montant en haut espandoit un vent froid au sommet & au derriere de la teste. Puis apres lui survint comme une paralysie au bras gauche & à la cuisse, tellement qu'à peine pouvoit-il remuer la main, le

mou-

mouvement
apres ce
qu'il la
qui cour
ver le br
contraire
disoit au
froides &
vinrent d
disoit estre
vantage il
& une tre
roit fort
Les yeux
face terni
d'un hyd
diverse ag
survenoy
fois il repr
il relvoit
donnait de
tiroit sou
trois fois p
la mort.
mal quelc
ne begay
ce du ven
accidens c
ment natu
lui revint
Le Roi
un seigne
har (ou B
tous veni
m'appella
taine & sin
Le respon
les uns pou
dehors. Re
ferens, & d

mouvement des autres parties estant du tout perdu. Toit apres ce mal laissa le costé gauche, & sauta au costé droit, qu'il faisoit & mania de mesme sorte. C'estoit un accident qui courroit ça & là: car quâd ce jeune hōme pouvoit lever le bras droit il ne pouvoit pas lever le gauche: & au contraire, finalement il les leva tous deux ensemble. Il disoit aussi que toutes les veines de son corps estoient froides, & eut des tournoyemens de teste, apres lesquels vindrent des esmotions de cerveau si chaudes, qu'il les disoit estre cōme l'eau bouillante en un chauderō. D'avantage il endura des convulsions de la bouche, des yeux, & une tresfâcheuse douleur de machoires, lesquelles il seroit fort avec les mains, craignant qu'elles tombassent. Les yeux lui sortoyent hors de la teste, on lui voyoit la face ternie, les levres noires, le ventre enflé, comme celui d'un hydropique. Il avoit un divers battement d'arteres, diverse agitation d'esprit, selon l'effort des accidens qui survenoyent. Car aucunesfois il desespéroit de sa vie, par fois il reprenoit courage, ores il estoit en bō sens, soudain il resvoit, pleuroit, chantoit. Son desir estoit qu'on lui donnast de l'eau fraische à boire, esperant qu'elle le gueriroit soudain. Durant ce conflict il afferma d'avoir par trois fois perdu la veüe, & par trois fois esté aux traits de la mort. Toutesfois la langue tint tousiours bon, sans mal quelconque, jamais elle n'enfla, & jamais le patient ne beguaya. Sept heures apres la potion du Napel, la force du venin d'icelui fut vaincue par le cōtrepoison, tous accidens cefferent, les arteres retournerent à leur battement naturel, la couleur lui teignit le visage, & sa vigueur lui revint, & demeura en vie. *Sur ce mesme liv. ch.*

Le Roi Charles IX. estant à Clermont en Auvergne, un seigneur lui apporta d'Espagne une pierre de Beza-har (ou Bezoar) affirmant qu'elle estoit bonne contre tous venins, & l'estimoit grandement. Le Roi me voyant m'appella, s'enquit s'il se pouvoit trouver quelque certaine & simple drogue, qui fust bōne cōtre toute poison. Le respon que nō, y ayât plusieurs sortes de venins, dont les uns pouvoient estre prins par dedans, les autres par dehors. Remōstre que les effects des venins estoient differens, & de causes diverses, aucuns operans par l'exces

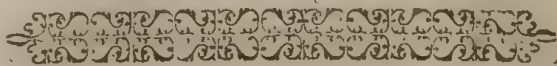
des qualitez elementaires, dont ils sont composez, autres par leur propre qualite specifique, occulte & secrette, nō friente à aucune raison, & que selon la diversité d'iceux faloit user des remedes contraires : comme les chauds estoient guëris par medicamens froids, & les froids par chaleur. Ce Seigneur, qui avoit apporté la pierre, voulut outre mes raisons soustenir qu'elle estoit propre contre tous venins. Adonc ie dis au Roi, qu'on avoit biē moyen d'en faire certaine experience sur quelque coquin qui eut gaigné le pendre. Le Roi envoya querir de ce pas le sieur de la Trouffe, Prevost de l'hostel, & lui demanda s'il y avoit quelqu'un qui eust meritē la corde? Oui, Sire, respond la Trouffe, & parla d'un cuisinier lequel avoit desrobbeé deux plats d'argent en la maison de son maistre, où il estoit domestique, & que le lendemain il devoit estre pendu & estranglé. Le Roi lui dit qu'il vouloit faire experience d'une pierre qu'on disoit estre bonne contre tous venins, & qu'il s'enquist de ce cuisinier apres sa condamnation, s'il vouldroit avaler de la poison, & qu'à l'instant on lui bailleroit un contrepois. S'il eschappoit la vie lui demeureroit sauve. Le cuisinier accepta l'offre tres-volontiers, disant qu'il aimoit mieux en tout evenement mourir de poison en prison, que d'estre estranglé devant le peuple. Tost apres, un apothicaire servant lui donna ce taine poison en bruyge, & subit de la susdite pierre Bezohar. Ayant ces deux ennemis en l'estomach, il se print à vomir, & tost apres aller à selle avec grandes espreintes, criant qu'il avoit le feu au corps, & demandant de l'eau à boire: ce qui ne lui fut refusé. Vne heure apres averti de ce que dessus ie priai le sieur de la Trouffe me permettre aller voir le patient, ce qu'il m'accorda, me donnant trois de ses archers pour m'accompagner. Je trouvai le pauvre cuisinier à quatre pieds, cheminant cōme une beste, la langue hors la bouche, tout le visage enflammé, les yeux estincellās, en desir continuel de vomir, avecques grādes sueurs froides. Il iettoit le sang par les oreilles, le nez, la bouche, le fondement, & par la verge. Je lui fis boire environ demi sextier d'huile, mesure de Paris, pensant lui sauver la vie: mais cela ne servit de rien, donné trop tard, & finit miserable-

tablemen
potence
Le Roi
gne, se q



L E 6
est
ren
& tonne
parvint
Mauzès
& de la
Poitiers
re du Pal
ierrez en
moite du
se, intines
des noye
de fond
par la fou
8000 pie
hors del
Les
sans cor
environ
brulé, le
feu y est
esteint p
sommari
La ren
le demol
steu de c
les Elcu

ralement, en criant que mieux lui eust valu mourir à la potence. Il vescu en ce tourment environ sept heures. Le Roi commanda qu'on iettast au feu la pierre d'Espagne, & ce qui fut fait. *M. Ambroise Paré au 20. li. ch. 45.*



TEMPESTE horrible.

LE 6. de Mai 1624. environ 10. heures du soir, le Ciel estant clair & serein, fut en un instant trouble, & rempli de nuages obscurs. Il commence à esclaire & tonner à petites poses, qui peu à peu se renforçant parvint à telle furie ayant commencé (comme l'on dit) à Mauzé, pres la Rochelle & coulant le long du Poitou & de la Rochelle, & tomba finalement sur la ville de Poitiers, où il enleva plus d'un quartier de la couverture du Palais, dont la charpenterie & les materiaux furent iettez en divers endroits, où ils furent trouvez depuis. La moitié du temple de S. Radegonde eut pareille secouffe, infinies maisons & cheminees abatus. La plupart des noyers & autres arbres, & les hayes vives arrachees de fond en comble, les racines contremont, & consumez par la foudre. En la Campagne se sont trouvez plus de 8000. pieds de gros arbres renversez & tous transportez hors de leurs places.

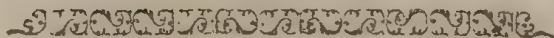
Les deux clochers de Chastelleraut ont esté abatus sans comprêdre les bois & arbres d'entour la ville & des environs d'icelle. Le Cloché de Cande entierement brulé, les cloches fondues, dont ne s'est rien trouvé. Le feu y est demeuré trois iours allumé, sans pouvoir estre esteint par artifice humain: & ce iusques à l'entiere consommation du cloché.

La tempeste & foudre passa iusques à Loches, où elle demolit une partie du Chateau. Puis le pont du chateau de Chastelliers, & la moitié de la grange d'icelui, & les Escuiries & plusieurs hommes tuez.

TESTAMENT memorable.

IL s'est trouvé beaucoup d'hommes doctes & autres de diverses qualitez, qui selon leurs apprehensions eslongnees de la coustume & de l'opinion du temps ont desavoué & reietté les pompes funebres, cõdammé le dueil excessif sur les trespassez, prié qu'on les enterrast sans frais inutiles & à petit bruit, l'adiousterai en cestepage. Le fait de Ludovic Cortes Iuriscõsulte Padouan, hõme fort renommé en son siecle, & qui le 17. iour de Juillet l'an 1418. Bernardin Scardeon raconte, qu'icelui rebutant la coustume, defendit bien expres à ses parens & aliez de pleurer & se lamenter, selon la pratique ordinaire es funeraillies des autres, bannissant toutes parures de dueil, avec imposition de grosse amende à son heritier, s'il n'executoit de point en point ceste siene derniere volonté. Il ordonna qu'en lieu de pleureurs on appellast des chantres, musiciens, & ioueurs de toutes sortes d'instrumens, qui avec flutes, haubois, sacquebutes, violõs, luths & harpes marchassent en la troupe des prestres devant le corps, & qu'une autre troupe suivist encor: l'une & l'autre cõposée de 50. musiciens & jouteurs d'instrumens, à chascun desquels il legue demi ducat, pour reconoissance de leur peine. Voulut outre plus que douze ieunes filles vestues de verd portassent la biere, où il seroit enclos, iusques à l'Eglise, en laquelle il entendoit estre enterré: leur permettant chanter à haute voix cantiques d'esjouissance, & donnant à chascune certaine somme d'argent, pour subvention de mariage. Il fut enterré à sainte Sophie, & à son convoi y eut cõt cierges & vingt torches portees par les prestres, suivis des paroisses & de tous les convents de moines, exceptez les vestus ou barrez de noir, qu'il forcluoit de son convoi, de peur que par ceste couleur ils n'obscurcissent la ioye de ses obseques. *En l'hist. des illustres iuriscõsultes de Padouë, liv. 2. class. 8.*

T H R E.



THRESORS.

I. Lipsius rapporte qu'en une seule ancienne Eglise de Mayence les tapisseries, tapis, chaires, robes, chasubles, tuniques, mitres, ornemens episcopaux, encensoirs, buyes, bassins, burettes, calices, pierres precieuses, y estoient en si grand nombre, abondance, prix & diversité, qu'il n'ose en faire le denombrement ni le calcul. Il se contéte d'en trier quatre pieces. Il y avoit (dit-il) outre ceux d'argent doré trois calices avec leurs burettes, & une boîte pour les hosties; le tout de pur or garni de pierres precieuses. L'Evesque officioit es bons iours avec l'un de ces trois calices. Les deux autres estoient de si grande capacité & pesanteur, qu'impossible estoit de s'en servir en la celebration de la Messe. Le moindre avec sa patene pesoit dixhuit marc d'or fin. On voyoit tout autour du pied des pierres fort precieuses, cōme aussi es environs du bord de la patene. Je ne sçai pas combien pesoit le plus grand; mais cela est certain qu'il avoit un doigt d'espais en sa circonference & du haut en bas portoit les plus precieuses pierres que l'on sçauroit trouver. Il estoit garni de deux anses qui de leur largeur & espaisseur emplissoyent les mains de celui qui vouloit le soulever. Sa patene estoit de diametre & grosseur convenable, garnie de pierrierie de tresgrand pris tout à l'entour. Il estoit d'une aulne de hauteur, & pouvoit cōtenir douze quarts de vin, & n'y avoit homme qui peur le soulever de terre. Outre plus entre grand nombre de croix, y en avoit une de bois revestue d'or fin, à laquelle estoit attaché un crucifix d'or, de la grandeur, largeur, hanteur & profondeur d'un homme de commune proportion. Ce crucifix estoit creux, ayant le ventre plein de reliques & de pierres precieuses qu'il n'y en avoit point de si excellentes en tout l'Empire Romain. En lieu d'yeux ce crucifix avoit deux escarboucles aussi grandes chascune qu'un moyeu d'œuf, & qui replendissoient en tenebres. Sur la croix y avoit un vers Latin portant qu'elle pesoit six cēs

livres d'or pur, à deux marcs pour livre : par ainsi c'estoyent douze cens marcs de fin or. *En l'épist. 27. de la Centurie meslée.*

Parlant en la mesme lettre de la splendeur pompeuse, de la grandeur, & de l'opulence des Alemans es precedens siecles prochains, suivant la description qu'en fait M. Albert, lequel vivoit en ces temps-la, il dit que Rodolphe de Habsbourg, premier de ce nom, & Empereur se vantoit de pouvoir au besoin faire teste à tous ennemis, à l'aide de quatre mille hommes d'armes couverts de pied en teste de quarante mil hommes de pied. Le mesme aprochant d'Aix la chapelle, pour y estre couronné, fut prevenu par les Ducs de Baviere, de Saxe & autres, qui lui allerent au devant avec vingt mille chevaux : & que tout le grand chemin en la lógueur de lieuë & demie d'Alemagne estoit couvert de gens à pied & à cheval. Il adjouste qu'en l'election de l'Empereur Adolphe de Nassau les Archevesques de Mayence & de Treves estoient acompagnez de deux mil huit cens chevaux, & le Duc Albert de quinze cens, tous richement caparaillonnez. Pensez combien y avoit d'autre noblesse & en quel equipage. Vn seul Abbé de Fulden fournissoit soixante mil hommes de guerre quand l'Empereur en avoit besoin. L'Alemagne estoit pleine d'hommes mais d'or & d'argent aussi. Ceux de Fribourg payerent pour un coup à Rodolphe Comte de Habsbourg leur Seigneur une petite amende de vingt mille marcs d'argent. En une annee les citoyens de Colmar envoyerent au mesme Rodolphe, lors Roi des Romains, trente mille livres d'argeni. Item. Ceux de Zurich donnerent à ce mesme Roi quinze cens marcs d'argent, ceux de Constance douze cens, & ceux de Colmar cinq cens. Outre plus ceux de Colmar despenderent dixhuit cens livres d'argent pour les vivres, & pour les courvees qu'il convint faire pour les Seigneurs.

Les histoires disent de l'Empereur Charles IV. (au recit de Lipsius en la mesme epistre) que tous les ustensilles & paremens de sa table, comme plats, escuelles, salieres, tranchoirs, tasses, gobelets, & autres pieces de service es repas, avec le grand coffre cōtenant tels meubles estoient

estoyent
les qu'
jul, qu'
me auil
d'or.

Le g
de la vi
de l'Ac
de pierre
cheites,
annees.
& de l'a
des perl
œuvre.
cieux, le
estoit in

de M. Jo.
On li
pereur d
n'estoit
de grand
Neantmo
point, e
lui faire
son ayeu
quelconq
& Ferdin
che, & d
1579. le 12
28. de l
arriva p
ques mo
1570 en l
Durant s
ment de c
ayeul : car
de richess
loin. L'his
mois il d
côté d'Esp

estoyent de fin or, & ne s'y voyoit rien de tels vstencilles qui fust d'argent. Mais les paremens des autres tables, jusques à celle des laquais, estoient de pur argent, comme aussi le chariot qui portoit le coffre & la vaisselle d'or.

Le grand Duc de Moscovie s'estant rendu maistre de la ville de Novograd, l'an 1487. emporta le tresor de l'Archevesque tout plein d'or, d'argent, de perles, de pierres precieuses, & de toutes autres sortes de richesses, amassees & entassees par l'espace de longues annees. Trois cens bons chariots furent chargez de l'or, & de l'argent tant monnoyé que non monnoyé, item des perles & pierres precieuses, tant en œuvre que hors œuvre. Mais quant aux autres richesses & meubles precieux, le nombre des chariots qui en furent chargez estoit innombrable. *M. Cromer au 29. liv. de l'hist. de Pologne.*

& *M. Joachim Cureus es annales de Silecie.*

On lit en Guichardin & autres historiens que l'Empereur Maximilian 1. Prince debonaire & tresliberal, n'estoit desestimé sinon de ce que par fois il laissoit de grandes entreprises imparfaites à faute d'argent. Neantmoins jamais il ne fut possible l'amener à ce point, en quelque necessité qu'on le vist enclos, de lui faire fouiller es cofres & cabinets de son pere, de son ayeul, de son beaupere, pour en distraire piece quelconque: ains il laissa tout en son entier à Charles & Ferdinand fils de son fils unique Philippe d'Austrie, & depuis Empereurs. Apres son trespas, en l'an 1519. le 12. de Janvier, Charles fut esleu Empereur le 28. de Juin ensuyvant, & au printemps de l'an 1520. arriva par mer au pays bas, où ayant sejourne quelques mois, il se rendit l'onzieme iour d'Octobre 1520 en la ville d'Aix, & y fut couronné le lendemain. Durant son sejour au pays bas, ce Prince aagé seulement de dixneuf ans ne fut pas si espargnant que son ayeul: car s'il estoit prompt à donner, gens insatiables de richesses lui demandoient l'aumosne de pres & de loin. L'histoire du Cardinal Ximenes dit qu'en quatre mois il donna huit millions d'or. Ce n'estoit que du costé d'Espagne. Le Peru fournissoit d'autres sommes in-

nombrables. Quant à l'Espagne du bon Empereur Maximilian I. Charles escrivit à son frere Ferdinand lors Archeduc d'Autriche, qu'il eust à lui envoyer tout ce qui y estoit. Ferdinand à l'ouverture des cofres & cabinets du thresor, demeura tout ravi & comme hors de soi, puis envoya un nombre innombrable de richesses à son frere en Flandres: tellement que ceux qui cuidoyent que Maximilian eust esté espuisé & apauvri par tant de guerres durant son empire de trente trois ans, furent tout estonnez d'entendre qu'il eust laissé tant de richesses apres soi. *J. Cuspinian en la vie de Maximilian I.* Gaspar Hedio en la Chronique d'Alemagne, escrit que ce bon Empereur avoit enclos en seize cofres, gardez en quatre villes, (Strasbourg, Vlme, Ausbourg & Nuremberg) & quatre en chascune d'icelles, les thresors que les Emperours Frideric III. & Albert, item Sigismond duc d'Autriche & Philippe duc de Bourgogne avoyent laissez.

Les thresors apportez des deux Indes en Espagne & en Portugal depuis cent trente ans sont inestimables. Il s'en est voirement perdu beaucoup dedans la mer: ce qui est parvenu sur terre, je n'en tien pas le compte: c'est besongne d'Arithmeticiens. A l'avanture autant à peu pres est esgaré ce qui a esté monnoyé en terre, que le non monnoyé gisant es abysses de l'Ocean. Neantmoins marquons en quelques traits, apres les historiens qui en ont fait force livres. Christofle Colomb Genevois, aidé de dixsept mille ducats par Fernand & Isabelle Rois Catholiques apres la guerre contre les Mores de Grenade, apporta depuis à ces Rois plus de soixante millions d'or de l'Inde Occidentale. Ce ne fut qu'un apast en un cofret, à comparaison des finances & richesses apportees en tant de flottes, où l'on ne parle que de millions. Le saccagement de tant de pays que l'on a comme renversez pour en tirer l'or & l'argent, les perles & pierres precieuses, en sera tesmoin perpetuel à la posterité. Sur un seul Atabalipa furent amassez par les Espagnols des sommes d'or & d'argent presques incroyables: comme aussi sur Motexzuma Roi de Mexico. Ce qui a esté apporté des deux Indes en tant d'annees est innombrable: mais ce qui est demeuré monte beaucoup plus sans

com-

compar
annee
halettoi
diens to
d'avarice
re) pour
vantage
ce, sous l'
gemens
tes julk
jour par
estris de
melchan

compar

T.

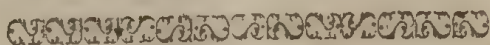
I Ean Ba
I ventres
les rigue
les trait
stait là o
yer les su
propre co
Neantmo
uards ou
les troupe
mee l'cz
teresse e
rent con
arbres, t
lequel de
d'apprend
courageu
covites, q
tion aux L
de paye
mourir co

comparaison, telmoin ce qui se descouvre d'annee en annee depuis trente ans. Nostre siecle de fer & de boue hallettoit apres ceste croute d'or & d'argent (dont les Indiens tout nuds, & qui menoyent joyeuse vie, exempte d'avarice, d'ambition, de dissolution, n'avoient que faire) pour couvrir les hontes, qui se sont descouvertes d'avantage, & qu'il vaut mieux laisser au tombeau de silence, sous l'œil du juge Souverain, lequel outre infinis jugemens particuliers desployez depuis telles decouvertes jusques à present sur l'Europe, aparoittra quand le jour par lui prefix sera venu pour vider tous ces furieux estriks de l'orgueilleuse & cruelle avarice mere de toutes meschancetez.



TRAISTRES rigoureusement suppliciez.

Iean Baslide, grand duc de Moscovie, mentionné souventes fois en ce volume, passoit tousiours mesure en ses rigueurs. Mais il haïssoit extremement les lasches & les traistres: ne voulant pas que personnel lui faillit. C'estoit là où il s'avisoit de nouveaux supplices, pour effrayer les survivans, & les contenir en devoir. Invention propre contre des esclaves, & indigne d'hommes libres. Neantmoins en general telles brides servent, & les courards ou perfides meritent grievement de se faire. Comme les troupes de Lithuanie eussent prins une place nommée Itzbourg, le capitaine & les soldats de Polube fortresse en ce quartier, estans de retour en Moscovie, furent constituez prisonniers & proces fait, attachez à des arbres, tuez à coups de javelot, en presence de Baslide, lequel de fois à autre avertissoit & exhortoit les assistans, d'apprendre aux despens d'autrui, & de se monstrier plus courageux à defendre la patrie. Il y avoit d'autres Moscovites, qui pressez de necessité rendirent par composition aux Lithuaniens la fortresse de Bousk. Jean Baslide paya grosse rançon pour les avoir, puis les fit tous mourir comme les precedens. *Paul Oderborn au 3. liv.*



TREMBLEMENT de terre.

LE dixneufiesme jour de Mars 1624. environ les neuf heures du soir, la ville d'Argenta situee au Ferraro's, en pays fertile, abondante en commoditez pour la vie humaine, fut assaillie d'un tremblement de terre si soudain & violent que plusieurs des habitans d'icelle estans en leur premier somme, furent acraven.ez en leurs chambres & couches à la pre-miere secousse. Le bruit de la seconde fut grand à merveilles.& mit telle espouvante es cœurs des personnes, qui n'avoient souffert dommage de la premiere, que la plupart des personnes sembloient des statues, ou gens demi-morts, ne sçachans en accident si soudain à quoi se resoudre. Puis on les oyoit & voyoit courans, crians, fuyans sans sçavoir où, cerchans quelque couvert pour se garantir. Ils demeurent le reste de la nuit dehors en la campagne, tremblans & esperdus, & n'entendoit on que clam.eurs, gemissemens, & lamentations des pauvres peres & meres, pleurans la perte de leurs enfans: d'autre-part plusieurs enfans grands & petis, privez de leurs peres & meres, si piteusement que les bestes sauvages en eussent esté es.neues à compassion.

Ce tremblement dura toute la nuit: & le jour suivant s'en ressentit encor. Les clochez & temples des prestres & des moines trebuscherent. Le grand Palais, où reside le gouverneur, & où se tient les plaids fut fort endommagé. Le nombre des morts & estropiez fut grand. L'hospital de Ferrare receut plusieurs pauvres blefsez. L'on trouva dans les ruines, sous un grand monceau de materiaux, deux petis enfans, vifs, lesquels avoient esté detenus en ceste prison l'espace de deux jours entiers, sans boire ni manger. Quant au reste des habitans, les uns se retirerent ailleurs au loin. Les autres s'accommoderent en la campagne, le plus loin du Po qu'ils peurent, où ils bastirent des logettes à la legere & couvertes de fueillage, en continuelle crainte de nou-

vel

vel esclai
ils se doi
du Po
impetue
Bologne
en eu: en
ques che

CE
TRE

AV n
Am
lettres en
avez ent
neuve, o
que bou
Vne plac
fendirent
cees avec
que les ha
ni es villes
ciel comm
L'on en
cris & hui
de mai
Nyie cou
steau de
du conve
fondent d
desolation

1564.

En ce m
se disoit de
ses acciden
langue nat
Provençal
re. 2. Ma

vel esclat, & tout eitourdis du grand tremblement, dont ils se doutoyent à cause des mouvemens extraordinaires du Po, qui s'enflait de fois à autre, accompagné d'un vent impetueux à merveilles. Les v lles de Ruge, Modens, Bologne, Ferrare, Ravenne & autres lieux circonvoisins, en eurent le branle, mais sans domimage, fors de quelques cheminees à Ferrare. *Mem.d'Italie.*



TREMBLEMENT de terre, effroyable & pitoyable entre maints autres.

AV mois de Juillet 1564. y eut un horrible tremblement de terre vers Nyffe, dont le recit est tel. Par lettres envoyees au Comte de Tendre. Monsieur, vous avez entendu la desolation des montagnes de Terre-neuve, où sont peries jusques à dix ou douze que villes que bourgades, & morts de huit à neuf cens hommes. Vne place tomba tost apres l'autre. Les montagnes s'y fendirent par le milieu, autres furent brisees & despiecees avec un bruit & tonnerre espouvantable, de sorte que les habitans n'avoient retraite assuree ni es châps, ni es villes. Le bestail demouroit perdu regardant au ciel comme implorant secours d'enhaut.

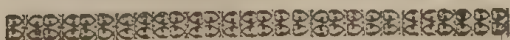
L'on entendoit dans les cavernes des bruits comme cris & hurlemens effroyables. Mercredi dernier beaucoup de maisonsomberent. Les deux tiers des habitans de Nyffe couchent aux champs. Vne grand' partie du chasteau de Vintimille est tombee par terre, avec la moitié du convent. Somme tous les quartiers des montagnes fondent d'heure en heure, & à yeux voyans, en grande desolation. Escrit ce vingtiesme jour de Juillet, l'an 1564.

En ce mesme temps passa par la ville de Salon, un qui se disoit de ces quartiers-là, lequel racontant tant de tristes accidens & prodiges estranges, laissa un roolle en sa langue naturelle & Nyssarde (qui est comme un vieil Provençal) des villes ruinees. 1. La Roche Begleure. 2. Mage. En ces deux resterent morts, acablez sous

les ruines jusques au nombre de trois cens & plus , & trente blesez.

3. Beauvers ruinee , trois cens morts & d'avantage. La Boullens fut entierement & de fond en comble ruinee, deux cens cinquante morts , & quatorze blesez.

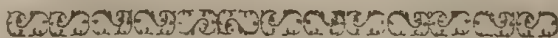
4. Lantoufque à moitié ruinee, tous les pauvres habitans morts acravantez, fors quatorze petis enfans. 5. Venasque à moitié ruinee, trente huit morts, & onze blesez. 6. Le chasteau de Cahours tombé avec le Pont, qui avoit cousté plus de cinquante mille escus. 7. Le pas (ou destroit) de Mont-taillat , qui faisoit le grand chemin de Nyffe en Piedmont fut ferré de façon merveilleuse. Car les deux grands rochers qui avoyent esté fendus & raillez à force de ferremens & de marteaux acerez pour faire ce grand chemin , furent par ce terrible tremblement re joints & rassemblez en un, que le passage a esté clos , & la grosse riviere qui passoit entre deux engloutie & perdue. 8. L'oublioi le renversement du chasteau de la Bregue , ou plusieurs personnes furent acravantees & perdirent la vie. *Histoire de Provence*, pag. 800. & 801.



TREMBLEMENS de terre.

L'An 1509. Constantinople fut agitée d'un tremblement de terre , lequel dura quarante jours, renversa plusieurs mosquées & maisons, tua plusieurs personnes, au nombre de treize mil & plus. Cuspinian le décrit plus amplement en la vie de Maximilian I. L'an 1517, Nordlingue ville imperiale fut esbranlée, & la grande Eglise abatus par un soulèvement de terre suivi de vent impetueux. L'an 1552. les montagnes voisines de Saxe & Silesie tremblèrent bien fort. En l'an suivant y eut un autre branle de terre au long de la riviere d'Elbe en Saxe, & l'an 1556, pareillement. L'avois omis le grand bruit sous terre en tout le pays de Milne, l'an 1504. dont les habitans demeurerent mi-morts de frayeur, la terre bondissoit sous leurs pieds, comme pour tout acabler. G. le Fe.

Fevre docte Aleman descrit tous ces tremblemens en les Annales de Misne & de Saxe. Les autres tremblemens sont plus amplement representez au premier volume. Adjoustez le suivant remarquable entre plusieurs autres.



TREMBLEMENT de terre.

L'An 1391. l'isle de S. Michel es Affores fut secouee d'un terrible tremblement de terre, qui continua depuis le 26. jour de Juillet, jusques au 12. jour d'Aoust, de telle maniere que nul n'osoit se tenir en la maison: mais tout le peuple estoit espars par la campagne, en pleur & grande perplexité, car beaucoup de maisons trebuchoyent renversees, & la ville nommee Villefranche fut presques mise bas sans dessus dessous, les monasteres & leurs edifices entierement ruinez, & grand nombre de personnes acablees sous le bris des bastimens. La terre s'ouvrit en quelques endroits: aucuns rochers par vehementes secousses furent arrachez de leur lieu & portez loin de leur pied; & quelques montagnes renversees. La mer extraordinairement agitee de ce terrible bransle, les vaisseaux qui estoient à la rade furent soulevez comme si tous les elemens eussent esté sur le point de leur aneantissement. Vne fontaine d'eau tres-belle & claire sourdit de terre en un instant, fut veüe l'espace de quatre jours, puis estoupee. On ouyt des muglemens souterrains, & des horribles tintamarres, comme si les abysses de la terre eussent esté pleins de demons: dont plusieurs hommes & femmes transpirent de peur. L'isle nommee la Tercere, fut esbranlee par quatre fois. On dit que tels tremblemens sont frequens en ces isles. Vingt ans ou environ devant ceste violente secousse, le sommet d'une haute montagne pres de Villefranche. esloché & attaché par mesme accident, tomba sur la ville, laquelle en fut presque toute acablee, & tua grand nombre de peuple. *Extrait de l'hyst. de la navigation de Jean Hugues de Linscot, en l'Inde Orientale.*

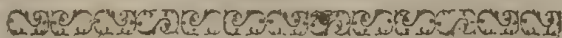


TVMVLTE militaire apaisée.

LE Cardinal Ximenes, gouvernant l'Espagne, du temps que le Roi Fernand d'Arragon estoit à Naples, & Philippe d'Auſtriche es Pays bas, entreprit la guerre contre les Mores en la coste de Barbarie, & fit l'amas de ses troupes au port de Cartajène, où elles demeurèrent arrestées deux mois entiers par divers empeschemens. Ainsi que l'on estoit sur l'embarquement, les soldats commencerent à se mutiner, protestans qu'ils ne bougeroyent de là, que preallablement leurs capitaines ne leur eussent compté leurs payes, selon les promesses faites en les enroollant. Vn ravaudeur de Complute, nommé Arnoul, homme de vile condition, fut l'auteur du tumulte, dont s'ensuivit qu'une grand' partie de l'armée se desbanda, gagnant un costau, où les picques furent baïſſées, & les espees desgainées, avec mines & menaces de conflict. Ximenes, fort esmeu de ce tumulte, se souvint lors que Pierre de Navarre chef de l'armée avoit essayé de destourner les troupes vers un autre port, ce qui lui fit prendre resolution de differer le payement de la solde, jusques à ce que la flotte fust arrivée en Barbarie: ne conoissant pas bien que le chef & les capitaines vouloyent estre les distributeurs de l'argent, pour faire leur part plus avantageuse. Vne autre traversé survint, qui acrut le mal. Le maistre de camp nommé Vianel, qui s'entendoit (comme aucuns estimerent) avec Pierre de Navarre, faisoit pendre & estrangler, qu'il passeroit par les picques, les mutinez qu'il pouvoit attraper. C'estoit pour rendre Ximenes plus odieux, & le hastier de mettre la main à la bourse, sur l'esperance que les principaux avoyent d'emplir les leurs. Ximenes ne pouvant porter ceste violence de Vianel, l'envoya prier de s'adoucir, remonſtrant que la presence d'un Cardinal requeroit plus supportable traitement, quoi que les mutinez en fussent indignes, attendu que la pluspart d'iceux estoient ses sujets, qui avoyent quitté femmes & entans pour faire ce
voyage.

voyage de guerre contre les Mores. Peut estre que le commis parla trop haut : tant y a que Vianel ne lui repartit qu'outrages, & n'espargna non plus Ximenes. Le commis ne pouvant digerer les propos audacieux & felons de ce maistre de camp, sacque la main à l'espee, & lui donne une rude coustillade, puis se retire au chasteau de Cartajene, redoutant l'indignation de Ximenes, lequel fut grievement indigné de ce surcroist de querelle & de la retraite de son commis. Tandis que Vianel se faisoit penser de sa blessure, Salazar Duc de Tolède, brave Seigneur, bien-aimé des gens de guerre, fut delegué du conseil pour aller vers les mutinez, lesquels il amollit si dextrement par son eloquence, qu'ils commencerent à traiter d'accord. Mais pource qu'il n'y avoit rien de ferme en tout cela, sans argent, & Ximenes se doutoit que Pierre de Navarre & les troupes amenees d'Italie demanderoient leur congé ; par le prudent conseil de François Alvarez fut arresté que l'on feroit sçavoir par cri public à tous soldats, qu'ils eussent à comparoir es navires, pour y recevoir payement. Là dessus, en presence de tous, furent portez en la galere capitaineisse force sacs pleins de pistolets d'Espagne, au son des tambours, & avec joyeuse fanfare de trompettes. Les sacs couronnez de fuçillage estoient receus par le thresorier, assis en place commode pour payer les soldats, qui furent tellement esmeus de ce spectacle, que sans plus se souvenir de leur tumulte, ils acoururent tous vers la galere. Ximenes trefjoyeux de ceste allegresse soldatesque, apres avoir donné ordre qu'ils fussent pleinement satisfaits, appella les chefs, colonels & capitaines, ausquels il fit graves & serieuses admonitions de leur devoir, & prouveut aux affaires en telle sorte, que le feu de ce tumulte fut esteint.

Alvar. Gom. au 4. liv. de son hist. d'Espagne.



TVMLTES divers.

LE Roi François I. prins en la journee de Pavie & Lmené en Espagne, ceux qui le conduisoient firent

un tumulte eſtrange contre Charles de Lanoy, leur chef, à cauſe qu'ils n'eſtoient payez de leurs ſoldes. Le bruit fut tel, que le Roi ſaillit d'eſtre tué d'un coup de barquebuze, & Lanoy ſe jettant en quelques jardins prochains fut contraint ſe cacher durant quelques jours, juſqu'à ce que le tumulte fut apaiſé. *Paul Iove au 7. liv. de la vie du Marquis de Peſcaire.*

Les ſoldats Italiens qui portoyent les armes en Hongrie pour le Roi Ferdinand l'an 1532. ne pouvans obtenir paye ni congé ſe ſouleverent. L'on avoit d'avanture apporté au camp du pain de munition fort noir & moiſi. Les ſoldats en fichoyent au bout de leurs halebardes, & en faiſoyent monſtre à leurs compagnons. Vn Eſpagnol de ceſte bande entre au logis du marquis del Guast, & avet maudiſſons jette aux pieds d'icelui l'un de ces pains. Incontinent le tumulte ſ'eſchaufe: les ſoldats ſ'amaffent par troupes, deviſent de leurs miſeres, & ſe rangent de tous les regimens en tres-grand nombre ſous les enſeignes de Parme. Le feu les ſaiſit tellement aux oreilles par les diſcours d'un Titus Marcon de Volterre, qu'ils reſolurent de ſ'en retourner en Italie. Quelques uns voulans les adoucir furent tuez ſur la place. S'eſtans mis en groſſes bandes, ils attaquent une ville, en bruſlent les portes, la pillent, & continuent de ſaccager tous les lieux où ils pouvoient mettre le pied. Ferdinand ayant commandé aux communes de leur courir ſus, ils ſe mutinerent tant plus fort, mirent le feu en divers endroits, & ramaffez en gros ſe firent voye, non ſans combats & pertes, tant qu'ils regaignerent leurs maiſons. *P. Iove es hiſtoires.*

L'an 1538. les ſoldats des vieilles bandes Eſpagnoles ſe ſouleverent tellement au Milannois ſaute de paye, que force fut au Marquis del Guast de rançonner ceux de Milan, & bailler ſon fils en oſtage aux mutinez, pour aſſeurance de payement. Ils promirent cela compté d'aller à la guerre contre les Turcs. Comme ils ſ'embarquoyent à Inſpruck, les uns perirent par naufrage, les autres attrapez par Barberouſſe en la ville de Caſtronove ville de Dalmatie, y furent tous tuez par les Turcs. *Paul Iove es hiſtoires.*

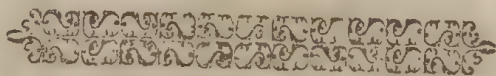
Au

Au mesme temps un autre furieux tumulte survint à la Goulette par les mescontentemens des bandes Espagnoles, non payees de leurs soldes. Bernardin de Mendozze Amiral s'en desfit, les asseurant qu'ils seroyent contentez par le Viceroy de Sicile, & les y fit conduire. Ils estoient six mille hommes de guerre, qui se voyans moquez, passerent tout l'hiver à fourrager le plat pays autour de Messine. Le Viceroy ayant trouvé moyen de les escarter, en attrapa vingtquatre des principaux qui furent attachez au gibet dedans Messine. Les autres peu apres n'eurent gueres plus doux traitement. *P. Iove es histoires.*

Vn grand tumulte esmeu à Londres en Angleterre l'an 1517. par les valets de boutique contre les marchans estrangers; & fomenté par quelques prescheurs, la resolution fut de faire un massacre le premier jour de May sous pretexte de la feste. La conjuration descouverte le tumulte fut apaisé par l'exécution à mort de quinze des principaux. Les autres ayans la corde au col furent menez au Roi, seant en son siege de justice, & ayans demandé grace l'obtrindrent. *Polyd. Virgile au 27. liv. de l'histoire d'Angleterre.*

Au bruit de la prise de Rome l'an 1527 grand tumulte se fit à Florence, des citadins contre les Medicis, mais par la prudence de quelques Seigneurs le tout fut apaisé sans effusion de sang. Celui de Genes entre la famille d'André Dore, & autres qui auoyent pour chef le Comte de Fiesque, fut plus perilleux: mais la mort du Comte, noyé voulant sauter d'une galere en autre, amortit tout ce feu. Vn des proches parens d'André Dore y fut tué. *P. Iove en ses histoires.*

Quelques Espagnols ayans coupé la gorge à certains Italiens bien equippez, puis jetté les corps dedans un puits, les Italiens en eurent bien tost apres leur revanche au double l'an 1530. pres de Florence. Cela produisit un tumulte cruel, où furent tuez trois cens hommes de part & d'autre, & six cens bleffez. Sans la prudence de Fernand Gonzague ils se fussent tous entretuez. *P. Iove au 29. liv. de ses hist.*



VAILLANCE memorable.

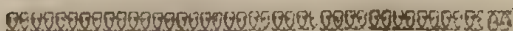
Quelque temps apres la bataille de Dreux durant les premieres guerres civiles, les affaires des Reformez estans en petit estat vers la Guyenne, le Sieur de Piles fit qu'elles reprindrent quelque reputation. Ce jeune homme venant des escholes entra sur la scone de la France par un cœur hardi. Laffon, mis gouverneur à Bergerac par le Duc de Montpensier, avoit ses prisons pleines d'hommes & de femmes de la Religion Reformee, que l'on gardoit en plusieurs villes pour faire mourir à troupeaux par l'ordonnance de Monluc, disant que les penderies à centaines, donnoient plus de ruine & de terreur de sang froid, que les meurtres par milliers aux combats. Comme donc l'on gardoit à Bergerac & es autres villes les condamnez, en attendant une troupe de bourreaux, que Monluc appelloit ses laquais, Piles trentiesme entra de plein jour dans Bergerac, tua & print prisonniers plusieurs de la garnison, contraignit le reste d'ouvrir les prisons & lui donner les captifs, lesquels il emmena, ayant prins dedans la ville autant de viures qu'il voulut. Tout d'un branle il fit de mesme à Saintes, où ayant tué sur la place un nommé Resat, (que la commune mit en pieces) & quatre vingts soldats morts, il emmena une autre troupe de prisonniers condamnez. Ces gens desirerent deux jours apres le capitaine la Salle suivi de trois cents hommes, desquels il demeura plus du tiers sur la place.

De là Piles donna une camifade à un nommé Moncassin, quoi qu'il n'eust pas la dixiesme partie des forces d'icelui, Moncassin terrassé mort sur la place, & Piles accompagné d'armes & chevaux poursuit son commencement, fit entreprise sur la ville de Mussidan, l'escalade de nuit; puis ayant lié les eschelles deux en une, en fait autr au chasteau. De mesme temps, sachant que le gouverneur de Perigueux venoit à lui, il va au devant, n'ayant que

quarant
pren
clefs C
tus qu
citadins
reparer
vant tro
lors suiv
de tam
troupes
dant en
quatre
massa le
qui se tr
tout, sic
mis le c
Ce ch
empore
refuse to
ré, le sang
siens se re
qui estoit
son fils p
longs qu
le trait
tresaires,
du roya
me l'ins
jour d'
les sieur
quatre
mis ma
venge,
manteau
France.

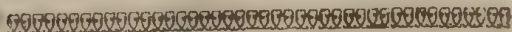
quarante chevaux, le charge, & le desfait. Puis entreprend sur Bergerac, par le moyen de quelques faulces clefs. Ce coup failli il fait un autre dessein, & par un pertuis qu'un de la ville lui fit en sa maison, quoi que les citadins & soldars se fussent fortifiez & eussent envie de reparer la honte d'avoir laissé emmener peu auparavant trois cents prisonniers par trente soldars de Piles, lors suivi de quatre vingts hommes seulement avec bruit de rambours & trompettes passa sur le ventre de trois troupes de ses ennemis. Le capitaine Puch commandant en la ville rallia de ces troupes esparfes quelques quatre vingts au chasteau. Certain curé courageux amassa le reste dans une tour. Piles mit au fil de l'espee ce qui se trouva par les rues, puis attaqua premierement la tour, fit tuer ceux que la ruine n'avoit pas accablez, hors mis le curé pendu devant le chasteau.

Ce chasteau fit plus de resistance: mais la basse court emportee de force, le Puch voulant parlemeter Piles lui refuse toute composition, lui reprochant, comme au curé, le sang de quelques massacrez. En fin ce Puch & les siens se rendirent à discretion, qui fut leur mort, Monluc qui estoit lors à Bourdeaux commit le capitaine Peyrot son fils pour investir Mussidan: mais les aprests furent si longs que la mort du Duc de Guise tué par Poltrot & le traité de paix par tout le royaume survint en ces entrefaites, depuis cela Piles se trouvant en divers endroits du royaume y fit maintes preuves de sa valeur, comme l'histoire de son temps en fait foi. Setrouvant le 24. jour d'Aoust mille cinq cens septante deux à Paris avec les sieurs de Pardaillan, Saint Martin & Beauvois, tous quatre furent tuez. Piles voyant ses compagnons & amis massacrez, est-ce la paix (dit-il) & la foy royale? venge, ô Dieu, ceste perfidie, A ces mots il jette son manteau & fut tué à coups de haliebardes. *Histoire de France.*



VAILLANCE heureuse.

Dieu aide aux hardis, qui suivent ce que l'honneur & le devoir de leur vocation requiert d'eux. Le Roi Louys XII. ayant entrepris de recouvrer ce que l'on avoit perdu au royaume de Naples, depuis la mort de Charles VIII. avint que deux cens Espagnols se presenterent pour gagner le pont d'une petite riviere, neantmoins fort profonde, en intention de passer oultre, pour travailler les François. Mais le capitaine Bayard (dont a esté parlé au 3. volume de ces recueils, sous le nom de Chevalier magnifique) y arrivant d'avature, envoya en toute diligence l'homme d'armes qui l'accompagnoit, pour estre secouru le plus promptement que faire se pourroit des gés du Roi, à celle fin d'empescher le passage de ce pont. En attendant il se disposa courageusement pour resister seul à l'effort des ennemis, avec tant de beaux exploits d'armes que ces Espagnols estoient estonnez de la vauleureuse resistance d'un seul contre leur grand nombre. Quand Dieu veut un homme en vaut mille, & s'il ne lui plait, cent mil sont & font moins qu'un. En fin la vaillance de Bayard soustenuë par le secours des François, les Espagnols furent contrains se retirer, chargez de coups & de confusion, ayans esté arrestez par un seul chevalier François. *Liv. 2. des histoires apariees, chap. 69.*



VENT merveilleux.

J'Ai veu de mes yeux, & si je ne l'eusse veu ie ne le croiroi pas une merveilleusement grande & grosse masse de terre, creusée & enlevée par un vent tres violent, lequel la porta & deschargea tout à coup & en un instant sur un village, qui en fut tout couvert & comme enlevé. La fosse d'où ceste terre avoit esté prinse & transportee paroïssoit estrangement large & profonde. *R. Bellarmin.*

an dis-

an dis-
tion de l'

VOIR

VI

M Arc
non
nom d'A
Henri le
histoires
chef de
Royaum
les Chre
laquelle
Sance R
d'homme
blic, sol
n'eust des
pres pour
s'aiderent
chemins
forte, & s
ne peuv
tions d're
que chen
faire tell
des arme
vers les
n'eust to
dissipé c
petis qu
& dessein
qui comb
magnan
ne peut le
armee en
siens acor

VICTOIRE Royale, & memorable entre
autres.

M Arc Antoine Muret en une siene harangue prononcee devant le Pape Pie IV. & ses Cardinaux au nom d'Antoine de Bourbon Roi de Navarre, pere de Henri le Grand Roi de France & de Navarre, On lit es histoires (dit-il) que jadis trente Rois Mahumetans, le chef desquels se nommoit Smaragdus, envahirent le Royaume de Castille, & mirent en merueilleux trouble les Chrestiens, se faisant fort de les chasser de l'Espagne, laquelle ils tenoyent desia comme conquise. Là dessus Sance Roi de Navare, leva une armee, petite en nombre d'hommes, mais courageux & bien resolu, avec vœu public, solennel, & tresnotable, de ne poser les armes qu'il n'eust desfait ces barbares. Entre autres inventions propres pour brider les courses & aproches des Chrestiens, ils s'aiderent de fortes chaines à feu, pour fermer tous les chemins & passages à la cavalerie Chrestienne qui estoit forte, & se mettre à couvert. Mais les conseils caureux ne peuvent rien contre la vraye prudence : les machinations dressées à l'encontre d'une brave resolution ne font que chenevot, une racaille inutile est trop foible pour faire teste à la prouesse. Sance, guidé par le Seigneur des armées, faisant ouverture à soi & aux siens à travers les ennemis par la force des armes, ne cessa qu'il n'eust rompu, desfait, mis en route, & totalement dissipé ceste armee de barbares : aprenant à grands & petis que la victoire n'est pas enclose en forteresses & desseins de guerre, mais es armes justes, & que ceux qui combattent pour le Nom de Iesus Christ sont si magnanimes & valeureux que nulle puissance humaine ne peut leur resister. Apres donc avoir fracassé ceste armee ennemie, tous les capitaines & soldats Chrestiens acoururent en grosses troupes à Sance, pour lui

baïser les mains & les genoux, & lui faire tous honneurs possibles, comme au dompteur des Barbares & libérateur de l'Espagne, par la victoire qu'il avoit gaignee. Ceux qui ne peuvent, à cause de la trop grande foule, approcher de lui, par signes de la teste, des yeux, des mains, de tout le corps, descouvroyent l'affection cachée au dedans. Tous le saluoient à haute voix, vive l'Invincible capitaine, & le valeureux guerrier.

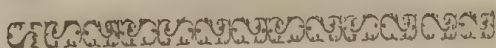
Puis apres, quand il fut question de partager le butin, grand (comme l'on peut estimer) les richesses de trente Rois estans lors en un monceau; il n'y avoit homme en tout le camp, qui ne dit & confessast, Que quelque portion que Sance en voulust retenir pour soi, tant grande peut elle estre, ne pourroit onques estre telle, que les valeurs exploits n'en montassent encore d'avantage. Il y avoit es pavillôs des Barbares grosse somme d'or & d'argent, partie monnoyé, partie mis en œuvre, un nombre merveilleux de perles & pierres de grand pris, force tapis riches vestemens, grand' quantité de meubles exquis, à la coustume des Mores, excessifs & pompeux en guerre, un amas presque infini de toutes sortes d'armes artistement forgees, elabourees, & enrichies; des chevaux de service, avec abondance incroyable de selles, harnois, brides, & autres tels ornemens: les prisonniers à centaines, dont l'on pouvoit tirer grosse rançon. Tous les Castellans & Navarrois, d'un commun consentement supplierent instamment le Roi Sance de prendre de ce butin tout ce que bon lui sembleroit. Sance montrant à sa chere joyeuse, que ceste volonté de l'armée lui agreoit fort, adiousta: la convoitise de mettre les mains sur les richesses des Barbares, ne m'a pas induit d'entrer en ceste guerre, ni de faire la poincte, pour presenter ma poitrine aux traits des ennemis. Le zele au soustien de la religion Chrestienne, & le desir de delivrer ce beau Pays de l'injuste invasion des tyrans, m'ont enflâmé & vivement poussé à cela. Maintenant que, par la bonté de Dieu, & par vostre valeur (braves soldats) j'ai fait ce que ie pretendois, ie me garderai bien qu'on die de moi q' j'ai fait plus d'estat des despouilles de nos ennemis desarmez, abatus, ruinez, que redouté leurs forces & leurs armes, lors qu'ils estoient

estoyent
Que ce
ment
res & par
& incite
geusemen
les enche
lon leurs
ne age vi
rent de a
en repos.
n: recom
l'a & rom
de: ite a
mains, &
monstroir
sang: ren
fic Elmera
fi noole v
vre, les ar
que les ch
yant ordon
royent ces
voitree de
il voulut q
des, comm
& de Nava
gne victo:
quinziesm
mees à Pa
laire, à l'e
aux Rois d
serez leur
aux Franç
se peier. V
riquis de M.

To

estoyent du tout. Ce sage & vaillant Prince dit encore;

Que ces despoüilles seruent en premier lieu de pavement es Eglises, afin qu'y estans veuës es chapelles, voures & parois, elles conservent nostre nom à la posterité, & incitent nos successeurs à maintenir tousiours courageusement la defense de nostre religion. En apres, qu'elles enrichissent les soldats bleffez, mutilez & pauvres, selon leurs merites; tellement qu'ayans employé leur jeunesse vigoureuse en dangers & travaux, ils ayent à l'avenir de quoi soustenir la debilité de vieillesse en paix & en repos. Quant à moi, ie ne demande, ni ne desire loyer ni recompense quelconque, sinon ces chaines de fer que j'ai & rompues devant vos yeux & moyennant vostre aide: item ceste pierre de pris, que j'ai abatue de mes mains, & que vous voyez par terre. Quoi disant, il leur monstroït Smaragdus tout mort, & veuant dedans son sang: rencontrant sur le nom de Smaragdus, qui signifie Esmeraude. Pour conserver donc la memoire d'une si noble victoire, & acourager ses successeurs à l'ensuivre, les armoiries de Navarre eurent depuis pour marque les chaines croisees & disposees en carré: Surce ayant ordonné que les Rois qui lui succederoyent garderoient ces armoiries. Et pource qu'en ceste bataille, il avoit tué de sa main Smaragdus chef de l'armee ennemie, il voulut que ces chaines fussent parsemees d'esmeraudes, comme appert par la monnoye des Rois de France & de Navarre iusques à present. A cause de ceste insigne victoire & d'autres semblables, ce dit *Muret* en sa quinziesme harangue Latine, au nombre de 25. imprimees à Paris par Marc Loqueneux au mont saint Hilaire, à l'enseigne de la Concorde l'an 1573. fut oüroyé aux Rois de Navarre, qu'ils soyent oincts, couronnez & sacrez leur monnoye d'or & d'argent jusques à present aux François & Castillans diverses choses que ie leur laisse pefer. Voyez le 18. chap du 4. livre des *Meditations historiques* de *M. Philippe Camerarius*, au premier Tome.



VICTORIEUX esmeus à compassion.

Pierre de Navarre chef des troupes Espagnoles en la guerre entreprise contre les Mores en la coste de Barbarie, environ l'an mil cinq cens & sept, ayant à force d'armes gaigné la ville d'Oran, & fait un terrible carnage des ennemis qui firent teste à son armee, posé des corps de garde par les places, & veillé tandis que la pluspart de ses gens acablez de travail & de bonne chere apres la victoire, dormoyent par les rues aupres des tuez, le lendemain fit une diligente & fort exacte reveuë de toute la place. Lui, ses capitaines & soldats, prests à mener les mains, & tout-bouillans encor à cause des aventures diverses du jour precedent, sentirent leurs cœurs se fendre, voyans tant de corps transpercez, detaillez, mutiliez, & estendus sur les carreaux: tellement que deplorans la misere des vaincus, ils en espondirent force larmes les uns en presence des autres, conviant en grande douceur les Mores, refugiez es mosquées & autres lieux forts, de se rendre avec promesse d'estre gracieusement traitez. Ce qui les esmut merveilleusement à compassion, fut la rencontre & le spectacle d'une fillette, laquelle au milieu d'une rue s'estoit trainee sur le corps de sa mere tuez, & l'alaietoit, se jouant à sa mammelle. Quand on vendit à l'encan les prisonniers, ceste fillette fut achetee par George Baracaud secretaire du Cardinal Ximenes, portee & eslevee en Espagne, où elle demeura. *Alvar Gomez au 4. liv. de l'hist. de Fr. Ximenes.*



VIEILLARD paysan.

AV mois de Septembre, l'an mil cinq cens huiſtante huiſt, mourut en un village à une lieue pres de Geneve, nommé Monthou, vers Faucigny un paysan aagé lors de cent soixante & quatre ans, nommé Mermet de l'Ar-

l'Arche, l'
gurea
l'uccellir
nombre.
du premi
de la veu
sevoir de
mid. En
d'Israe
roir perun
plaisir à le
mires.

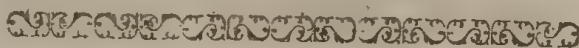
J'ai de
ans, en un
tre vieill
lant à l'en
la bataill
de temps
morta gne
morte m
ans, qui tra
assez franc

VIEIL

E Ntre l
Etent l
de retraie
itres, & au
lird, ayan
reconu qu
mil homin
ceiterel
gens de bre
ci comme
Françoise
lerets, le vi

l'Arche, homme de haute stature, robuste, & encor vigoureux en ce grand aage. Il avoit eu quatre femmes successivement, & de chascune d'icelles des enfans en nombre. A veu la quatriesme generation de ses enfans du premier liët. Ne sentoit indisposition corporelle, fors de la veuë, qui ne lui servoit que deux heures le jour, a-scavoir depuis onze heures, jusques à une heure apres midi. En sa jeunesse il avoit porté les armes es guerres d'Italie, eu charge es troupes d'infanterie, dont il discouroit pertinemment avec conus & inconnus, qui ont prins plaisir à le voir sur le declin de sa vie. *Extrait de mes memoires.*

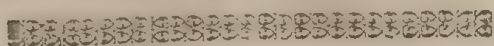
J'ai devisé familièrement il y a environ vingt huit ans, en un village es montagnes de Gruyere avec un autre vicillard homme de petite taille, vigoureux & parlant à son aise, quoi qu'aagé d'environ six vingts ans, de la bataille de Ravenne & de ses dependances. Bien peu de temps apres, ie vis au village de la Roussiniere un montaignard aagé de quatre vingts ans, & duquel on me monstra la mere grand' lors aagée de cent trente cinq ans, qui travailloit en un petit jardin potager, & parloit assez franchement. *Extrait de mes memoires.*



**VIEILLARD vaillant, & vrayment digne de
memoire.**

Entre les chefs des troupes Protestantes qui perdirent la bataille à Montcontour, l'an 1569. es charges de reraire, la principale gloire est attribuce aux Reistres, & au sieur S. Cire Pui greffier. Ce courageux vicillard, ayant rallié trois Cornettes au champ de Mairé, & reconu que par une charge il pouvoit sauver la vie à mil hommes, son Ministre, qui lui avoit aidé à prendre ceste resolution, l'avertit de faire un mot de harangue à gens de bien: le bon homme dit, *freres & compagnons, voici comment il faut faire*: Là dessus couvert à la vieille Françoisise d'armes argentees, jusques aux greves & solerets, le visage descouvert, & la barbe blanche comme

neige, âgé de quatre vingts & cinq ans, il donne vingt pas devant sa troupe, mena battant tous les Mareschaux du camp Catholique, & sauva plusieurs vies par sa mort. *Hist. universelle d'Aubigné liv. 5. ch. 17. à la fin.*



VIEILLARDS courageux.

1. **L**A bataille de Iarnac, fut donnée au mois de Mars 1569. exactement d'escrite par nos historiens. En icelle le cheval du Prince de Condé ayant esté tué sous lui, ayant peu avant la charge eu une jambe rompue, fut contraint se rendre. Ce fut à la cheute de ce Prince que se fit un combat, le plus aspre & plus opiniastré qu'on croïd avoir esté aux guerres civiles. Entre autres fut remarqué un vieillard nommé la Vergne, qui combatit lors au milieu de vingt cinq neveux siens, & se perdit avec quinze tous en un monceau : les autres dix presques tous prisonniers. Mais en fin tout ce que peurent deux cens cinquante gentilshommes, arrestez de deux mille en testa, enveloppez de deux mil cinq cens Reistres à main droite, & de huit cens lances à la gauche, fut de mourir les deux tiers sur la place.

2. En la bataille de Moncontour donnée au commencement d'Octobre, en la mesme année furent tuez sur le champ ou environ deux cens fantassins & plus de quatre cens cavaliers Catholiques Romains. Les Protestans y perdirent deux mil cinq cens fantassins François, deux cens cinquante cavaliers, & pres de quatre mille Lanskenets. Encore que l'estonnement parust rude du costé des Protestans, si ne fut-il point tel, que ralliez en gros groupes ils ne fissent souvent des charges à ceux qui les pressoyent, bien qu'ils eussent aux espaulles les Mareschaux de camp Catholique qui n'avoient point combatu, & des charges de retraite : la principale gloire en est deüe aux Reistres, pourveu qu'ils permettent à saint Cyre P. greffier d'en avoir sa part. Ce bon vieillard ayant rallié trois Cornettes au bois de Mairé, & rebattu que par une charge il pouvoit sauver la vicà mille hom-

hommes;
resolucio
qu'il env
commen
cette
le village
aagé de
vant sa
camp Ca
3. Ap
le durere
traité de
se à la Ro
dit, puis q
tous les e
renvoja
bourg & l
plat. Xam
pour chef
du Ro. l'e
sa Majeste
rend, avec
que ses co
point d'ore
sçavoir les
guyon, pui
amorcez p
Roi, recon
enclina sa
4. L'e
aux Cath
nommé A
devenu a
Comte de
Roi, pour a
que mesme
maison, où
cinquante
bre coqupi
peuple de

hommes, son Ministre, qui lui avoit aidé à prendre cette resolution, l'avertit de faire un mot de harangue à ceux qui l'environnoient, il leur dit, *freres & compagnons, voici comment il faut faire.* La deffus couvert à la vieille Françoisse d'armes argentees jusques aux greves & solleires, le visage decouvert, & la barbe blanche comme neige, aagé de quatre vingts & cinq ans, il donna vingt pas devant sa troupe, mena battant tous les Mareschaux du camp Catholic, & sauva plusieurs vies par sa mort.

3. Apres cette bataille, le Roi ayant tasté avec quelle dureré il pourroit guerroyer les Ref. affectionna le traité de la Paix, jusques à envoyer le Mareschal de Cosfé à la Rochelle vers la Roine de Navarre. Elle respondit, puis que la paix ne se faisoit que par les armes, que tous les deux estoient en mesmes mains. Partant elle renvoya l'affaire aux Princes. En Saintonge Taillebourg & Blaye sommez de se rendre refuserent tout à plat. Xaintes se rendit. Coignac petite ville foible, ayant pour chef *le sieur de Torr*, ne fit pas de mesmes. Un heraud du Roi l'estant venu trouver, lui presenta une lettre de sa Majesté. Ce sage & brave vieillard la baissa, puis la lui rend, avec protestation qu'il ne sçavoit lire ni escrire: & que ses compagnons avoyent du cœur & des mains, mais point d'oreilles. Ceux qui n'en voulurent rien croire, a-sçavoir les Regimens Cath. de la Valette & de la Vauguyon, puis les troupes qui y acoururent d'Angoulesme amorcez par une fausse escalade, & les compagnies du Roi, recongnees de devant Cognac firent que le Conseil enclina facilement à la retraite.

4. L'an 1574. les Bearnois se resolurent à faire teste aux Catholiques. Il y avoit au pays un vieil Seigneur, nommé Auros, qui ayant passé quatre vingts ans estoit devenu aveugle. On lui vint annoncer comment le Comte de Grandmont venoit avec commission de leur Roi, pour à main armee changer la condition de Bearn, que mesmes il devoit arriver le lendemain à Yeman sa maison, où l'on faisoit de grands aprests, pour deux cens cinquante gentilshommes qu'il y amenoit; en ce nombre compris tous les Seigneurs Catholiques du pays. Le peuple de Pau se mit en pleurs & prieres publiques auf-

quelles cest aveugle se fit porter. Au retour de là il fit appeler son fils, le Baron d'Auros, & lui tint ce langage, *Mon fils, qui t'a donné l'estre & la vie ?* Le Baron respond, *C'est Dieu, Monsieur, par vostre moyen.* Le vieillard suit, *Or ton Dieu, & ton pere, te redemandent la vie qu'ils t'ont donnée : Le premier veut la conserver parmi toutes sortes de dangers contre toute aparence, & qui recevant la vie presente pour son service en a une meilleure en main, qui seule merite le nom de vie, toute presre, avec la couronne de gloire eternelle, pour te donner. Ton pere est ici, qui (si tu meurs) te suivra de pres ; & apres avoir tesmoigné en terre ta vertu & ton obeissance, tesmoignera pour toi au ciel & au iugement de Dieu. Va, & n'ouvre point les yeux à voir combien te suivent : car ils seront bons : n'aye point d'yeux encores, pour conter les ennemis, mais seulement pour les frapper de mon espee, que Dieu benira en ses mains.*

5. Le Baron reçoit ceste espee, une acolade, & un baiser de son pere, ne respond que d'une reverence: & va mettre ensemble ceux qui eurent le courage de le suivre, qui estoient en tout trente huit, avec lesquels il va mettre pied à terre dedans la cour de Yemau, où tant de gens arrivoient pour marcher le lendemain avec le Comte, que nul ne print alarme. Le Baron & ses trente huit entrez parmi la multitude au chasteau commencent à jouer des mains, tuent, font sauter les fenestres aux plus diligens, prennent Grandmont, font mourir tout ce qu'ils peurent acoster, & reprenans leur chemin emmenerent de bons chevaux, de quoi faire deux bonnes compagnies, avec des payfans dessus. Le Baron meine à son pere Grandmont prisonnier, en presence duquel le courageux vieillard dit à son fils, *Il ne falloit pas amener ce Nicanor: Baron, tu as sauvé ton destructeur, & le corbeau qui te crevera les yeux.* Depuis Grandmont fut mis entre les mains de la Caze, envoyé en Bearn, pour commander.

6. Je joindrai à nos vieillards courageux un certain de basse qualité, asçavoir le premier inventeur des porteries excellentes en France, nommé M. Bernard Palissi, l'un des seize de Paris (ennemi capital des Reformez & jadis ministre) sollicitoit qu'on menast au spectacle public de mort violente le vieux Bernard. Mais le Duc de

Mayen:

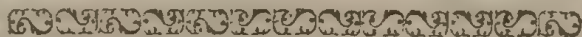
Mayenn
ans qu
III. tu
Si vous
ie suis
ennem
pres d
avec qu
pronon
que vou
mais sur
France.

600

L'Ap
L'entre
ie presen
peu) des
cheres m
me s'ent
stance d'

Extrait
de l'aa
troshen
n'a beu
sept mo
ce que
un enf
la main
& l'inte
en ce q
digne d
phe & m
sans imp
& de plu
constru
en un e

Mayenne fit prolonger son procez, & l'aage de nonante ans qu'il avoit en fit l'office à la Bastille. Le Roi Henri III. lui ayant dit une fois en prison, Mon bon homme, Si vous ne vous accommodez pour le fait de la Religion, ie suis contrainct de vous laisser entre les mains de mes ennemis. La response de Bernard fut, *Sire, i'estoy bien tout prest de donner ma vie pour la gloire de Dieu* : Si c'eust esté avec quelque regret, certes il seroit esteint, ayant ouy prononcer à mon grand Roi, *Je suis contrainct*. C'est ce que vous, & ceux qui vous contraignent, ne pourrez jamais sur moi : pource que ie sçai mourir. *Histoire de France.*



VIE merveilleuse.

L'AN 1616. fut r'imprimee à Sens, ville renommee entre celles de France, L'histoire memorable, dont ie presente le sommaire, recueilli (du mieux que j'ay peu) des quatre doctes lettres de Monsieur de Provencheres medecin du Roi, que ie suivrai fidelement, comme s'en suit, sans m'astreindre aux mots, mais à la substance d'iceux.

Extrait de la premiere lettre. Vous m'escrivez d'un enfant de l'aage de dix ans, natif de Vau-profonde, distant de trois lieues de Sens, lequel vit sans boire & sans manger, n'a beu ni mangé, ni rendu aucuns excremens depuis sept mois, ayant toutes autres fonctions libres: & ceci est ce que ie juge digne d'admiration, & fort estrange en un enfant, qui semble devoir sans cesse avoir le pain en la main, & le morceau en la bouche. Je loué la curiosité & l'intention de l'Auteur de la lettre dont me faites part, en ce qu'il a voulu communiquer une chose si rare, & digne d'estre publiee, meritant la plume d'un philosophe & medecin. Quant au fait, il est bien veritable & sans imposition, au rapport de ceux du lieu que j'ai ouys, & de plusieurs du voisinage dignes de foi, qui me l'ont confirmé. Joint que la dissimulation ne peut tomber en un enfant pour le rendre douteux. *M. de Provencheres*

(après un docte discours Philosophic & medecinal sur ce point) adionste, Par ces considerations nous admirons, & admirans, recherchons comment l'Enfant, subjéct de ce discours, vivant sans boire & sans manger depuis sept mois puisse subsister sans ses fonctions naturelles, vitales, & animales, toutes libres, fors celles qui doivent sans cesse convertir l'homme à l'aliment. Car les fonctions selon la destination des parties prennent leur force & vigueur de l'aliment, la subtraction duquel apporte conservation & vie.

On demande, si c'est de necessité, que pour vivre suivant le cours ordinaire & loi inviolable de la nature, il faille que l'homme mange & boive de jour en iour; & qu'il ne puisse sans mourir se passer de boire & manger quelque suite non de jours, mais aussi de semaines, de mois, & d'annees? *R.* Qu'il ne puisse par quelques jours vivre sans aliments, & qu'il n'y ait des causes naturelles de cela, il n'en faut aucunement douter: & cela se void tous les jours en plusieurs, qui volontairement s'abstiennent de manger, s'ils sont sains, & non volontairement, s'ils sont malades. Mais de passer tant en santé qu'en maladie plusieurs semaines, mois & annees sans nourriture; il ne peut naturellement: puis que c'est une loi naturelle, cōmune à tous hommes, qu'il faut manger & boire de jour en jour pour vivre. L'estre de l'homme ne peut permettre le contraire; son entree au monde y repugne; tout ce qui est considerable au corps humain se reduit à ceste necessité. La volonté en l'homme peut beaucoup: mais elle n'a le pouvoir de franchir & rompre les barrières de la nature humaine. Quiconque seroit si osé d'attenter le contraire, appelleroit Dieu au combat, & s'opposeroit aux determinations du Ciel, & de ce Souverain Architecte, qui a donné aux choses par lui créées la propriété de leur estre, & les a destinées par un ordre réglé à ce qui est de leurs fonctions. Elles vivent, se mouvent & agissent comme il a voulu.

Après un ample discours tiré de l'avis des sages medecins anciens, auxquels les modernes se conforment, le nos. reconclud, Que vivre sans boire & sans manger, n'est de la nature de l'espece humaine: par ainsi nul des hommes

hommes
parten
ration &
spece hu
sans man
relle: &
sante n'e
& vitales
faut qu' l
te & de la
naturelle
n'est poin
& à faute
s'evapore
tous les n
grillemen
sion, &
te. Les T
te puissan
qui ne son
rompre le
contre leu
reille le l
sang & en
l'oye, aux
il s'absor
l'humidit
tout aut
permettre
server. N
gon est
les.

Extrait
née de l
boire &
de l'ele
n'ayant
manger,
cela pour
admirer d'

hommes n'a ce privilege de sa nature, & ne lui peut appartenir par les causes naturelles. Pour resolution, la raison & l'experience nous portent à croire, que si en l'espece humaine il s'en trouve un qui vive sans boire & sans manger, la cause n'est point naturelle, ains surnaturelle: & que vivre plusieurs semaines, mois & annees, la santé n'estant point interressée, ni les actions animales & vitales, ni les naturelles en la pluspart endommagees, faut qu'il y ait une suspension de la qualité consommante & de la chaleur: puis une maintenance de l'humidité naturelle en un estat sans dechet. Car si ceste suspension n'est point, la nature demeure en ses marches naturelles, & à faute d'aliment le corps perd sa force: sa substance s'évapore, la peau se couvre de rides, s'attache aux os, tous les membrs se desseichent, & sont saisis d'un amaigrissement mortel. Nous acquiesçons donc à la suspension, & l'establissant nous sommes à l'abri de tout doute. Les Theologiens la tiennent, & la soumettent à la toute puissance de Dieu. Elle se verifie par infinis exemples qui ne sont sujets à contrerolle. A lui seul appartient de rompre le cours de la nature: Il fait remonter les eaux contre leur source, separe du feu sa qualité brulante, arreste le soleil au milieu de sa course, change les eaux en sang & en vin, rend la vue aux aveugles, aux sourds l'ouye, aux muets la parole, aux morts la vie. Aussi peut-il suspendre l'effect de la chaleur naturelle, & faut que l'humidité radicale ne se consume point en l'homme, tout autant de temps que sa bonté immense le voudra permettre, sans que besoin soit de vivres pour le conserver. Mais ceste voye est extraordinaire: ceste façon est retirée du cours commun des causes naturelles.

Extrait de la deuxiesme lettre. Ce jeune enfant mentionné ci dessus, le nomme Jean, fils de Philippe Godeau laboureur demeurant à Vauprofonde village es confins de la ville de Sens, avoit passé sept mois entiers de sa vie, n'ayant encor atteint le dixiesme d'icelle; sans boire ni manger, sans rendre aucun excrement. Nous avons tenu cela pour grand' merveille. Mais ce qui nous le faisoit admirer d'avantage estoit l'integrité de ses actions, &

L'embon-point des parties de son corps, sans apparence d'amaigrissement. Environ ce temps il fut mené à Fontainebleau, pour le faire voir au Roi & à la Reine. Au retour, pource qu'il fut ramené en charrette, & rudoyé de hoquets, il se trouva foible, desista de marcher, salista, demeurant tousiours sans manger ni boire, & sans dechet de premiere habitude. Au commencement de son dixiesme an, il se reconut plus ferme, commence de se lever & soustenir, chemina, mais courbé, comme il avient à ceux qui arrivent à une vieillesse caduque, par la foiblesse des esprits & declin de la chaleur naturelle. L'estois resolu de le voir sur le lieu, pource que j'en avois escrit sous l'assurance que m'en donnerent personnes dignes de foi, qui tous estoient tesmoins oculaires, ne s'estendant lors ma curiosité plus outre. Et pource qu'alandant sur le lieu, ie ne pouvois lui donner plus de trois heures, & que ce temps me sembloit trop court pour le bien reconoistre, par l'entremise de mes amis, ie le fis venir en ma maison le vingt-uniesme jour de Mars. Pour aprivoiser ce villageois ie lui donne quelques bagatelles, & donnai ordre que mes domestiques ne lui parlassent point de boire ni de manger, ayant entendu qu'aux ouvertures qu'on lui en faisoit, il se picquoit fort. Cependant ie le considere curieusement, & me familiarise avec lui autant que ie puis, le rendant plus amiable & moins rustique.

Chascun desiroit le voir, & la foule l'importunoit. Or pource qu'il me sembloit avoir du contentement, quand on lui faisoit voir quelques jolivetez, ie le fis conduire en une maison assez proche de la miene, & quasi en front, où se faisoit monstre d'une fontaine artistement elabouree, garnie de pompes forcees, tuyaux, cuvettes, bassins, figures, roues mouvantes, ressorts à plusieurs effects. La lui fut donnee vne place de laquelle il pouvoit à son aise avoir la veüe entiere de ceste ingenieuse machine. Il s'y entretint fort long temps, jusques à ce que, la nuit venue, se ressentant de quelque lassitude il est ramené en ma maison, où il s'approche du feu, demeure assis quelque temps, & apres un peu de relasche demande le liç. Jusques là il n'avoit fillé les yeux ni en

che,

chemin, ni depuis sa venue. Il se couche, dort & repose doucement. On le veille, pour conoistre ce qu'il feroit en dormant. Il demeure quoi, jusques à ce que la nuit passe & le jour venu il se resveille de soi-mesme, demande à se lever & à prier Dieu. Sachant qu'il estoit éveillé, i'entre en la garderobbe en laquelle il estoit: ie le voi, ie le touche, ie parle à lui, ie le trouve assez gai & avoit contentement du repos de la nuit. Je lui fai apporter une chemise, desirant de le voir & observer nud: il ne la refuse point, despouille la siene franchement, endosse celle que ie lui fis donner. En sa nudité ie le touche par tout, ie pren garde à toutes les parties du corps, & n'y trouve que redire: toutes se trouvent bien formées, revestues de chair, & sans amaigrissement. Je porte la main sur la poitrine, & sur la region du cœur: i'en sens le battement ferme & bien réglé: ie touche les arteres, le poulx se trouve bon: ie l'avois ja manié plusieurs fois & reconu esgal en son elevation & depression, dilatation & contraction.

La langue se trouve assez coulouree, le flair insipide, les dents sans crasse, la face recommandable en son tout, le front haut & large mediocrement, les ionés remplés, les yeux brillans mais noirs, & un peu enfoncés, le regard triste, le nez bien formé, ayant une eminence de beauté par les autres parties de la face, la bouche petite, les levres assez coulourees, encore que tout le visage fust blefine: le menton tenant du pointu & du rond, la teste mediocrement couverte de cheveux. Certes Jean Godeau fut un subject admirable, & sa vie sans appetit de boire ni de manger merveilleuse, ayant desia sain & dru franchi plusieurs mois de son inappetence. Ceste consideration fit que ie creus ce premier examen devoir estre suivi d'une seconde reveuë. Pobins donc de Philippe Godeau son pere, que Jean me seroit ramené es festes de Pasques, ce qu'il effectua, & lors Philippe fut separé de son fils, lequel coucha seul. La solitude ne lui apportoit crainte aucune: & ie n'eus pas moins de soin de le considerer que la premiere fois. Lors il me sembla plus ferme, peu courbe, & moins rude. Il estoit d'humeur enfantin, s'offroit à benir la table, & y estoit porté de son

propre mouvement: nous voyoit boire & manger, sans faire demonstration que cela lui despleust, respondit aux interrogats qu'on lui faisoit, formoit des demandes sur les objets qui se presentoyent à ses yeux, alloit & venoit de chambre en chambre, devoit avec mes domestiques. Je l'ai encore eu deux fois en ma maison, & autant de temps que la premiere & seconde fois. Je le trouvai ceste troisieme plus droit, plus ferme & plus fort qu'auparavant: mais il ne me sembla point que le corps eust prins aucun accroissement, ains estoit retenu en une mesme grandeur & grosseur.

Mais il estoit plus prompt à cheminer, & faisoit voir qu'en beaucoup de choses il estoit amélioré. La memoire ne lui manquoit point des noms de mes domestiques: car il se resouvenoit, & discernoit fort bien les anciens qu'il avoit veus d'avec les nouveaux. Il s'estoit rendu plus privé, & pourveu qu'on lui promist quelque chose il se laissoit mener où l'on vouloit. Ce qui me donna plus de plaisir fut le maniere d'un miroir. Il se voyoit dedans, & cherchoit derriere ce qu'il contemploit en la glace, & avec un petit baston qu'il y faisoit passer, s'esfayoit de toucher la forme representee. Je sçai bien que toutes les fois que je l'ai eu chez moi, il y a passé tout le temps de son sejour sans manger viande ni boire liqueur quelconque, ni rendre aucun excrement, & que les payfans de son village & d'autres lieux prochains en peuvent dire autant. Apres un long discours sur ceste merveilleuse abstinence de Jean Godeau, M. De Provencheres sur la fin de sa seconde lettre adjouste ces mots, Nous pouvons dire que tout est en cest enfant outre le cours ordinaire de la nature humaine; & que c'est un effect qui appartient à une cause surnaturelle, comme j'en ai fait bonne preuve en mon premier discours.

Extrait de la troisieme lettre. Jean Godeau, sur la fin de la seconde annee de son admirable abstinence de boire & de manger demeura quinze mois au liçt, ou plustost sur une paillasser au bout desquels, contre toute esperance, & apparence humaine, en un moment de temps, & tout à coup reprenant ses premieres forces, il quitta sa couche, parut marchant plus ferme que devant son alitement de quinze

quinze m
neque
longue
de la fin
languen
la chale
voit pro
de Jean
trois ob
ce qui se
rite crea
tout ce
J'ai esté
qu'il vi
estre,
de Dieu
nes & p
du cinq
avait ue
ce de m
ayans to
le parole
tissoit sa
Il a esté
la Roine
autres ill
doctes, u
quels or
sieur de
ne tou
manifest
nence
culeuse
Extra
l'histoire
mus d'av
m'etre c
ie prin
ste quat

quinze mois en presence de tresgrand nôbre de personnes, qui toutes croyoyent q̄ ce jeune enfant acueilli de si longue foiblesse, & contraint de garder le list aprochoit de la fin. L'en faisois mesme jugement, & disoit que telle langueur lui estoit survenue du dechet des esprits & de la chaleur naturelle. Prevenu de ceste consideration j'avoï promesse de Philippe Godeau qu'avenant la mort de Iean son fils, il m'en avertiroit : pource que je desirois observer la fin, faire une exacte recherche de tout ce qui se trouveroit de plus remarquable en ceste petite creature apres son deces, & rapporter fidelement tout ce que j'aurois reconu en un sujet si memorable. J'ai esté relevé de ceste peine jusques à present, puis qu'il vit encore, & semble conservé au monde pour estre, & faire demonstration de la toute puissance de Dieu, lequel franchit quand il lui plait les bornes & passees de la nature. L'enfant estant au bout du cinquiesme mois de la neuvieme annee de sa vie avoit trempé sept mois entiers suivans en abstinence de manger, de boire, & vuidange d'excrements: ayans tous aliments en telle horreur, qu'à la seule parole de *manger* il se mettoit en cholere, & divertissoit sa veue de dessus ceux qui lui en parloyent. Il a esté veu en ce merveilleux estat par le Roi & la Roine, le Connestable, le Duc de Vendosme, & autres illustres personnes, item par divers hommes doctes, medecins, iuriscultes, &c. la plus part desquels ont admiré ceste merveille, de laquelle Monsieur de Provencheres philosophe doctement, & ramente toujours son lecteur à la cause surnaturelle, se manifestant en ce jeune fils. En un mot, ceste abstinence de plusieurs semaines, mois & annees, est miraculeuse.

Extrait de la quatriesme lettre, Au commencement de l'histoire de Iean Godeau, ie fus blasimé de quelques amis d'avoir esté si peu curieux, & tant credule, que de m'estre contenté d'un oui dire. Pour lever ce reproche, ie prins le soin de le faire venir chez moi & estre son hoste quatre fois en moins de demi an, & de loïn à loïn, à la

micarisme, aux festes de Pasques, à la Pentecoste, & au commencement de Septembre. Le devoir me porta de manifester ce que j'avois curieusement observé. Ce fut le suiet d'un second discours. Vingt mois apres Monsieur de Vendosme vint à Sens, & en son séjour estoigné de ce sujet, & desireux de le voir, voulut le voir : ce qui fut fait. Il le considéra, lui parla, entendit ses responses, le fit marcher : & lors nouvelles observations tirerent de moi un troisieme discours. J'y ai teu une chose qui meritoit d'estre dite, que l'enfant es premieres annees de son abstinence ne se mouchoit, ni ne crachoit; mais qu'en l'annee courâte lors & depuis, la bouche lui fournissoit par fois quelques crachats clairs, & le nez quelques roupies. Reste maintenant à vous dire la fin. Il mourut le 16. iour d'Avril 1616. & iusques à ce iour, au grand estoñnement de tous, il se maintint en la fermeté de ses fonctions, vigueur de ses forces, & quadratures des parties, sans estre deceuës de leur enbonpoint. Avant que d'entrer au narré de sa mort, ie vous en marquerai les approches.

Sur la fin de l'an 1615. la petite verole courant en nostre contree envahit aussi le village de la Vauprofonde, se jetta en la maison de Philippe Godeau au mois de Novembre, & atteignit Iean comme aussi le frere & les sœurs d'icelui. Iean fut frappé aux bras, iambes & cuisses de force grains, son tronc fut moins chargé, le visage marquetté de quatre ou cinq boutons seulement. Le ressentiment qu'il en eut lui fut si peu penible & importun, qu'il n'en garda point le liêt. Car bien qu'on reconust en lui quelque secousse de fievre, elle fut legere & fort supportable; si que les boutons de la petite verole disparurent en peu de iours, sans laisser aucune trace, ni cavité au cuir. Je ne peux aller vers lui à cause de la rigueur du temps, & du danger des chemins couverts de soldats qui ne cerchoyent que butin. Si tost que le temps fut plus doux & le chemin rassuré Philippe & Iean vindrent à moi, le vingtdeuxiesme de Mars, & partirent de mon logis cinq iours apres. Durant ce séjour à Sens, le fils fut veu de chascun, se promena par la ville, alla es Eglises, en plusieurs maisons particulieres, es pla-

es places
stez alag
que ja
travail p
leur du S
senoit.

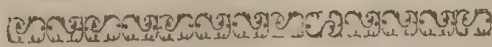
La ta
re creut
geurner
cune. T
ia les ex
se, qui
& autres
& collect
l'agitant
moire a
à Sens
profess
vit à la c
la tierce
sujet de
monde
s'arreter
fait pro
retour le
d'une do
nes du di
fièvre s'a
plevre l'a
citerent
d'en ave
mains p
Iean lu
voyant l
lui dit
Carabin
forces, &
declinan
mort. Bi

es places publiques , parmi les marchez ; & de tous costez alaigrement. Il me sembla plus dru & plus gai que jamais. Retourné avec son pere, il se sent du travail pris , descouvre sa lassitude , se plaint de la chaleur du Soleil, & ne peut dissimuler la peine qu'il en ressentoit.

La face lui rougissant par dessus le naturel , le pere creut , que c'estoit la rougeolle : mais celle rougeur ne fut que passagere , & ne lui en resta trace aucune. Tant y a que deslors il fut jugé malade , quitta ses exercices ordinaires , & desista d'aller à la chasse , qui estoit tout son deduit , tendant aux oiseaux & autres petis animaux qu'il prenoit aux lacets & collets. Sa langueur continuant , & l'inquietude l'agitant , il va se souvenir , comme il avoit la memoire assez bonne que Monsieur Iean Chirurgien à Sens , homme fort curieux , & de merite en sa profession , lui avoit promis une Carabine , pour servir à sa chasse , pria son pere de venir à Sens , pour la tirer de lui. Le pere vient , me communique le sujet de sa venue , va chez Montsainct pour le semondre de sa promesse , le trouve absent , ne veut s'arrester d'avantage , & le resouvenir de son fils lui fait presser son retour à Vau-profonde. Pendant son retour Iean Godeau son fils empire , se trouve saisi d'une douleur aux deux costez , plus haut que les cornes du diaphragme , sa respiration est empeschée , la fièvre s'allume , l'inflammation des poulmons & de la plevre l'afflige. Ces affections assez remarquables l'inciterent d'empoigner une chopine à eau , mais en lieu d'en avaler peu ni prou , il se contenta d'y baigner ses mains , pour en tirer quelque fraischeur. Le Pere arrivé Iean lui demanda nouvelles de sa Carabine , & lui voyant les mains vuides fit mine d'en estre fâché : puis lui dit , Je me sens mourir , & ne veux plus songer à la Carabine. Il jugeoit sainement du deffinement de ses forces , & de l'acroissement de son funeste mal , si que declinant à veue d'œil , le pere le fait preparer à la mort. Bien tost apres , il perdit durant deux fois vingt

quatre heures la parole & l'ouye, & pallant de ceste vie à une meilleure rendit son ame à Dieu le Samedi 16, iour d'Avril, dedans sa quatorzieme annee.

Il eut la prevoyance du point de son decés, ayant declaré à son pere, qu'en l'adieu de son ame il leveroit la main, & qu'il prinst garde. Ainsi fut-il fait environ la minuit venans au Dimanche, & aussi tost expira. Cest enfant fut tousiours fort debonnaire, n'eut en sa vie une mauvaise parole, & souvent admonnestoit son frere de n'estre point larron, de bien prier Dieu, & d'estre obeissant à pere & à mere. Tost apres, M. De Provencheres averti du trespas de Jean Godeau, procura sagement que le corps du trespasé fust ouvert avant qu'estre enterré, Pour cest effect trois Chirurgiens de Sens, trois de Villeneuve le Roi, un de Pont: tous maistres iurez & deux ieunes hommes tres-experts en ceste science s'acheminèrent en extreme diligence à Vauprofonde, où ils firent une exquisite & exacte anatomie du corps de ce merveilleux enfant, beau au possible dehors & dedans, comme le rapport de Mont saint & des autres maistres ses compagnons, & représenté doctement par M. De Provencheres en fait foi. Le ne represente non plus la ferme responce dudit Sieur à un Anonyme, lequel cuide que la cause de l'inappetence de manger, boire, & se descharger d'excremens par l'espace de cinq ans ou environ estoit naturelle.



VIE passée paisiblement & sans douleur corporelle.

LA Verité dit que l'homme né de femme ne virgueres, & durant sa briefve courtie est acablé de miseres, puis s'esvanouit comme un songe. On ne rencontre personne qui n'ait receu quelque battonnade, sur tout quand il se sera veu soixante ou septante ans sur la teste. Neantmoins le Tout-puissant excepte quelques uns de ceste reigle, & les maintient vigoureux longue espace d'annees iusques à la mort. Sans n'arreter aux histoires
ancien-

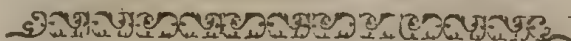
anciennes,
propolera
enterré
avoir l'am
en son cor
politain, v
mais senti
vigoureux
sa vie qu'es
Rois succed
fidele serv
moins les
ordonnan
conseils t
void enco
exemples d
ptions & e
droits de l'

322

VILL
bitan
diver

M
doc, a
bitans d'ec
l'obesitan
beaucoup
sialtiques
aux piteu
troisieme
voisins, p
miner cell
rans, & dix
ruine Mal
& estrang
vant Mary

anciennes, qui en fournissent beaucoup d'exemples, i'en proposerai ici deux. Demetrius Cabace Rhal chevalier, enterré à Rome, vescu nonante & un an accomplis, sans avoir iamais senti maladie ni indisposition quelconque en son corps. Matthieu de Afflito gentilhomme Neapolitain, vescu quatre vingts ans entiers, sans avoir iamais senti douleur ni incommodité quelconque, & aussi vigoureux d'esprit & de corps en la dernière année de sa vie qu'es précédentes. Il fut conseiller d'estat de cinq Rois successivement, lesquels se cōtenterent fort de son fidele service, ayant esté tresdocte Iuriconsulte, tesmoins ses Commentaires tresamples des fiefs, & sur les ordonnances du royaume, outre grãd nombre de beaux conseils trouvez apres son trespas. Son sepulchre se void encores aujourdhui à Naples. J'ai tiré ces deux exemples du recueil qu'a fait *Nathan Chyrenus* des inscriptions & epitaphes modernes qui se voyent en divers endroits de l'Europe.



VILLE ruinee, apres cruel traitement fait à ses habitans: vengée puis apres de Dieu & des hommes en diverses sortes.

MArvejols, principale ville de Givaudan en Lâguedoc, appartient nuement au Roi. La pluspart des habitans d'icelle, pour s'estre des long-temps soustraits de l'obeissance du Pape, quant au spirituel, accueillirent beaucoup de malvueillance, sur tout du costé des Ecclesiastiques es environs. Or en l'an 1586. elle se vid reduite aux piteux termes que nous allons descrire. Le Roi Héri troisième, continuellement importuné par les dioceses voisins, permit à l'Amiral & Duc de Joyeuse, de s'acheminer celle part avec une armee de vingt mille combattans, & dix huit pieces de batterie. Le Duc ayant pris & ruiné Malzieu, petite ville d'Auvergne, où il fit pendre & estrangler les principaux, se rêdit avec son armee devant Marvejols (autrement nommée Marienges, le 13.

jour d'Aoust. Il y eut aspre conflict aux aproches, & les habitâs firent grands efforts. Les trois jours apres furent employez aux retranchemens. Vn coup de canon tiré du camp le Lundi, tost apres parut la trompette du Duc, sommant les assiegez de se rendre. Ils ne rendirent aucune responce, moins encore le lendemain, que ce trompette fit trois chamades. Alors la batterie commença en trois endroits, dont les esclats blefferent quelques assiegez: qui tant d'une que d'autre religion se defendirent courageusement, plustost que de se rēdre. Mais leur chef entra le vingtiesme jour du mesme mois en capitulation fort miserable, portant que les assiegez sortiroient vies sauves, & tout le bagage qu'ils pourroyent charger sur eux, suivis de femmes & enfans; la ville abandonnee en pillage à l'armee du Duc.

Ces pauvres gens, au nombre de six à sept mille ames, sortis sur les deux heures apres midi du vingtdeuxiesme jour, trouverent une partie de ceste armee ennemie, laquelle apres force injures vint aux outrages de fait, aux extorsions & saccagemens, sans respecer les trois gentilshōmes qui avoyēt charge du Duc de Joyeuse de mener ce pauvre peuple en lieu de seureté. Le premier effort fut contre les femmes enceintes & les malades chargez sur des chevaux. On les desmontra, desvaliza, & mit en chemise. Il y en eut de tuez Au deuxiesme effort le pillage & le meurtre s'eschaufa. Comme le peuple pensoit gagner chemin, il sentit le massacre se renforcer, tellement que la riviere qu'il pretendoit passer se vid teinte du sang des occis. Surce, les trois gentilshommes s'estans retirez par le commandement d'un autre qui les appelloit, la bride fut laschee à tous les soldats de l'armee du Duc, pour exterminer ceste pauvre troupe, confuse & effrayee de la presence de tant d'affreuses morts. Alors furent entendus des cris les plus espouvantables qu'il est possible de penser. On tuoit les maris entre les bras de leurs femmes, les peres au milieu de leurs fils & filles. Les femmes estoient trainees avec leurs filles ça & là, les enfans arrachez du sein de leurs meres & jettez en l'eau, les meres violees. Vne femme enceinte ayant esté blesee au ventre, l'enfant qu'elle portoit sortit par la playe.

playe. Plus
glez dedans
avec son
coupa d'un
l'enfant.
net, le tin
membre
sien comp
de, qui ne
descouvert
de l'argent
rieux, de
poyent, pe
Quand
tomboyent
aux pillag
n'avoir de
Clavel son
sur son tier
deux coup
Elle rendit
vé de la pre
de, y fut tu
massacre du
floyent des
tement. O
deux cens
des fuyans
qui n'avoy
dez & jette
ries, où b
plusieurs
femme ven
perent une
puits. De
pres, & n
gnirent cer
Mais les g
Antoinette
terent le co

playe. Plusieurs allaictans & nouveau nez furent estranglez dedans leurs berceaux. Comme un pere se fauvoit avec son petit fils porté sur ses espauls, certain bourreau coupa d'un coup de coustelas les testtes du pere & de l'enfant. Quelque soldat empoignant un petit garçonnet, le tint suspendu par un des pieds en l'air, & le fit desmembrer en deux pieces d'un coup de coustelas par un sien complice, en presence de plusieurs autres de la bande, qui ne firent qu'en hocher les testtes. Ces meurtriers descouvrirent qu'en quelques berceaux l'on avoit caché de l'argent: dont ils prindrent occasion horriblement furieuse, de jetter en la riviere autant d'enfans qu'ils attrapoyent, pour fouiller tous à loisir ces berceaux.

Quand les eschappez de ceste violence detestable tomboyent es mains d'autres soldats, qui les attendoyent aux passages, ils estoyent cruellement esgorgez, pour n'avoir de quoi contenter les pillards. La sœur de Pierre Clavel fondeur, voulant s'opposer à ceux qui se ruoyent sur son frere, receut en ceste charitable defense vingt-deux coups d'espee, sans toutesfois mourir sur la place. Elle rendit ailleurs l'ame à Dieu, & son frere s'estant sanvé de la presse avec plusieurs autres en la ville de Mandé, y fut tué bien tost apres. Comme l'on continuoit le massacre du peuple qui avoit passé la riviere, ceux qui estoient demeurez en l'autre part receurent mesme traitement. On les pressa si fort en un destroit que plus de deux cens enfans y furent estouffez & foulez aux pieds des fuyans & des poursuivans. Au passage du pont ceux qui n'avoient argent à pleines mains estoient poignardez & jettez en l'eau. Il en restoit grand nombre es prairies, où beaucoup d'hommes furent taillez en pieces, plusieurs femmes violees. Antoinette Boissonade jeune femme vefve fit telle resistance, que les ennemis lui couperent une mammelle, & jetterent la femme dedans un puits. Deux gentilshommes de l'armee, passans apres, & ne pouvans supporter ce spectacle, contraignirent ceux qui l'y avoient jettée de l'en tirer hors. Mais les gentilshommes retirez, ils coururent apres Antoinette, l'attacherent à un arbre, la tuerent, & jetterent le corps dedans la riviere. Les eschappez ayant

passé le pont, prindrent le chemin de Languedoc, les uns nuds, les autres mi-vestus, qui n'ayant qu'un bras, qui mutilé du nez: ceux-ci impotens, ceux-la blesez en divers endroits. Trois autres gentilshommes de l'armee ehtreprendrent la conduite de ceste troupe, à laquelle ils firent espaule plus de trois lievès loin: ayant chacun d'eux passé la riviere plus de cent fois à gué, montant sur leurs chevaux les pauvres femmes, enfans, ou blesez. S'estans rendus au Cauße de Sauverterre, le sieur de saint Flour, l'un des trois gentilhommes, mit es mains de la fille du sieur Chaldecombe dixhuit escus pour le souper de ceste troupe desolee. Quoi fait lui & les deux autres gentilshommes tournerent bride vers Marvejols, pleurans à chaudes larmes à si pitoyable spectacle. En ceste troupe estoit N. Moynier ministre de l'Eglise de Marvejols, lequel a vescu long-temps depuis à Nismes. Vn marchant chaufetier ayant esté pris pour ce ministre, fut terrassé despecé d'une infinité de coups, & n'y avoit aucun, petit ou grand, qui faignist de fraper sur le mort.

Après que les trois gentilshommes s'en furent allez, la troupe qui pensoit estre hors des coups s'en trouva plus envelopee que devant. Car les paysans, qui avoyent fermé les passages, commencerent à violer & mettre en chemise routes les personnes qu'ils peurent attraper. La fureur acreut tellement, que les peres & meres furent contrains abandonner leurs enfans pour se sauver. Les pauvres petis y furent les uns mangez des loups, les autres s'elgarerent & perdirent, la faim en estrangla plusieurs, & la frayeur tua les autres. Dedans un grand champ ensemencé d'avoine furent comptez trente sept hommes massacrez par les paysans. M. Jean Pelissier notaire royal, & greffier de la terre de Peyre, s'estant sauvé en chemise se rendit à des moissonneurs, lesquels l'asfommerent à coups de leviers: puis lui fendirent le ventre de leurs faucilles, & y fouillerent, imaginans qu'il avoit mangé de l'or.

Tandis que ce carnage continuoit une heure & demie durant en divers endroits, le Duc de Joyeuse averti que sa promesse estoit aneantie, & qu'on tuoit tout, monte à che-

à cheval sur
camp; tu
de ses gar
blesez de
command
toute la n
sur plusie
gravier est
les autres
niers, lesq
toyent en
furent tu
ne faulx
yant per
trouva le
rant à cha
stresse qu
cien, dep
lier, est
sur grieve
mort, & e
quelques
tellement
ce bon pe
si cruelle
fut terrass
couvreur
que la ho
chant, &
l'eau, pu
au bout
ré cruelle
Milhau,
des, pren
fut despo
Gisquet
sortit de l
ceda tost
Vne je
deux La

à cheval suivi de quelques gentilshommes; court par le camp, tue quelques meurtriers; notamment un soldat de ses gardes nommé Cœur de fer: fit retirer nombre de bleffez dedans sa tente, lesquels y furent penfez par son commandement. Vn entre autres n'est à oublier, lequel toute la nuit disputa contrel'aumosnier dudit Seigneur sur plusieurs poincts de la Religion. Or parce que le gravier estoit couvert de corps charpentez, les uns morts, les autres respirans. il les fit couvrir de terre par les pionniers, lesquels acheverent d'affommer ceux qui sanglotoyent encor. Antoine Aslonc & Iean Ialquet marchant furent tuez, & ledit Ialquet exterminé cruellement d'une faulx qu'ils appellent taille-prat. Vne damoiselle ayant perdu certain sien petit fils, nommé Philippe, se trouva le lendemain dedans le pré parmi les morts, pleurant à chaudes larmes, & avoit passé la nuit en telle destresse que chascun peut penser. Iean Boiffonade, praticien, depuis procureur en la cour des Aides à Montpessier, estant eschappé de la riviere où il avoit esté jetté, fut grièvement bleffé de sept coups d'espee, laissé pour mort, & despoillé. Celui qui le devoit lui trouva quelques testons, qui lui servirent comme de rançon, tellement que ce voleur pour telle proye laissa la vie à ce bon personnage. Vn nommé Pierre Meynade fut aussi cruellement bleffé & depouillé. Henri Labro hoste fut terrassé de coups, despoillé nud, ayant pour toute couverture un devantreau de femme, pour couvrir ce que la honte cache. Le sieur Guillaume Badoc marchant, & deuxiesme consul, grièvement bleffé, jetté en l'eau, puis retiré, fut porté à Montjozieu, où il mourut au bout de huit jours. Antoine Iansoud bourgeoïs, traité cruellement & despoillé, se retira dedans la ville de Milhau, & tost apres y rendit l'ame à Dieu. Le sieur Rodés, premier consul, conduisant deux siens petis enfans, fut despoillé, & eut fort affaire à se sauver avec eux. M. Gisquet docteur en loix & advocat, bleffé rudement au sortir de la ville, & despoillé, s'enfuit à Milhau, & y deceda tost apres.

Vne jeune fille aagée de dixhuit ans, pour suivie par deux Lansquenets assez long réps, vid bien que leur de-

liberation estoit de l'auoir. Sur ce, preferant l'honneur de sa virginité à sa vie, se precipita d'un rocher en bas, & expira soudain. Ce fait genereux rapporté au Duc de Joyeuse, il en tesmoigna beaucoup de regret: & en l'honneur de la pudique cōstance de ceste fille, voulut assister à l'enterremēt du corps, avec plusieurs de son armee. La Roche gouverneur de Marvejols, ayant prouueu à son particulier aux despens de tant de personnes innocentes, ne bougea de la ville durant le massacre. Mais apres auoir rendu aux commis du Duc les trois enseignes, print un chemin escarté, conduit par deux ou trois gentilshommes de l'armee. Trois iours apres, les hardes & chevaux lui furēt rendus au lieu de sa retraite & demeure, nommé S. Iean de Gardonāque. Le Duc de Joyeuse fit relascher tous les prisonniers qu'il trouua, & les fit mener en sante, où ils furent nourris & pansez de leurs playes: mais avec beaucoup d'indignitez. Pierre Sauvage, jeune homme, griefuement blessé, fut emporté de la rente du Duc en autre endroit, & proche de la mort: sollicité par quelques moines de se recatholizer, comme ils parlent, il leur resista de telle sorte, qu'ils furent contrains de le laisser entre les mains de madamoiselle de la Roche gouuernante de Marvejols, laquelle à trauers la dispute exhortoit ce ieune homme à perseuerance. Apres son trēspas, le corps fut enterré en un pré fort eslongné de la ville. Louys Faibeskes, blessé, despoüillé, & conduit par quelques soldats qui lui promettoient de l'aide, fut par eux precipité d'un lieu haut en bas dedans la riuere, sur le chemin de Marvejols à Chirac; & estouffé en l'eau. Iean Fournier, dit Picolle, fait prisonnier, fut tué sur le grand chemin par ceux qui saignoient le conduire ailleurs seurement. Antoine Goyer cordouannier receut un coup de pierre & treize coups d'espee au sortir de la ville, & mis en chemise se sauua en un chasteau. Vn autre du mesme estat nommé Pierre de la Vigne s'estant sauué ailleurs fut saisi prisonnier, & jeté du haut d'une maison sur le payé, où il mourut incontinent.

On n'exerça pas moins de cruautéz dedans la ville que l'on auoit fait dehors. Car les regimens de Laverdin & de

& de saint
tous les
de reste.
es maison
ce fussent
furent ma
de pillards
l'on sacca
mes uole
ment que
lez Catho
ché, que l
cherie. En
soixante
voir esté
pale de se
de quatre
d'oeil pa
precipite
rendit l'an
voit iamai
trois diuer
rançon. T
furent pill
des autres
cienne, fu
conque d
autre sem
precipita
neur par
Guerre, q
pee, fut à
d'où il fu
ligion, &
iours dura
donner un
qu'ils en
paille sur
Maudra
fois pené

& de saint Vidal entrans pour piller Marvejols, tuerent tous les hommes femmes & enfans qu'ils trouverent de reste. Le nombre en fut petit. Ils s'estoyent cachez es maisons des Catholiques-Romains, cuidans que ce fussent lieux d'assurance. Mais plusieurs malades y furent massacrez. On n'oyoit que bris de portes, bruit de pillards, cris effroyables des pauvres personnes que l'on saccegeoit, lamentations pitoyables de filles & femmes violees: brief toutes sortes d'exces horribles: tellement que ces demeurans, quoi que plusieurs fussent zelez Catholiques-Romains n'eurent gueres meilleur marché, que les autres qu'on avoit menez dehors à la boucherie. Entre autres M. Louys Prin, Chanoine, aagé de soixante cinq ans, fut miserablement assommé, apres avoir esté pendu par les pieds, & sa barbe bruslée d'une pale de fer tout ardente. M. Peyret, aussi Chanoine, aagé de quatre vingts ans, trouvé malade en son lit, fut tiré d'icelui par quelques soldats, qui sans autre procedure le precipiterent par les fenestres sur le pavé de la rue, où il rendit l'ame. Estiene Prejet mareschal ferrant, qui n'avoit jamais esté autre que Catholique-Romain, fut à trois diverses reprises pendu par les pieds, afin d'en tirer rançon. Toutes les maisons des Catholiques-Romains furent pillées & bruslées, ne plus ne moins que celles des autres. Isabeau vefve d'un nommé Colin, femme ancienne, fut violée par trois pendards, sans respect quelconque d'age, ni d'autre circonstance quelconque. Vne autre femme poursuivie par des vilains execrables, se precipita d'une haute fenestre en bas, sauvant son honneur par la perte de sa vie. Un nommé Marc François Guery, qui durât le siege avoit eu l'une des iambes coupée, fut à la sortie laissé dans la maison du sieur Claustre, d'où il fut tiré vif & porté au cemetiere de ceux de la religion, & couché sur un peu de paille. Deux ou trois jours durant il ne cessa de crier & prier les passans de lui donner un peu d'eau, ou de le tuer: mais la compassion qu'ils en eurent fut que quelques uns mirent le feu à la paille sur laquelle il gisoit, dont il brusla & mourut ain- si. Maudras, vieillard de septante ans, fut jusques à deux fois pendu par les pieds pour en tirer rançon: mesme

traitement fut fait à un ferrurier. Antoine Rabier, tailleur d'habits, outre les rudes coups receus par la fureur des soldats, fut reduit à faim extreme, qui le contraignit d'aller vers le logis du sieur Barrau pour demander l'aumône: mais estant pres de la porte il y defaillit & mourut. Le mesme avint à la femme d'Estiene Grasser aagée de septante ans, devant le logis du sieur de la Riviere. Pierre Sarazin jeune homme, malade durant le siege, & transsi en son cœur des indignitez qu'il prevoit si prochaines, mourut soudain devant la porte du Sobeyran. Pierre Monegue sorti de la ville pour se retirer à Peyre, fut suivi par trois meurtriers, qui sans respect qu'il estoit leur compatriotte, & durant quelques iours s'estoit accommodé à leurs façons de faire, le massacrerent sur le chemin.

Le Duc de Joyeuse & le sieur de Laverdin avec leur suite entrez en la ville, on publia par tout que ceux qui auroient des prisonniers eussent à les rendre sur peine de la vie. Ce fut une crie & rien autre chose. Chascun drapoit lors sur les morts & sur les vivans. Sans toucher aux blasphemés, outrages, gaudisseries & risees furieuses ordinaires en telles confusions, il avint à un grand Seigneur de dire, qu'en son voyage de Ierusalem il avoit appris par revelation, que la premiere ville de la religion qu'il attaqueroit seroit par lui prise: & que sa revelation estoit accomplie. Les gentilshommes voisins emmenerent des prisonniers en leurs maisons & chasteaux, qu'ils contraignirent de payer rançon, quoi qu'ils fussent reduits à toute extremité. L'armée demeura dedans Marvejols quatre ou cinq iours, pendant lesquels elle commit infinis meurtres, violemens & ravages. Le Lundi suivant, 25. du mois on departit les quartiers pour raser les murailles. Tandis on ne voyoit que mulets de Mandes, de S Flour & autres lieux, qui emportoient les meubles des habitans. Deux iours apres le gros de l'armée s'achemina devant le chateau de Peyre, tandis que les regimens de S. Vidal & d'autres continuoient en leurs fureurs dedans Marvejols. Finalement le 8. iour de Septembre, saint Vidal fit mettre le feu aux quatre coings d'icelle, commençant à la maison du capitaine Laubin, de
forte

forte qu'à
dizains M
ou cinq
par un ch
lades & c
entre aur
bry. Qu
par la bre
chains, y la
riture qu
avoient c
lards. Sa
Marvejo
steau, les
fit tuer pl
cessa que
sent par e
habitans
lages d'al
ve, Philip
les, & Pier
feu mour
mine & d
Ne fau
pitaine V
qui lui su
bes trou
precedent
Done Mo
le corps
sieur de
Antoine
y furent
ste, ou de
sous sauf
pres de s
en presen
au bout d
duit pres
Raimond

forte qu'à l'aide d'un vent violent & des soldats incendiaires Marvejols fut reduite en cendres, fors quarante ou cinquante maisons rançonnees iusques à trois fois par un chanoine nommé M. Iean Cocey. Plusieurs malades & corps morts furent bruslez dedàs leurs maisons, entre autres une petite fille malade de feu monsieur Fabry. Quelques femmes malades se sauverent de viffesse par la bresche de l'hospital dedàs les prez & iardins prochains, y languissant en grande misere, n'ayàs pour nourriture que quelques pommes & raisins. Ce peu qu'elles avoyent de bons habillemens leur fut enlevé par les pillards. Sainct Vidal sortit tost apres hors des cendres de Marvejols, aussi fit le capitaine qu'il avoit laissé au chasteau, lequel y comit certain furnomé Costeregord, qui fit tuer plusieurs pauvres hommes, femmes & enfans: ne cessa que le reste des bastimés reschappez du feu ne fussent par terre, & envoya ses satellites massacrer quelques habitans cachez dedans les vignes, par les champs & villages d'alentour. Entre autres sont nommez Iean Louve, Philippe Nogaret, Iean de Rouvanche, Iean Bourrelet, & Pierre Mirole. Plusieurs reschappez de l'espee & du feu moururent es prisons, ou furent emportez de la famine & de la peste.

Ne faut oublier la femme de Pierre Bony fille du capitaine Vachery, trouvée morte, & une petite fille siene qui lui sucçoit la mammelle. La femme d'Antoine Còbes trouvée en un autre endroit en mesme estat que la precedente. Vne bonne femme fort ancienne nommée Done Mourrelaine mourut de faim en un sien jardin, où le corps demeura plus de trois mois sans sepulture. Le sieur de la Roche, Iean Vigan, Pierre Boissonade, & M. Antoine Rouviere, retirez en un lieu nommé Baladoy, y furent massacrez: plusieurs autres y moururent de peste, ou de faim. Le capitaine Vachery réfugié à Chirac, sous sauſconduit, fut une nuit tué dedans la couche apres de son pere. Gabriel Bonjou fut tué dedans son lit en presence de son fils. M. Iean du Prat retiré à Chavac, au bout de quelques iours fut mené hors la ville & conduit pres d'un fresne, comme aussi furent Iean Chaluet, Raimond Itier, Iean Baille de Chirac, & autres au nom,

bre de huit où ils furent tuez. Quelques habitans de Marvejols, pensans se retirer en leurs metairies, y furent acueillis de toutes sortes d'outrages tant de paroles que de fait. Aucuns mesmes y furent mis à mort par leurs ingrats & detestables serviteurs. Plusieurs s'estans sauvez es villes de Florac, Anduze, Nismes; Montpellier, y furent charitablement recueillis & soulagez. Il y en eut qui sans considerer la grace que Dieu leur avoit faite, s'en retournerent à Marvejols & es environs où ils se revoltèrent, puis moururent de peste, de famine, & d'autres miseres extraordinaires.

Le chasteau de Peyre assiegé, batu, abandonné de la plupart des soldats, le sieur du lieu le rendit à condition que lui & les siens auroient les vies sauves. Mais on ne lui tint pas promesse : car au sortir il fut contre la foy donnee envoyé à l'Evesque de Mande son ennemi capital, lequel lui fit trancher la teste. Il mourut constamment, & se plaignit de la desloyauté d'un grand seigneur; auquel il ne se fust rendu, sans promesse de la vie. Son chasteau fut razé. Adjoûtons quelques histoires concernantes Marvejols. Vn jeune homme surnommé le Frayrou, prisonnier de cinq ou six renegats, fut cōtraint par eux de creuser une fosse: laquelle faite ils le chargerent de quelques coups d'espee, le ietterent en la fosse, & l'y enterrentent tout vif. M. Pierre Boissonnade prevost, detenu prisonnier en un chasteau pres la ville ruinee, n'ayant dequoi payer sa rançon fut ietté dedans la riviere avec une pierre au col, & ainsi noyé. Vn ieune homme de Marvejols, surnommé le Seigneuret, s'accompagna d'un renegat nommé Iean Cauffe, pour aller à Chirac à une heure de chemin pres de là. Comme ils en approchoyent, Chauffe tua le ieune homme, & couvrit le corps d'un monceau de pierres. Tous ceux de la Religion à Chirac & es environs de Marvejols furent saccagez, leurs maisons bruslees. Entre autres qui firent abjuration est memorable l'accident de Jaques Hugonet bourgeois de Chirac, lequel au retour abatu de famine & de regret mourut dedans une prairie entre Mejantel & Chabrits. Son corps fut devoré des loups, & la teste fut roulee par les prez plus de trois mois durant.

Parmi

Parmi tant de miseres, est encore à remarquer comme une petite fille d'un des bourgeois nommé M. Lordan, portee dedans un berceau par sa nourrice fut ietree dans la riviere par les soldats tout pres du pont: mais retiree de l'eau par sa nourrice fut emportee d'icelle & miraculeusement sauvee. Depuis elle fut presentee à une honorable dame, qui entendant ceste magnifique delivrance, nomma Moyse ceste fille ainsi retiree des eaux. La boucherie de Marvejols fut si grande, que de 5000. personnes de la Religion denombrees quatre ou cinq iours avant le siegè, n'y en rentrerent depuis que quarante ou cinquante: le reste ayant esté emporté de guerre, peste & famine. Par tout on ne voyoit que ruisseaux & rivières rouges du sang innocent, & les prairies & cāpagnes jonchees de corps morts. Je vai mesler une histoire memorable parmi les precedentes. Du costé de la terre de Peyre un paysan fuyant devant ces enragez, quitta son logis, sa femme, ses enfans, pour se ietter dedans un bois, où ayant seiourné enviro vingt quatre heures, pressé de faim, & d'envie de sçavoir qu'estoit devenue sa povre famille, revient en sa maison, où il trouve onze Lansquenets, qui avoyent violé sa femme, gaspillé ce qu'il avoit, & apres grand' chere s'estoyent ensevelis en leur vin. Poussé d'un iuste desir de végeance, empoigne courageusement l'espee de l'un d'iceux, en transperce & tue roide-morts iusques à cinq. Les autres à demi esveillez du bruit, & effrayez de voir tant de pourceaux estendus sur le planché, veulent prendre la fuite: mais en vain car le mesme paysan les tua tous en un moment: sa main estant adresee & fortifiée d'une vertu du tout particuliere & extraordinaire.

Mais les grāds coups se donnerent sur le camp du Duc de Joyeuse, où la peste ravagea de telle violence, que la campagne estoit toute couverte de morts, & faisoit-on estat qu'il en estoit demeuré entour Marvejols & dans la terre de Peyre, jusques au nombre de quatre ou cinq mille. Les loups coustumiers au pays de Givaudan, qui est montagneux & bocageux, s'acharnerent tellement sur les corps morts, que les vivans ne pouvoyent s'en defendre, & tient-on pour chose assuree q̄ dās la terre de

Peyre & autres voisines, furent estrangées & mangées plus de personnes vivantes par les loups, que tuées par les soldats. En fin, les loups à deux pieds chaffez par ceux à quatre, sortirent du pays pour aller en Lauraguais, & l'hiver approchant s'escarterent jusques à l'esté de l'année suivante 1587. que le Duc de Joyeuse redressa son armée, & s'en alla trouver la mort à Coutras, où lui, son frere, ses capitaines & soldats furent exterminés le 20. iour d'Octobre en bataille rangée. L'an 1591. un sien autre frere fut desfait auprès de Villemur, & cuidant se sauver noyé dedans la riviere du Tar.

Revenant aux loups de Givaudan, avint lors qu'en certain village de la terre de Peyre, où la fontaine est à cent pas de la plus proche maison, force fut aux femmes du lieu de s'assembler & routes en une troupe porter chacune un baston à deux bouts avec leur seille. Et tandis que l'une puisoit de l'eau les autres faisoient la sentinelle pour empescher l'approche des loups. En ce mesme village, certaine mere sortant à un pas de sa porte de nuit pour aider aux necessitez de son petit enfant, qu'elle tenoit par la main, comme se doutant du danger, un loup survint qui empoigne l'enfant, elle transportée de charité maternelle se lance sur le loup, l'estraind de telle vigueur qu'il lui fut impossible d'eschapper, les voisins acourent au cri, & assomment le loup entre les bras de ceste pitoyable mere.

Nonobstant toutes ces desolations, ruines & saccagemens horribles, les menées de divers ennemis des ames & des corps, ceux de Marvejols d'une & d'autre Religion, grandement soulagez en leurs necessitez par les largesses & privileges du feu Roi Henri le Grand, d'heureuse memoire, & de plusieurs particuliers, se sont tellement remis sus; qu'aujourd'hui leurs ruines sont reparees en partie le peuple y renaist, le trafic remis sus. Ceux de la Religion y ont leur exercice libre, & vivent paisiblement avec les Catholiques Romains, au grand estonnement de ce reste d'ennemis qui crioient sur eux & sur leur ville, l'an 1586. comme les Idumeens sur Ierusalem lors qu'elle fut destruite par les Babyloniens, selon la plainte contenue 24. Pseaume 137.

A sac,

A sac
Et in
Ce reste
iour, & les
la contemp
Tout-puiss
spectateurs d

SI Dieu
le guer
gardees &
celles qui
divers, sel
nous arre
stant contr

La ville
ment traite
Duc d'Alve
gues de La
toutes sorte
leurs corps
stant du No
Reindre, i
environ. H

Delft,
de magni
dommage
ce qui en
la section
deux tem
onze mille
qu'à peine
depuis a es
geois, pour
raisonner

*A sac, à sac qu'elle soit embrasée,
Et iusqu'au pied des fondemens rasée.*

Ce reste d'Idumcens renouvellez diminue de iour en iour, & les desolez iouissent de diverses consolations en la contemplation des iugemens & misericordes de Dieu Tout-puissant. *Memoires de divers personages, qui ont esté spectateurs de tant de merveilles, & y ont eu part.*

XX

VILLES gastees du feu par divers accidens.

SI Dieu ne garde les villes, ceux qui les gardent sont le guet en vain. Ailleurs nous parlerons des villes gardees & perdues durât les guerres. Ici nous traitons de celles qui ont esté endommagees du feu par accidens divers, selon qu'elles nous viendront en pensee, sans nous arrester à l'ordre des temps & des lieux: cela n'estant contraire à nostre dessein.

La ville de Haerlen en Hollande ayant esté cruellement traitée par les Espagnols, sous le gouvernement du Duc d'Alve, l'an 1573, fut commise par iceux à huit enseignes de Lansquenets, qui de iour & de nuit y exercerēt toutes sortes d'insolences. Vn soir ils mirent le feu en leurs corps de garde, au logis de l'Anchre. Le vent soufflant du Nord Oest, gaigna tellement qu'on ne peut l'esteindre, iusques à ce qu'il eut bruslé 400. maisons ou environ. *Hist. des pays bas.*

Delft, grande & renommee ville de Hollande, ornee de magnifiques bastimens, fut merveilleusement endommagée du feu le troisieme iour de May 1536. selon ce qui en a esté marqué es deux premiers volumes, en la section qui parle des embrasemens du feu. Il brusla les deux temples paroissiaux, les cloistres, les hospitaux & onze mille maisons en l'espace de trois heures: de sorte qu'à peine demeura la cinquiesme partie de la ville, qui depuis a esté accomodee mieux que devant. Les bourgeois, pour memoire de telle visitation ont reservé une maisonnette couverte de chaume, de laquelle proceda

A sac,

ce grand embrasement. *Hist. des pays bas.*

Asperen, petite ville de Hollande, l'entit l'an 1516. une affliction extreme: d'autant que les Gueldrois, acompagnez de quelques mutins de Hollande, l'assiégerent & emportèrent d'assaut, quoi que les assiegez se defendissent vaillamment. Tous passerent au fil de l'espee: la ville fut bruslee, sans respect des Eglises, où les femmes & les enfans s'estoyent retirez: mais ils furent traitez si cruellement que les plus furieux du monde n'eussent sceu faire pis, ni s'acharner plus bestialement que ceux-la firent sur les pauvres vaincus. *Description des pays bas par Loyys Guichardin.*

Environ l'an 1566. Rotterdam, ville renommee, fut gaste du feu qui brusla plus de neuf cens maisons, grand nombre de basteaux, quelques hommes, & consumma toutes sortes de biens de pris inestimable. Neantmoins estant tres-riche, elle fut rebastie & remise au dessus en moins d'un an. *Le mesme.*

L'an 1559. le bourg de Ronsey en Flandres fut presque tout consumé par feu de meschef, & y eut trois Eglises bruslees. *Le mesme en la description de Flandres.* Il a esté parlé de Poperinghe au 2. volume, au tiltre des Embrasemens de feu. Seulement j'adjouste ces trois embrasemens par feu de ceste petite ville. Le premier fut l'an 1382. que les François la bruslerent entierement: le second fut l'an 1513. le troisieme iour des festes de Pentecoste: le troisieme à mesme iour, cinquante ans apres, asçavoir l'an 1563. *Le mesme.*

A un quart de lieuë de Menin en Flandres est Halevvin petite ville ancienne, où se faisoit force draperie. Le Colonel Balfour s'estant emparé par surprise de Menin, les malcontens tost apres bruslerent tost apres bruslerent entierement Halevvin. *Le mesme.*

Lens petite ville en Artois à quatre lieuës d'Arras fut bruslee par les François. l'an 1556. & depuis a esté restaurée.

Glogovie, ville renommee en la Duché de Silesie a esté par plusieurs fois fort endommagée du feu, & par quatre diverses calamitez entierement bruslee, asçavoir l'an 1420, 1433, 1489, 1517. non sans perte & mort miserable

ble de tref
la demiere
Varebe
bruslee, l'
ree de m
puis l'an
La ville
ment redu
le 27 de la
Sagan, vi
de May 148
Freitad
d'Octobre
y avoit en
fayerent d
les desval
parces, & la
florit en pa
de. Année
Schnee
rierement d
ge de Saran
Camerarius
George le
ses memor
s'enluyent
toute brus
tel an 1518.
la violence
l'an 1540. P
grandes vil
me: chance
pliciez tan
Gisse ville
conlu. nees
son furée e
let 1577. Vn
Vihe, fut en
debout qu'il
nommé le si

bie de tresgrand nombre de personnes, noimement à la derniere fois.

Varteberg ville en la mesme Duché fut aussi toute bruslee, l'an 1441. Gure ville au mesme pays fut visitée de mesme, & Polcovitz semblablement, l'an 1457. puis l'an 1564.

La ville de Crosne en la mesme contree fut entierement reduite en cendres par un terrible embrasement le 27. de Juillet 1481.

Sagan, ville, fut aussi du tout ruinee par feu le 18. iour de May 1486.

Freistad autre ville fut toute bruslee l'an 1488. au mois d'Octobre par une garnison de Bohemes que le Prince y avoit entretenue pour ruiner le pays. Les habitans esfayerent de sauver quelques hardes, mais ces Bohemes les desvalizerent. Auiourd'hui toutes ces pertes sont repacees, & la Silesie, mere d'infinis beaux & bons esprits, florit en paix parmi beaucoup de changemens au monde. *Annales de Silesie.*

Schiltac, villette en la duché de Wirtemberg, fut entierement bruslee l'an 1533. par un effort & artifice estrange de Satan, descrit au long *es meditations historiques de Ph. Camerarius, liv. 4. ch. 14. du 1. volume.*

George le Fevre, docteur Aleman en sa description des choses memorables de Saxe, ramentoit les embrasemens qui s'ensuivent au mois de Juin 1517. La ville de Salved fut toute bruslee. Viéne en Autriche en receut une atteinte l'an 1518. Cracovie perdit 300 maisons, emportees par la violence de quelques pouldres à canon, l'an 1528. En l'an 1540. Embecc, Northuse, Reinspourg, Magdebourg, grandes villes furent fort endommagees du feu, par la meichancerie de quelques incendiaires, attrapez & suppliciez tant à Northuse qu'à Magdebourg. L'an 1560. Gisse ville, en l'espace de deux heures vid 140. maisons consumees par feu. En la ville de Goldberg, 160. maisons furent entierement bruslees de nuit au mois de Juillet 1577. Vne ville du Lâdgraviat de Thuringe, nommee Vihe, fut entierement bruslee l'an 1609. n'estant restee debout qu'une Eglise & la maison d'un gentil-homme nommé le sieur Iehan V Verther.

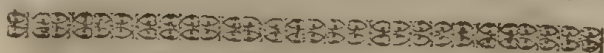
Il escrit au 9. liv. des *Origenes de Saxe*, que l'an 1517. VVurcine ville episcopale fut entierement bruslee, & n'y resterent debout que deux Eglises. Item en un autre quartier la ville d'Olsaz fut aussi desolee par feu, en la mesme annee. Anneberg aussi ville renommee, à cause des riches mines qui sont es environs fut en l'espace de douze heures entierement bruslee, exceptees douze petites maisons & les Eglises.

Au troisieme livre des annales de Misne, le mesme auteur remarque qu'en l'an 1538. quatre villes de Misne, asçavoir Nosse, Hane, Dipol disvald, & VVolchenstein furent consumees du feu.

François des Rues en son recueil des antiquitez de France escrit, que la ville de Victri le François, jadis Victri en Parthois, bruslee anciennement par deux fois: l'une du temps de S. Bernard par commandement du Roi Louys le jeune, où quinze cens personnes furent estouffees & consumees du feu dedans l'Eglise: l'autre du temps de Louys second par Jean de Luxembourg Comte de Brienne, avec plus de septante deux villages es environs: puis ruinee par l'Empereur Charles cinquiesme fut rebastie de neuf par le Roi François I. sur un costau, en la place d'un petit village nommé Mont-court. Il remarque encor que la ville de Noyon en Picardie a esté fort endommagée cinq fois par embrasemens de feu. Au discours des antiquitez de Rouan, capitale & siege du parlement de Normandie il specifie douze notables accidens de feu en icelle ville, laquelle est aujourd'hui tres-riche, par tout rebastie, fort grande, merveilleusement peuplee, & qui apres Paris est la principale de France. Avranches ville en Normandie a esté par deux fois fort endommagée du feu l'an mil cinq cens septante neuf, & mil cinq cens nonante sept. Mais sortons du milieu de tant de flammes, pour achever ce qui reste du present volume.

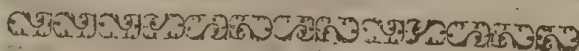
M On
tion de l'ho
rence fut en
ramentu le
Nismes, &
ne son lect
furent des
elles y creu
sous lequel
champetier
tez demeure
d'hommes,
cepté, mirac
avant cours
main, les ter
bles du mon

T Andis
d'Anjo
bas pour en
pitaine de l
gé au villag
mé Jean M
capitaine s'a
d'enviré seiz
qu'a rebien
gvents que r
paylans. Etan
re, la mere. S
T



VILLES englouties par un deluge
d'eaux.

Monsieur le President de Thou sur la fin du dix-huictiesme livre de ses hystoires, ayant fait mention de l'horrible deluge d'eaux duquel Rome & Florence furent battues l'an mil cinq cens cinquante sept, ramentu le degast extraordinaire des vents, des eaux à Nisines, & en Languedoc & ailleurs en l'Europe, meine son lecteur jusques à la Chine, où il dit que les eaux firent des ravages incroyables. Ayans couvert la plaine, elles y creuserent & laisserent un grand lac tout rond, sous lequel *sept villes*, plusieurs bourgades & demeures champêtres des Chinois, leurs personnes & commoditez demeurerent englouties, en nombre innombrable d'hommes, de femmes & d'enfans, un jeune homme excepté, miraculeusement conservé en un arbre creux. Ces avantcours nous ramentoient les deluges de sang humain, les tempestes furieuses, les eslochemens effroyables du monde pres & loin jusques à present.



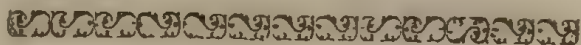
VIOLENCE infame punie.

TAndis que l'armee de François de Valois, Duc d'Anjou, estoit encore sur les frontieres des Pays bas pour entrer en Hainaut, en l'an 1578. avint qu'un capitaine de ses troupes, nommé le capitaine Pont, fut logé au village de Becourt chez un riche laboureur nommé Ican Miller, lequel avoit deux belles jeunes filles. Ce capitaine s'amouracha de l'aînée nommée Marie, âgée d'environ seize ans. Tous ceux de la maison ne taschoyent qu'à le bien servir & traiter, pour ne point sentir les rigueurs que telles gens font ordinairement aux pauvres paysans. Estant une fois ce capitaine au dîner avec le pere, la mere, & les enfans, il demanda au pere sa fille Ma-

nie en mariage. Ce bon homme lui ayant respondu que ce n'estoit pas mariage esgal & sortable pour lui (craignant qu'apres en avoir abusé il la chasseroit, ou la tiendroit pour sa garce) la refusa tout à plat. Le capitaine irrité de ce refus, jurant & reniant, chassa le pere & la mere, & tous ceux de la famille hors de la maison, retenant ceste pauvre fille seule, qu'il força à son plaisir, & lui en fit faire autant par trois ou quatre de ses soldats. Ce fait, alla se remettre à table, asseant la pauvre fille à son costé, se mocquant d'elle à tous propos, avec paroles vilaines & infames. Elle qui ne disoit mot, pensant comme elle s'en pourroit venger, & faire un coup de sa main, quoi qui lui deust avenir, aimant mieux mourir que de vivre plus long temps en tel opprobre, print garde qu'un tambour vint parler à l'oreille de ce capitaine, lequel tournant la teste en arriere pour l'escouter, la fille empoigne un cousteau qu'elle lui enfonce dedans l'estomach jusques au manche, dont le vilain tomba roide mort. Elle pensant se sauver à la fuite, fut poursuivie par les soldats presens, qui l'attacherent à un arbre, & l'y harquebuzerent. Le Pere, ayant son refuge, amasse en grosse troupe les payfans des villages circonvoisins, lesquels extremement irritez de tant d'horribles forfaits. Environnerent les soldats de Pont, & les massacrerent tous. Quelques autres troupes acourues au bruit, furent rudement accueillies par les payfans, & que force leur fut de se garantir à la fuite.

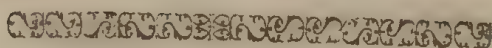
La grande histoire d'Emanuel Mestran, au 8. livre, adjouste une autre histoire de certain capitaine Espagnol, qui s'efforçant de forcer la fille d'un Advocat, fut par elle si rudement bleffé qu'il en mourut au bout de quelques jours, mais avec telle repentance qu'il pardonna sa mort à ceste vaillante fille, & lui donna tous ses biens par testament.

V N p
bele
de Nicol
France le
commod
contrain
molne d
tit equip
lors en p
tain mal
en cest o
dition q
charge.
stranglé
toute rig
à la prest
reprenan
dinal d'E
risel lui
fort esm
voye qu
compagn
mechan
son mol
ce Baril
dire &
vers la
dinal a
lets &
le Pap
part, en
ce qu'il
che qui
piere 23



VIOLENCE indigne punie.

VN pauvre prestre François, pensant faire mieux ses besongnes en Italie, s'achemine à Rome du temps de Nicolas V. Pape, pres duquel estoit Agent pour la France le Cardinal d'Estoute-ville. Ce prestre mal accommodé quoi qu'en si grande cour, quelquefois estoit contraint par disette de tendre la main, & recevoir l'aumosne de ceux qu'il rencontroit. Trouvé un jour en petit equipage par le Barisfel ou prevoist criminel de Rome, lors en peine de trouver un bourreau pour executer certain malfaiteur, il fut angarié par ce prevoist à lui servir en cest office. Il s'excuse doucement, & declare sa condition qui le garantissoit de tant indigne & honteuse charge. Menacé d'estre à la mesme heure pendu & estranglé en propre personne, & ce prevoist procedant à toute rigueur contre lui, pour ceste fois il prefera sa vie à sa prestrie, pendit & estrangla le criminel. Quoi fait reprenant sa robe, & tout desolé s'en va trouver le Cardinal d'Estoute-ville, lui recite au vrai le tort que ce Barisfel lui avoit fait, & en demande raison. Le Cardinal fort esmeu de si insupportable violence, sans delai envoie querir le Barisfel, duquel ayant tiré confession accompagnée d'excuses, il lui fit maintes reproches de sa meschanceté, pour punition de laquelle il fit appeller son muletier, auquel il commanda de mettre au col de ce Barisfel le chevestre d'un de ses mulets, puis le pendre & estrangler à la croisee de la salle en le jettant vers la rue: ce qui fut promptement executé. Le Cardinal ayant proueu à ses affaires, fit aprestier ses mulets & tout son equipage, pour revenir en France, dont le Pape averti puis informé de l'occasion de ce depart, envoie querir le Cardinal, avoué & loué la justice qu'il avoit faite du Barisfel, & n'y en eut autre reproche puis apres. *Extrait du 1. livre des histoires aparices, chapitre 23.*



VIVANT retiré du sepulchre.

IL y a une ancienne & noble famille, nommée des Im Thurn, à Schaphouse en Suisse, laquelle en l'an 1515. sembla du tout esteinte, lors qu'un seul malle, appelé Beatus Guilielmus, restant d'icelle, jeune enfant atteint d'une griesve maladie & suffocation extraordinaire, fut tellement abatu que réputé mort, cousu en son linceul, & posé en sa bierre pour estre porté en terre, sa mere Anne Bacterin fille du Bourgmastre, femme grave & prudente, fort desolée de ceste affliction, & fondant toute en larmes ne voulust permettre qu'on portast son bien-aimé au sepulchre, que preallablement elle ne l'eust veu & baisé pour une dernière fois au monde. Les domestiques acquiesçans à ce desir, ouvrent le cofret où ce petit corps estoit serré, descourent le linceul. Alors la vie & la mort se collerent; ou plustost la vigueur de vie en la charitable mere gagna le dessus. Icelle donc embrassant & baissant tendrement son cher fils sentit quelque respiration de chaleur naturelle, qui doucement fomentée & comme rallumée par les souspirs de la bonne mere, remit l'enfant peu à peu au dessus, promptement secouru de remèdes cōvenables, en forte que tiré de là, puis nourri comme il appartenoit, fut eslevé, devint grand, en fin se maria, eut trois filles & six fils, lesquels multiplierent tellement, que de ce Beatus heureux, tiré du sepulchre, sont issus de pere en fils jusques à l'an 1613, quatre vingts & quatre tant fils que filles. A présent vivent encore de ceste race du Beatus à Schafouse Ursule, Marguerite, Elizabeth & Marie; item Benedict, Rueger, Jean & Joachim Im Thurn, desquels procedent & naistront nouveaux enfans, pour servir à Dieu, comme ont fait leur ayeul paternel & ses descendans leurs predecesseurs. Ceci est extrait de la preface de M. Hartman Springlius sur un vraie Latin qu'il a fait de l'extreme Onction, imprimé au mois d'Aoust 1613.

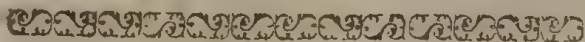
IL s'est
autres
re que de
grand le
me en pl
lisoit & e
yeux. Ten
temps av
vingt cin
boüal, le
que le jo
Iules Cæ
forte qu'i
sons sur le
a eu ce m
à l'age de
ait conserv
iemp ap
veu quelq
autres, lire
memoires.

PLusien
de Soc
la force, la
celui qui a
vies plusie
neur natif
Nicolas Bo
grandefor
temps, s'abl
61. Salvat



VOTANS clair en tenebres.

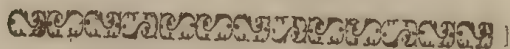
IL s'est trouvé des hommes, avantagez par dessus les autres, voyans clair la nuit sans aide d'autre lumière que de celle de leurs yeux. On lit qu'Alexandre le grand se ser voit aussi bien de sa veuë en tenebres, comme en plein jour. Suetone dit que l'Empereur Tibere lisoit & escrivoit de nuit, sans estre esclairé que de ses yeux. Ierosme Cardan medecin Milannois de nostre temps avoit mesme privilege. L'an mil cinq cens vingt cinq vivoit un Chanoine d'Amiens, nommé Aboüal, lequel lisoit indifferemment aussi bien la nuit que le jour. *Au 1. liv. des hist. apariees, ch. 61.* Le Seigneur Iules Cæsar de la Scale avoit les yeux pers & clairs, de sorte qu'il voyoit par fois de nuit, comme nous faisons sur le soir. Son fils, le Seigneur Ioseph de la Scale, a eu ce mesme avantage depuis son enfance jusques à l'age de 25. ans, depuis cela se changea, quoi qu'il ait conservé beaucoup de vigueur en ses yeux long temps apres. *En la vie de Iules Cæsar Scaliger, pag. 47.* J'ai veu quelques personnes, une damoiselle Françoisë entre autres, lire couramment au clair de la Lune. *Extr. de mes memoires.*



VOTANS merueilleux.

Plusieurs anciens escrivent des Gymnosophistes & de Socrates, qu'ils regardoyent le Soleil luisant en sa force, sans aucunement siller les yeux. J'ai conu (dit celui qui a soigneusement recueilli & aparié en trois livres plusieurs histoires anciennes & modernes) un Veneur natif de Cagny en Beauvaisis, que l'on appelloit Nicolas Bocage, lequel regardoit le Soleil en sa plus grande force, au haut du jour, & continuoit assez long temps, s'abstenant de fermer les yeux. *Au 1. liv. chap. 61.* Salvator Madera Portugais, homme maigre, de pe-

te taille, mais robuste à merveilles, a fait mesme preuve en ma presence en un village nommé Thanney, en la baronnie de Coppet, sur les terres de Berne. *Extr. de mes memoires.*



VRINE excessive.

L'An mil quatre cens huitante & un, certaine fille Italienne aagée de dixhuit ans, tombee malade, rendoit tous les jours environ trente six livres pesant d'urine: quoi que son manger & son boire ne pesast pas plus de sept livres. Par ainsi chascun jour elle rendoit vingt neuf livres de son urine de surcroist. Ceste voidange continua deux mois entiers, ainsi oultre la substance de sa viande, & de son bruvage elle voida mil sept cens onze livres de son eau de plus en soixante jours. Ce qui poise plus que n'eust fait ceste fille, ores que transmuee & fondue en eau d'autant qu'impossible estoit qu'elle pesast deux cens cinquante livres. Elle n'en pesoit pas cent cinquante. Vn docte personnage enquis d'où telle surabondance pouvoit proceder, fit response que l'air contenu en toutes les arteres se convertissoit en eau, laquelle voidée il en sortoit d'autre & se multiplioit ainsi. Mais ce qui est plus remarquable fut, qu'au bout des soixantes jours ceste fille la fut guerrie par un medecin nommé Francisque Buss. Cardan qui raconte ceste histoire au 8. livre de la diversité des choses, ch. 44. rapporte la cause efficiente de ceste voidange à la froide & humide intemperature de l'air, jointe à la tenuité des superficies des arteres & conduits de l'urine, asçavoir des reins, des vreteres, & de la vesicie: à raison de quoi toutes les vapeurs encloses en cest air humide, se convertissoient en eau. Il adjouste que la maladie escheut en temps pluvieux, voire que le tout est gravé en un tableau de marbre au grand temple de Milan. Le docteur Zwinger excellent medecin de nostre temps au 49. ch. de sa physiologie medecinale, traite amplement de toutes sortes d'evacuations, nommément de l'urine, d'où

dont il distingue la matiere en trois sortes, espaisse, cou-
lante, & vapoieuse: rapportant à ceste dernière l'histo-
re extraite de Cardan.

XX

T E V X.

Quelques histoires de la guerison d'iceux.

LE sieur de S. Iean escuyer du Roi Henri 2. courant
en un tournoi devant l'hostel de Guise, receut un
coup de lance dont l'esclat lui donna dedans la visiere,
de la longueur & grosseur d'un doigt, sous l'œil, dedans
l'orbite, penetrant de trois doigts ou environ dedans la
teste. Je le traitai, & le gueri, par l'aide de Dieu. *M. Am-
br. Paré, au 9. liv. ch. 9.*

Je ne veux laisser en arriere la grande playe de Fran-
çois de Lorraine duc de Guise. Il receut devant Bou-
longue sur la mer, un coup de lance, au dessous de l'œil
droit baissant vers le nez, qui entra & passa outre de
l'autre part, entre la nucque & l'oreille, de si grande
violence que le fer de la lance avec une portion du bois
fut rompue & demeura dedans, en sorte qu'impossible
fut le tirer hors qu'à grande force, mesmes avec tenailles
de marschal. Nonobstant toutesfois ceste grande vio-
lence, qui ne fut sans fracture d'os, nerfs, veines, & autres
parties brisees par ce coup de lance, ledit Seigneur fut
gueri. *Au mesme liv. & chap.*

J'ai fait tirer du bord de la paupiere d'un homme une
petite pierre telle & aussi grande & de mesme couleur,
qu'un grain de blé. *Iul. Cæs. Scaliger en la 108. Exercit. sect. 3.
contre Cardan.*

Vne fillette aagée de quatre ans s'efforçant d'oster le
nœud paroissant sur certaine piece de drap, avec la
pointe d'un couteau, s'en donna droit à l'œil, en perça
la taye, dont sortit incontinent beaucoup d'eau. Elle de-
vint privée de veüe, laquelle tost apres fut recouvree,
ayant esté médicamentee comme il appartenoit. *A Ben-
venius au 74. ch.*

Quelques personnes privees de venë à temps, sans cause manifeste, l'ont recouvree par soudain benefice de ventre. *Alexand. Benedict au 2. liv. de la cure des maladies, ch 28.*

J'ai conu un jeune gentilhomme Venitien, duquel l'œil droit avançoit tellement hors de la teste, que tout le visage en estoit desfiguré. Le mal procedoit d'un humeur scirrheux au dedans. A l'aide de la vigueur de son aage & des medicamens y appliquez, il en fut gueri par succession de temps. *Trincavel. au 4. liv. ch. 6. du moyen de guerir les parties malades du corps humain.*

Vn Aleman de la ville d'Amberg, nommé Neudegger, estant allé dehors à la recouvre de quelques debtes, cueillit en certain champ une rave, & voulant la peler, tira un long cousteau qu'il portoit: le chemin se trouvant lubrique, il tombe sur la face avec son cousteau en main, dont il se fend l'œil depuis la paupiere d'embas jusques au sourcil. Les chirurgiens appelez, pour empescher la formation de quelque aposteme dans le crane, resolurent de cerner l'œil, ce que le patient ne voulut permettre estre fait, sans mon avis. Revenu sur le soir de la visite d'un malade en la ville de Sulzpach, je fus voir ce bleffé, trouvai son œil devenu gros comme un œuf. Pourtant afin que de la douleur qu'il sentoit & d'un amas d'humeur ne s'engendrast quelque inflammation, je remediai soudain à tel accident, à l'aide d'un onguent de alabastré, & un restreintif fait avec blanc d'œuf, battu & mélé avec quelque peu de camphre, huile rosat & eau rose, proprement appliqué dessus l'œil, de sorte qu'il fut garenti, mais en telle sorte que depuis, quelque chose que ce personnage vist, elle lui paroissoit double. *I. Langius en la 7. epist. du 1. Tom.*

Coiter, dōste Aleman, remarque en ses observations Chirurgiques & Anatomiques, avoir souventes fois veu en des enfans la raye de l'un des yeux, qu'on appelle Cornee, tellement picquee de pointe de canivet, qu'il en estoit sorti quelques gouttes de liqueur blanche, & neantmoins en avoir esté gueris. Il adjousté que

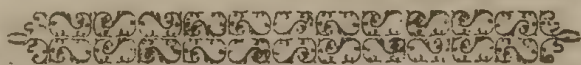
que plusieurs
dens & gue
créé la me
vres, auque

D E
Ma
qu'
apres en un
beu d'auton
quel referé
curé à mort,
à force d'arg
vin, ch. 7.

L'an 1569
parti du Roi
rain excute
lustres Prin
à estre pend
blier à haute
Roi & de pa
le temps &
siesme fois,
par messieu
le vin estoit
porter la fol
ber par son
ce linc.

Vn grand
durant les p
Maîtres à la

que plusieurs autres chirurgiens ont veu mesmes accidens & guerisons par le singulier benefice de celui qui a créé la merveille des yeux, admirable en toutes ses œuvres, auquel soit gloire eternelle. Amen.



YVRONGNES

punis.

DE nostre temps certain Aleman en la ville de Mayence, ayant engrossé la fille de son maistre, qu'il avoit fait enyvrer, se trouvant long temps apres en une taverne avec ses compagnons, apres avoir beu d'autant ne peut se tenir de deceler son forfait, lequel referé au Magistrat, ce malheureux attrapé fut executé à mort, ensemble les servantes qu'il avoit pratiquées à force d'argent. *V. Textor, en son 1. livre de la nature du vin, ch. 7.*

L'an 1569. en certaine ville de France, qui tenoit le parti du Roi de Navarre & du Prince de Condé, un certain executeur des hautes œuvres, fort ennemi de ces illustres Princes, ayant à executer un criminel condamné à estre pendu & estranglé, selon la coustume tenu de publier à haute voix, Que tous eussent à escouter de par le Roi & de par Messieurs les Princes; lui qui avoit haussé le temps & du foin en corne, se mit à crier pour la troisieme fois, & par despit, Qu'on ouist de par le Roi & de par messieurs les diables. Chascun s'apperceut bien que le vin estoit autheur de ce scandale. Si ne laissa il d'en porter la folle enchere: car il fut tost apres attaché au gibet par son propre serviteur. *Au chapitre huietieme de ce livre.*

Vn grand Seigneur François, estant en Allemagne durant les premiers troubles, traiza quelques Reîtres Maistres à sa table. Vn d'entre eux, qui avoit beu à lui

sur la fin du repas le pria & pressa de lui faire raison, Or parce que ce Seigneur s'en excusoit, Reitre Maistre lui jetta son verre plein de vin à la face. Ce Seigneur dissimula sur l'heure: mais le lendemain trouvant son homme à l'avantage, il ne faillit pas de lui faire raison à coups d'espee, *ch. 2. du 2. liv.*

Le conois un yvrongne, qui n'agueres par brave-de beut à son souper vingt huit voirres de vin. Et j'ai honte de rechercher la gageure de deux Citadins à qui boiroit plustost à table une fueillette de vin revenant soixante pintes. L'un de ces deux la beut, & encore plus. Que pourroyent faire de pis les Alemans, que se gorger de vin, pisser sous la table, manger le codignac avec la boite, mascher les voirres à belles dents, & avaller les mouchons des chandelles flamboyantes? *ch. 5.*

J'ai veu des Reitres, Lansquenets, Suiffes & VVallons en des armées. Mais les soldats François, sinon tous, au moins quelque partie, voire des plus vaillans estoient les portenseignes, en fait d'yvrongnerie, en l'armée de Guillaume Prince d'Aurange. Des qu'ils avoyent le nez au douzil d'un tonneau de vin, c'estoit pour n'en partir jusques à tant que tout fust beu. Aussi ne conus je jamais de plus grands yvrongnes voguans sur mer que les Matelots de Normandie. *Là mesme.*

Les issues de tant & tant d'exces au vin, ne sont de rien moins tragiques aux François qu'aux Alemans. Entre plusieurs exemples, un seul nous servira pour tous, à sçavoir d'un yvrongne de Noyon, surnommé Blaisoncœur, lequel creva par le milieu en pleine table, à force de boire il y a quelque temps. *Là mesme.*

Il s'en est trouvé un autre, qui ne faisoit trophee que de boire & s'enyvrer, & quand il estoit farci & trempé prioit Dieu qu'il donnast le bon soir à Iesus Christ. Ce sac à vin, apres avoir sacrifié certain jour solennellement à son Dieu Bacchus, s'en alla coucher tout le soir en une prairie toute moite, pour se rafraî-

fraîchir, sans
de l'herbe
beu

& memorables.

971

fraischir, sans prendre garde à l'eau croupissante au pied
de l'herbe. Il dormit sur l'humidité, & y cueillit une
fièvre ardante, qui l'emporta hors du
monde en fleur d'aa-
ge. ch. 6.

F I N.





